2.7.246

Digitized by Google

2.7.246.
B - I

LA

BIBLIOTHEQUE

DES

PRÉDICATEURS,

QUI CONTIENT LES PRINCIPAUX SUJETS

DE LA MORALE CHRÉTIENNE,

Mis par ordre alphabétique.

*Par le R. Pere *** de la Compagnie de JESUS.*

TOME SIXIÈME.

A LYON,
Chez ANTOINE BOUDET, ruë Merciere,
à la Croix d'or.

M. DCCXIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DES SUJETS CONTENUS dans ce ſixiéme Tome.

M.

MAISTRES ET SERVITEURS. *Les devoirs & les obligations reciproques des uns envers les autres.* page 1

MALADIES. *Le bon uſage que nous devons faire des maladies ; leur utilité pour le ſalut, &c.* p. 36

MARIAGE. *La ſainteté du mariage ; les devoirs & les obligations attachez à cet état, &c.* p. 84

MEDISANCE, *calomnie, & ce qui regarde le tort qu'on fait à la réputation du prochain.* p. 134

MENSONGE, *duplicité, fourberie ; bonne foy, ſincerité, ſimplicité Chrêtienne.* p. 183

MISERICORDE DE DIEU. *Confiance en cette miſéricorde ; préſomption de la miſéricorde ; défiance & deſeſpoir, &c.* p. 227

MOLLESSE. *Vie molle, ſenſualité ; recherche de ſes commoditez ; adouciſſement des maximes de l'Evangile, &c.* p. 308

MONDE. *Vanité, inconſtance, fragilité des choſes du monde ; joyes & plaiſirs du monde, &c.* p. 356

MONDE. *Deſordres du monde, maximes du monde ; dangers de ſe perdre dans le monde, amour du monde, &c.* p. 408

MORT. *De la mort en général, penſée de la mort, certitude de la mort ; incertitude, en quel temps, & en quel état nous mourrons, & l'état dans lequel la mort nous reduit, &c.* p. 447

MORT. *Bonne & mauvaiſe. Préparation à la mort ; ſentimens differens des Juſtes & des Pécheurs à la mort, &c.* p. 505

MORTIFICATION. *Mortification du corps, vie rude, auſterité, vie penitente, &c.* p. 577

O.

OBEISSANCE. *L'obéïſſance tant religieuſe que celle que tout inferieur & ſujet doit aux Souverains, aux Magiſtrats, aux Supérieurs, & à toute puiſſance legitime, à laquelle Dieu les a ſoûmis.* p. 624

OCCASION. *Fuite des occasions du peché ; occasion prochaine & éloignée.* p. 669

OEUVRES. *Bonnes œuvres, & bonnes actions ; leur merite, leur nécessité, &c.* p. 710

OISIVETE' ; *Travail, occupation. Fuite de l'oisiveté ; obligation que tout Chrétien a de travailler, &c.* 751

Fin de la Table des Sujets du Tome sixiéme.

LA

LA BIBLIOTHEQUE DES PREDICATEURS.

M.

MAISTRES ET SERVITEURS.

Les Devoirs & les Obligations réciproques des uns envers les autres.

AVERTISSEMENT.

NOus avons déja averti qu'il eſt difficile de traiter un ſujet qui ſoit tellement ſingulier, qu'il n'ait quelque choſe de commun avec d'autres : celui-cy qui comprend les devoirs & les obligations reciproques des Maitres & des Serviteurs, eſt de cette nature : car pour ce qui regarde les Serviteurs, il a quelque rapport avec l'obéiſſance qui eſt dûë aux Superieurs, dont nous parlerons en ſon lieu. D'une autre part, la qualité de Maître qui a droit de commander, & d'exiger des ſervices de ſes domeſtiques, a beaucoup de choſes communes avec la grandeur & la dignité qui éleve une perſonne au-deſſus des autres, & qui lui donne de l'authorité ſur ceux qui lui ſont ſoûmis ; & nous avons déja parlé de ce ſujet ; mais cela n'empêche pas, que celui que nous traitons, n'ait aſſez de traits particuliers pour être diſtingué des autres, & traité ſéparément.

Nous avons pourtant jugé à propos de confondre icy les devoirs reciproques, tant des Maîtres envers les Serviteurs que des Serviteurs envers leurs Maîtres, ſoit pour ne point multiplier les titres, ſoit parce que chacun de ces devoirs pris ſéparément, ne fourniroit pas dequoy remplir un traité qui eût de la proportion avec les autres, & que c'eſt pour cette raiſon que pluſieurs Prédicateurs les joignent enſemble. Mais de quelque maniere qu'on ordonne ſon diſcours ſur cette matiere, ce que nous avons ramaſſé ne ſera pas d'un petit ſecours.

Or quoy que le propre caractere de ce ſujet, ſoit d'être inſtructif & populaire, il ſera cependant aiſé de le relever par des traits d'éloquence aſſez marquez, comme l'on pourra juger de ceux que nous avons rapportez, ſoit qu'on traitte ſeulement des devoirs des Serviteurs envers leurs Maîtres, ſoit de la maniere dont les Maîtres doivent agir envers leurs Serviteur.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins & Plans de Diſcours ſur ce ſujet.

1. POUR comprendre toute cette matiére dans un corps de diſcours, on peut, pour ſujet & pour diviſion, examiner deux choſes ; la premiere, ce que les maîtres doivent à leurs ſerviteurs ; la ſeconde, ce que les ſerviteurs doivent à leurs maîtres.

Premiére partie. Comme nous voyons que Dieu commande aux ſerviteurs
Ad Epheſ. 6. d'obéir en tout ce qui eſt juſte, *avec crainte & reſpect, dans la ſimplicité de leur cœur*, &c. Auſſi voyons-nous qu'il ordonne aux maîtres d'avoir ſoin de leurs ſer-
Ibidem. viteurs dans toutes leurs néceſſitez ſpirituelles & corporelles: *Et vous maîtres*, dit le grand Apôtre, *ayez de la bonté pour vos ſerviteurs ; ne les traitez pas avec rudeſſe & avec menaces, ſçachant que vous avez tous un même Maître dans le ciel, qui n'a point d'égard aux conditions des perſonnes.* Pour commencer donc par le maîtres, nous pouvons reduire tous leurs devoirs envers leurs ſerviteurs, & leur domeſtiques, à deux principaux, qui renferment tous les particuliers ; ſçavoir, à ceux qui regardent l'ame, & ceux qui regardent le corps ; c'eſt à-dire, qu'ils les doivent traiter, & gouverner en Chrêtiens, & en hommes. Prémierement, puiſque vos ſerviteurs ſont Chrétiens comme vous, qu'ils ſervent & qu'ils adorent le même Dieu, qu'ils ſont rachetez du même prix, qui eſt le ſang d'un Dieu, n'eſt-ce pas un puiſſant motif pour vous obliger d'en prendre ſoin ; vû particulierement que Dieu, en les attachant à vôtre ſervice, vous a chargé du ſoin de leur ſalut, & qu'il y a entre vous & eux une eſpece de ſervitude réciproque ; car ils vous ſervent dans vos affaires temporelles, & vous êtes obligez par les ordres de la Providence, de les ſervir pour leur bien ſpirituel, & pour les affaires de leur ſalut. Et ſi vous voulez ſçavoir en quoy conſiſte ce ſoin, c'eſt de les inſtruire ou de les faire inſtruire des principes, & des devoirs de leur religion, en les envoyant aux lieux où ſe font les inſtructions ; leur donner le temps d'aſſiſter au divin ſervice les jours d'obligation, & prendre garde s'ils s'acquitent des autres devoirs de Chrétien. Ne point ſouffrir qu'ils ſoient vicieux, qu'ils vivent dans le déſordre & dans le libertinage ; les reprendre, & les corriger quand ils ſont déreglez ; de veiller enfin ſur leur conduite, & ſur tout, de leur donner bon exemple, qui eſt le plus efficace moyen de les rendre ſages & vertueux. Méditez ſérieuſement ce que dit l'Apôtre, que ce n'eſt plus être Chrêtien, mais avoir renoncé à la foi, & être pire que les infideles que de négliger le ſoin de ſes ſerviteurs, & de ſouffrir qu'ils ne vivent pas en Chrétiens. D'où il faut conclure, que de laiſſer vivre dans l'ignorance, parce qu'on ne daigne pas les inſtruire, ou qu'on leur refuſe le temps d'aller aux inſtructions publiques, que de leur donner un exemple pernicieux, ou de les faire ſervir à des actions criminelles, c'eſt manquer à un devoir indiſpenſable, & par conſéquent être pire qu'un infidele, &c. 2°. Il ne ſuffit pas d'avoir ſoin de l'ame de ſes ſerviteurs, il faut encore avoir ſoin de leur corps ; car ſi nos ſerviteurs ſont Chrétiens, ils ſont auſſi hommes ; ils méritent d'être

traitez humainement, avec douceur & indulgence, & non pas avec un empire tyrannique. Les motifs de cette conduite à leur égard ſont; 1°. Qu'ils nous ſont ſemblables dans la nature, & ſelon la grace, & comme parle l'Ecriture. *Ce ſont nos freres, la chair de nôtre chair*: Les enfans d'un même pere, & qui prétendent au même héritage que nous; c'eſt le motif dont ſe ſervoit le ſaint homme Job. 2°. Parce que nous avons un Maître commun, qui n'aura point d'égard à la condition des perſonnes. C'eſt le motif que nous ſuggere ſaint Paul: *Scientes quia, & illorum, & veſter Dominus eſt in cœlis.* 3°. Parce que nous devons rendre compte à Dieu de leurs actions, de leur conduite, & de leur ſalut, & ſur tout des injuſtices que nous aurons commiſes à leur égard. Le ſoin qu'on doit prendre de leur corps, conſiſte à leur donner la nourriture néceſſaire, & payer exactement leurs gages, à ne les point accabler de travail, ſous prétexte de ne les point entretenir dans l'oiſiveté, d'avoir ſoin de leurs affaires, & d'avoir à cœur leurs interêts. *Genes.* 37. *Job.* 13.

Seconde partie. Quant aux devoirs des ſerviteurs envers leurs maîtres, on peut les réduire pareillement à deux; ſçavoir, à la fidelité, & à l'obéïſſance. La fidelité conſiſte, 1°. non-ſeulement à ne rien prendre ou uſurper du bien de leurs maîtres; mais encore à le menager, avec tout le zele, l'affection, & l'exactitude poſſible. 2°. A fuïr avec prudence tout ce qui peut faire tort au maître & à la famille à laquelle ils ſont attachez; à conſerver & à défendre l'honneur & la réputation de leur maître, à ne point découvrir leurs défauts; à ne point parler de ce qui ſe paſſe dans la maiſon; & enfin, à employer tout le temps au travail qui leur eſt aſſigné. Pour ce qui eſt de l'obéïſſance que les ſerviteurs ſont obligez de rendre, elle doit être reſpectueuſe, prompte, entiére, ſans conteſtation, ſans chagrin; mais avec joye, ſe ſouvenant qu'ils obéïſſent à Dieu en la perſonne de leurs maîtres: *Domino ſervientes*, comme parle ſaint Paul.

QUE la condition de ſerviteur, qui eſt la derniére, & la plus mépriſable ſelon le monde, eſt la plus avantageuſe pour le ſalut. II.

1°. Parce que Dieu ayant deſtiné quelques-uns parmi les hommes à cet état, pour maintenir l'ordre qu'il a établi dans le gouvernement du monde, il ne faut point douter que ſa Providence ne l'ait jugé le plus propre pour les deſſeins qu'elle a eu ſur eux, & où ils pourroient plus facilement ſe ſauver, & courir moins de danger de ſe perdre.

2°. Parce que cet état eſt plus conforme à celui que le Fils de Dieu a choiſi pour lui-même; & par conſéquent ſi pour être ſauvé, il faut être conforme au Sauveur du monde, comme dit l'Apôtre, n'eſt-ce pas un moyen & un avantage, que de paſſer ſa vie dans le même employ qu'il a exercé durant preſque toute la ſienne: *Filius hominis non venit miniſtrari ſed miniſtrare.*

3°. Parce que cet état conduit plus droit au ciel, par l'humiliation, la pauvreté, & le travail, qui ſont attachez à la condition où Dieu les a mis, & qu'ils ſont exempts des dangers & des occaſions de péché, à quoy les autres ſont expoſez.

CES deux véritez qui ne regardent que les ſerviteurs & les domeſtiques, peuvent faire le partage d'un diſcours. III.

1°. La condition de ſerviteur n'empêche point ceux qui y ſont engagez, ou

par leur naiſſance, ou par la neceſſité de ſervir Dieu, & de ſe ſanctifier.

2°. Que jamais un ſerviteur ne ſert Dieu avec plus de mérite, & de fidélité, que quand il ſert fidelement ſon maître, en tout ce qu'il a droit de lui ordonner, parce que c'eſt l'état où Dieu l'a mis, & ce qu'il exige de lui. On peut tourner ce deſſein d'une autre maniére, en faiſant voir, qu'un ſerviteur obéit à Dieu en obéiſſant à ſon maître, & que jamais un ſerviteur n'eſt plus aſſuré de faire la volonté de Dieu, qu'en faiſant celle de ſon maître, dans les choſes qui ne ſont point manifeſtement contre celles de Dieu.

IV. Sur le ſoin que les maîtres doivent prendre de leurs ſerviteurs.

1°. La Religion, la juſtice, & la charité obligent les maîtres d'avoir un ſoin particulier de leurs ſerviteurs. Ces trois motifs qui fondent cette obligation & qui la rendent indiſpenſable, ſont faciles à prouver.

2°. La même religion, la même juſtice, & la même charité, dont un Chrétien ne peut ignorer les devoirs, font connoître aux maîtres & peres de famille, quel doit être ce ſoin qu'ils doivent avoir de leurs domeſtiques.

V. Les Maîtres doivent s'acquitter de trois offices, ou de trois devois envers leurs ſerviteurs.

1°. De l'office de Peres, c'eſt le titre que l'Ecriture ſemble leur donner, en confondant le nom de ſerviteur avec celui de fils; car c'eſt ainſi que parle le Centurion de l'Evangile : *Puer meus jacet in lecto.* D'où il s'enſuit qu'ils doivent *Matth. 8.* les aimer, pourvoir à leur nourriture, & à leur établiſſement, &c.

2°. Ils ſont leurs maîtres, c'eſt-à-dire, leurs précepteurs, & en cette qualité ils doivent prendre ſoin de les inſtruire, ou donner ordre qu'ils ſoient inſtruits des choſes néceſſaires à leur ſalut; leur donner l'exemple, les réprendre & les corriger, &c. De là vient que les Saints Peres & entre autres ſaint Ambroiſe les appellent les Paſteurs de leurs domeſtiques, & comme les Evêques dans leur maiſon.

3°. Ils ſont leurs tuteurs, ils doivent les défendre, embraſſer & ménager leurs interêts, leur payer exactement leurs gages, faire profiter leur bien, &c. *Pris du Pere Faber, In concionibus de tempore.*

VI. On peut faire voir que les différens devoirs, dont les maîtres ſont chargez envers leurs ſerviteurs ont du rapport à ceux qu'ils exigent d'eux.

1° Ils demandent, & doivent ſouhaiter qu'ils ſoient gens de bien, afin qu'ils ſoient plus fidelles à leur ſervice; ils doivent donc leur donner l'exemple de vertu & de religion.

2° Ils demandent des ſerviteurs doux & dociles, & n'en peuvent ſouffrir qui ſoient coleres & emportez. Les maîtres doivent donc eux mêmes être affables, les traiter humainement, & non point avec fierté, & d'une maniere trop impérieuſe. Ils demandent qu'ils ſoient fidelles; mais pour les rendre tels, leurs maîtres leur doivent témoigner de la confiance & de l'affection, & leur faire entendre qu'on a à cœur leurs interêts.

VII. Quelque avantage de naiſſance ou de fortune qu'ayent les maîtres ſur leurs ſerviteurs, ils doivent être perſuadez qu'ils ne peuvent être bons maîtres, s'ils ne ſont auparavant de bons ſerviteurs de Dieu, & par conſequent,

1°. Il faut qu'ils agiſſent avec Dieu, comme ils veulent que leurs ſerviteurs agiſſent à leur égard; qu'ils ſoient prompts & fidelles à exécuter ſes ordres,

ſoûmis à ſes volontez, qu'ils le craignent, qu'ils l'honorent, qu'ils ſoient entiérement devoüez à ſon ſervice.

2°. Il faut qu'ils faſſent pour leurs ſerviteurs, ce qu'ils ſouhaitent que Dieu faſſe pour eux-mêmes. Qu'il ait ſoin de leurs affaires, qu'il les protege, &c. *Pris des Eſſais de Sermons.*

VIII. 1°. C'est un grand bonheur pour une famille d'avoir de bons & de pieux ſerviteurs; le bien qu'ils y font, le bonheur & les bénédictions de Dieu qu'ils y attirent pour le ſpirituel & pour le temporel. Mais il faut tâcher de les rendre tels par les bonnes inſtructions, & les bons exemples qu'on leur donne, & le ſoin qu'on doit prendre qu'ils ſervent Dieu.

2°. Le mal & le déſordre qu'ils cauſent dans une maiſon, quand ils ſont vicieux & déréglez; il ne faut qu'un mauvais ſerviteur pour mettre la diſcorde entre les autres domeſtiques, & la diviſion entre le mari & la femme, & troubler toute la famille par de faux rapports. D'ailleurs, ſi c'eſt un jureur & un blaſphémateur, quelle malédiction n'attirera-t-il point? Et ainſi c'eſt une choſe d'une extrême importance de choiſir les perſonnes qu'on prend à ſon ſervice.

IX. Comme les maîtres & les peres de familles, ſont dans leur maiſon comme les dieux de leurs ſerviteurs, ils doivent auſſi imiter Dieu, dans le gouvernement que ce Souverain Maître exerce ſur les hommes.

1° Ils doivent avoir la prévoyance pour veiller ſur tous les beſoins, tant ſpirituels que temporels de leurs ſerviteurs. Comme la Providence de Dieu s'étend ſur tous les beſoins des hommes.

2° Ils doivent avoir de la juſtice, pour récompenſer le bien & punir le mal, pour reprendre & corriger les défauts de ceux que Dieu a ſoûmis à leur conduite.

3° Ils doivent avoir de la ſainteté & de la vertu pour les animer, & les inſtruire par leurs exemples. *Pris des Eſſais de Sermons.*

X. Sur la maniere dont les ſerviteurs doivent ſervir leurs maîtres, priſe ſur ces paroles de ſaint Paul: *Obedite dominis carnalibus ſicut Chriſto.* Quand ſaint Paul repete ces paroles par trois fois: *Sicut Chriſto, ut ſervi Chriſti, & ſicut Domino*, il exprime trois qualitez que doit l'obéiſſance que les ſerviteurs ſont obligez de rendre à leurs maîtres. *Ad Epheſ. 6.*

1° Ils les doivent ſervir pour Dieu, élevant leur motif de la créature au Créateur, & penſer que c'eſt Dieu même qu'ils ſervent en leurs perſonnes.

2° Ils les doivent ſervir pour l'amour de Jesus-Christ, & pour ſuivre ſon exemple.

3° Comme ſervant à Jesus-Christ même, s'eſtimant heureux de lui obeïr en la perſonne de leurs maîtres, qui tiennent ſa place.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Les ſaints Peres.

SAint Auguſtin, *l.* 3. *de Civit.* montre que les maîtres doivent regarder leurs ſerviteurs comme leurs enfans.

Le même, *l.* 9. *de Civit. c.* 15. montre que l'état & la condition de ſervitude, eſt un effet du péché, & non une choſe propre de nôtre nature.

Le même, *ſermon.* 3. *de Dedicat. Eccleſ.* donne pluſieurs ſages & importans avis aux ſerviteurs.

Le même, *in commun. ſermon.* 50. montre que les maîtres, dans leurs familles doivent ſe comporter à l'égard de Dieu, comme ils déſirent que leurs ſerviteurs ſe comportent envers eux.

Le même, *Tract.* 51. *in Joan.* parle des devoirs des maîtres envers leurs ſerviteurs. Il traite le même ſujet in *Epiſtolâ ad Comitem.*

Le même, ſur le Pſeaume 83. introduit JESUS-CHRIST, exhortant les Chrêtiens d'obéïr, à ſon exemple, à leurs maîtres, quoy qu'indignes & méchans.

Le même, en quelque endroit ſur les Pſeaumes, enſeigne que les Peres de familles ſe doivent conſidérer comme les Paſteurs de leurs domeſtiques, & qu'ils ont la même obligation de les inſtruire dans leurs maiſons, que les Paſteurs ont d'inſtruire les peuples dans les Egliſes.

Saint Ambroiſe, ſermon 33. blâme un maître Chrétien qui traite ſes ſerviteurs avec dureté.

Saint Gregoire de Nazianze, *Orat.* 9. rapporte les peines & les miſeres, qui ſont attachées à la condition de ſerviteur.

Saint Chryſoſtome, *homil.* 9. *in Epiſt.* 1. *ad Corinth.* fait un long diſcours ſur la condition de ſerviteur, ſur les devoirs de ſerviteurs, & ſur la maniére dont ils ſe doivent comporter.

Le même, *homil.* 40. ſur la même Epître, fait voir qu'il eſt expédient d'avoir peu de ſerviteurs, & fait ſentir les incommoditez que la multitude des domeſtiques traîne après ſoy.

Ad Epheſ. 6. Le même, ſur ces paroles de l'Apôtre : *Servi obedite Dominis in ſimplicite cordis,* explique ce que c'eſt que ſervir un maître en ſimplicité de cœur. *Homil.* 10. *in Epiſt. ad Coloſſ.*

Le même, ſur la ſeconde à Timoth. homel. 10. montre de quelle maniére les ſerviteurs gagnent l'affection de leur maître, & ce que nous devons faire pour mériter celle de Dieu.

Le même, *homil.* 5. *in Epiſt. ad Titum*, attribuë à la négligence des maîtres, l'inſolence, l'humeur intraitable & tous les vices de leurs ſerviteurs.

Le même, dans la derniere homelie ſur l'Epître aux Hébreux, rapporte les menaces que Dieu fait à ceux qui négligent le ſoin de leurs domeſtiques.

Saint Chryſologue, ſermon 16. montre les devoirs réciproques des maîtres envers leurs ſerviteurs, & des ſerviteurs envers leurs maîtres, & dépeint aſſez vivement les peines & les travaux des domeſtiques qui ont des maîtres déréglez.

Salvien, *l.* 3. *de Gubernat. Dei.* montre qu'un ſerviteur doit obéïr à ſon maître, en ce qui lui eſt ordonné, & non pas ſeulement en ce qui lui plaît.

Le même, dans le même livre, fait une belle peinture de la miſere des ſerviteurs qui ont des méchans maîtres.

Le même, au même livre, montre que la condition de ſerviteur eſt exempte des plus grands crimes qui ſe commettent dans les autres états.

Le même, au livre quatriéme, montre que les maîtres doivent ſe comporter envers leurs ſerviteurs, comme Dieu, qui eſt nôtre ſouverain Maître, ſe comporte envers nous dans les biens qu'il nous fait, & dans les châtimens qu'il en prend.

Les Livres ſpirituels, & autres, qui ont traité ce ſujet.

Monſieur Pean, dans le livre intitulé, *l'Ecole de* JESUS, *ch.* 17.
Hortus paſtorum, *tract.* 3. *lect.* 3.
La ſainte Famille du Pere Cordier, tom. 1. ch. 7. 8. 9. 10. 11. 12.
Combolas, chapitre cinquiéme dans pluſieurs ſections.
Le Pedagogue Chrétien, ch. 6. §. 5.
Livre intitulé, *la Conduite du Sage*, *tom.* 1.
Livre intitulé, Conduite chrétienne dans les principales actions de la vie.
Autre livre intitulé, *Regle des familles*, *quatriéme partie*, par le Pere Sandret.
Azor, *inſtit. moral. tom.* 2. *l.* 2.
Raynerius de Piſis, *titul. Obedientia*, a pluſieurs choſes propres de ce ſujet.
Dans les Entretiens de Petrarque, il y en a un ſur les mauvais ſerviteurs, où cet Autheur donne pluſieurs ſages avis pour les régler.

Les Prédicateurs recens.

Matthias Faber, *Domin.* 3. *poſt Epiphan. conc.* 1.
Le Pere le Jeune, tom. 2. ſermon 55.
Le Pere Texier, dans la Dominicale, tome 1.
Monſieur l'Abbé Monmorel, tome 1. diſc. ſur le troiſiéme Dimanche après les Rois.
L'autheur des ſermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, *Domin. tome* 1. ſermon pour le troiſiéme Dimanche après l'Epiphanie.
Le même, ſermon pour le 22. Dim. après la Pentecôte, où il traite des devoirs des inférieurs envers leurs ſupérieurs.

Ceux qui ont fait des Lieux Communs ſur ce ſujet.

Berchorius. } *Titul. ſervus*
Polianthea. }
Grenade. }
Labatha. } *Titul. obedientia.*
Buſée. }
Lohner. }

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, Exemples, & Applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Facies quodcumque dixerint qui præſunt loco quem elegerit Dominus. Deuter. 17.

Vous ferez tout ce qu'auront dit ceux qui préſident au lieu que le Seigneur aura choiſi.

Data eſt à Domino poteſtas vobis, & virtus ab Altiſſimo, qui interrogabit opera veſtra. Sapient. 6.

Vous avez reçû cette puiſſance du Seigneur, & cette domination du Tres-Haut, qui interrogera vos œuvres.

Noli eſſe ſicut leo in domo tuâ averſans domeſticos tuos, & opprimens ſubjectos tibi, Eccli. c. 4.

Ne ſoyez point comme un lion dans vôtre maiſon, en vous rendant terrible à vos domeſtiques, & opprimant ceux qui vous ſont ſoûmis.

Rectorem te poſuerunt, noli extolli, eſto in illis quaſi unus ex ipſis. Eccli. 32.

Vous a-t'on établi pour gouverner les autres, ne vous en élevez point; ſoyez parmi eux comme l'un d'entre eux.

Quaſi qui occidit proximum ſuum, qui effundit ſanguinem, & qui fraudem facit mercenario, fratres ſunt. Eccli. 34.

Celui qui aſſaſſine ſon prochain, qui répand ſon ſang, & celui qui fraude un ſerviteur qui eſt à ſes gages, ſont freres.

Ego homo ſum ſub poteſtate conſtitutus, habens ſub me milites, & dico huic, vade, & vadit; & alii veni, venit; & ſervo meo, fac hoc, & facit. Matth. 8.

Je ſuis un homme ſoûmis à d'autres, ayant ſous moy des ſoldats; je dis à l'un, allez là & il va; & à l'autre: venez icy, & il vient; & à mon ſerviteur, faites cela, & il le fait.

Non eſt ſervus ſuper Dominum ſuum, ſufficit ſervo ut ſit ſicut Dominus ejus. Matth. c. 10.

Le ſerviteur n'eſt pas plus que le maître; mais c'eſt aſſez à ce ſerviteur ou eſclave, d'être comme ſon maître & ſon ſeigneur.

Euge ſerve bone & fidelis, quia ſuper pauca fuiſti fidelis, ſuper multa te conſtituam. Matth. 25.

Bon & fidelle ſerviteur; parce que vous avez été fidelle en peu de choſe, je vous établirai ſur beaucoup.

Quicumque voluerit major fieri, ſit veſter miniſter. Matth. 20.

Celui qui voudra être grand parmi vous, il faut qu'il ſoit vôtre ſerviteur.

Filius hominis non venit miniſtrare, ſed miniſtrari. Idem. Ibidem.

Le Fils de l'homme n'eſt pas venu pour être ſervi, mais pour ſervir.

Quis putas eſt fidelis ſervus, quem conſtituit Dominus ſuper familiam ſuam. Matth. 24.

Qui eſt le ſerviteur fidelle & prudent, que ſon maître a établi ſur toute ſa famille.

Nemo ſervus poteſt duobus Dominis ſervire. Luc. 16.

Nul ſerviteur ne peut ſervir deux maîtres.

Non eſt perſonarum acceptor Deus, ſed in omni genſe, qui timet eum, acceptus eſt illi. Act. 10.

Dieu n'a point d'égard aux diverſes conditions des perſonnes; mais dans toute nation celui qui le craint & qui fait des œuvres de juſtice, lui eſt agréable.

Non eſt poteſtas niſi à Deo, quæ autem ſunt à Deo, ordinata ſunt. Itaque qui reſiſtit poteſtati, Dei ordinationi reſiſtit. Qui autem reſiſtunt, ipſi ſibi damnationem acquirunt. Ad Roman. c. 13.

Il n'y a point de puiſſance qui ne vienne de Dieu, & c'eſt lui qui a établi celles qui ſont ſur la terre. C'eſt pourquoy celui qui s'oppoſe aux puiſſances, reſiſte à l'ordre de Dieu; & ceux qui y reſiſtent attirent la condamnation ſur eux.

Si eſt tibi ſervus fidelis, ſit tibi quaſi anima tua. Eccli. 33.

Si vous avez un ſerviteur, qui vous ſoit fidelle, qu'il vous ſoit cher comme vôtre vie.

Unuſquiſque in quâ vocatione vocatus eſt, in eâ permaneat; ſervus vocatus es? non ſit tibi cura: ſed etſi poteſ fieri liber, magis utere. Qui enim in Domino vocatus eſt ſervus, libertus

Que chacun demeure dans l'état où il étoit quand Dieu l'a appellé. Si vous avez été appellé à la foy étant ſerviteur ou eſclave, ne vous en mettez point en peine; mais quand même

eſt

eſt Domini. 1. Ad Corinth. 7.

Servi obedite dominis carnalibus cum timore, & tremore, in ſimplicitate cordis veſtri, ſicut Chriſto, non ad oculum ſervientes, quaſi hominibus placentes, ſed ut ſervi Chriſti, facientes voluntatem Dei ex animo, cum benâ voluntate ſervientes, ſicut Domino & non hominibus. Ad Epheſ. c. 6.

Vos Domini eadem facite illis, remittentes minas: ſcientes quia & illorum, & veſter Dominus eſt in cœlis: & perſonarum acceptio non eſt apud eum. Ad Epheſ. 6.

Domini, quod juſtum eſt & æquum, ſervis præſtate, ſcientes quod & vos dominum habetis in cœlo. Ad Coloſſ. 4.

Servi obedite per omnia dominis carnalibus, non ad oculum ſervientes quaſi hominibus placentes, ſed in ſimplicitate cordis, timentes Deum. Ad Coloſſ. 3.

Quodcumque facitis ex animo operamini, ſicut Deo & non hominibus. Ibidem.

Quicumque ſunt ſub jugo ſervi, dominos ſuos omni honore dignos arbitrentur, ne nomen Domini, & doctrina blaſphemetur. 1. Ad Timoth. 6.

Mone, ſervos dominis ſuis ſubditos eſſe, in omnibus placentes, non contradicentes, non fraudantes, ſed in omnibus fidem bonam oſtendentes, ut doctrinam Salvatoris noſtri ornent in omnibus. Ad Titum. c. 2.

Si quis ſuorum, & maximè domeſticorum curam non habet, fidem negavit & eſt infideli deterior. 1. Ad Timoth. 5.

Subjecti eſtote omni creaturæ propter Deum. 1. Petri. c. 2.

Servi ſubditi eſtote dominis in omni timore, non tantum bonis & modeſtis, ſed etiam diſcolis. Ibidem.

Obedite præpoſitis veſtris, & ſubjacete eis, ipſi enim pervigilant, quaſi rationem pro animabus veſtris reddituri. Ad Hebr. 13.

vous pourriez devenir libre ; uſez plûtôt, pour vôtre bien de cette condition d'eſclave ; car celui qui l'eſt, devient affranchi du Seigneur.

Vous, ſerviteurs, obeïſſez à ceux qui ſont vos maîtres ſelon la chair, avec crainte & avec reſpect, dans la ſimplicité de vôtre cœur, comme à JESUS-CHRIST même ; ne les ſervant pas ſeulement, lors qu'ils ont l'œil ſur vous, comme ſi vous ne penſiez qu'à plaire aux hommes; mais faites de bon cœur la volonté de Dieu, comme étant ſerviteurs de JESUS-CHRIST ; ſervez-les avec affection, regardant en eux le Seigneur, & non les hommes.

Vous, maîtres, témoignez de même de l'affection à vos ſerviteurs, ne les traitant point avec rudeſſe, & avec menaces, ſçachant que vous avez les uns les autres un maître commun dans le ciel, qui n'aura point d'égard à la condition des perſonnes.

Maîtres, rendez à vos ſerviteurs ce que l'équité & la juſtice demandent de vous, ſçachant que vous avez auſſi-bien qu'eux un maître qui eſt dans le ciel.

Serviteurs, obéïſſez en tout à ceux qui ſont vos maîtres ſelon la chair, ne les ſervant pas ſeulement lors qu'ils ont l'œil ſur vous, comme, ſi vous ne penſiez qu'à plaire aux hommes; mais avec la ſimplicité de cœur, & crainte de Dieu.

Faites de bon cœur tout ce que vous faites, comme le faiſant pour le Seigneur, & non pour les hommes.

Que tous les ſerviteurs qui ſont ſous le joug de la ſervitude, ſçachent qu'ils ſont obligez de rendre toute ſorte d'honneur à leurs maîtres, afin de n'être pas cauſe que le nom & la doctrine de Dieu ſoient expoſez à la médiſance des hommes.

Exhortez les ſerviteurs à être bien ſoumis à leurs maîtres ; à leur complaire en tout, à ne les contredire point, à ne détourner rien de leur bien, mais à témoigner en tout une entiére fidélité, afin que leur conduite faſſe reverer à tout le monde la doctrine de Nôtre Sauveur.

Si quelqu'un n'a pas ſoin des ſiens, & particuliérement de ceux de ſa maiſon, il renonce à la foy, & eſt pire qu'un Infidelle.

Soyez ſoumis pour l'amour de Dieu, à tout homme, qui a du pouvoir ſur vous.

Serviteurs, ſoyez ſoûmis à vos maîtres avec toute ſorte de reſpect & de crainte, non-ſeulement à ceux qui ſont bons & doux; mais à ceux qui ſont rudes & fâcheux.

Obéïſſez à vos conducteurs, & demeurez ſoûmis à leurs ordres ; car ils veillent pour le bien de vos ames, comme devant en rendre compte.

Neceſſitate ſubditi eſtote, non ſolùm propter iram, ſed etiam propter conſcientiam.

Il eſt néceſſaire que vous ſoyez ſoûmis aux puiſſances, non-ſeulement par la crainte de leur colere, mais encore par le devoir de la conſcience.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Teſtament.

Le ſaint homme Job doit être regardé comme le modele d'un bon maître. *Job* 31.

Le ſaint homme Job a voulu faire ſçavoir à la poſtérité les ſentimens d'affection, de juſtice & de bonté qu'il avoit pour ſes domeſtiques. Il dit luy-même qu'il étoit ſi éloigné de rien faire avec hauteur, & par authorité abſoluë, qu'il prend Dieu à témoin qu'il n'a pas refuſé d'entrer en jugement avec les moindres de ſes ſerviteurs: *Si contempſi ſubire judicium, cum ſervo meo & ancillâ meâ, cum diſceptarent mecum.* De maniere que celui qui rendoit ſi équitablement la juſtice à tout un peuple, ne refuſoit pas néanmoins de ſe ſoûmettre à la déciſion des Juges, pour faire juſtice à ſes domeſtiques. Il n'avoit garde d'en uſer autrement, pénétré comme il l'étoit, que la même main de Dieu, qui l'avoit formé dans le ſein de ſa mere, étoit celle-là même qui avoit formé les moindres de ceux qui le ſervoient; & que s'il les bleſſoit en la moindre choſe, Dieu ne manqueroit pas de s'élever contre luy, pour luy faire rendre compte de ſon injuſtice. C'eſt la penſée dont ce ſaint homme ſe ſervoit, pour ſe tenir dans les termes de l'humilité, & de la crainte, dans le rang où il ſe voyoit élevé. Il y a, diſoit-il, un tribunal dans le ciel, où je dois paroître avec ceux qui me ſervent; où les qualitez differentes ne donnent point de faveur; le dernier de nos jours nous rend tous égaux. Je ne pourrai point me prévaloir de ce que j'ai été, & mon ſerviteur n'y ſera pas moins écouté que moy. Là ſera repreſenté le traitement que je lui aurai fait; Dieu en jugera, & je n'aurai alors aucun appui que ſur mon innocence, & pour avoir été maître, mes crimes n'en ſeront pas jugez avec plus de douceur.

La fidelité, la vigilance, & la patience de Iacob au ſervice de Laban.

Nous n'avons point dans l'Ecriture d'exemple plus illuſtre de fidelité, de vigilance, & de patience dans les travaux, & de toutes les autres qualitez qu'on peut ſouhaiter dans un ſerviteur, que l'exemple du ſaint Patriarche Jacob, qui après avoir été obligé de quitter ſon païs, & la maiſon paternelle, pour la crainte de ſon frere Eſaü, ſe mit au ſervice de ſon oncle Laban, & fut, par ſes ſoins, & ſa vigilance infatigable, la cauſe du bonheur temporel du maître qu'il avoit choiſi, lequel de ſa part le traita aſſez humainement, quoique non pas toûjours avec toute l'équité & la bonne foi qu'il devoit. Mais ce que l'on doit conſiderer dans Jacob, c'eſt la droite intention, la fidelité, l'aſſiduité & la patience dans le travail, & les ſervices conſiderables qu'il rendit à celui qu'il avoit choiſi pour maître, & cela avec tant de conſtance & de ſoûmiſſion, que ſaint Auguſtin le propoſe en ce point pour modele, non-ſeulement aux ſerviteurs & aux domeſtiques, mais aux perſonnes mêmes conſacrées au ſervice de Dieu, pour les porter à fuïr l'oiſiveté, & à ne ſe relâcher jamais au ſervice d'un ſi grand maître.

L'exemple du Patriarche Joſeph.

La prudente conduite de Joſeph a rendu ce ſaint Patriarche un modele parfait de toutes les vertus dans les differens états par où la Providence l'a fait paſſer. Tout jeune qu'il étoit, il fut vendu, comme l'on ſçait, par ſes propres freres, aux Iſmaëlites, qui le menerent en Egypte, où il fut vendu une ſe-

conde fois en qualité d'eſclave à Putiphar, qui étoit un grand Seigneur de la Cour de Pharaon, & qui avoit l'une des charges les plus conſidérables du Royaume. Il ne fallut pas beaucoup de temps à cet homme pour reconnoître qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans ce jeune eſclave : Sa prudence & ſa modeſtie éclatoient dans toutes ſes actions, & dans toutes ſes paroles. Sa fidelité gagna le cœur de Putiphar ſon maître, qui voyant avec une admiration ſecrette, que ce jeune eſclave n'avoit rien de ſervile dans ſes mœurs, peu à peu il l'eſtima de telle ſorte, qu'enfin il ſe repoſa ſur lui du ſoin de toute ſa maiſon. Joſeph donc eſt en ce point un grand modele pour tous ceux qui rendent ſervice aux autres hommes. Ils voyent en lui que cet état de ſervitude bien loin d'être un obſtacle à leur vertu, y peut au contraire contribuer beaucoup, s'ils ont ſoin comme Joſeph d'avoir toûjours Dieu devant les yeux, & de l'invoquer avec tant de ferveur, qu'il beniſſe tous leurs travaux, comme il benit ceux de Joſeph, & qu'à cauſe d'eux, il rende heureux les maîtres mêmes qu'ils ſervent.

C'eſt un grand tréſor dans une maiſon qu'un domeſtique qui craint Dieu. Souvent il ne faut dans une famille qu'un ſerviteur, homme de bien, pour en faire tout le bonheur. Laban, dont parle l'Ecriture, devint riche dès que Jacob fût à ſon ſervice. Putiphar vit la bénédiction de Dieu dans ſa maiſon, dès que Joſeph en fut l'œconome. Nabuchodonoſor ceſſa d'être malheureux, dès que Daniël fut du nombre de ſes domeſtiques. Et nous voyons dans l'Ecriture que Naaman, prémier Intendant du Roy de Syrie, trouva ſon ſalut & ſa converſion à l'école d'une petite ſervante, qu'il avoit dans ſon logis, & un ſage conſeil que luy donna un de ſes autres domeſtiques, devint la ſource de ſa ſanctification. De cet exemple nous apprenons que lorſque les domeſtiques voyent leur maître dans le déreglement, ou en danger de s'engager dans une mauvaiſe affaire, un avis donné à propos a ſouvent ſon effet. Il n'eſt pas cependant à propos qu'un domeſtique ſe mêle de donner des avis à ſon maître ; ſi le temps, l'occaſion & un danger preſſant ne l'y obligent : mais il ne luy eſt jamais que tres-utile, & bienſéant de luy donner bon exemple.

La pieté d'un domeſtique eſt ſouvent la cauſe du bonheur de toute une famille.

Comme le Fils de Dieu eſt venu au monde, pour être le modele que les hommes doivent ſuivre en toutes choſes, ils n'ont qu'à imiter les exemples qu'il leur a donnez pour être de bons maîtres & de bons ſerviteurs. La patience qu'il a eûë à ſoûtenir les foibleſſes de ſes diſciples, la bonté avec laquelle il s'eſt inquieté de leurs beſoins, & pourvû à leurs neceſſitez, nous inſtruiſent de l'indulgence, de la douceur, & de l'affection que nous devons avoir pour ceux qui dépendent de nous. D'un autre côté la ſoûmiſſion, & l'obéiſſance qu'il a toûjours rendu à ſon Pere, & même aux hommes à qui il a luy-même communiqué ſon authorité, nous font connoître ce que nous devons à ceux qui ont authorité ſur nous. Mais le vrai moyen de commander, & d'obéir en véritables Chrétiens, c'eſt d'être parfaitement ſoûmis à Dieu.

Le Fils de Dieu a été un modele aux maîtres & aux ſerviteurs, comme ils ſe doivent comporter en ces différens états.

Le Centenier de Capharnaüm étant encore payen, avoit chez luy un de ſes ſerviteurs malade ; mais bien loin de le renvoyer, il alla lui-même trouver Jesus-Christ pour le ſupplier de le guerir, & lui demanda cette grace avec tant de ferveur & d'humilité, qu'il mérita de l'obtenir. Cet officier, en cette

L'exemple du Centenier de l'Evangile.

action, ſe comporta en bon maître, & en bon ſerviteur. Ce fut un bon maître à l'égard de ſon ſerviteur malade, auquel il procura la ſanté, & ce fut un bon ſerviteur à l'égard de Dieu, dont il reconnut la bonté & la puiſſance. Admirable modele à tous les puiſſans de la terre! Quelque maîtres qu'ils ſoient des autres hommes, ils ſont ſerviteurs de Dieu; & ils ne peuvent être bons maîtres, s'ils ne ſont auparavant de bons ſerviteurs. Il faut qu'ils faſſent à l'égard de Dieu, ce qu'ils veulent que leurs ſerviteurs faſſent à leur égard: il faut qu'ils faſſent pour leurs ſerviteurs, ce qu'ils veulent que Dieu faſſe pour eux-mêmes.

Judas eſt un exemple des mauvais ſerviteurs.

Le Sauveur du monde, comme chacun ſçait, parmi douze Apôtres qu'il s'étoit aſſociez, en avoit un qui n'étoit pas trop ſcrupuleux. Le divin Maître, que ce malheureux avoit l'honneur de ſervir, le deſtina à faire auprès de lui l'office de pourvoyeur, & l'Evangile remarque que cet infidele diſciple, qui s'appelloit Judas, étoit le gardien & le dépoſitaire des aumônes qu'on faiſoit au Sauveur du monde; mais que ſe laiſſant dominer par ſon avarice, il mettoit toûjours à l'écart quelque choſe pour ſes uſages; *Joann. 12.* *Fur erat, & loculos habens.* Ces larcins ne pouvoient pas être bien grands; car le Sauveur du monde avoit peu de choſe; mais comme c'étoit lui qui faiſoit les petites proviſions, il ſe reſervoit toûjours quelqué choſe qu'il tenoit caché. Ce n'étoit que peu de choſe qu'il s'approprioit de la ſorte; cependant l'Evangile ne l'en appelle pas moins voleur. Voilà l'exemple que ſuivent bien de ſerviteurs & des domeſtiques, qui grapillent toûjours quelque choſe, ſur ce qu'on leur donne commiſſion de vendre ou d'achetter. C'eſt peu de choſe, il eſt vrai, mais ils n'en ſont pas moins voleurs: Et ſi même dans le temps qu'ils ne retiennent de la ſorte qu'un ſol du bien de leur maître, ils ont en vûë d'amaſſer par ce petit commerce, une ſomme conſiderable, & ſuffiſante pour un peché mortel; ils le commettent à force de retenir ſol à ſol, & ſont obligez à reſtitution.

Pourquoy ſaint Paul recommande ſi ſouvent aux ſerviteurs d'être ſoûmis & fidéles à leurs maîtres.

Saint Paul montre aſſez combien il avoit à cœur que les ſerviteurs fuſſent ſoûmis, & fideles à leurs maîtres; puis qu'il ne ſe contente pas de recommander cette fidelité & cette obéiſſance preſque en toutes ſes Epiſtres; mais encore il ordonne à Tite ſon Diſciple de leur intimer cet ordre & ce précepte, comme une choſe de la derniere importance, au commencement du Chriſtianiſme naiſſant, parce que les Payens accuſoient les prémiers Chretiens d'être rebelles aux puiſſances, à cauſe qu'ils refuſoient en effet de leur obéïr quand on leur commandoit de faire contre la loy de Dieu, ou quand on vouloit les empêcher de prêcher la loy de JESUS-CHRIST... Or pour effacer l'opinion qu'on avoit qu'ils étoient rebelles, cet Apôtre, comme l'ont remarqué quelques Saints Peres, vouloit que tous ceux qui étoient ſoûmis à l'obéïſſance, donnaſſent l'exemple aux Payens mêmes de ſoûmiſſion, de fidelité & d'exactitude en tout ce qui ne ſeroit point contraire à la loy & au ſervice de Dieu.

Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Puer meus jacet in domo meâ, & malè torquetur. Matth. 8. Ce Centenier dont parle l'Evangile, quoy qu'il fût infidele, devroit faire rougir les Chrétiens; toutes ces paroles ſont remarquables : *Puer meus jacet* ; mon ſerviteur eſt malade. Ah ! que ces paroles condamnent de maîtres impitoyables, qui ne ſont nullement touchez des maladies de ceux qui les ſervent, & qui les abandonnent auſſi-tôt qu'ils ne ſont plus en état de faire des fonctions d'eſclaves : *In domo meâ jacet.* Il eſt malade dans ma maiſon. Que diront à ce Payen ces Chrétiens, qui chaſſent un ſerviteur deſlors qu'il eſt malade ? *Et malè torquetur.* Il eſt cruellement tourmenté ; Que diront à cela ces maîtres, qui au lieu d'exagerer le mal de leurs ſujets, le diminüent, & ne les croyent malades que lors qu'ils ſont prêts de mourir ! Cette inhumanité eſt aſſez ordinaire, & nous en avons un exemple dans l'Ecriture au premier Livre des Rois ch. 30. d'un pauvre ſerviteur Egyptien abandonné d'un maître qu'il ſervoit, pour la maladie qui l'empêchoit de le ſuivre, ce qui fit compaſſion à David qui le fit traiter, & en prit ſoin.

Exemple de la charité q'ō doit avoir pour ſes ſerviteurs.

Si quis domeſticorum curam non habet, fidem negavit & eſt infideli deterior. Prenez garde, dit ſaint Paul, de ne pas négliger vos ſerviteurs ; ſi vous n'avez pas ſoin d'eux, vous renoncez dès-lors à la foy, & vous êtes pires que les infideles. Si vous ſouhaitez ſçavoir les raiſons qui ont porté ſaint Paul à ſe ſervir de ſi terribles paroles, qu'on pourroit prendre pour une exagération outrée, ſi on ne ſçavoit qu'il les a dites par l'inſpiration du Saint Eſprit ; C'eſt 1°. Que la foy nous ayant tous fait freres, c'eſt renoncer à l'union de la Religion Chrêtienne, de ne pas regarder ſes ſujets & ſes domeſtiques comme ſes freres, & de ne pas veiller à leurs beſoins. 2°. Parce que croyant en JESUS-CHRIST, c'eſt démentir ſa foy par ſes œuvres, en manquant à la charité, qui eſt la loy la plus eſſentielle du Chriſtianiſme, & la marque par laquelle le Sauveur veut qu'on reconnoiſſe ſes diſciples. 3°. C'eſt même être pire que les Infideles, parce que les Payens, & les Gentils ont ſoin de leurs ſeviteurs, portez à cela par la ſeule lumiére de la raiſon, & par le ſeul inſtinct de la nature, qui leur apprend à préférer les domeſtiques aux étrangers ; juſque-là que leurs loix donnoient la liberté aux eſclaves, dès-lors que leur maiſtre les abandonnoit.

Pourquoy ſaint Paul traite d'infideles ceux qui négligent le ſoin de leurs ſerviteurs.

Filius hominis non venit miniſtrari, ſed miniſtrare. Matth. 20. C'eſt ce que le Sauveur du monde a voulu nous faire ſçavoir, qu'étant le Souverain par toutes ſortes de titres, il eſt venu ſur la terre, non pour être ſervi, mais pour ſervir. Sur quoy l'on peut dire que voilà la qualité de ſerviteur honorée, conſacrée, & comme diviniſée en la perſonne du Fils de Dieu ; & il n'eſt point de ſujets ni de ſerviteurs Chrêtiens, qui ne doivent trouver la ſoumiſſion & l'obéïſſance bien douce, lors qu'ils voyent que JESUS CHRIST ne s'eſt pas contenté de nous dire dans l'Evangile qu'il n'étoit venu au monde, qu'il n'avoit demeuré au monde, & qu'il n'étoit ſorti du monde que pour obéïr : *Deſcendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, ſed voluntatem ejus qui miſit me.* Mais de plus, qu'il leur a montré par ſon propre exemple, de quelle

La condition de ſerviteur eſt relevée par l'exemple de JESUS-CHRIST.

Joannis. 6.

maniére ils doivent s'acquitter des devoirs de leur condition, en s'aſſujetiſſant juſqu'aux plus vils miniſteres de la maiſon de celui qui paſſoit pour ſon pere, exerçant un métier pénible, & lui rendant avec une promptitude & une obéiſſance admirable, tous les ſervices dont une famille pauvre & peu accommodée pouvoit avoir beſoin; & cela pendant 30. ans entiers. Ne ſemble-t-il pas dire à tous ceux qui ſont reduits à cette condition : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita & vos faciatis.* Joann 13.

Les avantages de la condition des ſerviteurs.

Servus vocatus es, non ſit tibi curæ, ſed etſi poteſt fieri liber, magis utere, nempe ſervitute. 1. *Ad Corinth. c.* 7. Quand ſaint Paul exhorte les Chrêtiens à demeurer dans la vocation, & dans l'état où Dieu les a mis, & à n'être point du nombre de ces inconſtans qui changent de condition au lieu de travailler à ſe ſanctifier dans celle où la Providence les a fait naiſtre, il ne s'adreſſe point à ceux qui ſont dans les charges, & dans un rang diſtingué par le droit de leur naiſſance; & cet Apôtre ne leur dit pas : Etes-vous Maiſtres, Seigneurs, Magiſtrats, élevez à quelque charge & à quelque dignité, demeurez en ce poſte; il ſçavoit trop bien que ce n'eſt pas toûjours Dieu qui les y a appellez; mais que c'eſt ſouvent leur ambition qui les y a pouſſez, ou celle de leurs ancêtres qui les a élevez à ce rang. Mais c'eſt aux ſerviteurs que ſaint Paul donne ce ſalutaire conſeil : *Servus vocatus eſt, non ſit tibi curæ*, &c. Si par la baſſeſſe de vôtre naiſſance, vous êtes appellez à la condition de ſerviteurs, tenez-vous-y, ſans vous mettre en peine, ni vous donner de mouvement pour en ſortir; Au contraire, il ajoûte, ſi vous pouvez par votre induſtrie ou par vôtre mérite vous tirer de cet état, n'en ſortez pas; il n'y a point d'état dans le monde, où vous puiſſiez vous rendre plus agréable à Dieu; c'eſt la voye la plus ſûre, la plus droite, & la plus facile pour faire vôtre ſalut, & acquerir la liberté des enfans de Dieu.

L'honneur & le reſpect que les ſerviteurs doivent porter à leurs maîtres.

Servi Dominos ſuos omni honore dignos arbitrentur. 1. *Ad Timoth. 6. Dignos.* Cette parole mérite nôtre réfléxion. L'honneur que les ſerviteurs rendent à leurs maiſtres, & qu'ils leur doivent rendre, n'eſt pas un honneur de civilité, mais c'eſt un devoir & une obligation; ils le leur doivent; ils en ſont dignes, & ils le méritent, non-ſeulement quand ils ſont bons, doux, & commodes; mais encore quand ils ſont fâcheux & de mauvaiſe humeur : *Etiam diſcolis*, dit ſaint Pierre, parce que leur authorité eſt une émanation, une image, & une expreſſion de la ſouveraineté de Dieu. Ainſi que vôtre maiſtre ſoit devot ou impie, vertueux ou libertin, c'eſt toûjours vôtre maiſtre, la puiſſance qu'il a ſur vous vient de Dieu, & tout ce qui vient de Dieu mérite d'être reſpecté & honoré.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet.

MAgis debent heri quod dominantur, tolerare, quàm ſervi quod ſerviant. Auguſtinus l. 1. de Civit. c. 16.

Dicit Chriſtus, non ideo Chriſtianus factus es, ut dedigneris ſervire, non feci de ſervis liberos, ſed de malis ſervis bonos ſervos. Idem in Pſalm. 83.

Domini, domeſticorum veſtrorum ſalutem, omni vigilantiâ procurate. Idem in ſermon. commun. ſerm. 51.

Omnis ſervitus amaritudine plena eſt. Idem in Pſalm. 99.

Omnes conditione obligati & ſerviunt, & murmurant. Idem. Ibidem.

Nomen, & conditionem ſervitutis culpa genuit non natura, & prima hujus ſubjectionis cauſa peccatum eſt. Idem l. de verâ innocentiâ.

Melior ejus ſtatus eſt qui famulatur homini, quàm qui ſervit ſuæ cupiditati. Idem, Ibidem.

Audi quiſquis temporaliter ſervus es, & quiſquis teneris jure dominationis aſtrictus, quiſquis conditione quâlibet obnoxius es, eſto ſervus & eſto liber; eſt ſervus humiliter obediendo; eſt liber fideliter ſerviendo. Idem ſerm. 3. de Dedicat. Eccleſ.

Eſto ſervus Domini, & noli eſſe ſervus peccati. Idem, ibidem.

Cùm ſervieris homini, Deum fideliter cogita, Dei præcepta conſerva, Dei voluntati ſemper obtempera, à Deo mercedem bonæ voluntatis expecta, cuſtodi fidem, fuge fraudem, cognoſce Deo te redditurum rationem de omni opere tuo. Idem, Ibidem.

Si bonam Domino exhibes ſervitutem, à Deo recipies perpetuam libertatem. Idem, Ibidem.

Jubentur ſervi Chriſtiani dominis ſuis temporalibus, æquanimiter, fideliterque ſervire, quos judicaturi ſunt, ſi uſque in finem iniquos invenerint, aut cum quibus æqualiter regnaturi ſunt, ſi illi ad verum Deum converſi fuerint. Idem. l. de catechizandis rudibus. c. 21.

LEs maîtres doivent avoir plus de peine à commander, que les ſerviteurs à obeïr.

Vôtre qualité de Chrêtien, dit JESUS-CHRIST ne doit pas vous faire regarder au-deſſous de vous de ſervir les autres, il n'a point affranchi les domeſtiques de l'obligation de ſervir; mais de méchans ſerviteurs, j'en ai fait de bons.

Veillez avec tout le ſoin & la diligence poſſible, pour procurer le ſalut de vos domeſtiques.

Toute ſervitude eſt remplie d'amertume.

Tout domeſtique murmure, & ne laiſſe pas de faire ſon devoir.

C'eſt le peché qui a introduit dans le monde le nom & la condition d'eſclave; la nature de ſoy n'exige point cette diſproportion & cette dépendance.

Il y a moins de deshonneur à ſervir un homme, qu'à être l'eſclave de ſes pechez.

Ecoutez ſerviteurs, & vous tous qui avez des maîtres dont vous dépendez, ne ſecoüez point le joug de la ſervitude; mais conſervez vôtre liberté. C'eſt par l'humilité que vous demeurerez dans la ſoûmiſſion, qui eſt propre de vôtre état; & c'eſt par la fidelité que vous vous conſerverez libres.

Servez vôtre maître; mais ne ſoyez point l'eſclave du peché.

En rendant aux hommes les ſervices qu'ils ont droit d'exiger de vous, ayez toûjours Dieu devant les yeux; gardez ſes Commandemens, ſoyez ſoûmis à ſes divines volontez; attendez de lui ſeul la récompenſe de vos bonnes intentions; ſoyez fideles; ne trompez point; ſongez que c'eſt à Dieu que vous rendrez compte de toutes vos œuvres.

Si vous êtes fidele à rendre à vôtre maître les ſervices que vous lui devez, Dieu vous en recompenſera d'une liberté qui ne finira point.

Telle eſt la condition des ſerviteurs parmi les Chrêtiens; ces mêmes maîtres qu'on leur ordonne de ſervir avec puiſſance & avec fidelité; ils les jugeront un jour s'ils en ſont maltraitez juſqu'à la fin, ou du moins ils regneront avec eux, s'ils ſe convertiſſent au Seigneur.

Digitized by Google

Quicumque dominos carnales habetis, quicumque ſervitii conditionem debetis, obedite dominis veſtris, & diligite ex toto corde, non ad oculum ſervientes, ſed miniſterium ex amore facientes, quia & illos Deus conſtituit: ut vobis dominarentur, & vos ut ſerviatis. Idem ſerm. 7. de temp.

Qui que vous ſoyez qui avez des maiſtres à qui vous êtes obligez de vous ſoûmettre, obéiſſez-leur, & les aimez de tout vôtre cœur; ne ſervez point à vûë d'œil; mais avec affection, parce que c'eſt Dieu qui les a établi ſur vos têtes, & qui vous a mis dans l'obligation de les ſervir.

Ipſe de ſerve tuo exigis ſervitutem, & homo hominem parere tibi compellis; & non agnoſcis miſer Dominum tuum; cum ſic exerceas ipſe in hominem dominatum. Cyprianus contra Demetr.

Vous exigez de vôtre domeſtique les ſervices qu'il vous doit: c'eſt un homme comme vous, & vous voulez qu'il vous obéiſſe: malheureux! pourquoi donc ne reconnoiſſez-vous pas que vous avez auſſi un maiſtre.

Timor quodammodo cum naturâ ſervitutis conjunctus eſt. Gregorius Nyſſenus orat. 9. contra Eunom.

Il y a une certaine crainte attachée en quelque façon à la ſervitude.

Servis, tanquam nobis ipſis utendum eſt. Iſidorus Peluſiota.

Menageons nos domeſtiques comme nous nous menageons nous-mêmes, dans les ſervices que nous ſommes obligez de nous rendre.

Debent Domini, ejus qui verè eſt Dominus memores, mutuas velut reddere operas ſervis ſuis, quantum poſſint in timore Dei, & clementia adverſus ipſos, idque exemplo Domini. Baſil. regul. 75. c. 2.

Les maiſtres, reconnoiſſant qu'ils ſont eux-mêmes ſoumis au véritable maiſtre & Seigneur de tous, doivent traiter leurs ſerviteurs avec douceur, & dans la crainte de Dieu, imitant en cela l'exemple de Jesus-Christ.

Servorum virtus confert ad domum conſtituendam, & adminiſtrandam. Chryſoſt. homil. 22. in Epiſt. ad Epheſ.

Un domeſtique vertueux eſt d'un grand ſecours pour bien régler une famille.

Vult quiſpiam miniſtres habere quamplurimos, nec patitur eos vel neceſſarium habere victum; num quaſi lapideos, vis eſſe homines? Idem. homil. 7. in ſecundam ad Timoth.

On en voit qui ſe plaiſent à être ſuivis d'un grand nombre de domeſtiques, & qu'ils laiſſent manquer du neceſſaire; les prennent-ils donc pour des ſtatuës?

Eſt hoc ad gloriam Domini, ſi ſervos habeat gratos, & illum diligant ſervi. Idem homil. 2. in Epiſt. ad Philem.

Rien ne contribuë tant à la gloire d'un maiſtre, que d'avoir des domeſtiques affectionnez & reconnoiſſans.

Quando ſervis noſtris ſuccenſemus, noſtra delicta conſideremus. Idem homil. 25. in Joannem.

Quand il nous vient des mouvemens d'impatience contre nos domeſtiques, ſongeons à nos pechez.

Servus erat Joſeph; ſed non ſervus hominum, quamobrem etiam in ſervitute erat omnibus hominibus liberior. Idem.

Joſeph étoit eſclave; mais ſon cœur n'étoit aſſervi à aucun homme, auſſi malgré ſon eſclavage n'y avoit-il perſonne qui fut plus véritablement libre que lui.

Solent etiam nequiſſimos ſervos, quos ſupplicia non correxerunt, blandimenta corrigere, & quos dominis ſuis verbera non ſubmiſerint, beneficia ſubmittunt. Salvianus de Gubern. Dei.

Souvent la douceur fait ſur les méchans domeſtiques, ce que la rigueur n'a pû faire en les maltraittant, on n'a pû en venir à bout; en leur faiſant du bien on les corrige.

Quanta ſervorum illic corruptela, ubi dominorum tanta corruptio? morbido enim capite, nihil ſanum eſt, neque ullum omninò membrum officio ſuo fungitur, ubi quod eſt principale non conſtat. Idem l. 7. de eadem gubernat.

Qu'il y a de déſordre parmi le domeſtique quand le maiſtre eſt corrompu: car enfin ſi le chef eſt malade, le reſte du corps ne peut être ſain, & il n'eſt aucun des membres qui puiſſe faire ſes fonctions, quand ce qui doit les conduire vient à manquer.

Nemini dubium eſt omnes dominorum familias aut ſimiles eſſe dominis, aut deteriores; quamvis hoc uſitatius, ut deteriores. Idem, l. 8.

Il eſt hors de doute que les domeſtiques ſont toûjours ou ſemblables à leurs maiſtres, ou plus corrompus qu'eux, & c'eſt ſouvent le dernier.

Serviles animos jam per ſe malos, etiam de-

Une ame ſervile eſt naturellement portée

minorum

minorum facit nequitia pejores. Idem, Ibidem.

Multi ſunt ſub obedientia magis ex neceſſitate quàm ex charitate, & illi pœnam habent, & leviter murmurant, nec libertatem mentis acquirunt, niſi ex toto corde, propter Deum, ſe ſubjiciant. l. 1. de Imitat. Chriſti. c. 9.

Non dominandi cupiditate, ſed charitatis motu imperent Domini. Auguſt.

Non per te, ſed propter te peccatur. Idem in quadam Epiſt. ad virum ſpectabilem.

au mal. Un maiſtre vicieux augmente de beaucoup ces méchantes diſpoſitions.

Pluſieurs obéiſſent plûtôt par contrainte, que par amour; ils ſouffrent beaucoup, & murmurent pour peu de choſes; jamais ils ne joüiront de la vraye liberté d'eſprit, s'ils ne ſe ſoûmettent purement pour Dieu, & de tout leur cœur à l'obéïſſance.

N'exercez point vôtre authorité ſur vos domeſtiques par envie de dominer, mais avec eſprit de charité.

Vous n'êtes pas l'inſtrument, mais la cauſe du peché: ce n'eſt pas vous, c'eſt à cauſe de vous, & ſur vôtre compte que l'on péche.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

ON ſçait aſſez ce que c'eſt que maître & ſerviteur, ſans en donner une définition qui ne les feroit pas mieux connoiſtre; c'eſt aſſez de ſçavoir qu'ils ont une rélation mutüelle fondée ſur leur différente condition; que l'un a droit de tirer de l'autre les ſervices dont on eſt convenu, & que l'autre s'eſt engagé pour un certain prix, de les lui rendre, & de lui obeïr. D'où il s'enſuit qu'il y a des devoirs de juſtice qui engagent l'un à l'autre, qu'ils ne peuvent violer ſans crime. Il faut ſeulement remarquer que la condition de ſerviteur, dont nous parlons icy, eſt différente de la ſervitude ou eſclavage que le droit des gens a introduit parmi quelques nations, & dont il n'eſt pas beſoin de rapporter l'origine, ni d'en juſtifier l'uſage. Il n'eſt queſtion que des domeſtiques, pris à gage, qui ſont des perſonnes libres, qui peuvent diſpoſer de leur bien, quitter leur maître s'ils n'en ſont contens, ſe plaindre & demander juſtice du tort qu'on leur fait. Au lieu que les eſclaves n'ont rien en propre, & que tout ce qu'ils font, ou qu'ils acquierrent, appartient à leur maître, qui ne leur donne que la nourriture, ſans ſalaire ni récompenſe de leurs ſervices.

Il y a dans la vie civile des maîtres & des ſerviteurs. Difference des eſclaves & des ſerviteurs.

De plus, il faut ſuppoſer que comme toutes les conditions qui compoſent la vie civile ſe peuvent reduire en général à deux, à celle de maître, & celle de ſerviteur, qui ont des devoirs différens, quoyque reciproques. Les Théologiens preſcrivent à l'une & à l'autre comment on s'en doit acquiter pour ſe ſauver, & y vivre en Chrêtien.

Les Philoſophes moraux, & les maîtres de la politique demandent, ſi le pouvoir de commander, & l'obligation d'obéïr peut être naturel aux hommes, en ſorte que les uns ſoient ſupérieurs, & les autres ſujets, ſans que ceux qui commandent ayent d'autres titres que les avantages qu'ils ont de la nature: Et ils répondent que non; & que cette diſtinction eſt une différence de la fortune, & non de la nature, qui peut bien les en rendre capables; mais non pas leur en donner le droit; parce que ce droit doit être fondé ſur quelque autre titre, comme ſeroit le conſentement, & la libre élection des peuples ou la poſſeſſion

Si le pouvoir de commander, & l'obligation d'obéir ſont naturels aux hommes.

legitime de leurs ancêtres. Saint Thomas enſeigne, que la ſervitude qui eſt du droit des peuples, n'eſt point naturelle abſolument, & que ſi les hommes euſſent perſeveré dans l'état d'innocence, il n'y eût point eu d'autre domaine parmi eux que le domaine des peres ſur leurs enfans. Ce ſaint Docteur ajoûte, que la ſervitude introduite par les peuples, peut être appellée naturelle, à cauſe du profit & de l'utilité qu'elle apporte, & du bon ordre qu'elle établit parmi les hommes. C'eſt la divine Providence, qui s'eſt chargée de la conduite du genre humain, & qui s'applique à gouverner le monde, qui a introduit cette différence parmi les hommes; & comme c'eſt Dieu qui fait le pauvre & le riche, c'eſt auſſi lui qui fait le maître & le ſerviteur.

D. Thom. 2. 2. Quæſt. 57. art. 3.

L'authorité des maîtres ſur leurs ſerviteurs vient de Dieu.

Pour ſçavoir d'où vient le pouvoir des maiſtres ſur leurs ſerviteurs, & des peres de familles ſur leurs domeſtiques, nous n'avons pas beſoin d'autres lumiéres que de celles des paroles de ſaint Paul, qui dit formellement que toute puiſſance, toute authorité, tout pouvoir légitime de commander, vient de Dieu, & que c'eſt ſa divine Sageſſe qui a fait cette différence, & mis cette diſtinction, de celui qui commande & de celui qui obéit, la jugeant néceſſaire pour le bon ordre du monde: *Non eſt poteſtas niſi à Deo, quæ autem ſunt à Deo ordinata ſunt.* D'où il s'enſuit, dit-il, au même lieu, qu'on ne peut réſiſter aux puiſſances légitimes, ſans réſiſter à l'ordre de Dieu, & s'engager ainſi dans la damnation éternelle.

Ad Roman. 13.

Les maîtres doivét avoir à cœur les interêts de leurs domeſtiques.

Ce que ſaint Ambroiſe dit des Souverains, nous le pouvons dire des maiſtres à l'égard de leurs ſerviteurs; ſçavoir, que Dieu a voulu qu'ils faſſent les uns pour les autres, & qu'ils ménageaſſent réciproquement les interêts les uns des autres. S'il arrive donc qu'un homme qui a des ſerviteurs & des domeſtiques à gage, ne conſidere que ſes interêts propres, & la commodité de ſa perſonne, que ſon honneur, & ſon avantage particulier, ſans ſe mettre en aucune maniére en peine du bien & de l'avantage de ceux qui le ſervent; celui-là évidemment abuſe de ſon pouvoir, & renverſe l'ordre de la providence de Dieu.

Les maîtres doivent prédre ſoin de leurs ſerviteurs, & en quoy conſiſte ce ſoin.

Ce que les maiſtres doivent à leurs ſerviteurs, eſt en général d'en avoir beaucoup de ſoin. C'eſt ce que Dieu leur commande dans l'Eccleſiaſtique. ch. 33. *Si tu as un ſerviteur fidele, conſidere-le comme ton ame, & traite-le comme ton frere.* Et ſaint Paul dans ce même eſprit, ch. 4. aux Coloſſiens, dit ces paroles: *Maîtres, rendez à vos ſerviteurs ce que la juſtice & l'équité demandent, ſçachant que vous avez auſſi-bien qu'eux un maître dans le ciel.* A quoy il faut ajoûter ce qu'il dit dans la prémiére à Timothée ch. 5. *Si quelqu'un n'a pas ſoin des ſiens, & ſur tout de ſes domeſtiques, il a renoncé à ſa foy, & eſt pire qu'un infidele.* D'où il faut conclure que dans l'ordre de la charité, on doit préférer ſes ſerviteurs & ſes domeſtiques à ceux qui ne nous appartiennent en rien; au lieu que ſouvent on préfere des étrangers à ſes domeſtiques, en faiſant par vanité pour les uns ce que la juſtice requiert de nous pour les autres.

Pour ce qui eſt du ſoin que les maiſtres doivent prendre de leurs ſerviteurs, il conſiſte en deux choſes en général; ſçavoir, en celui de leurs corps, & en celui de leurs ames. Pour ce qui regarde le corps, les maiſtres ſont obligez; 1°. De leur donner la nourriture néceſſaire, conformément à leur état, & à proportion des ſervices qu'ils en reçoivent. 2°. De leur payer exactement leur ſalaire, ſans les faire attendre, & languir par un délai criminel; & il faut ſe

ſouvenir que les fruſtrer de ce qui leur eſt dû, eſt un péché qui crie vengeance, comme témoigne l'Apôtre ſaint Jacques, au ch. 5. de ſon Epiſtre. 3°. De ne les point charger exceſſivement de travail. 4°. De prendre garde à ne les point maltraitter ; voilà pour le corps.

Quant à l'ame ; ces mêmes maiſtres doivent montrer qu'ils ont du zele pour le ſalut de leurs domeſtiques ; 1°. En les inſtruiſant, ou donnant ordre qu'ils ſoient inſtruits dans les choſes de la foy, & des devoirs du Chriſtianiſme. 2°. En les exhortant à frequenter les ſacremens, & les obligeant d'aſſiſter au ſervice divin les jours qui ſont commandez, leur donnant le temps néceſſaire pour s'acquiter de ces devoirs, & ayant ſoin qu'ils prient Dieu aux heures reglées. 3°. En les corrigeant & châtiant ſelon la qualité de leur faute, lors qu'ils jurent, ou qu'ils offenſent Dieu de quelque maniére que ce ſoit. De ſorte que les maiſtres rendront compte à Dieu du ſalut de leurs domeſtiques s'ils ne s'acquitent de ces devoirs.

Dieu qui commande aux maiſtres d'avoir ſoin de leurs ſerviteurs, commande aux ſerviteurs d'obéir à leurs maîtres.

Comme les devoirs & les obligations des maîtres envers leurs ſerviteurs, & des ſerviteurs envers leurs maiſtres ſont réciproques, Dieu qui communique ſon authorité aux maiſtres, veut auſſi que les ſerviteurs leur obéiſſent en tout ce qui eſt juſte. Les paroles de ſaint Paul, par la bouche duquel il leur intime ce commandement ſont exprès : *Serviteurs, obéiſſez à vos maiſtres avec crainte & avec reſpect, dans la ſimplicité de vôtre cœur, ne les ſervant pas ſeulement comme ſi vous n'aviez deſſein que de plaire aux hommes ; mais comme ſerviteurs de* JESUS-CHRIST, *faiſans la volonté de Dieu de bon cœur, & conſiderant en eux le Seigneur, & non pas les hommes.* Cet Apôtre qui réitere ce commandement en pluſieurs endroits de ſes Epiſtres, les y engage par leurs propres interêts, parce que s'ils refuſent d'obéir, ils reſſentiront immanquablement les effets de leur juſte colere, parce qu'ils ont droit de les punir. De l'interêt il paſſe à la conſcience, & leur déclare qu'elle les oblige indiſpenſablement de ſe tenir toûjours dans les termes du reſpect & de l'obéiſſance. *Subditi eſtote, non ſolùm propter iram, ſed etiam propter conſcientiam.* *Ad Epheſ. c. 6.* *Ad Roman. 13.*

Il fonde même cette obligation ſur un raiſonnement, qui bien conſideré ne ſouffre point de repartie. La conſcience nous défend de réſiſter aux ordres de Dieu : Or eſt-il que de reſiſter à l'authorité d'une puiſſance légitime ; c'eſt réſiſter aux ordres de Dieu, parce que c'eſt de lui que toutes les puiſſances de la terre tiennent leur authorité : *Non eſt enim poteſtas niſi à Deo.* D'où il s'enſuit qu'en donnant droit aux maiſtres, & à tous ſuperieurs de commander, il charge conſéquemment les ſerviteurs & les inférieurs de leur obéïr. Ainſi violer le commandement d'un maiſtre, d'un ſuperieur à qui l'on eſt ſoûmis, c'eſt violer le commandement de Dieu : *Qui enim poteſtati reſiſtit, Dei ordinationi reſiſtit.* Et pour nous faire connoiſtre combien cette deſobéiſſance eſt criminelle, il en vient juſqu'à dire qu'elle traîne après ſoy les conſéquences d'une éternelle damnation : *Qui autem reſiſtunt, ipſi ſibi damnationem acquirunt.* Peut-on s'expliquer plus nettement & plus fortement ſur cette matiére. *Ibidem.* *Ibidem.*

Quels ſont les devoirs des ſerviteurs envers leurs maîtres.

Si vous voulez ſçavoir ce que les ſerviteurs doivent à ceux qu'ils ſervent, les voicy. 1°. Ils doivent les affectionner, & leur porter honneur. C'eſt ce que leur apprend ſaint Paul au ch. 6. de ſa prémiere Epître à Timothée : *Que*

tous les ſerviteurs conſiderent leurs maîtres comme dignes de tout reſpect. C'eſt pourquoy ils ne doivent jamais en tenir de mauvais diſcours en leur abſence, ni permettre qu'on en parle mal. Ceux-là manquent à ce devoir, & pechent griévement, qui découvrent les foibleſſes de leurs maîtres, qui en font des railleries, qui murmurent contre eux, ou qui les maudiſſent quand ils les reprennent.

Le ſecond devoir eſt d'executer promptement & avec affection ce qu'ils commandent, conſiderant que telle eſt la volonté de Dieu; c'eſt ce que ſaint Paul enſeigne en pluſieurs endroits de ſes Epîtres; mais particuliérement aux Epheſiens, ch. 6. *Serviteurs obéiſſez avec crainte, & avec ſimplicité de cœur à vos maîtres, comme à* JESUS-CHRIST *même; ne les ſervant pas ſeulement, lors qu'ils ont les yeux ſur vous, comme ſi vous ne penſiez qu'à plaire aux hommes; mais faites de bon cœur, comme ſerviteurs de* JESUS-CHRIST, *ce que Dieu déſire de vous; ſervez-les avec affection, non en conſiderant les hommes, mais comme ſervant le Seigneur, ſçachant que le Seigneur rendra à chacun la récompenſe de tout le bien qu'il aura fait.* Que ſi un maître commandoit quelque choſe qui fut contre la loi de Dieu, ou qu'il ſcandaliſât ſon domeſtique, par ſa mauvaiſe vie, alors il faut que le ſerviteur le quitte, quand même cette condition lui ſeroit avantageuſe; car le ſalut doit être preferé à tout le reſte.

Le troiſiéme devoir eſt la fidelité qui conſiſte à ne faire jamais aucun tort à leur maître, ne dérournant rien de ce qui lui appartient, pour peu de conſéquence qu'il leur paroiſſe; car qui s'accoûtume à prendre peu, inſenſiblement il ſe portera à prendre des choſes plus conſidérables. De plus quand on ne prendroit que tres-peu de choſe à chaque fois, au bout de quelque temps, cela fait une ſomme notable, qu'on eſt obligé de reſtitüer. Cette fidelité conſiſte encore à bien employer le temps dans le travail que ſon maître lui ordonne, à ne point laiſſer perdre ou diſſiper le bien dont il a l'adminiſtration. Et enfin, un ſerviteur doit être fidele à garder le ſecret de la maiſon où il ſert; parce que par ſon indiſcretion, il peut nuïre notablement, ſoit au bien, ſoit à la réputation de ſon maiſtre.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des livres ſpirituels, & des Prédicateurs recens ſur ce ſujet.

C'eſt la Providence qui a établi & ordonné l'inégalité, & la ſubordina-

IL n'y a point d'état authoriſé par les loix qui ne ſoit dans l'ordre de la Providence, qui a ordonné cette diverſité de conditions, ſans leſquelles le monde & la ſociété humaine ne pourroient ſubſiſter ni ſe maintenir. C'eſt pourquoy, perſonne n'embraſſe aucun état, ou ne naiſt dans aucune condition de la vie civile que par l'ordre ou la permiſſion de cette même

Providence, qui a établi l'inégalité & la ſubordination, auſſi-bien que la diverſité des conditions des hommes : & qui donne à tous ceux qu'elle y appelle, ou qu'elle y engage, les graces & les moyens néceſſaires, pour en remplir les devoirs, & y faire leur ſalut. Ainſi les pauvres & les riches, les maiſtres & les ſerviteurs, ſont obligez de reconnoiſtre cette juſte diſpenſation, & ſe tenir contens du partage qui leur a été fait par la ſageſſe d'un Dieu, qui eſt le pere commun des uns & des autres, & qui les aimant tous ſincerement, les a appellez ou fait naître dans la condition qu'il a jugé la plus avantageuſe pour acquerir le bonheur éternel qu'il leur a deſtiné. D'où il faut conclure, que ceux que la néceſſité, ou la baſſeſſe de leur naiſſance engage dans une condition ſervile, doivent tenir leur état de la main de Dieu, croire que c'eſt lui qui les a pris à ſon ſervice dans cette vocation, qui tient le dernier rang dans la ſociété des hommes, & qu'enfin ils doivent être perſuadez que dans le ſervice qu'ils rendent aux autres hommes leurs ſemblables, ils y trouveront leur perfection & leur bonheur, puiſque cet état eſt le plus conforme aux deſſeins de Dieu ſur eux. *Extrait de l'Ordre de la vie & des mœurs, par le Pere Haineuve, diſcours* 14.

tion dans les conditions des hommes, & par conſéquent qui a voulu qu'il y eût des maîtres & des ſerviteurs.

Il ne nous eſt pas permis de contrôler l'ordre de la divine Providence, qui a ordonné la différence des conditions parmi les hommes ; ſous prétexte que nous naiſſons tous libres, & qu'un homme n'a point de droit de s'aſſujettir les autres, qui n'ont rien dans leur nature qui ſoit inférieur à la ſienne ; car enfin, nous ſçavons que nous apportons au monde avec nous par nôtre naiſſance, une dépendence eſſentielle, qui nous rend ſujets de la divinité, & qui nous oblige à nous ſoûmettre à toutes ſes ordonnances ; puiſque c'eſt par ſon ordre, & par ſes loix qu'il y a des perſonnes qui commandent, & d'autres qui obéiſſent ; & ceux que Dieu a aſſujetis de la ſorte à obéir ſont des rebelles, s'ils veulent ſecoüer le joug qu'ils ſe ſont engagez eux mêmes de porter, comme ſont les ſerviteurs ordinaires, ou que la naiſſance ou le droit des gens obligent à ſubir ce joug qui leur ſemble ſi dur. Ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin, conformément au précepte du Prince des Apôtres, que quand les maiſtres oublieroient ce qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, des hommes ſemblables à ceux ſur leſquels ils exercent un empire fâcheux, les ſerviteurs & les ſujets ne doivent point pour cela oublier ce qu'ils ſont à leurs Seigneurs & à leurs maiſtres ; car quoique les uns puiſſent exceder dans leurs commandemens, les ſerviteurs ne ſont pas pour cela diſpenſez de leur obéiſſance : Car enfin il faut être perſuadez une bonne fois, que ce n'eſt point ſur la vertu de leurs perſonnes que l'authorité des maiſtres eſt fondée ; mais ſur la puiſſance & l'authorité de Dieu qu'ils repréſentent, & qui n'étant point changeante comme leur volonté, les maintient inébranlablement dans leur droit, & doit tenir inviolablement dans la fidelité & dans l'aſſujettiſſement ceux qui leur ſont ſoûmis. *Le même.*

Les ſerviteurs & ſujets ſont tenus d'être ſoûmis à leurs maîtres, par le même droit qui les oblige d'être ſoûmis à Dieu.

Nous nous abuſerions ſans doute, ſi nous penſions que c'eſt ſeulement la lâcheté, & le peu d'eſprit des uns, & l'ambition ou l'adreſſe des autres, qui ſont cauſe qu'il y a des maiſtres & des ſerviteurs, des puiſſans & des foibles, des grands & des petits ; ou bien que cette différence arrivât par la volonté ſeule des particuliers, qui étant libres dans le choix de leur condition, s'atta-

Ce n'eſt pas ſeulement la néceſſité qui engage les hommes à embraſſer

Une condition, quelle qu'elle ſoit.

chent ordinairement où ils ſe ſentent portez par leurs prétentions, par leur naiſſance, par leurs inclinations, par leur humeur, ou par leur caprice. Car après tout; ce n'eſt jamais que la Providence de Dieu qui les y met, & qui ſe ſervant même de leurs différentes inclinations, pour former les diverſes parties de ſon état, fait éclater ſa ſageſſe & ſa bonté, en les laiſſant au choix des hommes, & fait paroître en même temps ſa puiſſance, en tirant toûjours ſa gloire de leurs deſſeins, & les faiſant venir à ſes fins de quelque côté qu'ils ſe tournent, & quelque parti qu'ils prennent. Ce qui ſuffit pour faire que les ſujets & les ſerviteurs ſoient obligez de ſe conformer à la volonté de Dieu, & d'être ſatisfaits de leur condition. *Le même.*

L'authorité d'un maître eſt toûjours juſte, quoy que ſa vie ne ſoit pas fort reglée.

Il n'y a rien qui doive faire ſortir jamais les ſerviteurs & les ſujets du reſpect & de la ſoumiſſion qu'ils ſont obligez de rendre à ceux, à qui Dieu les a ſoumis: Et comme nous ſçavons que les puiſſances de la terre ne prennent leur authorité que de celle du ciel, dont le reglement ne peut jamais être que raiſonnable, adorons ſa juſtice, quand même il permettroit des injuſtices dans ceux qui nous commandent, & diſons en nous mêmes: Enfin, Dieu l'a voulu ainſi; il ne veut jamais rien que de juſte; il eſt donc juſte que ma volonté s'accorde à la ſienne, & que dans une perſonne, qui peut mener une vie injuſte, mais qui a ſur nous une juſte authorité, j'honore la juſtice de mon Dieu, qui lui a donné une puiſſance qui eſt bonne, puiſqu'elle vient de lui, & qui peut ſouffrir ſa vie, quand elle ſeroit mauvaiſe, pour des fins qu'il n'appartient qu'à lui de connoiſtre. *Le même.*

Les ſerviteurs doivent obéir à leurs maîtres quels que fâcheux qu'ils ſoient. *1. Petri. c. 2.*

Il faut que les ſerviteurs ſe ſouviennent de l'inſtruction que leur donne le Prince des Apôtres: *Servi ſubditi eſtote Dominis, non tantùm bonis & modeſtis, ſed etiam diſcolis.* Serviteurs, rendez vos obéïſſances avec tout le reſpect poſſible, non-ſeulement à vos maiſtres qui ſont bons, modeſtes & vertueux, mais encore à ceux qui ſont rudes, difficiles & vicieux, vous ſouvenant que quand il s'agit d'obéïr, ce ne ſont pas les mœurs que nous regardons, mais ſeulement l'authorité: C'eſt en cela que paroiſtra la grace du Chriſtianiſme, ſi vôtre douceur & vôtre patience vous fait ſouffrir en vûë de Dieu, les mauvaiſes humeurs, les emportemens déraiſonnables, & les perſécutions injuſtes d'un maiſtre qui abuſe de ſon pouvoir. Ce ſera par ce moyen que vous honorerez, non pas tant vos maiſtres, que la doctrine que vous a enſeignée vôtre Sauveur: *Ut doctrinam Salvatoris Dei ornent in vobis*, comme dit ſaint Paul. Cette divine doctrine ne regle pas ſeulement les mœurs des ſerviteurs; mais elle leur fournit un fond inépuiſable de joye & de conſolation: puis qu'elle leur apprend que dans leur état ils ont cet honneur de ne ſacrifier leur liberté qu'à Dieu ſeul, & de ne ſervir à proprement parler que JESUS-CHRIST, qui par un excès de bonté, pour relever la baſſeſſe de leur condition, & pour adoucir leur obéïſſance, a voulu prendre la forme de ſerviteur. *Ad Titum. 2.* *Le Pere Texier, dans la Dominicale, ſermon pour le ſecond Dimanche après Pâques.*

L'exemple du Sauveur doit être d'une grande conſolation pour les ſerviteurs.

Quel ſujet d'honneur & de conſolation à tous les ſerviteurs, d'entendre le Roy des Anges & des hommes, qui dit que la politique de ſon royaume qui eſt ſon Egliſe, ſera bien differente de celle qui ſe garde parmi les Idolâtres & les Prophanes. Parmi ceux-ci, comme c'eſt l'amour propre & l'orgueil qui les gouvernent, on ne ſe picque que d'une vaine grandeur, & d'un commandement

ambitieux : *Scitis quia principes gentium dominantur, eorum non ita erit inter vos.* Il en ſera tout autrement dans mon état, qui eſt fondé ſur l'humilité ; les plus grands feront gloire de prendre la qualité de ſerviteur : *Qui voluerit inter vos primus eſſe, erit veſter ſervus.* C'eſt ce que je leur enſeigne par mon exemple, puiſqu'étant le Souverain par toute ſorte de titres, je ſuis venu non pas pour être ſervi, mais pour ſervir : *Filius hominis non venit miniſtrari, ſed miniſtrare.* *Le même.* *Matth.* 20. *Ibidem.* *Ibidem.*

Sentiment que doivent avoir les maîtres dans la conduite de leurs ſerviteurs.

Voilà maîtres, & peres de famille, l'idée que vous devez vous propoſer dans la conduite de vos maiſons. Quoique vôtre illuſtre naiſſance, vos qualitez, vos charges, vos richeſſes, vous élevent infiniment au-deſſus de vos ſerviteurs & de vos domeſtiques, vous ne les devez jamais mépriſer ; mais les gouverner avec un certain reſpect, qui ait du rapport à celui avec lequel Dieu qui eſt un ſi grand maiſtre nous gouverne : *Cum magnâ reverentiâ diſponis nos.* Entrez dans ce raiſonnable ſentiment de Job. Hé quoy, diſoit ce ſaint homme, ce même Créateur qui a fait le maiſtre, n'a-t-il pas fait le ſerviteur ? Ne ſont-ils pas tous deux de même nature ; & l'inégalité de leur condition empêche-t-elle qu'ils n'ayent tous deux le même maiſtre, & le même Dieu, à qui ils doivent rendre compte : *Numquid non in utero fecit me, qui & illum operatus eſt?* Il faut que vôtre conduite ſoit doüée d'une tranquilité égale à celle de Dieu : *Cum tranquillitate judicas*, & jamais précipitée ou emportée dans vos commandemens. Que vôtre empire ſoit paternel, & non pas tyrannique, ſoulageant le joug de la ſervitude, qui de ſoy eſt peſant, par vôtre douceur & par votre patience. C'eſt l'avertiſſement que nous donne le Saint-Eſprit dans l'Eccleſiaſtique : *Noli eſſe ſicut leo in domo tuâ, evertens domeſticos ſubjectos tibi.* Puiſque vous avez l'honneur, peres de famille, d'être dans vos maiſons les petites images de la divinité, ne vous faites pas cette injure de vous rendre ſemblables à un lion, par les emportemens de vôtre colere, n'ayant en bouche que des juremens & des menaces, uſant de violence & de châtimens exceſſifs. *Le même.* *Sapient.* 12. *Job.* 31. *Sapient.* 12. *Eccli.* 4.

Les maîtres ne doivent point ſouffrir dans leur maiſon de ſerviteurs vicieux.

Jamais Dieu ne benira vôtre famille, tandis que vos ſerviteurs ſeront vicieux, & leurs pechez attireront la malediction de Dieu ſur vôtre maiſon : mais ce qui eſt de plus important, c'eſt que vous rendrez compte à Dieu de tous leurs crimes, qui vous ſeront imputez, parce que, comme dit ſaint Paul, vous devez veiller & vous appliquer tout de bon à les corriger : *Pervigilant quaſi rationem reddituri.* Vous êtes ſi éclairez pour reconnoître le tort que vos ſerviteurs vous peuvent faire dans vôtre bien, ſi délicats, quand ils ne vous rendent pas l'honneur qui vous eſt dû, ſi prompts à punir les fautes qui ſont contre vôtre interêt, & cependant vous tolerez en eux tout ce qui bleſſe les interêts de Dieu, comme ſont les paroles ſales & impudiques, les juremens, & d'autres pechez injurieux à Dieu. Vous prenez, dit ſaint Bernard, tant de ſoin de vous faire rendre compte de toute la dépenſe qui ſe fait pour l'entretien de vôtre famille, vous voulez être inſtruits juſques au moindre détail, & vous ne vous informez jamais de quelle maniere Dieu y eſt ſervi, & ſi vos domeſtiques s'acquittent des devoirs du Chriſtianiſme. *Le même.* *Ad Hebr.* 13.

Des maîtres qui engagent

Il y a des maîtres qui ſont encore plus coupables que ceux qui ſouffrent les déſordres & des vices de leurs ſerviteurs ; ce ſont ceux qui les corrompent eux-

leurs ſerviteurs dans leurs déſordres, & qui les rendent complices de leurs crimes.

mêmes, & qui au lieu de travailler a leur ſalut, ſont cauſe de leur perte, & de leur damnation. Et ne croyez pas que je veüille parler de ces maîtres infames & exécrables, qui abuſant du pouvoir que Dieu leur a donné, pourſuivent par des ſollicitations importunes, & tâchent de corrompre par argent & par menaces ces foibles & innocentes créatures qui ſont à leur ſervice : Non je n'ay point de termes aſſez forts, pour exprimer mon zele ſur cette matiere. Je parle ſeulement de ceux qui rendent leurs ſerviteurs complices de leurs crimes, & qui par le pouvoir qu'ils ont ſur eux, les engagent dans leurs déſordres. Cet homme ne ſe contente pas d'être vicieux & méchant, il faut encore que ſes domeſtiques ſoient les inſtrumens de ſes débauches, ou les exécuteurs de ſes vengeances, ou qui ſoûtiennent ſes injuſtices. Cette Dame rend cette pauvre fille, qui eſt entrée innocente à ſon ſervice, la confidente de ſes intrigues. Je n'en dis pas davantage, c'eſt aſſez pour faire voir que celle qui dans le deſſein de Dieu, devoit veiller à ſon ſalut, ſe rend la cauſe de ſa perte, & ſacrifie à ſes paſſions le ſalut éternel de cette ame, dont Dieu lui demandera compte. *Le même.*

Les maîtres doivent traiter humainement leurs ſerviteurs.

C'eſt un des principaux devoirs des maîtres envers leurs ſerviteurs, de les traiter humainement ; mais c'eſt à quoi manquent ceux qui ne leurs parlent qu'avec rudeſſe, & qui ne s'expliquent que par des injures, des malédictions ou des imprécations. C'eſt le ſentiment commun des Docteurs, que ces maîtres impérieux, fantaſques & emportez péchent mortellement, lors qu'ils chargent d'injures atroces ceux qui les ſervent, à moins que le prémier mouvement de la paſſion, & la ſurpriſe de la raiſon ne les excuſe. C'eſt encore manquer à la charité qu'on leur doit, que d'être trop ſevere, les gourmander ſans ceſſe, n'ouvrir la bouche que pour les menacer, ne leur pardonner pas la moindre faute, quelque bonne volonté qu'ils ayent d'ailleurs, défaut aſſez ordinaire à ceux qui ſe picquent de dévotion, les envoyer dans les hôpitaux, dès qu'ils ſont attaquez de la moindre maladie ; s'emporter contre eux avec fureur, & ſortant de toutes les regles de bienſéance, ſe ſervir de paroles indignes, & en venir même juſqu'aux coups pour le moindre ſujet ; on peut bien dire que ce n'eſt pas la traiter ſes domeſtiques en hommes, mais en bêtes ; & que c'eſt manquer à la charité qu'on leur doit. *Sermon manuſcrit.*

Les maîtres, & peres de famille doivent obſerver la juſtice à l'égard de leurs ſerviteurs.

La juſtice eſt une vertu néceſſaire aux maîtres & peres de famille; il faut qu'ils récompenſent & qu'ils puniſſent : ne pas leur payer leur ſalaire, c'eſt une dureté & une injuſtice criante, qui attire la colere & la vengeance de Dieu, & qui fait que le Saint-Eſprit dans l'Eccleſiaſtique, met ces maîtres crüels qui abuſent des ſueurs & des travaux de leurs ſerviteurs, ne leur payant pas ce qu'ils leur doivent, au rang des homicides. D'ailleurs ne pas les reprendre, & ne les corriger pas quand ils ſont vicieux, c'eſt cruauté, c'eſt impieté ; c'eſt ſe rendre reſponſables à Dieu de tout le mal qu'ils commettent. Hélas ! on ne les reprend, & on ne les punit que trop lors qu'ils font des fautes à nôtre égard; & on eſt inſenſible lors qu'il s'agit des interêts de Dieu ! S'ils perdent le reſpect devant nous, c'eſt un crime inſupportable ; & s'ils le perdent pour Dieu nous n'en ſommes point touchez. Puiſque les maîtres tiennent la place de Dieu, ils doivent dans le gouvernement de leur famille, & de leurs domeſtiques, imiter ce grand Maître, récompenſer leurs peines, & leurs travaux, & punir

leurs

leurs fautes en eſprit de charité ; & ainſi ſe comportant en bons ſerviteurs de Dieu, & en bons maîtres de leurs ſerviteurs, ils auront dans le ciel, la récompenſe du ſerviteur, & la couronne du maître. *Le même.*

Des maîtres qui donnent ſcandale à leurs ſerviteurs, & qui les portent au mal.

Quel eſt le crime d'un maiſtre, d'un chef de famille, qui, ſans ſe ſouvenir de ce qu'il eſt, & s'oubliant lui-même, ou qui abuſant de ſon pouvoir, & renverſant tout l'ordre de la Providence divine, devient le corrupteur de ceux dont il devoit être le guide & le Sauveur. Saint Paul ne croyoit point outrer les choſes, & en effet il ne les outroit pas, quand il diſoit, que quiconque n'a pas ſoin du ſalut des ſiens, & particulierement de ſes domeſtiques, a renoncé la foy, & eſt pire qu'un infidele. Parole courte, mais énergique, dont je me promettrois bien plus pour la reformation & la ſanctification de vos mœurs, que de tous les diſcours, ſi vous vouliez, mon cher Auditeur, vous appliquer ſérieuſement à la méditer : *Si quis ſuorum, & maximè domeſticorum curam non habet, fidem negavit, & eſt infideli deterior.* Si ſaint Paul parloit ainſi des maîtres peu ſoigneux, & peu vigilans, comment auroit-il parlé des maiſtres ſcandaleux ? & s'il traitoit d'apoſtaſie la ſimple négligence, ou le ſimple oubli de ce que doit un maiſtre, comme Chrétien, à ceux de ſa maiſon, quel nom auroit-il donné à celui, qui bien loin de veiller ſur eux, & de s'intereſſer pour leur ſalut, dont il eſt comme maiſtre, reſponſable à Dieu, les pervertit lui-même, & eſt une des cauſes les plus prochaines de leur réprobation ? *Le P. Bourdaloue, dans ſes véritables Sermons. Premier ſermon de l'Avent. Sermon du Scandale.*

1. *ad Tim.* 5.

En quoy les maîtres ſont le ſcandale de leurs ſerviteurs.

Il faut, homme du ſiécle, que ce domeſtique qui vous eſt attaché, & qui craint peu de ſe damner, pourvû qu'il vous plaiſe, & que par là, il faſſe avec vous une miſérable fortune ; il faut qu'il ſoit l'inſtrument & le complice de vôtre iniquité, quand vous l'employez à des miniſteres, que le reſpect dû à cet Auditoire & à la chaire où je parle, m'empêche de vous repréſenter dans toute leur indignité. Scandale abominable, & pour lequel j'aurois droit cent fois de me récrier ſur vous : *Va homini illi per quem ſcandalum venit.* Malheur à ce maiſtre qui eſt la cauſe de la perte de ſes ſerviteurs. Il faut, femme chrétienne, ſi toutefois, dans la vie que vous menez, vous vous picquez encore de l'être, il faut que cette fille qui vous ſert, que cette fille ſans vice & ſans reproche lors qu'elle s'eſt donnée à vous, apprenne de vous ce qu'elle devoit éternellement ignorer ; il faut qu'elle ſoit la confidente de vos intrigues, & qu'elle y participe malgré elle, quand vous exigez d'elle des ſervices, où ſon obéïſſance fait ſon crime. Dieu, en vous la confiant, vous avoit établie la tutrice de ſon innocence, & c'eſt avec vous, qu'elle la perd ; vôtre maiſon lui devoit être une école de ſageſſe & d'honneur, & c'eſt là que vous lui enſeignez à dépoſer toute pudeur : C'étoit une ame vertueuſe & bien née, & bientôt par le malheureux engagement de ſa conſcience avec la vôtre, toutes les bonnes inclinations ſont étouffées, & tous ces principes de vertu détruits. Qu'aurez-vous à répondre à Dieu, quand il la produira dans ſon jugement, couverte de vos pechez, & quand vous la verrez dans l'enfer compagne inſéparable de vôtre peine. *Le même.*

Matth. 18.

Sur la multitude des ſerviteurs.

Il y en a qui ſe perſuadent que pour être bien ſervis, il eſt néceſſaire d'avoir beaucoup de ſerviteurs, comme ſi pour mieux voir, il étoit neceſſaire d'a-

voir plus de deux yeux. La nature ne nous a donné que deux bras & deux mains pour une infinité d'ouvrages, & quoy que ces ſerviteurs là ſoient bien fideles, ſi nous en avions plus de deux, nous ſerions bien embarraſſez. Elle nous fait entendre par là, que ſi elle ne multiplie pas nos membres qui nous rendent le plus de ſervice, nous ne devons pas augmenter le nombre de nos ſerviteurs, de peur de multiplier nos ſoins & nos chagrins. Outre que s'abandonner à la diſcretion de tant de domeſtiques, c'eſt ſtupidité; de veiller inceſſamment ſur eux; c'eſt inquietude; de s'en defier toûjours, c'eſt une allarme continuelle; de ſe repoſer ſur la bonne foy de ceux qui s'attendent les uns aux autres, quand il eſt queſtion de vous ſervir, c'eſt ſimplicité: de les preſſer continuellement, il vaudroit autant ſe ſervir ſoy même que d'être ſervi à ce prix-là. C'eſt ce qui a donné ſujet de dire qu'il n'y a rien qui puniſſe mieux l'ambitieux, que le grand nombre des amis qui le trahiſſent, & la multitude des ſerviteurs qui l'embarraſſent. De cecy il faut conclure que de prendre le moins de ſerviteurs que l'on peut, c'eſt prudence; d'en prendre beaucoup par neceſſité, c'eſt montrer ſa foibleſſe; par ambition, c'eſt reſſembler à un malade, qui fait oſtentation de ſes remedes, & qui prend ſujet de ſe préferer à ceux qui ſont en ſanté, parce qu'il a plus de potions & d'eſſences pour le ſoûtenir dans ſes défaillances. *Livre intitulé, La Conduite du Sage dans les divers états de la vie.*

Un maiſtre n'a nul ſujet de s'enorgueillir de ſe voir élevé au deſſus de ceux qui le ſervent.

Un maître doit conſiderer que ſi ſa condition l'éleve au deſſus de ceux qui ſont à ſon ſervice, il y en a bien davantage qui ſont au deſſus de lui; car entant qu'homme, il a le Créateur à qui il doit l'obeïſſance avec la même neceſſité qu'il luy eſt redevable de ſon être. Entant que particulier, & un membre de la république, il a les Souverains, les Grands & les Magiſtrats qui luy commandent. Entant que Chrétien, il a la Religion qui l'aſſujettit à ſes loix: de ſorte qu'il ne doit pas tant conſidérer le droit qu'il a de commander à un petit nombre de perſonnes, qu'il ne penſe à l'obligation qu'il a d'obeïr à pluſieurs, afin qu'en commandant, il évite cette conduite altiere & impérieuſe, qui eſt le caractere d'une ame incapable de commander ou d'obéir. Cela ſuppoſé, un maiſtre doit regarder ſa ſupériorité comme un état qui l'oblige à faire toutes ſes actions avec meſure, & il doit être convaincu que quand Dieu ſoumet des hommes à ſa puiſſance, il les ſoumet à ſa conduite, & à ſes ſoins. *Le même.*

Réflexions chrêtiennes que doit faire un maiſtre en gouvernant ſes domeſtiques.

La condition qui vous oblige de vous faire ſervir, vous oblige en même temps de veiller ſur vous-même: Car à quoy bon vous étudier à regler extérieurement vôtre famille, ſi vos paſſions ſont déréglées! De quoy vous ſervira d'avoir des domeſtiques intelligens & dociles, ſi vos deſirs ſont révoltez & intraitables? Si vous commandez, prenez garde que l'orgüeil ne vous commende, & ne penſez pas tant à la ſoumiſſion que les autres vous rendent, que vous ne penſiez auſſi à la foibleſſe qui vous oblige de recourir à l'aſſiſtance de vos ſujets; car ſi leur ſervice montre le pouvoir de vôtre condition, il marque auſſi la foibleſſe de vôtre perſonne, qui ne peut agir que par le ſecours des autres; & il eſt juſte qu'en donnant vos ordres vous faſſiez réflexion ſur vôtre cœur, qui gemit peut-être ſous la violence de ſes déſirs qui ſont des maîtres importuns. Quand on a executé vos ordres, examinez bien ſi vous avez executé

vous-même ceux que vôtre conſcience vous a preſcrits, & ſi le ſervice qu'on vous a rendu, vous apprend le ſervice que vous devez à Dieu. On s'eſt ſoumis à vos commandemens, que ſçavez-vous ſi vous ſerez aſsès heureux pour trouver en l'autre vie un refuge ſous les pieds de ceux qui vous obéiſſent maintenant : Vous vous voyez aujourd'hui élevé ſur leur tête, que ſçavez-vous, ſi un jour vous ne ſerez point le ſujet éternel de leur mépris ? Vous les traitez avec empire, que ſçavez-vous s'ils ne vous inſulteront point au dernier jour, où il n'y aura que nos actions qui nous éleveront ſur la tête des autres ? *Le même.*

Le bon ordre d'une famille dépend du bon réglement des ſerviteurs.

Je ne ſçai ſi je ſerois mal fondé d'avancer que le bon ordre d'une famille vient aſſez ſouvent du bon réglement des domeſtiques, & je ſerois aſsès d'humeur de dire de chaque famille en particulier, ce qu'on répondit autrefois à un ancien ſage, lequel charmé du bon ordre qui ſe gardoit dans une ville, ne ceſſoit de s'écrier que cette ville étoit bienheureuſe d'avoir des Magiſtrats qui ſçavoient ſi bien commander ; vous vous trompez, lui répondit-on, dites plûtôt qu'elle eſt bienheureuſe d'avoir des ſujets qui ſçavent ſi bien obeïr. Je dis la même choſe de chaque maiſon en particulier : heureuſe celle, où il y a de bons domeſtiques ; mais c'eſt aux maîtres à les former, & à les rendre tels, par leurs inſtructions, par leurs exemples, & par leur bonne conduite. *Livre intitulé, Reglement des familles.*

Un maître doit du moins ſervir Dieu, comme il veut que ſes domeſtiques le ſervent.

Diſons avec ſaint Chryſoſtome, agiſſez du moins avec Dieu qui eſt vôtre ſouverain Maître, comme vous voulez que vos ſerviteurs agiſſent à vôtre égard. Vôtre ſerviteur eſt obligé d'honorer en vous l'autorité que vous avez ſur lui, parce que c'eſt une expreſſion & une participation de la ſouveraineté de Dieu. Vous êtes donc obligé à plus forte raiſon, d'honorer la ſouveraine authorité de Dieu même, en obeiſſant avec toute la ſoumiſſion poſſible à ſes loix ; car enfin, ſi l'image eſt digne d'honneur, que ne doit-on point à l'original ? s'il faut honorer le tableau qui repreſente le Roy, à plus forte raiſon ſa perſonne ? Peut-être n'avez-vous point d'autre avantage ſur vôtre ſerviteur, que quelque biens de fortune, & que dans ceux de la nature, il vous eſt égal, & peut-être mieux partagé que vous : Mais Dieu eſt infiniment élevé par ſa nature & par ſes divines perfections audeſſus de vous, & de toutes les créatures. Vôtre ſerviteur n'eſt pas vôtre ouvrage ; car vous ne lui avez pas donné l'être, & peut-être étoit-il au monde avant vous ; mais c'eſt Dieu qui vous à créé, & qui vous a fait tel que vous êtes ; vous ne donnez à vôtre ſerviteur qu'un entretien aſſez modique ; vous ne le nourriſſez que de vos reſtes ; vous ne lui promettez que peu de gage ; au lieu que Dieu vous a pourvû libéralement de tout ce qui vous eſt néceſſaire, & vous prépare pour récompenſe des biens infinis. Vous voulez cependant que vôtre ſerviteur, vous ſerve fidellement, avec zele & avec affection, avec reſpect & avec promptitude, & vous, de quelle maniere ſervez-vous Dieu, ce Maître ſouverain à qui vous devez tous vos ſervices, par tous les titres imaginables ? Comment une miſérable créature peut-elle refuſer à Dieu, le Créateur & le Maître de l'univers, ce qu'elle exige d'une autre, qui ne lui eſt inférieure, qu'en ce qu'il y a de moins conſidérable en l'homme, ſçavoir les biens de fortune, &c. *Le Pere le Jeune, Tome. 2. ſermon ſur ce ſujet.*

Un ſerviteur a ſouvent plus de moyen & d'avantage pour ſervir Dieu, que ſon maître.

Un pere de famille, s'il n'eſt extrêmement détaché des choſes de la terre, ne prétend ordinairement en toutes ſes actions, que l'avancement de ſa fortune, & l'interêt de ſa maiſon; & ſi c'eſt la ſon unique ou ſa principale intention, il ne travaille point à ſon ſalut, & n'acquiert nul mérite pour le ciel: Mais un pauvre ſerviteur, qui ne gagne en ce monde que l'entretien de ſa vie, aſsès pauvrement, peut aiſément faire toutes ſes actions pour la gloire de Dieu, & par eſprit de ſoûmiſſion à la volonté divine, qui le veut en cet état, & qui l'a mis en cette condition; qui luy donne tous les jours mille occaſions de pratiquer la patience, la mortification, l'obéiſſance, l'humilité chrétienne, & les autres vertus les plus néceſſaires, & les plus avantageuſes pour le ſalut, dont une condition plus commode & plus relevée dans le monde, ne luy fourniroient pas l'occaſion, ny peut-être même la penſée. *Sermon manuſcrit.*

Un ſerviteur ne doit point obéir à ſon maître qui lui commande quelque choſe contre le ſervice de Dieu.

Serviteurs & domeſtiques, vous devez ſervir vos maîtres pour Dieu; mais ſi vous les ſervez en cette vûë, & pour l'amour de ce ſouverain Seigneur, vous n'obéirez point à vôtre maiſtre, quand il vous commandera quelque choſe qui ſera contre la volonté de Dieu: Car ne vous y trompez pas; vous n'êtes pas déchargez, ni diſculpez devant Dieu, pour dire, il eſt vrai que j'ay commis telle mauvaiſe action, je le connoiſſois aſſez; mais c'eſt mon maiſtre qui me l'a ordonné. Vôtre maiſtre ſera damné éternellement pour vous l'avoir commandé, & vous pour luy avoir obéi. Ainſi vous devez hardiment luy refuſer vôtre obéiſſance, & vôtre ſervice dans ſes débauches, dans les meſſages honteux qu'il vous commande, dans l'execution d'une vengeance, ou dans une injuſtice. Vous devez dire en ces occaſions comme ſaint Pierre: *Act. 5.* Eſt-il juſte d'obéir aux hommes plûtôt qu'à Dieu? Ou bien, comme ce ſoldat Iſraëlite, à qui ſon General Joab diſoit: Tu devois paſſer ton épée au travers du corps d'Abſalom, que tu as vû ſuſpendu à un arbre, & je t'euſſe donné une bonne récompenſe. Quand vous me mettriez en main mille ſicles d'argent, repartit le ſoldat, je n'en ferois rien! Quoy, ne ſçavez-vous pas que le Roy nous l'a deffendu expreſſément, & qu'il ne nous a rien d'avantage recommandé que de conſerver la vie à ce fils rebelle, que vous jugez indigne de vivre, & qui mériteroit ſans doute la mort, ſi le Roy ſon pere, & nôtre Souverain ne nous avoit fait deffenſe d'attenter à ſa perſonne. *Le Pere le Jeune.*

Il s'en faut bien que nous ſervions Dieu, comme nous voulons que nos domeſtiques nous ſervent.

Combien voyons-nous de ſerviteurs qui s'immolent pour leurs maiſtres, qui ſouvent deviennent injuſtes & vicieux pour leur plaire, & qui épouſent juſqu'à leurs crimes? Ah! ſi nous faiſions pour le bien ce qu'ils font pour le mal, ſi nous avions le même cœur, & le même attachement pour Dieu! quelle joye intérieure n'en reſſentirions-nous pas en nous-mêmes! qui peut porter les ſerviteurs à en uſer de la ſorte! quelque petite récompenſe, & quelques foibles menaces. Ces récompenſes, ces menaces, ſont-elles quelque choſe à comparer à ce que Dieu nous promet, & à ces tourmens éternels dont il nous menace? L'homme ſeul, dit ſaint Cyprien, rend douteux & incertain le ſouverain domaine de Dieu, en refuſant de s'y ſoûmettre: *Solus homo voluntate ſuâ liberâ Dei dominium reddit ambiguum.* Faut-il que nôtre liberté nous ſerve à un ſi malheureux uſage? Nous ſommes tous les ſerviteurs de Dieu,

riches, pauvres, grands, petits; nous ſommes tous égaux en cela; quelque ſoit nôtre état, nous avons tous un employ qui nous a eté donné par le Maître ſouverain; heureux celui qui s'entendra dire un jour; *Euge ſerve bone & fidelis, quia in pauca fuiſti fidelis, ſupra multa te conſtituam.* Bon & fidele ſerviteur, parce que vous avez été fidele en peu de choſe, je vous établirai ſur beaucoup. *Eſſais de Sermons pour le Jeudy après les Cendres.* *Matth. 25.*

Quand une famille ſeroit remplie d'autant d'eſprits indociles & rebelles, qu'il y a de domeſtiques, ſi le maiſtre ſçait leur témoigner de l'affection, il les fera mettre à ſes pieds, & tirera d'eux les plus humbles ſervices qu'on puiſſe demander d'un eſclave; auſſi je n'ay jamais été du ſentiment de ces maiſtres impérieux, qui ne veulent que la crainte pour ranger les ſerviteurs en leur devoir. Ce qui eſt déplorable, dit ſaint Ambroiſe, c'eſt qu'un maiſtre qui eſt Chrêtien, traite avec inhumanité un ſerviteur, qui eſt Chrêtien auſſi-bien que lui, ſans prendre garde que ſa condition de ſerviteur n'empêche pas qu'il ne ſoit ſon frere par la grace: car enfin, il eſt revêtu de JESUS-CHRIST, comme lui; il participe aux mêmes ſacremens; il a le même Dieu pour pere, nous ſommes tous membres d'un même corps, & quoy que la tête tienne la place la plus honorable dans le corps, elle ne laiſſe pas de s'abbaiſſer pour ſoulager le pied, lors qu'il ſouffre de la douleur, & de prendre part à ſon incommodité. *Autheur anonyme.* Un maître doit avoir de la bonté pour ſes ſerviteurs, & leur témoigner de l'affection.

On peut dire en général: 1°. Qu'il n'eſt pas à propos de faire connoître aux domeſtiques qu'on ſe défie de leur conduite, & encore moins qu'on a conçu des ſoupçons de leur mauvaiſe vie; parce qu'outre que la penſée qu'ils ont de la défiance qu'on a d'eux leur abbat le courage, elle leur laiſſe toûjours quelque mauvaiſe volonté contre leur maître: 2°. Il eſt bon qu'ils ſçachent qu'on veille ſur leur conduite, & qu'ils ne peuvent ſi bien cacher leurs fautes & leurs mauvais deſſeins, qu'on ne découvre les unes, & qu'on ne penetre les autres: de maniere, que perſuadez qu'on les éclaire, & qu'ils ne peuvent être cachez, la crainte les tiendra dans leur devoir; que ce ſoin qu'on apporte à éclairer leurs actions, ne paroiſſe point un effet de la défiance, & du ſoupçon deſavantageux qu'on a conçu contre eux; parce que ſi-tôt qu'ils s'imaginent qu'ils n'ont plus rien à perdre, & que quoy qu'ils faſſent, ils ſeront toûjours mal dans l'eſprit de leurs maiſtres, ils s'abandonnent au déſeſpoir, & commettent en effet les crimes dont on les ſoupçonne coupables. 3°. Il eſt conſtant qu'ils ne croyent point qu'on les aime, ſi l'on n'a ſoin de leurs interêts; ſi on ne prend en main leur défenſe, & ſi l'on ne ſe repent du tort qu'on leur fait. Il eſt à la vérité de la juſtice de proteger leur innocence; mais il faut bien ſe garder d'épouſer toutes leurs querelles. Donnez-vous le temps d'examiner s'ils ont droit ou non; entendez leurs plaintes; mais qu'elles ne préviennent point vôtre eſprit, contre ce que vous pourtez apprendre d'ailleurs; ſoyez plûtôt juges que parties, & ne vous perſuadez pas que vos ſerviteurs ſoient impeccables. Un maître a toûjours mauvaiſe grace de rompre avec ſes meilleurs amis pour ſoûtenir l'inſolence d'un domeſtique. 4°. Ne ſouffrez jamais que vos ſerviteurs faſſent tort à perſonne, & n'authoriſez point la liberté que quelques-uns ſe donnent de faire piece à tout le monde; & lorſque vous ſçaurez qu'un des vôtres a offenſé quelqu'un, n'attendez pas Quelque avis pour régler, & gouverner ſes ſerviteurs.

qu'on vous en vienne faire des plaintes ; mais contraignez-le ſur l'heure à lui aller demander pardon, & s'il refuſe de vous obéir, abandonnez-le à celui qu'il aura offenſé : car du moment que vous le voulez ſoûtenir dans ſa faute, vous vous en rendez coupable. Contentez-vous donc de les défendre, quand ils auront raiſon; & de leur faire ſçavoir qu'ils n'auront point de meilleur protecteur que vous, dans leur innocence, ni de juge plus ſevere quand ils ſeront coupables. *Prit de la ſainte Famille du Pere Cordier.*

Les maîtres doivent faire choix de leurs ſerviteurs.

Dans le choix que les maîtres font de leurs ſerviteurs, il faut qu'ils conſidérent s'ils ont les qualitez néceſſaires. On a aſſez de ſoin de prendre garde aux qualitez naturelles ; on s'informe aſſez, avant que de les prendre à ſon ſervice, s'ils ont de la force, de l'eſprit, de la ſanté ; on étudie leur taille & leur mine ; on s'informe s'ils ſont fidelles, & laborieux. On ne blâme pas ces précautions que l'interêt fait prendre ; mais il ſeroit plus à ſouhaiter qu'on ſe fit inſtruire de leurs mœurs, & de leur conduite ; qu'on s'enquêtât de la maniére dont ils ont vêcu ; s'ils ſont inſtruits de nos ſaints myſteres ; s'ils ne ſont point des impies & des libertins ; & s'ils ne ſont point engagez dans des habitudes vicieuſes. Perſuadez, comme vous le devez être, que plus ils ſont gens de bien, plus ils auront de fidelité pour vous, & s'ils ne rendent pas à Dieu ce qu'ils lui doivent, penſez-vous, qu'ils auront plus de zele pour vôtre ſervice ? *Livre intitulé, Conduite chrêtienne.*

Un maiſtre doit ſe gouverner dans ſa famille comme Dieu ſe gouverne dans le monde. 1. *Ad Timoth.*

Si les ſerviteurs ſont obligez d'obéir à leurs maiſtres comme à Dieu, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, ne s'enſuit-il pas auſſi que les maiſtres doivent ſe gouverner à l'égard de leurs ſerviteurs comme Dieu fait à l'égard des hommes. Or Dieu conſidére principalement le ſalut éternel des hommes, qui compoſent ſa famille. Vous devez donc vous ſervir de cet important avis que vous donne ſaint Paul ! Que ſi quelqu'un n'a pas ſoin de ceux de ſa maiſon, il renonce à la foi, & qu'il eſt pire qu'un infidele ; Ainſi maîtres & peres de famille, vous devez mettre le principal point de vôtre vertu à procurer le ſalut de vos domeſtiques; vous en devez être les paſteurs, comme parlent pluſieurs ſaints Peres; avoir ſoin qu'il s'acquitent de tous les devoirs de Chrêtien, & que Dieu ſoit le premier ſervi dans vôtre maiſon. *Le même.*

Continuation de ce ſujet.

Quoy que Dieu ſoit infiniment élevé au-deſſus de nous, néanmoins il ſçait tellement temperer le pouvoir qu'il exerce ſur nous, qu'il ne nous accable point ; qu'il n'exige rien de nous qui ſoit au-deſſus de nos forces ; qu'il n'opprime point nôtre liberté ; mais il a une merveilleuſe condeſcendance pour nous ; il ſupporte nos fautes avec douceur & avec patience, & il nous pardonne aiſément ; il mêle toûjours ſon interêt avec le nôtre ; il veille inceſſamment ſur nous par le ſoin de ſa providence, par le ſecours de ſa miſéricorde, & par une effuſion continuelle de ſon amour bien faiſant. Voilà l'idée que vous vous devez propoſer dans la conduite de vos familles. *Le même.*

Les maiſtres ſont obligez d'aimer leurs ſerviteurs & domeſtiques.

Quand des hommes s'engagent à être vos ſerviteurs, ils ne laiſſent pas d'être hommes ; ils ſont donc toûjours vos freres, & vous êtes obligez de les aimer comme vous aimez les autres hommes. Cet amour général même ne ſuffit pas ; car puiſque vos ſerviteurs ſont plus à vous, & vous appartiennent plus que les autres hommes, vous devez avoir pour eux des égards particuliers, & les plus aimer que les autres hommes. Je dis plus, vous devez

avoir pour eux un attachement qui approche de celui que vous avez pour vos enfans, puiſque vos ſerviteurs vous ont choiſi pour être leur protecteur & leur pere; ils ont abandonnée pour vous ſervir, ceux qui leur ont donné la vie; ils ſe ſont jettez entre vos bras; ils ſe ſont réfugiez dans vos maiſons; ils ſe ſont donnez à vous; vous les avez accepté, & vous avez bien voulu leur ſervir de pere. Enfin, ils ſont entrez dans vôtre famille, & le même commandement qui vous oblige d'aimer vos enfans, & d'avoir ſoin d'eux, vous oblige auſſi d'aimer vos ſerviteurs, & d'en prendre ſoin, quoy que dans un dégré inférieur. *Le même.*

Conduite des maiſtres à l'égard de leurs ſerviteurs.

Si vous voulez vous faire craindre, & être bien ſervi, rendez-vous ſérieux avec vos domeſtiques, & ayez avec eux peu de paroles. Ils n'auront de reſpect pour vous qu'autant que vous aurez de modération envers eux. Quand vous les reprendrez, ſouvenez-vous de le faire avec raiſon, & pour un ſujet conſidérable, en peu de mots, & ſans rebatre toûjours la même choſe pour contenter vôtre mauvaiſe humeur. Ne grondez pas inceſſamment, & à toute occaſion ſur des bagatelles, & puiſque vous avez l'honneur d'être dans vos maiſons les images de la divinité, ne vous faites pas cette injure, peres de familles, de vos rendre ſemblables à un lion par les emportemens de vôtre colere; c'eſt l'avis que vous donne l'Ecriture. Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira de vos ſerviteurs, ſi vous leur marquez que vous les aimez, & vous devez être aſſuré qu'un peu d'affection que vous leur témoignerez bien à propos, en leur diſant quelques paroles de douceur, en les encourageant, en loüant quelquefois leur fidelité, en les conſolant dans leurs peines, fera beaucoup plus que tout ce bruit que vous faites, que ces emportemens, que ces imprécations, & que ces injures auſquelles les ſerviteurs s'accoûtument aiſément; ils frappent l'air ſans rien faire. *Le même.*

Les maiſtres doivent payer à leurs ſerviteurs leur ſalaire.

L'obligation eſt mutuelle; le ſerviteur a promis ſon travail & ſon ſervice, & le maître s'eſt engagé à ſon domeſtique pour la nourriture & le ſalaire. On met bon ordre que le ſerviteur de ſon côté ſatisfaſſe à cette obligation; mais les maîtres qui manquent à s'en acquiter, ſe rendent coupables d'un péché, qui, comme dit l'Apôtre ſaint Jacques, attire la colere & la vengeance de Dieu. Ayez donc ſoin, vous, qui avez des ſerviteurs, de leur payer fidelement leurs gages, ſans les faire attendre. N'en retranchez rien pour des fautes ou des omiſſions qu'ils font ſans y penſer, ou pour des choſes égarées par hazard, & ſans leur faute. Donnez-leur ce qui ſera néceſſaire pour leur nourriture & pour leur entretien, autrement ils croiront que tous les larcins leur ſeront permis. Ne les renvoyez point ſur l'année, ſous prétexte de leur mauvaiſe humeur, ou de quelques autres legers défauts, à moins qu'ils ne vous volent, ou qu'ils ne vivent mal; car alors il ne faut pas les tenir chez vous. *Le même.*

Un maiſtre doit avoir de la compaſſion des maux & des miſeres de ſes ſerviteurs.

Ayez ſoin de compâtir aux miſéres de vos ſerviteurs, & de les ſoulager dans leurs maux, & ne reſſemblez pas à ces maîtres, dont parle ſaint Baſile, qui ſont pleins de molleſſe & de délicateſſe pour eux, mais rudes & cruels pour leurs ſerviteurs; qui n'ont jamais aſſez de bien pour contenter leur ambition, & refuſent à leurs domeſtiques le néceſſaire, les font mourir de faim, & les abandonnent dans leurs maladies. Ce maître aura ſoin d'un

cheval bleſſé, ou hors d'état de ſervir pour quelque temps ; mais pour un pauvre ſerviteur qui aura uſé ſes forces à ſon ſervice, qui eſt homme comme lui, & qui dans le deſſein de Dieu, doit tenir après ſes enfans le prémier rang, il n'auta que de l'inſenſibilité, & une inflexible dureté de cœur ! Eſt-ce là avoir une charité chrétienne ? *Le même.*

Du bon exemple, que les maiſtres ſont obligez de donner à leurs ſerviteurs.

C'eſt une vérité que l'expérience fait aſſez connoître, que les ſerviteurs ſont ordinairement tels, qu'eſt le maître qu'ils ſervent. D'où il faut conclure que les maîtres ont une double obligation de donner bon exemple à leurs domeſtiques ; l'une en qualité de Chrêtiens, qui les oblige de ſe comporter toûjours avec édification en toutes les actions qui paroiſſent au dehors, ou qui peuvent venir à la connoiſſance des hommes ; mais outre cette obligation commune, ils en ont une particuliere, en qualité de maître ; puiſque leurs domeſtiques ont coûtume de ſe régler ſur leur exemple, & qu'ils ſe croyent permis tout ce qu'ils leur voyent faire ; & d'ailleurs comme ils n'ont pas toûjours aſsès d'eſprit pour diſtinguer ce qu'ils doivent fuir ou imiter, ils ſe forment un plan de vie ſur ce qu'ils ont devant les yeux, & croyent n'en pouvoir prendre un meilleur, que celui que la Providence ſemble leur avoir tracé : de maniére que c'eſt avec raiſon que l'Apôtre aſsûre que les maiſtres rendront compte à Dieu des mœurs & de la conduite de leurs ſerviteurs, & qu'ils ſont coupables de les avoir rendus vicieux par le mauvais exemple qu'ils leur auront donné : A quoy ils doivent veiller avec d'autant plus de circonſpection, qu'étant moins contrains, & moins gênez dans leur domeſtique qu'en publie, il leur eſt plus facile & plus ordinaire de ſe permettre bien des choſes qui peuvent cauſer du ſcandale aux ſerviteurs, qui en ſont les ſeuls témoins. *Autheur Anonyme.*

Abregé des inſtructions qu'un maître doit faire d'abord à ſes ſerviteurs.

On doit commencer le ſoin domeſtique qu'on doit avoir de ſes ſerviteurs par l'importante leçon qu'on leur doit faire dès le premier jour qu'ils entrent dans vôtre maiſon, ou plûtôt dès le moment qu'ils s'engagent à vôtre ſervice, qui eſt de ne pas ſe mettre tant peine de convenir des gages qu'on leur doit donner, que de la condition avec laquelle on les doit recevoir, qui eſt de leur déclarer d'abord qu'on entend que le principal Maître qu'ils doivent reconnoître dans vôtre maiſon, c'eſt Dieu, le ſouverain Seigneur de l'univers, & que l'on veut qu'ils préférent le ſervice de ce grand & de ce premier Maître à toute autre choſe, & que bien loin qu'on prétende les empêcher de le ſervir, ou de tirer d'eux aucun ſervice au préjudice du culte qu'ils lui doivent, l'on leur déclare au contraire, que le plus grand & le plus agréable ſervice qu'ils puiſſent vous rendre, c'eſt de le craindre, & de l'aimer par préférence à tout le reſte. C'eſt pourquoy, vous êtes dans la réſolution de ne ſouffrir ni jurement, ni blaſphême, ni paroles meſſéantes, ni aucun vice qui puiſſe deshonorer Dieu & vôtre maiſon tout à la fois. En un mot, leur faire ſi bien ſçavoir vôtre réſolution là-deſſus, & la leur déclarer en termes ſi forts, qu'ils conçoivent que d'entrer dans vôtre maiſon, c'eſt entrer dans une école de vertu, dont tout vice doit être abſolument banni. *Tiré de Combalas, dans la Conduite de la vie chrêtienne, chapitre cinquiéme de la conduite des familles.*

Il y a une

Ce que l'Apôtre dit des ſujets envers les Souverains, ſe doit entendre des maîtres

maîtres & des ſerviteurs : en ſorte que comme il veut que les uns ſoient obligez en conſcience (car c'eſt ainſi qu'il en parle) à s'acquitter de ce qu'ils doivent : *Subditi eſtote, non tantum propter iram ſed etiam propter conſcientiam.* Les autres contractent une dette toute ſemblable, qui fait qu'encore que les devoirs des uns & des autres ſoient différens, l'obligation cependant eſt commune. Ainſi, comme un ſerviteur eſt injuſte, quand il refuſe d'obéïr à ceux qui ont droit de lui commander, quand il laiſſe perdre leur bien par ſa négligence, ou quand il ne s'acquitte pas du miniſtere qu'on lui a confié ; il faut dire la même choſe à l'égard du maître, quand il retient le ſalaire ou les gages de ſon ſerviteur, quand il n'a nul égard à ſa foibleſſe, ni à ſa ſanté ; quand il le ſurcharge de travail, ou quand il le maltraite ſans qu'il ait merité le châtiment qu'il lui fait ſouffrir. Voilà ce qui eſt exprimé dans ces deux paroles de l'Apôtre : *Et vos domini eadem facite illis* : & ces autres ; *domini quod juſtum eſt & æquum, ſervis præſtate.* Cet Apôtre ne veut pas dire qu'on leur doive rendre les mêmes ſervices qu'on reçoit d'eux, ce ſeroit confondre la ſubordination que Dieu a établie, & égaler les uns aux autres ; mais il entend que comme il eſt juſte qu'en qualité de ſerviteurs, non-ſeulement ils vous ſervent, vous obéiſſent, qu'ils entrent dans vos interêts ; de même il eſt de la juſtice que vous vous acquittiez réciproquement des devoirs à quoy vous vous étes engagé envers vôtre ſerviteur. C'eſt un contract par lequel ils s'engagent mutuellement. L'un, s'engage de ſervir & d'obéïr dans l'étenduë de ſon devoir & de ſon miniſtere ; l'autre, s'oblige de nourrir ſon domeſtique, de le proteger, d'avoir ſoin de ſa vie & de ſa ſanté : D'où naît un droit de juſtice de part & d'autre, qui fonde par conſéquent une juſte obligation, à laquelle on ne peut manquer ſans une injuſtice manifeſte, & ſans intereſſer viſiblement la conſcience. *L'autheur des ſermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrêtienne, dans ſa Dominicale, tome troiſiéme, Dimanche après l'Epiphanie.*

obligation de juſtice entre le maître & le ſerviteur. *Ad Roman.* 13.

Ad Epheſ. 6. *Ad Coloſſ.* 4.

Si dans les injuſtices que vous faites à vos ſerviteurs, les hommes n'ont point d'égard à un droit que vous violez impunément, vous devez conſidérer qu'il y a un juge qui leur fera juſtice tôt ou tard : *Illorum & veſter Dominus eſt in cœlis.* Icy bas, vous pouvez les empêcher de ſe plaindre de l'oppreſſion que vous leur faites ſouffrir ; vous pouvez leur fermer la bouche par vos menaces, & par la crainte d'une plus ſevere punition : mais vous ne pouvez empêcher que Dieu n'écoute leurs plaintes ſecrettes, comme il écouta autrefois les plaintes de ſon peuple qui gémiſſoit ſous la tyrannie de Pharaon : *Ingemiſcentes filii Iſraël inter opera, vociferati ſunt, aſcenditque clamor eorum ad Deum ab operibus.* Je veux qu'ils n'oſent ſe plaindre ni faire éclater leurs murmures, la voix de l'oppreſſion qu'ils ſouffrent ne monte-t-elle pas juſqu'au trône de Dieu. *Le même.*

Dieu ſera le juſte vengeur des injuſtices que l'on fait à ſes ſerviteurs. *Ad Epheſ.* 6.

Exod. 2.

A voir, gens du monde, la maniére dont vous traitez vos ſerviteurs, ne peut-on pas dire que vous leur donnez un juſte ſujet de déplorer la miſere de leur condition, qui les aſſujetit à un maître impérieux, fantaſque, capricieux, inſupportable, qui commande cent choſes tout à la fois, ſouvent à contre-temps, & qui voudroit qu'elles fuſſent plûtôt faites, qu'il ne les a commandées. Ah ! penſez que la différence de rang & de fortune, qui eſt entre vous & eux, n'empêchera pas que Dieu ne vous diſe un jour, comme à ce mauvais

De ceux qui traitent inhumainement leurs ſerviteurs.

Matth. 18. ſerviteur, dont il eſt parlé dans l'Evangile : *Nonne oportuit & te miſereri conſervi tui.* Malheureux ; ne deviez-vous pas avoir de la compaſſion pour vôtre frere, & le traiter avec humanité, puiſqu'il étoit homme comme vous, & peut-être plus grand & plus conſiderable que vous devant mes yeux. *Le même.*

Ce qui arrive quand on néglige le ſoin de ſes ſerviteurs.

Qu'arrive-t-il d'un ſerviteur dont on ne prend nul ſoin, & que devez-vous attendre d'un ſerviteur ainſi négligé ? Vous m'avoüerez qu'un tel ſerviteur, bien loin de vous être utile, contribuë au contraire à la ruine & au déſordre de vôtre maiſon. Le Sage vous en a averti, lorſqu'il a prononcé que celui qui traitte ſon ſerviteur avec trop d'indulgence, & qui l'accoûtume à une vie oiſive & fainéante, éprouvera bien-tôt ſon mauvais naturel, & le trouvera rebelle

Proverb. 29. quand il voudra le ranger à ſon devoir : *Qui delicate à pueritiâ nutrit ſervum ſuum, poſtea ſentiet eum contumacem.* Il faut dire le même, qu'il deviendra vicieux, ſi vous ne reprimez de bonne heure le libertinage, où vous remarquez qu'il ſe laiſſe aller ; qu'il s'émancipera à mille déſordres, ſi vous ne le corrigez ; qu'il n'aura nulle crainte de Dieu, ni nul ſoin de le ſervir, ſi vous ne veillez à ce qu'il s'acquitte des devoirs d'un Chrêtien ; qu'il ſera, en un mot, un méchant ſerviteur, ſi vous êtes à ſon égard un mauvais maître, ou par une indulgence criminelle, ou par une négligence qui vous le faſſe abandonner à ſon naturel. *Le même.*

Il y va de l'interêt des maiſtres que leurs ſerviteurs ſoient reglez & gens de bien.

Vous n'y penſez pas, maîtres & peres de famille, quand vous négligez vos domeſtiques ; vôtre réputation y eſt intereſſée : car l'on juge du maître par les ſerviteurs, & l'on ne peut croire qu'un maître ſoit homme de bien, quand on voit ſes ſerviteurs dans le déſordre ; & certes, c'eſt la prémiere penſée qui vient dans l'eſprit. Peut-on croire un maître plus reglé que ſes domeſtiques, quand on voit qu'il les ſouffre ? S'ils ſont inſolens, eſt-ce un jugement mal fondé de dire qu'ils imitent leur maiſtre ? S'ils ſont impies, blaſphemateurs, ſans reſpect pour les choſes ſaintes, n'a-t-on pas coûtume de dire, tel maiſtre, tel ſerviteur ? On vous attribüe leurs vices, parce qu'on ne doute point qu'ils ne ſe ſoient formez ſur vôtre exemple. Et véritablement ce ſeroit un grand miracle, s'ils étoient gens de bien, étant au ſervice d'un maiſtre qui ne le fut jamais. Ainſi vous ne pouvez vous decrier davantage, ni donner une plus mauvaiſe impreſſion de vôtre perſonne, de votre conduite, de vos mœurs, que par le déréglement que l'on remarquera dans vos domeſtiques. Au contraire, on ne manquera jamais de juger du bon ordre de vôtre maiſon, de vôtre probité, de vôtre modération, & de tout ce qui fait un honnête-homme, par la conduite que tiendront ceux qui vous approchent, & qui vous appartiennent. *Le même.*

C'eſt un de ces pechez d'omiſſion dont on vous demandera compte, de n'avoir pas eu ſoin de l'inſtruction de vos domeſtiques.

Voilà un de ces pechez d'omiſſion, ſi ordinaire dans la conduite de vos familles. Vous avez des domeſtiques : ils ſont Chrêtiens, & à peine ſçavent-ils ce que c'eſt que d'être Chrêtien. Ils viennent au tribunal de la penitence, & à peine ſçavent ils ce que c'eſt que pénitence. Ils ſe préſentent à nos Sacremens, & ils y commettent des ſacrileges. Leur ignorance les excuſe-t-elle ? Non ; mais elle vous excuſe encore moins qu'eux : Car s'ils ſont obligez de s'inſtruire, vous êtes obligez de pourvoir à ce qu'ils le ſoient ; & c'eſt en partie pour cela, que Dieu veut qu'ils dépendent de vous. Vous me demandez, à qui vous les addreſſerez pour leur enſeigner les élemens du ſalut ! Ne vous offenſez pas de ce que je vais vous répondre. A qui dites-vous, les addreſſer ? Mais moy je vous

dis, pourquoy ſera-ce a d'autres qu'à vous-mêmes, puiſque Dieu vous les a confiez. Croiriez-vous donc vous deshonorer, en faiſant auprès d'eux l'office même des Apôtres? Mais encore à qui aurez-vous recours, ſi vous n'en voulez pas prendre le ſoin? A tant de Miniſtres zelez, qui ſe tiendront heureux de s'employer à un ſi ſaint miniſtere. Oüi, je me ferai une gloire de m'employer, de cultiver ces ames rachetées du ſang de JESUS-CHRIST. D'autres s'appliqueront à vous conduire vous-mêmes, & vous en trouverez aſſez. Mais pour ces pauvres, auſſi chers à Dieu, que tout ce qu'il y a de grand dans le monde, je les recevrai; je vous laiſſerai le pouvoir de leur commander, & je me reſerverai la charge, ou plûtôt l'honneur de leur faire entendre les ordres du ſouverain Maître. *Le Pere Bourdaloüe, tome ſecond du Carême, ſermon de l'Aveuglement ſpirituel.*

Les ſerviteurs ont de favorables & avantageuſes occaſions de faire leur ſalut.

Les Domeſtiques ſe plaignent bien ſouvent de la ſervitude où ils vivent, comme ſi elle étoit un obſtacle à leur ſalut: Ils ſe trompent; une vie obſcure, pauvre, laborieuſe, abjecte aux yeux des mondains, a toûjours été regardée par les Chrêtiens comme une route sûre pour aller au ciel. Ceux qui ſont nez maîtres, vont chercher quelquefois aux extrémitez de l'uniers, & dans les cloîtres, ce qu'un homme né pauvre trouve chez ſoy; c'eſt-à-dire, cette dépendance continuelle, & ce pénible exercice de mortification & de ſouffrances qui font le bonheur des grands Saints. Que n'ont-ils pas à ſouffrir, dit-on, de l'humeur bizarre d'un maître fâcheux, & de la dureté de ceux qui ont droit de leur commander? Il eſt vrai, leur condition eſt penible; mais auſſi que n'ont-ils pas a mériter par leurs ſoûmiſſions, & par leur patience? *Le Pere Croiſet, dans ſes Réfléxions Spirituelles.*

Mutuels devoirs des ſerviteurs & des maîtres.

Le ſerviteur doit ſe ſouvenir qu'il ſert Dieu, en ſervant bien ſon maître; & le maiſtre ne doit jamais oublier qu'il ſe ſanctifie, par les ſoins qu'il a, & la charité qu'il exerce à l'égard de ſon ſerviteur; l'un & l'autre ne doit jamais perdre Dieu de vûë dans les devoirs de ſont état. On peut dire que le maître peut beaucoup ſervir à ſanctifier le ſerviteur, & le ſerviteur auſſi n'eſt pas inutile à la perfection du maître: les ſervices ſont mutuels, & les avantages ſont reciproques. *Le même.*

MALADIES.

Le bon uſage que nous devons faire des maladies, leur utilité pour le ſalut, &c.

AVERTISSEMENT.

Quoique les maladies du corps ſoient compriſes ſous le nom & ſous le titre des afflictions, comme une eſpece ſous le genre, ainſi que nous l'avons remarqué dans le prémier titre de cet Ouvrage, nous ne laiſſerons pas d'en faire un traité particulier, ſans y comprendre, ni les maladies de l'ame, qui ſont les viees & les pechez, ni les autres afflictions, ou diſgraces, qui interrompent les joyes, & le bonheur de nôtre vie.

Ce ſujet dont les anciens Prédicateurs n'ont parlé qu'en paſſant, & en parlant des autres afflictions, eſt aujourd'hui aſſez ordinaire, & tres-utile, puiſqu'il nous apprend l'uſage qu'on doit faire de ces maux, auſquels la nature nous a aſſujetis; ſoit que nous les conſidérions comme une épreuve que Dieu fait de nôtre vertu, ou comme des peines & des châtimens de nos péchez, ſoit enfin comme des accidens, auſquels nous ne pouvons parer: Il eſt toûjours conſtant que toutes ces maladies ne nous arrivent que par les ordres de la divine Providence, & par conſéquent que le bon uſage que nous en pouvons faire ne contribue pas peu au ſalut, & à la perfection d'un Chrétien, par la patience, la reſignation à la volonté de Dieu, la pénitence, & autres vertus, qu'elles lui donnent le moyen d'exercer.

Pour traiter donc ce ſujet chrétiennement, & en tirer le fruit qu'il eſt capable de produire, nous laiſſerons aux Medecins le ſoin de guérir les maladies par les remedes que leur art leur enſeigne; mais nous donnerons aux Prédicateurs le moyen de ſe ſervir des maladies du corps, pour guérir celles de l'ame, & d'en tirer des moyens de ſalut, qu'on ne pratique jamais ſi avantageuſement, en joüiſſant d'une parfaite ſanté.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins, & plans de diſcours ſur ce ſujet.

COMME entre toutes les afflictions, les plus ordinaires & les plus rudes à ſupporter ſont les maladies, je crois qu'on ne peut choiſir un deſſein plus utile, & qui intereſſe davantage en ce temps, que de marquer dans ce diſcours le bon uſage que nous en devons faire, vû que dans toutes nos maladies, nous pouvons dire ce que le Sauveur dit de celle de Lazare, qu'elles ne ſont pas pour nous donner la mort, mais qu'elles ſont plûtôt pour la gloire de Dieu & pour nôtre ſanctification. C'eſt dans ce ſentiment que je veux vous faire voir dans les deux parties de ce diſcours: 1°. Les motifs qui nous doivent exciter à en faire un bon uſage. 2°. Les diſpoſitions qu'il faut apporter de nôtre part, afin de les rendre utiles & avantageuſes pour la gloire de Dieu, & pour nôtre ſanctification. 1.

Pour ce qui eſt des motifs, en voicy les principaux & les plus preſſans. 1°. Parce que le plus ſouvent nous ſommes la cauſe de nos maladies, par nos déréglemens, par nos débauches, par la bonne-chere, & par les pechez que nous commettons, qui nous attirent cette punition de la part de Dieu, ou qui alterant nôtre temperament, nous cauſent des infirmitez que nous pourrions éviter, en menant une vie plus reglée. Une jeune perſonne, par exemple, paſſera les nuits au jeu, au bal, ou en d'autres divertiſſemens: ſi elle devient malade, qui en eſt la cauſe, ſinon le déréglement de ſa vie! Un homme ſe portera aux débauches les plus outrées, s'il y perd ſa ſanté il ne s'en doit prendre qu'à lui-même! &c. Vous tuinez vôtre ſanté par les veilles, par les excès des viandes & du vin; pouvez-vous après cela juſtement vous plaindre, ſi vous êtes malade. Que ſi nous conſiderons ces maladies, comme nous étant envoyées de Dieu, en punition de nos déſordres, nous devons nous perſuader que nous avons mérité ce châtiment, & que nous ſommes par conſéquent la cauſe du mal que nous ſouffrons. Ce motif nous les doit faire ſuporter avec tranquillité, & en eſprit de pénitence; ſi au contraire, ces maladies nous arriveni par accident, par la foibleſſe de nôtre conſtitution naturelle, ou par nôtre mauvaiſe conduite, il faut faire alors de néceſſité vertu, & le meilleur uſage que nous en puiſſions faire, c'eſt de nous en ſervir pour l'expiation de nos pechez, & particulierement des déſordres qui ont cauſé ces maladies. 2°. Le ſecond motif eſt de conſidérer, que ſi la maladie eſt une ſuite & une punition de nos déſordres & de nos pechez, elles en ſont auſſi le remede: puiſque le deſſein de Dieu qui nous les envoye, n'eſt pas ſeulement de nous punir; mais plus particuliérement de nous corriger par ce châtiment, de nous porter à nous convertir, & de nous en donner le moyen. C'eſt ce que le Prophete Roy nous declare en parlant des Iſraëlites: *Leurs infirmitez ſe ſont multipliées, & ils ſe ſont hâtez de retourner à Dieu.* Auſſi voyons-nous que les grands pecheurs, que Dieu abandonne en cette vie, joüiſſent d'une parfaite ſanté, *Pſalm.* 15.

parce qu'il les reſerve à les punir dans l'autre, par de plus grands ſupplices. Au contraire, tres-ſouvent les juſtes ſont affligez de maladies douloureuſes, parce que c'eſt par les infirmitez que Dieu les preſerve du peché, qu'il les éloigne des occaſions dangereuſes, & qu'il les met en état de ſatisfaire à ſa juſtice, pour les fautes qu'ils ont commiſes. D'où nous devons prendre la réſolution d'accepter ces maladies, avec action de graces, comme un bienfait ſignalé, comme un remede aux maladies de nôtre ame, mille fois plus dangereuſes que celles du corps, & enfin comme un préſervatif contre les pechez, où nous tomberions ſi nous étions en parfaite ſanté. 3°. Le troiſiéme motif eſt, qu'on ne peut rien faire de plus glorieux, & de plus agréable à Dieu, que de ſouffrir pour ſon amour les maladies, que la Providence nous envoye: c'eſt ce que le Sauveur nous a appris en parlant de la maladie de Lazare, en diſant qu'elle lui étoit arrivée pour la gloire de Dieu. La raiſon eſt, que les douleurs qu'on endure alors, ſont autant de ſacrifices qu'on offre à Dieu, en ſouffrant patiemment, & faiſant de nôtre corps une hoſtie vivante, comme parle ſaint Paul. C'eſt en effet une grande gloire à cette divine Majeſté, d'avoir des ſerviteurs ſi dépendans de luy, & ſi ſoûmis à ſes volontez, qu'ils acceptent de grand cœur le calice qu'elle leur préſente de ſa main, la privation de leurs divertiſſemens, de leurs affaires, de leur ſanté, & de leur vie même. Ce qui fait que Tertullien appelle le ſaint homme Job, l'ouvrier de la gloire de Dieu, qui fit trophée de ſa patience, pour confondre le Demon, qui l'avoit ſuſcité à l'affliger, non-ſeulement dans ſes biens, mais encore dans ſon propre corps.

La ſeconde partie conſiſte à voir quelles diſpoſitions il faut apporter de nôtre part pour faire un ſaint uſage des maladies; les plus néceſſaires ſont: 1°. De les ſouffrir avec tant de reſignation, ſoit pour le temps, & pour la qualité du mal, qu'on ne deſire point en être délivré, que conformément à ſa divine volonté, perſuadez que nous ne luy ſommes jamais plus agréables, que dans un état qui nous rend plus ſemblables au Sauveur. 2°. C'eſt de ſouffrir avec patience & tranquillité d'eſprit les douleurs de la maladie, les ennuis, les dégoûts des remedes, ſans marquer ces empreſſemens inquiets, qu'on a d'ordinaire de recouvrer la ſanté; conſiderant le temps comme un temps de pénitence, pour ſuppléer à celle que nous avons negligé de faire. 3°. La troiſiéme diſpoſition eſt de ſe mettre en état de grace, par le moyen des Sacremens, tant pour rendre ſa maladie méritoire, que pour ſe garentir des ſurpriſes de la mort.

II. SUR le bon uſage qu'on peut faire des maladies, que la Providence nous envoye, & dont peu de perſonnes ſont exemptes en cette vie, en montrant combien elles ſont utiles pour le ſalut.

1° Il faut faire voir qu'elles ſervent pour quitter le peché, pour rompre les engagemens où l'on étoit, pour ſortir de l'occaſion de le commettre, & ſe défaire des mauvaiſes habitudes qu'on a contractées dans le vice.

2°. Qu'elles ſont de favorables occaſions de nous reconcilier avec Dieu par une véritable & ſincere pénitence, que nous avons le moyen de faire en ſouffrant avec patience les douleurs de la maladie, & les acceptant dans cet eſprit avec reſignation.

3°. Qu'elles nous donnent le moyen de nous ſanctifier par la patience, & la pratique des plus nobles & des plus excellentes vertus, que nous pouvons exercer en cet état.

III. On peut prendre pour ſujet d'un diſcours, que les maladies du corps, guériſſent aſſez ordinairement celles de l'ame, & que c'eſt du moins le deſſein de Dieu lors qu'il nous les envoye.

1°. Elles rendent à l'ame la ſanté, en la retirant du péché, en la faiſant rentrer en elle-même, & lui inſpirant la penſée, le déſir, & le deſſein de ſe reconcilier avec Dieu.

2°. Elles la conſervent, & l'entretiennent, en l'empêchant de tomber dans le peché, & lui donnant le moyen de ſatisfaire la juſtice divine par une rigoureuſe pénitence, qu'il ne tient qu'au pécheur de la rendre volontaire, en l'acceptant de bon cœur, & avec réſignation.

IV. Nous pouvons regarder la maladie: 1°. Non-ſeulement comme un effet du péché originel, que nous avons contracté en naiſſant; mais de plus, comme une peine que la juſtice divine nous impoſe, pour les péchez que nous avons commis, & comme une ſuite de nos déſordres. 2°. Comme une épreuve de nôtre fidelité & de nôtre vertu, que Dieu veut exercer. 3°. Comme un remede aux maux de l'ame, que Dieu veut ſouvent guérir par ceux du corps, en nous détachant par là, du monde, & des biens ſenſibles, que nous aimons avec excès, & en nous avertiſſant de penſer à la mort, dont la maladie eſt comme l'avant-coureur. Or ces divers rapports par leſquels nous pouvons regarder la maladie, nous marquent les differentes diſpoſitions dans leſquelles nous la devons recevoir.

1°. Si nous la regardons comme un effet du péché originel, il nous faut ſoûmettre à l'arrêt que la juſtice de Dieu a prononcé contre nous, en la perſonne de nôtre prémier pere; & en la conſidérant comme la peine de nos propres péchez, qui ſont grands, & en grand nombre, il faut recevoir en eſprit de penitence les maux que Dieu nous envoye, & dire avec Job: *Peccavi, & vere dignus non recepi.*

2°. Si nous regardons la maladie comme une épreuve à laquelle Dieu met nôtre fidelité, & comme un exercice de nôtre vertu, & de nôtre patience, perſuadons-nous que Dieu ne peut mieux nous marquer ſon amour qu'en nous donnant le moyen & l'occaſion de lui marquer le nôtre, & de lui témoigner nôtre fidelité, & la ſoûmiſſion parfaite que nous avons en ſa providence.

3°. Si nous conſidérons la maladie du corps, comme un remede à nos maladies ſpirituelles, que nous ignorons tres-ſouvent, ou que nous ſentons tres-peu; nous devons nous y ſoûmettre, dans la penſée que nous oublions Dieu dans la ſanté; & que nous avons beſoin qu'il nous envoye quelque maladie, pour nous obliger de penſer à lui, & de rentrer dans nôtre devoir, en adorant les deſſeins de cette ſeverité miſericordieuſe, qui nous rappelle par-là à ſon ſervice. *Pris du Pere Nepveu, dans le livre intitulé, la Maniére de ſe préparer à la mort.*

V. On peut conſidérer les maladies: 1°. Par rapport aux pecheurs: 2°. Par rapport aux juſtes, & expoſer les avantages, & le bonheur qu'elles apportent aux uns & aux autres.

Prémierement, par rapport aux prémiers : elles ſont que des pecheurs d'habitude, des peeheurs endureis, qui fermoient les yeux à la lumiére, & qui ſembloient avoir été livrez à l'égarement d'un eſprit dépravé, rentrent en eux-mêmes, & font de ſerieuſes réfléxions ſur leur conduite paſſée. 2°. Elles ſont une pénitenee que Dieu leur impoſe lui-même par miſericorde, afin de leur donner moyen de raeheter leurs péehez, & de ſatisfaire à ſa juſtiee. 3°. Elles ſont des marques que Dieu a deſſein de leur faire miſérieorde, puiſqu'il les châtie en ce monde; parce qu'il ne punit pas deux fois un peeheur pour les mêmes fautes. Ce qui leur devroit faire regarder les maladies comme un bonheur qu'ils ne ſçauroient jamais aſſez eſtimer.

Secondement, à l'égard des ſuites, elles ont des avantages qui ne ſont pas moins conſiderables : Car 1°. Elles ſont une marque que Dieu les aime, puiſque, comme dit l'Apôtre, Dieu châtie ceux qu'il aime : D'où il faut inferer que les maladies qu'il leur envoye, ſont une marque de l'amour qu'il leur porte. 2°. Elles leur rendent le Seigneur préſent : car quoy qu'il ſoit par tout, par ſon immenſité, il a néanmoins promis par ſon Prophete d'être toûjours proche de ceux qui ſont dans la tribulation. Or c'eſt dans la maladie que la tribulation eſt proche d'eux, comme parle le même Prophete : *Ne elongeris à me, quoniam tribulatio proxima eſt*, ſelon l'explieation qu'en donne ſaint Auguſtin. 3°. Elles perfectionnent leur vertu par la patience; elles les humilient devant leurs propres yeux, & les mettent à eouvert de la vanité; elles leur font aequerir de nouveaux mérites devant Dieu, par la pratique de toutes les vertus Chrêtiennes.

VI. On peut faire un juſte diſeours ſur ce ſujet, en le partageant en ces deux points. 1°. Ce qu'il faut faire dans la maladie, & la maniére de s'y comporter en veritable Chrêtien. 2°. Ce qu'il faut faire après avoir reeouvré la ſanté.

Pour le prémier. Point 1°. Si-tôt que l'on ſe ſent attaqué de quelque maladie dangereuſe, & durant le cours de la maladie, il faut d'abord avoir reeours à Dieu, & avoir plus de confiance en ſon ſecours que dans l'habileté des Medeeins, & dans la vertu de leurs remedes, qui n'ont de foree & d'effieace, pour nous guérir, qu'autant qu'il plaît à Dieu de leur en donner. 2°. Demander à Dieu la ſanté avec réſignation, & ſoûmiſſion à ſa ſainte volonté, & dans le deſſein de nous en ſervir pour ſa gloire, & pour travailler avee plus de ſoin à nôtre ſalut. 3°. Offrir à Dieu les douleurs de la maladie, en eſprit de pénitence, pour la ſatisfaction de nos péehez, & les unir avee les douleurs du Sauveur, afin d'être plus favorablement reçûës de Dieu.

Second Point. Ce qu'il faut faire après avoir reeouvré la ſanté. 1°. Reconnoître avec aetion de graee, qu'on en eſt redevable à Dieu; & attribüer ſa guériſon plûtôt à la miſérieorde de Dieu, qu'à la vertu des remedes, & au ſoin qu'on a pris de nous. 2°. Etre fidele à Dieu, à aecomplir les promeſſes & les bonnes réſolutions de mieux vivre à l'avenir. 3°. Se précautionner avec plus de ſoin eontre les reehûtes dans les péchez, qui apparemment nous ont attiré cette punition de Dieu, que contre la rechute dans les mêmes maladies, dont nous ſommes gueris.

VII. Les maladies ſervent à trois choſes, qu'il eſt important d'obſerver, pour en faire le partage d'un diſcours. 1°. A nous inſtruire. 2°. A nous corriger. 3°. A

3°. A nous ſanctifier; c'eſt l'uſage que nous en devons faire.

Prémiérement, elles ſervent a nous inſtruire; car il n'y a rien qui nous faſſe mieux ſentir la miſere de nôtre condition, que les maladies qui nous apprennent ce que nous ſommes, qui nous deſabuſent des vanitez du ſiécle, qui nous rappellent dans l'eſprit les véritez éternelles, que nous oublions ſouvent durant la ſanté, &c.

Secondement, la principale fin que Dieu ſe propoſe dans les maladies qu'il nous envoye, eſt de nous corriger: C'eſt ſouvent, on n'en peut douter, pour nous punir; mais cette punition a pour fin nôtre converſion, le changement de vie, & l'expérience fait que ce moyen qu'il employe pour cet effet, eſt le plus efficace: *Percutiam & ſanabo*, dit l'Ecriture; & comme l'explique ſaint Ambroiſe, *Percutiam infirmitate, & ſanabo fide.* Et il ſeroit à ſouhaiter que nous fuſſions tels dans la ſanté, que nous ſommes dans la maladie, ou du moins que nous promettons d'être à l'avenir.

Troiſiémement, il eſt enfin évident, que les maladies peuvent nous ſanctifier, & qu'elles le font ſouvent par la patience, & la pratique des autres vertus chrêtiennes. *Pris de l'Abbé de ſaint Martin dans ſon Carême, ſermon ſur ce ſujet.*

VIII. 1°. Les maladies ſont des marques des preuves, & des gages de l'amour que Dieu a pour ceux à qui il les envoye, puiſque par là il témoigne le déſir & le deſſein qu'il a de les ſauver, en leur en donnant les moyens les plus efficaces; en leur donnant occaſion d'acquerir des mérites pour le ciel, & de ſatisfaire pour leurs péchez en cette vie.

2°. Elles ſont des moyens, & des occaſions de témoigner réciproquement nôtre amour envers Dieu, par la ſoûmiſſion aux ordres de ſa Providence, par le ſacrifice que nous lui faiſons de ce que nous avons de plus cher, qui eſt nôtre vie, & nôtre ſanté; & enfin par la patience, en ſouffrant pour ſon amour, & pour nous rendre ſemblables à celui qui a tant ſouffert pour nous.

IX. C'est une penſée commune que les maladies, auſſi-bien que les autres afflictions qui arrivent dans cette vie, ſont une école de vertu; mais pour nous borner aux ſeules maladies, on peut dire,

1°. Que dans cette école on y apprend la haute ſcience des Saints, l'humilité, la patience, la piété, & les vertus néceſſaires à un Chrêtien, qui devient alors un véritable diſciple de Jesus-Christ.

2°. Dans cette école, on y doit faire la fonction, & prendre la qualité de maître, pour inſtruire & enſeigner les autres par nôtre exemple, & par nos diſcours édifians.

X. Nous regardons ordinairement les maladies comme des maux & des fleaux de Dieu; & je veux vous faire voir,

1°. Qu'elles ſont de grands bienfaits, des coups de la miſéricorde de Dieu à nôtre égard, parce qu'elles ſont un moyen de nous faire rentrer dans nous-mêmes, de mettre ordre à nôtre conſcience, de penſer à l'autre vie, & de ſatisfaire à la juſtice de Dieu en celle-cy.

2°. Que le mauvais uſage que les hommes en font ordinairement, les rendent de véritables maux, par leur impatience, leurs murmures, & par leurs emporte-

mens ; parce qu'ils ſouffrent ſans conſolation, ſans mérite, & même ſans ſoulager par-là leur mal.

XI. Les maladies qui nous arrivent en cette vie, étant dans l'ordre de la Providence, les hommes qui abuſent ordinairement de la ſanté, doivent du moins s'efforcer de faire un bon uſage de la maladie.

1°. En s'en ſervant pour faire pénitence des péchez qu'ils ont commis ? pénitence qu'ils ne feront peut-être jamais que par ce ſeul moyen.

2°. En ſuppléant par là à toutes les bonnes œuvres qu'ils ont négligé de faire, ayant alors plus de moyens de pratiquer la mortification chrétienne.

XII. Les avantages qu'on a pour ſon ſalut dans les maladies, qu'on néglige ordinairement dans la ſanté.

1°. Durant la ſanté on oublie Dieu, & on ne penſe guére aux véritez celeſtes, tout occupé qu'on eſt des choſes de la terre ; mais dans la maladie, on a recours à Dieu, on le reconnoit pour le ſouverain arbitre de la vie & de la mort, on penſe à l'éternité, & la crainte de la mort nous fait ſonger à l'autre vie.

2°. Pendant la ſanté on cherche ſes divertiſſemens & les plaiſirs ; on offenſe Dieu en mille ſortes de manieres ; & dans la maladie, non-ſeulement on eſt éloigné des occaſions du péché ; mais on a le moyen de ſatisfaire pour ceux qu'on a commis, & de fléchir la miſéricorde divine.

3°. Durant la ſanté, on n'écoute guere la voix de Dieu ; on eſt ordinairement rebelle à ſes graces, & peu touché des véritez du Chriſtianiſme ; mais dans la maladie, les ſentimens Chrétiens ſe reveillent, on écoute les ſages avis d'un Confeſſeur, & on prend de ſalutaires réſolutions de mener une vie plus ſainte.

XIII. Premier Point. Le bonheur d'une perſonne qui prend la maladie en patience, & avec une entiére réſignation à la volonté de Dieu. 1°. Elle fait ſon purgatoire en ce monde. 2°. Elle a la conſolation en cet état de reſſembler à celui qui s'eſt fait pour ſon amour un homme de douleurs. 3°. Elle acquiert une infinité de mérites pour le ciel, par la pratique des vertus propres de cet état.

Second point. Le malheur de celui qui ſouffre impatiemment ſon mal : 1°. Il commence ſon enfer en ce monde, en ſouffrant ſans conſolation. 2°. Il augmente ſes crimes par ſes impatiences & ſes emportemens. 3°. Il perd non-ſeulement le mérite de ſes ſouffrances ; mais il en fait une nouvelle matiére de condamnation.

XIV. 1°. La maniére dont il faut recevoir les maladies de la main de Dieu.

2°. L'uſage qu'on en doit faire. *Pris de l'Abbé de Monmorel, diſcours pour le dix-huitiéme Dimanche après la Pentecôte.*

XV. 1°. La maladie eſt la plus ſenſible de toutes les diſgraces, & de toutes les afflictions, la ſanté étant la choſe qui nous eſt la plus chere.

2°. C'eſt la plus rude de toutes les épreuves, & de toutes les tentations ; & par conſéquent celle où nôtre vertu éclate davantage, comme nous apprenons de l'exemple du ſaint homme Job.

3°. De tous les maux, c'eſt celui où l'on a le plus de beſoin de patience, & par conſéquent où l'on acquiert plus de merite.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

SAint Auguſtin, *in Pſalm.* 21. ſur ces paroles : *Ne elongeris à me, quoniam tribulatio proxima eſt*, montre que jamais Dieu n'eſt plus proche de nous que dans la maladie. Les Saints Peres.

Le même, *in Pſalm.* 83. montre que les maladies n'abatent que ceux, qui ſe ſont laiſſé corrompre par la joüiſſance des biens de cette vie.

Le même, *Tract.* 7. *in Joannem*, aſsûre qu'il y a bien des juſtes attachez à leur lit par leurs infirmitez, leſquels s'ils étoient en ſanté, s'abandonneroient au crime.

Le même, *in Pſalm.* 102. parle des maladies & des miſeres auſquelles l'homme eſt ſujet.

Le même, *lib. de* 50. *Homil. Homil.* 38. traite le même ſujet.

Le même, ou quelqu'autre Autheur, au tome neuviéme a fait un traité *de Viſitatione Infirmorum*, où il montre dans le chapitre premier, que la maladie eſt un don de Dieu ; & dans le ſixiéme, comment il faut conſoler un malade.

Le même, au livre *de Bono Patientiæ*, a beaucoup de choſes qui viennent à ce ſujet.

Le même, *Epiſt.* 149. parle ſi avantageuſement des maladies, que ſes paroles peuvent guérir l'impatience de ceux qui en ſont attaquez.

Saint Ambroiſe, *l.* 1. *de Pœnitentia*, *c.* 12. enſeigne que les afflictions de cette nature fortifient & perfectionnent nôtre ame.

Saint Chryſoſtome, *Homil.* 1. *ad Popul.* à l'occaſion de ſaint Timothée, donne la raiſon pourquoy Dieu envoye ſouvent aux juſtes de grandes & de fâcheuſes maladies.

Le même, *Homil.* 6. *in Joannem*, prouve par l'exemple de Lazare, que le Sauveur appelle ſon ami, que les maladies, auſſi-bien que les autres afflictions ſont le partage des juſtes.

Et dans l'Epître quatriéme *Ad Olimpiadem*, il luy apprend l'uſage qu'elle doit faire de ſa maladie.

Saint Baſile, *in Regul. fuſiùs diſput. quæſt.* 55. aſsûre que les maladies ſont quelquefois des châtimens de nos pechez ; & que les malades doivent alors ſouffrir leurs infirmitez avec patience.

Le même, *de Conſtitut. Monaſt.* montre comme ceux qui ont reçû la ſanté de Dieu, en doivent uſer pour ſon ſervice.

Saint Bernard, *Serm.* 10. & 30. *in Cant.* montre que dans les maladies il faut avoir plus de confiance dans le ſecours de Dieu, que dans les remedes ; & invective contre la molleſſe de ceux qui ont trop de ſoin de leur ſanté.

Salvien, *Epiſt. ad Cethuram*, la félicité du bonheur qu'elle a eû de ſouffrir

une fâcheuſe maladie, & de l'avantage que cette infirmité du corps a procuré à ſon ame.

Hugues de Saint Victor, *lib. 1. de Clauſtro anima c. 12.* s'étend ſur les vices & les défauts que commettent les malades trop ſenſibles.

Turrecremata, *tract. 28. in Regul. ſancti Benedicti,* parle des avantages de la patience dans les maladies.

Les Livres ſpirituels & autres.

Alphonſe Rodriguez, traité huitiéme de la Perfection Chrétienne & religieuſe, ch. 16. parle de la Conformité que nous devons avoir avec la volonté de Dieu dans la maladie.

Bellarmin, *de Gemitu columbæ,* liv. 2. ch. 8. traduit par le P. Brignon.

Livre intitulé, *le Chrétien dans la tribulation & dans l'adverſité*, qui contient un ample traité ſur l'uſage des maladies.

Livre intitulé, *Le Pedagogue des familles chrétiennes*, donne diverſes pratiques pour tirer du fruit des maladies qui nous arrivent.

Le P. Noüet, dans les exercices pour ſe préparer à la mort. Prémiere Méditation pour le troiſiéme jour, montre avec quelle réſignation tous les Chrétiens doivent recevoir de la main de Dieu les maladies.

L'Abbé de la Trappe, tome ſecond, des Devoirs de la Vie Monaſtique, c. 22. traite de la Patience dans les infirmitez.

Le Pere Nepveu, livre intitulé, *la Maniere de ſe préparer à la mort.* Sixiéme conſideration ſur l'uſage qu'on doit faire des maladies.

Le même, dans le troiſiéme tome de ſes Réfléxions Chrétiennes.

Livre intitulé, *la Sainte Famille*, tome 3. ch. 16. §. 3. montre comme il ſe faut gouverner chrétiennement dans les maladies.

Le Pere Guilloré, dans ſes Oeuvres ſpirituelles, livre troiſiéme, Inſtruction quatriéme, parle des maladies, comment il les faut recevoir, & le profit que nous en pouvons tirer.

Drexellius, *in Gymnaſio Patientiæ*, c. 4. dit bien des choſes ſur ce ſujet.

Petrarque, au prémier tome de ſes Entretiens, en a un ſur la ſanté, où il parle auſſi des maladies.

Les Dialogues Spirituels du P. Surin, tom. 2. liv. 4. ch. 1. où il traite du bien des maladies.

Tous ceux qui ont parlé des afflictions, & de la patience dans les adverſitez, & diſgraces de cette vie, ont en même temps parlé des maladies, mais indirectement, & on peut voir dans le titre des Afflictions, ce qui peut être commun avec les maladies corporelles, dont Dieu éprouve les juſtes.

Les Predicateurs recens.

Molinier, ſermon pour le prémier jeudy du Carême, parle de l'utilité des maladies, du fruit qu'il en faut tirer, & invective contre ceux qui ont recours à des remedes ſuperſticieux ou diaboliques.

Le Pere Duneau, dans la Dominicale, ſermon pour le vingt-uniéme Dimanche après la Pentecôte, explique la maniere différente dont le Sauveur a gueri les corps & les ames.

L'Auteur des Diſcours Moraux en a un ſur l'Uſage & l'utilité des maladies.

Dans les Eſſais de Sermons ſur tous les Dimanches de l'année, il y en a un ſur ce ſujet pour le vingtiéme Dimanche après la Pentecôte.

Dans les exhortations domeſtiques, compoſées par un Pere Bénédictin, il y en a une ſur le bon uſage des maladies.

L'autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrêtienne, traite expreſſément ce ſujet dans le ſermon pour le Jeudy de la troiſiéme ſemaine de Carême.

L'Abbé de Monmorel, diſcours ſur le 18. Dimanche après la Pentecôte.

Monſieur l'Abbé de ſaint Martin, dans ſon Carême, traite ce ſujet dans un diſcours exprés.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, Exemples & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Dominus mortificat & vivificat deducit ad inferos & reducit. 1. Reg. c. 2.

C'Eſt le Seigneur qui ôte & qui donne la vie, qui conduit aux enfers, & qui en retire.

Si bona ſuſcepimus de manu Domini, mala etiam quare non ſuſcipiamus. Jobi. 2.

Si nous avons reçû les biens de la main de Dieu, pourquoy n'en recevrons-nous pas auſſi les maux ?

Dominus eſt, quod bonum eſt in oculis ſuis faciat. 1. Regum. 3.

Dieu eſt le Seigneur, qu'il faſſe ce qui eſt agréable à ſes yeux.

Quia acceptus eras Deo, neceſſe fuit ut tentatio probaret te. Tob. 12.

Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été néceſſaire que Dieu vous éprouvât.

Hanc tentationem ideo permiſit Deus illi venire, ut poſteris daretur exemplum patientiæ, ſicut & ſancti Job. Tob. 2.

Dieu permet que cette épreuve loi arrivât, afin que ſa patience ſervit d'exemple à la poſtérité, comme du ſaint homme Job.

Miſerere mei, quoniam infirmus ſum, ſana me, quoniam conturbata ſunt oſſa mea. Pſalm. 6.

Ayez pitié de moy, Seigneur, parce que je ſuis infirme, gueriſſez-moy, parce que tous mes os ſont ébranlez.

In manibus tuis ſortes meæ. Pſal. 30.

Tous les évenemens de ma vie ſont entre vos mains, Seigneur.

Ab ipſo patientia mea. Pſal. 61.

C'eſt de Dieu que vient toute ma patience.

Neque herba, neque malagma ſanavit eos, ſed tuus Domine ſermo, qui ſanat omnia. Sapient. 16.

Ce n'eſt point une herbe, ou quelque choſe appliquée ſur leur mal, qui les a guéris; mais vôtre parole, ô Seigneur, qui guérit toutes choſes.

Tu Domine, qui vitæ & mortis habes poteſtatem, & deducis ad portas mortis & reducis. Ibidem.

C'eſt vous, Seigneur, qui avez la puiſſance de la vie & de la mort, & qui menez juſqu'au bord du ſepulcre & en ramenez.

Propter iniquitatem corripuiſti hominem. Pſalm. 38.

Vous avez châtié l'homme à cauſe de ſon iniquité.

Invoca me in die afflictionis, eruam te, & glorificabis me. Pſalm. 49.

Invoquez-moy au jour de l'affliction, je vous en délivrerai, & vous aurez lieu de m'honorer.

Qui ſanat omnes infirmitates. Pſalm. 102.

C'eſt Dieu qui guérit toutes ſortes de maladies.

Infirmitas gravis ſobriam facit animam. Eccli. 31.

La maladie violente rend l'ame ſobre.

In tuâ infirmitate ne deſpicias te ipſum, ſed ora Dominum & curabit te. Eccli. 38.

Ne vous abatez pas dans la maladie; mais priez Dieu, & lui-même vous guérira.

Non te pigeat viſitare infirmum. Eccli. 7.

Ne ſoyez point pareſſeux à viſiter les malades.

Curavit multos, qui vexabantur variis languoribus. Marci. 1.

Il guerit pluſieurs malades de diverſes maladies.

Circuibat Jeſus omnes civitates, curans omnem languorem, & infirmitatem. Matth. 9.

Jeſus alloit de tous côtez dans les villes, guériſſant toutes ſortes de maladies & de langueurs.

Ecce jam ſanus factus es, noli amplius peccare, ne deterius tibi aliquid contingat. Joan. 5.

Vous voilà gueri, ne péchez plus à l'avenir de peur qu'il ne vous arrive encore pis.

Ecce quem amas infirmatur. Joan. 11.

Seigneur, celui que vous aimez eſt malade.

Infirmitas hæc non eſt ad mortem, ſed pro gloriâ Dei. Joan. 11.

Cette maladie ne va point à la mort, mais elle eſt pour la gloire de Dieu.

Virtus in infirmitate perficitur. 2. Ad Corinth. 12.

La vertu & la force devient plus forte & plus parfaite dans l'infirmité.

Momentaneum & leve tribulationis noſtræ ſupra modum in ſublimitate, æternum gloriæ pondus operatur in nobis. 2. Ad Corinth. 4.

Le moment ſi court & ſi leger des afflictions, que nous ſouffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une ſouveraine & éternelle gloire.

Cum infirmor tunc potens ſum. 2. Ad Corinth. 12.

Je ne ſuis jamais plus fort que dans mes infirmitez.

Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Chriſti. Ibid. c. 12.

Je prendrai plaiſir à me glorifier dans mes foibleſſes, afin que la puiſſance de JESUS-CHRIST habite en moy.

Iram Domini portabo, quoniam peccavi. 11. Mich. 7.

Je porterai le poids de la colere du Seigneur, parce que j'ay péché contre lui.

Infirmus eram, & viſitaſtis me. Matth. 25.

J'ay été malade, & vous ne m'avez pas viſité.

Pertranſiit Chriſtus, benefaciendo, & ſanando omnes. Act. 10.

Il a paſſé, guériſſant par tout les malades, & faiſant du bien à tout le monde.

Imperavit febri, & dimiſit illam. Luc. 4.

JESUS commanda à la fiévre de la quitter, & la fiévre la quitta au même inſtant.

Miſit ignem in oſſibus meis, & erudivit me. Thren. 1.

Il a envoyé d'enhaut un feu dans mes os, & m'a inſtruit par là.

Peccavi, & ut eram dignus, non recepi. Jobi 33.

J'ay péché, & je n'ay pas été châtié comme je le meritois.

Omnis turba quærebat illum tangere, quia virtus de illo exibat, & ſanabat omnes. Luc. 6.

Tout le peuple tâchoit de toucher JESUS, parce qu'il ſortoit de lui une vertu, qui les guériſſoit tous.

Exemples tirez de l'Ancien Teſtament.

Les maladies ſont une ſuite, & un effet du péché originel.

Dans l'état d'innocence, Dieu créa nos prémiers peres avec des corps qui devoient être immortels, & exempts de toutes ſortes de maladies. Mais Dieu en punition de leur rebellion, les ayant privez de cet avantage qu'il leur avoit accordé par une grace ſpéciale, leur péché qui les avoit aſſujetis à la mort, les rendit auſſi ſujets aux maladies, qui ſont les cauſes & les avant coureurs de la mort, leur temperament fut alteré, & n'y eut ſortes de maladies dont les hommes en ſuite du péché originel, n'ayent été attaquez: Il faut pourtant remarquer qu'Adam même, après ſa chûte & ſes enfans, quoy que pecheurs comme lui, n'éprouverent pas ſi-tôt les effets de la malédiction que Dieu lança ſur tout le genre humain, après le prémier péché: car ils joüirent encore long-temps d'une aſſez parfaite ſanté. Les Iſraëlites même furent quarante ans dans le deſert, ſans qu'il y eût, comme dit David, en toutes leurs Tribus aucun malade. Mais maintenant les hommes ayant a oûté au péché originel tant denouveaux péchez, leurs corps par la delicateſſe des viandes, & les excès dans le boire &

le manger, & leurs autres déreglemens, abregent encore leur vie, & s'attirent mille ſortes de maladies qui les conduiſent à la mort.

La vie exemplaire que Job mena dans le temps qu'il étoit riche, & en parfaite ſanté, lui acquit parmi les ſiens, beaucoup d'eſtime & de loüange; mais le demon ne témoignoit pas alors faire grand état de ſa vertu, parce qu'il le voyoit dans l'abondance: & quand même il l'eût dépoüillé de tous ſes biens, il s'étonna peu des grandes marques qu'il donnoit d'une patience heroïque dans ſa pauvreté, parce que tout pauvre qu'il étoit, il ne ſouffroit encore rien dans ſon corps; mais lors que par la permiſſion de Dieu, il l'eût couvert de playes & affligé de douleurs cruelles, ſans ébranler le moins du monde ſa conſtance, il ne dit plus mot, il ſe crût vaincu, & n'oſa plus attaquer un homme, dont la vertu s'étoit montrée auſſi ferme dans la maladie que dans la ſanté. Mais encore que faiſoit cet homme accablé de maux? l'Ecriture dit qu'avec un morceau de pot caſſé, frotant ſes ulceres, il en faiſoit ſortir du pus. Par où il faiſoit bien voir qu'il ne cherchoit pas à diminüer ſes douleurs, mais plûtôt à les augmenter. Auſſi diſoit-il: *Qui m'obtiendra cette grace du Seigneur qu'ayant commencé à me châtier, il me reduiſe tout-à fait en poudre; qu'il étende ſa main ſur moy, &c.* Quelle heroïque patience! Il ſouffroit d'horribles douleurs, & cependant il lui ſembloit que Dieu l'épargnoit, il demandoit en grace au Seigneur, qu'il étendit ſa main ſur lui, & qu'il lui en fit ſentir tout le poids: Il le preſſoit même de lui accorder ſa demande. Dans le même eſprit, un malade doit prier le Seigneur, non de le guérir, ſi ſa guériſon peut être un obſtacle à ſon ſalut; mais d'accroître ſon mal, s'il le veut ainſi, & dire avec un grand Saint: *Domine auge dolorem, ſed auge patientiam.* Augmentez, Seigneur, ma douleur; mais augmentez en même temps ma patience.

La patience de Job dans les douleurs qu'ils ſouffroit furent une des marques inconteſtables de ſa fidelité au ſervice de Dieu.

Job. c. 6.

Ce ne fut point par hazard que Tobie s'endormit ſous un nid d'hirondelles, & que leur ordure, qui luy tomba ſur les yeux, le rendit aveugle: ce fut par un ordre immuable de la volonté divine. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture Sainte, *permit que cette tentation lui arrivât, afin que la poſterité eût en luy un exemple de patience, comme elle en avoit eu en la perſonne de Job. Et l'Ange même parlant à Tobie, après ſa gueriſon, luy dit, parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été néceſſaire que vous fuſſiez éprouvé par la tentation.*

L'exemple de Tobie nous apprend que les maladies, & les autres afflictions nous arrivent par la permiſſion de Dieu.

Tob. 12.

Le Roy Ezéchias s'étant élevé en lui-même à cauſe de la celebre victoire que Dieu lui avoit fait remporter ſur les Aſſyriens, le Seigneur lui envoya une grande & perilleuſe maladie, qui le porta à s'anéantir en ſa préſence, & à lui offrir de ferventes prieres. En ce temps-là, dit le Texte Sacré, Ezéchias fut malade à la mort, & le Prophete Iſaïe le vint trouver, & lui dit, donnez ordre à vôtre maiſon; car vous ne vivrez pas davantage, & vous mourrez. Alors Ezéchias tournant le viſage vers la muraille, fit ſa priere au Seigneur, & lui dit: Seigneur, ſouvenez-vous, je vous prie, de quelle maniere j'ai marché devant vous dans la vérité, & avec un cœur parfait, & que j'ay fait ce que j'ai crû vous être agréable. Ezéchias verſa enſuite une grande abondance de larmes, & avant qu'Iſaïe eût paſſé la moitié du Veſtibule, le Seigneur lui parla, & lui dit: Retournez, & dites à Ezéchias, chef de mon peuple, j'ay entendu vôtre priere, & j'ai vû vos larmes, & vous allez être guéri; vous irez dans trois jours au temple du Seigneur. Nous apprenons par cet exemple, que non-

L'exemple d'Ezéchias montre que Dieu rend quelquefois la ſanté aux malades, ayant égard à leurs prieres.

4. Regum. c. 20.

ſeulement on peut avoir recours a Dieu dans la maladie, mais que Dieu accorde quelquefois la ſanté à nos prieres.

Il faut dans les maladies mettre ſa confiance en Dieu plûtôt que dans les remedes, & dans le ſecours des Medecins.

Le Roy Aſa eſt repris, comme dit l'Ecriture, de ce *qu'en ſa maladie, il ne chercha pas le Seigneur, & qu'il ſe confia plûtôt en la ſcience des Medecins* : Ce n'eſt point à eux qu'il faut attribuer le bon ou le mauvais effet des remedes ; il les faut attribüer a Dieu ſeul, qui les fait operer comme il lui plaît. Et quand même nous nous verrions deſtituez du ſecours des Medecins & des remedes, dit ſaint Baſile, il ne faudroit pas pour cela deſeſperer de ſa ſanté.

Punition d'Ochoſias pour avoir eu recours au Dieu d'Accaron dans une grieve maladie. 4. *Reg. c.* 1.

C'eſt ſouvent pour punir les malades du peu de confiance qu'ils ont en Dieu, du trop de confiance qu'ils ont dans le ſecours des remedes, ou des Medecins, que Dieu les laiſſe languir dans leurs maladies, & permet qu'ils meurent par la violence du mal. Comme il arriva au Roy Ochoſias, en punition de ce que dans une dangereuſe maladie, il envoya dans les temples des Gentils conſulter les Idoles pour implorer leur ſecours. Cette conduite ſacrilege anima auſſi-tôt le zele du Prophete Iſaïe, & lui fit dire avec une ſainte liberté : *Nunquid quia non erat Deus in Iſraël, miſiſti ad conſulendum Belſebut* ? Quoy, Sire, n'y avoit-il donc point de Dieu en Iſraël, pour être obligé d'aller chercher du ſecours parmi les dieux des Gentils. *Ideo de lectulo ſuper quem aſcendiſti, non deſcendes, ſed morte morieris.* Ah ! vive le Dieu d'Iſraël, vous en mourrez, pour apprendre par vôtre exemple, à ceux qui ſont dans le même danger où vous êtes, à mettre leur confiance en de faux Dieux, & on peut dire le même en des ſecours humains.

L'exemple de l'impie Antiochus nous apprend que la maladie humilie les hommes les plus ſuperbes, & leur fait reconnoître ce qu'ils ſont. 2. *Mach.* 9.

Les hommes les plus fiers & les plus ſuperbes, quittent leur fierté, & s'humilient devant Dieu, dans une maladie, qui les met en danger de mort. Témoin l'impie Antiochus, dont parle l'Ecriture, lequel ſe voyant étendu ſur un lit, & inſupportable à lui-même, à cauſe de l'infection de ſes playes ; cet orgueilleux qui s'élevoit auparavant contre le ciel, commence à s'humilier ſous la puiſſante main de Dieu, & à reconnoître un ſouverain : *Juſtum eſt ſubditum eſſe Deo, & mortalem non paria Deo ſentire.* Ah ! je le conçois enfin, qu'il ne faut pas qu'un homme marche de pair avec Dieu, & qu'il ne ſe doit pas oublier lui-même. Hé ! qui a fait cet homme ſi grand Prédicateur, de blaſphemateur inſolent qu'il étoit, il n'y a que trois jours : C'eſt que la maladie l'a deſabuſé de ſa grandeur imaginaire, & luy a fait voir ce qu'il étoit en effet ; un homme ſujet aux miſeres communes à tous les autres hommes.

On ne change pas toûjours de vie par la maladie.

Jeroboam ayant levé la main pour faire ſigne à ſes Officiers de ſe ſaiſir du Prophete qui l'avoit averti de ſes déſordres de la part de Dieu, ſa main demeura immobile, & ſe ſentant ainſi viſiblement puni, il s'adreſſa à cet homme de Dieu, le conjura d'intercéder pour lui, afin que le mouvement de ſa main lui fût rendu. Cette grace lui fut accordée ; mais Jéroboam changea-t'il pour cela de vie ? Il devint plus impie qu'il n'étoit auparavant, & de la même main dont il avoit reçû le mouvement par miracle, il ſacrifia aux idoles, & leur préſenta de l'encens. C'eſt ce que font ceux qui après avoir recouvré la ſanté, continüent dans leurs deſordres.

Exemples

Exemples tirez du Nouveau Teſtament.

Saint Thomas a ſagement remarqué, qu'encore que le Sauveur, ce nouvel Adam, ait pris ſur lui les miſeres du premier formé de la terre, il n'a pas pourtant pris les maladies, qui étoient incompatibles avec un temperament auſſi excellent que le ſien. Il a de même préſervé des infirmitez du corps ſa ſainte Mere, & d'autres Saints qu'il deſtinoit à de grandes entrepriſes, dont ils n'auroient pû venir à bout, s'ils n'euſſent eu des corps robuſtes pour ſoûtenir le travail. Ceux qui ont reçû ce don du ciel, doivent, ſuivant le conſeil de ſaint Baſile, tâcher à le conſerver, & dire avec le ſaint Roy Prophete : *Seigneur, tout ce que j'ay de forces, je le conſerverai pour vous, parce que vous êtes mon Dieu.* C'eſt pourquoy, il ne faut pas ruiner indiſerettement les forces, mais les menager pour le ſervice de Dieu.

Le Fils de Dieu n'a point été ſujet aux maladies.

Sanctus Thomas 3. part. quæſt. 14. artic. 4.

Pſalm. 58.

Quoy que le Sauveur ait été le medecin des corps & des ames ; néanmoins il eſt certain qu'il n'eſt pas venu au monde principalement pour guérir les maladies corporelles ; il s'eſt cependant appliqué aux gueriſons du corps pour deux fins. L'une pour prouver par ces opérations miraculeuſes, & ſenſibles, ſa miſſion, ſon pouvoir & ſa divinité ; afin que les hommes en fuſſent convaincus. Auſſi, diſoit-il aux Juifs qui étoient témoins de ces guériſons miraculeuſes : *Si mihi non creditis, operibus credite.* L'autre raiſon eſt pour ſignifier par ces guériſons corporelles, celles qu'il opere intérieurement dans les ames, rapportant toûjours les prémieres aux ſeeondes. Tellement que ſelon les Peres, jamais il ne délivroit les perſonnes de quelque infirmité corporelle, qu'en même temps il ne les délivrât auſſi de leurs infirmitez ſpirituelles, en leur pardonnant leurs péchez. Ce qui paroît en ce que les guériſſant, il leur diſoit quelquefois : *Remittuntur tibi peccata tua.* Et comme les Scribes l'accuſerent de blaſphême, en lui entendant dire ces paroles. Il leur répondit : Eſt-il plus facile de dire ; *vos péchez vous ſont remis* ; que ces autres paroles ; *Levez-vous & marchez.* Afin donc que vous ſçachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir en terre de pardonner les péchez, ſe tournant vers un paralytique qu'on lui avoit préſenté, il lui dit : *Levez-vous & retournez dans vôtre maiſon.* Ce qui montre qu'il opéroit en même temps les guériſons des corps & des ames ; mais les unes par rapport aux autres.

Le Sauveur du monde a guéri les corps, pour guérir les ames.

Joan. 10.

Matth. 9. & Luc. 5.

Matth. 9.

Ce n'eſt pas ſans myſtere que de tous les malades que nous liſons avoir été guéris par le Sauveur, pas un ne l'a été qu'après l'avoir demandé, ou qu'on ne l'ait fait demander pour lui, ou du moins qu'il n'ait témoigné la ſouhaiter. Nous voyons en ſaint Matthieu, la guériſon de deux aveugles, qui criérent long-temps, ayez pitié de nous, Fils de David. Une autrefois deux autres pareillement aveugles, qui étoient ſur le chemin de Jéricho, criérent de même, & furent guéris. Un autre aveugle nommé Bartimæus, ayant oüi dire que JESUS paſſoit, ne ceſſa de criet, juſqu'à ce qu'il fût appellé, & pour courir plus vite, il jetta ſon manteau par terre, & obtint ce qu'il demandoit. Ainſi, ſi nous voulons parcourir toutes les guériſons miraculeuſes, nous trouverons que preſque toutes ont été faites à la priére des malades, ou aux inſtances que d'autres ont faites pour eux. Pour nous apprendre que la ſanté étant un

Dieu veut être prié pour la ſanté de nos corps, auſſi bien que pour celle de nos ames.

Matth. 9.

Matth. 10.

Luc. 18.

don de Dieu, elle mérite bien que nous la demandions, ſi nous voulons l'obtenir.

Différente maniére dont le Fils de Dieu agiſſoit à l'égard des malades. *Matth.* 8.

Lorſque le même Sauveur converſoit parmi les hommes, il guériſſoit quelquefois les malades par ſa ſeule volonté; comme quand il guérit le lépreux en lui diſant: *Volo, mundare.* Je le veux, ſoyez gueri. Quelquefois il ſe ſervoit de l'application de quelque choſe, comme lors qu'ayant fait de la boüe avec ſa ſalive, il en frota les yeux de l'aveugle né, & lui commanda de s'aller laver à la piſcine de Siloé; & quelquefois auſſi il les laiſſoit dans leurs maladies, & ne vouloit pas qu'ils guériſſent, quelque dépenſe qu'ils puſſent faire en medecins & en remedes. Dieu en uſe de même à nôtre égard; tantôt il nous envoye la ſanté, ſans que les Medecins, ni les remedes y contribuent rien; tantôt il nous la redonne par le moyen des remedes; & tantôt il rend toutes les conſultations & tous les remedes inutiles, afin de nous apprendre par là, à ne mettre nôtre confiance qu'en lui. Que ſi vous ne guériſſez pas, il ne faut pas pour cela vous plaindre des Medecins, ni des remedes; mais il faut conſidérer que tout vient de Dieu, & que c'eſt lui qui ne veut pas que vous guériſſiez.

Lazare, frere de Marthe & de Madelaine, quoy qu'aimé de JESUS-CHRIST, fut affligé d'une maladie, qui lui cauſa la mort. *Chryſoſt. homil. 62. in Joannem.*

Saint Chryſoſtome prouve par l'exemple de Lazare, que les maladies, auſſi-bien que les autres afflictions ſont le partage des Juſtes & des Saints. Cet homme étoit juſte, & ami de JESUS-CHRIST, & cependant il fut affligé d'une grande maladie, qui lui cauſa même la mort. Pluſieurs, dit ce ſaint Docteur, ſont troublez, lorſqu'ils voyent, qu'un homme juſte & agréable à Dieu, ſouffre quelque mal, comme des maladies; mais ils ne ſçavent pas que c'eſt ainſi que ſont traitez les amis de Dieu. En effet, Lazare étoit en même temps aimé de JESUS-CHRIST, & tourmenté d'une dangereuſe maladie; cela paroît par le diſcours de ſes ſœurs, qui envoyerent vers le Sauveur, pour implorer ſon ſecours. Seigneur, lui firent-elles dire, celui que vous aimez eſt malade. L'Evangeliſte même dit, ajoûte ſaint Chryſoſtome, que JESUS aimoit Lazare & ſes ſœurs; voulant nous marquer par-là, qu'il ne faut pas trouver étrange que les amis de Dieu ſoient ſujets aux maladies, & à d'autres infirmitez.

Dieu veut qu'on ſoit réconnoiſſant du bienfait qu'il nous accorde en nous rendant la ſanté.

Souvenez-vous de ce pauvre Samaritain, qui avec neuf autres lépreux comme lui, vint prier le Sauveur de le guérir, & qui après ſa guériſon, fût le ſeul qui retourna pour en rendre grace à ſon Bienfacteur. La foy & la gratitude de cet homme parurent ſi admirable au Sauveur, qu'il l'en loüa devant tout le peuple, & qu'au contraire il ſe plaignit hautement de l'ingratitude des neuf autres, qui étant Juifs, & devant avoir par conſéquent plus de foy, & de reconnoiſſance qu'un étranger, n'avoient pas ſuivi ſon exemple. Ainſi entre beaucoup de malades qui s'empreſſent pour obtenir de Dieu la ſanté, il y en a peu, qui le remercient quand ils ſont guéris.

Applications de quelques Paſſages de l'Ecriture.

Les maladies nous font penſer aux veritez éternelles.

Miſit Deus ignem in oſſibus meis, & erudivit me. Thren. 1. Dieu a allumé dans mes os le feu d'une fievre ardente, & par là il m'a inſtruit, & enſeigné des véritez que je ne ſçavois pas. Que veut dire cela? ſinon que quand la chair

ſouffre, & que la fievre l'abat, elle redreſſe & ſoutient le corps; elle l'empêche qu'il ne porte au mal; elle corrige ſes égaremens, & lui fait ouvrir les yeux pour voir le Dieu invisible prêt à le châtier, afin qu'humilié devant cette majeſté ſuprême, il ne ſouhaite rien tant que de quitter le mauvais chemin pour prendre le bon. Mais ſur tout, les maladies rappellent les véritez celeſtes auſquelles nous ne penſions point, lorſque nous joüiſſions d'une vigoureuſe ſanté. Elles nous font ſouvenir que nous ſommes mortels; elles nous rapprochent la mort que nous ne regardions que comme encore fort éloignée; elles nous avertiſſent de penſer à l'éternité; elles nous déſabuſent des vanitez de ce monde, & nous diſent par un langage ſenſible, qu'il faudra bien-tôt paroître devant un Juge ſouverain, pour rendre compte de toutes nos actions.

Peccavi, & verè deliqui, & ut eram dignus, non recepi. Jobi 33. J'ai péché, Seigneur, & étant auſſi coupable que je ſuis, quelque grands que paroiſſent les maux dont vous m'affligez, ils ſont bien au-deſſous de mes iniquitez. C'eſt le ſentiment que nous devons prendre dans les maladies que Dieu nous envoye, & que nous devons enviſager comme des châtimens de nos péchez: de maniére que nous devons benir la ſévérité miſéricordieuſe du Seigneur, qui voyant que nous n'avons pas le courage de faire de nous-mêmes pénitence, nous procure ce moyen de la pratiquer. Il faut aimer la bonté, & la condeſcendance du Seigneur, de vouloir bien, qu'encore que cette maladie ne ſoit pas volontaire, qu'il ne ſoit pas dans nôtre pouvoir de nous en exempter, que nous faſſions même tout nôtre poſſible pour nous en délivrer, ou au moins pour nous ſoulager; de vouloir bien, dis-je, qu'elle nous devienne en quelque façon volontaire, & capable, non-ſeulement de ſatisfaire pour nos péchez, mais auſſi de nous mériter un bonheur éternel; dès-là que nous l'acceptons avec ſoûmiſſion à la volonté de Dieu, & que nous la ſouffrons avec patience. Enfin, nous devons unir nos ſouffrances avec celles du Sauveur, afin que par le mérite des ſiennes, il ſupplée au défaut des nôtres, qui n'ont rien qui ſoit digne de lui être préſenté.

Nous devons reconnoître que nous avons merité le châtiment que Dieu nous envoye;

Virtus in infirmitate perficitur. 2. ad Corinth. 11. La vertu s'accroît & ſe perfectionne dans l'infirmité. Les paroles de ſaint Paul ne peuvent être mieux appliquées qu'aux maladies du corps, qui ſont des marques & des preuves certaines de la miſére de nôtre condition. Mais il faut rémarquer, que l'Apôtre ne déſigne aucune vertu en particulier, pour nous faire entendre, que toutes les vertus peuvent être pratiquées dans la maladie, & qu'elles y trouvent leur perfection. En effet, l'amour de Dieu s'y perfectionne, en mortifiant, & détruiſant l'amour propre; la charité, en apprenant à compâtir aux maux du prochain; l'obéïſſance en conformant ſa volonté à celle de Dieu; la patience, en ſupportant avec joye les plus ſenſibles douleurs. En un mot, toutes les vertus morales, ſemblables à l'or qui eſt épuré par le feu, acquierent par cette épreuve d'autant plus d'éclat & de mérite, qu'elles ont de plus grands obſtacles à ſurmonter, & de plus forts ennemis à vaincre.

Comme la vertu ſe perfectionne dans la maladie.

Ecce quem amas infirmatur. Joan. 11. Seigneur, celui que vous aimez eſt malade. Ces paroles peuvent être dites à Dieu avec ſoûmiſſion: Seigneur,

Réſignation à la volonté

De Dieu dans les maladies.

celui que vous aimez eſt malade. Je ne vous prie pas mon Dieu de me guérir ; je vous demande ſeulement que dans l'état où je ſuis, vous me montriez que vous m'aimez ; car je ſuis sûr que vous n'abandonnez point ceux que vous aimez. Donnez-moy ce qui m'eſt le plus convenable : vous me le donnerez ſans doute, puiſque tout ce qui me vient de vôtre part ne peut être qu'un effet de l'amour que vous me portez ; car c'eſt par cet amour qu'il vous a plû de me tirer du néant ; & ſi j'ai un corps, ſi j'ai une ame, j'en ſuis redevable à ce même amour. Mais ſouvenez-vous, ó mon Dieu, que ce corps, qui eſt l'ouvrage de vos mains, que ce corps épuiſé de forces, & tout languiſſant, n'attend plus que la mort. Si vous voulez, vous lui rendrez la ſanté, afin qu'il l'employe à vous ſervir. Mais de quelque maniere que vous en diſpoſiez, je veux vous montrer que je vous aime ; je veux vous aimer comme vous m'aimez : je veux vous ſervir également dans la maladie & dans la ſanté.

Continuation du même ſujet.

Pater, ſi poſſibile eſt, tranſeat à me calix iſte. Matth. 26. Mon Pere, faites, s'il vous plaît, que ce calice s'éloigne de moy, &c. Un malade peut regarder ſa maladie, ſous la figure d'un calice tres-amer, qui contient tout ce qu'il y a de fâcheux ; les maux de tête, les friſſons, les ardeurs de la fiévre, la ſoif, le dégoût, la laſſitude, l'importunité preſque continüelle des purgations & des ſaignées, enviſageant toutes ces choſes tout à la fois, il s'adreſſera au Pere Eternel, avec confiance & réſignation, pour lui dire : Pere charitable, faites s'il ſe peut, que ce calice s'éloigne de moy : Ne permettez pas que cette maladie aille à la mort. Cependant que vôtre volonté s'accompliſſe plûtôt que la mienne, & tout ce que je ſouhaite, c'eſt que la vôtre ſe faſſe.

C'eſt principalement à Dieu qu'il faut s'adreſſer dans nos maladies pour obtenir la ſanté de l'ame.

Neſcitis quid petatis. Matth. 20. Vous demandez la ſanté à vôtre Medecin, il ne ſçait pas ſi elle vous eſt néceſſaire : Peut-être que la ſanté qu'il vous rend, ſera la cauſe de vôtre éternelle damnation. Vous ne ſçavez ce que vous demandez, & il ne ſçait pas ce qu'il vous accorde : Mais le grand Medecin des ames, auſſi-bien que des corps, ſçait ce qui vous eſt néceſſaire ; il ne regarde pas ſeulement la ſanté de vôtre corps, il a bien plus d'égard à la ſanté de vôtre ame : Ce n'eſt pas de la fiévre dont vous devez guérir, c'eſt de vôtre ambition, & de vôtre libertinage ; & Dieu n'afflige vôtre corps que pour ſauver vôtre ame. C'eſt donc à lui ſeul que vous devez vous adreſſer, puiſque lui ſeul connoît vôtre mal & le remede. En vain les malades ont tant d'empreſſemens pour demander du ſecours aux hommes : Dieu ſeul peut les guérir, & ſi ſa puiſſance & ſa miſéricorde ne donnent la force aux remedes humains, ils ſeront inutiles. Le plus habile des Medecins, quoique payen, a reconnu de bonne foi, que la main de Dieu ſeul peut guérir les maladies ; & un ſaint Pere traite d'impoſteurs & d'ingrats ceux qui attribüent à leur art & à leur ſcience la guériſon des malades : *Ambroſius.* *Divinæ miſericordiæ munus præripiunt.* Ils veulent ôter à Dieu même ſa miſéricorde.

La Providéce a ordonné le temps que doit durer la

Omnia in menſurâ, & numero, & pondere diſpoſuiſti. Sap. 11. Comme Dieu par ſa ſageſſe infinie, régle tellement tout ce qu'il fait, que le nombre, la meſure, & le poids s'y trouvent toûjours, ainſi que remarque l'Ecriture : Auſſi gar-

de-t-il exactement ces trois choſes dans les peines & les afflictions qu'il envoye aux hommes. Sa providence a déterminé le nombre des maladies que vous aurez avant que de mourir ; le nombre des jours que chacune doit durer; le nombre des heures que durera l'ardeur de la fiévre ; le nombre enfin des accidens & des ſymptomes, qui ſurviendront durant tout le cours de la maladie. Elle a marqué tout cela, ſans que jamais les Medecins, quelques remedes qu'ils donnent, quelque effort qu'ils faſſent, puiſſent en aucune ſorte augmenter ou diminuer ce nombre. Que s'il arrive quelquefois, ſoit à deſſein, ſoit par hazard qu'ils abregent, ou qu'ils prolongent les jours du malade, rien ne ſe fait ſans la divine Providence qui a tout prévû, & qui ſe ſert également de l'induſtrie, de l'ignorance & de la malice même des hommes pour executer ſes deſſeins. De plus, ce Dieu infiniment ſage, peſe, pour ainſi parler, dans une balance, nos maladies ; & c'eſt par ſon ordre, qu'elles ſont ou grieves ou legeres, ſi bien que ſans lui, les Medecins les plus experimentez, ne ſçauroient, avec tout leur art, donner le moindre ſoulagement au malade, & s'ils le ſoulagent, c'eſt parce qu'il l'a ainſi ordonné. Il ménage cependant de telle maniere toutes choſes, que les croix qu'il donne, quelles quelles ſoient, ne ſont jamais ſi peſantes qu'on ne les puiſſe porter.

maladie, & tous les ſymptomes qui nous peuvent arriver.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet.

AD hoc utiles morbi, ut non peccare liceat, ut non peccaſſe noceat. Auguſtinus.

Naſci hic in corpore mortali, incipere agrotare eſt. Idem in Pſalm. 102.

Sic conari expellere morbum animi, quomodo amicus hujus ſæculi ſolet morbum corporis. Idem l. 50 homil. homil. 38.

Hic ure, hic ſeca, modo in æternum parcas. Idem ibid. homil. 22.

Novit Deus quid nobis expediat, id tantum agamus, ut cor noſtrum ſanum ſit à peccatis. Idem tract. 7. in Joann.

Multi acceptâ ſanitate laſciviunt, qui ægroti caſti erant, ſanati adulteri fiunt. Dum ægrotant ne minam ledebant, receptis viribus invadunt, & opprimunt innocentes. Idem in Pſalm. 57.

Melius eſt ardere flamma febrium, quàm igne vitiorum. Gregorius.

Ut qui ex carnis blandimento peccavimus, ex carnis afflictione purgemur. Idem.

DEux grands avantages de la maladie, l'impuiſſance de pecher, l'expiation du peché.

Naître avec un corps mortel, c'eſt commencer à ſouffrir.

Faites pour guérir les maladies de vôtre ame, les mêmes efforts qu'un homme paſſionné pour le ſiécle fait pour guérir celles du corps.

Brûlez, Seigneur, couppez, n'épargnez point ce corps de peché ; mais ne me puniſſez pas éternellement.

Gardons-nous ſeulement de pecher, & ne nous inquiettons point du reſte ; le Seigneur ſçait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes.

Pluſieurs que la maladie rendoit chaſtes, n'ont pas plûtôt recouvré la ſanté, qu'ils s'abandonnent au crime. Combien, lorſqu'ils étoient en proye à la douleur, ne faiſoient tort à perſonne, qui ſoulagez de leurs maux, oppriment l'innocent?

Il vaut beaucoup mieux brûler par l'ardeur de la fiévre, que du feu des paſſions.

Afin que les pechez que nous avons commis pour avoir flatté la chair, nous les expions par les ſouffrances.

Ut pœna præſens ſit finis culpæ præcedentis. Idem.

Afin que la peine commence où le peché a ceſſé.

Infirmitas corporis ſanitas animæ eſt. Idem l. 9. Moral. c. 9.

La maladie du corps eſt la ſanté de l'ame.

Divina diſpenſatione agitur, ut prolixiora vitia ægritudo prolixior exuras. Idem Homil. 19. in Evangel.

Il arrive par une ſage diſpoſition de la Providence, que la durée de la maladie eſt ſouvent proportionnée à celle du crime.

Omnis divina percuſſio aut purgatio eſt vitæ præſentis aut initium pœnæ ſubſequentis. Idem. l. 18. Moral. c. 13.

Les maux que le Ciel nous envoye ſont toûjours ou l'expiation de nos pechez paſſez, ou le commencement du ſupplice qui nous attend dans l'autre vie.

Admonendi ſunt ægri, ut conſiderent quanti ſit muneris moleſtia corporalis, quæ & admiſſa peccata diluit, & ea quæ admitti poterant, compeſcit. Idem, in Paſtoral. 3. part.

Il faut avertir les malades de bien conſiderer, combien grande eſt la faveur que Dieu leur fait en leur envoyant la maladie; puis qu'elle efface les pechez qu'ils ont commis, & qu'elle empêche qu'ils n'en commettent d'avantage.

Remotis febribus, ceſſantibuſque doloribus, ipſa noſtra ſalus ægritudo eſt. Idem. 8. Moral.

S'il n'y avoit plus dans le monde de fiévres, ſi l'on n'y reſſentoit plus aucune douleur, la ſanté même ſeroit un mal.

Ad ſalutem ea infirmitas fuit, plus aculei quàm periculi ferens; hoc eſt quod Deus ait, percutiam & ego ſanabo, percuſſit infirmitate, & ſanavit fide. Ambroſius in Epiſt.

Cette maladie a été vôtre ſalut: vous avez ſouffert; mais vôtre vie n'a point été en danger. Voilà ce que le Seigneur promettoit, lorſqu'il diſoit: je le frapperai, & je le guerirai: il vous a frappé, vôtre maladie a reveillé vôtre foy; ç'a été vôtre gueriſon.

Quantumvis afflictionem, quantumvis laborem ſubire eſto conſenſa, modò ab æternalibus pœnis libereris. Idem ad virginem Lapſam. c. 8.

A quelque affliction, à quelque ſouffrance que vous ſoyez expoſez, vous ne ſerez pas à plaindre, ſi vous évitez les ſupplices éternels.

Heu mihi! purgatorium febris. S. Paulinus.

Faites, Seigneur, que les maladies ſoient mon purgatoire.

Imbecillitas carnis mentis vigorem exacuit, & afflictis artubus vires corporis in virtutes tranſferuntur animarum ut mihi genus quoddam ſanitatis videatur, hominem interdum non eſſe ſanum. Salvianus Epiſt. ad Cethuram.

L'infirmité de la chair donne de la vigueur à l'eſprit, quand le corps ſouffre, toutes les forces vont à l'ame: de façon que dans la maladie même, je trouve une ſorte de ſanté.

Exultet anima læta corpore afflicto, quaſi adverſario ſubjugato. Idem l. 1. de Provid.

Quand le corps eſt accablé de douleur, il faut que l'ame s'en rejoüiſſe, & regarde avec joye ſon ennemi dompté.

Si ſani erunt ſancti non erunt. Idem, Ibid.

S'ils ont toûjours de la ſanté, jamais ils ne ſeront ſaints.

Nunquam, ut puto, habitatione Dei dignior extitiſti; quantò imbecillior corpore, tanto purior ſenſu, vincentibus carnem tuam morbis, mente viciſti. Idem in Epiſt. ad Cethuram.

Vous ne m'avez jamais paru plus digne que Dieu habitât dans vous; vôtre cœur s'eſt épuré à meſure que vôtre corps s'eſt affoibli; à la faveur des maladies qui ont dompté vôtre chair, l'eſprit a pris le deſſus.

Salubris infirmitas, quæ per divinam corruptionem, mentem à duritiâ frangit, & humiliat. Bernardus de interiore domo.

Salutaire maladie, dont Dieu vous a châtié, il falloit cela pour amolir la dureté de vôtre cœur, & pour humilier vôtre orgueil.

Quoſdam præſcioni Deus peccare poſſe, in ſalutem flagellat eos infirmitate corporis, ne peccent, ut eis utilius ſit frangi languoribus ad ſalutem, quam remanere incolumes ad damnationem. Idem. ibid.

Quelquefois Dieu prévoyant que nous allons l'offenſer, nous frappe d'une maladie, qui nous ſauve en nous mettant hors d'état de pécher. Or n'eſt-il pas plus avantageux pour nous de nous ſauver par les ſouffrances, que de nous perdre par la ſanté.

Bona eſt infirmitas carnis, quæ perducit ho-

Heureuſe eſt la maladie du corps qui pro-

mium ad ſanitatem animæ. Idem. ſerm. 43. ad ſororem.

duit la ſanté de l'ame.

Optanda infirmitas, quæ Chriſti virtute compenſatur! Quis mihi dabit non ſolum infirmari, ſed deficere penitus à me, ut Domini virtutum virtute ſtabiliar. Idem ſerm. 25. in Cantic.

Heureuſe foibleſſe qui engage Jeſus-Chriſt à nous ſoûtenir! non-ſeulement Seigneur, laiſſez-moi cette infirmité, mais augmentez-là, juſqu'à la défaillance, afinque je n'aye plus d'autre appui que vous, qui êtes le Dieu fort.

Perfectius eſt adverſa tolerare fortiter, quàm bonis operibus inſudare. Sanctus Bonaventura de gradibus virtut. c. 27.

Il eſt d'une perfection bien plus conſommée de ſouffrir courageuſement les adverſitez, que de s'employer infatigablement à de bonnes œuvres.

Voyez le Titre des Afflictions, d'où l'on peut tirer pluſieurs autres paſſages propres de ce ſujet.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

De la maladie en général.

IL n'y a perſonne qui ne ſçache ce que c'eſt que maladie, & tous en peuvent parler, ſoit pour avoir été malades, ou pour avoir vû des gens qui l'étoient. De maniére qu'il eſt inutile d'en chercher la définition, qui ſeroit différente, ſelon les différentes infirmitez du corps, auſquelles la nature nous a aſſujetis. Il ſuffit de dire que la maladie attaque le corps humain par autant d'endroits, qu'il y a de parties différentes en nous. Car le Souverain Ouvrier a compoſé nos corps de tant de membres, d'humeurs, de facultez & d'organes, pour les rendre propres à exercer diverſes fonctions néceſſaires à la vie, qu'il eſt difficile que tout cela ſe conſerve long-temps, ſans qu'il s'y faſſe quelque altération. Lorſque Dieu forma du limon de la terre le prémier homme, il communiqua à ſon corps, naturellement fragile & mortel, une vertu ſurnaturelle, par où ſon tempérament devoit demeurer toûjours égal & inaltérable: Mais cet avantage lui fut ôté en punition de ſa deſobéiſſance, & ce corps qui jamais n'eût été ſujet à la maladie, ni a la mort, reduit à ſa condition naturelle, commença à éprouver les miſeres de cette vie, qui ſont autant de diſpoſitions à la mort.

Divers rapports ſous leſquels on peut conſiderer la maladie.

On peut conſidérer la maladie, 1°. Ou comme un effet du péché originel, que nous avons contracté en naiſſant, & que nous avons reçû comme un fuſte héritage de nôtre prémier pere. 2°. Comme une peine que la juſtice de Dieu nous impoſé, pour les péchez que nous avons commis. 3°. Comme une ſuite & un effet de nos déſordres. 4°. Comme une épreuve de nôtre fidelité & de nôtre vertu, que Dieu veut exercer. 5°. Comme un remede aux maux de l'ame, que Dieu veut ſouvent guérir par ceux du corps. 6°. Comme un avertiſſement que Dieu nous donne pour nous faire penſer à la mort, dont la maladie eſt comme l'avant-coureur. Ces divers rapports ſous leſquels nous pouvons regarder la maladie, nous marquent les différentes diſpoſitions avec leſquelles nous la devons recevoir, quand il plaît à la Providence de nous l'envoyer, & l'uſage que nous en devons faire.

Les maladies du corps ſont ſans nôbre.

Qui pourroit faire le dénombrement de toutes les maladies auſquelles l'homme eſt ſujet? puiſqu'il n'y a pas une ſi petite partie dans nôtre corps

qui n'ait la ſienne, & meme pluſieurs diverſes tout a la fois. Et toutes ces miſeres, à quoy nous ſommes ſujets, ſont des effets ou du péché originel, ou des actuels que nous commettons, & que Dieu punit quelquefois en cette vie, comme fut puni le péché de celui qui avoit langui trente huit ans ſur le bort de la Piſcine, & à qui le Sauveur dit : *Ecce jam ſanus factus es, vade, & noli amplius peccare, ne deterius aliquid tibi contingat*, ſignifiant par cette parole, que cette langueur étoit une punition de ſon péché. Mais ſi les maladies du corps ſont ſans nombre, celles de l'ame ne le ſont pas moins, parce qu'encore qu'elle ſoit indiviſible & ſans parties, & qu'on ne diſtingue en elle que l'entendement & la volonté ; neanmoins il peut y avoir dans l'entendement autant de maladies que d'erreurs, & dans la volonté autant d'infirmitez que d'affections déreglées. Nous ne parlons icy que des maladies corporelles : car pour celles de l'ame nous en avons parlé, en traitant de chaque vice en particulier.

Joann. 8.

Les infirmitez corporelles ont leurs rapports aux infirmitez ſpirituelles.

Chaque infirmité corporelle a ſes rapports particuliers à quelque infirmité ſpirituelle, comme les ſaints Peres remarquent dans les maladies que le Sauveur guériſſoit, lors qu'il vivoit ſur la terre. Par exemple, quand il rendoit la vûë aux aveugles, il marquoit par-là qu'il étoit venu pour diſſiper les ténébres de nôtre ignorance, & qu'il convertiroit les nations à la lumiére de l'Evangile. Quand il ouvroit les oreilles aux ſourds, il vouloit faire entendre que ceux qui avoient fait auparavant la ſourde oreille à la voix de Dieu, l'écouteroient, & en feroient leur profit. Quand il déliоit la langue des muets, il ſignifioit que dans peu de temps, on verroit des Prédicateurs qui annonceroient les véritez du ciel avec une éloquence toute divine. Quand il redreſſoit les boiteux, il vouloit nous enſeigner, que pour arriver au ciel, il falloit marcher dans la voye des Commandemens. Quand il nétoyoit les lépreux de leur lépre, il nous enſeignoit que lui ſeul pouvoit effacer les taches de nos péchez, & purifier nôtre ame. Et parce qu'il arrive aſſez ſouvent qu'après être juſtifié, on tombe dans une certaine langueur, qui fait qu'on ne le porte pas comme il faudroit à l'exercice des bonnes œuvres, il a rendu le mouvement à pluſieurs languiſſans, & paralytiques, pour ſignifier qu'il nous rendroit par ſes graces, prompts & vigilans, pour operer avec ferveur les œuvres de piété.

Deſſeins de Dieu ſur nous, quand il nous envoye des maladies.

Comme la ſanté eſt un don de Dieu, la maladie en eſt un auſſi : & Dieu nous l'envoye pour nous faire connoître nôtre foibleſſe, pour nous détacher des choſes de la terre, & des plaiſirs de nos ſens ; pour amortir l'impétuoſité & diminüer les forces de nôtre plus grand ennemi, qui eſt la chair ; pour nous faire reſſouvenir que nous ſommes icy dans un lieu d'exil, & que le ciel eſt nôtre véritable patrie, & pour nous procurer enfin tous les avantages que l'on en retire, quand on la reçoit comme un préſent de ſa main. C'eſt l'effet d'une grande vertu, & d'une piété conſommée, de remercier Dieu des maladies qu'il nous envoye.

Raiſons pour leſquelles Dieu exerce la patience des juſtes par les maladies.

Saint Chryſoſtome remarque pluſieurs raiſons, pour leſquelles Dieu exerce par des maladies la patience des Juſtes ; en voicy les principales. La prémiere, afin que les grandes choſes que le Tout-Puiſſant opere par eux, ne leur ſoient pas des occaſions de s'en faire accroire ; mais que convaincus de leur foibleſſe, par les maux qu'ils ſouffrent, ils s'humilient & s'anéantiſſent devant le Seigneur

La ſeconde, afin que tous ceux, qui ſont témoins de leurs actions héroïques & de leurs miracles, les voyant ſujets aux infirmitez communes, reconnoiſſent qu'ils ſont de même nature que les autres hommes, & que s'ils font des choſes extraordinaires, & au-deſſus des forces humaines, ce n'eſt point à eux, mais à Dieu qu'il en faut donner la gloire. La troiſiéme, afin que Dieu faſſe voir en eux de quelle efficace eſt ſa grace, qui par de ſi foibles inſtrumens, opere tant de merveilles, en ſuppléant par ſa vertu à ce qu'il leur manque de forces. La quatriéme, afin que le monde voye avec admiration la patience de ces hommes ſi généreux, & avec quelle pureté ils ſervent Dieu, pour lui-même, & non pour les conſolations qu'ils en reçoivent. La cinquiéme, afin que nous ouvrions les yeux, pour conſiderer les couronnes qu'ils leur reſerve dans l'éternité, & la gloire dont il les récompenſera à la fin des ſiécles. La ſixiéme, afin que l'exemple des Saints nous conſole ſi nous tombons ende pareilles infirmitez. La ſeptiéme, afin que quand on nous propoſe l'exemple de ces grands hommes, ſujets aux mêmes foibleſſes que nous, nous nous ſouvenions, que ſi nous participons à leurs ſouffrances, nous aurons part à leurs couronnes & à leurs mérites. La huitiéme, pour nous apprendre que le vray bonheur de cette vie, n'eſt pas renfermé dans la ſanté, dans les divertiſſemens, & dans les plaiſirs.

Comme il ſe faut comporter dans les maladies.

Comme tous les hommes ne ſont pas ſuſceptibles de joye au milieu des infirmitez, & des langueurs qui conſument & qui détruiſent leurs corps, il faut au moins les ſupporter avec patience, & avec ſoumiſſion à la volonté du Seigneur, en attendant que l'on puiſſe s'élever à un plus haut point de perfection. Il faut ſupprimer autant que l'on peut, les plaintes & les gémiſſemens. Il faut ſe regarder entre les mains de Dieu comme une terre, qu'il fait paſſer par le fourneau, afin de la purifier, & d'en former des vaſes d'honneur, & des inſtrumens qui ſervent à l'exécution de ſes deſſeins éternels. Il faut ſe remettre devant les yeux l'exemple d'une infinité de Saints, qui ont fait paroître une patience invincible au milieu des plus grandes douleurs, & des maux les plus ſenſibles.

La diſpoſition générale avec laquelle nous devons recevoir les maladies.

Voicy la diſpoſition où il faut être pour ſouffrir chrêtiennement les maladies & les douleurs. Elle convient à tous les Chrêtiens, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, & de condition. Ils doivent être perſuadez qu'ils les ont méritées, & ils doivent s'y ſoûmettre par eſprit de pénitence; ils doivent les regarder comme des moyens que Dieu leur préſente, pour racheter leurs péchez, & pour ſatisfaire à ſa juſtice. Il eſt conſtant que les infirmitez & les maladies que nous ſouffrons maintenant, ſont une ſuite & un effet du péché, & que ſi nous avions conſervé l'innocence de nôtre origine, nous en aurions été exempts pour toûjours. Saint Auguſtin enſeigne que la juſtice de Dieu ne pouvoit pas lui permettre de les faire ſouffrir à l'homme, qui avoit l'honneur de porter ſon image, à moins qu'il ne ſe fût lui-même dégradé par ſon crime, & qu'il ne fût auparavant tombé dans quelque iniquité. Il s'enſuit de là, par une conſéquence néceſſaire, qu'il faut regarder les maladies comme une peine du péché, les ſouffrir en eſprit de pénitence, & s'y ſoûmettre avec une profonde humilité. Qu'il faut les conſidérer non-ſeulement comme une ſatisfaction que Dieu exige de nous, mais auſſi comme un remede qu'il nous préſente pour nous

Lib. 3 contra Julianum.

guérir de nos maux. Il faut reconnoître que ſa main toute puiſſante nous touche, & nous châtie par miſéricorde, pour nous faire rentrer dans nous-mêmes ; Qu'il faut nous conduire pendant le cours de nos maladies avec la douceur, la docilité, & l'obéiſſance qui convient à des pénitens qui veulent fléchir la ſouveraine miſéricorde de Dieu, & obtenir de lui une parfaite reconciliation.

Défauts qu'il faut éviter dans la maladie.

Les défauts qu'il faut éviter dans la maladie, ſont, 1°. l'impatience, le chagrin, les murmures, qui font qu'une occaſion de mérite, nous devient une matiere de péché. 2°. Une inquiétude immoderée, & un deſir trop empreſſé de recouvrer ſa ſanté : car quoy que Dieu permet de la déſirer, de la chercher, de ſe la procurer ; ce doit être pourtant toûjours avec moderation, & avec reſignation aux ordres de la Providence : 3°. Les plaintes, la colere, & les emportemens contre ceux qui ont ſoin de nous.

Remedes contre les murmures & les autres défauts.

Le remede contre nos murmures & les autres défauts. C'eſt, 1°. De ſe comparer avec tous ceux qui ſouffrent, & penſer qu'ils ſouffrent plus que nous, & qu'ils ont moins offenſé Dieu que nous. 2°. Comparer nos douleurs & nos ſouffrances avec celles du Fils de Dieu, innocent & impeccable. 3°. Les comparer avec les tourmens de l'enfer, que nous avons meritez. 4°. Les comparer aux bienfaits de Dieu, qui les ſurpaſſent infiniment, & dire avec le ſaint homme Job, ſi nous avons reçû les bienfaits de la main de Dieu, pourquoy n'en recevrons nous pas les maux. 5°. Les comparer avec la félicité du ciel, & dire avec l'Apôtre : Les ſouffrances de cette vie n'ont point de rapport avec la grandeur de la gloire que nous devons poſſéder. Un moment d'affliction, produit un poids éternel d'une gloire infiniment excellente. 6°. Enfin, ſe ſoûtenir par l'eſpérance du ſecours que Dieu nous promet dans nos beſoins.

Les fruits & les avantages de la patience dans les maladies.

La principale choſe que l'on doit repréſenter aux malades, pour les conſoler dans leurs ſouffrances, & dans l'impoſſibilité où ils ſont de s'employer aux bonnes œuvres, c'eſt que la patience apporte une infinité de biens, & qu'avec cette vertu, quelque infirmité qu'on ait, on peut s'acquitter de ce qui eſt de ſon devoir. On peut gagner d'inſignes victoires ſur les ennemis de ſon ſalut ; on peut faire de grands progrès dans la perfection ; en un mot, on a un moyen général & efficace pour accomplir tout ce qui regarde l'honneur de Dieu, l'utilité du prochain, & nôtre propre avancement ſpirituel.

Les maladies ſont dans l'ordre de la Providence à l'égard des Elus.

C'eſt un effet de la ſage conduite de la Providence de Dieu, qui ſçachant que pluſieurs tombent en de grands déſordres, pour faire un mauvais uſage de la ſanté & des forces qu'il leur donne, ou prévoyant que s'il les leur conſerve, ce ſera la cauſe de leur damnation, leur envoye de fâcheuſes maladies, pour les préſerver de ce malheur, & pour leur faire mériter une infinité de graces par la patience ; parce qu'en effet rien n'eſt plus propre que la maladie à dompter le corps, à tenir en bride les paſſions, & à empêcher que l'appetit ne l'emporte ſur la raiſon.

La ſatisfaction que l'on fait à la juſtice de de Dieu en

C'eſt une choſe bien conſolante, & dont nous devons bien remercier Dieu, de ce que dans nos maladies, il nous fait paſſer par une eſpece de purgatoire, où nous pouvons ſatisfaire à ſa juſtice à peu de frais ; au lieu que dans l'autre vie, il faudra ſatisfaire en rigueur, & payer juſqu'au dernier denier.

Outre qu'une ame du purgatoire, ne ſçauroit payer que pour elle-même, & qu'elle n'applique point à d'autres le fruit de ſes ſouffrances : Au lieu qu'en ce monde une perſonne affligée de maladie, ſe fait quelquefois un ſi grand tréſor de ſatisfactions, par ſa longue patience, que non-ſeulement elle en paye toutes ſes dettes ; mais qu'il lui en reſte aſſez pour aequitter celles de pluſieurs autres, & pour augmenter le tréſor commun de l'Égliſe. De ſorte que ſi vous ſouffrez patiemment un violent accès de fiévre, & que vous vouliez tranſporter à une ame du purgatoire la ſatisfaction acquiſe par vôtre patience; il ſe peut faire, qu'ayant pleinement ſatisfait pour elle, vous la retiriez des flâmes, & que vous lui ouvriez le ciel, où elle intercedera continuellement auprès de Dieu pour ſon Bienfacteur.

ſouffrant les maladies, lui eſt plus agréable, & nous eſt plus avantageuſe que celle que l'on fait dans le purgatoire.

Pour la conſolation des malades, il eſt bon de remarquer que les maladies ne ſont pas toûjours des punitions de nos peehez : & que ſouvent Dieu ne les envoye, qu'afin de faire éclater ſa gloire, & d'éprouver ſes Elûs. C'eſt ee que le Sauveur lui-même nous a appris, lorſque répondant à ſes Diſciples, qui lui demandoient pourquoy un homme, qui ſe trouva ſur ſon ehemin, étoit aveugle : *Ce n'eſt*, leur dit-il, *pour aucun peché, que lui, ou ſon pere & ſa mere ayent commis, c'eſt ſeulement afin que Dieu manifeſte en lui ſa toute-puiſſance.* Il dit auſſi de la maladie de Lazare, *qu'elle n'étoit arrivée que pour la gloire de Dieu, & que le Fils de Dieu en devoit être glorifié.* De là vient que bien que les juſtes ne ſoient pas tout-à-fait exempts de fautes, on les voit ſouvent affligez d'une maniere, qui ne devroit, ee ſemble, tomber que ſur les grands pecheurs.

Il y a des maladies que Dieu envoye pour en tirer ſa plus grande gloire. *Joann.* 11.

Les vrais ſerviteurs de Dieu doivent prendre garde dans leurs maladies que la foibleſſe du corps ne eauſe le relâchement de l'eſprit, & que l'ame affoiblie ne prenne ſon repos naturel dans le ſoulagement des ſens. Il faut alors ſe ſoûtenir conſtamment en Dieu, à la maniere des Saints, ſans donner à la neceſſité naturelle plus que la raiſon & la vertu ne permettent. Ceux qui eonnoiſſent les foibleſſes de la nature, & les inſtincts de la grace, ne ſeront pas ſurpris de voir, que les Saints dans leurs maladies ajoûtent encore la mortification, s'ils la peuvent ſupporter, parce que la nature alors ſe porte de tout ſon poids à ſe ſoulager ; il faut donc que la grace lui oppoſe la pratique de la penitence.

Il y a danger de tomber de la vertu dans le relâchement, en donnant trop à la nature, étant malade.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

QUi n'admirera la Providence du Pere eeleſte dans les maladies dont il afflige & les juſtes & les pécheurs ? eomme il en envoye beaucoup aux uns, & peu aux autres : Aux uns de grandes, & aux autres de legeres; aux uns de longues, & aux autres de courtes ; aux uns dans une partie du corps, & aux autres dans une autre;mais toûjours dans la vûë du bien ſpirituel de ſes Elûs,enſorte que celle qui vous eſt,pour ainſi dire,échuë en partage,eſt un moyen que cette aimable Providenee a choiſi pour vôtre ſalut,&pour vôtre perfection.Mettez-vous donc dans

La Providence de Dieu ſe fait voir dans les maladies qu'il envoye aux hommes.

l'eſprit que celui qui exerce ainſi vôtre patience, eſt un Dieu infiniment ſage, qui voit vos maux, quoy qu'intérieurs, & ſecrets, qui en ſçait les cauſes & les remedes; qui connoît ce que vous avez de forces, & ce qu'il peut vous en donner par ſa grace; à qui enfin rien n'eſt caché. Tellement qu'il ne mettra jamais vôtre vertu à l'épreuve, ſans ſçavoir combien vous en devez profiter. Il proportionne toûjours vos ſouffrances à vos forces, & ne manquera pas de vous guérir quand la ſanté vous ſera meilleure que la maladie. *Le Pere Loüis du Pont, livre intitulé, Avantages des maladies & des afflictions, traduit par le Pere Brignon, ch. 3.*

La maladie eſt un calice que Dieu nous préſente, & connoît la meſure qui nous eſt néceſſaire.

Dieu ſçait de quelle meſure eſt le calice, qu'il a préparé pour le malade; & quoi qu'on faſſe il eſt impoſſible d'y ajoûter, ou d'en ôter une ſeule goute. De ſorte donc que, ſi le calice eſt grand ou petit; s'il eſt plein, s'il eſt pur, ou mêlé, s'il eſt plus ou moins amer, tout cela vient de celui, qui, pour parler avec le Prophete, *Nous fait un breuvage de nos larmes, & qui nous le donne avec meſure.* Comment donc, vous, qui n'êtes qu'infirmité & que miſere, comment vous laiſſez-vous vaincre au chagrin, quand le mal vous preſſe. Ne ſçavez-vous pas qu'il n'eſt rien, où Dieu garde plus exactement le nombre, le poids, la meſure, que dans les maladies? Si le nombre des jours & des heures vous ſemble exceſſif; ſi vous trouvez le poids trop peſant; ſi la meſure vous paroît trop longue, ſongez que celui qui regle toutes ces choſes, c'eſt vôtre Pere, vôtre Medecin. Songez qu'en tout ce qu'il fait, il ſe propoſe vôtre bien, que tout ſon deſſein eſt de vous guérir, de purifier vôtre ame, & de vous ouvrir un chemin à la béatitude éternelle. Si l'or & l'argent ne ſont jamais parfaitement purs qu'ils n'ayent paſſé par le feu, & s'il appartient à l'Orfevre de juger combien de temps il faut qu'ils demeurent dans le creuſet; à combien plus forte raiſon faut-il que Dieu vous éprouve par les maladies, & qu'il vous laiſſe dans la ſouffrance, autant de temps qu'il le jugera à propos, pour vous en faire ſortir plus pur que l'or & que l'argent? *Le même.*

Dieu conduit à la ſainteté les uns par la ſanté, & les autres par la maladie.

Il y a deux voyes toutes différentes, par où le Seigneur a accoûtumé de conduire ſes Elûs à une même fin, qui eſt la perfection chrêtienne. Il donne aux uns une vigoureuſe complexion, une ſanté à l'épreuve des plus grands travaux, afin qu'ils s'occupent à des œuvres exterieures, où le corps a beaucoup de part, & à d'autres même, qui quoyque plus propres de l'eſprit, ne s'exercent jamais mieux, ni avec plus de facilité, que quand le corps eſt ſain & robuſte. Il ſemble au contraire vouloir accabler les autres de maladies & de douleurs: mais dans des corps languiſſans, il leur fortifie tellement l'eſprit, qu'il les rend capables de pratiquer les plus héroïques vertus, qui ne ſont jamais ſans la patience: Car *la patience*, ſelon ſaint Jacques, *produit des œuvres d'une perfection conſommée.* Si bien qu'on peut dire qu'en quelque maniére ſouffrir, c'eſt agir; & qu'on eſt parfait, lorſque joignant l'action avec la ſouffrance, on croît également en vertu, dans la maladie & dans la ſanté. *Le même, chapitre prémier.*

Jacob. 1.

Les hommes communément ſe ſer-

En employant comme il faut la ſanté que Dieu nous a donnée, nous nous trouverons aſſez forts pour ſurmonter nos paſſions, pour triompher des demons, & pour vaincre nos vices plus redoutables que des armées; pour

executer des choſes grandes, & non moins utiles aux hommes, que glorieuſes à Dieu. Mais la corruption de nôtre nature eſt telle, que le plus ſouvent nous nous ſervons pour offenſer Dieu, de la ſanté qu'il nous a donnée pour le ſervir, & qu'au lieu d'employer nos forces à acquerir les vertus, nous les employons à entretenir nos vices, ſur tout l'impureté & l'intemperance que ſaint Gregoire appelle des vices charnels, parce qu'ils regnent dans la chair, & qu'ils ne vont qu'au plaiſir des ſens. *Le même.*

Ils font mal de la ſanté que Dieu leur donne.

Les maladies font ordinairement dans les perſonnes infirmes, le même effet que les jeûnes, & les autres mortifications du corps dans celles qui ſe portent bien; mais elles le font d'une maniére & plus sûre & plus parfaite. Car la propre volonté n'y a point de part, non plus que la vaine gloire, & ſi elles affligent la chair, elles mortifient beaucoup plus l'eſprit. Que ſi de ſoy elles ne ſont pas volontaires, elles le deviennent en quelque façon par le moyen de la grace, qui d'une choſe néceſſaire nous fait un ſujet de mérite, & qui fortifie tellement les Saints, que non contens des douleurs que Dieu leur envoye, ils ont le courage d'y ajoûter beaucoup d'autres mortifications, qui ſont de leur choix. *Le même.*

Les maladies ſuppléent aux mortifications que peuvent pratiquer les perſonnes qui ſont en ſanté.

Outre le gain que l'on fait par la patience dans les maladies, on peut encore gagner, tout infirme que l'on eſt, ce qu'on gagneroit par les bonnes œuvres qu'on exerceroit ſi l'on étoit dans une parfaite ſanté. Souvenez-vous de la loy que fit David à l'occaſion de certains ſoldats, qui extraordinairement fatiguez, n'avoient pû le ſuivre lors qu'il marchoit contre l'armée d'Amalec. Ce ſage Prince ordonna, que bien qu'ils ſe fuſſent arrêtez, parce que les forces leur manquoient, ils auroient autant de part au butin, que ceux qui avoient pourſuivi & combattu l'ennemi. Ne doutez point que la même choſe ne vous arrive, lors qu'étant malade, & obligé de garder le lit: vous vous trouvez dans l'impoſſibilité de faire ce que vous faiſiez lorſque vous vous portiez bien. Vous ne perdez point le mérite, ni la récompenſe des œuvres ſaintes que font les autres, ſi vous avez une volonté ſincere de les pratiquer comme eux, & qu'il n'y ait que le manque de pouvoir qui vous en empêche. Car au tribunal de Dieu, la volonté & l'effet ſont également recompenſez, quand on ne ſe diſpenſe du travail que par l'impuiſſance d'agir. Si donc étant en ſanté, vous aviez coûtume de viſiter les hôpitaux, de ſervir les pauvres, de réeiter de longues prieres, & qu'étant tombé malade, vous vous ſentiez autant d'ardeur qu'auparavant pour vous employer à ces bonnes œuvres, vous en aurez le mérite, & de plus vous aurez celui d'une humble patience dans vos maux. Vous pouvez concevoir un déſir ardent de participer à tout le bien que font les Juſtes, d'entendre la meſſe avec ceux qui y aſſiſtent, de ſervir les pauvres avec ceux qui les ſervent, de viſiter les priſonniers & les malades avec ceux qui les viſitent. *Le même, chapitre troiſiéme.*

Elles ſuppléent à toutes les bonnes œuvres que l'on pourroit faire en pleine ſanté. *l. 1. Regum. c. 3.*

Quoy qu'il ſoit vray que Dieu envoye des maladies à quelques-uns dans le ſeul deſſein d'en tirer ſa gloire, & d'éprouver leur vertu; cependant nous avons ſujet de croire que les nôtres ſont de juſtes punitions de nos crimes, tant de ceux que nous connoiſſons, que de ceux qui nous ſont cachez, ne pouvant pas ignorer qu'à toute heure nous offençons Dieu. C'eſt pourquoy, le grand ſecret pour ſupporter les maladies avec patience, c'eſt de les ſouffrir

Nous devons enviſager les maladies, comme des punitions de Dieu, & les recevoir en

esprit de pénitence.

dans un esprit de pénitence ; c'est-là ce qui charme & ce qui enchante, pour ainsi dire, nos maux, parce que recevant dans cet esprit ces châtimens de Dieu, nous nous consolons que nous serons un jour reçûs dans son repos éternel. *Le même.*

Les maladies sont un avertissement de penser à la mort.

La maladie est quelquefois un avertissement de la part de Dieu, pour nous faire penser à la mort, qu'une grande jeunesse & une santé vigoureuse nous font aisément oublier, & pour nous obliger à nous y préparer de bonne heure. Les maladies sont comme autant d'assauts que la mort nous donne ; & il y en aura enfin quelqu'un qui emportera la place : Ce sont comme autant d'ajournemens personnels, pour comparoître devant le souverain Juge ; & il n'y a point de maladie, pour legere qu'elle paroisse dans ses commencemens, qui ne puisse devenir mortelle, & qui ne nous doive engager à penser à nous. *Le Pere Nepveu, livre intitulé, la Maniére de se préparer à la mort.*

Dieu permet les maladies, afin que nous nous corrigions de nos vices.

Vous pensiez avoir un grand nombre d'années à vivre, & Dieu a permis que vous tombassiez malade, pour vous apprendre qu'il n'y a rien de plus incertain que la durée de vôtre vie, & qu'elle sera peut-être fort courte. Vous vous laissiez emporter à la vaine gloire, & par une folle présomption vous vous éleviez au-dessus des autres, & il s'est servi d'une maladie pour rabatre vôtre orgueil, lui qui se plaît à humilier les superbes. Vous vous plongiez dans les délices de cette vie, sans garder nulle mesure, & il a sçû reprimer vos excès, en mêlant beaucoup d'amertume parmi vos plaisirs, en vous donnant une foible santé, & mille infirmitez qui vous empêchent de vous livrer à ces plaisirs que vous recherchiez avec ardeur. *Le Pere du Pont, chapitre troisiéme des Avantages des maladies.*

La considération de nos péchez nous doit rendre nos maladies plus legeres *Job.* 33.

Considérez combien la miséricorde de Dieu adoucit les peines dont sa justice punit nos iniquitez. Elle les modere de telle sorte, que jamais le châtiment n'égale la faute. Ne dites donc pas seulement, ainsi que le bon Larron ; *Je reçois la punition que j'ay méritée* : Dites plûtôt ce qui est écrit dans Job : *J'ay péché, & je suis véritablement coupable ; mais on me traite avec bien moins de rigueur, que je ne mérite.* O si vous pouviez comprendre quelle peine mérite celui qui commet un péché mortel, qui mépriſe une majesté infinie, qui offense le Créateur, & son souverain Bienfacteur, qu'il est obligé de servir par mille raisons ! Vous confesseriez sans doute, que quand vous auriez à souffrir tout ce qu'on a jamais souffert de maladies & de douleurs, & tout ce qu'on en souffrira jamais, ce seroit encore trop peu pour la satisfaction de vôtre péché. Pourquoy donc vous plaignez-vous du peu que vous endurez, comme si vous n'en méritez pas infiniment davantage. Ne regardez pas combien de peines Dieu vous impose, mais combien il nous en remet, vous songerez à rendre à Dieu des actions de graces pour les maux infiniment longs & infiniment grands, dont il vous exempte, plûtôt qu'à vous plaindre des maux tres-courts & tres-legers dont il vous afflige. *Le même.*

Les maladies nous servent de purgatoire en cette vie.

Nous devons considérer qu'il y a deux purgatoires que Dieu a destinez pour l'expiation de nos pechez ; l'un soûterrain, pour les ames séparées du corps ; l'autre sur la terre pour les vivans, que Dieu éprouve par diverses sortes de maladies & d'afflictions, & que ces deux Purgatoires ont de l'avantage reci-

proquement l'un ſur l'autre. Le premier a cela de bon qu'on y eſt exempt de tomber dans l'impatience, ou dans quelque faute que ce puiſſe être : mais d'autre part il a cela de mauvais, que bien qu'on y ſouffre beaucoup, on n'y acquiert nul merite, nul nouveau degré, ſoit de grace, ſoit de gloire & d'ailleurs que l'amour de Dieu, qui y eſt toûjours, s'y trouve comme dans un état violent : & l'ame ne peut voir qu'avec douleur que ſes peines ſont également grandes & infructueuſes. Il en eſt tout autrement du Purgatoire de cette vie; A la verité, on y eſt ſujet à l'impatience, & à beaucoup d'autres foibleſſes, aſsès ordinaires aux perſonnes infirmes, & malades, quoy que la grace ne leur manque pas pour les éviter : mais en recompenſe, on y a bien de la facilité à expier toutes ſes fautes : car en ſupportant patiemment une douleur aſſez legere, & de fort peu de durée, on ſatisfait davantage à la juſtice de Dieu que par les ſouffrances, quoy que longues & extrêmes de l'autre vie ; & un jour de fievre peut nous exempter d'un mois ou d'une année même de purgatoire. *Le même.*

Souvenez-vous que ſi un danné pouvoit revenir en ce monde, & qu'après avoir éprouvé les tourmens horribles de l'autre, il n'eût à ſouffrir que ce que nous ſouffrons dans les plus douloureuſes maladies, pour être enſuite à jamais heureux, il compteroit toutes ſes ſouffrances pour rien, & rendroit de continuelles actions de graces à Dieu, qui auroit changé ſon enfer en un purgatoire ſi doux. Pourquoy donc vous plaindre de vos incommoditez ? Pour quoy ne pas remercier le Seigneur de vous avoir délivré de ces peines épouventables ? Ainſi quand vous ſerez dans le plus violent redoublement d'une fievre ardente, remettez-vous devant les yeux le feu éternel où vous deviez être condamné, auſſi bien que le mauvais riche. Quand au milieu d'un accès, vous vous ſentirez preſſé de la ſoif, ſongez à celle dont brûloit ce malheureux, qui pour tout ſoulagement ne demandoit qu'une goute d'eau, & qui ne pût l'obtenir. Quand vous ſerez travaillé d'une fâcheuſe inſomnie, & que les nuits vous paroîtront longues, figurez-vous ces ténébres érernelles où les méchans ſont enſevelis, ſans eſpérance de revoir jamais le jour ; & toutes les nuits vous ſembleront courtes. Quand vous ſerez ennuyé d'être dans un lit, quoy que mollement couché, repréſentez-vous l'enfer, & croyez que c'eſt à vous que parle Iſaïe, quand il dit : *Subter te ſternetur tinea, & operimentum tuum erunt vermes.* Vous aurez pour lit la pourriture, & pour converture des vers, qui vous rongeront les entrailles, ſans vous donner un ſeul moment de repos. Vous pouvez pareillement conſidérer les autres peines où ſont condamnez les impies dans les enfers, & qui ont quelque rapport avec celles que vous ſouffrez, afin qu'en les comparant, vous trouviez celles que vous ſouffrez, douces & legeres ; & qu'ainſi vous vous réjoüiſſiez d'être délivré des autres : Car le Seigneur a promis qu'il n'envoira point au pecheur deux ſortes de peines pour la même faute, & qu'il ne punira point dans l'éternité celui qui prend en patience les miſeres de cette vie. *Le même.*

Ce n'eſt pas un petit ſoulagement dans nos maladies, de penſer aux peines que ſouffrent les damnez dans l'autre vie.

Iſaïa 14.

Le Sage nous conſeille à ne pas nous mépriſer trop dans la maladie, & à ne pas croire que pour manquer de ſanté vous en meritiez moins d'eſtime; puiſque le Sauveur a eû tant de conſidération, & tant d'amour pour les malades qu'il n'a pas été moins ſenſible à leurs miſeres qu'aux ſiennes, & qu'il veut qu'on les regarde comme ſa propre perſonne. Suivant ce qu'il dira au dernier juge-

Nous avons dans les maladies une marque moralement certaine que Dieu fait état de nous.

ment. J'étois malade & vous avez daigné me visiter. Dans cette pensée nous lui pourrons dire, ô mon Sauveur ! si vous prenez tant de part à ces maux, que vous commandez à vos serviteurs & à vos amis de me visiter quand je suis malade, faites-moy la grace de me visiter vous-même, & de ne pas vous eloigner de ce lit, où vous me voyez attaché : Car si vous m'abandonnez, toutes les visites des hommes ne me serviront de gueres, & pour p uque j'en reçoive, il y en aura toûjours assez si vous êtes avec moy. *Le même.*

Courage & constance d'un veritable Chrêtien dans la maladie.

Au milieu des douleurs les plus aiguës, le corps extenué, & qui déperit à chaque instant par la violence des maux & des remedes, il refuse même à ses souffrances ces plaintes innocentes, qui semblent les soulager, & ce n'est pas ici une constance de Philosophe ; une ostentation plûtôt qu'une vertu ; il ne donne rien aux spectateurs, tout est pour Dieu. C'est la force de la foy ; c'est la patience des Saints ; c'est l'humiliation de la pénitence, & c'est ainsi, ô mon Dieu ! que ceux qui esperent en vous changent de valeur & de force : *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem.* Voila le Héros que forme la grace ; mais voicy le sage Chrêtien. Il appelle au secours de sa foiblesse la derniere force du Chrêtien, la grace de l'onction sainte. On n'a pas besoin de ces timides ménagemens, qui semblent ne proposer au malade les remedes de la foy, que comme le desespoir de ses maux ; & de peur de luy reprocher les horreurs de la mort, n'osent lui montrer les secours de l'immortalité ; le sang de l'Agneau, qui coule par ces canaux sacrez, loin de l'effrayer, fait sa plus ferme esperance. *Le P. Massillon, Oraison funebre du Prince de Conty.*

Isaïa 40.

Dieu sçait tirer sa gloire de nos infirmitez.

Quand Dieu ne voudroit pas vous redonner la santé, il trouveroit bien le moyen de faire servir vos infirmitez à sa gloire, & à la vôtre, en récompensant vôtre vertu par des dons extraordinaires, & en faisant éclater également aux yeux du monde la grandeur de vôtre courage, & l'excès de sa charité.. Il est bien glorieux à Dieu de pouvoir joindre à un corps infirme & accablé de douleurs une ame contente, qui peut dire avec l'Apôtre : *Je me fais un sujet de joye, des infirmitez que j'endure pour* JESUS CHRIST, *& je m'en glorifieray tout de bon, afin que la vertu de* JESUS-CHRIST *demeure en moy, & que sa gloire éclate dans un sujet aussi foible que je suis.* C'est une grande gloire au Sauveur d'avoir dans le monde de vives images de ses vertus ; des hommes assés généreux pour recevoir de sa main les maladies comme des faveurs, pour porter toûjours sur eux-mêmes les marques de sa passion & de sa mort, afin que sa vie paroisse de même en eux. *Le P. du Pont au livre que nous avons déja cité.*

2. *ad Cor.* 12.

Comme dans les maladies on peut satisfaire à ses devoirs & à ses obligations.

2. 2. *Quæst.* 104. *art.* 3.

Un malade nonobstant ses infirmitez est capable d'avancer beaucoup dans la voye étroite de la perfection ; car encore qu'il soit hors d'état de faire les choses que font ceux qui se portent bien, il fait ce que Dieu demande de lui, dans la situation où il est. Or le mérite & la perfection du Juste ne consiste précisément, selon saint Thomas, ni à agir ni à pâtir ; quand même l'on donneroit tout son bien aux pauvres, & que l'on mourroit pour la foy ; mais à agir & à pâtir dans la vûë de plaire à Dieu, & d'accomplir sa sainte volonté, c'est la marque la plus essentielle du parfait amour, & tout nôtre bonheur y est renfermé. Comme donc on n'exige pas de vous des travaux qui passent les forces d'un malade, & que tout ce qu'on vous demande se rédit à suporter patiemment les diverses incommoditez de la maladie, vôtre progrès spirituel n'est

pas

pas attaché à agir & à travailler ; mais à ſouffrir vôtre mal en eſprit de ſoûmiſſion, & à vous rendre obéiſſant juſqu'à la mort ſur cette croix, où la main de Dieu vous retient, & d'où vous ne pouvez deſcendre. Ce qui doit donc faire vôtre perfection, c'eſt la parfaite obéiſſance : Or l'obéiſſance eſt plus parfaite dans un homme qui eſt malade, que dans un homme quine l'eſt point ; car le malade eſt obligé de garder le précepte de la patience, qui de toutes les vertus eſt ſans doute la plus difficile. *Le même.*

Les ſujets de patience qu'on a dans les maladies, & combien cette patience eſt neceſſaire.

Il faut que ſans jamais ſe plaindre de la Providence divine, un malade ſouffre avec les douleurs du corps l'amertume des médecines ; la peine preſque inſupportable de demeurer des mois entiers dans un lit, où il eſt privé des diverſiſſemens de la vie ; la dépendance continuelle du ſecours d'autrui, dont il ne ſçauroit ſe paſſer, & qui lui manque ſouvent dans le beſoin ; une ardente ſoif, un dégoût pour toutes les viandes, & ce qui reſulte ordinairement de tout cela, une ſombre mélancolie. D'autre part, il doit conſerver ſa vie : Dieu le veut, & par conſéquent il faut qu'il prenne la nourriture, dont il a beſoin pour ne pas mourir, quelque dégoût, & quelque averſion qu'il en ait. Il faut de plus qu'il obéiſſe au Medecin qui le traite ; & quand cette obéiſſance ne ſeroit pas de précepte, elle eſt au moins de conſeil ; & c'eſt toûjours le plus parfait de n'y pas manquer, ſuivant ce que dit le Sage : *Donnez lieu au Medecin* ; c'eſt-à-dire, en termes plus clairs, rendez une exacte obéiſſance au Medecin ; ſoyez toûjours prêt à garder ponctuellement ſes ordonnances, quoy qu'il ordonne des choſes tres-ameres & tres-douloureuſes. Quelle matiére de patience ! quels ſujets de chagrins. *Le même.* *Eccli.* 38.

Un malade n'eſt pas diſpenſé de pratiquer la mortification.

Il faut bien remarquer que quoy qu'un malade ſoit diſpenſé de pratiquer les mortifications, qui ſont incompatibles avec ſes infirmitez, ce n'eſt pas les omettre ni les interrompre abſolument, en ſouffrant patiemment les douleurs de la maladie ; mais les changer en celles qu'il faiſoit durant ſa ſanté. Il faut donc faire état que les longues diettes qu'on nous preſcrit, doivent tenir lieu des jeûnes que font ceux qui ſe portent bien ; que les grandes douleurs qu'on ſouffre, ſuppléent aux haires & aux cilices, & aux autres pénitences, qui ne conviennent qu'aux gens ſains & robuſtes. Ainſi en ſouffrant de bon cœur des peines, qu'il n'eſt pas dans nôtre pouvoir d'éviter, & les rendant volontaires par une acceptation libre, on pratiquera excellemment les œuvres ſatisfactoires, auſquelles la pénitence nous condamne, pour l'expiation de nos pechez. *Le même.*

La patience dans les maladies douloureuſes eſt une eſpece de martyre.

La patience, à qui les Martyrs doivent leurs couronnes, peut mériter à beaucoup de gens le titre de Martyrs ; puiſque, comme dit ſaint Chryſoſtome, ce n'eſt pas l'effet d'une mediocre vertu, qu'un homme accablé de douleurs, tenté d'impatience & de blaſphême, ſçache tellement ſe modérer, qu'il ne lui échappe jamais ni parole, ni aucune action, qui ſoit indigne d'un Chrétien. Voilà ce qui fait les Martyrs ; c'eſt par là que Job s'eſt acquis le nom de Martyr ; & c'eſt pour cela que l'Ecriture nous propoſe ſa patience avec celle du Roy des Martyrs, pour être le modele de la nôtre. *Le même.* *Chryſoſt. homil. 5. ad popul.*

De la patience & de l'impatience dans les maladies.

C'eſt par la patience que nous poſſedons nos ames, dit le Sauveur du monde ; d'où il s'enſuit qu'un homme impatient dans les maux qu'il ſouffre, n'eſt point maître de lui-même, & qu'un malade qui ſe laiſſe aller au chagrin,

& à la mauvaiſe humeur, devient eſclave de ſa paſſion. Au lieu que celui qui ſouffre patiemment ſon mal, bien loin de s'abbatre, ou de ſe troubler, demeure ferme, & tient toutes ſes puiſſances dans une telle ſujetion, qu'elles ne ſe remüent que par ſes ordres. O patience, s'écrie ſaint Anguſtin, vous ſurmontez tout ce qu'il y a de rude, & de pénible en ce monde, non en combatant, mais en ſouffrant ; non en murmurant, mais en rendant des actions de graces à Dieu, de qui viennent les biens & les maux. Cette vertu produit encore un effet, qui eſt d'un grand ſoulagement pour les perſonnes malades. C'eſt qu'elle adoucit leurs peines, & les leur rend plus ſupportables : comme au contraire le chagrin les leur augmente, & en géneral, on peut dire avec ſaint Auguſtin, que les eſprits impatiens & trop délicats ne font qu'irriter leur mal, au lieu de le ſoulager. De ſorte donc qu'un malade qui s'impatiente & ſe plaint de tout, ne peut être que malheureux, puiſqu'outre ce qu'il endure malgré lui, il entretient dans ſa conſcience un ver qui le ronge, & il a le cœur, comme une mer durant la tempête, toûjours dans l'agitation, jamais dans le calme. *Le même.*

Des défauts & des vices des malades.

Combien voit-on de malades, en qui les infirmitez du corps ſe communiquent à l'ame, & la font tomber en beaucoup d'imperfections & de vices ? Ce déſordre vient de ce qu'ils abandonnent les exercices de piété qui les ſoûtenoient, ou de ce que l'eſprit auſſi foible que le corps ne penſe qu'a ſe divertir, & ſe ſoulager. Ainſi venant peu à peu à ſe relâcher, leur unique ſoin eſt de ſatisfaire leur ſenſualité, & s'ils n'ont pas tout ce qu'ils ſouhaitent, ils crient & s'emportent. Ce n'eſt, dit Hugues de ſaint Victor, que plaintes, que murmures ſur la violence du mal, ou ſur l'importunité des remedes, ou ſur les viandes mal apprêtées, ou ſur la négligence des Medecins. Ces quatre choſes leurs ſont de continuels ſujets de chagrin, de vains ſoupçons, de jugemens téméraires, qui ne font qu'augmenter leur inquiétude. Ils accuſent ceux qui les ſervent, de peu de ſoin & de charité. Ils exagerent leurs fautes, & leur en imputent d'autres ; enfin, pour peu que le mal les preſſe, ils gémiſſent, ils tourmentent, & par un excès de tendreſſe ſur eux-mêmes, ils le font toûjours bien plus grand qu'il n'eſt. Mais à dire vrai, ces foibleſſes montrent que l'eſprit eſt plus malade que le corps, & que pour couvrir de quelque prétexte ſon impatience, il en rejette la cauſe, tantôt ſur les domeſtiques qui ne font pas leur devoir, & tantôt ſur les douleurs inſupportables de la maladie. *Le même.*

l. 1. de Clauſtra anima. c. 12.

Du ſoin moderé qu'il faut avoir de ſa ſanté, & de la réſignation qu'il faut avoir dans les maladies.

Je ne dis pas que vous deviez vous faire malade indiſcretement, & ſans autre vûë que d'être malade ; je dis ſeulement que vous devez imiter les ſaints Martyrs, qui, comme remarque ſaint Athanaſe, ſe déroboient à la cruauté des tyrans & des bourreaux, quand la prudence le demandoit ; mais qui étant une fois tombez entre leurs mains, ſe ſoûmettoient avec joye aux ordres de la Providence, & ſouffroient avec un courage invincible les plus grands tourmens. Il faut de même que vous apportiez un ſoin raiſonnable pour conſerver vôtre ſanté, & vos forces ; & vous auriez tort de les prodiguer ſans raiſon : Mais ſi Dieu permet que vous tombiez en quelque maladie facheuſe, remerciez-le de vous avoir procuré cette occaſion de ſouffrir, ſouffrez gayement cette eſpece de martyre ; tenez à bonheur d'être ſemblable au Roy des Martyrs, ſinon en

donnant pour lui vôtre ſang, du moins en acceptant de ſa main l'affliction qu'il vous envoye. *Le même, chapitre cinquiéme.*

Tentations dont on eſt attaqué durant la maladie.

Les prémieres tentations viennent de la part du corps, & de l'état pitoyable, où il eſt en ce temps là : Car les douleurs continuelles, les longues diettes, le dégout des viandes, le redoublement de la fiévre, l'inſomnie, les rêves fâcheux, la néceſſité de prendre ſouvent des medecines & des rémedes, tout cela ſe joint enſemble pour le tourmenter & le détruire. Mais ce n'eſt pas tout : Car en même temps l'eſprit ſe ſent accablé de mille chagrins ; il eſt dans une triſteſſe, un abatement, & une agonie mortelle. De la vient que le malade impatient murmure, & ſe plaint continuellement de ceux mêmes qui tâchent à le ſoulager. Son impatience va quelquefois juſqu'à s'en prendre à Dieu, & plus il aime la vie, plus la crainte de la perdre donne lieu au demon de le renter. Il y en a qui ne recevant nul ſoulagement des remedes que la medecine leur fournit, ont recours à d'autres que la loi de Dieu leur défend. Témoin l'impie Ochoſias, qui étant malade à la mort, *envoya ſes gens pour conſulter ſur ſon mal le Dieu d'Acaron, comme ſi dans Iſraël il n'y eût point eu de Dieu à qui l'on pût s'adreſſer. Auſſi mourut-il miſerablement, en punition de ſon impiété.* Le même. 4. *Reg.* c. 1.

Exhortation à ſouffrir patiemment dans la maladie.

Si donc vous êtes malade, & attaché à un lit comme à une croix ; ſi vous êtes tourmenté de violentes douleurs, gardez-vous bien d'en perdre le fruit par vos impatiences, de deſcendre de la croix dans les enfers, & de changer un moindre ſupplice en un autre ſans comparaiſon plus grand. C'eſt ce que ſouhaite le demon, qui ne tâche qu'à vous perdre, afin qu'un jour il inſulte à vôtre malheur, & ſe mocque de vôtre folie de n'avoir pas voulu ſouffrir patiemment des maux auſſi courts & auſſi legers que ceux dont Dieu vous afflige maintenant pour l'entiere expiation de vos offenſes : ſouffrez donc avec joye ; faites-vous-en des occaſions de merite, &c. *Le même chapitre ſixiéme.*

Sentiment que doit tâcher de prendre un malade, qui eſt de ſouffrir avec le Sauveur.

Je veux vous ſuivre, & vous imiter, ô mon Sauveur ! & j'aime mieux être crucifié avec vous, que de goûter ſans vous tous les délices du ſiécle. Je vous offre mon corps & mon ame, mon cœur & mon eſprit ; je m'abandonne à vous ſans reſerve ; & tout ce que je demande, eſt de partager avec vous vôtre croix & vos douleurs. Ne ſouffrez pas que j'aye d'autres vûës & d'autres ſentimens, ni que je fuye jamais la croix que vous me donnerez, quelque peſante & quelque rude qu'elle ſoit. La croix a été dans tous les temps le partage de vos Elûs ; ceux qui vous ont le plus aimé, ont été les plus tourmentez : Comment donc miſérable que je ſuis, pourrai-je vous plaire & être du nombre de vos ſerviteurs, ſi je fuis la croix qui eſt l'étendart, autour duquel vous raſſemblez tous ceux qui ſont à vous. Aujourd'hui donc que je vous conſidére chargé d'une peſante croix, devenir mon chef & mon guide, m'inviter à vous ſuivre, par un chemin beaucoup plus doux que celui où vous marchez. Comment ne ſuis-je pas enflamé du déſir de ſouffrir pour vous ? Comment puis-je trouver quelque choſe de trop rude ? Comment ne tiens-je pas pour perdus tous les momens que je paſſe ſans endurer pour vous ? A la vérité, ma chair toûjours foible, gemit ſous la croix, & tâche de s'en décharger ; mais l'eſprit de ſouffrance, que vous m'avez mérité par les vôtres, ô mon Sauveur ! ne peut-il pas changer cette infirmité en courage, & cette averſion en amour ?

Quand ſerai-je reduit pour vous dans l'état où je vous vois reduit pour moy ? Quand aurai-je le goût de la croix ? quand mettrai-je tout mon bonheur & toute ma conſolation à ſouffrir pour vous ? *Livre intitulé, les Souffrances de Nôtre Seigneur pendant ſa paſſion, traduit par le Pere Alleaume, tome 2.*

Quelles doivent être les diſpoſitions d'un Chrêtien malade.

Il faut qu'un Chrêtien malade entre avec plénitude de cœur dans les deſſeins que Dieu a ſur lui, & comme il le rend malade, afin que la douleur, que ſon mal lui fait ſouffrir, exprime celle que JESUS-CHRIST a endurée ſur la croix, qu'il lui ſoit plus conforme, & qu'il en devienne plus pur, plus parfait & plus ſaint, il doit recevoir les maladies qui lui arrivent, non-ſeulement avec réſignation, mais encore avec actions de graces; il faut qu'il conſidere les douleurs qui l'affligent, comme des remedes que Dieu lui applique pour la guériſon de ſon ame, & qu'il diſe avec le Prophete, du fond de ſa reconnoiſſance : J'accepte, Seigneur, le calice qui doit opérer mon ſalut, & je benirai pour jamais vôtre ſaint nom : *Calicem ſalutaris accipiam, & nomen Domini invocabo. L'Abbé de la Trappe, Tome 2. des Devoirs de la vie Monaſtique, chapitre 22.*

Pſalm. 115.

Les Saints qui ont aimé les croix & les ſouffrances, ont ſouhaité les maladies comme des occaſions de ſouffrir pour Dieu.

Le grand Apôtre ſe rejoüiſſoit de ſes infirmitez, dans la penſée qu'elles produiroient & conſerveroient en lui la vertu de JESUS-CHRIST. De là naiſſent entre les Juſtes de certaines plaintes, cauſées par une ſainte jalouſie, que l'amour de la perfection leur inſpire. Ceux qui joüiſſent d'une parfaite ſanté, envient à ceux qui ſont infirmes les grands mérites que leur acquiert leur patience ; ils croyent avoir trop peu de vertu pour paſſer par ces épreuves ; & honteux de ce que Dieu les épargne, ils s'en prennent à eux-mêmes, ils ſe conſument de travaux & de pénitences, eſperant ſe dédommager par là de ce qu'ils ne peuvent gagner par les maladies. D'un autre côté, les malades envient aux Saints les grandes actions qu'ils font pour le ſervice de Dieu, & pour le bien de l'Egliſe. Ils regardent leurs infirmitez comme des châtimens du Ciel, & croyent que Dieu, ne les leur envoye, que parce qu'il ſçait qu'ils abuſeroient de la ſanté s'ils ſe portoient bien. Ils ne ſe plaignent jamais de ce qu'ils ſouffrent, & rien ne leur fait plus de peine, que l'incommodité qu'ils donnent à ceux qui les ſervent. Ils voudroient pouvoir jeûner, veiller, pratiquer généralement tous les exercices de la Religion, ſans être obligez de vivre moins auſterement que les autres, & de s'exempter des charges communes. Mais ils tournent tout cela à leur avantage ; ils s'en font une matiére d'humilité & de patience, perſuadez que Dieu les veut en cet état-là, & qu'ils ne peuvent rien faire de mieux, que de ſe ſoûmettre aux ordres de la Providence divine. *Le Pere du Pont au livre que nous avons cité. ch. 1.*

Dans nos maladies il faut offrir au Sauveur nos ſouffrances, & les unir avec les ſiennes.

Que puis-je faire en reconnoiſſance du grand amour que le Sauveur du monde m'a témoigné en ſouffrant pour moy, ſinon de joindre mes ſouffrances aux ſiennes, afin que la liaiſon & le rapport des unes avec les autres, les lui rendent plus agréables. Dans cet eſprit, je vous offre, mon divin Sauveur, la ſoif ardente qui me deſſeche, avec celle dont vous brûliez, lorſque vous criâtes : *J'ay ſoif.* Je vous offre, l'amertume & le dégoût que je ſens, avec l'amertume & le dégoût que vous ſentîtes, lors qu'on vous donna à boire du fiel dans du vin. Je vous offre la laſſitude & l'ennui extrême que j'endure dans ce lit, avec les douleurs mortelles, que vous endurâtes ſur un lit in-

comparablement plus dur, qui eſt celui de la croix. Agréez, Seigneur, cette offrande, que je vous fais, pour vous marquer combien je reſſens l'obligation que je vous ai, d'avoir tant ſouffert pour moy. *Le même, chapitre troiſiéme.*

Diſpoſition dans laquelle doit être un Chrêtié dans la maladie.

Un Chrêtien, ou tourmenté d'une douleur aiguë, qui ne peut finir que par une opération cruelle & douloureuſe, ou accablé ſous le poids d'une longue infirmité, ſans que tous les remedes humains puiſſent lui procurer aucun ſoulagement; un Chrêtien, dis-je, doit alors ſe conſidérer dans la main de Dieu, comme un diamant dans celle d'un excellent ouvrier, qui redouble ſouvent les coups de marteau, pour en augmenter la beauté & le prix: *Le Seigneur eſt proche de ceux dont le cœur eſt affligé.* *Pſalm. 33.* Il adoucit alors toutes leurs peines, & les ſoulage d'une main, quand il les afflige de l'autre. Diſons plus, comme nous ſommes les membres d'un même corps dont JESUS-CHRIST eſt le Chef, tout ce que nous ſouffrons, il le ſouffre lui-même dans nous; ne nous étonnons donc pas après cela, ſi nous voyons des Juſtes ſupporter les douleurs les plus aiguës avec une ſérénité de viſage toûjours égale; car qui peut être plus capable de les conſoler, que de ſçavoir que c'eſt Dieu même qui les purifie dans cette maladie, comme l'or dans la fournaiſe, & qu'ils en ſortiront avec un nouvel éclat. *L'Abbé de Monmorel, dans le Diſcours ſur l'Evangile du 18. Dimanche après la Pentecôte.*

Raiſon pourquoy Dieu envoye des maladies aux Juſtes.

Une autre raiſon que peut avoir le Seigneur dans les maladies qu'il envoye aux Juſtes, c'eſt de les preſerver de tomber dans le péché. Telle eſt la foibleſſe de notre nature, ſi grande que nous oublions bien-tôt Dieu, dès que rien ne nous fait plus reſſouvenir que nous ſommes hommes; nous avons beſoin de maladies & d'autres diſgraces, pour nous empêcher de l'abandonner dans le temps même qu'il nous comble de ſes faveurs. Vous devez donc, Juſtes, remercier le Seigneur quand il vous viſite, puiſque ſi vous y prenez garde, lorſqu'il vous a affligez de quelque fâcheuſe maladie, c'eſt que vôtre piété ſe reſſentant de la tranquilité de vôtre état, commençoit à devenir tiede & nonchalante; c'eſt que l'amour propre ſe fortifioit inſenſiblement en vous, & ſi vous étiez reſté plus long-temps dans ce bonheur paiſible, & avec cette ſanté vigoureuſe dont vous joüiſſiez, peut-être auriez-vous fait une chûte funeſte. Que cette réflexion vous porte donc, ſinon à demander au Seigneur de vous envoyer les maladies, dont vous avez beſoin, s'il juge que la ſanté vous puiſſe être nuiſible, du moins vous faſſe recevoir avec joye celles qu'il vous envoye; puiſque vous devez les regarder comme un préſervatif, qui vous étoit néceſſaire pour vous ſoûtenir. Entrez dans les deſſeins, & connoiſſant l'utilité de cette maladie, ſervez vous-en pour vous éloigner du précipice dans lequel vous étiez prêt de tomber. *Le même.*

Il faut dans nos maladies croire que nous avons merité ce châtiment.

Pour nous faire endurer les douleurs les plus aiguës, & les plus longues avec autant de patience que de reſignation à la volonté de Dieu, nous devons nous regarder comme des criminels, qui ſommes dignes, non-ſeulement des peines paſſageres que nous ſouffrons; mais des ſupplices éternels qui devoient être le ſalaire de nos pechez; il faut donc que nous ſoyons convaincus, que Dieu nous envoyant des maladies, nous punit, & par juſtice, puiſque nous les avons meritées, & par amour, puiſqu'il ne nous châtie en ce monde en pere, que pour ne nous pas châtier dans l'autre en juge. Si ces idées

étoient imprimées bien fortement dans nôtre eſprit, bien loin de nous plaindre de ce que nous ſouffrons, nous voudrions ſouffrir infiniment davantage; nous dirions avec le grand ſaint Auguſtin : Coupez, brûlez, tranchez, pourvû, Seigneur, que vous me pardonniez, & que vous me pardonniez éternellement. *Le même.*

Chacun peut attribuer à ſes pechez la cauſe de ſes maladies; mais il ne faut pas en juger de même de celle du prochain. *Jerem.* 44.

Comme tous les maux de cette vie ſont des ſuites du peché, il n'eſt perſonne, qui ne puiſſe attribuer à ſes pechez les maladies qu'il ſouffre. *Tous les maux qui vous affligent aujourd'hui*, dit Jérémie, *vous ſont arrivez, parce que vous avez ſacrifié aux idoles; que vous avez peché contre le Seigneur; que vous n'avez point écouté ſa voix, & que vous n'avez pas marché dans ſa loy, & dans ſes préceptes.* Mais comme il ne nous eſt pas permis de juger nôtre prochain, c'eſt toûjours une témérité criminelle d'aſsûrer que ceux que nous voyons affligez de longues & fâcheuſes maladies, le ſont à cauſe de leurs pechez. Mais afin de nous ſanctifier dans la douleur, il faut, loin de nous abatre dans la maladie, de concevoir de l'horreur de tout ce qui a pû nous la cauſer; il faut reconnoître que ce que nous ſouffrons eſt beaucoup au-deſſous de ce que nous avons mérité. Il faut ſur tout remercier le Seigneur de ce qu'il ſe contente d'une peine qu'il ne dépend pas de nous de ſouffrir ou de ne ſouffrir pas, pour l'expiation d'une infinité de pechez. *Le même.*

Le malheur d'une perſonne qui s'impatiente dans les douleurs de ſa maladie.

Fut-il jamais un état plus funeſte, & plus digne d'être comparé aux ſupplices des damnez, que celui d'un homme qui ſouffre une douleur cruelle, & qui ſe fait un poiſon de ce qui pourroit luy être un remede ſouverain : qui s'impatiente du mal qu'il endure comme étant inſupportable, & qui a tout lieu de croire qu'il ne ſortira de ſon lit que pour être jetté dans un feu éternel; d'où il arrive que ſon ame ne ſouffre pas moins que ſon corps, quelques efforts qu'il faſſe pour s'étourdir ſur les veritez les plus importantes : Or ſi nous cherchons la véritable cauſe de ſon deſeſpoir, nous trouverons qu'il vient de ce qu'ayant toûjours vécu dans le crime, la maladie l'a ſurpris ſous le joug & la tyrannie des paſſions : ſon cœur attaché aux creatures par mille liens differens; ſa conſcience chargée d'affaires ſi embarraſſantes pour le ſalut, qu'elle lui paroît un cahos qu'on ne peut débroüiller. Comme il ſe trouve de plus accablé par la douleur du corps, qui lui ôte la liberté de l'eſprit, il deſeſpere de tout, parce qu'il ne peut pas même penſer à rien. *Le même.*

Comme il faut offrir à Dieu les douleurs de la maladie qu'il nous envoye.

Seigneur, puiſque les maladies peuvent nous être ſi avantageuſes, nous ne vous demandons pas de nous en préſerver; il eſt bien juſte que le corps porte la peine d'un peché, dont il eſt le plus ſouvent la prémiere & la principale cauſe : Mais comme l'immolation de cette partie animale de nous-mêmes ne peut vous être agréable, à moins que l'ame ne vous en faſſe une offrande volontaire; faites, Seigneur, qu'en nous affligeant de telle ou telle maladie, nous reconnoiſſions qu'elle vient de vôtre main; faites que nous la recevions avec une entiere réſignation à vos ordres, afin qu'en faiſant un bon & ſaint uſage ſur la terre, elle puiſſe ſervir à expier nos pechez, & nous meriter une plus grande récompenſe dans le ciel. *Le même.*

Il faut s'abandonner entre les mains de

Penſez que nos vies ſont meſurées, que Dieu en a compté tous les inſtans, & que s'il eſt écrit que nous ne pouvons ajoûter par tous nos ſoins à nôtre grandeur naturelle nous pouvons beaucoup moins prolonger nos jours au-delà des bornes

qui leur ont été preſcrites, parce qu'il ne plaît pas à Dieu qu'ils vivent davantage; que les remedes dont il leur a permis de ſe ſervir, dans l'incertitude & dans l'ignorance de ces momens, n'ont que la force & la vertu qu'il leur plaît de leur donner, & qu'ils doivent dans l'uſage & dans l'application qu'ils en font, attendre avec une ſoûmiſſion profonde & tranquille, l'accompliſſement de ſes volontez. Penſez qu'il n'y a rien de plus digne d'un Chrétien, que de s'abandonner à Dieu dans ſes maladies, & de ſe tirer de la main des hommes, pour ſe mettre uniquement dans la ſienne, afin que ce ſoit lui ſeul qui décide de nôtre vie & de nôtre mort. *L'Abbé de la Trappe, Tome ſecond, des Devoirs de la Vie Monaſtique, ch. 12.*

Dieu dans les maladies.

Que perd un fidele qui s'impatiente dans ſes maladies ? il perd prémierement le ſoulagement qui pourroit l'y adoucir. Secondement, il perd le mérite qui pourroit le récompenſer. Vous reſſemblez à ces peuples dont il eſt parlé au premier livre de l'Hiſtoire des Roys. Le Seigneur les frappoit par des maladies également violentes & honteuſes, parce qu'ils en avoient uſé avec peu de reſpect envers l'Arche d'Aliance ; ils ſouffroient de grandes douleurs, des douleurs qui les humilioient tout inſolens qu'ils étoient : & au lieu de reconnoître le maître qui les invitoit par cette peine à ſe repentir de leur ſacrilege ; au lieu de lui offrir leurs maux pour gagner ſes bonnes graces, ils les ſouffroient avec impatience, & avec indignation, & ne penſoient qu'aux moyens de les ſoulager. *Le P. la Peſſe, Sermon ſur la Perte d'un fidelle qui ſouffre mal.*

Les grands biens dont ſe prive une perſonne qui s'impatiente dans ſa maladie.

Hélas Meſſieurs, que ſeroit-ce que de nous aux yeux de Dieu, ſi pour avoir quelque part à ſon eſtime & à ſon amour, nous étions obligez de faire de ces actions éclatantes & extraordinaires, que les hommes ont coûtume d'admirer? Il en eſt peu parmi nous, qui ayent ou la force, ou l'eſprit, ou l'occaſion de ſe ſignaler. Mais mon Dieu ! quelque mépriſable que nous ſoyons, nous pouvons en ſouffrant les infirmitez qui nous viennent de vôtre part, devenir grand devant vous, & vous nous donnez à tous vôtre grace pour les ſouffrir. Souhaitez, mes chers Auditeurs, de glorifier Dieu par toutes les grandes actions, dont la pieté eſt capable, ſouhaitez de convertir toutes les nations barbares, de ſanctifier tout le monde, de combattre tous les deſordres du ſiécle par toutes les armes de la ſcience, de la Religion & du zele ; mais ſi vôtre foibleſſe, & vos infirmitez arrêtent l'effet de vos vœux, ſongez à ſouffrir avec ſoûmiſſion, avec courage, avec joye, & vous pouvez par là autant glorifier Dieu que ces illuſtres, qui font de ſi grandes choſes, & être du nombre de ceux que le Seigneur honore de ſon eſtime & de ſon amitié. *Le même.*

Nous pouvons autant plaire à Dieu par la patience dans nos maladies, que les autres par les plus éclatantes actions.

Nous avons ſujet de croire dans nos maladies, que Dieu accepte le mérite de la patience chrétienne plus volontiers que de toutes les autres vertus ; parce qu'ordinairement elle n'eſt point expoſée à ces défauts, qui nous rendent ces vertus ſuſpectes. L'illuſion & l'amour propre ne la corrompent pas ſi aiſément ; un fidelle qui ſouffre une douleur violente ſans ſe plaindre, ne ſouffre pas ſans doute par vanité ; celui qui reçoit avec ſoûmiſſion les coups du Seigneur, quel interêt paſſager pourroit-il ſe propoſer en les recevant. Celui qui ſonge à effacer ſes pechez par la douleur qu'il ſouffre, eſt bien éloigné de ſe chercher ſoy-même dans ſon infirmité : De ſorte qu'on peut dire que ſon mérite pur & deſintereſſé ne peut manquer de plaire à Dieu. Le ſacrifice que nous lui offrons

La patience eſt alors plus agreable à Dieu, & d'ordinaire d'un plus grand mérite que les autres vertus.

par la ſouffrance lui eſt toûjours agréable. *Le même.*

La ſatisfaction que l'on fait à Dieu par la patience dans les maladies, n'eſt pas comparable aux peines du Purgatoire & de l'Enfer.

Vous aviez encouru l'indignation de Dieu par vos pechez, il vous auroit condamné aux feux du purgatoire, & peut-être à ceux de l'enfer, & par une ſinguliere faveur, & un coup de ſa miſéricorde, il vous remet cet enfer éternel, il abrege ce purgatoire, & ſe contente de vôtre patience animée de vôtre charité; vous en ſerez quitte pour une ſatisfaction infiniment moindre que celle qu'il auroit exigée de vous, ſi vous n'aviez ſouffert avec patience les douleurs de cette maladie. Or comparez ce que vous auriez enduré avec ce que vous endurez, & vous comprendrez le mérite de vôtre patience. Le Purgatoire! l'Enfer! ô ciel! toutes les peines de cette vie que ſont-elles en comparaiſon? Tout ce que les hommes enſemble peuvent ſouffrir n'approche pas de la douleur de quelques momens paſſez dans ces feux devorans que la colere d'un Dieu a allumez. Je vous vois attaché à ce lit, accablé de triſteſſe & de douleur. Ah! ſi vous ſçavez endurer vôtre mal, mon cher Auditeur, voulez-vous que je vous plaigne? Vous éteignez le purgatoire, vous éteignez l'enfer, & vous voudriez qu'on regretât vôtre ſort? ſoyez malade, ſouffrez les douleurs les plus cuiſantes, plûtôt que de tomber dans ces abîmes épouvantables où vos pechez vous auroient conduit. *Le même.*

Quelle gloire & quelle récompenſe Dieu prépare à ceux qui ſouffrent leurs maladies patiemment.

Si la meſure de nôtre récompenſe & de nôtre gloire dans le ciel, ſe doit régler ſur la grandeur de nos ſouffrances ſur la terre; quelle récompenſe ne recevra point ce malade qui durant pluſieurs années a langui, ne recevant du ſoulagement que des ſervices des perſonnes robuſtes, de ſa longue infirmité, ayant à ſouffrir les reproches, la negligence d'une parenté ingrate, l'oubli des faux amis, à qui il eſt devenu en même temps haïſſable & inutile; la dureté des perſonnes, à la mercy deſquelles il s'eſt vû reduit, pour prolonger ſon agonie plûtôt que ſes jours; cependant toûjours patient, doux, reconnoiſſant, toûjours diſpoſé à vivre pour endurer; toûjours baiſant les chaînes, dont il a plû à Dieu de l'attacher à un lit affreux. Quel poids de gloire! quel amas de merite! quelle récompenſe dans le ciel! trouvera-t-il des termes aſſés forts pour remercier ſon Sauveur, qui lui a fait part de ſes ſouffrances, pour lui faire part de ſa gloire. *Le même, dans le Sermon du Jugement dernier.*

Durant la ſanté on ſonge plus ordinairement aux plaiſirs de la vie, &c.

Quand le corps n'a rien à ſouffrir, & qu'il peut avec liberté goûter les délices, l'ame occupée des plaiſirs qu'elle partage avec lui, perd ſon élevation & ſa nobleſſe. Au contraire, qui n'éprouve pas que l'ame penſe tout autrement, quand le corps vient à languir dans la douleur: elle rentre, pour ainſi dire, dans ſes droits & dans ſa liberté; les objets qui lui cachoient la vérité ont diſparu; les nuages qui l'empêchoient de regarder le ciel ſont diſſipez; & à moins qu'elle ne ſoit tout-à-fait eſclave d'une brutale accoûtumance de ne ſonger qu'à la terre, elle attachera ſes regards au ciel; elle s'efforcera de ſe réünir à Dieu, & ſes réfléxions ſeront ſaintes & ſpirituelles. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

La maladie nous convainct qu'il ne faut point compter ſur la

Lorſque nous ſommes affligez de quelque fâcheuſe maladie, on ne nous dit plus en général que la ſanté eſt un bien fragile, ſur lequel il y a peu de fond à faire, que les tempéramens les plus robuſtes peuvent être alterez par les plus legers accidens, & que quand une fois on a perdu ce tréſor, on n'eſt plus rien dans la vie. Tandis que vous joüiſſez d'une ſanté parfaite, que vous avez des

forces,

forces, de la vigueur, ces reflexions vous touchent peu, l'expérience d'autrui ne vous détrompe pas; mais une longue maladie que Dieu vous envoye, vous convainct personnellement de cette verité. C'est à vous qu'il adresse la parole, comme il fit à David, par la bouche de Nathan : *Tu es ille vir* Il vous apprend par-là que vous ne devez plus compter sur les douceurs de la vie, en vous ôtant le goût des plaisirs; en vous éloignant des affaires, dont vous devenez incapable, il vous fait une leçon continuelle du détachement du monde; en vous bannissant du commerce, & des assemblées, il vous fait entendre que vous n'êtes plus censé au nombre des vivans. Une infirmité habituelle vous accoûtume peu à peu à mourir à tout; elle vous fait sentir à tous momens, par ses atteintes douloureuses, par des langueurs mortelles, & par l'oubli des hommes, que le monde n'est plus rien pour vous, quelque beau & quelque agréable qu'il soit pour les autres. *Monsieur Tiberge, dans sa Retraite, sixiéme jour.*

Les maladies sont une des plus grandes disgraces de la vie, & pourquoy.

On peut dire en jugeant des maladies par ce que nous voyons, qu'elles sont une des plus grandes disgraces de la vie; c'est un mal qui afflige l'homme tout entier; car elles se communiquent à toutes les parties de nôtre corps, & affoiblissent tous ses organes & tous ses sens; elles nous rendent inutiles à toutes sortes d'emplois & de fonctions. Elles abatent nos forces, & nous jettent dans une langueur & dans une défaillance, qui nous menace de mort à tout moment; elles nous mettent dans une impuissance de nous soulager, & de nous secourir nous-mêmes; elles nous réduisent à dépendre de tout le monde, & à avoir besoin de ceux-mêmes que nous assistions auparavant. Elles affoiblissent aussi tres-souvent nôtre esprit, & le privent de son activité ordinaire; elles obscurcissent nôtre entendement, & sont cause qu'il nous est impossible de nous appliquer à rien de solide; elles nous donnent de l'éloignement pour tout ce qui avoit coûtume de nous plaire: elles nous portent à rechercher mille choses inutiles; elles font enfin que nous craignons extraordinairement la mort, lorsque nous ne devrions penser qu'à nous y préparer. *Livre intitulé, le Chrêtien dans la tribulation & dans l'adversité.*

Les maladies sont souvent cause que des pécheurs d'habitude, que des pécheurs qui fermoient les yeux à la lumiére, & qui sembloient avoir été livrez à l'égarement d'un esprit dépravé & corrompu, rentrent en eux-mêmes, & font de sérieuses réfléxions sur leur conduite passée, condamnent leurs désordres, renoncent à leurs plaisirs & à leurs débauches, & embrassent la vertu de tout leur cœur. Elles sont une pénitence que leur impose Dieu lui-même par miséricorde, afin de les purifier, & de leur donner moyen de racheter leurs péchez, & de satisfaire à la souveraine justice. Elles perfectionnent leur vertu, par la pratique de leur patience, & elles leur font acquerir de nouveaux mérites devant Dieu. *Le même.*

Les maladies sont souvent la cause de la conversion des grands pécheurs.

Il seroit difficile de rapporter toutes les utilitez que nous pouvons retirer des maladies. Elles détachent les hommes des plaisirs des sens, des biens temporels, & de la vie même, qui commence à leur paroître dure & amere, & en même temps qu'elles les dégoûtent de toutes les choses d'icy-bas, elles les portent à soûpirer après la vie future, où ils seront affranchis de toutes miseres, & de douleurs, & où ils joüiront d'une felicité éternelle que rien ne

Elles nous détachent des biens de cette vie.

L. 1. de pœnitentia c. 12. pourra troubler ni alterer. Saint Ambroiſe nous enſeigne que les maladies fortifient & perfectionnent nôtre ame, au même temps qu'elles abatent & détruiſent nos corps, parce qu'elles mortifient nôtre concupiſcence, & qu'elles amortiſſent nos paſſions, qui la faiſoient pancher vers la terre. Ainſi S. Paul dit: lorſque je ſuis foible, c'eſt alors que je ſuis fort, quoique l'homme extérieurſe détruiſe en nous, néanmoins l'homme intérieur ſe renouvelle de jour en jour. *Le même.*

Les maladies nous préſervent de pluſieurs péchez. *Auguſtin. tract. 7. in Joannem.*

C'eſt encore pour nous convaincre de l'utilité, & du bonheur des maladies, que les ſaints Docteurs de l'Egliſe nous aſſûrent qu'elles nous garentiſſent ſouvent de pluſieurs péchez, dans leſquels nous tomberions peut-être, ſi nous étions forts & vigoureux, & ſi nous joüiſſions d'une parfaite ſanté. Combien y a-t-il de gens, dit ſaint Auguſtin, qui étant couchez malades dans un lit, conſervent leur innocence, & qui s'emporteroient à de grands crimes, s'ils étoient ſains & vigoureux? Combien en voit-on à qui la ſanté eſt préjudiciable? Une infinité de jeunes gens ſe plongeroient dans la débauche, & dans des voluptez infames, s'ils n'étoient retenus par des infirmitez corporelles. Une infinité de femmes vivroient dans le luxe, & dans les pompes du ſiécle, & ne mettroient point de bornes à leur vanité, ſi elles n'étoient actuellement malades; & enfin, une infinité de perſonnes ne penſeroient qu'à contenter leurs paſſions, ſi elles en avoient la force, & ſi leur ſanté le pouvoit permettre; mais les maladies mettent un frain à leur concupiſcence, & les forcent, pour ainſi dire, d'être innocens: Au moins elles ne leur permettent pas d'executer leur mauvaiſe volonté. Les maladies ſont donc avantageuſes aux Chrêtiens, puiſqu'elles les éloignent des pompes & des vanitez du ſiécle, des plaiſirs du monde, & de toutes ſortes de crimes, qu'elles arrêtent le cours de leurs paſſions, qu'elles les fortifient contre les tentations du demon, & qu'elles deffendent leur innocence. *Le même.*

En ſouffrant les maladies avec patience, nous faiſons de nos corps une hoſtie vivante que nous offrons à Dieu. *Ad Roman. c. 12.*

Saint Paul écrivant aux Romains, leur dit, je vous conjure, mes freres, par la miſéricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hoſtie vivante, ſainte & agréable à ſes yeux. C'eſt là ſans doute l'occupation de tous les fideles: il faut qu'ils ſacrifient continuellement leurs corps à la ſouveraine majeſté, par les auſtéritez de la pénitence, & par la pratique de toutes les vertus chrêtiennes; qu'ils lui offrent ſans ceſſe leurs membres, leurs ſens, leur vie; qu'ils le reconnoiſſent pour le ſouverain arbitre de la vie & de la mort; qu'ils le prient de diſpoſer ſelon ſa ſainte volonté de tout ce qui leur appartient. L'on peut dire néanmoins que les malades ſont encore plus obligez d'avoir cette diſpoſition, & que leurs douleurs, leurs défaillances, & tout ce qui ſe paſſe en eux, les y incitent à tous momens, parce qu'ils ſe voyent à tous momens prêts de périr: Ils ſentent leurs forces diminüer de jour en jour; ils ſont expoſez à mille accidens, qui ſont capables de les conduire au tombeau, & la mort les environne de toutes parts. S'ils veulent donc profiter de cet heureux état, ils doivent avoir ſoin que leur vie foible & languiſſante ſoit un ſacrifice continuel. Ils doivent offrir à Dieu leurs corps accablez de douleur, & conſumez par les ardeurs de la fiévre; ils doivent lui offrir dans leurs lits, comme ſur un autel myſterieux, tout ce qu'ils ont, & tout ce qu'ils ſont. *Le même.*

Sentimens de

Voicy les ſentimens de réſignation que doit avoir un malade. Seigneur,

je ne ſuis plus capable de mes fonctions ordinaires ; je ne puis plus vous ſervir, ni vous viſiter en la perſonne des pauvres, des infirmes, & des priſonniers ; je ne puis plus aſſiſter le prochain, & lui rendre les bons offices qu'il recevoit autrefois de ma part ; je ne puis pratiquer les œuvres de piété qui avoient coûtume de m'occuper & de remplir mon temps ; je ne puis plus jeûner, réciter mes priéres, ni faire de ſaintes lectures ; je ne puis plus rien entreprendre pour la gloire de vôtre nom, ni pour le ſervice de vôtre Egliſe, parce que je me trouve dans une défaillance générale, & que je ſuis ſur le point d'entrer dans l'éternité. Mais il me reſte encore un corps, & je vous l'offre de toute la plénitude de mon cœur. Recevez le ſacrifice que je vous fais. Je regarde tous les ſymptomes de ma maladie, comme autant de circonſtances de mon ſacrifice ; je me ſoûmets à toutes les douleurs que vous m'envoyez, comme au glaive qui doit immoler ma victime, & je m'eſtime heureux ſi vous daignez la recevoir ; & ſi pour la conſumer, vous allumez dans mon cœur le feu d'une charité ardente, le ſacrifice ne peut manquer de vous être agréable. *Le même.*

réſignation qu'un Chrêtien doit avoir dans la maladie.

Nous devons être perſuadez que les douleurs & les ſouffrances de nos maladies ne ſont rien par elles-mêmes, qu'elles ne peuvent être d'aucun merite devant Dieu, & qu'elles ne nous procureront point la gloire éternelle, à moins qu'elles ne ſoient relevées par le prix infini du ſang du Sauveur. Ainſi il faut les unir à celles de cet homme Dieu, les préſenter au Pere Eternel par ſes mérites, & lui dire en même temps : Je ſçai, Seigneur, que mes douleurs ne ſont pas dignes de vous être préſentées, & qu'elles ne méritent pas même que vous y faſſiez attention ; mais la foy m'apprend qu'elles deviennent grandes & précieuſes, & en quelque maniére infinies, étant unies à celles de JESUS-CHRIST, & que vous ne pouvez alors les rejetter. *Le même.*

Il faut unir les douleurs de nos maladies avec les ſouffrances du Sauveur.

Il faut faire entendre à ceux qui ſe ſentent attaquez de quelque maladie, qu'ils doivent entrer avec plénitude de cœur dans les deſſeins de Dieu ſur eux, & comme il les rend malades, afin que la douleur que leur mal leur fait ſouffrir, exprime celle que JESUS-CHRIST a endurées ſur la croix, qu'ils lui ſoient plus conformes, & qu'ils en deviennent plus parfaits, & plus ſaints. Ils doivent recevoir les maladies qui leur arrivent, non-ſeulement avec réſignation, mais encore avec action de graces. Qu'ils doivent conſidérer les douleurs qui les affligent, comme des remedes que Dieu leur applique pour la guériſon de leur ame. *Dans la Vie de l'Abbé de la Trappe.*

Avis, & véritez qu'il faut faire entendre aux malades.

La ſanté eſt un bien qu'on ne peut aſſez eſtimer, & dont on ne connoît point la valeur qu'on ne l'ait perduë : comme c'eſt un bien qui ne donne point de peine à acquerir qui ſe peut conſerver ſans beaucoup de travail, & qui n'a ni envieux ni voleurs à craindre, on n'y penſe quaſi point. C'eſt le plus grand, & le plus précieux de tous les biens naturels, qu'on doit préferer aux richeſſes, aux dignitez & aux emplois les plus honorables, & qui va preſque d'égal avec la vie : car s'il falloit acherter l'une ou l'autre, ou qu'elles ſe puſſent ſeparer, je ne ſçay à laquelle on devroit penſer la prémiere. Ce qui eſt certain, eſt que rien ne nous coûte, quand il y a eſpérance de la recouvrer, perſuadé que l'on eſt, que ce n'eſt pas vivre, mais languir, & eſtre privé de toute la douceur de la vie, que de la paſſer dans de continuelles infirmitez : c'eſt une mort lente, qui

L'eſtime qu'on doit faire de la ſanté, & le ſoin raiſonnable qu'on en doit prendre.

eſt d'autant plus cruelle, qu'elle eſt plus longue, & l'on peut dire que lorſque la ſanté ne ſe rencontre point, tous les autres biens ſont comptez pour rien, parce qu'on n'en jouit, ou du moins que ce ſeul & unique bien, dont Dieu favoriſe ordinairement les pauvres, peut égaler tous les autres. Auſſi ne peut-on blâmer le ſoin qu'on prend de le conſerver, pourvû qu'il ſoit moderé, & qu'il ne dégénere point en molleſſe, & en oiſiveté. Mais quand on le prend pour mieux s'acquiter de ſon employ, ou d'un miniſtere pour lequel on a beſoin de forces, & de ſanté, c'eſt une prudence, & une ſageſſe que tout Chrétien doit avoir, & l'on ne peut exempter de péché, une perſonne, qui par ſon peu de moderation, ſe mettroit en état de ne pouvoir remplir ſes obligations, ni s'acquiter de ſes devoirs. *Pris du livre intitulé, la Famille Sainte du Pere Cordier, tome 3. ch. 16. §. 3.*

Réfléxions qu'il faut faire durant la maladie.

Quel mal peut-il arriver à un homme qui ſe voit alité, de repaſſer un peu ſérieuſement ſur ſa conduite, & de ſe dire a ſoy-même : on nous aſsûre que Dieu nous parle particulierement dans les maladies, & nous inſtruit par là de bien des choſes qu e nous ne concevons pas aſſez quand nous ſommes en ſanté; ne m'a-t-il point envoyé celle-cy pour m'apprendre quelque choſe, qu'il ne m'a point encore bien déclaré, ou que par ma faute, je n'ay pas bien entenduë ? Grand Dieu ! faites-moy donc connoître vôtre volonté ? Parlez, Seigneur, car vôtre ſerviteur écoute. Si ce petit exercice ſe pratique ſouvent, il ne peut manquer de produire un fruit conſidérable. L'un connoîtra que Dieu veut qu'il ſe retire de cette compagnie dangereuſe ; l'autre qu'il ſe corrige de cette mauvaiſe humeur, de cette colere, de cette preſomption : Celui-cy verra qu'il eſt engagé depuis long-temps dans un commerce trop libre, où il court riſque de ſe corrompre ; cet autre qu'il a contracté une mauvaiſe habitude de jurer, de médire, & de dire ce qu'il penſe de tout le monde. D'autres verront qu'ils n'ont jamais bien réglé leur conſcience, & qu'ils ont beſoin d'une bonne confeſſion de toute leur vie. Hé Dieu ! que ſerois-je devenu, ſi cette maladie m'avoit conduit au tombeau ; voilà les ſérieuſes réfléxions qu'il faut faire. *Le même.*

La multitude des maladies auſquelles l'homme eſt ſujet.

Il eſt impoſſible de compter à combien de ſortes de maladies la nature a aſſujeti le corps de l'homme. Le monde eſt rempli de livres des Medecins, qui nous en apprennent les noms & les remedes ; leur ſcience s'augmente tous les jours, par la nouveauté des maux, & ce ſiécle eſt infecté d'un nombre prodigieux de maladies, qui ont été ignorées dans tous les ſiecles paſſez. Entre tous les remedes qu'on apporte à toutes ces ſortes de maladies, à peine y en a-t-il un qui ſoit agréable ; pluſieurs ſont plus fâcheux même que la maladie, & pour éviter un tourment, il faut ſouvent paſſer par un tourment

La compaſſiõ que nous devons avoir pour les malades.

encore plus rude & plus fâcheux... Ainſi quand je conſidére une grande partie du monde qui gemit, & qui ſe plaint ſans ceſſe des maux qu'il endure; quand je vois les hôpitaux, les places publiques, & quelquefois même les grands chemins tellement pleins de miſérables ; qu'ils ſurpaſſent de beaucoup en nombre de ceux qui ſont malades dans leurs maiſons ; je me figure cette piſcine de l'Evangile, toute entourée de galeries, où l'on ne voyoit que boiteux, qu'aveugles, que paralytiques, & que pareilles gens, qui attendoient le moment que l'Ange viendroit agiter l'eau. Or quelle eau peuvent demander de nous

tous ces malades, dont le monde eſt plein, ſi ce n'eſt celle que la charité & la compaſſion doivent faire couler de nos yeux à la vûë de tant de maux ? Car ſi tout homme eſt nôtre prochain, chacun ne devroit-il pas ſe repréſenter cette multitude inombrable de malheureux étendus ſur toute la face de la terre, languiſſans, crians au ſecours, & ſonger qu'ils lui touchent de fort près, & qu'il ne peut ſe diſpenſer au moins de priet pour eux s'il ne peut les ſoulager autrement. *Pris partie de Grenade, & partie de Bellarmin dans l'Opuſcule du Gemiſſement de la Colombe.*

C'eſt un ſpectacle digne de Dieu, des Anges & des hommes de voir des Saints attaquez de maladies, & preſſez par la violence de la douleur. Bien loin de pâlir à la vûë & dans le danger de la mort, ils ſe ſentent enflammez du déſir de joüir du ſouverain bonheur qu'ils eſperent, & qui leur eſt préparé ; ils s'en approchent avec joye ; ils forment dans leur cœur mille actes de réſignation aux ordres de Dieu, & voudroient avoir mille vies, afin de les lui immoler toutes, pour les péchez de leur vie paſſée, & en reconnoiſſance de la vie, qu'il a bien voulu perdre pour leur amour. Les ardeurs de la fiévre ſont le feu qui embraſe leur charité, en conſumant leur corps, qui appeſentit l'eſprit, & qui l'empêche de s'élever à Dieu : les incommoditez de la maladie, & le ſecours des remedes auſſi fâcheux que la maladie même, ſont autant de pierreries, qui enrichiſſent la couronne de leur patience, par les moyens qu'ils leur donnent d'en former les plus beaux actes. *Autheur anonyme.*

De ceux qui ſouffrent avec murmure & impatience les douleurs de leurs maladies.

Hélas ! combien y a-t-il de perſonnes malades, de qui l'on peut dire qu'ils offrent plûtôt une victime au demon qu'à Dieu, dans les douleurs qu'ils ſouffrent ! Ils ſouffrent comme ſouffrent les damnez, en murmurant, en blaſphemant contre Dieu, & contre ſa divine providence ; & ils ne ſe ſervent de leurs douleurs paſſageres, que pour s'attirer des douleurs éternelles. Il n'eſt pas en vôtre pouvoir, miſérables ! de ne pas ſouffrir dans vôtre maladie ; vos impatiences, vos chagrins, vos emportemens, ne feront qu'augmenter vos douleurs, bien loin de les diminüer ; mais il eſt en vôtre pouvoir de mériter le ciel par vôtre patience. Souffrez donc pour Dieu, puiſque c'eſt pour vous une néceſſité de ſouffrir ; ſouffrez pour expier vos péchez, afin que vos douleurs ſoient ſuivies d'une éternité de plaiſirs. *Eſſais de Sermons pour le Jeudy de la troiſiéme ſemaine de Carême.*

Maladies publiques ; peinture des miſeres qu'õ voit alors.

Repréſentez-vous ces temps malheureux, où les aſtres ne verſent que de malignes influences ; où la terre eſt ſeche & aride ; où l'air devient mortel, & ſemble porter des impreſſions de maladies & de la colere de Dieu. Temps funeſte, où l'on vit ſans compagnie ; où l'on ſouffre ſans eſpetance ; où l'on ſe ſépare de ce qu'on cherit le plus ; le pere de ſes enfans ; le mari de ſa femme, & où les gens de bien, quelque pitié qu'ils ayent, gardent toute leur charité pour eux-mêmes. Cette ville ſi riche, ſi belle, ſi peuplée, gemiſſoit ſous ce fleau, qui lui enleva plus de vingt mille ames. Les riches cherchoient dans des retraites éloignées leur sûreté ; les pauvres qui étoient contrains d'y demeurer, étoient ou conſumez par la faim, ou exterminez par la maladie, & Milan n'étoit qu'un cemetiere pour les morts, & un hôpital pour les vivans. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que les aſſiſtances ſpirituëlles manquoient à ceux qui étoient frappez de peſte ; la crainte de la mort avoit diſperſé

les Paſteurs; perſonne n'oſoit donner le pain de vie aux mourans, qui ſouffroient, pour ainſi dire, une double mort. *Monſieur Flechier, dans le Panegyrique de ſaint Charles.*

Comme les uns uſent bien & les autres mal des maladies.

On peut conſidérer la maladie par rapport à deux ſortes de perſonnes, à ceux qui ont peu de vertu, & à ceux qui en ont beaucoup. Les prémiers d'ordinaire ne profitent point des maladies, parce qu'ayant l'ame foible, quand le corps eſt attaqué par la douleur, ils ſe laiſſent aiſément aller aux plaintes, & au chagrin, s'impatientent, déſirent avec empreſſement la guériſon & les remedes, ne ſongent qu'à chercher du ſoulagement & de la conſolation, & tombent dans le relâchement. Que ſi quelquefois ſe voyant proche de la mort, pénétrez de la crainte des jugemens de Dieu, ils ſe déterminent à une nouvelle vie, c'eſt une grace que Dieu fait à quelques-uns, & qui n'eſt pas ordinaire: la plûpart au ſortir de la maladie, ne ſongent qu'au bien de la vie, qu'ils s'étoient vû ſur le point de perdre. Quand ils ont repris leurs forces, ils ne penſent qu'à joüir de la vie & des douceurs qu'elle préſente. C'eſt ce que les gens de peu de vertu remportent de leurs maladies. Mais ceux qui étoient tout-à-fait à Dieu en tirent de grands avantages. L'ame ſe reſſent de l'abatement du corps, & n'eſt plus capable de pluſieurs effets de la grace: on ſe trouve comme éloigné de Dieu; il ne reſte que la foi nüe, & on eſt remis dans l'état commun des Chrétiens: Rien ne ſe préſente ſur quoy on puiſſe s'appuyer que la bonté de Dieu & les merites du Sauveur. Cet état ſert merveilleuſement à purifier l'ame. Quand on revient d'un état ſemblable, on en ſort avec un eſprit tout humilié, avec un cœur parfaitement dégagé de ſoy-même, & de tous ſes interêts; on ne cherche plus que Dieu purement, & on ne déſire plus rien que mourir. *Le Pere Surin, tome ſecond de ſes Dialogues Spirituels.*

L'utilité des maladies dont la gueriſon dépend de Dieu.

Les maladies ſont les moyens dont Dieu ſe ſert pour nous punir, & pour nous purifier de nos péchez; l'on peut même dire que ce ſont des remedes qu'il applique à nos ames, ou pour leur conſerver la ſanté, ou pour la leur rendre, lorſqu'elles ont été aſſez malheureuſes pour la perdre. Comme c'eſt lui ſeul qui nous donne la vie, & la ſanté; c'eſt auſſi de lui qu'il faut attendre l'une & l'autre. Les peines, & les ſoins que nous prenons pour cela, n'ont ni l'effet, ni l'utilité que nous nous imaginons, & ſouvent les remedes augmentent les maux, au lieu de les guérir. *L'Abbé de la Trappe, tome 1. de ſes Maximes Chrêtiennes.*

Il faut une grande vertu, pour ſouffrir patiemment les langueurs d'une longue maladie.

Quoique l'on ſçache qu'il faille en toutes choſes ſe remettre dans la main de Dieu, & lui abandonner ſon ſort pour le temps comme pour l'éternité; cependant il eſt rare de conſerver aſſez de vertu & de fermeté pour être à l'épreuve de l'ennui, & de l'abbatement que peut cauſer une mauvaiſe ſanté, lors qu'on ne voit pas qu'elle ſe rétabliſſe, & de ſe préſerver de la multitude & de la malignité des tentations qui ſont inſéparables des maux & des langueurs, quand elles ont de la ſuite & de la durée. *Le même.*

Les maladies ſont des occaſions de ſatisfaire à Dieu pour nos péchez, &c.

Les maladies que Dieu nous envoye, ſont quelquefois les ſeules occaſions qu'il nous offre de lui ſatisfaire pour les péchez que nous avons commis pendant que nous joüiſſions d'une pleine ſanté, & ſi nous ne les recevons pas dans un eſprit de pénitence, elles nous deviennent inutiles. De plus, elles ſont autant d'épreuves de nôtre fidelité & de nôtre réſignation, & ſi nous ne

les acceptons pas dans cette vûë, nous tombons dans une eſpece de rebellion, & d'infidelité, qui ſont de nouvelles cauſes de nôtre réprobation ; au lieu que quand nous recevons les maladies dans cet eſprit, nous trouvons dans la peine même de nos péchez, dequoy les expier. *Pris des Sermons Moraux ſur ce ſujet.*

Il faut dans les maladies agir ſelon les maximes de l'Evangile.

Du temps de ſaint Auguſtin, les fideles qui avoient la fiévre, ou qui ſouffroient d'autres douleurs, avoient coûtume de prendre le livre de l'Evangile, & de le mettre ſur leurs têtes, ou ſur la partie affligée. J'approuve fort cette coûtume, dit ce Pere : mais je me réjoüirois encore davantage, ſi vous mettiez cet Evangile ſur vôtre cœur. O que vous y trouveriez de grands ſecrets pour profiter de vos maladies ; vous y trouveriez qu'il faut pratiquer la patience, la réſignation à la volonté de Dieu, &c. *Le même.*

La maladie eſt le plus puiſſant moyen dont Dieu ſe ſert pour convertir le pécheur.

Pour convertir un pécheur, il faut avant toutes choſes fléchir l'obſtination de ſa propre volonté, qui s'attache opiniâtrément à la créature, dont elle eſt ſi charmée, qu'elle ne peut ſe réſoudre à s'en défaire. Pour cet effet, Dieu employe les inſpirations, les lumiéres, les ſermons, les avertiſſemens, les menaces, & cent autres moyens que lui inſpirent le zele ardent qu'il a de nôtre ſalut. Pendant qu'un homme joüit de la ſanté du corps, tous ces remedes n'ont pas beaucoup d'effet ſur ſon eſprit ; le monde, la chair, les voluptez ſenſuelles, ont des attraits ſi forts, qu'il lui eſt difficile de les quitter, & plus on le preſſe, plus il ſe roidit contre les avertiſſemens ſalutaires qu'on s'efforce de lui donner. Mais la maladie eſt une épée de feu, qui tranche tous ces biens. Le pitoyable état, où il ſe trouve, eſt un argument convaincant, une raiſon pratique qui le convainct par les ſens, & qui lui montre par ſa propre expérience, quelle eſt la vanité de toutes les choſes de la terre ; il voit clairement que les richeſſes ne le peuvent garentir des traits de la mort ; que ſes amis ſont trop foibles pour le tirer de ſes mains ; Voilà pourquoy il lui eſt plus aiſé de s'en détacher par la maladie. *Le Pere Noüet dans ſes Méditations.*

Dans la maladie on ſe ſouvient de la mort & de l'éternité.

Deux choſes ont coûtume d'étouffer durant la ſanté tous les ſentimens de la crainte de Dieu ; l'eſpérance d'une longue vie, & l'oubli de l'éternité. Pendant que le pecheur ſe porte bien, la penſée de la mort n'entre guere dans ſon eſprit, ou ſi elle y entre, elle n'y peut faire d'impreſſion, parce qu'il la regarde comme un mal fort éloigné. De là vient que la juſtice de Dieu, qui l'attend à ce redoutable moment, ne le touche non plus que s'il ne devoit jamais rendre compte de ſes déportemens ; mais quand il ſe voit étendu ſur un lit, foible, languiſſant, épuiſé de forces, & accablé de douleurs, alors il ſe ſouvient qu'il eſt mortel, & ſe voyant ſi près de cet effroyable paſſage, qu'il n'avoit pas encore bien reconnu, il ne ſe peut faire qu'il ne ſoit ſaiſi d'une extrême frayeur, qui l'oblige de penſer au danger où il eſt, & mettre ſon ſalut en ſûreté. Voilà le chemin le plus court, par où la divine miſéricorde ramene les gens du monde, & les engage à ſon ſervice. Ce libertin n'auroit de dix ans penſé à faire pénitence, ſi Dieu ne lui eût envoyé une fiévre dangereuſe, qui l'a effrayé, & qui la fait rentrer dans ſon devoir. *Le même.*

Le Fils de Dieu afflige le corps de

Les Médecins ont coûtume de bleſſer une partie du corps pour guerir l'autre ; ils ouvrent la veine du bras, qui n'eſt pas malade, pour ſoulager la tête qui eſt attaquée ; ils appliquent le bouton de feu aux parties extérieures, pour

maladie pour guerir l'eſprit.

ſauver les parties nobles ; ils dechirent la playe pour la refermer, & comme dit ſaint Jerôme, le ſecret de leur ſcience conſiſte à rendre la ſanté par la douleur : *Artis Medicorum eſt per dolorem reddere ſanitatem.* Le Fils de Dieu qui eſt le Médecin des ames, garde la même methode pour la gueri on des pecheurs ; il frappe la chair pour guérir l'eſprit, & de la maladie, qui eſt un acheminement à la mort du corps, il fait une excellente diſpoſition à la vie de l'ame. *Le même.*

L'utilité & les avantages de la maladie.

2. *Ad Cor.* 12.

Les ſaints Peres enſeignent que la maladie eſt l'école de la ſageſſe chrêtienne, l'élement de la vertu, où l'eſprit prend une nouvelle vigueur, & le grand reſſort de la grace, qui redouble ſes forces par les foibleſſes de la nature : *Cum infirmor, tunc potens ſum.* Lorſque je ſuis foible, dit ſaint Paul, c'eſt alors que je ſuis fort ; jamais je n'ay plus de vigueur d'eſprit, que lorſque mon corps eſt épuiſé de maladies, & abatu de foibleſſe. De plus la maladie eſt une défaite générale de tous les vices, par une victoire de la grace ſur toutes les paſſions de l'ame, un triomphe de l'ame ſur tous les appetits de la chair. Alors le voluptueux penſe plus à guérir qu'à prendre ſes plaiſirs ; l'avare n'a plus d'autre tréſor ni d'autres richeſſes qui le tentent que la ſanté. L'ambitieux ſe voyant couché ſur un lit, perd ſes deſſeins de vanité qui le portoient au deſſus des nuées ; le gourmand devient ſobre pour échaper la mort ; l'envieux borne ſa jalouſie au ſeul bien de la vie, qu'il tâche de prolonger ; le vindicatif donne treve à ſes inquiétudes, & les douleurs du corps adouciſſent l'aigreur de ſon eſprit. C'eſt donc un ſingulier benefice de Dieu de nous laiſſer les infirmitez du corps, pour arrêter l'impétuoſité de nos paſſions. *Le même.*

Pendant la maladie, on penſe à Dieu, qu'on oublie ſouvent pendant qu'on eſt en ſanté.

Pendant qu'un homme eſt en ſanté, les veritez de la foy n'ont pour l'ordinaire que de foibles lumiéres, qui n'échauffent point le cœur ; mais la maladie le reveille, & lui donnant occaſion de penſer à l'éternité, le fait réſoudre à mieux vivre, pour éviter ce qu'il craint. Pendant qu'il ſe porte bien, ſon eſprit eſt tellement occupé des affaires du monde, qu'il ne penſe point à la priére ; & quand on parle d'oraiſon aux perſonnes du ſiécle, ils n'ont point d'autre réponſe à nous faire, ſinon que l'embarras du monde ne leur laiſſe point de temps qu'ils y puiſſent donner : Mais lorſque cet homme eſt arrêté par l'infirmité du corps, comme un priſonnier de la juſtice de Dieu, il ſe tourne comme naturellement vers ſon Créateur, pour lui demander ſecours, & lui dire avec David : *Miſerere mei, quoniam infirmus ſum. Le même.*

Pſalm. 6.

La maladie humilie les perſonnes les plus ſuperbes.

Dans une parfaite ſanté, la pratique de l'humilité eſt une leçon difficile à apprendre, ſur tout quand on eſt dans l'honneur, & qu'on a de grands biens ; mais la maladie eſt un état de dépendance, qui humilie les grands auſſi-bien que les petits. Donnez-moy l'homme du monde le plus puiſſant, & le plus riche, quand il devient malade, il devient eſclave de toutes les créatures, & petit comme un ver de terre ; il faut qu'il dépende d'un ſerviteur, tout maître qu'il eſt ; car ſans lui, il ne ſçauroit ſe remüer ; il faut qu'il obéïſſe au Médecin, qui lui preſcrit des diettes, & des ordonnances fâcheuſes : Il eſt ſujet aux changemens des temps ; il eſt ſuſceptible des impreſſions de l'air ; la préſence de la mort, & le danger où il eſt de tomber bien-tôt ſous ſon pouvoir, lui fait connoître qu'il n'a rien en ce point au-deſſus du dernier des hommes ; qu'il n'eſt qu'un peu de pouſſiere comme les autres, & que ces grands coloſſes

de

de vanité, que la fortune éleve ſi haut, n'ont que des pieds de bouë, que le moindre choc eſt capable de renverſer. *Le même.*

Dieu punit ordinairement par les douleurs du corps, les plaiſirs du corps.

Vous êtes peut-être accablé de douleurs aigües & violentes? Ah! vous aimiez trop les plaiſirs du corps; vous avez offenſé Dieu par les délices, il vous punit par les douleurs de la chair; il fait ſervir à ſes vengeances, ce que vous avez fait ſervir à vos crimes: vous avez peché par les ſens, il vous fait ſouffrir par les ſens. Vos langueurs, dites-vous, ruinent vos affaires, & renverſent vôtre fortune. Que veulent dire ces paroles, ſinon que ſi vous aviez de la ſanté, vous ſeriez auſſi ardent à courir après les vanitez du monde que les autres. Que d'intrigues ne feriez-vous pas, ſi vous pouviez porter vôtre corps où l'ambition porte vôtre eſprit. Que d'excès ſi vous aviez des forces & de la ſanté. *Le même.*

Il eſt bien juſte de ſouffrir par de douloureuſes maladies la peine de nos pechez, & de ſouffrir pour Dieu, qui a ſouffert pour nous.

Qui a-t'il de plus juſte, que de ſouffrir avec ſoumiſſion la peine de nôtre peché, que de vouloir ce que Dieu veut, que de lui rendre la pareille, en lui offrant peines pour peines, douleur pour douleur, ſouffrances pour ſouffrances, non pas à la vérité comme les autres débiteurs, qui s'acquittent en payant leurs dettes; car plus nous ſouffrons pour Dieu, plus nous lui ſommes obligez. Quelle conſolation de pouvoir quelquefois, & ſouvent même, ſans mourir, participer à la gloire & à la couronne des Martyrs. Ce n'eſt plus le temps des perſécutions, je l'avouë; mais c'eſt le temps de ſouffrir pour Dieu, quand lui-même nous afflige de quelque douloureuſe maladie. Ce n'eſt plus le tems des combats ſanglans, mais c'eſt toûjours celui des couronnes, & nous n'avons beſoin pour les meriter que d'être patient dans nos maux, & de les ſouffrir avec ſoûmiſſion. Etes-vous donc affligez de quelque maladie, ſouffrez patiemment, & vous participerez aux merites des Martyrs. Etes-vous abatu dans un lit, ſans vigueur & ſans force, & ſans eſperance de guerir, loüez Dieu comme le ſaint homme Job, & vous voilà Martyr comme lui, au ſentiment de ſaint Chryſoſtome qui lui donne ce nom. *M. l'Abbé de Saint Martin dans ſon Carême, ſermon ſur ce ſujet.*

Nous devons tâcher de tirer du fruit de nos maladies, & de ne pas les rendre inutiles pour nôtre ſalut.

Inutilement ſommes-nous malades, ſi nous ne tirons de l'infirmité du corps dequoy guerir celle de l'eſprit. Inutilement Dieu nous met-il dans cet état, ſi nous n'entrons dans les deſſeins de ſa Providence. Inutilement même employera-t'il d'autres moyens pour nous ſanctifier, ſi celuy-là ne nous ſanctifie pas, parce que s'il y a quelque choſe qui ſoit capable de nous détacher du monde, & d'affranchir nôtre eſprit de la ſervitude du corps, c'eſt la maladie: car, comme dit Salvien, elle éguiſe la pointe de l'ame, & à meſure que les forces du corps l'abandonnent, celles de l'eſprit augmentent & ſe renouvellent, & l'on peut dire que c'eſt être ſain, que de ne pas l'être toûjours, & d'être quelquefois malade. *Le même.*

Nous ſerions de grãds ſaints, ſi nous étiõs tels durant la ſanté que nous ſommes dans la maladie.

Il ſeroit à ſouhaiter que nous fuſſions tels dans la ſanté que nous ſommes dans la maladie, & que nous promettons d'être à l'avenir: car quelles promeſſes & quelles réſolutions ne fait-on point pour peu qu'on ſe voye en peril, ou qu'on ſente de mal? Ce ſont d'ordinaire les plus beaux ſentimens du monde: Ce ne ſont que réfléxions continuelles ſur les miſeres de la vie, ſur la caducité des choſes humaines, la vanité du monde, l'aveuglement de l'eſprit humain. On ne veut entendre parler que de Dieu, que de Penitence, que de Sacremens.

Le plus libertin veut être homme de bien ; le plus ambitieux & le plus avare, ne veut plus penſer qu'aux choſes du ciel ; ils veulent tout ; ils promettent tout ; grand regret du paſſé ; grande réſolution pour l'avenir : mais auſſi-tôt que le peril eſt paſſé, & que la ſanté commence à ſe rétablir, vous voyez cette paſſion rentrer peu à peu dans ſes droits, les mêmes ſentimens, les mêmes actions. *Le même.*

La plûpart des hommes abuſent de leur ſanté.

Quel uſage la p'ûpart des hommes font-ils de la ſanté ? Combien de jeunes gens, qui la font ſervir à toutes les paſſions de leur âge : *Coronemus nos roſis.* Divertiſſons-nous, ſe diſent-ils les uns aux autres, pendant que nous en avons le temps. Quel uſage en fait cette femme ou cette fille mondaine, que de la faire ſervir à ſa vanité, à une vie molle & ſenſuelle, aux divertiſſemens, à certains commerces qu'on n'oſe nommer, certaines libertez qu'on n'oſe approuver. Quel uſage en fait cet homme de lettres, qu'à lire, ou à faire des livres pernicieux, ou du moins à contenter ſa curioſité & celle des autres ? Quel uſage en font tous les gens d'affaires, que de travailler jour & nuit à faire leur fortune, & à établir leur maiſon, ſans penſer preſque jamais, ou du moins tres-peu à l'éternité. *Si ſani ſunt, ſancti non erunt,* dit un ſaint Pere, *in vacuum laboravi ſine cauſâ, & vanè fortitudinem meam conſumpti.* Malheureux que je ſuis, j'ay donc inutilement uſé ma ſanté, épuiſé mes forces, & beaucoup travaillé pour le monde, ſans rien faire pour mon ſalut : Cette ſanté que Dieu m'avoit donnée ; cette vigueur, cette force du corps, ce bon tempérament, cette conſtitution ſi heureuſe, dont je pouvois tirer de ſi grands avantages pour l'éternité, & pour le temps même : Tout cela m'a donc été inutile ; tout cela n'a donc ſervi qu'à l'avarice & à l'ambition, au divertiſſement & au plaiſir d'une vie molle. Ah ! venez douleurs, maladies, infirmitez, venez me punir du mauvais uſage d'une ſanté, qui devoit être employée au ſervice de Dieu. *Le même.*

Iſaïe 49.

Dieu nous envoye des maladies pour nous détacher du monde.

Pendant qu'un voluptueux joüit d'une parfaite ſanté, il ne peut détacher ſon cœur de ſes plaiſirs ; mais Dieu pour l'en détacher, lui envoye une maladie continuelle & fâcheuſe, qui le bannit du commerce du monde, qui l'éloigne des affaires, qui lui ôte le goût des plaiſirs ; alors il commence à ſentir qu'il ne faut plus compter ſur les douceurs de la vie. Impatient alors, & accablé ſous le poids de ſon mal, il s'écrie comme Antiochus : Hélas ! dans quelle triſteſſe ſuis-je plongé, moy, pour qui le monde avoit tant d'attraits, & où je trouvois tant de charmes : *In quos fluctus triſtitiæ deveni, qui jucundus eram &c. Sermon manuſcrit.*

1. *Macab.* 11.

Il eſt difficile de ſe ſoûmettre à la volonté de Dieu, dans une maladie longue & fâcheuſe, & c'eſt alors qu'on lui témoigne davantage ſon amour.

Plus il eſt difficile de ſe ſoûmettre à la volonté de Dieu en cet état, plus il faut que nôtre amour ſoit ardent pour nous y conformer. Or quoy de plus difficile, je vous prie, que de ſe ſoûmettre aux ordres de la Providence, que lors que la maladie fâcheuſe nous attache continuellement au lit ; qu'elle nous prive de tout commerce avec le monde, & que la nature eſt accablée ſous le poids du mal. C'eſt ſans doute alors que celui-là aime ſon Dieu, qui reçoit avec actions de grace l'infirmité qu'il lui envoye : Car pour cela, il faut que la nature n'agiſſe plus ; il faut que l'homme n'agiſſe plus en homme, mais en copie fidele d'un Dieu ſouffrant. Il faut que ſon amour ſoit conſtant, heroïque, pur, deſintereſſé. C'eſt en un mot, par là, qu'il connoît ſi ſon amour

pour Dieu eſt véritable : c'eſt là où tant de perſonnes, qui ſe croyoient abſolument attachez à Dieu, ont reconnu que leur amour étoit foible & languiſſant : mais quand il a été épuré par le feu de cette tribulation ſenſible, alors celui-là peut dire comme l'Apôtre, que rien ne pourra jamais le ſéparer de l'amour de JESUS-CHRIST. *Le même.*

C'eſt proprement dans la maladie, que nous pouvons dire à Dieu, ſelon ſaint Auguſtin, ne vous éloignez pas de moy, Seigneur, parce que la tribulation eſt proche : *Ne elongeris à me, quoniam tribulatio proxima eſt.* Tandis qu'on nous enleve nos biens, dit ce ſaint Docteur, tandis qu'on ſe contente de noircir nôtre réputation par des injures, & par des calomnies ; tandis que la haine de nos perſécuteurs ſe termine à nous exiler de nôtre patrie, la tribulation eſt encore éloignée de nous ; parce qu'il nous eſt facile de mépriſer les biens de fortune, de nous élever au-deſſus de l'eſtime, & de la réputation des hommes, & nous conſoler de l'exil auquel on nous a condamnez ; mais lorſque la maladie attaque & afflige nos corps, la tribulation eſt proche de nous, puiſqu'elle nous ſuit par tout, & qu'il ne nous eſt pas poſſible de ne pas ſentir ce qui ſe paſſe dans nous-même. Auſſi voyons-nous que le demon après avoir enlevé à Job ſes biens & ſes enfans, ne crut pas l'avoir aſsès affligé, qu'il ne l'eût couvert d'ulceres, & ne lui eût fait ſentir de grandes douleurs. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

De tous les maux de cette vie, les maladies ſont les plus ſenſibles. *Pſalm. 70.*

MARIAGE.

La Sainteté du Mariage ; les devoirs & les obligations attachez à cet état, &c.

AVERTISSEMENT.

Quoique le Mariage ſoit une choſe ſainte, & qu'il ſoit élevé à la dignité de ſacrement par le Fils de Dieu même, il n'y a point de matiére où le Prédicateur ait beſoin d'apporter plus de précaution, qu'en parlant du Mariage ; d'un côté la pureté de nôtre langue ne permet pas d'uſer d'expreſſions qui puiſſent tant ſoit peu ſoüiller l'imagination, & offenſer les oreilles chaſtes ; ce qui eſt aſſez difficile d'éviter. D'ailleurs la corruption du ſiécle eſt telle, & le penchant du cœur humain vers la ſenſualité, qu'il ſe fait un plaiſir malin tantôt de trouver occaſion de rire, & de railler ; tantôt de penſer aux choſes dont le Prédicateur s'efforce d'éloigner la penſée, & tantôt enfin de cenſurer celui qui entreprend de parler des dangers, & des deſordres d'un état, dont il n'a nulle expérience, & qu'il devroit lui-même ignorer.

Il faut donc uſer de précaution, ſoit dans les choſes dont on parle, ſoit dans la maniére dont on les dit. Mais d'un autre côté, je ne crois pas qu'un Prédicateur évangelique, qui doit travailler à corriger les abus & les déréglemens de tous les états, doive, ſous ce prétexte, omettre, quand l'occaſion s'en préſente, de reprendre, & de blâmer ceux qui ſe commettent dans l'état le plus commun, & le plus néceſſaire de la vie, d'inſtruire ceux qui y ſont engagez de leurs obligations & de leurs devoirs, de la maniére qu'ils ſe doivent comporter dans leurs familles, d'avertir ceux qui s'y engagent légerement, & ſans vocation, des dangers qu'ils courent, & des malheurs à quoy ils s'expoſent.

Pour traiter donc ce ſujet d'une maniére qui aille à édifier les Auditeurs, nous laiſſerons aux Théologiens, aux Caſuiſtes, & aux Confeſſeurs le ſoin d'en venir à des détails, que la dignité de la Chaire ne permet pas aux Prédicateurs, & nous ramaſſerons ſeulement les choſes qui peuvent être dites honnêtement, & fructueuſement en public. Que s'il y a d'autres ſujets, qui peuvent avoir quelque liaiſon avec celui-cy, tels que pourroient être la vocation à un état en général ; l'impureté, les ſoins & les embarras du monde, & qu'on les veüille faire entrer dans le deſſein qu'on a choiſi, on peut les voir dans leur lieu, & conſulter l'ordre alphabetique, ou la table générale qui les indiquera.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins, & plans de diſcours ſur ce ſujet.

LE meilleur moyen de régler les villes, & les royaumes, & de corriger tous les abus & les déſordres qui ſe commettent dans toutes les ſocietez, c'eſt ſans contredir, de ſanctifier les perſonnes qui vivent dans le Mariage, parce que les villes & les royaumes étant compoſez de familles, ſi ces familles ſont bien reglées, toute la république le ſera infailliblement. De là vient, que la morale enſeigne qu'une famille eſt un petit royaume, & qu'un royaume eſt une grande famille. C'eſt pourquoy, afin de ſe ſanctifier en cet état, & rendre un mariage heureux, & en faire une ſource de bénedictions, je veux examiner dans ce diſcours : 1°. Ce qu'on doit faire avant que de s'engager dans cet état. 2°. De quelle maniére on y doit vivre & s'y comporter quand on y eſt engagé. I.

Ariſtot. l. 3. Politic. c. 14.

Prémiere Partie. Ce qu'on doit faire avant que d'embraſſer un état, où il y a ſans doute de grands dangers, & de grands empêchemens pour le ſalut, conſiſte en trois choſes. 1°. A conſulter Dieu, pour connoître par des ſignes moralement certains, ſi l'on eſt appellé à ce genre de vie ; car quoy qu'on ne puiſſe douter que Dieu ne ſoit l'autheur du mariage, puiſque c'eſt lui qui l'a établi entre le prémier homme & la prémiére femme, & qu'ainſi on peut dans cette condition arriver à une tres-haute ſainteté, comme ont fait un Abraham, un Iſaac, & un Jacob, & tant d'autres grands ſerviteurs de Dieu : il eſt cependant tres-conſtant que tous ne ſont pas appellez au mariage, d'où vient que tel, qui ſe ſauveroit dans la Religion, ne fait pas ſon ſalut en cet état. C'eſt pourquoy, avant que de s'y engager, il faut conſulter Dieu, pour ſçavoir s'il nous y veut, ſelon les régles que nous avons données, en parlant de la vocation en général. 2°. Il faut demander à Dieu qu'il nous adreſſe la perſonne avec laquelle nous devons faire cette alliance ſi étroite, afin de faire nôtre ſalut en le ſervant fidellement : parce que comme nous aſsûre le Saint-Eſprit par la bouche du plus ſage des hommes, la femme vertueuſe & ſage eſt un preſent de Dieu, & que celui qui a fait l'heureuſe rencontre d'une telle femme, a trouvé un grand bien, & recevra de la joye de la part du Seigneur. Ce qui ſe dit des femmes, ſe doit dire des hommes pour la même raiſon. D'où vous voyez qu'il eſt important aux perſonnes qui ſongent au mariage, de demander inſtamment au Seigneur qu'il nous donne une perſonne avec qui on puiſſe vivre en paix, travailler à ſon ſalut, & à ſe ſanctifier. Mais il ne faut pas ſe rapporter tellement à Dieu de cette affaire, qu'on ne ſe mette auſſi en peine d'en faire le choix, d'examiner les bonnes qualitez de celui & de celle avec qui on a deſſein de faire alliance, & ſur tout, d'avoir plus d'égard à la vertu, & aux bonnes mœurs, qu'aux richeſſes, & aux autres avantages qu'on en peut retirer, &c. 3°. Il faut entrer dans cet état, pour les fins, pour leſquelles Dieu l'a inſtitué, telles que ſont celles que rapporte l'Apôtre ſaint Paul,

Proverb. c. 19. Ibidem. c. 18.

d'éviter l'incontinence, & les déſordres où la ſenſualité nous porte ; de mettre des enfans au monde, non tant pour perpétuer ſon nom & ſa famille, & laiſſer des héritiers de ſes biens, que pour en faire des ſaints par la bonne éducation, qu'on eſt reſolu de leur donner, & enfin, pour vivre en la compagnie d'une perſonne, qui nous étant affectionnée, nous aide à ſupporter plus aiſement les incommoditez de cette vie, &c.

Seconde partie. La maniére dont on doit vivre & ſe comporter, quand on eſt engagé dans cet état, conſiſte à s'acquiter des obligations & des devoirs qui y ſont attachez, leſquels ſe rapportent à ces trois en général, qui renferment les particuliers. 1°. A l'amour conjugal, c'eſt-à-dire, l'affection que les perſonnes mariées doivent mutuellement avoir l'un pour l'autre, afin de demeurer enſemble toute leur vie, pour ſupporter réciproquement leurs défauts, & avoir une parfaite confiance, que la femme doit témoigner par ſa ſoumiſſion parfaite, & le mari par ſa modération ; il ne faut pas que la ſupériorité qu'a l'un, ſoit impérieuſe, ni que la ſoumiſſion de l'autre tienne de la ſervitude & de l'eſclavage ; mais que l'amour régle & conduiſe tout, autrement le mariage deviendra un joug inſupportable, & une croix continuelle. 2°. A ſe garder mutuellement une inviolable fidelité, qu'ils ſe ſont promiſe en préſence des autels ; mais ſans jalouſies, ſans ces ſoubçons ordinairement mal fondez, & ſans prendre ombrage l'un de l'autre ſur les moindres apparences ; parce que c'eſt la cauſe des diſſentions, des divorces, & des ruptures qui éclatent, & en un mot, de tous les mauvais ménages. 3°. A partager enſemble les ſoins, les charges d'une famille, dont ils ſont les chefs, les biens & les maux, les diſgraces qui y arrivent, à s'entraider enfin en toutes choſes.

II. On peut montrer dans un diſcours que les perſonnes mariées peuvent dans cet état arriver à la perfection du Chriſtianiſme, & devenir de grands Saints.

1°. En s'acquitant fidellement des devoirs & des obligations attachées à cet état.

2°. En pratiquant les vertus qui ne ſont pas incompatibles avec cet état ; ſoin des domeſtiques, éducation des enfans ; en ſouffrant les incommoditez, &c.

3°. En ſervant Dieu fidellement dans leur état, & s'acquitant des devoirs de Chrêtiens, &c.

III. On peut auſſi faire voir dans les deux parties d'un juſte ſermon. 1°. La dignité & l'excellence du ſacrement de mariage, que l'Apôtre appelle un grand ſacrement ; *Sacramentum hoc magnum eſt, ego autem dico in Chriſto & in Eccleſia.* 2°. Les diſpoſitions qu'il faut apporter pour le recevoir dignement.

Ad Epheſ. 5

Pour le prémier Point ; il faut faire voir que c'eſt en effet un grand ſacrement : 1°. A raiſon de celui qui l'a inſtitué, qui eſt Dieu-même dans le Paradis terreſtre, & dans l'état d'innocence. 2°. A raiſon de ce qu'il ſignifie, & de ce qu'il repréſente ; ſçavoir, l'union de Jesus-Christ avec ſon Egliſe. 3°. Pour les grandes obligations auſquelles on s'engage, & qui ont beſoin de grands ſecours du ciel.

Second Point ; il conſiſte à faire voir les diſpoſitions qui ſont néceſſaires pour recevoir les graces attachées à ce ſacrement, & pour embraſſer cet état

ſans courir danger de s'y perdre. 1°. Y entrer avec un grand déſir d'y faire ſon ſalut, & pour cela, conſulter la volonté de Dieu, & ne s'y point engager ſans avoir bien examiné ſa vocation. 2°. N'entrer dans cet état qu'avec une ſainte intention, & une bonne fin, ſemblable à celle que Dieu même a eûë dans l'inſtitution de ce ſacrement. 3°. Etre en état de grace, pour ne pas faire un ſacrilege de ce ſacrement, qui eſt pour ſanctifier ceux qui embraſſent cet état avec les diſpoſitions requiſes.

PREMIEREMENT, faire voir que le mariage eſt appellé ſaint, & qu'il l'eſt effectivement. 1°. Dans ſon principe, c'eſt Dieu qui l'a inſtitué, & JESUS-CHRIST, qui l'a élevé à la dignité de ſacrement, quoy que de ſa nature, il ne ſoit qu'un contract civil. 2°. Dans ſa fin & dans ſon motif, qui dans les vûës de Dieu ſont ſaints, & dans les nôtres doivent être ſurnaturels. 3°. Dans ce qu'il ſignifie & ce qu'il repréſente, qui eſt l'union de JESUS-CHRIST avec ſon Egliſe. IV.

Secondement, le moyen de ſe ſanctifier dans cet état, c'eſt d'en remplir tous les devoirs & les obligations. 1°. D'y garder la fidelité mutuelle qu'on s'eſt promiſe. 2°. D'y conſerver la paix & la bonne intelligence, par une affection, & une confiance reciproque. 3°. De travailler de concert à leur ſalut, & à procurer celui de leur famille.

ON peut réduire les obligations des perſonnes mariées à trois ſortes de devoirs en général, dont l'explication en détail peut remplir un diſcours. V.

1°. A ce qu'ils doivent à Dieu en cet état, l'obſervation exacte de ſes préceptes, ſans ſe perſuader que le mariage en diſpenſe d'aucun.

2°. A ce que les deux parties ſe doivent mutuellement, la fidelité, l'affection reciproque, la confiance parfaite.

3°. A eux-mêmes, perſonnellement, & à leur famille; le ſoin de leur ſalut, & de celui de leurs domeſtiques.

IL y a trois choſes à conſiderer dans le mariage, qui peuvent fournir à de ſolides réfléxions morales, & ſervir de matiére à un diſcours. VI.

1°. Sa ſainteté, qui nous oblige à ne pas nous y engager par des reſpects humains, par paſſion, ou par quelque interêt temporel.

2°. Les devoirs & les obligations; ce qui nous oblige à bien examiner, ſi Dieu nous y appelle, & ſi nous ſommes capables de nous acquiter des charges qui ſont inſéparables de cet état.

3°. Ses avantages & ſes dangers pour le ſalut, qu'il faut bien conſidérer, pour ſe prévaloir des uns, & éviter les autres.

1°. IL faut être appellé de Dieu pour ſatisfaire aux obligations du mariage. VII.

2°. Il faut être prévenu de l'eſprit de Dieu, pour ſupporter les peines du mariage.

3°. Il faut être conduit par une grace particuliere de Dieu, pour éviter les dangers du ſalut, qui ſe trouvent dans le mariage. *Pris des Eſſais de Sermons pour la Dominicale, ſur le ſecond Dimanche après l'Epiphanie.*

POUR une inſtruction utile ſur ce ſujet, on peut prendre ces deux points qui renferment tout ce qui s'en peut dire. VIII.

1°. Comme on doit entrer & s'engager dans cet état.

2°. Comment on y doit vivre. On peut faire voir dans le prémier, qu'il eſt beſoin de bien conſulter Dieu pour embraſſer cet état plûtôt qu'un autre; & dans le ſecond, les principales diſpoſitions qu'on doit apporter, pour rendre un mariage heureux. *Pris de Monſieur la Font dans ſes Entretiens Eccleſiaſtiques pour le ſecond Dimanche après l'Epiphanie.*

IX. VOICY deux propoſitions qui peuvent ſervir de ſujet & de partage d'un diſcours.

1°. On ſe peut ſauver dans le mariage, puiſque c'eſt un état ſaint, inſtitué de Dieu, auquel Dieu appelle pluſieurs, & que ſaint Paul conſeille à quelques-uns.

2°. De tous les états, le plus dangereux pour le ſalut eſt le mariage; parce que ſelon le ſentiment de ſaint Jérôme, il y faut accorder des choſes qui paroiſſent incompatibles; le ſoin des biens temporels avec le détachement d'eſprit de ces mêmes biens; l'affection la plus tendre pour la créature, avec une fidelité inviolable au Créateur; & enfin, la chaſteté conjugale, qui eſt la plus difficile de toutes, parce qu'il n'eſt rien de plus aiſé, que de paſſer les bornes, dans leſquelles la liberté du mariage eſt renfermée. *Eſſais de Sermons pour le ſecond Dimanche après l'Epiphanie.*

X. SUR les cauſes des mauvais mariages qui ſont ſi ordinaires dans le monde.

1°. C'eſt que les peres & les meres, au lieu de conſulter Dieu, quand il s'agit de pourvoir leurs enfans, n'ont que des vûës purement humaines, ſans conſulter Dieu, ni compter en aucune maniére ſur la Providence.

2°. C'eſt que les enfans au lieu d'appeller JESUS-CHRIST à leur mariage, & la ſainte Vierge, qui eſt la mere de la pureté, ſe laiſſent aller au penchant d'une paſſion aveugle, &c. *L'Abbé de Monmorel, diſcours ſur ce même Evangile.*

XI. ON peut conſiderer le mariage, ou comme un lien, qui unit les hommes avec les hommes, les familles avec les familles, le cœur & la volonté d'un homme avec le cœur & la volonté d'une femme, ou comme un remede contre la convoitiſe, qui feroit d'épouventables ravages dans le monde, ſi Dieu n'avoit trouvé ce moyen pour ſanctifier des plaiſirs, qui ſont criminels, hors ce ſacrement; ou comme un bien public, puiſqu'il eſt inſtitué pour donner des membres à l'état, & pour élever des enfans qui doivent perpetuer la republique, & en ſoutenir les interêts. D'où l'on peut tirer ces juſtes concluſions.

1°. C'eſt un lien qui doit unir les familles, & les cœurs de ceux qui embraſſent cet état; donc il faut ſe donner de garde d'en faire une ſource de diviſion, par le mauvais choix qu'on fait de la perſonne avec qui l'on veut faire alliance, par l'inégalité d'âge, de biens, de conditions, &c.

2°. C'eſt un remede contre l'impureté; il faut donc prendre garde d'en faire une ſource & une occaſion continuelle de peché, en prophanant la ſainteté de ce ſacrement, par des excès criminels, ou par des débauches infames.

3°. Enfin, c'eſt un bien public; il faut donc ſe donner de garde d'en faire la calamité publique de l'état, en élevant mal des enfans qui en doivent faire la gloire. *Pris des Diſcours Chrêtiens, Diſcours ſur le même Evangile.*

XII. DEUX propoſitions qu'il eſt facile de prouver.

La prémiere. Qu'il n'y a point d'état où Dieu doive davantage être conſulté, avant de s'y engager. Cette affaire étant de la derniere importance pour le ſalut.

La ſeconde, qu'il n'y a point d'état où l'on ait plus beſoin d'être fidelle à Dieu, à cauſe des obligations des mariez : de l'embarras, des ſoins, & des difficultez qui ont coûtume de détourner du ſervice de Dieu ceux qui ſont engagez dans cet état. *Pris de l'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale chrétienne. Sermon du Mariage.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Les ſaints Peres.

SAint Auguſtin a fait un livre, *de Bono Conjugii*, & un autre, *de Nuptiis & Concupiſcentia*, où il dit beaucoup de choſes qui regardent ce ſujet.

Le même, *lib. 9. de Geneſi ad litteram*, rapporte les biens qui ſe trouvent dans le mariage, & les régles qu'il y faut garder.

Le même, dans le livre *de Virginitate*, dit encore beaucoup de choſes ſur ce ſujet.

Le même, *l. 2. de ſymb. ad Catechum.* montre comme le Fils de Dieu à la mort, fit l'Egliſe ſon Epouſe.

Saint Ambroiſe, *l. de Abraham.* détourne les Chrétiens de ſe marier avec des femmes hérétiques.

Le même, *l. de Virginitate*, parle ſouvent du Mariage, & de ce qui le peut rendre heureux ou malheureux, & compare cet état avec celui des Vierges.

Le même, *l. 5. Hexamer. c. 7.* enſeigne que les perſonnes mariées doivent ſouffrir les défauts & les mauvaiſes humeurs les unes des autres.

Saint Jerôme, *l. 1. adverſ. Jovinian*, réfute l'erreur de cet héretique, qui enſeignoit que l'état du mariage égaloit en dignité, & en mérite l'état de la Virginité.

Le même, *Epiſt. ad Letam*, fait l'éloge de ſa famille, où tout étoit bien reglé, & de cette vertueuſe femme, qui par ſa pieté convertit ſon mari, & fit de ſes enfans de vertueux Chrétiens.

Saint Chryſoſtome, *Homil. 21. in Epiſt. ad Epheſ.* montre la grandeur de cet état, par l'obligation de quitter pere & mere, pour vivre en ſocieté.

Le même, *homil. 4. in 2. ad Timoth.* parle de l'union & de la concorde qui doit être entre les gens mariez.

Le même, *homil. 57. ad Popul. Antioch.* montre que les ſoins du mariage ne ſont point un obſtacle à la ſainteté, par l'exemple des anciens Patriarches & Propheres.

Le même, *Homil. 21. in Epiſt. ad Epheſ.* propoſe l'exemple d'Anne la Propheteſſe, pour montrer que les perſonnes mariées doivent offrir à Dieu leurs enfans, avant même qu'ils ſoient conçûs.

Le même, *Homil. 38. in Geneſim*, montre la condaſcendance que les maris doivent avoir pour leurs femmes, par celle qu'Abraham eut pour Sara, & de la paix & de la concorde qui doit être entre eux.

Le même, *homil.* 48. *in Geneſim*, parle du choix que les hommes doivent faire de leurs épouſes, & des qualitez qu'ils y doivent principalement conſidérer.

Le même, *homil.* 57. *in Geneſim*, rapporte les cauſes des diviſions qui arrivent dans les familles entre le mari & la femme.

Le même, *homil.* 26. *in* 1. *Epiſt ad Corinth.* donne d'excellens préceptes à la femme, comme elle doit agir avec ſon mari, pour avoir la paix & entretenir l'union.

Le même, dans la même homelie, donne auſſi des preceptes aux maris comme ils ſe doivent comporter envers leurs femmes.

Le même, dans l'exortation ſur le chapitre 18. de ſaint Mathieu, montre qu'il eſt bon de marier les jeunes gens de bonne heure pour prévenir les excès de la jeuneſſe.

Le même, ſermon neuviéme ſur ces paroles : *Mulier alligata eſt &c.* rapporte les malheurs des mariages, quand on s'engage légerement en cet état, par paſſion, & par d'autres motifs humains.

Le même, *ſermon* 18. *de diverſis*, montre qu'il faut invoquer la protection de Dieu, pour s'engager dans le mariage, & les malheurs qui arrivent faute de ſon ſecours.

Le même, *homil.* 20. *ſuper Epiſt. ad Epheſ.* montre avec quelle douceur un mari doit traiter ſa femme, & quelle conduite il doit garder avec elle.

Saint Baſile de Seleucie, *l. de verâ Virginit.* rapporte les miſeres, & les chagrins que ſouffre une femme avec un mauvais mari.

Tertullien, qui s'eſt déclaré contre les ſecondes nôces, *lib.* 2. *ad uxorem, c.* 9. parlant du mariage Chrêtien, dépeint en termes forts, les qualitez que doivent apporter à cet état ceux qui veulent ſe marier, & les exercices de piété auſquels ils doivent s'employer.

Saint Cyprien, *l. de ſingularit. Cleric.* parle de la retraite, & de la ſéparation volontaire des perſonnes mariées, pour un temps, afin de vacquer à la priére, & il regarde ces ſéparations comme des miracles.

Les Livres ſpirituels, & autres.

Hugues de ſaint Victor, *l. ad ſocium volentem uxorem ducere.*

Le Catechiſme du Concile de Trente.

Saint François de Sales, partie troiſiéme de l'Introduction à la Vie Dévote ch. 38. donne d'excellens avis aux gens mariez.

Le Pere Cordier, tome 1. de la ſainte Famille, ch. 1. & ſeq. traite de tout ce qui regarde ce ſujet.

Le même, dans le tome troiſiéme, chapitre 19. où il traite des alliances, fait un long & ample traité du Mariage, & ſemble n'avoir rien omis.

Livre intitulé, *Regles chrêtiennes pour entrer & pour vivre ſaintement dans le mariage*, où eſt ramaſſé tout ce qui regarde ce ſujet.

Livre intitulé, *le Reglement des familles.*

Autre livre intitulé, *de la Jalouſie, ou des moyens d'entretenir la paix dans les mariages.*

Livre intitilé, *Morale Chrêtienne de Jonas, ancien Evêque d'Orleans*, traduit par un Religieux Benedictin, livre ſecond, où il eſt traité fort au long du Mariage.

Marchantius, in Candelabro myſtico, traite fort au long ce ſujet.

Caniſius, *part. 2. de Matrimonio.*

Raynerius de Piſis, *in Pantologiâ.*

Tous les Théologiens, Caſuiſtes, & Catechiſtes qui ont traité des Sacremens.

Salazar, & Cornelius à Lapide, ſur le 21. chap. des Proverbes.

Combolas, ſeconde partie, chapitre cinquiéme. §. 2.

Les Dialogues ſpirituels du Pere Surin, ch. 12. du ſecond tome.

Morale ſur le Pater, livre 1. ſection troiſiéme, article prémier, traite ce ſujet aſſez au long.

Petrarque, dialogue 47.

Inſtruction de la jeuneſſe, partie cinquiéme, chapitre douze, par Monſieur Gobinet.

Les Prédicateurs recens.

Monſieur Joly, Prône pour le ſecond Dimanche d'après l'Epiphanie.

Monſieur Saraſin, tome 2. de ſon Avent, diſcours 20. explique les loix que JESUS-CHRIST a faites pour les gens mariez.

Pere Matthias Faber dans l'exhortation ſeptiéme ſur ce ſujet.

Le même, dans le ſecond Dimanche après l'Epiphanie, conc. 1. 2. 3. 4. & 8.

Le Pere de la Colombiere, dans ſes Réfléxions chrêtiennes.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrêtienne, ſermon pour le ſecond Dimanche d'après l'Epiphanie.

L'Autheur des Diſcours Chrêtiens ſur le même Dimanche.

L'Abbé Monmorel, Diſcours ſur l'Evangile du même Dimanche.

Le Pere Texier, dans ſa Dominicale, ſermon ſur le même Evangile.

L'Autheur des diſcours Moraux, en a un ſur le même ſujet.

Dans les Eſſais de Sermons pour la Dominicale, le prémier deſſein pour le ſecond Dimanche d'après l'Epiphanie, eſt ſur le mariage.

L'Autheur des Actions Chrêtiennes, dans la ſeconde partie du Panegyrique de ſainte Anne.

Tous ceux qui ont fait le Panegyrique de ſaint Joſeph ont auſſi parlé du mariage, à l'occaſion de celui de ce grand Saint avec la ſainte Vierge.

Ceux qui ont fait des lieux communs ſur ce ſujet.

Grenade, dans ſes Lieux communs.

Buſæus, in libro de Statibus, de Statu matrimonii.

Peraldus, tom. 1. titulo Temperantia. c. 14. & ſeq.

Lohner, *verb. Matrimonium.*

Engelgrave, *ſur le ſecond Dimanche après l'Epiphanie.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

NOn eſt bonum hominem eſſe ſolum, faciamus ei adjutorium ſimile ſibi. Geneſ. 2.

Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul, faiſons-lui un aide ſemblable à lui.

Sub viri poteſtate eris, & ipſe dominabitur tui. Geneſ. 3.

Vous ſerez ſous la puiſſance de vôtre mari, & il vous dominera.

Qui invenit mulierem bonam, invenit bonum. Proverb. 18.

Celui qui a trouvé une bonne femme a trouvé un grand bien.

Qui expellit mulierem bonam, expellit bonum. Ibidem.

Celui qui chaſſe une femme vertueuſe, rejette un grand bien.

Melius eſt habitare in terrâ deſertâ, quàm cum muliere rixoſâ. Proverb. 21.

Il vaut mieux habiter dans une terre déſerte, qu'avec une femme quéréleuſe & colere.

Gratia ſuper gratiam eſt mulier ſancta & pudorata. Eccli. 26.

La femme ſainte & pleine de pudeur, eſt une grace qui paſſe toute graee.

Mulier diligens eſt corona viro ſuo. Proverb. 12.

La femme vigilante eſt la couronne de ſon mari.

Noli diſcedere à muliere ſenſatâ, & bonâ quam ſortitus es in timore Domini. Eccli. 7.

Ne vous ſeparez point de la femme ſenée & vertueuſe, que vous avez reçûë dans la crainte du Seigneur.

Beatus qui habitat cum muliere ſenſatâ. Eccli. 25.

Heureux celui qui demeure avec une femme de bon ſens.

Datum Dei eſt, mulier ſenſata & tacita. Eccli. 26.

La femme de bon ſens, & qui ſçait ſe taire, eſt un don de Dieu.

Domus & divitiæ dantur à parentibus, à Domino autem propriè uxor prudens. Proverb. 19.

Le pere & la mere donnent les richeſſes; mais c'eſt proprement le Seigneur qui donne à l'homme une femme ſage.

Mulieris bonæ beatus vir. Eccli. 26.

Le mari d'une femme qui eſt bonne eſt heureux.

Pars bona mulier bona, & in parte bona timentium Deum, dabitur vire pro factis bonis. Ibidem.

La femme vertueuſe eſt un excellent partage, c'eſt le partage de ceux qui craignent Dieu, & elle ſera donnée à un homme pour ſes bonnes actions.

In tribus placitum eſt ſpiritui meo, quæ ſuum probata coram Deo & hominibus; concordia fratrum, & amor proximorum, & vir & mulier ſibi conſentientes. Eccli. 25.

Trois choſes plaiſent à mon eſprit, qui ſont approuvées de Dieu & des hommes; l'union des freres, l'amour des proches, un mari & une femme qui s'accordent bien enſemble.

Accipies virginem cum timore Dei, amore filiorum magis, quàm libidine ductus. Tob. 6.

Vous prendrez cette fille dans la crainte de Dieu, & dans le deſir d'avoir des enfans plûtôt que par un mouvement de paſſion.

Qui conjugium ſuſcipiunt, ut Deum à ſe, & à ſuâ mente excludant, & ſuæ libidini vacent, habet poteſtatem dæmonium ſuper eos. Ibid.

Lorſque des perſonnes s'engagent dans le mariage, de maniere qu'ils banniſſent Dieu de leur cœur & de leur eſprit, & qu'ils ne penſent qu'à ſatisfaire leur brutalité, le demon a pouvoir ſur eux.

Commorari leoni & draconi placebit, quàm habitare cum muliere nequam. Eccli. 25.

Il vaut mieux demeurer avec un lion, & avec un dragon, que d'habiter avec une méchante femme.

Propter hoc dimittet homo patrem ſuum, & matrem ſuam, & adhærebit uxori ſuæ, & erunt duo in carne una; Itaque jam non ſunt duo, ſed una caro. Matth. 19.

Pour cette raiſon l'homme abandonnera ſon pere & ſa mere, il demeurera attaché à ſa femme, & ne feront tous deux qu'une même chair.

Omnis qui dimittit uxorem ſuam aut alteram ducit, mœcatur, & qui dimiſſam à viro duxeris, mœcatur. Luc. 16.

Quiconque quitte ſa femme, & en prend une autre, commet un adultere; & quiconque épouſe celle que ſon mari à quittée, commet un adultere.

Vocatus eſt Jesus *& diſcipuli ejus ad nuptias.* Joan. 2.

Jesus fut convié aux nôces avec ſes Diſciples.

Quod Deus conjunxit, homo non ſeparet. Matth. 10.

Que l'homme ne ſépare point ce que Dieu a joint.

Mulier ſub viro eſt mulier, vivente vire, alligata eſt legi; ſi autem mortuus fuerit vir ejus, ſoluta eſt à lege viri. Ad Roman. c. 7.

La femme mariée eſt lié par la loy du mariage à ſon mari, tant qu'il eſt vivant: mais lors qu'il eſt mort, elle eſt dégagée de la loi qui la lioit à ſon mary.

Qui matrimonio jungit virginem ſuam, bene facit, & qui non jungit, melius facit. 1. Ad Corinth. c. 7.

Celui qui marie ſa fille fait bien; mais celui qui ne la marie point, fait encore mieux.

Alligatus es uxori? noli quærere ſolutionem, ſolutus es ab uxore, noli quærere uxorem. Ibidem.

Vous êtes lié avec une femme, ne cherchez point à vous délier; vous n'êtes point lié avec une femme, ne cherchez point de femme.

Si accepiſti uxorem, non peccaſti, & ſi nupſerit virgo non peccavit; tribulationem tamen carnis habebunt hujuſmodi. Ibidem.

Que ſi vous épouſez une femme, vous ne péchez point; & ſi une fille ſe marie, elle ne péche pas auſſi; mais ces perſonnes ſentiront dans la chair des afflictions & des maux.

Qui ſine uxore eſt, ſollicitus eſt quæ Domini ſunt, quomodo placeat Deo; Qui autem cum uxore eſt, ſollicitus eſt quæ ſunt mundi, quomodo placeat uxori, & diviſus eſt. Ibidem.

Celui qui n'eſt point marié s'occupe du ſoin des choſes du Seigneur, & de ce qu'il doit faire pour plaire au Seigneur; mais celui qui eſt marié s'occupe du ſoin des choſes du monde, & de ce qu'il doit faire pour plaire à ſa femme, & il ſe trouve ainſi partagé & diviſé.

Mulier innupta & virgo cogitat quæ Domini ſunt, ut ſit ſancta corpore & ſpiritu; quæ autem nupta eſt, cogitat quæ ſunt mundi, quomodo placeat viro. Ibidem.

Une femme qui n'eſt point mariée, & une vierge s'occupe du ſoin des choſes du Seigneur, afin d'être ſainte de corps & deſprit; mais celle qui eſt mariée, s'occupe des ſoins des choſes du monde, & de ce qu'elle doit faire pour plaire à ſon mary.

Propter fornicationem unuſquiſque ſuam uxorem habeat, & una quæque ſuum virum habeat. Ibidem.

Pour éviter la fornication, que chaque homme vive avec ſa femme, & chaque femme avec ſon mary.

Iis qui matrimonio juncti ſunt præcipio, non ego, ſed Dominus, uxorem à viro non diſcedere, quod ſi diſceſſerit, manere innuptam, aut viro ſuo reconciliari. Ibidem.

Quant à ceux qui ſont déja mariez, ce n'eſt pas moy, mais le Seigneur qui leur fait ce commandement, qui eſt que la femme ne ſe ſépare point de ſon mary; que ſi elle s'en ſépare, qu'elle demeure ſans ſe marier, ou qu'elle ſe reconcilie avec ſon mary.

Et vir uxorem ſuam non dimittat. Ibidem.

Que le mary de même ne quitte point ſa femme.

Caput autem mulieris vir. Ibidem. c. 11.

L'homme eſt le chef de la femme.

Non enim vir ex muliere eſt, ſed mulier ex viro. Etenim non eſt creatus vir propter mulierem, ſed mulier propter virum. Ibidem.

L'homme n'a pas été tiré de la femme; mais la femme a été tirée de l'homme; & l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme.

Sanctificatus eſt vir infidilis per mulierem fidelem. 1. Ad Corinth. c. 7.

Le mary infidelle eſt ſanctifié par la femme fidelle, & la femme infidelle eſt ſanctifiée par le mary fidelle.

Viri diligite uxores veſtras, & nolite amari eſſe ad illas. Ad Coloſſ. 3.

Maris, aimez vos femmes, & ne les traitez point avec aigreur & avec rudeſſe.

Unuſquiſque uxorem ſuam ſicut ſeipſum diligat. Ad Epheſ. 6.

Que chacun de vous aime ſa femme comme lui-même.

Qui ſuam uxorem diligit, ſe ipſum diligit. nemo enim carnem ſuam odio habuit, ſed nutrit & fovet eam, ſicut & Chriſtus Eccleſiam. Ibidem.

Celui qui aime ſa femme s'aime ſoy-même; car nul ne haït ſa propre chair; mais il la nourrit & l'entretient, comme JESUS-CHRIST fait l'Egliſe.

Mulieres viris ſubdita ſunt ſicut Domino, quoniam vir caput eſt mulieris, ſicut Chriſtus caput eſt Eccleſiæ. Ibidem c. 5.

Que les femmes ſoient ſoûmiſes à leurs maris comme au Seigneur; parce que le mary eſt le chef de la femme, comme JESUS CHRIST eſt le chef de l'Egliſe.

Viri diligite uxores veſtras ſicut Chriſtus dilexit Eccleſiam. Ibidem.

Maris aimez vos femmes comme JESUS-CHRIST a aimé ſon Egliſe.

Sacramentum hoc magnum eſt, ego autem duo vobis in Chriſto & Eccleſia. Ibidem.

Ce ſacrement eſt grand; je dis en JESUS-CHRIST & en l'Egliſe.

Uxor timeat virum ſuum. Ibidem.

Que la femme craigne & reſpecte ſon mary.

Honorabile conjugium in omnibus, & thorus immaculatus. Ad Hebr. 13.

Que le mariage ſoit traité de tous avec honnêteté, & que le lit nuptial ſoit ſans tache.

Mulier ſalvabitur per filiorum generationem. 1. Ad Timoth. 2.

La femme ſe ſauvera par les enfans qu'elle mettra au monde.

Mulieres ſubdita ſint viris ſuis, ut ſi qui non credunt verbo, per mulierum converſationem ſine verbo lucri fiant. 1. Petri. c. 3.

Que les femmes ſoient ſoûmiſes à leurs maris, afin que s'il y en a qui ne croyent pas à la parole, ils ſoient gagnez ſans parole, par la bonne vie de leurs femmes.

Exemples de l'Ancien Teſtament.

Le mariage d'Adam & d'Eve dans le Paradis terreſtre.

Il faut remonter à la naiſſance du monde, & aller chercher dans la prémiére alliance, que Dieu fit de nos prémiers parens, le modele d'un parfait mariage. Le Créateur après avoir formé le prémier homme à ſa reſſemblance, & l'avoir orné, de tous les avantages du corps & de l'eſprit, comme l'ouvrage de ſes mains, & le chef-d'œuvre de l'univers. Il le mit dans le Paradis terreſte, où rien ne manquoit pour mener une vie pleine de délices: mais comme s'il eût manqué quelque choſe à ſon bonheur, s'il eût été ſeul dans ce lieu délicieux, il jugea à propos, dit l'Ecriture, de lui donner une compagne, qui lui reſſemblât parfaitement, tant pour lui ſervir d'aide & de ſecours, que pour contribuer au deſſein de Dieu même; ſçavoir, de multiplier le genre humain, non par la création comme les Anges, mais par ſucceſſion, & par la propagation des hommes qui naîtroient de ces deux prémiers. Dans cette vûë, il voulut les unir enſemble, par le lien étroit du mariage, dont il voulut être le prémier autheur, & comme le paranymphe, ainſi que parlent les ſaints Peres. Et voicy comme il s'y prit pour faire cette prémiére alliance, qui fut toute myſtérieuſe dans ſon inſtitution, & dans la maniére qu'elle fut faite: Car il ne forma pas Eve du limon de la terre, ainſi qu'il avoit formé Adam; mais il la forma d'une des côtes de ce prémier homme, afin qu'elle eût un penchant naturel à lui être unie, & à ne faire qu'une même choſe avec lui. Les Peres remarquent d'ailleurs, que la femme ne fût point tirée de la tête de l'homme, de crainte que de là elle ne prît occaſion de prétendre quelque ſupériorité; il ne voulut pas non plus la former de ſes pieds, de peur que l'homme ne prit de là ſujet de la traiter en eſclave; mais il la forma de la partie la plus proche de ſon cœur, pour lui apprendre qu'il la devoit conſidérer comme ſa compagne, & qu'il ne devoit pas tant faire avec elle une même chair, qu'un même cœur & un même eſprit.

Cette alliance fut encore myſtérieuſe en ſon inſtitution : Car, comme au rapport de Tertullien, Dieu en formant le corps du prémier homme avoit en vûë celui de JESUS-CHRIST, qui devoit naître d'une Vierge de ſa race ; pareillement en faiſant cette alliance, il penſoit à celle que le Verbe Eternel devoit faire un jour avec la nature humaine ; & celle que ce même Verbe incarné feroit enſuite avec ſon Egliſe, laquelle ſortiroit de ſon côté, & que le mariage des Chrêtiens, qu'il éleveroit à la dignité de ſacrement devoir repréſenter.

Le mariage d'Iſaac avec Rebecca.

Le mariage d'Iſaac & de Rebecca n'a été rapporté ſi au long par le Saint-Eſprit dans l'Ecriture, qu'afin qu'il fût dans tous les ſiécles, le modele de tous les mariages chrêtiens, & une preuve de ce que Salomon a dit depuis; que c'eſt proprement Dieu qui donne à l'homme une femme ſage. La prudence d'Abraham, la fidelité & pieté de l'entremetteur qui le negocia, l'amour ſi tendre d'Iſaac, le reſpect ſi profond de Rebecca, la moderation des parens de la fille, qui ne firent rien qu'après ſon conſentement ; la modeſtie de la fille, qui exempte de toute paſſion ſuivit le choix de ſes parens ; enfin le ſoin que tout le monde témoigna de conſulter la volonté de Dieu, & non les richeſſes ou la beauté, ſont autant de régles, qui doivent être inviolablement gardées dans toutes les alliances, & dont on ne peut s'éloigner ſans ſe mettre au hazard de contracter des mariages auſſi malheureux dans les ſuites, que celui d'Iſaac & de Rebecca a été heureux.

Le mariage du jeune Tobie avec Sara. *Tob. c. 8.*

Pour paſſer un grand nombre d'alliances ſaintes, qui ſe ſont faites durant le temps de la Loi, le ſeul livre de Tobie fait voir clairement combien les mariages des Saints ſont différens de ceux des prophanes. *Nous ſommes enfans des Saints*, dit le jeune Tobie, *& nous ne devons point nous marier de la maniere que font les infidelles, qui ne connoiſſent point Dieu.* Et ſe propoſant la fin du mariage, il parle ainſi à Dieu : *Vous ſçavez, Seigneur, qui êtes le Dieu de nos Peres, que ce n'eſt point pour ſatisfaire ma paſſion, que je prends ma parente pour mon épouſe; mais par le ſeul deſir d'avoir des enfans qui vous loüent, & qui vous beniſſent éternellement.* Et dans le chapitre précedent, l'Ange témoigne que *l'homme qui craint Dieu, eſt digne d'avoir une bonne femme.* Auſſi Ragüel, pere de Sara, qui épouſa le jeune Tobie, n'ignoroit pas d'où dépendoit le fruit & la benédiction d'un mariage, lors qu'il prit la main droite de ſa fille, & la joignit à celle de Tobie, en diſant : *Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac, & le Dieu de Jacob ſoit avec vous ; que lui-même vous beniſſe, & qu'il verſe avec une pleine abondance ſes benedictions ſur vous.*

Punitions que Dieu exerce ſur ceux qui abuſent de la ſainteté du mariage.

Nous n'avons que trop d'exemples dans l'Ecriture, des châtimens que Dieu a exercez ſur ceux qui ont deshonoré un état ſi ſaint, & de ceux qui ont voulu y entrer par un motif impur. Les ſept maris de Sara que le demon étouffa,& ce que l'Ange Raphaël dit à ce ſujet, en ſont un témoignage trop conſtant, & montrent que Dieu ne peut ſouffrir que l'impureté ouvre la porte du mariage. David pour avoir ôté Berſabée à Urie, ne penſa-t-il pas perdre ſa couronne par la revolte d'Abſalom ; & les calamitez imprevûës, qui ruinent ſouvent des familles riches, & puiſſantes, ſont ſouvent des châtimens de ce peché, lequel attire ſur elles la malédiction du Seigneur. Et nous voyons dans la Geneſe, que les enfans de Seth, s'étant alliez aux filles de la famille de Caïn,

uniquement à cauſe de leur beauté, Dieu proteſta alors que ſon eſprit ne demeureroit point avec l'homme, parce qu'il étoit devenu tout charnel : De maniere que quoy qu'il y eût d'autres crimes, qui attirerent la colére de Dieu, l'Ecriture ne fait mention que de l'abus du mariage, pour faire connoître l'abomination qui regnoit dans le monde, & la corruption des hommes qui obligea Dieu à purger le monde par un déluge univerſel.

Pourquoy Dieu deffendit à ſon peuple d'épouſer des femmes étrangeres.

Dieu dans l'ancienne loy avoit expreſſément défendu à ſon peuple de faire alliance avec des femmes étrangeres, dans la vûë qu'il avoit, & dans l'aſſûrance qu'il leur donna, qu'infailliblement elles corromproient leur eſprit, après avoir corrompu leur cœur ; & qu'elles les porteroient à adorer les idoles qui étoient les Dieux des Gentils. Ce qui ne ſe verifia que trop dans la perſonne de Salomon ; & c'eſt l'exemple de la plus grande foibleſſe, & de la complaiſance la plus criminelle, qui a étonné tous les ſiécles, de voir ce Prince le plus ſage de tous les hommes, en venir à cet excès de folie, & d'impieté dans ſa vieilleſſe, que de bâtir des temples aux Dieux de ſes femmes & de ſes concubines, & à adorer leurs fauſſes divinitez, après les dons & les bienfaits qu'il avoit reçû du vrai Dieu. Ce qui eſt encore arrivé à quelques-uns de ſes ſucceſſeurs, comme à Achab, dont l'Ecriture dit qu'il *fut vendu à l'iniquité pour commettre le mal en preſence du Seigneur, pouſſé par ſa femme l'impie Jéſabel, juſqu'à adorer les idoles.*

3. *Regum* c. 11.

Exemples tirez du Nouveau Teſtament.

Ce qui obligea le Fils de Dieu d'aſſiſter à un feſtin de nôces.

Il y a pluſieurs raiſons qui obligerent le Fils de Dieu, d'honorer de ſa préſence les nôces de Cana, dont il eſt fait mention dans l'Evangile : mais ſoit qu'il l'ait fait pour marquer que Dieu eſt l'auteur, & le prémier inſtituteur du mariage, ou pour condamner par avance l'erreur de certains hérétiques, qui devoient le rejetter, & l'improuver comme mauvais ; ſoit qu'il l'ait fait pour ſanctifier le mariage par ſa preſence, ſoit qu'étant venu pour ſanctifier les hommes par le baptême après leur naiſſance, il en ait voulu benir & ſanctifier le principe, qui eſt l'état du mariage, en l'élevant à la dignité de Sacrement dans ſon Egliſe ; ſoit enfin qu'il l'ait fait pour honorer les grands & divins myſteres de l'alliance ineffable qu'il a contractée avec nôtre nature, & avec l'Egliſe, dont le mariage eſt la figure : il eſt sûr que comme cet état eſt l'un de ceux dont l'Egliſe devoit être compoſée, & qui devoit fournir tant d'Elûs au Ciel, il a voulu en y aſſiſtant, faire voir que ceux qui s'y engagent, ne ſont point incapables de ſes benédictions & de ſes graces. C'eſt pour ces mêmes raiſons que le prémier miracle que ce même Sauveur a fait, a été en faveur de l'époux de ces nôces où il aſſiſta : car quoique l'état du mariage ſoit inférieur à celui du célibat, on ne peut douter cependant qu'il ne ſoit honorable : *Honorabile connubium.* Le Seigneur par ſa miſéricorde, ayant inſtitué divers états, afin que celui qui ne peut parvenir à être de l'or, ſoit au moins de l'argent. Le même Sauveur enfin qui a voulu naître d'une Vierge, à l'ombre du mariage de Joſeph qui paſſoit pour ſon pere, ne s'eſt pas contenté d'approuver par deux differentes fois le mariage, comme nous l'apprenons de l'Evangile de ſaint Matthieu ; mais encore l'a rendu indiſſoluble en l'élevant à la dignité de Sacrement

crement, & abolir l'uſage qui s'étoit introduit parmi les Juifs, de repudier ſa femme en le lui déclarant authentiquement par un libelle; ce que Moiſe leur avoit permis pour la dureté de leur cœur.

Les perſonnes mariées le peuvent propoſer pour régle & pour modele de la vie qu'ils doivent mener dans l'état du mariage, ce qui eſt dit dans l'Evangile du pere & de la mere du grand ſaint Jean-Baptiſte: *Qu'ils étoient tous deux juſtes devant Dieu; qu'ils marchoient dans tous les voyes des commandemens du Seigneur, d'une maniere irréprehenſible.* Il faut que ceux qui ont choiſi cet état, & qui y ont été appellez, vivent en ſorte qu'ils ſoient juſtes devant Dieu; car ce n'eſt rien de l'être ſeulement aux yeux des hommes, qu'ils obſervent réligieuſement ſes Commandemens, & ceux de ſon Egliſe, & que leur vie ſoit ſans reproche. En cela conſiſte toute la ſainteté du mariage chrétien, dont la pratique ſera tres-aiſée, ſi le mari & la femme ſont unis comme JESUS-CHRIST & l'Egliſe; ſi le mari aime ſa femme, comme JESUS-CHRIST aime ſon Egliſe; ſi la femme honore ſon mari, & lui obeit, comme l'Egliſe a honoré JESUS-CHRIST; pourvû, en un mot, qu'ils vivent dans une ſainte intelligence, & que leurs cœurs ſoient unis par le lien de la paix & de la charité, & que Dieu même ſoit le neud de leur union, & de leur amour conjugal. C'eſt en quoy le mariage de ces deux ſaintes perſonnes peut ſervir d'exemple. Ils étoient pieux, attachez a la loy, & exacts a tous leurs devoirs: *Incedentes in omnibus mandatis Domini.* Si dans les autres familles il y avoit des querelles, & des divorces, il n'y en avoit point dans la leur: *Sine querelâ.* Ils ſupportoient patiemment leurs défauts, ou pour mieux dire avec ſaint Pierre Chryſologue, la patience étoit à leur égard ſans exercice, parce qu'ils étoient tous deux juſtes & craignans Dieu. Auſſi ce Pere remarque qu'ils firent paſſer dans l'ame de Jean-Baptiſte leur fils, la ſainteté qu'ils poſſedoient.

Mariage de Zacharie & de ſainte Eliſabeth, pere & mere de ſaint Jean Baptiſte, eſt un modéle d'un ſaint mariage. *Luc.* 1.

Ibidem.

On ne peut douter que le plus ſaint mariage, le mieux aſſorti & le plus parfait n'ait été celui de la ſainte Vierge avec ſaint Joſeph. Nous dirons ailleurs que rien d'eſſentiel ne lui a manqué pour être un véritable mariage; mais ici on le peut enviſager, comme le mieux reglé, & le plus heureux qui ait jamais été, & qui ſera jamais. La reſſemblance d'humeur, d'inclinations, de pieté, & de toutes les vertus y a été parfaite. Ils ont été tous deux les plus avantagez des dons du Ciel. Pour être les dépoſitaires du plus riche tréſor du monde; l'union d'eſprit & de cœur y a été auſſi grande qu'elle pouvoit l'être; les ſecours mutuels qu'ils ſe ſont rendus, ont été les plus conſidérables; & comme la fin de ce mariage a été infiniment plus noble que celle qui ſe trouve dans toutes les autres alliances, on ne peut conteſter que ces ſortes de moyens, qui ont contribué à une fin ſi glorieuſe, n'ayent été pratiquez avec toute autre perfection, & que les perſonnes engagées par l'ordre de Dieu dans l'état du mariage, n'ayent plus de moyens d'arriver à la ſainteté qu'ils approcheront de plus près de cet excellent modelle.

Le mariage de la ſainte Vierge avec ſaint Joſeph.

Applications de quelques Paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Le mariage eſt ſaint par quelque endroit qu'on le regarde.

Honorabile connubium in omnibus. Ad Hebr. 13. Le mariage eſt ſaint de quelque côté qu'on le conſidere ; & ſaint Paul même ajoûte qu'il eſt honorable en toutes choſes. Il eſt ſaint & honorable par raport à ſon autheur. Il a été inſtitué de Dieu dans le paradis terreſtre ; conſacré de Dieu dans la Loi de Moiſe ; mis & élevé au rang des ſacremens par l'homme-Dieu dans la Loi de grace : *Honorabile in omnibus.* Il eſt ſaint & honorable par rapport à ſon modele : il nous repréſente celui de JESUS-CHRIST avec l'Egliſe au jour de ſa Paſſion ; celui de l'ame juſte au jour de la miſſion, & de l'effuſion de ſon Eſprit. Il eſt ſaint & honorable par rapport à ſa matiére ; dans les autres ſacremens ce ſont des matiéres inanimées ; l'eau dans le baptême, le pain & le vin dans l'Euchariſtie, &c. mais dans le ſacrement de mariage, ce ſont des choſes animées, & parmi les êtres animez les plus dignes & les plus honorables, ſçavoir, des corps, que ſaint Paul appelle les temples du Saint-Eſprit : *Honorabile in omnibus.* Il eſt ſaint & honorable par rapport à ſa forme & à ſes effets. Quelle eſt ſa forme ? le conſentement des deux parties, & les paroles ſacramentelles : Quels ſont ſes effets ? l'un eſt général, je veux dire l'augmentation de la grace ſanctifiante ; l'autre particulier, je veux dire l'infuſion des graces actuelles propres à l'état de vie que les perſonnes mariées ſont obligées de mener : *honorabile connubium in omnibus.* Enfin, le mariage eſt ſaint & honorable en ſa fin, & aux conditions qu'il exige. Il a été inſtitué de Dieu pour former, non pas de foibles liens que le caprice, l'incontinence, le changement de fortune rompiſſent ; mais des liens forts & indiſſolubles, que la mort ſeule peut rompre. Il a été inſtitué, non pour authoriſer le libertinage, mais pour l'empêcher ; non pour allumer la convoitiſe, mais pour en arrêter les déſordres ; pour faire ceſſer les débauches vagues, & former une ſociété ſainte, où de deux corps il ne s'en fit qu'un, & de deux eſprits qu'un même eſprit.

Ce que ſaint Paul entend par *nubere in Domino.*

Nubat tantùm in Domino. 1. *ad Corinth.* 7. Saint Paul appelle ſe marier chrêtiennement, *ſe marier au Seigneur*, voulant dire par cette expreſſion, que quand des Chrêtiens ſe marient, il faut que Dieu préſide à leurs nôces, qu'il les faſſe lui-même, qu'il uniſſe les cœurs des mariez par le lien d'un amour réciproque ; qu'il les rempliſſe de ſes benédictions & de ſes graces. La grandeur & l'excellence du mariage chrêtien, étant fondée ſur la ſainte reſſemblance qu'il a avec cette admirable alliance de JESUS-CHRIST avec l'Egliſe, il s'enſuit évidemment que ceux qui s'engagent dans cet état, & qui s'uniſſent enſemble par le lien de ce grand ſacremeur, doivent joindre leur intention à celle de ce divin époux, & de cette épouſe fidelle, qui eſt d'accroître le nombre des élûs, & de donner à Dieu des enfans ſpirituels qui ſoient les heritiers de ſes biens, avec ſon Fils unique, & qui le loüent dans l'éternité.

Pourquoy & comment le mariage eſt un grand ſacremẽt dans ſa repréſentation.

Sacramentum hoc magnum eſt, ego dico in Chriſto & in Eccleſiâ. Ad Epheſ. 5. Il n'eſt pas queſtion de prouver, que le mariage de JESUS-CHRIST avec l'Egliſe, eſt le grand exemplaire de celui des Chrêtiens, après ces paroles de l'Apôtre, qui l'aſſûre expreſſément. On ne peut douter qu'il ne veüille dire par là, que tout ce qu'il y a d'admirable dans le mariage de JESUS-

CHRIST avec l'Egliſe ſe trouve dans celui des Chrêtiens ; qu'il n'appelle un grand ſacrement, c'eſt-à-dire, un grand myſtere, qu'à cauſe qu'il repréſente ce grand & ineffable mariage. Ces paroles de l'Apôtre ſont donc auſſi myſterieuſes, & veulent dire que le mariage des Chrêtiens eſt admirable en trois choſes, en ſon inſolubilité, en ſa fidelité, & en ſa fécondité, ainſi que l'union de JESUS CHRIST avec ſon Egliſe l'a été en ces trois choſes. Elles veulent encore dire que de ces trois merveilles de l'union du Sauveur, avec l'Egliſe, il en ſort trois ſortes de graces, qui operent ces mêmes merveilles dans les mariez, & ainſi que le mariage chrêtien ſoit tout ſaint & tout admirable, par une grace d'indiſſolubilité nouvelle, par une grace de fidelité toute parfaite, par une grace de fécondité toute miraculeuſe.

Mulier diligens eſt corona viro ſuo. Proverb. 12. Le Sage aux Proverbes nous aſſûre qu'une femme ſoigneuſe, & qui aime ſon mari, eſt comme ſa couronne. Et Saint Chryſoſtome ajoûte que c'eſt ſon royaume, & ſon empire : *Cuilibet viro propria uxor regnum eſt.* Il ajoûte enſuite cette importante remarque, que la raiſon pourquoy Dieu permit que David fut attaqué en ſon propre royaume, fut parce qu'ayant attenté à la pudicité de Bethſabée, il avoit ôté à Urie cet empire domeſtique qu'il poſſedoit dans la fidelité de ſon épouſe. Cet éloquent Docteur veut dire, que comme les Rois trouvent leur gloire, leur ſatisfaction, & leur bonheur, dans la poſſeſſion de leur royaume ; un homme pareillement peut tirer les mêmes avantages de l'amour & de la fidelité de ſon épouſe.

En quel ſens une femme eſt la couronne de ſon mari.

Faciamus ei adjutorium ſimile ſibi. Geneſ. 2. Quand Dieu parle dans la Geneſe, de donner une femme à Adam, il en parle comme d'un ſecours qu'il deſtinoit à ce prémier homme. Il marque par cette expreſſion, que la plus eſſentielle qualité d'une épouſe eſt d'être comme l'aide & le ſecours de ſon mari : Or elle doit lui être ſemblable, pour mieux s'acquiter de ce devoir, afin de le ſecourir particulierement en deux choſes, dans les néceſſitez de la vie, & dans les affaires du ſalut. Il faut qu'elle coopere à ſon bonheur temporel ; & il faut principalement qu'elle contribüe à ſon bien ſpirituel, qui regarde l'ordre de la grace & de la prédiſtination. Il arriva cependant que cette prémiere femme manqua malheureuſement à ce double devoir, & qu'elle trahit par ſon infidelité les deux fins de ce mariage : bien loin de coopérer à la ſanctification d'Adam, elle le rendit criminel ; bien loin de contribuer à ſon bonheur temporel, elle le rendit miſérable ; d'où ſaint Gregoire de Nazianze conclud, qu'au lieu d'être ſon aide, & ſon ſecours, elle fut ſon ennemie ; & qu'au lieu de lui ſervir d'épouſe, elle devint ſon adverſaire : *Pro ſociâ hoſtem habuit, & pro conjuge adverſariam.*

Comme, & en quoy la femme a été donnée à l'homme pour être l'aide & le ſecours de ſon mari.

Qui invenit mulierem bonam, invenit bonum. Proverb. 18. Qu'il eſt bien vrai ce qu'a dit le Sage, que celui qui a rencontré une femme vertueuſe, a trouvé un grand bien, & un bien qu'on peut ſimplement & abſolument appeller de ce nom. Pourquoy cela ? Parce qu'il en peut retirer tous les avantages néceſſaires au bonheur, & à la ſatisfaction de la vie. La raiſon ſe prend de l'amour conjugal qu'elle a pour lui, lors principalement qu'il eſt conſacré & animé par la charité ſurnaturelle, & par la grace du ſacrement, qui devient

Le bonheur de celui qui a trouvé une femme vertueuſe.

comme un principe univerſel, dont elle tire ſes obligations, les motifs, & les moyens de lui rendre tous ces offices.

La vigilance qu'on apporte à examiner le bien de la femme qu'ō recherche, & le peu de ſoin qu'on ſe donne d'examiner ſes bonnes qualitez.

Immiſit Dominus Deus ſoporem in Adam. Geneſ. 2. Saint Baſile de Seleucie remarque, que Dieu ayant conduit Eve en préſence d'Adam, pour la lui préſenter en qualité d'épouſe, il l'éveilla de ce ſommeil myſtérieux, durant lequel il avoit tiré cette femme de ſon côté. Il verſa en même temps dans ſon ame, une merveilleuſe lumiére, pour lui faire connoître ce qu'elle étoit, d'où elle venoit; en un mot, quelles étoient les bonnes qualitez & les vertus dont Dieu l'avoit ornée. En vérité, dit ce Pere, les mariages dans ce ſiécle, ne ſe font pas comme cela: *Multi dormientes conjugium contrahunt, pauci vigilantes.* La plûpart ſe marient tout endormis. Ils ne dorment pas à la vérité pour examiner de quelle famille elle eſt, le bien qu'elle peut avoir, & pour ſa dot; au contraire, que d'exactes recherches, que d'allées, que de venuës, que de vigilance, que d'application, & que de ſubtilité, quand il eſt queſtion d'écrire les clauſes du contrat. Mais ils ont les yeux fermez, & ils dorment pour ne point voir les mauvaiſes qualitez, & les vices des partis qu'on leur propoſe: *In dote accipiendâ vigilant, in uxore conſiderandâ dormiunt.*

L'amour & la fidelité ne ſont point véritables dans le mariage, tandis que les mariez s'entraiment plus que Dieu.

Si quis non odit patrem & matrem, & uxorem. Luc. 14. Voicy une vérité auſſi grande qu'elle eſt néceſſaire & peu connuë. L'Evangile veut, ce ſemble, *qu'un mari haïſſe ſa femme, & qu'une femme haïſſe ſon mari.* Cette loi ſemble barbare à ceux qui ne la comprennent pas. L'Evangile commande-t-il en effet qu'un mari haïſſe ſa femme? Cela ne ſe peut, puiſque l'Apôtre repete tant de fois; *Maris aimez vos femmes, comme* JESUS-CHRIST *a aimé ſon Egliſe, & qu'il s'eſt livré pour elle.* Et ainſi cette haine d'un mari pour ſa femme, & d'une femme pour ſon mari, n'eſt autre choſe, ſinon que le mari aime ſa femme, & la femme ſon mari moins que Dieu. Cette haine eſt que l'amour de Dieu ſoit le ſouverain dans le mariage, & au deſſus de tout amour; ou bien elle conſiſte, pour ſuivre la penſée de l'Apôtre, en ce qu'un mari ait une femme comme s'il n'en avoit point, & qu'une femme ait un mari, tout de même comme ſi elle n'en avoit point. Ce qui ſe réduit à ce que l'un & l'autre aiment Dieu plus qu'ils ne s'entraiment.

Dans le mariage, au lieu que les mariez doivent s'efforcer de ſe ſanctifier l'un l'autre ſe portent mutuellement au péché, & contribuent à leur commune damnation.

Sanctificatus eſt vir infidelis per mulierem fidelem, &c. 1. *ad Corinth.* 7. C'eſt la doctrine de ſaint Paul en la prémiére aux Corinthiens, que l'homme infidele eſt ſanctifié par la femme fidele, & la femme infidele ſanctifiée par le mari fidele; c'eſt-à-dire, ſelon l'interprétation commune, que la vertu & la ſainteté de l'un ſert à rendre l'autre plus vertueux & plus ſaint, par le bon exemple que l'un donne à l'autre par leurs frequens entretiens. Mais l'expérience nous fait voir encore plus ſouvent, qu'il y a une malheureuſe communication de vices, & de mauvaiſes mœurs entre le mary & la femme, & qu'à moins d'un miracle de grace, ils s'engagent l'un l'autre dans le péché, & enſuite dans la damnation éternelle.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet.

IN nuptiis plus valet ſanctitas ſacramenti, quàm fœcunditas uteri. Auguſtin. l. de bono conjugii. c. 18.

Multi facilius ſe abſtinent ut non utantur nuptiis, quam temperanter, & bene utantur. Idem, ibidem.

In conjugali vinculo, ſi pudicitia conſervatur, damnatio non timetur. Idem de bono viduitatis. c. 9.

Hoc cuſtoditur in Chriſto & in Eccleſia, ut vivent cum vivente, in æternum nullo divertio ſeparetur. Auguſt. l. 1. de nuptiis. c. 10.

Si ducturi eſtis uxores, quales vultis eas invenire, tales & ipſæ inveniant vos. Quis eſt qui non caſtam velit ducere. Idem, de Verbis Domini.

Si paria ſint cætera, continentem conjugato præferre quis ambigat? Idem l. 26. de civit. c. 36.

Si uxor amat maritum quia dives eſt, non eſt caſta, maritum enim non amat, ſed aurum mariti. Si enim maritum amat, & nudum & pauperem amat. Idem ſerm. 44. de verb. Domini.

Quod Dominus invitatus venit ad nuptias, etiam exceptâ myſticâ ſignificatione, confirmare voluit quod ipſe fecit. Auguſt. tract. 9. in Joannem.

Non tibi placeant viri, quia divites, quia ſublimes, quia genere nobiles, quia carne amabiles, ſed quia fideles, quia religioſi, quia prædici, quia viri boni. Idem l. de nupt. & concupiſc.

Quomodo poteſt conjugium dici, ubi non eſt fidei concordia. Ambroſ. Epiſt. 81.

Jure laudatur bona uxor, ſed melius pia virgo præfertur. Idem. Epiſt. 81.

Cur tu vultus pulchritudinem magis in conjuge, quam morum requiris? placeat uxor honeſtate magis quàm pulchritudine, illa eligatur quæ moribus Saram referat. Idem l. 1. de virginit.

Quia viro, nec domina, nec ancilla parabatur

DAns le mariage, il faut faire bien plus de cas de la ſainteté du Sacrement, que de la fecondité.

On en voit pluſieurs à qui il eſt moins malaiſé de s'abſtenir tout-à fait du Mariage, que de s'y comporter avec la modération convenable.

Le ſalut ne court point de riſque dans le Mariage, ſi l'on y garde la chaſteté conjugale.

C'eſt une Loy établie par JESUS-CHRIST, & qui ſe garde inviolablement dans l'Egliſe, qu'il n'y a que la mort qui ſépare les perſonnes mariées.

Un homme qui cherche à ſe marier, doit ſe rendre tel qu'il veut que ſoit la femme qu'il va épouſer. Tous ne veulent-ils pas en trouver qui ſoient ſages.

Toutes choſes égales, qui doute qu'un homme qui vit dans le célibat eſt préférable à celui qui eſt marié.

Une femme qui n'aime ſon mari, que parce qu'il eſt riche, n'eſt pas une honnête femme; car enfin ce n'eſt pas ſon mary qu'elle aime, c'eſt ſon bien. Si elle aimoit véritablement ſon mary, elle l'aimeroit autant pauvre que riche.

Laiſſons à part ce qu'il y a de myſtique dans les nôces de Cana! Le Seigneur en y allant, après y avoir été invité, les a voulu authoriſer par ſa préſence.

Que ceux que vous voulez choiſir pour époux ne vous plaiſent pas, à cauſe qu'ils ſont riches, qu'ils ſont élevez aux charges, qu'ils ſont de bonne maiſon, qu'ils ſont bienfaits & agréables; mais à cauſe qu'ils ſont Chrétiens, pieux, honnêtes, & vertueux.

Peut-on appeller du nom de bien un mariage où il n'y a ni union, ni foy conjugale?

On a raiſon de loüer une femme réguliere; mais on fait encore mieux en lui préferant une vierge qui a de la pieté.

Pourquoy cherchez-vous plûtôt une belle femme, qu'une femme dont les mœurs ſoient innocentes? croyez-moi dans le choix que vous faites d'une épouſe, ayez moins d'égard aux agrémens du corps qu'à la régularité; prenez une femme qui imite les vertus de Sara.

Dieu ne voulant pas donner à Adam une

Adamo; ſed ſocia, nec de capite, nec de pedibus, ſed de latere erat producenda; ut juxta ſe ponendam cognoſceret, quàm de juxta ſe ſumptam didiciſſet. Idem de ſacram. l. 1. part. 6. c. 35.

Non tam pulchritudo mulieris, quàm virtus ejus & gravitas delectat virum. Ambroſ. l. 1. de Abraham. c. 2.

Cum Sancto ſanctus eris, & cum perverſo perverteris. Si hoc in aliis quanto magis in conjugio, ubi una caro, & unus ſpiritus eſt. Idem. Ibidem, c. 9.

Diſce quid in uxore quaratur; non aurum, non argentum quæſivit Abraham, non poſſeſſiones, ſed gratiam bonæ indolis. Idem. Ibid.

Sicut vir publicus officiis, ita mulier domeſticis miniſteriis habilior æſtimatur. Idem. l. de Parad. c. 11.

Adam per Evam deceptus eſt, non Eva per Adam; quàm vocavit ad culpam mulier, juſtum eſt ut eum gubernatorem aſſumat, ne iterùm fœmineâ facilitate labatur. Idem. l. 5. Hexam. c. 7.

Non ancillam fortitus es, ſed uxorem; gubernatorem te Deus eſſe ſexus inferioris, non prepotentem; redde ſtudio vicem, redde amori gratiam. Idem. Ibidem.

Non tantùm boni eſt in nuptiis quod ſperamus, quantùm mali, quod accidere poteſt, & timendum eſt. Hieronymus epiſt. ad Geront.

Uxorem pauperem alere difficile eſt, divitem ferre, tormentum. Idem contra Jovinian.

Scimus honorabiles, & cubile immaculatum. Idem epiſt. 9.

Licet bonum ſit conjugium, mala tamen ſunt, quæ circa illud ex hujus mundi curâ ſuccreſcunt. Gregor.

Magnum re verâ myſterium, & ineſtimabilem quamdam ſapientiam habens. Chryſoſtomus homil. 21. in epiſt. ad Epheſios.

Quando concordia & pax, & vinculum dilectionis cum muliere & viro fuerit, omnia ſimul affluunt bona. Idem. homil. 38. in Geneſim.

Illa vera divitiæ ſunt, illa maxima ſunt facultates, ſi vir cum muliere non diſcordet. Idem. Ibidem.

Nihil potentius muliere bonâ ad inſtruendum femme qui le dominât, ni qui fût ſon eſclave; ne devoit la tirer ni de la tête, ni des pieds; mais du côté, afin que nôtre premier pere apprenant d'où elle étoit ſortie, la traitât toûjours d'égale.

Le plaiſir qu'une femme cauſe à ſon mari par ſa beauté, n'eſt pas comparable à celui qu'elle lui donne par ſa vertu & ſa modeſtie.

Avec un Saint vous deviendrez ſaint, avec un impie vous vous pervertirez. Si cela eſt vrai dans tous les états, à combien plus forte raiſon l'eſt il dans le mariage, où deux perſonnes s'uniſſent enſemble juſqu'à n'être plus qu'une même chair, & un même eſprit.

Aprenez d'Abraham ce qu'il faut conſiderer dans le choix d'une femme: il n'y chercha ni l'or, ni l'argent, ni les biens en fond de terre, mais un naturel heureux & porté à la vertu.

L'homme eſt plus propre aux emplois qui regardent le public, & la femme eſt plus capable des petits ſoins domeſtiques.

Ce n'eſt point Adam qui a trompé Eve, c'eſt Eve qui a trompé Adam. Auſſi de peur que cette facilité qui eſt naturelle aux femmes ne l'entraine au mal, il eſt raiſonnable qu'elle ſe laiſſe gouverner par ſon mari.

Vous n'avez pas reçû dans le mariage, une ſervante, mais une épouſe; Dieu vous a bien voulu établir ſon gouverneur, comme d'un ſexe inférieur au vôtre; mais non pas pour en être le tiran. Rendez au ſoin qu'elle a de vous plaire le retour que vous lui devez, & une affection reciproque.

Ces avantages qu'on eſpere trouver dans le mariage, ne ſont pas à comparer aux maux qu'on a à craindre.

Pour entretenir une femme qui n'a rien, il faut bien travailler; mais avoir à ſupporter les hauteurs d'une femme qui a apporté de grands biens, c'eſt un grand ſupplice.

Nous connoiſſons des hommes ſans reproche.

Le mariage eſt une fort bonne choſe, mais les ſoins du temporel, qui en ſont des ſuites néceſſaires, produiſent de véritables maux.

C'eſt un grand miſtere, & la ſageſſe de Dieu y paroît d'une maniere bien ineffable.

L'amour reciproque & la bonne intelligence, ſont pour les perſonnes mariées la ſource de tous les biens.

La véritable richeſſe dans le mariage, eſt l'union parfaite des cœurs.

Rien n'eſt plus efficace pour mettre un mari

informandumque virum. Idem homil. 60. in Joannem.

Omni immunditiæ habenas laxat, qui nuptias damnat. Bernard.

Æſtimare debet uxor mores viri eſſe legem & formam ſuæ vitæ impoſitam ſibi à Deo. Ariſtot. in Œconomicis.

dans le bien, qu'une femme qui a de la vertu.

C'eſt lâcher la bride à la paſſion d'impureté, que de condamner le mariage.

Une femme doit être convaincuë, que ſelon l'ordre établi de Dieu, la conduite de ſon mari doit être la regle de la ſienne.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

LE mariage, ſelon le commun ſentiment des Théologiens, ſe définit ainſi. Le mariage eſt une union conjugale de l'homme & de la femme, qui ſe contracte entre perſonnes legitimes, c'eſt-à-dire, qui en ſont capables, ſelon les loix, & qui les oblige de vivre inſéparablement l'un avec l'autre. Ce que c'eſt que le ſacrement de mariage, & ſa définition. *Le Catechiſme du Concile de Trente.*

Pour bien comprendre cette définition, il faut prendre garde, qu'encore que toutes ces choſes ſe rencontrent dans un veritable mariage, le conſentement des parties, lequel eſt intérieur; le pacte extérieur qui ſe fait de paroles, l'obligation, & le lien qu'ils contractent réciproquement, & qui ſuit le pacte, & enfin l'union conjugale, qui conſomme le mariage; néanmoins le mariage ne conſiſte proprement & eſſentiellement que dans cette obligation, & dans ce lien qui eſt exprimé par le mot d'union. On y ajoûte *conjugale*, pour la diſtinguer de toutes les autres conventions, par leſquelles les hommes & les femmes peuvent s'obliger les uns envers les autres pour ſe ſecourir mutuellement, ſoit par vente ou achat, ou autrement, qui ſont toutes fort éloignées de l'obligation qu'on contracte par le mariage.

Il eſt dit enſuite, qu'elle doit être *entre perſonnes legitimes*, pour marquer que toutes les perſonnes, qui par les loix ſont excluës du mariage, ne le peuvent contracter, & qu'il eſt nul, lors qu'elles le contractent, par exemple, les parens dans les dégrez prohibez; ou pour le défaut de l'âge, auquel les loix leur permettent de ſe marier, ſont incapables de ſe lier par les liens d'un légitime mariage. Enfin, ces dernieres paroles, qui les oblige de *vivre inſéparablement l'un avec l'autre*, marquent que le lien qui unit inſéparablement le mari & la femme, eſt de ſa nature indiſſoluble. Il s'enſuit de tout cecy, que le mariage conſiſte proprement & eſſentiellement dans ce lien, & dans cette union; car quoyque quelques Théologiens ſemblent le faire conſiſter dans le mutuel conſentement des parties, comme lors qu'ils diſent, que le maraige n'eſt autre choſe que le conſentement que l'homme & la femme ſe donnent reciproquement, il faut l'entendre entant que ce conſentement eſt la cauſe du mariage, comme les Peres du Concile de Florence l'ont enſeigné, parce qu'en effet ſans le conſentement des parties, il ne peut y avoir de lien, ni d'obligation entre elles.

Il faut remarquer que le mariage peut être conſideré en deux maniéres; comme purement civil, & comme élevé à la dignité de ſacrement. Le mariage civil, eſt celui qui ſe fait entre les payens, & les infideles, contracté ſelon Diviſion du mariage en civil, & ſacrement.

les loix des pays, & des nations, mais reconnu & authorisé par ces mêmes loix : Or comme le Prédicateur ne parle qu'a des Chrêtiens, il n'eſt ni néceſſaire, ni à propos qu'il s'étende ſur les loix & les coûtumes differentes des nations, ni qu'il explique en quel ſens, il eſt naturel a l'homme, ni s'il eût été un ſacrement, ſi l'homme fut demeuré dans l'état d'innocence ; mais en faiſant abſtraction de cela, & des autres queſtions inutiles, il doit ſeulement faire entendre que le mariage a été inſtitué de Dieu même, & qu'il n'eſt pas une invention de la politique des hommes ; mais fondé ſur la nature même, qui inſpire à l'homme de perpetuer ſon eſpece par ce moyen. C'eſt ce qui ſe

Geneſ. 2. prouve par ces paroles de la Geneſe : *Dieu créa l'homme & la femme, & les ayant benis, il leur dit : Croiſſez & multipliez.* Et par ces autres. *Il n'eſt pas à propos que l'homme ſoit ſeul, faiſons-lui une aide, qui lui ſoit ſemblable.* Et lorſqu'il ajoûte, que *l'Homme abandonnera ſon pere & ſa mere, & qu'il demeurera attaché à ſa femme pour ne faire des deux qu'une ſeule chair.* Ces dernieres paroles, ſelon le temoi-

Matth. c. 19. gnage même du Fils de Dieu, qui les rapporte dans ſaint Matthieu, font voir

2. 2. *Qu.* 154. *art.* 2. que Dieu a rendu le neud du mariage perpetuel & indiſſoluble. Et ſaint Thomas montre qu'en demeurant même dans les termes de la nature, le mariage ne

Seſſ. 24. peut être diſſous : *Quod Deus conjunxit homo non ſeparet* Et le Concile de Trente le déclare : Or quoique le mariage entant que naturel, ne puiſſe être diſſous à cauſe que l'éducation des enfans, & les autres obligations attachez au mariage ne peuvent ſubſiſter ſans cela, cela lui convient néanmoins particulierement en tant qu'élevé a la dignité de ſacrement.

Dieu n'a pas impoſé aux hommes l'obligation de ſe marier.

Il faut bien remarquer encore, que par ces paroles de la Geneſe, que Dieu dit à Adam ; *croiſſez & multipliez*, il n'a pas voulu impoſer à tous les hommes l'obligation de ſe marier ; mais ſeulement faire connoître la fin, pour laquelle il avoit inſtitué le mariage : Car maintenant que les hommes ſont beaucoup multipliez, non-ſeulement il n'y a point de loi, qui les oblige à ſe marier ; mais au contraire, la virginité eſt recommandée & conſeillée dans l'Ecriture, comme un état fort relevé au-deſſus de celui du mariage, & qui eſt bien plus ſaint & plus parfait. C'eſt ce que le Sauveur nous enſeigne, lors qu'après avoir

Matth. 19. parlé de ceux qui embraſſent l'état de la virginité, il dit : *Qui peut comprendre cecy, le comprenne.*

Il s'eſt trouvé des Hérétiques qui ont condamné le mariage, quoique l'inſtitution en ſoit ſainte.

Quoique le mariage ait une inſtitution toute ſainte, & que Dieu n'ait rien oublié dès le commencement du monde, pour le rendre recommandable, l'ayant inſtitué lui-même, non après le péché, mais dans l'etat d'innocence, pour marquer qu'il devoit avoir une fin bien plus noble, que celle d'y chercher ſon plaiſir. Quoy qu'enfin, il lui ait donné dés-lors ſa bénédiction, comme un ſigne ſenſible de ſon approbation, cela n'a pas été capable, d'arrêter les blaſphêmes des Marcioniſtes, des Encrarites, des Manichéens, & de tant d'autres Hérétiques, qui ſe ſont déclarez contre ce ſacrement, juſqu'à le traiter d'invention diabolique, d'action prophane, de proſtitution, & de ſcandale. Les ſaints Peres, & particuliérement ſaint Auguſtin & ſaint Jerôme ſe ſont élevez contre ces erreurs, & les ont fortement refutées.

L'état du mariage eſt ſaint en bien

On ne peut douter que cet état ne ſoit ſaint, ayant été inſtitué, & ſanctifié de Dieu-même dès le commencement du monde, & depuis élevé à la dignité de ſacrement par le Fils de Dieu, pour ſanctifier les perſonnes qui veulent y

entrer

entrer, & pour leur donner les graces néceſſaires afin de s'en acquitter dignement. Ainſi cet état eſt ſaint de toutes maniéres, par ſon autheur, qui eſt Dieu ; par la dignité de ſacrement, qui lui eſt attachée ; par la grace ſanctifiante, qu'il augmente en ceux qui le reçoivent ; par les graces & les ſecours qu'il leur donne dans leurs béſoins : & enfin, par l'excellente ſignification de l'union de JESUS-CHRIST avec l'Egliſe ſon épouſe, qui lui fait donner par ſaint Paul le nom de grand ſacrement. de maniéres.

Quoique Dieu dès le commencement du monde ait établi le mariage entre l'homme & la femme, comme un lien d'amour & de ſociété, pour la multiplication du genre humain, & depuis le péché, comme un remede à la convoitiſe, & à l'incontinence, laquelle étant vicieuſe, & portant au deſordre, eſt par ce moyen retenuë dans de juſtes bornes, & devient honnête par la naiſſance des enfans. Cependant à bien examiner le deſſein qu'il avoit formé dès l'éternité. Il avoit en vûë dans cette inſtitution l'alliance & l'union qu'il devoit faire un jour de JESUS-CHRIST ſon Fils avec l'Egliſe, dont ce mariage corporel devoit être le ſigne & la figure anticipée : Or quoique ces deux mariages ayent cela de commun, qu'ils ayent pour fin de mettre des enfans au monde, il y a néanmoins cette différence, que de celui d'Adam & d'Eve, qui n'en ont uſé qu'après le péché, ſont nez des enfans charnels ; mais de celui de JESUS-CHRIST & de l'Egliſe, devoient naître des enfans ſpirituels. Du prémier ſont nez les enfans des hommes ; du ſecond renaiſſent les enfans de Dieu. Deux peres & deux meres, dit ſaint Auguſtin, nous ont engendrez à la mort, & deux peres & deux meres nous ont engendrez à la vie. Ceux qui nous ont engendrez pour la mort ſont Adam & Eve, & ceux qui nous ont engendrez pour la vie ſont JESUS-CHRIST & l'Egliſe. La fin que Dieu s'eſt propoſée en inſtituant le mariage.

Outre cela, Dieu a eû de grands deſſeins dans l'inſtitution du mariage, qui font voir qu'il a une double providence à l'égard des hommes ; l'un de ces deſſeins a été de conſerver ſucceſſivement les hommes ſur la terre, & l'autre de remplir le ciel. Le prémier, qui appartient à la Providence naturelle, eſt ſubordonné au ſecond, qui regarde la providence ſurnaturelle ; or ni l'un ni l'autre ne peut commodément avoir ſon effet ſans le mariage ; puiſque les hommes n'étant pas immortels, la mort auroit bien-tôt dépeuplé le monde, ſi Dieu ne ſubſtituoit point d'autres hommes en la place de ceux qui meurent ; & d'ailleurs les hommes devant remplir la place des Anges rebelles dans le ciel ; c'eſt par le moyen du mariage qu'ils naiſſent ſur la terre, afin de remplir un jour le ciel. Dieu a une providence naturelle & ſurnaturelle à l'égard du mariage des hommes.

Dieu a établi pluſieurs états différens dans le monde, & comme dans la nature, la diverſité & le mêlange des êtres en font la beauté ; de même dans le Chriſtianiſme, les différens genres de vie, où l'on eſt appellé, font la gloire du corps myſtique de JESUS-CHRIST, qui eſt ſon Egliſe : les uns ſont pour le cloître ; ceux-ci pour le célibat ; ceux-là pour le mariage : & c'eſt cette agréable diverſité, dit l'Apôtre ſaint Paul, qui fait l'édifice de cet auguſte corps, & qui met ce bel ordre entre toutes les parties qui le compoſent. Dans cette diverſité d'états, il y a de différentes graces ; & Dieu, entre les devoirs généraux, en demande de particuliers. Il faut à l'Eccleſiaſtique un eſprit de piété ; au Magiſtrat un eſprit de juſtice & de force ; mais aux perſonnes Le mariage eſt un des états de vie, que Dieu a voulu & établi dans le monde.

mariées, il faut un eſprit d'amour & d'union.

Les fins pour leſquelles le mariage a été inſtitué.

Les fins pour leſquelles les mariages chrêtiens ont été inſtituez, ſont particuliérement deux, que les hommes doivent avoir en vûë, en embraſſant cet état. L'une eſt de donner des enfans à Dieu, ſelon cette ſainte penſée de Tobie : vous ſçavez, Seigneur, que ce n'eſt point pour ſatisfaire ma paſſion, que j'entre dans l'état du mariage ; mais par le ſeul déſir d'avoir des enfans, qui vous loüent & qui vous beniſſent éternellement. L'autre fin de mariage eſt de borner, & d'arrêter la convoitiſe, lors qu'on ne ſe ſent pas capable d'une parfaite continence, ſelon ce ſage avis de l'Apôtre : *Melius eſt nubere quàm uri.* Il vaut mieux ſe marier que brûler par les ardeurs de ſa cupidité. De là naît l'obligation qu'ont les peres & les metes de marier leurs enfans de bonne heure, ſi Dieu ne les appelle point à un état plus parfait ; afin de les détourner par ce moyen des débauches & des déſordres auſquels le jeuneſſe a tant de penchant.

1. *Ad Cor. 7.*

La fin du mariage a été différente ſelon les temps.

La fin du mariage n'a pas toûjours été la même dans tous les temps, & dans tous les états. Dieu l'inſtitua au commencement pour la propagation du genre humain, qu'il vouloit être multiplié par ce moyen ; & alors il fut néceſſaire, même entre les proches, afin que la terre fût promptement peuplée de ceux qui la devoient habiter. Dans la ſuite Dieu ayant revelé & promis au ſaint Patriarche Abraham que ſon Fils naîtroit de ſon ſang & de ſa race, la fécondité étoit parmi ce peuple choiſi, un ſi grand honneur que l'état du mariage étoit préferé à celui de la virginité ; & parmi les femmes mariées, la ſtérilité étoit un ſujet d'opprobre ; & parce que chacun ſe nourriſſoit de cette eſpérance que le Chriſt pourroit naître de ſa famille, on tenoit pour une bénédiction extraordinaire d'avoir grand nombre d'enfans. Mais cette fin ayant ceſſé par l'incarnation du Fils de Dieu, depuis que les choſes ont changé, & qu'il n'eſt plus queſtion de peupler la terre, ni de donner un JESUS-CHRIST au monde, ceux qui entrent dans l'état du mariage le doivent conſiderer comme élevé à un ordre ſupérieur ; c'eſt-à-dire, à la dignité de ſacrement pour ſignifier non-ſeulement l'union de JESUS-CHRIST avec l'Egliſe, ce qu'il a repréſenté dès la naiſſance du monde ; mais auſſi pour être une ſource de graces & de bénédictions ſpirituelles, & ainſi le regarder comme un état ſaint dans lequel ils doivent entrer ſaintement.

Pourquoy l'Apôtre appelle le mariage un grand ſacrement.

Il eſt grand en comparaiſon de celui des anciens Patriarches, qui n'avoient qu'en figure ce que nous avons en réalité. Il eſt grand à comparaiſon de celui de l'état d'innocence, où le mariage n'étoit qu'un contrat civil. Les avantages qu'on lui donne, ne venoient pas tant de la nature de ce traité, qui n'étoit point ſacrement, que de la juſtice originelle, qui répandoit une bénédiction générale ſur toutes les actions d'Adam. Il eſt grand en qualité de ſacrement, parce que la grace qu'il confere, n'eſt point reſervée à un petit nombre d'effets, comme ceux de la Confirmation, de l'Ordre, de l'Extrême-Onction ; mais s'étend à tous les ſoins que doivent prendre un pere & une mere de famille. Il ne fait point ſon effet tout d'un coup : il opere auſſi long-temps que les perſonnes ſubſiſtent. Ainſi ce nom de grand ne ſe donne pas indifféremment à tous nos ſacremens : car de ſept, on ne le donne qu'à quatre, & à tous pour des raiſons bien différentes. Le Baptême eſt appellé grand, à cauſe du noble

effet qu'il produit dans l'ame du nouveau Chrêtien ; le ſacrement de Confirmation a mérité le nom de grand, par la qualité de la perſonne qui le confere, qui doit être un Evêque ; celui de l'Euchariſtie, eſt encore appellé grand, à cauſe de ce qu'il contient ; ſçavoir, le vrai corps & le vrai ſang de JESUS-CHRIST : enfin, le ſacrement de Mariage, eſt honoré du nom de grand, parce qu'il ſignifie & repréſente trois grandes & illuſtres alliances de Dieu avec les hommes. La prémiere, qui ſe fait par la grace, par laquelle Dieu prend nos ames pour ſes épouſes. La ſeconde, ſe fait par l'amour & l'union entre JESUS-CHRIST & ſon Egliſe : & la troiſiéme, par l'union hypoſtatique du Verbe Divin avec nôtre humanité, en la perſonne d'un homme-Dieu.

Dieu donne des graces dans le mariage pour y conſerver la fidelité & l'union entre les mariez.

La fidelité dans le mariage eſt la prémiére obligation & le prémier devoir des perſonnes qui ont embraſſé cet état, & elle doit être inviolable, puiſque c'eſt une copie de la fidelité que Dieu a toûjours gardée à ſon Egliſe ; & elle doit être d'autant plus réligieuſement obſervée, que Dieu donne dans le mariage, une grace pour la conſerver, auſſi-bien que pour l'union qui les oblige de vivre enſemble, & de ne ſe point ſéparer : car c'eſt une vérité fondamentale, que tous les ſacremens, outre la grace ſanctifiante, qui eſt un effet commun à tous, nous donnent encore des ſecours particuliers pour arriver heureuſement à la fin, pour laquelle ils ſont inſtituez ; Comme le Baptême n'efface pas ſeulement le peché par l'infuſion de la grace ; mais de plus, il engage à nous fournir les lumiéres & les ſaintes inſpirations qui nous ſont néceſſaires pour vivre conformément à la qualité de Chrétien. De même, comme les charges du mariage ſont grandes, auſſi faut-il croire qu'outre la grace habituelle qu'il confere, il eſt une ſource de ſecours actuels pour les porter à accomplir fidelement les devoirs de leur état, & particuliérement la foy conjugale ſi ſolemnellement promiſe, & l'union qui leur eſt néceſſaire pour ſupporter mutuellement leurs défauts.

De l'affectiõ réciproque des perſonnes mariées. *l. 8. Etich. c. 2.* *Ad Epheſ. 5.*

Le Philoſophe ne reconnoît point d'amitié plus légitime que celle d'un mari envers ſa femme : Il dit que toutes les autres ſont au-deſſous de celle-là : Il eſt vray qu'à le bien prendre, l'amour conjugal doit être regardé comme la prémiére régle des amitiez naturelles ; parce qu'il va de pair avec l'amour de ſoy-même, comme aſsûre l'Apôtre : *Le mari qui aime ſa femme, s'aime ſoy-même.* D'où ſaint Thomas conclud fort à propos, que le mari ne peut haïr ſa femme ou la femme ſon mari, ſans faire un péché de même eſpece, que ſeroit la haine de ſoy-même, qui eſt le plus exécrable, après la haine de Dieu, & n'eſt propre que des deſeſperez.

Il y a obligation aux perſonnes mariées de demeurer enſemble.

Il ne faut que faire réfléxion ſur les fins du mariage, pour avoüer que la femme ne peut vivre ſéparement de ſon mari, ou le mari de ſa femme. Le mariage eſt pour mettre au monde des enfans légitimes, & remplir le nombre des prédeſtinez ; c'eſt pour agir de concert, tant en ce qui regarde l'éducation des enfans, qu'en tout ce qui regarde la famille, à quoy une perſonne ſeule ne peut ſuffire. C'eſt pour donner au mari un autre lui-même, ſur qui il ſe repoſe d'une partie de l'emberras du ménage : c'eſt pour donner un appui à la femme qui la ſoûtienne dans ſa foibleſſe ; qu'eſt-ce de tout cela qui puiſſe avoir lieu dans le divorce ; comment ſe ſoulageront-ils dans leurs

beſoins ? à quoy ſervira cette alliance ? &c. En effet, cette obligation eſt ſi preſſante, que quoique la Religion ſoit un état préférable au mariage, parce qu'elle eſt d'un plus grand mérite, néanmoins il n'eſt point permis à un mari malgré ſa femme, d'y entrer, ou à une femme malgré ſon mari. Cette porte eſt ouverte à toutes les conditions du Chriſtianiſme, excepté au mariage.

Le mariage eſt un véritable ſacrement. *Seſſ.* 14.

L'Egliſe a toûjours crû comme une vérité certaine & indubitable, que le mariage eſt un ſacrement, & elle l'a crû, fondée ſur l'authorité de l'Apôtre, qui dit : *Ce ſacrement eſt grand, je dis en* JESUS-CHRIST *& en l'Egliſe.* De plus, le Concile de Trente déclare que la grace eſt ſignifiée, & communiquée par ce ſacrement, en quoy conſiſte particuliérement l'eſſence du ſacrement. JESUS-CHRIST, dit ce Concile, qui eſt l'autheur & le conſommateur des ſacremens, nous a mérité par ſa paſſion, une grace capable de perfectionner l'amour naturel de l'homme & de la femme, & de fortifier l'union indiſſoluble qui eſt entre eux.

Véritez auſquelles doivent faire réfléxion ceux qui s'engagent dans le mariage.

Ceux qui veulent s'engager dans le mariage comme des Chrêtiens, & non pas comme des Payens, doivent y appeller JESUS-CHRIST, & de ne rien faire ſans le mouvement de ſa grace ; & pour obtenir toutes les bénédictions dans un établiſſement auquel le ſalut eſt attaché, ils reconnoîtront que le mariage eſt la figure de l'adorable union du Verbe Eternel avec la nature humaine, & de JESUS-CHRIST avec ſon Egliſe ; & que les mariez ſont obligez d'avoir autant d'amour l'un pour l'autre, que JESUS-CHRIST en a eu pour ſon Epouſe. Ils doivent conſidérer que le mariage eſt une alliance ſacrée, qui regarde plûtôt à donner des enfans au ciel qu'à la terre ; & une ſainte ſociété, qui n'unit les corps que pour unir les cœurs d'un nœud plus ſacré ; c'eſt-à-dire, d'une affection véritablement chrêtienne : mais ſur tout, ils doivent conſidérer que tres-peu de mariez reçoivent comme il faut la grace du ſacrement de mariage, & ont encore moins de ſoin de la conſerver ; d'où il arrive tant de troubles, & ſi peu d'intelligence entre les maris & les femmes, & d'où naiſſent tant de déſordres dans les mariages, & ſouvent la damnation du mary, de la femme, & des enfans.

Réfléxion ſur la grace du ſacrement de mariage.

Il eſt tres-important de faire réfléxion ſur la nature du mariage, qui engage les perſonnes qui le contractent dans des liens, qui ne peuvent ſe rompre que par la mort de l'un des deux ; de ſorte, que comme c'eſt un ſacrement qui ne ſe peut réïterer pendant que ceux qu'il a uni demeurent en ce monde, & que c'eſt un état perpetuel ; la grace qui y eſt attachée n'étant pas reçûë, où étant une fois perduë, on ne la recouvre jamais qu'après une ſainte & longue pénitence. Les pénitences ordinaires ne reparent preſque jamais la faute que l'on a commiſe en ſe mariant contre les régles de l'Evangile, ſur tout quand c'eſt à une perſonne qui n'eſt pas vertueuſe, & qui n'a pas la grace de la ſociété chrêtienne ; les mariez demeurent toûjours liez à la perſonne qu'ils ont choiſi dans leur aveuglement ; & leur ignorance ne les peut excuſer devant Dieu, des engagemens fâcheux & perpetuels dans leſquels ils ſe ſont précipitez, parce qu'il eſt de la

Loy éternelle que chacun ſçache les obligations de ſon état, & de celui dans lequel il veut entrer.

Ce ſacrement eſt inſtitué par JESUS-CHRIST, non-ſeulement parce que n'ayant pas été à la verité le premier autheur de l'union conjugale, il lui a donné comme une nouvel établiſſement en l'approuvant dans ſa Loy, & la rappellant à ſa prémiére inſtitution, dont elle étoit déchûë; mais en ce qu'il a voulu, qu'elle fût un des ſept ſacremens de la Loy Evangelique, & qu'il y a attaché ſa grace comme aux autres, ſelon que l'enſeignent les Peres, & les Conciles, & principalement celui de Trente. Le mariage eſt un ſacrement de la nouvelle Loy inſtitué par JESUS-CHRIST.

Il eſt vrai que le mariage, dans ſa prémiére inſtitution qui a été faite dans l'état d'innocence, n'avoit point d'autre fin, que la multiplication des hommes; mais après le peché, & le déréglement des paſſions, Dieu a bien voulu qu'il ſervit de remede à la concupiſcence; & comme ce remede auroit été trop foible contre un ſi grand déſordre, JESUS-CHRIST y a ajoûté la grace d'un ſacrement dans la Loi nouvelle. Mais auſſi ce ſeroit en avoir une idée bien baſſe, de s'imaginer qu'il n'eſt inſtitué que pour ſervir de remede à une paſſion dereglée; ce ſeroit regarder ce ſacrement en infidele, & non pas en Chrêtien, comme un moyen de contenter ſes deſirs, & non comme un myſtere, auquel Dieu n'a attaché ſes graces, que pour exprimer dans les perſonnes mariées plus ſaintement, l'amour fécond que JESUS-CHRIST porte à ſon Egliſe: Car il eſt conſtant que comme le mariage des fideles repreſente l'union de JESUS-CHRIST avec ſon Egliſe, il faut auſſi que leur amour ſe régle ſur celui que le Sauveur porte à ſon épouſe; & c'eſt la penſée de ſaint Paul, lors qu'il dit aux Ephéſiens; Maris aimez vos femmes, comme JESUS-CHRIST aime ſon Egliſe: Or comment eſt-ce que le Sauveur a aimé ſon Egliſe; nous l'apprenons du même Apôtre, quand il dit, qu'il ne l'a aimée que pour la ſanctifier, & la rendre pure, ſans tache, & immaculée devant ſon Pere. C'eſt donc ainſi que les maris doivent aimer leurs femmes, & les femmes réciproquement leurs maris, pour ſe ſanctifier les uns les autres, en demeurant dans les bornes d'un amour plein de pudeur. Sur la fin & l'inſtitution du mariage.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

ON peut dire que le mariage eſt comme la pépiniere des hommes; c'eſt de là qu'on tire tous les jours de nouvelles plantes, pour ſubſtitüer en la place des autres, que la longueur des années a uſées. C'eſt une metempſycoſe myſtérieuſe; mais bien plus honorable, & plus avantageuſe aux hommes, que celle que ſe ſont imaginée quelques Philoſophes, qui faiſoient renaître les hommes des bêtes, & les bêtes des hommes; Le ma- L'utilité & la neceſſité du mariage pour la conſervation du monde.

riage fait que les hommes ſont en quelque maniére immortels ; qu'un pere meurt ſans mourir ; car il renaît en ſon fils, & en tous ſes deſcendans ; C'eſt une ſource de vie qui coule toûjours, & ne s'épuiſe point. La mort eſt un gouffre où tous les hommes ſe vont rendre, comme les fleuves dans la mer ; mais parce que cette ſource ne tarît point, pour un qui meurt, il en renaît ſouvent pluſieurs. Sans le mariage en effet, la mort, qui ne pardonne à perſonne, n'auroit pas beſoin d'un grand temps pour ruïner toutes les villes, & déſoler toutes les Provinces ; comme rien ne réſiſteroit à ſa violence, un ſiécle, & peut-être beaucoup moins ſuffiroit pour mettre tous les hommes au tombeau : Mais Dieu, qui ne veut point que ſon ouvrage periſſe, avant que le nombre des élûs ſoit rempli, ſe rend le protecteur des mariages, comme il en a été le prémier inſtituteur ; le même ſoin qu'il ſe donne pour conſerver le monde, lui fait encore prendre celui des alliances qui ſe contractent, & qui ſont le moyen de le maintenir. Voilà ce qui fait que le monde eſt tous les jours plus rempli d'habitans, que les villes ſont plus fréquentées, & les états plus floriſſans. Se pouvoit il, je vous prie, trouver un moyen plus efficace pour conſerver & entretenir ce grand ouvrage ? Les atteintes de la mort gagnent, & n'avancent rien, parce que la fécondité du mariage pare à tous ſes coups, & le grand deſſein de Dieu, qui eſt de remplir le ciel, s'execute par ce moyen. Je l'appelle le grand deſſein de Dieu, parce qu'il eſt la fin de tous les autres, & que tous viſent là ; & y aboutiſſent comme les lignes à leur centre. Cette grande fin ne ſe pouvoit obtenir, dans l'ordre que Dieu y a voulu mettre, ſans le mariage ; c'eſt pourquoy il en a voulu être l'autheur dès la naiſſance du monde. *La ſainte Famille du Pere Cordier, tome troiſiéme, chapitre* 19.

Sans l'inſtitution du mariage, il n'y auroit eu que déſordre & que confuſion dans le monde.

Qu'eût-ce été, je vous prie, que le monde, ſi Dieu y ayant mis la diverſité de ſexes, n'y eût établi les loix du mariage ? S'il n'eût reglé qu'un homme auroit ſa femme, & la femme ſon mari ? S'il ne les eût liez lui-même l'un à l'autre par un lien indiſſoluble ! Se peut-il imaginer une confuſion plus horrible, & une plus abominable corruption ? S'il avoit été permis à un homme de changer de femme, & à une femme de changer de mari, auſſi ſouvent que le dégoût leur en prendroit ? Où iroit le bien ? que deviendroient les enfans ? quelle diviſion dans les familles ? combien s'en ſuivroit-il de vengeances ; combien de meurtres ; combien de parricides ? Mais quelle abomination, ſi les hommes & les femmes n'euſſent point eu d'attachement entre eux qu'à leur volonté ! Comme chacun n'auroit point eu d'autre Dieu que ſa paſſion, il n'y auroit eu, ni religion, ni piété ; tout y auroit été prophane ; & les hommes étans plus ingénieux que les bêtes pour ſatisfaire leurs paſſions, auroient commis les déſordres les plus honteux ; il y auroit autant de rivaux qu'il y auroit eu d'hommes ſur la terre ; toûjours attentifs à ſe trahir l'un l'autre, au ſujet de leurs folles paſſions ; toûjours prêts à ſe couper la gorge, & à employer le fer & le poiſon pour ſe défaire de leurs concurrens. C'eſt pourquoy, Dieu, qui prévoyoit une ſi abominable confuſion, jugea par une ſageſſe, & une providence toute divine, que le prémier réglement qui dévoit être mis dans le monde, étoit le mariage, lequel devoit être le fondement de tout le bon ordre, qui y devoit être gardé. Il voyoit que ce point

étant une fois réglé, il étoit aiſé de régler tous les autres. Auſſi fut-ce par là qu'il commença, puis qu'après avoir créé l'homme & la femme, pour leur inſpirer l'amour qu'ils devoient avoir l'un pour l'autre, il voulut que la femme fût une partie de l'homme, afin que le mari aimât ſa femme comme une partie de ſoi-même, & que la femme eût les mêmes inclinations pour ſon mari, qu'une partie doit avoir pour ſon tout. *Le même.*

Dieu, en faiſant le prémier mariage entre Adam & Eve, leur déclara les loix de tous les mariages, à l'avenir.

Dès le moment que la femme eût été tirée du côté du prémier homme, Dieu les maria enſemble, & préſenta Eve à Adam, pour faire cette union, & déclara à tous les deux de ſa propre bouche, les loix & les obligations du mariage. Il leur fit entendre que leur amitié devoit être la prémiére & la plus ſolide, qui dût jamais être dans le monde; que toutes les autres amitiez en devoient naître, comme les ruiſſeaux de leur ſource; & qu'encore que celle du pere & de la mere envers leurs enfans dût être tres-étroite, que néanmoins l'amitié du mari, & de la femme doit tenir le prémier rang, comme l'amitié originelle & ſacrée, que l'on ne peut violer ſans une eſpece de ſacrilege. Il ajoûte que les ayant tous deux remplis d'un même eſprit, il vouloit auſſi qu'ils n'euſſent qu'une même chair, & tous leurs interêts communs. De plus, avant même qu'ils euſſent vû aucun fruit de leur mariage, Dieu leur avoit inſpiré l'eſprit de pere & de mere, & toutes les qualitez qui ſont néceſſaires pour une bonne & ſainte éducation de leurs enfans. Comme ils ne devoient pas ſeulement être pere & mere de toute leur poſtérité; mais qu'ils en devoient encore être les maîtres & les inſtructeurs, il leur remplit l'eſprit de toutes les connoiſſances qui peuvent aider à bien gouverner une famille, afin que non-ſeulement ils en euſſent la méthode pour leur inſtruction; mais auſſi afin qu'ils en puſſent faire leçon aux autres. *Le même.*

Avant que de s'engager dans l'état de mariage, il faut conſulter Dieu.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on dit communément, comme une vérité reçûë de tous les ſiécles, que les bons & heureux mariages ſe contractent & s'accompliſſent ſur la terre, mais ſont concertez dans le ciel; parce que comme c'eſt Dieu ſeul qui nous connoît parfaitement, c'eſt auſſi à lui à nous adreſſer le parti qui nous convient, avec lequel on peut vivre en paix, & faire plus avantageuſement ſon ſalut. C'eſt pourquoy, le prémier avis qu'on doit donner aux perſonnes encore libres, & en âge de faire cette alliance, eſt de ne s'attacher à rien, qu'ils n'ayent conſulté Dieu ſur cette affaire; parce que c'eſt de lui qu'il faut dépendre en tout, & que ſes volontez doivent être la régle de tous nos déſirs. Comme il y a deux états dans le Chriſtianiſme, l'un de continence, l'autre de mariage, ſi nous en voulons faire un bon choix, il le faut faire en vûë de cet être ſouverain, & ne rien entreprendre, qu'après avoir imploré ſes lumiéres. Si nous jugeons qu'un enfant a manqué à ſon devoir, qui traite d'une alliance ſans l'avis de ſon pere, & ſi le pere en a des reſſentimens ſi vifs, qu'il le deshérite, & le prive de l'eſpérance de ſa ſucceſſion, peut-on croire que Dieu, qui fait cet honneur aux hommes de les avoüer pour ſes enfans, ne ſera point offenſé, ſi l'on n'a pas cette déférence pour lui, d'attendre ſa volonté ſur une affaire de telle conſéquence? Peut-on penſer raiſonnablement, qu'après un mépris ſi exprès de ſa bonté, il ne retirera point ſes graces, & ne refuſera point ſa bénédiction; Vous voulez embraſſer l'état du mariage, mais qui vous donne-

ra des forces pour en eſſuyer les chagrins, & en ſupporter les charges, ſi Dieu ne vous veut point en cet état? *Le même, tome prémier.*

Il faut attendre de la main de Dieu le parti qui nous ſera convenable.

Quand par l'inſpiration de Dieu, ou par le conſeil de ſes Miniſtres, ou de ceux qui ont authorité ſur vous, vous aurez pris la réſolution de vous engager dans le mariage, attendez de Dieu le parti, qui vous ſera le plus propre; c'eſt-à-dire, croyez que cette providence, qui gouverne tout, ne manquera pas de vous adreſſer la perſonne que vous devez accepter, & dont vous devez faire le choix. Le Sage nous en avertit, quand il nous aſſûre, qu'une bonne & prudente femme eſt un préſent de ſa main, & qui vient uniquement du ciel: *Domus & divitiæ dantur à parentibus, à Domino autem uxor prudens.* Comme c'eſt un coup de prédeſtination d'avoir à vivre avec une perſonne qui nous porte au bien, il faut croire que cette même providence, qui veille ſur ſes élûs, ménage tellement tout ce qui les regarde, qu'enfin ils arrivent au terme où il les deſtine, par les voyes qu'il leur a découvertes, & qu'il les conduit. *Le même.*

Proverb. 19.

L'éloge du mariage, & l'eſtime qu'on en doit faire.

Attendite ad petram unde excisi estis. Isai. 51.

Le mariage eſt le prémier lien de la vie commune; c'eſt le fondement & le prémier appui de tout le commerce des hommes; c'eſt la ſource de toutes les alliances; il fait les familles; les familles font les villes, & les villes font les royaumes. Tous les hommes le doivent reconnoître, comme la pierre dont ils ſont ſortis. C'eſt un traité qui eſt auſſi ancien que le monde, & qui n'a point d'autre autheur que Dieu. Les Gnotiſtes, qui ont été les plus infames hérétiques que l'enfer ait jamais produit, l'ont rejetté comme une choſe mauvaiſe & déteſtable; mais quand on voit dans la Geneſe, que Dieu a fait le prémier mariage, & dans l'Evangile, que Dieu l'a honoré de ſa préſence, on doit déteſter ces infames hérétiques qui l'ont improuvé; ce n'étoit point l'honneur & le reſpect qu'ils portoient à la vertu de pureté, qui les faiſoit parler; mais le libertinage, qui leur permettoit autant de femmes, qu'ils en pourroient abuſer. Que ſi l'Apôtre conſeille de vivre en continence, ce n'eſt point pour blâmer le mariage, qui ne peut être condamné que par des perſonnes, qui n'ont pas de juſtes ſentimens des ouvrages de Dieu: mais pour nous apprendre qu'il n'eſt point d'obligation, & qu'on peut avec mérite y renoncer pour embraſſer un état plus parfait. *Le même.*

Le mariage eſt indiſſoluble.

Quand la nature, & les loix humaines ne nous apprendroient pas que les mariages doivent être indiſſolubles, le ſeul commandement que Jesus-Christ en a fait dans l'Evangile doit ſuffire pour n'en pouvoir douter; de ſorte que la rupture ne s'en peut faire ſans offenſer cette grande alliance que Jesus-Christ a fait avec ſon Egliſe, à qui il ne s'eſt point donné pour un temps, mais pour toûjours. C'eſt une vérité ſi conſtante parmi les Chrêtiens, qu'il n'y a point de cauſe raiſonnable, qui rompe le mariage, que la mort. La ſterilité qui ſemble le combatre dans la principale de ces fins, a toûjours été regardée pour une cauſe trop foible en quelque perſonne que ce fût pour en obtenir la diſſolution; & on ne peut lire ſans frémir dans l'hiſtoire, les terribles châtimens de Dieu ſur ceux qui ont oſé entreprendre de rompre ce que Dieu a ſi étroitement joint. *Le même.*

De la fidelité dans le mariage.

Il faut regarder la fidelité entre les perſonnes mariées comme la prémiere obligation qui naît du mariage. Que le mary donc & la femme ſe perſuadent que

depuis

depuis le jour de leur alliance, ils ſe ſont juré une inviolable fidelité, & qu'à moins de trahir leur ſalut, ils ne peuvent manquer à leur promeſſe, dont Dieu a été le témoin, & dont il doit être le vengeur, ſi jamais elle eſt violée. Qu'ils ſçachent que depuis leur parole donnée, ils ſe ſont dépoüillez de leurs droits par un tranſport irrévocable, & que par un don mutuel, qui eſt authoriſé des loix divines & humaines, le corps du mary eſt à la femme, & celui de la femme eſt au mari. D'où vient que ſaint Auguſtin avertit tous ceux qui embraſſent cet état, de ne pas s'imaginer que le mariage ſoit un état de liberté: Mais que c'eſt une ſervitude, qui les aſſujetit réciproquement l'un à l'autre, & oblige le mari à ne penſer jamais à d'autre femme qu'à la ſienne, & de même à la femme de ne rien vouloir que ce qui plaira au mari dans les loix de l'honnêteté conjugale: *Debent ſibi conjugati mutuam quodammodo ſervitutem. Le même.*

Auguſtin. de bono conjugii. c. 6.

Lorſque le ſaint homme Job parle de ce crime, on diroit qu'il fait conſcience de le nommer, & qu'il craint de ſoüiller ſes écrits par un nom ſi odieux, & ſi déteſtable devant Dieu, & devant les hommes. Il l'appelle le crime, la choſe illicite, l'iniquité la plus grande: *Nefas, iniquitas maxima*; parce que ſi on le compare avec les autres crimes, ſa malice les ſurpaſſe tous; juſque là que Dieu n'a point de terme plus infame, & plus capable de confondre une ame perduë, & venduë à l'iniquité, que de l'appeller adultere: *Generatio mala & adultera.* De maniére que quelque crime qu'elle ait commis, il ne lui eſt réproché que ſous ce nom odieux; quand Dieu l'a appellée adultere, il ſemble qu'il a tout dit, & qu'il ne puiſſe exprimer plus fortement l'indignité d'un homme, qui quitte ſon Souverain, pour tourner ſes affections vers une chétive créature. Or quelle doit être la difformité de ce crime, qui donne, pour ainſi dire, de la laideur à tous les autres. *Le même.*

Combien grand & infame eſt le péché qui viole la fidelité du mariage. *Jobi.* 31. *Matth.* 16.

Lors qu'Adam revint de ce ſommeil myſtérieux où Dieu l'avoit mis, quand il lui enleva une côte, & ayant connu par une révelation divine, que cette perſonne qui ſe préſentoit à ſes yeux, étoit celle que Dieu lui donnoit pour épouſe, il s'écria auſſi-tôt: *cet os eſt un os de mes os, & cette chair eſt tirée de ma chair.* Que vouloit-il dire? ſinon que cette femme étoit une partie de lui-même, & qu'il auroit le même amour pour elle, qu'il avoit pour lui-même, & que ſa conſervation lui ſeroit auſſi chere que ſa propre vie. Et certes, ſi Dieu n'eût inſpiré à Adam cette affection également forte & tendre, eût-il jamais voulu voir cette femme depuis ſon peché! Le ſouvenir toûjours préſent que c'étoit à ſa ſollicitation, & par la complaiſance qu'il avoit eûë pour elle, qu'il étoit déchu des faveurs, & des avantages qu'il avoit reçûs du Ciel, lui eût cauſé un ſi mortel chagrin, qu'il ne l'eût pû ſouffrir, ni regarder que comme la cauſe de ſa diſgrace, & de ſa malédiction. Mais Dieu qui prévoyoit le malheur que cauſeroit cette haine, il l'engagea ſi fortement à l'aimer, que quoy qu'il arrivât depuis, il ne ceſſa jamais de l'aimer tendrement. *Le même.*

L'affection que les mariez doivent avoir l'un pour l'autre.

L'Egliſe, qui eſt conduite du Saint-Eſprit dans toutes ſes cérémonies, garde une coûtume dans les mariages qui enſeigne aux mariez l'affection réciproque qu'ils doivent avoir l'un pour l'autre. Elle ordonne au Prêtre de benir un anneau, qu'on préſente prémiérement au mari, lequel en le recevant, ſemble

L'anneau qu'on donne aux époux eſt un ſymbole de l'af

fection qu'ils doivent avoir l'un pour l'autre.

cacheter ſon cœur, & le fermer à tout autre amour. Delà on le met en la main de l'épouſe, afin qu'elle s'oblige reciproquement à n'avoir d'affection pour aucun homme que pour celui que Dieu lui donne pour mari. Cette bague doit être comme un cachet, qui doit avoir un double effet ſur le cœur des deux époux: Le premier d'y conſerver l'amour conjugal, & le ſecond de n'y point permettre d'entrée à un amour étranger. *Le même.*

Il doit y avoir une mutuelle confiance entre les mariez.

Comme la confiance eſt l'effet d'un amour conſtant, & d'une fidelité reconnuë, elle eſt neceſſaire à toutes les perſonnes qui ſont liées enſemble par quelque ſorte de commerce que ce ſoit; mais il n'y a point de ſocieté, où elle doive être plus entiere que dans le mariage: car en effet, quelle gêne pour un mari de ne ſe fier point en une femme, ſur qui il doit ſe repoſer de la meilleure partie de ſes affaires, & de ſes biens, n'eſt-ce pas vivre avec un ennemi domeſtique que de demeurer avec une femme, & être dans une défiance continuelle de ſa mauvaiſe foy? n'eſt-ce pas être en garde contre ſoi-même, & ſe battre de ſes propres armes! &c. *Le même.*

La concorde qui doit être entre les gens mariez.

La concorde, dit ſaint Chryſoſtome, fait toutes les richeſſes & le bonheur du Mariage: car ce ſont-là, dit ce Pere, de véritables biens, ſi l'Epoux eſt en bonne intelligence avec l'Epouſe, & s'ils ſont deux unis, *comme ne faiſant qu'un même corps.* Ces biens ſont-ils tels qu'ils rendent heureux ceux qui les poſſedent, même dans la pauvreté, & dans une condition obſcure, parce qu'ils joüiſſent d'une tranquillité continuelle: mais ne croyez pas pouvoir poſſeder cette union, & cette paix, *que par la charité qui a été répanduë dans nos cœurs.* Et c'eſt ce que ceux qui ſont engagez dans l'état du mariage doivent particulierement demander à Dieu, ſans pouvoir l'attendre, ni l'eſperer d'eux-mêmes: car tout amour qui n'eſt pas fondé ſur l'amour de Dieu, n'unit les cœurs que d'un lien charnel, & prophane, qui tôt ou tard ſe briſe & ſe rompt. Au contraire cet amour, quelques peines & quelques afflictions qui puiſſent arriver à deux perſonnes, qu'un Sacrement a unies d'un lien indiſſoluble, le Seigneur leur donnera les graces néceſſaires pour ſupporter en commun un joug capable d'accabler celui qui le porte ſeul, mais qui devient leger, quand la charité le fait ſoûtenir par tous les deux. *L'Abbé Monmorel, Diſcours ſur le ſecond Evangile après les Rois.*

Ad Roman. 5.

Pour rendre un mariage heureux il faut de la reſſemblance entre les deux parties.

Afin qu'un Mariage ſoit heureux, il eſt ſur tout neceſſaire qu'il y ait de la reſſemblance entre les perſonnes qui le contractent, que l'Epoux ſoit ſemblable à l'Epouſe, & l'Epouſe à l'Epoux; c'eſt à-dire, qu'il faut avoir beaucoup d'égard à l'égalité de naiſſance, d'âge & de condition; mais ſur tout au rapport d'humeurs & d'inclinations, en quoy conſiſte la reſſemblance principalle. C'eſt à quoy les parens doivent penſer, lors qu'ils veulent pourvoir leurs enfans, à moins qu'ils ne veüillent ſe charger devant Dieu de toutes les ſuites, qu'un Mariage mal aſſorti, ou s'il m'eſt permis de parler ainſi, qu'une union monſtreuſe attire toûjours après ſoi. Ce qui arrive lors qu'ils contraignent les enfans de prendre pour époux & pour épouſe, les perſonnes qu'ils leur preſentent par caprice, par ambition, ou par avarice. A quoy penſez-vous peres & meres? à quels deſordres & à quelle confuſion n'allez-vous point donner entrée? ſans cet aſſortiſſement; qui eſt le lien de la paix, & le nœud de l'union que vous devez ſouhaiter avant

toutes choſes, & que c'eſt de là que tout le bonheur des mariages dépend, ſans cela toute la maiſon ſera bien-tôt bouleverſée, ce ne ſera que querelles, & que fracas; le mari ſera un demon à ſa femme, & la femme un demon à ſon mari. *Le même, un peu changé & amplifié.*

Sur le même ſujet.

La reſſemblance d'humeurs & de vertus, eſt la ſource de la paix & de la benediction des familles, & la prémiere condition que Dieu a miſe dans le mariage que lui-même a fait. Cependant c'eſt celle qu'on néglige le plus aujourd'huy. C'eſt l'ambition, c'eſt l'avarice qui en décide. On ne demande pas quelle éducation on a eüe, quelle eſt la probité & la ſageſſe; mais quelle eſt la charge, quel eſt le bien qu'on a. On peſe à l'oiſir tout ce qui regarde la fortune, & l'on paſſe legerement ſur les qualitez de l'eſprit & du cœur, & ſur la crainte de Dieu, qui eſt la ſource des unes & des autres. Le mariage n'eſt plus traité comme un *Sacrement en Jeſus-Chriſt & en ſon Egliſe*, mais comme un trafic, qui ſe fait de perſonne à perſonne, non pas ſelon le mérite qu'elles ont, mais ſelon le bien qu'elles poſſedent. On ne ſonge qu'à ſe rendre riche, ſans ſonger qu'il importe plus de ſe rendre heureux, & plus encore de ſe rendre ſaint; & pourvû qu'on ait pris toutes ſes précautions ſur l'intereſt, on laiſſe au hazard les mœurs, les inclinations, la conſcience, qui doivent adoucir, ou aigrir à l'un & à l'autre tous les mouvemens de cette vie. C'eſt ainſi qu'on entre dans un engagement, ou les fautes ſont ſans remede, ou les peines ſont plus ſenſibles, & plus frequentes par la funeſte commodité qu'on a de ſe chagriner les uns les autres. *Monſieur Flechier, dans le Panegyrique de ſaint Joſeph.*

Les diſcordes & les déſordres qui ſuivent du peu de reſſemblãce entre les deux parties.

C'eſt de-là que viennent tous les déſordres qu'on voit regner dans la plûpart des mariages; ces inégalitez, ces rudeſſes, ces chagrins qu'on ſe donne, qui font d'une maiſon deſtinée à la paix, & à la ſocieté, comme un enfer perpetuel de diſcorde, d'inquiétude & de jalouſie. De là les averſions qu'on a du ſeul objet légitime qu'on doit aimer, qui éclatent peu à peu par des refroidiſſemens, par des infidelitez, & enfin par des ruptures manifeſtes. De là la ruine des familles les mieux établies, par la mauvaiſe intelligence de deux perſonnes, qui ſe diſputent l'empire de la famille, qui veulent avoir leurs plaiſirs & leurs biens à part, & qui trouvent ſouvent la conſolation du tort qu'elles ſe font, dans celui qu'elles font aux autres. De-là la perte des enfans, par la mauvaiſe humeur d'un pere, qui court après ſes divertiſſemens, & qui par ſes diſcours, & par ſes exemples leur inſpire le mal avant même qu'ils le connoiſſent; par la negligence d'une mere, que la paſſion du jeu, & l'amour d'elle-même, occupent toute entiere. Tels ſont la plûpart des mariages, que l'eſprit du monde a fait. *Le même.*

Sur l'inégalité des conditions entre les perſonnes mariées.

On ne peut aſſez faire entendre les inconveniens fâcheux qui arrivent dans les mariages, où ſe trouve une notable inégalité des parties: Car ſans entrer dans le détail des diſproportions de l'âge, de l'humeur, & des autres qualitez, ce qui ne peut manquer d'avoir de tres-fâcheuſes ſuites, je ne touche que celle qui regarde la naiſſance & la condition. Que gagne ordinairement un homme de baſſe extraction, qui fait alliance avec la nobleſſe? Au lieu d'y trouver du ſupport, comme il l'eſperoit, il n'y trou-

ve que des rebuts, & du mépris. Comme il a épouſé une maîtreſſe, au lieu d'une femme, il s'eſt de même rendu eſclave d'autant de maîtres, qu'il a de parens, ſans ceſſe on luy reprochera la baſſeſſe de ſon origine; on fera venir le diſcours ſur le métier de ſon pere, ou de ſon ayeul. On lui enſeignera la boutique où il a lui-même travaillé; on tournera en ridicule ſa parenté; à tout propos on fera alluſion à l'emploi qu'il a exercé il n'y a pas encore ſi long-temps, que bien des gens ne s'en ſouviennent, & qu'on ſera toûjours prêt de lui reprocher, pour peu qu'il s'en veüille faire accroire. S'il veut tenir ſa femme dans la ſoumiſſion qui lui eſt dûë, elle le menacera de ſes freres, elle lui fera mille querelles auprès de ſes parens, & s'il la laiſſe vivre à ſon gré, elle le traitera de valet. D'une autre part, une petite bourgeoiſe, qui a du bien, & à qui pour cela, l'on donnera un Gentil-homme pour mari, doit avoir de grands avantages de corps & d'eſprit, ou bien elle ſera le rebut de toute la parenté: elle verra tous les jours mille choſes qu'il lui faudra diſſimuler; elle aura des affrons à eſſuyer; on lui reprochera mille fois ſa naiſſance à mots couverts; de ſorte que ſi elle n'a une profonde humilité, & une invincible patience, elle paſſera ſa vie dans les larmes, & dans un continuel chagrin: elle ſera forcée de conſentir à ce que ſon mariage ſoit employé, pour acquiter les dettes, & les folles dépenſes d'un mari capricieux, qui n'aura jamais de complaiſance pour elle, qui ne lui coûte une partie de ſon bien. Elle n'oſera ſe trouver en la compagnie des parentes du mari, qu'elle ne ſoit diſpoſée, non-ſeulement à n'avoir point d'autre rang que celui qu'on lui voudra donner; mais encore à les reſpecter, comme des divinitez dédaigneuſes, qui reçoivent tout l'encens qu'on leur donne, ſans en marquer aucune reconnoiſſance, &c. *La Sainte Famille, tome troiſiéme.*

Suite du même ſujet.

La principalle indécence qu'il y a à ſe meſallier, conſiſte particulierement dans la diſproportion de l'état & de la condition, quand le fils d'un Officier d'une Cour Souveraine, prend pour femme la fille d'un artiſan, la diſproportion qui eſt entre ces perſonnes, ſaute aux yeux, & donne toûjours ſujet de parler. On ne ſe peut perſuader que de ſemblables alliances ſe puiſſent faire ſans baſſeſſe. On ne juge pas même qu'elles puiſſent être bien ſolides; parce que la reſſemblance étant le fondement de l'union, on ne peut rien eſperer de bon, ny qui ſoit de durée de l'alliance de deux perſonnes, qui ont ſi peu de rapport l'une avec l'autre. *Le même.*

Sur quoy il faut faire fond dans le choix d'un parti.

Les choſes principales, ſur leſquelles il faut s'arreſter & faire fond dans le choix d'un parti, ne ſont point ſujettes au temps, ny aux maladies comme la beauté, ny ne craignent point les diſgraces, & les renverſemens de fortune comme les richeſſes; mais elles ont une fermeté invariable, telles que ſont un naturel doux & docile, une pieuſe, & ſage éducation qui nous donne une ſeconde nature, d'autant plus excellente que la premiere, qu'une raiſon cultivée vaut mieux qu'une inclination ſauvage & brute; une humeur douce & complaiſante qui ſe contraint en tout pour ne point gêner les autres; une conduite prudente & aviſée, qui ſçait ſe régler en tout, & ne s'émancipe en rien; une force & une généroſité

qui ne fuit point la peine, pour parvenir à un bien, qui étouffe tous ſes ſentimens plûtôt que de s'allarmer, & faire injure à perſonne, qui ſe poſſede & qui eſt maître de ſoy, pour ne point ſe répandre en injures, ou s'emporter de paroles à toutes les occaſions. On n'a pas toûjours égard à ſes grandes qualitez; mais il ſera toûjours vrai de dire, que plus elles ſe rencontreront dans les perſonnes mariées, plus elles auront de douceur dans leur mariage. *Le même.*

De ceux qui marient leurs enfans avec des perſonnes d'un âge diſproportionné.

Qu'ils ſont rares les parens, qui ſelon le conſeil de l'Apôtre, marient leurs enfans dans le Seigneur: *in Domino*! Combien en voit-on, qui ſous eſperance d'enrichir leurs filles du patrimoine d'autrui, pour les rendre dignes de plus illuſtres alliances, aprés la mort de leurs vieux maris, qu'elles attendent à tous momens, les uniſſent à des perſonnes, qui ſont plûtôt des cadavres près à être mis au tombeau, qu'à des hommes qui penſent à revivre dans leur poſterité; renouvellant ainſi dans ces jeunes victimes de l'ambition & de la cupidité des peres & des meres le cruel ſupplice de ce tyran, qui attachoit des corps morts avec des corps vivans, afin que leur tourment fût plus long & plus cruel. Car qu'eſt ce qu'une femme dans la fleur de ſon âge, avec un mari d'un âge preſque décrépit, que l'avarice & l'ambition ont liez enſemble d'un nœud indiſſoluble, & à qui, pour punition, Dieu ne donne jamais ſa bénédiction, ni la grace de s'entr'aimer? Qu'eſt-ce, dis-je, qu'un tel mariage? C'eſt un corps mort & un corps vivant joints enſemble? Que ſont deux perſonnes, qu'un engagement inévitable contraint de ſe voir à tout moment, dans une même maiſon, à une même table, & à qui la différence des âges, & enſuite des humeurs & des paſſions, met dans la néceſſité de ſe haïr, & de ſe déſirer mutuellement leur mort, & peut-être de ſe la procurer? *L'Autheur des Diſcours Chrétiens ſur le ſecond Dimanche aprés les Rois.*

Les déſordres & les malheurs qui arrivent dans les mariages, quand on n'a pas conſulté la volonté de Dieu.

D'où viennent les deſordres & les malheurs que l'on voit ſi ordinairement dans les mariages? Il n'en faut point chercher d'autre cauſe; c'eſt qu'avant que de s'engager dans cet état on ne conſulte point la volonté de Dieu, & on n'a point recours à cet oracle, ſans lequel tout autre conſeil ne peut être que dangereux & fatal. D'où penſez-vous en effet, que viennent ces froideurs, ces indifférences, ces mépris, ces jalouſies, ces mauvais traitemens, ces infidelitez, ces divorces, ces diſſipations de biens, & ces mauvais ſuccès d'affaires qui cauſent la ruïne des familles? En voicy la ſource: C'eſt que la plûpart des mariages ne ſont pas inſpirez de Dieu; c'eſt que quand on ſe marie, on ne conſulte plus qu'une paſſion aveugle, ou l'interêt, qui emportent nôtre conſentement comme malgré nous; ou nos yeux, qui ſe laiſſent ſeduire par les attraits d'un objet, qui a tout mis en uſage pour nous ſurprendre, ou par les intrigues des gens, qui ont tout mis en œuvre pour nous tromper. C'eſt que la plûpart des enfans, après une longue ſuite de diſſolutions, violant le reſpect qu'ils doivent à leurs parens, ſe marient contre leur volonté, ou ſans attendre leur agrément. C'eſt que les parens même, conſultant plus leur interêt, & la folle ambition qu'ils ont d'élever leur famille, que la raiſon & la gloire de Dieu, ſe mettent moins en peine d'examiner, ſi les perſonnes auſquelles ils veulent allier leurs enfans, ont de la vertu & de la probité, que ſi elles ont de grandes charges, de l'argent ou des terres conſidérables. *Le même.*

La fin principale pour laquelle le mariage a été inſtitué.

Il eſt vrai que le mariage dans ſa prémiere inſtitution, qui a été faite dans l'état d'innocence, n'avoit point d'autre fin que la multiplication des hommes; mais après le peché & le déreglement des paſſions, Dieu a bien voulu qu'il ſervit de remede aux debordemens de la convoitiſe; & comme ce remede auroit été trop foible contre un ſi grand déſordre, JESUS-CHRIST y a ajoûté la grace d'un ſacrement dans la Loi nouvelle, pour le rendre plus efficace. Mais ce ſeroit en avoir une idée bien baſſe, que de s'imaginer; qu'il n'eſt inſtitué que pour ſervir de remede à une paſſion déréglée, en donnant la liberté de la ſatisfaire en demeurant dans les bornes d'un légitime mariage. Ce ſeroit regarder ce ſacrement en infidele, & non pas en Chrétien, comme un moyen prophane de contenter cette paſſion, & non pas comme un myſtere, auquel Dieu n'a attaché ſes graces, que pour conſerver la chaſteté dans les perſonnes mariées, & pour leur faire exprimer plus ſaintement l'amour que JESUS-CHRIST porte à ſon Egliſe. Car il eſt certain que comme le mariage des fideles repreſente celui de JESUS-CHRIST avec ſon Egliſe, il faut auſſi que leur amour ſe régle ſur celui que le Sauveur porte à ſon Epouſe; & c'eſt la penſée de ſaint Paul, lorſqu'il écrit aux Epheſiens: *Maris aimez vos femmes, comme* JESUS-CHRIST *a aimé ſon Egliſe.* Le même.

Ad Epheſ. c. 5.

Différence du mariage des Chrétiens & des infideles.

Le mariage des Chrétiens ne doit pas être conſideré comme celui des infideles; celui-cy ne tend qu'à mettre des hommes au monde, à les élever dans des fortunes temporelles, & a leur donner une vie conforme à la ſocieté des hommes: Mais le mariage des Chrétiens eſt inſtitué pour donner autant d'enfans à JESUS-CHRIST, qu'ils en pourront mettre au monde. Ce n'eſt donc pas le déſir d'un plaiſir ſenſuel qui les doit porter à embraſſer cet état; mais ſeulement le deſſein d'entrer dans l'intention de Dieu, qui eſt de multiplier le Chriſtianiſme, & de donner des enfans à l'Egliſe, qui puiſſent prétendre à la gloire du ciel. *Le même.*

Combien le mariage eſt ſaint, & & doit être regardé comme tel.

Il n'eſt rien de plus ſaint que le mariage, lors qu'un pere & une mere regardant leur état comme un bien public, travaillent de concert à élever ſaintement leurs enfans, qui en doivent faire la gloire & la couronne: mais rien de plus funeſte & de plus pernicieux que le mariage, où un pere & une mere regardant leur état comme un état de plaiſir & de liberté, ſe mettent peu en peine de donner de bons exemples à leurs enfans, dont ils font par ce moyen l'opprobre du Chriſtianiſme, & la ruine de l'état. *Le même.*

Les mauvais mariages viennent aſſez ſouvent du côté des enfans qui ſe marient par paſſion contre la volonté de leurs parens.

La ſource des mauvais mariages vient aſſez ſouvent de la part des enfans, qui ne cherchent dans le ſacrement qu'à contenter leurs déſirs dereglez: Ils commencent à aimer par hazard; ils continuent par habitude; des libertez criminelles forment ſouvent une liaiſon reciproque. Dela les déſobeïſſances & les revoltes contre l'authorité paternelle; après quoy, ſoit qu'ils épouſent, ou qu'ils n'épouſent pas les objets de leurs paſſions, il eſt évident que leurs mariages ſeront toûjours mauvais. En effet, s'ils ne les épouſent pas, l'attachement qu'ils y ont, eſt un obſtacle invincible à l'union qu'ils devroient avoir avec le mari, ou la femme qu'ils épouſent; & s'ils les épouſent, ce feu, qui avoit paru ſi vif & ſi ardent, qui n'étoit excité que par des idées de paſſion, ou irrité par des obſtacles, ſe rallentit, & s'éteint ſitôt qu'elle eſt ſatisfaite, & qu'il n'a plus rien à ſurmonter. *L'Abbé Monmorel, au Diſcours déja cité.*

Il faut avoüer que Dieu a fait une grande grace aux hommes, lorſqu'il a bien voulu inſtituer un ſacrement, pour établir entre eux des alliances, qu'il a élevées à un ordre ſurnaturel, & dont ils ſont eux-mêmes les Miniſtres. C'eſt un honneur extrême que Dieu fait aux peres & aux meres, de les choiſir pour lui élever des enfans dans l'Egliſe, qui peuvent devenir des Saints dans le ciel : de ſorte que le mariage conſacré par l'inſtitution du Fils de Dieu, n'eſt pas un contrat criminel, comme l'ont crû quelques Hérétiques, ni une ſocieté, purement civile, tel qu'il étoit parmi les Payens ; ni même une ſimple cérémonie de Religion, comme dans l'ancienne Loi ; mais un grand ſacrement, qui repréſente le plus auguſte de nos myſteres dans l'alliance de JESUS-CHRIST avec ſon Egliſe. Or cette ſainteté du mariage eſt le principe des obligations qu'il impoſe, & la prémiére eſt de s'y engager par des motifs chrêtiens, & où la chair & le ſang n'ayent point de part. Plus l'homme animal s'efforce de corrompre la pureté de cette union, plus elle doit être ſanctifiée, & relevée par l'homme ſpirituel : Car comme les choſes les plus excellentes deviennent les plus mauvaiſes quand elles ſe corrompent, ainſi ſouvent les choſes les plus ſuſceptibles de corruption & de vice peuvent devenir les plus parfaites quand elles ſont purifiées par la grace. *Pris des Eſſais de Sermons pour le ſecond Dimanche après l'Epiphanie.*

La dignité & la ſainteté du mariage.

Parmi les peines du mariage, quoy de plus affreux que cette ſervitude qui ne finit qu'avec la vie ? Car le mariage eſt véritablement une ſervitude, dit ſaint Ambroiſe, par la même raiſon qu'il eſt un ſacrement qui conſiſte dans une union indiſſoluble. Si le Fils de Dieu avoit laiſſé le mariage dans l'ordre de la nature, il ne ſeroit tout au plus qu'un contrat civil, qui ſe pourroit rompre dans les conjonctures qui l'exigeroient : Les Hiſtoriens prophanes nous apprennent que le divorce étoit permis parmi les anciens, & dans l'ancienne Loy même, il y avoit des cauſe légitimes, pour leſquelles un mari pouvoit répudier ſa femme. Mais dans l'Egliſe de JESUS-CHRIST, depuis que Dieu a donné au mariage la vertu de repréſenter l'union de ſon corps avec la perſonne du Verbe ; ce lien ſacramentel eſt auſſi indiſſoluble que l'union qu'il repréſente. Ainſi ce nœud ſacré qui nous engage à une autre perſonne d'une maniére irrévocable, eſt véritablement une ſervitude. C'eſt pour cela que les Apôtres entendant parler le Sauveur ſur cet engagement du mariage, avec tant de force, lui dirent : *Si cela eſt ainſi, il n'eſt donc pas expédient de ſe marier.* C'eſt ce que tout le monde ne conçoit pas, répondit le Fils de Dieu, & ceux-là ſont bien-heureux, qui ſe ſont impoſé la loi de la continence, pour gagner le ciel. Il parloit de la ſorte, parce qu'il ſçavoit bien, que le mariage ſeroit pour la plûpart des Chrêtiens un joug fâcheux, ſous le poids duquel ils ſeroient accablez ; puiſque la ſociété conjugale eſt accompagnée d'une infinité de peines qu'il faut ſouffrir, & que peu de perſonnes ont aſſez de patience, & aſſez de religion, pour en faire un ſaint uſage. *Le même.*

Le mariage eſt un joug fâcheux & un bien indiſſoluble.

Sans rien dire de cette multitude d'accidens fâcheux dont la vie humaine eſt traverſée, & qui ſe multiplient dans le mariage ; Il faut ſeulement faire réfléxion ſur la diverſité d'humeurs de deux perſonnes engagées l'une avec l'autre ; d'un homme prudent & ſage avec une femme vaine & mondaine ; d'une femme vertueuſe & reglée, avec un homme intemperant & emporté.

Les chagrins, & les peines qui arrivent dans le mariage.

Combien de femmes maltraitées, ou mépriſées, qui gémiſſent *& qui ſe nourriſſent d'un pain de tribulation*, & qui le détrempent de leurs larmes, à la vûë des déréglemens de leurs maris, dont elles ne peuvent arrêter le cours. *Le même.*

Des obligations des perſonnes mariées.

Que dirai-je des obligations qui ſont indiſpenſablement attachées à l'état du mariage, & qui ſont communes au mari & à la femme, comme eſt celle de travailler au ſalut l'un de l'autre, à celui des enfans, & des domeſtiques; Car enfin, vous femme, vous répondrez de l'ame de vôtre mary, de celle de vos enfans, de celle de vos domeſtiques. Par conſéquent vous devez vivre d'une vie fort reglée, fort chrêtienne, & fort exemplaire; vous devez les inſtruire, les corriger, veiller ſur eux. Pour les peines, vous devez dans le mariage vous ſupporter l'un l'autre, élever les enfans, les entretenir, les établir, corriger leurs defauts, leurs vices, craindre leur perte, travailler à leur ſalut. Voilà bien des obligations, & de rudes charges, pour leſquelles on a beſoin d'implorer ſouvent le ſecours du Ciel. *Le Pere de la Colombiere, dans ſes Réfléxions Chrêtiennes.*

L'affection que les perſonnes mariées doivent avoir l'une pour l'autre. *Ad Epheſ 5.*

Le mariage étant une ſociété ordonnée de Dieu entre l'homme & la femme, ſa perfection conſiſte en l'amour qui les lie enſemble d'une maniére indiſſoluble. Cet amour ſera ſaint, ſi ſon principe, ſa fin, & ſon motif ſont ſurnaturels; s'ils s'aiment comme par l'ordre de Dieu; ſi ſelon la doctrine de ſaint Paul, ils ſe ſouviennent que le mariage eſt un ſacrement, qui repréſente l'union de JESUS-CHRIST avec ſon Egliſe; s'ils prennent cette union pour modele de la leur, ſi le mary aime ſa femme comme JESUS-CHRIST a aimé ſon Egliſe, juſqu'à ſe livrer à la mort pour elle; ſi la femme a pour ſon mary une reſpectueuſe ſoûmiſſion, comme l'Egliſe l'a pour ſon divin Epoux, ſi l'amour reciproque ſert à les porter à Dieu & à les attacher à ſon ſervice. *Autheur anonyme.*

Les mariages, qui ſe font par interêt, &c. ne ſont jamais heureux.

On s'étonne dans le monde, de ce qu'il y a pour l'ordinaire ſi peu d'amitié & d'union entre les perſonnes mariées; & je vous avouë que je n'en ai jamais été ſurpris: car comment ſe font les mariages, & dans quelle vûë ſe marie-t-on? Les uns ſe font par interêt; ce jeune homme eſt-il riche? y a-t-il des ſucceſſions à eſperer? a-t-il une belle charge? peut-il faire une honnête figure dans le monde? voilà ce que l'on cherche: Ce n'eſt ni la vertu, ni la perſonne d'un mary qu'on regarde, c'eſt ſon bien; de là vient que quand on eſt marié, ſi la fortune change, l'amour change. On ne vous aimoit que pour vôtre bien; ſi vous n'en avez pas autant que l'on croyoit, ou ſi vous ne fourniſſez pas autant qu'il faut au jeu, au luxe, & aux autres dépenſes de cette femme ambitieuſe, adieu l'amitié: ce ne ſeront que conteſtations, que dédains, que reproches, Et vous, Meſdames, vous croyez être heureuſes avec ce mary, qui vous diſoit tant de douceurs, qui vous témoignoit qu'il répandroit de bon cœur juſqu'à la derniere goute de ſon ſang pour vous: Mais c'étoit un trompeur. Ce n'étoit que vôtre argent qu'il aimoit; quand il aura mangé une partie de vôtre bien, il vous mépriſera, & ſe mocquera de vous. Il y a d'autres mariages qui ſe font par une paſſion aveugle. Une fille par ſes enjoüemens, par ſes affeteries, par mille manieres étudiées, que vous ſçavez mieux que moy, plaît à ce jeune homme; quoy qu'elle ne ſoit pas de même qualité que lui, quoyque ſes parens, ou ſes amis n'y conſen-

tent

tent pas, il veut l'avoir : mais c'eſt ſon enjoüement qu'il aime, & non pas ſa perſonne ; ces douceurs & ces amitiez paſſeront bien-tôt. Le feſtin n'eſt pas encore achevé que le vin manque aux nôces de Cana. A peine ſeront-ils mariez, qu'ils éclateront en injures, qu'ils reconnoîtront l'un ſa faute, l'autre ſon malheur. Qu'ils ſéchetont l'un de chagrin, l'autre de jalouſie. *Monſieur Joly, Prône pour le ſecond Dimanche d'après les Rois.*

La patience, & la condeſcendence reciproque eſt néceſſaire dans le mariage.

Une des choſes les plus neceſſaires dans les mariages eſt la patience chrêtienne, une complaiſance, & une condeſcendence réciproque. Il eſt preſque impoſſible qu'il n'y ait ſouvent quelque bruit, & quelque conteſtation entre le mari & la femme, à moins qu'ils n'ayent les uns & les autres beaucoup de modération & de douceur, ils ne vivront jamais en paix ; ce ſont, dit ſaint Grégoire, des ſemences de diviſion, que le demon ennemi de leur ſalut ſeme pour les perdre. Quelquefois il ſe ſert de la bizarerie, de l'orgueil, de l'impatience, de l'emportement, de l'opiniâtreté, de l'entêtement, de la fierté d'une femme, pour déſoler un pauvre mari, comme il ſe ſervit de la langue, des reproches, & des imprécations de la femme de Job, pour inſulter à ſon malheur. Quelquefois il ſe ſert de l'humeur imperieuſe, farouche, chagrine, inquiete, indocile & fougueuſe d'un mari, pour tourmenter une pauvre femme. C'eſt un homme violent, qui prend feu à la moindre parole, qui s'ombrage de tout ; qui ayant manqué une affaire, ou ſouffert quelque perte, fait reſſentir les effets de ſon chagrin à tout ce qui lui vient à la rencontre. Que faire en ſes occaſions ? Avoir de la douceur, & de la condeſcendance les uns pour les autres ; ne pas dire comme on fait ſi ſouvent : il faut donc que je ſois pire qu'un eſclave, de ſouffrir les caprices d'une femme, qui doit m'obéir ; ne pas dire auſſi, il faut que je ſois pire qu'une ſervante, d'eſſuyer toutes les mauvaiſes humeurs d'un mari, qui doit m'aimer. *Le même.*

Les mauvais mariages ſont la ſource de tous les deſordres que l'on voit dans le Chriſtianiſme.

Comme la maniére toute prophane, & ſans aucune vûë de Dieu, dont on s'engage dans le mariage, & les déſordres continüels où l'on y vit, ſont la ſource la plus funeſte de tant de maux qui couvrent toute la face de l'Egliſe ; il ne faudroit, pour y retracer les traits de ſa primitive beauté, que réformer tous les abus du mariage, & le rappeller à la pureté qu'il a eûë dans ſa prémiére inſtitution ; mais tandis que l'avarice, l'ambition, la volupté, ou le hazard ſeront les plus ordinaires médiateurs du mariage ; tandis qu'on ne penſera à rien moins qu'à conſulter & invoquer Dieu pour une affaire ſi importante ; tandis que les perſonnes qui veulent s'engager dans cet état ne s'informeront que de la dot qu'une femme leur doit apporter, ſans avoir égard ni à ſa naiſſance, ni à ſa vertu, ni à ſa bonne éducation, & que les parens de la fille, pour l'accorder, n'auront égard qu'au bien, à la charge, & à l'employ d'un jeune homme, ſans conſidérer s'il eſt ſage & vertueux ; tandis qu'on ne ſe mettra point en peine de garder la foi conjugale, ni de vivre dans l'union qu'exige une ſi étroite alliance ; tandis que l'on n'y aura point de ſoin d'élever pour le ciel, les enfans que l'on met au monde, il ne faut point eſperer de voir renaître l'ancienne pureté du Chriſtianiſme, ni de voir ceſſer les déſordres qui défigurent toute l'Egliſe depuis ſi long temps, & ſont en même temps la ſource de déréglemens

qui regnent dans tous les etats ! *Monſieur la Font, Entretien pour le ſecond Dimanche après l'Epiphanie.*

Il eſt d'une extrême importance de ne ſe point engager en cet état ſans vocation, & ſans avoir délibéré avec Dieu.

S'il eſt d'une extrême conſequence pour le ſalut de n'embraſſer aucun état ſans y être appellé de Dieu, cette neceſſité devient d'autant plus indiſpenſable & plus étroite, que l'état auquel on s'engage eſt environné de plus grands périls, qu'il renferme de plus difficiles obligations, qu'on a beſoin pour s'en acquitter, de plus grandes graces ; la raiſon montre qu'on doit apporter alors de plus grands ſoins, & faire de plus longues & de plus ferventes prieres, ſi on a les marques d'une vocation légitime à cet état. Telle eſt la condition du mariage ; de quelque côté qu'on le conſidére, il eſt environné d'écueils ; il impoſe de peſantes charges, & de grandes obligations ; il eſt tres-facile dans cette multitude de devoirs, qui y ſont attachez d'en omettre les plus eſſentiels, & les plus importans. N'eſt-il donc pas, dit ſaint Chryſoſtome, de la prudence, de ne s'engager point au hazard dans une affaire de cette conſequence, de n'entrer point dans un état, dont il n'eſt plus permis de ſe retirer, quand on y eſt une fois engagé, ſans avoir auparavant bien examiné, ſi on y eſt appellé de Dieu ; ſi c'eſt la condition qu'il nous a marqué pour l'y ſervir, & pour y faire nôtre ſalut ; ſi nous avons les qualitez propres & néceſſaires, pour en ſoûtenir les charges, & en remplir les devoirs. *Le même.*

On a plus beſoin d'avoir recours à Dieu pour cette affaire, que pour toutes les autres.

S'il eſt de la pieté chrétienne, d'invoquer Dieu, & d'implorer ſon ſecours en toutes nos entrepriſes, pour n'y rien faire contre ſa volonté, combien cette pratique eſt-elle d'un devoir plus indiſpenſable, quand il eſt queſtion d'embraſſer un état pour toute ſa vie, & ſur tout un état rempli de dangers, de peines & de ſoins, expoſé à tant de diſgraces & de chagrins, que l'eſt l'état du mariage ? Cependant, ô déplorable aveuglement ! ceux qui dans les moindres dangers ne manquent point d'appeller Dieu à leurs ſecours, ne penſent à rien moins qu'à l'invoquer, en s'engageant dans le mariage ; quoiqu'ils voyent tous les jours à combien de gens cet état eſt une ſource funeſte de chagrins, de malheurs, & de cruelles inquiétudes : Hélas ! de combien de diſgraces ſont accueillis les mariages, qui paroiſſent les plus heureux ? tantôt par l'accablement des ſoins qu'il faut prendre pour l'entretien d'une famille trop nombreuſe ; tantôt par la perte d'un enfant qui faiſoit les délices de ſes parens ; tantôt pour un procès, ou pour quelque autre mauvaiſe affaire, dont l'évenement eſt douteux ; tantôt par les ſoupçons & la jalouſie, qu'une parole inconſiderée allume dans l'eſprit ou du mari ou de la femme, & qui dans l'affluence de toutes choſes, trouble tout le repos de leur vie. Tout cela ſans doute mérite bien qu'on y penſe, & qu'on ait recours à Dieu, pour une affaire qui peut avoir des ſuites ſi fâcheuſes. *Le même.*

Il eſt néceſſaire pour le bien, & le bonheur de la famille, que le mari & la femme partagent les emplois.

C'eſt un excellent moyen pour entretenir l'amitié, la concorde & l'union entre le mari & la femme, de partager les emplois, & les charges du mariage ; & comme nôtre vie ſe partage entre les occupations publiques & domeſtiques, c'eſt le devoir de la femme, de ſe retrancher aux dernieres, laiſſant au mari le ſoin des affaires difficiles & importantes. Ce n'eſt point, dit ſaint Chryſoſtome ſur ce ſujet, ce n'eſt point à la femme de ſe méler des affaires d'état, ni de la guerre, ni du barreau ; le ſoin du ménage, & des affaires domeſtiques lui conviennent mieux, que de ſe charger du ſoin des affaires publiques. C'eſt un

effet de la Providence, ajoûte ce Pere, que les hommes, qui ſont plus propres aux grandes affaires, le ſont moins aux petites, dont on ne peut abſolument ſe paſſer, afin que l'on fût obligé aux femmes des peines qu'elles ſe donnent en cela; car les hommes les mépriſeroient s'ils n'avoient beſoin de leur aide, & qu'ils s'en puſſent aiſement paſſer; & d'autre part, les femmes, qui naturellement ſont fieres & impérieuſes, deviendroient inſolentes, ſi on les employoit aux grandes affaires. C'eſt pourquoy Dieu a partagé les charges & les devoirs du mariage, afin que la condition des femmes ne devint pas mépriſable par ſon inutilité, & que par ce partage l'union s'affermit entre eux, conſiderant qu'ils ont beſoin l'un de l'autre. *Le même.*

Cauſes ordinaires des mauvais ménages.

Dieu n'eſt pas appellé dans la plûpart des mariages; l'on apprehende même qu'il en régle les articles; la fin que l'on s'y propoſe n'eſt pas la vertu ni ſon ſalut; mais ou le plaiſir ou quelque interêt temporel; les moyens qu'on employe & que l'on pratique ſont la fourberie & le menſonge; peu de ſincerité; beaucoup de diſſimulation. L'on groſſit le bien, l'on diminüe les dettes; l'on étale un argent emprunté, comme ſi l'on en étoit le proprietaire; l'on flatte ſa naiſſance, l'on ébloüit par ſes équipages, & l'on donne pour des véritez des recherches qui ne ſont que des chimeres: On employe des amis, qui ne parlent que par flatterie, ou par conjectures; entremetteurs de mauvaiſe foi, & ce qui nous doit faire gémir, c'eſt qu'on ne charge que trop ſouvent de ſemblables commiſſions les Miniſtres du Sanctuaire, qui ne devroient penſer qu'à ſoûtenir la dignité de leur miniſtere. De-là ces malheurs répandus dans la plûpart des familles; froideur, indifférence, dégouts, mépris, procès, divorces; je n'aurois jamais fait, ſi j'entreprenois de tout marquer: Contentons-nous de dire que la cauſe de ces malheurs & de ces deſordres, eſt que Dieu n'a point été appellé à ces mariages; que la fin, les moyens, les intentions, n'ont point été conformes aux régles qu'il a établies pour être heureux. *Actions Chrétiennes, dans le Panegyrique de ſainte Anne.*

Les mariages ne ſe font aujourd'hui que par interêt.

La reſſemblance des mœurs eſt la principale condition que Dieu a voulu lui-même mettre au mariage: *Faciemus ei adjutorium ſimile ſibi.* C'eſt ce qui devroit ſe rencontrer dans tous les mariages: mais aujourd'hui c'eſt ce qu'on néglige le plus: C'eſt pour l'ordinaire l'ambition, ou l'avarice qui décide de ce ſacrement. On ne s'informe nullement de quel naturel eſt celui qui ſe préſente, s'il eſt vicieux ou vertueux; la prémiére demande que l'on fait, c'eſt de s'informer s'il eſt riche, s'il a quelque charge, s'il a de belles terres, s'il attend quelques ſucceſſions; on peſe juſqu'aux moindres circonſtances de la fortune: Mais quand il ne s'agit que de la vertu, ou des qualitez de l'eſprit, on paſſe legerement; le mariage ſe traitte comme un trafic, de perſonne à perſonne; on préfere celui qui a le plus de bien à celui qui eſt plus homme de bien, & qui n'eſt pas ſi riche; on prend toutes les précautions poſſibles pour un interêt temporel, & on expoſe au hazard le bon & le mauvais naturel, la vertu, ou le vice, la bonne & la mauvaiſe conduite, ou le déreglement de celui avec lequel on contracte. Tout ce qu'on a en vûë eſt de ſe faire riche, & on n'apprehende pas de ſe faire miſérable, quand on ſera une fois attaché au joug, dont la violence ou la etuauté n'aura plus d'autre reſſource que la mort. C'eſt de là que viennent tant de mauvais ménages; c'eſt de là qu'on trouve un enfer où l'on ſe figuroit *Geneſ.* 2.

un petit paradis : Le mary n'a pas d'amour pour ſa femme, & la femme n'a que de l'averſion pour ſon mari ; l'un ſe jette dans la dépenſe, & l'autre dans le plaiſir ; ce n'eſt plus qu'une maiſon miſérable & déreglée ; comme c'eſt l'eſprit du monde qui a fait le mariage, c'eſt le même eſprit qui le trouble & qui le perd. *Sermon manuſcrit, attribué à M. Fléchier.*

Ce qu'une femme vertueuſe a à ſouffrir avec un méchant mari.

Une perſonne engagée dans un mariage que le ſeul interêt de ſes parens a conclu, & qui dans un lien mieux aſſorti auroit pû eſperer une vie tranquille, mais qui ſe voit engagée pour le reſte de ſes jours avec un mari fâcheux, bizarre, intraitable, obligée cependant à ménager ſes humeurs & ſes caprices, à ſupporter ſes défauts, à diſſimuler ſes froideurs, ſes avertions, ſes emportemens, ſans en venir à ces éclats, & à ſes divorces, qui ſont toûjours ſcandaleux. Combien cette femme a-t'elle à ſouffrir ? combien de croix inſupportables trouve-t'elle dans ſon domeſtique ? mais combien de mérites peut-elle acquerir pour le ciel en les ſouffrant avec patience, s'étudiant à ménager un mari jaloux, ſoûtenant chaque jour toutes les fiertez d'une humeur vaine & impérieuſe ; tous les caprices d'un eſprit volage, & bizarre, les emportemens d'un naturel dur & farouche, étouffant, diſſimulant, oubliant tout, épanchant ſon cœur en ſecret devant Dieu, & ne trouvant de conſolation que dans lui ſeul. *Le P. Cheminais.*

Les perſonnes qui ne ſe marient que par interêt, ſe trompent d'ordinaire l'un & l'autre.

Quel eſt maintenant le jeune homme qui devant ſe marier, ſe met en peine de ſçavoir quelle eſt la femme qu'il va prendre ? Comment elle eſt élevée ; ſi ſes mœurs ſont réglées ; ſi ſa vie eſt ſans reproche ? Tous ces ſoins ſe terminent à ſçavoir ce qu'elle a de bien ; combien elle a en fond de terre, & en meubles ; il ſemble qu'il achette une femme, & l'on donne même au mariage le nom de contract, & j'en vois pluſieurs qui diſent aujourd'huy, un tel a contracté avec une telle, pour dire qu'il l'a épouſée ; on deshonore ainſi le don de Dieu, & on traite un ſacrement ſi ſaint comme un trafic, où l'on ſe vend, & où l'on s'achete. Il faut même dans ces contracts être extrêmement ſur ſes gardes, parce qu'on tâche encore plus d'y ſurprendre que dans les autres. En effet, le mariage eſt une affaire, où il eſt bien aiſé d'être trompé, & où il ſemble que ceux qui s'y engagent, n'ayent point d'autre but ni d'autre vûë que de ſe tromper, non-ſeulement pour les biens de fortune, mais encore à l'égard des défauts du corps & de l'eſprit qui ſe découvrent après le mariage, & qui font que l'on rabat bien dans la ſuite de l'affection qu'on avoit l'un pour l'autre. *Autheur anonyme.*

Il faut que les perſonnes mariées ſupportent mutuellement leurs défauts.

Faut-il qu'un mary penſe à faire divorce avec ſa femme pour quelque imperfection qu'elle a ? Travaillez plûtôt à la redreſſer doucement, à corriger ſa mauvaiſe humeur, & quand même vos ſoins ſeroient inutiles, ne croyez pas qu'il vous ſoit permis pour cela de la quitter ; puiſque vous ne pouvez vous réſoudre à conſentir qu'on vous coupe une jambe ou un bras, ou quelque autre membre, quand même vous n'eſperez plus de le guerir. Le vray moyen d'entretenir l'union & la correſpondance, eſt que chacune des deux parties s'acquite de ſes obligations ; que la femme reſpecte ſon mari comme ſon ſupérieur, & celui que Dieu lui a donné pour maître ; Que le mari aime & conſidére ſa femme comme JESUS-CHRIST a aimé & conſidéré ſon Egliſe. Cette femme a quitté la maiſon de ſon pere & de ſa mere pour s'attacher à

vous ; qu'elle n'y trouve point un maître imperieux qui la charge d'injutes, ou qui prenne plaiſir à la contredire en tout. *Le même.*

Comme les femmes doivent être ſoûmiſes à leurs maris. *Ad Epheſ. 5.*

L'Apôtre exprime en peu de mots, comme les femmes doivent être ſoûmiſes à leurs maris : *Sicut Eccleſia ſubjecta eſt Chriſto ; ita & mulieres viris ſuis in omnibus.* Que les femmes rendent le reſpect & l'obeïſſance qui ſont dûs à leurs maris, comme à JESUS CHRIST, dont ils repreſentent l'authorité à leur égard ; car l'homme eſt le chef de la femme, comme JESUS-CHRIST eſt le Chef de l'Egliſe. Mais comme l'Egliſe eſt ſujette à JESUS-CHRIST, il faut auſſi que les femmes ſoient ſoûmiſes & ſujettes en toutes choſes à leurs maris. Ce ſeul mot : *In omnibus*, en toutes choſes, ſuffit pour ôter tous les prétextes, pour diſſiper toutes les vaines excuſes, & pour reſoudre tous les doutes, qui pourroient naître, & toutes les défaites que quelques femmes fieres pourroient alleguer : *In omnibus*, en toutes choſes, ſans rien excepter que le peché : car il eſt aiſé d'ailleurs de reconnoître, que l'Apôtre n'a pû entendre ni enſeigner que la femme fût ſoûmiſe à perſonne dans les choſes où Dieu eſt offenſé. *Combolas, livre intitulé, le Modele de la Vie Chrêtienne, chapitre cinquiéme de la Conduite des Familles.*

Les mauvais mariages viennent ordinairement de ce qu'on y a pas appellé Dieu.

Si l'on examine bien la cauſe des divorces, des querelles, des diviſions que l'on voit aſſez ordinairement dans les familles, on trouvera que cela vient de ce qu'on n'a pas conſulté Dieu pour faire les mariages ; qu'on y a appellé les interêts, les paſſions, les ſentimens humains, pour les contracter, & qu'on a plus conſulté les régles de la prudance de la chair, que les loix de la raiſon & de l'Evangile. En effet, que peut-il arriver de ces mariages, où la Religion & la grace ne ſont point intervenuës, ſinon des penſées, & des deſirs continuels de divorce, Dieu a la vérité fait ce qu'il a dû pour empêcher les ruptures, en uniſſant les perſonnes mariées par un lien inſéparable ; mais pourquoy les paſſions n'y feroient-elles pas auſſi ce qu'elles peuvent, puis qu'on les a appellées à ces alliances ? Or de quoy ſont capables ces paſſions turbulentes & impétueuſes de leur nature, que de cauſer des troubles & des diviſions, & de ſeparer ce que Dieu a ſi étroitement uni ? *M. Saraſin, ſecond tome de l'Avent.*

Il doit y avoir de l'égalité d'humeurs, & de vertus entre les mariez.

Quelle union & quelle concorde peut-il y avoir entre des perſonnes de différente humeur, & où l'égalité de biens, d'âge, & des autres qualitez ſi neceſſaires à entretenir l'union, ne ſe trouvent point ; mais plûtôt une inégalité entiére : en ſorte que l'on aura donné une fille ſage & vertueuſe, à un jeune homme évaporé & vicieux ; ou bien une fille vaine à un jeune homme vertueu. Comment peut-on allier ces contrarietez ? & que peut-il réüſſir d'une ſocieté qui doit durer toute la vie, ou l'un eſt emporté dans ſes paſſions, & l'autre eſt moderé ; ou la femme eſt dévote, & le mari eſt un impie ; ou bien ou la femme eſt tempétueuſe & emportée, & le mari retenu, & d'une humeur paiſible. Il eſt difficile que ces oppoſitions puiſſent s'accorder, & bien rare que ces mariages ſoient ſans deſordres & ſans trouble : Car comme il eſt rare que les vices conviennent enſemble, & que les paſſions ne s'entrechoquent, il eſt rare auſſi que les mêmes mariez forment une union de paix, & qu'ils ne ſoient en effet deux contraires qui s'efforcent de ſe détruire, & de rompre le lien qui les tient unis. *Le même.*

Il ne faut

Quand ſaint Chryſoſtome exhorte les perſonnes qui penſent à ſe marier

pas tant avoir égard aux richeſſes qu'à la vertu de celle qu'on veut avoir pour épouſe.

à n'avoir pas égard à l'abondance des richeſſes, mais de conſidérer ſeulement les bonnes mœurs, l'innocence, & la ſageſſe de celle qu'on veut avoir pour épouſe, ce ſaint Docteur ne prétend pas qu'il ne faille abſolument avoir nul égard aux biens, ni à la naiſſance ; mais ſeulement qu'il eſt néceſſaire que les alliances ne ſe faſſent pas par ces ſeules vûës, & que ce qui doit entrer principalement en conſidération, ſont les bonnes mœurs, la bonne vie, la piété, & les autres qualitez ſpirituelles, avec leſquelles quand elles ſeroient ſeules, les mariages ſont aſſez riches. Ainſi il condamne tous ceux que l'on contracte par de purs interêts humains, & où l'on ne regarde que les avantages temporels ; parce que ce n'eſt pas alors Dieu qui eſt l'autheur de ces mariages, & que ſouvent, s'ils ſont indiſſolubles par le lien qui unit les mariez, ils ne le ſont pas par les affections, qui ſe ralentiſſent, & qui ſe diſſipent facilement quand elles ne ſont fondées, que ſur ces raiſons humaines. *Le même.*

L'énormité du crime qu'on commet en violant la foi du mariage.

La grieveté du crime d'adultere ſe prend de l'injure qui eſt faite au ſacrement & du violement de la foi promiſe, Que ſi les loix civiles ſont plus rigoureuſes envers les femmes qui oublient leur devoir, qu'envers les hommes, la loy de Dieu les condamne également ; & comme il s'agit d'un devoir reciproque, quiconque y manque eſt également coupable aux yeux de Dieu ; auſſi eſt-ce une erreur qu'en matiére de pudeur & de chaſteté, l'homme ait quelque privilege plus que la femme ; il eſt ſujet aux mêmes peines s'il viole les loix du mariage, & certes avec juſtice ; car une fille quitte-t-elle ſon pere & ſa mere pour s'attacher à un époux, qui lui préfere enſuite une miſérable proſtituée. Malheureux ! ſi vous aviez diſſipé ſa dot, le Magiſtrat vous obligeroit à lui en rendre compte ; mais ſi vous venez à violer la foy conjugale, ce ne ſera pas à un homme à qui vous aurez à rendre compte ; Dieu vengera les droits fruſtrez de vôtre épouſe, & la ſainteté du mariage, que vous avez deshonoré. Il en eſt de même d'une femme mariée qui s'abandonne à un autre homme ; elle a beau cacher & dérober par ſes artifices, ſes déſordres ſecrets aux yeux de ſon mari ; peut-elle les dérober aux yeux de Dieu, qui ſelon le Sage, ſont plus brillans que le ſoleil, & qui éclairent toutes les voyes des hommes. Pour parler en général, il n'y a point de crime plus outrageux à Dieu, & qui le deshonore davantage que celui-là. Auſſi voyons-nous que l'Ecriture ſainte eſt remplie des châtimens que Dieu a exercez contre ceux qui s'en ſont trouvez coupables. Qu'Onam fut puni de mort ſubite ; la ville de Sichem détruite ; la Tribu de Benjamin miſe au fil de l'épée ; qu'Amon perdit la vie ; Salomon devint idolâtre ; Samſon eut les yeux crevez ; David ſouffrit de grandes pertes dans ſes états. Ces punitions doivent être aſſez puiſſantes ſur vôtre eſprit pour vous imprimer l'averſion d'un crime qui attire de la ſorte la colere de Dieu. *Monſieur la Font, & un Autheur anonyme.*

Geneſ. 38. *Geneſ.* 34. *Jud.* 20.

Les femmes mariées ne doivẽt point affecter les parures des habits, &c.

Femmes chrétiennes, accoûtumez vos maris à aimer dans vous ce qu'ils ne ſçauroient jamais trouver dans les femmes débauchées ; Et comment les accoûtumerez vous ? ſinon en renonçant à ces ornemens criminels, & en vous rendant dignes de reſpect & d'amour par vôtre modeſtie & par vôtre ſageſſe ? Ainſi le bonheur de vôtre mariage ſera en aſſûrance ; vos maris dans la joye, & vous en honneur ; Dieu benira vôtre famille, & le monde vous admirera ;

vous apprendrez par-là à vos filles à éviter le luxe, & la galanterie, qui deshonorent les familles, & qui les ruïnent souvent. De plus, persuadez-vous bien, que le bon ordre de voire ménage dépeud particuliérement de vôtre conduite; car étant plus souvent à la maison que vos maris, qui se reposent sur vous du soin & de l'œconomie des affaires de la famille, vous êtes obligées particuliérement de la bien régler; prenez un grand soin du salut de vos domestiques, comme de vos propres enfans; qu'ils sçachent les mysteres de la foi; qu'ils fréquentent les sacremens; que la priere s'y fasse régulièrement le soir & le matin, que le libertinage, & tout désordre soit entiérement banni de vôtre maison, & que vous donniez les prémiers l'exemple de toutes les vertus? Voilà les devoirs à quoy vôtre état vous engage. *Autheur anonyme.*

Des meres qui mariem leurs filles par ambition ou par interêt.

L'interêt, l'amour propre, & l'établissement avantageux d'une fortune temporelle; c'est tout ce qui frappe les meres, qui veulent pourvoir leurs filles: c'est la seule fin qu'elles se proposent; le salut de leurs ames est ce qui les touche le moins; on ne demande point si un jeune homme, qu'on leur veut donner pour époux, est vertueux, s'il est sage, s'il est prudent, s'il a de la conduite, s'il a de la piété: mais on s'informe s'il est riche, s'il est bien apparenté, s'il est bien fait de sa personne. Ainsi il ne faut pas s'étonner si apres avoir oublié Dieu, lui-même nous oublie; & si un mauvais commencement a des suites si facheuses & si funestes. *Monsieur de Cambrai, dans l'Instruction Chrétienne pour l'éducation des Filles.*

La mauvaise prépatation qu'on apporte d'ordinaire à un sacrement si saint.

Je ne m'étonne pas qu'il y ait rien de plus rare que la grace d'un saint mariage, puisque les devoirs & les obligations en sont si fort ignorez, & que la plupart des Chrêtiens, qui se préparent aux autres sacremens par des actions de pénitence & de sainteté, se disposent à celui-cy par le luxe, par l'intempérance, par le libertinage, en un mot, par toutes les choses que l'Evangile condamne. Les filles s'y préparent, en s'ajustant plus qu'à l'ordinaire, pour gagner le cœur de quelque éventé, au lieu d'acquerir l'affection de quelque jeune homme vertueux, par la pureté du leurs mœurs, par leur modestie, & par leur bonne conduite; dans le dessein qu'on a de plaire; on a de la peine a demeurer toûjours dans les bornes d'une exacte modestie: ce qui fait que les jeunes gens se dégoutent de ces filles mondaines, parce qu'ils les connoissent trop bien, & que n'ignorant pas leur vanité, & leur peu de retenuë, ils n'ont garde de contracter alliance avec elles, dans la crainte qu'ils ont qu'elles ne les ruinent par des dépenses superflues, & qu'elles ne veüillent encore plaire à d'autres aux dépens de leur bien, & de leur honneur. *Le même.*

On peut se sanctifier & acquerir une haute perfection dans l'état du mariage.

Le mariage étant saint, dans son institution, dans sa fin, & dans le mystere qu'il représente, il est évident qu'on s'y peut sanctifier, & acquerir la perfection que Dieu demande des personnes qu'il appelle à cet état, comme ont fait tant de grands Saints dans l'ancienne & dans la nouvelle Loi. Qu'on y peut aimer Dieu, le servir, & pratiquer toutes les actions de vertu, qui ne sont point incompatibles avec cet état. Que si l'on objecte que saint Paul, dans l'Epître aux Corinthiens, parlant du mariage, y trouve un empêchement à la perfection, en ce que les personnes mariées ont leur cœur partagé. Le mari,

dit-il, diviſe ſon cœur entre Dieu & ſa femme, la femme partage le ſien entre Dieu & ſon mary. Diviſion de cœur, que l'Apôtre montre aſſez qu'il juge contraire au parfait ſervice de Dieu, puiſqu'il conſeille aux Chrêtiens de demeurer dégagez des liens du mariage. S'ils en ont le courage, pour être en état de ne penſer qu'à Dieu ſeul; mais il faut entendre par-là, que Dieu n'exige pas la même perfection des perſonnes mariées, qu'il exige de celles qui vivent dans le célibat, & dans l'état religieux: & que comme il y a dans la ſainteté différens degrez de perfection, on peut arriver dans le mariage à celle qu'il attend des perſonnes engagées dans cet état; & qu'il arrive même, que quoyque l'état n'en ſoit pas ſi parfait que celui des Religieux, il s'en trouve qui menent une vie plus parfaite, & qui ſeront plus grands Saints dans le ciel que pluſieurs d'entre eux, parce qu'ils ont rempli les devoirs d'un état moins parfait avec plus d'exactitude, de fidelité, & avec de plus pures intentions. *Autheur anonyme.*

Comme l'homme & la femme ſe doivent mutuellement aſſiſter & ſecourir dans leurs maladies & autres accidens.

Quelque maladie, quelque infirmité, quelque accident qui ſurvienne à l'une de ces deux cheres perſonnes; l'autre qui ſçait qu'il eſt non-ſeulement du devoir des perſonnes mariées; mais de l'humanité même, de compatir réciproquement aux maux qui les attaquent, doit redoubler ſa tendreſſe; elle doit ſans ceſſe demander à ce ſouverain Maître qu'il lui plaiſe, ſinon de transferer le mal ſur elle, du moins de le partager, & d'offrir à ſa juſtice deux victimes au lieu d'une. C'eſt en cette occaſion où la charité doit déplier tout ce qu'elle a de ferveur, de généroſité, de perſéverance; & ce qu'elle témoigne en cette rencontre, eſt le même dans tous les accidens de la vie, & dans les infirmitez de la vieilleſſe. *Pris du livre intitulé, Moyens d'entretenir la paix dans le mariage.*

Dans la mort de l'un des deux ce que l'autre qui reſte, doit faire.

La mort vient-elle à rompre ce nœud ſacré, que le ſacrement a ſi étroitement uni, la grace doit faire faire un effort ſur la nature, pour ſupporter ce coup avec une réſignation digne de perſonnes, qui avoient pris dès le commencement de leur union, la volonté de Dieu pour régle de la leur propre, ou qui avoient appris que nous ne naiſſons point pour vivre, mais pour mourir, en ſorte que ce que nous appellons vie, n'eſt à proprement parler, que la maladie, qui nous conduit à nôtre derniére fin. Ainſi ces perſonnes ſe ſoumettant aux ordres irrévocables de la providence de Dieu, il faut que celle qui reſte la derniére, ferme les yeux à celle que Dieu appelle la prémiére, & acheve par ce dernier devoir, les obligations que lui impoſoit leur ſacrement; enſuite ces larmes doivent être des larmes chrêtiennes, qui doivent être employées pour fléchir la divine miſéricorde, en ſe ſouvenant que ſi leur union eſt rompuë ſur la terre, elle ne doit point être interrompuë dans le ciel, par la communication des priéres qu'elle doit offrir pour avancer le bonheur de celle qui auroit encore quelque reſte à payer à la divine juſtice. *Le même.*

Pourquoy ſaint Paul appelle une ſainte famille, l'une Egliſe domeſtique.

C'eſt une vérité aſſez rebatuë que le mariage a été élevé par le Fils de Dieu à la dignité de ſacrement pour repréſenter l'union indiſſoluble qu'il a daigné contracter avec ſon Egliſe. D'où l'on infere les devoirs & les obligations de ceux qui ont embraſſé cet état; ſçavoir, l'union des cœurs, les aſſiſtances réciproques, l'affection mutuelle, & ſur tout le nœud inſéparable

de

de cette alliance, qui ne ſe rompra jamais. Mais ſaint Paul qui a compris & ramaſſé tous ces devoirs dans l'Epître aux Epheſiens, appelle auſſi une famille où tous ces devoirs ſont religieuſement obſervez, une Egliſe domeſtique. *Saluate Priſcam & aquilam adjutores meos & domeſticam Eccleſiam eorum.* Pour montrer que les perſonnes mariées, & unies par ce ſacrement, doivent faire de leurs maiſons une Egliſe particuliére; c'eſt-à-dire, en faire une maiſon de priéres, faire des hoſties vivantes de leurs perſonnes, inſtruire des enfans & des domeſtiques, avoir ſoin que Dieu y ſoit ſervi, & pratiquer, en un mot, tout ce qui ſe pratique dans l'Egliſe, pour y attirer les graces & les benedictions que Dieu verſe ſur l'Egliſe en général. *Autheur anonyme.* *Ad Roman.* 15.

D'où vient ordinairement la diſcorde dans les familles.

Sçavez vous d'où viennent les diſcordes & les diviſions les plus éclatantes des familles? de l'une de ces deux ſources, ou de la mauvaiſe humeur de la femme, ou des emportemens du mari; d'un côté, ce ſera une femme paſſionnée, qui après avoir, comme une autre épouſe de Job, laſſé par une humeur inſociable, la patience d'un mari paiſible, vient répandre le reſte de ſon fiel ſur d'innocentes victimes ſes enfans, qui ne ſont criminels, que parce qu'ils ont une mere emportée. Dautre fois c'eſt un mari violent, qui prenant feu à la moindre occaſion, & à la moindre parole s'ombrage de tout, & qui chagrin d'avoir mal reüſſi dans une affaire, vient enſuite à en faire porter la peine à ſon épouſe, à qui il fait maudire par ſa dureté, la trop longue durée d'un lien ſi indiſſoluble. Si dans ces rencontres les perſonnes mariées ſe ſouvenoient de l'obligation qu'elles ont de ſouffrir les défauts les uns des autres, on ne donneroit pas dans ces excès. Cependant un mari eſt-il emporté, une femme l'eſt encore davantage; un mari veut-il une choſe? une femme veut le contraire, & ſouvent avec d'autant plus d'opiniâtreté, qu'il y a moins de raiſon; d'où il arrive, que l'humeur inſociable de l'un, & l'opiniâtreté inflexible de l'autre, jette bien-tôt dans une famille l'eſprit de diſcorde, qui fait des enfans pauvres, & des parens criminels. Icy c'eſt un mari emporté qui éclare à tout moment de colere: là c'eſt une femme impérieuſe, qui ne veut jamais ceder. De-là naît dans une famille un malheureux aſſemblage de gens mal aſſociez. Il faudroit en ces rencontres avoir la condeſcendance, dont parle l'Apôtre; *Supportantes invicem.* Bien-tôt on n'entendroit plus les diſcours de reproches & d'invectives, qui ne ſont que trop ordinaires entre le mari & la femme. Il faut, dit celle-cy, que je ſois de pire condition qu'une ſervante, pour eſſuyer tous les jours la mauvaiſe humeur d'un mari, qui doit m'aimer. Il faute ajoûte l'autre, que je ſois donc plus malheureux qu'un eſclave, pour ſouffrir le caprice d'une femme, qui doit m'obeïr. Une ſeule parole de l'Apôtre devroit arrêter toutes ces tempêtes. *Supportantes invicem.* *Pris du livre intitulé, le Reglement des familles.*

Avis aux femmes qui gemiſſent ſous l'eſclavage d'un mauvais mari.

Femmes déſolées, à qui le Ciel a peut-être donné un mari qui eſt vôtre croix, & qui vous tient dans un rude eſclavage, je n'examine point icy, ſi vous ne vous êtes point vous-même attiré cet orage, par la paſſion que vous avez de dominer dans vos maiſons, par ces fréquentations trop libres, de gens qui ſont ſuſpects à vos maris. Quoy qu'il en ſoit, le grand ſecret d'arrêter tout d'un coup leur emportement, eſt d'avoir recours à la douceur & à la patience; ôtez de devant leurs yeux la matiére de leurs emportemens;

dans les autres combats, à force de donner des coups à ſon adverſaire, on l'abat : dans celui-cy, à force de ceder, on triomphe. Tant que vous réſiſterez à un mari violent, ce ſera comme un feu, qui s'allumera par vôtre agitation. Il en eſt comme d'un torrent, qui s'enfle contre la digue qu'on lui oppoſe, & qui s'abbaiſſe dès qu'on la leve. Ceſſez d'être des femmes impérieuſes, vos maris ceſſeront d'être des maris emportez, & à meſure que vous aurez pour eux plus de douceur & de condeſcendance, à proportion reviendront-ils de la rigueur qu'ils ont pour vous. Evitez l'un & l'autre lorſque vous êtes enſemble, un certain eſprit de diſpute & de contradiction, qui fait que chacun de ſon côté veut faire voir qu'il a raiſon ; car de-là naiſſent bien des querelles, & quand il échape quelque promptitude à l'un des deux, il eſt très-dangereux de la relever ſur le champ, parce que cela ne ſert qu'à aigrir le mal. *Le même.*

Deux portraits differens tirez de l'Ecriture, l'un d'une femme appliquée à ſa famille, & l'autre d'une femme qui neglige ſon domeſtique. *Proverb.* 31.

C'eſt un plaiſir de lire les deux portraits differens que l'Ecriture nous a laiſſez au livre de la Sageſſe, l'un d'une femme laborieuſe & appliquée à ſa famille : l'autre d'une femme oiſive qui néglige ſon domeſtique ; écoutez, & examinez bien la différence qu'il y a entre ces deux femmes. L'une amaſſe par ſa diligence, ce que l'autre diſſipe bien-tôt par ſa fainéantiſe. Celle-là, dit l'Ecriture, porte ſa main à de grandes entrepriſes pour le bien de ſes enfans. *Manum ſuam miſit ad fortia* ; au lieu que celle-cy ne s'occupe que de rubans, que de modes, que des parties de jeu ; voilà ſon école. Celle-là ne dédaigne pas de prendre en main le fuſeau, pour fournir aux beſoins de ſa maiſon : *Digni ejus apprehenderunt fuſum* : au lieu que celle-cy, ne ſe donnant durant tout le jour d'autre occupation, que celle de ſe lever le matin pour ſe coucher le ſoir ; n'ayant rien à faire, elle ne s'étudie qu'à s'ajuſter, & à donner à un viſage diſgracié les traits que la nature lui a refuſez : ou a diſſiper en folle dépenſes les biens d'un mari credule ; celle-là ouvre ſes mains & ſa bourſe aux beſoins du pauvre : *Manum ſuam aperuit inopi, & palmas ſuas extendit ad pauperem.* Celle-cy qui n'a jamais aſſez pour ſon jeu, porte ſous un habit de ſoye un cœur de fer, endurci aux gémiſſemens du pauvre. Celle-là conſidére les démarches de ceux de ſa maiſon, pour en écarter le péché, toûjours vigilante, & appliquée : auſſi ne mange-t-elle jamais ſon pain dans l'oiſiveté : *Conſideravit ſemitas domus ſuæ, & panem otioſa non comedit.* Au lieu que celle-cy, pour ne pas troubler l'agréable faineantiſe dont elle joüit, ne veut entendre parler ni de l'éducation de ſes enfans, qu'elle abandonne aux ſoins d'une providence étrangere, ni de l'avancement de ſes domeſtiques qu'elle laiſſe ſouvent ſans ſalaire. Auſſi voyez, je vous en conjure, le différent ſoin de ces deux femmes : la prémiére ſe fait reſpecter par des enfans qui publient ſa vertu, aimer par un mari qui admire ſa ſageſſe : *Surrexerunt filii ejus, & beatiſſimam prædicaverunt, vir ejus & laudavit eam.* Au lieu que celle-cy ne s'attire que du mépris ; ſes enfans qui ſont ruinez, ſe revoltent contre elle ; un mari ne la peut ſouffrir ; les domeſtiques la mépriſent, & le public plaint la deſtinée d'un mari à qui la providence avoit deſtiné une telle femme. *Le même.*

Les mariages ſe font aujourd hui

Quoy que le mariage ſoit quelque choſe de tres-ſaint, il n'eſt jamais traité fort ſaintement, la paſſion y a toûjours plus de part que la raiſon ; mais ce n'a pas toûjours été la même paſſion qui en a corrompu la ſainteté. Au-

trefois on ſe marioit par inclination, aujourd'hui on ne le fait preſque plus que par avarice. C'eſt pour cela qu'on voit tant de mariages mal aſſortis, parce qu'on n'a plus d'égard à la condition des perſonnes, à la ſympathie ni au rapport des humeurs; il ſuffit que toutes les humeurs ſe rapportent en ce point, qu'on veut avoir de l'argent. C'eſt pour cela auſſi qu'on voit tant de perſonnes malheureuſes dans le mariage, parce qu'en ſe mariant, on a crû qu'il ſuffiſoit d'être riche pour être heureux. *Le Pere de la Colombiére, ſermon pour une vêture de Religieuſe.*

plus ordinairement par avarice.

La jalouſie, & la défiance de la fidelité d'une épouſe va ſouvent juſqu'à l'extravagance & à l'injuſtice. C'eſt une folle paſſion, & une aveugle fureur qui trouble la paix des familles, & qui porte ſouvent à des excès funeſtes ceux qui en ſont poſſedez. C'eſt une humeur noire & maligne, à laquelle les plus parfaites vertus deviennent ſuſpectes, qui fait des crimes des plus innocentes actions, qui empoiſonne tout, qui ſe défie de tout, qui croit voir tout ce qu'elle craint, & qui ajoûte foy aux choſes les plus incroyables, ainſi que ſaint Chryſoſtome l'a remarqué. Il faut ſe donner de garde d'une ſi cruelle paſſion. *Le même.*

La jalouſie qui arrive, dans les mariages eſt une cruelle paſſion, & le plus ſouvent injuſte.

Le mary & la femme ne doivent avoir qu'un cœur, qu'un eſprit; Ils doivent avoir les mêmes deſirs, les mêmes ſentimens, les mêmes affections; ils ne ſont plus qu'un en un mot; il ne faut plus les regarder comme deux perſonnes ſeparées, puis qu'ils ne ſont qu'une même chair; Il n'appartient plus à l'homme de ſéparer ce que Dieu a uni d'une maniére ſi étroite. *Itaque non ſunt duo, ſed una caro. Quod ergo Deus conjunxit, homo non ſeparet.* Que cette loy, ſi ſaintement établie parmi les hommes eſt peu obſervée! Qu'y a-t-il de plus commun, & qu'on voye davantage entre les femmes & les maris, que des diviſions, des antipathies, des ruptures qui durent autant que la vie, & qui ne finiſſent que par la mort? Ce qui eſt de plus étrange, c'eſt que quand il n'y a point de raiſon importante qui puiſſe ni broüiller, ni indiſpoſer les cœurs, quand ils n'ont nul ſujet effectif, de ſe plaindre les uns des autres, qu'ils ont même des qualitez qui devroient produire entre eux une eſtime, une conſidération mutuelle, ils ſe diviſent pour des bagatelles; un rien échauffe l'humeur; & cauſe ſouvent des alterations, des chagrins; diſons, des alienations, qui pour n'être pas éclatantes, ne laiſſent pas d'être immortelles. *L'Abbé de la Trappe, dans ſes Réfléxions morales ſur l'Evangile de ſaint Matthieu.*

Les diviſiõs & les ruptures qui arrivent aſſez ordinairement entre le mari & la femme, pour de legers ſujets. *Matth. 19.*

Ce qui cauſe les diviſions & tous les déſordres qui arrivent dans les mariages, c'eſt que très-ſouvent ce n'eſt point Dieu qui eſt l'autheur de ces unions, & on ne peut pas dire de cet homme & de cette femme qui contractent un mariage: *Quod Deus conjunxit.* Que c'eſt Dieu qui le fait. Ces alliances ſe font par des raiſons, par des conſiderations purement humaines, par des vûës d'interêts, pour la fortune, pour l'avantage, pour l'élevation des familles. Comme Dieu n'y a point de part, & qu'il n'y eſt point appellé, qu'on n'y a rien moins devant les yeux que ſa gloire, & la ſanctification des perſonnes qui s'engagent, il ne faut pas s'étonner ſi les ſuites en ſont toûjours malheureuſes. *Le même.*

La raiſon pourquoy les mariages ſont ſouvent malheureux, c'eſt que Dieu n'y eſt pas appellé & n'y a point de part.

Les Diſciples du Sauveur qui voyoient les conſequences fâcheuſes qui ſe rencontrent dans le mariage, ſelon la déclaration que ce divin Maître leur venoit de faire, lui dirent que ſi les choſes étoient de la ſorte, il n'étoit pas avantageux

Conſequences fâcheuſes du mariage, qui au ſenti-

mẽt du Sauveur même devroient detournẽr bien des gens d'embraſſer cet état.

d'entrer dans un engagement, où il eſt impoſſible de conſerver le repos & la paix que doivent ſe propoſer tous ceux qui le prennent & qui le choiſiſſent. Un mary y vit expoſé aux mauvaiſes humeurs de ſa femme, à ſes chagrins, à ſes inquietudes, à ſes ſoupçons juſtes ou injuſtes, à ſon inconſtance, à ſa legereté, diſons à l'infidelité, & à la malignité de ſon cœur. Si on joint à toutes ſes peines, celle du gouvernement de la famille, du ſoin qu'on eſt obligé de prendre de l'éducation des enfans, des déplaiſirs qu'ont les peres, quand ils ne répondent pas à leurs deſſeins, de l'application que l'on a pour leur procurer des établiſſemens, les pertes de biens qui ne ſont que trop fréquentes par le mauvais ménage, ou par l'injuſtice des hommes; enfin toutes ces raiſons & quantité d'autres ſemblables, ne ſont que trop fortes & trop preſſantes pour porter les hommes à éviter une condition qui a tant de mauvaiſes ſuites? Quand eſt-ce donc que les mariages ſeront heureux? faut-il les regarder comme des engagemens défendus & illegitimes? Non, ils ſeront ſaints quand ils ſe feront par le mouvement de l'eſprit de Dieu; quand les maris & les femmes auront la gloire de Dieu devant les yeux, qu'ils chercheront le ſervice de Dieu, & leur ſanctification dans cet état. *Le même.*

La juſtice divine punit dès cette vie les perſonnes qui ſe marient, ſans avoir conſulté Dieu, ou ſans être appellez à cet état.

Il eſt bon de ſçavoir que la juſtice de Dieu différe aſſez ſouvent le châtiment des péchez en l'autre monde; mais elle commence à punir les profanateurs du ſaint mariage, non ſeulement en celui-cy, mais même dès les prémiéres années de leur union ſacramentelle; par les chagrins, les ennuis, les mauvaiſes humeurs d'un mary ou d'une femme, par la privation ou la ſurcharge des enfans, par les diſputes, les maladies, les pertes, & par deſſus tout, en les engageant à demeurer toute leur vie avec un ennemi domeſtique, duquel on ne ſe peut ſéparer. On peut dire en quelque maniére, que ſaint Paul comprend toutes ces calamitez conjugales ſous le nom de tribulation de la chair; mais il n'y a rien de plus expreſſif, que la parole dont ſaint Baſile ſe ſert, quand il appelle le mariage: *Officinam dolorum.* Un ramas & comme le magaſin de toutes les douleurs imaginables. Ce qui montre qu'il eſt de la derniére importance pour l'Egliſe, pour l'état, & pour les familles, & pour les perſonnes particuliéres, que l'on ſoit inſtruit chrêtiennement & ſolidement des deſſeins de Dieu dans ce ſacrement. *Livre intitulé, Regles Chrêtiennes pour entrer & pour vivre ſaintement dans le mariage.*

Peu de perſonnes font réflexion à l'état qu'ils embraſſent quand ils s'engagent dans le mariage.

Rien n'eſt plus commun que le mariage parmi les hommes; & rien n'eſt plus inconnu que les devoirs de cette condition ſi commune. La plûpart de ceux qui s'y engagent n'en regardent que le dehors, & ce qu'elle a de charnel & de terreſtre; Ils ne s'informent en aucune ſorte ni des obligations qu'elle renferme, ni des difficultez extrêmes qu'il y a de s'en acquitter chrêtiennement. On s'embarque dans ce voyage de toute ſa vie, ſans ſçavoir où l'on va, ni quelle route on y doit tenir; & en contractant une alliance indiſſoluble avec une perſonne étrangere, à peine connoît-on celui ou celle qui doit être le compagnon ou la compagne de nôtre bonheur ou de nôtre malheur en cette vie; mais qui en doit être une des principales cauſes, & dans cette vie & pour toute l'éternité. *Autheur moderne & anonyme.*

La cauſe des déſordres &

La plus grande partie des gens qui ſe marient, avant que de s'engager dans cet état, n'appellent pas JESUS-CHRIST à leurs nôces, c'eſt-à-dire, ne

consultent pas Dieu, qui eſt l'oracle, ſans lequel tout autre conſeil ne peut être que dangereux & fatal. D'où penſez-vous, en effet, que viennent ces froideurs, ces indifférences, ces mépris, ces jalouſies, ces mauvais traitemens, ces divorces, ces diſſipations de biens, & ces mauvais ſuccés d'affaires qui cauſent la ruïne de tant de familles ? En voici la ſource : c'eſt que la plûpart des mariages ne ſont inſpirez que par le demon qui y préſide, & non pas par JESUS-CHRIST qui les reprouve. C'eſt que quand on ſe marie on ne conſulte que la paſſion qui nous aveugle, ou nos interêts qui emportent nôtre conſentement comme malgré nous, ou nos yeux qui ſe laiſſent ſéduire par les attraits d'un objet, qui a tout mis en uſage pour nous ſurprendre ; ou qu'on ne le fait plus que par les intrigues d'un faux ami, qui s'eſt laiſſé corrompre pour nous tromper. C'eſt que les parens conſultant plus leurs interêts, & la folle ambition qu'ils ont d'élever leurs familles dans leurs deſcendans, que la raiſon, & les lumiéres du Saint-Eſprit, ſe mettent moins en peine ſi les perſonnes auſquelles ils les veulent allier, ſont de bonne vie, que ſi elles ont de grandes charges, de l'argent comptant & des terres conſidérables. *Autheur moderne.*

des malheurs qui arrivent dans les familles, vient de ce qu'on conſulte outre autre que Dieu, avant que de s'engager dans le mariage.

MÉDISANCE,

Calomnie, & ce qui regarde le tort qu'on fait à la reputation du prochain.

AVERTISSEMENT.

COmme le vice de la médiſance a été de tout temps l'un des plus communs, auſſi les diſcours ſur ce ſujet, ſont les plus ordinaires dans les écrits des ſaints Peres, & dans les Chaires chrêtiennes; Il y a peu de Prédicateurs qui n'ayent traité ce point de Morale, & nous avons ramaſſé ce que nous avons crû de plus fort, & de plus capable d'inſpirer de l'horreur d'un vice ſi commun, & ſi pernicieux.

Il eſt ſeulement néceſſaire d'avertir, que quoique la différence qui eſt entre la médiſance & la calomnie ſoit aſſez connuë, on les confond d'ordinaire dans un même diſcours comme deux eſpeces d'un même peché, la calomnie ajoûtant ſeulement à la ſimple médiſance la fauſſeté & le menſonge, qui eſt une circonſtance qui rend le peché plus grief & plus difficile à reparer.

J'ay ſouvent fait réfléxion qu'il y a peu de ſujets qu'on écoute plus volontiers que d'entendre invectiver contre la médiſance: auſſi n'y en a-t'il point qui donne plus d'occaſion aux Prédicateurs de faire des portraits, & des peintures des mœurs du temps; c'eſt pourquoy il faut ſe ſervir de cette favorable attention, pour en imprimer de l'horreur, & une juſte crainte de tomber dans ce peché, ſoit en diſant le mal que l'on ſçait, & que l'on a appris de ſon prochain, ſoit en écoutant le mal qu'on en dit.

C'eſt encore un avis tres-utile à ceux qui traitent ce ſujet, d'inſiſter particulierement ſur l'obligation étroite & indiſpenſable de réparer l'honneur qu'on a ravi au prochain par la médiſance, ou la calomnie qu'on en a faite, parce que rien n'eſt plus capable d'arrêter le penchant que nous avons naturellement à ce peché; mais il faut tellement exagerer la difficulté qu'il y a de faire cette ſéparation, qu'on ne la rende pas impoſſible.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins, & plans de diſcours ſur ce ſujet.

ON peut prendre pour ſujet & pour diviſion d'un diſcours, ces trois pro- 1.
poſitions, qui ramaſſent ce qu'il y a de plus fort, & de plus important ſur cette matiere. La premiere, que la médiſance eſt un crime horrible, dont cependant on n'a point d'horreur, puiſqu'on le commet ſi facilement & ſi communément. La ſeconde, que c'eſt un crime honteux; mais que l'on commet ſans honte, & ſans crainte de perdre nôtre réputation, en terniſſant celle d'autrui. La troiſiéme, un crime contagieux, mais où l'on prend le moins de précaution pour l'éviter, & de meſures pour le reparer.

Pour la prémiere, c'eſt un grand crime que la detractation, s'écrie ſaint Bernard: *Grande crimen detractio.* Et certes quand le médiſant ne feroit point d'autre mal, que de détruire l'union, la concorde, & la charité fraternelle, il feroit un mal inexplicable, & le rendroit extrêmement criminel, en détruiſant la loy fondamentale du Chriſtianiſme. Le Fils de Dieu connoiſſant l'importance de garder cette prémiere loy de ſon état, la veille de ſa mort fit trois choſes bien remarquables: pour cet effet, il inſtitua le Sacrement adorable de ſon Corps; il fit un commandement exprès de s'entr'aimer; Il adreſſe une priére à ſon Pere Eternel, afin de les affermir dans cette charité. Car le Sacrement de ſon Corps, qui ſe nomme Communion, quand on le reçoit, n'eſt-ce pas pour nous unir enſemble, comme l'aſsûre ſaint Auguſtin. Le precepte de la dilection mutuelle que Jesus-Christ donne à ſes Apôtres, ne fut-ce pas pour les tenir unis? Enfin il pria ſon Pere, & pour eux, & pour tous ceux qui croiroient en lui, par le miniſtere de leur prédication: *Ut omnes unum ſint, ſicut tu Pater in me, & ego in te*; afin que tous ne fuſſent qu'un, à l'imitation de cette admirable unité, qui eſt entre le Pere, & le Fils, dans l'adorable Trinité: Or que fait le médiſant? il choque & détruit autant qu'il eſt en lui, cette loi foudamentale; il deſunit des perſonnes, pour l'union deſquels un Dieu a donné tout ſon ſang; il éloigne de cœur & d'eſprit ceux que le Sacrement du corps de Jesus-Christ tâche tous les jours d'unir: il viole le precepte de la dilection mutuelle, par la haine, l'envie & la jalouſie, qu'il porte à celui dont il médit; & par les ſentimens d'animoſité & de vengeance, que celui qui eſt offenſé conçoit contre lui; il rend inutile la priere que le Fils de Dieu mourant a fait pour la réünion de tous les Fideles, & met la diviſion entre des perſonnes, qui peut-être ne ſe reconcilieront jamais. Voilà ce qui rend ce peché ſi énorme devant Dieu, & ſi odieux aux hommes; mais combien en conçoit-on peu d'horreur, puiſqu'on le commet ſi facilement, en tous lieux, dans toutes les compagnies? Que c'eſt le vice de tous les états, de toutes les conditions, & de toutes ſortes de perſonnes: qu'on s'en fait un divertiſſement, qu'on n'en a nul ſcrupule; qu'on ſe fait même un mérite de ſçavoir plaiſanter, & divertir les compagnies aux dépens d'autrui. On peut icy, pour faire concevoir la

grandeur & l'énormité de ce crime, s'étendre ſur le tort que l'on fait au prochain en lui raviſſant l'honneur qui eſt le plus précieux de tous les biens; ſur les ſuites funeſtes de la médiſance, ſur l'engagement qu'on contracte de reparer ce tort à quelque prix que ce ſoit, &c.

La ſeconde propoſition. Le péché de médiſance n'eſt pas moins honteux, qu'il eſt énorme & horrible; ce qu'on aura peut-être de la peine à ſe perſuader, en conſidérant que par là on ſe fait la réputation d'un bel eſprit; qu'on ſe fait écouter avec plaiſir; qu'on s'attire l'applaudiſſement de toute une compagnie, & qu'enfin c'eſt par là que pluſieurs ſe font valoir; de ſçavoir faire un conte agréable, &c. On prétend même par là paſſer pour ſincére, pour un homme qui deſaprouve le mal, ou du moins, pour plaiſant qui ſçait attraper le ridicule des gens, & trouver l'endroit foible. Mais nonobſtant cela, je dis que c'eſt un crime honteux, 1°. parce que c'eſt une lâcheté inſupportable d'attaquer une perſonne abſente, qui ne ſe peut deffendre, qui ne nous dit mot, & qui peut-être ne nous a jamais offenſé; ou ſi c'eſt nôtre ennemi, c'eſt une lâche vengeance, de noircir la reputation d'une perſonne, que nous n'oſerions choquer en ſa preſence. 2°. On découvre ſes propres défauts en faiſant connoître ceux d'autrui; on montre qu'on eſt piqué au jeu, & qu'on ne peut diſſimuler ſon reſſentiment; qu'on eſt envieux, ou jaloux, ou ſuperbe, parce que la reputation d'autrui fait ombre à la nôtre. 3°. On eſt regardé ſur le pied d'un médiſant, qui eſt le plus mauvais caractete qu'on puiſſe faire de nous. *Summa turpitudinis eſt, nihil fœdius*, dit ſaint Bernard. Mais nonobſtant cela le médiſant eſt effronté, qui ménage auſſi peu ſa réputation que celle des autres.

Pour la troiſiéme, c'eſt encore le crime le plus contagieux, & cependant où l'on ne prend nulle précaution pour l'éviter, & nul ſoin pour en arrêter le cours, ou pour réparer le tort & le ravage qu'il a fait. 1°. Il faut faire voir comme une médiſance ſecrette ſe répand, & devient un bruit public, & en ſuite l'obligation & la peine qu'on a à réparer le mal qu'on a fait.

II. Il faut montrer que quoy que la médiſance ſoit le plus commun de tous les péchez, & le plus facile à commettre, c'eſt néanmoins celui qui ſe remet & qui ſe pardonne le plus difficilement.

Premierement, c'eſt le peché le plus commun; l'expérience le fait aſſez voir. 1°. C'eſt le plus naturel, parce que l'orgueil & le deſir de la gloire que nous apportons avec nous en naiſſant, nous porte à abaiſſer les autres, pour nous élever au-deſſus d'eux, & il nous ſemble que la diminution de leur gloire eſt une augmentation de la nôtre. 2°. Il paroît comme néceſſaire; car on ne ſçait dequoy parler, & dequoy s'entretenir dans les compagnies, ſi l'on ne parle des uns & des autres. 3°. Il eſt tres-facile; car on ne ſe laſſe jamais à médire, & on écoute avec plaiſir les médiſances. Dans tous les autres pechez, on a toûjours quelque crainte de deshonorer, & de perdre ſa reputation; mais à médire on ne craint rien, on y prend plaiſir, on le fait en tout lieu, en tout temps; toutes ſortes de perſonnes le peuvent faire, & on commet la médiſance en tant de manieres differentes, que tout le monde y eſt ſçavant, & ainſi il n'y a rien de plus aiſé, ni de plus commun.

Secondement, ce peché ſi commun & ſi facile à commettre, eſt cependant celui

celui qui ſe pardonne le plus difficilement, parce que la médiſance bleſſe non-ſeulement la charité ; mais encore la juſtice, & que les péchez contre la juſtice ne ſe remettent point, ſi l'on ne repare le tort qu'on a fait, & ſi l'on ne ſatisfait la perſonne offenſée ; autant donc que la réparation de la médiſance, eſt rare, difficile, & preſque moralement impoſſible, autant eſt-il difficile d'en obtenir le pardon. C'eſt un vol, c'eſt un homicide ; c'eſt le plus grand tort que l'on puiſſe faire à une perſonne, que de lui ravir ſa réputation, qui lui eſt ſouvent plus chere, que ſes biens, & que ſa vie. Or il faut faire voir la difficulté de réparer ce tort. 1°. Du côté de celui qui a fait la médiſance, qui ne peut ſe reſoudre à ſe dédire, ſi c'eſt une calomnie, & qui ne ſçait de quelle maniére s'y prendre, ſi c'eſt une ſimple médiſance. 2°. Du côté de celui dont on a médit ; car il le faut contenter & le ſatisfaire, &c.

III. On peut prendre pour ſujet, & pour diviſion d'un diſcours ce paſſage de ſaint Bernard : *Detractio grande vitium iſt, detractio grande peccatum eſt, detractio grande crimen eſt.*

1°. *Grande vitium eſt* ; c'eſt un grand vice dans l'habitude. Il naît de l'orgueil, de l'envie, de la haine ; il contient la malice de tous ces vices, & leur ſert d'inſtrument.

2°. *Grande peccatum eſt* ; c'eſt un grand péché dans l'acte, à cauſe du tort preſque irréparable qu'il cauſe au prochain.

3°. *Grande crimen eſt* ; c'eſt un grand crime, pour les ſuites qui en ſont funeſtes, & pour les maux qu'il a coûtume de produire.

IV. On peut faire voir dans les deux parties d'un diſcours, prémiérement le mal & le déſordre que cauſe la médiſance, à quoy nous nous portons ſi facilement, par legereté d'eſprit, ou pouſſez de quelque paſſion. Secondement, le bien & l'avantage que nous pouvons retirer de la médiſance qu'on fait de nous.

Prémiérement, pour le mal que cauſent les médiſances que nous faiſons. 1°. Elles violent la charité, en ôtant la réputation au prochain. 2°. Elles mettent la diſcorde & la diviſion entre celui qui medit, & celui dont on fait la médiſance. 3°. Elle décrie quelquefois les perſonnes, & même les familles entiéres ; de telle ſorte, qu'elles ne ſe peuvent relever de l'infamie où on les a plongées. 4°. On ſe met ſoy-même dans une impoſſibilité morale de ſon ſalut, pour la difficulté qu'il y a de réparer le mal qu'on a fait. 5°. On eſt cauſe ſouvent de la damnation de ceux dont on médit, qui conçoivent de la haine & de la vengeance contre ceux qui les ont noircis.

Secondement, ſur les biens & les avantages que nous pouvons retirer de la médiſance qu'on fait de nous, elle peut infiniment ſervir à nôtre ſanctification. 1°. Elle nous oblige à mener une vie exemplaire, afin de ne point donner lieu à perſonne de médire de nous. 2°. Elle nous donne occaſion de pratiquer la patience, puis qu'on ne peut gueres en témoigner une plus grande & plus heroïque, qu'en ſouffrant patiemment le mal qu'on dit de nous. 3°. Elle nous donne lieu d'exercer les plus grands actes de la charité chrêtienne, de pardonner les injures, de dire du bien de ceux qui ont dit du mal de nous, &c.

V. On peut prendre pour deſſein d'un diſcours ſur la médiſance, la penſée de ſaint Bernard, qui dit que la médiſance tuë trois perſonnes d'un ſeul coup.

1°. Celui qui la fait ; car la médiſance qui d'elle-même eſt un grand péché contre la charité, qui eſt dûë au prochain, fait perdre au médiſant la vie de la grace, & l'on peut s'étendre ſur la griéveté de ce péché.

2°. Celui qui l'écoute, lequel ne péche pas moins que celui qui l'a faite, & quelquefois même plus grievement, en lui applaudiſſant, en l'excitant, & l'animant ; ſans quoy la médiſance tomberoit à terre, & n'auroit pas du moins de ſi fâcheuſes ſuites.

3°. Celui de qui on médit ; puiſque la médiſance lui ôte une vie civile qu'il a dans l'eſprit de tous ceux qui en ont conçû de l'eſtime ; vie plus prétieuſe, que la vie naturelle, puiſqu'on riſque l'une pour conſerver l'autre, &c.

VI. 1°. La facilité qu'il y a de médire, ne rend pas la médiſance pardonnable.

2°. La difficulté de la reparer, n'exempte pas de l'obligation d'une juſte réparation. En deux mots, ce qui rend la médiſance commune, ne la rend pas excuſable. Ce qui la rend difficile à réparer, ne diſpenſe pas d'en faire une réparation entiére & exacte.

VII. La médiſance eſt un péché qui porte avec lui un caractere de réprobation, pour deux raiſons.

La prémiére, eſt tirée de la nature de ce péché, qui eſt tres-facile à commettre dont il eſt tres-difficile de ſe défaire, & qu'il eſt encore plus difficile de reparer pour en obtenir le pardon.

La ſeconde, eſt priſe de la diſpoſition du cœur & de l'eſprit du médiſant, qui eſt porté par un eſprit d'envie, d'orgüeil, d'ambition, ou de vengeance, à ternir la réputation du prochain; Paſſions qui ſont les cauſes & les principes de nôtre damnation.

VIII. 1°. Les motifs de la médiſance ſont toûjours corrompus & criminels ; on médit par l'envie, la haine, la jalouſie qu'on a conçüe contre le prochain ; on a deſſein de le détruire dans l'eſtime des autres ; on veut établir ſa propre réputation ſur les ruines de celle d'un concurrent, &c.

2°. Les circonſtances n'en ſont jamais innocentes ; on médit devant des perſonnes qui en avoient bonne opinion ; on attaque une perſonne en ſon abſence, lorſqu'il ne ſe peut défendre ; on dit des choſes incertaines, ou fauſſes, ou qu'on exagere, & on change la médiſance en calomnie.

3°. Les ſuites & les pernicieux effets en ſont preſque toûjours irréparables.

IX. Les prétextes dont on ſe ſert pour authoriſer la médiſence, ſont frivoles.

Le prémier, eſt la legereté des défauts de ſes freres, qu'on regarde comme de peu de conſéquence, & qui ne font point de tort à la réputation du prochain, & ordinairement l'on ſe trompe.

Le ſecond, que quand les choſes ſeroient conſidérables, la notoriété publique fait que ſa réputation n'en perd rien pour les diſcours qu'on en tient.

Le troiſiéme, eſt que la gloire du Dieu que l'on ſert, ne permet pas qu'on ſouffre la témerité & l'outrage de ceux qui le deshonorent. *Pris du Pere Maſſillon, ſermon de la Médiſance.*

X. On médit par malice & par legereté. Ainſi la médiſance eſt un arbre peſti-

feré, qui ſe diviſant en deux branches, infecte tout l'univers. Montrons donc l'énormité de ces deux eſpeces de médiſance, dont l'une imprime naturellement de l'horreur, & l'autre de la confuſion.

Le prémier point ſera de vous faire voir la médiſance qu'on commet par malice; combien ce péché eſt grief, & odieux à Dieu & aux hommes.

Le ſecond point, la médiſance par legereté. Combien ce vice nous décrie & marque un naturel volage, dont on ne peut rien attendre ni eſperer. *Autheur anonyme.*

XI. 1°. RIEN de plus lâche & de plus odieux que le péché de médiſance.

2°. Rien de plus dangereux pour le ſalut. *Pris des ſermons imprimez ſous le nom du Pere Bourdaloüe.*

XII. LE péché de médiſance, tout honteux & infame qu'il eſt, ſe cache.

1°. Sous la verité; on croit qu'il eſt permis de dire le mal qu'on ſçait de ſon prochain, pourvû qu'on ne lui impoſe rien de faux.

2°. Sous le nom de juſtice, on ſe perſuade qu'il eſt juſte de loüer le bien, & de blâmer le mal par tout où ils ſe trouvent, & qu'on ne fait nul tort à perſonne en faiſant connoître les gens tels qu'ils ſont.

3°. Sous le voile de la piété, en voulant faire croire qu'il y va de l'interêt de la gloire de Dieu, de faire connoître les perſonnes qui vivent mal, afin qu'on les fuye, & qu'ils ne corrompent pas les autres.

XIII. 1°. LA médiſance eſt un péché, que nulle coûtume ne peut authoriſer.

2°. Que nul prétexte ne peut excuſer.

3°. Que nulle ſatisfaction ne peut entiérement réparer.

XIV. 1°. C'EST un péché honteux & infame dans ſon origine, puiſqu'il vient de l'orgüeil, de l'envie, de la jalouſie, ou de quelque paſſion ſemblable.

2°. Il eſt dangereux en ſon progrès, parce qu'il ſe commet avec étude & avec artifice.

3°. Il eſt funeſte, & irréparable dans ſon iſſuë, & dans ſes effets.

XV. ON peut repréſenter le médiſant,

Prémiérement, comme un ennemi cruel & furieux, que ſa paſſion eſt capable de porter aux effets les plus funeſtes.

Secondement, comme un ennemi adroit, & ruſé, qui ſe ſert pour nuire à ſon prochain, de toutes les plus ſubtiles inventions, dont un eſprit artificieux eſt capable.

Troiſiémement, comme un ennemi preſque invincible, dont les coups ſont inévitables, & les playes qu'il fait preſque ſans remede. La cruauté de la médiſance; l'artifice de la médiſance; la difficulté de reparer le tort & le dommage que fait la médiſance, feront les trois parties de ce diſcours. *Pris de l'Autheur des Sermons ſur tous les Sujets de la Morale Chrêtienne, dans l'Avent.*

XVI. ON peut faire voir qu'écouter la médiſance n'eſt pas un moindre péché contre la juſtice & contre la charité que nous devons au prochain, que lorſqu'on en dit du mal ſoi-même.

1°. La juſtice doit empêcher le tort qu'on fait au prochain, lorſque nous le pouvons: Ce ſera mon prémier point.

2°. La charité nous doit exciter à le défendre, & à lui rendre ce bon office, puiſque nous le pouvons, & que c'eſt peut-être la ſeule choſe en quoy nous pouvons l'obliger : Ce ſera le ſecond. *Le même, troiſiéme Dimanche du Carême, dans la Dominicale.*

XVII. 1°. Il n'y a point de péché plus à craindre que la médiſance que l'on fait des autres. 2°. Il n'y a point de péché, où l'on trouve plus d'adouciſſement que dans la médiſance qu'on fait de nous.

Pour le prémier ; un péché eſt à craindre, 1°. Quand il eſt facile d'y tomber : Or il n'y en a point de plus aiſé à commettre que la médiſance. Toutes les paſſions nous y portent, & rien ne nous en empêche. 2°. Quand le péché eſt grief ; Or il n'y en a point qui faſſe plus de tort au prochain, que de lui ravir ſa réputation. 3°. Quand il eſt difficile de le réparer : Or on ſçait aſſez combien il eſt difficile de réparer le mal que fait la médiſance.

Pour le ſecond ; qu'il n'y a point d'offenſe, où l'on trouve plus d'adouciſſement que dans la médiſance qu'on fait de nous.

1°. Parce qu'il n'y a perſonne qui la puiſſe éviter, ni grands, ni petits, ni criminels, ni innocens.

2°. Parce que les plus grands hommes, & les perſonnes qui ont le plus de mérite y ſont expoſez.

3°. On ſe doit conſoler en qualité de Chrêtiens ſur l'exemple du Fils de Dieu.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Les ſaints Peres. SAint Auguſtin, *Lib. de bono viduitatis*, parle du ſoin que l'on doit avoir de ſa réputation, afin de ne point donner lieu à la médiſance.

Le même, *Lib. 2. & 3. Contra liter. Petiliani.* témoigne le mépris qu'il fait des diſcours injurieux qu'on tenoit de lui.

Le même, *in Pſalm. 90.* expliquant ces paroles : *Ipſe liberàbit me de laqueo venantium, & à verbo aſpero*, montre qu'il ne faut point s'étonner, ni ſe décourager pour les médiſances qu'on fait de nous.

Le même, *in Pſalm. 119.* montre comme il faut ſouffrir la médiſance.

Le même, *in Enarrat. Pſalm. 108.* parle des calomnies qu'on faiſoit du Fils de Dieu, & des plaintes qu'il en fait par ſon Prophete.

Le même, ou l'Autheur du livre *de Conflictu vitiorum & virtutum*, montre la différence qu'il y a entre la correction & la médiſance, & refute les vaines excuſes des médiſans.

Le même, ou quelque autre Autheur, *ſerm. 26. & 45. ad fratres in eremo*, parle de la médiſance.

Le même, ſur les Pſeaumes 16. & 139. parle amplement de ce même vice.

Saint Jerôme, *Epiſt.* 14. *ad Cœlantiam*, montre qu'il faut vivre de telle ſorte, qu'on ne donne point de priſe à la mediſance ; mais qu'il la faut ſouffrir chrêtiennement, quand on ne la peut éviter.

Le même, dans une longue Epître qu'il écrit : *Ad Oceanum*, montre la même choſe par l'exemple du Fils de Dieu.

Le même, *Epiſt.* 1. *ad Demetriadem*, montre que la médiſance eſt un grand péché, ſoit en celui qui la fait, ſoit en celui qui l'écoute.

Le même, ſur le Pſeaume 100. montre la même choſe.

Le même, *Epiſt. ad Ruſticum monachum*, montre avec quel ſoin il faut fuir la médiſance, & les médiſans.

Saint Grégoire, *l.* 9. *Epiſt. Epiſt.* 39. *ad Theocliſtam*, montre de quelle maniére il faut ſouffrir la médiſance qu'on fait de nous.

Le même, *lib.* 6. *Epiſt.* 14. fait un long diſcours ſur la médiſance, & donne d'excellens préceptes.

Le même, *l.* 8. *Epiſt.* 24. *ad Pallad. Præſit.* lui enſeigne la maniére dont il faut agir avec les médiſans.

Le même, *homil.* 9. *in Ezechielem*, enſeigne la même choſe, tantôt en reprenant les médiſans, & tantôt en les fuyant, &c.

Le même, parle de la médiſance, *lib.* 3. *moral. in Job. c.* 11. *& lib.* 7. *cap.* 17. *& lib.* 23. *c.* 4.

Saint Cyprien, *Epiſt.* 69.

Saint Ephrem, 1. *de Morbo lingua.*

Saint Jean Climac. *Gradu.* 10.

Origenes, homil. 7. ſur les Nombres, remarque que jamais Dieu n'a plus honoré Moyſe, que lors qu'on a médit de ce grand Légiſlateur.

Le même, *homil*, *in Pſalm.* 36. *in lib.* 3. *in Job.* traite de la médiſance.

Saint Chryſoſtome, *homil.* 3. *ad Popul. Antioch.* fait voir le mal que cauſe la médiſance, & l'adreſſe dont elle ſe ſert pour faire ſon coup.

Le même, homil. 42. ſur le ch. 12. de ſaint Matthieu, dans l'exhortation, montre que la calomnie ne nuit qu'au calomniateur.

Le même, *Cant.* 1. *de Lazaro tom.* 2. parle de la malice & de l'artifice de la médiſance.

Le même, *homil.* 26. *in Act. Apoſt.* montre qu'on doit mépriſer la médiſance qu'on fait de nous.

Saint Baſile écrivant aux habitans de Néocefarée, refute les calomnies qu'on faiſoit de lui, & dit bien des choſes ſur la médiſance, & ſur le mépris qu'on en doit faire.

Le même, dans l'Epître *ad Boſphorium Epiſcopum*, parle encore du même ſujet, & à la même occaſion.

Le même, *in regul. brev. reſponſ.* 25. montre en quelles occaſions il eſt permis de faire connoître les défauts du prochain.

Saint Bernard, *lib. de triplici cuſtodiâ*, compare la médiſance à la vipere, & montre que d'un ſeul ſouffle elle infecte, & tuë trois perſonnes.

Le même, *Serm.* 24. *in Cant.* découvre le venin caché de la médiſance, & combien il eſt pernicieux.

Le même, *In ſecunda parte ſerm. 33. ad ſororem*, montre la cruauté & la grieveté de la médiſance.

Saint Bernardin, tome 1. ſerm. 23. & tome 2. ſerm. 29.

Livres ſpirituels & autres.

Grenade en la Guide des Pecheurs, c. 11. §. 1.

Le P. de Saint Jure, l. de la Connoiſſance & de l'Amour de Nôtre Seigneur, l. 3. ſect. 8.

Le Cardinal Bona, dans les principes de la Vie Chrétienne, ch. 8.

Le même, dans un autre ouvrage, qui a pour titre *Manuductio ad cœlum.*

Drexelius in Phaëtonte.

Le P. Cauſſin dans la Cour Sainte, traité troiſiéme, ſection troiſiéme, où il parle de l'Envie & de la Médiſance.

Le P. Suffren, tome 1. de l'Année Chrêtienne, ch. 7. ſect. 4.

Le P. Nepveu, tome 1. de ſes Réfléxions Chrétiennes, tom. 1. pour le 9. jour de Mars, & tome 2. pour le 10. de Mai.

Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion. tome 2.

Les Predicateurs recens.

M. Biroat, ſecond Sermon pour le troiſiéme Dimanche de Carême.

Le P. de la Colombiere, tome quatriéme, ſermon ſoixante-dix-huitiéme.

M. Joly, tome quatriéme de ſes Prônes, Prône pour le onziéme Dimanche après la Pentecôte.

Le P. Bourdalouë, Sermon pour le Lundy de la Semaine Sainte.

M. L'Abbé de Saint Martin.

M. De la Volpilliere.

M. La Font, Prône pour le onziéme Dimanche après la Pentecôte.

Le P. Maſſillon, tome troiſiéme, Sermon pour le Dimanche de la Paſſion.

Dans le Dictionnaire Moral, il y a deux ſermons ſur ce ſujet.

Dans les Sermons imprimez ſous le nom du P. de la Ruë.

Eſſais de Sermons, tome premier, Sermon pour le troiſiéme Dimanche de Carême.

Les mêmes, tome ſecond de la Dominicale, Sermon pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.

M. De Fromentieres.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrêtienne, Sermon vingt-deuxiéme de l'Avent.

Le même, ſermon pour le troiſiéme Dimanche de Carême, dans la Dominicale, contre ceux qui écoutent la médiſance.

Le même, tome troiſiéme des Sermons particuliers; Sermon du ſoin de conſerver ſa réputation.

Ceux qui ont fait des recüeils ſur cette matiere.

Peraldus, tom. 2. de Peccato linguæ. cap. 6.

Labatha.
Buſeus.
Lohoner.
Bercherius.
} *Titulo Detractio.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſsages, Exemples, & Applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Quare non timuiſtis detrahere ſervo meo Moſi? Numer. 12.

Non facies calumniam proximo tuo, non eris criminator, nec ſuſurro. Levit. 19.

POurquoy n'avez-vous pas eraint de parler contre mon ſerviteur Moyſe.

Vous ne calomnierez point vôtre prochain; vous ne ſerez point un accuſateur public, ni un médiſant ſecret.

Sepulchrum patens eſt guttur eorum, linguis ſuis doloſè agebant, venenum aſpidum ſub labiis eorum. Pſalm. 13.

Exacuerunt ut gladium linguas ſuas, intenderunt arcum, rem amaram, ut ſagittent in occultis immaculatum. Pſalm. 63.

Leur bouche eſt comme un ſepulcre ouvert, ils ſe ſervoient de leur langue pour tromper; le venin des aſpics eſt ſous leurs lévres.

Ils ont aiguiſé leurs langues comme une épée, & ils ont tendu leur arc avec la derniére aigreur, afin de percer l'innocent en ſecret.

Lingua tua concinnabat dolos. Pſalm. 49.

Vôtre langue ne s'exerçoit qu'à inventer des tromperies.

Cujus os maledictione plenum eſt, & amaritudine & dolo, ſub lingua ejus labor & dolor. Pſalm. 10.

Celui dont la bouche eſt remplie de malediction, d'amertume, & de ſimplicité, & dont la langue cauſe de la peine & de la douleur.

Detrahentem ſecreto proximo ſuo, hunc perſequebar. Pſalm. 100.

Je perſécutois celui qui médiſoit en ſecret de ſon prochain.

Pro eo & me diligerent, detrahebant mihi. Pſalm. 108.

Au lieu qu'ils devoient m'aimer, ils me déchiroient par leurs médiſances.

Quid detur tibi, aut quid apponatur tibi ad linguam doloſam! Pſalm. 119.

Que recevrez-vous, & quel fruit vous reviendra-t-il de vôtre langue trompeuſe?

Domine libera animam meam à labiis iniquis, & à linguâ doloſâ. Ibid.

Seigneur, délivrez mon ame des lévres injuſtes, & de la langue trompeuſe.

Pone Domine cuſtodiam ori meo, & oſtium circonſtantiæ labiis meis, ut non declinet cor meum in verba malitiæ. Pſalm. 140.

Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, & une porte à mes levres, qui les ferme exactement.

Qui detrahit alicui rei, ipſe ſe in futurum obligat. Proverb. 13.

Celui qui parle avec mépris de quelque choſe, s'engage pour l'avenir.

Abominatio hominum detractor. Proverb. 24.

Le médiſant eſt l'abomination des hommes.

Cum detractoribus ne commiſceariſ, quoniam repentè conſurget perditio illorum, & ruinam utriuſque quis novit? Ibid.

N'ayez point de commerce avec les médiſans; car leur ruine viendra tout d'un coup, & qui pourra comprendre la punition de l'un & de l'autre?

Remove à te os prævum, & labia detrahentia ſint procul à te. Prov. 4.

Rejettez de vous la bouche maligne, & que les lévres médiſantes ſoient bien loin de vous.

Ventus aquilo diſſipat pluvias, & facies triſtis linguam detrahentem. Prov. 25.

Le vent d'Aquilon diſſipe la pluye, & le viſage triſte la langue médiſante.

Attende ne forte labaris in lingua, & ſit caſus tuus inſanabilis in mortem. Ecc iſ. 28.

Prenez garde de ne point faire de faute par la langue, de peur que vôtre chute ne devienne incurable & mortelle.

Multi ceciderunt per gladium, ſed non ſic, quaſi qui interierunt per linguam. Ibid.

Il eſt bien mort des hommes par le tranchant de l'épée; mais il en eſt encore mort davantage par la langue.

Calumnia perturbat ſapientem, & perdet robur cordis illius. Eccleſ. 7.

La calomnie trouble le ſage, & elle abattra la fermeté de ſon cœur.

Si mordeat ſerpens in ſilentio, nihil eo minus habet, qui occultè detrahit. Eccleſ. 10.

Celui qui médit en ſecret, eſt comme un ſerpent qui mord ſans faire du bruit.

Qui loquitur iniqua, non poteſt latere; nec prateriet illum corripiens judicium. Sapient. 1.

Celui qui prononce des paroles d'iniquité, ne peut ſe cacher à Dieu, & il n'échapera point au jugement qui doit tout punir.

Vidi calumnias, quæ ſub ſole geruntur, & lacrymas innocentium, & neminem conſolatorem. Eccleſ. 4.

J'ay vû les calomnies qui ſe font ſous le ſoleil, les larmes des innocens, qui n'ont perſonne pour les conſoler.

Audiſti verbum adverſus proximum tuum, commoriatur in te. Eccli. 19.

Vous avez entendu une parole contre vôtre prochain, il faut qu'elle meure dans vous.

Sapi aures tuas ſpinis, & linguam nequam noli audire, & ori tuo facito oſtia, & ſeras auribus tuis. Eccli. 28.

Bouchez vous les oreilles avec des épines, & n'écoutez point la méchante langue; mettez à vôtre bouche une porte, & des ſerrures.

Recede procul à calumniâ. Iſaiæ 54.

Eloignez-vous de la calomnie.

Qui calumniatur eſt, & vim facit fratri ſuo, ecce mortuus eſt in iniquitate ſua. Ezechiel. 18.

Celui qui opprime ſon frere par la calomnie, & par violence, eſt mort à cauſe de ſa propre iniquité.

Detractores, Deo odibiles. Ad Rom. 1.

Les médiſans, encourent la haine de Dieu.

Timeo ne forte contentiones &c. & detractiones ſint inter vos. 2. Ad Corinth. c. 12.

J'apprehende que je ne trouve parmi vous des diſſentions, des querelles, des médiſances.

Neque fornicarii, neque adulteri, neque maledici, regnum Dei poſſidebunt. 1. Ad Corinth. 6.

Ni les fornicateurs, ni les adulteres, ni les voleurs, ni les avares, ni les médiſans, ne ſeront point héritiers du Royaume de Dieu.

Lingua, univerſitas iniquitatis... malum inquietum, plena veneno mortifero. Jacob. 3.

La langue eſt un monde d'iniquité... C'eſt un mal inquiet, & intraitable, elle eſt pleine d'un venin mortel.

Linguam autem nullus hominum domare poteſt. Idem. Ibid.

Nul homme ne peut dompter la langue.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament.

Combien la calomnie qu'on fit du ſaint homme Job, lui fut ſenſible.

Le ſaint homme Job plus ferme qu'un rocher, & plus ſolide que le diamant, voyant qu'il perdoit tout d'un coup ſon bien, & ſes enfans, qu'il étoit accablé de mille maux, qu'il étoit rongé des vers, qui ſe répandoient dans tout ſon corps, & que ſa femme même lui inſultoit dans ſa miſere, ſouffrit tous ces maux ſans ſe plaindre en aucune maniere. Mais lorſqu'il vit ſes amis parler mal de lui, & croire qu'il ne ſouffroit ces malheurs que pour ſes pechez; il ne put s'empêcher alors de ſe troubler, & ſon grand cœur ſe ſentit ébranlé de cette injure. Il y a quelque force particuliere dans les calomnies, laquelle pénétre plus avant dans nos cœurs, que ne font ſouvent les mauvais traitemens même. Les autres maux ſont accompagnez de beaucoup de choſes qui les adouciſſent; nous trouvons beaucoup de perſonnes qui les portent en quelque ſorte avec nous, & qui nous encouragent à les ſouffrir avec conſtance: Mais dans les calomnies, nous perdons toutes ces conſolations.

Punitions que Dieu a faites de quelques médiſans & calomniateurs. *Numer.* 12

Num. 12.

Marie, ſœur de Moïſe, ayant mal parlé de ſon frere, Dieu en fut ſi irrité, que la nuée qui couvroit le Tabernacle ſe retira, & celle qui avoit médit ſe trouva en même inſtant couverte de lépre. Sur quoi Origene dit, que la nuée ſe retira, pour marquer que la grace du Saint-Eſprit abandonne le médiſant, & que ſon ame enſuite devient toute infectée de la plus honteuſe de toutes les lépres, qui eſt celle du peché. Une autrefois les Iſraëlites détracterent de Moïſe, & auſſi-tôt Dieu leur envoya des ſerpens, qui en firent mourir un tres-grand nombre. Ce fut pour cette même raiſon, que Coré, Dathan, & Abiron, furent engloutie

tis tous vifs dans la terre, & que deux cens cinquante de leurs complices furent conſumez par le feu.

Doged Iduméen ayant rapporté à Saül, qu'Abimelec avoit donné des vivres à David, fut cauſe que ce Prince irrité fit mourir quatre-vingt-cinq perſonnes, qui portoient l'Ephod, ſans épargner ni femmes ni enfans. Les chefs des Philiſtins ayant empoiſonné l'eſprit du Roi de Geth, par leurs injurieux rapports contre David, lui firent ôter ſon emploi; effet aſſez ordinaire de ces médiſances, qui terniſſent la réputation d'autrui, & produiſent des pernicieux effets. Abſalom qui vouloit être Roi, diſoit à tous ceux qui avoient des affaires à la Cour: il n'y a perſonne, que David ait commis pour vous entendre, & pour vous faire rendre juſtice. Les deux qui attenterent ſur la pudicité de Suſanne, lui euſſent fait perdre la vie avec l'honneur, ſi le jeune Daniël ſuſcité de Dieu pour la défendre, ne les avoit convaincu de faux témoignage, & fait condamner à la juſte peine qu'ils méritoient. De ces exemples, on voit les cauſes & les pernicieux effets d'un peché, qui eſt ſi commun aujourd'hui, & qui regne dans toutes les conditions.

Quelques exemples de la malice & des effets de la médiſance.

2. *Reg.* c. 22.

1. *Reg.* c. 29.

Jérémie voulant marquer le complot que les ennemis avoient fait pour le perdre, & leur conſpiration contre lui, leur met une expreſſion aſſez ſurprenante dans la bouche: *Venite*, diſent-ils, *percutiamus eum linguâ.* Ne prenons point d'autres armes pour le percer, tâchons de le décrier, & de le perdre de réputation, nos coups de langue lui ſeront plus ſenſibles qu'un coup de glaive. Ce même Prophete fait une belle peinture du ravage que fait la langue médiſante en la réputation d'un homme, ſous la figure d'un olivier fertile, beau à la vûë, qui avoit pouſſé de grandes branches de tous côtez, & qui étoit chargé de fruits; mais tout d'un coup le feu s'y prit, porté par le ſouffle d'un petit vent, & d'abord toutes les branches furent brûlées, & il fut dépoüillé de ſa beauté, & de tous ſes fruits: *Ad vocem loquelæ grandis exarſit ignis in eâ, & combuſta ſunt fruteta ejus.* Cet olivier eſt la figure d'une perſonne vertueuſe & reglée, appliquée à ſon devoir, & qui a toûjours mené une vie irréprochable. Mais que repréſente ce petit ſouffle de vent, qui porte le feu à cet olivier? C'eſt la figure de la médiſance; il ne faut que quelques paroles pour ternir la réputation du plus homme de bien.

L'exemple du Prophete Jérémie mõtre qu'il n'y a point de plus ſanglante perſécution, que celle de la médiſance, & de la calomnie.

Jerem. c. 11.

On ne ſçauroit mieux repréſenter la médiſance, que par cette pierre, qui briſa cette fameuſe ſtatuë dont parle le Prophete Daniël. Elle avoit la tête d'or, ſon corps étoit d'argent, ſes cuiſſes d'airain, ſes pieds de terre & d'argile. Une pierre de la montagne voiſine roule contre cette ſtatuë, & la frappe; non ſur cette tête d'or, ou ſa chûte eût été inutile; non ſur ce coprs d'argent, qui n'eût ſervi qu'à lui faire rendre un ſon plus éclatant; non ſur ſes cuiſſes d'airain, contre leſquelles elle ſe fût peut-être briſée: Mais ſur l'endroit le plus fragile, qui étoit les pieds, & la renverſe. C'eſt ce que fait un coup de langue. Ce médiſant, qui veut détruire la réputation d'un homme de bien, n'a garde de s'en prendre à ſes vertus, ſa batterie ſeroit ſans effet, s'il l'attaquoit par cet endroit; mais s'il peut découvrir en lui le moindre défaut, c'eſt de là qu'il prend occaſion de le noircir, c'eſt par où il le frappe & le détruit de réputation.

La médiſance eſt ſemblable à cette petite pierre, qui renverſa la ſtatuë que vit en ſonge Nabuchodonozor.

Moïſe, pour faire voir à Pharaon par quelque prodige, la commiſſion qu'il avoit reçûë de Dieu, jetta contre terre la baguette qu'il tenoit entre ſes mains,

La médiſance eſt comparée aux ma-

giciens de Pharaon. *Exod. c. 7.* & dés le même moment, elle fut changée en ſerpent ; il la releva enſuite de terre, & auſſi-tôt elle reprit ſa prémiere forme. Les Magiciens de ce Prince en voulurent faire autant ; mais ils n'eurent pas le même ſuccès. Ils changerent bien en ſerpent les baguettes qu'ils jetterent contre terre, mais elles demeurerent toûjours ſerpens, & de quelque enchantement qu'ils ſe ſerviſſent, ils ne purent jamais les rétablir en leur prémier état. Ainſi les médiſans & les calomniateurs peuvent bien défigurer leur prochain ; hélas, ils n'y réüſiſſent que trop : ils peuvent bien, pour ainſi dire, le changer en ſerpent, & le faire paſſer pour un homme qui fait horreur ; ils peuvent bien noircir la réputation des uns & des autres, & changer la bonne eſtime qu'on a pour eux en haine & en averſion. Ce ſont là des baguettes changées en ſerpens. Mais, c'eſt la réflexion que fait le ſçavant Origene, ils n'ont pas le même pouvoir de leur rendre leur prémiere forme, c'eſt-à-dire, leur prémiere réputation. Ce qu'ils ont changé en ſerpent, demeurera ſerpent dans la penſée & l'imagination d'autrui : les mauvaiſes idées, que vous avez données de leur perſonnes, reſteront toûjours dans l'eſprit ; on croira toûjours que ce ſeront des ſerpens, des gens dangereux, des perſonnes dont ils faut ſe défier.

Homil. in c. 2. Numer.

L'injuſtice de la médiſance paroît dans la maniere dont Aman en uſa envers le peuple Juif.

Souvent quand il y a quelque déréglement dans un particulier, on en accuſe tout le corps dont il eſt membre. C'eſt une injuſtice étrange que la médiſance met en uſage, & dont Aman a laiſſé l'exemple à la poſterité, lors que pour perdre Mardochée, il accuſa tout le peuple Juif d'introduire dans l'état d'Aſſuerus, de nouvelles loix. Injuſtice contre laquelle ſaint Auguſtin s'éleve avec ſon zele ordinaire, en diſant, vous vous plaignez que tous les Chrétiens ſont corrompus, parce qu'il y en a quelques-uns, qui oublient leurs devoirs : Que tous les Prêtres ſont vicieux, parce que quelques-uns deshonorent la ſainteté de leur miniſtere : Que tous les Religieux ſont déréglez, &c.

Comme le Fils de Dieu a été calomnié par les Phariſiens.

Si vous voulez bien connoître quel eſt le caractere des médiſans & des calomniateurs, voyez le procedé des Scribes & des Phariſiens, pour rendre ſuſpecte l'innocence & la puiſſance de JESUS-CHRIST. Ils épioient tout ce qu'il faiſoit, & dans les plus éclatans miracles ils n'en obſervoient que certaines circonſtances du tems & du lieu, qu'ils croyoient plus favorables à leurs malignes cenſures, en détournant les yeux du miracle, & ne les appliquant qu'aux différens objets de leurs paſſions. Au lieu de loüer la miraculeuſe guériſon d'un homme dont la main étoit toute deſſechée, ils lui firent un crime de l'avoir gueri un jour de fête, comme s'il n'avoit été qu'un Medecin intereſſé ou impie : & comme la calomnie ne manque jamais d'invention contre la vérité même, principalement quand on a l'authorité en main, ils tâchoient par leurs impoſtures, de perſuader au peuple que les miracles que cet homme faiſoit, étoient faux. Les Apôtres & les Diſciples de ce Sauveur ont été calomniez auſſi-bien que leur Maître, & la médiſance ne les a pas épargnez tant devant qu'après la mort du Fils de Dieu ; témoin les plaintes que les Phariſiens firent un jour au Sauveur, qu'ils n'obſervoient pas les traditions des Anciens ; combien de fois ont-ils été accuſez, & même condamnez ſur les calomnies, & les fauſſes accuſations qu'on a fait d'eux devant les Juges, & les Souverains. Il ne faut que lire les Actes des Apôtres pour en voir une infinité d'exemples.

Combien

Saint Clément Pape, & Diſciple de ſaint Pierre, rapporte que ſon Maître

avoit accoûtumé de dire aux fideles, qu'il y avoit trois ſortes d'homicides preſque également abominables aux yeux de Dieu. Les meurtriers, qui comme Caïn, raviſſent la vie du corps à leurs freres par une cruauté barbare; les vindicatifs, qui les haïſſent mortellement, & qui leur ſouhaitent la mort par le reſſentiment du tort qu'ils croyent en avoir reçû; & enfin les médiſans, qui noirciſſent & déchirent leur reputation, & qui leur font perdre la vie de l'honneur, & de l'eſtime qu'ils avoient dans l'eſprit des honnêtes gens.

Saint Pierre avoit en horreur la médiſance. *Epiſt. 1. c. 2.*

APPLICATION

De quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Univerſa delicta operit charitas. Proverb. 10. La charité tâche de couvrir les pechez de ceux qu'elle aime; & comme elle aime tout le monde, elle voudroit pouvoir abolir la memoire de tous les pechez. On ne ſçauroit parler d'un ſi méchant homme, qu'elle ne prenne ſon parti, & qu'elle n'ait toûjours quelque choſe à dire à ſon avantage, & pour ſa défenſe. Elle exagere la mauvaiſe foi des médiſans; elle s'étend ſur leur malignité, qui prend ſouvent à tâche de noircir les vertus les plus parfaites. Elle cite les exemples des innocens, accablez par la calomnie; elle trouve de la contradition à ce qu'on publie de la perſonne qu'on veut diffamer; elle y trouve de l'impoſſibilité; elle en appelle à ſes actions paſſées; elle oppoſe au mal qu'on a dit tout le bien qu'elle ſçait d'ailleurs, pour affoiblir la détraction, & lui ôter, s'il eſt poſſible, toute créance. Que ſi la choſe eſt trop évidante pour être niée, elle tâche au moins de ſauver les intentions; elle tâche de diminüer la faute en diſant tantôt qu'il y a eu de l'ignorance & de la ſurpriſe, tantôt que la tentation a été preſſante; que c'eſt peut-être la prémiere fois qu'il a failli; que tout autre auroit été bien embarraſſé en une pareille conjoncture.

La charité couvre les pechez d'autrui au lieu de les publier.

Pone Domine cuſtodiam ori meo, & oſtium circonſtantiæ labiis meis, & non declines cor meum in verba malitiæ. Pſalm. 140. Mettez, ô mon Dieu, mettez ſur mes lévre comme un corps de garde, pour arrêter tout ce que vous m'ordonnerez de retenir dans le cœur. Que la prudence & la circonſpection ſervent de porte à ma bouche pour la fermer à tous les diſcours qui approchent tant ſoit peu de la médiſance. Vous ne m'avez donné une langue que pour vous loüer, & pour porter les autres à vous benir avec moi. Faites, s'il eſt poſſible, qu'elle ne ſe délie jamais que pour cet uſage: Quoy cette langue, que vous ſanctifiez ſi ſouvent par l'attouchement de vôtre corps adorable, par ce myſtere de vôtre amour, ſeroit-elle donc profanée par des diſcours contraires à la charité. Non, Seigneur, ne le permettez pas, & de mon côté, je n'oublierai rien, pour m'empêcher de tomber dans ce deſordre.

Réſolution de garder ſa langue, pour ne point commettre de médiſance.

Va mihi quia tacui, quia vir polluctus labiis ego ſum. Iſaiæ. 6. C'eſt en la perſonne de ceux qui écoutent la médiſance, qu'Iſaïe témoignoit tant de regret de s'être tû, & d'avoir gardé le ſilence. Mais comment grand Prophete, ſe peut-il faire que vous ayez les lévres polluës pour avoir gardé le ſilence? Ce langage ſeroit aiſé à comprendre, ſi vous aviez dit des paroles injurieuſes, ou malſéantes, ou inutiles. Nous voyons tous les jours des gens qui ſe repentent d'avoir trop parlé; mais peu ſe repentent de s'être tûs. Mais les paroles ſuivantes découvrent le vrai

De ceux qui n'oſent reprendre ceux qui médiſent du prochain.

ſujet de ſon regret : *Vir pollutus labiis ego ſum, & in medio populi polluta labia habentis ego habito.* Je demeure parmi des gens, qui ont les lévres toutes ſoüillées : ce qui rendoit ſon ſilence digne de blâme, c'eſt que demeurant parmi un peuple fort enclin à la médiſance, & qui n'avoit point de plus agréable ſujet de ſes entretiens, que les défauts de ſon prochain, il avoit diſſimulé un ſi grand déſordre, ſans l'en reprendre, & ne s'étoit point oppoſé au débordement de ce vice. Voilà ce qui le rendoit complice, & coupable de la médiſance des autres.

Le ravage que fait la médiſance, eſt ſemblable à celui que fait un grand incendie.

Ecce quantus ignis quàm magnam ſilvam incendit. Jacob. 3. La médiſance n'étoit d'abord qu'une petite étincelle : mais elle a trouvé de nouvelles matiéres ; elle s'y eſt attachée ; c'eſt bien-tôt après un grand feu, & ce feu brûle en peu de tems les plus grandes forêts : *Ecce quantus ignis quàm magnam ſilvam incendit.* On admiroit hier ces beaux arbres, qu'on voyoit dans ces vaſtes forêts, & aujourd'hui on n'y trouve plus qu'un amas de charbons & de cendres. On admiroit hier ces riches maiſons, & ces ſuperbes palais, & aujourd'hui, on n'en voit plus que de triſtes veſtiges. Cet Eccleſiaſtique paſſoit pour un homme ſage, aſſidu à ſon devoir ; ce Juge pour être integre, & rendre bonne juſtice ; ce Marchand pour être fidele, & cependant les voilà déchirez dans une ville, & toutes leurs belles qualitez ne ſont plus que cendres & pouſſieres. Qui en eſt la cauſe ? c'eſt cette médiſance : *Ecce quantus ignis quàm magnam ſilvam incendit.*

On doit juger de la griéveté du peché de la médiſance, par le ſoin que chacun a de conſerver ſa réputation.

Curam habe de bono nomine, plus enim tibi proderit quàm mille theſauri. Eccleſ. 41. Salomon nous recommande d'avoir ſoin de nôtre réputation, & de prendre garde de rien faire, qui la puiſſe ternir, ou lui imprimer quelque tache ; & il dit ailleurs, qu'elle eſt préférable aux plus grandes richeſſes. N'eſt ce donc pas faire un grand tort à ſon prochain, & une inſigne injuſtice, de lui ravir par la médiſance une choſe ſi précieuſe ? N'eſt-ce pas lui cauſer une mort bien ſenſible & bien fâcheuſe, que de lui ravir ſa réputation, qui eſt comme la vie de la vie même ; de le réduire à n'oſer paroître en public, & à ſe bannir par honte, de la compagnie de tous les gens d'honneur qui ne pourront plus le ſouffrir.

Des maux que cauſe la langue, particuliérement par la médiſance.

Solutum eſt vinculum linguæ ejus, & loquebatur rectè. Marci 7. Ce fut ſans doute un grand miracle, que celui que rapporte nôtre Evangile, lorſque le Fils de Dieu délia la langue d'un homme müet, & qu'en lui rendant l'uſage libre de la parole, il le fit bien parler & diſtinctement ; mais ce ſeroit un miracle beaucoup plus grand, & infiniment plus utile, ſi Dieu, par un miracle contraire au précédent, lioit la langue de la plûpart des hommes, & que mettant un frein à leur langue, il les empêchât de ſi mal parler. Quel retranchement de pechez ; combien de maux & de déſordres ſeroient en même tems arrêtez, & comme taris dans la ſource même d'où ils découlent, dans le monde, & y font de ſi grands ravages : Car ſi les pechez de la langue ne ſont pas ceux qui nous rendent le plus coupables, ce ſont ceux qui nous rendent coupables le plus ſouvent ; & le Saint-Eſprit, qui nous aſſure en un endroit qu'il eſt difficile de parler beaucoup ſans pécher, nous apprend auſſi qu'il eſt mal-aiſé de ne pécher pas pour peu que l'on parle, lors qu'il appelle parfait celui qui ne peche pas en parlant.

Il y a peu de rémede

Domine libera animam meam à labiis iniquis, & à lingua doloſa. Pſal. 119. Le Prophete Royal un jour accablé d'ennui & de chagrin, eut recours à Dieu, pour

adoucir le ſentimens de ſa peine : *Ad Dominum cum tribularet clamavi* ; mais quel étoit le ſujet de cette peine ; *Domine libera animam meam à labiis iniquis, & à linguâ doloſâ.* Délivrez-moi, Seigneur, de la perſécution des langues médiſantes ? Mais quelle réponſe reçût-il ? Quel rémede lui preſcrivit-on ? aucun ; & Dieu ſe contente de lui dire : *Quid detur tibi : aut quid apponatur tibi ad linguam doloſam ?* Pour marquer qu'il n'y a point de rémedes pour refermer la playe profonde que fait la langue médiſante, ou que s'il y en a quelqu'un, il eſt ſi difficile & ſi rebutant, qu'il eſt mal-aiſé de trouver des gens qui veüillent s'y aſſujettir.

aux playes que fait la médiſance. *Pſalm.* 119. *Ibidem.* *Ibidem.*

Ecce parturiit injuſtitiam, concepit dolorem, & peperit iniquitatem. Pſalm. 7. Tout peché contre la juſtice entraîne après ſoi une double obligation, qui en rend la réparation difficile. Ainſi ſaint Auguſtin expliquant cet endroit des Pſeaumes, prend icy le mot d'injuſtice pour la violation du droit d'autrui, & il conclud de la ſorte : Ne vous étonnez pas, dit-il, ſi l'injuſtice ſelon le Prophete cauſe de la douleur ; *Concepit dolorem.* C'eſt que le peché d'injuſtice, quand on ſonge à l'expier, impoſe deux obligations ; la prémiere, qui lui eſt commune avec tous les pechez, c'eſt de ſe rapprocher de Dieu, par la déteſtation de ſes pechez ; la ſeconde, eſt de ſatisfaire au prochain par une juſte réparation des torts qu'on a fait à ſes biens ou à ſon honneur : D'où il conclud que la pénitence d'une injuſtice eſt bien plus difficile que la pénitence des pechez ordinaires, puiſqu'elle renferme une obligation gênante de reſtituer, ou de reparer les torts : *Parturiit injuſtitiam, & concepit dolorem.* De ce principe il s'enſuit, que puiſque la médiſance eſt une œuvre d'injuſtice, qui viole les droits que tous ont à leur honneur, c'eſt un peché beaucoup plus difficile à réparer, que le commun des pechez ; que cette difficulté donc, que cette honte de la réparation tienne en bride ceux qui s'échappent en des médiſances cruelles, & arrêtent l'impétuoſité d'une paſſion qu'il faudra reparer à ſi grands frais. *Le Pere Carrou.*

La médiſance eſt un peché contre la juſtice qu'on eſt obligé de réparer.

Si mordeat ſerpens in ſilentio, nihil eò minus habet qui occultè detrahit. Eccleſ. 10. Le Saint-Eſprit compare la langue du médiſant à celle du ſerpent, qui fait à peine ſentir ſa morſure, & qui pourtant porte ſon venin juſqu'au cœur. Plus la médiſance eſt fine, moins un homme ſe croit coupable, & plus il l'eſt en effet. Une fléche, pour être afilée, en eſt-elle moins mortelle ? L'huile qu'on répand deſſus pour l'adoucir ne la rend que plus propre à percer. La morſure d'un ſerpent, qui ſe cache ſous les fleurs, en eſt-elle moins empoiſonnée ? Et le poiſon qu'on nous fait avaler dans une liqueur agréable, en eſt-il moins poiſon ? Ces médiſances ſi agréablement tournées, percent-elles moins juſqu'au vif, & ſont-elles moins mortelles ?

Le Saint-Eſprit compare la langue du médiſant à celle du ſerpent.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet.

PEjor eſt detractio in magni nominis viris, quàm in plebeis. Auguſt. contra Petilian.

Nobis neceſſaria eſt vita noſtra, aliis fama noſtra. Idem de bono viduitatis.

Detractio eſt mordacior quam veracior reprehenſio. Idem, lib. de 50. hom. homil. 20.

Detractio grave peccatum eſt, & gravis damnatio eſt. Idem. ſermon 1. de. Quadrageſ.

Ubi Deus judex eſt, nullus falſo crimine laditur, quia non cui objicitur, ſed objicienti potius imputatur. Idem, in Pſalm. 118.

Cum detrahitur bonis, ab iis qui videntur alicujus momenti eſſe, & docti, in ſcandalum cadunt infirmi, qui adhuc neſciunt judicare. Idem, in Pſalm. 49.

Majora ſunt vulnera linguæ quàm gladii, gladius enim corpus interficit, animam autem non interficit. Idem, vel quivis Author ſermon. ad fratres in Eremo.

Servis Dei merces falſis detractionibus creſcit, ſed creſcit etiam pœna detrahentibus. Idem. Author. ſerm. 53.

Fruſtra iraſcimur obtrectatoribus noſtris, ſi eis ipſis obtrectandi materiam miniſtramus. Hieronymus Epiſt. 14.

Si vultu hilari audis detractorem, tu illi das fomitem detrahendi, illo ignem excitat, tu ſubſternis igniarium. Idem.

Si facie ſubtriſti & aversâ detractorem audias, diſcet ille non libenter dicere, quod didicerit non libenter audiri. Idem.

Diſcat detractor, dum te videt non libenter audire, non facile detrahere. Idem, Epiſt. 4. ad Nepotien.

Vitium ſatis hominum eſt, & ſuam laudem quærentium, alios viles facere, quia alterius vituperatione ſe laudari putant & qui ſuo merito placere non poſſunt, placere volunt in comparatione malorum. Idem.

Nemo invito auditori libenter refert. Idem.

Qui teſtem in cœlo habet, reprehenſiones ho-

LA médiſance a quelque choſe de plus criminel dans des perſonnes d'un rang fort élevé, que dans des gens de peu.

Ce n'eſt que par nous-mêmes que nous devons travailler à la conſervation de nôtre vie; mais nous ſommes obligez d'avoir ſoin de nôtre réputation pour les autres.

La médiſance eſt une critique où il entre toûjours plus d'aigreur que de vérité.

La médiſance eſt un grand péché; auſſi ſera-t'elle bien rigoureuſement punie.

Au tribunal de Dieu la calomnie ne fait aucun tort qu'à celui qui en eſt l'autheur.

Quand les perſonnes doctes & conſidérables médiſent des gens de bien, ceux qui ne ſont pas capables de juger des péchez, tombent ſouvent en de grands ſcandales.

La langue fait bien de plus grandes playes que le fer: Celui-cy ne tuë que le corps, celle-là va juſqu'à l'ame.

Le métire des ſerviteurs de Dieu croît à meſure des calomnies qu'ils ſouffrent, & le calomniateur ſe prépare auſſi de plus grands tourmens.

Pourquoi nous mettre en colere contre ceux qui diſent du mal de nous, ſi nous leur en fourniſſons la matiére?

Témoignez à un médiſant que vous l'entendez avec plaiſir, vous l'exciterez à continuër; vous preparez le feu, & il l'allumera.

Recevez mal le médiſant, il apprendra à ne parler pas aiſement de ce qu'il verra qu'on n'entend pas volontiers.

Que le médiſant apprenne à ne pas aiſément parler deſavantageuſement des autres, en remarquant que vous ne l'écoutez pas volontiers.

C'eſt un vice aſſez naturel aux hommes, ſur tout à ceux qui veulent être eſtimez que de vouloir rabaiſſer tout le monde. Ils s'imaginent que le mépris qu'on aura pour les autres, augmentera l'eſtime qu'on fera d'eux, & n'ayant rien pour ſe faire valoir, ils cherchent à ſe donner du relief par la comparaiſon.

On ne raconte jamais rien à un homme malgré lui.

Celui qui eſt perſuadé qu'il y a un Dieu ré-

minum matuere non debet. Gregor. l. 13. Moral.

De invidiâ detractio naſcitur. Idem. 3. Moral. in Job. 17.

Cum lingua derogantium corrigi nequeunt, aquanimiter ſunt per omnia toleranda. Idem. Homil. 9. in Ezech.

Hoc maximè vitio periclitatur genus humanum. Idem.

Pauci admodum ſunt, qui huic vitio renunciens, raroque invenies qui ita irreprehenſibilem vitam exhibere velint, ut non libenter reprehendant alienam. S. Paulinus Epiſt. ad Cælantiam.

Tanta mali hujus libido mentes hominum invaſit, ut etiam qui procul ab aliis vitiis receſſerunt, in iſtud tamen, quaſi in extremum incidant. Idem, Ibidem.

Beatus eſt, qui ita ſe contra hoc vitium armavit, ut apud eum detrahere nemo audeat. Idem, Ibidem.

Hoc ideò malum celebre, & idcirco in multis fervet hoc vitium, quia pene ab omnibus libenter auditur. Idem, Ibidem.

Diabolicus hic maledicendi laqueus eſt, & peccatum nullam voluptatem, ſed tantum damnum alterius afferens, & magnum delictorum acervum efficiens. Chryſoſt. homil. 44. in Matth.

Grave malum, & turbulentus damon eſt detractio. Idem, in Pſalm. 100.

Ex detractione odia pullulant, jurgia conflantur, diſſidia ortum trahunt, ſuſpiciones mala procreantur. Idem, Ibidem.

Lic proximo detrahenti, habet quem laudes? aures aperio, ut unguenta ſuſcipiam; ſi verò malum velis dicere, obturo aures; nec enim ſtercus & cœnum accipere ſuſtineo. Idem, homil. 3. ad popul. Ant.

Exiit quidem vox ſermo, leviter volat, ſed graviter vulnerat, leviter tranſit, ſed graviter urit. Bernardus in Pſalm. 56.

Gladius equidem anceps, imo triceps, eſt lingua detractoris. Idem, in Pſalm. 56.

Detrahere, aut detrahentem audire, quid horum damnabilius ſit, non facile dixerim. Idem, l. 2. de conſid.

Omnino ſufficit adverſus os loquentium iniqua, opinio bonorum cum teſtimonio conſcientiæ. Idem, homil. 24. in Cant.

moin de toutes ſes actions, ſe met peu en peine d'être blâmé des hommes.

C'eſt de l'envie que naît la médiſance.

Il faut ſouffrir patiemment la calomnie, quand on ne peut corriger le calomniateur.

Ce péché de la médiſance eſt particuliérement funeſte au genre humain.

La médiſance eſt un vice dont peu de gens ſe défont; & il eſt rare d'en trouver qui portent la perfection juſqu'à ne point blâmer la conduite des autres.

La paſſion qu'on a de médire eſt tellement enracinée dans le cœur des hommes, qu'il ſemble qu'en voulant éviter tous les autres vices, on tombe dans celui-ci comme dans l'extrémité oppoſée.

Heureux celui qui s'eſt tellement mis en garde contre les médiſans, qu'on n'oſe lui parler mal de perſonne.

Ce qui rend ce vice ſi commun; ce qui cauſa cette grande demangeaiſon que tout le monde a de médire, c'eſt qu'il n'y a preſque perſonne, qui n'aime à entendre parler mal des autres.

La médiſance eſt un peché diabolique; c'eſt un piege que nous tend le demon, c'eſt un vice qui n'apporte aucune ſatisfaction à ceux qui s'y abandonnent; tout le fruit qu'on en tire, c'eſt de faire bien du tort au prochain, & de ſe charger la conſcience d'un grand nombre de fautes.

La médiſance eſt un grand mal: c'eſt un demon qui cauſe bien du trouble.

La médiſance fait naître les haines, excite les querelles, met par tout la diviſion; eſt la ſource de mille mauvais ſoupçons.

Quiconque vous aborde pour médire, dites-lui: avez-vous du bien à me dire de quelqu'un? je vous écouterai avec plaiſir: vôtre diſcours me ſera plus doux que le miel. N'avez-vous que du mal à dire? mes oreilles ſont fermées à de tels entretiens, ils me font plus d'horreur, que je n'en ai des choſes les plus dégoutantes.

C'eſt ſi peu de choſe qu'une parole, elle paſſe ſi vîte, & cependant rien ne fait de plus profondes playes.

C'eſt un glaive à deux, & même à trois tranchans que la langue du médiſant.

Il eſt difficile de décider qui des deux peche le plus, ou de celuy qui médit, ou de celuy qui prête l'oreille à la médiſance.

On doit ſe mettre peu en peine de la médiſance, quand on a pour ſoi le témoignage de ſa conſcience, & l'eſtime des gens de bien.

Detractio grande vitium eſt, detractio grande peccatum eſt, detractio grande crimen eſt. Idem, l. de modo bene vivendi.

Nonnulli quodam ſimulatæ verecundiæ fuco, conceptam malitiam, quam volunere non poſſunt, adumbrare conantur. Idem.

La médiſance eſt tout à la fois, & un grand vice & un grand peché & un grand crime.

On en voit qui avec une pudeur affectée ne voulant pas dire en termes de plaire le mal qu'ils ſçavent des autres, mais ne pouvant auſſi abſolument s'en taire, font ſi bien qu'ils le donnent aſſez à entendre.

Hanc tibi regulam conſtituas, ut omnem, qui palàm veretur dicere, quod in ore locutus eſt, ſuſpectum habeas. Idem, l. de Conſid.

Obſervez cette belle maxime, d'avoir pour ſuſpects ceux qui apprehendent de dire en public ce qu'ils diſent à l'oreille.

Infirma condemnatio eſt quæ de alterius infamatione fulcitur. Tertull.

On vient rarement à bout de ſe faire eſtimer, quand on n'y employe point d'autre moyen que de diffamer les autres.

Detractor intus rumpitur invidia, & quo utatur via non invenit, niſi detrahendi libidine. S. Ephrem. de malo linguæ.

La jalouſie ronge le cœur du médiſant, & il ne trouve de ſoulagement qu'à médire.

Audiendo detractorem, & non reprehendo, maledicta ejus comprobare videtur tanquam vera. Idem.

Si vous écoutez le médiſant ſans le reprendre, vous donnez ſujet de croire que vous ajoûtez foy à ce qu'il vous dit.

Eſuriendi libido terminum habet, detrahendi libido non habet. Salvianus.

L'intemperance de la bouche a ſes bornes, celle de la langue n'en a point.

Detractor paucis voluptati, nullis amori, omnibus odio eſt. Sinodius Apoll. l. 3. Epiſt. Epiſt. 13.

Le médiſant fait plaiſir à fort peu de gens, il n'eſt aimé de perſonne, & eſt haï de tout le monde.

Neeat animam ſuam, dum vulnerat famam alienam. Auguſt. l. 50. homil.

En perdant de reputation vôtre prochain vous donnez la mort à vôtre ame.

Quid aliud intendit detractor, niſi ut is cui detrahit, in odium veniat aliorum. Bernardus, Serm. 24. in Cant.

Que prétend le médiſant, ſi ce n'eſt d'attirer ſur celui dont il parle mal, la haine de tout le monde.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

Définition de la médiſance. 2. 2. Quæſt. 73. art. 1.

MEdire ou parler mal du prochain, c'eſt ternir ſa réputation injuſtement, en ſon abſence. C'eſt pourquoy la médiſance, ſelon ſaint Thomas, eſt une diffamation de la réputation d'autrui, que l'on détruit, ou entiérement, ou en partie, par des paroles occultes, c'eſt-à-dire, en l'abſence de celui de qui on parle. Cette définition eſt juſte, ſelon le même ſaint Docteur; car par-là elle eſt diſtinguée de tous les autres péchez qui vont au dommage du prochain. 1°. Par les paroles, elle eſt diſtinguée des péchez qui ſe commettent par voye de fait, tels que ſont le meurtre, l'outrage, &c. 2°. Par ſa réputation qu'on ôte ou qu'on ternit, elle eſt diſtinguée du vol & du larein, qui ravit ſeul les biens de fortune. 3°. Par les paroles occultes, qui ſe diſent en l'abſence de la perſonne qu'on met en jeu; elle eſt différente de l'injure qu'on fait à une perſonne en ſa préſence, & devant des témoins, comme ſont l'affront, l'inſulte, le reproche. 4°. On ajoûte entiérement, ou en partie; parce que pour medire, il ſuffit d'ôter l'eſtime & la réputation, qu'une perſonne s'étoit acquiſe par quelque vertu, ou par quelque bonne qualité, qu'on croyoit être en elle, & s'efforcer de lui faire perdre cette bonne réputation.

Ce

Ce que nous venons de dire de la médiſance, ſuppoſe, que le mal que l'on dit du prochain ſoit véritable, mais ſecret : Car ſi ce qu'on avance pour le décrier, & le noircir publiquement, eſt contraire à la vérité, ce crime change d'eſpece, & ce n'eſt plus une ſimple médiſance, mais une calomnie, qui eſt bien plus énorme devant Dieu, & plus odieuſe devant les hommes, particuliérement ſi on impute fauſſement quelques crimes à des perſonnes innocentes, ou ſi l'on flétrit leurs meilleures actions, en leur donnant le faux jour d'une mauvaiſe intention qu'elles n'ont point. C'eſt en quoy ce crime ſurpaſſe en iniquité & en malice, la détraction commune, qui ravit l'honneur du prochain en découvrant ſes péchez cachez, quoy que véritables : Mais le comble de la malignité, eſt de calomnier les ames juſtes & ſaintes, en leur ſuppoſant de faux crimes, qui les deshonorent devant les hommes.

Différence de la médiſance, & de la calomnie.

C'eſt une erreur dans la Morale Chrêtienne, dont pluſieurs ſe laiſſent prévenir, que ce n'eſt pas médire de publier un mal véritable de ſon prochain ; & qu'on ne commet aucun péché, lorſqu'on ne rapporte point des choſes fauſſement & malicieuſement inventées. Saint Thomas détruit ce faux préjugé : *Detractor vocatur non quia de veritate, ſed quia de fama proximi detrahit.* Un médiſant n'eſt pas celui qui parle contre la verité : mais qui parle contre la réputation de ſon prochain. Dire des choſes fauſſes contre la réputation de ſon frere, c'eſt une calomnie ; mais dire une choſe véritable, qui lui fait tort, c'eſt une médiſance. C'eſt donc un méchant prétexte de dire, que ce que vous rapportez eſt vrai : car quoy qu'il le ſoit, c'eſt un péché de médiſance.

Quoy que le mal que l'on dit d'autrui, ou que l'on découvre ſoit véritable, c'eſt néanmoins une véritable médiſance.

Rien ne nous découvre mieux l'énormité du péché de la médiſance, que le prix du bien qu'elle nous ravit ; *Tantò majus eſt nocumentum, quantò majus diletur bonum*, dit ſaint Thomas. Plus le bien que l'on ôte à une perſonne eſt conſidérable, plus le préjudice qu'on lui porte eſt grand : Or la reputation que la médiſance nous ôre, eſt en un ſens le plus grand de tous les biens, & auquel on ſacrifie tous les autres. Le monde, la Religion, la politique, s'accordent enſemble ſur le ſoin que l'on doit avoir de conſerver ſa réputation. C'eſt ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin, que nous avons deux biens tres-conſidérables, la conſcience, & la réputation ; la réputation, qui nous rend irréprochables aux yeux des hommes : & comme tous les devoirs du Chrêtien, ſont partagez entre Dieu & le prochain ; ſi nous ſommes obligez de ne donner aucune atteinte à nôtre conſcience, nous ne devons auſſi ſouffrir aucune tache dans nôtre réputation ; puiſque la Religion la regarde comme la bonne odeur de la vie, qui ſert autant à conſerver la vertu parmi les Chrêtiens, que l'exemple du vice eſt propre à les corrompre. Ces raiſons qui nous marquent l'excellence du bien qui eſt attaché à la réputation, nous découvrent l'énormité du vice attaché à la médiſance, laquelle nous ravit ce bien. De là vient que l'Apôtre le place au même rang que le vol, parce que ſi le vol nous ôte les biens & les richeſſes, la médiſance nous ravit un tréſor, qui nous doit être plus cher, que les biens & les richeſſes ; & comme ſouvent l'honneur nous eſt plus cher que la vie, l'on peut dire que le médiſant commet une eſpece d'homicide plus cruel quand il porte un coup mortel à l'honneur du prochain.

D'où on peut juger de la griéveté du péché de médiſance.

C'eſt une choſe qui eſt bien à remarquer, & que les Théologiens enſeignent, qu'on ne doit pas juger de la griéveté de ce péché préciſement par la grandeur

Il ne faut pas toûjours

mésuter la griéveté de la medisance, par la grandeur des péchez du prochain que l'on revele, & que l'on rapporter.

des choses que l'on dit du prochain ; mais par le dommage que la médisance lui cause : Car quoy que la faute qui est rapportée ne soit que venielle, il se peut faire néanmoins qu'étant divulguée, elle deshonore notablement la personne qui l'a commise, soit à cause de l'estime particuliére que chacun a de son mérite, ou à cause de son état & de sa profession qui demande une vertu non commune. Au contraire, si la faute qu'on lui attribüe, ne diminüe pas beaucoup sa réputation, il est évident que le tort qu'on lui fait est beaucoup moindre, & par conséquent, la médisance moins griéve. Par exemple, si l'on dit qu'un homme de guerre s'est battu en düel, quoy que ce soit un péché énorme, on n'en aura guere plus mauvaise opinion de lui ; parce que ce crime ne deshonore pas ceux de sa profession, & que plusieurs même en font gloire ; mais si en parlant d'un Religieux vous dites qu'il est menteur, vain, peu mortifié, il est constant que vous diminüez beaucoup l'estime qu'on avoit de sa vertu, & que lui faisant ainsi un tort notable, vous péchez griévement, quoyque le mal que vous dites de lui ne passe pas le péché veniel.

La médisance de la nature est péché mortel, & en quelle occasion elle n'est que péché veniel.

Saint Thomas en la question que nous avons citée, article second, enseigne que la médisance formelle, telle qu'est celle qui est proferée à dessein de noircir & de diffamer la réputation d'autrui, est toûjours péché mortel : parce qu'elle porte un dommage notable à la réputation du prochain, laquelle est plus à estimer que les richesses temporelles ; & parce que par la perte de cette réputation, le prochain est réduit à l'impuissance de faire plusieurs choses utiles au public : car qu'elle créance peut-on avoir aux actions de celui qu'on tient pour un méchant homme. Le même ajoûte dans la conclusion suivante, que la médisance indiscrete, sans dessein d'offenser la réputation d'autrui, n'est pas mortelle sous cet égard, entant qu'elle n'est pas accompagnée du dessein de nuire ; mais si les choses qu'on dit par légereté, sont de telle conséquence qu'elles causent un dommage notable à la réputation du prochain ; mais qu'elle est grieve & mortelle, à raison des choses qu'on dit ; de maniére que la legereté d'esprit & l'indiscretion n'excuse pas de péché mortel, & de l'obligation de réparer le tort qu'on a fait. Cecy doit être pesé.

Des differentes sortes de médisances.

Il y a cinq principales sortes de médisance, qui ont cours dans le monde. La premiére, quand on attribüe un crime à son prochain ; telles furent les médisances des Juifs contre le Sauveur, lorsqu'ils dirent qu'il avoit soulevé le peuple. La seconde, quand on rapporte le péché de son prochain dans toutes les circonstances, qui le peuvent aggrandir ; C'est ainsi qu'en usa le Pharisien à l'égard de Madelaine. La troisiéme, est de corrompre les bonnes qualitez du prochain par le mal qu'on y ajoûte : telle fut celle du demon à l'égard du saint homme Job, en disant que c'étoit le seul interêt qui l'attachoit au service du Seigneur. La quatriéme maniére de médire, est lors qu'on ne tombe pas d'accord du bien, & de l'avantage du prochain. Telle fut la médisance des Juifs, qui contesterent si long-temps le miracle de l'aveugle né. Enfin, la derniére sorte de médisance, est de ne point dire le bien que l'on sçait, principalement dans les occasions, où l'interêt du prochain veut que ses vertus soient connües.

Combien il est facile de commettre

Ce qu'il y a de plus étrange dans ce vice, c'est qu'il n'est pas toûjours besoin pour médire, de parler beaucoup ; une parole suffit, un ton de voix même qui ne signifie rien, & qui cependant signifie tout ; une action, un geste ou

de tête ou de la main ; un ſimple regard peut quelquefois produire ce funeſte effet. Le moindre ſigne, le moins expreſſif, ne l'eſt toûjours que trop en cette matiére : On entend les gens à demi-mot ; on les entend même ſans parler, & leur ſilence en dit quelquefois autant que leurs paroles.

un péché de médiſance.

On peut diſtinguer deux ſortes de médiſances, qui ont cours dans le commerce du monde ; l'une groſſiere, de ceux qui diſent ſans pudeur & ſans artifice tout ce qui leur vient en la bouche ; l'autre, eſt plus artificieuſe, & vient de toutes fins, pour s'inſinuer avec adreſſe. Telle eſt celle de ceux qui la déguiſent par une feinte modeſtie, la malice qu'ils ont conçûë dans leur cœur, & qu'ils ne peuvent retenir. Ils jettent d'abord de profonds ſoûpirs, & avec une gravité affectée, des yeux baiſſez, & une voix plaintive, produiſent au dehors la médiſance, qu'ils rendent d'autant plus plauſible, qu'après avoir revelé toutes les fautes de leur prochain, ils ne manquent jamais, pour faire croire que leur impoſture eſt plûtôt l'effet d'une charité compatiſſante, que d'une animoſité maligne, de s'écrier, j'en ai bien de la douleur ; car ces perſonnes ont d'ailleurs de bonnes qualitez, & cette ſeconde ſorte de médiſance eſt ſans doute la plus commune, & la plus dangereuſe.

Il y a deux ſortes de médiſances, l'une groſſiere, l'autre fine, & artificieuſe.

C'eſt le ſentiment de tous les Théologiens après ſaint Thomas, que celui qui entend la médiſance ſans y reſiſter, ſuppoſé qu'il puiſſe raiſonnablement s'y oppoſer, participe au péché de la médiſance par ſon conſentement & par ſon ſilence ; parce que ceux qui conſentent à quelque péché, ne ſont pas moins coupables que ceux qui le commettent ; ainſi que nous l'apprenons de l'Apôtre. Ce ſaint Docteur ajoûte que celui qui ſouffre & entend la médiſance d'autrui, par crainte, par négligence, ou par quelque honte qu'il a de s'y oppoſer, & non par le plaiſir qu'il prend à l'entendre, peut ne pécher que veniellement, ſuppoſé deux choſes ; la premiére, qu'il connoiſſe que le dommage cauſé par cette médiſance ne ſera pas conſidérable ; la ſeconde, qu'il ne ſoit pas d'une authorité à reprendre le médiſant. Il arrive aſſez ſouvent que ceux qui écoutent la médiſance, ſont plus coupables que ceux qui la font ; car ſi au lieu de les reprendre, quand ils violent la charité, & de témoigner par une morne contenance le chagrin qu'ils reſſentent de ces diſcours, ils incitent ceux qui les font à les pouſſer encore plus loin, en s'informant des circonſtances qui peuvent embellir le conte qu'ils font ; il eſt viſible qu'ils les engagent en de nouvelles médiſances, & qu'ainſi ils ſont plus coupables qu'eux, du tort que reçoit celui qu'ils décrient, & qu'ils tournent en ridicule.

Ceux qui écoutent la médiſance pechent & ſont quelquefois plus coupables, que ceux qui la font. *Quæſt. citatâ. art.* 4.

Tous les pechez engagent la conſcience à l'égard de Dieu ; mais les pechez qui bleſſent le prochain dans ſes biens, ou dans ſon honneur, ou dans ſa vie, engagent la conſcience à l'égard de Dieu, & à l'égard des hommes tout enſemble : Or les interêts de Dieu & ceux du prochain ſont tellement unis, dit ſaint Chryſoſtome, que jamais Dieu ne relâche des ſiens, ſi ceux des hommes ne ſont reparez. Une douleur ſurnaturelle ſuffit pour reparer les interêts de Dieu, qui ſe laiſſe fléchir par le regret que conçoit le pecheur de l'avoir offenſé : mais pour reparer les interêts du prochain, il faut joindre une reſtitution exacte à ce repentir ſincere, & cette reſtitution eſt beaucoup plus difficile ſur le point de la médiſance, que dans les autres ; parce que les bréches que l'on fait à la réputation du prochain, ne ſe peuvent reparer qu'avec une extrême peine. Quand

L'obligation qu'on a de reparer la médiſance.

vous vous êtes emparez par des voyes injuſtes du bien d'autrui, ſi vous n'avez pas le moyen de reſtituer, vous en êtes diſpenſez, pourvû que vous en ayez un deſir véritable; mais quoy qu'il arrive, il faut qu'un médiſant repare ſon peché, parce que l'honneur du prochain eſt un bien ôté qu'il doit rendre. Si vous ne pouvez reſtituer par vous-mêmes les fruits de vos injuſtices & de vos larcins, vous pouvez le faire par autrui; mais dans le ſujet de la médiſance, la reparation doit être perſonnelle. C'eſt en vain que l'on cherche des Confeſſeurs indulgens ſur ce point. Dieu ne ratifie point dans le ciel l'abſolution qu'on en extorque ſur la terre, ſi elle n'eſt accompagnée de cette condition abſolument néceſſaire.

Deux manieres différentes de reparer la réputation d'autrui.

Comme il y a deux manieres de faire tort au prochain en matiere de réputation; auſſi il y a deux manieres de la reparer, ou bien on flétrit l'honneur d'autrui en publiant des faits véritables, & c'eſt médiſance; ou bien en controuvant des fauſſetez pour le deshonorer, & c'eſt calomnie, qui demande une retractation directe, même aux dépens de nôtre reputation propre; car il eſt juſte que vôtre honneur ſouffre, pour reparer l'honneur de vôtre frere: c'eſt en cette humiliation que conſiſte le payement de vôtre dette. Ce n'eſt pas même aſſez; car en reparant de bouche l'honneur flétri de ſon frere, on eſt encore obligé de reparer par argent toutes les pertes qu'a produites une dommageable diffamation. Ainſi en décriant la fidelité d'un domeſtique, il faut le dédommager de toutes les ſuites d'une noire calomnie. Au regard de la ſimple médiſance, tous les Docteurs ſont d'accord qu'une reſtitution indirecte ſuffit; c'eſt-à-dire, que vous n'êtes pas obligé alors de vous retracter, & de reparer par un menſonge un honneur violé par un aveu trop ſincere, ou trop indiſcret de la vérité: dans ces circonſtances l'obligation de juſtice ne va qu'à rendre autant de répuration à ſon frere, qu'on lui en a enlevé; d'en dire autant de bien qu'on en a dit de mal; & de le repréſenter par des endroits loüables, comme on l'a montré par des endroits odieux.

Ce qu'il faut faire quand on entend les autres médire.

Saint Jerôme répond à cette queſtion: on ne dit point que la médiſance vous ſoüille, ou vous rende coupable quand vous n'y prenez point plaiſir; on dit ſeulement, que vous êtes obligé à faire l'une de ces deux choſes. 1°. Si vôtre qualité, ou vôtre rang vous donnent quelque authorité ſur le médiſant, vous lui devez impoſer ſilence; le reprendre du mauvais diſcours qu'il a commencé, & lui défendre de le pourſuivre. 2°. Si vous n'avez pas cette authorité, vous devez tâcher de faire changer de diſcours; de défendre celui qu'on accuſe; de repréſenter, avec douceur que ce qu'on dit de cette perſonne peut être une médiſance; prendre un viſage morne & ſérieux pour témoigner que cela nous déplait, & enfin rompre compagnie, ſi on ne peut autrement empêcher la médiſance.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs recens ſur ce ſujet.

La malignité de la médiſance, qui cherche des raiſons pour décrier les perſonnes.

LA médiſance ne manque pas de raiſons ; ſon veniu ſecret ſçait l'art de les préparer avec tant d'adreſſe, & leur donner un tour ſi ſpécieux, qu'elle perſuade tout ce qu'elle veut : Quand elle en manque du côté de la Religion, elle ſe jette du côté de l'état, & elle repréſente ceux qu'elle entreprend de ruïner, comme des perſonnes dangereuſes, & dont on n'a que trop de ſujet de ſe défier. Elle va impudemment fouïller dans les conſciences, & ſi elle ne trouve rien dans l'innocence préſente de ceux qu'elle attaque, elle cherche dans le paſſé, & elle employe toute la malignité de ſa ſcience, à citer des hiſtoires, & tirer des conſequences qui appuyent les ſoupçons qu'ils veulent faire naître dans l'eſprit des autres après les avoir conçûs dans le leur. *Pris du livre intitulé, Vie des Prophetes.*

La médiſance attaque les plus honnêtes gens & les plus gens de bien.

On remarque dans la plûpart des hommes une malignité baſſe, qui fait que l'on s'attache d'abord à décrier un honnête homme, qui a de la réputation ; ils ne peuvent lui pardonner ſon mérite, ni ſoûtenir les diſcours obligeans qui ſe répandent par tout à ſon avantage. Que vous importe, ſi un tel a une approbation générale ? Son mérite ébloüit-il vos yeux jaloux? Craignez-vous qu'il vous efface ? Que gagnerez-vous après l'avoir détruit par vos médiſances? voulez-vous élever vôtre reputation ſur les débris de la ſienne ? Soyez perſuadé que tout le mal que vous en direz, vous fait beaucoup plus de tort qu'à lui : On vous regarde comme un homme envieux, &c. *L'Abbé de Bellegarde, dans le traité de la Sincerité.*

Malignité de ceux qui écoutent la médiſance.

Vous vous dites ami d'une perſonne que l'on déchire en ſon abſence ; vous êtes témoin de tous les diſcours deſobligeans que l'on tient ſur ſon chapitre ; au lieu d'impoſer ſilence à ceux qui la décrient par leur médiſance ; vous approuvez de la mine & du geſte tout ce qu'ils en diſent ; vous n'avez pas la force de défendre une perſonne que vous accablez de careſſes quand vous la voyez, & à qui vous faites tous les jours mille proteſtations d'une amitié ſincere ; eſt-ce le rôle que vous devez faire ? . . Quand il arrive que l'on dit du mal de quelqu'un en vôtre préſence, ce qui n'arrive que trop ſouvent, n'y joignez-vous pas le poiſon de vos malignes réfléxions, & n'encheriſſez-vous point ſur ce que diſent les autres. Mais ſur tout, donnez-vous bien de garde, d'aller rapporter aux perſonnes intereſſées les diſcours offençans qu'on a fait d'elle ; Vous n'obligez nullement ceux à qui vous faites de ſemblables rapports, & vous attirez immanquablement l'inimitié de ceux qui ont parlé deſavantageuſement des autres. *Le même.*

Remede contre la médiſance.

Le ſilence eſt un remede excellent contre la médiſance ; les plaintes, les reproches, les éclairciſſemens ne font que l'aigrir, au lieu de l'éteindre. On laiſſe en paix un homme qui ne paroît touché des choſes deſobligeantes, qu'on

dit de lui. C'eſt une vertu d'un grand mérite, & qui coute peu, que de parler avec douceur des gens qui vous diſent des impertinences. On eſt ſouvent condamné à vivre avec des perſonnes bizarres, incommodes, emportées; il faut avoir compaſſion de leur foibleſſe, & de leur bizarrerie, & ſouffrir les choſes deſobligeantes, tantôt qu'ils vous diſent, & tantôt qu'ils diſent de vous. Le ſang froid que l'on témoigne, quand on vous bruſque, ou quand on medit de vous, eſt ſouvent plus picquant que la réponſe la plus aigre. *Le même.*

Grieveté du peché de médiſance.

Le médiſant aprés avoir parlé contre tout le monde, & fait des portraits horribles de celui-cy & de celui-là, croit que ce n'eſt qu'un jeu d'eſprit, & que l'uſage du monde l'authoriſe. Mais Dieu en juge tout autrement; il nous avertit qu'il nous fera rendre compte d'une parole oiſive, & inutile. Comment punira-t'il donc les paroles outrageantes, qui bleſſent juſqu'au vif, & qui ſont comme autant de coups de poignard. *Le même, dans l'Expoſition des Proverbes.*

Comme il faut en uſer quand on médit de nous.

On répand quelquefois dans le monde des diſcours ſi injurieux, & ſi offençans, & des calomnies qui cauſent de telles flétriſſures, que la plus haute vertu en eſt ébranlée. Que faire dans ces conjectures? il faut trouver dans ſa bonne conſcience des reſſources contre de tels malheurs: C'eſt alors qu'un homme ſage redouble ſon attachement pour Dieu, en lui remettant la vengeance de l'injuſtice qu'on lui fait. *Le même.*

Caractere d'un médiſant & d'un calomniateur.

Conſiderez cet adroit calomniateur; il commence d'abord par ſoûpirer; il affecte des manieres humbles; un air modeſte; une voix entrecoupée de ſanglots, afin qu'on ne s'apperçoive pas de la médiſance qui va ſortir de ſa bouche; on le croit d'autant plus, qu'il paroît moins animé, & l'on ſe figure aiſement à ſon air trompeur, que s'il parle contre ſes freres, ce n'eſt que par un ſentiment de tendreſſe & de compaſſion. J'ai un ſenſible déplaiſir, dit-il, de ſçavoir que mon frere eſt tombé dans un tel déſordre; on ſçait aſſez que je l'aime, & il y a long-temps que je tâche en vain de le corriger. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſçay ſon vice; mais je me donnerois bien de garde d'en parler, ſi d'autres ne l'avoient divulgué. Ce ſeroit en vain que je voudrois déguiſer le fait; il n'eſt que trop véritable, & ce n'eſt que les larmes aux yeux que je vous le dis. Ce miſerable a d'ailleurs du merite; mais il faut confeſſer qu'il eſt extrémement coupable en cela, & que quelque amitié qu'on ait pour lui, il eſt impoſſible de l'excuſer. *Pris de ſaint Bernard, ſermon vingt-quatriéme ſur les Cantiques.*

De la reparation de la médiſance.

Quel fardeau un médiſant n'a-t'il pas ſur ſa conſcience d'avoir une telle reparation à faire? fardeau cependant, dont ni la pieté, ni la dévotion, ne peuvent le décharger, à moins qu'auparavant il n'ait fait une pleine reparation de tout ce que ſa médiſance a produit de mal à ſon prochain. Quel examen plus difficile que celui qu'il eſt obligé de faire de tous les maux qu'il a cauſé, & de tous les ſoupçons qu'il a jetté dans l'eſprit du public, touchant celui qu'il a calomnié. Là une vertu deshonorée; ici une vertu décriée; là une diſgrace cauſée; icy une famille ruinée; tantôt des ennemis ſuſcitez, & d'autrefois des diſcordes ſemées. Ah quel cruel ravage de la médiſance! il faut qu'elle repare tant de maux à ſa propre honte: & cependant on ne voit rien moins aujourd'hui. Tout le monde connoît qu'il n'eſt rien de plus juſte que de reparer

le tort fait à ſon prochain ; l'on s'en accuſe, & cependant on n'en fait nulle reparation. Avec cela, on fréquente les ſacremens ; on fait des priéres ; on s'approche des tribunaux de la Confeſſion; mais avec tout cela, l'iniquité ſubſiſte, ſi on ne fait point une ample reparation des maux que cauſe la médiſance. *Le Pere Maſſillon dans le ſermon de l'Envie.*

On médit plus volontiers des perſonnes qui font profeſſion de piété & de dévotion.

La corruption du ſiécle eſt telle, que les médiſances que l'on y répand avec plus de malignité, & d'injuſtice, ſont celles qui peuvent flétrir plus aiſément l'honneur de la piété, & des perſonnes qui en font une profeſſion particuliére. Il n'eſt pas de ſujet ſur quoy la haine du méchant éclatte avec plus de ſcandale, & un préjudice plus conſidérable. L'on relevc, l'on publie les fautes d'un particulier, que ſon état n'engage pas à un genre de vie d'une édification & d'une ſainteté ſinguliére ; la honte du mal qu'on dit de lui, retombera ſur lui ſeul. L'on blâmera un artiſan, un Gentilhomme, un pere de famille : le coup que l'on portera à leur réputation s'arrêtera ſur eux-mêmes, & ne bleſſera point leurs ſemblables.. Il n'y a guéres que les gens de bien, les Eccleſiaſtiques, les Religieux, ſur qui l'on faſſe réjaillir la confuſion d'un particulier d'entre eux. Une perſonne dévote a laiſſé éclater un reſſentiment, ou un attachement ſordide au bien ; là-deſſus on avance ſans façon que tous les dévots ſont vindicatifs ou avares. Un Eccleſiaſtique laiſſe entrevoir les nœuds d'une liaiſon meſſéante, au travers d'un maintien modeſte & régulier, on ne s'en tiendra pas là ; l'on traitera la plûpart des Eccleſiaſtiques comme gens hypocrites & déreglez. Un Religieux n'a qu'à ſe démentir dans ſon état, tous les Religieux ſeront envelopez dans la médiſance, qui fera éclater l'action, laquelle deshonore ſa robe. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Réligion & de Morale.*

Sur le même ſujet.

Le penchant que l'on a dans le monde à mépriſer les choſes ſaintes, inſpire cette maniére de médire. La diſſolution ménage moins ce qu'elle devroit reverer davantage : elle ſonge à ſe juſtifier en s'efforçant de décréditer les profeſſions les plus reſpectables par elles-mêmes, en faiſant un portrait ſi noir du Dévot, de l'Eccléſiaſtique & du Religieux qui ne l'édifie pas ; pourquoy ne fait-elle pas dans leur état la diſtinction qu'elle fait dans tous les autres états ? Qu'elle ſe contente de flétrir le coupable, ſans lui donner tant de complices, ſur qui elle puiſſe décharger ſon venin. Après tout, elle pourroit bleſſer du même trait d'autres ſujets avec un emportement moins outré, & moins malin ; puiſqu'elle eſt réſolüe de médire, qu'elle aye du moins quelque égard aux vraiſemblances. La charité devroit étouffer leur médiſance, & leur faire ſouvenir qu'on ne viole les loix de la charité avec tant de licence, que faute de religion. *Le même.*

Un médiſant montre qu'il n'a aucune vertu ni chrétienne, ni morale.

A-t'on de l'humilité, lorſqu'on ſe fait un jeu de ſanctifier l'innocence, & lorſque s'érigeant en cenſeur, on fait tomber la gloire de celui dont on médit ? Reſte-t-il quelque principe d'humanité, lors qu'empoiſonnant les actions & les intentions d'autrui, on critique tout le bien qu'il a fait ? Peut-on croire que l'on conſerve encore quelque eſpece de probité ; lorſqu'on commet les amis avec les amis, & les freres avec les freres, en exagerant & amplifiant la vérité du mal commis ? Mais où eſt la généroſité de cacher le bien ! n'eſt-ce pas de là que viennent les plus grands maux. *Dans un ſermon manuſcrit ſur la Médiſance.*

Le tort qu'on fait au prochain par la médisance.

Ce ne ſont là que les plus foibles traits du tort que fait la médiſance ; mais, ah ! y ſonge t'on ? fait-on réfléxion qu'en diſſimulant le mérite d'une perſonne, & qu'en affoibliſſant le prix de ce qui peut être avantageux à ceux qui ne nous plaiſent pas, ou affectant des reſetves, ou faiſant paroître un froid malin, on met quelquefois un obſtacle à la fortune, non-ſeulement d'un ſeul homme, mais ſouvent de tout un état ? S'imagine-t-on qu'en cela, on ne cherche qu'à contenter ſa paſſion, au lieu de rendre juſtice au mérite ? Croit-on n'être pas reſponſable devant Dieu ? & enfin, peut-on s'empêcher de gemir de ce ſilence qu'on garde ſur le merite ? Que ſera-ce donc de ceux qui aigriſſent le mal ? Ne doit-on pas déteſter l'injuſtice de la médiſance ? *Le même.*

On condamne celui dont on médit ſans l'entendre.

Avant que de condamner celui qui eſt accuſé, n'aura-t-on pas envie de l'entendre ? En matiére des biens de fortune cela ſe fait ; les juges écoutent les parties ; on veut des éclairciſſemens & des preuves : faire autrement, ce ſeroit une injuſtice ; mais en matiére de médiſance, la prémiére loi, c'eſt de condamner lorſqu'on eſt abſent ; ce qui s'appelle habileté, & ſçavoir prendre le temps propre pour médire, cela fait la grande ſcience du monde, on réduit toute cette ſcience à ce ſeul point, de pouvoir ſoûtenir ſon perſonnage. Lorſque la perſonne de qui on veut médire eſt préſente, on tâche d'avoir pour elle en apparence tous les égards poſſibles ; on feint d'entrer dans ſes ſentimens par des airs affectez ; mais dès qu'elle eſt abſente, on confond enſemble le certain, le douteux, le ſérieux, le ridicule ; & les ſoupçons paſſent pour des raiſons, pourvû que l'on faſſe une playe imperceptible, & celui qui vous fait ces playes, c'eſt un de ceux que vous regardez comme un ami, & qui le devoit être en effet, par tant d'obligations qu'il vous avoit. *Le même.*

Suite du même ſujet. *Daniel.* 2.

Cette ſtatuë d'or, c'eſt-à-dire, cette réputation a été renverſée d'un ſeul coup de pierre, dit le Prophete Daniël : *Lapis ſine manibus.* On voit le coup & non pas la main ; ce ſeul coup de pierre, dis-je, renverſe une réputation qu'on a eu tant de peine à établir. On a du reſpect pour les perſonnes préſentes, dit-on ; c'eſt ainſi qu'on ſe défend. Que doivent faire la ſincerité, la généroſité ? Devroit-on jamais tomber dans ces foibleſſes ? Quelle pitié de voir les perſonnes puiſſantes abuſer de leur pouvoir, juſqu'à la ruine de la réputation de ceux à qui elle eſt plus chere que tous les biens du monde ? Ont-ils oublié qu'ils devroient trouver dans leur authorité un motif pour épargner ceux qu'ils ne peuvent pas toucher foiblement ? Grands du monde ? Pourquoy étendre vos calomnies juſqu'à la ruine entiére de la réputation de ceux qui vous ſont ſoumis ? Pourquoy chercher vôtre ſatisfaction aux dépens de leur honneur ? C'eſt ainſi que ces perſonnes diſtinguez par leur rang, marquent leurs reſſentimens ; ce ne ſont d'abord que de ſimples averſions, qui paſſent enſuite juſqu'à une haine mortelle, dont la cauſe n'eſt ſouvent que dans leur méchant naturel. Hé, vous avez tant d'autres punitions à faire à ceux qui vous ont donné quelque ſujet de mécontentement ; l'indifference que vous leur pouvez témoigner, n'eſt-elle pas une aſſez grande punition ? Mais employer la médiſance pour vous venger, c'eſt une lâcheté, une injuſtice, & une cruauté la plus grande qui fut jamais. *Le même.*

Combien la réparation de

Voyez ſi la reparation de la médiſance eſt facile, & en même temps jugez ce que c'eſt que de proportionner la réparation au dommage. Eſt-il poſſible à une perſonne,

perſonne intereſſée de la faire ? Ah ! malignité du genre humain ? malgré voire lâcheté, vous aurez trouvé les oreilles ouvertes pour recevoir la médiſance que vous avez faite de vôtre prochain ; mais les trouvez-vous ainſi pour les loüanges ? On prêtera bien avec facilité l'oreille à la médiſance, mais on n'écoutera pas ainſi les loüanges ; & s'il eſt vrai qu'il n'y a rien de plus froid que les loüanges que l'on veut donner après avoir médit, on ne vous écoutera pas ſur la réparation que vous en ferez, ni ſur la caution de vôtre deſavû. Mais je veux qu'on vous écoute ; pour faire une juſte réparation, ne faudroit-il pas faire ces apologies, non-ſeulement à une perſonne, mais encore à toutes celles qui vous ont entendu médire ! Les hommes ne ſont pas ſi ſuſceptibles du bien que du mal, comment pouvez-vous donc croire qu'ils ſeront faciles à ſe laiſſer détromper. *Le même.*

la médiſance eſt difficile.

Si je n'avois à parler icy qu'à ceux qui médiſent groſſiérement, il ne faudroit que montrer ce que ce vice a de contraire à la raiſon & à la politeſſe, pour en inſpirer de l'horreur à ceux qui en ſont coupables ; mais il y a une autre ſorte de médiſans, qui déchirent leurs freres avec politeſſe & avec circonſpection, & qui ſçavent ſe faire écouter & applaudir. La médiſance qu'ils débitent eſt preſque répandüe par tout le monde ; elle ne reſpecte ni cloître, ni Egliſe, elle ſe trouve dans les petits comme dans les grands ; chez le riche, comme chez le pauvre. Ce vice lie & entretient la converſation de ceux que l'on croit être d'une vie, & d'une conduite tres-réguliére. Il entre dans le zele, & ſe couvre de la charité des juſtes, & on peut dire qu'il n'en eſt pas un ſeul qui ait conſervé ſa langue pure & ſes lévres innocentes. *Le Pere Maſſillon, ſermon ſur ce ſujet, pour le Dimanche de la Paſſion.*

Il y a une médiſance fine & délicate.

La langue, dit l'Apôtre ſaint Jacques, eſt un feu devorant ; un monde d'iniquité ; un mal inquiet ; une ſource d'un venin mortel : & voila ce qu'il faudroit appliquer à la médiſance, ſi j'avois entrepris de vous donner une idée juſte de ce vice. La langue médiſante eſt un feu dévorant, qui flétrit les fleurs les plus belles ; qui exerce ſes fureurs impitoyables ſur le grain, comme ſur la paille ; ſur l'eſprit comme ſur le corps ; ſur le peuple, comme ſur le Prince qui le commande ; qui ne laiſſe que de mauvaiſes odeurs par où il paſſe ; qui ſe gliſſe juſque dans les entrailles de la terre pour y déterrer ce qui eſt mort au ſouvenir des nations ; qui va chercher dans de viles cendres renfermées ſous les horreurs du tombeau, de legers défauts que le Seigneur a pardonnez ; que le temps a fait oublier, & qui par les couleurs qu'il leur donne, les fait paroître plus préſens que dans le temps que ces hommes vivoient : qui noircit ce qu'il ne peut conſumer, & qui ſçait brûler avant que de luire, de peur qu'on ne ſe garantiſſe de ces flâmes. On pourroit ajoûter que la médiſance eſt un orgüeil ſecret, qui faiſant des talens de vôtre frere, l'objet de ſes cenſures, porte un coup mortel à ſa réputation ; que c'eſt une haine d'autant plus noire, qu'elle ne ſe déclare pas ouvertement ; une perfidie indigne qui loüe en preſence, & qui blâme en ſecret ; une barbarie de ſang froid, qui ne peut jamais trouver ſon excuſe ; un ſcandale pernicieux, où l'on donne la mort à celui qui cherche ſon plaiſir & ſon divertiſſement ; une injuſtice cruelle, où l'on ravit à ſon frere ce qu'il a de plus cher. C'eſt ce vice qui deſunit les ſociétez ; qui allume la guerre dans les royaumes ; qui jette le trouble dans les

peinture de la médiſance & des maux qu'elle cauſe.

Républiques ; qui ſeme la diſcorde dans les familles ; qui arme le frere contre le frere, l'époux contre l'épouſe ; que c'eſt le crime des Princes comme de la populace ; des perſonnes groſſiéres, comme des hommes de la derniere politeſſe : *Inquietum malum.* Enfin, l'on peut dire que c'eſt un monde d'iniquité, que tout en eſt plein, & qu'il n'eſt point de lieu où il ne regne : *Univerſitas iniquitatis.* Que la langue du médiſant eſt pleine d'un venin mortel ; que ſes traits ſont empoiſonnez ; que ſes paroles tüent ; que ſon ſilence bleſſe : Voila la peinture de ce vice. *Le même.*

Faux pretextes que ce ne ſont que des défauts legers qu'on découvre.

Appliquez l'offenſe que vous faites à vôtre frere, & meſurez ſur vous le tort que vous lui faites : Vous dites que vous ne flétriſſez point le fond de ſa réputation, & que ce que vous dites de lui, ne lui porte aucun préjudice ; Mais qu'elle eût été vôtre diſpoſition à ſon égard, s'il en avoit dit autant de vous ? Dieu ! quel reſſentiment ; c'eſt alors que, non content de ſe venger de paroles, on pénétre dans les intentions ; on a beau dire que ce reproche eſt leger, & qu'il n'intereſſe pas vôtre réputation, que cela ne diminuë rien de l'eſtime qu'on a de vous : on s'emporte, on éclate, on n'eſt pas maître de ſon reſſentiment, & tandis que tout le monde blâme ce reſſentiment, on ſoûtient tout ſeul que c'eſt avec raiſon qu'on ſe plaint ? Ah, mon frere ! encore un coup, appliquez-vous l'offenſe que vous faites, & la prenez pour vous-même ; eſt-elle plus legere pour vôtre frere que pour vous ? Pourquoy avez-vous pour vôtre frere un poids différend de celui que vous avez pour vous ? Tout eſt leger à l'égard de vôtre frere, & tout eſt conſidérable à vôtre égard ? D'ailleurs les défauts de vôtre frere ſont legers ; mais n'y ajoûtez-vous rien du vôtre ? N'y mêlez-vous point la malignité de vos conjectures ? N'embelliſſez-vous point vos bleſſures par des traits, qui pour être plus polis n'en ſont pas moins dangereux ? & pour faire de vôtre frere, un Héros qui plaiſe, n'y ajoûtez-vous pas certains tours qui diſpoſent l'eſprit de l'Auditeur à porter de lui un jugement plus deſavantageux ? Ne cachez-vous pas vos médiſances ſous un certain ſilence que vous affectez, & qui en laiſſe plus à penſer que vous n'en auriez pû dire ? Sous certains ſignes, qui pour laiſſer voir, que vous voulez à deſſein vous tenir dans les juſtes bornes de la charité, n'en font garder aucunes à ceux qui vous écoutent ; & c'eſt ainſi qu'on devient calomniateur, quand on n'a pas crû même être médiſant. De plus, quand ces médiſances ſeroient legeres par elles-mêmes, le ſont-elles par rapport à la perſonne de qui on les fait. *Le même.*

Il faut ſur tout ſe donner de garde de médire des Eccleſiaſtiques, & des perſonnes conſacrées à Dieu.

Les Juſtes, les Eccleſiaſtiques, & les perſonnes conſacrées au ſervice de Dieu, ſont des arches ſaintes, à qui les pécheurs ne doivent point toucher, & Dieu venge les plus legers outrages qu'on leur fait ; ils peuvent chanceler comme l'arche : car la vertu la plus forte ne ſe ſoûtient pas toûjours également : mais le Seigneur trouve mauvais que des pécheurs ayent la témérité de les vouloir redreſſer. A peine ont-ils porté ſur eux la main, comme le téméraire Oza ſur l'Arche ſainte, qu'il les frappe de mort ; & il eſt indigne que ceux qui ne devroient trouver que des imitateurs, ne trouvent que des cenſeurs. Ainſi de petits enfans furent dévorez ſur le champ par des ours, pour avoir inſulté au peu de cheveux d'un Prophete : ainſi un impie ſe vit perir, lui & toute ſa poſtérité, pour avoir tourné en raillerie la prophetie de l'homme de Dieu... C'eſt que le

Seigneur ne veut pas que ceux qu'il honore, deviennent la riſée de pécheurs. *Le même.*

Vous ne revelez les défauts de vos freres qu'à un ami, qu'à une ſeule perſonne; mais celui à qui vous les dites, les redit à un autre, & ces défauts ſe groſſiſſent en les rediſant les uns aux autres, & à meſure qu'on les publie. La langue du médiſant eſt ſemblable à une étincelle de feu, qui embraſe tout une grande forêt: C'eſt le défaut des diſcours publics, de faire toûjours le mal plus grand qu'il n'eſt. Ce que vous avez dit d'abord de vôtre frere n'étoit rien; mais autant de perſonnes à qui vous l'avez dit, y ajoûteront quelque choſe; chacun y joint ce que ſa paſſion lui ſuggere: je veux bien que la ſource ſoit imperceptible; mais le fleuve qui en provient, inonde toute la ville: Tout cela deviendra un mépris formel, une fletriſſure pour la réputation de vôtre frere. L'huile de la veuve ſe multipliera tandis qu'il y aura des vaſes prêts à la recevoir; cette médiſance legere croîtra à l'infini, ſi on ne ſe laſſe point de l'entendre. *Le même.*

Comme la médiſance s'étend, & de particuliere devient publique.

Vous qui parlez ſi librement, & avec tant de plaiſir de la chûte de cette perſonne, vous êtes plus heureux qu'elle, de ce qu'on ne parle point des vôtres; mais êtes-vous plus innocent? On vous croit plus de vertu parmi le monde; mais Dieu qui ſonde le fond des cœurs, en juge-t-il comme les hommes? Ah! vous ne devez donc vôtre réputation qu'à des ménagemens, que Dieu peut déconcerter, en permettant qu'on parle plus mal de vous que vous ne parlez des autres: vous en parlez avec plaiſir; mais prenez garde auſſi qu'on ne parle de vos chûtes avec joye. Souvenez-vous que celui qui ſe ſert du glaive, périra par le glaive. Vous qui percez vos freres du glaive de la langue médiſante, ah! vous ſerez auſſi percé du même glaive; & à vôtre tour vous deviendrez la fable & le joüet des compagnies. Tel ne peut ſe paſſer d'exagerer le crime de ceux qui font quelque faute, & on groſſit les ſiennes à meſure qu'il les commet; il paroît le plus ardent à demander leur nom, & au ſortir de là, il eſt le prémier qu'on décrie, & celui qui avoit condamné ſon frere, eſt le prémier que tout le monde condamne. *Le même.*

Ceux qui parlent mal des autres, ne ſont pas eux-mêmes exépt des fautes qui pourroient donner juſte ſujet de parler d'eux.

Vous déchirez la réputation de vôtre prochain, tantôt par des médiſances groſſieres, tantôt par des tours délicats & ingénieux, aſſaiſonnant un diſcours ſanglant de quelques préface flateuſe; ſemant des fleurs ſur ce que vous vouiez empoiſonner: Soyez aſſûré qu'il s'éleveta contre vous des langues médiſantes, dont les traits envenimez vous bleſſeront dans la partie la plus ſenſible de vôtre ame. On n'épargnera ni vôtre honneur, ni vôtre ſageſſe: on noircira vôtre innocence par des bruits ſcandaleux, vrais ou faux; une maligne crédulité les approuvera; mais la patience que vous aurez dans l'injuſtice qu'on vous fait, fera juger ſi vous vous répentez de celles que vous avez faites. *Monſieur Flechir, ſermon pour le jour de la Converſion de ſaint Paul.*

On médit aſſez ordinairement de ceux qui médiſent des autres.

Si l'envie eſt commune dans le monde, la médiſance regne-t-elle moins? On veut tout ſçavoir pour ſe donner la liberté de tout dire; on ſe fait une étude des mœurs & des perſonnes, pour avoir le plaiſir de les décrier. On n'épargne ni le ſacré, ni le prophane, ni les vices, ni les vertus. Il n'y a point de tache dans une vie qu'on ne découvre, point de honte dans les familles qu'on ne revele. Le bien qui ſe fait, on le néglige, & on l'ignore; pour le mal, on le ſçait, &

La médiſance eſt commune dans le monde.

pour ainſi dire, on le devine. On juge mal, non ſeulement des actions; mais encore des penſées & des intentions, que Dieu ſemble s'être réſervées; & le cœur de l'homme, tout inviſible, & tout impénétrable qu'il eſt, n'eſt pas à couvert des vûës & des inſultes des médiſans. Chacun a ſa methode de médire; l'un porte rudement le coup mortel à la réputation de ſon frere, ſans vouloir adoucir, ou couvrir du moins par pitié la pointe dont il le bleſſe; l'autre aſſaiſonne ſon diſcours de quelque parole flateuſe, &c. *Le même, ſermon 2. pour l'ouverture des Etats de Languedoc.*

Qui ſont les perſonnes les plus ſujettes à la médiſance.

Si vous me demandez qui ſont les perſonnes les plus ſujettes à la médiſance? je vous répondrai: C'eſt ce jeune homme, qui n'ayant d'autre occupation les jours entiers que de courir toute la ville, a le talent de déterrer juſqu'à la moindre querelle qu'auront eû entre eux un mari & une femme; qui enjoüé de ſon naturel, attrape du premier coup le ridicule de quiconque, & ſçait en moins d'une heure, vous faire paſſer en revûë ce qu'il y a de perſonnes extraordinaires dans leurs airs & dans leurs manieres; & qui n'hésite ſeulement pas à décider du mérite de ceux dont on parle, & à en faire le caractere vrai ou faux. C'eſt cet homme qui ſemble gagé du public, pour tenir le regiſtre de toutes les hiſtoires des familles, & qui à la moindre occaſion, vous fait un portrait fidele de la vie des peres, & des ayeuls de ceux ſur qui eſt tombé le diſcours. C'eſt cette femme, qui picquée d'une jalouſie ſecrette, outrée d'un affront reçû en particulier, choquée d'une préférence faite en faveur de quelques perſonnes, même de ſes amies, s'anime & s'échauffe dès que l'on jette à deſſein, quelques paroles avantageuſes à celles qu'elle a ceſſé d'aimer. *Pris d'un ſermon manuſcrit du P. Eſtienne Chamillard.*

Portrait d'un médiſant agréable & bouffon.

Un homme eſt ſur le pied de ſe faire une habitude de ſemblables entretiens, il doit ſans doute avoir un feu, une vivacité, un agrément, qui eſt comme interdit à tout autre. On lui permet de plaiſanter, de badiner, d'augmenter, d'amplifier la moindre bagatelle, de ſuppoſer mille incidens, d'employer des expreſſions naïves & bouffonnes. Et quel enjoüement ne paroît pas alors, juſqu'aux geſtes, juſqu'à un tour d'œil, tout pique, tout frappe, tout engage. Pour moy, je ne conçois pas qu'avec ces avantages on puiſſe ennuyer une compagnie, qui ne ſonge à rien moins qu'à la pieté & au Chriſtianiſme. Mais l'on a beau dire que pour médire finiment, il faut être ſpiritüel & agréable. Il eſt d'un médiſant comme d'un ſatirique; ils doivent les uns & les autres leur réputation aux ſujets qu'ils traittent; & s'ils venoient à ne plus parler que des choſes ſérienſes, ils ne ſeroient peut-être tout au plus que du commun. Mais quel malheureux talent; & quelle pernicieuſe adreſſe que de ſçavoir déchirer avec agrément la réputation du prochain, & l'art de charger ſa conſcience de mille pechez, qu'on ne pourra peut-être jamais effacer. *Le même.*

Dieu ne pardonne point le peché de médiſance à moins qu'on ne repare le tort fait au prochain.

Saint Chryſoſtome dit, que Dieu pour entretenir la paix & l'union entre les hommes, nous a appris que nous n'avons aucun pardon à eſperer de lui, quand nous aurions commis un de ces pechez, où il y va des interêts de nos freres, à moins que nous ne commençions par réparer ces mêmes interêts. Ainſi ce Dieu eſt toûjours prêt de relâcher de ſes droits, & nous recevoir dans ſon amitié (car un véritable regret, une ſincere douleur de l'avoir offenſé, l'appaiſe, s'il eſt le ſeul à qui on oſe s'en prendre) rejette cette déteſtation

que nous faiſons de nos pechez, & demeure infléxible & inexorable. Dieu, dis-je, nous impoſe d'autres obligations, dès qu'en l'offençant, nous avons offenſé nôtre prochain, que nous ne voulons pas dédommager. Oüi, il faut dans ces conjonctures, avant que de s'adreſſer au Createur, obtenir ſon pardon de la créature : leurs interêts ſont unis & liez enſemble ; de maniere que celui de l'homme eſt le prémier. Néglige-t-on cette demarche, le reſte eſt inutile, ſuperflu, & ſans mérite. Vérité ſi bien établie, qu'il n'eſt point de fidele qui l'ignore ; & quelque effort que nous faſſions, nous ne l'effacerons jamais de nos cœurs. Vous concevez donc qu'un médiſant eſt dans l'obligation de reparer entierement le mal qu'il a fait : Or juſte Ciel ! eſt-il rien de plus difficile, que de s'acquitter en cela de ſon devoir. Ce n'eſt point exageration ; mais je crois peu d'hommes capables de le vouloir, & ce qui eſt de plus terrible, de le pouvoir entierement ; & ce peché deviendroit irremiſſible, ſi Dieu ne ſe contentoit, quand nous avons fait tout ce qui étoit en nôtre pouvoir. *Le même.*

Quoique la médiſance ſoit ſi ordinaire, on voit peu de retractations.

J'en appelle à vôtre expérience. Depuis que vous êtes dans le commerce du monde, mille & mille perſonnes différentes vous ont fait des médiſances conſidérables & criminelles ; vôtre conſcience vous reproche peut-être, d'être tombez vous-même dans ce défaut, & ſi vous vouliez faire ici avec moy, une revûë des diſcours que vous avez tenus de cette partie, lorſque vous plaidiez ; de ce chef, lorſque vous étiez en charge ; de ce rival, lorſque vous ſongiez à un établiſſement, que de médiſance ne découvririez-vous pas pendant le cours de vôtre vie. Qui avez-vous vû néanmoins ſe retracter ? quelqu'un eſt-il venu vous chercher pour ſe dédire, & pour vous avoüer qu'il a parlé trop legerement ? Vous-mêmes avez-vous ſongé à employer certaines voyes sûres & infaillibles pour rétablir cette réputation que vous aviez ravie ? Hélas ! malgré tant de confeſſions, où cet article a toûjours été un des premiers, une rétractation eſt encore une choſe inoüie. Si l'on avoit une juſte idée de cette obligation, l'un ſeroit auſſi commun que l'autre ; & autant que l'on verroit médire, autant verroit-on de gens ſe retracter. *Le même.*

Il faut ſouffrir la médiſance à l'exemple du Fils de Dieu.

C'eſt une grande conſolation pour les ſerviteurs de Dieu, lorſqu'ils ſouffrent la médiſance, de ſçavoir qu'ils deviennent par là, les domeſtiques de celui qui l'a ſoufferte pour eux, & avant eux. Mais afin de conſerver cet honneur, & ce privilege ſi eſtimable, ils doivent être fideles à imiter leur maître en ce point, à endurer comme il a fait, les médiſances & les calomnies des hommes : car le monde étant un lieu de miſeres & de peines, il n'y a perſonne qui ne ſoit expoſé à celle-cy comme aux autres ; & la patience ſeule diſtingue les ſerviteurs de Dieu, des hommes du ſiécle : Ceux-ci ne ſouffrent que malgré eux, & avec un cœur ſi plein d'aigreur & d'impatience, qu'ils ſe rendent ſouvent plus coupables que ceux-mêmes qui les font ſouffrir : Mais les ſerviteurs de Dieu reçoivent avec humilité, pour l'expiation de leurs pechez, des peines qu'ils croyent mériter ; ou s'ils ne les ont pas meritées, ils les portent avec joye, parce qu'ils ſont jugez dignes de reſſembler à JESUS-CHRIST. *Livre intitulé, les Souffrances de Nôtre-Seigneur* JESUS-CHRIST, *traduit par le P. Alleaume.*

Le moyen le

Le moyen le plus chrétien & le plus efficace de confondre les médiſans, c'eſt

plus efficace de faire taire la médiſance c'eſt de la ſouffrir.

de les inſtruire dans la vertu par la patience, par la douceur, & par les bienfaits. Il n'y a point de temps plus inutilement employé, que celui qu'on paſſe à empêcher les hommes de parler; celui qui aime à dire du mal de ſon prochain, cherche, non pas à avoir raiſon en ce qu'il dit, mais à avoir toûjours de quoy dire; & il n'a jamais plus d'envie de parler que lorſqu'on lui apporte des raiſons de ſe taire... Le ſilence, la douceur, la perſéverance dans le bien; une ſainte & ſage diſſimulation, ſont les plus fortes armes qu'on puiſſe oppoſer à la médiſance; car ſi elle vient de malice, elle eſt aſſez punie par le déplaiſir de ne pouvoir ſe ſatisfaire, contre un ennemi qui ne ſe défend point. Si elle vient d'ignorance, ou de mauvaiſe habitude, elle eſt bien-tôt arrêtée par le ſilence, & ne dure pas long-temps. *Le même.*

Il faut mépriſer les médiſances des hommes.

S'il y a quelque remede au mal qu'on dit de nous, ce n'eſt pas de regler nôtre conduite ſur les diſcours des hommes; c'eſt plûtôt de ne leur donner aucun ſujet de la blâmer. Si nous réglons les intentions de nôtre cœur, & les actions de nôtre vie, ſur les ſaintes maximes de l'Evangile, nous devons nous mettre peu en peine de ce que diſent les hommes. L'expérience même nous enſeigne qu'il n'y a point d'écüeil plus dangereux dans le chemin de la vertu, que de conſidérer ce qu'on dira, & que l'homme qui s'aſſujettit à cette loi, ne demeure pas long-temps fidele à Dieu. *Le même.*

Suite du même ſujet.

La médiſance eſt une maladie incurable; il eſt donc inutile de la vouloir guérir: & on doit la mépriſer, ſi l'on veut conſerver la tranquillité de ſon cœur: car la plûpart de ceux qui médiſent, le font, ou pour ſe divertir, ou pour nous nuire; ceux qui médiſent par le ſeul plaiſir de médire, n'en ont guere de ſcrupule, quelque peine qu'ils faſſent aux autres, & ne croyent avoir beſoin de remede. On augmente même leur plaiſir quand on ſe fâche de ce qu'ils diſent; & ils ſont d'autant plus excitez à parler, qu'on porte plus impatiemment leurs paroles... C'eſt pour cela, que les anciens Philoſophes conſeilloient ſi ſagement, de regarder les médiſances comme des avis ſalutaires, & comme un miroir qui nous repreſente nos défauts: Car ce qu'un ami excuſe par amitié, ou diſſimule par conſidération, ou ne voit pas par négligence, le médiſant le dit avec liberté, & nous marque nettement les vices que nous devons craindre. Ce qui a fait dire à ſaint Bernard, que la vertu s'affoibliroit, & perdroit tout ſon luſtre, ſi elle demeuroit ſans exercice; que les médiſans & les perſécuteurs ſont ceux qui l'exercent, & qu'en ſouffrant leur violence, & en leur rendant le bien pour le mal, elle devient plus pure & plus parfaite. *Le même.*

La médiſance eſt un vice odieux à Dieu & aux hommes.

La médiſance eſt un vice univerſellement odieux; à qui? à Dieu, & aux hommes; à Dieu, qui étant l'amour & la charité eſſentielle, par conſéquent a une oppoſition eſſentielle à la médiſance: aux hommes, car qui a-t-il de plus odieux qu'un vice qui n'épargne ni les grands, ni les petits, ni le ſacré, ni le prophane, & dont les têtes couronnées même ne peuvent éviter la perſécution? Qui a-t-il de plus odieux, qu'un homme qui uſurpe un pouvoir tyrannique ſur la réputation de ſon prochain, qui le décrie, & qui l'attaque lors même qu'il eſt hors d'état de ſe défendre? Or voila le caractere d'un médiſant; d'où vient que quand l'Ecriture en parle, elle nous le repréſente comme un homme terrible & redoutable dans le lieu où il fait ſon ſejour: *Terribilis in*

Eccli. 9.

civitate ſuâ vir linguoſus. En effet, donnez-moi un détracteur, & vous verrez qu'il ſe fait craindre par tout. Il ſe fait craindre dans les villes, dans les communautez, dans les maiſons particuliéres, chez les grands; en un mot, par tout où il ſe trouve. Il ſe fait craindre dans les villes, parce qu'il y ſuſcite des factions & des partis; dans les communautez, parce qu'il y entretient des froideurs & des inimitiez, &c. *Le Pere Bourdaloüe, ſermons imprimez ſous ſon nom.*

Rien n'eſt plus aiſé que de médire.

La langue, dit S. Jacques, eſt un mal inquiet; il ſemble qu'il n'eſt pas dans le pouvoir de l'homme de l'arrêter. Toutes les paſſions jointes à la malignité du cœur, portent à médire. A-t-on de la haine, la médiſance eſt un moyen de ſe venger, aſſez ſûr & peu dangereux. Si la jalouſie s'y mêle, c'eſt alors que la médiſance eſt plus envenimée; la gloire d'autrui fait ombre à la nôtre; il faut l'obſcurcir. Quand on a de l'orgueil, & qui eſt-ce qui n'en a point? On veut élever ſa réputation ſur les ruines de celle d'autrui; ſi on a de l'eſprit, on le veut faire valoir par de fines médiſances; ſi on n'en a pas, on veut faire croire qu'on en a aux dépens d'autrui, & couvrir ſon foible, en occupant les gens de celui des autres. Les vertus même, ſemblent ſe mettre de la partie, & il en eſt qui par un zele mal entendu décrient leur prochain ſans ſcrupule, & d'un mal caché, ſous prétexte d'y remedier, en font un ſcandale public. *Le P. Nepveu, tome 2. de ſes Réfléxions.*

La médiſance eſt un vice lâche.

La médiſance eſt un vice lâche, & qui n'eſt que des ames lâches; c'eſt une eſpece d'aſſaſſinat. On n'oſeroit attaquer un homme en face, il n'y ſeroit pas ſûr: il faut ſe mettre à couvert. Elle attaque un homme qui n'eſt point ſur ſes gardes; un homme qui ne penſe à rien moins, qui étant abſent n'eſt pas en état de ſe défendre, ni de parer aux coups. Quelle lâcheté! elle eſt d'autant plus noire, que ſouvent on attaque un homme, qui eſt innocent à nôtre égard, & qui ne nous a jamais offenſé. On ne fait ordinairement du mal qu'à ceux qui nous en ont fait, & alors ſa paſſion ſemble excuſer: mais quelle excuſe peut apporter un homme qui fait du mal à un autre ſans en avoir reçû? & qui le poignarde de ſang froid, & de gayeté de cœur? On joint ſouvent la trahiſon à la lâcheté; on careſſe ceux qu'on veut aſſaſſiner; on donne des éloges aux gens qu'on perce juſqu'au vif, par des médiſances malignes; on les plaint pendant qu'on les déchire; on les loüe, pendant qu'on les décrie; on aſſaiſonne ſa médiſance de loüanges ou froides ou malignes, qui ne ſervent qu'à rendre la médiſance plus probable, & le coup qu'on porte plus inévitable. *Le même, Tome 1.*

La legereté & l'indiſcretion n'excuſe pas devant Dieu la médiſance.

La legereté & l'indiſcretion ne mettent pas la médiſance hors de reprehenſion devant Dieu. 1°. Parce que c'eſt vice que d'être grand parleur, & que l'habitude de courir en tous lieux, de débiter ce qu'une imagination volage fournit à une langue indiſcrete, n'eſt pas conforme aux loix du Chriſtianiſme. Un Chrétien eſt un homme qui vit de la foy; ſa vie doit être une vie recüeillie, appliquée au dedans à marcher en eſprit avec Dieu; occupée à reflechir ſur les mouvemens de ſon cœur, à étudier les momens de la grace pour ne la laiſſer pas échapper; mais eſt-il ainſi de ces indiſcrets dont je parle; quel retour font-ils ſur eux; quelle précaution prennent-ils pour s'appliquer à Dieu. 2°. Cette indiſcretion-là, même ſur laquelle on appuye une excuſe frivole, n'a-t-elle pas été défenduë par l'Oracle d'un Dieu: c'eſt par la bouche du Sage, que le Seigneur s'en

eſt expliqué, & qu'il a condamné de peché cette legereté à ſe répandre en paroles : *In multiloquio non deerit peccatum* ; c'eſt-à-dire, ſelon l'interpretation de S. Jerôme, prenez bien garde que la demangeaiſon de parler ne vous ôte la réfléxion ſi neceſſaire pour parler en gens ſages, & en véritables Chrêtiens. Un jour viendra que vous vous excuſerez ſur la legereté de vôtre imagination, & ſur cette abondance de paroles, parmi leſquelles il étoit difficile de n'en lâcher pas d'indiſcretes. Mais la réfléxion ne vous a-t-elle pas été libre ? Ne pouviez-vous pas vous condamner à un ſilence moderé... 3°. Jesus-Christ nous aſſure qu'à ſon jugement nous ſerons comptables des paroles mêmes inutiles. Qu'entend-il par là, dit S. Auguſtin, c'eſt-à-dire, que nous rendrons compte de toutes celles que la foi ou que la raiſon n'auront pas dictées ; que ſera-ce donc des paroles de médiſance ? Quoy ! ſi la legereté n'excuſe pas des diſcours ſans conſéquence, qui n'intereſſent en rien la réputation de nos freres, & qui n'ont point d'autre caractere de malice que la perte du temps, excuſera-t-elle l'indiſcretion des diſcours médiſans, dont les ſuites ſont affreuſes ! Ne dites donc plus, lorſque cette parole ſi indiſcrete m'a échappé, je n'y réflechiſſois pas ; je n'y faiſois pas d'attention : car je vous dirai que vous étiez obligé d'y réfléchir : l'incendie que vous avez excité ; la diſcorde que vous avez allumée entre des familles autrefois unies, valoit bien la peine que vous peſaſſiez vos paroles ; Allez malheureux, un Dieu vangeur mettra ſur le même pied, & le manque de réfléxion, & la médiſance accompagnée de réfléxion. *Sermon manuſcrit du P. Catrou.*

Proverb. 10.

On prend quelquefois un plaiſir malin à médire, & c'eſt la ſeule choſe qui nous y porte ſouvent.

C'eſt ſouvent l'applaudiſſement qu'on s'attire en médiſant, & l'attention qu'on ſe procure, qui produit une joye maligne au fond du cœur d'un médiſant ; quelle joye de ſe voir regner dans les cercles, d'en faire l'ame, d'y répandre le ſel, de mettre les rieurs en train, enfin d'aſſaiſonner des diſcours, qui ſans enjoüement, n'auroient rien de piquant. En effet, rien de plus comique que la médiſance : tantôt c'eſt un ridicule qu'on contrefait ; tantôt ce ſont les diſcours & les expreſſions d'une précieuſe que l'on traduit ; d'autrefois ce ſont les airs, les manieres, les ajuſtemens d'une femme dont on plaiſante ; quelquefois c'eſt ſa vie que l'on déchire : on ne pardonne point les taches paſſées en faveur de ſa pieté préſente, & cette pieté même ſe donne pour ſuſpecte, eu égard aux déréglemens d'autrefois : les moindres ſoupçons ſe débitent comme des véritez, & des diſcours indiſcrets comme une diffamation publique. *Le même.*

La médiſance qui vient de la jalouſie eſt lâche.

Lorſque la médiſance eſt l'effet de la jalouſie ; car c'eſt une des prémieres paſſions qui la met en œuvre, elle eſt lâche, & indigne d'un cœur généreux. Vous ne l'ignorez pas, Meſſieurs, le propre de la jalouſie c'eſt de produire les plus horribles trahiſons. On ne veut pas avoüer qu'on ſoit jaloux ; on voudroit le pouvoir cacher à ſoy-même ; car enfin c'eſt ſentir ſon inferiorité au-deſſous de la perſonne dont on eſt jaloux ; c'eſt s'allarmer par la comparaiſon de ſon adverſaire ; c'eſt craindre que ſa gloire ne prevalle. Or que fait un jaloux ! Dans la crainte de faire paroître le peu de confiance qu'on a en ſon propre mérite, & l'eſtime qu'on fait au fond de celui qu'on décrie, on prend la voye d'une médiſance ſecrette. Alors combien de coups ne porte-t-on point avec lâcheté, à un indéfendu ! De combien d'artifices ne ſe ſert-on point pour lui arracher une

gloire

gloire qui fait ombre ? je vous en appelle à témoin, vous que le monde a inſtruit à ces ſortes de manéges. Une femme jalouſe de ſa beauté, de l'eſprit, de la fortune d'une autre, que de ſourdes intrigues n'employe-t'elle pas pour la décrier ? Le compétiteur, qui voit avec douleur, l'élevation de ſon rival, de quelle fourberie ne ſe ſert-il pas ? Ah ! Meſſieurs, les hommes craignent d'ordinaire de paroître lâches, qu'ils craignent donc de paroître médiſans. La médiſance, quand elle eſt produite par la jalouſie, eſt toûjours indigne d'un homme de cœur. *Le même.*

De la médiſance produite par la haine.

Lorſque la médiſance eſt produite par une haine déclarée, elle eſt impudente, injuſte, pleine de rage. Je vous en preus à témoins, juges de la terre ; vous qui voyez murmurer autour de vous les paſſions les plus vives, combien de fois avez vous été étonnez d'entendre la médiſance bruire à vos oreilles, lors qu'un procès fatal a broüillé les citoyens, les amis, les parens ; quel déchaînement épouventable contre les noms les plus reſpectables ? On ſe croit tout permis dans les tranſports d'un interêt puiſſant ; on remuë les cendres des morts ; on trouble leur repos, pour rendre à la lumiére leur honte, qui devroit être enſevelie avec eux dans le tombeau. Encore le mal ſeroit-il ſupportable, ſi cette fureur de la médiſance ne paſſoit pas du Plaideur emporté juſqu'à l'Avocat, qui parle de ſang froid. Quelle éloquence pour le barreau, que cette fureur de ſalir les réputations les plus ſaines ! Juges, qui préſidez à ces aſſemblées de déſordres, quel compte ne devez-vous pas en rendre à Dieu ? Un mot, un ſeul mot, auroit pû ramener un Orateur furieux qui s'égare de ſon ſujet, pour s'égayer dans une ſatyre injuſte ; vous ne l'avez pas fait ; vous êtes comptables de ſa fureur. Mais quel compte encore plus terrible de ces libelles injurieux que la paſſion fait répandre, & que la nonchalance, ou la politique tolere. C'eſt la paſſion, dira-t-on, qui produit tous ces genres de médiſance. Belle raiſon à rendre à Dieu, qui nous redemandera l'honneur flétri de nôtre frere. Seigneur, je ne reſpirois que la haine, que la vengeance, que l'animoſité, & ma rage m'a rendu un médiſant emporté, doublement injuſte, d'avoir été un vindicatif, & un empotté calomniateur. *Le même.*

Le prétexte du zele dans la médiſance n'eſt pas ſecevable.

Il reſte un prétexte à la médiſance, qui paroît plus ſpécieux, mais qui n'eſt pas plus ſolide, c'eſt le pretexte du zele ; car c'eſt le mal ordinaire du vice que je combats d'entrer juſque dans les cœurs les plus ſaints, de pénétrer juſque dans le ſanctuaire, d'infecter la langue du Prêtre conſacrée par le ſang d'un Dieu, de ſe gliſſer juſque dans le cloître, & dans les ſolitudes, d'émouvoir les plus pacifiques, & de mettre les armes à la main aux perſonnes les plus timorées. D'où vient cela ? c'eſt que le prétexte du zele verſe le fiel juſque dans les ames les plus ſaintes. Auſſi le Prophete Ezéchiel, en nous faiſant la deſcription des déſordres qui ſe commettoient dans l'enceinte du Temple par les Levites vivans en commun, dit que l'idole du zele excitoit la contention : *Idolum zeli ad provocandam æmulationem* : Car alors on colore la médiſance du nom de zele, de la religion, du bien public ; on s'emporte contre les déſordres du temps, & contre ceux qui les tolerent ; ils n'y peuvent apporter remede ; mais ils ſatisfont leur paſſion & l'inclination qu'ils ont de blâmer, & de cenſurer par des invectives : Paſſe ſi ce n'étoit que contre les déſordres ; mais ils en font *Ezechiel. 8.*

connoître les autheurs, & authoriſent leurs médiſances par un zele, qui n'eſt pas ſelon la ſcience de Dieu ſans doute, mais ſelon celle du monde qui ſçait déguiſer la médiſance, & qui même la veut faire paſſer pour une vertu. *Le même.*

On médit aſſez ordinairement par vaine gloire.

On trouve à médire un plaiſir de vaine gloire; car on médit des autres pour ſe loüer ſoy-même indirectement. Il n'y a preſque point d'homme qui ne ſe loüât ouvertement, s'il l'oſoit; mais comme il crainr de ſe faire tort en manquant de modeſtie, il eſt obligé d'avoir recours à des voyes adroites & ingénieuſes, & de faire remarquer ſon mérite, ſans s'attirer le reproche d'une trop grande vanité. Il n'oſe ſe loüer ouvertement; mais il eſpere qu'en parlant des autres, il ſe peindra d'une maniére indirecte; qu'en témoignant de l'horreur pour une méchante action, il témoignera combien ſa vertu le rend incapable de la commettre, & que plus il blâmera les vices des autres, plus il montrera qu'il en eſt exempr, & fera faire attention aux vertus oppoſées qu'il poſſede. *Livre intitulé, l'Art de ſe connoître ſoy-même.*

Le péché de ceux qui écoutent la médiſance.

Vous qui prêtez agréablement l'oreille à la médiſance voyez l'injuſtice que vous commettez, & l'obligation que vous contractez de reparer l'honneur qu'on flétrit: Car il eſt certain que ſi vous favoriſez la médiſance, & que ſi par le plaiſir que vous y témoignez, ou par l'interêt que vous y prenez, vous excitez, & vous animez le détracteur, vous participez à ſon péché, & vous n'êtes pas moins obligé que lui à la réparation de l'injure. Bien qu'on n'excite poinr la médiſance, & qu'on n'y coopere poinr, ſi néanmoins on ne l'empêche pas, & ſi par une curioſité, on y donne audiance, on péche plus, ou moins, ſelon que la choſe eſt plus flétriſſante. *Monſieur de la Volpilliére, tome troiſiéme.*

La facilité de commettre le péché de médiſance.

Pour faire un meurtre, dit ſaint Chryſoſtome, outre qu'on n'a pas toûjours la perſonne en ſon pouvoir, il y a mille méſures, mille précautions à prendre; il y a des temps peu favorables, il y a des lieux peu propres à executer de ſi damnables deſſeins. De plus toutes les armes ne ſont pas sûres. Tous les coups ne portent pas; toutes les playes ne ſont pas mortelles: mais pour ravir l'honneur, il n'y a qu'un mot à dire; quelque part que ſe rencontre celui dont vous détractez, vous trouvez ſa réputation par tout où il y a des perſonnes qui le connoiſſent; ainſi il n'y a preſque point de lieu, où vous ne puiſſiez le déchirer. Au reſte, il n'eſt pas beſoin de temps pour cela; un moment ſuffit; à peine avez-vous conçû la volonté de médire, que la choſe eſt executée. *Le Pere de la Colombiere, tome quatriéme, Sermon ſur ce ſujet.*

La facilité qu'il y a à médire.

La mobilité de nôtre langue, quand il n'y auroit pas d'autres raiſons, feroit voir qu'on détracte auſſi facilement que l'on parle; il eſt même plus aiſé de médire que de parler. On médit quelquefois par le ſilence, ſur tout lors qu'il paroît affecté & myſtérieux; un mouvement de tête, un geſte de la main, un ſoûrire, un clin d'œil eſt capable de ternir la plus belle réputation; le moindre de ces ſignes vaut ſouvent tout ſeul une fort longue & cruelle ſatyre. Mais outre cette facilité à déclarer en un moment ce que nous penſons, ou ce que nous voulons qu'on penſe des autres, il y a pluſieurs choſes qui rendent la médiſance fort aiſée, ou plûtôt qui fonr qu'il eſt mal-aiſé de ne pas médire, comme le plaiſir que nous avons naturellement à le faire, l'envie laquelle ſe plaît à médire ſans autre deſſein que de troubler le bonheur d'au-

trui. Quoy qu'il en ſoit, on ne peut pas nier que nous n'ayons tous une pente ſecrete à parler mal du prochain, & comme il eſt difficile de réſiſter à la nature, ſi nous n'uſons d'une vigilance extrême, elle nous engage aiſément à détracter. *Le même.*

On médit en diverſes maniéres, & on couvre la médiſance de differens prétextes.

Souvent nôtre naturel nous conduit doucement à la médiſance, & par des détours; de ſorte que dans le même entretien, qui avoit commencé par les loüanges d'une perſonne, on ſe trouve inſenſiblement ſur le chapitre de ſes mauvaiſes qualitez. Ceux qui ſont un peu plus retenus, uſent d'artifice, & colorent de prétextes ſpécieux les médiſances qui leur viennent en la bouche. C'eſt zele, c'eſt équité, c'eſt compaſſion pour les fautes de nos freres; c'eſt une violente & juſte douleur cauſée par l'outrage fait à Dieu, laquelle nous fait parler. On ne manque jamais de fauſſes raiſons, & ſi l'on manque d'ennemis ou d'autres perſonnes digne de blâme, on s'attache à la vertu la plus pure; on déchire quelquefois ſes meilleurs amis, plûtôt que de ſe paſſer du plaiſir de la médiſance. *Le même.*

La griéveté du péché de médiſance.

Je ne prétend pas vous repréſenter icy ce que ce vice a de plus horrible: Je ne vous produirai point ces portraits odieux que les ſaints Peres, & particuliérement ſaint Baſile, ſaint Chryſoſtome, ſaint Jérôme & ſaint Bernard en ont tracé dans leurs écrits. On ſçait aſſez quel mal c'eſt que de ravir à une perſonne cette réputation, dont on fait tant de cas dans le monde, & qu'on rachete ſouvent au prix même de la vie. On n'ignore pas que le médiſant d'un ſeul coup de langue, tuë en quelque ſorte, & les abſens qu'il noircit, & les préſens qu'il ſcandaliſe; qu'il ſe donne la mort à lui-même en commettant un péché qui eſt mortel de ſa nature; on ſçait qu'il ſe rend coupable de tous les déſordres qui peuvent naître de ſes diſcours empoiſonnez; des haines, des querelles, des vengeances, des meurtres qui ſont les fruits ordinaires de la médiſance. Tout cela nous doit inſpirer une grande horreur de ce péché. *Le même.*

La médiſance eſt un péché cõmun, & que peu de perſonnes évitent.

La médiſance ne regne pas ſeulement dans le monde le plus corrompu; il eſt peu de perſonnes, je dis même de celles qui font profeſſion de piété, qui en ſoient tout-à-fait exempts. C'eſt pour cela que ſaint Paulin dit, qu'on peut appeller ce vice, le dernier piege du demon: *Extremum diaboli laqueum.* Parce qu'après avoir évité preſque tous les autres, on vient ſouvent donner encore dans celui-cy. On ſe gardera peut-être de publier une infamie ſecrette, & beaucoup d'impoſer une calomnie; mais il eſt des médiſances de plus d'une ſorte. On médit en imputant fauſſement un crime à une perſonne innocente; on médit encore en diſant comme une choſe aſſurée, ce que l'on n'a appris que par un bruit confus & incertain. On médit en revelant un péché ſecret; on médit en communiquant à d'autres, ce qu'on nous a déja revelé. C'eſt une détraction que de rendre tout-à-fait publique une hiſtoire qui n'eſt encore ſçûë que de tres-peu de perſonnes. C'eſt une autre détraction que d'en faire confidence à une ſeule perſonne, à moins qu'il n'y ait de la néceſſité, ou quelque grande raiſon. S'il s'agit d'une faute qui ait éclaté; on peut encore pécher en la rapportant avec exagération, en ajoûtant encore des particularitez qui étoient inconnües, & qui la rendent plus criminelle, en retranchant des circonſtances, qui l'adouciroient, & qui en diminüeroient la honte.

De plus on peut quelquefois donner de fort mauvais tours à des actions, qui au dehors paroiſſent bonnes, & alors ſoit que nos ſoupçons ſoient temeraires, ou qu'ils ayent quelque fondement, c'eſt détracter que d'en faire part aux autres. *Le même.*

Médiſances que font quelquefois des hypocrites, & des perſonnes qui font profeſſion de pieté.

Il y a des hypocrites & de faux dévots, qui ſont d'autant plus à craindre, qu'ils détractent avec plus d'art & de circonſpection. Vous verrez des gens, dit ſaint Bernard, leſquels après avoir pouſsé de profonds ſoûpirs, baiſſant les yeux, & couvrant leur viſage d'une triſteſſe apparente, commencent d'une voix pitoyable, & comme à regret, un diſcours médiſant & empoiſonné. J'en ſuis au deſeſpoir, dira l'un; car c'eſt une perſonne, pour qui j'ai de l'amitié; je n'ai rien oublié pour l'obliger à prendre une autre conduite; mais j'ay perdu mon temps & ma peine. Il y a long-temps, dit un autre, que je ſuis averti de ce que je vais vous apprendre; il n'a pas tenu à moi, que la choſe ne fut enſevelie dans un éternel oubli; mais puiſqu'un autre a parlé, ce ſeroit en vain que je me tairois; je le dis avec douleur; c'eſt la vérité qu'il a commis cette faute. C'eſt grand dommage, pourſuit-il encore; car d'ailleurs il a d'excellentes qualitez; mais que ſert-il de feindre, il eſt ſans excuſe en ce point. *Le même.*

La difficulté de reparer le tort que la médiſance a fait au prochain.

Comment détruirez-vous dans l'eſprit de ceux qui vous ont oüi, la creance où ils ſont que vous leur avez dit la vérité? & quand vous en viendriez à bout, vous n'êtes pas encore hors d'affaire. Vôtre médiſance a bien fait du chemin, depuis qu'elle eſt ſortie de vôtre bouche; elle a paſſé de vos amis à des gens que vous ne connoiſſez pas, & de ceux-ci encore à d'autres; il faut s'informer quelles ſont les autres perſonnes; il faut les chercher, & faire enſorte en vous retractant, qu'ils ceſſent tous de croire ce qu'ils ont crû ſur vôtre rapport. Il eſt mal-aiſé de parler à tant de perſonnes; il eſt encore plus difficile de les détromper. Je dis bien davantage, quand on feroit une retractation publique, & qu'on ſeroit aſſez heureux pour détruire entierement la mauvaiſe opinion, qu'on avoit conçûë de vôtre frere, je dis que vous ne repareriez pas encore tout le mal que vous avez fait. La réputation de ceux de qui on n'a jamais médit, a une certaine fleur que la médiſance lui ôte, & que la retractation ne ſçauroit lui rendre. Du moment qu'une perſonne a été ſoupçonnée de n'être pas honnête, ou d'être infidelle, quelque ſoin qu'on apporte pour la juſtifier, quoy qu'on vienne à bout de perſuader tout le monde de ſon innocence, il reſte toûjours dans les eſprits je ne ſçai quelle impreſſion, qui fait qu'on la conſidere moins qu'auparavant; ſa vertu ne brille plus avec tout ſon éclat. Il ſemble que du moment qu'on a eu le malheur d'être accuſé, on ne peut être entierement ſans reproche. *Le même.*

Comme on ſe plait à la médiſance dans le monde.

Tel eſt l'eſprit de la médiſance, un eſprit d'envie & de jalouſie, qui défigure tout, la reputation la mieux établie, le mérite le mieux reconnu, la conduite la plus approuvée, la plus édifiante, la plus exemplaire. Combien de gens dans toutes les conditions du monde, qui en font tout leur divertiſſement, & tout leur plaiſir, & qui n'en connoiſſent point d'autres, s'ils ne ſont aſſaiſonnez par la médiſance? Tous les autres entretiens, ſoit de pieté ou de curioſité, ne les touchent point; & à moins que le diſcours ne roule un peu ſur la médiſance, & qu'il n'y ait un petit chapitre ſur elle, la converſation languit,

& ne divertit point. Auſſi eſt-ce un point de merite, & un caractere de bel eſprit de ſçavoir bien médire, & de faire agréablement un conte, l'hiſtoire d'un méchant commerce, de donner le coup de langue à propos, de ſçavoir loüer & défigurer en même temps, pour donner plus de couleur, & de vraiſemblance à la calomnie : car ce qui plaît dans la médiſance, & ce qu'on y cherche, eſt qu'elle ſoit vraye, & les choſes ne frappent l'eſprit, & ne réjoüiſſent qu'autant qu'elles paroiſſent véritables, & exemptes de ſuppoſition; ce qui fait qu'elle n'oublie rien pour prévenir ſur cela l'eſprit de ceux qui l'écoutent, qui étant ſouvent aſſez mal-diſpoſez, & autant que celui qui parle, croyent aiſement ce qu'on leur dit, & ſur les moindres apparences de la vérité. *M. de Saint Germain, Sermon ſur ce ſujet.*

Il ſe trouve des perſonnes zelez qui ſe croyent en droit de médire.

Il y en a qui ſe croyent en droit de médire, afin de faire connoître les méchans, & de les montrer, comme on fait les precipices, afin qu'on s'en donne de garde; & ſous ce prétexte, il n'eſt point de réputation qu'on ne ſacrifie, point d'homme de bien qu'on ne défigure. . . Et cette paſſion, dit ſaint Jérôme, a tellement gagné les eſprits, que ceux-là même qui ſont irréprochables en toute autre choſe, ne le ſont pas en celle-cy : Car vous diriez, dit ce Pere, que dès auſſi-tôt qu'un homme eſt irréprochable, & qu'il vit dans l'ordre; dès qu'une femme eſt dans la pieté, & qu'il n'y a rien à dire à ſa conduite, qu'elle eſt en droit dès ce moment-là, de cenſurer celle des autres; s'il y a le plus petit deſordre, il faut voir le ſoin qu'on a de l'obſerver, & de le faire remarquer; s'il y a quelque infidelité, ou quelque injuſtice ſecrete, il faut que tout le monde en ſoit informé : on découvre tout; on publie tout; on ſe récrie même ſur les moindres défauts; & tout cela ſe dit & ſe fait par principe de charité. *Le même.*

Les adreſſes & les tours de la médiſance.

Il faut voir tout ce que la médiſance fait pour cacher ſa malignité, & pour prévenir ſur cela l'eſprit de l'Auditeur; tantôt par l'éloge de la perſonne qu'elle veut ſacrifier; tantôt par une fauſſe compaſſion; une amitié feinte; une charité affectée, & qui ne parle que par force. Cet homme, à la vérité, eſt un des plus honnêtes hommes du monde, des plus obligeans, des plus généreux: mais il eſt à plaindre d'avoir cette foibleſſe. Il en faut demeurer d'accord; il n'y a point de mérite qui approche de celui de cette femme; elle a infiniment d'eſprit; un fond de bonté incomparable; elle eſt charitable, & à quelque petit commerce près, ce ſeroit un mérite accompli. Ce Magiſtrat eſt un homme qui a bien de la reputation, & qui la merite: mais nul n'eſt parfait en ce monde; il a ſon foible comme tous les autres. . Je veux bien vous apprendre cette affaire, dit-on; mais à condition que vous n'en parlerez à perſonne, & qu'elle demeurera ſecrette entre vous & moy : Car il ne faut pas deshonorer cette perſonne; il faut avoir de la charité, ménager ſa reputation. Cruel artifice! précaution ridicule, dit ſaint Chryſoſtome, vous voulez que ceux à qui vous découvrez le vice d'autri, ménagent ſa réputation, & vous ne la ménagez pas vous-même : quand vous avez été le maître de vôtre ſecret, vous ne l'avez pas gardé, & vous prétendez que ceux à qui vous l'avez dit, vous le garderont; ils le publieront à tout le monde, & peut-être eſt-ce vôtre intention; vous avez ouvert la playe, vous ne la refermerez pas : il étoit en vôtre pouvoir de prévenir le mal, il n'eſt pas en vôtre pouvoir de le guérir. *Le même.*

Un médisant loüe souvent quelque vertu dans une personne afin de faire connoître & blâmer ses défauts.

C'eſt encore un malin artifice d'un médiſant de loüer les vertus d'une perſonne, pour avoir lieu d'en blâmer les vices & les défauts. Il eſtimera, par exemple, l'intégrité de ce Magiſtrat; il dira hautement qu'il eſt incorruptible: que ni l'argent, ni les plus puiſſantes ſollicitations ne peuvent lui faire commettre la moindre injuſtice; mais en même temps il ſe plaindra de ſa lenteur, & d'une négligence comme habituelle, qu'il a de traîner les affaires en longueur; qu'elles déſolent ceux qui plaident. Il loüera dans cet Eccleſiaſtique un zele qu'il ne peut blâmer; dans cette femme un attachement à ſon ménage, & une application à ſon domeſtique, dont il ne peut diſconvenir: mais en même temps il répand de malins ſoupçons ſur le deſintereſſement de cet Eccleſiaſtique, qu'il regarde comme un avare; ſur la conduite de cette femme dont il découvre quelque défaut caché. *Pris du Dictionnaire Moral, Diſcours premier.*

Autres artifices de la médiſance.

Les médiſans ſouvent ne diſent que quelques petits mots équivoques, pour faire ſoupçonner beaucoup plus de mal qu'il n'y en a: Un ſoûris froid qu'ils y ajoûtent; un petit clin d'œil eſt comme une eſpece de commentaire à des paroles ambiguës, & artificieuſement ménagées. La médiſance qu'ils veulent faire, ils la cachent ſous une fauſſe compaſſion; leur préface eſt toûjours un éloge. L'on diroit qu'ils ont pitié de ceux qu'ils accuſent; qu'ils plaignent ceux qu'ils veulent perdre, & pour me ſervir du témoignage d'un grand homme de ce ſiécle, pour être crûs charitables, dans le même moment qu'ils aſſaſſinent, ils ne tuent perſonne dont ils ne faſſent auparavant l'oraiſon funebre. *Le même.*

Il y a des perſonnes qui ne médiſent pas, mais qui ſont complices de la médiſance d'autrui.

Qui ſont ceux à vôtre avis qui ſe rendent complices de la médiſance d'autrui; c'eſt vous, qui ayant le pouvoir de les faire taire, témoignez par vôtre ſilence & par vôtre lâche complaiſance leur applaudir. Vous, qui par une trop foible credulité, prêtez vos oreilles & ouvrez vos cœurs à de malignes détractions, contre leſquelles vous devriez par des principes de conſcience & d'honneur, vous élever. Vous qui prenant la place de celui qui parloit, avez une maudite demangaiſon de découvrir ce dont il vous avoit fait une eſpece de confidence. Vous, qui impatient de débiter ce que vous avez crû imprudemment, devenez detracteur à vôtre tour. Si vous êtes ſage, vous ferez mourir cette parole médiſante que vous avez entenduë; vous l'enſevelirez dans un éternel oubli, du moins vous n'en direz rien à perſonne: rendant par là cette juſtice à vôtre prochain, de ne rien avancer qui le deshonore, & ayant pour vous-même cette judicieuſe charité, de ne vous pas expoſer au danger de vous rendre complices de la malignité d'autrui. *Le même.*

Pour médire on prend ſouvent le prétexte de la gloire de Dieu, & du bien public.

Choſe étrange, ſi l'on en veut croire les plus fins médiſans, ce n'eſt ni la haine, ni l'envie, ni l'orgüeil, ni la foibleſſe, qui les fait parler; c'eſt la gloire de Dieu; c'eſt l'honneur de l'Egliſe; c'eſt le bien particulier, & le bien public. A leurs ſens, afin que les pecheurs ſe corrigent, il faut les chagriner, & quand les avis qu'on leur donne, ſont inutiles, il faut les faire connoître tels qu'ils ſont. Sous ce ſpécieux prétexte, il n'y a point de réputation qu'on ne ſacrifie; point de foibleſſe qu'on ne divulgue; point de vice, dont on n'ait la demangaiſon de parler. Ceux même qui paroiſſent au dehors avoir plus de conſcience & de vertu, ſont quelquefois les prémiers qui ſe donnent cette

dangereuſe liberté, dit ſaint Jérôme, dès qu'un homme mene une vie réglée; dès qu'une femme paſſe pour dévote, & irreprochable dans ſa conduite, ils ont, ce leur ſemble, atheté le droit de cenſurer celle des autres. Si l'on fait quelque fauſſe démarche, ſi l'on tombe dans quelque infidelité, ou dans quelque injuſtice ſecrette, tout le monde en eſt informé; on le publie, on ſe récrie même ſur les moindres fautes: & tout cela ſe fait pour la gloire de Dieu, pour le bien de l'Egliſe, & l'avantage même de ceux dont on découvre les deſordres. *Le même, Diſcours ſecond.*

Les médiſans attentifs aux défauts des autres, ne penſent point aux leurs propres.

Vous avez oublié que vous accuſez en mille rencontres des gens, pour des pechez que vous croyez vous être pardonnables. Vous voulez qu'on ait pour vous de grands égards, & vous n'en voulez point avoir pour autrui. Attentifs à tout ce qui vous touche, vous vous mocquez de ce qui regarde les autres: Délicats ſur un point d'honneur, où vous ne pouvez ſouffrir la plus legere playe, vous êtes inſenſible à celles que fait aux autres vôtre langue meurtriere. Le moindre mot deſobligeant qu'on aura dit contre vous, vous allarme ſi fort, que quelque ſatisfaction qu'on vous faſſe, vous ne pouvez vous en contenter, & vous croyez que vôtre prochain ſe contente de quelque petite excuſe que vous lui ferez de vôtre indiſcretion. En vain, vous dit-on, que la parole eſt échappée, qu'on n'y penſoit pas; vous répondez qu'on devoit y penſer, & que vous n'en êtes pas moins offensé. Appliquez-vous cette même régle, ſans prendre ces doubles poids, & cette double meſure que le Saint-Eſprit reprouve. *Le même.*

L'injuſtice des médiſans de conſiderer les perſonnes & leurs actions du mauvais côté.

Etrange artifice des méchans, dit Saint Baſile, ils taiſent ce qui pourroit rendre un homme recommandable, pour n'expoſer que de certains endroits propres à les faire mépriſer. Ils ne le montrent que par une partie de lui-même, & pour ainſi parler, que par ſes extrêmitez. Ils ne le font voir que du côté, où entre la vertu & le vice? il y a peu de diſtance. La témérité n'a-t'elle pas quelque choſe qui approche de la force? Les confins de la puſillanimité & de l'indolence, touchent-ils à ceux de la moderation & de la douceur? ils font regarder comme témeraires & audacieux ceux qui devroient paſſer pour forts & pour courageux; ils répréſentent comme des gens moûs & lâches, ceux qu'ils devroient regarder comme des eſprits doux & modérez. La charité cache le vice, & publie la vertu; la médiſance cache la vertu & revele le vice. *Le même.*

Comparaiſon de la médiſance avec le larcin.

On dit ordinairement dans le monde, que s'il n'y avoit point de receleurs, il n'y auroit preſque point de voleurs: Mais on peut dire avec plus de juſtice dans la Morale Chrêtienne, que s'il n'y avoit point de gens diſpoſez à écouter volontiers ceux qui médiſent de leur prochain, il n'y auroit preſque point de médiſans. Dans le vol, il y a un abominable commerce, où les uns, ſoit par violence, ſoit par ſurpriſe, emportent le bien d'autrui, & où les autres ſe chargent de leurs larcins, & les vendent. Dans la médiſance, il y a de même un honteux commerce, où les uns diſent du mal de leur prochain, & les autres rapportent & divulguent ce qu'ils ont entendu. Dans le vol, c'eſt une injuſtice cachée, ou les voleurs & les complices ſont également coupables: Dans la médiſance, c'eſt une autre injuſtice, où ceux qui en ſont les autheurs, & ceux qui en ſont les approbateurs, ſont preſque également criminels. Enfin,

ſelon les loix humaines, on punit de mort, non-ſeulement les voleurs, mais encore les receleurs; & ſelon les divines, ceux qui font des médiſances, & ceux qui leur donnent une attention favorable, ſont ſi rigoureuſement traitez, qu'il n'eſt pas aiſé de décider poſitivement ce qui mérite un plus grand châtiment, ou de médire ou d'entendre médire : *Detrahere, aut detrahentem audire, quid horum damnabilius ſit, non facile dixerim. Monſieur Joly, ſermon ſur la Médiſance, pour le onziéme Dimanche après la Pentecôte.*

Combien ceux qui écoutent la médiſance ſont coupables.

Vous péchez en écoutant la médiſance, en ce que par vôtre indifférence, & vôtre complaiſance, vous donnez cours à la détraction. Ce qui la rend ſi commune, & ſi familiére dans le monde, c'eſt la fatale complaiſance qu'on a pour ceux qui en ſont les autheurs. Si on leur réſiſtoit vigoureuſement, ſi l'on avoit aſſez de zele pour les reprendre, quand on en a le pouvoir, où ſi l'on témoignoit par ſon froid, & ſa triſteſſe, qu'on eſt ſcandaliſé de leur mauvais diſcours, ces médiſances ceſſeroient bien-tôt, ou du moins elles n'auroient pas cette fatale perpétuité, & ce maudit progrès qu'elles ont. Si vous aviez le courage de dire à ces peſtes de la ſociété civile, ce que leur diſoit autrefois ſaint Chryſoſtome; avez-vous à loüer quelqu'un, je vous écouterai volontiers; avez-vous à médire de quelqu'un, je boucherai mes oreilles; qu'ai-je affaire de ſçavoir ſi cet homme eſt uſurier ou non; ſi cette femme eſt de mauvaiſe vie; vous ne devez vous embarraſſer, que des péchez dont vous devez rendre compte à Dieu; ſongez plûtôt à vos défauts perſonnels, qu'à blâmer ceux des autres, & à regarder ce qui vous manque, qu'à obſervet malignement ce qui ſe paſſe chez autrui. Si, dis-je, on avoit comme ſaint Chryſoſtome, le courage de parler de la ſorte aux médiſans, je crois avec lui qu'il y en auroit très-peu dans le monde, & que ces eſprits dangereux, ſe voyant rebutez ou mépriſez, perdroient enfin cette mauvaiſe habitude. *Le même.*

Les maux & les déſordres que cauſe la médiſance.

Les Peres pour nous marquer combien la langue du médiſant cauſe de maux, ſe ſervent de pluſieurs comparaiſons; les uns la comparent au feu; les autres au poiſon; les autres aux ſerpens & aux viperes. La médiſance met tout en feu; elle cauſe mille ravages; elle n'épargne rien; non plus que cet élement furieux; elle attaque les grands & les petits, & ſi le feu n'épargne ni les temples ni les palais des Princes, la médiſance n'eſt pas plus reſpectueuſe : Les perſonnes ſacrées, & celles qui ſont dans les dignitez les plus ſublimes, ne ſont pas épargnées. C'eſt un poiſon qui infecte tout, qui corrompt tout, & qui n'épargne rien. Auſſi ſaint Jacques l'appelle-t il, une univerſalité de maux : *Univerſitas iniquitatis.* Tant il eſt vrai que c'eſt une peſte qui ſe gliſſe, & qui met la corruption par tout. *Eſſais de Sermons pour la Dominicale, le troiſiéme Dimanche de Carême.*

Jacob. 3.

Combien la reputation que la médiſance nous ravit, eſt précieuſe.

Les richeſſes, les plaiſirs, les honneurs, & les dignitez ſe perdent à la mort; mais la réputation eſt immortelle dans ce naufrage, où toutes les choſes humaines periſſent pour nous; Elle nous ſauve une portion de vie qu'elle arrache, pour ainſi dire, à la violence de la mort; & c'eſt la ſeule poſſeſſion des morts, dit un ancien Pere : *Sola poſſeſſio mortuorum* : Auſſi le Saint-Eſprit nous en recommande le ſoin : *Curam habe de bono nomine.* Et l'Apôtre ſaint Paul, ſi humble en toutes choſes, ne s'éleve que pour défendre ſa reputation, qui lui

lui étoit néceſſaire pour remplir avec plus de ſuccès, les fonctions de l'Apoſtolat. Toutes ces raiſons, qui nous marquent l'excellence du bien attaché à la réputation, nous découvre l'énormité du vice de la médiſance. Quel prix les hommes n'ont-ils pas donné à l'honneur, puiſque pour le conſerver & pour l'acquerir, ils expoſent ſi ſouvent leur vie, & qu'ils ſe ſont fait même une loi, de perdre l'une plûtôt que de hazarder l'autre. Ainſi l'on peut dire que le médiſant commet une eſpece d'homicide. *Les mêmes, tome ſecond, ſermon pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Difficulté de reparer le tort qu'a fait la médiſance, & de ſe retracter.

La malignité de l'eſprit humain fait ſouvent regarder les retractations comme des ſatisfactions impoſées par la Religion, qui au lieu d'effacer les idées injurieuſes qu'on a données, les renouvellent. D'ailleurs le poiſon de la médiſance ſe répand ſi vîte, qu'il eſt impoſſible de guérir tous ceux que l'on a infectez; Ainſi les playes que vous avez faites à l'honneur du prochain, ne ſe referment preſque jamais: Cette perſonne que vous avez noircie, ſe préſente toûjours à l'eſprit, avec la tache imprimée par vôtre médiſance; de ſorte qu'après avoir fait tous nos efforts, pour reparer le mal que nous avons fait, il n'en eſt pas moindre. C'eſt une étincelle ſoufflée par l'eſprit infernal, qui allume un embraſement, que nous ne pouvons plus éteindre, & dont les flâmes ſe répandent de toutes parts, lors même que nous en regardons les effets déplorables avec douleur. Après cela, n'eſt-il pas étrange, que ce péché ſe commette en tous lieux, par toutes ſortes de perſonnes, à toute heure, ſans peut-être y faire jamais de réflexion, & ſans tâcher du moins d'en faire réparation. *Les mêmes.*

Pratique de ſaint Ambroiſe.

Souvenons-nous de l'excellente pratique de ſaint Ambroiſe, qui ayant un frere qu'il aimoit plus que ſa vie, fit pacte avec lui, qu'ils ne ſe reveleroient jamais aucune choſe, qui pût porter préjudice à la réputation de quelqu'un: *Erant nobis omnia communia, ſolum de vitio proximorum non erat commune ſecretum.* Mais, hélas! aujourd'hui on n'a pas plûtôt appris ou découvert les défauts ou les vices de quelqu'un, qu'on en fait confidence à un ami, qui en fait auſſi-tôt une autre à ſon ami; de maniére que bien-tôt, ces défauts que l'on donne ſous ſecret, deviennent un bruit public. *Auteur anonyme.*

Un faux zele de la gloire de Dieu, & de corriger le prochain, fait quelquefois médire.

Il ſemble que la dévotion eſt quelquefois la cauſe de la médiſance, en des perſonnes qui font profeſſion de piété: Si nous en parlons, diſent-elles, ce n'eſt que l'interêt que nous prenons dans la gloire de Dieu, qui nous fait parler; ſi on ne le déclare pas, cet homme ne fera pas difficulté une autrefois de retombet dans la même faute. Ah, criminelle dévotion, qui voulant empêcher un ſeul péché, qui ne ſera que peut-être, eſt la cauſe que l'on en commet pluſieurs en effet. Ah, zele indiſcret, ou plûtôt, funeſte pretexte du demon, qui veut vous perdre par cette voye, ne pouvant le faire par les autres. Si vous avez une véritable charité pour cette perſonne, que n'allez-vous la trouver, & la corriger avec douceur, ou le dire à ceux qui peuvent apporter le remede, plûtôt que de le publier à tous ceux qui ne font qu'augmenter le mal, en faiſant d'un péché particulier celui de toute une ville? Avoüez plûtôt que c'eſt le demon, qui pour vous empêcher de quitter ce vice, le fait paſſer dans vôtre eſprit pour un acte de vertu, ou ſi

vous connoiſſez véritablement que c'eſt un crime, comment le pouvez-vous accorder avec la dévotion, dont vous faites une profeſſion déclarée. *Monſieur Biroat, ſecond Sermon pour le troiſiéme Dimanche de Carême.*

Sur le même ſujet.

On a trouvé dans nôtre ſiécle un moyen de médire du prochain, d'autant plus pernicieux qu'on s'en défie le moins : On a inventé le ſecret de déchirer ſa reputation, non plus par des emportemens violens, mais par des maximes ſaintes, par des intentions loüables en apparence, & par un faux zele de la gloire de Dieu. Il faut décrier ces gens-là, dit-on ; il ne faut pas laiſſer le vice dans les ténebres qui l'envelopent ; l'interêt de la gloire de Dieu demande qu'on le produiſe en public. Là-deſſus on ſe fait un grand cas de conſcience, & quoy que ſouvent on ne ſçache ce que l'on dit, l'on invente, l'on exagere, & on ne rapporte les choſes qu'à demy ; on confond le général avec le particulier ; on interprete, on juge, on décide, & tout cela par un principe de la gloire de Dieu : car l'abus en eſt venu juſque-là. Ah ! ſi dans un eſprit ſincere de pénitence, nous examinions toutes les intentions cachées que nous avons eu en nous décriant les uns les autres, quelle confeſſion n'en ferions-nous point ? Mon Dieu, dirions-nous, dans la componction de nôtre cœur, ce n'eſt pas vôtre loi qui nous a porté à médire ; nous ſommes prévaricateurs, d'avoir voulu faire ſervir le motif de vôtre gloire à nos détractions. *Dans les ſermons imprimez ſous le nom du Pere Bourdaloüe, pour le Lundi de la Semaine ſainte.*

Les maux & les déſordres que cauſe la médiſance.

Qui eſt-ce qui fait tous les jours les querelles ſecretes, que l'on réduit au point d'honneur ? Qui eſt-ce qui produit de ſi ſanglans combats défendus par les loix divines & humaines, ſinon l'indiſcretion d'une langue médiſante, dont on ſe veut venger ? Ne ſeriez-vous pas ſurpris, ſi dans la ſuite de nôtre hiſtoire, vous voyez des fleuves de ſang répandu, & tout cela pour une parole de médiſance ? Que ne fait-elle point cette médiſance, quand elle ſe répand dans les ſatyres, & dans les ouvrages des Poëtes, dont il n'y a que le démon qui ait été l'inventeur ? Des ſiécles entiers ſe paſſent dans la médiſance, & après mille reconciliations, la playe ſaigne encore, & la cicatrice demeure toûjours, &c. *Le même.*

Le Fils de Dieu n'a pas été à couvert de la médiſance.

Avant que JESUS-CHRIST fut devenu l'objet de la fureur des Juifs, il y avoit long-temps qu'il l'étoit de leur médiſance. Toute la ville & toute la Province étoit partagée ſur ſon ſujet : Il avoit partout des ennemis déclarez, & partout des défenſeurs. Mais, helas ! des défenſeurs timides, & chancelans, dont la voix étoit bien-tôt étouffée par l'inſolence des Juifs, ces cœurs préſomptueux & endurcis. Si JESUS-CHRIST, le modele de l'innocence, le miroir & la régle de la perfection, n'a pas été à couvert de la médiſance, comment ſes amis, ſes Diſciples, ſes Apoſtres & ſes ſerviteurs pourroient-ils s'imaginer en être exempts ? Tous ceux qui parloient contre lui parloient avec les mêmes diſpoſitions ; mais ils n'avoient pas les mêmes principes. Les Scribes & les Phariſiens y étoient pouſſez par l'envie, pour décréditer les miracles & les actions éclatantes de JESUS-CHRIST ; le peuple y étoit entraîné par le mauvais exemple de ces Phariſiens, par leſquels il avoit été ſéduit. Voilà quelle fut leur médiſance, & leur critique cenſure au ſujet de la

perſonne ſacrée du Fils de Dieu. *Sermons d'un anonyme.*

Examinez, Chrétiens, combien vous êtes ſenſibles aux médiſances qu'on fait de vous ; ne fut-ce qu'un mot deſobligeant, que dit vôtre cœur à ce mot qu'on vous dit ? De quel air vous récriez-vous ſur la malignité des langues, ſur le dommage que vous croyez qu'on vous fait, & ſur la réparation qu'on vous doit ? Juſques où portez-vous vos plaintes & vos droits ? En vain l'on vous dira que le mot eſt échappé, qu'on n'y penſoit pas, ou qu'on n'en eſt pas l'autheur, ou enfin qu'on n'a rien dit qui ne ſoit vrai ; quel égard aurez-vous à toutes ces vaines excuſes ? Vous n'y penſiez pas, direz-vous ; n'étiez-vous pas obligé d'y penſer ? Vous n'en êtes pas l'autheur ? N'eſt-ce pas aſſez que vous en ſoyez le canal ? Mais, dites-vous je n'ay rien dit qu'en ſecret, & à des perſonnes diſcretes ; qui vous a dit que ces perſonnes ſeront plus diſcretes que vous. Enfin, dites-vous, je n'ay rien dit que de vrai : Mais voudriez-vous, qu'on dit de vous tout ce qui eſt vrai ? Voila l'idée que l'on a de la médiſance, quand on s'en voit accuſé ou repris ; s'agit-il de nôtre interêt, on veut aſſez ſe régler ſur ſa conſcience ; mais quand il s'agit du prochain, on eſt ſans front & ſans remords ; on veut qu'on excuſe tout ce qu'on dit des autres. *Le même.*

Combien nous ſommes ſenſibles à la moindre médiſance qu'on fait de nous.

On ne ſe contente pas de découvrir ou de condamner les véritables défauts du prochain ; ſi on a quelque chagrin, quelque mauvaiſe humeur, quelque averſion contre luy, on explique tout à ſon deſavantage, & on tire de ſes actions & de ſes diſcours, des conſéquences pernicieuſes. On lui attribuë des deſſeins déréglez, & des intentions criminelles, & on trouve toûjours dans ſa conduite aſſez dequoy le juger orgueilleux, curieux, diſſimulé, jaloux, & capable de cacher adroitement ſes vices, ſous quelque apparence de vertu. Lors même que nous n'en avons pas de ſi mauvais ſentimens, la complaiſance nous empêche de contredire ceux qui les ont, & nous fait adhérer en apparence à tout ce qu'ils en témoignent, quoique nous les condamnions intérienrement, & que nous ne manquions pas de nous jetter auſſi ſur eux, ni les repréſenter tels qu'ils nous ont paru. *Monſieur de Sainte Marthe, tome ſecond de ſes Traitez de Piété. Traité des Entretiens.*

Quand on eſt choqué contre quelqu'un, on parle, & on entend parler volontiers de ſes défauts.

Quand pluſieurs perſonnes de piété ſont prévenües d'une même erreur, & qu'ils ſe croyent obligées en conſcience d'en perſuader les autres, leur converſation devient alors le piege du monde le plus dangereux : Car l'opinion qu'on a de leur vertu, les bonnes œuvres qu'on leur voit faire, les marques de leur charité & de leur deſintereſſement, donnent d'une part beaucoup de poids à leur diſcours, & d'une autre part, s'ils croyent que les régles de la piété les engagent à faire paſſer quelqu'un pour auſſi méchant qu'ils l'eſtiment, ils le décrient avec tant de force, qu'il n'y a preſque pas moyen d'y réſiſter : De ſorte, qu'on peut dire, qu'il n'y a point de calomniateurs ſi dangereux que les dévots, qui étant dans l'aveuglement ou dans l'ignorance, mettent leur dévotion à médire de ceux qu'ils ne connoiſſent pas. Leur zele aveuglé les anime contre les ſerviteurs de Dieu, comme celui des Juifs les animoit contre JESUS-CHRIST. *Le même.*

Les médiſances des perſonnes devotes ſont les plus dangereuſes.

Si vous pouviez vous reſſouvenir des entretiens que vous avez jamais eûs

Adroites mé-

diſances qui ſe commettent, ſans qu'on s'en apperçoive.

avec des perſonnes même vertueuſes, vous remarqueriez, qu'il y en a peu, quand on y parle des autres, qui ſoient exempts de médiſance; mais adroite, & preſque imperceptible. Un tel, diſent-ils, en parlant d'un courtiſan, a de l'eſprit & de la politique, & comme il a deſſein de pouſſer loin ſa fortune, il étudie avec ſoin les paſſions du Prince, auprès duquel il eſt, qui a déja tant d'eſtime pour lui, qu'il le fait entrer dans tous ſes plaiſirs. Cet adroit courtiſan, a d'ailleurs beaucoup de mérite; il a fait tant de campagnes, où il a acquis une extrême réputation; Il a eû tant de combats d'où il eſt toûjours ſorti avec avantage & avec gloire. Il a une table magnifique, & entretient un train ſuperbe. Il a déja tout l'avantage qu'il peut déſirer ſur ſes concurrens: Ainſi ſi l'on doit juger de la ſuite de ſa fortune par ſes commencemens, il y a toutes les apparences poſſibles qu'il ne tardera guéres à parvenir aux plus illuſtres emplois, & aux prémiers honneurs du royaume. Il ſouhaiteroit bien effectivement pouvoir s'élever par de meilleures voyes; mais comme il n'y en a point d'autres à la Cour où il eſt, pour faire reüſſir un ſemblable deſſein, il eſt contraint de faire ce que font aujourd'hui tous les honnêtes gens. Cette Dame eſt une perſonne d'un mérite tres-ſingulier; elle ſçait merveilleuſement bien le monde; elle ſoûtient tout-à-fait bien ſa qualité; elle a de l'intrigue; elle fait toutes choſes d'une certaine maniere qui charme, & qui engage tous ceux qui la voyent: Elle eſt de toutes les belles compagnies, & il ſe fait peu de cadeaux & de régales, où elle eſt, qu'elle n'y ſoit appellée. Elle eſt à la vérité un peu altiere, & hautaine, & elle aime le faſte & la coqueterie. Otez cela, qui eſt aſſez le caractere des gens de ſa qualité, c'eſt la meilleure perſonne du monde. Cet Abbé eſt un homme tres-conſidérable; il a bien de la naiſſance, & beaucoup de ce qu'on appelle bel eſprit: il a un port & un air qui marquent bien ce qu'il eſt: au reſte l'on peut dire, qu'il y a peu de Beneficiers dans le Royaume, qui méritent autant que lui, les graces que le Prince lui a faites: Il uſe tout-à-fait bien de ſes revenus; ſa table eſt délicate; ſes meubles ſont ſuperbes; il eſt toûjours des mieux mis: il prêche finement: auſſi n'occupe-t-il que les belles chaires: Il n'y a rien de plus galant dans les converſations; de ſorte que ſi ſa fortune ſe regle ſur ſon mérite, je crois qu'on le verra bien-tôt Evêque. L'on ne peut diſconvenir qu'il eſt un peu trop du monde, Mais quoy? ſa naiſſance & ſa qualité l'obligent à vivre ainſi. *Dans les Entretiens de l'Abbé Jean & du Prêtre Euſebe, ſecond Entretien.*

La médiſance eſt ordinairement entre ceux qui ont embraſsé des partis contraires.

La plûpart des hommes ont une averſion maligne contre tous ceux qu'ils croyent engagez dans un parti contraire au leur. Ils ſe croyent en droit de les décrier, & pour cela rien n'eſt épargné; diſcours offenſans; artifices malins; calomnies atroces; libelles injurieux, tout eſt d'uſage aux gens du parti oppoſé; tout ce qui favoriſe la paſſion eſt aprouvé. On diroit que la médiſance chez eux n'eſt plus un vice, pourvû qu'on aille à ſes fins; les déchainemens mêmes les plus violens tiennent lieu de mérite. Tout ce qui n'eſt pas marqué à leur coin eſt de nulle valeur. On veut qu'il n'y ait de l'eſprit, de la vertu, du mérite, de la religion que dans ceux qui ſont de leur ſentiment, & de leur parti. *Le Pere Croiſet, ſecond Tome de ſes Réflexions ſpirituelles.*

Les perſonnes du monde ſont expoſées par leur état à entendre une infinité de médiſances. La curioſité porte à les écouter; la malignité à les croire; la legereté à les répandre, & à les communiquer à d'autres. Ainſi, ſelon ſaint Bernard, une ſeule médiſance fait ſouvent périr un grand nombre de perſonnes: ceux qui les diſent, ceux qui les écoutent avec plaiſir, & ceux qui les publient. *Eſſais de Morale, Tome* 10.

Comme on eſt expoſé dans le monde à entendre & à faire des médiſances.

La médiſance eſt devenüe ſi familiere, qu'il y a peu de converſations où elle ne ſe trouve; On parle quand on eſt enſemble, de ce qui ſe paſſe dans le monde; c'eſt un théatre, les hommes en ſont les acteurs; chacun y joüe ſon rôlle comme il le peut, & comme il l'entend; & leur application eſt d'examiner la conduite des uns des autres. Ce n'eſt pas pour en faire l'éloge; mais au contraire, comme chacun ne penſe qu'à ſe diſtinguer & à s'élever, il ne penſe auſſi qu'à abaiſſer & qu'à humilier ceux qui peuvent nuire à ſon deſſein. On donne des défauts à ceux qui n'en ont point; on les multiplie; on les augmente dans ceux qui en ont; on invente; on imagine ſans ſcrupule. Ainſi qu'eſt-ce que font les hommes davantage, Seigneur, que de vous obliger à prononcer contre eux l'arrêt de leur condamnation par cette malignité, qui les a pouſſez à penſer & à parler deſavantageuſement de tout le monde, & par le plaiſir qu'ils ſe ſont fait de n'épargner perſonne. *L'Abbé de la Trappe, dans ſes Réflexions Morales ſur l'Evangile de Saint Matthieu.*

Les médiſans les plus dangereux ſont ceux qui médiſent avec adreſſe & avec étude.

Il n'y a point d'eſprits plus dangereux, ni d'un plus mauvais caractere, que ceux qui mediſent avec art, qui ne manquent jamais de couleur pour faire approuver le mal qu'ils diſent des autres, & pour détruire les loüanges qu'on leur donne; qui ſçavent blâmer avec éloge, & qui rendent ſuſpecte la réputation la mieux établie à meſure qu'ils en rendent témoignage; qui plaignent ceux qu'ils accuſent, & qui les blâment à regret; qui ſe déguiſent en amis pour haïr avec plus de ſûreté; qui paroiſſent charitables dans les momens qu'ils ſont les plus dangereux, & qui ne nuiſent à ceux qu'ils attaquent que ſous prétexte d'entrer dans leurs interêts; qui ſont doux pour être cruels, ſinceres pour être plus traîtres, & qui ont des loüanges empoiſonnées; qui ſont pire mille fois que la médiſance toute nuë. Vous ne ſçauriez avoir trop d'horreur pour ces ſortes de caracteres. Si un homme ne peut oublier le mal qu'on dit de lui dans les prémiers mouvemens de la colere, comment pardonnera-t'il celui que l'on en dit de ſang froid, & avec étude? *Livre intitulé, de l'Education des enfans, par J. Pic.*

Les femmes ſont ordinairement plus ſujettes à la médiſance.

Ordinairement les femmes n'ont point les jours entiers, d'autre ſujet d'entretien, que les defauts du prochain, & ce qui regarde les autres: Elles font mille jugemens téméraires; diſent mille choſes qui ſe trouvent fauſſes, quand on les examine plus mûrement, & font mille médiſances qui deshonotent le prochain. On veut tout ſçavoir, parler de tout; juger de tout; examiner tout; ſe mêler de tout; & on ne penſe pas, qu'on apprend ainſi en ſe perdant ſoy-même, la curioſité, la témérité, la médiſance, la malignité envers le prochain à tous ceux avec qui l'on eſt. *Autheur moderne.*

La vertu &

La ſainteté ne ſont pas à couvert de la médiſance.

fermer la bouche à nos ennemis. Dieu n'arrête pas toûjours l'envie des hommes. C'eſt la ſeule de toutes les paſſions, contre laquelle il n'y a point de rempart ; & il faut compter que tant qu'il y aura du mérite & de la vertu dans le monde, il y aura de la médiſance. La vertu la plus éclatante eſt preſque toûjours la plus attaquée, parce qu'elle bleſſe les yeux de ceux, ou qui n'en ont point, ou qui n'en ont qu'une vulgaire. Ainſi ceux qui ſe diſtinguent par une vertu extraordinaire, ne doivent pas être moins ſur leurs gardes contre les calomnies que contre les applaudiſſemens. *L'Abbé de la Trappe, dans ſes Maximes Chrêtiennes.*

MENSONGE,

DUPLICITE', FOURBERIE, BONNE FOY, ſincerité, ſimplicité chrétienne.

AVERTISSEMENT.

TOus ces titres doivent néceſſairement entrer dans un diſcours ſur la fidelité & la bonne foy, avec laquelle on doit traiter avec les hommes; en ſorte que de quelque biais qu'on prenne ce ſujet, ſoit qu'on prêche contre la duplicité & le menſonge, ou qu'on exhorte à la ſincerité & à la droiture, la différence des termes changera bien l'ordre & le deſſein; mais non pas la matiére & le ſujet du ſermon, ſelon la régle que nous avons tant de fois répétée, qu'on ne peut exciter efficacement à la pratique d'une vertu, ſans donner de l'horreur du vice qui lui eſt contraire.

Ce ſujet néanmoins a cela de particulier, que l'on pourroit aiſément diviſer la vertu & le vice oppoſé, & les traiter ſeparément, & borner ſon diſcours, par exemple, à détourner du menſonge, & de la fourberie, ou bien exciter les Auditeurs à agir toûjours de bonne foi dans toutes leurs affaires: J'ai cru cependant que la liaiſon qu'ont enſemble tous ces ſujets me laiſſoit auſſi la liberté de les joindre enſemble, puiſqu'il ſeroit difficile de fournir des matiéres ſi propres & ſi particuliéres à l'un, qu'elles ne convinſſent nullement à l'autre. Il faut pourtant avoüer que ce ſujet eſt encore lié à d'autres dont nous avons déja parlé, comme à l'hypocriſie, qui eſt une feinte & une eſpece de menſonge; à la flaterie, qui trompe & qui ſéduit, à la trahiſon & à la perfidie, que nous avons joints à d'autres titres; C'eſt pourquoy nous n'en dirons que peu de choſes & en paſſant, dans celuy-cy. Du reſte ce ſujet, de quelque maniére qu'on le tourne, demande un grand détail de mœurs, parce qu'il regarde tous les emplois, & toutes les affaires; outre cela, une grande variété de matiére, d'inſtructions, & de caracteres, vû qu'il embraſſe toute la conduite de la vie, dans quelque état, & dans quelque condition que l'on puiſſe être.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins, & plans de diſcours ſur ce ſujet.

I. C'Est ſur la ſincerité & ſur la bonne foi qu'eſt fondée la ſocieté civile, que roule le commerce, & que l'union & la paix s'entretiennent parmi les hommes. Je ne pouvois donc pas vous parler d'un ſujet plus important, & auquel tout le monde doive prendre plus d'interêt, que de vous parler de la ſincerité & de la bonne foi avec laquelle on doit agir en toutes ſes affaires. Mais comme la plûpart des hommes ſe mettent peu en peine de violer les loix les plus ſaintes & les plus ſacrées, quand il s'agit de leurs interêts particuliers, j'ai crû que je ne pouvois mieux vous porter à la ſincerité, & à garder fidelement ſa parole, que de vous faire voir. 1°. Qu'il n'y a rien de plus contraire à l'eſprit de Dieu, & du Chriſtianiſme, que l'eſprit de menſonge, de fineſſe, & de fourberie. 2°. Que rien n'eſt plus contraire à la ſocieté civile & humaine, puiſque c'eſt la cauſe de tous les troubles & de toutes les diſſentions qui y arrivent. 3°. Qu'il n'y a rien qui marque un plus grand fond de corruption d'eſprit & de cœur que l'habitude qu'on a contractée de mentir, & d'uſer d'artifice & de fourberie dans toutes les affaires que l'on traite. C'eſt le partage de ce diſcours.

1°. Rien n'eſt plus contraire à l'eſprit de Dieu, & à l'eſprit du Chriſtianiſme que le menſonge, la fourberie, & le manquement de ſincerité : Car qui ne ſçait que Dieu eſt la vérité même, l'équité & la droiture inflexible, qu'il eſt fidele en ſes promeſſes, dit l'Apôtre, & que l'ordre du Ciel & de toute la nature viendroit plûtôt à manquer, qu'une ſillabe, ou qu'un ſeul *iota*, dans la loi qu'il a donnée, & dans ſa parole. L'artifice & le déguiſement lui ſont donc oppoſez dans ſa nature & dans ſes perfections les plus eſſentielles. C'eſt pourquoy autant qu'il cherit la vérité, la juſtice, la fidelité, & la bonne foi, autant a-t'il d'horreur du menſonge, de la fourberie, & du déguiſement. Il le témoigne en cent endroits de l'Ecriture, & il n'y a guere de peché dont il ait marqué avoir plus d'horreur, ni qu'il puniſſe plus ſévérement, parce qu'il n'y en a point qui le deshonore davantage. Or ſi cela eſt indubitable; peut-on dire aujourd'hui que l'eſprit de Dieu habite ſur la terre & parmi les hommes, où l'on ne voit qu'infidelité, que tromperie, & ſi peu de bonne foi dans le commerce, dans la juſtice, dans toutes les profeſſions, & dans toutes les conditions de la vie.

2°. Il n'eſt pas moins conſtant que rien n'eſt plus oppoſé, & par conſequent plus pernicieux à la ſocieté humaine : Car ſi c'eſt la fidelité & la bonne foi qui l'entretiennent, qui peut douter que la fourberie, le menſonge, & le manquement de parole n'en ſoient la détruction, & le plus funeſte écüeil! Les familles peuvent-elles conſerver l'union & la paix, qui doit être entre les freres & les proches, s'ils vivent dans une continuelle défiance les uns des autres ? Les villes peuvent-elles ſubſiſter, quand chacun ne penſe qu'à tromper

ſon

ſon voiſin, qu'a s'emparer de ſon bien par fraude, & par ſupercherie? Que deviendra la ſureté publique, quand chacun ne s'appliquera qu'à ſurprendre, à prévenir, & à ſupplanter, l'un ſon compagnon, l'autre ſon adverſaire, l'autre ſon competiteur? Toute vacation, tout métier, toute profeſſion, ne ſera plus qu'un brigandage, & toute la terre un champ de bataille, où les hommes ſeront en guerre, & n'auront nulle confiance les uns dans les autres. Au lieu que ſi la ſincerité, la bonne foi, & la fidelité y regne, tout le monde ſera en paix: D'où vient que la loy de l'Evangile, qui n'eſt fondée que ſur la charité, preſcrit & recommande à tous les Chrétiens la ſimplicité & la ſincerité, comme le moyen le plus sûr pour conſerver l'union, qui doit être entre tous les fideles.

3°. Si le menſonge, la fourberie, & le manquement de foi ſont ſi pernicieux à la ſocieté civile, il me ſemble qu'on peut ajoûter en troiſiéme lieu, que ceux qui, outre le penchant qu'ils ont à ces ſortes de vices, y ont encore contracté une forte habitude, par le long uſage qu'ils ont fait de tant de mauvais artifices, ſont des gens non-ſeulement d'un méchant naturel, avec leſquels on ne doit lier nul commerce, quand on les reconnoît de ce caractere; mais encore qui ont le cœur auſſi corrompu que l'eſprit; autant que l'un eſt fécond en artifices, & en inventions diaboliques, autant l'autre eſt-il capable de toutes ſortes de crimes: De maniere qu'un homme rusé, artificieux, trompeur, ne peut manquer d'être méchant, puiſque, ſelon ſaint Gregoire, tout menſonge & toute tromperie eſt iniquité; mais encore que toute iniquité & tout peché eſt auſſi une eſpece de menſonge & de tromperie; & que comme l'un n'eſt point ſans l'autre, un homme ſans foy, eſt auſſi un homme ſans conſcience, capable de toutes ſortes de crimes, puiſqu'il ſçait tromper en toutes ſortes de matieres. C'eſt pourquoy ſaint Auguſtin appelle les fourbes & les gens de mauvaiſe foi, les enfans & les ſuppôts du demon, qui eſt le pere de menſonge; & au contraire les perſonnes qui ont le cœur droit, ſont appellez dans l'Ecriture, Enfans de Dieu qui ſont conduits par ſon Saint-Eſprit.

II. 1°. La fourberie, le menſonge, la fineſſe & la duplicité ſont indignes d'un honnête-homme, dont la ſincerité, la fidelité, & la bonne foi ſont le véritable caractere.

2°. Ces mêmes vices ne ſont pas moins indignes d'un Chrêtien; puiſqu'ils ſont évidemment oppoſez à la ſimplicité, à la ſincerité, & à la bonne foi qui ſont tant recommandées dans l'Evangile, & dont la Religion Chrêtienne fait une particuliere profeſſion.

III. 1°. En quoy conſiſte la ſincerité & la ſimplicité chrêtienne, qui eſt également éloignée de la fauſſe prudence mondaine, & de la ruſticité groſſiere des gens de peu d'eſprit, & ſans éducation.

2°. Que cette ſimplicité & candeur eſt autant agréable à Dieu, qu'il a en horreur la duplicité, le menſonge, & la fourberie.

IV. 1°. Que jamais on n'eſt plus en aſsûrance, ſoit du côté de Dieu, ſoit du côté des hommes que quand on agit de bonne foi en toutes choſes, ſans déguiſement & ſans artifice.

2°. Qu'on a tout à craindre au contraire de la part de Dieu & de celle des hommes, quand on uſe de fineſſe, de menſonge, & de fourberie, parce qu'enfin

la vérité éclate, & la mauvaiſe foi étant découverte, on s'attire la haine & la vengeance de Dieu & des hommes.

V. 1°. La droiture de cœur & ſincerité eſt la vertu que les hommes aiment davantage, & cependant c'eſt celle qui eſt la plus rare, & qui ſe pratique le moins aujourd'hui, dans tous les états de vie, dans toutes les affaires, & à l'égard de toutes ſortes de perſonne: *Totus mundus eſt in maligno poſitus.* 1. Joann. 5.

2°. La duplicité, le déguiſement, & les fourberies, ſont les vices, que l'on haït le plus, dont on a plus de ſujet de ſe défier, & qui cauſent de plus grands dommages, & cependant qu'on s'efforce le moins d'éviter, parce que nôtre amour propre & nôtre interêt s'en accommodent.

VI. 1°. Les hommes ſont dans l'erreur & dans l'illuſion quand ils prennent la ſinceriré & la ſimplicité chrêtienne pour une ſtupidité, & pour un manquement d'eſprit.

2°. Ils ſe trompent encore plus lourdement & plus dangereuſement, quand ils prennent la fineſſe & l'artifice pour une véritable prudence.

VII. Pourquoy Dieu demande des Chrêtiens la ſincerité & la ſimplicité des enfans.

1°. C'eſt parce que c'eſt le moyen le plus propre, ou pour mieux dire, unique de conſerver l'innocence, & d'éviter le peché, que d'agir toûjours ſelon ſa conſcience, & avec une droiture de cœur, que nul interêt, & nulle conſidération ne peut faire biaiſer.

2°. Parce que c'eſt la diſpoſition la plus avantageuſe pour acquerir, & pour pratiquer toutes les vertus.

3°. C'eſt le meilleur & le plus facile moyen d'accomplir tous ſes devoirs, & d'être toûjours fidele à Dieu.

VIII. 1°. Que tous les hommes ont interêt de haïr & de deteſter le menſonge & les fourberies: puiſque c'eſt la cauſe de tous les maux & de tous les déſordres qui ſont arrivez, & qui arrivent encore maintenant dans le monde.

2°. Que la peine qu'on a de s'en garentir, & les chagrins que nous concevons des fraudes & de la mauvaiſe foi d'autrui, nous doivent être un puiſſant motif pour ne tromper jamais perſonne.

IX. 1°. Que celui qui uſe d'artifice & de duplicité pour tromper le prochain, ſe trompe tout le premier, & agit contre lui-même.

2°. Qu'il ne peut tromper Dieu, qui voit ſa mauvaiſe intention, & pénétre tous les replis de ſon cœur.

3°. Que ſes fineſſes & ſes artifices ſe découvrent enfin, & lui cauſent infiniment plus de dommage, qu'il n'auroit retiré de profit de ſes fourberies, quand même elles auroient réüſſi, puiſqu'il perd par-là l'eſtime, l'amitié, & la confiance de tout le monde.

X. 1°. Que les menſonges, les fourberies, & la mauvaiſe foy qu'on employe pour reüſſir dans les affaiers, nous font perdre la grace & l'amitié de Dieu, par les pechez qu'ils nous font commettre.

2°. Qu'ils nous font perdre l'eſtime, la reputation, & la confiance des hommes, qui ſont les plus précieux de tous les biens naturels.

3°. Qu'ils nous font perdre la paix & le repos, par l'apprehenſion qu'on a

que nos mauvais deſſeins ne ſoient découverts, & par le deplaiſir qu'on conçoit quand ils le ſont effectivement.

1°. L'INJURE que l'on fait à Dieu, qui eſt la ſouveraine vérité, & que l'on deshonore par le menſonge. XI.

2°. Le tort & le dommage que l'on cauſe au prochain en le trompant, & en violant en même temps la juſtice & la charité.

3°. Le tort qu'on ſe fait à ſoi-même en chargeant ſa conſcience d'un peché qu'il eſt difficile de reparer; & comme parle le Sage: *Os quod mentitur occidit animam.* Sap. 1.

1°. NULLE raiſon, nul interêt, nulle conſidération ne peut authoriſer le menſonge, la fourberie, & la mauvaiſe foi. XII.

2°. Tout conſpire à les détruire, les loix divines & humaines, qui en tirent une ſévere vengeance.

3°. Ni Dieu, ni les hommes ne les peuvent ſouffrir, & lors même qu'ils réüſſiſſent à nôtre avantage, nôtre conſcience les deſavouë.

1°. LA ſincerité, la droiture, & la bonne foy ſont le moyen de gagner le cœur de Dieu. XIII.

2°. C'eſt ce qui nous attire l'amitié, & la confiance des hommes: *Dilectus Deo & hominibus.* Eccliſ. 45.

1°. USER de fraude, d'artifices & de déguiſement, c'eſt avoir l'eſprit du monde & ſuivre ſes maximes qui nous conduiſent à la damnation. XIV.

2°. Agir toûjours de bonne foi, avec franchiſe, & avec droiture, c'eſt agir par l'eſprit de JESUS-CHRIST, & par les maximes de l'Evangile.

1°. NOUS devons apporter plus de ſoin & de précaution à ne tromper jamais perſonne, que nous n'en prenons pour ne nous pas laiſſer tromper nous-même, puiſque nous courons infiniment plus de danger dans l'un que dans l'autre. XV.

2°. Nous devons agir de bonne foy en toutes ſortes d'affaires, & avec toutes ſortes de perſonnes; c'eſt la plus grande marque qu'on puiſſe donner de la fidelité & de la droiture dont on cherche Dieu, & qui fait auſſi qu'on le trouve & qu'on lui eſt agréable.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy fournir ces deſſeins.

SAint Auguſtin a fait deux livres du Menſonge, où il traite admirablement bien cette matiére. Les ſaints Peres.

Le même, en parle encore dans ſon Enchiridion, chap. 18. & 22.

Le même, ſur le Pſeaume cinquiéme expliquant ces paroles du Prophete: *Perdes omnes qui loquuntur mendacium*, montre que ce n'eſt pas toûjours mentir que de taire la vérité, & que le menſonge eſt toûjours péché.

Le même, au livre des queſtions ſur la Geneſe, queſt. 26. fait voir que le ſaint Patriarche Abraham ne fit point un menſonge, quand il fit paſſer Sara pour ſa ſœur.

Le même, *l.* 14. *de Civit. Dei*, montre que le démon eſt l'autheur & le pere du menſonge : & il enſeigne la même choſe, au traité 42. ſur ſaint Jean.

Le même, au ſermon 52. montre que c'eſt aimer & chercher le menſonge que de mettre ſon bonheur dans les choſes de la terre.

Saint Gregoire, *l.* 8. *Moral. c.* 38. fait une tres-belle peinture de la ſimplicité chrêtienne, qu'il appelle ſageſſe.

Le même, l. 4. Regeſt. explique comme la ſimplicité doit être jointe à la prudence.

Le même, *in* 4. *Pſalm. Pœnit.* explique ce que c'eſt que la droiture & la ſimplicité de cœur.

Le même, l. 18. de ſes Morales, expliquant ces paroles de Job : *Donec ſupereſt halitus in me, non loquentur labia mea iniquitatem, nec lingua mea meditabitur mendacium*, fait un long diſcours ſur le menſonge. *Job.* 27.

Le même, au liv. 6. ſur les Rois, parle de la diſſimulation, & dans quelles rencontres il eſt permis de diſſimuler.

Le même, *in Pſalm.* 5. *Pœnit.* montre les avantages de la ſimplicité & de la droiture.

Le même, *l.* 4. *epiſt. epiſt.* 32. explique les conditions que doit avoir la ſimplicité.

Le même, l. 5. *in Job*, fait la peinture & le caractere d'un homme double & diſſimulé. Il dit preſque la même choſe en d'autres termes au livre 26.

Le même, au liv. 9. parle de la fraude & de la fourberie, & montre en combien de maniéres on commet ce péché.

Saint Chryſoſtome, homil. 63. ſur ſaint Matthieu, parle de la ſimplicité chrêtienne par rapport à celle des enfans.

Le même, *homil.* 7. *in Acta*, fait voir comme on lie volontiers ſociété avec les perſonnes ſans fraude & ſans artifice.

Le même, homel. 63. ſur les mêmes Actes, montre que les perſonnes ſimples, & qui ont le cœur droit font facilement leur ſalut, & que le ciel eſt particuliérement fait pour eux.

Saint Jérôme ſur le ch. 18. de ſaint Matthieu, s'étend ſur la comparaiſon de l'innocence des Chrêtiens avec celle des enfans.

Saint Ambroiſe, ſur ce paſſage de ſaint Matthieu : *Quicumque humiliaverit ſe ſicut parvulus iſte*, &c. *& in exhort. ad virg.* fait la même comparaiſon.

Le même, parlant de ſaint Satyre, *in Monod.* le loüe de ſa ſimplicité & de ſa droiture.

Le même, l. 2. de ſes offices, chap. 17. montre la confiance qu'on a aux perſonnes droites & ſans artifice.

Le même, l. 3. des mêmes Offices, montre qu'il faut agir de bonne foi, & ne point tromper dans les traitez qu'on fait.

Tertulien contre les Valentiniens, faiſant alluſion aux paroles du Fils de Dieu, préfere la ſimplicité de la colombe, à la prudence du ſerpent.

Saint Cyprien, dans l'Epître à Donat, parle des fourberies qui ſe commettoient dans l'adminiſtration de la juſtice, & Salvien déclame fortement contre ces deſordres.

Le Pere Poiré, liv. de la Science des Saints, traité ſecond, chapitre premier, parle amplement de l'eſprit droit & ſincere, & de l'eſprit double & diſſimulé. Les livres ſpirituels, & autres.

Le Pere Cordié, tome troiſiéme de la ſainte Famille, chapitre 20. §. 7. & 8. traite des fourberies des Marchands & des Artiſans.

Le Pere Cauſſin, dans la Cour Sainte, traité ſecond, maxime onziéme, traite des fineſſes & de la ſincerité.

La Morale Chêtienne ſur le Pater, l. 3. ſect. 4. art. 5. parle du faux témoignage & du menſonge; & au l. 8. ſect. 4. art. 3. parle de l'eſprit du monde, des fourberies, & des ruſes qui ſe pratiquent parmi les hommes.

Dans le livre de la Fauſſeté des Vertus, par Monſieur Eſprit, il y a un chapitre ſur la ſincerité, & un autre ſur la fidelité du ſecret. C'eſt dans le tome 1.

Monſieur l'Abbé de Bellegarde, dans ſes Réfléxions ſur la politeſſe des mœurs, a auſſi un aſſez ample traité ſur la Sincerité, & traite poliment ce ſujet.

Le Pere Heliodore de Paris, Capucin, dans les Diſcours ſur les plaiſirs, diſcours neuviéme de la Converſation, parle de la Sincerité & du Menſonge.

Marchantius, *in Horto Paſtorum, tract. 4. ſect. 16.* parle du Menſonge.

Le Pere Theolophile Renauſt, *in Theologia moralis tom. 2. de virtutibus. l. 4. ſect. 11. c. 15.* parle de la ſincerité & de la ſimplicité chrêtienne.

Raynerius de Piſis, a un titre où il traite de la fidelité; un autre où il eſt parlé de la fraude & de la fourberie, & un autre du menſonge.

Drexellius, *in Phaëtonte*, c. 35. 36. 37.

Livre intitulé, Guerre aux vices, 26. combat contre le menſonge. Prédicateurs recens.

Matthias Faber, *conc. 5. in dom. 7. poſt. Pent.*

Le même, *conc. 6. in dom. 8. poſt. Pent.*

Eſſais de Sermons pour la Dominicale, tome ſecond, ſecond deſſein ſur le 14. Dimanche après la Pentecôte.

Monſieur Maimbourg, tome 2. ſermon pour le prémier Mardy de Carême, de la bonne foi qu'il faut apporter dans toutes les ſortes d'affaires que l'on traite.

Les Sermons reformez du Pere le Jeune, tome 5. ſermon quatriéme du menſonge.

Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrêtienne, tome 3. des ſujets particuliers, ſeptiéme ſermon, de la bonne foi & de la ſincerité.

Le même Autheur, pour le Vendredy de la cinquiéme ſemaine du Carême, a un ſermon ſur la fauſſe prudence.

Le Pere Loüis de Grénade, dans ſes Lieux Communs. *titul. Veritas.* Ceux qui ont fait des recüeils ſur ce ſujet.

Buſæus, *in viridario titul. Simplicitas.*

Le même, *titul. Mendacium, in panario.*

Peraldus, *de Peccato mendacii.*

Labatha, *titul. Mendacium.*

Summa Pradicantium. tit. Mendacium.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Scio, dixit Deus ad Abraham, quod in ſimplicitate feceris, & ideo cuſtodivi te, ne peccares in me. Geneſ. 20.

Scio, Deus meus, quod probes corda, & ſimplicitatem diligas, unde & ego in ſimplicitate cordis mei, lætus obtuli univerſa. 1. Paralip.

Erat vir ille ſimplex & rectus. Jobi 1.

Ipſe (Deus) novit decipientem, & eum qui decipitur. Jobi 12.

Deus non projiciet ſimplicem, nec porriget manum malignis. Job. 8.

Non mentiemini, nec decipiat unuſquiſque proximum ſuum. Levit. 19.

Filii hominum, uſquequo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium? Pſalm. 4.

Perdes omnes qui loquuntur mendacium. Pſalm. 5.

Labia doloſa in corde & corde locuti ſunt. Pſalm. 11.

Diminutæ ſunt veritates à filiis hominum, vana locuti ſunt unuſquiſque ad proximum ſuum. Ibidem.

Impii in circuitu ambulant. Ibidem.

Salvos facit rectos corde. Pſal. 7.

Abominatio Domini eſt omnis illuſor. Proverb. 7.

Cum ſimplicibus ſermocinatio ejus. Proverb. 3.

Abominabile Domino cor pravum, & voluntas ejus in eis qui ſimpliciter ambulant Ibidem.

Spiritus Sanctus diſciplinæ effugiet fictum. Sapient. 1.

In ſimplicitate cordis quærite Dominum. Ibidem.

Qui ambulat ſimpliciter, ambulat confidenter. Prov. 10.

Qui ambulat ſimpliciter, ſalvus erit: qui perverſis graditur viis concidet. Ibidem. 28.

Pondus & pondus, menſura & menſura, utrumque abominabile eſt apud Deum. Proverb. 20.

JE ſçai, dit Dieu à Abraham, que vous l'avez fait avec un cœur ſimple; c'eſt pour cela que je vous ai préſervé, afin que vous ne péchiez point contre moy.

Je ſçai, mon Dieu, que c'eſt vous qui ſondez les cœurs, & que vous aimez la ſimplicité; c'eſt pourquoy je vous ai auſſi offert toutes ces choſes dans la ſimplicité de mon cœur.

Cet homme étoit ſimple & droit de cœur.

Dieu connoit celui qui trompe, & celui qui eſt trompé.

Dieu ne rejettera point celui qui eſt ſimple, comme il ne tendra point la main aux méchans.

Vous ne mentirez point, & nul ne trompera ſon prochain.

Juſqu'à quand, ô enfans des hommes, aurez-vous le cœur appeſanti? pourquoy aimez vous la vanité.

Vous perdrez toutes les perſonnes qui proferent le menſonge.

Leurs lévres ſont pleines de tromperie, & ils parlent avec un cœur double.

Les vetitez ont été toutes alterées par les enfans des hommes; chacun ne parle & ne s'entretient avec ſon prochain que de choſes vaines.

Les impies marchent en tournant ſans ceſſe.

Dieu ſauve ceux qui ont le cœur droit.

Tous les trompeurs ſont en abomination au Seigneur.

Le Seigneur communique ſes ſecrets aux perſonnes ſimples.

Le Seigneur a en abomination le cœur corrompu; il met ſon affection en ceux qui marchent ſimplement.

Le Saint-Eſprit, qui eſt le maître de la ſcience, fuit le déguiſement.

Cherchez le Seigneur avec un cœur ſimple.

Celui qui marche ſimplement, marche en aſſûrance.

Celui qui va ſimplement ſera ſauvé; celui qui marche par des voyes corrompuës, tombera ſans reſſource.

Le double poids & la double meſure ſont abominables devant Dieu.

Rectis corde lætitia. Pſal. 96.

La joye eſt pour ceux qui ont le cœur droit & ſincere.

Quam bonus Iſraël Deus ; his qui recto ſunt corde. Pſalm. 72.

Que Dieu eſt bon, ô Iſraël, à ceux qui ont le cœur droit.

Domine quis habitabit in tabernaculo tuo, qui loquitur veritatem in corde ſuo, qui non egit dolum in linguâ ſuâ. Pſalm. 14.

Qui demeurera, Seigneur, dans vôtre Tabernacle ?.. Celui qui parle ſelon la vérité, qui eſt dans ſon cœur, qui n'a point uſé de tromperie dans ſes paroles.

Qui nititur mendaciis paſcit ventos. Prov. 10.

Celui qui s'appuye ſur des menſonges, ſe repaît de vents.

Malus obedit linguæ iniquæ, & fallax obtemperat linguis mendacibus. Prov. 17.

Le méchant obéït à la langue injuſte ; & le trompeur écoute les levres menteuſes.

Vanitatem & verba mendacia longe fac à me. Prov. 30.

Eloignez de moy la vanité & les paroles de menſonge.

Os quod mentitur, occidit animam. Sap. 1.

La bouche qui ment, tüe l'ame.

Sex ſunt quæ odit Dominus, proferentem mendacia, teſtem fallacem. Proverb. 6.

Il y a ſix choſes que le Seigneur hait, celui qui profere des menſonges, & un témoin trompeur.

Abominatio eſt Domino labia mendacia. Prov. 12.

Les levres trompeuſes ſont en abomination au Seigneur.

Verbum mendax juſtus deteſtabitur. Prov. 13.

Le juſte déteſtera la parole de menſonge.

Teſtis falſus non erit impunitus, & qui mendacia loquitur, non effugiet. Prov. 19.

Le faux témoin ne demeurera pas impuni, & celui qui dit des menſonges perira.

Dolos tota die meditabantur. Pſal. 37.

Ils ne penſoient qu'à des tromperies durant tout le jour.

Vir fidelis multum laudabitur. Prov. 20.

L'homme fidele ſera comblé de benedictions & de loüanges.

Non inveniet fraudulentus lucrum. Prov. 12.

Le trompeur ne joüira pas du bien qu'il cherche.

Simplicitas juſtorum diriget eos, & ſupplantatio perversorum vaſtabit illos. Prov. 11.

La ſimplicité des juſtes les conduira heureuſement ; les tromperies des méchans ſeront leur propre ruïne.

Meliora ſunt vulnera diligentis, quàm fraudulenta oſcula odientis. Prov. 27.

Les bleſſures que fait celui qui aime, valent mieux que les baiſers trompeurs de celui qui haït.

Cor machinans cogitationes peſſimas. Proverb. 6.

Un cœur qui forme de noirs deſſeins.

Qui fodit foveam incidet in eam, & qui volvit lapidem revolvetur ad eum. Prov. 26.

Celui qui creuſe la foſſe, tombera dedans, & la pierre retombera ſur celui qui l'aura roulée.

Qui decipit juſtos in viâ malâ, in interitu ſuo corruet, & ſimplices poſſidebunt bona ejus. Prov. 28.

Celui qui ſéduit les juſtes en les pouſſant dans une mauvaiſe voye, tombera lui-même dans la foſſe qu'il a creuſée, & les ſimples poſſederont ſes biens.

Potior fur quam aſſiduitas viri mendacis, perditionem autem ambo hæreditabunt. Eccli. 20.

Un voleur vaut mieux qu'un homme qui ment ſans ceſſe ; la perdition ſera le partage de l'un & de l'autre.

Mores hominum mendacium ſine honore, & confuſio illorum cum ipſis, ſine intermiſſione. Ibidem.

La vie des menteurs eſt une vie ſans honneur ; & leur confuſion les accompagne toûjours.

Opprobrium nequam in homine mendacium. Ibidem.

Le menſonge eſt dans un homme une tache honteuſe.

Væ duplici corde & labiis ſceleſtis. Eccli. 2.

Malheur aux cœurs doubles, aux levres corrompües.

Pro animâ tuâ ne confundaris dicere verum. Eccli. 4.

Ne rougiſſez point de dire la vérité, lors qu'il s'agit de vôtre ame.

Ante omnia verbum verax præcedat te. Eccli. 37.

Que la parole de vérité précede toutes vos œuvres.

Noli velle mentiri omne mendacium; assiduitas enim illius non est bona. Eccli. 7.

Donnez-vous de garde de commettre aucun menſonge ; car l'accoutumance de mentir n'eſt pas bonne.

Noli arare mendacium adversus fratrem tuum; neque in amicum similiter facias. Ibidem.

Ne travaillez point à inventer des menſonges contre vôtre frere, & n'en inventez point non plus contre vôtre ami.

Amico fideli nulla est comparatio; & non est digna ponderatio auri & argenti contra bonitatem fidei illius. Eccli. 6.

Rien n'eſt comparable à l'ami fidele ; & l'or & l'argent ne meritent pas d'être mis en balance avec la ſincerité de ſa foy.

Omnis peccator probatur in duplici linguâ. Eccli. 5.

Tout pécheur ſe fait connoître par la duplicité de ſa langue.

Posuimus mendacium spem nostram, & mendacio protecti sumus. Iſaiæ. 28.

Nous avons établi nôtre confiance dans le menſonge, & le menſonge nous a protegez.

Docuerunt linguam loqui mendacium. Jerem. 9.

Ils ont inſtruit leur langue a debiter le menſonge.

Maledictus dolosus. Malach. 1.

Malheur à l'homme trompeur.

Imminuamus mensuras, & augeamus siclum, & supponamus stateras dolosas. Amos. 8.

Afin que nous vendions à fauſſes meſures, & que nous peſions dans de fauſſes balances.

Sit sermo vester est, est, non, non : quod autem in his abundantius est, à malo est. Matth. 5.

Vous vous exprimerez ainſi ; oüy, cela eſt ; non, cela n'eſt pas ; car ce qui ſe dit de plus, vient d'un mauvais principe.

Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum. Matth. 18.

Si vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux.

Confiteor tibi Pater, quia abscondisti hæc à sapientibus, & revelasti ea parvulis. Matth. 11.

Je vous benis, mon Pere, de ce que vous avez caché ces choſes aux ſçavans & aux ſages, & que vous les avez revelées aux petits.

Ecce verè Israëlita in quo dolus non est. Joann. 1.

Voicy un véritable Iſraelite, en qui il n'y a nul artifice.

Ille (dæmon) homicida erat ab initio, & in veritate non stetit, quia non est veritas in eo, & cum mendacium loquitur, ex propriis loquitur, quia mendax est, & pater ejus. Joannis 8.

Dés le commencement le demon fut homicide, & il ne maintint pas dans la vérité : auſſi n'y a-t-il point de vérité en lui ; lorſqu'il ment, c'eſt de ſon propre fond ; qu'il parle : car il eſt menteur, & pere du menſonge.

Volo vos sapientes esse in bono, & simplices in malo. Ad Roman. 16.

Ce que je veux de vous, c'eſt que vous ſoyez ſages pour le bien, & ſimples pour le mal.

Malitiâ parvuli estote. 1. Ad Corinth. 14.

Soyez enfans en ce qui regarde la malice.

Deponentes mendacium loquimini veritatem unusquisque cum proximo suo, quoniam sumus invicem membra. Ad Epheſ. 4.

Quittant le menſonge, parlez tous avec vôtre prochain le langage de la vérité, parce que nous ſommes membres les uns des autres.

Obedite dominis carnalibus in simplicitate cordis vestri. Ad Epheſ. 6.

Obeïſſez en la ſimplicité de vôtre cœur à vos maîtres ſelon la chair.

Gloria nostra hæc est testimonium conscientiæ nostræ, quod in simplicitate cordis, & non in sapientiâ carnali conversati sumus. 2. Ad Corinth. 1.

Ce qui fait nôtre gloire, c'eſt le témoignage de nôtre conſcience, ſur ce que nous nous ſommes comportez dans le monde avec un cœur ſimple & ſincere devant Dieu, non ſelon la prudence de la chair.

Ne quis circumveniat in negotio fratrem suum. Ad Theſſalon. 4.

Que perſonne n'uſe de ſupercherie à l'égard de ſon frere en quelque affaire que ce ſoit.

Non fraudantes, sed in omnibus bonam fidem ostendentes. Ad Titum. 2.

Ne faiſant point de tort, mais donnant en toute occaſion des preuves d'une fidelité parfaite.

Hæc oro ut sitis sinceri, & sine offensâ in diem Christi. Ad Philipp. 2.

Que vôtre conduite ſoit pure & innocente, juſqu'au jour de JESUS-CHRIST.

Vir duplex anime. Jacob. 1.

L'homme qui eſt animé de deux ſortes d'eſprits.

Deponentes omnem malitiam, & omnem dolum, & ſimulationes, ſicut modo geniti infantes, rationabiles ſine dolo lac concupiſcite. 1. Petri, c. 2.

Vous défaiſant de toute méchanceté, & de tout artifice, des déguiſemens, des jalouſies, comme des enfans qui viennent de naître, ayez de l'ardeur pour le lait pur de la ſageſſe.

Qui peccatum non fecit, nec inventus eſt dolus in ore ejus. Ibidem.

Jesus-Christ qui n'a point commis de peché, & dans la bouche duquel il ne s'eſt trouvé rien de faux.

In ore eorum non inventum eſt mendacium, ſine macula enim ſunt. In Apocal. 14.

Il n'eſt point ſorti de menſonge de leur bouche, auſſi ſe trouvent-ils ſans tache.

Omnibus mendacibus pars erit in ſtagno ardenti igne & ſulphure quod eſt mors ſecunda. Apocalyp. 21.

Pour tous les gens de mauvaiſe foy, leur partage ſera dans l'étang de ſoulphre enflammé, & c'eſt la ſeconde mort.

Virum fidelem quis inveniet? Proverb. 20.

Où trouvera-on un homme fidele?

Profert mendacia verſipellis. Proverb. 14.

Celui qui eſt double, publie des menſonges.

Vir verſutus odioſus erit. Idem.

L'homme diſſimolé ſe rendra odieux.

Heme qui blandis fictisque ſermonibus loquitur amico ſuo, rete expandit greſſibus ejus. Prov. 19.

Celui qui tient à ſon ami un langage flateur & déguiſé, tend un filet à ſes pieds.

Proferentem mendacia odit Dominus. Prov. 6.

Dieu haït celui qui profere des menſonges.

Qui fideliter agunt placent Domino. Prov. 12.

Ceux qui agiſſent ſincerement ſont agréables à Dieu.

Verba oris ejus iniquitas & dolus aſtitit omni via non bona. Pſalm. 35.

Les paroles de ſa bouche ne ſont qu'iniquité & tromperie; il s'eſt arrêté dans toutes les voyes qui n'étoient pas bonnes.

In laqueo iſto quem abſconderunt, comprehenſus eſt pes eorum. Pſalm. 9.

Leur pied a été pris dans le même piege qu'ils avoient rendu en ſecret.

Lacum aperuit & effodit eum, & incidit in foveam quam fecit. Pſal. 7.

Il a ouvert une foſſe & l'a creuſée; il eſt tombé dans la même fauſſe qu'il avoit faite.

Qui ſtatuit lapidem proximo, offendet in eo, & qui laqueum alii ponit, peribit in illo. Eccli. 27.

Celui qui met une pierre dans le chemin pour y faire tomber ſon prochain, s'y heurtera, & celui qui tend un filet à un autre, s'y prendra lui-même.

Inquire tibi aliquem fidelem virum qui eat tecum. Tob. 5.

Cherchez un homme fidele qui puiſſe aller avec vous.

In ore ſuo pacem cum amico ſuo loquitur, & occultè ponit ei inſidias, numquid ſuper his non viſitabo, dicit Dominus, aut in gentem hujuſmodi non ulciſcetur anima mea. Jerem. c. 9.

Il a la paix dans la bouche en parlant avec ſon ami, & en même temps il lui tend un piege en ſecret; ne puniray-je point ces excès, dit le Seigneur, & ne me vengeray-je point d'une nation ſi criminelle?

Exemples de l'Ancien Teſtament.

Les exemples que l'Ecriture nous fournit, ſoit ſur la fidelité & la bonne foy, ſoit ſur la perfidie & le manquement de ſincerité, ſont en ſi grand nombre, qu'on ne peut en faire un juſte détail; voicy ſeulement quelques-uns des principaux & des plus marquez.

Nous avons un bel exemple d'une grande droiture & d'une rare fidelité dans la perſonne de Joſué à l'égard des Gabaonites. Le fait eſt rapporté aſſez au long au chapitre neuviéme du livre de Joſué; & voicy comme ſaint Ambroiſe en a

Fidelité de Joſué à garder ſa paro-

le aux Gabaonites.

fait la peinture. Toute la terre étoit remplie du bruit qu'avoit fait le miracle du paſſage de la mer rouge, qui s'étoit retirée ſous les pieds des Iſraëlites, & toutes les autres merveilles que Dieu avoit faites en faveur de ce peuple, épouventerent les Gabaonites, leſquels craignant de tomber entre les mains des Iſraëlites, vinrent trouver Joſué, & ſe ſervirent de beaucoup d'artifices pour ſe le rendre favorable. Ils feignirent d'être d'un païs fort éloigné, & afin qu'on crût qu'ils avoient fait un long trajet, ils déchirerent leurs ſouliers & leurs habits, pour faire croire qu'ils s'étoient uſez durant le voyage. Pour concluſion, ils dirent que le déſir de la paix, & de contracter une amitié avec les Iſraëlites, les avoit expoſez à tant de fatigues, & prierent Joſué avec beaucoup d'empreſſement de leur accorder ce qu'ils demandoient. Joſué ne s'apperçut point de la tromperie, parce qu'il n'avoit encore nulle connoiſſance du païs, ni des habitans; il les crût de bonne foy ſur leur parole, & ne prit nulle précaution, parce qu'il ne s'en deffioit point, & leur accorda tout ce qu'ils voulurent. Il reconnut bien-tôt leur mauvaiſe foi; mais il ne voulut pas pour cela rompre la paix, parce qu'il avoit donné ſa parole. En blâmant la perfidie des autres il ne voulut pas qu'on lui pût reprocher d'avoir manqué de probité.

La perfidie & les intrigues d'Abſalom.

Il n'eſt pas néceſſaire de rapporter icy l'extrême paſſion qu'avoit Abſalom de regner, laquelle porta enfin ce fils denaturé à attenter ſur la vie de David, le meilleur de tous les peres, & le plus ſaint de tous les Rois. Ce qui fait à nôtre ſujet, c'eſt qu'avant de faire éclater ſa rebellion, & en venir à une guerre ouverte, il tenta la fidelité des ſujets de ſon pere, par des careſſes & des artifices, qui font aſſez connoître, qu'il étoit d'un naturel auſſi fourbe & ruſé que cruel: Car pour réüſſir dans ſon deſſein ambitieux, il s'abaiſſoit au-deſſous de ſon rang, par une baſſe complaiſance, qu'il témoignoit avoir pour le peuple. Il ſe levoit de grand matin, & ſe tenoit à la porte du Roy; il alloit même au devant de ceux qui venoient demander juſtice à David; il les abordoit avec des maniéres & des paroles careſſantes. De quel païs êtes-vous, demandoit-il un jour à un homme qui venoit pour des affaires? Je ſuis Iſraëlite, répondit cet homme, & le plus devoüé de tous vos ſerviteurs. En vérité, repartit Abſalom, je trouve que vos raiſons ſont bonnes; je ſuis fort fâché que mon pere n'a pas eu le ſoin de vous donner un juge; ſi j'étois nommé pour cela, je ferois juſtice à tout le monde, & l'on ſeroit content. Ces diſcours gagnoient le peuple, & l'attachoient au parti d'Abſalom. Il embraſſoit & baiſoit ceux qui ſe jettoient à ſes genoux par reſpect; & l'on ne peut exprimer combien toutes ces careſſes avoient d'empire ſur l'eſprit des peuples; de ſorte qu'Abſalom les ayant gagnez par ces artifices, il ſe revolta ouvertement contre ſon pere; mais le mauvais ſuccès, qu'eût Abſalom, prouve aſſez qu'il ne faut guere faire de fond ſur les cabales, les intrigues, & les artifices, & que tous les projets qui ſont fondez ſur les tromperies, & les déguiſemens, aboutiſſent à rien, & tournent ſouvent contre ceux qui en ſont les autheurs.

Un eſprit qui veut uſer d'artifice s'aveugle en voulant

Il n'y a point de ſi beau naturel, ni de ſi éminente vertu qui ne ſoit en danger de ſe corrompre, quand on veut venir à ſes fins par artifice. C'eſt ce que nous apprend l'exemple de David, cet homme ſelon le cœur de Dieu, l'eſprit le plus droit & le plus ſincere que les ſaintes Lettres nous préſentent.

Ce bon cœur ne ſe fût pas plûtôt débauché de ſa droiture ordinaire, par trois ou quatre traits de ſoupleſſe, qu'il fit au ſujet de Betſabée, qu'il tomba dans un profond aveuglement, qui dérégla toute ſa conduite; de maniére qu'il couroit à ſa perte, & ſe fût précipité dans un abîme de malheurs, ſi Dieu ne lui eût ouvert les yeux, & envoyé un rayon de ſa lumiére. Ce fût alors qu'il conçût une telle horreur de l'état où il ſe vit reduit, qu'il n'eût ni joye ni repos, qu'il n'eût recouvré ſa prémiére ſincerité, & repris ſa prémiére conduite. Ce fût à cette occaſion qu'il verſa tant de larmes, & qu'il demanda ſi ſouvent à Dieu, qu'il lui plût renouveller en lui l'eſprit droit, dont il l'avoit avantagé; *Spiritum rectum innova in viſceribus meis.* Et dès-lors ſa chûte lui ſervit à conſiderer le peu de ſincerité qu'il y a parmi les hommes, & à connoître que la plûpart des eſprits ſont corrompus. Ce qui le remplit d'un tel effroy, qu'il s'écria: Hé! Seigneur, ſauvez-moy, parce qu'il n'y a plus de vérité, ni de bonne foi parmi les hommes: *Salvum me fac Domine quoniam diminuta ſunt veritates à filiis hominum.*

tromper les autres.

Pſalm. 50.

Sédecias, Roy d'Iſraël, ayant donné ſa parole au Prince des Aſſyriens, de ne ſe départir de ſon alliance, ne laiſſa pas de ſe déclarer pour le Roy d'Egypte; mais il reçût auſſi la récompenſe que méritoit ſa perfidie: Car l'Ecriture rapporte que la neuviéme année du regne de ce Roy, Nabuchodonozor, Roy de Babylone, parut devant Jéruſalem avec toutes ſes troupes, & que la faim étant devenuë inſupportable, il ſe fit une ſédition dans la ville, dont Dieu diffeta la priſe juſqu'à la troiſiéme année, & voulut dompter le peuple par la longueur & l'incommodité d'un rude ſiége, afin qu'il livrât enfin ſon Roy entre les mains des barbares, auſquels il avoit manqué de foy, & violé la parole qu'il avoit donnée. Mais voyez comme Dieu ſe montre implacable envers ceux qui n'agiſſent pas de bonne foy; il permit la priſe de Jéruſalem, & les ennemis y étant entrez, après l'avoir pillée, y mirent le feu, l'embraſement ſe répandit en peu de temps par tout, & la maiſon royale ne fut pas même épargnée. Sédécias ne reçût pas un traitement plus favorable que Jéruſalem, la fuite ne le garantit pas de ſes ennemis: car ce Prince étant ſorti ſecretement par la porte du deſert, fut pourſuivi & pris par les Aſſyriens, qui le menerent à leur Roy. Il lui demanda raiſon de ſa perfidie, & après avoir fait mourir ſes enfans en ſa préſence, il lui fit crever les yeux & l'envoya à Babylone chargé de fers, afin que toutes les nations apprilſent par cet exemple, combien la perfidie eſt puniſſable.

Les malheurs arrivez au Roy Sédécias, furent la punition du manquement à ſa parole.

Le prémier fourbe & celui qui eſt à la tête de tous les autres, c'eſt le démon même, qui ſous la forme d'un ſerpent trompa nos prémiers peres, & leur perſuada de violer le commandement du Seigneur; & c'eſt de-là qu'il eſt appellé le pere du menſonge, & ceux qui l'imitent, ſont nommez dans l'Ecriture, ſes enfans.

On voit au ch. 29. de la Geneſe, la mauvaiſe foi de Laban envers Jacob, & la maniere dont il le trompa, en ſubſtituant Lia en la place de Rachel, qu'il lui avoit promis de lui donner en mariage. Au ch. 34. du même livre ſaint, on lit la ruſe dont ſe ſervirent les enfans de Jacob, Simeon & Levi, pour venger l'outrage que Sichem & ſon pere avoient fait à leur ſœur. Dans l'Exode ſont rapportez les artifices que Pharaon mit en uſage pour opprimer le peuple d'Iſraël, & comme il manqua de parole à Moïſe & à Aaron, qui lui parlerent

Exemples & punitions de ceux qui ont uſé de fraude ou d'artifice, pour perdre leurs ennemis.

de la part de Dieu : au premier Livre des Rois, on voit comme Saül mit tout en œuvre pour perdre David. Au ſecond Livre, de la crüelle trahiſon de Joab, qui aſſaſſina Amaſa en l'embraſſant en ſigne d'amitié. Au livre d'Eſther, ce que le ſuperbe Aman fit pour perdre Mardochée, & avec lui toute la nation des Juifs. Ces exemples & quantité d'autres ſont connus ; mais on ne connoît pas moins les châtimens dont Dieu a punis ces perfidies, & ces manquemens de parole, que Dieu ne laiſſe guere impunis.

La ſincérité & ſimplicité des Patriarches, & autres grands hommes de l'Ancienne Loi.

On peut voir une parfaite image de la bonne foy & de la ſincerité dans les anciens Patriarches, & dans quelques autres grands hommes de l'Ancien Teſtament : car on remarque dans leurs actions, dans leurs paroles, dans leurs voyages, dans leur vie, & dans leur mort, je ne ſçai quoi de ſimple, & éloigné de tout artifice, qui les rend reſpectables. Auſſi l'Ecriture en fait-elle ſouvent l'éloge, & nous les propoſe pour modeles. De ce caractere ſont, Abel, Noé, Abraham, Iſaac, Jacob. Job s'eſt ſignalé en cette vertu ; puiſque l'Ecriture lui donne le nom d'homme ſimple, c'eſt-à-dire, d'homme droit, ſincere, fidele à Dieu. Le Saint-Eſprit nous en donne un admirable exemple dans toute la vie du ſaint homme Tobie, & dans les inſtructions qu'il donna à ſon fils, où l'on peut reconnoître toute l'innocence, & toute la ſimplicité d'une ame droite, pure & ſincere.

Le refus que le ſaint vieillard Eléazar fit d'uſer de feinriſe & de diſſimulation pour ſauver ſa vie.

Nous pouvons apprendre de l'exemple du ſaint vieillard Eléazar, combien il eſt honteux, & indigne d'un homme de bien, de manquer de ſincerité, & d'uſer d'artifice, quand il s'agit d'obſerver la Loi de Dieu, ou de rendre témoignage de ſa Religion. Ce ſaint homme d'un âge vénérable, étant preſſé de violer la Loi, ou du moins de trouver bon, qu'il lui fut ſervi des viandes, dont il lui étoit permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il n'avoit pas rejetté celles qui étoient défenduës, & qui paſſoient pour prophanes ; Que répondit ce grand courage ? il eſt indigne de l'âge où nous ſommes, d'uſer de cet artifice, qui deviendroit un ſujet de ſcandale à pluſieurs, qui ſeroient trompez par nôtre exemple. Cette feinte n'eſt digne d'aucun âge, puiſque tous les hommes, de quelque âge qu'ils puiſſent être, ſont obligez de donner aux autres l'exemple d'une foi ſincere, & d'une piété ſans déguiſement.

La fidélité du ſaint Patriarche Joſeph.

Le ſaint Patriarche Joſeph, dont la vie a été un modéle de toutes les vertus, d'innocence, de patience, de charité, de réſignation à la divine Providence, peut encore ſervir d'exemple d'une fidelité qui a été admirée de tous les ſiécles : Il fut réduit, comme l'on ſçait, par la trahiſon de ſes freres à une honteuſe ſervitude, pendant laquelle il obéït toûjours avec beaucoup de reſpect & d'humilité au maître qui l'avoit acheté ; mais il marqua ſa fidelité par la réponſe, qu'il fit à ſon impudique maîtreſſe, lors qu'elle le tenta, & mit ſa vertu à une épreuve ſi dangereuſe : Mon maître ſe fie à moi de tout, lui diſoit-il ; à peine ſçait il le bien qu'il a ; j'en ſuis le diſpenſateur abſolu ; j'ai un plein pouvoir de diſpoſer de tout, à la reſerve de vôtre perſonne ; comment pourrois-je commettre une ſi grande lâcheté, en m'expoſant à la diſgrace de Dieu, & de mon maître.

Exemples du Nouveau Teſtament.

JESUS-CHRIST non-ſeulement entant que Dieu eſt la Vérité eſſentielle, comme il dit lui-même: *Ego ſum via, veritas & vita*; mais encore entant qu'Homme-Dieu, il ne pouvoit dire autre choſe que la vérité; toutes ſes actions étoient droites, & tendoient à Dieu; toute ſa conduite étoit ſans déguiſement, ſincere, & ſans aucune duplicité, comme dit ſaint Pierre: *Qui peccatum non fecit, nec inventus eſt dolus in ore ejus.* Auſſi n'y a-t'il point de vertu qu'il ait plus ſouvent recommandée dans ſa nouvelle loy, comme il n'y en a point qu'il ait plus ſouvent pratiquée, ni qui ſoit marquée en plus de différentes maniéres. Il ordonne à ſes Apôtres d'être ſimples comme des colombes; il nous aſſûre que ſi nous ne devenons comme des enfans, c'eſt-à-dire, ſimples, innocens, ſans détours, & ſans artifice comme des enfans, nous n'entrerons jamais dans le royaume de Dieu; & enfin l'adoration de Dieu en eſprit & en vérité, qui fait l'eſſence de ſa réligion, n'eſt autre choſe que la ſimplicité évangelique, qui nous fait marcher avec un cœur pur & droit dans les voyes de Dieu, & dans l'obſervation de ſes Commandemens.

La ſincerité & la ſimplicité a été un des caracteres du Verbe Incarné. *Joan.* 14. *1. Petri.* 2.

Le Sauveur du monde a choiſi des hommes groſſiers, ſans étude & ſans politeſſe pour ſes Apôtres, afin que la grace trouvât dans leur groſſiereté peu propre au déguiſement, plus de diſpoſition à la ſimplicité de l'Evangile, qu'il vouloit publier par leur miniſtere; & comme ils devoient être les modeles de tous les Chrétiens, il falloit qu'ils fuſſent reconnoiſſables par la ſimplicité, qui eſt le principal caractere de la Religion qu'ils devoient prêcher. Ce n'eſt pas, que les genies les plus élevez, & les eſprits les plus délicats ne puiſſent joindre la ſimplicité chrêtienne avec l'élévation & la politeſſe de l'eſprit, comme l'ont fait les Cypriens, les Ambroiſes, les Auguſtins, les Jerômes, & les autres oracles de l'Egliſe, dans les eſprits deſquels la Religion eſt également ſimple & majeſtueuſe: Mais il falloit que les Apôtres, ces prémiers fondateurs de la Religion Chrêtienne; ces prémiéres pierres de l'édifice, immédiatement poſées ſur la pierre angulaire JESUS-CHRIST, euſſent un rapport plus viſible avec la ſimplicité de leur divin Maître.

La ſimplicité des Apôtres.

On peut regarder le commencement du Chriſtianiſme, comme le renouvellement de prémier âge du monde, qui y a rétabli la fidelité, la ſincerité, & la bonne foi; ces bonnes qualitez reluiſoient ſi fort dans les mœurs des prémiers Chrêtiens, que dans le portrait que Pline ſecond en fait à l'Empereur Trajan, il marque la fidelité, comme une vertu qui les rendoit reconnoiſſables: Leur vie, dit-il, eſt tres innocente; ils s'aequitent de toutes leurs promeſſes, & rendent fidelement les dépots qu'on leur a confiez. Mais ſaint Luc en fait une peinture plus achevée, lors qu'il dit, qu'ils n'avoient qu'un cœur & qu'une ame; qu'ils vivoient comme des freres qui compoſent la même famille; que tous leurs biens étoient communs, & qu'ils étoient diſtribuez ſelon les beſoins de chacun; qu'ils s'aſſembloient pour chanter en corps les loüanges de Dieu, & qu'ils prenoient leurs repas dans la ſimplicité du cœur, avec une joye ſainte & modeſte.

La fidelité & ſimplicité des prémiers Chrêtiens. *Plinius ſecundus lib.* 10. *Epiſt.* *Epiſt.* 97.

Nous avons auſſi dans le Nouveau Teſtament des exemples de duplicité, de Exemples de

Fourberies & de duplicité.

ſoupleſſe, & de fourberie. La feinte & la diſſimulation d'Hérode l'Aſcalonite, ſera en horreur à tous les ſiécles, lorſque pour cacher le deſſein exécrable qu'il avoit de faire mourir le Meſſie, dont les Rois Mages avertis & conduits par une nouvelle étoile, lui avoient annoncé la naiſſance; il les envoya le reconnoître, en les aſsûrant qu'il iroit lui-même rendre ſes hommages à ce Roy nouveau né, après qu'ils auroient decouvert, & lui auroient fait ſçavoir le lieu de ſa naiſſance.

Le ſecond Hérode appellé le Tetrarque, & ſucceſſeur du premier dans une partie de ſes états, fut auſſi un eſprit fourbe, que le Fils de Dieu déſigna par le nom de renard, pour marquer ſa fineſſe & ſa duplicité; & bien loin que le Fils de Dieu voulut faire des miracles en ſa conſidération, quand il fut conduit devant ce Prince, pour être jugé, il ne daigna pas ſeulement lui dire une parole. Je ne parle point icy de la perfidie & de la trahiſon de Judas, qui regarde un autre ſujet.

L'exemple d'Ananias & de Saphira.

La punition la plus viſible que Dieu ait exercée envers ceux qui manquent de ſincerité, & qui uſent de fourberie, fut celle d'Ananias & de Saphira, dont il eſt parlé aux Actes des Apôtres. Ils avoient vendu leur champ, & n'avoient apporté qu'une partie du prix aux Apôtres contre la promeſſe qu'ils avoient faite de l'apporter tout entier. Leur mauvaiſe foi leur couta la vie. Ils étoient les maîtres de leur argent qu'ils pouvoient garder ſans injuſtice; mais parce qu'ils ne dirent pas les choſes comme elles étoient, on ne leur ſçût aucun gré du preſent qu'ils firent, & ils furent punis de leur tromperie.

APPLICATION.

La vérité & la ſincerité qui doit être dans toutes les paroles d'un Chrêtien.

Ante omnia verbum verax precedat te. Eccli. 37. Ayez un ſoin particulier de dire la vérité: que les paroles veritables vous precedent; c'eſt-à-dire, accoûtumez-vous tellement à dire la vérité, que tous ceux qui vous verront ſe tiennent aſsûrez avant que vous parliez, que vous ne direz rien que de véritable. Que cette parole ſoit dans l'eſprit de ceux qui vous voyent, avant qu'elle ſoit ſur vôtre langue; que leur propre eſprit leur apprenne, que vous allez dire la vérité, avant qu'elle ſorte de vôtre bouche: que vôtre probité, & qu'on ait autant de confiance en vos actions, qu'aux ſermens les plus ſaints.

Comme Dieu hait la diſſimulation & la fourberie.

Va duplici corde. Eccli. 2. Malheur à ceux qui ont le cœur double. Les fineſſes, les detours, les fourberies & tous ces lâches artifices forment ces deux cœurs que le Saint-Eſprit attribüe aux perſonnes diſſimulées: car, par exemple, un homme ſouverainement ambitieux, paroît avoir deux cœurs; l'un, où il enferme le plan de la fortune qu'il veut faire, & dont tous les ſentimens ne ſont occupez que de ce qui le regarde; & ce cœur eſt caché, crüel, implacable, inceſſamment agité de mille troubles ſecrets; l'autre eſt ouvert, ſincere, doux, paiſible, humble, & toûjours diſpoſé à ſervir les autres; & c'eſt celui-cy qui gouverne la langue, & toutes les actions extérieures, pour impoſer aux yeux, & gagner créance, & tromper ſans qu'on s'en défie.

Donec ſupereſt halitus in me, non loquentur labia mea iniquitatem, nec lingua mea mendacium. Job. 27. Tant que j'aurai un ſouffle de vie, mes lévres ne prononceront rien d'injuſte, & ma langue ne dira point de menſonge. Saint Grégoire conclut de ces paroles, que tout menſonge eſt iniquité, & que toute iniquité eſt menſonge; parce que la vérité n'eſt autre que l'équité & la juſtice. Ainſi on ne peut s'éloigner de l'une, ſans s'éloigner en même temps de l'autre; Mais dans ce même endroit de l'Ecriture on met une grande différence, entre mentir & mediter un menſonge. On ment quelque fois plus par précipitation que par malice, & alors la faute en eſt plus legere, que quand on ment à deſſein, & de propos déliberé. Mais quelque différence qu'il y ait entre ces menſonges, jamais celui qui a un amour ſincere pour la vérité, ne rombera ni dans les uns, ni dans les autres.

Comme tout menſonge eſt un crime & une iniquité.

Redemiſti nos Domine Deus veritatis. Pſalm. 30. David appelle le Sauveur par un eſprit prophetique, le Dieu de Vérité; il ſe dit lui-même la ſouveraine Vérité; & ſaint Jean appelle l'Eſprit de JESUS-CHRIST, l'Eſprit de Vérité. Pourquoy toutes ces glorieuſes qualitez? pourquoy ces titres ſi éclatans & ſi magnifiques? Ce n'eſt pas aſſez de dire qu'il eſt nôtre Dieu; il faut ajoûter qu'il eſt un Dieu de Vérité, afin de nous la faire aimer, & de nous faire éviter toutes ſortes de menſonges, qui ſont proprement l'ouvrage du demon. Or ſi JESUS-CHRIST eſt le Dieu de Vérité, le demon eſt, pour ainſi dire, le dieu de menſonge; c'eſt lui qui l'a le prémier inventé, & qui en eſt le prémier autheur. Qu'eſt-ce que l'héréſie; qu'eſt ce que l'idolâtrie; qu'eſt-ce que l'impiété? Tous ces crimes ſont des menſonges, & tous ces menſonges ſont les ouvrages du démon.

Pourquoy Dieu s'appelle le Dieu de vérité.

Non plus ſapere quàm oportet ſapere, ſed ſapere ad mediocritatem.. Ad Roman. 12. L'Apôtre ſaint Paul nous fait bien entendre ce que c'eſt que la ſimplicité évangelique, lors qu'il défend d'être plus ſage qu'il ne faut: Car comme le Fils de Dieu a établi la Religion par le ſcandale & la folie de la croix, par laquelle il a renverſé toutes les loix de la prudence humaine, il veut que ſes Diſciples ayent en horreur la prudence de la chair qu'il réprouve, & tout ce qui tient de l'eſprit, & des maniéres du monde, qu'il a ſi ſouvent frappé de malédiction. Rien n'eſt ſi oppoſé à la ſimplicité évangelique, que cette ſageſſe qu'affectent les grands politiques, les eſprits forts, qui regardent comme une folie, la façon d'agir ſimple des perſonnes de vertu; Ce ſont ceux-là, dont Dieu parle, lorſqu'il dit: *Perdam ſapientiam ſapientum, & prudentiam prudentum reprobabo.* 1. *ad Cor.* 1.

Ce que c'eſt que ſimplicité, & en quoy elle conſiſte.

Paraverunt ſagittas ſuas in pharetra ut ſagittent in obſcuris. Pſalm. 10. Ces hommes ruſez, dit le Prophete, ont toûjours des fleches toutes prêtes pour les tirer dans l'obſcurité, c'eſt-à-dire, que comme la vérité aime à ſe faire voir & à paroître, les fourberies tout au contraire, les ruſes, les déguiſemens, le menſonge cherchent les tenebres, & fuyent le jour. C'eſt dans l'obſcurité qu'ils ſe forgent; on prend ſes meſures en ſecret; on n'oſe découvrir ſes deſſeins à perſonne, & on n'apprehende rien tant, que de voir que la vérité éclate enfin & ſe découvre, & les myſteres d'iniquité que les fourbes cachent à la faveur de la nuit, ne voyent le jour, & ne viennent enfin à ſe développer.

Le menſonge & la fourberie cherchent à ſe cacher.

Celui qui tend des pieges aux autres, y eſt ſouvent pris le premier.

Mentita eſt iniquitas ſibi. Pſalm. 26. Ces paroles veulent dire, ſelon l'interprétation de quelques-uns, que celui qui agit par fineſſe & par fraude, ſe trompe lui-même, & procure ſa ruine propre, en voulant nuire au prochain; parce que ſouvent il tombe dans le piege qu'il lui a tendu, & de plus, parce qu'il eſt coupable de tous les maux que cauſent ſes fourberies & ſes artifices, de ſorte que tout retombe ſur lui, & lui eſt imputé devant Dieu, qui ſçaura bien un jour en tirer une juſte vengeance.

Dieu ſe communique aux perſonnes ſimples.

Quis dabit mihi pennas ſicut columbæ, & volabo, & requieſcam. Pſalm. 54. D'où vient que le Prophete, dans le deſſein qu'il a de s'enfuir dans la ſolitude pour éviter le bruit du monde, & pour s'élever en Dieu, demande plûtôt les aîles de la colombe, que celles de l'aigle; vû que l'aigle vole plus vîte, & s'éleve incomparablement plus haut! C'eſt, répond un ſçavant interprete, que la colombe eſt le ſymbole de la ſimplicité; & que Dieu ſe communique aux humbles & aux ſimples, au lieu qu'il s'éloigne & ſe retire des ſuperbes & des orgueilleux, qui comme des aigles veulent s'élever au-deſſus des autres.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet.

Lingua doloſa eſt miniſtra falſitatis, lingua doloſa eſt aliud in corde geſtantium, aliud ore promentium, ſed in his ſubverſio, in his ſubmerſio. Auguſt. in Pſalm. 14.

UNe langue double ſert à debiter la fauſſeté & le menſonge, & cette langue double & trompeuſe eſt propre de ceux qui ont autre choſe dans le cœur, que dans la bouche & ſur les lévres.

Verbis uti ad fallaciam, non ad quod inſtituta ſunt, peccatum eſt. Idem, in Enchirid. c. 22.

C'eſt peché que de ſe ſervir de paroles, pour ſéduire & pour tromper, parce que c'eſt contre la nature des paroles, qui ne ſont pas faites pour cela.

In lingua agitur dolus, cum aliud ore profertur, aliud pectore tegitur. Idem, in Pſalm. 14.

On trompe & on fait un menſonge, quand on fait entendre par la langue autre choſe que ce qu'on a dans le cœur.

Dæmon mendacium genuit, quod à nemine audivit. Idem, in Joan. c. 42.

Le demon eſt le pere du menſonge, parce qu'il ne l'a pû apprendre de perſonne, il en eſt le premier autheur.

Vir bonus, etſi circumvenitur ab aliquo de omnibus tamen bene judicat, qui fidem eſſe in omnibus arbitratur. Ambroſ. lib. 3. offic. c. 10.

L'homme de bien, quoy qu'il ſoit trompé par quelqu'un, juge bien toutefois de tout le monde, parce qu'il croit que tout le monde agit de bonne foy.

Aut Salomon, innocens credit omni verbo non vituperanda facilitas, ſed laudanda bonitas. Idem, Ibidem.

Le Sage dit, que l'homme qui eſt exempt de crime, ajoûte aiſément foy à tout ce qu'on luy dit; il ne faut point blâmer ſa credulité, mais loüer ſa droiture, & la bonté de ſon cœur.

Quis decor eſſe poteſt, ubi violatur fides. Idem L. 1. offic. c. 29.

Quel agrément peut on trouver, là où la bonne foy eſt violée.

Quis hoc reprehendat in Sanctis, qui cæteros de ſuo affectu æſtimant, & quia ipſis eſt amica veritas, mentiri neminem putant, fallere quid

Qui peut trouver mauvais que les Saints & les gens de bien jugent des autres par eux-mêmes; & parce qu'ils aiment la vérité, ils ne

ſit

ſit ignorant, libenter credunt quod ipſi ſunt. Idem, l. 3. Offic.

Regula juſtitiæ manifeſta eſt, quod à vero declinare non deceat virum bonum nec dolo annectere quidquam, fraudeſve componere. Idem, l. 3. Offic. c. 11.

Sapientia juſtorum eſt nihil per oſtentationem fingere. Greg. 8. Moral. c. 38.

Deus de ſupernis myſteriis illorum mentes radio ſuæ viſitationis illuminat, quos nulla umbra duplicitatis obſcurat. Idem, in Paſtor. parte tertia.

Omne mendacium iniquitas eſt, quia profectò ab æquitate diſcordat, quidquid à veritate diſcordat. Idem, l. 8. Moral. c. 4.

Simulata æquitas non eſt æquitas, ſed duplex iniquitas, quia iniquitas eſt, & ſimulatio. Auguſt. in Pſalm. 63.

Sicut prope ſumma & divina virtus eſt neminem decipere, ſic ultimum vitium eſt quemlibet decipere. Idem, l. 83. quæſt.

Non ideo ullum mendacium putandum eſt, quia poſſumus aliquando alicui prodeſſe mentiendo. Idem, in Enchir.

Si humilitatis causâ mentiris, ſi non eras peccator antequam mentiveris, mentiendo efficeris, quod evitaveras. Idem, ibidem.

Non ſolum in falſis verbis, ſed in ſimulatis operibus eſt mendacium, mendacium nempe eſt ſe Chriſtianum dicere, & opera Chriſti non facere. Idem.

Habeto ſimplicitatem columbæ, ne cuiquam machineris dolos & ſerpentis aſtutiam, ne aliorum ſupplanteris inſidiis. Non multùm diſtat à vitio vel decipere poſſe, vel decipi Chriſtianum. Hieronym. Epiſt. 13. ad Paul. de Inſt. Mon.

Deus illos cæleſtis ſapientiæ ſecretis illuſtrat, quos terreni faſtus, & duplicitatis nihil habere conſiderat. Idem, in Proverb. Salomonis.

Mendaces faciunt, ut & vera dicentibus credatur. Idem, Epiſt. 37.

ſoupçonnent perſonne de menſonge ; ils ne ſçavent ce que c'eſt que de tromper, & ils croyent volontiers que les autres ſont tels qu'ils ſont eux-mêmes.

C'eſt une regle évidente dans la juſtice, & dans l'équité naturelle, qu'un homme de bien ne doit jamais s'écarter de la vérité, n'uſer jamais de fourberie, & ne rien feindre qui puiſſe faire tomber les autres dans l'erreur.

Voilà la véritable ſageſſe des gens de bien, de ne rien dire ou feindre par vanité, & par une pure oſtentation contre la vérité.

Dieu éclaire les perſonnes ſimples de ſes plus hauts myſteres, & verſe un rayon de ſes divines lumieres dans l'eſprit de celles qui ne ſont obſcurcies de nulle ombre de duplicité.

Tout menſonge eſt une œuvre d'iniquité; parce que celui là ne peut s'accorder avec la juſtice & l'équité, qui ne s'accorde nullement avec la vérité.

L'équité qui eſt feinte & contrefaite, n'eſt pas une vertu ni une juſtice ; mais une double iniquité ; parce que c'eſt tout à la fois une iniquité & une hypocriſie.

Comme c'eſt une ſainte vertu & toute divine de ne tromper perſonne, c'eſt auſſi le dernier de tous les vices de tromper tout le monde.

Il ne faut pas s'imaginer qu'on ne commette pas un menſonge, quand en mentant, ce menſonge peut être utile & profitable à quelqu'un.

Quand vous proferez un menſonge par humilité, ſi vous n'aviez point commis de peché avant que de mentir, vous devenez en mentant, ce que vous n'étiez pas auparavant, c'eſt-à-dire, pécheur.

Le menſonge ne ſe commet pas ſeulement par paroles, quand elles ſont deſtituées de vérité, mais encore par les actions faites à deſſein d'impoſer. Ainſi c'eſt un menſonge de dire qu'on eſt Chrétien, & n'en pas faire les actions.

Ayez la ſimplicité de la colombe, n'uſez de fraude ni de fourberie à l'égard de perſonne : mais d'ailleurs ayez la prudence du ſerpent; de peur que vous ne tombiez dans les pieges qu'on vous dreſſe ; car c'eſt un vice qui n'eſt guere différent dans un Chrétien, d'être capable d'être trompé par le mal déguiſé ſous l'apparence du bien, ou de tromper ſoi-même.

Dieu éclaire des ſecrets d'une ſageſſe toute celeſte, ceux qu'il voit exempts de tout faſte mondain, & de toute duplicité.

Ceux qui ſont ſujets à mentir, font qu'on ne les croit pas, lors même qu'ils diſent la vérité.

Incauta eſt ſimplicitas, minimè quicquam ſuſpicatur, quia à malo libera eſt. Greg. Nazianzen. Orat. 4.

Ideò ſimplices nostamur apud illos, ut hoc tantùm, non etiam ſapientes, quaſi ſtatim deficere cogatur à ſimplicitate ſapientia, Domino utrumque jungente, eſtote prudentes & ſerpentes, & ſimplices ut columba. Tertull. contra Valent.

Eſtote, fratres mei, prudentes ſicut ſerpentes, & ſimplices ſicut columba. Duo enim ſunt quæ annexa adinvicem ſunt ut unum ſine altero, aut parùm aut nihil omnino proficiat. Author Sermon. ad fratres in Eremo.

Rerum omnium potentiſſima eſt veritas, & extrema malitia linea, mendacium. Baſil. in Proem. lib. de Spiritu Sancto.

Mendacium eſt diaboli fœtus. Idem, Epiſt. 79.

Virgo mentiri ſacrilegium putet. Hieronymus Epiſt. 7.

Quid aliud cunctorum negotiantium vita, quàm fraus & perjurium. Salvianus, l. 3. de Gubern.

Vita iſtorum (Litigantium) quid aliud quàm meditatio doli, & tritura mendacii! Idem, l. 4.

Ille prudentior judicatur qui peritior eſt fallendi. Petrarcha, l. 2. de remedio utriuſque fortunæ.

Nunc nec promittendi modus eſt, nec promiſſa frangendi pudor ullus. Idem, lib. 1.

La droiture & la ſimplicité, qui ne ſe défie de rien, ne ſoupçonne mal de perſonne, parce qu'elle eſt elle-même exempte de tout mal.

On nous regarde comme des perſonnes qui ne ſont que ſimples ſeulement, & non pas en même temps ſages; comme s'il falloit neceſſairement que la ſageſſe fut contraire à la ſimplicité chrétienne. Le Seigneur ayant joint ces deux choſes enſemble, ayez la ſimplicité de la colombe, & la prudence du ſerpent.

Soyez prudens, mes Freres, comme les ſerpens, & en même-temps ſimples comme les colombes; car ces deux choſes ſont tellement jointes enſemble, que l'une ſans l'autre ſert de peu, ou de rien du tout.

La choſe du monde la plus puiſſante eſt la vérité, & le menſonge eſt le dernier terme de la malice.

Le menſonge eſt la production du demon.

Il faut qu'une Vierge regarde le menſonge comme un ſacrilege, & qu'elle en ait un extreme horreur.

La vie de preſque tous ceux qui ſont engagez dans le commerce, & qui l'exercent par profeſſion, qu'eſt-ce autre choſe que fraude, parjure, & fourberie.

La vie des plaideurs qui ont toûjours un procès en tête, qu'eſt-ce autre choſe qu'une application continuelle à tromper, & à mentir.

Celui-là paſſe dans le monde pour le plus prudent qui eſt le plus habile & le plus experimenté dans l'art de tromper.

Maintenant on ne ſe laſſe point de promettre, & on n'a ni honte ni ſcrupule de manquer à ce qu'on a promis.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie ſur ce ſujet.

Ce que c'eſt que ſincerité, franchiſe, & bonne foi.

LA ſincerité, entant qu'elle eſt une vertu morale, eſt une certaine ouverture de cœur, & une droiture d'eſprit qui nous fait dire nos ſentimens, ſans détours, ſans déguiſement, & ſans diſſimulation, lorſqu'il eſt néceſſaire de les déclarer, & qui nous fait agir ſans façon, avec une franchiſe, qui gagne l'affection, & attire la confiance de tous ceux avec qui l'on traite. Je dis entant que cette ſincerité eſt une vertu morale; parce qu'il y en a une naturelle & de temperament; car, comme il y a des gens qui naiſſent courageux, & d'autres temperans, il y en a de même qui ſont francs & ſinceres de leur naturel, & qui ſe font une grande violence, quand ils ſont contraints d'uſer de diſſimulation. Celle qui eſt vertu, eſt une habitude acquiſe, qui perfectionne la naturelle, en nous faiſant agir par raiſon, & nous faiſant entendre qu'un

homme ne doit jamais parler contre ſon ſentiment, ni uſer de fraude, de detours, & de déguiſemens dans la conduite de ſa vie.

De la ſincerité chrétienne.

La ſincerité chrétienne, dont il eſt icy queſtion, & que les ſaintes Lettres appellent ſimplicité, n'eſt pas comme pluſieurs ſe l'imaginent, une groſſiereté, qui approche de la ruſticité; mais c'eſt une candeur d'ame & une pureté d'intention, qui nous fait chercher Dieu ſans déguiſement & ſans artifice, en conformant nos paroles, & nos actions à la loi éternelle qui défend tout menſonge dans nos paroles, & toute duplicité de cœur, fraude ou tromperie dans nos actions. Le Texte Sacré donne à cette ſincerité pluſieurs noms, qui en ſont autant de glorieux éloges. Il l'appelle tantôt un eſprit droit, parce qu'elle nous conduit droit à Dieu, & qu'elle ne peut ſouffrir aucun détour; tantôt il la nomme ſimplicité, & c'eſt le nom que le Fils de Dieu lui donne lui-même dans l'Evangile; & ſimplicité de cœur. Quelquefois elle s'appelle le bon eſprit, à cauſe qu'elle bannit du cœur la malice & la tromperie, & quelquefois l'eſprit de Dieu, ou l'eſprit de vérité, oppoſé à l'eſprit du monde, qui n'eſt qu'erreur, tromperie & que menſonge: Elle eſt enfin la vertu des plus Grands.

Cette vertu a fait autrefois le caractere des prémiers Chrétiens.

La ſincerité, qui eſt ſi ſouvent recommandée dans l'Ecriture, ſous le nom de ſimplicité, étoit comme le propre caractere des prémiers Chrêtiens; en ſorte qu'on les diſtinguoit, par la ſincerité de leurs paroles, par la fidelité dans leurs promeſſes, par leur franchiſe & leur bonne foi envers tous ceux qui traitoient avec eux; & pour leur faire entendre que c'étoit l'eſprit du Chriſtianiſme, on les revêtoit de blanc quand ils recevoient le baptême, pour marque de l'innocence qu'ils avoient reçûë, & qu'ils devoient conſerver par la candeur & la ſimplicité de leurs mœurs, & de toutes leurs manieres d'agir, ſelon les paroles du Prince des Apôtres : *Quaſi modo geniti infantes, lac concupiſcite ſine dolo.* 1. *Petr. c.* 2.

De la duplicité, de la fraude & de la tromperie.

De l'idée que nous venons de donner de la ſincerité & de la droiture de cœur, il eſt aiſé de connoître la nature des vices contraires; ſçavoir, de la duplicité, de la tromperie, de la fineſſe & d'autres ſemblables, qui ne different guere que de nom, & qui ordinairement ſont joints enſemble: Le principe dont ils partent, s'appelle dans l'Ecriture tantôt eſprit double, tantôt eſprit de menſonge, & tantôt eſprit du monde, à cauſe qu'il eſt oppoſé à celui de JESUS-CHRIST, qui eſt la vérité, & à celui de l'Evangile qui eſt la ſimplicité.

Du menſonge en particulier.

Il y a quelque choſe de plus particulier pour le menſonge, qui conſiſte, dit ſaint Auguſtin, & après lui, ſaint Thomas, à dire une choſe contre ſa penſée, à deſſein de la faire paſſer pour véritable, quoy qu'elle ſoit fauſſe ou qu'on la croit telle. Que ſi celui, qui dit une choſe fauſſe la croit véritable, il fait, diſent les Docteurs, ſeulement un menſonge matériel; c'eſt pourquoy ils mettent de la différence entre mentir, & dire un menſonge; parce que le prémier eſt dire une choſe contre ſa penſée, & l'autre non.

Les differentes eſpeces de menſonge.

Les mêmes Docteurs en diſtinguent communément de trois ſortes; l'un ſe dit par jeu & par divertiſſement; l'autre s'appelle un menſonge officieux, qui ne nuit à perſonne, & qui peut être utile à celui en faveur de qui on dit ce menſonge; le troiſieme s'appelle pernicieux, qui n'eſt utile à perſonne, & qui nuit toûjours, du moins à celui qui le profere; parce qu'il eſt contre la bonne foi & les bonnes mœurs. Tous les trois ſont véritablement pechez : mais ſaint

Auguſtin met les deux prémiers au nombre des peehez legers, & le troiſiéme eſt mortel de ſa nature ; & il n'y a que la legereté de la matiere ou le défaut d'advertenee ſuffiſante qui l'empêehe d'être tel.

L'ironie, & d'autres maniéres de s'exprimer ne peuvent être appellées des menſonges.

L'ironie & d'autres manieres de parler ne peuvent être comptées parmi les menſonges, quoy que le ſens ſoit different de ce que les termes donnent à connoître dans leur propre ſignifieation; paree que eelui qui les profere, marque aſſez par le ton de ſa voix, ou par le tour qu'il donne à ſes paroles, ce qu'il veut dire, & ee qu'il veut qu'on entende par là. On doit juger le même de quelques eomplimens, par leſquels on marque à quelqu'un l'eſtime que l'on fait de ſon merite ; paree que eelui qui les entend, doit ſçavoir ce que eela ſignifie, & celui qui les dit, eſt toûjours obligé d'avoir de l'eſtime de ſon prochain, & de la lui témoigner quand le devoir ou la bienſéanee lui oblige, & quand eela ſe fait par civilité, ſans flaterie, & ſans une exageration outrée, on ne peut le condamner de menſonge.

Le menſonge ne peut jamais être permis pour quelque ſujet que ce puiſſe être.

Il faut être bien perſuadé comme d'une vérité inconteſtable que le menſonge étant mauvais de ſa nature, ne peut jamais être permis pour quelque raiſon que ce puiſſe être. Quand ce ſeroit pour ſauver l'honneur ou la vie à une perſonne, pour le retirer du viee, & en un mot, quand il s'agiroit du ſalut de tout le monde ; ce qui retranche tout d'un coup toutes les exeuſes, & tous les prétextes que l'on pourroit alleguer, comme ſeroit la bonne intention qu'on pourroit avoir, ou la fin qu'on pourroit ſe propoſer. Il eſt vray, dit ſaint Auguſtin, que la cauſe, la fin, & l'intention influënt extrêmement dans le merite ou le démerite de nos actions, & mettent entre elles une fort grande difference : mais les choſes qui ſont mauvaiſes en elles mêmes, ne peuvent jamais devenir bonnes, quelque bonne que ſoit la cauſe qui y pouſſe, la fin & l'intention que l'on s'y propoſe. Que ſi nous voyons dans l'Eeriture que quelques perſonnes ſont loüées pour avoir fait un menſonge ou une tromperie, comme les ſages femmes Egyptiennes, qui ſauverent la vie aux enfans mâles des Iſraëlites, par une feinte, & par une tromperie; ſaint Auguſtin répond que ce n'eſt pas leur menſonge qu'on loüe, mais leur compaſſion, & l'horreur qu'elles ont eüe d'une action barbare qu'on leur avoit commandé d'executer. On peut ajoûter à cela, que l'ignorance, la foibleſſe, la pieté même, le zele, ou quelque autre vertu peuvent quelquefois porter un homme à mentir & à parler contre ſa penſée ; mais alors elles ceſſent d'être vertus en ces occaſions, puiſqu'elles vont contre leur objet, qui eſt toûjours quelque bien, & quoy qu'en ces rencontres ces peehez ne ſoient ordinairement que veniels, ils ne laiſſent pas d'être de véritables peehez, & d'être défendus en cette qualité ; & comme remarque judieieuſement ſaint Auguſtin, un homme n'eſt pas bon pour être moins méchant qu'un autre.

Taire ou cacher la vérité n'eſt pas faire un menſonge.

Pour ne rien omettre de ce que les Docteurs enſeignent ſur cette matiere, il y a bien de la différenee, diſent-ils, entre proferer un menſonge, & taire la vérité ; car il n'eſt jamais permis de mentir ; mais la prudence chrétienne oblige ſouvent de taire, & de cacher la vérité, puis qu'il y a des occaſions, où ſi on la déclaroit, on cauſeroit un notable préjudice au prochain ; c'eſt la doctrine de ſaint Auguſtin. Autre choſe, dit ee ſaint Docteur, eſt de cacher la vérité ; autre choſe de parler eontre la vétité ; l'un eſt un peehé, l'autre

un effet de diſcretion & de ſageſſe. Souvent on vous peut demander des choſes que vous ne pouvez dire, ſans faire tort à vos affaires, ſans vous deshonorer, ſans diffamer les autres, ſans cauſer du ſcandale, ou des querelles. Dieu vous ordonne de les taire; mais comment? Si ceux qui vous interrogent n'ont pas droit de vous obliger à declarer ce que vous avez interêt de tenir caché, & ſi vôtre ſilence même peut faire croire que vous ſçavez la vérité, mais que vous ne pouvez pas, ou que vous ne voulez pas l'avoüer, ne la leur dites pas en effet; mais ne dites point auſſi de fauſſeté. Mais quel milieu y a-t'il à prendre entre ces extremitez? le voicy. Dieu ne vous défend pas de vous ſervir d'un terme qui ſignifie deux choſes, ſi vous vous en ſervez dans le ſens qu'il vous permet d'en uſer, & non pour expliquer celle qu'il vous commande de cacher, afin de ſauver l'honneur du prochain, ou le vôtre. Vous direz la vérité, quoy que ceux qui vous interrogent ne la conçoivent pas, parce que vous parlerez en effet ſelon vôtre penſée, quoi qu'elle leur ſoit inconnuë; mais vous ne leur découvrirez pas la vérité, qu'ils ne doivent pas vous demander & que Dieu même vous défend de leur dire.

Comme cette doctrine n'eſt pas ſans difficulté, & ſans conteſtation, voicy deux régles & deux précautions que tous les Docteurs nous obligent de garder ſur ce ſujet. La premiere, que ſi c'eſt en juſtice qu'on eſt interrogé, ſans examiner s'il y a des occaſions, où les loix mêmes nous diſpenſent de dire la vérité, comme ſeroit de s'accuſer ſoy-même, on doit déclarer la vérité ſans uſer d'équivoque, ni de termes qui puiſſent donner ſujet de prendre la choſe dans un autre ſens que nous ne voulons. La ſeconde, quoique ſaint Thomas avouë & déclare qu'en certaines occaſions il eſt permis d'uſer de quelque maniere de s'expliquer qui cache la vérité, & que ſaint Auguſtin ſoit dans le même ſentiment; il n'eſt pas néanmoins permis d'uſer ordinairement de cette maniere de parler; parce que l'uſage des termes ambigus produiroit les mêmes effets que le menſonge, qu'elle nous feroit paſſer pour des hommes ſans foi, & ruineroit la ſureté publique; en un mot, ces façons de parler deviendroient preſque auſſi criminelles que le menſonge, parce qu'elles cauſeroient les mêmes inconveniens.

Précautions qu'il faut prendre ſur cette maniére d'agir.

2. 2. *Quæſt.* 110. *Art.* 3. *ad* 4. *cap.* 11. *contra mendacium.*

Le faux témoignage étant tout à la fois contre la fidelité, contre la vérité, contre la juſtice, & contre la bonne foi, qu'on doit obſerver dans la ſocieté humaine, il eſt évident que c'eſt le plus grand peché qu'on puiſſe commettre en cette matiere; auſſi eſt-il ſpécialement défendu: *Non falſum teſtimonium dices.* Vous ne porterez point faux témoignage contre vôtre prochain. Ce peché, ſelon ſaint Thomas, en renferme trois que l'on commet par une ſeule action; ſçavoir un menſonge, un parjure, & une injuſtice: mais comme c'eſt encore la tromperie la plus criminelle, & la plus pernicieuſe à la ſûreté publique, les loix humaines ne peuvent uſer de trop de ſeverité pour la punir, & pour arrêter les ſuites & les effets.

Du faux témoignage.

application pour le trouver : mais il y a des rencontres, où elle nous vient trouver elle-même, & dans leſquelles on ſeroit forcé de la voir, ſi on n'uſoit de bien des adreſſes pour l'éviter : Car s'il ſe trouve quelquefois des gens aſſez charitables, pour eſſayer de nous tirer de l'illuſion où nous vivons a l'égard de nous-mêmes, l'amour propre fait ſon poſſible pour éloigner cet inconvenient, & il ne manque pas encore de moyens pour y réüſſir, puiſqu'il témoigne tant de chagrin, & de mauvaiſe humeur à ceux qui nous voudroient rendre ce bon office ; il trouve tant de prétexte pour ne pas croire ce qu'on nous découvre de nos défauts ; il eſt ſi ingenieux à en trouver de plus grands dans ceux qui remarquent les nôtres, & à faire paſſer pour malignité les jugemens qu'ils font à nôtre deſavantage, qu'il n'y a preſque perſonne, qui ſe veüille hazarder à nous les dire.. Ainſi deſlors que quelqu'un fait voir qu'il ne nous approuve pas en tout, on lui attache l'idée de prévention, de jalouſie, ou quelque autre encore moins favorable. Et comme perſonne n'aime à ſe faire regarder ainſi, il ſe forme parmi les hommes une eſpece de conſpiration à ſe diſſimuler les ſentimens qu'ils ont les uns des autres, & il n'y a point d'accord qui ſoit mieux gardé que celui-là ; parce qu'il eſt fondé ſur un ſentiment d'amour propre, dont il y a peu de perſonnes qui en ſoient exempts. *Tiré des Eſſais de Morales, prémier traité, chapitre cinquiéme.*

Ne veulent ni dire ni écouter la vérité, quand il s'agit de leurs défauts.

On s'applique plus à tromper les Grands ; mais on ne s'applique pas davantage à detromper les petits. C'eſt toute la différence que l'on met entre les uns & les autres. On n'aime pas à être hay de perſonne ; ainſi on n'aime à dire la vérité à perſonne. On ſçait d'ailleurs que pour la faire recevoir, il faudroit beaucoup d'adoucieſſemens, de tempéramens, & des tours étudiez. Or l'on ne veut pas prendre cette peine pour des perſonnes que l'on conſidere peu. Ainſi on ne dit pas la vérité aux Grands, parce que l'on a interêt de la leur cacher, & on ne la dit pas non plus aux petits, parce qu'on a pas aſſez d'interêt de la leur dire. Mais ce que l'on diſſimule en leur préſence, ſe dit d'ordinaire d'autant plus librement en leur abſence, qu'on a eu plus de peine à ſe retenir. *Les mêmes.*

Pourquoy on ne veut ni on n'oſe dire la vérité à bien des gens.

La vérité ſe fait toûjours un peu de jour au travers de tous les nuages dont on s'efforce de l'obſcurcir. Il en paſſe toûjours quelques rayons qui incommodent l'orgueil, & qui troublent ce faux repos qu'il s'efforce de procurer. Ces opinions qui ne ſont fondées que ſur une erreur volontaire, ne ſont jamais fermes & aſſûrées. Il eſt remarquable, que comme c'eſt en ſoy-même un tres-grand défaut de ne vouloir pas voir la vérité, on ne veut pas reconnoître en ſoi cette mauvaiſe diſpoſition non plus que les autres ; & c'eſt pourquoy on ne voit guere de gens qui ne ſe faſſent honneur d'aimer la vérité, & qui avoüent franchement qu'ils ne ſont pas bien-aiſes qu'on la leur découvre ; On s'offenſe de ce reproche autant que d'aucun autre ; & en un mot, on voudroit avoir la gloire d'aimer la vérité, & la ſatisfaction de ne l'entendre jamais. *Les mêmes.*

La vérité ſe découvre enfin tôt ou tard.

Il faut ſuppoſer que chacun étant prévenu d'une part, qu'on n'aime point être averti de ſes défauts, & n'étant pas bien-aiſe de l'autre de s'attirer nôtre averſion, on eſt diſpoſé par là, à s'exempter de nous rendre cet office de charité, & à ne nous rien découvrir de ce qu'il penſe de nous, & de ce qu'il ſçait

Il faut recevoir en bonne part la vérité qu'on nous dit, ſi

On veut la ſçavoir.

que les autres en penſent. Ainſi à moins que de lever cet obſtacle, & d'aller comme au devant de la vérité, en excitant les autres à nous la dire, en témoignant d'une maniére non ſuſpecte que nous nous en tenons obligez de quelque maniére qu'ils le faſſent, & en diſſipant ainſi la crainte qu'ils ont de ſe rendre odieux, ils garderont toûjours avec nous cette retenüe trompeuſe, qui nous entretient dans l'ignorance de pluſieurs choſes, qu'il nous ſeroit tres-important de ſçavoir. *Les mêmes.*

La ſincérité eſt rare parmi les hommes.

La plûpart des hommes ſont incompréhenſibles; ils parlent, ils agiſſent préciſément contre leurs intentions; il faut preſque toûjours prendre le contrepied de ce qu'ils vous diſent; la bouche & le cœur ſont rarement d'intelligence; ils n'ont ni bonne foi ni ſincerité; ils ſont toûjours ſous le maſque, & n'ont rien de naturel. De telles gens ſont le fleau de la ſociété civile, contre qui il faut toûjours être en garde pour ne pas être trompez. Ce qui eſt merveilleux, on a ſouvent plus de peine à ſe déguiſer, & à tromper le monde, qu'on n'en auroit à acquerir les rares qualitez qui font un mérite ſolide. *L'Abbé de Bellegarde, dans ſes Réfléxions ſur la Sincerité.*

Il eſt indigne d'un hõme d'honneur de tromper.

C'eſt une grande foibleſſe & une grande lâcheté que de parler contre ſa propre conſcience, pour plaire aux gens que nous voulons ménager & mettre dans nos interêts. Un homme d'honneur ne doit ni feindre, ni tromper, ni mentir, ni ſe dépoüiller de ſes propres ſentimens pour ſe revêtir de ceux d'autrui, quand ils ne ſont pas raiſonnables. Mais il ne faut pas auſſi avoir une ſi grande roideur, qu'on les choque de front dans des choſes indifférentes, où un peu de complaiſance pourroit nous les attacher. Combien a-t-on manqué d'affaires par une ſincerité à contre-temps, qui ne fait qu'aigrir les eſprits, & les revolter contre nous? *Le même.*

Sentimens des faux politiques ſur le ſujet de la ſincerité.

Les politiques qui ne ſongent qu'à leurs interêts, & qui préferent l'utile à l'honnêteté, diſent qu'on ne peut ſe ſauver dans le monde quand on ne ſçait pas diſſimuler. On y fait mal ſes affaires, diſent-ils, quand on ſe picque d'une ſincerité qui ne ſe relâche ſur rien. Il faut ſçavoir careſſer les gens que l'on haït, & que l'on veut perdre; témoigner de l'eſtime & du reſpect quand on n'a que du mépris. S'il eſt abſolument néceſſaire d'employer ces détours & ces déguiſemens pour faire ſa fortune, il faut qu'un honnête-homme y renonce. Que s'il ſe trouve dans un poſte délicat, où il a mille gens à ménager, dont il depend, gens difficiles, que la ſituation de la fortune rend durs & impraticables; il ne doit pas pour cela, avoir la lâcheté de les flater baſſement, ni d'applaudir aux injuſtices qu'ils font aſſez ſouvent; mais il leur doit dire nettement ce qu'il penſe, & tâcher de leur propoſer ſes avis avec tant d'adreſſe, tant d'inſinüations & tant de droiture, qu'ils ſoient obligez de s'y rendre malgré les maximes contraires que leur profeſſion leur ſuggere. *Le même.*

Le déguiſement & la mauvaiſe foy ſont pernicieux à la ſociété humaine.

Le patelinage dans la ſociété civile eſt une tache, & la marque d'une ame foible. Pourquoy careſſer des gens que vous haïſſez, & que vous voudriez à cent lieües? Il ſeroit moins honteux de leur laiſſer entrevoir vos véritables ſentimens; au moins ils ſçauroient à quoy s'en tenir, & ils ſe précautionneroient contre les mauvais tours, que vous avez envie de leur joüer. Il n'y a point de prudence à l'épreuve des fourberies d'un homme qui vous dit d'un air impoſteur, que vous pouvez compter ſur lui, qu'il ſera toûjours prêt de ſe

ſacrifier

ſacrifier pour vous ; que ſes biens, ſon credit, ſes amis, tout eſt à vôtre diſpoſition ; ſi ſous ce beau ſemblant il cache un eſprit double ; ſi pour quelque dépit ſecret, il eſt réſolu de vous ruiner : le moyen de ſe défier des apparences ſi trompeuſes ? & comment pourroit-on ſe garentir des pieges d'un homme qui employe pour vous tromper les ſignes mêmes de l'amitié ; qui vous fait de fauſſes confidences pour vous dérober vôtre ſecret, & qui vous promet toutes ſortes de ſecours dans le temps qu'il cherche les moyens de vous détruire? *Le même.*

De la fidelité à garder ſes promeſſes.

Si l'on promet quelque choſe à ſes amis, il ne faut point uſer de détours, ni d'équivoque ; on perd ſa réputation, quand on manque de parole & de ſincerité. La plûpart des gens promettent avec précipitation tout ce qu'on leur demande, ſans être bien sûrs s'ils ont envie d'accomplir leurs promeſſes, ou s'ils ſont dans le pouvoir de le faire. Cette legéreté les expoſe aux mépris de ceux qu'ils abuſent de la ſorte. Quand on a promis quelque choſe, il faut s'acquiter de ſa promeſſe le plûtôt qu'on le peut, ſans faire languir les gens. C'eſt donner doublement que de donner de bonne grace ; il ſemble qu'on ſe repente de la parole qu'on a donnée, quand on differe à la remplir. *Le même.*

Qualitez que doit avoir la ſincerité.

Il y a une grande différence entre la ſincerité, & une certaine démangaiſon de parler, qui fait que l'on s'ouvre à toutes ſortes de perſonnes pour leur faire des confidences mal-à-propos. La ſincérité ne doit être ni indiſcrette ni étourdie : elle n'oblige point à dire niaiſement tout ce que l'on ſçait, ni à ſe produire devant les perſonnes curieuſes, qui tâchent de vous pénetrer, & de vous dérober vôtre ſecret. Tenez-vous dans une grande reſerve devant des gens de ce caractere, qui abuſent ſouvent des confidences que vous leur faites. *Le même Abbé de Bellegarde.*

La ſincérité attire l'eſtime des hommes.

La ſincérité eſt peut-être l'un des plus courts chemins pour gagner l'eſtime des hommes : il vaut mieux convenir de bonne foi de ſes foibleſſes, que de ſe ſervir de tant de détours pour les dérober au public, qui ſçait bien à quoi s'en tenir. De quoy ſert le manege que certaines gens employent pour tromper le monde ? On ne leur ſçait guere de gré de tous leurs rafinemens. Je ne comprend pas la raiſon pourquoy les hommes aiment tant à ſe déguiſer ; il ſemble qu'ils ſoient toûjours ſur le théâtre ; leurs geſtes, leurs paroles, leur démarche, tout eſt concerté. Prétendent-ils plaire, en s'éloîgnant ainſi de leur naturel ? *Le même.*

Les perſonnes ſinceres ſont ſouvent trompées par les autres.

La ſincerité paſſe quelquefois pour groſſiereté. On voit des gens qui ont le jugement fin & délicat, le diſcernement fort juſte, & qui malgré toutes leurs lumiéres ſont les dupes des ſots, qui n'ont point de ſincérité, & qui appliquent le peu qu'ils ont d'eſprit à tromper ceux avec qui ils ſont en commerce. Il ſe trouve auſſi des gens qui ont toutes les peines du monde à dire ce qu'ils penſent ; il y a toûjours quelque ambiguité, & quelque réſerve dans leurs diſcours ; ils donnent ſous ſecret les plus frivoles bagatelles. Il y a mille choſes que l'on doit abandonner à la diſcretion des gens que l'on pratique, & qui ne demandent point de myſtere. Il faut excepter de cette régle les ſecrets qui pourroient nuire à une tierce perſonne; car alors il n'en faut point parler, même à vos amis, qui ne peuvent le trouver mauvais, s'ils vien-

nent à s'appercevoir, que vous ne leur ayez pas fait cette confidence. *Le même.*

C'eſt la marque d'un eſprit droit de ſe rentre à la raiſon.

Quelque mérite que l'on ait; quelque aſcendant que l'on croit avoir ſur les autres, il faut ſe rendre à la raiſon; écouter les perſonnes qui ont du bon ſens pour profiter de leurs avis, & pour ſe redreſſer quand on s'égare. Il faut auſſi avoir aſſez de droiture & de ſincerité, pour leur expliquer nettement l'état de ſes affaires ſans déguiſement & ſans detour. Comment voulez-vous qu'ils vous parlent juſte ſur une affaire, dont vous leur cachez le fin, & le point déciſif: les conſeils qu'ils vous donneront ne feront que battre la campagne, & n'iront point au fait. *Le même.*

Les complimens en l'air ſont contre la ſincérité.

Il y a des gens qui font conſiſter toute leur politeſſe à faire des honnêtetez à tous venans, ſans diſtinction de rang ou de mérite; ils les amuſent avec des complimens frivoles, & des offres de ſervices qui n'aboutiſſent à rien; ils impoſent pour quelque temps par ces apparences, comme on eſpere d'en tirer quelque ſervice, on s'attache à eux; mais on les mépriſe à la fin, quand on connoît la vanité de leurs promeſſes, après y avoir été ſouvent attrappé. Ne vaut-il pas mieux avoüer ingenüement aux perſonnes qui nous prient de quelque ſervice, que ce qu'ils nous demandent eſt au deſſus de notre pouvoir, qu'on eſt bien fâché de n'être pas en état de faire ce qu'ils ſouhaitent; cet aveu fait ſouffrir les perſonnes vaines; elles ont peur de ſe dégrader de la bonne opinion qu'on a de leur credit; mais c'eſt bien pis quand on a connu par expérience, combien leur pouvoir eſt borné. *Le même Abbé de Bellegarde.*

Il faut de la ſincérité dans les amitiez.

On n'eſt pas obligé d'être ami de toutes ſortes de gens; c'eſt une matiére où il faut du diſcernement & du choix; mais c'eſt un procedé bien lâche d'accabler de ſtériles careſſes des perſonnes que l'on n'aime point, & de les amuſer par des demonſtrations d'une fauſſe amitié qui les ſéduit; car ils comptent ſur vôtre parole, ils ſe repoſent ſur les ſecours que vous leur avez promis; mais vous leur manquez au beſoin, & ils reconnoiſſent enfin l'impoſture de vos promeſſes. *Le même.*

Combien le manquement de ſincérité & de franchiſe eſt dangereux.

Il n'y a rien de plus dangereux dans le commerce du monde, qu'un ami qui ne parle pas ſincérement: On ſe défie naturellement d'un ennemi, & l'on eſt en garde contre les mauvais tours qu'il peut nous joüer; mais l'on ne ſe défie point d'une perſonne que l'on croit dans ſes interêts; on ſe régle ſur ſes avis, & l'on eſt ſouvent expoſé à faire de fauſſes démarches s'il eſt aſſez perfide pour nous trahir. *Le même.*

Les fourberies retombent d'ordinaire ſur ceux qui les font.

Les impoſtures ſont pour l'ordinaire auſſi funeſtes aux fourbes, qu'a ceux qu'ils trompent par leurs fourberies. Il ne revient ſouvent d'une tromperie, que la honte d'avoir fait une action tout-à-fait indigne du caractere d'un honnête-homme. Mais de tous les trompeurs il n'y en a point dont on ſe défende moins que des impoſteurs & des fourbes en matiére de religion; parce que l'eſprit préoccupé ne conſulte plus la raiſon, & ne ſe donne pas même le temps de raiſonner. On ſe ferme les yeux pour ne pas appercevoir leurs déréglemens viſibles; on excuſe leurs violences & leurs emportemens les plus déraiſonnables; c'eſt un homme de bien, dit-on, qui n'a garde de rien faire au préju-

dice de ſa conſcience : on n'approfondit point ce myſtere d'iniquité, & on le trouve entiérement juſtifié. *Le même.*

Les hommes d'aujourd'hui ne ſe picquent point trop d'être ſinceres, & ils ne ſe font point une affaire de ne l'être pas : ils n'ont point aſſez de délicateſſe ſur ce point ; au lieu de la bonne foi & de la ſincérité, on ne trouve que de l'artifice, & de la diſſimulation, des déguiſemens, & ſouvent des perfidies dans le commerce du monde. On eſt tout étonné de ſe voir trahi par des gens, en qui on avoit une entiére confiance, & qui ſe déclarent contre vous dans des occaſions où vous aviez le plus de beſoin d'en être ſécouru : ce ſont des coups dont on ne revient jamais, & qui font des bleſſures mortelles. On ne pardonne gueres ce manque de fidelité, quelque beau-ſemblant qu'on faſſe : il demeure toûjours dans le cœur une amertume ſecrette, & quand on a fait un faux pas de cette nature, on ne doit plus compter ſur la bienveillance de ſes amis. *Le même.*

Il y a peu de ſincérité dans le monde.

Une des plus fortes raiſons qui puiſſent nous détourner du menſonge, c'eſt l'infamie même que nous contractons, quand nous en faiſons une habitude. Le menſonge couvre ſon auteur de confuſion, & un homme qui s'eſt acquis la réputation de fourbe & de menteur, eſt en effet la fable & l'horreur générale des hommes ; parceque le menſonge procede ordinairement de pluſieurs autres vices ; qu'on ne trahit la vérité que par des motifs d'avarice, d'orgueil, de jalouſie, d'impureté, d'impiété, ou de quelque autre vice, & qu'enfin il ne peut venir que d'un fond de corruption. *Tiré du neuviéme diſcours ſur les plaiſirs, par le Pere Héliodore, Capucin.*

L'infamie qui ſuit le menſonge.

Ce ſont les cauſes pour leſquelles nous avons ſi mauvaiſe opinion des menteurs ; ce ſont les cauſes pour leſquelles le Saint-Eſprit nomme le menſonge un opprobre éternel. Or vous, qui ne pouvez ſouffrir que les hommes vous reprochent ce vice ; vous qui expoſeriez vôtre vie & vôtre ſalut, ſi les loix n'arrêtoient la fureur aveugle qui vous pouſſe à laver dans vôtre ſang l'outrage que ce reproche vous fait ; ſoyez honteux que les hommes ſçachent ce que vous ne pouvez endurer qu'ils vous diſent ; ſoyez honteux qu'ils connoiſſent ce que vous ne voulez pas qu'ils vous reprochent ; mais apprehendez les menaces & les arrêts du Dieu de vérité, qui a en abomination les fourbes & les menteurs : *Perdes omnes qui loquuntur mendacium. Le même.* *Pſalm. 5.*

Les hommes ne peuvent ſouffrir le menſonge.

J'irois trop loin, ſi je voulois expliquer toutes les raiſons qui nous doivent détourner du menſonge ; il ſuffit de ſçavoir que le menſonge rend les autres pechez plus grands, & qu'il diminuë l'innocence des vertus, & qu'il diffame la vérité. L'avarice eſt plus criminelle quand elle ſe ſert d'un faux ſerment ou d'un faux acte pour prendre, ou retenir le bien d'autrui. L'orgueil eſt plus criminel, quand il publie des fauſſetez pour acquerir de l'eſtime, ou pour éviter quelque affront. La haine eſt plus furieuſe, quand elle forge des crimes imaginaires pour ôter l'honneur aux innocens. L'héréſie eſt plus déteſtable, quand elle impoſe à l'Ecriture, aux Peres, & à l'Egliſe des ſens ou des ſentimens qu'ils n'ont pas. Les vertus perdent elles-mêmes quelque partie de leur innocence, quand elles ſe ſervent du menſonge. L'humilité n'eſt pas entiérement innocente, ſi elle porte un homme à mentir pour cacher ſes perfections ; la miſéricorde devient coupable, ſi elle excite un homme à mentir pour ſoula-

Quelques autres raiſons qui nous doivent détourner du menſonge.

ger l'indigence, ou pour remedier aux vices du prochain ; la juſtice ſe rend injuſte en partie, ſi elle uſe du menſonge pour s'informer de la vérité d'un fait. Les autres vertus ne conſerveroient pas toute leur pureté, quelque bon deſſein qu'elles euſſent, ſi elles ſe ſervoient du menſonge. *Le même.*

Pluſieurs veulent faire paſſer l'artifice & la fourberie pour adreſſe.

Que l'homme ſoit blâmable lors qu'il bleſſe la vérité par ſes diſcours & par ſes actions ; cela eſt évident, mais ce qui ne ſe peut ſouffrir, eſt qu'il tire vanité de ſçavoir l'art de tromper, qu'il érige en habilité ſa duplicité & ſa fourberie ; comme ſi la corruption de l'ame, ainſi que parle ſaint Grégoire, étoit devenüe le talent rare d'un courtiſan. . C'eſt de là que naiſſent les fourberies, & les jugemens téméraires de certaines perſonnes ; de là les mauvais offices, & les faux témoignages ; de là cette methode & cet art à faire valoir leurs injuſtes ſoupçons ; de là cette bouche féconde en malice ; cette langue qui s'exerce, & qui s'eſſaye en menſonges, & en fourberies, &c. *Tiré d'un manuſcrit.*

De l'artifice, & des perſonnes artificieuſes.

Quoy qu'il ſoit vrai que le menſonge, l'artifice, & la diſſimulation ſont toute l'induſtrie, & l'art des hommes ambitieux, que ce ſont les reſſorts de la politique corrompüe, & les moyens exquis dont ſe ſervent les prudens du ſiécle ; il y a néanmoins cette différence qu'un habile courtiſan n'uſe de menſonge, que lors qu'il le peut en ſûreté, ni de diſſimulation envers ſes amis intimes, de peur de perdre l'utilité, ou le plaiſir de leur amitié, mais il ſe ſert d'artifice envers tout le monde, parce que la préſomption de ſon eſprit lui fait eſperer qu'il mettra toûjours ſes artifices à couvert. En effet, on peut être convaincu du menſonge, la diſſimulation ſe peut découvrir ; mais l'artifice eſt impénétrable, & les ténébres d'Egypte n'étoient pas ſi épaiſſes que celles où il ſe cache ; ce qui fait qu'on ne peut pénétrer les gens artificieux ; leur interieur, dit l'Eccléſiaſtique, eſt tout plein de ruſes : *Interiora ejus plena ſunt dolo. Livre intitulé, de la Fauſſeté des vertus humaines, chapitre de l'Amour de la vérité.*

Eccli. 19.

De la duplicité.

C'eſt ce lâche artifice qui forme ces deux cœurs que le Saint-Eſprit attribüe aux hommes diſſimulez : car un homme ambitieux paroît avoir deux cœurs, l'un où il renferme le plan de la fortune qu'il prétend faire, & dont tous les ſentimens ne ſont touchez & occupez que de ce qui le regarde ; & ce cœur eſt caché, farouche, cruel, implacable, inceſſamment agité de mille paſſions ; l'autre eſt ouvert, doux, paiſible, humble, & toûjours diſpoſé à ſervir les autres ; & c'eſt celui qui gouverne la langue, & qui a, pour ainſi dire, l'intendance du viſage, de l'air, du maintien, & de toutes les actions extérieures. C'eſt ce que l'Ecriture nous fait entendre, lorſqu'elle dit, que les gens artificieux parlent en l'un & en l'autre cœur ; c'eſt-à-dire, que quoy qu'ils deliberent & arrêtent dans l'un, en faveur d'autrui, ils s'aſſûrent dans l'autre, que ce n'eſt que pour rapporter tout à leur avantage. *Le même.*

Des intrigues & des feintes.

L'artifice eſt encore plus viſible dans les chefs de parti, dans ces grands maîtres d'intrigues, qui comme parle le Prophete Roy, paſſent une partie de la nuit, & conſument tout le jour à chercher des inventions & des ruſes, qui violent inceſſamment ſans aucun ſcrupule, cette loi que Dieu a établie ſi ſagement, que les paroles ſoient les images de nos penſées ; & qui ſemblent avoir adopté les obſcuritez, les équivoques, & les ambiguitez des langages, pour mettre

à couvert leurs fineſſes, leurs infidelitez, & leurs tromperies. Voilà de quelle maniere la vérité eſt traitée à la Cour par ces grands politiques, qui inſtruiſent leur langue à mentir avec induſtrie, ainſi que dit l'Ecriture; elle n'eſt guere mieux traitée ailleurs: Car outre qu'elle eſt bannie de la maiſon des Grands, dans tous les arts, dans tous les mêtiers, & dans toutes les profeſſions; la plûpart des gens l'offenſent ſans ceſſe pour s'établir, & pour amaſſer des richeſſes; on l'affoiblit, on la diſſimule, & on la déguiſe dans le barreau; l'on nie par tout, pour un petit interêt, & ſouvent pour rien les véritez les plus claires, & l'on ne fait nul ſcrupule d'attaquer les plus importantes. *Le même.*

Fauſſes maximes de la politique mondaine.

Je ne veux pas combatre ce qu'un impie a osé avancer que regner & garder la foi ſont deux choſes incompatibles: ni ce qu'un Général d'armée écrivit à un Empereur de ces derniers ſiecles: Que s'il vouloit tenir ſa parole, & vivre avec probité, il quitât l'Empire, & tous ſes Royaumes, & qu'il ſe jettât dans un cloître: ni ce que diſoit un prémier Miniſtre, qu'il eſt impoſſible de retenir les Grands dans le ſervice du Prince, ſi l'on ne promet à pluſieurs ce qu'on ne peut & qu'on ne veut donner qu'à un ſeul; & ſi l'on ne dit contre la vérité, à un Prince, qu'il eſt dangereux de deſobliger, & qu'on a deſtiné depuis long-temps à un autre ce que celui-là demande. Toutes ces maximes étranges, & toutes les mauvaiſes raiſons qu'on allegue pour juſtifier les duplicitez, les artifices & les fineſſes ne viennent pas ſeulement de la corruption de l'homme, mais auſſi de l'ignorance où l'on eſt des maximes ſolides de la véritable politique. *Le même.*

Les Souverains ſont obligez de garder leur foi.

En vérité, la condition des Souverains ſeroit déplorable, s'il étoit impoſſible de regner avec probité, & s'ils ne pouvoient entretenir la liaiſon néceſſaire avec leurs ſujets, & avec leurs alliez ſans avoir recours au menſonge & à l'artifice, & ſans violer la foi, qui eſt l'unique lien de tous les commerces. Ce qui eſt certain, c'eſt que la bonne foi eſt une grande habileté; & qu'il n'eſt rien qui ſoit ſi utile aux Grands & aux Souverains, que la perſuaſion qu'on a, qu'elle eſt le principe & la régle de toutes leurs actions. Quand aux Courtiſans, il eſt vrai que la droiture, la franchiſe & la vérité ne ſont pas d'ordinaire les qualitez les plus propres pour les faire réüſſir à la Cour; mais il n'eſt pas néceſſaire de s'agrandir, & il eſt néceſſaire d'être droit, véritable, & fidele. *Le même.*

Eloge de la ſincerité.

Il n'eſt point de vertu qu'on ait plus de ſujet de croire véritable, que la ſincerité; car il n'en eſt point qui ait une plus belle apparence. C'eſt la plus aimable & la plus utile de toutes les vertus, qui ſervent à lier & à entretenir la ſocieté; c'eſt le fondement de la foi: c'eſt le repos & la sûreté du commerce; ſans elle nous craignons tous les entretiens particuliers comme autant de pieges; tous les deſſeins qu'on nous communique, comme des obſtacles aux nôtres; & tous les hommes avec qui nous vivons, comme des ennemis qui peuvent nous ſurprendre: en un mot, ſans elle l'on converſe & l'on traite avec autant de frayeur, qu'en ont ceux qui marchent la nuit près des précipices. *Le même.*

Qui ſont les perſonnes qu'on appelle ſinceres.

On donne ce nom à un homme tandis que l'on conſidére qu'il eſt ouvert, franc, & que l'on peut compter ſur tout ce qu'il dit; parce qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de déguiſer ſes penſées; mais dès qu'on l'approfondit, & qu'on

voit qu'il fait ſervir ſa ſincerité à ſes deſſeins, & que ſa franchiſe eſt une voye par où il va à ſes fins, l'on s'en forme une idée bien différente. . Les gens véritablement ſinceres, éloignent d'eux tout ſoupçon de duplicité & de fourberie : car comme ils voyent que la fourberie ruine preferablement la réputation, ils en conçoivent une averſion extrême, & ils regardent la ſincerité comme une vertu propre à les mettre ſur le pied d'honnêtes-gens. Ils eſperent auſſi par là acquerir la bien-veillance de tout le monde par la franchiſe de leur procedé, & par la ſincerité de leurs paroles ; & ils ne ſont pas trompez dans leur eſperance ; car par la même raiſon qu'on craint les hommes diſſimulez, l'on aime & l'on cherche ceux qui ſont ſinceres ; l'on eſt même favorable à leur avancement, & on les ſert volontiers dans les occaſions qui ſe préſentent. *Le même.*

Des fauſſes confidences.

Si la plûpart des confidences qu'on fait ordinairement, doivent être blâmées, parce qu'elles ſont vaines & dangereuſes, que doit-on penſer, & que doit-on dire des fauſſes confidences que ſe font ceux, qui ſont dans les intrigues de la Cour, pour découvrir reciproquement leurs deſſeins, ou pour les cacher, pour ſe donner les uns aux autres des défiances de leurs plus fideles amis, & dans leſquelles ils n'ont point d'autre but que de ſe tromper. *Le même.*

Combien la fidélité eſt rare.

Il eſt tres-rare de voir des hommes, dont la fidelité & la probité ſoit ſi ſolide & ſi affermie, qu'elle ne puiſſe, non-ſeulement être ébranlée par les menaces, ni tenté par les promeſſes ; mais qu'elle ſoit encore capable de réſiſter à toutes les forces des paſſions. Afin qu'on ſoit convaincu de cette vérité, il faut que chacun repaſſe dans ſon eſprit toutes les actions de ſa vie, & qu'il voye ſi aucun interêt de haine, de vengeance, d'amour ou d'ambition n'a jamais eu le pouvoir de lui faire bleſſer la bonne foi, & la probité ; s'il ne lui eſt jamais arrivé pour plaire à un ami, de revéler un ſecret important qu'on lui avoit dépoſé ; ſi la crainte de tomber dans la diſgrace d'un favori, ne l'a jamais empêché de rendre témoignage à la vérité, dans les occaſions, où il ne falloit que ſon témoignage pour ſauver la réputation d'un homme calomnié; enfin, ſi la jalouſie ne lui a pas fait diminuer le mérite & la gloire d'une belle action que le meilleur de ſes amis avoit faite. *Le même.*

Pour agir ſincerement, il faut ſe conduire par les maximes de la Religion.

Vous avez, Meſſieurs, trop de pénétration, pour ne pas voir les deſordres qui arriveroient, ſi chacun vouloit ſe conduire par les lumieres de la raiſon, s'il ſe faiſoit l'arbitre de ce qui lui appartient, s'il étoit juge dans ſa cauſe, & qu'il ſe fît le maître de ſes interêts ; enſorte que la raiſon tiendroit le premier rang, ſi elle ſe conſideroit maîtreſſe abſoluë, ſans dépendre de Dieu. Combien de prétextes trouveroit-elle pour juſtifier ſes déréglemens ? A combien de pechez ne donneroit-elle pas le nom de vertu ? C'eſt pour cela, dit ſaint Chryſoſtome, que dans les choſes les plus importantes, dans les traitez de paix, dans les inveſtitures de charges, on exige le ſerment, comme un acte & une proteſtation. Pourquoy ? parce que ſans cette aſsûrance, où l'on prend Dieu pour garand de ſa parole, les hommes ſe défieroient les uns des autres, & qu'il y auroit de continuels déſordres dans la politique & dans la ſocieté ſans cette garantie. Nôtre raiſon eſt trop foible, & nôtre volonté trop corrompuë, ſi elle n'eſt éclairée & conduite par la Réligion. *Tiré d'un Sermon du Pere Bourdaloüe.*

L'action trompe auſſi-bien que la parole, & la commune maniere d'agir n'eſt guere plus ſincere que la commune maniere de parler. On ſe déguiſe tous les jours en mille façons, pour ne pas faire connoître ce qu'on eſt, & pour faire paroître ce qu'on n'eſt pas. Non-ſeulement on veut tromper le monde par des titres ſuppoſez, & par des couleurs empruntées; mais comme ſi Dieu étoit capable d'illuſion, & ſuſceptible d'erreur, on le veut tromper encore, en l'honorant de bouche, & lui refuſant l'hommage du cœur, en lui rendant un culte purement extérieur. *Tiré des Diſcours Moraux, ſermon de la Pieté.*

Les actions trompent auſſi bien que les paroles.

Les bêtes n'ont point de cris trompeurs, il n'y a que l'homme, dont la malignité pervertiſſe l'uſage de la voix: cependant la vérité eſt le bien univerſel qui maintient l'ordre du monde: c'eſt ſur elle que ſe fonde la foi publique, le droit des gens & la juſtice: elle préſide à l'amitié; ſans elle le monde ne ſeroit que confuſion; tous les hommes ſeroient des fourbes, des lâches, & des impoſteurs, & il n'y auroit ni honneur, ni plaiſir au monde, ſi la vérité en étoit bannie.. Le menſonge ſert à la diſſimulation, à la fourberie, à la perfidie, à la lâcheté, & preſque à tous les crimes: Il y a même de la foibleſſe ou de l'imprudence à s'en ſervir; car on s'expoſe à commettre un crime, qu'on ne peut jamais commettre qu'en s'expoſant à en pouvoir être convaincu. Mentir pour rien, eſt une folie, & mentir par interêt eſt un grand crime. *Auteur anonyme & moderne.*

De la vérité & du menſonge.

On doit la vérité au prochain, dès-lors qu'on lui parle, & le commerce de la parole enferme une promeſſe tacite de la vérité; la parole ne nous étant donnée que pour cela; ce n'eſt pas une convention d'un particulier à un particulier, c'eſt une convention commune à tous les hommes entre eux, & une eſpece de droit des gens, ou plûtôt c'eſt une loi de la nature. Cette loi & cette convention commune ſont violées par le menſonge; & plus la liaiſon que les hommes ont entre eux eſt étroite, plus le violement de cette loi eſt contraire à la ſainteté & à la juſtice. C'eſt pourquoy l'Apôtre, pour éloigner les Chrêtiens d'uſer de tromperie & de duplicité envers leurs freres, apporte cette raiſon, que nous ſommes membres les uns des autres. Un membre ne trompe point un autre membre; l'œil ne trompe point la main, ni la main le pied, ils cooperent tous à procurer l'avantage, & le bien commun du corps. De plus il n'y a point de ſainteté véritable ſans la vérité: Or il n'y a point de vérité dans la duplicité & la tromperie. *Eſſais de Morale, tome 5.*

Le menſonge eſt contre la loi naturelle.

Un homme qui a l'ame belle, le cœur noble, ne ſçait ce que c'eſt que de mentir. Il croit que c'eſt ſe trahir ſoi-même que de trahir la vérité; comme il n'a point de ſentimens bas & honteux, il croit qu'il n'y en a point qu'il doive avoir honte de faire paroître, & il eſt perſuadé qu'on renonce à l'honneur, quand on renonce à la vérité. La prudence l'oblige quelquefois de ne pas dire tout ce qu'il penſe; mais jamais de dire les choſes autrement qu'il ne les penſe; il n'eſt point d'interêt qui l'y puiſſe obliger, parce que le plus grand de tous les interêts eſt celui de ſon honneur & de ſa conſcience, qui ne peut ſubſiſter ſans ſincerité & ſans droiture. *Le P. Nepveu dans ſes Réflexions.*

Une ame noble ne ſe peut réſoudre à parler contre la vérité.

Qui pourroit dire les injuſtices, les brigandages, & les fourberies que l'avarice, & le déſir de s'enrichir fait commettre tous les jours en cent manieres diffé-

Les artifices & les four-

beries inventez par l'avarice.

rentes, & en toutes ſortes d'affaires, en traitant les uns avec les autres; tantôt par des contrats tout ouvertement uſuraires; tantôt par des uſures ſubtilement déguiſées, & couvertes de certaines formalitez qui les ſauvent de la juſtice; tantôt par la ſimonie & les ſecrettes confidences: quelquefois en trompant les Princes avec qui l'on traite, d'autre fois en favoriſant des gains injuſtes pour y avoir part; icy en donnant ou recevant pour tâcher de corrompre la juſtice, ou en employant pour l'opprimer, la faveur, la puiſſance, la cabale, & mille maudits artifices, que la chicane a inventez pour favoriſer l'injuſtice; d'autre fois en falſifiant & en alterant les marchandiſes au préjudice de la bonne foi, de la ſanté, & de la vie des hommes. Je ne ſçai pas trop bien le monde, & je ne le veux jamais apprendre par expérience; mais je ſçai pourtant fort bien par la voix publique, & par les plaintes de ceux qui ſe ſentent ſi injuſtement opprimez, qu'il y a partout, en matiére de traitez, de commerce, de trafic, & en toutes ſortes d'affaires, une infinité d'injuſtes inventions, que l'avarice des hommes, qui ſubtiliſe malicieuſement les eſprits, a trouvez pour ſe tromper les uns les autres, & pour s'enrichir habilement du bien d'autrui. *Monſieur Maimbourg, ſermon pour le prémier Mardy de Carême.*

Il y a des affaires où il eſt preſque impoſſible d'agir de bonne foy, & avec ſincérité.

Saint Chryſoſtome & ſaint Auguſtin, ne veulent point du tout que le Chrêtien s'embaraſſe dans ces affaires, & dans ces ſortes de négoces, où l'on ne peut preſque gagner ſans perdre la ſimplicité chrêtienne, par de dangereux artifices, & ſon innocence par l'injuſtice: Car quand quelqu'un s'eſt mis dans l'eſprit que pour s'enrichir, il faut traiter quantité d'affaires, en négociant avec ceux dont on eſpére faire des gains conſidérables, pour y réüſſir, on ne fait point de difficulté d'employer le menſonge & la tromperie, & mille damnables moyens de gagner beaucoup par un commerce injuſte. *Le même.*

Le négoce & le commerce ſont permis pourvû qu'ó agiſſe de bonne foy.

Quoy donc le négoce eſt-il défendu, me dira quelqu'un; ne puis-je pas traiter, négocier, paſſer des contrats, vendre, achetter, tenir des comptes & des regiſtres? Qui en doute? & que deviendroient le commerce & la ſociété civile ſans cela? Et quelles ſont donc ces ſortes d'affaires, qui empêchent qu'on ne rende à Dieu ce qui lui appartient: *Quæ ſunt iſtæ negotiationes?* demande ſaint Auguſtin, *audite, quando pro pretiis veram quas vendis, non ſolum mentiris, ſed etiam falſum juras.* Lors qu'en débitant votre marchandiſe, & contractant avec vôtre prochain, non-ſeulement vous débitez ſans ſcrupule, mille menſonges, mais auſſi vous les ſoutenez hardiment de mille parjures, quand par les injuſtes affaires que l'avarice vous fait entreprendre, & la dureté de votre cœur vous fait pourſuivre avec tant de malice & de violence, vous donnez occaſion de blaſphémer le nom de Dieu, & d'inſulter ſur la Religion, en diſant avec ſcandale; voilà quels ſont les Chrêtiens, plus cruels exacteurs que ne furent jamais les Publicains, & plus impitoyables uſuriers que ne furent jamais les Juifs; où eſt cette ſimplicité de colombe, & cette charité, qu'on dit être le caractere qui les fait diſtinguer des autres? Quoy, ces gens, qui ne ſongent, quand ils traitent avec vous, qu'à vous ſurprendre, qu'à vous ſupplanter, qu'à vous ruïner par cent fauſſes ſubtilitez, & cent véritables friponneries? *Le même.*

Exhortion à la bonne

Evitez, Chrêtiens, les fourberies, pour ne pas tomber entre les mains de la juſtice divine, qui les punit aſſûrement toûjours, au défaut de la juſtice humaine

humaine, qui l'épargne aſſez ſouvent. Trafiquez, mais de bonne foi; négociez, mais ſans fineſſe; contractez, mais ſans fraude; vendez, mais ſans tromper, & vous contentant d'un honnête gain; traitez, & accommodez-vous pour les benefices, mais ſans confidence, & ſans ſimonie. Entrez dans les affaires, mais ſans oppreſſion du peuple, & ſans voler l'argent du Prince, & pour cela, avant que d'entreprendre aucune affaire avec les hommes, négociez avec Dieu dans l'oraiſon, & s'il ſe rencontre quelque doute pour la conſcience, conſultez un homme ſçavant & de probité, qui vous diſe préciſement & déciſivement ce qui ſe peut en cela. *Le même.*

Bonne foi, & à la fidelité.

Sans parler des faux témoignages, & d'autres falſifications groſſieres, qui portent leur condamnation ſur le front; combien d'adreſſes, de diſſimulations, de déguiſemens, en un mot, combien de menſonges n'employe-t-on pas pour rendre ſa cauſe meilleure? Cependant le Prophete aſsûre que Dieu, ſans aucune diſtinction, perdra tous ceux qui parlent avec menſonge; *Perdes omnes qui loquuntur mendacium. Tiré des Sermons ſur les ſujets les plus importans de la Morale Chrétienne, ſermon du Menſonge.*

Les fauſſetez & fourberies qui ſe commettent dans le barreau & dans la juſtice. *Pſalm. 5.*

Jugez ce que c'eſt que d'aimer à dire le menſonge, & à trahir la vérité. Je ne parle pas de ceux à qui par foibleſſe ou par crainte, il échappe quelquefois des menſonges, ils péchent à la vérité, quoique plus légérement; mais je parle de ceux qui en font une habitude, qui dure toute leur vie, & une habitude dont ils ne ſe repentent jamais; une habitude qui forme une malheureuſe diſpoſition dans l'ame, de mentir toutes les fois que l'occaſion s'en préſente; Ce ſont ceux dont parle le Prophete Iſaïe, qui reconnoiſſent pour leur pere le demon; ce ſont ceux que ſaint Jean exclud de la Jeruſalem celeſte: *Foris canes, & venefici, & impudici, & omnis qui amat & facit mendacium.* Voyez avec quelle ſorte de gens il mêle les menteurs. *Le même.*

Des perſonnes qui mentent par habitude.

Nunquid vos filii ſceleſti ſemen mendax. c. 57. Iſaiæ. 22.

Saint Grégoire fait une admirable peinture de cette duplicité de cœur, par laquelle on trompe les autres. C'eſt en expliquant ces paroles de Job: *Deridetur juſti ſimplicitas*, &c. La ſageſſe de ce monde, dit-il, conſiſte à cacher avec artifice les penſées qu'on a dans le cœur; à déguiſer ſes ſentimens par la diſſimulation de ſes paroles; à perſuader que les choſes fauſſes ſont vrayes, & que les vrayes ſont fauſſes. Cette prudence eſt miſe en uſage dès la plus tendre jeuneſſe, & on la montre même aux enfans. Ceux qui la ſçavent, mépriſent tous les autres avec orgueil; & ceux qui l'ignorent, admirent avec reſpect ces prudens du ſiécle; parce que cette damnable duplicité eſt voilée du nom d'adreſſe & de ſçavoir vivre. Cette ſageſſe mondaine apprend à ſes ſectateurs à rechercher les prémiers honneurs; à jouïr avec joye du faſte, & de la gloire temporelle que l'on s'eſt acquiſe; à rendre aux autres avec uſure le mal qu'ils nous auront fait; à ne point céder, quand on le peut, à quiconque nous réſiſte; & à diſſimuler par une douceur apparente tout ce que nôtre malice ne peut exécuter. Au contraire, continuë ce Saint, la ſageſſe des Juſtes conſiſte à ne jamais rien diſſimuler; à découvrir ſes ſentimens par ſes paroles; à aimer la vérité; à fuïr le menſonge, à ſouffrir le mal plûtôt que d'en faire; à ne point rechercher la vengeance des injures qu'on reçoit, & à conſiderer comme un tres-grand avantage les opprobres & les confuſions que l'on ſouffre pour l'amour de la vérité. Mais on ſe mocque de cette ſimplicité des Juſtes, parce que

De la duplicité de cœur & des déguiſemens dont on uſe pour tromper les ſimples. *Job. 12.*

les ſages du ſiécle appellent ſotiſe cette vertu de candeur & d'innocence ; ils regardent comme folie tout ce que l'on fait avec ſincérité ; & aux yeux de cette ſageſſe, tout ce que la vérité approuve & demande, paſſe pour ridicule, & pour extravagant, &c. *De la Verſion du même.*

Le menſonge & le déguiſement rendent le négoce & le trafic ſujets à de grands péchez.

A prendre le négoce & le commerce dans ſa prémiére inſtitution, qui eſt la régle pour bien juger des choſes, il eſt conſtant que c'eſt une profeſſion trés-innocente, que les hommes ont inventée pour ſoulager leurs beſoins. Dieu même en a jetté les prémiers fondemens, lorſqu'il créa le monde ; car en donnant à des païs ce qu'il ne donnoit point aux autres, il leur a donné occaſion de ſe faire part de leurs biens : Si chaque Province eût eu chez ſoi, ce qui lui étoit néceſſaire, comme il n'y auroit point eu de commerce, il n'y auroit point eu de ſociété ; le commerce les a comme liées & unies enſemble. Mais il faut avoüer que ce trafic & ce commerce donne occaſion à bien des crimes, dont le menſonge eſt du nombre, & qui dégénere quelquefois en quelque choſe de pis, qui eſt le parjure ; ſoit que les Marchands vendent, ou qu'ils achettent ; leurs paroles ne ſont quaſi jamais ſans déguiſemens : Lors qu'ils vendent, ils priſent leurs matchandiſes au delà de ce qu'elles valent ; ils les vantent & les font valoir tant qu'ils peuvent ; ils en couvrent tous les défauts ; s'ils achettent, ils mépriſent ſi fort ce qui leur eſt préſenté, qu'à les entendre, tout leur devroit être donné pour rien ; & plus ils ont d'ardeur pour l'avoir, plus ils font paroître en être dégoutez. Quand le marché eſt conclu, & que la choſe eſt entre leurs mains, vous diriez qu'elle a changé de nature ; car alors il n'eſt rien de ſi fin, de ſi bien travaillé, de ſi achevé, ce ſont des piéces ſans prix, à quoy rien ne manque ; c'eſt un chef-d'œuvre auquel l'ouvrier a mis la derniére main. *Dans la Famille Sainte du Pere Cordier, tome troiſiéme.*

Continüation du même ſujet.

De cette façon d'agir, qui eſt preſque de tous les gens de trafic, on a ſujet de croire que leur procedé n'eſt pas toûjours bien ſincere. Les grandes ſurpriſes, & les menſonges les plus importans ſe font lorſqu'ils veulent ſurvendre une marchandiſe ; ils aſsûrent qu'elle vient d'un tel endroit, quoy qu'elle vienne d'un autre ; qu'elle a tant coûté, quoy qu'il n'en ſoit rien ; qu'on ne la livrera qu'à tel prix, quoy qu'on ſoit déterminé à la donner à la moitié moins. La faute eſt encore bien plus énorme, quand on en vient aux juremens & aux imprécations, & que pour aſsûrer une fauſſeté, on veut que Dieu en ſoit témoin, & que comme s'il devoit être complice de nôtre infidélité, nous voulons qu'il nous perde ſur le champ, ſi la choſe n'eſt comme nous diſons. On accuſe encore les gens de cette profeſſion, de n'être pas aſſez religieux obſervateurs de la juſtice. Il ſeroit mal-aiſé de faire un détail de toutes les fautes de cette eſpece. Il y en a qui vendent à faux poids & à fauſſes meſures. Tous vendent le plus chérement qu'ils peuvent, ſans avoir égard au juſte prix de leur matchandiſe, & croyent que l'ignorance de l'achetreur leur donne droit de le tromper. En quoy il ſe commet de grandes injuſtices : Car encore que le prix de chaque choſe ait quelque étenduë, & qu'il puiſſe y avoir quelque peu plus, ou quelque peu moins, ſans ſortir hors des bornes de l'équité, néanmoins la même matchandiſe ne vaut pas plus pour un ignorant que pour un connoiſſeur. *Le même.*

Les fourberies des Artisans.

Les Artiſans ne ſont ni plus fideles ni de meilleure foi que les Marchands. Les uns pour gagner davantage, pouſſent leur travail au-dela des bornes que l'Egliſe y a miſe, parce qu'ils ne peuvent attendre que le ſaint jour ſoit paſſé pour reprendre leur ouvrage, & retranchent toûjours quelque partie de ce temps ſacré pour l'employer à des œuvres ſerviles. Les autres falſifient leurs ouvrages, ſoit en n'y donnant pas tout le temps & toute la façon néceſſaire, ſoit en retranchant quelque choſe de la matiére, ou en ſubſtituant une autre matiére de moindre valeur. Le nom le plus propre que l'on puiſſe donner à cette fourberie, c'eſt de l'appeller un ſecret larcin, ou une infidelité publique, qui eſt d'autant plus criminelle, qu'elle eſt plus étudiée, & qu'elle uſe de plus d'artifice pour ſe couvrir. *Le même.*

Contre les fourberies & la duplicité en général. *Eccli.* 2.

S'il y a rien d'inſupportable non-ſeulement aux gens d'honneur & aux perſonnes de qualité, mais même au commun des hommes, ce ſont les fourbes & les perſonnes diſſimulées, qui font tout le contraire de ce qu'ils diſent, & de ce qu'ils promettent : *Va duplici corde & labiis.* C'eſt ce qui a porté le Sage à les décrier par tout, à les frapper d'anathême, & à leur ſouhaiter tous les malheurs poſſibles ; parce que ce ſont des gens ſans foi, ſans parole, ſans conſcience, & qu'on ne peut faire aucun fond ſur tout ce qu'ils diſent : *In corde & corde locuti ſunt*, dit le Prophete Royal. Ils ont un double cœur, ils n'ouvrent la bouche que pour tromper ceux qui auront quelque créance en eux : *In linguâ agitur dolus, cum aliud ore profertur, aliud pectore tegitur.* Il n'y a point de fourberie plus grande que celle-là. Les plus habiles ne peuvent s'en garentir, parce qu'il n'y a perſonne qui puiſſe parer aux coups de la langue trompeuſe d'un homme fourbe & diſſimulé. C'eſt cette langue diſſimulée qui eſt la ſource de la mauvaiſe foi, & de toutes les fourberies qui ſe voyent parmi les hommes, lors qu'elle n'eſt point d'intelligence avec le cœur de celui qui parle, penſant une choſe & diſant l'autre. De ſorte que c'eſt une choſe inſupportable de parler avec duplicité. *Tiré d'un traité ſur la Pénitence.* *Pſalm.* 11.

De la vérité & du menſonge.

La vérité & la ſincerité eſt bannie du commerce & de la ſociété humaine ; ce qui eſt cauſe qu'on n'a nulle confiance les uns aux autres, & que chacun a grand ſoin de prendre ſes ſûretez dans toutes ſortes d'affaires, parce que l'on ment ſans aucune crainte ; & l'on en fait une habitude ; & cependant chacun ſçait, & nul n'en doute, que tout menſonge eſt péché, & que ſelon l'Ecriture, c'eſt la mort de l'ame ; & ſaint Auguſtin, en deux livres qu'il a fait exprès, montre par l'authorité de l'Ecriture, & par de puiſſantes raiſons, qu'il n'eſt jamais permis de mentir pour quelque cauſe que ce ſoit, quand ce ſeroit pour conſerver la vie temporelle de ſon frere, ni même quand il s'agiroit du ſalut de l'ame ; ſi on ne pouvoit la garantir autrement de l'enfer que par un menſonge, & quand on lui objecte quelques exemples dans l'Ecriture, de perſonnes qui ont menti dans quelques néceſſitez preſſantes, & qui en ſont loüées, il répond que ces exemples ne ſont point à imiter, & que ceux qui les propoſent pour tromper les autres, ſe trompent eux-mêmes. *La Morale Chrétienne ſur le Pater. l. 3. ſect. 4. art. 6.*

La tromperie & le déguiſement

A bien conſideter le genie du ſiécle, il eſt viſible que ce n'eſt que fourberie, par laquelle on s'étudie finement à ſe ſupplanter les uns les autres : on la déguiſe néanmoins d'un nom ſpécieux & honnête, & on l'appelle, ſelon

Sont du génie du siécle.

le langage commun, prudence, politique, qui a pour fondement cette maxime détestable d'un autheur de ces derniers siécles, qui en a prescrit les régles: Qu'il est bon d'acquerir la vertu en apparence seulement, parce qu'on en peut tirer avantage; mais que la pratique en est dangereuse, étant d'ordinaire un empêchement à l'heureux succès des grands desseins, & des grandes affaires: Car cette prudence, dans la vérité n'est qu'un déguisement du cœur humain; qui lorsqu'il y va de son honneur, & de son interêt temporel, ne pense qu'aux moyens de tromper les autres, & se met peu en peine de se tromper soi-même, où il s'agit de son salut, qu'il n'a en nulle consideration. *Là même, l. 8. sect. 4. art. 3.*

Il y a peu aujourd'hui de sincerité parmi les hommes.

Aujourd'hui, la sincérité est bannie du Christianisme; c'est être sot que de dire sa pensée, & de garder sa parole; qui veut s'agrandir, doit faire de la fourberie & du mensonge la base de sa fortune. C'est pourquoy les complimens les plus délicats doivent être suspects à un homme prudent. Tel qui se dit etre son ami, ne le caresse que pour le perdre; semblables à ces voleurs, qui attendoient les passans sur les grands chemins, & qui les étoufoient à force de les embrasser. Tous ceux qui aiment la conversation n'ont pas une humeur également ouverte; de cent, à peine s'en trouvera-t-il deux qui ne se fourbent l'un l'autre; les infidelitez les plus noires se déguisent d'une belle apparence, & sous de beaux dehors, & la confidence que l'on témoigne à un homme, est le plus assuré moyen pour découvrir son foible, & pour surprendre sa simplicité; les complimens soûtenus des protestations de services l'enchantent, & l'obligent de croire que les caresses extérieures sont des images de la fidelité du cœur: ces ames déloyales n'ont que des loüanges en la présence d'un homme; mais son absence donne sujet à leurs calomnies; ils soufflent d'une même bouche le froid & le chaud, & tres-souvent ils voudroient couper la main qu'ils ont baisée par respect. *Livre intitulé, la Conduite des Illustres.*

Les fourbes tôt ou tard sont surpris eux-mêmes, & portent la peine de leur fourberie.

Salomon dit que le fourbe ne trouvera jamais son avantage dans les fourberies: *Non inveniet fraudulentus lucrum.* Je veux que pour un temps quelques heureux succès répondent à ses desseins; la fin en sera toûjours tragique, parce que le plus grand de ses malheurs sera la perte de son ame, qui est d'un prix inestimable devant Dieu, puisque JESUS-CHRIST a donné son sang pour la racheter; encore cette perte est-elle accompagnée d'un autre; parce que les trompeurs sont ordinairement trompez eux-mêmes, & tombent dans la fosse qu'ils ont preparée aux autres, comme parle le Prophete Royal: *Incidit in foveam quam fecit. Le même.*

Proverb. 12.

Psalm. 7.

La jeunesse est moins sujette aux déguisemés; mais elle est plus facile à être trompée.

Je sçai que la jeunesse est moins sujette aux déguisemens; mais aussi elle est plus facile à s'y laisser surprendre, parce que l'expérience ne l'a pas encore détrompée. La douceur des compagnies peut persuader a un jeune homme que les complimens d'un courtisan sont les marques d'un cœur sincere, & sa crédulité l'obligera d'ouvrir le sien à celui qui ne recherche sa confidence que pour s'en prévaloir. Ainsi par un manquement de prudence, il fera un commerce d'amitié avec un fourbe, & deviendra la dupe de tous les mauvais tours & de toutes les fourberies qu'il commettra. *Le même.*

De la simplicité Chrê-

On ne sçauroit se former une plus haute idée de la simplicité évangelique, avec laquelle les Chrêtiens doivent converser les uns avec les autres, que celle

que JESUS-CHRIST nous en donne dans ces paroles : *Sit autem ſermo veſter eſt eſt, non non, quod amplius eſt à malo eſt.* Quand vous voudrez aſsûrer quelque choſe, contentez-vous de dire, cela eſt, cela n'eſt pas ; ce que vous ajoûterez de plus ſera mauvais ; car par là il bannit de l'entretien toute ſorte de contention, de chaleur, de diſpute, de fauſſeté, de menſonge, & de tromperie. La ſimplicité chrétienne doit non-ſeulement régler nôtre converſation; mais encore toute nôtre conduite avec le prochain ; & elle doit être répanduë ſur tout le corps de nôtre vie.. C'étoit ainſi que vivoient les premiers Chrétiens, &c. *Eſſais de Sermons pour le quatorziéme Dimanche après la Pentecôte.* tienne & evangelique. *Matth. 5.*

Si vous demandez les marques par leſquelles on peut reconnoître un eſprit droit, & le diſcerner d'avec celui qui lui eſt opposé. Je vous dirai que l'eſprit droit ſe porte droit à Dieu, & ne regarde que lui ſeul ; il ne prétend autre choſe que de lui plaire, quoy qu'il arrive de tout le reſte. L'eſprit double, tout au contraire, ſe replie toûjours ſur ſoi même, ne cherche que ſes interêts, & quelque mine qu'il tienne, ou quelque beau ſemblant qu'il faſſe, il n'a point d'autre vûë, ni d'autre intention, que de s'avancer ſelon le monde, de maintenir ſon credit & ſa réputation, de pouſſer toûjours ſa fortune plus avant, & d'abatre & renverſer tout ce qui s'oppoſe à ſes prétentions. De là vient que l'eſprit droit eſt toûjours accompagné de ſimplicité ; c'eſt-à-dire, d'une certaine diſpoſition, qui bannit de l'ame toute ſorte de mélange & de diverſité. L'eſprit du monde au contraire eſt un eſprit de duplicité ; il a toûjours deux intentions en ce qu'il fait ; l'une qu'il porte dans le fond de l'ame, & l'autre qu'il produit au dehors. *Tiré de la Science des Saints du Pere Poiré.* Les marques par leſquelles on reconnoît un eſprit droit.

L'eſprit fourbe & déguiſé fait ce qu'il peut pour ſe couvrir, & pour ne paroître pas ce qu'il eſt : Car comme il ne fait rien que par interêt, & que toutes ſes prétentions ſont baſſes, il a honte de les déclarer, & même de les faire entrevoir. C'eſt pourquoy il ſe couvre tant qu'il peut, & ſe pare d'une apparence trompeuſe, & de quelque loüable deſſein ; de maniere qu'on peut dire en vérité que ſa vie eſt une continüelle mommerie, & une perpetuelle illuſion. Il eſt féeond en mille traits de ſoupleſſes qu'il met en uſage dans les occaſions: il a mille déguiſemens pour donner couleur à ſes deſſeins : mais toûjours dans l'apprehenſion qu'ils ſoient découverts. C'eſt pourquoy, il reſſemble à ces faux monnoyeurs, qui ſont toûjours au fond des cachots, & ne cherchent que l'obſcurité. L'eſprit droit au contraire, eſt un eſprit de lumiere, qui aime le jour, & qui ne fait rien à la faveur de la nuit. Tel qu'il eſt, tel il veut paroître, & ce qu'il fait voir ſur le viſage, c'eſt ce qu'il a dans le cœur. C'eſt l'agréable ſimplicité que nous aimons dans les enfans, & que le Sauveur a tant recommandée, & que ſaint Pierre a ſouhaité que nous exprimaſſions dans nos mœurs. *Le même.* Caractere d'un eſprit fourbe & double.

Un eſprit droit ne balance non plus ſur l'uſage des moyens dont il ſe ſert, que ſur la recherche de ſa fin. Tout ce qui biaiſe tant ſoit peu, & qui ne ſe conduit que par détour ; tout ce qui tient de l'accommodement & de l'amour propre lui eſt ſuſpect. La même lumiere qui lui découvre la fin qu'il doit ſuivre, lui fait voir les moyens qu'il doit employer pour y parvenir, & ſon choix n'eſt pas moins deſintereſſé que ſon intention. Tout au contraire, l'eſprit du monde met tout en œuvre pour venir à ſes fins ; & mêle le ſaint Autre difference d'un eſprit droit d'avec un eſprit fourbe.

avec le profane, la terre avec le ciel, la Religion avec l'interêt, qui eſt proprement ſa divinité. Il met ſur un même autel Dagon & l'Arche-d'Alliance; il trouve moyen de joindre le monde avec Dieu, d'accorder leurs principes & leurs maximes, & de faire qu'on ſerve l'un & l'autre, ſoit enſemble, ſoit par alternative; par tout il trouve du temperamment, & il n'eſt rien de ſi éloigné qu'il ne rapproche, & ne ſe promette d'accorder. *Le même.*

Un eſprit droit ne fait jamais rien de lâche.

Un eſprit & un cœur droit eſt toûjours noble & généreux. Quand il y iroit de l'interêt d'un monde entier, il ne commettroit pas une lâcheté, & ne feroit pas une action qui ſentir la baſſeſſe de cœur; & il ne ſçait ce que c'eſt que biaiſer où il s'agit de la vérité, ni de craindre quand il n'a point manqué à ce qui étoit de ſon devoir, ni d'applaudir à une puiſſance qui eſt deſtituée d'équité. Il deteſte la flaterie comme l'ennemie de la vertu, comme le poiſon de la ſocieté humaine, & comme la marque d'un cœur bas & ſervile. L'eſprit double au contraire, plie & tourne tantot d'un côté, & tantôt d'un autre; il n'eſt rien à quoy il ne ſe ſoûmette pour plaire; il dit, & dédit; il loüe ce qu'il a blâmé; il blâme ce qu'il a loüé; il eſt de toute opinion, pourvû qu'elle ſoit la plus agréable, ou qu'il y trouve ſon interêt: c'eſt ce qui le rend fléxible à tout, & ce qui donne le contre-poids à ce qu'il condamne & à ce qu'il approuve. *Le même.*

De la fauſſe prudence.

La politique & la prudence humaine ne s'appuye que ſur ſes ruſes & ſur ſes artifices; & comme elle eſt ſouvent intereſſée, elle eſt preſque roûjours injuſte; la tromperie lui eſt ſi naturelle, que tous ſes conſeils en ſont infectez: Elle approuve la fourberie quand elle lui eſt utile, & parce que les loix de la guerre nous permettent de vaincre nos ennemis par la ruſe & par la force, elle s'imagine qu'elle peut ainſi traiter tous les hommes, & qu'il ſuffit d'être ſa partie, pour être ſon ennemi. Elle répand ſa malice dans tout le commerce du monde, ſoit que les particuliers terminent leurs différens par des procès; ſoit que les Marchands trafiquent avec les étrangers; ſoit que les Princes traitent enſemble par leurs Ambaſſadeurs: la prudence ne ſe defend que par la fineſſe, & dans tous ces emplois, celui qui ſçait le mieux tromper, paſſe pour le plus habile. Ainſi la fourberie eſt ſouvent confonduë avec la prudence, & ceux qui ne ſe conduiſent pas par la lumiere du Ciel, ne ſçauroient guere être prudens s'ils ne deviennent trompeurs. *Le Pere Senault, dans l'Homme Criminel, cinquiéme diſcours.*

La ſimplicité doit toûjours accompagner la prudence.

Quand le Fils de Dieu inſtruit ſes Diſciples, il ne les convie jamais d'imiter la prudence du ſerpent, qu'il ne les oblige d'imiter la ſimplicité de la colombe; parce que la ſimplicité ſans la prudence ſe changeroit en folie, & la prudence ſans ſimplicité ſe convertiroit en malice. Tertullien faiſant alluſion à ce paſſage, diſoit que s'il avoit à choiſir, il préféreroit la ſimplicité de la colombe à la prudence du ſerpent, & que s'il ne pouvoit éviter les deux maux qui accompagnent ces deux vertus, il aimeroit mieux tomber dans la groſſiereté que dans la malice. *Le même.*

Le déguiſement & la fourberie ſe rencontre partout.

Il ſemble que le monde ſoit devenu un théâtre de fictions, où la vérité a bien peine à ſe reconnoître, tant on lui fait de faux viſages. On diroit que la terre a changé de nature, & qu'elle eſt devenuë une mer, où les ſimples ſont comme de pauvres reptiles abandonnez à la malice des plus ruſez. C'eſt la

penſée du Prophete qui diſoit à Dieu : Avez-vous donc fait, Seigneur, tant de mortels, comme de ſimples poiſſons, la tromperie a tendu des pieges partout, & des filets pour les prendre. *Le Pere Cauſſin dans la Cour Sainte.*

Un homme d'honneur ſe doit faire une loi de ne dire jamais que ce qu'il penſe, & de n'avoir rien de faux & de déconcerté dans ſes manieres. Si vous ne voulez tromper perſonne, pourquoy uſer de tant de détours ? Agiſſez naturellement, parlez de même. L'artifice, le déguiſement, les mauvaiſes fineſſes ne ſont guere d'honneur, & marquent un mauvais fond. Si l'on bannit la ſincerité, il faut renoncer au monde : ſans elle la ſocieté civile eſt un brigandage; on met tout en œuvre pour endormir ceux avec qui l'on eſt en commerce, & pour les ſurprendre. Il y a je ne ſçai quoy de lâche dans ce procedé ; pour peu qu'on eût de ſentimens d'honneur, on ſeroit incapable de ces ſupercheries. *Tiré des Réflexions ſur la Politeſſe des mœurs de l'Abbé de Bellegarde.* Un homme d'honneur doit être ſincere.

Il ſe trouve aſſez de gens qui condamnent les menſonges, qui cauſent quelque préjudice au prochain ; ce qui s'appelle des menſonges pernicieux ; mais il y en a peu qui blâment, ou même qui ne diſent avec complaiſance ces menſonges, qui ne font tort à perſonne, & qui ne ſont que pour divertir. Mais il n'y a preſque perſonne, qui non-ſeulement condamne, mais même qui ne loüe ces menſonges, qui bien loin d'être prejudiciables au prochain, lui ſont au contraire tres-avantageux. Cependant la Vérité Eternelle ne fait point toutes ces diſtinctions, elle condamne généralement tous ceux qui parlent avec menſonge. *Perdes omnes qui loquuntur mendacium. Le Pere le Jeune, Sermon du Menſonge.* Il faut fuir juſques aux plus petits menſonges. *Pſalm. 5.*

On avoit en ce temps-là ſi peu d'uſage des tromperies & de la diſſimulation, que l'on ſe repoſoit ſur la probité de ceux avec qui l'on traitoit. Les gens de bien jugent des autres par eux-mêmes ; ils ne ſçavent point l'art de tromper, & comme ils diſent toûjours vrai, ils ne croyent pas que les autres puiſſent mentir ; ils ſe perſuadent aiſément que tout le monde leur reſſemble, & ne peuvent avoir de défiance de perſonne. Salomon ajoûte, qu'une ame innocente croit tout ce qu'on lui dit ; cet air de bonté & de facilité eſt loüable, & quoy qu'il ait été trompé quelquefois, il ſe perſuade cependant toûjours que tout le monde eſt ſincere. *Tiré des Offices de ſaint Ambroiſe. l. 3. ch. 10.* La ſincerité & la probité des premiers temps.

Cette ſincerité, que l'Evangile appelle ſimplicité, ne cherche point des chemins couverts, ni des détours écartez pour arriver à ſes fins ; mais elle marche avec aſſûrance, & ſans rien craindre, joignant toutefois la prudence du ſerpent avec la ſimplicité de la colombe ; parce qu'elle ſçait que la ſimplicité ſans prudence dégénereroit en foibleſſe ; & que la prudence ſans ſimplicité dégénereroit en malice; & c'eſt auſſi l'inſtruction que l'Apôtre nous donne : *Volo vos ſapientes eſſe in bono, ſimplices autem in malo.* Je veux que vous ſoyez ſages dans le bien, & que vous ſoyez ſimples dans le mal ; c'eſt-à-dire, que la prudence vous empêche de vous tromper, comme la ſimplicité vous empêche de tromper perſonne. *Pere Dezeuzes, Premiers diſcours de la divinité de* Jesus-Christ. Caractere de la ſimplicité Chrétienne. *Ad Rom. 16.*

L'ennemi de la vertu & de la verité, entre tous les vices auſquels il ſollicite les hommes, choiſit particulierement le menſonge, dont il eſt juſtement appellé le pere. Il ſçait que c'eſt l'inſtrument le plus propre à leur faire commettre & à cacher en même temps tous les autres crimes ; le menſonge, en effet, Les maux & les deſordres qui arrivent du menſonge.

ſert à tromper les hommes, en aſſurant ce qui eſt faux, & en niant hardiment ce qui eſt vrai, à tromper la juſtice, à corrompre l'innocence, à ſurprendre les eſprits crédules, à accuſer les innocens, à juſtifier les coupables, & à commetre une infinité d'autres crimes que Dieu a en horreur. Ce vice ſert encore au démon à ſemer la diſſention, les troubles, & la diſcorde dans les familles; à exciter des querelles, & des inimitiez entre les proches, & les meilleurs amis; à faire commettre une infinité de fraudes, de tromperies, d'injuſtices, & de parjures par les Marchands & les Artiſans de mauvaiſe foi; à empêcher la droiture des jugemens par de fauſſes dépoſitions. *Livre intitulé, la Guerre aux vices.*

Les menſonges & les fourberies ſont contraires à la charité chrétienne.

Saint Paul dans la lettre qu'il écrit aux fideles de la ville d'Epheſe, après leur avoir dit qu'ils doivent ſe dépoüiller du vieil homme, & ſe vêtir du nouveau, il ajoûte, qu'ils doivent commencer ce renouvellement ſpirituel par réformer leur langue: *En vous éloignant*, leur dit-il, *de tout menſonge, que chacun parle à ſon prochain dans la vérité, parce, que nous ſommes tous membres les uns des autres.* Saint Chryſoſtome peſe cette raiſon, & la juge tres puiſſante pour faire entendre aux Chrétiens avec quelle candeur, & quelle ſimplicité, ils doivent s'entr'aimer les uns les autres, & avec quelle ſincerité ils doivent agir. Les membres de nôtre corps, dit ce Pere, ne ſe trompent point les uns les autres; ſi l'œil a découvert un ſerpent, ou quelque précipice, il ne trompe pas le pied, mais il l'avertit, afin qu'il ne s'avance pas davantage. C'eſt ainſi que les Chrétiens étant membres d'un même corps, doivent avoir en horreur la tromperie & le menſonge, & avoir pour leurs freres le même amour, & la même ſincerité qu'ils ont pour eux-mêmes; parce qu'en effet il n'y a rien qui engendre & entretienne les inimitiez, ni qui ruine davantage la charité que le menſonge & la fourberie. *Tiré de la Morale Chrétienne ſur le Pater, l. 3. ſect. 4. art. 6.*

De la fineſſe en général.

De la maniere dont les hommes vivent entre eux, il ſemble qu'ils mettent toute leur étude, & qu'ils employent tout leur eſprit à ſe tromper mutuellement: le monde eſt maintenant ſi rafiné; on eſt expoſé ſi ſouvent à être pris pour dupe, quand on agit de bonne foi, qu'on eſt quelquefois obligé, malgré ſon penchant, de ſe déguiſer pour éviter les pieges qu'on nous tend. Cependant la fineſſe devroit être bannie du commerce des honnêtes-gens, comme une vertu équivoque, qui flotte entre le vice & la vertu; mais qui pour l'ordinaire gauchit les ſentimens, & altere la probité; ſur tout quand on ſe trouve embarqué avec des perſonnes peu ſcrupuleuſes, & qui ſe ſervent d'artifice: on uſe de repréſaille, & on les bat de leurs propres armes: mais tout ce manege ne fait point d'honneur. Il n'y a point d'endroit où la bonne foi ſoit plus néceſſaire qu'au jeu. C'eſt une tentation bien delicate que de pouvoir gagner beaucoup d'argent, en ſe ſervant de ſon ſçavoir faire; les plus honnêtes-gens, & qui par tout ailleurs ont beaucoup de droiture & de probité, ne ſont pas toûjours à l'épreuve de cette tentation; mais pourquoy s'y expoſent-ils? Un homme d'honneur à qui la conſcience reproche une fourberie, peut-il ſe la pardonner? *L'Abbé de Bellegarde, Maximes pour la ſocieté.*

Les fourbes ne peuvent

Un homme qui paſſe pour un fourbe, ne ſçauroit joüer un perſonnage honorable dans la ſocieté civile; rien de ſi lâche que de ſe démentir ſoy-même,

en

en ſoûtenant ce qu'on ne penſe pas, on en combatant par ſes diſcours ce que l'on penſe. On ne mépriſe pas ſeulement les perſonnes que l'on ſoupçonne avec fondement, de cette lâcheté, on les hait; parce que par-là ils renverſent le principe eſſentiel de la liaiſon que nous pouvons nouër les uns avec les autres. L'on apprehende d'être ſurpris, trompé par leurs diſcours, & l'on ne ſçauroit ſe ſentir dans ce danger, ſans concevoir de l'averſion pour celui qui nous y jette. En nous impoſant, il nous reproche une ſimplicité groſſiere, une mépriſable foibleſſe, peu de pénétration, peu de ſageſſe; & ce procedé choque extrêmement un cœur qui a de bons ſentimens, & de la nobleſſe. Il n'eſt pas juſqu'aux ames les plus communes, qui ne s'aigriſſent contre l'auteur d'une ſi injuſte humiliation. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale, Tome 2.*

jamais paſſe pour honnêtes gens dans le monde.

Beati pauperes ſpiritu quoniam ipſorum eſt regnum cælorum. Matth. 5. Quoy qu'on entende par les pauvres d'eſprit ceux qui ſont degagez de cœur & d'affection des choſes de la terre, on peut donner néanmoins à ces paroles une explication, qui n'a ni moins de ſainteté, ni moins d'édification. Ces pauvres d'eſprit, ſont ces perſonnes ſimples, qui ſemblent être l'objet du mépris des hommes; cette ſimplicité eſt une diſpoſition du cœur que preſque tout le monde regarde avec horreur; chacun la fuit, quelque ſainte qu'elle ſoit, & quelque ſoin que le Sauveur ait pris de la recommander aux hommes. Et en cela l'extravagance va ſi loin, que l'on aimeroit mieux paſſer pour un impudique & pour un blaſphemateur, que pour un homme ſimple. C'eſt un caractere de bénédiction qui ne plaît à perſonne: & quoique JESUS-CHRIST ait enſeigné qu'il diſtingue ceux qui ſont à lui, de ceux qui n'y ſont pas, on regarde cette vérité comme un ſentiment outré, qui ne touche & ne perſuade perſonne. Celui-là eſt ſimple, qui eſt exempt de toute malice, qui ne penſe mal de perſonne, qui vit ſans ſoupçons, qui a les vertus chrétiennes, ou qui eſſaye de les avoir; qui marche d'un pas égal, & ſans affectation dans la pratique du bien; & ſur tout, qui eſt tellement indifférent entre le blâme & la loüange, qu'il regarde d'un même œil ceux qui l'approuvent & ceux qui le cenſurent. *L'Abbé de la Trappe dans ſes Réflexions morales ſur ſaint Matthieu.*

De la ſimplicité chrétienne & évangelique.

Niſi efficiamini ſicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum. Joann. 15. Où eſt-ce que ce précepte de devenir comme de petits enfans eſt obſervé? en quels états & en quelles conditions voit-on qu'on s'en ſouvienne, ou qu'on ait le moindre ſoin de le mettre en pratique? Diſons au contraire, qu'on ſuit partout des maximes qui lui ſont entierement oppoſées, qu'on n'en a que de l'éloignement & de l'horreur, & qu'il n'y a preſque perſonne qui ne regarde, & qui ne rejette les obligations qu'il renferme, comme un deshonneur, & comme une veritable dégradation. Ces petits enfans que le Fils de Dieu nous propoſe, ſont des créatures innocentes, dans leſquelles il n'y a ni malignité, ni artifice, ni déguiſement, ni duplicité, ni fineſſe; ils n'aiment ni le monde, ni ſa vanité, ni ſes richeſſes. Quoique ces diſpoſitions ſoient eſſentielles à un Chrêtien, & qu'il n'y en ait point de véritables où elles ne ſe rencontrent; cependant on ne les remarque, on ne les apperçoit en nul lieu, & toutes les profeſſions différentes des hommes ſemblent garder en ce point une uniformité parfaite. Celle de l'Egliſe, qui devroit être plus religieuſe que les autres, n'eſt en cela ni plus

On ne ſçait ce que c'eſt en ce temps quel la ſimplicité des enfans i il n'y a partout que duplicité, fineſſe, & artifice.

fidele, ni plus exacte. Ceux qui tiennent les prémiers rangs, ne font point de difficulté, ſelon la ſageſſe de ce monde, de regarder avec méptis cette ſimplicité ſi recommandée. Leur cœur eſt double ; ils cachent ce qu'ils penſent ſous des paroles trompeuſes ; ils couvrent le menſonge des apparences de la vérité, & font paſſer la vérité pour le menſonge. *Le même, dans les Réfléxions ſur ſaint Luc.*

Les adreſſes & les ſoupleſſes, dont uſent la plûpart des hommes pour ſe ſurprendre les uns les autres. *Pſaml.* 61. 1

Qui pourroit exprimer les artifices & les adreſſes dont ſe ſervent la plûpart des hommes pour ſe ſurprendre les uns les autres : *Vani filii hominum, mendaces filii hominum, ut decipiant ipſi de vanitate in idipſum.* Ils inventent, ils imaginent, & mettent tout en uſage quand il eſt queſtion de leurs interêts, & de leurs propres avantages ; & tout leur eſt bon, pourvû que leur utilité s'y rencontre. Ce qui fait que cette conduite, toute injuſte qu'elle eſt, a un ſi grand cours parmi le monde, c'eſt qu'il n'y a preſque point de charité ; chacun regarde & cherche ce qui lui eſt propre, ne fait aucun ſcrupule de s'accommoder au préjudice de ſon prochain. *Le même.*

MISERICORDE DE DIEU.

CONFIANCE EN CETTE MISERICORDE; Préſomption de la miſericorde; défiance & deſeſpoir, &c.

AVERTISSEMENT.

LA miſéricorde de Dieu eſt un de ces ſujets qui entrent preſque dans tous les Diſcours de la Chaire; c'eſt pourquoy il ſeroit trop vague, s'il n'étoit reſtraint à la fin, & à l'effet principal de la miſéricorde divine; ſçavoir au ſalut & à la converſion des Pécheurs: & comme cette miſéricorde éclate & paroit particulierement à les prévenir & à les rechercher, à les ſolliciter & à les preſſer de retourner à Dieu, à les recevoir avec douceur, à leur pardonner avec joye les injures les plus atroces & les plus ſanglans outrages qu'il en a reçûs, à leur rendre ſon amitié, & à les remettre dans tous les droits dont ils étoient déchûs, & à les combler enſuite de graces & de faveurs; c'eſt à quoy nous nous bornerons dans ce traité, ſans parler des autres bienfaits, qui ſont autant d'effets & des preuves ſenſibles de cette même miſéricorde.

Il faut ſeulement remarquer que pour traiter ce ſujet en Prédicateur, 1°. il ne faut pas ſeulement s'arrêter à donner une haute idée de cette perfection de Dieu, qu'on ne la conſidere par rapport aux hommes qui ſont le principal objet de ſa miſericorde. 2°. Qu'on doit tellement exciter les Auditeurs à mettre leur confiance, qu'on leur faſſe voir en même temps, l'abus que les Pécheurs en font ordinairement, par une préſomption téméraire, qui les entretient dans leurs déſordres, ſous l'eſpérance d'en obtenir facilement le pardon. 3°. Comme la véritable confiance en la miſéricorde de Dieu eſt entre deux extrémitez également dangereuſes, & également à craindre, l'une par excès, qui eſt la préſomption, & l'autre par défaut, qui eſt le deſeſpoir; il faut garder un tel tempérament, que le Pécheur en eſperant en la miſéricorde, ne perde jamais la crainte de la juſtice.

Enfin, comme cette matiere eſt aſſez ample, il faut éviter de la confondre avec d'autres ſujets qui y ont beaucoup de rapport, comme ſont la confiance en Dieu pour tous les beſoins de cette vie; la diſtribution des graces de Dieu, qui ſont des marques & des effets de ſa miſericorde, &c. Ce ſont des ſujets ſeparez dont nous avons parlé en leur lieu propre.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins & plans de Diſcours ſur ce ſujet.

1. POUR porter tous les hommes, & particuliérement les grands pecheurs à avoir recours à la miſéricorde du Seigneur, j'ay deſſein de vous en faire concevoir la grandeur, quoy qu'elle ſoit ſans bornes, & infiniment plus grande que n'eſt la malice des hommes, & nos miſeres qui en ſont l'objet. C'eſt pourquoy, je ne puis, ce me ſemble, vous en donner une plus juſte idée, que de vous en donner les dimenſions, comme ſaint Paul fait de la charité divine, qui eſt la même choſe dans Dieu, ou s'il y a quelque difference, c'eſt notre eſprit qui l'y met, & qui lui donne ce nom, entant que cette bonté & cette charité infinie a compaſſion de nos miſéres, & nous accorde le pardon de nos crimes. Les dimenſions donc de cette charité miſéricordieuſe, ſont marquées dans ces paroles de ſaint Paul : *Ut poſſitis comprehendere quæ ſit latitudo, longitudo, ſublimitas & profundum.* C'eſt ce qui ſera le partage de ce diſcours, & qui nous inſpirera je m'aſſure de hauts ſentimens de reconnoiſſance, & de crainte d'abuſer de cette miſéricorde, & de laſſer enfin la patience d'un Dieu.

Ad Epheſ. 3.

La premiere dimenſion, eſt ſa largeur & ſon étenduë, puiſquelle s'étend à tous les péchez imaginables qu'elle pardonne, & à tous les pécheurs, qu'elle eſt toûjours prête de recevoir, quand ils y ont recours, dans le deſſein de quiter leurs déſordres. Conſiderez combien de péchez ſe ſont commis, & ſe commettent tous les jours dans le monde ; de combien d'eſpeces ; quel en eſt le nombre & l'énormité ; la miſéricorde Dieu s'étend ſur tout cela, & ne s'épuiſe point ; à combien de pécheurs a-t-il fait miſéricorde, & ne nous aſsûre-t-il pas lui-même, qu'il eſt toûjours diſpoſé à la faire, quand avec un cœur contrit & humilié, ils auront recours à lui. Il les va rechercher lui-même au milieu de leurs déſordres ; il les rappelle de leurs égaremens, les reçoit, pour ainſi dire, à bras ouvers. Le Prophete Royal a bien raiſon de dire, que la terre eſt pleine de la miſéricorde du Seigneur ; & l'Egliſe d'ajoûter que de faire miſericorde, c'eſt ſon propre caractere, & ſa nature même. Il n'y a qu'un Dieu en effet, qui ait une patience à l'égard des pécheurs, que nul maître n'a envers ſes ſerviteurs, & nul pere envers ſes enfans n'auroit jamais.

La ſeconde dimenſion de cette divine miſéricorde, eſt ſa longueur, qui n'eſt autre que cette longue patience, que l'Ecriture loüe ſi ſouvent, & qui n'a point de pareille ; car il attend les trente & quarante ans des pécheurs endurcis, rebelles à toutes ſes graces, & les plus indignes de les recevoir ; Il ne ſe rebute point de ſes ſolliciter & de les attendre ſouvent, juſqu'à une extrême vieilleſſe, les ſouffrant violer impunément ſes loix, & blaſphémer ſon ſaint nom, & ne les abandonnant jamais tellement, qu'il ne leur laiſſe toûjours des graces de reſſource, & des moyens de leur ſalut. Quelle miſericorde ! Mais combien ceux-là en ſont-ils indignes, qui continüent de l'offenſer ſous ce prétexte ? & qui dans la vûë que Dieu les a ſouffert dans leurs déſordres juſqu'à preſent, y veu-

lent perſeverer juſqu'à la fin, parce que Dieu n'a point fixé d'autre terme à ſa miſéricorde que le temps de cette vie ; c'eſt pourquoy ils eſperent d'obtenir leur pardon, quand même ils auroient vécu des ſiécles entiers dans les crimes les plus abominables.

3°. Pour méſurer la miſéricorde de Dieu ſelon ſa hauteur, il faut conſidérer le motif qui le porte à avoir compaſſion des pécheurs, & d'exercer ſa miſéricorde envers ceux qui en ſont quelquefois les plus indignes ; car c'eſt ce qui la releve au-deſſus de celle des hommes, de n'y être porté que par ſa propre bonté, ſans aucun interêt, & ſans que les pécheurs de leur part, ayent aucun mérite qui puiſſe attirer ſes favorables regards : Au contraire lorſqu'ils ont merité les plus rudes coups de ſa colere & de ſa vengeance, cependant il les recherche avec autant d'empreſſement, que s'il avoit beſoin d'eux ; ſe reconcilie avec eux, fléchi par une larme, & par un ſoûpir, leur rend ſon amitié, & les rétablit dans tous les droits dont ils étoient déchûs. Reconnoiſſons cette bonté charmante, avoüons nôtre indignité, proteſtons que nous en ſerons reconnoiſſans pendant toute l'éternité : *Miſericordias Domini in æternum cantabo.* *Pſalm. 88.*

4°. Nous pouvons reçonnoître une eſpece de profondeur dans la miſéricorde de Dieu, par la comparaiſon que nous en pouvons faire avec la miſéricorde des hommes, laquelle eſt ordinairement ſuperficielle, & n'a point de fond ; elle ſe contente de paroles, & en vient rarement juſqu'aux effets. La plus parfaite eſt celle qui joint aux paroles de bons offices, & un ſecours conſidérable dans une preſſante néceſſité. Telle eſt la miſéricorde de Dieu, qui eſt profonde en ce ſens ; de maniére qu'on peut l'appeller avec l'Apôtre le Pere des miſéricordes & de toute conſolation : *Pater miſericordiarum & totius conſolationis.* Il ne s'eſt pas contenté de paroles, il en eſt venu juſqu'aux effets les plus ſurprenans ; il s'eſt fait homme pour nous délivrer de nos miſéres ; il a offert tous les travaux de ſa vie, & les ſouffrances de ſa mort pour obtenir le pardon de nos crimes, & nous mettre en poſſeſſion d'un bonheur éternel, &c. Ne devons-nous pas donc mettre nôtre confiance en cette divine miſéricorde ; mais donnons-nous de garde d'en abuſer par une temeraire préſomption, &c. *2. ad Cor. 1.*

II. On peut faire voir avec quelle bonté notre Dieu en uſe envers le pécheur, en quelque diſpoſition qu'il ſe trouve.

1°. Comment dans ſa fuite il court après lui, le recherche, l'invite, l'attend, le ſollicite & le preſſe.

2°. Comme quand le pécheur retourne, Dieu vient au devant de lui, le reçoit, le careſſe, lui rend ſon amitié, & le comble de bien-faits. *Pris du Pere de la Colombiere, ſermon ſur ce ſujet.*

III. 1°. Avec quelle patience admirable Dieu ſouffre les plus étranges égaremens des pécheurs, & attend leur retour quand ils ſe ſont éloignez de lui.

2°. Avec quel empreſſement il les prévient par ſes recherches, pour les ramener à lui.

3°. Avec quelle tendreſſe & quelle joye, il les reçoit, quand ils ſont revenus à lui. *Monſieur la Font, Entretien pour le troiſiéme Dimanche de la Pentecôte.*

IV. J'AY deſſein de vous étaler dans ce diſcours les richeſſes infinies de la miſéricorde de Dieu, comme parle l'Apôtre; mais ce ſera avec les précautions néceſſaires, afin que nous n'en abuſions pas. L'abus des choſes les plus ſalutaires étant ordinairement les plus dangereux; Pour cela, je vous en ferai remarquer principalement trois effets, également capables de gagner nos cœurs, & de frapper nos eſprits.

Le prémier, eſt l'ardeur & l'empreſſement avec lequel ce Dieu de bonté vient chercher les pécheurs juſques dans l'abîme de leurs crimes: mais ardeur & empreſſement, qui ſe change en indifférence & en froideur, quand pour l'offenſer plus impunément, les pécheurs abuſent de ſa bonté, par une confiance préſomptueuſe.

Le ſecond, eſt ſa patience invincible à les ſouffrir, à attendre leur retour; mais patience qui ſe laſſe, quand on s'obſtine à perſéverer dans le péché par une vaine confiance en ſa miſéricorde.

Le troiſiéme, eſt la douceur & la facilité avec laquelle il reçoit les pécheurs, lorſqu'ils ſe convertiſſent, & qu'ils retournent à lui de tout leur cœur; Mais douceur & facilité, qui devient une rigueur inflexible, & inexorable, pour ceux qui l'offenſent par un vain eſpoir d'en obtenir aiſément le pardon. Voilà, Chrêtiens, trois conſidérations, capables d'un côté de ranimer l'eſpérance des pécheurs, qui veulent ſe convertir; mais d'un autre côté bien propres à effrayer ceux qui préſument de la miſéricorde de Dieu, & qui ſur ce prétexte témeraire, perſéverent dans leurs péchez. *L'Autheur des ſermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrêtienne, dans ſon Avent.*

V. ON peut conſidérer la confiance en la miſéricorde de Dieu comme un moyen ou comme un obſtacle à la converſion du pécheur.

1°. Comme un moyen, parce que c'eſt elle qui fait toutes les converſions, qui nous y invite, qui nous y anime; mais pour cela elle doit avoir les conditions néceſſaires. La prémiére, qu'elle procede d'une vive foi de la bonté & de la miſéricorde du Sauveur, qui ne veut point la mort du pécheur; mais au contraire, que tous les hommes ſoient ſauvez. La ſeconde, qu'elle ſoit accompagnée d'un vrai deſir de ſon ſalut, autrement elle ne ſeroit pas efficace; mais un ſimple mouvement ſans effet; puiſqu'il eſt impoſſible d'eſpérer efficacement un bien, ſi on ne le déſire. La troiſieme, qu'elle ſuppoſe toûjours une volonté efficace de quitter le péché, n'étant pas raiſonnable que Dieu faſſe miſéricorde à un homme qui perſiſte volontairement dans le deſſein de l'offenſer.

2°. C'eſt un obſtacle, parce que c'eſt elle qui empêche la plûpart des pécheurs de ſe convertir, & qui les fait toûjours differer. *Le Pere d'Orleans, tome 1.*

VI. SUR les cauſes de la défiance de la miſéricorde de Dieu, qui ſont autant de tentations dangereuſes qu'il faut combatre, quand on veut tout-de-bon ſe convertir.

La prémiere, vient de la part de la juſtice divine, qu'on craint de ne pouvoir fléchir; La ſeconde, eſt celle qui naît de l'embarras d'une conſcience, qu'on craint de ne pouvoir débroüiller ni éclaircir. La troiſiéme, eſt celle que produit la vûë de ſa propre foibleſſe, qu'on ſe défie de ne pouvoir vaincre. Dans la

prémiére, Dieu paroît au pécheur comme tout-à-fait inacceſſible; c'eſt une défiance de ſa miſéricorde. Il faut raſsûrer le pécheur ſur ce point, en lui faiſant voir que Dieu eſt tout prêt à le recevoir. Dans la ſeconde, il faut lui montrer que c'eſt une difficulté chimerique, & une défiance de ſa bonté, parce qu'il n'exige de nous, que de faire ce que nous pouvons. La troiſiéme, eſt une défiance de ſon ſecours, qu'il faut vaincre par l'eſpérance qu'il ne nous abandonnera point. *Le même.*

VII. On peut montrer qu'il faut éviter les deux extrémitez qui ſont à craindre dans la confiance en la miſéricorde de Dieu. La prémiére, eſt de trop eſpérer; la ſeconde, d'eſpérer trop peu. Trop eſpérer, c'eſt préſumer de la miſéricorde de Dieu; eſpérer trop peu, c'eſt s'en défier. 1°. Il faut combattre cette préſomption dans la prémiére partie; 2°. & cette défiance dans la ſeconde.

VIII. 1°. Combien Dieu eſt miſéricordieux à l'égard des pécheurs, qu'il appelle, qu'il recherche, qu'il attend, & qu'il reçoit avec une bonté inconcevable.

2°. Avec quelle confiance les pécheurs doivent recourir à la miſéricorde de Dieu.

IX. Il ne faut pas tellement s'arrêter à penſer que le Fils de Dieu eſt miſéricordieux, & qu'il eſt venu pour ſauver les hommes, qu'on ne ſe ſouvienne qu'il eſt juſte, & qu'il viendra pour nous juger un jour.

Dans cette vûë & dans cette penſée: 1°. Il ne faut jamais ſéparer la miſéricorde, de la juſtice, afin d'eſpérer en craignant: *Cum timore & tremore ſalutem veſtram operamini.* 2°. Il ne faut point non plus ſéparer la juſtice de la miſéricorde, afin de craindre, & de ne pas tomber dans la défiance. Ainſi nôtre confiance ſera ſans préſomption, & nôtre crainte ſans deſeſpoir.

X. 1°. Les demarches obligeantes que fait la miſéricorde de Dieu pour ſauver le pécheur; ſçavoir, de le prévenir par ſes graces, & de le rechercher lorſqu'il eſt le plus éloigné de lui. De lui ôter l'appui & l'eſpérance qu'il avoit aux créatures, afin de lui faciliter le retour à Dieu, n'ayant plus d'obſtacles qui l'arrêtent & qui le retiennent. Et enfin, de lui faire goûter les douceurs qui ſont au ſervice de Dieu, après avoir éprouvé les amertumes inſéparables du ſervice du monde.

2°. La fidelité & la correſpondance que le pécheur doit apporter de ſon côté aux bontez & aux miſéricordes de Dieu à ſon égard; ſçavoir, de ne pas être ſourd à la voix de Dieu qui l'appelle, & ne point réſiſter à ſes graces: De ne pas abuſer de cette bonté, en la faiſant ſervir de prétexte pour differer de jour en jour, & continüer cependant ſes déſordres. Enfin, de s'attacher inſéparablement à lui, par amour, & par reconnoiſſance.

XI. 1°. La miſéricorde divine nous appelle, nous invite, nous preſſe de recourir à elle; elle veut donc nôtre converſion, & nôtre ſalut: Prémiére propoſition.

2°. Cette miſéricorde prétend, que preſſez du déſir de nôtre ſalut, nous allions à elle; il faut donc que nous voulions nous-mêmes nôtre converſion & nôtre ſalut. *Pris du Dictionnaire Moral.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces ſujets, & les Autheurs qui en traitent.

Les ſaints Peres.

SAint Auguſtin, *lib. de vitâ Chriſtianâ. c. 5.* montre qu'il ne faut pas ſe tenir en aſsûrance ſur ce que Dieu differe à punir les pécheurs.

Le même, *in Pſalm.* 144. montre que la trop grande confiance en la miſéricorde de Dieu, & le deſeſpoir ſont également à craindre à un pécheur.

Le même, *lib. de Catechizandis rudibus*, invective contre ceux qui ſous prétexte d'obtenir miſéricorde perſeverent dans leurs déſordres.

Le même, *Tract.* 13. *in Joannem*, montre que le trop de confiance & le deſeſpoir tariſſent également la ſource des miſéricordes de Dieu.

Le même, *ſerm.* 71. *de diverſis*, montre que l'Incarnation du Verbe eſt le grand ouvrage de la miſéricorde de Dieu.

Le même, *in Pſalm.* 58. ſermon 2. expliquant ces paroles ! *Deus meus miſericordia mea*, montre que Dieu eſt tout miſericorde à l'égard des hommes.

Le même, *in Pſalm.* 102. montre la patience de Dieu à ſouffrir les pécheurs.

Le même, *Tract.* 36. *in Joannem*, montre que Dieu exerce toûjours ſa miſéricorde avant ſa juſtice.

Saint Jérôme, *l.* 8. *in cap.* 26. *Iſaiæ*, expliquant ces paroles : *Indulſiſti Domine, indulſiſti genti, &c.* montre l'abus que les pécheurs ont toûjours fait de la miſericorde de Dieu. *& l.* 2. *in cap.* 6. *Oſeæ.*

Le même, *l.* 5. *in cap.* 16. *Ezech.* montre que la colere n'eſt point naturelle à Dieu ; mais que de ſa nature il eſt porté à la clemence & à la miſéricorde.

Saint Grégoire, *lib.* 7. *moral. c.* 4. expliquant ces paroles du ch. 24. de Job: *Dedit ei Deus locum indulgentiæ, & ipſe abutitur eo in ſuperbiâ*, parle de l'abus qu'on fait ordinairement de la miſéricorde de Dieu.

Le même, *homil.* 9. *in Evangel.* examine cette parole du Prophete Royal: *Deus meus miſericordia mea*, & fait voir la grande confiance que ce ſaint Roy avoit en la divine miſéricorde.

Le même, *l.* 5. *in Reg.* montre qu'il faut qu'un pécheur ſe confie tellement en la miſéricorde de Dieu, qu'il n'en préſume jamais.

Le même, *l.* 2. *in Reg.* fait un long diſcours ſur la préſomption de la miſéricorde de Dieu.

Le même, ſur le ſixiéme Pſeaume pénitentiel, rapporte pluſieurs exemples de la miſéricorde de Dieu.

Le même, *homil.* 20. *in Ezechielem*, fait voir que JESUS-CHRIST eſt une ſource de miſéricorde, & rapporte toutes les occaſions où il l'a exercée.

Origine, *l.* 2. *ſuper Epiſt. ad Roman.* expliquant ces paroles : *An divitias benignitatis ejus & patientiæ & longanimitatis ejus contemnis*, montre que ces richeſſes

richeſſes de parience & de longanimité conſiſtent à ſouffrir les pécheurs.

Le même, *l. 7. in eandem Epiſt.* en expliquant cette patience de Dieu, en fait voir la grandeur.

Saint Chryſoſtome ; *ſermon de Adam, Sodomitis, & Achab*, fait voir combien de fois Dieu a uſé de miſéricorde envers les plus grands pécheurs.

Le même, *homil. 2. in Pſalm. 50.* expliquant ces paroles : *Miſerere mei Deus, ſecundùm magnam miſericordiam tuam*, fait voir la grandeur de la miſéricorde de Dieu.

Le même, ou l'Autheur imparfait ſur ſaint Matthieu, expliquant ces paroles : *Quoties volui congregare filios tuos, ſicut gallina, &c.* dit qu'il ſemble que Dieu ne ſoit pas tant irrité pour avoir été offenſé par les crimes des hommes, que de ce qu'il eſt obligé de punir, & de perdre ceux qui l'offenſent.

Le même, *l. 1. de Providentia Dei*, montre qu'on ne peut comprendre, ni expliquer la grandeur de la miſéricorde de Dieu.

Le même, *ſermon 1. de Elia*, prend le parti de la miſéricorde de Dieu, contre la ſéverité dont Elie vouloit qu'on usât envers les rebelles.

Le même, tome cinquiéme, homelie 60. montre que Dieu eſt roûjours miſéricordieux, même quand il punit le plus ſévérement.

Le même, ſermon 14. ſur ſaint Matthieu, montre qu'il faut roûjours avoir recours à la miſéricorde de Dieu.

Saint Baſile, *homil. 8. in Pſalm. 32.* expliquant ces paroles : *Diligit miſericordiam & judicium*, montre que Dieu fait roûjours marcher la miſéricorde avant la juſtice.

Le même, *in homil. exhort. ad Baptiſmum*, montre que la miſéricorde de Dieu eſt roûjours prête à recevoir le pécheur qui y a recours.

Saint Fulgence, *de Fide, ad Petrum Diaconum, c. 3.* montre en quel danger eſt celui qui demeure dans ſon péché, ſur une téméraire confiance en la miſéricorde de Dieu.

Saint Auguſtin, *in Pſalm. 102.* fait voir combien Dieu eſt miſéricordieux ; par cela même qu'il nous appelle à la pénirence par toutes ſortes de voyes.

Saint Chryſologue, *ſermon 1. de filio prodigo*, fait voir une image de la tendreſſe de Dieu, envers les pécheurs dans la maniére dont l'enfant prodigue eſt reçû de ſon pere.

Origene, *homil. 1. ſuper cap. 1. Jeremiæ*, montre que Dieu eſt infiniment plus porté à faire miſéricorde, qu'à punir.

Saint Bernard, *ſermon 5. in vigil. Nativit.* rend raiſon pourquoy Dieu s'appelle Pere des miſéricordes.

Le même, *ſermon 16. in Cantic.* expliquant ces paroles d'Iſaïe : *Ut prædicarem captivis indulgentiam, &c.* montre combien le Fils de Dieu eſt doux & miſéricordieux.

Saint Pierre Damien, *ſermo de ſancto Martino*, exhorte les pécheurs de recourir à la miſéricorde de Dieu.

Saint Anſelme, *l. 2. Cur Deus homo, c. 2. & 9.* parle de la miſéricorde divine.

Saint Antoine de Padoüe, *in Dominc. 4. Quadrag.* montre qu'il ne faut jamais déſeſperer de la miſéricorde de Dieu.

Saint Thomas de Villeneuve, *tract. de Adventu.* montre que la grandeur de nos péchez ne doit jamais nous jetter dans le deſeſpoir.

Les Livres ſpirituels, & autres.

Taulere, *apud Bloſium de Conſol. puſillan.*

Loüis de Grénade, dans la Guide des Pécheurs, ch. 10. fait voir la grandeur de la miſéricorde divine dans un Dieu fait homme, & chargé de nos péchez.

Le même, dans le Mémorial, ch. 2. §. 3. fait voir que la miſéricorde de Dieu paroît avec plus d'éclat, & plus ſouvent, que ſes autres perfections.

Le Pere Loüis François d'Argentan, Capucin, dans ſes Conférences Théologiques & ſpirituelles, Confer. 20. de la miſéricorde de Dieu.

Le Pere Chahu, dans la Science du Salut, traité troiſiéme de la pourſuite du bien, ch. & art. 1. parle amplement de la miſéricorde de Dieu.

Le Pere Antoine de ſaint Martin de la Porte, dans les conduites de la Grace, part. 1. prémiére vérité, huitiéme preuve.

Le Pere Leſſius, dans ſes Opuſcules, a un traité de la miſéricorde de Dieu, ſur le plan duquel le Pere Maucorp a fait en François ſon 12. diſcours des Perfections divines.

Dans les Opuſcules du Cardinal Bellarmin, traduits par le Pere Brignon, tome 1. des degrez pour élever ſon eſprit à Dieu, le 14. degré eſt la miſéricorde de Dieu.

Le Pere Cheminais dans ſes Sentimens de Piété, donne une belle idée de la miſéricorde de Dieu dans l'enfant prodigue.

Le Pere Nepveu, tome 1. de ſes Réflexions Chrêtiennes, Réflexion pour le 28. de Février.

Le même, tome 3. Réflexion pour le 20. jour de Juillet, & pour le 16. jour de Septembre.

Le même, dans la maniére de ſe préparer à la morr, 15. vérité, qu'un véritable Chrêtien ne doit point craindre la mort.

Dans le livre intitulé, les Souffrances de JESUS-CHRIST pendant ſa Paſſion, traduit par le Pere Alleaume, 46. ſouffrance, il eſt montré combien le deſeſpoir de Judas fut ſenſible au Fils de Dieu.

Monſieur Tiberge, dans ſa Retraite ſpirituelle, troiſiéme jour, ſeconde lecture, donne un modele de la miſéricorde de Dieu dans la parabole de l'enfant prodigue, qu'il étale fort au long, & qui a bien du rapport à l'explication & la paraphraſe qu'en a fait le Pere Cheminais dans ſes Sentimens de Piété.

Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de réligion & de morale, tome troiſiéme.

Les Prédicateurs recens, qui ont fait des Sermons ſur ce ſujet.

Monſieur Joly, Prône pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.

Le Pere d'Orleans, tome 1. ſermon ſur la Confiance en Dieu, & ſur l'uſage qu'on en doit faire.

Monſieur Sarrazin, tome 1. de ſon Avent, diſcours 10.

Le Pere Duneau, ſermon pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.

Le même, dans l'Avent, pour le ſecond Dimanche.

Monſieur la Font, entretien pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.

Le Pere de la Colombiere, tome quatriéme, ſermon ſoixante-ſixiéme.

Le même, dans ſes Réfléxions Chrêtiennes, parle encore ſur la miſéricorde de Dieu envers les pécheurs.

Monſieur Biroat, dans ſon Avent, diſcours ſeptiéme.

Le Pere Maſſon, Prêtre de l'Oratoire, ſermon cinquiéme de ſon Avent.

Monſieur l'Abbé Monmorel, homelie ſur l'Evangile du 21. Dimanche après la Pentecôte.

Dans le Dictionnaire Moral, *titre de la Miſéricorde*, il y a deux ſermons, avec pluſieurs Réfléxions ſur ce ſujet.

Eſſais de Sermons pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.

Le Pere Girouſt dans ſon Avent, neuviéme pretexte, ſermon ſur l'eſpérance Chrétienne.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrêtienne, ſermon cinquiéme de l'Avent, où il parle de la miſéricorde de Dieu, & de la vaine & préſomptueuſe confiance qu'on y a.

Le Pere Loüis de Grenade, dans ſes Lieux Communs, *titulo Deſperatio.*
Buſæus, *in panario. Titulo præſumptio.*
Lohner, *in Bibliotheca manuali, titulo Miſéricordia.*
Labatha, *in theſauro titulo, miſericordia.*
Tous ceux qui traitent de la pénitence, & de la converſion du pécheur, parlent auſſi de la miſéricorde de Dieu à le recevoir.

Ceux qui ont fait des recüils ſur ce ſujet.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples & applications de l'Ecriture ſainte ſur ce ſujet.

Deus, miſericors & clemens, faciens miſericordiam in millia, his qui diligunt me, & cuſtodiunt præcepta mea. Exod. 44.

Dieu, qui ſuis plein de compaſſion & de clemence, & qui fais ſentir ma miſericorde juſqu'à mille générations, à ceux qui m'aiment, & qui obſervent mes commandemens.

Deus miſericors & clemens, patiens, & multæ miſerationis. Ibid.

Dieu miſericordieux, & patient; riche en miſericorde.

Univerſæ viæ Domini, miſericordia & veritas. Pſalm. 24.

Toutes les voyes du Seigneur ne ſont que miſéricorde & vérité.

Sperantem in Domino miſericordia circumdabit. Pſalm. 31.

Celui qui eſpere au Seigneur ſera environné de ſa miſéricorde.

Oculi Domini ſuper metuentes eum, & in eis qui ſperant in miſericordia ejus. Pſalm. 32.

Les yeux du Seigneur ſont ſur ceux qui le craignent, & ſur ceux qui mettent en lui ſa miſéricorde.

Corroboravit miſericordiam ſuam ſuper timentes ſe. Pſalm. 102.

Il a affermi ſa miſéricorde ſur ceux qui le craignent.

Quomodo miſeretur pater filiorum, miſertus eſt Dominus timentibus ſe. Ibid.

De même qu'un pere a une compaſſion pleine de tendreſſe pour ſes enfans, auſſi le Seigneur eſt touché de compaſſion pour ceux qui le craignent.

Deus meus, miſericordia mea! Pſalm. 58.

Mon Dieu, ma miſericorde.

Domine in cælo miſericordia tua. Pſalm. 35.

Seigneur, vôtre miſéricorde eſt dans le ciel.

Magna eſt ſuper cœlos miſericordia tua. Pſalm. 107.

Miſerator & miſericors Dominus, patiens, & multùm miſericors, & miſericordia ejus ſuper omnia opera ejus. Pſalm. 144.

Miſericordia tua Domine plena eſt terra. Pſalm. 118.

Si iniquitates obſervaveris Domine, Domine quis ſuſtinebit? Pſalm. 129.

Miſericordiam & judicium cantabo tibi Domine. Pſalm. 100.

Miſericerdias Domini in æternum cantabo. Pſalm. 88.

Miſerere mei Deus ſecundùm magnam miſericordiam tuam. Pſalm. 50.

Suavis eſt Dominus univerſis, & miſerationes ejus ſuper omnia opera ejus. Pſalm. 144.

Erravi ſicut ovis quæ periit, quære ſervum tuum. Pſalm. 118.

Miſereris omnium, quia omnia potes, & diſſimulas peccata hominum propter pœnitentiam. Sapient. 11.

O quàm bonus & ſuavis eſt Domine ſpiritus tuus in omnibus, ideoque eos, qui exerrant corripis, & de quibus peccant admones, & alloqueris, ut relictâ malitiâ credant in te Domine. Sapient. 12.

Quàm magna miſericordia Domini, & propitiatio illius convertentibus ad ſe. Eccli. 17.

Ne dixeris peccavi, & quid mihi accidit triſte? eſt enim Altiſſimus patiens redditor. Eccli. 5.

Ne dicas miſeratio Domini magna eſt, multitudinis peccatorum miſerebitur, miſericordia enim, & ira ab ille approximant, & in peccatores reſpicit ira illius. Ibidem.

Expectat Dominus ut miſereatur veſtri & ideo exaltabitur parcens vobis. Iſaiæ 30.

Miſericordia Domini quia non ſumus conſumpti, quia non defecerunt miſerationes ejus. Thren. 3.

Nolo mortem impii, ſed ut convertatur impius à viâ ſuâ, & vivat. Ezech. 33.

Cum averterit ſe impius ab impietate ſuâ, quam operatus eſt, vitâ vivet, & non morietur. Ezech. 18.

Pius & miſericors eſt Dominus, & remittet in die tribulationis peccata. Eccli. 2.

In charitate perpetuâ dilexi te, idcc attraxi

Vôtre miſéricorde, Seigneur, eſt étenduë au deſſus des cieux.

Le Seigneur eſt clement & miſéricordieux; il eſt patient, & rempli de miſéricorde, & ſes miſericordes s'étendent ſur toutes ſes œuvres.

Seigneur, la terre eſt toute remplie des effets de vôtre miſéricorde.

Si vous obſervez, Seigneur, exactement nos iniquitez, Seigneur, qui ſubſiſtera devant vous?

Je chanterai, Seigneur, devant vous, vôtre miſericorde, & vôtre juſtice.

Je chanterai éternellement les miſéricordes du Seigneur.

Ayez pitié de moy, ô mon Dieu! ſelon vôtre grande miſericorde.

Le Seigneur eſt bon envers tous, & ſes miſéricordes s'étendent ſur toutes ſes œuvres.

J'ai erré comme une brebi qui s'eſt perduë; cherchez vôtre ſerviteur.

Vous avez compaſſion de tous les hommes, parce que vous pouvez tout: & vous diſſimulez leurs pechez, afin qu'ils faſſent penitence.

O Seigneur! que vôtre eſprit eſt bon, & qu'il eſt doux dans toute ſa conduite! c'eſt pour cela que vous châtiez ceux qui s'égarent, & que vous les avertiſſez des fautes qu'ils commettent, & que vous les inſtruiſez, afin que ſe ſéparant du mal, ils croyent en vous.

Combien grande eſt la miſéricorde du Seigneur, & le pardon qu'il accorde à ceux qui ſe convertiſſent à lui.

Ne dites point, j'ay peché, & que m'eſt-il arrivé de mal: car le Tres-Haut eſt lent à punir les crimes.

Ne dites pas, la miſéricorde du Seigneur eſt grande, il aura pitié du grand nombre de mes pechez: car ſon indignation eſt prompte, auſſi-bien que ſa miſéricorde, & il regarde les pecheurs dans ſa colere.

Le Seigneur attend, afin de faire miſéricorde, & il ſignalera ſa gloire en vous pardonnant.

C'eſt un effet de la miſéricorde du Seigneur que nous ne ſommes pas entiérement détruits, parce que ſes miſéricordes ſur nous n'ont point ceſſé.

Je ne veux point la mort de l'impie; je veux plûtôt qu'il ſe convertiſſe, qu'il quitte ſa mauvaiſe voye, & qu'il vive.

Lorſque l'impie ſera détourné de l'impieté où il avoit vécu, il rendra la vie à ſon ame, & ne mourra pas.

Le Seigneur eſt plein de bonté & de miſéricorde, il pardonne les pechez au jour de l'affliction.

Je vous ai aimé d'un amour éternel; c'eſt

te miserans. Jerem. 31.

pourquoy je vous ai attirez à moy, par la compaſſion que j'ai eu de vous.

Vidit Deus opera eorum, quia conversi sunt de viâ suâ malâ, & misertus est Deus super malitiam quàm locutus fuerat ut faceret eis, & non fecit. Jonæ 3.

Dieu conſidera leurs œuvres, il vit qu'ils s'étoient convertis en quittant leur mauvaiſe vie, & la compaſſion qu'il eut d'eux, l'empêcha de leur envoyer les maux qu'il avoit reſolu de leur faire.

Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis. Habacuc 3.

Quand vous ſerez en colere, Seigneur, c'eſt alors que vous vous ſouviendrez de vôtre miſéricorde.

Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos oriens ex alto. Luc. 1.

Par les entrailles de la miſéricorde de nôtre Dieu, par leſquelles il nous a viſité d'en-haut.

Venit Filius hominis quærere & salvum facere quod perierat. Luc. 19.

Le Fils de l'homme eſt venu pour chercher & ſauver ce qui étoit perdu.

An divitias bonitatis ejus, & patientiæ, & longanimitatis ejus contemnis? Ad Roman. 2.

Eſt-ce ainſi que vous mépriſez les richeſſes de la bonté, de la tolerance, & de la longue patience de Dieu.

Ubi abundavit delictum, superabundavit & gratia. Ad Roman. 5.

Où il y a eu une abondance de peché, Dieu a répandu une ſurabondance de grace.

Deus autem qui dives est in misericordiâ. Ad Epheſ. 2.

Dieu qui eſt riche en miſéricorde.

Sustinuit in multa patientia vasa iræ apta in interitum. Ad Roman. 9.

Dieu ſouffre avec une patience extrême, les vaſes de colere preparez pour la perdition.

Patienter agit propter vos, nolens aliquos perire. 2. Petri. c. 3.

Dieu attend avec patience, ne voulant point qu'aucun periſſe.

Superexaltat misericordia judicium. Jacob. 2.

La miſéricorde s'éleve au-deſſus de la rigueur du jugement.

Nec ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed secundùm misericordiam suam salvos fecit. Ad Titum 3.

Dieu nous a ſauvez, non à cauſe des œuvres de juſtice que nous euſſions faites, mais à cauſe de ſa miſéricorde.

Exemples de l'Ancien Teſtament.

Comme de tout temps l'homme a été fragile, de tout temps la miſéricorde a été prompte à le rechercher: A peine eſt-il créé qu'il tombe; mais à peine, eſt-il tombé, que la miſéricorde le recherche: *Adam ubi es?* Adam où êtes-vous? La juſtice vouloit que venant de recevoir des marques ſi éclatantes & ſi ſenſibles de la bonté de Dieu, il fut entiérement anéanti, à cauſe de ſon ingratitude; Oüi, dit ſaint Chryſoſtome: *Justitia ratio hoc exigebat.* C'étoit un ordre que l'équité exigeoit de la Sageſſe de Dieu: mais Dieu n'écoute alors ni ſa juſtice, ni ſa colere; il ne conſulte que ſa bonté. Il s'approche d'Adam, comme le Medecin fait d'un malade; il n'uſe point de reproche; il l'aborde doucement: il lui parle ſeul à ſeul, & comme à un ami qui eſt tombé dans une grande diſgrace. Il l'appelle par ſon nom, qui eſt une marque d'amitié. La miſéricorde de Dieu envers Adam.

Dieu voulut que la conſtruction de l'Arche qui dura cent ans, fût comme une voix & une prédication continuelle, qui avertit les hommes de ce qu'ils devoient craindre; ſa bonté qui ne punit les hommes qu'à regret, & qui eſt lente à châtier les coupables, parce qu'il ne ſe plait pas dans leur perte, leur donna ce long eſpace de temps pour rentrer en eux-mêmes. Il voulut apprendre aux hommes quelle douceur & quelle patience ils doivent avoir en- Exemple de la miſéricorde de Dieu dans la conſtruction de l'Arche de Noé.

Sanctus Auguſt. l. de catechiſandis rudibus. c. 19.

vers les méchans qui peuvent devenir bons, lorſqu'ils voyent que Dieu les ſouffre pendant cent ans, quoy qu'il fût sûr qu'ils ne ſe convertiroient point; *Dat pœnitens ſpatium, ut noſtram patientiam exerceat & informet exemplo ſuo, &c.*

Miſéricorde de Dieu qui paroît dans la juſtice même qu'il exerça ſur Sodome & ſur Gomorrhe. *Geneſ. 6.*

Dieu communique à Abraham le deſſein qu'il a de perdre les infames villes de Sodome & de Gomorrhe, bien moins pour lui faire une confidence, que pour l'engager à demander grace pour ces miſérables, & arrêter les effets de ſa colere: Auſſi Abraham qui pénétroit le deſſein de Dieu, ne manque pas d'y entrer, & l'engage à lui donner parole, que s'il trouvoit dix juſtes dans ces villes, il pardonneroit à tous les autres en leur conſidération: De maniére que quand Dieu ſe voit obligé malgré lui de punir, vous diriez qu'il ſouffre le mal qu'il veut faire, tant il eſt vivement touché. Quoy, dit-il, pénétré d'une vive douleur, me verrai-je contraint de détruire l'homme que j'ai créé? *Tactus dolore cordis intrinſecus dolebo inquit, hominem quem feci.*

Sentimens de Moïſe envers la miſéricorde de Dieu.

Il eſt rapporté dans l'Exode, que Moïſe après avoir paſſé la mer rouge, & conduit heureuſement les Iſraëlites à travers les flots, où les Egyptiens ſe noyerent, conſidérant du côté du deſert l'autre bord tout couvert de corps morts des Egyptiens qui avoient été engloutis; il leur fit élever les yeux & les mains au ciel, & chanter un cantique en action de graces & de loüanges à Dieu, qui les avoit ſauvez par un miracle éclatant de ſa puiſſance, après les avoir par un autre miracle de ſa bonté, & de ſa miſéricorde tirez de la ſervitude de l'Egypte: *Cantemus Domino; gloriosè enim magnificatus eſt.* Voila les ſentimens où un pécheur, que Dieu a long-temps attendu, devroit entrer, quand il penſe qu'il a paſſé tant d'années dans l'oubli de Dieu & de ſon ſalut, & évité par la miſéricorde de Dieu, tant de hazards, & d'écüils, où tant d'autres ont fait naufrage, que Dieu l'a épargné, en lui donnant le temps de faire pénitence, qu'il a retranché à tant d'autres, qui ont été enlevez de ce monde, par une mort précipitée, & par un effet redoutable de ſa juſtice. *Exod. c. 15.*

Miſéricorde de Dieu envers les Ninivites. *Jon. 4.*

Que ſeroit devenu le peuple de Ninive, ſi la miſéricorde divine ne lui avoit donné quarante jours de délai? Mal-à-propos Jonas s'en ſcandalize; voicy ce qu'on lui répond: *Vous vous fâchez de ce qu'un lierre qui ne vous avoit couté aucune peine, étant né en une nuit, eſt mort la nuit ſuivante: & moi je ne pardonnerois pas à la grande ville de Ninive, où il y a plus de ſix-vingt mille perſonnes, qui ſont l'ouvrage de mes mains.* Le ſerviteur eſt impatient, dit un grand Saint, & le Maître ne précipite rien. Le ſerviteur demande que ce peuple periſſe, parce qu'il a péché, & le Maître attend qu'il faſſe pénitence de ſes péchez, pour avoir lieu de les lui remettre.

L'exemple de Manaſſés & de ſon fils Amon montre que nous devons toûjours eſperer de la miſéricorde de Dieu & craindre ſa juſtice. *4. Regum. 21.*

Ecoutons ce que l'Ecriture nous dit de deux Princes, dont le ſort a été bien différent, quoique fort ſemblable dans leur déréglement. Manaſsés, après avoir paſsé toute ſa vie dans le libertinage, le crime, & l'impiété, déteſte ſon péché, & obtient du Seigneur la grace qu'il lui demande. *Son fils Amon, marcha dans toutes les voyes, par leſquelles le Prince avoit marché, il revera les mêmes abominations que ſon pere avoit reverées, & il les adora comme lui.* Mais il perd ſubitement la vie à la fleur de ſon âge, ſe promettant peut-être qu'à l'exemple de ſon pere, il finiroit, comme lui, dans la pénitence. Que l'exemple de ces deux Rois, que le Saint-Eſprit nous met devant les yeux pour nôtre inſtruction, nous apprenne donc à eſpérer toûjours en la miſéricorde de Dieu, quelque pécheurs que nous

ſoyons, & que nous puiſſions être, dès que nous retournons ſincérement à lui : & à apprehender ſa juſtice vengereſſe, dèſlors que nous perſévérons tranquillement dans le péché, ſous prétexte qu'il nous reſte encore une longue carriére à fournir, & qu'un ſeul moment peut ſuffire pour demander, & pour obtenir pardon des crimes les plus énormes.

Exemples tirez du Nouveau Teſtament.

Saint Matthieu entraîné par le deſir des richeſſes, avoit pris un de ces emplois lucratifs, par le moyen deſquels l'on s'engraiſſe du ſang du peuple : Dans cette ſituation, nulle penſée de ſalut, de perfection, d'éternité, des biens du ciel ; ſon unique but étoit d'amaſſer tréſors ſur tréſors ; ſes vûës ſe bornoient entiérement à la terre. JESUS paſſe exprès devant lui, il l'enviſage aſſis dans ſon bureau ; il lui commande de le ſuivre : *Veni & ſequere me.* Quelle miſéricorde ! il lui fait abandonner un emploi ſi dangereux, & en fait un Apôtre. Pour Zachée, il vivoit ſelon les maximes du ſiécle ; c'eſt-à-dire, qu'ennemi de ces débauches outrées, & de ces friponneries groſſiéres, qui deshonorent devant les hommes, il aimoit le luxe, la vanité, le jeu, les plaiſirs, & en un mot, ce qui accompagne pour l'ordinaire une fortune aiſée. S'il avoit deſiré avec paſſion voir JESUS-CHRIST, la curioſité ſeule y avoit parr : Cet Homme-Dieu paſſoit pour un grand Prophete, pour un homme extraordinaire ; il eſt naturel de connoître du moins de vûë un homme de ce caractere. JESUS le diſtingue au milieu de la foule, il l'enviſage, il s'invite à loger chez luy, & il le met au nombre de ſes Diſciples. Quel exemple de miſéricorde envers un homme qui méritoit ſi peu cette grace : Mais c'eſt que ce Dieu de miſéricorde étoit venu chercher les pécheurs.

Exéples de la miſéricorde du Sauveur dans la vocation de ſaint Matthieu & de Zachée. *Matth.* 9.

Une femme adultere venoit d'être ſurpriſe dans ſon crime ; elle ne pouvoit éviter la mort, puiſque la Loi de Moiſe étoit ſur cela formelle & poſitive, pour peu que les Scribes l'accuſaſſent dans les formes devant ſes juges naturels ; & cette impudique malgré ſon péché, malgré le danger où elle ſe trouvoit, paroiſſoit inſenſible, & loin d'employer le ſecours de JESUS à qui elle avoit été amenée, à peine lui avoit-elle dit un mot, JESUS eſt le prémier à l'interroger, à entreprendre ſa défenſe, & à l'abſoudre.

Sa clémence & ſa douceur envers la femme adultere.

Saint Pierre oubliant les avis de ſon cher Maître, s'étoit précipité dans la plus abominable de toutes les infidelez. Il avoit proteſté avec ſerment de n'avoir jamais été un de ſes Diſciples ; il l'avoit renié juſqu'à trois fois ; ſon aveuglement, ſon obſtination, ſon égarement n'auroient fait qu'augmenter, ſi JESUS ne l'avoit prévenu par un regard plein de bonté & de miſéricorde. Tout occupé qu'il étoit à répondre au Grand Prêtre de la Synagogue, il voulut encore par cette voix muette, l'aſsûrer qu'il l'aimoit, & qu'il ſongeoit à lui.

Sa miſéricorde envers ſaint Pierre.

Comme Madelaine eſt propoſée aux fideles comme le modele le plus parfait d'une ame pénitente, elle eſt auſſi l'exemple le plus authentique & le plus admirable de la miſéricorde du Sauveur. Ce n'eſt pas icy le lieu de faire voir combien elle s'en étoit rendüe indigne par ſon libertinage, quels qu'ayent les pécheʒ qui lui avoient donné le nom de pécheresſe ; mais il ſemble qu'elle n'ait

Sa miſéricorde paroît dans le pardon qu'il accorde à Madelaine.

réjoüiſſent au ciel, de la converſion d'un pécheur, plus que des juſtes, qui n'ont pas beſoin de pénitence.

La ſeconde parabole, eſt celle d'un ſerviteur qui étoit redevable à un Prince de la ſomme de dix mille talens; mais ce ſerviteur n'ayant pas le moyen de payer une ſi groſſe ſomme, ſe jetta aux pieds de ſon Souverain, pour lui demander un peu de délai, afin de lui donner le moyen de le ſatisfaire. Mais ce Prince jugeant bien que l'exécution en ſeroit impoſſible, lui remit libérablement toute la dette, touché de compaſſion de le voir réduit à un ſi pitoyable état: *Miſertus Dominus ſervi illius, dimiſit eum, & debitum dimiſit ei.* De ce procedé nous apprenons que le péché eſt une dette qui nous met dans l'impoſſibilité de jamais y ſatisfaire, & qu'il faut recourir à la miſéricorde de Dieu, après avoir fait de nôtre côté tout ce que nous pouvons, pour en obtenir la remiſſion. *Matth.* 18.

La troiſiéme, eſt celle de l'enfant prodigue, qui retourne à ſon pere dans un pitoyable état, & que ſon pere reçoit avec une paternelle bonté. Cet exemple de miſéricorde repréſente ſi naturellement la clémence & la bonté de Dieu, que tous les Prédicateurs qui ont traité ce ſujet, ſe ſont étudiez à nous en faire la peinture, entre autres le Pere Cheminais dans ſes Sentimens de Piété; le Pere de la Colombiere, ſermon de la Miſéricorde; le Pere Dorleans, ſermon de l'Uſage qu'il faut faire de la confiance; Monſieur Joly, Prône ſur la miſéricorde; Monſieur la Font, Entretien pour le troiſiéme Dimanche aprés la Pentecôte, &c. Voicy l'abregé de ce qu'ils en ont dit.

La parabole de l'enfant prodigue nous marque admirablement la grandeur de la miſéricorde de Dieu.

Jamais peinture n'a été plus vive, que celle que le Fils de Dieu nous a faite dans la parabole de l'enfant prodigue. Le Sauveur a pris plaiſir de nous marquer toutes les circonſtances de la mauvaiſe conduite de cet enfant, afin de nous faire mieux concevoir la miſéricorde de ſon pere à lui pardonner. Ce fils ingrat ne ménage en rien un ſi bon pere, qui n'avoit eu que de la tendreſſe pour lui, & qui l'avoit élevé avec tant de ſoin. Il lui demande ſa légitime, & ſans avoir égard ni aux remontrances, ni aux careſſes, ni à la douleur qu'il laiſſoit à ſon pere par ſon éloignement, il le quitte avec joye, & va dans un païs éloigné, pour ſe dérober aux yeux de celui dont il ne peut plus ſouffrir l'authorité & l'empire; la vûë de ſon pere l'auroit troublé dans ſes diſordres. A peine l'a-t-il quitté, qu'oubliant ſes bontez, & ſes avis, il s'abandonne à toutes ſortes de débauches, avec tant de profuſion, qu'il diſſipe en peu de temps de grands biens, & ſe trouve réduit à la derniére mendicité. Dans cette extrêmité, le prodigue s'attacha à l'un des habitans du païs, en qualité de ſon ſerviteur; autre miſere; il tombe dans l'eſclavage; ſon maître l'envoye à la campagne; il eſt reduit à garder les pourceaux; il ſouhaite de manger ce qu'on leur donne, & il n'en a pas la permiſſion. La conduite & la miſere de cet enfant prodigue, n'eſt-elle point une image de la nôtre? Je vous laiſſe à en faire l'application qui ne ſera peut-être que trop juſte. Une conduite auſſi méchante, & auſſi pleine d'ingratitude, pourroit-elle donner lieu d'eſpérer à cet enfant dénaturé, de trouver quelque reſte de bonté dans le cœur d'un pere ſi cruellement offenſé, & ſi juſtement irrité! Il avoit tout ſujet à déſeſpérer d'en rien obtenir. Cependant un rayon d'eſpérance qui vient luire au travers de ces allarmes, acheve l'ouvrage de ſa converſion. Retraçant dans ſon eſprit les traits de bonté

qu'il avoit vûs dans ſon pere, il prend un ſentiment de confiance, & quoique ſon pere ſoit le ſeul qu'il ait offenſé, c'eſt le ſeul en qui il eſpére. Il ne penſe point à chercher un aſile chez les amis qu'il avoit pû faire, pendant le cours de ſes débauches. Foibles amis, qui après avoir profité de ſes déſordres, auroient été les premiers à blâmer ſa conduite. Oüi, je veux aller à mon pere, je connois ſon cœur, dès qu'il me verra rentrer dans mon devoir, il oubliera tout. Si je n'avois de reſſource que dans les hommes, je me déſeſpererois; loin de m'écouter, ils inſulteroient peut-être à ma miſere; mais je trouverai dans le cœur de mon pere, un fond de bonté que mes offenſes n'ont point épuiſé. Mais que lui dirai-je? Comment l'aborder après une vie ſi dereglée. Je lui dirai ce que la douleur la plus vive & la plus reſpectueuſe pourra m'inſpirer: Je commencerai par le faire ſouvenir qu'il eſt mon pere; & moi-même rappellant dans mon eſprit cette bonté paternelle dont j'ay abuſé, j'embraſſerai ſes genoux, & ſans excuſer, ſans diminüer ma faute, je tomberai d'accord de tout: *Pater peccavi in cælum & coram te.* D'auſſi loin que ſon pere l'apperçût, il ſe ſentit émû de compaſſion. Le prémier mouvement qui s'éleva dans ſon cœur ne fut point un ſentiment d'indignation, quoy qu'il en eût un ſi juſte ſujet; mais de compaſſion. Ce ne fut point une tendreſſe étudiée, mais naturelle, dont il fut ſi peu le maître, qu'il ne pût pas même ſe contraindre un moment, pour emprunter un viſage ſévere à l'égard d'un fils ſi dénaturé: *Accurrens.* Il ne vient pas au devant de lui, ce qui ſeroit beaucoup, mais oubliant la foibleſſe & la bienſéance de ſon âge, il court à lui; il ne le ſouffre pas à ſes pieds; mais il ſe laiſſe tomber ſur ſon col, l'embraſſe, le ſerre étroitement; il ne lui donne pas le loiſir d'achever ce qu'il avoit prémédité. Ce n'eſt pas le diſcours de ſon fils, c'eſt ſa propre tendreſſe qu'il écoute. Dans ce moment tout le paſſé diſparoit; il n'eſt occupé que de la peine de celui qu'il aime; & il le reçoit plûtôt en pere paſſionné pour ſon fils, qu'en pere offenſé. Mais quel fut alors le tranſport de joye de l'enfant prodigue, de ſe revoir entre les bras de ſon pere, reçu avec des careſſes qu'il n'avoit peut-être jamais éprouvées? Quel fut alors ſon déplaiſir d'avoir contriſté un pere ſi digne d'être aimé? Ce fut là que la douleur ſe fit ſentir avec les traits les plus vifs. Ainſi le pécheur ſe voyant favoriſé des careſſes du ciel à ſon retour, ſent des redoublemens de douleur & de regret. Il eſt confus, & du mal paſsé & des bontez préſentes: cette comparaiſon le jette dans des tranſports d'amour & d'admiration; cent fois il déteſte ſes déſordres; il tâche de les effacer par ſes larmes, de les réparer par ſes ſoûpirs, & par mille proteſtations d'une éternelle fidélité.

Luc. 15.

Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

C'eſt un effet de la miſéricorde de Dieu, d'avertir les pécheurs de ſe mettre à couvert des traits de ſa

Dediſti metuentibus te ſignificationem ut fugiant à facie arcus. Pſalm. 59. Seigneur, vous avez donné à ceux qui vous craignent un ſignal, pour les faire fuir de devant l'arc. C'eſt ce que nous pouvons dire, toutes les fois que le Seigneur paroît le plus irrité contre nous. Sa colere eſt un effet de ſa miſéricorde, qui nous montre ce que nous avons à craindre afin de l'éviter; à peu près comme un homme qui tire au blanc, & qui prend ſes meſures de loin, avertit ceux qui ſont devant lui, de ſe retirer; a-t-il deſſein cet homme qui décoche une

fleche, de bleſſer quelqu'un ? Au contraire, il crie, & avertit qu'on s'en donne de garde. C'eſt juſtement ce que fait Dieu, quand il veut punir quelqu'un, il menace, il montre le danger, il avertit qu'on ſe donne de garde : *Dedit eis ſignificationem, ut fugiant à facie arcus.* Il veut punir tous les hommes par un déluge univerſel ; il eſt cent ans à les menacer, & à bâtir l'arche qui en doit ſauver les reſtes. Il veut punir Pharaon de ſa dureté, & de ſon inſolence ; il le fait avertir par Moiſe, & avant que de s'attaquer à perſonne, il frappe ſon royaume de dix playes. Que pretend il par-là ? C'eſt que les pécheurs reviennent de leurs égaremens, & évitent les effets de ſa vengeance.

colere & de ſa vengeance.

Deus multus eſt ad ignoſcendum : Iſaïa. 55. Nous jugeons par ces paroles que Dieu ſemble ſe multiplier pour faire miſéricorde, pour marquer qu'il la fait avec joye, & avec inclination. Et comme porte une autre verſion : *Plurimus eſt ad ignoſcendum.* La nature de Dieu étant tres-ſimple, ſa bonté lui fait trouver le moyen de ſe multiplier en quelque maniere. Il s'allie à la nature humaine dans l'Incarnation, & a trouvé le moyen de ſe multiplier dans l'Euchariſtie, par une réplication prodigieuſe pour ſe donner à tous les hommes, & leur faire reſſentir les effets de cette divine miſéricorde. *Multus eſt ad ignoſcendum.*

Dieu ſe multiplie en quelque maniére par ſa miſéricorde.

Quem perſequeris Rex Iſraël. 1. *Reg. c.* 24. diſoit autrefois David à Saül, & nous le pouvons bien dire à Dieu, au ſujet de l'amour qu'il nous témoigne ; *Quem perſequeris ? canem mortuum perſequeris.* Après qui courez-vous Roy d'Iſraël, Roy du ciel & de la terre ; vous courez après un chien mort, qui bien loin de mériter vos empreſſemens, n'eſt pas même digne de vôtre colere ; & ne peut que vous cauſer de l'horreur ? Mais nous, Chrêtiens, qui eſt-ce que nous fuyons ? A quoy penſons-nous de mépriſer Dieu, de nous moequer de ſon amour, d'exercer ſi long-temps ſa patience, de refuſer ſon amitié, qu'il nous offre, & qu'il nous preſſe de recevoir.

Nous devons nous croire indignes que Dieu nous recherche.

Errari ſicut ovis qua periit, quare ſervum tuum. Pſalm. 118. Le Prophete Roy après avoir reconnu ſon égarement, fait à Dieu cette priére. Je me ſuis égaré comme une brebis qui s'eſt perduë, & écartée du troupeau ; venez, Seigneur, me chercher vous-même afin que je revienne à vous. Voila une priére qui paroît un peu ſurprenante ; car n'eſt-ce pas au ſerviteur à faire toutes les avances pour recouvrer les bonnes graces de ſon Maître qu'il a perduës par ſa faute ? Eſt-ce au Maître à rechercher ſon ſerviteur, qui lui a été infidele ? Tel eſt cependant le funeſte état où le péché reduit les hommes, quand ils ſe ſont une fois éloignez de Dieu, ils ne ſçauroient faire un pas pour s'en rapprocher, ni pour rentrer dans la bonne voye ; ſi Dieu ne les prévient par ſes recherches, ils s'éloigneront toûjours davantage, & ne retourneront jamais à lui. Que cette conduite eſt admirable ! Que cette miſéricorde eſt ineffable ? Que c'eſt là un digne ſujet, un preſſant motif d'une éternelle reconnoiſſance ?

Afin que nous retournions à Dieu après l'avoir quitté, il faut qu'il nous vienne chercher le premier.

Chriſtus Jeſus venit in hunc mundum peccatores ſalvos facere. 1. *ad Timoth. c.* 1. Il n'eſt rien de plus facile à entendre que cette propoſition ; rien de ſi commun ; toutefois à force de la dire & redire ſouvent, on s'accoûtume à l'entendre ſans en être touché. Et ceux-là même qui y font une plus particuliére réflexion, ſont en danger, s'ils n'y prennent garde, de changer l'eſpérance en préſomption, ſe perſuadant que Dieu eſt trop bon pour les perdre, quelque méchans

Il ne faut point ſéparer la miſéricorde de Dieu d'avec la juſtice,

qu'ils ſoient ; ſur quoy ils ſe donnent la liberté de continuer dans leurs débauches. Mais il ne faut pas tellement s'arrêter à penſer que le Fils de Dieu eſt miſéricordieux, & qu'il eſt venu pour nous ſauver, qu'on ne ſe ſouvienne qu'il eſt juſte, & qu'il viendra pour nous juger. Il ne faut jamais ſéparer la miſéricorde de la juſtice, afin d'eſpérer en craignant ; ni la juſtice de la miſéricorde, afin de craindre en eſpérant. Ainſi nôtre eſpérance ſera ſans préſomption, & nôtre crainte ſans deſeſpoir.

La miſéricorde plaide devant Dieu la cauſe du pécheur pénitent, & l'emporte ſur la juſtice. *Luc.* 18 *Luc.* 23. *Pſalm.* 84.

Juſtitia de cœlo proſpexit. Pſalm. 84. Saint Auguſtin explique merveilleuſement ces paroles, lorſqu'il dit, que la miſéricorde voyant bien qu'elle ne ſçauroit rien faire ſur le cœur de l'homme, ſi elle n'a prémiérement agi ſur le cœur de Dieu, commence par-là, & lui repréſente d'un côté le pécheur humilié & abatu, qui ſoûpire, qui fond en larmes, & qui frappant ſa poitrine dit avec le Publicain : *Propitius eſto mihi peccatori.* D'un autre côté, elle fait voir JESUS-CHRIST ſanglant, couvert de playes, & mourant ſur la croix, qui crie par autant de bouches qu'il a de playes : *Pater dimitte illis.* Mon Pere pardonnez-leur : *Juſtitia de cœlo proſpexit.* Cette juſtice à la vûë de ces objets, ſe voit vaincuë & gagnée par la miſéricorde ; elle lui cede la place, & alors cette miſéricorde fait des merveilles ſur le cœur de Dieu en faveur du pécheur pénitent : Croiriez-vous bien qu'elle lui fait faire pénitence, en l'obligeant de revoquer en ſa maniére, le deſſein qu'il avoit conçû de perdre le pécheur ? C'eſt Tertullien qui le dit : *Deus primus in ſeipſo pœnitentiam dedicat, reſciſſa ſententiâ priſtinarum irarum, parcens imagini ſuæ.*

Les impies offenſent Dieu parce qu'il eſt bon.

Propter quod irritavit impius Deum, dixit in corde ſuo, non requiret. Pſalm. 10. Un libertin offenſe Dieu par ſes injuſtices ; il l'offenſe par ſes débauches, par ſes juremens, & par ſes excès ; mais quand il s'imagine que Dieu eſt trop bon pour punir tous ſes crimes, & pour en tirer une vengeance proportionnée à leur énormité, il l'irrite, & l'aigrit ; car pour vouloir trop donner à la miſéricorde, il outrage ſa juſtice, il outrage ſa ſainteté, il outrage ſa ſageſſe, de laquelle, pour parler avec Tertullien, il ne peut être le prévaricateur : *Deus perſpicacia ſua prævaricator eſſe non poteſt.*

La ſource des miſéricordes de Dieu eſt inépuiſable.

Hauritis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. Iſaiæ. 12. Ce qui épouvente le pécheur, eſt le nombre de ſes crimes : mais ce nombre de péchez qu'on a commis, pendant une vie aſſez courte, peut-il épuiſer une miſéricorde infinie ? Un homme qui travailleroit toute ſa vie, pourroit-il tarir la mer ? Comptez depuis Adam juſqu'à Abraham, depuis Abraham juſqu'à David, depuis David juſqu'à JESUS-CHRIST, & depuis JESUS-CHRIST juſqu'à nous ; combien de pécheurs ont puiſé dans cette ſource de miſéricorde ? Cependant elle eſt encore infinie, comme la mer qui a toûjours la même abondance d'eaux, quoy qu'on y puiſe depuis long-temps. Un ſeul homme pourroit-il faire ce que tant de pécheurs n'ont pas fait, & tarir la ſource des miſéricordes de Dieu ? Mes péchez ſont grands ; mais comme la mer engloutiroit les plus hautes montagnes ſi on les tranſportoit dans ſon ſein, la grace & la miſéricorde de Dieu efface & anéantit les péchez les plus énormes ; Dieu les jette dans la mer ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, & ils ne paroiſſent plus.

Dieu patien-

Sinite utraque creſcere uſque ad meſſem. Matth. 13. Le pere de famille empêcha

que ſes ſerviteurs n'arrachaſſent l'yvraye qui étoit parmi le bon grain ; attendez, leur dit-il, attendez ; mais il voulut qu'ils n'attendiſſent que juſqu'à la moiſſon: *Sinite utraque creſcere uſque ad meſſem.* Le temps de cette moiſſon étant arrivé, on cüeillit cette yvraye, on la mit en balles, & on la jetta au feu. Quand eſt-ce que le temps de cette moiſſon arrivera ? peut-être demain, peut-être dès aujourd'hui ; car pouvez-vous répondre d'un ſeul inſtant ? & s'il arrive ſans que la conſidération d'un Dieu miſéricordieux & patient vous ait touché le cœur: où irez-vous ? au même lieu où l'on jetta cette yvraye, au feu.

te juſqu'à la fin de la vie, après quoy il n'y a plus d'eſperãce de miſéricorde *Matth.* 13.

Dives in miſericordia. Ad Epheſ. 2. L'Apôtre appelle Dieu, riche en miſéricorde ; mais pourquoy pourroit-on demander, eſt-il plûtôt riche en miſéricorde qu'en toute autre choſe, lui qui l'eſt infiniment en tout, qui poſſede des treſors infinis de ſageſſe & de ſcience, comme dit le même Apôtre : *In quo ſunt omnes theſauri ſapientiæ & ſcientiæ reconditi.* N'eſt-il pas riche en puiſſance & en gloire, & en toutes ſortes de perfections ? puiſqu'il ne ſeroit pas Dieu, s'il lui manquoit quelque choſe qu'il pût acquerir, & par ce moyen devenir plus grand, & plus riche qu'il n'eſt. Cela eſt vrai ; mais il eſt particulierement riche en miſéricorde, parce qu'il l'exerce continuellement, & en fait reſſentir les effets à toutes ſes créatures ſans ſe laſſer & s'épuiſer jamais ; ou bien il eſt appellé riche en miſéricorde ; parce qu'il ſe veut faire connoître à nous par l'endroit, qui nous donne plus d'accès auprès de lui. *Dives in miſericordia.*

Pourquoy Dieu eſt appellé riche en miſéricorde.

Deus meus, miſericordia mea. Pſalm. 58. David prévenu des graces du Seigneur, s'écrie par reconnoiſſance : Mon Dieu, vous êtes ma miſéricorde. Il ne ſçait quel nom lui donner, dit ſaint Auguſtin ; s'il lui diſoit, mon Dieu, vous êtes mon ſalut, on ſçauroit d'abord ce qu'il veut dire, parce qu'on ſçait que c'eſt lui qui donne ce ſalut. S'il l'appelloit ſon refuge, on entreroit aiſément dans ſa penſée, parce que c'eſt à Dieu qu'on a recours ; s'il luy diſoit qu'il eſt ſa force, on n'en ſeroit pas ſurpris, parce qu'on eſt convaincu que c'eſt de lui que vient cette force ; mais pourquoy l'appelle-t-il *ſa miſéricorde* ? Ne vous en étonnez pas, répond ce Pere, c'eſt par rapport aux hommes, la qualité la plus conſolante, & le titre qui leur donne le plus d'eſpérance.

Pourquoy David appelle Dieu ſa miſéricorde.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet.

Illo negat Deum, qui cum peccata dimittere non credit. Auguſtin. ſerm. 4. de Nativ. Domini.

C'Eſt nier qu'il y ait un Dieu, que de croire qu'il ne pardonne point.

Patiens eſt Deus ſuper peccatores, donec convertantur, quandocumque converſi fuerint, præterita obliviſcitur, futura promittit. Idem in Pſalm. 32. ſerm. 1.

Dieu attend avec patience que le pecheur ſe convertiſſe, & quand on revient à lui, il oublie le paſſé, & fait part au penitent de ſes promeſſes.

Neminem deſerit laborantem, & exclamantem ad ſe ; donat unde ſibi ſacrificetur, ipſe tribuit, unde placetur. Idem, ibid.

Dieu n'abandonne point un homme qui ſouffre, & qui implore ſon ſecours : lui même il fournit la matiere du ſacrifice qu'il exige, & donne dequoi l'apaiſer.

Hoc magnum miſericordiæ tempus non nos tranſeat ; venturum eſt enim judicium ; & tunc erit pœnitentia, ſed infructuoſa. Idem, ibidem.

Magna eſt miſericordia Dei, magna manſuetudo ; ſed ſi non ambulamus patientiâ ejus ad noſtram nequitiam. Idem, lib. de ovibus. c. 4.

Nos perverſitate noſtrâ ſic volumus Deum eſſe miſericordem, ut non ſit juſtus. Alii rurſus, quaſi præſidentes de juſtitiâ ſuâ ; ſic volunt juſtum, ut nolint miſericordem. Idem, ſerm. 109. de temp.

Deus miſericors & juſtus eſt, unde miſericordem probamus. Parcit modo peccatoribus, dat veniam confitentibus. Unde probamus quia juſtus ; quia venturus eſt dies judicii, quem modo differt, non auſert. Idem, ibidem.

Non dicamus, ſemper parcit Deus, ecce feci heri, & pepercit Deus ; facio & hodie, & parcit Deus, faciam & cras, quia parces Deus, attendis ad miſericordiam, & non times judicium. Idem in Pſal. 100. verſu 1.

Ideo Deus parcit ut corrigaris, non ut in malignitate permaneas. Idem, ibid.

Qui nos tanto precio redemit, non vult perire quos emit, non emit quos perdat, ſed emit quos vivificet. Idem. ſerm. 109. de temp.

Miſericordia tempus nunc eſt, nondum judicii, niſi enim Deus primo per miſericordiam parceret, non inveniret quos per judicium coronaret. Idem in Pſalm. 100.

Cum juſtitia te judicabit, qui cum miſericordia te redemit. Idem de Paſſione Dom. de Paraſceve.

Quod tam longo tempore peccamus & parcit Deus, non negligentia eſt ſed patientia. Idem, ibidem.

Dei miſericordia eſt ut peccata noſtra dimittat ; nam ſi vellet pro meritis agere, non inveniret niſi quos damnaret. Idem in Pſal. 94.

Nemo de Dei pietate diffidat, quoniam major eſt ejus miſericordia, quam noſtra miſeria : & quiſquis ad Deum toto corde clamaverit, exaudiet illum, quia miſericors. Idem, vel quivis

Dieu laiſſe agir long-temps ſa miſericorde, n'en perdons rien. Le jugement viendra, nous nous repentirons alors, mais inutilement.

Dieu eſt plein de bonté & de miſéricorde; mais c'eſt à l'égard de ceux qui n'en abuſent point, pour devenir plus méchans.

Telle eſt la perverſité du cœur de l'homme, l'un voudroit que Dieu pouſsât la miſéricorde juſqu'à exelure la juſtice, & l'autre au contraire par une préſomption criminelle, croit être aſſez innocent aux yeux du Seigneur pour ſouhaiter qu'il n'y eut en lui que de la juſtice ſans miſéricorde.

Dieu eſt bon & il eſt juſte : en quoi nous montre-t'il ſa miſéricorde ? il pardonne ſur le champ à ceux qui confeſſent leurs pechez : & ſa juſtice : il la manifeſtera au jour du jugement, qui pour être differé n'en eſt pas moins infaillible.

Ne dites point : Dieu eſt bon, hier je l'offençai, il me pardonna, anjourd'hui je fais la même choſe, il ne s'en vange pas ; je continuerai de pecher il me fera encore grace. Inſenſé, vous comptez ſur la miſéricorde de Dieu, & vous ne ſongez pas qu'il doit vous juger ſelon la rigueur de ſa juſtice.

Dieu vous fait miſéricorde, c'eſt pour vous engager à changer de vie, & non pas pour vous donner droit de demeurer dans le crime.

Dieu ne veut point que nous périſſions, nous lui avons coûté trop cher ; il ne nous a point racheté de tout ſon ſang pour nous perdre, mais pour nous donner la vie.

Le temps de juger n'eſt pas encore venu, nous ſommes ſous le regne de la miſéricorde, ſi Dieu n'uſoit d'abord avec nous de bonté en nous pardonnant, ſa juſtice ne trouveroit perſonne qu'elle pût couronner.

Celui qui a pouſſé ſa bonté juſqu'à nous racheter de tout ſon ſang, nous jugera avec toute la rigueur de ſa juſtice.

Si Dieu attend ſi long temps à nous punir, s'il nous pardonne ſi ſouvent, ce n'eſt pas qu'il ſe mette peu en peine de ſe faire juſtice, c'eſt un effet de ſa patience.

C'eſt toûjours par bonté quand Dieu nous pardonne ; car s'il n'avoit égard qu'à nos mérites, il ſeroit obligé de nous condamner tous.

Que perſonne ne manque de confiance en la bonté de Dieu, ſa miſéricorde va encore plus loin que nôtre miſére ; quiconque pouſſera vers ſon trône des ſoûpirs ſinceres, ſentira

alius authot l. de ſpiritu & anima. c. 6.

Tardius Deo videtur peccatori veniam dare, quam ipſi peccatori accipere. Idem,ibidem.

Data eſt venia peccatori, data eſt ſpes juſtificationis, data eſt charitas & dilectio, & ſuper hac dabit vitam æternam, & hoc totum de miſericordia. Idem in Pſal. 144.

Eſt miſericordiæ tempus, quando patientia Dei ad pœnitentiam adducit peccantes. Idem in Pſalm. 170.

Non ſic eſt Deus miſericors, ut injuſtus ſit, non ſic juſtus eſt, ut miſericors non ſit. Idem in Pſalm. 39.

O beata miſericordia, quæ ſola commercium noſtræ ſalutis agnovit; ſola enim miſericordia ad Deum dirigit hominem, ſola ad Deum deducit hominem, ſola Deum deducit ad hominem. Idem, vel quivis alius, in ſermonibus ad fratres in eremo.

O grandis miſericordia! ô infinita! tu ſola potuiſti trahere Deum de cœlo ad terram, & nos de exilio ad regnum erigere. Idem, ibidem.

Quemodo non eſt miſericors, qui nes tantopere expectat? nunquid tam prolixa miſericordia poteſt Deo auferre juſtitiam? Quanto enim diutius expectat, tanto gravius vindicat. Idem ſerm. 102. de tempore.

Quando prolixis temporibus peccamus, & nihil mali à Domino ſuſtinemus, patientia eſt, non negligentia; non illa potentiam perdidit, ſed nos ad pœnitentiam reſervavit. Idem, ibidem.

Peccator deſperat ut peccet, ſperat ut peccet, utrumque metuendum eſt, utrumque periculoſum. Idem in Pſalm. 144.

Ex utroque homines periclitantur, & ſperando & deſperando; contrariis rebus, contrariis affectionibus. Idem tract. 13. in Joannem.

Metuendum eſt ne te occidat ſpes, & cum multùm ſperas de miſericordia incidas in judicium. Idem, ibidem.

Magnam miſericordiam magnus peccator implorat, magnam medicinam, magnum vulnus deſiderat. Idem ſerm. 3. de Nov.

qu'il a affaire à un Dieu miſéricordieux & toûjours prêt à l'exaucer.

Dieu a plus d'empreſſement à nous accorder le pardon de nos pechez, que nous n'en avons à le recevoir.

Dieu a pardonné au pecheur, il lui a fait eſperer qu'il reconvreroit la vie de la grace, il l'a rempli de ſon amour, il l'a deſtiné à la gloire éternelle, tout cela eſt un pur effet de ſa bonté.

Il y a le temps de la miſéricorde, & c'eſt alors que Dieu par ſa patience engage le pecheur à ſe convertir.

En Dieu la miſéricorde n'exclud point la juſtice, ni la juſtice la miſéricorde.

O bienheureuſe miſéricorde, qui ſeule a trouvé le moyen de ménager nôtre ſalut; c'eſt en effet par elle que nous entrons dans la voye qui nous conduit à Dieu; c'eſt elle qui nous approche de lui, & qui l'engage à s'approcher de nous.

O grande, ô infinie miſéricorde, vous ſeule avez pû faire deſcendre un Dieu ſur la terre, & donner à des malheureux exilez le droit de regner dans le ciel.

Peut-on dire qu'un Dieu qui nous attend ſi long temps n'eſt pas miſéricordieux? mais une ſi grande bonté diminue t'elle de ſa juſtice? non: plus il aura eu de patience à nous attendre, & plus ſa vengeance ſera-t'elle terrible.

Lorſque dans le cours de bien des années paſſées dans le crime, nous n'avons reſſenti aucun effet de la colere du ciel, ne nous imaginons pas que Dieu neglige de tirer vengeance de nos déſordres, ni qu'il en ait perdu le pouvoir; mais admirons la bonté avec laquelle il attend que nous faſſions pénitence.

Le deſeſpoir & la préſomption menent également au crime. Ce ſont deux écüeils dangereux, & qu'on ne ſçauroit trop craindre.

Ce ſont deux paſſions bien oppoſées en elles mêmes, & dans leurs principes, que le deſeſpoir, & la preſomption; mais le danger auquel ils expoſent le ſalut de l'homme eſt égal.

Craignez que trop de confiance ne donne la mort à vôtre ame, & qu'à force de compter ſur la miſéricorde de Dieu, vous n'irritiez ſa juſtice.

Un homme attaqué d'une violente maladie ne ſe guerira pas par des remedes ordinaires; de même à un pecheur chargé de crimes, il faut pour le ſauver un miracle de la miſéricorde de Dieu.

Deus, vita mea! qui perſecutus es fugientem te, & oblitum tui non es oblitus. Idem 1. Confeſſion.

Mon Dieu, la vie de mon ame, quelle bonté de pourſuivre un pecheur qui vous fuit, & de ſonger à une vile créature qui vous a oublié.

Timendum eſt ne dum multum ſperas de miſericordiâ, incidas in judicium. Idem, ſerm. 47. de Verb. Domin.

Craignez qu'en comptant trop ſur la bonté de Dieu, vous ne ſoyez livré à ſa juſtice.

Miſericors & juſtus eſt Dominus, uclimus quæſo nos, Deum ex dimidiâ tantum parte cognoſcere, neque ejus erga nos bonitatem ad ignaviæ occaſionem accipiamus. S. Baſilius.

Ne connoiſſons point nôtre Dieu à demi, il eſt bon, mais il eſt juſte; gardons nous bien de nous relâcher dans ſon ſervice, parce qu'il eſt miſéricordieux.

Deum diſcis tam optimum quàm & juſtum, de ſuo optimum, de noſtro juſtum. Tertull. l. de Reſurrect. Carm. c. 2.

On vous enſeigne que Dieu eſt auſſi bon qu'il eſt juſte; qu'il fait paroître les effets de ſa bonté par inclination, & que ce ſont nos péchez qui l'obligent à exercer ſa juſtice.

Qui præſumit, minus veretur, minus præcavet, plus periclitatur. Idem de cultu fœmin.

La préſomption met le ſalut en danger, parce qu'elle diminuë cette crainte ſalutaire qui nous tend vigilant.

Redundantia clementia cœleſtis. Idem. l. de Pœnit.

La ſurabondance de la miſéricorde divine.

Tam Pater nemo, tam pius nemo, quam Deus. Idem.

Il n'y a point au monde un pere, qui ait pour ſes enfans cette affection paternelle que Dieu nous porte.

Maluit Deus de ſuâ divinitate, quàm de ſuâ patientiâ dubitari. Idem.

Dieu a mieux aimé qu'on doutât de ſa divinité, que de ſa clémence.

Miſericordia Dei nec menſuras poſſemus ponere, nec tempora definire. S. Leo. Epiſt. 91.

Nous ne pouvons ni mettre des bornes à la bonté de Dieu, ni preſcrire le temps de ſa durée.

Abutuntur quidam patientiâ Dei, & qui non ſunt in conſcientiâ liberi fiunt de longâ impunitate ſecuri, cum ideo differatur ultio, ut tempus poſſit habere correctio. Idem. Sermon 12. de Quad.

On en voit qui abuſent de la patience avec laquelle Dieu les attend, l'impunité les raſſure contre les remords de leurs conſcience, ce n'eſt cependant que pour leur donner le temps de ſe corriger, que Dieu differe à les punir.

Quem peccator præſumit ſibi piè parcere, ſemper etiam cogitet & diſtrictè judicare. Greg. l. 33. Moral. c. 5.

Pécheur vous vous flattez que Dieu eſt bon; mais ſongez qu'il eſt juſte, & que ſi ſa bonté ſe porte à vous pardonner, il doit à ſa juſtice de vous juger avec rigueur.

Inordinata fiducia apud omnipotentem Deum, vindicta locum habere poteſt, indulgentiæ vero obtinere non poteſt. Idem. in cap. 3. lib. 1. Regum.

Une confiance trop préſomptueuſe en la bonté divine ne ſçauroit être pardonnée, & Dieu ne peut s'empêcher de la punir ſévérement.

Etiamſi omnium hominum lingua ſimul coacervarentur, ne ſic quidem partem aliquam benignitatis illius enarrare poſſent. Cyrill. Jeroſolymit. Cath. 2.

Quand toutes les bouches publieroient à la fois la bonté de Dieu, elles ne lui donneroient pas la moindre partie des loüanges qui lui ſont dûës.

Licet provocaveris patientiam Dei, paratus eſt tamen miſereri cum velueris, & reverti ad revertentem; nec erit mora inter confitentem & remittentem. Petrus Damiani, ſerm. de Sancto Martino.

Quoique vous ayez abuſé de la patience de Dieu, il eſt toutefois encore prêt à vous recevoir, quand vous voudrez retourner à lui; il fera même des avances de ſon côté, ſi vous en faites du vôtre; l'aveu ſincere que vous ferez de vos péchez, ne préviendra que d'un inſtant le pardon qu'il vous en accordera.

Vidit Deus opera tua, recurſus & excurſus flagitiorum tuorum, & continuit iram ſuam, cœlum non fulminavit, aqua non ſubmerſit, non, abſorbuit tellus. Idem opuſc. 7. c. 23.

Dieu témoin de toute vos œuvres, de vos retours à lui, & de vos rechûtes dans le péché, n'a pas laiſſé de ſuſpendre les effets de ſa juſte colere; le tonnerre du ciel ne vous a point écraſé; la mer ne vous a pas ſubmergé, la terre ne vous a point englouti.

Dei

Dei miſericordia tanta eſt, ut nullâ eratione explicari, nulla cogitatione comprehendi poſſit, mentemque omnem excedat, & rationem ſuperet. Chryſoſt. homil. 2. in Pſalm. 50.

Magna omnino miſericordia Domini in expectatione eſt, jam enim expectat, diſſimulat, ſuſtinet decem annis, & viginti, & uſque ad ſenectutem & ſenium. Bernardus.

La miſéricorde de Dieu eſt au-deſſus de nos paroles & de nos penſées, elle paſſe la portée de nôtre eſprit & de nos raiſonnemens.

Le Seigneur en attendant que nous retournions à lui, nous témoigne une bonté infinie: car non-ſeulement il nous attend; il diſſimule, il ſupporte nos retardemens, & cela les dix & les vingt années, ſouvent juſqu'à la vieilleſſe, & à l'âge le plus décrepite.

Sine ullo intervallo conjunguntur, & lacryma peccatricis, & miſericordia Salvatoris. Idem, in feſto ſanctæ Magdalenæ.

Il n'y aucun intervalle entre les larmes de la Péchereſſe, & le pardon qu'elle obtient de la miſéricorde de Dieu.

Quis deſperet ultra pra magnitudine cujuſlibet criminis, quandequidem Saulum audiat adhuc ſpirantem minarum & cædis in diſcipulos Domini, ſubitò factum vas electionis. Idem, ſerm. 1. de Converſ. ſancti Pauli.

Eſt-il un crime capable de nous deſeſperer à la vûë de Saul, qui ne reſpirant que le ſang, & menaçant de mort les Diſciples du Sauveur, ſe trouve tout à coup changé, & devient un vaſe d'élection?

Nullus miſericordiam invocaret, niſi miſeria provocaret ſua. Sanctus Bonaventura, in Pſalm. 119.

Perſonne n'auroit recours à la miſéricorde de Dieu, ſi l'excès de ſa miſere ne l'y contraignoit.

Si cognoſceret homo quàm multiplicia ſunt ejus pericula, tunc cognoſceretur quàm multiplex ſit ejus miſericordia. Idem, ſerm. 3. in Domin. 3. poſt Pentecoſt.

Il faudroit aux hommes pour leur donner une juſte idée de la bonté de Dieu, leur faire connoître à combien de danger leur ſalut eſt expoſé.

Mira res, mirabiliſque miſericordia Dei, & Redemptoris noſtri: gemit peccator intra ſe, dolet que perpetraſſe delictum, & confeſtim placatur Altiſſimus. Laurientius Juſtin. lib. de Obedient. c. 15.

C'eſt quelque choſe d'admirable que la bonté de Dieu. A peine le pécheur a t'il commencé à gemir ſur ſon péché, & en a-t'il conçû une véritable douleur, que le Tres-Haut eſt appaiſé.

Patiens eſt Deus quia æternus eſt. Tertull.

Dieu eſt patient, parce qu'il eſt éternel.

Tantò magna tunc, Nempe in Judicio, *exercetur ſeveritas, quantò nunc major miſericordia proragatur.* Gregor. l. Moral. 18. in c. 7. Job.

Plus le Seigneur aura fait paroître de bonté pendant la vie, plus au jour de ſes vengeances, donnera-t-il à la ſévérité de ſa juſtice.

Sic nos & miſericordia ejus refoveat, ut nullo modo negligentes reddat; ſic peccata noſtra perturbent, ut mens in deſperationem non proruat. Homil. 32. in Evang.

Il faut que la penſée d'un Dieu miſéricordieux nous raſſûre ſans nous rendre négligens, & que la vûë de nos péchez nous trouble ſans nous jetter dans le déſeſpoir.

Cum iraſcitur Deus in reos, differt ut puniat. Cum miſeretur, preparat ut abſolvat. D. Paulinus Epiſt. 2.

Dieu malgré ſa colere contre le pecheur, ne laiſſe pas de differer les effets de ſa vengeance, au lieu que ſa miſéricorde le porte à hâter nôtre pardon.

Illi blaſphamo, nempe male latroni, quia de Domini deſperavit potentiâ, nulla pœnit ſubvenire clementia. Cyprien. de Paſſ. Chriſti.

Ce qui a ſoutſtait ce blaſphemateur (le mauvais Larron) à la clemence du Seigneur, c'eſt qu'il a douté de ſon pouvoir.

Suſtinuit Deus blaſphamantem, ut reciperet panitentem. Loquitur de Divo Paulo, Chryſoſtomus.

Dieu a ſouffert les blaſphemes de Paul, afin de lui donner le temps de recourir à ſa clemence.

Dilatio vindicta dat locum panitentia. Sanctus Leo, ſerm. 5. de Epiph.

C'eſt pour nous engager à faire pénitence, que Dieu differe à tirer vengeance de nos crimes.

Non poſſunt perire pro quibus Filius rogat ne pereant, pro quibus Pater tradidit Filium in mortem, ut vivant. Bernard. Homil. 3. ſuper miſſus eſt.

Il n'eſt pas poſſible que ceux-là periſſent, pour qui le Fils a prié, pour qui le Pere a livré ſon Fils à la mort.

Suâ ſibi patientiâ Deus detrahit. Tertull. l. de Pœnit. c. 2.

Il ſemble que Dieu par ſa patience faſſe tort à ſa ſainteté.

Novit Deus mutare ſententiam, ſi tu noveris emendare delictum. Hieron. lib. 2. in Lucam.

Dieu n'aura pas de peine à revoquer ſa ſentence, ſi vous changez de vie.

Ne deſperetis veniam, ſceleruin magnitudine, quia magna peccata delebit miſericordia. Idem, in Joel.

Que l'énormité de vos péchez ne vous jette pas dans le deſeſpoir, le pardon des plus grands crimes eſt un ouvrage digne de la miſéricorde divine.

Erit tempus quando non erit locus, cum fons ille miſerationis interminabili ſiccabitur ſiccitate. Bernard. in illud Iſaiæ, quærite Dominum dum inveniri poteſt.

Viendra un temps qu'il n'y aura plus moyen de faire pénitence, & que la ſource des miſéricordes ſera tarie.

Ante fores gehenna ſtat miſericordia, & neminem eorum qui ad eum confugiunt, ſinit in carcerem mitti. Auguſt. in Pſalm. 122.

La miſéricorde ſe tient à la porte de l'enfer, & de tous ceux qui recourent à elle, aucun ne tombe dans l'abîme.

Quis hic deſperet ſperante Latrone? Bernard. de Paſſione.

Le Larron eſpére; qui deſeſperera de ſon ſalut.

Illi Deus iraſcitur, quem peccantem non flagellat; nam cui verè propitius eſt, caſtigat peccata, ne ſemper peccare delectet. Auguſtinus.

C'eſt un effet de la colere de Dieu contre quelqu'un, quand il le laiſſe pécher ſans le punir. Ceux à qui il témoigne véritablement de la bonté, il ne leur laiſſe aucune faute impunie, & cela pour les empêcher de trouver du plaiſir à l'offenſer.

De meo tam lethali vulnere deſperarem, niſi tantum medicum reperirem. Idem, in Pſalm. 50.

L'état malheureux où le péché m'a reduit, me feroit déſeſpérer de mon ſalut, ſi je ne trouvois un Sauveur, & un medecin comme Jesus Christ.

Impium te quæſivit (Deus) *ut redimeret, redemptum quomodo deſeret?* Idem, in Pſalm. 66.

Dieu vous cherche lorſque vous êtes chargé de crimes, à preſent que vous êtes le prix de ſon Sang, comment vous abandonneroit-il?

Incaſſum ſperas in Dei miſericordiam, niſi metuas ejus juſtitiam; & incaſſum times juſtitiam, niſi ſperes in miſericordiam. Gregorius.

C'eſt en vain que vous eſperez en la bonté de Dieu, ſi vous ne craignez ſa juſtice; mais auſſi cette crainte des jugemens de Dieu ne vous ſera point ſalutaire, ſi elle n'eſt accompagnée de beaucoup de confiance en ſa miſéricorde.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

LA miſéricorde de Dieu, ſelon la notion commune qu'en donnent les Théologiens, eſt un acte de la volonté divine, par lequel pouſſé par ſa propre bonté, il ſe porte à ſoulager les miſeres de ſa créature. Sur quoi ſaint Thomas demande, ſi cet acte de miſéricorde ſe trouve véritablement en Dieu; & il répond, que la miſéricorde peut être conſiderée en deux manieres. La premiere, eſt en ce qui regarde l'affection, c'eſt-à-dire, le mouvement que produit la miſere d'autrui, dans le cœur de celui qui en eſt touché comme de la ſienne propre. La ſeconde, eſt dans l'effet que cette miſéricorde produit à l'égard de celui qui en eſt l'objet; ce qui arrive lorſque par un ſecours charitable on ſecourt la miſere du prochain. Ce ſaint Docteur répond que la miſericorde conſidérée dans le ſentiment ou dans l'affection, étant une eſpece de triſteſſe du malheur d'autrui, qui nous afflige, elle ne peut ſe trouver dans Dieu, que l'excellence de ſa nature en rend incapable; mais qu'au regard de l'effet, qui eſt le ſoulagement de nos miſeres, la miſericorde convient à Dieu par excellence; parce que c'eſt à lui qu'il appartient de nous délivrer de toutes nos miſeres, & de nous combler de toutes ſortes de biens.

Définition de la miſéricorde de Dieu envers les hommes. *Part.* 1. *quaſt.* 21. *art.* 3.

Comme la miſéricorde divine éclate particulierement dans la juſtification du pecheur; car c'eſt uniquement par cet endroit que nous la conſiderons icy, ſans parler de toutes les autres faveurs que nous en recevons tous les jours, & de tous les autres bienfaits que nous en avons reçûs. Elle conſiſte particulierement à rappeller par ſes graces, le pecheur, qui s'eſt éloigné de lui par ſes crimes; à le venir chercher le premier, à l'attendre, à le ſouffrir avec patience dans ſes déſordres, à le recevoir avec bonté quand il retourne à lui, & qu'il rentre dans ſon devoir; à le rétablir dans tous les droits dont il étoit déchû, & enfin à le remettre dans la voye de ſalut, aprés un égarement ſouvent de pluſieurs années; & c'eſt par ces actes que nous devons juger de la grandeur de cette miſéricorde.

Quels ſont les effets de la miſéricorde de Dieu envers les hommes.

Quoique la bonté de Dieu envers les hommes, l'amour qu'il leur porte, & la miſéricorde dont il uſe à leur égard, puiſſent paſſer pour des termes ſynonymes, & même que nous nous en ſervions indifferemment en la matiere que nous traitons; il y a pourtant cette difference, que la bonté & l'amour de Dieu ſont des termes plus généraux & d'une ſignification plus étenduë: parce que tous les biens de la grace, & de la gloire, ſont des bienfaits de ſa bonté, & de ſon amour. Au lieu que la miſéricorde ne regarde proprement que le bienfait de nôtre juſtification, le pardon de nos crimes, la remiſſion des peines qne nous avions meritées, & ſon amitié qu'il nous rend aprés l'avoir ſi outrageuſement offenſé: Car enfin, cette miſéricorde a un rapport eſſentiel à la miſere dont on prend compaſſion, & que l'on veut ſoulager.

Difference entre la bonté, l'amour, & la miſéricorde de Dieu.

Encore que toutes les perfections de Dieu ſoient indiviſibles, puiſqu'elles ſont

En quel ſens

la miſéricorde de Dieu ſurpaſſe tous ſes autres ouvrages.

Dieu même, nous ne laiſſons pas d'y mettre de la diſtinction par rapport à leurs effets, & même de dire que les unes ſurpaſſent les autres, parce qu'elles éclatent davantage; & c'eſt en ce ſens que le Prophete Royal releve les œuvres de ſa miſéricorde au-deſſus de ſes autres ouvrages: *Miſerationes ejus ſuper omnia opera ejus.* Quand ce Prophete parle de la juſtice, il la compare aux montagnes: *Juſtitia tua ſicut montes Dei.* Mais il releve la miſéricorde juſqu'au ciel: *Domine in cœlo miſericordia tua. Miſericordia tua ſuper cœlos.* Non que ces deux perfections ne ſoient égales en Dieu, qui eſt infiniment juſte, & infiniment miſéricordieux; mais parce que dans la conduite de ſa providence, les effets de ſa miſéricorde ſurpaſſent les effets de ſa juſtice; de même que le ciel ſurpaſſe en hauteur les montagnes. C'eſt encore en ce ſens que l'Apôtre ſaint Jacques dit, que la miſéricorde eſt beaucoup élevée par deſſus le jugement: *Superexaltat miſericordia judicium.* Il n'a pas dit: *Superexaltat juſtitiam,* parce qu'à proprement parler, ces deux attributs étant infinis, l'un n'eſt ni plus grand, ni moindre que l'autre; ce qui n'empêche pas que la miſéricorde ne ſoit beaucoup élevée au-deſſus du jugement qui n'eſt qu'un effet de la juſtice. Dieu ne peut juger ni punir le pecheur, qu'il ne le trouve digne de punition; mais il lui fait miſéricorde, encore qu'il en ſoit tres-indigne par ſon peché; & c'eſt encore en cela que ſa miſéricorde paroît davantage que la juſtice, & de plus, parce qu'il fait éclater plus rarement ſes châtimens ſur les méchans en cette vie.

Pſalm. 144. *Pſalm.* 35. *Pſalm.* 107.

Jacobi 2.

Le peché eſt à proprement parler le ſeul objet de la miſéricorde de Dieu.

Il y a ſans doute une grande oppoſition entre Dieu & le peché, puiſque le peché n'eſt qu'une rebellion formée contre la divine Majeſté. Le peché neanmoins conſideré en ſoy-même eſt le ſeul objet de la miſericorde de Dieu: de maniere que comme la miſéricorde de Dieu eſt néceſſaire au peché; auſſi peut-on dire, que le peché eſt neceſſaire à la miſéricorde divine; puiſque ſans cela, Dieu n'auroit point de ſujet de l'exercer. Tous les autres maux du monde, & toutes ſes miſeres auſquelles l'homme eſt aſſujeti par la condition de ſa nature, n'étant pas proprement des maux. C'eſt pourquoy les Théologiens diſtinguent deux ſortes d'attributs en Dieu: les uns renferment tellement leurs perfections en lui, qu'elles n'ont aucun rapport à la créature; tels ſont ſa bonté, ſa ſcience, ſa ſainteté, &c. Les autres ſont tellement en lui, qu'elles ont rélation aux créatures, comme la juſtice, qui ſuppoſe des perſonnes à qui il la rende; telle eſt la miſéricorde, qui ſuppoſe des perſonnes à qui il la faſſe, en leur pardonnant leurs pechez, & en ſoulageant leurs miſeres. D'où il s'enſuit que cette miſéricorde n'a point de plus noble exercice, que de pardonner les pechez, & de donner aux hommes le temps & les moyens de les expier. A quoi il faut ajoûter que la réconciliation de Dieu avec les pecheurs ne conſiſte pas ſeulement dans une pure ceſſation de ſa colere, elle enveloppe encore un acte de miſéricorde, qui pardonne poſitivement les pechez, qui remet les hommes en ſa grace, & qui change la qualité d'ennemis qu'ils avoient, en celle de ſes enfans qu'il leur donne.

Il y a deux pechez qui ſont oppoſez à la confiance que l'on

Deux choſes, dit ſaint Thomas, ſont directement oppoſées à l'eſpérance chrétienne, & à la confiance qu'on doit avoir en la miſéricorde de Dieu. Le deſeſpoir & la préſomption, l'un par défaut, & l'autre par excès. Le deſeſpoir qui la ruine, la préſomption qui la deshonore: le deſeſpoir qui fait

regarder Dieu, comme un Dieu cruel & inexorable ; la préſomption qui le fait conſidérer comme un Dieu facile, indulgent, & prêt à recevoir en grace tous les pécheurs, quand ils le voudront ; le deſeſpoir, par lequel on dit comme Caïn, mon peché eſt trop grand, pour en obtenir le pardon ; la préſomption par laquelle on dit comme les libertins dans la Sageſſe : Nous avons peché, quel mal nous en eſt-il arrivé ? & quel mal nous en arrivera-t-il encore, ayant affaire à un Dieu bon & miſéricordieux. Ces deux fâcheuſes extrêmitez ſont toûjours fort à craindre. C'eſt pourquoy, les Saints Peres nous avertiſſent qu'il ne faut jamais ſéparer la juſtice de la miſéricorde, ni la miſéricorde de la juſtice, afin que l'un ſerve de temperament à l'autre.

Doit avoir en la miſéricorde de Dieu.

Saint Thomas propoſe cette queſtion, & demande ſi un homme peut porter la confiance qu'il a en la miſéricorde de Dieu trop loin. Pour réſoudre cette difficulté, ce ſaint Docteur conſidére l'eſpéranee chrêtienne en deux manieres; premierement, par rapport à Dieu, qui en eſt l'objet principal, & comme le premier principe ; ſecondement, par rapport à nos bonnes œuvres, qui en ſont un autre fondement, & comme un ſecond principe. Or l'eſperanee, réprend l'Ange de l'Ecole, conſiderée par rapport à Dieu, eſt une des vertus Théologales : & ces vertus ne ſurpaſſent jamais leur objet, puiſqu'il eſt infini, & que c'eſt Dieu même. Ainſi je ne puis trop croire en Dieu par la foi, parce que Dieu eſt infiniment croyable : je ne puis trop aimer Dieu par la charité, parce que Dieu eſt infiniment aimable, & je ne puis trop me confier en Dieu par l'eſpérance, parce qu'il eſt infiniment miſéricordieux, & infiniment bon. Mais l'eſpéranee conſiderée par rapport à nos bonnes œuvres, qui doivent ſeconder, pour ainſi dire, la miſéricorde divine, peut aller au delà des bornes, & dégenerer dans une criminelle préſomption : Car puiſque le ſalut ne doit pas ſeulement être l'ouvrage de la miſéricorde de Dieu, mais encore le prix de la cooperation à ſes graces, nous ne pouvons vivre dans une parfaite aſſûrance, qu'autant que nous pouvons nous aſſûrer de nôtre fidelité. Or il n'eſt que trop facile, & que trop ordinaire de manquer à la graee : nous pouvons donc conclure avec ſaint Thomas que nous avons toûjours un juſte ſujet de craindre.

Comment on peut pecher par trop de confiance en la miſéricorde de Dieu.

On demande pourquoy les Anges rebelles n'ont point trouvé de miſéricorde auprès de Dieu après leur peché, quoique ces Anges, ſi nous conſiderons leur nature, ſoient incomparablement plus parfaits & plus conſiderables que les hommes. D'où vient donc que Dieu a abandonné ces eréatures ſi parfaites, après un ſeul peché, & qu'il a uſé d'une ſi grande miſéricorde envers les hommes ? On peut en apporter pour raiſon, qu'il a eu pitié du plus foible, & qu'il a fait pancher ſa miſéricorde du côté où il a trouvé plus de miſere, afin d'élever une ſi baſſe créature juſqu'au trône de ſa divinité. On peut dire auſſi qu'en quelque façon nôtre peché nous étoit plus pardonnable pour avoir été ſéduits par le demon en la perſonne de nos premiers peres. Outre que ſi l'on regarde nos actions particulieres & perſonnelles, étant engagez comme nous ſommes dans un corps de chair, & troublez de mille paſſions, nous n'avons point tant de liberté ni tant de lumiere que les Anges, à raiſon de quoi, nous ne pouvons avoir, ni tant de mérite, quand nous faiſons le bien ni tant de malice, quand nous faiſons le mal.

D'où vient que les Anges n'ont point obtenu miſéricorde après leur rebellion.

Le moyen d'attirer la miſéricorde de Dieu, c'eſt de la demander avec un ſentiment d'humilité.

C'eſt un point de foi, que tout pecheur, afin que Dieu le prévienne par ſa miſéricorde, qu'il lui tende la main, pour le retirer de l'abîme où il s'eſt volontairement precipité; mais la grande diſpoſition pour exciter cette miſéricorde, eſt de paroître en poſture de miſérable, & par un ſentiment d'humilité, que l'on conçoit en vûë de ſes défauts, expoſer devant Dieu ſes miſéres, & ſe montrer couvert de honte & de confuſion en ſa preſence: Or c'eſt la crainte de Dieu qui nous fait trembler, elle qui nous humilie, & par conſéquent c'eſt elle qui nous prepare & nous diſpoſe à recevoir les effets de la bonté de celui qui donne ſa grace aux humbles, & qui reſiſte aux ſuperbes.

Il a fallu que le Sauveur pour ſatisfaire à la juſtice divine & attirer la miſéricorde, ait été Dieu & homme tout enſemble.

Il a été néceſſaire que le Sauveur pour être nôtre mediateur, & nous reconcilier avec ſon Pere, ait été Dieu & homme. En effet, s'il n'eût été qu'un pur homme, il n'eut point eu dequoy reconcilier les hommes à Dieu, étant tout ſemblable à eux, c'eſt-à-dire, pecheur comme eux; & s'il n'eût été que Dieu, comment étant l'offenſé, auroit-il pû être le reconciliateur de ceux qui avoient offenſé, n'ayant rien qui le raprochât d'eux. Il a donc fallu qu'il ait eu quelque choſe de Dieu, & quelque choſe auſſi des hommes; afin que n'étant pas ſeulement homme, il ne fut pas éloigné de Dieu; & que n'étant pas auſſi ſeulement Dieu, il ne fût pas trop éloigné des hommes, & par conſequent incapable de leur ſervir de médiateur, & de leur obtenir miſéricorde. La Sageſſe divine a ainſi uni Dieu & homme en JESUS-CHRIST, afin qu'un Dieu, qui ne peut avoir de lui-même le ſentiment de la miſere, la ſentit, & l'éprouvât comme homme, & qu'il fût par cette invention, un miſéricordieux parfait, & un Pontife compatiſſant à toutes nos miſeres.

La grace de faire penitence eſt une grande miſéricorde, dont Dieu uſe envers les pecheurs.

La miſéricorde dont Dieu uſe envers le pecheur, eſt proprement de lui accorder la grace de faire pénitence, enſorte que cette pénirence eſt une miſéricorde, & une juſtice tout à la fois. Elle eſt une miſéricorde, puiſqu'elle eſt une grace que Dieu ne doit à perſonne, & que les pecheurs reçoivent nonobſtant leur indignité: elle eſt une juſtice, puiſque par ſon moyen, les pecheurs ſe puniſſent eux-mêmes; ſi bien que dans la penitence, la miſéricorde & la juſtice s'embraſſent, & ſe donnent ce baiſer myſterieux, dont parle le Prophete: De maniere que les pecheurs ſe trompent, quand ils penſent que Dieu leur fait miſéricorde en ne les puniſſant pas dans cette vie, & qu'il eſt ſévere quand il les y châtie: il eſt ſevere au contraire, quand il ne les châtie pas; parce que c'eſt pour les châtier terriblement dans l'autre: & il eſt tres-miſéricordieux quand il les châtie dans ce monde, parce que c'eſt leur épargner de plus grands châtimens dans l'autre. Ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin qu'il y a une miſéricorde ſevere, & une juſtice miſéricordieuſe: *Eſt quadam miſericordia ſeviens, & juſtitia parcens.*

Pardonner un peché eſt plus que de créer le monde.

Nous ne voyons rien de plus grand au dehors de Dieu, que la création du monde. Ce bel ouvrage de ſes mains renferme en ſoi tant de merveilles, qu'il a été l'étude & l'admiration de tout ce qu'il y a eu de plus grands eſprits durant tous les ſiécles. Mais ſaint Auguſtin après l'avoir bien conſideré, propoſe cette queſtion, ſçavoir ſi c'eſt un moindre prodige de la toute puiſſance de Dieu de pardonner un ſeul peché à l'homme que de créer tout ce grand univers, & il répond en ces propres termes: *Prorſus hoc majus eſſe dixerim, quàm eſt*

cœlum & terra. Sans doute, c'eſt plus que de créer le ciel & la terre, & toutes les créatures qu'ils renferment; & ſaint Thomas ſon fidele interprete en donne cette raiſon. La création du monde ne ſe termine qu'aux ouvrages de la nature; mais pardonner un peché ſe termine à la juſtification du pecheur, qui eſt un ouvrage de la grace: & par conſequent comme la grace eſt élevée au-deſſus de la nature, le pardon d'un peché eſt un ouvrage plus admirable que la création de ce grand univers.

La préſomption de la miſéricorde de Dieu eſt un peché contre le Saint-Eſprit.

Albert le Grand tient pour aſſuré qu'une exceſſive confiance en la miſéricorde de Dieu, qui donne la hardieſſe à un pecheur de perſéverer toûjours dans ſes pechez, ou plûtôt cette préſomption criminelle que Dieu lui pardonnera toûjours plus de pechez qu'il n'en pourra commettre, eſt le peché contre le Saint-Eſprit, qui eſt abſolument irrémiſſible, parce que l'Ecriture Sainte dit expreſſément, qu'il ne ſe pardonne jamais ni en ce monde ni en l'autre: *Confidentia de Dei miſericordiâ, quod quando pœnituerit, ipſum recipiet, eſt peccatum in Spiritum Sanctum.*

Pourquoy Dieu étant ſi miſéricordieux ne pardonne-t'il pas nos pechez ſans exiger aucune ſatisfaction.

On pourroit encore demander ſi Dieu, étant miſéricordieux comme il l'eſt, ne peut pas ceder le droit qu'il a de venger le peché, lui qui eſt l'offenſé, ne feroit tort à perſonne, & il n'y a rien qui l'y oblige, n'ayant au-deſſus de ſoy aucun ſuperieur devant lequel il ſoit obligé de répondre: car qui doute, que tout homme, ou tout Prince qui a été offenſé, ne puiſſe pardonner ſimplement l'injure qui lui eſt faite ſans exiger aucune peine, ou quitter toute ſa dette, comme il eſt dit de ce Prince dont il eſt parlé dans l'Evangile? Mais il ne faut pas juger de Dieu comme des hommes. Il eſt vray que ſi Dieu étoit ſeulement miſéricordieux, il pourroit ſe relâcher, & remettre ſimplement l'injure, qui lui eſt faite par le peché, ſans en exiger aucune vengeance; mais parce qu'il eſt encore infiniment juſte, il eſt obligé de le punir. Il eſt vrai qu'en pardonnant, il ne feroit tort à perſonne; mais il ſe feroit tort à lui-même, en ce qu'il bleſſeroit ſa juſtice, & violeroit la loi éternelle, qui veut que pour conſerver l'ordre des créatures, & la beauté de l'univers, le peché ſoit vangé. Le péché eſt le renverſement de l'ordre; & la vengeance du peché eſt le rétabliſſement de ce même ordre.

Sans la confiance en la miſéricorde de Dieu, un pecheur ne ſe convertira jamais.

Quand on dit qu'il faut eſpérer, & avoir confiance en la miſericorde de Dieu, même dans l'état du peché, ce n'eſt pas pour y demeurer; mais pour s'en relever. Je prétend que ſans l'eſperance, un pecheur ne ſe convertira jamais: car pour ſortir de l'état du peché, & pour me reconcilier avec Dieu, il faut que Dieu me pardonne. Et ce pardon je ne puis l'avoir, ſi je ne le demande; & jamais je ne le demanderay, ſi je n'eſpere pas de l'obtenir. C'eſt pourquoy le Concile de Trente, dans la belle explication qu'il a fait du Sacrement de Pénitence, nous marque comme une diſpoſition néceſſaire, & un acte eſſentiel de la part du pénitent l'eſpérance en la miſéricorde de Dieu: *Cum ſpe veniæ.* Acte qui doit toûjours intervenir, ou tacitement, ou expreſſement, ſans cela il n'y a point de retour à Dieu. *Trident. ſeſſ. 14. c. 4.*

Erreur des Héretiques ſur la confiance.

Les Héretiques des derniers temps, ont prétendu que la confiance entiere ſuffiſoit ſeule, pour mettre en grace & pour juſtifier le pecheur, & que c'étoit cette vertu que ſaint Paul appelloit foi vive, & dont il dit que le juſte vit:

Ad Rom. 1. *Juſtus autem ex fide vivit.* Erreur juſtement condamnée, la foi qui juſtifie le pécheur doit être quelque choſe de plus, que ce que nous appellons confiance : puiſque le même Apôtre aſsûre, que quand il auroit toute la foi, & toute l'eſpérance du monde, il ne ſeroit pas juſtifié, ſi avec cette foy & cette eſperance, il n'avoit encore la charité, qui eſt la derniére diſpoſition à la juſtification, ſi elle n'eſt la juſtice même : *Etſi habuero omnem fidem, & ſi habuero omnem ſpem, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodeſt.* Mais ſi c'eſt une erreur de croire que la ſeule confiance juſtifie, c'eſt une vérité de dire que cette même confiance eſt une diſpoſition néceſſaire à la juſtification. La raiſon eſt, que la confiance eſt toûjours ce qui détermine le pecheur au retour à Dieu. S'il n'eſpéroit trouver en Dieu de la clémence & de la douceur, celle qu'il trouveroit dans le péché, lui ôteroit la penſée d'en ſortir.

1. *Ad Cor.* 13.

C'eſt tenter Dieu, que de demeurer dans ſon péché ſous prétexte de la miſéricorde de Dieu.

C'eſt tenter Dieu que de demeurer dans ſon péché ſans faire aucun effort pour en ſortir, ſous prétexte que ſa miſéricorde eſt plus grande que nôtre malice, qu'il ne nous a pas créez pour nous perdre, & attendre, ſans même la demander, une grace victorieuſe qui nous convertiſſe tout d'un coup, comme fut converti ſaint Paul ; c'eſt-à-dire, vouloir être méchant, parce que Dieu eſt bon, & le rendre ainſi complice de nos déſordres. C'eſt encore remettre la grace du Sauveur, quand elle ſe préſente à nous, pour s'en ſervir dans un autre temps, comme ſi cette grace étoit à nos gages.

De la meſure des péchez qu'quelques-uns pretendent, & après laquelle il n'y a plus de reſſource.

Amos. 1.

Dans la penſée de quelques Théologiens, il y a une certaine meſure de péchez énormes, après leſquels Dieu abandonne tellement un pécheur, qu'il lui ôte non-ſeulement ſes graces choiſies, & efficaces ; mais encore ſes ſecours communs, enſorte qu'il demeure comme incorrigible pendant tout le reſte de ſa vie. Quelque dure que paroiſſe cette opinion, elle a ce ſemble ſon fondement dans l'Ecriture: *Super tribus ſceleribus Damaſci non convertam eum.* Diſons néanmoins avec ſaint Thomas, que c'eſt une erreur contre la foi, de croire qu'un homme, qui eſt encore voyageur, ne puiſſe plus ſe corriger. Dieu n'a borné ſa miſéricorde, ni à un certain nombre de péchez, puiſqu'il nous aſſure dans Ezechiel ; *que l'impieté de l'impie ne lui nuira pas, à quelque heure qu'il ſe convertiſſe de ſon impiété.* C'eſt pourquoy l'Egliſe a juſtement prononcé anathême contre l'opinion de Novatus, qui ſoûtenoit qu'un homme après avoir commis un péché, ne pouvoit revenir en grace.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

Quoy qu'on doive parler avec réſerve des miſéricordes de

C'Eſt un ſentiment aſſez commun, que les Prédicateurs ne doivent parler qu'avec réſerve & avec précaution de la miſéricorde de Dieu, de peur que les pécheurs ne prennent de là occaſion de continüer leurs déſordres, & de differer leur pénitence. On ſçait d'ailleurs qu'il n'eſt point de pécheur ſi deſeſperé, que

que celui qui péché ſur l'eſperance qu'on lui ſera grace, & que ſe ſervir de la penſée de la miſéricorde, comme d'un motif pour perſéverer dans le mal, c'eſt à vrai dire, ſe fermer tout retour à cette même miſéricorde. Mais, quoy Seigneur? ſerons-nous donc müets ſur la plus aimable de vos perfections; ne dirons-nous rien de cette miſéricorde, dont toute la terre eſt remplie, ſelon cette parole du Prophete: *Miſericordia Domini plena eſt terra.* Cette miſéricorde paroît en tout ce que vous avez fait, & en tout ce que vous faites; elle eſt elle-même le plus admirable de tous vos ouvrages: *Miſerationes ejus ſuper omnia opera ejus.* Et elle ſera la ſeule qu'il ne nous ſera pas permis de loüer? Elle nous prévient; elle nous accompagne partout; nous en ſommes tout environnez; c'eſt à elle que nous devons tout ce que nous ſommes; c'eſt d'elle que nous attendons tout ce que nous eſpérons, & nous ne la ferons pas connoître à tout l'univers; & nous n'oſerons pas même en parler? Non, chrêtienne compagnie, je ne puis m'empêcher de vous dire mes penſees ſur ce ſujet. Je ne ſçaurois retenir l'admiration que me cauſe cette bonté infinie. Je parlerai de la miſéricorde à des perſonnes, ou qui l'ont déja obtenüe, ou qui la demandent actuellement, ou du moins qui ſongent tout de bon à la demander. *Le Pere de la Colombiere, ſermon ſoixante-ſixiéme.*

De Dieu, il n'eſt pas juſte de s'en taire.

Pſalm. 118.

Pſalm. 144.

Admirez, s'il vous plaît, le zele, & l'amour de ce bon Maître; nous n'avons pas plûtôt perdu ſon amitié en l'offenſant, que tout allarmé de ce malheur, qui nous eſt pourtant arrivé par nôtre faute, il ſe met à nous pourſuivre avec des cris qui nous marquent admirablement bien l'émotion de ſon cœur. Cette conſcience qui ſe trouble, tout d'un coup éclatte en mille plaintes, en mille reproches; cette conſcience n'eſt pas la voix du demon, puiſqu'elle nous porte au bien; ce n'eſt pas nôtre propre voix, puiſqu'elle parle malgré nous, & contre nous; il faut donc que ce ſoit la voix de Dieu. Que ne vous dit-elle point cette voix ſecrete! Si Dieu avoit quelque grand intetêt à vous conſerver, ſi en vous perdant, il avoit, pour ainſi dire, perdu la moitié de ſon Royaume, ſeroit-il où plus prompt à vous rappeller, ou plus appliqué à vous repréſenter le peril extrême où vous êtes, ou plus ſouple pour s'inſinüer dans vôtre cœur, ou plus conſtant à rechercher vôtre amitié? N'eſt-il pas vrai qu'il ne ceſſe de vous mettre devant les yeux tout ce qui eſt capable de vous toucher; l'incertitude de la mort, les peines de l'autre vie, ſes bienfaits, ſes récompenſes, ſa juſtice, ſon amour, ſa miſéricorde? N'eſt-il pas vrai qu'il vous pourſuit en tout temps, & en tous lieux, qu'il ſe trouve partout, & que partout il renouvelle ſes plaintes, & vous fait entendre ſa voix? N'eſt-il pas vrai qu'il prend occaſion de tout ce qui ſe préſente à vous, ou d'édifiant ou de terrible, pour vous parler de reconciliation? Mon Dieu, vous eſt-il donc ſi important de recouvrir ce ſerviteur inutile? Eſt-ce que vous ne ſçauriez vous paſſer de moy? Quand vous m'abandonneriez à ma mauvaiſe volonté, & à mon ſens reprouvé, en ſeriez-vous pour cela plus malheureux? Pour une ame perdüe n'en pourriez vous par créer dix mille, que vous ſanctifieriez, & que vous attacheriez à vôtre ſervice par des nœuds indiſſolubles? Ah! cette ardeur avec laquelle vous me pourſuivez, eſt ſans doute un effet de vôtre grande miſéricorde. *Le même.*

La miſéricorde de Dieu paroît en ce qu'il nous recherche quand nous ſommes éloiguez de lui.

Cette miſéricorde ménage le pécheur qu'elle veut attirer.

Si lorſque Dieu nous veut convertir, il travailloit pour ſes propres interêts je ne m'étonnerois pas qu'il en usât avec tant de bonté; mais il eſt admirable, que ſon zele n'ayant pour but que de nous retirer de la mort & de l'enfer, il garde tant de meſures, qu'il nous épargne, qu'il nous ménage de la ſorte; quand un pere voit ſon fils qui ſe noye, ou qui eſt en danger d'être envelopé dans un incendie, il ne conſidere pas ſi c'eſt par la main, par les habits, ou par les cheveux qu'il le ſaiſit pour le tirer de ce péril; il croit qu'il aura beaucoup fait s'il peut lui ſauver la vie, quand même il le bleſſeroit un peu; mais nôtre Dieu a égard à nôtre foibleſſe, même dans ces preſſantes occaſions. Il étudie nôtre humeur, nos inclinations, nos paſſions mêmes, & nos mauvaiſes habitudes, afin de nous prendre par l'endroit qui nous ſera le moins de peine. *Le même.*

Dieu ne ſe rebute point pour la réſiſtance & pour l'ingratitude du pécheur. *Pſalm.* 8.

Quand après avoir examiné avec attention le zele infatigable, & plein de tendreſſe d'un Dieu, je jette les yeux ſur le pécheur qui en eſt l'objet; Je vous avoüe (Chrêtiens) que je tombe dans un étonnement, dont je ne puis revenir. David conſiderant nôtre baſſeſſe, & l'oppoſant en ſon eſprit, à la majeſté divine, s'écrioit: Hélas! Seigneur, qu'eſt-ce que c'eſt que cet homme, que vous daigniez bien vous en ſouvenir! *Quid eſt homo quod memor es ejus*: Voicy bien un autre ſujet d'admiration; Dieu ſe reſſouvient de l'homme, lorſque l'homme s'a entiérement oublié; bien davantage, il ſemble oublier tout le reſte, pour ne ſe ſouvenir que de cet ingrat; ce charitable Paſteur laiſſe les nonante-neuf brebis dans le déſert, & court après celle qui s'eſt égarée, aimant mieux expoſer tout le troupeau que d'abandonner cette malheureuſe. Dieu nous aime tout pécheurs que nous ſommes; c'eſt-à-dire, quoy que nous le haiſſions, & ce qui eſt encore plus admirable, quoy qu'il haïſſe infiniment nos péchez. Oui, Meſſieurs, Dieu haït naturellement, & néceſſairement le péché, & rien n'eſt a nos yeux ſi affreux que l'eſt aux ſiens une ame qui eſt ſoüillée. Jugez donc quelle doit être la force de ſon amour, puiſqu'il veut vaincre une ſi grande averſion. *Le même.*

Quelle eſt l'ingratitude & l'inſenſibilité du pécheur de laſſer & d'exercer la patience de Dieu, qui le recherche & qui l'attend.

A quoy penſons-nous d'exercer ſi long-temps la patience de ce Dieu de miſéricorde, qui nous attend depuis ſi long-temps, & de refuſer ſon amitié, qu'il nous offre, & qu'il nous preſſe de recevoir. Quoy? nous n'apprehendons point de rebuter cette majeſté infinie! nous ne faiſons nulle réfléxion ni ſur ce qu'il eſt, ni ſur ce que nous ſommes? nous ne ſommes point effrayez de voir le Maître de l'univers, après avoir été offenſé cent fois, venir lui-même frapper à nôtre porte, comme parle l'Ecriture ſainte, & rechercher nôtre amitié. Nous le laiſſons frapper; nous le laiſſons attendre depuis long-temps, ſans daigner lui ouvrir, ou lui répondre? Que dois-je admirer icy davantage, ô mon Dieu! ou vôtre patience, ou nôtre opiniâtreté, ou vôtre amour, ou la dureté de nôtre cœur? Quelle ſera la confuſion de cette ame ingrate & audacieuſe, ſi jamais vous lui ouvrez bien les yeux! Oſera-t-elle paroître en vôtre preſence, après vous avoir traité de la ſorte? Mais quand nous aurions la hardieſſe de nous préſenter devant lui, voudroit-il bien nous recevoir, après avoir été rejetté d'une maniére ſi indigne? Oui, Chrêtiens, il ne laiſſe pas de recevoir le pécheur, lors qu'après un long égarement, après beaucoup de mépris, il veut enfin revenir à ſon devoir. Je dis bien davantage, le même amour qui porte Dieu à

courir après lui dans ſa fuite, l'engage à aller au devant de lui à ſon retour. *Le même.*

La miſéricorde de Dieu eſt prompte à nous pardonoer.

Dieu traite le pécheur d'une maniére bien oppoſée à celle dont il a été traité lui-même. Le pécheur l'a laiſſé frapper long-temps ; il l'a laiſſé géunir, & crier à la porte de ſon cœur ; Il ſeroit bien juſte que Dieu ſe reſſouvint de ſes rebuts, & qu'il laiſsât le pénitent ſoûpirer à ſon tour. Mais non, il ne peut ſe reſoudre à en uſer de la ſorte. Dès que j'ai avoüé mon crime, j'en reçois incontinent le pardon. Le Seigneur n'attend pas toûjours cet aveu ; à peine ai-je conçû le déſir de rentrer en grace, que j'y ſuis reçû ſur l'heure, ſans caution, ſans aſsûrance pour l'avenir, quoique j'aye cent fois manqué de parole, & que ce ſoit tous les jours à recommencer. Il ſemble que nôtre Dieu ſe laiſſe aveugler par le déſir qu'il a de ſe reconcilier avec nous ; il aime mieux s'expoſer à une infidelité, qu'il a ſi ſouvent éprouvée, que de différer un moment ſa grace pour prendre ſes sûretez. En un mot, ſaint Auguſtin nous aſsûre qu'il eſt dans une plus grande impatience de pardonner au pécheur, que n'eſt le pécheur de recevoir le pardon : *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipſi peccatori accipere. Le même.*

La joye que Dieu témoigne d'avoir recouvré uoe ame, marque ſa miſéricorde, & le déſir qu'il a de nous ſauver. *Luc.* 15.

Rien ne me touche à l'égard de ce tranſport du bon Paſteur, lors qu'ayant trouvé ſa brebis, il s'en revient triomphant, & ne pouvant contenir toute ſa joye, il appelle tous ſes amis & tous ſes voiſins, & les conjure d'y prendre part : *Congratulamini mihi*, leur dit-il, *quia inveni ovem quæ perierat.* Rejoüiſſez-vous avec moi ; car j'ai recouvré la brebis que j'avois perduë. Ne diroit-on pas, Meſſieurs, que nôtre Dieu a fait quelque grande conquête ; qu'il eſt devenu maître d'un puiſſant royaume. Ce n'eſt qu'une pauvre ame qui ſe retire du déſordre, & il veut que tous les Anges l'en félicitent, qu'on en faſſe fête dans le paradis ; & ce qui ſemble incroyable, & plein d'une exagération exceſſive, il témoigne être plus ſatisfait du repentir de cette ame péchereſſe, que de la perſéverance de nonante-neuf perſonnes juſtes, qui n'ont jamais rien fait dont elles ayent ſujet de ſe repentir. *Le même.*

Dieu pardonne nos péchez ſans conſerver aucun reſſentiment de l'injure qu'il a reçûë.

Dieu pardonne tellement nos péchez, qu'il perd juſqu'au ſouvenir des plus grands outrages. Non, Chrêtiens Auditeurs, nôtre Dieu ne fait point comme les hommes, il ne pardonne point à demi. Quand on nous a trahi, qu'on nous a offenſé fort cruellement, quelque paix, quelque reconciliation qui ſe faſſe, quoy qu'au dehors les choſes ſe rétabliſſent aſſez bien, quoy qu'on ait envie de pardonner de bonne foi, & qu'on faſſe des efforts ſur ſoy-même pour cela ; cependant, on a bien de la peine de revenir à cette même tendreſſe, à cette même confiance ; malgré qu'on en ait, il reſte au fond de l'ame je ne ſçai quelle amertume, qui ſe fait ſentir de temps en temps, lorſqu'on ſe reſſouvient de ce que l'on nous a fait. Nôtre miſéricordieux Seigneur n'eſt point ſujet à cette foibleſſe. Je voudrois que tous les pécheurs qui ſe repentent de leurs déſordres, puiſſent voir dans ſon cœur les ſentimens qu'il a pour eux, comme il n'y reſte nul reſſentiment, nulle aigreur ; avec quelle ſincerité il leur pardonne. Il ne s'en tient pas là, & ne ſe contente pas d'oublier nos fautes, de nous rendre tout le mérite de nos bonnes œuvres, que nous avions perdu en perdant la grace ; mais il nous rend & ces mérites & cette grace avec un notable accroiſſement ; il nous met dans un

état plus avantageux, que celui duquel nous étions déchus. *Le même.*

La penſée d'avoir offenſé un Dieu ſi bon & miſéricordieux, nous doit inſpirer un vif regret de nos pechez.

Je ne m'étonne point que durant l'eſpace de trente ans, Madeleine n'ait ceſſé de pleurer ſes déréglemens, quoy qu'elle ne put pas douter qu'ils ne lui euſſent été pardonnez; Je ne m'étonne point que ſaint Pierre ait été inconſolable juſqu'à la mort, d'avoir manqué de fidelité à ſon bon Maître, quelque aſsûrance qu'il eût de la remiſſion de ſon crime. Peut-on ſe ſouvenir qu'on a offensé un ſi bon Maître, ſans avoir le cœur percé de douleur, ſans concevoir une haine mortelle contre ſoy-même? Peut-on penſer qu'on l'a outragé de ſens froid, ſans nulle raiſon, ayant au contraire, mille raiſons de l'aimer, qu'on a ſi long-temps abuſé de ſes biens, de ſa patience, de ſon amour, de ſa miſéricorde, ſans mourir de regret, & de repentir. *Le même.*

Sentimens de reconnoiſſance, en vûë de la miſéricorde, dont Dieu a uſé à nôtre égard.

C'eſt cela même qui redouble ma douleur, d'avoir ſi cruellement offensé un Dieu, qui me pardonne ſi facilement, qui me rend le bien pour le mal, & toutes ſortes de biens pour toutes ſortes de maux. Ce peut-il faire que j'oublie jamais des ingratitudes, qu'il a ſi-tôt oubliées; que je me pardonne des perfidies, dont il m'a accordé, dont il m'a offert, dont il m'a même preſſé de recevoir le pardon. Enfin, que je me conſole de l'avoir outragé tant de fois & ſi long-temps, lui qui ne m'aime pas moins aujourd'hui, qui m'aime encore plus qu'il ne faiſoit, avant que je l'euſſe jamais offensé. Ah! mon Dieu! vôtre bonté m'a été plus ſevere en un ſens, que ne le pouvoit être vôtre juſtice! car quel ſupplice m'eût été plus cruel que le déplaiſir que je ſens d'avoir choqué votre infinie miſéricorde? Combien cette exceſſive bonté me rend-elle haiſſable a moi-même qui n'ai rien oublié pour m'attirer vôtre colere, pour pouſſer à bout vôtre patience? Faut-il, ô mon Dieu? que je vous aye traité ſi indignement, vous qui ne me traitez pas pour cela avec moins de douceur, vous qui ne vous plaignez pas même de ma conduite paſſée. *Le même.*

Dureté d'un cœur qui n'eſt point touché de la penſée d'une ſi grande miſéricorde.

Que vous êtes dur pecheur, qui que vous ſoyez, qu'une ſi grande bonté de vôtre Dieu ne touche point, qu'elle n'attire point à la pénitence? mais que vous êtes déraiſonnable, ſi elle vous porte à commettre de nouveaux crimes? C'eſt une inhumanité qu'on ne peut ſouffrir, de prendre avantage de la foibleſſe d'un homme pour le maltraiter, de le fraper parce qu'il ne peut pas ſe défendre: mais que doit-on dire de ceux qui offenſent Dieu, parce qu'il ne veut pas nous punir, parce que nous ſçavons qu'il nous chérit, & qu'il apprehende de nous perdre. On a raiſon d'eſperer beaucoup d'une ſi grande miſéricorde; mais malheur à ceux qui different d'y recourir; parce qu'elle les attend avec patience; qui ne veulent pas lui demander grace, parce qu'elle eſt toûjours prête de l'accorder; qui ſont méchans, parce que Dieu eſt bon; qui pechent facilement, parce qu'il pardonne avec facilité; qui ſe déterminent à lui déplaire, parce que ce n'eſt qu'à peine qu'il ſe réſond à les châtier. Comment eſt-ce que la miſéricorde ſauveroit des gens, à qui elle eſt un motif de perſéverer dans le crime, à qui elle eſt une occaſion de ſe damner? La miſéricorde nous doit ſauver, il eſt vrai; mais eſt-ce par le peché, ou par la gloire de Dieu qu'elle le doit faire? Elle ſauve ceux qui veulent bien en profiter; mais ſauvera-elle ceux qui en abuſent? ceux qui ſe la changent en un poiſon mortel, par le mauvais uſage qu'ils en font; Elle doit défendre le pecheur du deſeſpoir; j'en conviens: mais il eſt certain qu'il n'eſt point de pecheur plus deſeſ-

peré que celui qu'elle porte à l'impénitence. Seigneur, conſommez, s'il vous plaît, en nous l'ouvrage de cette miſéricorde infinie ; ne permettez pas qu'elle nous devienne funeſte, ou qu'elle nous ſoit inutile ; ne ſouffrez pas que nous nous perdions dans cette ſource de ſalut.. Ne croyez pas que Dieu authoriſe le crime, parce qu'il ſouffre long-temps les pécheurs ; quelle ſageſſe ſeroit celle de Dieu, ſi tandis qu'il menace d'une éternité de ſupplices ceux qui l'offenſeront, il leur promettoit d'ailleurs l'impunité, & l'oubli de tous les crimes qu'ils pourront commettre. *Le même.*

La miſéricorde du Sauveur paroît dans le pouvoir qu'il a laiſſé à ſes Miniſtres d'abſoudre des péchez.

Quelle miſéricorde & quelle bonté ! JESUS-CHRIST ne ſe contente pas de donner aux hommes le pouvoir de juger & d'abſoudre les hommes ; mais il permet que Pierre le renonce, afin qu'il ſoit encore plus indulgent. Dieu eſt touché de nos déſordres plus qu'il n'en eſt irrité ; il court après le pécheur, au lieu de le fuir ; il le ménage, au lieu de lui donner de la confuſion ? Quand il l'a ramené, il fait que ſon péché lui devienne utile, au lieu de l'en punir. On diroit qu'il perd dans nôtre égarement ; & qu'il gagne à nôtre retour. Il leur fait plus de bien qu'auparavant? D'où vient que ſelon la remarque de ſaint Grégoire, les pénitens ſont pour l'ordinaire plus fervens que ceux qui n'ont point péché. *Le Pere de la Colombiere, dans ſes Réfléxions Chrétiennes.*

La miſéricorde de Dieu paroît dans la patience qu'il a à les ſouffrir.

La Juſtice de Dieu pouvoit punir les pécheurs dès le même moment qu'ils l'ont offenſé ; elle pouvoit les perdre dès le prémier péché qu'ils ont commis ; car que leur doit-elle, & que ne méritent-ils pas eux-mêmes ? Mais il y a dans la patience de Dieu des richeſſes inépuiſables, comme dit ſaint Paul ; il y a, comme il l'appelle, une longanimité infinie. Que ces pécheurs s'égarent, elle les ſouffre ; qu'ils s'éloignent d'elle, qu'ils courent dans les voyes détournées, & dans des mauvais ſentiers, elle attend qu'ils reviennent, & qu'ils ſoient las, pour ainſi dire, d'avoir marché dans des voyes ſi dangereuſes & ſi penibles : *O Domine ibam longius, & recedam à te, & finebas*, s'écrie ſaint Auguſtin. O Seigneur ! ô Dieu de miſéricorde, je m'éloignois de vous tous les jours de plus en plus. Tous mes pas & toutes mes démarches étoient autant de chûtes dans de nouveaux précipices ; cependant vous ne diſiez mot, mes paſſions s'allumoient toûjours davantage, & vous aviez patience ? Ah ! patience, que vous êtes admirable ! que vous êtes incompréhenſible ! elle l'eſt d'autant plus qu'il n'y a point de créature, qui ne demande à Dieu la deſtruction du pécheur, & même ce pécheur eſt à charge à toutes ſes autres perfections. Tandis que l'homme a été fidele à Dieu, & ſoumis à ſa loi, toutes les créatures ont demandé la conſervation de cet homme, & lui ont été ſoûmiſes, dit ſaint Auguſtin ; Mais dès qu'il s'eſt revolté contre Dieu, dès le même moment elles ſe ſont ſoûlevées contre lui, & ont demandé au ciel vengeance de ſa rébellion. *Monſieur Joly, Prône pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Il ſemble que la miſéricorde s'oppoſe aux interêts de la juſtice & de ſes autres

Non-ſeulement Dieu par ſa patience réſiſte à la voix de toutes ſes créatures, qui demandent la deſtruction du pécheur ; il ſemble même qu'il arrête la vengeance que demandent ſes autres perfections. Ne mettons point d'oppoſition entre les attributs divins ; mais ne laiſſons pas de dire avec les Théologiens de la grace, qu'il n'y a que la miſéricorde qui ſemble plaider pour nous ; & s'oppoſer en nôtre faveur aux autres perfections de Dieu. Sa ſainteté ſe ſépare de

perfections de Dieu.

nous quand nous ſommes pécheurs ; ſa juſtice veut que nous ſoyons punis ; ſon immenſité veut que nous ſoyons chatiez dans tous les lieux, & ſon éternité dans tous les temps ; ſa puiſſance & ſa ſageſſe en donnent les moyens : La ſeule miſéricorde dit, patience, patience, je toucherai ce pécheur ſi à propos ; je cultiverai ſi bien cette mauvaiſe plante ; j'y apporterai tant de ſoins. Voilà (mes chers Auditeurs) tout ce qui nous doit donner quelque eſpérance en cette vie : Nous avons à faire à un Dieu infiniment bon, & infiniment patient ; où en ſerions-nous, ſi dès le prémier peché mortel que nous avons commis, il nous avoit livrez aux rigueurs de ſa juſtice ; combien y en a-t-il qui ſont à préſent cruellement tourmentez dans les enfers, & qui y ſeront éternellement tourmentez, pour avoir commis un ſeul péché mortel, &c. *Le même.*

Quelle eſt l'indignité d'abuſer de la patience & de la miſéricorde de Dieu pour l'offenſer.

Que vous êtes bon, ô mon Dieu ! mais que je ſuis méchant & inexcuſable, ſi j'abuſe plus long-temps de vôtre bonté ? Sera-t-il dit, mon Dieu, qu'à cauſe que vous m'attendez à pénitence, je ne la ferai jamais ; qu'à cauſe que vous me ſouffrez depuis tant de temps dans mes déſordres, j'y vivrai toûjours avec une même eſpérance d'impunité ? Que ferai-je moy-même à mon ſemblable, ſi après lui avoir pardonné pluſieurs fois, aprés lui avoir fait dire que s'il ne ſe reconcilie avec moi, je me laſſerai à la fin, & je le perdrai, il m'offençoit toûjours, & ajoûtoit de nouveaux outrages aux prémiers ? Ne me laſſerois-je pas ? ne me voudrois-je pas même du mal de l'avoir attendu avec tant de patience ? Or ſi je ſuis dans cette diſpoſition à l'égard de mon ſemblable, & d'un homme qui a peut-être ſujet d'être mécontent de moi. Que puis-je penſer de vous, ô mon Dieu, qui vous ai outragé tant de fois par mes mauvaiſes volontez ? De vous, qui pouvant m'abîmer & me précipiter dans un autre goufre de feu il y a tant d'années, me donnez encore lieu de faire pénitence ? Ne dois-je pas craindre de vous une fureur, & que vôtre patience même vous ſervira de motif pour me perdre, & me faire ſouffrir plus de peine qu'a une infinité d'autres, par rapport à de plus grandes graces que j'aurai reçûës de vôtre miſéricorde. Ce ſont les ſages & les juſtes réfléxions que nous devons faire. *Le même.*

La patience avec laquelle Dieu nous a attendu nous doit faire craindre ſa juſtice.

La patience de Dieu vous doit conſoler ; mais cette même patience vous doit faire craindre ; elle vous doit encourager à bien vivre ; mais elle doit vous faire craindre ſi vous continuez à vivre mal. Le cris de vos pechez eſt monté juſqu'au trône de Dieu ; il a ſouvent dit, je deſcendrai & je verrai ; mais il ne le dira pas toûjours, & dès qu'il ſera deſcendu, une pluye de ſoulfre & de feu vous abîmera peut-être au milieu de vos plaiſirs, de vos divertiſſemens, de vos jeux, de vos débauches. Hé quoy ! au lieu de profiter de cette patience divine, vous ajoûtez à vos péchez de nouvelles circonſtances, qui les rendent plus énormes ; des concuſſions à l'avarice ; des médiſances aux jugemens téméraires ; des parjures aux menſonges ; des blaſphêmes aux juremens, & des ſacrileges aux blaſphêmes. Dieu vous attend cependant depuis tant d'années pour vous donner lieu de vous convertir. Si vous ne le faites, peut-être n'y a-t-il plus qu'un moment, que ſa juſtice a marqué pour éclater après que ſa miſéricorde a ſi long-temps ſuſpendu les rigueurs de ſes vengeances : Mépriſerez-vous donc encore les richeſſes de ſa patience, de ſa bonté, & pour me ſervir des termes de

l'Apôtre, de ſa longanimité : *An divitias bonitatis ejus, & patientiæ, & longanimitatis ejus contemnis* ? Penſez-vous qu'en continüant à faire ce que vous faites, vous éviterez les rigueurs de ſon jugement ? Ne voyez-vous pas au contraire que vous tombez comme par degrez dans l'endurciſſement & l'impénitence, & que vous amaſſez un treſor de colere, en ne vous repreſentant pas que Dieu n'a de bonté & de patience pour vous qu'afin que vous faſſiez pénitence ? *An ignoras, quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit* ? *Le même.* *Ad Rom. 2.* *Ibidem.*

Dieu ne ſe contente pas d'attendre les pécheurs, il les recherche par une inſigne miſéricorde.

Si Dieu ſe contentoit d'attendre les pécheurs, ils ne reviendroient jamais ; il faut qu'il les cherche, qu'il coure après eux, qu'il les appelle, qu'il les ſollicite de retourner à lui, qu'il les prévienne, qu'il les accompagne, qu'il les ſuive : Car voila les démarches que ſon infinie miſéricorde lui fait faire. Ce ſont des paralitiques ; ils ne peuvent d'eux-mêmes marcher, pour chercher le remede ; ce ſont des captifs, ils ne peuvent d'eux-mêmes rompre leurs chaines pour ſe procurer leur liberté. C'eſt vous, Seigneur, qui les venez trouver, & qui les preſſez de ſe rendre. *Le même.*

Dieu ſe réjoüit de nôtre converſion comme s'il y alloit de ſon intérêt.

Si nous étions néceſſaires à Dieu, & s'il ne pouvoit ſe paſſer de nous, agiroit-il autrement ? Qu'un Paſteur qui a recouvré ſa brebis s'en réjoüiſſe, je ne m'en étonne pas ; il eût perdu quelque choſe en la perdant ; qu'une femme qui n'avoit pas ſix piéces de monnoye pour fournir à ſa nourriture & à ſon entretien, gémiſſe d'en avoir perdu une, & qu'elle témoigne ſa joye quand elle la recouvrée, je ne m'en étonne pas ; elle voyoit ſon petit tréſor diminüer, & peut-être que le néceſſaire lui eût manqué. Mais qu'un Dieu qui n'a nul beſoin de ſa créature ; qu'un Dieu que ſa créature a outragé & offenſé ; qu'un Dieu qui peut créer des milliers d'ames, qui le béniront à jamais, ſe réjoüiſſe du retour d'un pécheur, plus que de la perſevérance de quatre-vingt-dix-neuf juſtes, qu'il en faſſe une fête, & qu'il veüille que ſes amis l'en felicitent ; c'eſt ce que je ne puis comprendre, dit ſaint Auguſtin ; ainſi quelques exemples, & quelques paraboles que l'on apporte, pour nous donner quelque idée de la miſéricorde de Dieu, ces exemples & ces paraboles ſont toûjours au-deſſous de la vérité qu'elles repréſentent. Pécheur, tu te rejoüiſſois quand tu t'éloignois de Dieu, & Dieu s'en affligeoit ; tu n'eſtime preſque pas la grace de ta reconciliation, & de ta juſtification, & Dieu la croit ſi conſidérable, qu'il s'en fait un ſi grand ſujet de joye, que ſi ſon bonheur dépendoit de toy, que s'il s'agiſſoit du recouvrement de la choſe la plus précieuſe qu'il eût perduë. *Le même.*

Il ne faut jamais deſeſperer de la bonté & de la miſéricorde de Dieu.

Ne vous défiez jamais de la bonté de Dieu ; ſa miſéricorde eſt plus exceſſive, que vôtre miſére ne peut être grande. Ne dites jamais comme Caïn, mon péché eſt trop énorme, pour en recevoir le pardon ; dites au contraire avec le Roy Prophete : quand j'aurois commis des péchez ſans nombre ; quand je me verrois environné de toutes parts par mes plus cruels ennemis ; quand la terre & l'enfer ſe déchaîneroient contre moy ; quand je verrois l'abîme ouvert pour m'engloutir, je ne laiſſerois pas d'eſpérer au Seigneur. Il ne m'a pas créé pour me perdre ; il ne m'a pas racheté pour me condamner ; il ne m'a pas tant de fois cherché & porté ſur ſes épaules, pour me faire croire que tout eſt perdu pour moi. Oui, mon Dieu, quelque abominable pécheur que je ſois, vous

Psalm. 141. êtes mon azile, mon refuge, mon eſpérance : *Clamavi ad te Domine, dixi, tu es ſpes mea.* C'eſt vers vous que je crie : vous êtes mon eſpérance, & pourvû que j'aye recours à vôtre miſéricorde, avec un eſprit humilié, & un cœur contrit, j'obtiendrai mon pardon. *Le même.*

De la patience de Dieu à attendre les pécheurs.

Voyez combien long-temps vous avez été comme à charge à la patience de Dieu ; combien vous l'avez exercée, ſans qu'elle ſe ſoit laſſée & rebutée de vos mépris ; vous avez paſſé pluſieurs années ſans daigner écouter ſa voix qui vous invitoit à revenir, tantôt par les remords de la conſcience, tantôt par les remontrances de vos amis, & de vos proches ; tantôt par les exhortations des Prédicateurs, armez des menaces de ſa parole ; tantôt par les exemples des gens de bien qu'il vous a mis devant les yeux ; & vous avez fait la ſourde-oreille à toutes ces voix ; ſa douceur, ſa patience, ſa longue attente n'a ſervi qu'à vous endurcir dans le mal, & à vous y rendre plus opiniâtre : vous avez abuſé de la divine miſéricorde, en abuſant de tant de délais multipliez qu'elle vous a accordez pour vous reconnoître, & vous avez amaſſé, comme dit l'Apôtre, un tréſor épouventable de colere : *Theſauriſas tibi iram in die iræ.* Un ſi long abus auroit dû épuiſer ſa miſéricorde, & laſſer ſa patience, pour laiſſer agir la juſtice ; Vous étiez indigne qu'il vous attendit, & qu'il vous ſupportât ſi long-temps ; ſa juſtice irritée par une ſi longue perſéverance en tant de déſordres, demandoit à Dieu qu'il vous arrachât du champ de l'Egliſe comme un arbre infructueux & inutile : Cependant la divine miſéricorde l'a emporté en vôtre faveur ſur tous les droits de ſa juſtice ; elle vous a laiſſé encore beaucoup de temps, dans l'attente, que vous en feriez un meilleur uſage que du paſſé. Voyez combien vous êtes redevable à cette divine patience ; qui vous a laiſſé, & accordé pour vous convertir, tant de loiſir qu'elle a refuſé à tant d'autres ? N'en deviez-vous pas être vivement touchez ? Cela ne devroit-il pas vous inſpirer de grands ſentimens de reconnoiſſance ? *Monſieur de la Font, entretiens Eccleſiaſtiques pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Ad Roman. 2.

Sentiment de reconnoiſſance pour un ſi grand bienfait.

Comprenez l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir ſi long-temps ſouffert : Car qu'aviez-vous de moins rebutant, de moins odieux que tant d'autres qu'il a ſurpris, & enlevez de cette vie au milieu de leur plus grands déréglemens ? Et cependant il a jetté ſes yeux favorables ſur vous, en même temps qu'il les a détournez des autres ; vous ne méritiez pas moins ſa colere, & cependant vous avez été les objets de ſa bien-veillance, par le loiſir de vous convertir, qu'il vous a laiſſé à leur excluſion : peut-être aviez-vous été plus rebelle qu'eux aux lumiéres du Saint-Eſprit, plus ſourds à ſes inſpirations, peut-être étiez-vous engagez en de plus grands crimes, & y aviez-vous croupi plus long-temps, & cependant en même temps qu'il en a rejetté tant d'autres beaucoup moins indignes que vous, de ſa miſéricorde, il vous a diſtingué d'eux par le choix qu'il a fait de vous, pour vous laiſſer plus long-temps en vie ; un peu moins d'attente & de patience à vôtre égard, & vous étiez perdus ſans reſſource. C'eſt ce que Tertullien appelle une ſurabondance de bonté, une miſéricorde indulgente : *Redundantia clementia cæleſtis.* Quel reſſentiment devriez-vous avoir de cette grace ineſtimable ? Combien devriez-vous être touchez d'une ſi ineffable bonté de Dieu, qui vous a retiré de l'enfer, où vous ſeriez la victime éternelle de ſa colere, s'il eût eu un peu moins de patience à vôtre égard ?

égard ? Vous avez croupi peut-être trente ou quarante ans dans vos mauvaiſes habitudes, & dans des déſordres horribles ; les deſordres dont vôtre eſprit étoit couvert vous ont empêché de remarquer vôtre égarement. Combien avez-vous vû de vos proches, de vos voiſins, de vos compagnons de débauches mourir dans cet état où vous avez vécu tant d'années ? Rappellez-en le ſouvenir dans vôtre eſprit pour reconnoître les obligations infinies dont vous êtes redevable à la miſéricorde & à la patience de Dieu, de vous avoir attendu & ſouffert ſi long-temps ! Ne ſont-ce pas autant de bienfaits & de graces multipliées, que Dieu vous a laiſſé de momens juſqu'à ce jour, pour ouvrir les yeux ſur la miſere de vôtre état ? Quels ſentimens devez-vous avoir d'une ſi longue tolérance ? N'en devriez-vous pas rendre à Dieu juſqu'à la fin de vôtre vie de continuelles actions de graces ? *Le même.*

Les empreſſemens que ce Dieu de miſéricorde témoigne à rechercher les pecheurs.

Qui pourroit exprimer en combien de manieres tendres & obligeantes, avec quel empreſſement, avec quelle ardeur, & quelle douceur ce bon Paſteur invite, preſſe, ſollicite & recherche une ame ingrate & infidele pour l'obliger à revenir ; elle n'a pas plûtôt peché, elle ne s'eſt pas plûtôt éloignée de lui, qu'il ſe met à la pourſuivre ; qu'il met tout en œuvre pour la ravoir, & la recouvrer ; d'abord il excite en elle le trouble & les remords de conſcience, qui lui repréſentent ſans ceſſe devant les yeux, en tout lieu, en tout temps ſon peché & ſon injuſtice. Un malheureux pecheur voudroit bien pouvoir boucher ſes oreilles à cette voix ſecrette, qui détrempe d'amertume tous ſes plaiſirs, mais elle y retentit inceſſamment malgré lui, il faudroit qu'il ſe fuït lui-même pour pouvoir ſe garentir de ſes reproches ; elle lui découvre la laideur affreuſe de ce plaiſir trompeur, de cette injuſtice, de cette vengeance, qui l'ont ébloüi par un vain éclat ; elle ôte à tous ſes crimes le maſque dont la paſſion les avoit couverts pour les déguiſer, les fait paroître avec la honte & l'horreur que la nature y a attachée ; elle remplit ce même pecheur de frayeurs par les menaces de la morr, du jugement & de l'enfer. *Le même.*

Continuation du même ſujet.

C'eſt dans la vûë de ce retour que ce charitable Paſteur employe tantôt les careſſes & la douceur, tantôt la rigueur des diſgraces & des pertes dont il le frappe pour l'attirer : Que tantôt il donne un ſuccès favorable à ſes deſſeins ; que tantôt il les renverſe par les obſtacles qu'il y ſuſcite, & qu'il mêle mille amertumes parmi ſes joyes & ſes délices, afin qu'en ſe voyant rebuté du monde par l'impuiſſance de ſatisfaire ſes déſirs, il prenne la réſolution de retourner pleinement à Dieu, & de s'attacher avec une fidelité inviolable à ſon ſervice. A quoy tendent, je vous prie, tant de démarches ſi amoureuſes ? Quel profit vous reviendra-t-il d'avoir regagné cette ame ingrate & infidele ? En ſeriez-vous moins heureux, moins content, en la laiſſant dans ſa corruption, & dans l'égarement où elle s'eſt jettée volontairement. Faut-il qu'en ayant été ſi lâchement trahi & abandonné, vous preniez tant de meſures, & témoigniez tant d'empreſſement pour la remettre en la voye de ſalut, dont elle ſe ſoucie ſi peu ? C'eſt ce qui releve admirablement, & qui fait paroître avec plus d'éclat la bonté de Dieu, que non content de preſſer le pecheur en tant de manieres de revenir, il ſemble étudier ſon humeur, ſes inclinations, choiſir les momens favorables où il prevoit qu'en l'appellant, il ſuivra les inſpirations de ſa grace. *Le même.*

Dieu par un excès de miſéricorde nous attend & ſollicite pluſieurs fois.

Vous le ſçavez, que Dieu ne s'eſt pas contenté de vous appeller une fois, de vous inviter, de vous ſolliciter à ce retour. Combien de fois a-t-il frappé à la porte de vôtre cœur, ſans que vous ayez daigné l'écouter; combien de nouveaux délais avez-vous pris avant que vous réſoudre à ſuivre ſa voix? Combien de fois avez-vous trahi les plus ſolemnelles promeſſes de vous attacher déſormais à lui? Combien avez-vous paſſé d'années dans un cercle continuel de converſions feintes & de rechutes? Combien a-t-il fallu qu'il livrât d'aſſauts à ce cœur rebelle pour en briſer la dureté, & l'aſſujettir à ſes loix? Cependant, il ne s'eſt point laſſé ni rebuté d'une réſiſtance ſi opiniâtre; ſon amour a toûjours été à l'épreuve de vos rebuts, & ne s'eſt point refroidi par tant d'infidelitez & d'ingratitudes; il n'a ceſſé de vous pourſuivre, & ſemble avoir oublié le ſoin de tout le reſte de ſon troupeau, pour ne penſer qu'à vous ramener au bercail. Quel reſſentiment devriez-vous avoir d'une miſéricorde ſi obligeante, ſi officieuſe, & ſi conſtante? Ne devriez-vous pas lui en rendre de continüelles actions de graces? Voyez quelle obligation vous avez à Dieu de tant de pourſuites & de recherches ſi amoureuſes qu'il a faites, pour vous remettre en l'état où vous êtes, après que vous vous êtes éloignez de lui. *Le même.*

Dieu ſemble oublier nos péchez après nous les avoir pardonnez.

Dieu ne pardonne point à demi, comme les hommes font la plûpart du temps; quand on les a trahis, ou qu'on leur a fait quelque grand outrage, quelque reconciliation qui ſe faſſe enſuite, ils conſervent ordinairement quelque amertume, quelque reſſentiment dans le fond du cœur, & ne font plus les mêmes graces à ceux dont ils ont été offenſez. Dieu au contraire, non content de pardonner au pécheur entiérement, & ſans réſerve, & de lui rendre tous les mérites de ſes vertus, qu'il avoit perdus en perdant ſa grace, le remet dans un état plus avantageux que celui dont il eſt déchû. *Le même.*

La penſée de la miſéricorde de Dieu nous doit porter à y avoir recours.

La ſeule vûë de nos péchez nous peut aiſément porter à nous croire ſi miſérables, que nous ne meritons que d'être rejettez de Dieu; que c'eſt inutilement que nous nous efforcerons d'aller à lui: Mais ſi à cette connoiſſance de nôtre indignité, nous joignons celle de la bonté de Dieu; ſi nous conſidérons que ce n'eſt pas la mort du pécheur qu'il demande, mais ſa converſion & ſon ſalut; ſi nous nous ſouvenons que le Sauveur du monde, non-ſeulement ne rejette pas ceux qui retournent à lui; mais qu'il les cherche dans leur égarement; qu'il les prévient de ſa charité; qu'il les preſſe & qu'il les force d'entrer en ſon royaume; que ce bon paſteur n'épargne aucun travail pour trouver la brebis égarée, & qu'il daigne la charger ſur ſes épaules pour la ramener au troupeau; il n'y a rien qui nous empêche d'eſpérer tout de lui, & de croire qu'il ira même au-de là de nos eſpérances. *Monſieur de Sainte-Marthe Prêtre, dans le tome premier de ſes Traitez de piété.*

L'étenduë de la miſéricorde de Dieu.

Le cœur de Dieu eſt ſi large & ſi ample, que la multitude innombrable des pécheurs y trouve place. Il les porte tous dans ſon ſein, prêt à leur faire miſéricorde, s'ils veulent ceſſer d'être miſérables. C'étoit la connoiſſance des dimenſions du cœur de Dieu que l'Apôtre ſouhaitoit aux Epheſiens, lors qu'il leur écrivoit: *Je prie Dieu qu'il faſſe habiter* JESUS-CHRIST *en vous par la foy, afin que vous puiſſiez comprendre avec tous les Saints quelle eſt la largeur, la hauteur, & la profondeur de ſon immenſe charité.* Mais le moyen de comprendre ce

Ad Epheſ. 3.

qui eſt incompréhenſible ! Les miſéricordes du Seigneur ſont infinies, & les tréſors de ſa bonté & de ſa clémence ſont inépuiſables. Il n'y a que lui ſeul qui comprenne parfaitement la grandeur & l'amplitude de ſon cœur. *Le P. Duneau, ſermon pour le vingt-uniéme Dimanche après la Pentecôte.*

Différence de la miſéricorde de Dieu & de ſes autres attributs.

Il n'en eſt pas de la patience de Dieu comme des autres attributs que la foi nous découvre en lui : Il n'agit jamais au dehors, que toutes ſes perfections divines n'ayent part à toutes ſes operations ; s'il fait une action de miſéricorde, ſa juſtice, ſa puiſſance, ſa providence y ont part : Mais il ſemble qu'il en eſt autrement de ſa patience ; au lieu qu'une autre de ſes perfections meut en quelque ſorte, & fait agir toutes les autres ; ſa patience ſuſpend l'exercice des autres ; elle retient les juſtes ſentimens de ſa colere ; elle arrête les foudres qu'il étoit prêt de lancer ſur nous ; enfin elle retient ſa juſtice & ſa puiſſance, & les empêche de tirer vengeance de nos pechez, pour nous convier par ſa tolerance à les expier, à nous remettre en grace avec lui : *Diſſimulans peccata hominum propter pœnitentiam.* *Sap. c. 2.* O qu'il faut que ſa patience ſoit bien grande ! qu'elle eſt obligeante, aimable, incompréhenſible, puiſque recevant tous les jours des outrages en ſi grand nombre, par de viles, & de miſérables créatures, & pouvant ſi aiſément tirer vengeance, il les ſouffre pourtant, les laiſſe impunis, & differe de les punir, pour donner loiſir aux pecheurs de rentrer en eux-mêmes, & de revenir à lui par une vraye pénitence : *Patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, ſed omnes ad pœnitentiam reverti.* *2. Petri 3.* *M. De la Font, Traité des Entret. Eccleſ. pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Sentimens que doivent avoir de la miſéricorde de Dieu ceux qui en ont reſſenti les effets.

Il eſt rapporté dans l'Exode, que Moïſe après avoir paſſé la mer rouge, & conduit heureuſement les Iſraëlites à travers les flots, où les Egyptiens ſe noyerent, conſidérant du côté du deſert l'autre bord tout couvert de corps morts des Egyptiens qui avoient été englouris, il leur fit élever les yeux & les mains au Ciel, & chanter un cantique d'actions de graces & de loüanges à Dieu, qui les avoit ſauvez par un miracle de ſa puiſſance ſi éclatant : *Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus eſt.* *Exod. 15.* Voilà les ſentimens où un pecheur, que Dieu a long-temps attendu, devroit entrer, quand il penſe qu'il a paſſé tant d'années dans l'oubli de Dieu, & de ſon ſalut, que par la miſéricorde de Dieu, il les a heureuſement traverſées, quoique d'autres moins coupables y ayent fait naufrage ; que Dieu l'a épargné en lui donnant le temps qu'il a retranché à tant d'autres qu'il a enlevez de ce monde par une mort precipitée, & par un effet redoutable de ſa juſtice. Quelle reconnoiſſance ne doit-il pas à cette divine patience pour un ſi grand bien-fait ? quel ſujet d'étonnement, qu'une ſi haute, ſi puiſſante, ſi ſouveraine Majeſté ait ſouffert pendant ſi long-temps de ſi grands & de ſi extrêmes outrages d'un ver de terre ? *Le même.*

Conduite du démon à nôtre égard pour nous porter tantôt à une vaine confiance, & tantôt au deſeſpoir de la miſéri-

Voicy la conduite du démon à nôtre égard, tandis que nous différons à nous convertir, toute ſon étude eſt d'entretenir nôtre confiance. Dieu eſt bon, nous dit-il alors ; toûjours plein de miſéricorde & d'indulgence pour les pecheurs, il eſt toûjours également patient à les attendre, & diſpoſé à les recevoir. Tout au contraire, le démon ne s'eſt pas plûtôt apperçû que nous penſions à nous convertir, qu'il fait ſes efforts pour nous perſuader que nous en ſommes venus trop avant, pour penſer deſormais au retour. De là ces troubles, ces ſcrupules, ces craintes, ces doutes inquiets de la plûpart des pénitens dans le

corde de Dieu.

temps de la converſion : par où le même eſprit d'erreur qui montre toûjours un retour facile à ceux qui s'éloignent de Dieu, montre un obſtacle inſurmontable à ceux qui veulent s'en rapprocher. Profitons du ſtratagême du démon, & par une conduite opposée, ſi nous nous ſentons portez à nous convertir, animons nôtre confiance. C'eſt elle qui achevera nôtre converſion ; ſi au contraire nous ſommes portez à differer de nous convertir, defions-nous de nôtre confiance, comme d'un obſtacle à nôtre converſion. *Le Pere d'Orleans, Tome 1. Sermon de la Confiance.*

Sur le même ſujet, & grandeur de la miſéricorde divine.

Saint Bernard remarque que pour aveugler le pecheur, le démon ſe ſert également des tenebres & de la lumiere. Il les aveugle par les ténébres, quand les tenant dans la vie mondaine, occupez de toutes les paſſions, abandonnez à tous les plaiſirs, diſſipez dans toutes les aſſemblées, il leur ôte la vûë du peché & de la juſtice de Dieu : car dans ces ténébres funeſtes, les pecheurs ne voyent rien du tout, ou ils ne voyent rien comme il eſt ; excuſant tout, trouvant tout leger, ſe mocquant des Prédicateurs, qui les menacent de l'enfer pour des actions de fragilité : tranquilles au bord du précipice, & aſsûrez dans un péril, qu'ils ne voyent pas, ou qu'ils mépriſent. Le démon aveugle les pécheurs par la lumiere, quand la grace leur ayant découvert ce qu'il leur cachoit avec tant de ſoin ; il tâche de leur perſuader, pour les jetter dans le deſeſpoir, que le mal eſt devenu trop grand pour être capable de remede, & leur fait concevoir l'arrêt de leur condamnation comme irrevocable ? Penſée injuſte & déraiſonnable à un pecheur qui de bonne foi & ſans délai ſe veut convertir. Vous craignez la juſtice ; hé ne ſçavez-vous pas que la miſéricorde icy bas a l'empire ſur la juſtice ; ſi la miſéricorde vous eſt favorable, la juſtice ne vous doit pas faire peur, le nombre de vos pechez vous effraye ; la miſéricorde de Dieu eſt-elle bornée. N'eſt-ce pas cet immenſe attribut dont parle le Prophete Roy, quand il dit qu'elle remplit toute la terre : *Miſericordia Domini plena eſt terra* ! N'eſt-ce pas dans cet abîme profond, où juſqu'icy tous les pénitens ſe ſont déchargez de leurs pechez. Craignez-vous qu'il n'y ait pas encore aſſez de place pour les vôtres. La grandeur de vos pechez vous étonne : ce ſont des pechez énormes & extraordinaires. Cet état eſt terrible, j'en conviens, & il eſt rare qu'on en revienne ; mais enfin, quand on a tant fait que de vouloir en revenir, n'eſt-ce pas, dit ſaint Auguſtin, pour pardonner de grands pechez, que Dieu a une grande miſéricorde ? S'il n'avoit qu'une miſéricorde commune, on pourroit croire qu'il n'y auroit de pardon que pour les pechez communs : mais puiſque David a invoqué une miſéricorde extraordinaire, puiſqu'il a même reconnu une miſéricorde miraculeuſe, qui vous empêche de dire comme lui : *Miſerere mei Deus ſecundùm magnam miſericordiam tuam.* Seigneur ayez pitié de moi, non ſelon vôtre miſéricorde commune ; car je ne ſuis pas un pecheur commun ; mais ſelon vôtre grande miſéricorde, parce que je ſuis un grand pecheur : *Mirifica miſericordias tuas, qui ſalvos facis ſperantes in te.* Ne vous contentez pas, Seigneur, d'exercer ſur moy vôtre miſéricorde ordinaire : il faut aux crimes que j'ay commis, une miſéricorde de miracle, & qui en faſſe un, en me pardonnant : Cette miſéricorde après tout, ne coute pas plus à Dieu que l'autre, quoy qu'il ne l'exerce pas ſi ſouvent ; & c'eſt une marque infaillible qu'il a envie de l'exercer, quand il donne à un grand pecheur ces deſirs de converſion. *Le même.*

Pſalm. 118.

Pſalm. 50.

Pſalm. 16.

Il y a une tentation moins commune à la vérité ; mais bien ſouvent plus dangereuſe ; car le démon ceſſant de répréſenter Dieu comme un irréconciliable ennemi, fait néanmoins voir tant de difficultez à faire ce qu'il faut pour l'appaiſer, pour rentrer en grace, qu'on eſt en danger de s'abbatre, de perdre courage, & de tomber du découragement dans le deſeſpoir. Alors le démon découvre une conſcience embaraſſée de mille choſes difficiles à éclaircir ; le déſordre d'une ame abandonnée à tous les déréglemens de la volupté ; la confuſion d'une vie intriguée en mille ſortes d'affaires injuſtes ; l'horreur de certains péchez énormes, & dont on ne voit preſque d'exemples que dans ſoi-même. Tout cela fait au pécheur un cahos également affreux à voir, & difficile à débroüiller. Le démon ſçait à propos ſe ſervir de cet embarras, pour empêcher la converſion de ceux qui penſent à ſe convertir, & les jetter dans le deſeſpoir. C'eſt en cette rencontre où l'on a beſoin de confiance, pour ne pas déſeſperer de la miſéricorde de Dieu. *Le même.*

Tentation de deſeſpoir de la miſéricorde de Dieu.

Vous me demandez comment il ſe peut faire que la confiance en Dieu, qui eſt une vertu, puiſſe produire un méchant effet. A cela je repond, que c'eſt des meilleures choſes dont on fait les plus grands abus. La miſéricorde eſt un attribut de Dieu, & c'eſt l'abus de cette miſéricorde qui damne la plûpart des pécheurs. De plus, ne vous imaginez pas que cette confiance, qui demeure dans le pécheur pendant qu'il ne ſe convertit pas, ſoit cette confiance en Dieu, que le Sauveur loüe dans l'Evangile. Car premiérement, toute vertu eſt une diſpoſition à bien faire, & cette confiance des perſonnes qui veulent demeurer dans leurs péchez, eſt une diſpoſition à faire mal. Secondement, la vraye confiance en Dieu eſt fondée ſur l'eſtime de Dieu, & celle-cy ſur le mépris. Troiſiémement, la vraye confiance eſt un don du Saint-Eſprit, & celle-cy eſt bien ſouvent un péché contre le Saint-Eſprit, & qui mérite mieux le nom de préſomption, que celui de confiance. Mais quoy ? n'eſt-il pas loüable de croire, & n'eſt-ce pas bien fait d'eſperer que Dieu nous fera miſéricorde, quand nous lui demanderons pardon ? Oüi ; mais ſaint Auguſtin remarque, que ce n'eſt pas là la confiance du pécheur qui differe à ſe convertir : Car non-ſeulement la confiance de ce pécheur lui fait eſpérer qu'il obtiendra miſéricorde quand il demandera pardon ; mais elle lui fait eſpérer en même temps de demander pardon, qu'il aura la grace de ſe convertir, & qu'il ſera aſſez fidele pour y correſpondre ; ce qui eſt une manifeſte préſomption, puiſque c'eſt une eſpérance ſans fondement. O ingrate & crüelle confiance, qui ſe ſert des bontez de Dieu pour l'outrager ! O confiance ſacrilege, qui fait ſervir la miſéricorde de Dieu au péché ! mais ô confiance funeſte, qui entretenant le pécheur dans ſon péché, le fait mourir dans l'impénitence. Je dis que la confiance, en qui ne ſe convertit pas ſur cette eſperance d'obtenir miſéricorde, conduit immanquablement à ne point faire de pénitence, parce qu'obligeant la miſéricorde à abandonner le pécheur, en punition de l'abus qu'il en fait, elle attire naturellement ſur lui ce terrible châtiment de ſa juſtice ; & les ſaints Peres diſent communément que les morts ſubites, ſont les punitions ordinaires de ce crime. *Le même.*

L'abus qu'on fait de la miſéricorde de Dieu.

On ne doit pas ceſſer de parler de la miſéricorde de Dieu pour l'abus que quelques-uns en font.

Je l'avoüe (Chrêtiens Auditeurs) l'on eſt obligé de ne traiter cette matiére de la miſéricorde de Dieu que rarement, & avec beaucoup de réſerve, de peur que les pécheurs ne prennent de là occaſion de s'endurcir dans leurs déſordres, & de différer ſur cette eſpérance leur converſion : car, hélas ! le cœur humain en eſt venu à cet excès de corruption de ſe porter à offenſer cet Etre ſuprême, ſi tôt qu'il n'enviſage que ſa facilité à pardonner nos offenſes. Mais d'un autre côté, quelle honte ſeroit-ce pour nous, ſi nous nous reduiſions à n'oſer parler de cette aimable perfection de mon Dieu ! Il n'eſt point de créature, dit le Prophete Roy, quelque inſenſible qu'elle ſoit, qui n'en faſſe l'éloge à chaque moment. Et l'homme ſeroit le ſeul, qui n'en publieroit pas les merveilles ? lui qui étant doüé d'une ame raiſonnable, ſemble n'être tiré du néant que pour en reſſentir les effets ? Eſt-il même un de mes Auditeurs qui n'ait déja eu recours à cette miſéricorde infinie, qui ne l'ait demandé, qui ne l'ait obtenüe. Quelle conſolation intérieure n'auriez-vous donc point d'en entendre parler, ou plûtôt quelle ardeur, quel empreſſement un pareil diſcours ne vous inſpirera-t-il point d'y recourir promptement. *Le Pere Eſtienne Chamillard, ſermon manuſcrit ſur ce ſujet.*

La miſéricorde de Dieu eſt ſans Interêt.

Quel avantage retire cet Etre ſuprême de la converſion d'un pécheur ; quel interêt a-t-il de le ramener dans la voye de ſon ſalut ? Vous le ſçavez ; Dieu ne ſeroit pas Dieu, ſi ſa créature pouvoit contribuer à ſa grandeur. Ainſi que tous les hommes ſoient damnez ou non, il eſt également grand, également glorieux, également heureux. Pendant toute une éternité, ne s'eſt-il pas occupé à s'aimer & à ſe connoître ; rien ne manquoit à ſa félicité, & s'il s'eſt déterminé à créer ce monde viſible, & à tirer du ſein du néant les hommes & les Anges, cette vûë n'y a eu nulle part. Hélas ! qu'avons-nous que nous n'ayons reçû de ſa main liberale, & par conſéquent qui ne ſoit une preuve de ſa miſéricorde, puiſqu'il ne nous doit rien. Que dis-je ! le Seigneur n'en reçoit nul avantage ; ſa gloire au contraire n'en ſouffre-t-elle pas ? Car on croiroit, dit ſaint Thomas, qu'il a beſoin de l'homme, & qu'il perd de ſes biens & de ſon bonheur à meſure que ce pécheur s'obſtine à être un ingrat & un infidele. Ne devrions-nous pas être touchez de ſes pourſuites amoureuſes, & des démarches pour venir nous chercher comme s'il avoit beſoin de nous : *Deus vita mea* ! s'écrie là-deſſus ſaint Auguſtin, *qui perſecutus es fugientem te, & oblitum tui non ei oblitus.* O Dieu de nos cœurs ! vous nous avez pourſuivi avec bonté, lors même que nous fuyons ; vous vous êtes ſouvenu de nous lorſque nous vous avions oublié entiérement. Cette penſée inſpire aux ames ſaintes des ſentimens d'amour, de confiance, de reconnoiſſance, ſi tendres, qu'ils en font le ſujet de leurs entretiens avec Dieu ; mais le commun des hommes y eſt inſenſible. *Le même.*

Motif pour nous exciter à la reconnoiſſance des miſéricordes de Dieu ſur nous.

Sans doute, mon Dieu, ſi vous ne m'aviez tendu la main dans ces temps malheureux où la paſſion m'aveugloit, je ſerois, à l'heure qu'il eſt, plongé dans un abîme d'iniquitez. Où eſt le retour que je vous dois ? eſt-il un ſeul moment de ma vie que je ne duſſe vous en rendre des graces immortelles. Je juge de mon cœur par mon cœur. Si par quelque lâche trahiſon j'avois mérité d'encourir la diſgrace d'un Prince de la terre, & que ce Prince, par un excès de bonté, loin de me punir, s'appliquant à me faire rentrer dans mon

devoir, fut le prémier à rechercher mon amitié, je me croirois indigne de voir le jour, pour peu que je retombaſſe dans ma faute après lui avoir promis une fidelité conſtante & éternelle : au lieu qu'à vôtre égard je ne ſuis que légereté & qu'inconſtance, ſans en rougir, ſans avoir honte de ma conduite. Quoy ? ſeroit-il poſſible, ô mon Dieu ! que vôtre miſéricorde me fut un motif de perſéverer dans le péché, & une occaſion de me damner ? Non, non, conſommez en moy l'ouvrage de cette miſéricorde infinie, ſi vous m'aimez juſqu'à courir après moi dans mes égaremens, que ce ſoit pour m'obliger à m'attacher à vous, & à vous aimer conſtamment. *Le même.*

La miſéricorde de Dieu nous ramene à nôtre dévoir par toutes ſortes de voyes.

Dieu preſſé par ſa miſéricorde infinie, prend toutes les figures imaginables, dès quelles facilitent le retour d'une ame qui s'eſt égarée. L'Ecriture eſt pleine d'exemples, qui nous mettent cette vérité dans un beau jour ; & n'eſt-ce point ce que cet aimable Sauveur a voulu lui même nous marquer par cette multitude de noms, ou plûtôt de qualitez qu'il ſe donne à nôtre égard : Car ſi nous l'en croyons, il eſt un Pere paſſionné, une Mere tendre, un Medecin charitable, un Paſteur vigilant, un Maître éclairé, un fidele Conducteur : emplois, qualitez, que Dieu, tout Dieu qu'il eſt, ne rempliroit point parfaitement, ſi effectivement il ne ſe transformoit en autant de maniéres différentes ; je veux dire, ſi intérieurement il ne tenoit, quand il s'agit de la converſion d'un pécheur, les mêmes voyes de douceur dont ſe ſervent les hommes revêtus de ces caracteres, lors qu'il faut redreſſer un ami, un fils, un diſciple, qu'ils verroient ſe perdre avec regret & avec douleur. Mais où cette penſée ne m'entraineroit-elle pas, ſi j'entreprenois de la juſtifier par un amas d'exemples, dont le détail vous pourroit être ennuyeux, vous n'avez qu'à voir l'accueil avec lequel il reçoit l'enfant prodigue, pour en être convaincus. *Le même.*

Nous ne devons jamais déſeſperer de la miſéricorde de Dieu pour la multitude de nos péchez.

La multitude, & l'énormité de nos péchez ne doivent jamais nous donner lieu de déſeſperer de la miſéricorde de Dieu ; quelque profondes que ſoient les playes que le péché nous a faites, elles ne ſont pas incurables à un Medecin qui peut tout. Nôtre converſion qui nous paroît ſi difficile en elle-même, ne l'eſt pas à celui qui a étendu les cieux? C'eſt aſſez qu'il le véüille, afin qu'elle arrive. Quelle apparence y avoit-il que la lumiére ſortit du néant, ou que Jéruſalem ruinée pût être rétablie ; cependant c'eſt aſſez que le Seigneur diſe : *Que la lumiére ſoit faite* ; *Jeruſalem vous ſerez rétablie*, & elle le ſera. *Geneſ.* 1. *Iſaïe* 44. Un moment peut ſuffire pour rentrer en grace avec lui. Mais ſi c'eſt être inſenſé que d'attendre ce moment par une préſomption téméraire, c'eſt l'être encore plûs que de le laiſſer échapper par un déſeſpoir qui ne peut être que tres-injurieux à nôtre Dieu : Euſſions-nous paſſé juſqu'à l'onziéme heure du jour dans le crime ; fuſſions-nous prêts à rendre l'ame ; ſçachons que ſi nous eſpérons véritablement en ce Dieu de miſéricorde, ce Dieu dont la bonté, égale la puiſſance, & qui n'a point beſoin de la ſucceſſion des temps pour operer ſes plus grands ouvrages, ſoit dans l'ordre de la grace, ou dans celui de la nature, nous convertira en un moment. Je ne jetterai point dehors, nous dit-il dans ſon Evangile, celui qui vient à moy : *Eum, qui venit ad me, non ejiciam foras* : Il vous dira comme au bon Larron ; *je vous dis en verité que vous ſerez aujourd'hui avec moi en paradis* : Car il peut reſſuſciter un mort de quatre jours, & de *Joann.* 6. *Luc.* 23.

ſon perſecuteur en faire un vaſe d'élection. *Monſieur l'Abbé de Monmorel, homil. ſur l'Evangile de la Septuageſime.*

Combien la penſée de la miſéricorde de Dieu eſt conſolante. *Sapient.* 1. *Ezechiel.* 18.

Pécheurs, que la griéveté de vos crimes a empêchez juſqu'à préſent de retourner au Seigneur, ayez des ſentimens dignes de ſa bonté : *Sentite de Domino in bonitate.* Quelque grande que ſoit vôtre malice, ſa miſéricorde eſt beaucoup plus grande, puiſque vôtre malice a des bornes, & que ſa miſéricorde n'en a point. *Si l'impie*, nous dit-il, *fait pénitence de tous les péchez qu'il a commis ; s'il garde de tous mes préceptes, & s'il agit ſelon l'équité, & ſelon la juſtice, il vivra certainement, & il ne mourra point.* Quand on a entendu cette parole, dit ſaint Auguſtin, & qu'on y a ajoûté foi, les impies ſe trouvent comme ſoulagez ; ils n'ont plus de penſées de deſeſpoir, & ils commencent à ſortir de cet abîme profond, où ils étoient enfoncez. Il eſt vrai que Dieu hait le péché, qui eſt l'ouvrage du démon ; mais il aime le pécheur qui eſt ſon propre ouvrage ; & dèslors que nous deteſtons ſincerement nos crimes, il ne trouve plus rien en nous, qui ſoit indigne de ſon amour. Qu'attendons-nous donc à nous jetter entre ſes bras ? *Ad Hebr.* 4. *Allons*, dit l'Apôtre, *nous préſenter avec confiance devant le trône de ſa grace, afin d'y recevoir miſéricorde. Le même, Homelie ſur l'Evangile du ſixiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Si nous méprisõs maintenant la miſéricorde du Seigneur, nous éprouverons un jour la rigueur de ſa juſtice. *Iſaia* 52. *Apocal.* 3. *Proverb.* 1.

Le Seigneur nous prévient en tout de ſes miſéricordes, & nous ne le ſecondons en rien : il rompt les chaînes qui nous attachoient au crime, & nous en formons de nouvelles ; il s'approche de nous, & nous nous éloignons de lui : Il nous touche, & nous endurciſſons nôtre cœur ; il nous commande de nous lever, & nous nous enfonçons plus avant dans l'abîme du vice. C'eſt la plainte qu'il nous fait par la bouche de ſes Prophetes : *J'ay parlé, & il n'y avoit point d'oreille pour m'entendre ; j'ay appellé, & perſonne ne m'a répondu ; j'ay frappé, & l'on ne m'a point ouvert ; j'ay crié, & l'on n'a pas voulu m'écouter ; j'ai étendu ma main, & l'on ne m'a pas regardé.* Craignons, dit ſaint Grégoire, qu'après avoir irrité tant de fois ſa miſéricorde, elle ne ſe change en fureur : Car nous devons être perſuadez qu'il nous ſera un jour d'autant plus ſevere, qu'il nous eſt préſentement plus doux & plus miſéricordieux. Ne ſoyons pas inſenſibles à ſa voix qu'il nous fait entendre au fond du cœur : *Hodie ſi vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda veſtra. Le même, Homelie ſur l'Evangile du quinziéme Dimanche après la Pentecôte.* *Pſalm.* 94.

Dieu nous aime par une pure miſéricorde & ſans avoir beſoin de nous. *Pſalm.* 112.

Si Dieu nous aime, n'eſt-ce point que nous lui ſommes bons à quelque choſe, & qu'il tire des avantages de cet amour ? Qui pourroit concevoir une penſée ſi folle, & ſi contraire à toutes les lumiéres de la raiſon ? C'eſt là en quoy paroît la grande bonté de Dieu. Il nous aime ſans avoir beſoin de nous. Le ſaint Roy Prophete exprime excellemment cette vérité, quand il s'écrie : *J'ai dit, Seigneur, que vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez aucun beſoin de mes biens.* De quelle utilité pourrions-nous être à celui qui renferme en lui-même un tréſor infini de perfections, qui eſt la ſource de nôtre bonheur & de qui découlent tout ce que les créatures peuvent avoir de talens & de bonnes qualitez : Lorſque Dieu aime, tout l'avantage en rejaillit ſur celui qui eſt aimé, & il n'en peut rien revenir à Dieu. Nous allons à Dieu par indigence, & Dieu nous fait du bien par miſéricorde. *Monſieur Lambert, homelie 73.*

Remarquez

Remarquez que tant que l'on eſt dans le fort du crime, tant que la paſſion n'eſt encore que naiſſante, Dieu ſemble fermer les yeux, & diſſimuler, non pas par ignorance, comme les hommes qui ignorent pour l'ordinaire juſqu'où va l'énormité d'un crime; non pas comme eux par foibleſſe, parce qu'ils ne peuvent ni punir, ni arrêter les pechez; mais afin d'attendre le pecheur, & de lui donner le temps de reconnoître ſa folie, & ſon égarement: *Miſeris omnium, quia omnia potes*, dit le Sage, *diſſimulas peccata hominum propter pœnitentiam.* Il ſoûtient, pour ainſi dire, tous les efforts de ſa ſainteté, qui a une oppoſition infinie pour le peché: de ſa juſtice, qui le ſollicite continuellement a la vengeance: du zele infini qu'il a pour ſa gloire, & qui le preſſe de perdre ceux qui la lui raviſſent ſi indignement. Sa bonté & ſa miſéricorde encore une fois tient ſeule contre tous ſes attributs, pendant que durent ces jours de ténébres & d'obſcurité: mais la paſſion s'eſt-elle rallentie, le bruit & le tumulte ont-ils ceſſé pour quelques momens, c'eſt alors que Dieu entreprend plus que jamais la conquête de ce cœur rebelle: il redouble ſes graces; il l'invite; il le preſſe; il le ſollicite; il le careſſe; il le ménace; ſa miſericorde ſe ſert de tous les moyens pour l'attirer. *Sermon manuſcrit du Pere Eſtienne Chamillard, ſur la Samaritaine.*

Comme la bonté & la miſéricorde de Dieu nous défend contre tous ſes autres attributs. *Sapient. 11.*

Je ſuis déja de moy-même porté au mal; mais combien de mauvaiſes habitudes ay-je ajoûté à mes mauvaiſes inclinations? Compter avec cela ſur la miſéricorde de Dieu, comme ſur une reſſource certaine & infaillible, ne ſeroit-ce pas une confiance ſans fonds, & ne faudroit-il pas bien me méconnoître moy-même? Tout ce qui me reſte à faire, dans la juſte frayeur qui me ſaiſit, c'eſt, mon Dieu, de lever humblement les mains vers vous. Si je ſuis dans le mauvais chemin, vous m'en retirerez: ſi je ſuis ſur le point de ma ruine, & ſur le bord du précipice, vous me ſoûtiendrez. Plus je me défierai de mon cœur, de ma vigilance, de mes pénitences paſſées, de mon état préſent, & de l'avenir, plus j'attirerai ſur moy vos regards; plus je me rendrai digne de vôtre grace, & de vôtre divine protection. Ces penſées, Chrétiens, vous devroient etre toûjours préſentes. Servons-nous du peché contre le peché, & de la colere de Dieu contre ſa colere; c'eſt-à-dire, ne perdons jamais le ſouvenir, ni de nos pechez paſſez, ni des vengeances du Seigneur. La vûë de nos pechez reveillera nôtre zele pour les expier dans la ſuite, & les éviter; & la vive apprehenſion des vengeances de Dieu nous fera prendre des meſures neceſſaires pour nous en garentir. *Le Pere Girouſt dans ſon Avent, ſermon ſur l'Eſperance chrétienne.*

Quelle eſt la véritable & la fauſſe confiance en la miſéricorde de Dieu.

Nous avons beau croire que Dieu nous ſauvera, & que ſa bonté n'a point de bornes; nous avons beau déſirer de parvenir heureuſement à la fin qui nous eſt promiſe, & pour laquelle nous avons tous été créez; ſi cette créance & ce déſir ne ſont ſoûtenus par la ſainteté de nôtre vie, c'eſt une créance vaine, c'eſt un deſir trompeur; & nôtre prétenduë confiance eſt alors plûtôt un vice qu'une vertu. Il n'y a point de pecheur, pour peu qu'il lui reſte de foi, qui ne ſoit perſuadé que la miſéricorde du Seigneur eſt infinie, & qui ne ſe flatte volontiers que Dieu lui pardonnera. De tous les demons qui ſouffrent dans l'enfer, il n'y en a pas un qui ne déſirât de voir finir ſes peines, & de ſortir de cet état. Cependant ni les pecheurs tandis qu'ils demeurent dans

Pour eſperer en la miſéricorde de Dieu, il faut travailler de ſon côté.

leur peché, dans la vie molle & inutile, ni les demons, n'ont plus de ſalut à prétendre. *Le même.*

Fauſſe idée que pluſieurs ſe forment de la bonté & de la miſéricorde de Dieu.

Quelle idée, Chrétiens, vous formez-vous de la bonté de Dieu? N'eſt-ce pas la corrompre, & par conſéquent l'anéantir, en voulant trop l'étendre? Car ſi Dieu eſt bon, il eſt juſte; ce raiſonnement eſt de Tertullien, il n'y a point de véritable bonté, ſans équité & ſans droiture; ni de droiture & d'équité ſans une parfaite juſtice: *Si bonus eſt, & juſtus.* Il doit donc tout bon qu'il eſt, & même, parce qu'il eſt bon, autant haïr le mal, qu'il aime le bien; autant punir le ſerviteur pareſſeux, qu'il récompenſe le ſerviteur fidele: & tandis que vous vous tiendrez, à l'égard de la loi, dans une lâche indifférence, & dans une inaction ſtérile & vuide; tandis que vous la violerez, cette loi divine, vous ne pouvez avoir qu'une eſpérance fauſſe, & même tres-criminelle. *Le même.*

Différent uſage que les bons & les méchans font de la confiance en la miſéricorde de Dieu.

Si vous ne vous ſerviez pas, mon cher Auditeur, de la patience de vôtre Dieu, pour vous authoriſer dans vôtre crime, & dans vos mauvaiſes habitudes: ſi vous en deveniez meilleur, parce que vous ſçavez que Dieu eſt bon: ſi le ſouvenir de tant de périls dont il vous a delivré, vous attachoit à lui davantage, & vous inſpiroit pour l'avenir une nouvelle vigilance; alors je vous dirois, réjoüiſſez-vous dans le Seigneur, & aſſûrez-vous qu'il remplira vôtre attente & tous vos déſirs. Je vous dirois, ne craignez point de trop eſpérer en Dieu; jamais vôtre eſpérance n'égalera ſa bonté qui eſt ſans meſure. Mais quand je vois, que plus vous comptez ſur la miſéricorde de Dieu, plus vous en devenez hardi à l'offenſer; que l'indulgence dont il a uſé juſqu'à préſent envers vous, & les graces que vous vous promettez encore de ſa part, bien loin de vous toucher d'une juſte reconnoiſſance, & de vous lier étroitement à ſon ſervice, vous font violer ſa loi avec plus de liberté: Quand je m'apperçois que tout le fruit de vôtre eſperance n'eſt qu'une nouvelle obſtination, & de nouvelles chûtes; je n'ai plus, de la part de Dieu, que des menaces à vous faire; & que des anathêmes à fulminer contre vous. Allez inſenſible, & deſeſperé, n'attendez que les plus rudes coups du ciel, après un ſi ſacrilege abus de ſes bienfaits. *Le même.*

Mauvaiſe conſéquence qu'on tire de la miſéricorde de Dieu.

Dieu eſt patient, dites-vous, il eſt miſéricordieux, je le ſçai mes Freres, & vous pouvez bien nous en ſervir de témoins, après tant d'outrages qu'il a reçûs de vous juſqu'à preſent, & tant de déſordres qu'il a ſupportez. Mais delà, que concluez-vous? Que vous pouvez vivre & pecher en aſſûrance? Ce n'eſt point ainſi que le Saint-Eſprit m'apprend à conclure: Car au contraire, c'eſt la conſcience de Dieu qui m'effraye. Pourquoy? parce que plus il differe à me punir, plus il laiſſe groſſir ce tréſor de colere, qui doit tomber ſur moy pour m'accabler. La meſure de ſa patience devient la meſure de ſa juſtice; & après avoir attendu, il punit au double: *Altiſſimus eſt enim patiens redditor.* Que ſera-ce de vous, s'il éclate tout à coup, & qui vous répond s'il n'eſt pas déja ſur le point de le faire? Sa juſtice a ſon jour marqué auſſi-bien que ſa grace?... Quand un crime a été commis dans le temple, la loi ordonne que le temple ne ſervira plus d'aſile, parce que ce n'eſt plus un lieu ſaint depuis qu'il a été violé. Vôtre aſile le plus ordinaire, pecheurs, ç'a été la miſericorde de Dieu: mais vous l'avez prophané par un criminel uſage, ce ne peut donc

Eccli. 5.

plus être une place de sûreté, ni une ressource pour vous. *Le même.*

Ah ! les Saints, mes Freres, les plus grands Saints n'osoient encore compter sur la miséricorde de Dieu ; ils vivoient en saints, & ils trembloit en pecheurs ; Disons mieux, ils trembloient en saints : car il n'appartient qu'à des pecheurs aveuglez & endurcis de ne craindre pas, & de ne pas trembler. Quel renversement, mon Dieu, quelle contradiction ! J'entre dans les solitudes affreuses, lieux consacrez à toute la mortification de l'Evangile, saintes retraites du Christianisme, & de toutes son austérité ; rochers presque inaccessibles, monasteres sanctifiez par un exercice continuel de toutes les vertus, & là je trouve des gens consumez de veilles, de travaux, de jeûnes, & d'abstinences, qui ne pensent toutefois qu'avec horreur aux jugemens de Dieu. Là j'entens des Solitaires au moment de la mort, qui implorent la bonté de Dieu, qui lui demandent avec David, de n'être point jugez à la rigueur ; parce qu'ils ne se croyent pas assez innocens, & assez justes pour lui répondre. Hilarion ! ç'ont été là vos sentimens ; Arsene ç'ont été les vôtres. Mais d'ailleurs, je vois au milieu du siécle, & du siécle le plus prophane, des pecheurs présomptueux, des mondains vivans dans le luxe, dans la mollesse, sans pénitence, sans bonnes œuvres, & cependant paisibles & asûrez, ne doutant du pardon, après une vie toute criminelle, esperant une éternité bienheureuse, avec autant & plus de certitude, que s'ils l'avoient méritée. *Le même.*

Les plus grands Saints n'osoient compter sur la miséricorde de Dieu, & les grands pecheurs en présument.

Si vous découragez un pecheur, voicy comment il raisonnera : Je suis un coupable, je suis un impie, je suis un homme perdu : *Impius sum, peccator sum.* C'est ainsi que saint Augustin le fait parler : pourquoy ne ferois-je pas désormais tout ce que je voudrois, puisque je n'ai plus rien à attendre de la part de Dieu ? *Quare ergo non mihi licet, quidquid lubet ?* Affreuse conséquence ! Mais n'est-ce pas là que porte le desespoir ? & n'est-il pas mille fois plus avantageux, puisque le port du pardon est ouvert : C'est l'expression de saint Augustin, d'y appeller nos freres égarez, de les y attirer, de les obliger presque malgré eux à y entrer, & de leur faire pour cela une sainte violence ? *Portu indulgentiæ proposito, compellite intrare.* Ce n'est pas pour les confirmer dans leurs déréglemens que nous leur parlons de rémission, puisque nous ne la leur faisons espérer que par la pénitence, laquelle détruit le peché.. Que ceux-là, Seigneur, n'esperent point en vous, qui ne vous connoissent point, & qui n'ont jamais entendu parler de vos bienfaits. Mais moy, élevé, nourri dans la connoissance de vos miséricordes infinies, je ne cesserai point de vous reclamer, & de mettre en vous seul toute ma consolation & tout mon appui. Ce ne sera point une espérance stérile & paresseuse que la mienne, mais pratique & agissante. *Le même.*

Malheureuse resolution que fait prendre le desespoir.

La bonté de Dieu est si grande, que lors même qu'il entre en colere contre nous, bien loin de nous haïr, il ne le fait que pour nous attirer à lui par ses menaces : Car si alors que vous l'outragez par vos crimes, il continüoit de vous témoigner de l'amour, vous porteriez vous à l'outrager davantage ? Pour éviter donc un si grand mal, il vous témoigne de l'aversion pour un peu de temps, afin de vous sauver pour jamais. Ayons confiance en sa miséricorde, & témoignons par nos actions que nous nous appliquons sérieusement à la pénitence, avant que d'être surpris de ce jour effroyable, auquel tous les regrets

Il faut avoir recours à la miséricorde pendant que Dieu est disposé à nous la faire.

ſeront inutiles : Car maintenant tout dépend encore de vous : mais alors vôtre arrêt ſera irrévocable, & ne dépendra plus que de vôtre juge : *Prevenons ſa face*, comme dit l'Ecriture, *en confeſſant nos péchez, pleurons, & ſoupirons en ſa préſence.* Si nous ſommes aſſez heureux pour fléchir nôtre juge, & le porter à nous pardonner, avant qu'il prononce la ſentence, nous n'aurons plus beſoin enſuite d'interceſſeur auprès de lui ; comme au contraire, ſi nous négligions cet avis, il ne nous reſtera plus alors aucune eſpérance de pardon. *Saint Chryſoſtome ſermon 14. ſur ſaint Matthieu, de la verſion de Monſieur de Marſilly.*

Pſalm. 94.

La miſéricorde de Dieu ſemble agir contre lui-même en nôtre faveur.

La miſéricorde même de Dieu eſt armée contre lui. Quand ſa providence ſe déclare contre nous, nous avons recours à ſa miſéricorde. Quand ſa juſtice prend les armes, nous nous jettons entre les bras de ſa bonté. Quand ſa ſainteté s'éloigne de nous, nous nous adreſſons à ſon amour. Mais quand cette miſéricorde, cet amour, cette bonté veulent ſe venger, tout eſt perdu ; parce que nous périſſons ſous nôtre aſyle même, ſelon nôtre maniére de concevoir ; ce qui arrête l'indignation des autres perfections divines, s'arme pour nôtre malheur. *Pris du Dictionnaire Moral ſur l'Abandon de Dieu.*

Il faut penſer à la miſéricorde divine quand on eſt tenté de deſeſpoir. *Geneſ. 9.*

Il y a des pécheurs qui tombent dans le déſeſpoir, quand ils penſent à la grandeur & à la multitude des péchez dont ils ſe ſentent coupables. Ils regardent Dieu comme un ennemi irréconciliable, & ils diſent à peu près comme le prémier deſeſperé ; mon crime eſt trop grand pour eſperer en pouvoir obtenir pardon : *Major eſt iniquitas mea, quam ut veniam merear.* Certes, j'avoüe qu'à conſidérer ſeulement nos péchez nous pourrions avec quelque apparence de raiſon concevoir de ſemblables deſeſpoirs, ou du moins de ſemblables défiances de la miſéricorde Dieu ; mais je ſoûtiens que la conſidération de l'Incarnation du Fils de Dieu, qui eſt le myſtere de nos eſperances, doit calmer ces émotions, & en partageant nos allarmes & nos confiances, nous faire dire avec ſaint Auguſtin, & ſaint Bernard après lui : *Deſperare utique potuiſſem propter nimia peccata mea ; niſi verbum tuum Deus meus, caro fieret, & habitaret in nobis.* L'image de ma vie paſſée épouvante mon eſprit, & je confeſſe que jettant les yeux ſur les péchez que j'ai commis, je ſerois capable de former des penſées de deſeſpoir en moi-même, ſi je n'apprenois que le Fils de Dieu s'eſt incarné pour moy. Celui qui deſeſpere de ſon ſalut, s'imagine que ſa malice l'emporte ſur la bonté du Sauveur, & que s'il a aſſez de pouvoir pour obtenir ſon pardon, il n'aura pas aſſez de miſéricorde pour le vouloir faire. *Monſieur Biroat, dans ſon Avent, diſcours ſeptiéme.*

Auguſt. manuel. c. 13.

Combien grande eſt la miſéricorde de Dieu.

Je vous laiſſe à penſer combien grande eſt la miſéricorde du Sauveur, puiſqu'il eſt toûjours prêt à recevoir à merci les plus miſérables pécheurs. Qui donc n'eſperera le pardon de ſes offenſes, après la promeſſe qu'il nous en a faite, y ajoûtant ſon ſerment, afin que par deux choſes, par leſquelles Dieu ne peut mentir, il nous déclare la fermeté & l'immutabilité de ſon conſeil, comme parle ſaint Paul dans l'Epître aux Hébreux. Cette eſperance eſt appellée par l'Apôtre : *Fortiſſimum ſolatium*, parce qu'elle ſoulage grandement un pécheur, en l'aſſûrant du pardon, s'il le demande avec un cœur contrit & humilié. *Le Pere Duneau, ſermon pour le ſecond Dimanche de l'Avent.*

Cap. 6.

Les pécheurs abuſent de la

On diroit que la patience de Dieu donne aux pécheurs de nouvelles forces pour ſe ſoûlever contre lui ; qu'ils font de ces jours de miſéricorde, des jours

de colere, & qu'ils ne ſe perdent que parce que Dieu leur donne le temps de ſe ſauver. Quel aveuglement! quelle eſt l'ingratitude des hommes! ne ſont-ils donc méchans que parce que Dieu eſt bon? Cet aveu eſt honteux au cœur humain; mais que les pécheurs s'empêchent, s'ils le peuvent de le faire. Que les pécheurs ne s'aveuglent point ſur les bontez de Dieu; ſa patience eſt un bien quand elle conduit les hommes à la pénitence; mais quand ils s'obſtinent dans leur malignité, ſa patience eſt un effet de ſa colere, & la vengeance du long abus qu'on en a fait; mais ſoit qu'elle ſoit une grace ou une vengeance de Dieu, elle eſt toûjours redoutable aux pécheurs par les effets qu'elle produit. *Pris d'un Diſcours préſenté à l'Academie Françoiſe en l'année* 1683.

patience & de la miſéricorde de Dieu.

Dieu eſt bon, dit le méchant en lui-même, & ne nous a point créez pour nous laiſſer périr. C'eſt une impiété de croire que ſa miſéricorde nous manque jamais, & quand je ſacrifierai à la pénitence les dernieres années de ma vie, j'en ferai autant que bien des Saints. Voila le prémier effet de la patience de Dieu ſur les pécheurs; une confiance préſomptueuſe & criminelle ſur la durée de leur vie, comme ſi elle dépendoit d'eux. Dans cette diſpoſition qu'elles ſont les vûës, les occupations de l'homme? Il travaille à ſe faire une jeuneſſe heureuſe, tant que le monde ne lui refuſe pas ſes douceurs: Ce temps de pénitence qui étoit entré dans le plan de ſa vie, ne vient point, & comme il voit qu'en paſſant d'un âge à un autre, il n'a pas changé d'eſprit ni de cœur, il trouve des prétextes pour ne le faire jamais venir. . Encore quarante jours, dit Jonas aux Ninivites, & Ninive ſera détruite. Il ne fallut que cette parole d'un Prophete, pour faire connoître a des idolâtres le prix de la patience de Dieu. Il leur donne quarante jours, & ils les employent à la pénitence; & les Chrêtiens inſtruits dès leur enfance des vengeances éternelles de Dieu, menent une vie tranquille, ſans même donner quelque attention à la patience qu'il a de les attendre à la pénitence. Il les y appelle tant qu'ils ſont ſur la terre, & ils paſſent dans l'illuſion, dans la joye, l'eſpace qui eſt entre leur péché & leur mort. Cet intervalle eſt le temps de la patience d'un Dieu, de l'aveuglement de l'eſprit du pécheur, & de l'impénitence & de l'endurciſſement de cœur. *Le même.*

Cé que produit une vaine confiance dans l'eſprit des libertins.

Les enfans des hommes, dit l'Eccleſiaſte, commettent le mal ſans crainte, parce que Dieu ne ſe hâte pas de prononcer l'arrêt de leur mort. Ils ſont ſoutenus, continüe l'Ecriture, dans l'habitude de leurs prévarications par la patience de Dieu, & parce qu'ils voyent que le ſoleil ne ſe leve pas moins pour eux que pour les juſtes. . . Ne craignons point de le dire, c'eſt la patience de Dieu, qui rend le cœur endurci & impénitent. Saint Auguſtin dit qu'elle eſt utile aux uns, parce qu'ils s'en ſervent pour faire pénitence, & qu'elle eſt inutile aux autres, parce qu'elle leur donne plus de hardieſſe pour réſiſter à Dieu, & perſéverer dans le mal; mais quelque mauvais effet qu'elle produiſe dans les pécheurs, elle n'eſt pas moins digne de Dieu; ce ſont eux qui l'appliquent à leur perte, ſemblables à ces plantes malignes qui convertiſſent en poiſon la roſée du ciel: Ils deviennent plus méchans & plus déterminez dans le vice, à meſure que Dieu répand ſes graces ſur eux. *Le même.*

Les pécheurs s'endurciſſent dans le crime, par la patience de Dieu.

Quelle plus grande injure ſçauriez-vous faire à Dieu, que de faire ſervir

L'injure que

fait à Dieu celui qui continuë dans ſes crimes ſous prétexte que Dieu eſt miſéricordieux & patient.

ſa propre bonté à l'entretien de vôtre malice? que de changer en ſorte la nature des choſes, qu'au lieu que la miſéricorde infinie de Dieu ſe porte eſſentiellement à vouloir détruire le péché en vous, pour y établir la grace, vous la faites ſervir contre ſa nature, à établir mieux le péché, à le fomenter & le multiplier, à y perſéverer toûjours, lorſque vous dites en vous-mêmes, péchons hardiment, parce que la miſéricorde de Dieu eſt infinie, elle nous défendra toûjours des châtimens de la juſtice; Nous avons beau pécher, elle prendra toûjours nôtre parti contre elle-même. Qu'eſt-ce autre choſe, ſinon vouloir faire la miſéricorde de Dieu complice de tous vos péchez. Croyez-vous donc que ce ne ſoit pas un grand péché de s'appuyer ainſi ſur la confiance aux miſéricordes de Dieu, pour perſéverer toûjours dans ſes péchez... Je le ſçai bien, mon Dieu, diſoit ſaint Jérôme dans une de ſes Epîtres, je le ſçai bien que vôtre miſéricorde eſt infinie; & c'eſt ce qui me fait trembler. Je crains plus en quelque façon la grandeur de vôtre miſéricorde que la grandeur de vôtre juſtice: Car ſi j'ai offenſé vôtre juſtice, j'aurai recours à vôtre miſéricorde, qui me tendra les bras, & qui me ſervira d'un aſile aſſûré; mais ſi j'offenſe vôtre miſéricorde, ſi je la mépriſe, ſi je la fatigue, ſi je l'irrite contre moy, qui me défendra contre elle, à quel autel pourrai-je préſenter mes vœux? *Autheur anonyme.*

Contre ceux qui ne prêchent jamais que les rigueurs de la juſtice divine, & qui ne veulent pas qu'on parle aux pécheurs de la miſéricorde.

On ſe condamne ſoy-même, & on renonce à l'expérience de ſa propre miſere, quand on ne montre aux pécheurs que le viſage de la colere de Dieu, ſans jamais leur faire voir celui de la miſéricorde; & que peut-on dire à ces Miniſtres ſéveres, qui ne prêchent jamais que la rigueur des jugemens, & qui ſe fâchent comme Jonas, à cauſe que Dieu avoit pardonné aux Ninivites, auſquels il avoit prêché la pénitence: Ne peut-on pas les convaincre d'une cruauté barbare, & d'être des injuſtes, de ne vouloir pas uſer envers les autres de la même miſéricorde, dont Dieu a uſé envers eux? Nous devons donc les renvoyer à leur propre miſere, & leur demander s'ils ne ſentent pas leur propre foibleſſe, & ſi leur infirmité n'a pas beſoin de miſéricorde, de même que celle des autres: Il faut leur demander s'ils croyent que Dieu n'a de la miſéricorde que pour eux, & de la juſtice que pour les autres; & s'ils ont raiſon de fermer aux autres la porte, qu'ils veulent leur être ouverte! ou bien pour ſuivre la penſée d'un Pere, s'il eſt juſte qu'ils rompent le chemin par où ils ont paſſez, afin que d'autres ne s'en ſervent point pour y paſſer? *Monſieur Saraſin, Diſcours de* JESUS-CHRIST *Redempteur.*

De quelle maniére il faut parler de la miſéricorde de Dieu.

Il faut ſans doute prêcher aux pécheurs les miſéricordes d'un Dieu; mais non pas en leur donnant de vaines aſſûrances qu'en vivant toûjours pécheurs jamais cette miſéricorde ne leur manquera. Si les Prédicateurs prêchent que Dieu a plus de miſéricorde que nous n'avons de péchez, s'ils prêchent qu'on ne l'épuiſe jamais, qu'il faut y eſperer juſqu'au dernier ſouffle de la vie, que Dieu a toûjours le ſein ouvert pour y recevoir les pécheurs, & que connoiſſant nôtre infirmité, & nôtre miſere, il ne ſe laſſe pas de pardonner; s'ils nous repetent ſouvent ces paroles conſolantes du Prophete: *Comme un pere a de la compaſſion pour ſes enfans, de même le Seigneur a de la compaſſion pour ceux qui le craignent, parce qu'il connoit la fragilité de leur nature.* Si les

Pſalm. 102.

Prédicateurs prêchent ces véritez, ce n'eſt pas en diſant que la miſéricorde ne manquera jamais, quelque crime que l'on puiſſe commettre ; mais bien que l'on travaille à ſon ſalut avec tremblement. Qu'ils prêchent que Dieu exerce la miſéricorde, mais que ce n'eſt pas en laiſſant les péchez impunis, que c'eſt en donnant la grace de faire pénitence. *Le même.*

Ce que fait la miſéricorde de Dieu en nôtre faveur.

C'eſt cette miſéricorde d'un Dieu, qui caſſe en nôtre faveur tous les arrêts de ſa juſtice, par une ſeule parole qu'elle tire de nos bouches. Un ſeul *peccavi* ; c'eſt elle qui éteint les flâmes de l'enfer, où nous devions brûler éternellement par une ſeule goute d'eau qu'elle fait couler de nos yeux. C'eſt elle qui briſe en un moment toutes les chaînes les plus peſantes, qui nous faiſoient gémir ſous la captivité du démon & du péché, par un ſeul mouvement de nôtre cœur, qu'elle touche par ſa grace, pour le briſer enſuite par la contrition. C'eſt elle, en un mot, qui nous préſente le remede général & efficace à toutes nos miſéres, & qui non contente de nous délivrer de tous nos maux, nous ouvre encore largement ſes tréſors pour nous enrichir des biens éternels. *Le Pere d'Argentan, Capucin. Conference ſur les Grandeurs de Dieu, conference virgtiéme.*

La miſéricorde de Dieu éclate dans la maniére dont elle pardonne les péchez.

On s'eſtime heureux, ſi à force de ſatisfactions, de ſoumiſſions, & de priéres, on peut obtenir d'un Grand le pardon d'une legere offenſe. Quand Dieu, qui eſt d'une majeſté infinie, nous demanderoit un torrent de larmes, quand il feroit racheter par tous les travaux de nôtre vie, un ſeul de nos péchez, nous aurions encore tout ſujet de nous reconnoître ſouverainement obligez à ſon infinie bonté, pourvû qu'elle nous accordât ce pardon. Mais ſa miſéricorde qui n'a point de bornes, n'en met point à ſa liberalité. Voicy de quelle maniére il l'accorde, qui paſſe tout ce qui auroit jamais pû tomber dans la penſée des hommes. Premiérement, il donne le pardon à l'inſtant même qu'on le lui demande. Secondement, il n'attend pas qu'on le lui demande, il prévient le pécheur, & le lui va offrir. Troiſiémement, ſi on l'accepte, il pardonne d'un cœur ſi plein d'amour, qu'il ne ſe ſouvient plus jamais du péché, comme s'il l'avoit jetté au fond de la mer. En quatriéme lieu, il donne plus qu'on ne lui demande ; & enfin pour comble de tout, il fait paroître une ſi grande joye quand il traite ainſi le pécheur qui eſt ſon ennemi, que comme s'il étoit monté au plus haut comble de ſon bonheur, il veut que tout le ciel prenne part à ſa joye. O excès incompréhenſible des miſéricordes de Dieu ! Peut-on vous connoître & ne vous pas aimer? O trop digne d'être abandonné pour jamais aux plus ſéveres rigueurs de la juſtice de Dieu le miſérable pécheur, qui refuſe opiniâtrément de ſe rendre aux attraits de cette miſéricordieuſe bonté. *Le même.*

Ce que c'eſt qu'abuſer de la miſéricorde de Dieu.

Quel eſt le caractere & l'eſprit de tant de pécheurs qui abuſent des graces de la miſéricorde divine ? C'eſt d'employer cette miſéricorde contre elle-même, & croire qu'à cauſe que Dieu eſt bon, ils peuvent être impunément méchans. C'eſt de le faire ſervir à leurs iniquitez, de rendre ſa bonté comme eſclave de leurs paſſions, & de leurs mauvais deſirs. C'eſt de lui deſobéir, & de violer ſes loix, comme s'ils étoient sûrs, qu'à cauſe qu'il eſt doux & indulgent, il leur pardonnera aiſément leur rebellion. C'eſt de l'offenſer dans la vûë de l'appaiſer un jour, de tomber preſque ſans ſcrupule dans les déſordres les

plus crians, dans la réſolution de s'en repentir un jour, & de lui en demander pardon; c'eſt enfin, de rejetter ſes graces préſentes, dans l'eſpérance d'en recevoir de plus fortes, où alors ils pourront reparer les outrages qu'ils lui font. Or ſuppoſé cette damnable diſpoſition d'eſprit & de cœur, quel effroyable amas, quel épouventable tréſor de péchez! Péché d'ingratitude, péché de préſomption, péché de malice. *Pris du ſecond diſcours du Dictionnaire Moral, ſur la Miſéricorde.*

Pourquoy le Roy Prophete appelle Dieu ſa miſéricorde.

Saint Auguſtin ſur ces paroles du Pſeaume 58. *Deus meus miſericordia*, s'écrie, & demande ce que veulent dire ces paroles: ſi je dis, ô mon Dieu, que vous êtes mon ſalut, je connois par là, que c'eſt de vous que vient ce ſalut; ſi je dis que vous êtes mon refuge, je témoigne que c'eſt moy qui ai recours à vous; ſi je dis que vous êtes ma force, je comprens que je n'en ai aucune, ſi vous ne me la donnez. Mais en vous appellant *ma miſéricorde*, je renferme en ce ſeul nom tout ce que je ſuis à vôtre égard, & tout ce que vous êtes au mien. J'étois perdu, & vous avez été mon ſalut; j'allois tomber entre les mains de mes ennemis, & vous avez été mon refuge: j'étois réduit à une foibleſſe, & à une langueur mortelle, & vous avez été ma force: mais j'ai reçû de vous toutes ces graces, parce que vous êtes ma miſéricorde. *Le même, dans ſes Réflexions.*

Comme il faut avoir recours à la miſéricorde de Dieu.

Vous ſçavez, Seigneur, que je ne puis pas même connoître les maux qui attirent ſur moy vôtre colere. Comment pourray-je donc vous ſatisfaire, & que pourrai-je répondre en paroiſſant devant vous? Je ne mérite, ô mon Dieu! que le châtiment & la juſte condamnation que vous prononcerez contre moi, ſi vous ne me regardez des yeux de vôtre miſéricorde. Vous avez ſupporté les égaremens de ma jeuneſſe, & les déſordres de ma vie, avec une bonté toute paternelle: Vous m'avez vû courir comme un inſenſé après les vices les plus honteux, attentif à toutes les occaſions de vous offenſer, infatué de mille vanitez que je pourſuivois avec ardeur, dans un profond oubli de vôtre loi & de mon ſalut; poſſedé de l'amour des plaiſirs, & partagé en pluſieurs affections différentes, où vous n'avez nulle part. Vous m'avez vû trompé, égaré, perdu, prêt à tomber dans l'enfer, & vous m'avez tenu ſur le bord du précipice. Je ſuis ce miſérable pécheur que vous avez ſi long-temps attendu, quoy que vous n'ignoraſſiez ni mes maux, ni l'aveuglement qui n'empêchoit de les connoître. Hélas! je ne les connois pas encore. Que ferai-je donc, ô mon Dieu! car vous me défendez le deſeſpoir quoy que je ne trouve en moi, aucun ſujet d'eſpérance. O Paſteur charitable! qui n'avez pas voulu que je trouvaſſe hors de vous aucun reméde aux maux que j'ay commis contre vous; qui m'avez donné vos mérites pour me faire eſpérer en vôtre miſéricorde, & qui m'avez appris vous même à retourner à vous par la pénitence; ouvrez-moi les yeux, afin que je connoiſſe & que je déteſte tout ce qui vous a jamais déplu en moy. *Livre intitulé, les Souffrances de Nôtre-Seigneur, traduit par le Pere Alleaume.*

Différence qui eſt entre la miſéricorde & la juſtice de Dieu.

C'eſt le propre de la miſéricorde de Dieu d'être prompte à nous faire du bien; au lieu que c'eſt le propre de la juſtice d'être lente à nous faire du mal. Dieu ne veut point nous punir avec précipitation: il veut ordinairement différer beaucoup; ſon jugement eſt accompagné de tranquilité: *Tu autem cum tranquillitate*

tate judicas. Mais quand il eſt queſtion de nous faire du bien, il n'uſe point de lenteur : il y va avec toute l'ardeur, & toute la promptitude dont ſon amour peut être capable. Il ne ſe peut que ſa juſtice ne ſoit lente, parce qu'il faut qu'elle attende le moment que Dieu a fixé en ſes decrets pour exercer ſes vengeances ; & il ne ſe peut au contraire que ſa miſéricorde ne ſoit prompte, parce qu'il faut de néceſſité qu'elle nous prévienne, & qu'elle aille au devant de nous. Quand Dieu veut punir, il a beſoin de miniſtre pour l'exécution de ſes vengeances ; mais quand il fait miſéricorde, il n'employe perſonne, lui ſeul agit. Diſons encore que dans la miſéricorde, Dieu ſuit ſon inclination naturelle, parce qu'au langage de Tertullien, Dieu eſt naturellement bienfaiſant : *Cujus natura benefaciens eſt.* Au lieu que dans la juſtice, il ſe fait violence, il agit contre ſon gré. *Le Pere Claude Maſſon, cinquiéme ſermon de l'Avent.* *Sapient.* 12.

La meilleure diſpoſition pour obtenir le pardon de nos pechez, c'eſt d'avoir recours à la miſéricorde de Dieu.

Pecheur qui m'écoutes, quelque grandes & invétérées que ſoient les playes de ton ame, quelque obſtination, & quelque malice que tu reconnoiſſe dans ton peché, ſçache que la diſpoſition la plus ſainte où tu te puiſſe mettre devant Dieu, c'eſt de t'exciter à une entiere confiance dans ſa miſéricorde. Cette playe univerſelle d'iniquité, répanduë ſur toute ta conſcience ; cette vie criminelle qui ne peut être qu'une ſuite d'abominations, & de deſordres. Voilà, Chrétien, un objet digne de la miſéricorde infinie de ton Dieu ; elle n'a pas beſoin de rien trouver qui l'excite dans le pecheur ; c'eſt de ſon propre fond qu'elle tire les motifs des bontez qu'elle a pour lui : c'eſt d'une pechereſſe le ſcandale de Jéruſalem, dont elle veut faire une pénitente parfaite ; c'eſt d'un perſécuteur de ſon Egliſe, qui ne reſpire que le ſang & le carnage contre ſes Diſciples, qu'elle veut changer en un vaiſſeau d'élection ; c'eſt à un diſciple infidele qui le deſavouë à la voix d'une ſimple ſervante, qu'il veut donner les clefs de ſon Egliſe. *M. l'Abbé du Jarry, ſermon de la Madelaine.*

Exhortation à recourir à la miſéricorde de Dieu.

La foi, qui nous apprend que le peché attire l'indignation de Dieu ſur nous, nous aſsûre que la pénitence le deſarme ; l'Egliſe qui prononce des anathêmes contre les pecheurs impénitens, reçoit ceux qui ſe convertiſſent avec des paroles de paix, & met la remiſſion des pechez parmi les articles de ſon ſymbole : Elle gémit ſur ceux qui tombent ; elle ſe réjoüit ſur ceux qui ſe relevent. Allons donc avec confiance, dit l'Apôtre, nous jetter aux pieds du trône de grace, pour y recevoir la miſéricorde : *Adeamus ergo cum fiducia ad tronum gratiæ ejus.* Tous nos temples ſont ouverts ; il entendra la voix de nos cœurs contrits, à la prémiere larme qui coulera de nos yeux ; au premier ſoûpir qui ſortira de nôtre bouche, au premier ſentiment de componction qui ſe formera dans nos conſciences, les armes lui tomberont des mains. Comme nous ne ſçaurions lui cacher la plus legere de nos fautes, il voit au-dedans de nous le moindre retour à ſa juſtice. *Le même.*

Sentimens de Dieu à l'égard d'un penitent.

Tels ſont les ſentimens de Dieu à l'égard d'un pecheur penitent : *Perierat, & inventus eſt*, dit-il à l'occaſion de ce prodigue. *Perierat*, l'ouvrage de mes mains, mon image, ma reſſemblance, le prix de mon ſang étoit perdu, & je rentre aujourd'hui en poſſeſſion de ce bien. *Mortuus erat.* C'étoit une ame deſeſperée, abandonnée, ſur laquelle je ne comptois plus. Cent fois ſollicitée, preſſée, recherchée, elle me rebutoit, elle me mépriſoit ; aujourd'hui contre toute apparence, je la vois revivre à la grace ; j'entre enfin dans ce cœur

ſoûmis, attendri, docile; je vois à mes pieds ce fils rebelle, & vous ne voulez pas qu'une telle conquête me flatte. *Le Pere Cheminais.*

La miſéricorde de Dieu a paru à trouver le remede à nos maux & à nos miſeres.

La bonté de Dieu, au lieu de ſe reſſentir de nos offenſes, & de faire éclater ſur nous les foudres de ſa vengeance, a été touché de nos miſeres, & a pris la réſolution de nous prêter la main, afin de nous remettre dans les voyes de ſon ſervice, & de la ſouveraine felicité. Mais il falloit contenter ſa juſtice, & en nous pardonnant le peché que nous tenons de nôtre premier pere, nous laiſſer auſſi un remede pour tous les crimes, qui pouvoient partir du mouvement particulier de nos volontez. Or une ſimple créature ne le pouvoit faire; car qui eut jamais ſatisfait pour l'offenſe commiſe contre une Majeſté infinie? qui eût été aſſez puiſſant pour nous acquiter de toutes les dettes que nous pouvions contracter à chaque moment, & pour nous rendre la vie autant de fois que nous nous ſerions donnez la mort. Un ſeul peché fait à Dieu, eſt une telle injure, que tous les ſervices des hommes & des Anges, quand ils s'immoleroient tous comme des victimes pour ſa gloire, ne pourroient pas reparer ſon honneur, ni eſſuyer cette tache. C'eſt pourquoy, puiſqu'il n'y avoit pour nous aucun remede, ni ſur la terre ni dans les cieux, celui même qui avoit reçû l'injure & l'affront, & qui ſelon les loix de la juſtice, nous en devoit punir éternellement, aimant mieux ſuivre les douces inclinations de ſa bonté; par une merveille, qui a rempli d'étonnement tous les eſprits, & par une miſéricorde qui ne peut avoir d'exemple, s'eſt fait la victime pour l'expiation de nos pechez. *Le P. Maucorps, diſcours douziéme, de la Miſericorde de Dieu, ſur le deſſein de Leſſius.*

Motifs que nous avons d'eſperer en la miſéricorde de Dieu.

L'Ecriture nous repréſente par tout le Seigneur ſous des idées conſolantes: Tantôt comme un maître doux & patient, qui attend, qui diſſimule les fautes qui ſe font; qui préfere les interêts de ſon ſerviteur aux ſiens propres, qui ſouffre tout ſans ſe plaindre; qui ne ſe prévault point de ſon pouvoir abſolu, qui menace pour être deſarmé. Tantôt c'eſt un ami tendre, qui ne ſe laſſe point de parler au cœur pour le toucher, qui nous preſſe, qui nous ſollicite, & qui employe mille tours ingénieux pour ramener un cœur rebelle dans la voye du ſalut: Tantôt c'eſt un Paſteur infatigable, qui ayant égaré une brebis, va de toutes parts la chercher; qui l'ayant trouvée, la met par bonté ſur ſes épaules pour la rapporter au troupeau, & qui veut que toute la cour des Anges celebre cet heureux retour. Certes une ame pécheresſe doit être bien animée à la vûë de ces conſolantes images de la miſéricorde de Dieu, & l'on a bien raiſon après cela, de dire que le pecheur qui ſe deſeſpere, eſt le plus inſenſé de tous les hommes. Mais ne concluez pas de là, que le pecheur, qui par une temeraire confiance en cette bonté, continuë ſes pechez & ſes deſordres, ſoit moins inſenſé, & que la miſéricorde de Dieu ſoit un ſujet de confiance pour ceux qui ne font rien de leur côté. *Le P. Maſſillon, ſermon pour le Lundy de la ſemaine de la Paſſion.*

Après avoir peché, chaque moment de la prolongation de nôtre vie,

Comme tout peché mortel merite la mort, autant de moment que Dieu nous laiſſe en vie, après avoir offenſé la divine Majeſté, c'eſt autant d'effets de ſa bonté, & de ſa miſéricorde à nôtre égard; & c'eſt en cela que nous la devrions reconnoître en changeant de vie, & tâchant de ſatisfaire ſa juſtice: car enfin, ce délai & cette ſurſéance de l'exécution de nôtre arrêt de mort, eſt un

effet de cette incomparable miſéricorde, qui s'oppoſe pour nous à ſa juſtice, arrête ſon bras déja levé, & retient les foudres de ſa colere, tout prêts à tomber, afin que nous ayons quelque temps pour faire penitence. C'eſt une vérité chrétienne que la vie qui nous eſt laiſſée après un peché mortel, eſt un don de la miſéricorde de Dieu, une faveur extraordinaire de ſa bonté, qui nous octroye cette prorogation de vie, & ce délai de nôtre mort, afin qu'ouvrant les yeux au malheur qui nous preſſe, nous puiſſions par une pénitence ſalutaire, éviter les châtimens de ſa juſte fureur. *Pris des Eſſais d'Eloquence de l'Abbé d'Aubignac.*

eſt un effet de la miſéricorde de Dieu.

Malheur à ceux qui par un juſte châtiment du mépris qu'ils ont fait de la miſéricorde de Dieu, ſont enlevez de ce monde ſubitement, ſans avoir le temps de ſe convertir au Seigneur, & de renoncer au peché. Mais tandis que nous vivons ſur la terre, quand il ne nous reſteroit que peu de momens à vivre, il eſt certain que nous pouvons obtenir le pardon des péchez les plus énormes. Quelque tard que ſe faſſe la pénitence, dit ſaint Jérôme, elle peut nous ſauver, ſi elle eſt ſincere. Le bon Larron ne commença à ſe convertir que ſur la croix, & il fut ſauvé: *Nunquam eſt ſera converſio, Latro de cruce tranſiit in paradiſum.* Il ne faut qu'un moment pour ſe convertir, & quelque court que ſoit le temps, il y en a toûjours aſſez pour retourner à Dieu. *Saint Chryſoſtome, homelie au peuple d'Antioche.*

Nous pouvons toûjours eſpérer en la miſéricorde de Dieu pendant que nous ſommes en vie.

Quand nous avons offenſé Dieu, il ſe reconcilie avec nous, non en partie, non à demi, non en faiſant ſeulement quelque pas & quelques démarches, mais à pur & à plein, & il fait grace entiére; il oublie tout, il pardonne tout: *Si l'impie ſe convertit, & ſe détourne de ſes crimes, on ne ſe ſouvient plus de ſes péchez précedens*; tout eſt enſeveli dans un éternel oubli; commiſſion, omiſſion, actes, habitudes, infirmitez, ſurpriſes, rebellions, crimes atroces, tout eſt remis. Là où le péché a abondé, la grace ſurvient & ſurabonde, & la reconciliation eſt ſi parfaite, que ce Dieu de miſéricorde en témoigne ſa joye, & en fait part à tout le ciel. *Autheur anonyme.*

Dieu nous pardonne tellement nos péchez, qu'il ne s'en ſouvient plus ſelon le langage de l'Ecriture. *Ezechiel. 18.*

C'eſt moy, dit Dieu par Iſaïe, *c'eſt moy qui efface vos péchez pour l'amour de moy. C'eſt moy*; il marque par ces paroles un caractere particulier, & qui ne convient qu'à lui ſeul. Il n'y a qu'un Dieu qui remette avec tant de facilité de ſi grands péchez; il n'y a qu'un Dieu, qui remette toute la dette à celui qui doit dix mille talens: *c'eſt moy qui efface toutes vos iniquitez.* Ce qui eſt effacé ne paroît plus; preuve que le pardon eſt entier, & que toute la dette eſt remiſe. *Pour l'amour de moy.* Il ne faut point chercher d'autre raiſon de ce pardon ſi généreux que la bonté de Dieu. Le ſerviteur dans l'Evangile ne donne rien à ſon Roy: ſi le Roy lui remet toute ſa dette, c'eſt uniquement par ſa miſéricorde. Le Roy, dit l'Evangile, fut ému de compaſſion. David connoiſſoit bien toute l'étenduë de la bonté de Dieu, quand il le prioit de détourner ſa face de ſes péchez: *Averte faciem à peccatis meis*, & d'effacer toutes ſes iniquitez: *& omnes iniquitates meas dele.*. Dieu eſt tout prêt de nous remettre ce que nous lui devons; rien n'eſt plus certain que cette vérité; mais auſſi rien n'eſt plus certain que ces promeſſes ne regardent que les pécheurs qui veüillent quitter le péché. *Monſieur Lambert, homelie ſeptante-cinquiéme, ſur la fête de la ſainte Trinité.*

Sur le même ſujet du pardon des péchez. *Iſaïa 25. & 43.*

La miſéricorde & la douceur dont le Sauveur a uſé envers les pécheurs. *Matth.* 11.

Eſt-il une vérité dans l'Evangile, qui nous ſoit plus expreſſément marquée, que le déſir efficace que JESUS-CHRIST a eu, & a encore de ſauver les pécheurs. *Non veni vocare juſtos, ſed peccatores. Matth.* 9. Venez à moy vous tous qui êtes fatiguez, & je vous ſoulagerai : *Venite ad me omnes qui laboratis, & onerati eſtis, & ego reficiam vos.* Son exemple n'a-t-il pas été conforme à ſes paroles ? De tous les pécheurs qui reviennent à lui, en eſt-il quelqu'un qu'il rebute & qu'il maltraite ? Ne les conſole-t-il pas, ne les défend-il pas, & ne les protege-t-il pas contre les accuſations des Phariſiens ? Tantôt il leur dit, vous êtes guéri, ne retournez plus dans vos prémiers déſordres ; tantôt ayez confiance, tout vous eſt remis : quelles paroles plus conſolantes ! quelle conduite plus douce & plus indulgente pour les pécheurs ! Il les pourſuit quand ils le fuyent ; il les appelle quand ils l'oublient ; & quand ils implorent ſa miſéricorde, il en eſt ſi touché qu'il prend plus de plaiſir à faire éclater ſa joye, & celle de toute la cour celeſte, ſur le repentir d'un pécheur, que ſur la fidelité, & la perſéverance d'un grand nombre de juſtes. *Eſſais de Sermons, pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte, troiſiéme deſſein.*

Confiance préſomptueuſe en la bonté & la miſéricorde de Dieu.

Dieu eſt bon, j'en conviens ; mais concevez-vous dans lui une bonté ſtupide & inſenſible ? Il eſt bon ce Dieu ; mais à qui ? à Iſraël, à un cœur droit, & qui n'établit pas un recours mal entendu ſur une bonté lâche : *Quàm bonus Iſraël Deus, iis qui recto ſunt corde.* Mais dans quel abîme de déſordres ne ſe plonge-t-on pas, quand on péche ſur une malheureuſe confiance, ou ſécurité en la bonté de Dieu ? Il n'en coûte pas davantage, dit-on, de commettre beaucoup de crimes ou d'en commettre peu ; de ſe licencier aux plus grands déſordres, que de s'abandonner aux plus legers déréglemens : La miſéricorde de Dieu eſt ſuffiſante pour pardonner les uns & les autres. Et de là quel cours à l'impiété ; quel abandon au déſordre ? Ah ! mon cher Frere, s'écrie ſaint Paul, que la patience de Dieu ne vous entraîne point à l'impénitence ; c'eſt pour cela qu'il patiente, qu'il vous ſouffre, qu'il vous ſupporte : *Patientia Dei ad pœnitentiam te adducit.* Ah, Meſſieurs, c'eſt ſans doute contre ces ſortes de pécheurs que la miſéricorde de Dieu enhardit au péché, que l'Apôtre prononce ces paroles effroyables : *An divitiis bonitatis ejus, & patientiæ, & longanimitatis ejus contemnis ? Sermon manuſcrit.*

Al Roman. 2.

Ibidem.

Comme nous devons mettre toute nôtre confiance en la miſéricorde de Dieu.

On ne peut diſſimuler, que ſi nous n'enviſagions que nos ſeuls péchez, ce ne ſeroit pas ſans raiſon, que nous tomberions dans le déſeſpoir : mais ſi nous conſidérons le ſang & la mort de JESUS-CHRIST, qui eſt le grand myſtere de nos eſpérances, nos cœurs ſeront incapables de ces ſortes d'émotions de déſeſpoir : *Deſperare utique potuiſſem propter omnia peccata mea ; niſi verbum tuum, Deus meus, caro fieret, & habitaret in nobis*, dit ſaint Auguſtin. L'image de mes péchez paſſez épouvente mon eſprit, ajoûte ce Saint, & ſi je ne jettois les yeux que ſur mes crimes, je ſerois capable de concevoir des défiances ſecretes de la miſéricorde de Dieu ; mais JESUS-CHRIST ſur la croix diſſipe toutes mes craintes, & ſon ſang raſſure mon cœur. Si je me regardois comme eſclave du demon, auquel mes péchez m'ont livré, je ne pourrois attendre autre ſuite de mes déſordres, que l'enfer : mais quand je fais réfléxion, que je ſuis membre de JESUS-CHRIST, & que ſon ſang coule dans mes veines, il m'eſt impoſſible de ne pas eſpérer qu'il me fera miſéricorde. Quelques péchez

que vous ayez commis, dit ſaint Baſile, on en peut définir le nombre, & la grandeur; mais il eſt impoſſible de trouver des bornes à la miſéricorde de Dieu. *L'Abbé de Bretteville, livre intitulé, l'Eloquence de la Chaire & du Barreau, t. 4.*

Comment on ſe défie de la miſéricorde de Dieu.

On a de la défiance de la bonté & de la miſéricorde de Dieu, lors qu'accablez par le poids de nos crimes, ou réduits dans de certaines extrêmitez, dout les ſecours humains ne ſont plus capables de nous tirer, nous tombons dans l'abbatement, ou dans le deſeſpoir; comme ſi nous ne croyons pas ſa miſéricorde aſſez grande pour nous pardonner, ou ſon bras aſſez fort pour nous délivrer de la miſére dans laquelle nous ſommes. Ainſi Caïn, au lieu de reconnoître ſon péché devant le Seigneur, ne lui répondit autre choſe, ſinon que ſon crime étoit trop grand, pour en obtenir pardon. Ainſi Saül, au lieu de profiter de ſa diſgrace, pour retourner à Dieu, prit ſon épée & s'en tua par la main d'un Amalecite. Ainſi Judas, au lieu de recourir à la miſéricorde de Dieu, dont il avoit tant de fois éprouvé les effets, ſe pendit, & en deſeſpera. *L'Abbé Monmorel, homelie ſur le prémier Dimanche du Carême.*

Sentiment de reconnoiſſance pour avoir été préſervez de l'enfer par la miſéricorde de Dieu.

J'ay mérité l'enfer autant de fois que j'ay commis de péchez mortels, & Dieu m'en a délivré autant de fois que je l'ai mérité, & qu'il ne m'y a pas condamné; quel engagement n'eſt-ce pas pour moi, d'aimer un Dieu, qui m'a préſervé d'un ſi grand malheur? Si Dieu délivroit maintenant un damné, du feu qui le brûle, quelle reconnoiſſance ne lui en témoigneroit-il pas? Lui ai-je moins d'obligation de m'en avoir préſervé! Lui dois-je moins de reconnoiſſance? Combien y a-t-il de ces malheureux, qui ont été précipitez dans l'enfer après un ſeul péché mortel! Je n'y ſuis pas après plus de cent; quelle miſéricorde? d'où vient tant de bonté d'un côté, & tant de rigueur de l'autre? Je n'en ſçai rien; ce que je ſçai, c'eſt que je n'ai point mérité cette miſéricorde, & que la ſéverité ſur ces malheureux ne ſert qu'à faire éclater la clémence de Dieu ſur moy, & à me rendre plus inexcuſable ſi je ſuis ingrat. *Le Pere Nepveu, ſecond tome de ſes Réflexions Chrétiennes.*

Continuation des mêmes ſentimens. *Job. 17.*

Ah! le puiſſant motif pour m'animer à la pénitence? Je puis dire avec Job: *Infernus domus mea eſt*, l'enfer eſt ma maiſon; c'eſt le lieu où je devrois être, ſi Dieu m'avoit traité comme je le mérite. Oüi, ces feux, ces opprobres, ces tourmens éternels ſeroient mon partage, ſi Dieu n'avoit plus écouté les ſentimens de ſa miſéricorde que ceux de ſa juſtice, & la voix de mes crimes. En vérité, puis-je avoir de la peine à me ſoûmettre aux croix que la Providence m'envoye, quand je penſe que c'eſt en échange des tourmens éternels que j'ay meritez? Les humiliations d'une vie pénitente me doivent-elles paroître rudes, quand je penſe qu'elles me tiennent lieu des opprobres éternels, où je devois être condamné? Tout doit paroître doux à un homme qui a merité, & bien médité l'enfer. *Le même.*

La miſéricorde de Dieu eſt particuliérement loüée, & admirée des bienheureux dans le Ciel.

Le Paradis eſt le ſejour où la miſéricorde de Dieu éclate dans toute ſa pompe; les bienheureux y ſont occupez ſinguliérement à l'admirer, à la benir, à la remercier; ils en découvrent tous les tréſors; ils en pénétrent toute la conduite; ils en ſentent tous les effets. Elle les ravit, elle les tranſporte, elle les comble de délices ineffables. C'eſt elle qui les a conduit à ce bonheur ſouverain, qui leur en a ouvert l'entrée, qui les y a placez; & c'eſt elle qui

leur en aſsûre la poſſeſſion. C'eſt pourquoy, ils la loüeront éternellement, & ſe recrieront ſans ceſſe : *Miſericordias Domini in æternum cantabo. Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

Pſalm. 88.

Acte d'eſpérance & de confiance en la miſéricorde de Dieu.

Ne permettez pas, ô mon Dieu ! que je me rende jamais coupable d'une ſi noire ingratitude, que de me deffier de vôtre bonté. Non, toute l'horreur, que la vûë de mes péchez m'inſpire, malgré toutes les craintes & les deffiances que les demons me peuvent ſuggerer, j'eſpérerai en vous miſéricorde, mon Dieu ! & je veux que non-ſeulement ma bouche, mais encore la moelle de mes os, comme parle le Prophete, & le ſang de mes veines, diſent inceſſamment, Seigneur, vous êtes mon unique eſpérance, & tout mon refuge ; j'eſpére en vous, je ne ſerai jamais confus. Quand je marcherois au milieu des ombres de la mort, quand tout l'enfer conſpireroit ma perte, je ne craindrai point ; parce que vous protegez ceux qui eſperent en vous. *Auteur anonyme.*

Conſolation qu'on doit donner à un pécheur qui ſe deffie de la miſéricorde de Dieu.

Je ſuis un miſérable pécheur, me direz-vous ; mais ne ſçavez-vous pas, & le Sauveur ne l'a-t-il pas déclaré expreſſément, qu'il n'eſt venu au monde que pour chercher les pécheurs ; & que la ſeule compaſſion qu'il a eûë de leur perte, l'a porté à deſcendre du ciel ? Et ſi cela n'étoit pas, que deviendroit ſa miſéricorde ? Mes péchez ſont énormes, ajoûterez-vous ; le ſont-ils plus que la miſéricorde de Dieu n'eſt grande ? N'eſt-ce pas l'énormité & la multitude de nos péchez qui font éclater davantage la gloire de cette miſéricorde ? Vous pouvez inſiſter peut-être que vous avez trop long temps abuſé de cette miſéricorde ; je le veux encore ; mais vous m'avoüerez auſſi en même temps, que ce long abus que vous en avez fait, marque qu'elle a bien de l'amour & de la tendreſſe pour vous : autrement elle n'auroit pas ſouffert ſi long-temps vos mépris & vos revoltes ; elle ne vous auroit pas attendu juſqu'à préſent avec tant de patience ; & vous pourriez encore après cela, vous deffier de cette miſéricorde ? Par quelle régle du raiſonnement tirez-vous ainſi un ſujet de deſeſpoir de tant de preuves d'amour & de bonté que la miſéricorde n'a jamais ceſſé de vous donner ? *Le même.*

La patience de Dieu nous a attendu long-temps.

Pécheur, trop long-temps égaré dans les voyes ſpacieuſes qui menent à la mort, ſi tu n'y as point péri, comme une infinité d'autres, c'eſt que la miſéricorde du Seigneur t'a toûjours attendu malgré tes ingratitudes, tes infidelitez, tes revoltes. Ce Dieu las, s'eſt aſſis ſur le bord du puits de Jacob avec une tendre impatience que tu t'approchaſſe de lui comme la femme de Samarie, & que tu lui demandaſſe cette eau, qui rejaillit juſqu'à la vie éternelle. Malgré tant de péchez ſcandaleux & énormes, dont le cri, comme ceux de Sodome & de Gomorrhe eſt monté juſqu'au ciel, ce Dieu patient a dit qu'il deſcendroit & qu'il verroit. *Pris du Dictionnaire Moral, premier diſcours de la miſéricorde de Dieu.*

La patience de Dieu à ſouffrir les crimes des hommes.

Toute la patience des hommes n'eſt point comparable à celle de Dieu, non plus qu'il n'y a nulle proportion entre l'injure qui eſt faite à la créature, & celle qui eſt commiſe contre le Créateur. Or Dieu voit toutes les offenſes qui ſe commettent contre ſa divine majeſté, & comme il ne peut manquer d'en avoir un tres-vif reſſentiment, il pourroit en même temps en tirer la raiſon, ſi ce n'eſt qu'il a compaſſion de nos miſéres, & qu'il aime mieux ſuivre les

douces inclinations de ſa bonté, que de paſſer aux effets terribles de ſa juſtice. Il voit d'une part les obligations infinies que lui ont les hommes, pour les avoir créez & les avoir appellez à une ſouveraine félicité. Et d'autre part, il conſidere leur extrême ingratitude, & tous les pechez qui ſe commettent contre lui dans tous les lieux du monde. Il voit des blaſphémateurs, des parjures, des homicides, des ames vendües à l'iniquité. Il voit ſes autels profanez, ſes myſteres mépriſez, ſes fideles ſerviteurs perſécutez, & toutes ſes loix violées par des monſtres d'impieté : Dirai-je que du même œil il voit auſſi dans ſa maiſon, & parmi les Chrétiens, des hommes qui n'ont autre penſée que des choſes de la terre, comme s'ils ne ſçavoient pas qu'il y eût un autre vie, des traitres, des infideles, qui ne tiennent compte de ſes graces, & qui mépriſent ſes loix ; gens pleins d'avarice & d'ambition. Dirai-je encore, que cet œil, qui perce juſqu'au fond de nos cœurs, découvre des infidélitez dans les mariages, des inimitiez dans les familles, des attentats dans les royaumes, des brigandages dans les tribunaux de la juſtice, des apoſtaſies dans ſon temple & dans ſon ſanctüaire ; & Dieu voit tout cela, & quoy qu'il ne ſoit pas capable d'en recevoir de la douleur, il s'en reſſent néanmoins infiniment ; de maniere que s'il n'avoit plus de patience que nous, à ſouffrir des outrages, il y a long-temps que ſon bras qui eſt armé de mille foudres, nous auroit abîmez, & auroit renverſé le ciel & la terre pour nous enſevelir ſous leurs ruïnes. Il nous ſouffre cependant, il diſſimule nos crimes, comme il parle lui-même dans l'Ecriture, pour nous attendre à pénitence. O patience d'un Dieu, à l'epreuve de tant d'indignitez & d'outrages. *Le Pere Maucors, diſcours de la miſéricorde de Dieu.*

La juſtice & la miſéricorde doivent toûjours être jointes enſemble.

Quel plus grand exemple pouvons-nous trouver de la miſéricorde d'un Dieu que dans le Crucifix ! mais auſſi ou rencontrez-vous un exemple qui montre davantage ſa juſtice ! Le moyen de n'eſpérer pas en un Dieu, qui a ſacrifié pour nous la vie de ſon propre Fils. Mais auſſi le moyen de ne le craindre pas, puiſque le peché lui a tellement déplu, qu'il a fallu qu'il l'ait puni dans la perſonne de ſon Fils qui lui étoit auſſi chere que la ſienne propre. Si le bon Larron qui meurt ſi bien après avoir ſi mal vécu, vous fait eſpérer que vôtre mort ne ſera pas malheureuſe ; le mauvais, qui meurt ſi mal, ayant le Sauveur à ſon côté, & la ſainte Vierge à ſes pieds, n'eſt-il pas capable de vous faire trembler ! *Le Pere Haineufve, livre de l'Ordre, traité de la Prudence.*

La grandeur de la miſéricorde de Dieu.

Tertullien, dont le genie ſe portoit toûjours du côté de la ſévérité, nous a donné en peu de mots l'idée que nous devons avoir de la miſéricorde de Dieu : *Redundantia clementiæ cæleſtis*, l'appelle-t-il. Il veut dire que la miſéricorde de Dieu, auſſi-bien que ſes autres perfections, ne ſe peut concevoir autrement que par une ſurabondance de perfections ; par exemple, qu'eſt-ce que l'infinité de Dieu ? C'eſt une ſurabondance de perfections ; enſorte que quelques perfections que vous conceviez, il y en a encore au-delà de tout ce que vous concevez. Qu'eſt-ce que ſon éternité ? C'eſt une ſurabondance de durée au-delà de tous les temps imaginables. Qu'eſt-ce que ſon immenſité, une ſurabondance de préſence au-delà de tous les mondes poſſibles. De même, qu'eſt-ce que la miſéricorde de Dieu ? C'eſt une ſurabondance de bonté, qui fait qu'après un million de pechez commis, ſi vous en faites encore d'autres, il y a une bonté

pour vous les pardonner, & une grace pour vous diſpoſer à ce pardon, ſi vous voulez vous en ſervir comme il faut. *Le Pere Texier, ſermon de l'abandon du pecheur.*

Préſomption de la miſéricorde de Dieu.

C'eſt une belle remarque de ſaint Auguſtin, qui dit, qu'il y a deux choſes qui perdent l'homme, l'une pour le temps, & l'autre pour l'éternité. La deffiance de la bonté de Dieu & de ſa providence le ruïnent pour le temps; Qu'eſt-ce que Dieu ne dit pas dans l'Ecriture pour perſuader à l'homme de ſe confier en ſa providence pour ſes affaires temporelles, & d'établir ſur ſa conduite le fondement de ſa famille; cependant l'homme eſt toûjours plein de deffiance ſur ce ſujet; mais pour ſon ſalut éternel, & la remiſſion de ſes pechez, il a une confiance exceſſive en la bonté de Dieu, & cette fauſſe confiance le perd, parce qu'elle eſt accompagnée de préſomption. *Le même, ſermon du délai de la Pénitence.*

Fauſſe confiance des pecheurs ſur la miſéricorde infinie de Dieu.

Vous m'objecterez peut-être que la miſéricorde de Dieu eſt infinie; mais ignorez-vous que la miſéricorde de Dieu peut être enviſagée ſous deux differens regards, en elle-même, & en ſes effets: en elle-même, elle eſt infinie; car c'eſt Dieu même; en ſes effets, elle peut être bornée; car l'Ecriture ne nous dit-elle pas en termes formels, que Dieu, tout miſéricordieux qu'il eſt, ne laiſſe pas de mettre un certain terme aux graces qu'il nous veut donner; & qui peut nous aſſûrer que ce n'eſt pas la derniere grace, que ſa miſéricorde vous offre aujourd'hui? Pourquoi donc refuſer une occaſion ſi ſainte & ſi favorable: pourquoi être ennemi de ſon ſalut juſqu'à ce point, que de réſiſter, & vous oppoſer à Dieu, qui vous recherche, & qui vous preſſe de vous ſauver? *Le Pere Maſſon, cinquiéme ſermon de l'Avent.*

Il faut être doux & indulgent à l'égard des pecheurs à l'exemple du Sauveur du monde.

Un pieux & ſaint Abbé parlant à un Confeſſeur, lui adreſſe ces paroles: *Exprime in te, Chriſti affectum.* Faites paroître en vôtre perſonne la paſſion dominante qu'avoit JESUS-CHRIST étant ſur la terre, puiſque vous rempliſſez ſa place: *Miniſter es ejus: qui dives eſt in miſéricordiâ.* Vous êtes le Miniſtre de celui qui eſt riche en miſéricorde; vous tenez ſa place; vous faites ſon office: *Noli in alieno præcurus inveniri.* Ne faites pas le cruel ni l'avare dans une choſe qui n'eſt pas à vous; cette miſéricorde que vous pouvez faire, n'eſt pas de vous, elle eſt de JESUS-CHRIST. Il veut bien la faire, pourquoi voulez-vous lui lier les mains? pourquoi voulez-vous l'empêcher d'être miſéricordieux? *Le même.*

Il faut prendre garde d'abuſer de la miſéricorde de Dieu.

Vide ne molleſcas auditâ Dei bonitate, dit ſaint Chryſoſtome. Prenez garde de ne vous relâcher point de vôtre devoir de Chrétien, en entendant parler de la miſéricorde extraordinaire de Dieu. Dieu a peine de vous perdre, je vous l'avoüe; cependant ſi vous vivez en payen, & en hommes charnels, ſi vous ne ſuivez point d'autres régles en vôtre conduite que les maximes corrompuës du monde, il faut qu'il le faſſe, & même il le doit: car il ne peut être ni negligent, ni injuſte. Tout miſéricordieux qu'il eſt, il punira vos déſordres.. Qui que vous ſoyez, prenez donc garde encore une fois: *Ne molleſcas auditâ Dei bonitate.* Ne ſoyez pas lâche au ſervice de Dieu: ne vous formez pas une fauſſe idée de ſa miſericorde; il n'y a rien que cette divine perfection ne faſſe à préſent pour vous, parce que c'eſt ſon regne: mais lorſque la juſtice viendra à prendre ſa place, il n'y a rien que cette derniere perfection ne faſſe contre vous. *Le même.*

La

La reconnoiſſance eſt ce qui de tout temps a le plus vivement touché les ames bienfaites. Voyez quels ſentimens elle excite dans le cœur de ſaint Auguſtin. Tous les jours ce grand Saint panché ſur le bord de l'abîme d'où Dieu l'avoit retiré, en contemple la profondeur. Tous les jours il entre dans une nouvelle admiration des miſéricordes que Dieu a exercées envers lui. Dans le temps même, ô mon Dieu, s'écrie-t-il, dans le temps même que j'étois le plus éloigné de vous, que je vous fuyois, que je mépriſois vos avertiſſemens, & vos graces, vous me recherchiez, vous me pourſuiviez, & vous n'avez point ceſſé que vous n'ayez vaincu ma réſiſtance, & que vous ne m'ayez ramené à vous. Où trouverai-je dequoy vous témoigner ma reconnoiſſance, puiſque le déſir même que j'en ai eſt encore une nouvelle grace que vous me faites? Et nous, à qui Dieu propoſe de tels exemples, pourquoy n'aurions-nous pas les mêmes ſentimens, puiſque nous avons éprouvé de ſa part les mêmes bontez? Que nôtre eſprit ſoit donc déſormais tout occupé des bontez immenſes de nôtre Dieu; ne les oublions jamais; rappellons-les le plus ſouvent qu'il nous ſera poſſible; rien n'eſt plus doux ni plus utile que d'y penſer. Que nos entrailles en ſoient émûës; que nôtre cœur en ſoit pénétré, que nos os, tout inſenſibles qu'ils ſont, s'en reſſentent pourtant, & s'écrient, comme ceux du Prophete, Seigneur, qui eſt ſemblable à vous? *Omnia oſſa mea dicent; Domine quis ſimilis tibi? Monſieur Tiberges, dernier jour de ſa Retraite, premiere meditation.*

La reconnoiſſance des miſéricordes dont Dieu a uſé à nôtre égard.

Pſalm. 34.

Ce Dieu homme qui eſt venu pour ſauver les hommes, & les racheter, n'a point verſé un ſang qui demande vengeance, comme celui d'Abel; mais qui ne ceſſe de demander miſéricorde, & qui la demandera toûjours pour les pecheurs. Ainſi c'eſt en borner le mérite de croire qu'il ne la demande que ſept fois, ou ſeptante-fois, puiſqu'il la demande ſeptante fois ſept fois; c'eſt-à-dire, toûjours, & pour toutes ſortes de crimes; non-ſeulement pour des pechez communs; mais pour les plus énormes; tels que ſont les adulteres, les parricides, & tous les autres, qui ſont encore plus griefs & plus abominables; parce que dans la vertu du ſang qu'il répand par une miſéricorde infinie, il n'y a point de bornes ni de meſure, & qu'elle eſt plus forte que tous les pechez imaginables, qui ſont la miſere la plus déplorable. Il ne faut donc pas ſe perſuader que la miſéricorde infinie de Dieu, s'uniſſant à la miſere de l'homme, afin de former un Dieu miſéricordieux, ſe réduiſe à une miſéricorde qui ne pardonne que pour un temps; & qui ne guériſſe que certaines miſéres. *Monſieur Sarrazin, Diſcours ſur* JESUS-CHRIST *Redempteur.*

La miſéricorde d'un Dieu homme eſt plus grande que tous les pechez des hommes.

Le Prophete s'étonne que Dieu non-ſeulement veüille bien penſer à l'homme; mais encore qu'il veüille bien s'abaiſſer juſqu'a le rechercher: mais il y a bien plus dequoy s'étonner, quand on conſidere la maniere dont il le recherche: car il le recherche le prémier, quoy qu'il ſoit l'offenſé. L'Evangile qui porte ſi loin l'amour des ennemis, ne le porte pas juſques-là. Il n'y a qu'un Dieu infiniment miſéricordieux, qui le puiſſe faire. Dieu fait les prémiers pas pour rechercher le pecheur; hélas! s'il ne le faiſoit, le malheur du pecheur ſeroit ſans reſſource: Car il peut bien de lui-même s'éloigner de Dieu; mais il ne peut pas de lui-même faire les moindres démarches pour aller à Dieu. Il faut que Dieu faſſe toutes les demarches & toutes les avances, le pecheur ne peut venir à lui s'il ne l'invite, s'il ne l'attire. Il faut que celui

La miſéricorde de Dieu paroit à rechercher le premier les pecheurs.

même qu'il a obligé par ſon péché d'être ſon ennemi, lui donne dequoi l'appaiſer, il faut que Dieu preſſe le pécheur de demander le pardon pour qu'il ſoit en état de le recevoir. Qui entendit jamais qu'un juge priât un coupable de recevoir ſa grace ? C'eſt ce que fait Dieu, quand il vous invite à la pénitence. Qui entendit jamais qu'un coupable refusât ſa grace ? C'eſt ce que vous voulez faire, quand vous refuſez de faire pénitence. *Le Pere Nepveu, tome 3. de ſes Réflexions Chrétiennes, pour le treiziéme jour de Juillet.*

L'empreſſement avec lequel Dieu recherche le pécheur marque encore ſa miſéricorde.

Dieu recherche le pécheur avec empreſſement, n'ayant point beſoin de lui. Quand nous ſerions tous dans le néant ou dans l'enfer, Dieu n'en ſeroit ni moins grand, ni moins heureux. Cependant à voir l'empreſſement avec lequel Dieu recherche le pécheur, vous diriez que ſon bonheur dépendroit de l'amitié de l'homme. Tous les empreſſemens d'un amant paſſionné, toutes les inquiétudes de la mere la plus tendre, n'approchent point de l'empreſſement que le Sauveur témoigne dans la recherche qu'il fait d'une ame fidele, ni des inquiétudes qu'il fait paroître ſur ſon égarement & ſur ſa perte. La parabole du bon Paſteur, & l'empreſſement avec lequel il recherche la brebis égarée. L'ardeur & l'inquiétude avec laquelle cette femme de l'Evangile cherche la dragme qu'elle a perdüe ; les tranſports de joye de l'un ſur le retour de la brebis égarée ; de l'autre ſur le recouvrement de ſa dragme, ſont des figures, mais de foibles figures de l'empreſſement du Sauveur à rechercher une ame infidele, & de ſa joye quand il l'a recouvrée ; mais ne ſont-ce pas des reproches ſanglans à vôtre indifférence ſur l'empreſſement de cette recherche, & peut-être à la réſiſtance que vous y avez apportée ? *Le même.*

Ce qui fait voir davantage ſa miſéricorde & ſa patience envers les pécheurs, eſt qu'il ſemble diſſimuler avec les pécheurs. *Luc. 23.*

Ce qui fait davantage admirer la patience de Dieu eſt qu'il diſſimule avec nous : *Vous avez pitié de tous* (dit le Sage) *parce que vous pouvez tout, & vous diſſimulez les péchez des hommes, pour leur donner le temps de faire pénitence.* Ce qui nous doit plus ſurprendre, c'eſt que Dieu ſçait tout, & peut tout, & qu'il diſſimule. Les hommes diſſimulent par ignorance, parce qu'ils ne connoiſſent pas la grandeur du mal ; ou par foibleſſe, parce qu'ils ne peuvent ni le punir, ni l'arrêter : tout cela eſt aiſé à Dieu, & cependant il diſſimule, & non-ſeulement il diſſimule le péché ; mais quelquefois il l'excuſe. Y eût-il jamais un crime moins excuſable que le déicide des Juifs ? Cependant le Sauveur trouve moyen de l'excuſer : *Pardonnez-leur*, dit-il, *mon Pere, parce qu'ils ne ſçavent ce qu'ils font. Le même.*

Il ne faut point craindre d'avoir recours à la miſéricorde de Dieu, quelque pécheur qu'on ſoit.

Ne craignez point, quelque grand pécheur que vous ſoyez, de vous préſenter devant Dieu, pour lui demander pardon, pourvû que ce ſoit avec un repentir bien ſincere. C'eſt honorer le Seigneur, que d'eſtimer ſa bonté infiniment plus grande que nôtre malice ne le peut être. Mais ne ſeroit-ce pas lui faire une grande injure, que de ſe figurer un cœur irréconciliable dans un Pere dont la nature eſt la bonté même ? Confions-nous donc en lui, diſoit ſainte Thereſe ; nôtre douleur lui fera oublier nôtre ingratitude ; & les graces mêmes dont nous avons abuſé, nous pourront faire conſidérer de lui comme des domeſtiques qui ont eu l'honneur de le ſervir. Si la ſource de ſes miſéricordes eſt inépuiſable, & s'il ne ſe laſſe point de donner, ne ſerions nous pas bien malheureux de nous laſſer de recevoir, & d'implorer ſon ſecours dans nos miſéres. Craignez le péché avant que de le commettre, comme ſi Dieu de-

voit ne vous le point pardonner ; mais après l'avoir commis, allez à Dieu avec autant de confiance, que ſi vous étiez sûr d'en obtenir le pardon : Ayez-en bien de la confuſion & du regret ; mais gardez-vous du découragement & de la puſillanimité ; pour ceſſer d'être miſérable, il faut ſentir ſa miſere ; mais il ne faut pas l'augmenter. *Le Pere Dozennes, dans la Morale de* JESUS-CHRIST.

Dieu ſemble mettre ſa juſtice en nôtre diſpoſition.

Vous avez, ô mon Dieu, une infinité de perfections, toutes également adorables, également aimables. Vôtre juſtice eſt la ſeule qui nous faſſe trembler en vôtre préſence ; c'eſt elle qui doit punir nos offenſes, & décider de nôtre ſort éternel. Mais, mon Dieu, l'oſe-je dire ; cette juſtice, vous la mettez en quelque maniére à nôtre diſpoſition : vous nous permettez de regler ſes ſentences & ſes coups : vous l'armez, vous la déſarmez, ſelon l'uſage que nôtre liberté fait de vos graces. . Vous êtes juſte, puiſque vous êtes infiniment parfait, pouvez-vous manquer ? N'eſt-ce pas à nous un ſujet de joye que vous ayez à récompenſer la vertu ? mais nous ſommes pécheurs, & vôtre équité nous remplit de terreur. . Ne bleſſerai-je point le reſpect avec lequel je dois m'anéantir devant vous, ſi tout pécheur que je ſuis, je dis encore une fois que vous êtes équitable de telle maniére, que nous pouvons vous forcer à ne l'être, que pour nous rendre parfaitement heureux. Je ſçai que vous ne nous devez rien, & que vous ne pouvez nous rien devoir. Il eſt vrai toutefois que vous ne ſerez pas juſte pour nous perdre, à moins que nous ne vous y contraignions par nos péchez. Vous exercez vôtre tendre miſéricorde parce que vous le voulez : Vous n'exercez vôtre terrible juſtice que parce que nous le voulons ; nous n'avons qu'à ne pas pécher, & vous n'aurez pour nous que de la bonté. Nos crimes ſont & le fund & les inſtrumens de vos vengeances. Je n'ai rien à craindre, j'ai tout à eſperer de vous, ſi après avoir expié mes crimes, je ſuis déſormais fidele à vôtre loy. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

C'eſt le pécheur qui arrête le cours des miſéricordes de Dieu à ſon égard.

Le pécheur perſévere quelquefois dans ſon péché, parce qu'il eſpére une miſéricorde qu'il ſe ſoucie peu de mériter : ſa préſomption eſt toute viſible. Quelquefois il ne ſe convertit pas, parce qu'il ſe croit digne d'une miſéricorde qu'il rebute qu'il éloigne toûjours davantage ; ſon injuſtice eſt toute criante. Il ſe plaint de ce qu'il n'éprouve pas les effets de cette bonté qui le veut ſauver ; mais il vit encore pour les demander, & pour les obtenir s'il les demande comme il faut. Il ne tient donc qu'à lui de les recevoir, & ſa plainte le convaint d'ingratitude. Il trouve mauvais que ſes péchez paſſez arrêtent les faveurs divines : Dieu eſt prêt d'oublier ſes péchez s'il veut s'en repentir. Que le pécheur commence aujourd'hui à bien vivre : il le peut dès-là, il ne puurra plus ni cacher aux autres, ni à lui-même la miſéricorde qui l'a changé. N'eût-il que le déſir, que la penſée de devenir bon, il éprouveroit que Dieu eſt bon à ſon égard ; s'il devient bon en effet, ne fera-t-il pas éclater par ſon changement, la tendreſſe ineffable que Dieu a pour lui : s'il prétendoit être traité avec amitié, tandis qu'il s'obſtine à être ennemi, ſon inſolence ſeroit extrême. *Le même.*

Le pécheur a grand tort

Le pécheur, qui eſt touché d'un ſingulier repentir, & ſe défie toutefois de la miſéricorde de Dieu, raiſonne bien mal. Qui l'a appellé, lorſqu'il s'égaroit

de ſe défier de la miſéricorde de Dieu.

toûjours davantage ? Qui l'a réveillé, lorſqu'il étoit plongé dans un aſſoupiſſement profond ? qui l'a prévenu par des graces, dans le temps qu'il n'avoit pas même la penſée de les demander ? C'eſt ce Dieu même qu'il s'magine qui ne voudra pas le recevoir, quand il ſe jettera entre ſes bras : Qui refuſera de l'écouter, quand il implorera ſon ſecours ; qui n'aura point pitié de lui, quand il lui repreſentera ſa miſere. Dieu ſeroit-il devenu ſon ami pour l'abandonner ? Il l'auroit abandonné lorſqu'il étoit ſon ennemi. Qu'eſt-ce qui auroit pû engager Dieu à l'honorer de ſes faveurs, ſinon le déſir de le gagner tout-à-fait en les lui continuant ? Dieu avoit-il interêt à diſſimuler pour le ménager ? Il n'eût jamais plus de ſujet de ſe mettre peu en peine de lui, que dans le cours de ſes déreglemens. L'auroit-il conduit dans la voye du ſalut pour le perdre ? La contradiction bleſſe également la raiſon & la foi. *Le même.*

Dieu eſt bon & miſéricordieux de ſon côté & juſte du nôtre ſelon la penſée de Tertullien.

A conſidérer Dieu dans le fond de ſa nature, il n'eſt que bonté & que miſéricorde ; *Deus de ſuo bonus*, dit Tertullien. Le fond de cette nature divine eſt une ſouveraine bonté, & une inclination dominante à faire du bien ; il tire les graces & les bienfairs, les benedictions & les récompenſes de ce fond infini de miſéricorde ; mais les châtimens & les ſupplices dont il punit le péché, c'eſt nôtre malice & nôtre ingratitude qui les lui fourniſſent. Il n'eſt juſte, dit le même Tertulien, qu'à cauſe que nous ſommes coupables ; c'eſt nous qui lui mettons les armes à la main pour nous punir ? *Deus de ſuo bonus eſt, de noſtro juſtus.* Mais ce Dieu tout bon & tout miſéricordieux, devient tout ſevere & infléxible, quand il s'agit de punir le mépris que le pécheur fait de ſa miſéricorde. Qu'eſt-ce que ne fait point cette miſéricorde pour convertir le pécheur ! elle va chercher le pécheur juſque dans l'abîme de ſon iniquité ; elle l'en retire ; elle prend plaiſir à guerir les playes de ſon ame, &c. *Eſſais de Sermons pour l'Avent.*

Nous ne pouvons donner de bornes à la juſtice de Dieu non plus qu'à ſa miſéricorde. *Pſalm.* 88.

Nous ne reconnoiſſons en Dieu que des attributs dont l'étenduë eſt infinie : de ſorte que ne pouvant donner de bornes à ſa miſéricorde, nous ne pouvons non plus en donner à ſa juſtice ; comme lorſque deux poids égaux demeurent ſuſpendus dans l'équilibre, on ne ſçauroit toucher à l'un que l'autre ne s'en reſſente ; on en peut dire de même de la miſéricorde & de la juſtice du Seigneur : qui choque l'une offenſe l'autre. Ainſi quand le Prophete a dit, qu'il chanteroit à jamais les miſéricordes du Seigneur : *Miſericordias Domini in æternum cantabo*, il faut l'appliquer à deux temps bien différens : Car, dit ſaint Grégoire, tant que nous ſommes ſur la terre, nous pouvons appaiſer la colere de Dieu, que nous ne voyons point ; mais quand nous ſerons devant ſon tribunal en ſa préſence, nous ne pourrons plus fléchir ſa juſtice. De là cette défiance de toutes les œuvres de la vie, & cette crainte ſalutaire dont Job étoit pénétré, lors que confus de ſes foibleſſes, il s'écrioit : Ah ! Seigneur, je tremble ſur toutes mes actions, parce que je ſçai qu'après la mort il n'y a point de miſéricorde à eſperer pour le pécheur : *Verebar omnia opera mea ſciens quod non parceres delinquenti.* Delà cette impoſſibilité que le Prophete trouvoit de pouvoir ſoûtenir la ſeule préſence d'un Dieu en colere. Delà ce deſeſpoir des reprouvez, qui ne pouvant plus trouver d'eſperance en la miſéricorde, ſouhaitent rentrer dans le

Job. 9.

néant, & s'adreſſent aux montagnes pour venir les écraſer, comme l'unique remede à leurs maux, & le ſeul ſoulagement de leurs peines. *Le Pere Maſſillon, ſermon ſur le jugement dernier.*

Dieu eſt bon, dites-vous, & parce qu'il eſt bon vous vous faites une gloire de porter vôtre malice juſques à ſon comble : Vous l'outragez juſques dans ſa miſéricorde : vous l'inſultez juſques dans ſa patience & ſa bonté. Ah, ſouvenez-vous que s'il eſt bon, il n'eſt pas moins juſte ; & que parce qu'il eſt juſte, il punira vos crimes dans toute la rigueur ; il ſera pour vous ſans miſéricorde, parce que vous aurez été ſans égard pour lui ! Ah ! mes freres, Dieu ſeroit borné, s'il ne ſe réſervoit au moins un temps pour ſe venger des offenſes qu'on lui fait. *Le même.*

Dieu n'eſt pas moins juſte qu'il eſt bon.

Le ſaint homme Job parlant du dernier malheur de l'impie, ſe ſert d'un mot qui ſemble tenir de l'imprécation, bien qu'en effet ce ne ſoit qu'une prédiction de ce qui doit arriver un jour au pécheur, qui mépriſe la miſéricorde de Dieu. Que la miſéricorde, dit-il, le mette en oubli : *Obliviſcatur ejus miſericordia* : Voulant ſignifier que c'étoit là le plus grand deſaſtre où l'on puiſſe jamais tomber. Mais un autre Prophete, animé du même zele de juſtice, veut tout au contraire qu'il ſe ſouvienne de ſa miſéricorde, lorſqu'il exercera ſes vengeances contre les pécheurs : car c'eſt ainſi que quelques uns expliquent ces paroles : *Cum iratus fueris miſericordiæ recordaberis.* Voila deux ſentimens en apparence bien oppoſez ſur un même ſujet ; mais il n'eſt pas difficile de les accorder ; car en effet, l'un & l'autre a exprimé admirablement en ſa maniére, l'excès de la colere & de la juſtice divine. Le prémier, en voulant que la miſéricorde oublie le pécheur, comme s'il étoit anéanti. Le ſecond, en voulant que Dieu ſe ſouvienne de cette même miſéricorde, lorſqu'il prendroit la réſolution de le punir. Le prémier, dans l'oubli, repréſente le pécheur abandonné, & remis ſans aucune réſerve, au pouvoir de la pure & rigoureuſe juſtice. Le ſecond, dans le ſouvenir, nous fait voir la cauſe de cette ſévérité & de cette rigueur impitoyable. L'un ne veut pas que la miſéricorde ſonge ſeulement au pécheur, de peur qu'elle n'en ait compaſſion. L'autre veut qu'il rappelle en ſon ſouvenir toutes les bontez qu'il a eües pour cet ingrat, afin d'allumer plus fortement ſa colere contre lui. *Sermon manuſcrit.*

Comme la juſtice ſuccede à la miſéricorde envers les pécheurs. *Job.* 24.

Habacuc.

Combien de fois Dieu s'eſt-il plaint à Moïſe qu'il le preſſoit trop, qu'il lui faiſoit violence, en l'empêchant de ſe mettre en colere contre un peuple qui ne faiſoit que l'offenſer en toutes rencontres : *Dimitte me ut iraſcatur furor meus*, &c. Laiſſe-moy faire Moïſe, n'empêche pas ma fureur d'éclater contre ces rébelles, qui ne méritoient pas d'avoir un ſi ſage conducteur. C'étoit là ſe déclarer bien hautement ; mais néanmoins il étoit bien-aiſe que Moïſe ne ſe relâchât point de ſes priéres ; & il le montra bien, puiſqu'il ſe laiſſoit ſi facilement vaincre à ſes importunitez. *Le même.*

Dieu ſe plaît à être forcé à faire miſéricorde. *Exod.* 32.

Ecoutez, mes Freres, vous dont le ſalut me doit être plus cher que ma vie ; écoutez aujourd'hui la voix de Dieu, & n'endurciſſez pas vos cœurs. Ce Dieu que vous avez méconnu, a encore des graces de réſerve. Comme ſon bras n'eſt pas racourci ; il eſt encore prêt à ſe laiſſer flêchir, par vôtre pénitence, & par vos larmes. La longue patience avec laquelle il vous a ſupportez juſqu'à preſent, vous en doit être une preuve conſolante, & comme un gage aſſûré. Tout

Exhortation à avoir recours à la miſéricorde de Dieu.

juge qu'il eſt, malgré vos égaremens, il a encore pour vous toutes les tendreſſes d'un pere, & du pere le plus charitable. C'eſt dans des pecheurs, & des libertins comme vous, qu'il ſe plaît à faire éclater les richeſſes de ſa miſéricorde : Quelque ſcandaleuſe qu'ait été vôtre vie, vous pouvez être, & qui ſçait ſi les plus impies d'entre vous, ne ſont point ceux qu'il a choiſis pour cela. Vous pouvez devenir des vaſes d'élection. Rapprochez-vous de lui ; & par une humble confeſſion de l'affreux aveuglement où vous a conduit le peché, mettez-vous en état, quoy que pecheurs, de trouver grace devant lui ; vôtre converſion fera ſa gloire, & l'édification de ſon Egliſe. C'eſt de vôtre part, mon Dieu, que je parle, & je ne crains pas de pouſſer trop loin les idées que je leur donne de vôtre clemence, puiſqu'elle ſurpaſſe encore infiniment toute la charité que j'ay pour eux. *Le Pere Bourdaloüe, dans ſes véritables ſermons, ſecond Avent, ſermon du jugement dernier.*

Fauſſe idée que pluſieurs ſe forment de la miſéricorde de Dieu.

Nous pouvons avancer que ce qui maintient, & raſsûre quantité de Chrêtiens dans leurs péchez, c'eſt qu'ils ont une fauſſe idée de la miſéricorde de Dieu ; on la conçoit comme une certaine bonté foible, indigne de la grandeur de Dieu, honteuſe à ſa ſainteté, injurieuſe à ſa juſtice : d'où il s'enſuit que de demeurer dans ſon peché, parce que Dieu eſt miſéricordieux, c'eſt autant qu'il eſt en nous le faire complice de nôtre iniquité. Or peut-on faire une plus grande injure à cette bonté divine, après une telle offenſe contre ſa miſéricorde ; quel refuge pourra donc être le nôtre ? & voila ce qui doit nous faire trembler, qu'en ce temps, auquel un Dieu irrité punira tout ; la miſéricorde aura les mêmes interêts à venger que ceux de la juſtice. Rien ne pourra deſarmer ce Dieu en courroux, qui punira par les ſuplices les plus rigoureux, les pechez ſecrets, & les pechez publics. *L'Abbé Monmorel, diſcours ſur le premier Dimanche de l'Avent.*

On s'éloigne également de Dieu par la préſomption, & par la défiance de la miſéricorde de Dieu.

Comme l'iniquité eſt communément accompagnée du menſonge, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ſe contrediſe ſouvent elle-même, & que les pecheurs employent tous les jours des raiſons directement oppoſées pour ſe diſpenſer de la pénitence .. Les uns prétendent que Dieu leur pardonnera tout, & les autres ſe perſuadent au contraire que Dieu ne leur pardonnera rien. Les prémiers pechent par préſomption, & les ſeconds par puſillanimité : mais les uns & les autres s'éloignent également des voyes de Dieu : Car les préſomptueux abuſent de la fauſſe confiance qu'ils ont dans la miſéricorde de Dieu, pour l'offenſer impunément ; & les puſillanimes, deſeſperant de la bonté divine, tirent de là un prétexte pour demeurer dans leurs mauvaiſes habitudes, & pour s'abandonner à leurs paſſions. *Le Pere Grouſt, dans ſon Avent, ſermon ſur l'Eſpérance Chrétienne.*

Dieu a eu pitié de nous, lorſque nous étions indignes qu'il nous fît miſericorde.

Pour reconnoître la grandeur de la miſéricorde de Dieu, il faut remonter en eſprit juſqu'au temps où nous étions tous condamnez, & où nous méritions de n'avoir point de Liberateur. Il a été promis ce Liberateur dès le commencement du monde, & le deſſein de l'envoyer eſt avant tous les ſiécles : mais ce n'eſt pas à nos mérites qu'une telle miſericorde doit être attribuée. Si Dieu n'eût conſulté que ſa ſainteté & ſa juſtice, il nous eût laiſſé dans nos iniquitez, & il les eût punies ſans nous convertir, & par conſequent par des châtimens éternels. Les Anges précipitez dans l'enfer, nous apprennent par leurs miſéres

quelle eût été la nôtre. Ils nous inſtruiſent par leur impénitence de ce que notre déſobéiſſance eût mérité ; & ce qu'ils ſouffrent inutilement depuis tant de ſiécles, nous montre combien nos cris & nos larmes dans les gouffres où ils ſont plongez, auroient été juſqu'icy ſtériles & ſans fruit. Comme nous devenons Chrétiens dans les prémiers momens qui ſuivent nôtre naiſſance, & qu'on nous parle des promeſſes de l'Evangile dès que nous ſommes capables d'entendre, il nous arrive tres-rarement de penſer que nous ayons pû être ſans Médiateur, & ſans eſpérance de ſalut. *Pris d'un livre intitulé, Traité de la Priere.*

Il eſt ſurprenant que Dieu ſoit auſſi miſéricordieux qu'il l'eſt envers les pecheurs.

Si le pecheur a une juſte idée de l'énormité de ſes crimes, il doit être extrêmement étonné que Dieu ſoit prêt à lui pardonner : & nous ne devrions pas être ſurpris qu'il deſeſperât de ſa grace, ſi Dieu lui-même ne lui avoit commandé ſous peine de damnation, de ſe confier en ſa miſéricorde. Ses pechez ſont ſi offençans, il eſt ſi éloigné par ſon néant de la grandeur de ſon juge : il eſt ſi mépriſable, ſi indigne de pitié, que le Maître qu'il a outragé, lui feroit juſtice en l'abandonnant comme un chétif ſujet, qu'il ne lui importe pas ou de perdre ou de ſauver. Mais la foy nous oblige de croire que tant qu'il vivra, il peut demander, eſpérer, obtenir la rémiſſion de ſes offenſes. Cette indulgence du Seigneur enviſagée dans toute ſon étenduë, dans toutes ſes circonſtances, nous paroîtra un des myſteres des plus incompréhenſibles de nôtre Réligion. Dieu ne s'eſt pas contenté de promettre le pardon au pecheur qui ſe diſpoſeroit à le recevoir ; pour le lui accorder, il n'exige de lui que ce qu'il y a de plus à ſa diſpoſition. C'eſt ſa volonté qu'il s'engage d'animer & de ſoûtenir par ſa grace. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale, tome 2.*

Combien le pecheur doit être touché de la miſéricorde dont Dieu uſe à ſon égard.

Si le pecheur faiſoit un peu d'attention aux démarches de la miſéricorde divine à ſon égard, en quelle étrange diſpoſition faudroit-il qu'il fût, pour s'y rendre inſenſible ? Dieu ne lui refuſe pas cette grace néceſſaire pour rentrer en lui-même, & ſe repentir de ſes pechez ; C'eſt déja là une marque de bonté, à quoy naturellement il ne devroit pas s'attendre. Quel ennemi, conſidérable d'ailleurs par lui-même, voudroit faire les prémieres avances, pour engager la perſonne qui l'a offenſé à détourner ſa juſte vengeance ? Dieu porte bien plus loin ſa clemence ; il la met en quelque maniere à la diſpoſition du pécheur. Que demande-t-il de lui pour lui pardonner ? Une douleur, qui déteſte ſes offenſes. Le pecheur doit-il trouver de la peine à concevoir cette douleur ? N'y eſt-il pas comme forcé par ſes interêts les plus eſſentiels ? Il ne veut pas périr : il n'eſt point aſſez deſeſperé pour renoncer de ſang froid au ciel, pour ſe précipiter volontairement dans les enfers. Son peché n'eſt-il pas en effet déteſtable par l'ingratitude, par la perfidie, par la malice qui le lui ont fait commettre ? La miſéricorde de Dieu offenſée ne borne pas encore là ſa tendreſſe ; elle veut bien qu'il dépende en quelque maniere du pecheur de régler ſes faveurs. Elle devient plus libérale, plus tendre, ſelon que le pecheur ſentira une douleur plus vive & plus amere : elle pardonnera d'autant plus volontiers, que le criminel ſe pardonnera moins à lui-même. Or s'il ſe repent ſincérement, pourquoy dans la penſée de cette miſéricorde, ne le feroit-il pas avec tous les ſentimens d'un cœur véritablement percé de componction ! Peut-il avoir quelque choſe à ménager dès qu'il eſt determiné à haïr ſon crime ? Par

quel motif pourroit-il adoucir l'horreur qu'il en a conçûë ? La miſéricorde de Dieu meſure ſes conſolations, ſes careſſes, ſes graces, par l'étendue & par la vivacité de ſa douleur. N'eſt-il donc pas bien malheureux, s'il la force de retenir ſa bonté, & le déſir qu'elle témoigne de le combler de ſes graces ? *Le même.*

Dieu eſt miſéricordieux, mais il ne peut s'empêcher de haïr le peché, ou le laiſſer impuni.

Il ſeroit difficile de rien imaginer de plus que ce que Dieu fait pour témoigner ſa miſéricorde au pecheur, à moins d'exiger de lui une injuſte impunité ; ce qui ſeroit un blaſpheme horrible. Prétendre que Dieu diſſimulât les offenſes du pecheur, & quelques fois il ne les chatiât pas par quelque coup éclatant, ce ſeroit pretendre qu'il authoriſât le déreglement, & les attentats les plus noirs. La ſeule penſée qu'un juge infiniment ſaint, & infiniment ſage pût ſe permettre une clemence ſi ſcandaleuſe, ſi contraire au bon ordre, fait horreur ; Dieu ne peut ſe diſpenſer de haïr le crime, & de punir le criminel. Mais qu'on nous diſe comment il pourroit marquer un déſir plus ſincere, & d'empêcher le crime, & d'épargner le criminel ? Avant le péché il nous éclaire, il nous menace pour nous en donner de l'horreur : il nous anime ; il nous fortifie pour nous rendre vainqueurs de la paſſion ; il arme contre nôtre penchant, la grace, la foi, la raiſon, la conſcience. Le péché eſt-il commis, il nous met ſans ceſſe ſa laideur devant les yeux : il en fait nôtre perſécuteur éternel ; il nous effraye par la crainte du terrible châtiment à quoi ce péché nous expoſe ; il s'efforce de nous toucher en mille manieres, pour nous obliger à en demander pardon ; il attend avec une patience incroyable que nous rentrions en nous-mêmes, pour en faire pénitence : tout irrité qu'il eſt, il vient au devant de nous, il nous tend les bras pour nous recevoir dans le ſein de ſa miſéricorde. *Le même.*

La vûë & la conſideration de la miſéricorde de Dieu, nous devroit empêcher de l'offenſer.

Nous aurions infiniment plus d'horreur de nos infidelitez, ſi nous faiſions quelque attention à la miſéricorde que Dieu nous témoigne. Nous offenſons Dieu, nous violons ſa loi, nous irritons ſa juſtice. Quel interêt pourroit l'engager à nous pardonner ? Que lui importe que nous ſoyons dans ſes bonnes graces ? Que nous ſoyons, ou recompenſez ou punis ? Tout grand, tout indépendant qu'il eſt, il nous invite avec bonté, avec tendreſſe à lui être fideles. Sollicitations, inſtances, menaces, careſſes, promeſſes, il n'oublie rien pour nous attacher à ſon ſervice. Quelle crainte ne devrions-nous pas avoir de lui déplaire, puiſqu'il veut bien compter pour quelque choſe les efforts que nous faiſons pour lui plaire, & qu'il reçoit ſi volontiers nos hommages ? Nous n'aurions, pour eſtimer la grace qu'il nous fait, qu'à penſer à ce que nous deviendrions s'il ne ſe mettoit pas en peine de nous : s'il nous traitoit comme des créatures qui lui ſont inutiles. Il n'auroit qu'à ſe paſſer de nous pour nous perdre ; s'il ne s'abaiſſoit juſqu'à prendre part à nos avantages, il nous livreroit à nôtre néant & à nôtre malice, & ce ſeroit fait de nous. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale, tome 3.*

Dieu par une miſéricorde inconcevable n'oublie rien pour nous attirer

Ce Dieu de miſéricorde n'oublie rien pour nous ſauver, & pour nous obliger à rentrer en nôtre devoir. S'il nous frappe, c'eſt pour nous guérir ; s'il nous épouvante, c'eſt pour nous pardonner ; s'il fait éclater ſa colere, c'eſt pour ſe reconcilier avec nous, & nous donner le baiſer de paix. Combien de délais dans l'eſpérance de nous changer ? Quel empreſſement à nous tendre

ſes

ſes bonnes graces, ſi nous nous repentons de nôtre offenſe ? Quelles careſſes ſi nous retournons à lui de bonne foi ? Il ne faut pas entreprendre de developper tous les traits de ſa bonté : nous les voyons, nous les ſentons, nous en ſommes pénétrez. Quelle apparence qu'un Dieu ſi grand, ſi indépendant en usât ainſi, s'il étoit indifférent ſur nôtre perte, s'il ne nous aimoit pas avec tendreſſe. Un homme comme nous, un égal, un maître itoit-il jamais juſques-là pour ménager un ennemi ? Lorſque Dieu nous condamnera, qu'aurons-nous à repliquer? *Le même.* à lui, & nous gagner.

Dieu ſe fait nommer le Pere des miſéricordes, & il ne prend point le nom de pere des vengeances. C'eſt qu'un pere dans ſa colere même marque plus de pitié que d'indignation : c'eſt qu'un pere trouve dans ſon propre cœur le principe & les motifs de ſa bonté, & qu'il ne trouve que dans les fautes d'un enfant, les raiſons de punir & de ſe vanger. Si Dieu a compaſſion de nous, rien ne peut l'y engager que ſa propre miſéricorde : il nous fait du bien, parce qu'il veut nous en faire ; & nous ne meritons qu'il nous en faſſe, qu'autant qu'il nous en rend dignes par ſa grace. Sa miſéricorde va bien au-delà de celle que nous pouvons imaginer dans un pere plein de bonté & de tendreſſe pour des enfans. Non-ſeulement il eſt porté par lui-même à la compaſſion qu'il nous témoigne : non-ſeulement il eſt touché de nos miſéres, parce que de ſon plein gré il s'y rend ſenſible : non-ſeulement il n'auroit pour nous que de l'indignation & des châtimens, s'il ne conſideroit que nôtre indignité & nos offenſes; mais, ô bonté ineffable, & qui paſſe toute la bonté des peres les plus tendres! il prend occaſion de nos miſéres & de nos pechez pour exercer envers nous ſa miſéricorde ; il s'abaiſſe juſqu'à ſoulager nos beſoins, parce que nous ſommes miſérables : il hait nôtre peché, & il éloigne nôtre châtiment. Indépendant, tout-puiſſant, juſte, il voudroit conduire ſes ennemis à une ſouveraine felicité. Sa bonté a en horreur le peché ; ſa bonté ne laiſſe pas d'agir, de s'empreſſer de répandre ſes bienfaits pour convertir, & pour ſauver le pecheur. Nôtre malice n'arrête point ſa miſéricorde ; ſa miſéricorde ne devroit-elle pas arrêter nôtre malice. *Le même.* Dieu eſt appellé Pere des miſéricordes.

Si jamais la miſéricorde divine a fait un miracle de converſion, ç'a été en faveur de Manaſsès ; dès l'âge de douze ans, il étoit monté ſur le trone de la Judée, où il avoit commis tous les pechez dont un Roy eſt capable ; l'impieté, la cruauté, & l'idolâtrie : Le Temple du Seigneur avoit été prophané; Iſaïe maſſacré ; ſes propres enfans immolez par ſes mains ſur les autels des faux Dieux : en un mot, à vingt ans de vie, il avoit commis autant de crimes que les plus grands pecheurs qui étoient alors ſur la terre. Cependant Manaſsès eſt celui que Dieu choiſit pour lui faire grace ; il le tire de l'adverſité pour l'appeller à penitence. Il l'abandonne aux Aſſyriens ; on le charge de fers ; on le jette dans une obſcure priſon : il reconnoît ſes pechez, & il les pleure amérement : il eſt exaucé : Dieu le délivre des mains de ſes ennemis ; il le rétablit ſur le trône de la Judée : il paſſe quarante-cinq ans dans de continuels exercices de pénitence ; quel prodige de miſéricorde ! & après cela, que ne peuvent pas eſpérer les plus grands pecheurs ? Ne vous flatez point neanmoins de cet exemple ; il y eut grace pour Manaſsès, il n'y en eut point pour ſon fils Amon. *Sermon pour le Vendredy de la troiſiéme ſemaine de Carême d'un anonyme.* Prodige de la miſericorde de Dieu envers le Roy Manaſsès.

Perſonne ne doit deſeſperer de la miſéricorde de Dieu.

Le pecheur le plus déteſtable doit eſpérer ſon ſalut, s'il ſe reſout à deteſter ſes déſordres: à qui doit-il donc imputer ſon deſeſpoir ? O mon Dieu, puis-je comprendre cet excès de vôtre miſéricorde ? Vous ne vous éloignerez de moy, que parceque je ne voudrai pas retourner à vous : Vous ne ſerez plus en colere contre moy, dès que j'entrependrai tout de bon de vous appaiſer: Vous oublierez toutes mes offenſes, quand je vous perſuaderai que je ſouhaite véritablement que vous ne vous en ſouveniez plus. Je n'ai qu'à me confier en vous, & vous me promettez miſéricorde ; vous me deffendez de deſeſperer de vôtre bonté, afin que je ne deſeſpere point de mon ſalut : l'unique crime que vous ne voulez pas me remettre, c'eſt le crime que je commettrai en croyant que vous ne voulez pas me remettre tous les autres. Que pourriez-vous faire de plus pour me forcer à me jetter entre vos bras ? Vous ne devieudrez inexorable envers moy, que par le refus que je vous ferai d'eſpérer que vous ne le ſerez pas. *Livre intitulé : Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale, tome 3.*

C'eſt un effet de la miſéricorde de Dieu d'exciter en nous des remords de cõſcience, pour nous obliger de rentrer dans nous mêmes.

On a beau ſe flatter & ſe déguiſer la vérité : elle ſe fait ſouvent entendre, parce que Dieu parle ſouvent au cœur, lorſque les hommes ſe taiſent ; & il a la bonté de nous pourſuivre dans le temps même que nous le fuions. Ainſi je m'éloignois autrefois de vous, ô mon Dieu, par mes crimes, & mon attachement au ſiecle, s'écrie ſaint Auguſtin ; mais plus je m'en éloignois, & plus vous vous préſentiez à moy par une miſéricordieuſe colere : *Aderas miſericorditer ſæviens.* Ainſi vous pourſuit-il encore, ce Dieu de miſéricorde, ſoit par ces réfléxions pieuſes qui vous troublent, ſoit par ces doutes qu'il excite en vous, tantôt ſur cette maniere rapide de groſſir vôtre fortune & de vous enrichir ; tantot ſur la maniere dont vous êtes entrez dans cette charge ſans être capable d'en remplir les devoirs ; tantôt ſur cette vie molle & voluptueuſe que vous menez ; tantôt ſur cette alternative de confeſſions & de rechûtes, qui compoſe la plus grande partie de vos jours : *Tu aderas.* Dieu ſe preſente à vous, & vous pourſuit par cette perte qu'il vous envoye ; par cette maladie dont il vous frappe ; par cette diſgrace qu'il vous ſuſcite : il vous ranime par l'exemple de cette perſonne vertueuſe, tantôt par la mort de ce jeune homme qui eſt enlevé en la fleur de ſon âge, & par cent autres accidens. *Sermon imprimé d'un anonyme pour le Dimanche de la Paſſion.*

La miſéricorde de Dieu nous doit exciter à la pénitence. *ad Rom. 2.*

Saint Paul auroit plus de ſujet de dire aux Chrêtiens de ce ſiecle qu'il ne le diſoit aux Romains : *Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous porte à faire pénitence ?* Que ſa miſéricorde vous comblant de nouveaux bienfaits vous charge en même temps de nouvelles obligations, qu'à moins *de mépriſer ſa longue tolérance, & les richeſſes de ſon infinie charité*, une mortifiante & amere douleur de vos fautes doit répondre à la bonté qu'il a de nous les pardonner ? *l'ignorez-vous : ignoras ?* Quelle raiſon auriez-vous de l'ignorer ? Quel endroit de l'Ecriture, quelle parole des Prophetes, quel oracle de JESUS-CHRIST, quelle figure, & quelle parabole renfermée dans les livres ſaints pourroient vous entretenir dans cette erreur ? L'ancienne & la nouvelle Loi vous avertiſſant qu'à cauſe que le Seigneur vous ſouffre, qu'il vous attend, qu'il vous appelle, qu'il vous pardonne, vous êtes obligez par cette raiſon là même, d'implorer ſa miſéricorde par l'abondance & l'amertume de vos larmes. Comme l'incomparable Judith animée de ſon eſprit, le diſoit autrefois aux habitans de Bethulie. *Pris du Dictionnaire Moral, ſecond diſcours du Jubilé.*

S'il y eût jamais crime qui parut irremiſſible, c'eſt ſans doute le crime des Juifs, qui ont été les meurtriers de Dieu même. Lorſque ſaint Pierre leur eut fait voir l'horreur de cette action, l'Ecriture remarque qu'ils en furent touchez eux-mêmes dans le fond du cœur : *Compuncti ſunt corde.* Et S. Auguſtin ajoûte, que la repréſentation d'un crime ſi énorme étoit tellement capable de les porter dans le deſeſpoir, que ſaint Pierre pour cette raiſon les conſole & les excuſe, leur diſant qu'il ſçavoit qu'ils avoient péché par ignorance : *Scio quia per ignorantiam feciſtis.* Cependant lorſque ces malades étoient tellement deſeſperez, qu'ayant beſoin d'un Dieu pour les guérir, ils avoient tué eux-mêmes, comme des phrenetiques, ce ſouverain Medecin. Qu'arrive-t-il ? il arrive par un prodige de miſéricorde, inimaginable à tous les hommes, que le ſang du Medecin répandu pour le malade, devient le remede du malade. Ce Medecin ſuprême eſt tellement puiſſant, qu'il peut ſe reſſuſciter après ſa mort ; il eſt tellement bon & miſéricordieux, qu'il rend ſa mort même la guériſon de ceux qui l'ont fait mourir. C'eſt pourquoi, comme dit ſaint Auguſtin de ces prémiers Juifs, s'étant convertis à celui qu'ils avoient tué, ils ont obtenu le pardon du crime par lequel ils avoient répandu ſon ſang. *Livre intitulé Inſtructions Chrêtiennes ſur le dix-huitiéme Dimanche après la Pentecôte.*

La miſéricorde du Fils de Dieu s'eſt étendüe juſques à pardonner le crime de ſa mort. *Act. 2. Ibidem.* *Auguſt. in Pſal. 62.*

Que les hommes ſont ingénieux à ſe tromper eux-mêmes, de penſer que c'eſt une erreur de croire que Dieu punit un péché, qui ſe fait en un moment, d'un ſupplice auſſi long que l'éternité ? Ils établiſſent cette fauſſe confiance, pleine de preſomption, ſur la bonté divine, & ſur leur foibleſſe. Ils diſent que Dieu eſt infiniment bon, & le *Pere des miſéricordes.* Que le peché n'eſt que peu de choſe, & que celui qui le commet eſt plein d'ignorance & environné d'infirmité : & qu'ainſi il n'eſt pas poſſible de penſer que vous traitiez avec cette rigueur, Seigneur, une créature que vous avez tant de raiſon d'excuſer. C'eſt de cette ſorte qu'ils ſe défendent contre vous, Seigneur ; mais confondez par la force de vôtre parole toute-puiſſante ces pecheurs préſomptueux. Vous tirerez un jour leur condamnation des mêmes principes qu'ils alleguent, pour ſe flatter dans leurs déſordres. Ils diſent que vous êtes infiniment bon, mais à leur égard vous ſerez infiniment juſte ; ils s'imaginent que le peché n'eſt que peu de choſe, mais il eſt vrai que ſa malice eſt infinie : ils prétendent que le pecheur eſt foible & ignorant, & il eſt certain qu'il eſt obſtiné & endurci. Ainſi l'équité de vôtre juſtice, l'énormité du peché, & l'obſtination du pecheur demandent que vous le puniſſiez d'une maniere qui réponde à cette équité, à cette obſtination, & à cette énormité. *Autheur anonyme.*

Préſomption & fauſſe confiance en la miſéricorde de Dieu.

La confiance en la miſéricorde de Dieu, n'eſt pas toûjours un effet de la charité. La cupidité & l'amour propre y ont ſouvent beaucoup de part : Nous eſpérons quelquefois, parce qu'il nous eſt fâcheux de craindre. C'eſt pourquoy l'Ecriture nous avertit de *ne dire point la miſéricorde de Dieu eſt grande.* Elle veut que nous vivions dans la crainte, pour les péchez mêmes, dont nous croyons avoir obtenu le pardon : & elle déclare *bienheureux ceux qui craignent toûjours . . .* Cette confiance flateuſe & préſomptueuſe ne vient que de ce que l'horreur de nos péchez diminüe. Si nous étions aſſez touchez pour les plenrer toute nôtre vie, comme nous le devrions, nous ne trouverions du plaiſir qu'à nous affliger de les avoir commis. Je ne vois rien qui doive tant nous déſoler que ce qui fait tarir

Sur le même ſujet. *Eccl. 5.* *Prov. 28.*

en nous les larmes de la pénitence. Après tout, ſur quoy nous fondons-nous, quand nous voulons tant eſpérer ſans craindre. Eſt-ce ſur les actions de pieté que nous faiſons ? Hélas ! nous ne ſçavons bien ſouvent par quel eſprit nous ſommes portez ; & qui nous a dit que nos pechez nous ſont pardonnez ; que nôtre douleur a été ſincere ; & un effet de la charité, après avoir démenti tant de fois nos prémieres réſolutions ? Nous devons craindre la juſtice de Dieu à proportion que nous eſpérons en ſa miſéricorde. *Le même.*

Recours & eſperance en la miſéricorde de Dieu.

Pater peccavi in cœlum & coram te. Voila, mon Dieu, tout ce que j'ai à dire : Oüi, j'ai peché, je le confeſſe, & c'eſt dans cet aveu que je cherche mon ſalut. J'avoüe que je ſuis le plus ingrat de tous les hommes : j'ai peché, ne me reprochez plus les déſordres de ma vie ; vos reproches ne ſçauroient ſurpaſſer ceux que mon cœur me fait : *Peccavi.* Oüi, mon Pere, je reconnois que j'ai peché ; vous pouvez me perdre, & je l'ai mérité. Mais ſongez que c'eſt un fils qui reclame vôtre miſéricorde ; que c'eſt l'ouvrage de vos mains, & le prix de vôtre ſang que vous détruiriez. Hélas ! cela ſeul eſt capable de calmer vôtre colere, & quand je penſe à ce que je vous coûte, quelque criminel que je ſois, je ne puis m'empêcher d'eſpérer le pardon. Oüi, mon aimable Sauveur, quand je vous vois ſur cette croix, le nombre & l'énormité de mes pechez augmente ma douleur ; mais ne diminüent pas ma confiance en vôtre miſéricorde : *Propitiaberis peccato meo multùm eſt enim.* Quelque grand que ſoit le nombre de mes iniquitez, vous avez payé au-delà de mes dettes, & j'oſe dire que vôtre miſéricorde ne triomphe jamais davantage qu'en pardonnant aux grands pecheurs. Vôtre juſte colere, Pere Eternel, eſt prête d'éclater ſur cet ingrat, & vous ne ſçauriez me regarder qu'avec des yeux d'indignation ; mais ſouffrez que je vous préſente vôtre cher fils, en qui vous mettez toutes vos complaiſances : *Reſpice in faciem Chriſti tui.* Pourriez-vous n'être pas déſarmé à la vûë de ce divin objet ? Voyez-vous ce viſage meurtri, cette tête couronnée d'épines ; ces pieds & ces mains percées ; tout ce corps adorable déchiré ; tout ce précieux ſang repandu ? Voila le prix de mon ame ; voila le gage de mon ſalut ; voila la victime immolée pour moy que je vous préſente ; voila le ſacrifice de propitiation qu'il vous offre lui-même pour mes fautes, pourriez vous n'être pas ſatisfait ? *Le Pere Croiſet, premier tome de ſa Retraite, pour un jour de chaque Mois.*

Pſalm. 24.

Pſalm. 83.

Il eſt ſurprenant que les pecheurs abuſent de la miſéricorde de Dieu pour l'offenſer.

N'eſt-il pas bien étrange, que parce que *le Seigneur eſt facile à faire le bien*, les pecheurs ſoient ſi prompts à faire le mal ? qu'à cauſe *qu'il eſt tendre à pardonner les fautes*, ils en prennent ſujet de demeurer dans l'endurciſſement ; Que parce *qu'il eſt patient dans ces injures*, ils ſoient ſi inſolens, que de lui en faire tous les jours de nouvelles ? qu'à cauſe *qu'il eſt magnifique dans ſes graces & dans ſes faveurs*, ils ne le reconnoiſſent que par des excès & par des outrages ? Que parce *qu'il eſt bon envers tous les hommes*, ils ſoient ſi méchans envers lui ? Que parce enfin que *les ouvrages de ſa bonté ſurpaſſent ceux de ſa puiſſance*, les œuvres de leur malice ſurmontent en quelque ſorte celles de leur nature. O Dieu ! s'écrie ſaint Jerôme, plein d'étonnement & d'effroy, peut-on imaginer une arrogance plus effroyable, & une ingratitude plus grande, & plus formelle. *Livre intitulé, Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Euſebe.*

Ingratitude étrange des

C'eſt avec bien de la juſtice que l'Ecriture appelle les pecheurs, des inſenſez, des perſonnes d'épourvües d'intelligence, de ne pas ceſſer un moment d'of-

ſenſer, & d'outrager, comme ils font, celui qui ne ceſſe pas un ſeul inſtant, de leur donner des marques ſenſibles de ſa tendreſſe & de ſa clemence. Peuvent-ils bien penſer que ce Dieu d'amour les a eu toute l'éternité dans ſes idées; qu'en les créant, il les a marquez du caractere auguſte de ſa divinité; qu'il les a faits pour partager avec eux ſa felicité & ſa gloire, qu'ayant ſouvent merité d'éprouver les plus ſéveres châtimens de ſa juſtice, il a uſé envers eux de ſa plus grande miſéricorde. Que ſa puiſſance n'a tiré de l'abîme du néant tant de diverſes créatures, que pour leur ſervice: qu'enfin tous les biens dont ils joüiſſent, ne ſont que des benedictions dont ſa douceur les prévient, & des dons qu'il ſemble que ſa bonté ſe plaît de multiplier, lors qu'ils s'efforcent d'augmenter le nombre de leurs crimes. Mais ſi ces ingrats ſont inſenſibles à tant de faveurs, ne faut-il pas qu'ils ayent des cœurs de demons, pour n'être pas vaincus par l'amour infini que ce Pere des miſéricordes, & ce Dieu de toute conſolation, leur a témoigné en leur donnant ſon Fils unique pour être la victime de leur reconciliation, & mériter leur pardon. Quoy! ils peuvent conſentir à traiter avec tant d'indignité ce Dieu de miſéricorde & de bonté, ſans craindre que ſa juſtice ne s'arme de foudre pour le venger? *Le même.*

pécheurs qui offenſent un Dieu plein de bonté & de miſéricorde à leur égard.

C'eſt une vérité certaine, dit l'Apôtre, *& digne d'être reçûë avec une entiére déférence, que* JESUS-CHRIST *eſt venu dans le monde ſauver les pécheurs, dont je confeſſe que je ſuis le prémier.* Mes crimes, à la vérité, ſont grands, & ils ſurpaſſent en nombre les étoiles du ciel, & les ſables de la mer; mais celui devant qui je dois me préſenter, eſt un Dieu, dont *la miſéricorde eſt élevée au-deſſus de tous les cieux, & qui eſt plein de compaſſion pour ceux qui l'invoquent.* Je ſçai de plus que *ce ſont les pécheurs, & non pas les juſtes, que le Sauveur du monde eſt venu appeller* à la pénitence; que c'eſt pour ceux-là qu'il a établi un trône de grace. De cette ſorte, ſi la conſidération de mes crimes m'attriſte, & me conſterne, la vûë de ce trône me conſole & me releve. Si la juſtice de celui qui l'a dreſſé me trouble & m'effraye, le pardon qu'il m'offre, calme mon cœur & me raſſure. Je confeſſe que je ſuis indigne d'approcher de ce tribunal de miſéricorde; je ne puis toute fois n'y point aller qu'avec confiance, puiſque celui qui eſt aſſis deſſus, m'y appelle par la bouche de ſes Prophetes, & par la parole ſainte de ſon Evangile. Je conçois enfin par toutes ces conſidérations, une confiance ſi parfaite, que malgré l'excès & le nombre de mes péchez, malgré les reproches de ma conſcience, & les accablemens de mon ame, malgré tous les obſtacles & les efforts du demon, j'irai me proſterner au pied de ce trône ſacré. *Le même.*

Acte & motif de confiance en la miſéricorde de Dieu.

Qu'eſt-ce que nôtre vie qu'un amas de deſobeiſſance, & d'infidelitez; ce n'eſt qu'une ſuite d'infractions & de violemens de vos plus ſaintes loix, ô mon Dieu? On vous offenſe en toutes occaſions, par l'action, par la parole, par la penſée, par la négligence, par le défaut d'attention, par les dégoûts, par les langueurs, par le peu de ſoin que nous prenons de remplir nos devoirs. Hélas! que ne produit point en nous la malignité de nos cœurs! A quel excès ne nous laiſſons-nous point emporter par la corruption de nôtre nature? Enfin, nous ſommes enſevelis dans nos iniquitez, comme dans un véritable déluge. Il n'y a rien en nous qui ne ſoit corrompu, & nos déréglemens vont juſque par deſſus nos têtes, comme parle le Prophete. Cependant vôtre miſéricorde va ſi loin, *Pſalm. 87.*

La multitude de nos péchez, de nos imperfections, & de nos miſéres montre la grandeur de la miſéricorde de Dieu.

Seigneur, que pourvû que nous revenions à vous par un repentir véritable, par une converſion ſincere, par un regret amer d'avoir abandonné les voyes de la vérité, pour ſuivre celle du menſonge; ce retour, ce changement deſarme la main que vous aviez levée pour nous frapper, & au lieu de vôtre juſtice ſi ſévere, nous ne trouvons en vous que des marques de vôtre compaſſion, & de vôtre miſéricorde. *L'Abbé de la Trappe, dans ſes Réfléxions Morales ſur ſaint Matthieu.*

C'eſt un effet de la miſéricorde de Dieu, de recevoir un pécheur à pénitence, & de ſe contenter d'un ſincere repentir de ſes péchez.

Si Dieu nous avoit traité après nôtre prémier péché comme il a traité les Anges, qui n'eurent pas plûtôt commis leur péché, qu'ils furent précipitez dans les enfers; hélas! où en ſerions-nous? Mais de nous avoir ordonné un remede auſſi facile, & auſſi ſouverain que l'eſt la pénitence, quelle grace & quelle bonté! Voyez, dit ſaint Ambroiſe, la pénitence que le monde impoſe tous les jours à ſes partiſans, quoy qu'ils n'omettent rien pour lui complaire, & pour ſuivre ſes ordres. Il ordonne à un avare d'aller s'expoſer à tous les périls de la mer; il l'oblige à des fatigues, à des veilles, & à des travaux continüels, le jour & la nuit; & après que nous avons ſi inſolemment outragé Dieu, par le mépris que nous faiſons de ſes loix, quelle pénitence nous ordonne-t-il pour obtenir le pardon de nos péchez? Il nous ordonne de reconnoître nôtre ingratitude, & nôtre inſolence, d'avoir regret de l'avoir offenſé, & d'être dans la réſolution de ne l'offenſer plus; enfin, de lui rendre nôtre cœur que nous lui avions ravi, pour en donner la préférence à un plaiſir honteux, ou à un leger interêt. Quelle pénitence eſt-ce là, ô mon Dieu; regretter d'avoir commis un crime! Un homme raiſonnable peut-il ſans douleur, voir qu'il a abandonné les prémiéres lumiéres de la raiſon? Déteſter l'injure qu'on a faite à Dieu! une créature peut-elle approuver une action qui outrage ſon Créateur? Rendre ſon cœur à Dieu, comme ſi nôtre cœur pouvoit trouver la paix, & le repos hors de ſon centre; comme ſi hors de lui, nôtre cœur pouvoit manquer d'être dans le trouble, & dans une perpetüelle agitation. Mon Dieu! que vôtre bonté eſt grande, puiſque vous en avez tant pour ceux mêmes qui vous ont offenſez; & quelle haute récompenſe ne doivent pas attendre vos fideles ſerviteurs, puiſque la pénitence que vous ordonnez à vos ennemis a tant de douceur? *Le Pere Gegou, livre intitulé, l'Uſage du ſacrement de Pénitence.*

La miſéricorde de Dieu paroît à rappeller le pecheur de ſon égarement.

O mon Dieu! que vôtre miſéricorde eſt aimable! dans le temps que le pécheur vous oublie, & s'éloigne davantage de vous, vous vous rapprochez le plus prés de lui; Ces réfléxions ſalutaires que fait l'enfant prodigue ſur le pitoyable état où il ſe voit réduit; ces comparaiſons ſenſibles de ce qu'il eſt loin de chez ſoy, & de ce qu'il étoit chez ſon pere; enfin ce retour à lui-même eſt un effet de vôtre grace, & cela dans un temps, où le pécheur s'en étoit rendu plus indigne par ſon obſtination, & ſon impiété. Heureux le moment où le pécheur, à la faveur de cette lumiére ſurnaturelle, découvre ſes erreurs, & ſes égaremens, & reconnoît a loiſir l'indignité de ſon eſclavage? *Le Pere Croiſet, tome ſecond de ſes Retraites.*

C'eſt l'eſpérance en la miſéricorde

Combien y a-t-il de ſerviteurs dans la maiſon de mon pere, qui ont du pain en abondance, dit l'enfant prodigue, & moy, je meurs icy de faim! Quel pécheur, quel libertin, n'a pas ſujet de tenir le même langage? Hélas!

le moindre des ſerviteurs de Dieu eſt comblé de biens, joüit d'une douce tranquilité, attend la fin de ſes jours avec confiance, pendant que le pécheur paſſe ſa vie dans des inquiétudes mortelles, & la finit dans le deſeſpoir : *Surgam & ibo ad patrem meum.* C'en eſt fait, je vas partir; j'irai à mon Pere; ô la ſage réſolution ! ô l'heureux deſſein ! Un rayon d'eſpérance vient luire au travers des allarmes de la conſcience, & acheve l'ouvrage de la converſion; on ne peut tourner les yeux vers nôtre Dieu, qu'on ne découvre en lui un fond inépuiſable de bonté & de miſéricorde. *Le même.*

de Dieu qui acheve la converſion d'un pécheur. *Luc.* 15.

L'accüeil que le pere de l'enfant prodigue fait à cet enfant dénaturé, eſt une figure de celui que Dieu fait au pécheur, qui rentre dans ſon devoir, & qui implore ſa miſéricorde. C'eſt toûjours de bien loin que Dieu jette ſes regards miſéricordieux ſur le pécheur; mais du moins, un air fâché, un reproche, une correction ſalutaire, quelque marque de reſſentiment touchant une conduite ſi déraiſonnable, n'euſſent-elles pas été à propos, & même néceſſaires à un jeune homme ſi déréglé ? Mais le plaiſir de voir rentrer dans ſon devoir ce prodigue, l'occupe entiérement; cet aimable pere n'écoute alors que ſa tendreſſe; il ne le reçoit pas en pere offenſé, mais en pere attendri & paſſionné. Mon Dieu, que vous avez grand ſoin de faciliter le retour du pécheur, par des exemples ſi engageans; ne ditoit-on pas que vôtre bonheur dépend du nôtre, & que c'eſt plus vôtre interêt que le nôtre, que nous ſoyons ſauvez. Et cependant à combien de gens ces amoureuſes invitations ſont-elles inutiles ? On admire combien vous êtes bon, & on continüe d'être méchant. *Le même.*

L'accüeil que Dieu fait à un pécheur qui retourne à lui, fait voir ſa bonté, & ſa miſéricorde.

Nous avons encore un exemple de la miſéricorde de Dieu envers les pécheurs dans la maniére dont en uſe le roy envers un ſerviteur qui lui étoit redevable de dix mille talens. Ce maître avoit commandé qu'on le traitât avec la derniére rigueur, afin d'en tetirer ce qui lui étoit dû. Cependant ce ſerviteur qui ſe jette aux pieds de ſon maître, le conjure d'avoir un peu de patience, & lui promet de ſatisfaire à tout ce qu'il lui doit; ce qui porta ſon maître à le laiſſer en paix, & à lui remettre toute ſa dette. C'eſt de cette maniére, Seigneur, que vous en uſez à l'égard des plus grands pécheurs, lors qu'ils s'humilient devant vous; qu'ils ſe repentent de leurs déréglemens; qu'ils vous preſſent de leur pardonner par des priéres inſtantes; & qu'ils vous promettent de ſatisfaire à vôtre juſtice, par des œuvres & des actions d'une pénitence ſincere : *Patientiam habe in me, & omnia reddam tibi.* Vous leur pardonnez leurs iniquitez paſſées, ſur les promeſſes qu'ils vous font de changer de vie, de mœurs, & de conduite. Mais ſouvent ces malheureux au lieu de vous tenir parole, vous donnent des marques de leur impénitence & de leur ingratitude, en oubliant d'uſer de la même douceur & de la même miſéricorde envers leurs freres. *L'Abbé de la Trappe dans ſes Réflexions Morales, ſur l'Evangile de ſaint Matthieu.*

Matth. 18.

Prémiérement, la miſéricorde infinie de Dieu prévient les hommes, ſoit en leur donnant l'être, ſoit en leur communiquant ſa grace; ſecondement, il ne ſe laſſe point de les ſoûtenir de ſa protection, & de pourvoir à tous leurs beſoins, ſans que leur ingratitude l'en empêche, & comme il eſt écrit, il fait lever tous les jours ſon ſoleil ſur les mechans comme ſur les bons. Il différe

Combien Dieu eſt miſéricordieux envers les hommes.

de les punir lors qu'ils l'ont mérité par leurs desobéissances & par leurs crimes, afin de leur donner le temps de se repentir de leurs péchez, & de les effacer par leurs pénitences : *Dissimulat peccata hominum propter pœnitentiam* : enfin, il ne rend sur eux ses derniers jugemens, que lors qu'il y est obligé par justice. Pour ses miséricordes à l'égard de ceux qui sont à lui, & qui le servent, qui est-ce qui pourroit les exprimer ? Il les éclaire, il les excite, il les éleve, il les défend, il les console par une communication continüelle de ses graces ; ses yeux sont ouverts sur tous leurs besoins, jusqu'à ce qu'il les mette dans son royaume, & qu'il les rende participans de son bonheur. *Le même, dans ses Réflexions Morales sur l'Evangile de saint Luc.*

Sapient. 11.

Dieu nous donne une image de sa miséricorde dans l'accüeil que le pere de l'enfant prodigue fait à ce fils ingrat.

Vous nous faites voir, Seigneur, que vos miséricordes sont infinies, & qu'au lieu de punir le pécheur lors qu'il s'est élevé contre vous, vous attendez avec patience, qu'il reconnoisse ses égaremens, & qu'ayant horreur de ces abîmes où il s'est précipité, il retourne à vous dans l'amertume de son cœur ; qu'il sollicite vôtre bonté, qu'il la presse, & qu'enfin il retrouve en vous cette tendresse de pere, dont il s'est rendu si indigne. C'est que vous nous apprenez par l'exemple de ce pere, qui voyant le repentir sincere où étoit ce fils ingrat, & cette douleur si vive de lui avoir déplû, alla au devant de lui, le reçût à bras ouverts, & lui donna le baiser qui est la marque de l'oubli de tous les sujets qu'il avoit eus de se plaindre de sa conduite, & le signe d'une reconciliation parfaite, à laquelle il ne manquoit rien du côté du fils, non plus que de la part du pere : Car comme le fils n'a pû témoigner d'une maniére plus forte & plus évidente le regret qu'il avoit de son ingratitude, & la sincérité de son retour, qu'en confessant à la face du ciel & de la terre, qu'il étoit indigne d'être appellé son fils : *Pater peccavi in cælum & coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus.* Aussi le pere n'a pû exprimer l'excès de sa joye, par des marques plus convaincantes, que par le soin qu'il prend de le faire revêtir de sa prémiere robe, de lui faire mettre un anneau au doigt, & d'ordonner qu'on tuât le veau gras, pour se réjoüir, & pour faire bonne chere. *Le même.*

Luc. 15.

Le dessein de Dieu, en usant d'une telle miséricorde envers les hommes.

Si vous nous montrez, Seigneur, que vôtre miséricorde est sans bornes, & qu'il s'y trouve des ressources qu'on ne peut comprendre, ce n'est pas pour nous donner lieu de ne point craindre vôtre justice, & de dire en nous-mêmes, nous avons péché, quel mal nous est-il arrivé ? Mais au contraire, pour nous soûtenir dans nôtre malheur, quand nous avons irrité vôtre colere, pour nous inspirer de vous rechercher par un changement de volonté prompt & sincere, & pour nous empêcher de tomber dans le desespoir, en mettant nos crimes auprès de vos bienfaits & de vos graces. En un mot, que ne doit-on point à une bonté infinie comme la vôtre ? Il faudroit des cœurs d'une capacité sans limite, pour répondre à une compassion, à un amour qui n'a point d'égal, & qui ne connoît rien au-dessus de soy. *Le même.*

Le pécheur tomberoit dans le desespoir, si l'espérance en la miséricorde de

Le pécheur pénitent, qui après avoir passé sa vie dans le mépris des volontez divines, & avoir mis iniquité sur iniquité, par la durée de ses égaremens, vient à reconnoître la profondeur de l'abîme où il s'est précipité, tomberoit dans le desespoir, si la vûë de vôtre miséricorde, ô grand Dieu, ne le soûtenoit dans l'extrémité où il est reduit. Mais quand il sçait que vous recevez les pécheurs, que vous leur tendez la main, pour les tirer du naufrage, il ne

pense

penſe qu'à deteſter toutes ſes iniquitez ; il ne regarde qu'avec horreur, le malheur qu'il avoit eu de ſe revolter contre vos ordres ; il haït tous les excès qu'il a commis, & eſſaye par tous les efforts que ſon cœur eſt capable de produire, de fléchir vôtre miſéricorde ; il s'adreſſe à vous, il vous ſollicite, il vous preſſe ; il vous importune, & lors qu'il eſt pénétré du regret de vous avoir déplû, vous lui accordez enfin la grace qu'il vous demande. *Le même.*

Dieu ne le ſoûtenoit.

Allons avec confiance, dit l'Apôtre, nous jetter aux pieds du trône de grace pour y recevoir la miſéricorde : *Adeamus ergo cum fiducia ad tronum gratiæ, ut miſericordiam conſequamur.* Fuſſions-nous couverts de la lépre du peché ; ſouvenons-nous qu'il ne faut qu'une larme d'une véritable contrition pour nous laver, une ſeule goute du ſang du Sauveur ſeroit ſuffiſante, diſent les Théologiens, pour expier les pechez de tous les hommes ; & toute la vertu de ce ſang adorable, qui nous eſt appliquée par la pénitence, ne ſera pas capable d'effacer les nôtres. Il y a des pecheurs qui après avoir commis des fautes conſidérables, tombent dans une ſecrette défiance de la bonté de Dieu, & dans cette triſteſſe qui opere la mort, dit l'Apôtre, du fond de laquelle ils n'ont pas le courage de regarder le ciel, à cauſe de la multitude des pechez qui les accablent, & qui comme un fardeau peſant, les courbent vers la terre. C'étoit dans cet état que le Prophete diſoit à ſon ame : *Quare triſtis eſt anima mea, & quare conturbas me ? ſalutare vultus mei, & Deus meus, ſpera in Domino, quoniam confitebor illi.* O mon ame ! pourquoy es-tu triſte, & pourquoy te troubles-tu ? eſpere au Seigneur, parce que tu es encore en état de confeſſer ſon nom, & de réparer par une converſion ſincere tout le mal que tu t'es attiré par ton deſordre. *Eſſais de Sermons, pour le quatriéme Dimanche de l'Avent.*

Exhortation à avoir recours à la miſéricorde de Dieu. *Ad Hebr. 4.*

Pſalm. 41.

De quelle maniere s'explique Dieu ſur le déſir qu'il a de pardonner & de faire miſéricorde ? Il dit qu'il n'eſt pas venu pour appeller les juſtes, mais les pecheurs ; qu'il ſe réjoüit dans le ciel avec tous les Anges, à la vûë d'un pecheur qui fait pénitence ; qui eſt comme un Paſteur, qui abandonne tout le troupeau pour aller chercher la brebis égarée. Remarquez (Chrétiens) qu'outre le penchant que ſa bonté lui donne à pardonner au pecheur pénitent, il s'en fait comme une obligation & un devoir ; Il punit avec douleur le juſte qui ſe déregle ; mais il abſout avec joye l'impie qui revient ; & la grace qu'il lui fait, eſt tout enſemble un ouvrage de ſa juſtice & de ſa miſéricorde. En effet, lors qu'un homme genereux, qui a reçû un outrage, voit celui qui l'a offenſé, abatu à ſes pieds, qui lui offre de faire toutes les ſatisfactions qu'il voudra, & qui lui demande grace, avec toutes les marques d'un repentir ſincere, peut-il la lui refuſer ſans dureté, & ſans injuſtice ? ſur tout, ſi la perſonne que celui qui a été offenſé conſidere le plus, intercede en faveur de celui qui ſupplie : Or le Pere des miſéricordes, & le Dieu de toute conſolation, traitera-t-il avec moins d'indulgence des enfans, dont la fragilité eſt toûjours mêlée avec la malice : particulierement lorſque ſon propre Fils ſollicite pour eux ; que ſes playes qu'il préſente à ſon Pere, ſont comme autant de bouches éloquentes qu'il ouvre en leur faveur ; que ſon ſang adorable crie miſéricorde auprès de lui, comme le ſang d'Abel crioit vengeance ; & que les gémiſſemens inexplicables de l'Eſprit-Saint ſe joignant avec les nôtres, pour deſarmer la colere de nôtre juge ! Non, non, vous l'avez dit,

Le penchant que Dieu a à faire miſéricorde.

Pſalm. 50. ô mon Dieu ! vous ne mépriſerez pas un cœur contrit & humilié ; & un eſprit plongé dans l'amertume de la pénitence, eſt un ſacrifice d'expiation, qui vous appaiſe. C'eſt pour remplir les pénitens de cette confiance ſalutaire, que celui qui doit être nôtre juge, eſt tout enſemble nôtre avocat : & que nous *Ad Hebr. 4.* avons, dit ſaint Paul, un Pontife qui a éprouvé toutes les tentations ſans peché, afin d'être diſpoſé à nous pardonner les fautes dont elles ſont la cauſe. *L'Abbé du Jarry, ſermon pour le jour de la Septuageſime.*

Suite du même ſujet. Quelle confiance ne devons-nous pas avoir en la bonté d'un Dieu qui a un tel penchant à pardonner, & à faire miſéricorde. Oüi, Pecheur, qui m'écoutes, quelque grandes & inveterées que ſoient les playes de ton ame, quelque malice & quelque obſtination que tu reconnoiſſe dans les pechez dont tu es coupable, ſçaches que la diſpoſition la plus agreable où tu puiſſe te mettre devant Dieu, c'eſt de t'exciter à une entiere confiance dans ſa miſéricorde. Cette playe univerſelle de l'iniquité repanduë ſur toute ta conſcience ; cette vie criminelle, qui n'eſt qu'un tiſſu d'abominations & de deſordres ; voila, Chrétiens, un objet digne de la miſéricorde infinie de ton Dieu ; elle n'a pas beſoin de rien trouver qui l'excite dans le pecheur, c'eſt de ſon propre fond qu'elle tire les motifs, qui ouvrent ſes treſors : c'eſt cette pechereſſe publique, le ſcandale de toute une ville, dont elle veut faire le modele d'une penitence parfaite. C'eſt ce perſécuteur de ſon peuple, qui ne reſpire que le ſang & le carnage, qu'elle veut changer en un vaiſſeau d'élection ; c'eſt à ce diſciple infidelle qui le deſavouë lâchement, que Jesus-Christ veut donner les clefs de ſon Egliſe. C'eſt cette ſainte confiance que le Sauveur demandoit à tous ces malades qu'on lui amenoit de toutes parts, pour être delivrez de leurs infirmitez, & dont il remettoit les fautes en guériſſant les maladies ; c'eſt cette même confiance qu'il demande encore aux pecheurs, dont les infirmitez qu'il guériſſoit, n'étoient que la figure. *Le même.*

Combien c'eſt choſe indigne de continuer d'offenſer Dieu à cauſe qu'il eſt bon & miſéricordieux. Quoy ! dit Tertullien, avec toute la force de ſon éloquence, eſt-ce qu'il y a lieu à l'offenſe, parce qu'il y a lieu au pardon ? & la facilité avec laquelle Dieu pardonne, donne-t-elle la liberté de l'offenſer ? aura-t-on l'impudence de commettre le peché, parce qu'il y a dans l'Egliſe une puiſſance de le remettre ? & ſera-t-il permis de s'éloigner de Dieu, parce qu'il y a un retour à Dieu ? La pénitence, qui eſt le remede du peché, deviendra-t-elle par la perverſité de l'homme, un attrait au peché ! & la patience avec laquelle Dieu ſupporte le peché, ſera-t-elle un motif pour vivre dans le déſordre ! La clemence divine fournira-t-elle à la témerité humaine, un prétexte de libertinage, une occaſion d'impieté, un ſujet d'impénitence ? En un mot, ne mettra-t-on point de bornes à l'iniquité, parce qu'il n'y en a point en la miſericorde de Dieu ; & *Tertull. de Pœnitentia. c. 6.* l'homme ſera-t-il infini en malice, parce que Dieu eſt infini en bonté ? *Adſit ut redundantia clementia cœleſtis libidinem faciat humana temeritatis : nemo idcirco deterior ſit quia Deus melior, quoties ignoſcitur toties delinquendo. M. De la Volpilliere, ſermon du Délai de la Pénitence.*

L'oppoſition qui ſemble être entre la miſéricorde & S'il pouvoit y avoir de la contrarieté dans Dieu, ce ſeroit à raiſon de ces deux attributs, la juſtice & la miſéricorde, qui ſemblent avoir des interêts tout-à-fait oppoſez. La juſtice demande la punition de l'homme pecheur ; la miſéricorde demande ſa reconciliation. La juſtice s'y oppoſe ; la miſéricorde

parle en ſa faveur ; elle dit à Dieu qu'il eſt appellé le Pere des miſéricordes, que ſa plus grande perfection eſt de faire grace ; que quand il punit il agit d'une maniere qui eſt étrangere à ſa bonté. La juſtice au contraire pretend que ſes droits étant juſtes & équitables, ils ne peuvent être violez, & que celui qui a été offensé doit être ſatisfait. La miſéricorde a pour elle les oracles des Prophetes, qui ne publient autre choſe que les bontez de Dieu ; il eſt bon & compatiſſant ; il eſt patient & riche en miſéricorde. La juſtice ſe ſert de ceux qui ne ſont remplis que des plus terribles menaces, comme quand ils diſent que le Seignenr eſt le Dieu des vengeances. La Sageſſe divine preſente à cette diſpute, démêle tous ces interêts, & ſatisfaiſant ces deux parties, elle ordonne que la miſéricorde ſera juſte, & que la juſtice ſera miſericordieuſe. Sur cet oracle, ces deux perfections ſi oppoſées ſe reconcilierent, & firent une alliance éternelle. La juſtice & la paix ſe ſont embraſſées, &c. *Le P. de Buc, Theatin, ſur les O de l'Avent.*

la juſtice de Dieu & comment elles ſe ſont accordées.

Vous avez peut-être été long-temps que vous ne daigniez pas même écouter Dieu. Enſuite vous avez déliberé à loiſir, ſi vous deviez vous rendre à ſes tendres & preſſantes ſollicitations, & lorſque vous avez été perſuadé que le meilleur parti pour vous étoit de vous donner tout à lui, combien a-t-il fallu qu'il livrât encore de combats pour vous obliger de ſuivre les lumieres de vôtre eſprit : combien de termes pris les uns ſur les autres ? Combien de paroles données & manquées? combien d'engagemens rompus? combien d'années d'obſtination & de rechutes, avant que vous vous ſoyez rendu de bonne foi & pour toûjours ? Et vous, mon Dieu, vous avez eu le courage de vaincre une ſi longue & ſi outrageuſe réſiſtance ! Tout ce que j'ai fait n'a point été capable de vous refroidir ; vous avez continué de me pourſuivre, de m'appeller, de me ſolliciter, de m'aimer. Vous m'avez chargé ſur vos épaules, comme une brebis égarée, pour me rapporter ; & dans le chemin qui me reſte à faire, vous vous offrez encore à m'adoucir en mille manieres l'exercice de la vertu. Il eſt donc bien juſte que je m'abandonne ſans reſerve à vôtre divine conduite, que je m'attache à vous comme à mon véritable Paſteur, & que je vous conjure par cette même miſéricorde qui m'a rappellé, lorſque j'étois éloigné de vous, de ne me laiſſer deſormais plus échapper de deſſous vos yeux. *M. Tiberges, troiſiéme jour de ſa Retraite.*

Dieu nous a attendu long temps, avant que de nous rendre à ſes ſollicitations.

Ce qui a perdu Judas ce n'eſt pas ſon peché, c'eſt le deſeſpoir auquel il s'eſt abandonné : car ſans ce déſeſpoir ſon peché éroit incapable de le damner. Si Judas avoir eſperé, ſon peché auroit ſervi à ſa prédeſtination. S'il eût eſperé, il auroit été & un traître & un prédeſtiné tout enſemble. De même que Pierre a été un predeſtiné & un blaſphemateur. Voilà la difference qu'il y a entre Pierre & Judas ; c'eſt que Pierre a toûjours eſperé de recevoir miſéricorde pour ſon crime : mais le malheureux Judas eſt damné pour avoir deſeſperé, & pour avoir crû qu'il n'y avoit plus de miſéricorde pour lui. Les medioeres pecheurs ſe perdent d'ordinaire par la préſomption qu'ils ont dans la miſéricorde, & par trop d'eſperance ; mais les grands pecheurs ſe perdent par le deſeſpoir. Ceux-là ont trop d'eſperance, ceux-cy n'en ont point du tout. *Pris d'un Sermon manuſcrit.*

Du deſeſpoir de Judas, & de la défiance de la miſéricorde divine.

MOLLESSE,

VIE MOLLE ; SENSUALITE' ; RECHERCHE de ſes commoditez ; Adouciſſement des maximes de l'Evangile, &c.

AVERTISSEMENT.

TRois ou quatre choſes ſont à remarquer ſur le ſujet de la vie qu'on appelle molle, oiſive, ou ſenſuelle, & à laquelle on peut encore donner d'autres noms. La prémiere, que ce n'eſt pas un déſordre particulier qu'on entreprend de combatre, comme le jeu, la bonne-chere, le luxe, ou quelque divertiſſement dangereux ; mais que c'eſt un compoſé de tout cela, une vie, où l'on ne cherche qu'à paſſer le temps, ſans aucune occupation ſolide & ſérieuſe, & ſans s'acquiter que legerement, & comme par bienſéance, des devoirs de la vie chrêtienne, où en un mot on ne fait pas profeſſion d'un libertinage déclaré ; mais auſſi où l'on a plus de ſoin de goûter les douceurs de la vie, que de penſer à ſon ſalut.

La ſeconde, que comme ce ſujet eſt un aſſemblage de pluſieurs autres, on ne peut auſſi le remplir que de la matiére des autres : mais pourtant de telle ſorte, qu'on ſe tienne toûjours dans le général ; car alors ce ne ſeroit plus prêcher contre la vie molle, mais contre une des choſes qui en fait partie.

La troiſiéme, quoique chaque divertiſſement en particulier puiſſe n'être pas, ni un vice, ni un déſordre, ni mettre une perſonne en danger de ſon ſalut, cependant quand on s'en fait une occupation, qu'on s'y livre tout entier, & qu'il cauſe une inapplication à ſes devoirs, il rend la vie criminelle. Ce qui doit être toûjours, ou le ſujet ou le fond du diſcours.

La quatriéme enfin, que dans les anciens Prédicateurs, on ne trouve point de diſcours ſur la vie molle, au ſens que nous la prenons, & que ce n'eſt que depuis quelques années, qu'on prêche ce ſujet, encore y en a-t-il un aſſez petit nombre d'imprimez auſſi-bien que de livres qui en traittent. Ce qui m'a obligé pour fournir ce titre, d'en chercher les matériaux dans les ſujets qui y ont du rapport, ou de la liaiſon, ou qui lui ſont oppoſez, comme ce qu'on dit des divertiſſemens mondains, de la voye étroite, que preſcrit l'Evangile, de la mortification &c. ſans toutefois répeter ce que nous avons dit ſur ces ſujets, à quoy je renvoye ceux qui ne trouveront pas aſſez de matiére pour remplir celui cy.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins & plans de Diſcours ſur ce ſujet.

ON peut prendre pour ſujet d'un diſcours ; qu'on ne peut faire ſon ſalut dans cette vie molle & oiſive ; parce que ce n'eſt pas une vie chrêtienne ; & cela pour trois raiſons qui feront le partage de ce Sermon ; la premiere, parce que cette vie n'eſt pas conforme à l'Evangile, qui eſt la régle que nous devons ſuivre. La ſeconde, parce qu'elle n'eſt pas ſemblable à la vie du Sauveur, qui eſt le modelle que tout Chrêtien doit repréſenter. La troiſiéme, parce qu'elle n'eſt pas un moyen pour arriver au ſouverain bonheur, qui eſt la fin pour laquelle nous ſommes créez. 1.

Pour la premiere, il eſt évident qu'une vie molle, telle que la menent la plûpart des gens du ſiecle, n'eſt nullement conforme aux loix, & aux maximes de l'Evangile, qui ſont la régle de nôtre vie ; puiſque l'Evangile ne parle que de croix, de renoncement à ſoy-même, d'auſtérité & de mortification, de fuite des plaiſirs, & de tout ce qu'on recherche dans cette vie ſenſuelle & commode : *Qui vult venire poſt me abneget ſemetipſum .. Qui non bajulat crucem ſuam non poteſt meus eſſe diſcipulus .. Va vobis qui ridetis*, & cent autres paſſages de cette force. *Matth.* 16. *Luc.* 14. *Luc.* 6. Or qui a-t-il de plus oppoſé à cette vie molle, que toutes ces maximes qui ſont autant de régles de la vie d'un Chrêtien, qui ne peut être ſauvé s'il ne les ſuit : & par conſéquent s'il ne renonce à ſes aiſes, à ſes plaiſirs, & à ſes divertiſſemens, qui font cette vie ſenſuelle. Il eſt inutile de répondre que ces loix, & ces maximes, ne ſont que des conſeils, & qu'elles ne regardent que ceux qui font profeſſion de tendre à la perfection, tels que ſont les Religieux, & nullement le commun des hommes, & encore moins ceux qui ſont diſtinguez par leur naiſſance, leur dignité, & le rang qu'ils tiennent dans le monde. Ce qu'il eſt aiſé de refuter par les paroles du Fils de Dieu même, & par l'intention du Légiſlateur, qui a établi ces maximes, afin de remédier au déréglement que le peché a cauſé dans le monde : Car quand il a donné ces régles, & fait ces commandemens, n'a-t-il pas déclaré qu'il les intimoit à tout le monde ? *Quod vobis dico, omnibus dico, & quod in aure auditis predicate ſuper tecta.* *Matth.* 10. En effet, quand ſaint Paul, de la part de ſon Maître, porte cette parole : *Mortificate membra veſtra.* Eſt-ce à des Religieux ſeulement qu'il parle ? C'eſt aux Coloſſiens, à qui il avoit prêché l'Evangile, c'eſt-à-dire, à des perſonnes de toutes ſortes d'état, & de conditions, ſans différence, ſans exception ; ſur quel droit peut donc être fondée cette diſpenſe prétenduë, puiſque les paroles de la loi ſont générales, & que le Fils de Dieu n'a ces regards & ces menagemens, ni pour perſonne en particulier, ni pour aucune condition en général ; il n'en excepte ni grandeur, ni dignité, comme étant une loi indiſpenſable ; enſuite on peut apporter quelques raiſons, pour prouver qu'on doit pratiquer la mortification des ſens, afin de faire ſon ſalut, comme ſeroit qu'on ne peut obſerver les préceptes de l'Evangile ſans cela, & conclure que c'eſt donc un précepte de s'abſtenir des plaiſirs & des divertiſſemens, qui quoy qu'ils paroiſſent innocens, nous conduiſent & nous *Ad Coloſſ.* 3.

portent à nous permettre ceux qui ſont criminels. Que ſi dans les choſes même qui ſont permiſes, nous n'uſons de modération, & ſi nous voulons toûjours ſatisfaire nôtre amour propre ; comment empêcher que nos paſſions ne s'échappent, & ne franchiſſent les bornes dans ce qui eſt défendu ? De tout cela il faut conclure qu'une perſonne qui veut mener une vie molle, ſans ſe mortifier, qu'en ce qui eſt abſolument contre le précepte & la loi de l'Evangile & en choſe d'importance, ne peut faire ſon ſalut, puiſqu'il ne mene pas une vie conforme à l'Evangile, ni une vie d'un véritable Chrêtien.

Pour la ſeconde, il n'eſt pas moins évident que la vie molle & ſenſuelle telle qu'eſt celle des Grands & des perſonnes diſtinguées dans le monde, n'a nulle conformité à la vie que le Sauveur a menée ſur la terre ; & cependant ſans cette reſſemblance, & cette conformité il n'y a point pour nous de ſalut à eſpérer : *Ad Rom. 8.* *Quos ſcivit & prædeſtinavit conformes fieri imagini Filii ſui.* Pour être convaincus du peu de reſſemblance, ou plûtôt de l'oppoſition entiere de la vie de ces ſortes de perſonnes, avec celle qui nous doit ſervir de modele. Il ne faut que la comparer avec les trois parties de la vie du Fils de Dieu ſur la terre. 1°. Sa vie cachée depuis ſa naiſſance juſqu'à l'âge de trente ans, elle s'eſt paſſée dans la ſoumiſſion, dans un travail penible, dans la pauvreté, dans la retraite. 2°. La ſeconde partie, qu'on appelle la vie agiſſante, pendant laquelle il a prêché & travaillé à inſtruire & à convertir les hommes, quoy de plus oppoſé à cette vie molle, & oiſive des gens du monde ? 3°. Dans ſa vie ſouffrante, l'oppoſition eſt encore plus viſible à cette vie, qui ne cherche que les divertiſſemens & les plaiſirs.

La troiſiéme raiſon, eſt que la vie molle & oiſive, n'a nul rapport à la fin à laquelle Dieu nous a deſtinez, qui eſt le ciel, & le bonheur éternel. 1°. Parce que la gloire & ce bonheur que nous eſpérons, eſt le prix & la recompenſe de nos travaux & de nos bonnes œuvres. Or en fait-on aſſez dans cette vie oiſive ! 2°. Le ciel ne ſe gagne que par la violence qu'on ſe fait à ſoy-même, s'en fait-on en recherchant par tout ſes aiſes & ſes plaiſirs. 3°. On le mérite par les ſouffrances. Que ſouffrent-on dans cette vie, de diverriſſemens ?

II. Cette vie molle & ſenſuelle que la plûpart prétendent mener au milieu du Chriſtianiſme,

1°. Eſt un mélange des maximes du monde & de l'Evangile ; alliance qui a *2. Ad Cor. 6.* toûjours été jugée impoſſible. *Quæ conventio lucis ad tenebras, Chriſti ad Belial.*

2°. C'eſt un partage entre Dieu & le monde, injurieux à Dieu, & dont le monde même a peine de s'accommoder.

3°. C'eſt un temperament, qui au lieu d'adoucir la rigueur des loix de l'Evangile, & de diminüer l'injuſtice de celles du monde, corrompt les unes & authoriſe les autres.

III. On ne peut faire ſon ſalut dans la vie molle & ſenſuelle, que menent la plûpart des gens du monde.

1°. Parce qu'on n'ôte pas les obſtacles du ſalut, qui ſont au dedans de nous, ſçavoir nos paſſions, & les inclinations que nous avons au mal, que nous fomentons par ce moyen.

2°. Parce que nous ne nous efforçons pas d'éviter les dangers de nous perdre, qui ſont des obſtacles hors de nous ; ſçavoir les charmes du monde, les plaiſirs & les divertiſſemens mondains.

3°. Parce que le milieu entre ces deux états de n'être ni tout-à-fait du monde, ni tout-à-fait au ſervice de Dieu ; & le milieu entre la voye large & la voye étroite, eſt une voye imaginaire, & qui ne fut jamais une voye du ſalut.

1°. Que dans le Chriſtianiſme on ne peut ſe ſauver que par la voye étroite, qui conduit à la vie. IV.

2°. Que la vie molle, eſt proprement cette voye large, par où marche le plus grand nombre, puiſqu'il eſt évident qu'il y a plus de perſonnes qui vivent de la ſorte dans tous les états, & toutes les conditions, que non pas de libertins déclarez, & entiérement livrez à l'iniquité.

1°. L'aveuglement des hommes ſur ce point eſt grand, & l'illuſion commune & générale : puiſque la plus grande partie des hommes croit qu'on peut ſe ſauver en menant cette vie, qui leur paroit innocente. V.

2°. Que ni le prétexte de la coûtume, ni l'exemple de ceux qui paſſent pour gens de bien, ni les compagnies qu'ils croyent être obligez de fréquenter ne les excuſent point.

1°. Ce genre de vie où l'on ſe contente d'éviter les plus grands déſordres, & où l'on ne ſe refuſe rien qui puiſſe ſatisfaire nos inclinations, afin de mener une vie douce & commode, n'eſt pas aſſez auſtere pour être cenſée une vie pénitente, & faire une véritable converſion, quoy qu'on ſe retire du grand monde ; qu'on s'abſtienne des plaiſirs défendus, & qu'on renonce au libertinage, où l'on étoit plongé auparavant : parce que ce n'eſt pas y renoncer tout-à-fait, mais ſeulement en partie. VI.

2°. Ce n'eſt pas mener une vie aſſez réglée, & aſſez dérachée des choſes de la terre pour pouvoir ſe conſerver dans l'innocence. Ainſi ſoit que nous nous conſiderions comme pécheurs, on ne peut faire une véritable penitence dans cette vie molle, ny vivre aſſez chrêtiennement pour y faire nôtre ſalut.

1°. Choisir cet état de vie, où l'on trouve toutes ſes aiſes, & ſes commoditez, ſans gêne, ſans contrainte, ſans mortification volontaire, & ſans faire un ſaint uſage de celles qui nous arrivent, c'eſt vivre dans une étrange ignorance des obligations de la vie chrêtienne. VII.

2°. C'eſt une marque d'un cœur plus de demi-corrompu, & qui ne tiendra pas long-temps contre les occaſions & les dangers de tomber dans le dernier déréglement.

1°. Que ceux qui demeurent dans le monde, par la néceſſité de leur condition, de leur employ, ou de leur état, ſont obligez de marcher dans la voye étroite, & que rien ne les en peut diſpenſer, s'ils veulent vivre en Chrêtiens. VIII.

2°. Que ceux qui vivent dans le monde, qui en goûtent les douceurs, qui y cherchent leurs aiſes & leurs commoditez, quoy qu'ils ne commettent pas de grands déſordres ſont dans la voye large, & par conſéquent en évident danger de ſe perdre, quoy qu'ils ne le croyent pas.

On péche, diſent les Théologiens, par omiſſion, & par commiſſion ; c'eſt-à-dire, en ne faiſant pas ce qu'on doit faire, & en faiſant ce qu'on ne de- IX.

vroit pas faire. Or la vie molle & oiſive que menent la plûpart des hommes, eſt criminelle par ces deux endroits.

1°. On n'y fait point aſſez de bien, pour y faire ſon ſalut.

2°. On y fait aſſez de mal pour s'y perdre & s'y damner. *Pris du Pere Giroufl, ſecond tome de l'Avent, ſermon ſur la vie inutile du monde.*

X. 1°. La loy chrêtienne nous oblige à modérer nos divertiſſemens trop grands, & trop continüels, parce que quelque innocens qu'ils paroiſſent en eux-mêmes, ils ne ſont plus réglez dès là qu'on s'en fait une habitude, & produiſent ordinairement une diſpoſition de molleſſe & de lâcheté, qui émouſſe la vigueur de l'ame, & abbat le courage; enſorte qu'on devient incapable de réſiſter au péché, aux paſſions, & aux ennemis du ſalut.

2°. La même loy nous engage à nous priver ſouvent des plaiſirs les plus innocens & les plus legitimes pour expier, comme dit ſaint Gregoire, la fauſſe liberté qu'on s'eſt donnée, de ſe permettre les plaiſirs les plus déréglez & les plus criminels; D'où il faut conclure qu'on ne peut ſe ſauver dans cette vie douce & molle, que ménent la plûpart des gens du ſiécle.

XI. On remarque dans cette vie molle & inutile des gens du ſiécle deux ſources de péché incompatibles avec l'innocence; une ſtérilité de bonnes œuvres, & une fécondité de crimes.

1°. On péche, parce qu'on ne fait pas le bien.

2°. On péche, parce qu'on fait beaucoup du mal. *Pris des Eſſais de Sermons pour l'Avent, ce qui revient au deſſein du Pere Girouſt que nous avons marqué ci-deſſus.*

XII. 1°. Si on examine cette vie molle en elle-même, c'eſt un état de péché, & de péché habituel; parce qu'on demeure toûjours volontairement dans l'occaſion, & dans un état, où l'on ne peut demeurer long-temps ſans commettre de péché.

2°. Si on l'examine dans ſes ſuites, c'eſt une ſource de péchez, & de tres-grands péchez.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces Deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Les ſaints Peres. SAint Auguſtin, *ſerm. 42. de Communibus*, en dépeignant la voye large, par où marche le commun du monde, ſemble faire le caractere des honnêtes gens du ſiécle.

Le même, *l. 4. de Symb. ad cathecum.* ſe recrie contre ceux qui veulent être à Dieu, & aux hommes.

Le même, ou un autre Autheur *tract. de triplici Habitaculo, c. 4.* montre quelle eſt la voye étroite, & quelle eſt la voye large, & dans la voye étroite il ne parle que d'abſtinence, de fuite de plaiſirs, retranchement du luxe, &c.

Le même, ou quelque autre Autheur, *tract. de quatuor Virtutibus charitatis*, montre

montre que la vie étroite eſt toûjours contraire à la ſenſualité, & aux inclinations de la nature.

Saint Chryſoſtome, *homil. 22. in cap. 6. Matth.* dit bien des choſes qui montrent que cette vie douce & commode, eſt contraire à la Loi de JESUS-CHRIST.

Le même, *homil. 9. in Epiſt. Pauli ad Theſſalon.* parle de la maniére dont il faut vivre, parmi les gens du monde, pour ne pas tomber dans les déréglemens du ſiécle.

Le même, ou l'Autheur de l'Ouvrage imparfait ſur ſaint Matthieu, homil. 18. compte parmi la voye large, la plûpart des occupations que les hommes regardent comme innocentes.

Origene, *homil. 2. in lib. Judic.* montre qu'on ne peut ſervir à deux maîtres, comme l'on prétend faire en cette vie commode.

Saint Bernard, *ſerm. 11. in Pſalm. qui inhabitat*, montre qu'il y a dans la voye large pluſieurs ſentiers, qui éloignent de la voye étroite.

Le Pere Huineuve, livre intitulé *le Grand Chemin qui perd le monde*, dans la préface du livre, montre qu'il n'y a pas un troiſiéme chemin entre le chemin large & le chemin étroit, dont il eſt parlé dans l'Evangile. Il en parle encore en quelques autres endroits du livre. Les livres ſpirituels, & autres.

Combolas, livre intitulé, le Modele de la vie chrêtienne, chapitre troiſiéme & ſixiéme, & en pluſieurs autres endroits.

Le Pere Bonal *livre intitulé, le Chrêtien du temps*, partie troiſiéme, chap. 5. où il parle de la pureté de l'Egliſe primitive, ch. 13. & 14.

Le même, quatriéme partie, ch. 16. & 17. nombre 9. & 19. & dans tout le traité du Relâchement des Chrêtiens.

Le Pere le Valois, lettre quatriéme ſur la Retraite.

Le Pere Croiſet, ſecond tome de ſes Réflexions Chrêtiennes, en deux chapitres, parle de la vie inutile de la plûpart des gens du monde, & en toute ſorte d'états.

Eſſais de Morale, tome 9. ſur l'Epître du dixneuviéme Dimanche après la Penteeôte.

Le Pere Guilloré, livre 1. des Illuſions de la dévotion aiſée, ch. 1. 2. & 3. montre qu'on ne peut être dans la dévotion en fréquentant toutes les belles compagnies; en ſuivant les modes & les maniéres du monde, & en ſe procurant toutes les commoditez du corps.

Dans les Diſcours Moraux, tome ſixiéme, il y a un ſermon ſur ce ſujet. Les Prédicateurs recens.

Dans les Eſſais de Sermons pour l'Avent, troiſiéme ſermon.

Le Pere Girouſt, dans ſon Carême, tome 1. ſermon ſur la vie inutile du monde.

Le Pere Cheminais, tome 1. prémiére partie d'un ſermon ſur une profeſſion réligieuſe.

Le Pere d'Orleans, tome 1. ſermon ſur la Sévérité de l'Evangile.

L'Autheur des Sermons ſur tous les Sujets de la Morale Chrêtienne, dans ſon Avent, a un ſermon entier ſur la vie molle.

Monſieur Sarazin, tome 1. dans le ſermon ſur le renoncement de ſoy-même, parle auſſi de la vie molle.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Senſus & cogitatio hominis cordis in malum prona ſunt ab adoleſcentiâ ſuâ. Geneſ. 8.

L'Eſprit de l'homme, & toutes les penſées de ſon cœur, ſont portées au mal dès ſa jeuneſſe.

Intellectum tibi dabo, & inſtruam te in viâ hâc quâ gradieris. Pſal. 31.

Je vous donnerai l'intelligence; je vous enſeignerai la voye, par laquelle vous devez marcher.

Fiat viâ illorum tenebræ & lubricum, & angelus Domini perſequens eos. Pſalm. 34.

Que leur chemin ſoit couvert de ténébres, & gliſſant, & que l'Ange du Seigneur ſoit attaché à les pourſuivre.

Dimiſi eos ſecundum deſideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus ſuis. Pſalm. 80.

Je les ai abandonné aux déſirs de leurs cœurs; Ils ne ſuivront que leurs caprices, & leurs imaginations.

Vias ejus intelligere noluerunt. Jobi. 34.

Ils n'ont pas voulu entendre toutes ces voyes.

Eſt viâ quæ videtur homini rectâ, noviſſima autem ejus deducunt ad mortem Prov. 16.

Il y a une voye qui paroit droite à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort.

Ergo erravimus à viâ veritatis, & juſtitia lumen non luxis nobis. Sapient. 5.

Nous nous ſommes donc égarez de la voye de la vérité; la lumiére de la juſtice n'a point lui pour nous.

Venite, & fruamur bonis quæ ſunt. Sapient. 2.

Venez, joüiſſons des biens préſens, (diſent les méchans.)

Unumquemque juxta vias ſuas Judicabo. Ezechiel. 18.

Je jugerai chacun ſelon ſes voyes.

Sunt impii, qui ita ſecuri ſunt, quaſi juſtorum facta habeant, & hoc vaniſſimum judico. Eccleſ. 8.

Il y a des méchans qui vivent en aſſûrance, comme s'ils avoient fait les œuvres des juſtes; je croi que c'eſt là une grande vanité.

Noluerunt in viis ejus ambulare, & non audierunt legem ejus. Iſaiæ 42.

Ils n'ont pas voulu marcher dans les voyes de Dieu, ni obéïr à ſa loy.

Unuſquiſque in viam ſuam declinavit. Iſaiæ 53.

Chacun s'eſt détourné pour ſuivre ſa propre voye.

Elongaverunt à me, & ambulaverunt poſt vanitatem, & vani facti ſunt. Jerem. 2.

Ils ſe ſont éloignez de moy, & en ſuivant la vanité, ils ſont devenus vains eux mêmes.

Hæc eſt gens, quæ non audivit vocem Domini Dei ſui, nec recepit diſciplinam. Jerem. 7.

Voicy le peuple, qui n'a point écouté la voye du Seigneur ſon Dieu, & qui n'a point voulu recevoir ſes inſtructions.

Numquid viæ meæ non ſunt æquæ? Ezechiel. 18.

Eſt-ce que mes voyes ne ſont pas juſtes.

Abierunt in voluntatibus, & in pravitate cordis ſui mali. Jerem. 7.

Ils ſe ſont abandonnez à leurs déſirs, & à la dépravation de leur cœur.

Non eſt reverſa ad me in toto corde ſuo, ſed in mendacio. Jerem. 3.

Elle n'eſt point revenüe de tout ſon cœur, mais d'une maniére feinte.

Dixiſti, abſque peccato, & innocens ego ſum, ecce ego judicio contendam tecum, eò quod dixeris non peccavi. Jerem. 2.

Vous avez dit, je ſuis ſans péché, je ſuis innocent; mais voicy que je vais entrer en jugement avec vous, puiſque vous dites, je n'ai point péché.

Confundetur Iſraël in voluntate ſua. Oſeæ 10.

Iſraël aura de la confuſion de n'avoir réüſſi dans ſon deſſein.

Qui non accipit crucem ſuam & ſequitur me,

Celui qui ne prend point ſa croix, & ne

non eſt me dignus. Matth. 10.

Si quis vult venire poſt me, abneget ſemetipſum, & tollat crucem ſuam, & ſequatur me. Matth. 16.

Regnum cœlorum vim patitur, & violenti rapiunt illud. Matth. 11.

Si quis diligit mundum, non eſt charitas Patris in eo. 1. Joan. 2.

Vos de mundo hoc eſtis, ego non ſum de mundo. Joan. 8.

Non deficimus; ſed abdicamus occulta dedecoris. 2. Ad Corinth. 4.

Semper mortificationem Jeſu in corpore noſtro circumferentes, ut & vita Jeſu manifeſtetur in corporibus noſtris. Ibidem.

Qui ſunt Chriſti, carnem ſuam crucifixerunt, cum vitiis & concupiſcentiis. Ad Galat. 5.

Multi ambulant quos ſæpe dicebam vobis, nunc autem & flens dico, inimicos crucis Chriſti, quorum finis interitus, & gloria in confuſione ipſorum. Ad Philipp. 3.

In noviſſimis diebus erunt homines voluptatum amatores magis quàm Dei, habentes quidem ſpeciem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. 2. Ad Timoth. 3.

Immaculatum ſe cuſtodire ab hoc ſeculo. Jacobi 1.

Fugientes ejus quæ in mundo eſt concupiſcentia corruptionem. 2. Petri 1.

Quicumque voluerit amicus eſſe ſeculi hujus, inimicus Dei conſtituitur. Jacobi 4.

Juxta proprias concupiſcentias ambulantes. 2. Petri 3.

Secundùm deſideria ſua ambulantes. Epiſt. canon. Judæ.

me ſuit pas, c'eſt pas digne de moy.

Si quelqu'un veut venir après moy, qu'il renonce à ſoy-même, & qu'il ſe charge de ſa croix, & qu'il me ſuive.

Le royaume du Ciel ſe prend par violence, & ce ſont les violens qui l'emportent.

Si quelqu'uo aime le moode, l'amour du Pere o'eſt point en lui.

Vous êtes de ce moode, & moy je ne ſuis pas de ce moode.

Nous ne perdons point courage; mais nous rejettons loin de oous les paſſions qui ſe cachent.

Portaot toûjours en nôtre corps la mortification de JESUS-CHRIST, afin que la vie de Jesus paroiſſe auſſi dans nôtre corps.

Ceux qui ſout à JESUSCHRIST ont crucifié leur chair avec ſes paſſions, & ſes deſirs déréglez.

Il y en a pluſieurs dont je vous ai ſouvent parlé, & dont je vous parle eocore avec larmes, qui ſe conduiſent eo ennemis de la croix de JESUS-CHRIST, qui auront pour fin la damnatioo, qui mettent leur gloire dans leur propre honte.

Dans les derniers temps, il y aura des hommes qui s'aimeront plus eux-mêmes que Dieu, qui auront une apparenee de piété, mais qui en ruineront la vérité & l'eſprit.

La Religioo conſiſte à ſe conſervet pur de la corruption du ſiécle.

Fuyez la corruption de la concupiſcence qui regne dans le ſiécle.

Quiconque voudra être ami de ce monde, ſe reod ennemi de Dieu.

Des perſonoes qui ſuivent leurs propres paſſions.

Des gens qui ſuiveot leurs paſſions & leurs déſirs ſenſuels.

On pourra voir pluſieurs autres paſſages ſur ce ſujet dans le titre de la Mortification, qu'il n'eſt pas néceſſaire de repeter icy.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament.

Pluſieurs de ceux qui paſſerent autrefois la mer rouge avec Moïſe, enviſageant un grand déſert qu'il falloit néceſſairement paſſer, pour arriver à la terre promiſe, trouverent ce déſert ſi affreux qu'ils eurent peine à s'y engager. En quelle malheureuſe terre nous avez-vous amenez icy, dirent ces mutins à leur Conducteur; on n'y voit ni fleuves, ni ſources, ni arbres, ni moiſſons, ni troupeaux; de vaſtes campagnes de ſables, un ciel brûlant, un air enflammé, des rochers où les bêtes farouches à peine oſent faire leur demeure: Eſt-ce là un

Les Iſraëlites tebatez des peines qu'il falloit eſſuyer pour aller à la terre promiſe, ſont la figure des perſon-

nes qui ne cherchent que la vie douce.

chemin, où ſans être ennemis de la nature & d'eux-mêmes, des hommes ſe puiſſent engager ? Voila en figure le langage des gens du monde, qui aiment la vie douce, quand ils parlent de la voye étroite que ſuivent les véritables Chrêtiens, & que l'Evangile preſcrit. C'eſt, diſent-ils, un pays que l'on regarde dans le monde comme une eſpece de deſert, où privez des jeux, des ſpectacles, des compagnies, des feſtins, des plaiſirs & des divertiſſemens du ſiécle, on ne peut mener qu'une vie ennuyeuſe, & deſagreable. Là on ne parle que de bonnes œuvres, que de bien remplir les devoirs de ſon état, de jeûnes, de priéres, &c.

Punition de Dieu ſur ceux qui s'étoient plaints des travaux qu'il falloit eſſuyer pour aller à la terre promiſe.

Jamais Dieu ne ſe montra plus irrité contre les Iſraëlites, qu'après qu'ils eurent été délivrez de la rude captivité de l'Egypte, pour être tous conduits dans cette terre de bénédiction, qui leur étoit promiſe, & qu'ils ſe plaignirent d'un peu de peine qu'il y avoit à ſupporter la fatigue de ce voyage. Cette plainte fut trouvée ſi injuſte, & ſi déraiſonnable, qu'elle fut punie par un banniſſement univerſel de la terre ſainte, où aucun de tous ceux qui avoient murmuré ne mit le pied ; & ſaint Paul ſe ſert de cet exemple pour nôtre inſtruction, & nous aſſûre que ce châtiment étoit une figure de celui que nous méritons, & que nous ſouffrirons infailliblement, ſi nous ne voulons rien endurer dans ce chemin qui nous mene à la vie éternelle, en menant une vie molle & oiſive.

Le choix que Dieu ordonna à Gedeon de faire des ſoldats, qui devoient combatre les Madianites, marque la diſtinction qu'il fait des Chrêtiens fervens d'avec ceux qui menent une vie molle.

Les Juifs étant fort moleſtez des Madianites, Dieu voulut ſe ſervir de Gédeon pour délivrer ſon peuple, & lui ayant commandé de lever une armée, voila trente-deux mille hommes qui ſont auſſi-tôt ſur pied, & en état de combatre. Mais c'étoit trop ; Dieu lui ordonne d'en renvoyer une partie ; vingt-deux mille ſont prémiérement congédiez, & puis, des dix mille qui lui reſtoient, il reçoit commandement d'en faire un choix pour mener les uns au combat, & laiſſer les autres. Mais la maniére de faire ce choix fut ordonnée de cette ſorte, ce qui vient à nôtre ſujet. Lors qu'ils ſeroient tous arrivez à un ruiſſeau, pour ſe ſoulager de la ſoif qui les preſſoit, ceux qui ſe coucheroient ſur le ventre, où qui plieroient le genou, pour porter la bouche juſque dans l'eau, & pour boire plus à leur aiſe, ſeroient chaſſez ; les autres qui baiſſeroient ſeulement la main pour prendre de l'eau, & pour la porter à la bouche, ſeroient réſervez & employez ; ce qu'étant obſervé par le Général de l'armée, & la ſeparation faite des uns & des autres, on trouva que trois cens ſeulement ne s'étoient point courbez, & couchez de la ſorte. C'eſt avec ces trois cens hommes, qui n'ont touché l'eau que de la main, que je mettrai les Madianites en ta puiſſance, dit Dieu, alors à Gédeon ; ce qui fut fait ; & ce qui nous fait connoître que c'eſt à cette marque & à cette épreuve que Dieu choiſit & diſtingue ſes véritables ſerviteurs des autres. Ceux qui ne goûtent les plaiſirs & les divertiſſemens du monde que par néceſſité, & qu'il rebute ceux qui s'y portent par leurs appetits déréglez.

Réflexion ſur l'exemple du Roy Joas. 4. *Regum.* c. 12.

Nous liſons dans l'Ecriture que le Roy Joas étoit d'ailleurs un bon Prince ; & le Texte Sacré dit de lui : *Fecit rectum coram Domino.* Mais voicy ce qui le perd, & qui le met au rang des impies : *verumtamen excelſa non abſtulit.* Il ne ruïna pas les autels des idoles ; auſſi perit-il miſérablement, & fut aſſaſſiné par

ſes propres ſerviteurs. Or ſi un Prince qui faiſoit profeſſion de la vraye foi, eſt mis au nombre des méchans & des reprouvez, parce qu'il a négligé de détruire entiérement les idoles, que dirons-nous d'un Chrêtien, qui prétend faire de ſon cœur un autel commun à JESUS-CHRIST & à Bélial? Et qui en effet au lieu de ſacrifier à Dieu, immolle ſes affections à ſes propres idoles; c'eſt-à-dire, à ſes commoditez, & à ſes divertiſſemens: car il faut bien remarquer que ce partage du cœur de l'homme entre Dieu & la créature, ne ſe fait jamais ſans comparaiſon de l'un & de l'autre; & que cette comparaiſon ne ſe fait jamais ſans préférence. C'eſt ce qui rend cette vie de plaiſirs criminelle, parce que Dieu ne peut ſouffrir ce partage.

Ceux qui dans la Religion Chrêtienne veulent mener une vie molle & ſenſuelle, ſont encore ſemblable à Saül, & imitent ſon crime. Ce Prince ayant eu ordre de défaire entiérement les Amalécites, & de paſſer tout au fil de l'épée, ſe réſerva une partie des depoüilles, & pardonna à leur Roy Agag. Voila ce que font ces gens du monde, qui menent une vie douce; Ils veulent ſatisfaire en quelque façon aux devoirs du Chriſtianiſme; ils ſe privent des plaiſirs les plus criminels, & s'abſtiennent des crimes les plus crians & les plus ſcandaleux; ils ſe réſervent des commoditez & des ſatisfactions mondaines, qu'ils croyent permiſes aux honnêtes-gens; & ainſi ils n'exécutent qu'à demi les ordres de Dieu, qui ordonne de pratiquer la mortification des ſens & des paſſions. Qu'attendent-ils après cela, ſinon que le Sauveur irrité de leur lâche complaiſance, les réprouve comme Saül.

Ceux qui prétendent mener une vie molle dans le Chriſtianiſme, imitent le ſacrifice de Saül qui ne détruiſit pas entiérement les Amalécites.

Le Sauveur du monde ne s'eſt pas contenté de déclarer, & de publier que la voye qui conduit à la vie eſt étroite, & de nous exhorter en tant de maniéres à y marcher; ce qui eſt condamner aſſez ouvertement cette vie molle & ſenſuelle, dans laquelle la plûpart des Chrêtiens prétendent pouvoir ſe ſauver. Il a de plus reprouvé ce genre de vie par ſon exemple; puiſqu'il a choiſi la plus laborieuſe, la plus auſtere, & pour mieux dire, une vie qui n'a été que croix, que ſouffrances & que travaux: Or ſur quoy il eſt important de faire réfléxion, c'eſt qu'il a établi pour le fondement de nôtre prédeſtination, & comme une diſpoſition néceſſaire pour nous y conduire, la conformité que nôtre vie doit avoir avec la ſienne: mais la plûpart des hommes veulent changer cette loi; Ils veulent pendant leur vie être conformes au monde, à ſes plaiſirs, à ſes aiſes, & cependant eſpérent après cela, obtenir la récompenſe qui n'eſt promiſe qu'à ceux qui le ſuivront, & qui marcheront ſur ſes pas. En vérité, dit ſaint Chryſoſtome, c'eſt ſuivre JESUS-CHRIST, & ne le ſuivre pas; vous le ſuivez, parce que vous êtes Chrêtiens, & vous ne le ſuivez pas, parce que vous voulez aller par un chemin tout contraire à celuy qu'il a tenu.

L'exemple & la loi du Fils de Dieu.

Il n'eſt pas difficile de trouver les crimes de ce riche malheureux, dont il eſt parlé dans l'Evangile; *Induebatur purpura & byſſo, & epulabatur quotidie ſplendidè.* Il n'eſt point marqué qu'il ait commis de meurtre, de violences, d'adulteres, & d'autres crimes ſcandaleux; mais ſeulement qu'il étoit ſuperbement vêtu; qu'il faiſoit bonne chere; & ce qui eſt une ſuite de ce luxe, qu'il n'avoit nulle compaſſion du pauvre Lazare qui mouroit de faim à ſa porte. Or il n'eſt pas difficile de remarquer la même maniére de vie dans la plûpart des

L'exemple du mauvais riche de l'Evangile. *Luc.* 16.

Grands & des riches, qui entendent ſans crainte ce qui eſt dit de ce riche; comme une hiſtoire qui ne les regarde point : Car qui a-t-il de plus ordinaire que cette vie molle & ſenſuelle ? Cette vie plongée dans le luxe, & dans le plaiſir ? Que fait-on autre choſe dans le monde que ce qu'il faiſoit ? & ſi on ne le fait pas toûjours par impuiſſance, que déſidere-t-on y faire autre choſe ſi on pouvoit ? Sur tout comment diſtinguera-t-on ces Dames du monde, qui s'imaginent que la vie molle, la vie de plaiſir, la vie de pareſſe & d'oiſiveté, eſt de l'eſſence de leur condition, & fait en quelque ſorte toute leur occupation ? Cependant on ne voit pas que le Sauveur les ait exemptées de la rigueur de l'Evangile; ni ce qu'elles lui pourront répondre, lors qu'il leur dira, ce qu'il fait dire par Abraham au mauvais Riche, qu'ayant reçû les biens du monde en partage durant leur vie, elles n'ont plus à attendre dans l'autre que des ſupplices.

Recueil d'exemples & de ſimilitudes tirez de l'Evangile.

Après avoir fait entendre aux perſonnes qui menent une vie molle, les oracles du Fils de Dieu, contre cette conduite, il eſt bon qu'ils ſçachent les ſimilitudes & les paraboles dont il s'eſt ſervi pour leur faire mieux concevoir combien elle eſt dangereuſe, & oppoſée au ſalut. La parabole de l'arbre infructueux, qui fut coupé & jetté au feu, pour n'avoir porté que des feüilles; celle du figuier ſtérile, qui fut maudit de JESUS-CHRIST, parce qu'il n'y trouva point de fruits; celle du ſerviteur pareſſeux, qui fut condamné, non pour avoir perdu le talent qu'on lui avoit confié, mais ſeulement pour ne l'avoir pas fait profiter. Enfin, on peut leur faire remarquer, que le Fils de Dieu, dans l'arrêt de condamnation qu'il prononcera contre les reprouvez, ne leur reprochera pas qu'ils l'ont maltraité, inſulté, depoüillé, empriſonné; mais qu'il ſe contentera de leur dire; j'ai eu faim & ſoif, & vous ne m'avez donné ni à manger ni à boire, &c. c'eſt-à-dire, que ce qui les condamnera ne ſera pas tant le mal qu'ils auront fait, que le bien qu'ils auront omis dans cette vie oiſive, & uniquement appliquée à chercher leurs aiſes & leurs commoditez.

On rapporte d'autres exemples qui peuvent venir à ce ſujet dans le titre de la Mortification, comme étant oppoſez à la vie douce, & ſenſuelle.

Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Les perſonnes qui menent une vie oiſive ſont les arbres infructueux dont le Sauveur parle dans l'Evangile.

Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur, & in ignem mittetur. Matth. 7. Tout arbre qui ne portera pas de bon fruit, ſera coupé & jetté au feu. Ces arbres infructueux & ſtériles, nous figurent les Chrêtiens, qui menent une vie molle & inutile; qui ſans s'attacher à la pratique des bonnes œuvres, ſe contentent de s'abſtenir autant qu'ils le peuvent, de celles qui ſont viſiblement mauvaiſes; qui ne faiſant rien pour acquerir le ciel, tâchent ſeulement d'éviter les crimes qui méritent l'enfer, & qui toûjours occupez à ſe faire des plaiſirs qui flattent leurs paſſions, ſans troubler la fauſſe paix de leur conſcience, s'endorment dans une molleſſe de vie auſſi déplorable que criminelle. Le monde eſt ſans doute rempli de ces ſortes de Chrétiens; la vie molle des enfans du ſiécle eſt le charme le plus général, & le plus ſubtil poiſon de l'iniquité. C'eſt le péché le plus étendu, & contre lequel on prend moins de précaution.

Or JESUS-CHRIST nous apprend qu'il y a un caractere de réprobation attaché à cette inutilité de vie, par la parabole de cet arbre ſterile : car il ne le condamne pas à être coupé & jetté au feu, parce qu'il produit des fruits mauvais & empoiſonnez ; mais parce qu'il ne produit pas de bons fruits, pour nous faire entendre que ce n'eſt pas aſſez de ne point commettre de crimes, mais qu'il faut faire de bonnes œuvres pour éviter la condamnation.

Nemo poteſt duobus dominis ſervire. Matth. 6. Ces deux maîtres auſquels on ne ſçauroit ſervir, ſont Dieu & le monde : car comme ils ſont directement oppoſez dans leurs maximes, il eſt impoſſible d'accorder enſemble leurs differens interêts, & l'on ſe trouve reduit à l'inévitable néceſſité d'être ſourd à la voix de l'un, ou de ne pas obſerver les commandemens de l'autre : *Aut enim unum odio habebit, & alterum diliget ; aut unum ſuſtinebit, & alterum contemnet.* Dieu eſt un maître jaloux, qui ne peut ſouffrir, que la créature partage avec lui les hommages qui ne ſont dûs qu'à lui ſeul. C'eſt en vain que l'amour propre met en uſage tous ſes artifices, pour accorder l'amour du monde avec l'amour de Dieu. Cette union n'eſt pas moins impoſſible, que criminelle ; c'eſt cependant ce que nous prétendons faire, quand nous prétendons mener une vie chrétienne, & mondaine tout à la fois, en partageant nos devoirs entre Dieu & le monde, & les ſervir également en menant cette vie molle, puiſque nous voulons ôter ce que l'un a de plus criminel, & ce que l'autre a de plus auſtere.

En menant cette ſorte de vie on prétend ſervir à deux maîtres, ce qui eſt impoſſible. *Matth.* 6.

Eſt via quæ videtur recta, & noviſſima illius deducunt ad mortem. Prov. 16. Il y a une voye qui paroit droite, mais qui à la fin conduit à la mort. Quel pourroit être cet égaremeut que le Sage a voulu nous marquer, ſinon cette maniere de vie que le monde approuve, & que l'on croit innocente, parce qu'elle n'a rien de manifeſtement criminel. Il faut mettre dans ce rang les promenades, les feſtins, les converſations, & en un mot, tous ces amuſemens profanes qui occupent la vie ordinaire des gens du ſiécle. On ſe les permet ſans ſcrupule, ſur la prétenduë innocence que l'on s'y figure ; mais nous ne faiſons pas réflexion, ou nous ne la voulons pas faire, que cette voye étant contraire à la voye étroite que nous a montrée & tracée le Fils de Dieu dans l'Evangile, elle ne peut conduire qu'à la mort.

C'eſt cette voye qui paroit droite, mais qui conduit à la mort.

Quam anguſta porta & arcta via eſt, quæ ducit ad vitam. Matth. 7. Que le chemin qui conduit à la vie eſt étroit ! Faites réfléxion, Chrétiens, que le Fils de Dieu ne dit pas, que le chemin qui conduit à la perfection eſt étroit. Vous pourriez l'appliquer aux Religieux qui font profeſſion de ſuivre les conſeils évangeliques ; mais le chemin qui conduit à la vie éternelle ; c'eſt-à-dire, le chemin du ſalut, par où il faut que tout le monde paſſe, ſi on veut ſe ſauver : *Quam anguſta* ! qu'il eſt étroit ! Ces termes font ſentir la difficulté ; il en paroit lui-même ſurpris. Il ne dit pas ſeulement, il eſt difficile, mais qu'il eſt difficile ! que la voye eſt étroite ! Il ne dit pas, penſez y, travaillez-y, tappliquez-vous-y, ce ſeroit peu ; mais faites effort : *Contendite.* Ce n'eſt pas trop de tout l'homme ſoûtenu par la grace : ne comptez pas ſur les ſoins ordinaires, ils n'y feront rien ; je ne veux point vous déguiſer la grandeur de l'entrepriſe, ni la difficulté de l'execution ; elle eſt telle qu'il y a dequoy étonner un Dieu. mais pour ne vous y tromper pas, voila le dernier trait par où vous la connoitrez : *Pauci ſunt qui* *Ibidem.*

La voye étroite dont parle le Fils de Dieu, n'eſt pas ſeulement pour les Religieux, mais pour tout le monde.

veniunt eam. Il y a peu de gens qui marchent dans cette voye. C'eſt le petit nombre qui tient le chemin du ſalut.

C'eſt aimer le monde que s'en rechercher les commoditez, & les plaiſirs, ſous prétexte qu'ils ſont innocens.

Nolite diligere mundum, & ea quæ in mundo ſunt. 1. *Joan.* 2. Gardez-vous, & préſervez vôtre cœur de ces amorces trompeuſes : car ſi vous aimez le monde, vous vivrez ſelon le monde, & ſi vous vivez ſelon le monde, vous mourrez, ajoûte l'Apôtre ſaint Paul. Ne vous fiez pas à certains dehors d'une probité extérieure ; ſous une fauſſe ſageſſe que l'on déguiſe de veritables égaremens! *Nolite diligere mundum.* Prenez garde qu'on ne vous dit pas ſeulement de n'aimer point ce monde impie, ce monde libertin, dont les excès ſont également ſcandaleux & odieux. Je parle même de ce monde innocent, & honnête à ce qu'il paroit ; mais du reſte ennemi de la gêne, & de tout ce qui mortifie les ſens, goûtant les douceurs de la vie, & amateur de ſoy-même. Ses pieges ſont plus cachez, ſa malignité eſt plus ſubtile ; mais ce n'eſt que pour vous ſurprendre plus aiſément & pour vous lier plus étroitement : *Nolite diligere mundum, & ea quæ in mundo ſunt.* N'aimez ni le monde, ni toutes les choſes du monde, ſes biens, ſes honneurs, ſon faſte, ſon éclat, ſes coûtumes, ſes modes, ſes fêtes, ſes réjoüiſſances? Sources empoiſonnées de tous les vices.

De la vie molle & ſenſuelle, on tombe dans les derniers excès des crimes les plus honteux.

Vadam & effluam deliciis, & fruar bonis. Eccleſ. 2. Quand Salomon proferoit ces paroles : je vais me bâtir une fortune plus conſiderable que celle des plus grands Rois de la terre : je vais me faire une vie pleine de joye, de plaiſirs & de délices ; rien ne me manquera, j'aurai tout à ſouhait. Croyez vous (Meſſieurs) qu'en formant ces projets, il voulut en même temps ſe ſouſtraire a la Loi de Dieu, pour joüir d'une plus grande liberté; Qu'il voulut pour être plus maître de lui-même, tomber dans l'idolâtrie ? Il n'y a pas d'apparence, aveugle qu'il étoit dans tous ces vains projets, il crut que Dieu ſeroit toûjours ſon protecteur, & ſon appui, & qu'il ne l'abandonneroit jamais ; mais il ſe trompa, & en vint par cette vie ſenſuelle, & voluptueuſe à des excès, dont il ne ſe croyoit pas capable.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet.

Voluntatis propenſio authoritatem vitiis quærit, & quod malum eſt, bonum aut bono proximum eſſe ſuadet. Auguſtinus, ſerm. 12. de temp.

Sunt quædam quæ leviſſima putarentur, niſi in ſcripturis demonſtrarentur opinione graviora. Idem l. 2. Enchirid. c. 79.

Deus tibi felicitatem hujus ſeculi, ad conſolationem tuam dedit, non ad corruptionem. Idem, tract. in Joann.

Si delectat te mundus, immundus es, ſi autem jam te non delectat, jam tu es mundus. Idem, tract. 38. in Joann.

LE même penchant qui nous porte au mal, nous fait chercher à le juſtifier ; nous taſchons de nous perſuader que nos vices ſont des vertus, ou du moins qu'ils en approchent.

Il y a des fautes qui paroîtroient legeres, ſi l'Ecriture ne nous apprenoit à en juger autrement.

C'eſt pour vous conſoler dans vôtre exil, & non pas pour corrompre vôtre cœur, que Dieu vous accorde un peu de proſperité temporelle.

Vous n'êtes pas aux yeux de Dieu, ſi le monde vous plait ; ſi au contraire vous n'y trouvez rien qui vous contente, vous pouvez vous flatter d'être dans l'innocence.

Nos

Non convertitur anima ad Deum, niſi dùm ab hoc ſæculo avertitur. Idem in Pſalm. 9.

Quid tibi cum pompis Diaboli amator Chriſti? noluit falli, odit enim tales Deus, nec inter ſuos deputat poſſeſſores, quos cernit vitæ ſuæ deſertores. Idem, ſerm. 4. de ſymb. ad catechum.

On ne peut retourner à Dieu, qu'en s'éloignant du monde.

Vous qui faites profeſſion d'aimer JESUS-CHRIST, qu'avez-vous à pretendre aux pompes du monde? Ne vous y trompez pas: Dieu haït & retranche du nombre de ceux à qui il deſtine la poſſeſſion de ſa gloire, ces laches déſerteurs du chemin qu'il leur a fraïé.

Nequitia eſt mundum iſtum diligere, & ea quæ naſcuntur & tranſeunt, pro magno habere, & ea concupiſcere, & pro iis laborare. Idem, lib. de Agone chriſtiano.

C'eſt un crime à un Chrétien, que d'aimer le monde, de faire eſtime d'une choſe qui a commencé, & qui paſſera; d'en ſouhaiter la joüiſſance, de ſe donner beaucoup de peine pour y parvenir.

Figura hujus mundi præterit, non natura. L. 20. de Civit. Dei.

Le monde change de figure; mais il eſt toûjours le même.

Dei Filius ſuſtinuit ignominiam crucis, & tu putas beatos, qui felicitate iſtius ſæculi & deliciis perfruuntur? Hieronymus, epiſt. 33. ad Caſtrut.

Le Fils de Dieu a ſouffert l'ignominie de la croix, & vous eſtimez heureux ceux qui joüiſſent de la proſperité & des delices du ſiecle.

Anguſtam viam nec omnes inveniunt, nec qui invenerint ſtatim ingrediuntur per eam. Idem in c. 7. Matthæi.

Tous ne trouvent pas cette voye étroite qui conduit au ciel; & parmi ceux qui la trouvent, peu y entrent.

Omne quod agimus, omne quod loquimur, aut de latâ aut de anguſtâ viâ eſt. Idem epiſt. 14. ad Celant.

Toutes nos actions, toutes nos paroles ſont autant de pas que nous faiſons dans la voye étroite, ou dans la voye large.

Si omni cupiditate calcatâ ſoli ſtudemus virtuti, per anguſtam viam nitimur. Idem, ibidem.

Si foulant aux pieds toutes nos paſſions, nous nous attachons uniquement à la vertu, nous avançons dans la voye étroite.

Arcta via, in quâ ſtudioſè conſtringitur, eſt in hoc mundo vivere, & de hujus mundi concupiſcentiis nihil habere. Gregor. 27. Moral. c. 11.

C'eſt marcher par la voye étroitte, que de vivre au milieu du monde, & de ne former aucun de ces deſirs qui corrompent le cœur.

Via perditionis ſpatioſa, quia intra regulam diſciplinæ non incluſa. Chryſoſt.

Ce qui rend large le chemin de perdition, c'eſt qu'il n'eſt pas reſſerré par la régle d'une exacte diſcipline.

Nemo miles ad bellum cum deliciis venit. Tertull. adverſ. Marc.

Jamais ſoldat ne va à la guerre pour y goûter les plaiſirs.

Diſcutienda ſunt delicia, quarum mollitia & fluxu fidei virtus effœminari poteſt. Idem de cultu fœmin.

Il faut fuïr les delices qui par leur molleſſe corrompent la foy.

Amicus mundi excluditur à conſilio amicorum Dei, qui non ſpiritum hujus mundi acceperunt, ſed ſpiritum qui ex Deo eſt. Bernardus, Epiſt. 117.

Un homme qui aime le monde, ne doit point être reçu parmi les amateurs de Dieu, qui n'ont point reçu l'eſprit du ſiécle, mais celui qui vient de Dieu.

Delicatus es frater, ſi ſic vis gaudere cum ſæculo, & poſtea regnare cum Chriſto. Hieronymus in Epiſt.

Vous qui êtes bien amateur de vos plaiſirs, mon frere, ſi vous pretendez vous réjoüir avec le monde, & regner avec JESUS-CHRIST.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

CE n'eſt point des Théologiens Scholaſtiques que nous empruntons ce qui regarde ce ſujet, mais plus particulierement de ceux qui ont parlé de la Morale Chrétienne, c'eſt-à-dire, des Maîtres de la vie ſpirituelle, qui ſous d'autres noms, nous font connoître le danger qu'il y a de mener une vie molle & oiſive, contraire à la voye étroite de l'Evangile, & l'on peut voir ce que nous avons dit de la Mortification Chrétienne en ſon lieu.

Ce que c'eſt proprement que la vie molle, & quelle idée il s'en faut formet.

Comme cette vie que nous appellons ordinairement molle & oiſive, n'eſt pas un vice particulier que l'on veüille combattre, & qu'elle conſiſte dans un aſſemblage d'actions & de maximes, leſquelles priſes en détail & dans la ſpéculation, ne paroiſſent pas fort criminelles, on n'en peut donner une idée plus juſte, que de conſidérer la vie que menent dans le monde la plûpart des perſonnes, qui paſſent pour honnêtes gens; c'eſt-à-dire, qui ne manquent à rien de ce qui regarde les bienſéances du monde, & de leur condition; mais fort peu reguliers dans les devoirs de la Religion, dont ils ne s'acquittent que par bien ſéance, & aſſez rarement, qui renoncent à la vérité aux vices les plus groſſiers, & aux deſordres les plus criminels; mais qui n'épargnent rien pour paſſer le temps agréablement; qui ont aſſez de retenuë & d'honneur, & ſi vous voulez même, de probité, pour ne pas vivre dans le déreglement, mais auſſi qui ſeroient bien fâchez qu'il y eût un divertiſſement dans une ville, dont ils ne fuſſent pas; en un mot, qui paſſent leur vie dans le jeu, dans les compagnies agréables, dans les feſtins, dans la bonne chere, ſans grand ſcandale; cependant, ſans faire tort à perſonne, je l'entens toûjours ainſi, mais auſſi ſans pratiquer ni pénitence, ni mortification, ni les bonnes œuvres. Cette vie s'appelle vie molle, vie oiſive, vie douce & commode, vie des honnêtes gens du ſiecle; mais qui ne ſuivent pas les maximes de l'Evangile, ni les loix du Chriſtianiſme; or cette vie n'eſt pas une vie de Chrêtien, & où l'on puiſſe faire ſon ſalut.

Ce que proprement on improuve, & ce que l'on condamne dans cette ſorte de vie.

On ne diſpute pas icy, ſi le jeu, ſi le bal, ſi tous les paſſe-temps ordinaires ſont des choſes indifférentes ou non; on peut ſuppoſer que de leur nature elles le ſoient; il eſt queſtion, ſi quand on s'en fait une habitude, une occupation, un état & une profeſſion de vie, l'innocence s'y peut conſerver, & ſi l'on y peut faire ſon ſalut; & tous les Maîtres de la vie ſpirituelle concluent que l'innocence ne peut compâtir avec cette vie voluptueuſe, ſenſuelle & oiſive, quand même on n'y commettroit aucun des crimes où elle conduit, & auſquels elle porte naturellement; autrement, diſent-ils, on pourroit ſe ſauver ſans peine & ſans croix, ce qui ne ſera jamais, & ce qui ne peut être, puiſque nous portons avec nous, comme dit ſaint Paul, un corps de péché, une nature corrompuë, & de mechantes inclinations qu'il faut combattre.

Suppoſons donc que tous les divertiſſemens, que le monde appelle honnêtes, ſoient innocens de leur nature, dans leurs circonſtances mêmes, & dans leurs ſuites ; il eſt conſtant neanmoins que de les ſubſtituer à la place de ſes affaires, de ſes emplois, de ſes devoirs, en un mot, que de mener ce qu'on appelle une vie de plaiſir, c'eſt un état de reprobation. La preuve en eſt de ſaint Thomas. Tout Chrétien, dit ce Saint, eſt obligé de tendre à la perfection de ſon état; Le Seculier de faire ſes efforts pour ſe perfectionner ſelon le degré de ſa vocation; & le Religieux de marcher ſans relâche dans la voye des conſeils, qui ſont devenus des préceptes pour lui : *Quicumque profitetur aliquem ſtatum, tenetur ad ea quæ illi ſtatui conveniunt.* Or tout de même qu'un Religieux qui neglige de tendre à la perfection par les moyens propres de ſa vocation, eſt dès là dans un état de peché mortel ; auſſi le ſeculier qui neglige d'aſpirer à la perfection de ſon état, d'y marcher par les voyes conformes à ſa deſtination, eſt en état de peché mortel. D'où il faut conclure que de s'abandonner de telle ſorte aux plaiſirs, aux divertiſſemens, quels qu'ils ſoient, qu'on en faſſe un exercice ordinaire, c'eſt une habitude continuelle de peché.

Les gens du monde ne peuvent ſe ſauver en menant cette vie molle & ſenſuelle.

A conſidérer cette vie douce & voluptueuſe par des ſuites, & par les vices qu'elle produit, on peut dire qu'elle ne peut être innocente. 1°. Parce que de là naît la molleſſe qui énerve le corps ; la délicateſſe qui le rend incapable des travaux de la pénitence ; ce ſont ces gens de bonne chere & de plaiſir, qui s'empreſſent le plus d'obtenir des diſpenſes du jeûne & de l'abſtinence commandée. Enfin, ceux qui auroient le plus de beſoin des macérations de la chair, ce ſont ceux qui ſe ſont mis hors d'état de les ſupporter. De cette vie ſenſuelle & voluptueuſe naît encore l'oubli de Dieu & de ſes devoirs de Religion : Car quelle négligence de s'acquitter des devoirs les plus eſſentiels; quel mépris de la parole de Dieu, quel éloignement des Sacremens, quelle ignorance de nos myſteres, quelle averſion de la priere ? En faudroit-il davantage pour mettre une perſonne en évident danger de ſon ſalut ?

Les ſuites & les effets de cette vie molle & ſenſuelle.

Le Prophete Royal nous apprend que pour arriver à la félicité éternelle, ce n'eſt pas aſſez d'éviter le mal ; mais qu'il faut encore faire le bien : *Declina à malo & fac bonum.* Ainſi un Chrêtien qui ſe contentant de s'éloigner du vice, ne s'appliqueroit point à la pratique des bonnes œuvres, & paſſeroit ſa vie dans une molle oiſiveté, ne pourroit légitimement prétendre à ce bonheur, qui eſt la récompenſe des bonnes actions, & des exercices laborieux de la vie chrêtienne. Ce qui fait voir combien eſt frivole l'excuſe de ceux qui prétendent qu'ils peuvent ſe ſauver en menant cette ſorte de vie, qui eſt innocente, diſent-ils, à ces divertiſſemens près, que nous ne voyons pas condamnez dans l'Evangile ni par la pratique des plus gens de bien. Voila le prétéxte qu'ils apportent, & qui ſert encore à rendre leur converſion plus difficile. Ils doivent donc ſçavoir que dans la Religion Chrétienne, c'eſt une maxime inconteſtable, qu'il ne ſuffit pas de ne point faire de mal, ſi l'on ne fait encore le bien, puiſque le ſerviteur inutile fut condamné, non pour avoir diſſipé le talent que le pere de famille luy avoit donné, mais pour ne l'avoir pas fait profiter. Que s'ils ajoûtent, qu'ils font auſſi quelque bien, puis qu'ils s'acquittent des devoirs les plus eſſentiels ; qu'ils aſſiſtent au ſervice divin les jours ordonnez ; qu'ils obeïſſent au précepte de la communion paſchale, & à d'autres ſemblables : mais ſans

On ſe damne dans ce genre de vie pour ne pas faire le bien, quand on ne feroit point d'autre mal, Pſalm. 36.

examiner s'ils ſont capables de ſe bien acquiter de ces devoirs, en cet état; on leur répond que s'ils font quelque bien ce qu'on pourroit leur conteſter, ils n'en font pas aſſez, ce que le Sauveur inſinüe aſſez clairement, en diſant à ceux qui l'écoutoient, que ſi leur juſtice n'étoit plus abondante que celle des Phariſiens, ils n'entreroient point dans le royaume des cieux.

Ces perſonnes qui menent cette vie, ſont dans l'erreur & dans l'illuſion de ſe croire juſtes & innocens.

Il faut avoüer que ceux qui ſe croyent innocens au milieu des plus grands pechez, ſont dans un aveuglement bien groſſier; mais il y en a qui ſe croyent juſtes, parce qu'ils s'abſtiennent ſeulement du vice; leur aveuglement eſt plus délicat; mais il n'eſt pas moins dangereux par la raiſon que nous venons d'apporter. Il s'enſuit de là qu'une infinité de gens ſe damnent ſans y penſer, & ſans le croire, & que pluſieurs ſe trouveront condamnez au jugement de Dieu, qui y attendoient des récompenſes: Car à ce jugement terrible, le Fils de Dieu ne les condamnera pas pour avoir été des idolâtres ou des ſcélerats, ou pour avoir commis des crimes atroces, mais pour n'avoir pas fait la charité qui ſe préſentoit à faire, ni fait les bonnes œuvres qui ſont marquées dans l'Evangile. A quoy il faut ajoûter que cet aveuglement eſt plus difficile à guérir, parce que l'on convinct facilement les grands pecheurs, que s'ils ne changent de vie & de conduite, c'eſt fait de leur ſalut; mais comment déſabuſer ceux qui ſe meſurant ſur les autres qui ſont plus déréglez qu'eux, ſe croyent gens de bien, & s'applaudiſſent même de leur juſtice prétenduë.

Pour ſe ſauver dans le monde, & y mener une vie reglée & chrétiéne il faut de plus puiſſantes graces que n'ont pas ceux qui y veulent mener une vie oiſive & ſenſuelle.

Il faut de puiſſantes graces dans les perſonnes qui vivent dans le monde, pour ſe ſoûtenir contre toutes les attaques que leurs livrent leurs paſſions, les compagnies, les mauvais exemples, les occaſions & les dangers qui ſe rencontrent par tout. Les gens de bien qui ſont engagez par leur état & par leur employ de vivre avec des perſonnes aſſez déréglées, ont beſoin d'une fidelité à la grace, pour ne pas ſuivre le torrent de la coûtume; ils ſont même ſouvent dans l'obligation d'éviter les occaſions dangereuſes. Or croirons-nous que Dieu donne de ces graces puiſſantes à ceux qui embraſſent un genre de vie, où Dieu ſans doute ne les a pas appellez; mais qu'ils ont choiſi eux-mêmes, non pour l'y ſervir avec plus de liberté, mais pour goûter toutes les douceurs & les plaiſirs de la vie; pour être débarraſſé de tous les ſoins d'une charge, d'un ménage, & de ce que le monde même a de plus fâcheux, afin de n'en goûter que ce qu'il a d'agréable; à ceux enfin qui ont honte de ſecoüer tout-à-fait le joug du Seigneur; mais qui ne peuvent s'aſſujetir au genre de vie que la loy de l'Evangile & leur conſcience leur preſcrit. Ils n'ont au contraire que de ces graces foibles, & encore ne leur ſont-elles données que pour quitter une conduite de vie ſi dangereuſe.

La vie douce & commode, eſt proprement la voye large, dont il eſt parlé dans l'Evangile, & que le plus grand nombre ſuit. *Matth. 7.*

Comme rien n'eſt plus important à l'homme que de connoître s'il eſt dans la bonne voye, le Fils de Dieu s'eſt appliqué à nous donner pour cela, une regle aiſée, dont le ſçavant & l'ignorant fuſſent également capables: *Lata porta*, dit-il, *& ſpatioſa via eſt, quæ ducit ad perditionem, & multi ſunt qui intrant per eam.* Le chemin qui mêne à la perdition eſt large & ſpatieux; & ſi vous voulez le connoître à coup ſûr, obſervez s'il eſt ſuivi par la multitude; car le grand nombre va là. Or remarquez que cette régle ne peut pas s'expliquer ſeulement des perſonnes qui vivent dans un libertinage déclaré de mœurs & de créance; car il eſt viſible que ce n'eſt pas là le grand nombre: & quoi que le ſiécle n'en

fourniſſe que trop de cette ſorte, ces gens néanmoins comparez avec ceux qui menent une vie molle, oiſive, & ſenſüelle, ſont ſans doute le plus petit nombre. D'où il faut conclure que c'eſt aux mondains dont nous parlons, qu'il faut appliquer cette régle.

L'erreur & l'illuſion où ſont les perſonnes qui menent une vie molle, eſt la cauſe de leur perte.

C'eſt une erreur toute évidente, que de penſer qu'il y ait une troiſiéme voye, qui tienne le milieu entre le chemin étroit & le chemin large, où ſont ceux qui vivent dans un libertinage déclaré; mais une erreur ſi pernicieuſe, qu'on peut aſſûrer que c'eſt la cauſe pourquoy ils ne voyent pas le danger où ils ſont de ſe perdre: car c'eſt ce qui les empêche d'en ſortir pendant qu'ils ſont dans cette erreur; s'ils ſe voyoient clairement dans le chemin de perdition, ils n'y voudroient pas vivre, de peur d'y mourir; ils en ſortiroient tôt ou tard, pour peu de conſcience & de foy qu'il leur reſtât: mais parce qu'ils y marchent en aveugles, ne conſiderant pas où ils ſont, ni où ils vont, ils demeurent dans le danger ſans le voir, & ſans en ſortir; & le nombre de ceux qui ſe perdent ainſi ſans y penſer, eſt ſi prodigieux, que quand le Fils de Dieu en parle, ce n'eſt qu'avec admiration; ce qui nous fait aſſez connoître que la choſe eſt plus vraye, que nous ne penſons.

Ce qui rend cette ſorte de vie dangereuſe pour le ſalut.

Cette maniere de vie eſt dautant plus dangereuſe pour le ſalut, qu'elle patoît aſſez honnête & aſſez ſûre pour ne rien craindre, comme étant communément reçûë, & approuvée de la plus grande partie du monde, qui ne vit point autrement, & qui ne veut pas croire qu'il y ait du danger de vivre de la ſorte, quoy que pourtant il y ait danger de nous dérégler tout-à-fait, & de nous perdre. Ce ſont des perſonnes d'honneur, de ſçavoir, de mérite, de toutes conditions, & de tout ſexe, Laïques & Eccleſiaſtiques, qui vivent dans une certaine douceur de vie, qui n'eſt ni trop libertine, ni trop contrainte; Elle n'eſt pas ſi libertine, qu'ils permettent que le vice & le peché regne dans leur cœur & dans leurs actions; mais elle n'eſt pas ſi retenüe que l'amour du plaiſir & des divertiſſemens ne les poſſedent & ne les dominent. Ils ne ſuivent pas leur humeur autant que leur inclination naturelle les y pourroit porter; mais ils la ſuivent plus que la raiſon & la loy de l'Evangile ne leur permet. Ils ne mépriſent pas les maximes de l'Evangile, mais ils ne les eſtiment pas aſſez pour les obſerver; & voila en quoy eſt le mal, le déſordre, & ce qui eſt une cauſe ſuffiſante de leur damnation.

Cette maniére de vie eſt proprement un partage entre Dieu & le monde.

L'Evangile nous déclare ouvertement qu'on ne peut ſervir deux maîtres tout à la fois; pour nous faire entendre que l'amour des richeſſes eſt incompatible avec le ſervice de Dieu: Cependant l'amour des richeſſes n'eſt qu'une des trois concupiſcences qui compoſent le monde reprouvé: d'où l'on peut juger ſi cette vie molle & oiſive, qui avec l'amour des richeſſes, comprend encore l'amour des plaiſirs, de l'honneur, & de tout ce qui eſt agréable aux ſens; ſi cette vie, dis-je, peut s'accorder avec le ſervice de Dieu! Que ſi vous me dites que dans cette maniére de vie, l'attachement n'eſt pas ſi déréglé qu'un homme paſſe pour un avare, pour un homme adonné à la débauche, pour un ambitieux qui n'aſpire qu'aux grandeurs; il ſera donc juſtement du nombre de ceux qui veulent ſervir deux maîtres; il donnera quelque choſe à l'un, & la plus

grande partie à l'autre. Or le ſervice de Dieu ne peut comporter ce partage; il veut tout ou rien; & ſi celui qui veut partager également entre lui & le monde, n'eſt plus de ſa ſuite, & du nombre de ſes ſerviteurs, celui-là en ſera-t-il, qui donnera ſi manifeſtement la préference au monde, comme l'on fait dans la vie molle, telle que nous l'avons dépeinte.

Cette molleſſe eſt une marque de réprobation.

Le Petes & les Théologiens diſent communément que cette délicateſſe, & cette vie ſenſuelle eſt une marque de réprobation, parce qu'elle rend les Chrêtiens incapables de rien ſouffrir de ce qui eſt néceſſaire pour arriver à la gloire, ſoit pour en prendre le chemin, ſoit pour en avoir les diſpoſitions, ſoit pour continüer, ou pour perſeverer dans la pourſuite d'un ſi grand bien.

Le precepte de pratiquer la mortification oblige par une conſequence néceſſaire à renoncer à la vie molle.

Perſonne ne peut douter qu'il n'y ait un precepte pour toutes ſortes de perſonnes, de fuïr tous les péchez, & de travailler à vaincre les vices, auſquels ils ſe ſentent portez. Il y a donc un précepte de ſe vaincre, & de reprimer le penchant qui nous porte au plaiſir, puiſque qui commande une fin, commande par une ſuite néceſſaire, les moyens, ſans leſquels on ne peut arriver à cette fin. De maniére que ſi on ne peut ſe tenir dans les termes du devoir, ni obſerver les autres préceptes, ſans renoncer à cette vie molle & ſenſuelle; car dans cette pente que nous avons au mal, cela eſt moralement impoſſible, n'eſt-ce donc pas un précepte d'y renoncer; je dis un précepte confondu dans les autres préceptes, & un commandement renfermé dans les autres commandemens: car ſi dans les choſes même qui ſont permiſes, vous ne vous retranchez, comment voulez-vous que les paſſions ne s'échappent & ne franchiſſent les bornes dans ce qui eſt défendu?

Il faut raiſonner ſur cette matiére comme l'on fait des péchez veniels.

Il n'y a point de Théologien qui n'avoüe après ſaint Thomas, que quoy que les pechez veniels ne puiſſent pas damner un homme à quelque nombre qu'ils puiſſent arriver, cependant que quiconque ſeroit dans cette diſpoſition de les commettre tous, ſans s'abſtenir jamais d'aucun, en commettroit deſlors un mortel, & ſeroit en état de damnation; de même, (car il n'y a point de différence,) vû que l'un ſemble être compris dans l'autre; de même, dis-je, ceux qui ſont dans la diſpoſition de ſe permettre tous les plaiſirs, & les divertiſſemens dont chacun n'arriveroit pas juſqu'au péché mortel, ne ſeroit pas en état de faire ſon ſalut: parce qu'encore que pour être ſauvé ce ſoit aſſez de garder les commandemens, comme dit le Sauveur même: *Si vis ad vitam ingredi, ſerva mandata*, & conſequemment qu'il ſemble dans la ſpéculation, qu'on s'en puiſſe tenir à cette régle, cependant comme il eſt bien difficile de s'arrêter ſur un pas ſi gliſſant, ſans paſſer jamais de ce qui eſt permis, à ce qui eſt préciſement défendu; un Chrêtien, qui prétend ſe contenter de cela, eſt en évident danger de paſſer outre, & de ne pas s'acquiter des choſes à quoy il eſt indiſpenſablement obligé; il mérite même dès là, que Dieu l'abandonne, & lui refuſe les graces puiſſantes dans les occaſions délicates & dangereuſes.

Matth. 19.

D'où vient cette molleſſe, dans les Chrêtiens, qui ont fait

Cette molleſſe conſiſte dans une certaine diſpoſition habitüelle, de ne pouvoir, c'eſt-à-dire, de ne vouloir rien ſouffrir pour Dieu, ni pour le ſalut de leurs ames, ſoit que cela vienne de l'amour déreglé qu'ils ont pour les interêts de leurs corps, dont ils ſont naturellement idolâtres; ſoit qu'il procede encore

du peu de ſentiment qu'ils ont pour les choſes ſpirituëlles, ou pour les objets de la foi : ſoit encore que nous y ajoûtions l'horreur qu'ils conçoivent des mortifications & des pénitences, non-ſeulement par leur propre mouvement, mais encore par les fauſſes maximes du monde. De là vient qu'ils cherchent toutes ſortes de prétextes pour ſe diſpenſer des rigoureuſes obligations qui ſont attachées neceſſairement à la profeſſion du Chriſtianiſme.

une profeſſion ſolemnelle d'y renoncer.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

APprenons à ceux qui vivent dans la molleſſe, & dans la douceur d'une vie mondaine ſous un chef couronné d'épines, & accablé de douleur, à s'effrayer de la fauſſe paix, & de la dangereuſe ſécurité où ils vivent. Tremblons nous-mêmes de frayeur à la ſeule penſée de ces foudroyantes paroles, dont Dieu ſemble menacer ceux, qui enyvrez de l'amour de la vie, cherchent avec tant de ſoin, & tant d'ardeur, leur ſatisfaction dans la joüiſſance des biens qu'ils poſſedent, quand il leur dit d'un ton redoutable : Malheur à vous, qui avez vôtre conſolation en ce monde. *Va vobis divitibus qui habetis conſolationem veſtram.* Malheur à vous, qui avez vôtre conſolation en ce monde ; c'eſt-à-dire, qui vivez contens dans l'uſage que vous faites de vos richeſſes : Malheur à vous, qui êtes dans la joye, & dans les plaiſirs. *Le Pere Rapin, dans le livre intitulé, la Vie des prédeſtinez dans la bienheureuſe éternité.*

Menaces du Fils de Dieu à ceux qui vivent dans la molleſſe.

Luc. 6.

Oüi, il en coûte plus de ſe ſauver dans le monde à l'ame fidelle qu'aux Solitaires de ſe ſauver dans leur retraite, & aux Religieux dans leur cloître : car il eſt bien plus difficile d'être retenu dans les dangers, humble dans les grandeurs, temperant dans les repas au milieu de la bonne chere, pauvre dans l'abondance, penitent dans les occaſions de molleſſe, & patient dans les pertes de biens & d'interêts ; Et cependant ſi vous ne pratiquez point tout cela dans le monde vous êtes perdus. Mon Dieu ! ſi ces ſaintes auſteritez ſont néceſſaires dans les cloîtres, où les occaſions ſont plus rares, les graces plus fortes, les chûtes moins fréquentes que dans le monde, où tout eſt plein de piéges, où tout eſt couvert d'éceüils, où tout excite au mal, où tout ſéduit, où l'on ne peut ſe ſauver qu'avec une attention toute ſinguliére ; quelle illuſion ! quelle erreur de croire que ces hommes éloignez de tout danger, de toute occaſion, ayent plus beſoin de mortifications & d'auſtéritez, que les mondains qui ſont expoſez à toutes ſortes de perils ? & qu'ils doivent vous en moins coûter dans le monde, où la qualité vous engage à des occaſions dangereuſes, où la multitude des perils vous rend la voye du ſalut plus difficile, où par conſéquent la garde des ſens doit être plus continüelle, les mortifications plus indiſpenſables, la fuite de l'oiſiveté, des plaiſirs & des

Les perſonnes du monde ont plus beſoin de mortification que dans les cloîtres, bien loin d'avoir droit de vivre dans la molleſſe.

divertiſſemens mondains d'une plus étroite obligation. *Pris d'un ſermon manuſcrit.*

La vie molle des perſonnes qui veulent paſſer pour gens de bien.

L'on ſe prévient volontiers dans le monde ſur les vertus naturelles qui peuvent rendre agréable le commerce qu'on y a à entretenir, & d'ordinaire on y fait peu d'attention à la piété chrétienne qui eſt le fondement, l'appui, & l'ornement de toute vertu véritable. Cette prevention eſt une aſſez forte preuve du déréglement des mondains. Ils ſont bien aiſe d'eſtimer une eſpece de probité qui laiſſe une grande liberté à leurs paſſions, qui ne les engage point à cette vigilance, à cette violence ſévere, que l'Evangile preſcrit. Par là ils adouciſſent les peines intérieures qui accompagnent une vie voluptueuſe, & vivent avec moins de crainte au gré de leurs inclinations. Comme il n'eſt pas poſſible de franchir ſans répugnance les obſtacles que l'horreur du vice oppoſe à la licence, ils ſe flatent de n'être pas licencieux, tant qu'ils peuvent s'attribüer une apparence de régularité. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

On ne peut ſe reſoudre à embraſſer la voye étroite, & on partage entre Dieu & le monde.

En évitant la voye large des pécheurs, il faut prendre garde de tomber dans la voye douce & molle de l'amour propre, comme les ſenſuels; c'eſt ainſi que pour paſſer à un égarement plus délicat & plus dangereux, on revient des égaremens groſſiers où l'on n'oſe paſſer toute ſa vie, après avoir quelque temps obéi au monde, on ſe laſſe de le ſervir; il en revient de certains dégouts qui nous en détachent après l'avoir agréablement goûté. On s'eſt fatigué de courir après la fortune, & quand on y eſt une fois arrivé, trouvant que les dangers y ſont plus grands que les plaiſirs, on prend enfin le parti de chercher Dieu, plus facile à ſervir que le monde; mais pour cela, entrons-nous dans les voyes étroites de l'Evangile? Non ſans doute; nous concevons qu'il eſt plus avantageux, & même plus juſte de ſervir Dieu que le monde; mais nous ne pouvons nous reſoudre à marcher par la voye étroite qu'il a lui-même marquée, & à porter la croix qu'il a portée. Ainſi on ſe retranche à la voye douce de l'amour propre. On veut aimer Dieu ſans ſe haïr ſoy-même, ſatisfaire à ſa religion ſans ſe faire violence, donner quelque choſe à la grace & ne rien refuſer à la cupidité; embraſſer la pénitence & ne rien moderer de ſa ſenſualité. Cet accommodement de Dieu avec le monde éloigne des excès monſtrueux; mais il eſt incapable de cette gênante réſerve qu'il faut avoir: Ennemi des plaiſirs groſſiers; mais bien éloigné de rien rabatre de ces ſecrets commerces, & de ces plaiſirs favoris: bien réſolu de ne pas perdre le ciel, mais y voulant aller par un chemin doux & agréable. *Sermon manuſcrit.*

La vie molle eſt criminelle.

Quand vos actions priſes chacun en particulier ſeroient innocentes, je dis qu'elles ne le ſont plus, lors qu'on les prend toutes enſemble, & qu'un ſi long tiſſu de plaiſirs eſt néceſſairement criminel. S'il ne vous eſt pas défendu de prendre de temps en temps quelque recréation d'eſprit, vous eſt-il permis de paſſer tous le temps de vôtre vie dans des divertiſſemens continuels? Eſt-ce pour cela que Dieu vous a mis au monde? Falloit-il que le Fils de Dieu ſe fît homme, qu'il ſe fît pauvre, qu'il vécut ſi long-temps ſur la terre, dans l'obſcurité, dans le travail, dans les perſécutions, qu'il endurât la mort de la croix pour vous mériter la grace de joüer, de vous divertir; de chercher tous

les

jours de nouveaux plaiſirs, & de ne nous refuſer aucun de ceux que vous ne croyez pas abſolument défendus ? Il eſt vrai que Dieu qui connoît nôtre foibleſſe, & qui ſçait que nous ne pouvons pas toûjours avoir l'eſprit appliqué à l'oraiſon & aux affaires, nous permet quelques divertiſſemens ; mais permet-il de faire de nos divertiſſemens toute nôtre occupation ? nous permet-il d'en faire nôtre fin ? & s'il ne le permet pas, pouvez-vous vous le permettre ? *Le Pere Valois, Lettre quatriéme de celles qui ſont pour inviter à la Retraite.*

Qui ſont ceux dont on entend parler, quand on parle de la vie molle.

Quand je vous dis que le plaiſir eſt toûjours dangereux, & que nous ſommes toûjours dans l'obligation de l'éviter, je n'entends pas ſeulement parler de ces voluptez honteuſes que la raiſon deſavoüe, que la loi condamne, & que tous les gens réglez ont en horreur ; ce n'eſt pas ſeulement l'emportement d'une débauche outrée, & pouſſée juſqu'à l'incontinence, que je pretens cenſurer, je perdrois icy un vain diſcours à invectiver contre ces ſortes de libertins livrez ſans meſure aux plus infames voluptez. Comme le cœur de ces ſcelerats eſt pour l'ordinaire endurci, les remedes les plus forts, ne le ſont pas aſſez pour eux. . Les perſonnes que je veux intimider icy, & les éloigner du plaiſir, ce ſont des perſonnes timorées d'ailleurs, que le ſiécle même révere, qui s'applaudiſſent peut-être en ſecret de leur régularité, qui vivent dans une ſécurité parfaite au milieu de l'abondance, & des délices de la vie : & les plaiſirs que je veux leur interdire, ſont des divertiſſemens ordinaires dans le ſiécle ; des plaiſirs d'uſage, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, reçûs dans le commerce des honnêtes-gens ; je dis que tout permis qu'ils ſont, tout conſacrez qu'ils ſoient par la coûtume, ils ſont toûjours dangereux, parce que la vie que l'on paſſe dans ces ſortes de plaiſirs, eſt une ſource, une occaſion, & une amorce de péché. *Sermon manuſcrit.*

Peinture de la vie molle & oiſive.

Le jeu, la promenade, les compagnies agréables, ſont les occupations ordinaires des gens du monde. Toute leur vie ſe paſſe dans une inutilité, & même dans une négligence, qui toute innocente qu'elle puiſſe être, ne peut qu'elle ne ſoit criminelle devant Dieu ; parce qu'ils ſe font une occupation d'oiſiveté, & de plaiſir d'une vie, qui ne devroit être qu'une épreuve continüelle à leur vertu, & qu'un combat ſans relâche, pour meriter cette couronne qui ne ſe donne qu'aux victorieux. Ce peu d'attention qu'ils ont à leur ſalut, fait gliſſer dans l'uſage des choſes les plus ſaintes un eſprit de tiédeur, qui rend leurs œuvres tout-à-fait ſtériles pour le ciel, & ils ſe perdent par l'indifférence qu'ils ont de ſe ſauver. *Le Pere Rapin, livre de l'Importance du ſalut.*

La plûpart des perſonnes du monde ne peuvent ſouffrir qu'on leur faſſe voir le danger qu'il y a de mener cette ſorte de vie.

La plûpart des hommes ſouffrent volontiers que l'on invective contre les vices les plus groſſiers, contre l'avarice, l'uſure, la médiſance, & d'autres ſemblables : Mais ſi nous venons à toucher certaine vie molle & oiſive, telle que mêne aujourd'hui cet aſſemblage de gens qui compoſent ce qui s'appelle le monde ; ſi nous entrons dans le détail des occupations dont elle eſt tiſſüe, ſi nous décidons ſur les jeux qui s'y joüent, ſur les commerces qui s'y lient, ſur les converſations qui s'y font, ſur les divertiſſemens qu'on y prend ; ſi nous examinons tout cela au poids du ſanctuaire ; ſi nous diſons ce qui nous en ſemble, ſelon les régles de l'Evangile & de la Morale chrétienne : ſi nous prononçons que ce jeu, où l'on perd tant de temps &

tant d'argent, eſt un grand peché contre l'amour qu'on doit avoir pour ſa famille, & contre l'obligation d'aider les pauvres; ſi nous diſons que certaines aſſiduitez que ſouffrent ſi aiſément les femmes ſont des ſcandales pour le public, & des écüeils pour leur pudeur, ſi nous traitons avec Tertullien, leurs vaines parures d'homicides, & d'empoiſonnement des ames, que de revoltes contre nous? *Le Pere d'Orleans, ſermon de la Vérité.*

Les femmes ſont plus ſujettes que les hommes à mener une vie molle.

Combien ont à craindre ſur ce chapitre tant de femmes de qualité, qui vivent dans une inutilité pitoyable, auſquelles une probité toute payenne, jointe à un naturel heureux, & à une bonne éducation, tient lieu de vertu; qu'une fierté naturelle défend du déſordre; qui ſe croyent fort bonnes, parce qu'elles ne paroiſſent pas aux yeux du monde fort criminelles; qui ſe flattent même d'une vertu fort diſtinguée, parce qu'elles ont beaucoup d'honneur, & peu de vices, au moins de ces vices groſſiers ou éclatans qui décrient les gens: mais qui menent une vie molle, oiſive & inutile, ſans s'adonner jamais aux œuvres de miſéricorde & de pénitence, ni à l'acquiſition, & à la pratique des vertus chrétiennes, quoy qu'il ſoit de la foi que ſans l'une & l'autre, il n'y a point de ſalut à eſpérer. *Le Pere Bourdaloüe, dans les Sermons imprimez ſous ſon nom.*

Cette vie molle & ſenſuelle eſt oppoſée à la vie de Jesus-Christ.

On ne conſidere pas, dit ſaint Paulin, que par la grace du Sacrement de Baptême, les Chrétiens ont été enſevelis avec JESUS-CHRIST; qu'ils ont promis d'embraſſer la croix, de n'être plus vivans à eux-mêmes, ni au monde, mais de faire vivre JESUS-CHRIST en eux. On ne conſidere pas que la vie Chrétienne doit être non-ſeulement une imitation, mais une continuation de la vie de JESUS-CHRIST; puiſque c'eſt ſon eſprit qui doit agir en eux, & imprimer dans leurs cœurs les mêmes ſentimens qu'il a imprimez dans le cœur de JESUS CHRIST. Si on regardoit la vie chrétienne par cette vûë, on connoîtroit auſſi-tôt combien la vie molle y eſt oppoſée; il ne faudroit point de raiſons pour en convaincre ceux qui ſeroient perſuadez de ces véritez capitales de nôtre Religion. *Pris d'un traité de la Comedie.*

Elle eſt contraire à la vie pénitente & mortifiée que doit mener un Chrétien.

En quoy conſiſte la vie mortifiée qu'un Chrétien eſt obligé de mener? c'eſt à mortifier les œuvres de la chair par l'eſprit, à ſe ſéparer de certaines compagnies dont la familiarité eſt tres-dangereuſe, par l'expérience même qu'on en a faite; à renoncer intérieurement aux pompes du monde; à s'éloigner des occaſions prochaines du peché; à mener une vie pénitente, pour ſatisfaire à ceux qu'on a commis; à affoiblir peu-à-peu ſes paſſions, en leur refuſant ce qui pourroit les enflammer; à ne prendre jamais de divertiſſemens trop mondains, ou criminels en quelque temps, & pour quelque raiſon que ce ſoit; à ſe priver quelquefois par vertu de ceux qui peuvent être innocens d'eux-mêmes; mais qui ne voit que la vie molle eſt oppoſée à toutes ces maximes & à toutes ces pratiques. *Pris des Diſcours Moraux.*

Sentiment de ſaint Bernard ſur la vie molle.

Saint Bernard, l. 1. de la Conſidération, dit que cette vie molle & ſenſuelle jette l'homme dans une inſenſibilité, & dans un endurciſſement comme néceſſaire, & il n'y a rien de plus à craindre que ce faneſte état... Par quels dégrez deſcend-on dans cet abîme de corruption & de dureté? On y deſcend ſouvent par une vie molle & ſenſuelle, dit ce Saint: pourquoy! parce qu'une ame en cet état devient toute charnelle, & toute animale: il y a une ſtupidité

& une inſenſibilité intérieure qui eſt preſque inſéparable d'un habituel attachement au plaiſir. *Les mêmes.*

Ce qu'on combat en alleguant la vie molle.

Je n'en veux aujourd'hui proprement, ni aux converſations ni aux compagnies, ni aux jeux, ni aux plaiſirs, ni aux divertiſſemens ; mais il faut examiner ſi une vie compoſée de tout cela, peut être juſtement appellée innocente ; & ſi ce pretexte d'innocence lui eſt bien appliqué : Je maintiens moy, que c'eſt une vie de damnation. Voicy une parole du Concile de Trente laquelle me fait trembler : *Tota vita Chriſtiani perpetua debet eſſe pœnitentia.* Et lorſqu'on ne voit pas le danger qu'il y a dans cette vie molle, c'eſt ce charme malheureux qui aveugle le monde : *Faſcinatio nugacitatis obſcurat bona, & inconſtantia concupiſcentiæ tranſvertit ſenſum* ; c'eſt-à-dire, qu'il y a un certain charme qui nous aveugle, & qui nous ébloüit ſi bien, que nous ne voyons pas la grandeur des biens de l'autre vie, & le danger qui eſt caché ſous l'apparence des biens de celle-cy : & je ne puis pas bien m'expliquer, ſi je ne m'explique par cette parole du Prophete Iſaïe : *Spiritus vertiginis.* C'eſt un tournoyement, & un embroüillement perpetuel. Ce plaiſir & cette promenade & cette aſſemblée, & ce petit divertiſſement ; dormir, ſe lever, ſe parer, manger ; tous ces cercles, aller de l'un à l'autre, & quand on a reçû des viſites le matin, en rendre l'aprés-dinée, &c. *Impii in circuitu ambulant. Sermon manuſcrit.*

Sapient. 4.

Iſaïæ 19.

Pſalm. 11.

Cette vie molle n'eſt pas une vie chrétienne.

Il faut avoüer, Meſſieurs, que nous avons une idée bien baſſe du Chriſtianiſme. Hé quoy ? un Dieu ſe ſera anéanti ; un Dieu aura verſé tout ſon ſang, & ſera mort ſur une croix ; il aura inſtitué tant de Sacremens ; il aura fait tant de miracles pour établir une Religion, & toute cette Religion, ce fruit de tant de travaux & de tant de prodiges, ſe reduira à recevoir quelques goutes d'eau à nôtre naiſſance ; après quoy, on pourra ſi l'on veut paſſer ſa vie à rêver ſur des cartes, à manier des dez, à cajoller dans les rüelles. Vous me demandez qui ſera ſauvé, ſi pour être ſauvé il faut renoncer aux divertiſſemens du monde, & embraſſer le travail & la pratique des bonnes œuvres. Et moy, je vous demande, ſi cela n'eſt pas néceſſaire, qui eſt-ce qui ne ſera point ſauvé ? Sur quel fondement l'Evangile a-t-il ſi fort exageré le petit nombre des Elus, ſi on peut aller au ciel en joüant & en ſe divertiſſant. *Le Pere de la Colombiere.*

C'eſt une vaine eſpérance de croire pouvoir ſe ſauver en cette ſorte de vie.

Saint Paul proteſte qu'il eſt prêt de perdre toutes choſes, & qu'il n'eſtime que comme de la bouë ce qu'il y a de plus grand, afin de gagner JESUS-CHRIST : *Omnia arbitror ut ſtercora, ut Chriſtum lucrifaciam.* Et aujourd'hui, par un ſentiment tout oppoſé, on eſpere & on ſe flatte de pouvoir le gagner en menant une vie molle & immortifiée ? & en un mot, on vit dans cette pernicieuſe erreur, qu'on peut être Chrétien & ſe ſauver, en goûtant les douceurs de la vie, en contentant ſes deſirs, en travaillant à s'élever, & à s'enrichir, & donnant à ſa cupidité preſque toute l'étenduë qu'elle peut avoir. On ſe flatte de pouvoir être Chrétien ſans ſe dépoüiller de ce que l'on a, ſans venir à ce renoncement de cœur que JESUS-CHRIST & tous les Peres ont regardé comme indiſpenſablement néceſſaire à la ſainteté de nôtre vocation : car voila le rafinement de la dévotion chimerique de ce temps ; on veut avoir la gloire du Chriſtianiſme, & on ne veut pas en avoir la peine ; on veut s'en faire un honneur, pour étouffer les remords de ſa conſcience, & on ne

Ad Phil. 3.

veut pas en porter le joug, comme étant trop rude & trop incommode. *Le Pere Bourdaloüe, dans les ſermons imprimez ſous ſon nom.*

Un Chrétien eſt obligé de mener une vie mortifiée, & non pas de mener une vie molle.

C'eſt une choſe honteuſe à un Chrétien de vivre dans la molleſſe & la bonne chere; il eſt obligé de retrancher de ſa table, tout ce que la bienſéance lui permet, & de ſe retrancher lui-même dans l'uſage de ces mêmes choſes tout ce qu'il peut, non-ſeulement ſelon les loix de la ſobrieté, mais ſelon celles de la pénitence: car c'eſt une grande illuſion que de s'imaginer qu'il y ait des perſonnes dans le monde qui ſoient obligées par leur état, de vivre dans les délices, & de ſe diſpenſer des loix de la pénitence. Il n'y a rien ſi aiſé que de ſe déſabuſer de cette erreur, non-ſeulement par les maximes du Chriſtianiſme, qui n'en diſpenſent perſonne; mais auſſi par l'exemple d'une infinité de Princes & de Rois, qui n'ont pas été moins exacts que les autres dans la pratique des auſtéritez. *Eſſais de Morale, tome cinquiéme.*

Le nombre de ceux qui menent une vie molle & ſenſuelle eſt tres-grand.

Quelque grand que ſoit le nombre de ces mondains libertins, il peut paroître mediocre en comparaiſon de ceux, qui ſous l'apparence d'une vie réguliére, menent en effet une vie tres-ſenſuelle, ne refuſant rien à leurs inclinations. Honnêtes gens ſelon le monde, & qui même font profeſſion de probité; mais dont toute l'occupation n'eſt qu'une oiſiveté continuelle, ou un ſoin empreſſé pour tout ce que recherche l'ambition & l'interêt; perſonnes enfin qu'une conduite contraire aux maximes de l'Evangile met dans un danger d'autant plus grand, qu'ils ſe croyent en ſûreté de conſcience. *Diſcours Moraux, tome 6.*

Cette vie molle eſt propre des grands & des perſonnes riches.

On ne fait aucun ſcrupule de prendre telle part au monde que l'on veut, ſans avoir égard ni aux régles de l'Evangile, ni à ſa propre foibleſſe. Les riches ſur tout, les Grands, & ceux qui ſont à la Cour, ſe perſuadent que toutes les commoditez, & tous les divertiſſemens du ſiécle leur appartiennent: Que leur condition leur permet de mener une vie molle, oiſive & voluptueuſe; de ſatisfaire leurs ſens & leurs déſirs, de ſe mettre à leur aiſe, autant qu'ils peuvent. De là vient qu'ils ſe diſpenſent de tous les exercices de piété & de religion qui les incommodent. Ils mettent ordre qu'on ne leur parle de rien qui trouble leur repos: Ils cherchent des gens qui ne penſent qu'à les flater, & qui tâchent de leur faire gouter toutes les douceurs de la vie; Pour ce qui eſt des mortifications chrétiennes, de ſe priver quelquefois des plaiſirs qui leur ſont permis, de pratiquer la retraite, la priére, & les bonnes œuvres qui ſont propres de leur état, & de leur condition, on ne leur en parle point, & on ne leur propoſe qu'une dévotion, qui eſt ſi complaiſante, qu'elle s'accorde toûjours avec leurs déſirs. Ils compient pour beaucoup de ce qu'ils ne font point de violence, & qu'ils ne commettent point d'injuſtices criantes, comme ſi la vie chrétienne ne conſiſtoit qu'à ne faire point de mal, ſans ſe mettre en peine de faire du bien. *Autheur anonyme.*

Ce que les perſonnes du monde doivent faire pour y vivre chrétiennement.

Si les perſonnes du monde veulent vivre chrétiennement, elles doivent chercher dans le monde même la vie étroite, hors de laquelle il n'y a point de ſalut; & eſpérer que Dieu leur fera la grace de la rencontrer, pourvû qu'elles gémiſſent de ce qui fait la joye des autres, & que regardant les vanitez & les divertiſſemens des mondains, avec les yeux de la foi, ils n'en conçoivent que du mépris & de l'averſion. Il faut qu'ils ſe rendent ſolitaires au milieu du

monde, comme ils le ſeront en effet, quand ils vivront autrement que les gens du monde, & qu'ils auront des penſées, des exercices & des deſſeins qui y ſeront oppoſez; quand ils s'appliqueront au travail pendant que les autres ſont dans l'oiſiveté; quand ils combatront leurs paſſions que les autres cherchent à contenter, quand ils s'appliqueront à prier, à entretenir & à écouter Dieu, pendant que les autres paſſent leur temps en des converſations de flaterie & de médiſance; enfin quand ils feront leur poſſible pour ne prendre aucune part aux déréglemens du ſiécle. Mais qu'ils ne pretendent pas ſe partager entre Dieu & le monde, & prendre de l'un & de l'autre ce qu'il y aura de commode & de conforme à leur humeur; car c'eſt proprement ce qu'on appelle une vie molle, & une eſpece de Chriſtianiſme radouci. *Le même.*

Pluſieurs s'abuſent en voulant embraſſer la voye étroite.

Je ſçay qu'en regardant nôtre ſiécle par un certain endroit de reforme, de ſéverité, de maximes étroites, dont bien des gens font aujourd'hui une profeſſion éclatante, on trouve dequoy ſe conſoler du relâchement des mondains; mais je ne ſçai ſi pénétrant le fond des cœurs, de ceux qui ſemblent être entrez plus avant dans cet eſprit de ſéverité, on trouveroit ce qu'on s'eſt figuré, quand on en juge par les dehors; car on voit un mêlange ſi monſtrueux de ſéverité & de relâchement dans la conduite de bien des gens, qui veulent paſſer pour ſéveres, que pour peu qu'on les examine, on trouve qu'ils ne ſont rien moins que ce qu'ils affectent le plus de paroître. Telle voye eſt étroite pour le corps, qui eſt fort large pour le cœur; telle reſſerre les ſentimens, qui relâche beaucoup les mœurs; & il arrive aſſez ſouvent par un artifice ſubtil de la convoitiſe & de l'amour propre, qu'on n'étrecit la voye d'un côté, que pour l'élargir davantage de l'autre; qu'on ne la reſſerre avec excès du côté où n'eſt pas le penchant, que pour l'élargir ſans meſure du côté où le penchant eſt. *Le Pere d'Orleans, ſermon ſur la Séverité de l'Evangile.*

Combien cette vie molle eſt douce en apparence, mais dangereuſe en effet.

Il n'eſt rien de plus doux en apparence que la vie molle des gens du ſiécle; un eſprit exempt des moindres ſoins; un corps qui a toutes ſes aiſes & toutes ſes commoditez; une ſuite de plaiſirs différens qui ſe ſuccedent les uns aux autres; une agitation agréable, qui divertiſſant l'eſprit ſans l'occuper, le dérobent aux réfléxions importantes; une vie de ſpectacles, de feſtins, de promenades, de converſations, rien de plus doux, ſi l'on n'en conſidére que les dehors. Cependant toute cette apparence de bonheur diſparoît quand on conſidére le danger qu'il y a pour le ſalut, que cette vie eſt oppoſée aux maximes de l'Evangile, à la vie de JESUS-CHRIST qui s'eſt paſſée toute entiere dans les douleurs, & dans les ſouffrances; à la voye qui conduit au ciel, qui ne s'emporte que par la violence qu'on ſe fait à ſoy-même, & où l'on n'arrive que par les croix & par les ſouffrances. *Autheur anonyme.*

La vie d'un Chrétien doit être conforme à celle de JESUS-CHRIST, & par conſéquent éloignée de la molleſſe.

Un Chrétien, qui par ſon état, eſt le membre d'un Chef crucifié, eſt quelque choſe de difforme & de monſtrueux dans le corps de JESUS-CHRIST, s'il ne porte ſur lui les caracteres, & comme parle ſaint Paul, les ſtigmates de ſon Sauveur. Or quel rapport y a-t-il entre une tête couronnée d'épines, & des membres couverts de fleurs! entre la vie de JESUS-CHRIST, *qui a été dans les travaux dès ſon enfance*, & la vie de ces Chrétiens, qui n'eſt qu'un enchaînement de plaiſirs? Peut-on combatre plus ouvertement cette déciſion terrible du Concile de Trente, qui nous aſsûte que toute la vie d'un Chrétien ne

doit être qu'une continüelle pénitence : *Tota vita Chriſtiani perpetua debet eſſe pœnitentia.* Ceſt ainſi que parle ce Conſile General, qui doit être une regle infaillible de nos mœurs, auſſi-bien que de nôtre créance : Il ne dit pas la vie d'un Religieux, mais la vie d'un Chrêtien ; il n'excepte, ni âge, ni condition, ni ſexe, & il enveloppe tous les hommes dans cette obligation indiſpenſable de porter ſa croix, qu'il appelle une continüelle pénitence : *Perpetua debet eſſe pœnitentia.* Cette vie molle & commode des gens du monde n'eſt donc pas la vie d'un Chrêtien, puiſqu'elle eſt ſi éloignée de la pénitence qui en eſt inſéparable. *Eſſais de Sermons pour l'Avent.*

Dans cette vie molle on ne travaille point à ſe ſanctifier.

Nôtre ſanctification eſt l'ouvrage de Dieu & le nôtre, dit ſaint Auguſtin : *Hoc opus ſuum eſſe voluit & noſtrum.* Elle eſt l'ouvrage de Dieu qui nous appelle, & le nôtre quand nous le ſuivons : *Suum vocando, & noſtrum ſequendo.* Or cette vie, que les gens du monde appellent une vie innocente, nous rend ſourds à la voix de Dieu, ou nous empêche de la ſuivre ; il n'en faut pas davantage pour nous faire voir combien elle eſt criminelle. En effet, ſe peut-il faire que des perſonnes qui ſont toûjours dans les plaiſirs, toûjours diſtraits, & toûjours occupez par tant de choſes agréables, de compagnies, de converſations, que Dieu ne veut pas, & où par conſéquent il n'eſt pas obligé de ſuppléer à l'attention de leur eſprit par l'abondance de ſes lumieres : Se peut-il faire, dis-je, que ces ſortes de perſonnes ſe puiſſent ſeulement appliquer à conſidérer, & a mediter les veritez de la Religion, que la grace leur met devant les yeux ? Or s'ils ne joignent pas leurs réfléxions aux illuminations intérieures que Dieu leur donne, comment en profiteront-ils ? Et s'ils ne profitent pas des graces de Dieu, il eſt impoſſible qu'ils faſſent leur ſalut. *Les mêmes.*

Cette vie molle ne peut être innocente. *Luc.* 11. *Matth.* 12.

La vie inutile & ſtérile en bonnes œuvres ne peut pas être innocente, puis qu'on ne peut pas nommer de la ſorte une vie qui ne ſauve pas celui qui la mêne ; mais qui le damne, puis qu'il n'y a point de milieu entre le ſalut & la damnation. Celui qui ne recüeille pas avec moy, diſſipe ; & celui qui n'eſt pas pour moy, eſt contre moy, dit JESUS-CHRIST, pour nous apprendre qu'il reprouve ces Chrêtiens neutres & équivoques, qui ſemblent n'être d'aucun party. Dieu voyant le cœur du Chrêtien partagé entre lui & le démon, ſort de ce cœur diviſé, dit ſaint Auguſtin, & abandonne au demon cette part dont il ſembloit être le maître. Vous faites beaucoup de mal, dès que vous ne faites pas le bien que Dieu demande de vous. Toutes les omiſſions de vôtre négligence ſont des infidelitez à ſa grace . . Non-ſeulement la vie douce & commode des gens du monde, n'eſt pas innocente ; mais à l'examiner ſérieuſement dans les principes de la ſaine morale, cette vie eſt toute criminelle, & pour ainſi dire, une continüation de pechez & de déſordres, parce qu'on paſſe d'un plaiſir à un autre, d'une paſſion à une autre paſſion. *Les mêmes.*

Autre peinture de ceux qui menent une vie molle.

Il y a une eſpece de Chrêtiens qui ſont regardez dans le monde ſur le pied d'honnêtes gens ; qui ne ſont ni du nombre des libertins & des grands pécheurs, ni de ceux qui font profeſſion d'être des Chrêtiens reguliers, appliquez aux bonnes œuvres, & à tous les devoirs de leur Religion : mais qui affectent le milieu entre ces deux maniéres de vie. Ils ne ſont pas ſujets aux vices groſſiers, ils ont horreur des crimes qui décrient les gens ; mais d'ailleurs qui ſont de toutes les parties de plaiſirs & de divertiſſemens ; qui ne

manquent à rien à ce qui s'appelle devoirs du monde ; mais qui ſe contentent de pratiquer par bienſéance ce qu'il y a de plus eſſentiel dans ceux du Chriſtianiſme. Ils ſçavent aſſez ce qu'il faut faire, mais ils ont plus de ſoin de plaire au monde qu'à Dieu ; ils pratiquent la loi du Seigneur, mais non pas dans toute ſon étendüe, ni dans toute ſa perfection ; fideles à certains devoirs, mais ſe diſpenſant aiſément des autres ; nulle violence ſur eux-mêmes ; nul ſoin de dompter leurs paſſions, nulle faim, nulle ſoif de la juſtice, nul progrez, nul avancement dans la vertu ; mais une recherche continüelle de leurs aiſes, de leurs commoditez, & de tout ce qui peut rendre la vie agréable. Voila la vie de ces honnêtes gens ſelon le monde ; mais qui eſt criminelle devant Dieu, pour bien des raiſons. *Sermon manuſcrit.*

Comme la vie molle n'eſt pas une vie chrêtienne.

Le Chriſtianiſme, nous preſcrit en général deux loix qui doivent être la régle de la vie & de toute la conduite d'un Chrétien. La prémiere eſt que nous ne pouvons aimer le monde, ni rien de ce qu'il y a au monde. Ce ſont deux loix qui n'en font qu'une, que la grace met toûjours devant les yeux des Chrétiens, dans le commerce qu'ils ont néceſſité d'avoir avec le monde. Servons-nous de ces deux régles pour les appliquer aux actions, aux pratiques, & aux coûtumes de ceux qui menent une vie molle, telle que ſont ordinairement les Grands & les riches du ſiecle. Cette vie ne paroit criminelle quaſi à perſonne, parce qu'elle eſt exempte des grands crimes, & qu'elle n'eſt pas ſoüillée d'adulteres, ni même de ces intempérances honteuſes, & brutales que commettent les grands pécheurs ; Mais, jugeons ſi elle eſt criminelle en effet, par ces deux regles. Examinons ſi dans cette vie, qu'on appelle molle, le cœur eſt détaché des choſes temporelles, & plein d'amour pour les éternelles. Ceux qui ſont les moins ennemis de cette vie, & qui même lui ſont les plus favorables, ne nient pas qu'elle n'aime les plaiſirs, qu'elle ne les recherche, qu'elle ne conſume beaucoup de biens pour les entretenir, qu'elle ne ſe divertiſſe toûjours, & qu'elle ne travaille à éloigner tout ce qui peut troubler ſa paix & ſon repos ; & ainſi ils ne peuvent nier qu'elle eſt oppoſée à la vie de la croix, qui eſt celle des Chrêtiens. Voila en général ce que c'eſt que la vie molle ; mais jugeons de la vérité de cette vie par ces régles. De n'aimer rien des choſes du monde, & de détourner ſon cœur des choſes temporelles, & nous verrons que n'étant qu'un amour du monde, elle ne peut être chrétienne, & qu'elle n'a nulle part au renoncement de nous-mêmes, & nulle marque que tout nôtre cœur eſt tourné vers les choſes éternelles. *Monſieur Sarazin, tome 2. de ſon Avent, ſermon du renoncement de ſoy-même.*

La vie molle eſt un partage entre Dieu & le monde.

Une des plus dangereuſes, & cependant des plus ordinaires illuſions du ſiécle, eſt celle de la plûpart des Chrétiens, qui conſervent encore au dehors quelques ſentimens de religion, croyant pour ne point tomber dans un entier relâchement, pouvoir compoſer avec Dieu, en lui donnant une ſimple préférence de ſuperiorité, & d'eſtime dans leur eſprit au-deſſus du monde, ſervir en même temps ces deux maîtres. Prevenus de cette fatale erreur, ils ſe font une morale au goût de leurs paſſions ; ils ne veulent pas entiérement quitter le ſervice de Dieu ; mais ils ne veulent pas auſſi abandonner tout-à-fait le ſervice du monde ; Ils frequentent les ſacremens ; ils font des priéres & des aumônes ; mais ils conſervent toûjours un ſecret attachement aux créatures,

& s'abandonnent ſans ſcrupule à tous les objets, vers leſquels leurs affections déréglées ſe portent. Reſiſtent-ils à une tentation, ils ſuccombent à une autre; mépriſent-ils le monde par un certain endroit qui ne flatte pas leur cupidité, ils croyent, pour ſe dédommager de ce prétendu mépris, pouvoir l'aimer en d'autres choſes. Pénitens, mais ſans ſe faire violence; devots, mais ſans renoncer à leur amour propre; tempérans par bienſéance; honnêtes par devoir; zelé par vanité; tantôt devots, tantôt mondains par une alternative de vices & de vertus, & par un mélange de bonnes & de mauvaiſes inclinations. *Pris des Diſcours Moraux, tome 8.*

Dans cette vie molle, on ne peut compter ſur la fidelité d'un Chrêtien.

On ne peut pas s'aſsûrer beaucoup ſur la fidelité de ceux qui ſe ménagent avec Dieu; qui ſe donnent à lui de telle ſorte, qu'ils ne rompent pas entiérement avec ſes plus mortels ennemis; qui ſe déclarent foiblement pour la piété, qui ſemblent laiſſer derriere eux un paſſage toûjours ouvert pour retourner au monde quand il leur plaira; qui ſe réſervent encore quelque attache, & qui n'ôtent pas au demon toute l'eſpérance qu'il pourroit avoir d'y pouvoir jamais rentrer. Or n'eſt-ce pas là l'état de ceux qui menent une vie commode; après en avoir mené une déréglée; qui tiennent encore au monde, qu'ils ont fait ſemblant de quitter, & qui croyent que c'eſt aſſez d'être à Dieu à demi, après avoir été au monde tout entiers. Ce n'eſt pas, je l'avoüe, retourner à leurs prémiers deſordres, mais c'eſt en conſerver une partie: Ce n'eſt pas commettre les mêmes péchez, c'eſt en commettre de moindres, en retenant la même affection, qu'on y avoit, ayant honte de les commettre comme on faiſoit auparavant. *Autheur anonyme.*

Dieu ne peut ſouffrir de partage entre lui & le monde.

Dieu ne veut point de ces gens neutres; une ame froide lui deplaît moins qu'une ame tiede; un ennemi déclaré, qu'un lâche & foible ami; il ne veut point de tréve; il veut ou la paix ou la guerre; les gens qui veulent ſe ménager avec deux Grands qui ſont mal enſemble, ſe broüillent ſouvent avec tous les deux. Quand on veut contenter Dieu & le monde, on ne contente ordinairement ni l'un ni l'autre; les devoirs qu'il leur faut rendre, ſont ſi incompatibles, qu'on ne peut remplir les uns ſans manquer aux autres. *Pere Nepveu, troiſieme tome de ſes Réflexions Chrétiennes.*

On ſuit le chemin de perdition en embraſſant la vie molle.

C'eſt le mauvais ſervice que nous rend nôtre amour propre, de nous faire tellement marcher dans ce chemin de perdition, que nous ne penſons pas y être en menant une vie molle & oiſive, & nous ne voulons pas même nous arrêter à y penſer. Ce n'eſt pas que nous ne connoiſſions aſſez que nous ſommes imparfaits, en cet état de vie, que nous avons des paſſions, des vices, des imperfections; mais c'eſt que comme il y a dans le monde des vices plus énormes, que nous ne voudrions pas ſouffrir en nôtre conſcience, & des perſonnes plus vicieuſes que nous ne voudrions pas ſuivre dans leur libertinage, nous nous perſuadons que ce ſont ſeulement ces libertins qui prennent ce grand chemin, & parce que nous ne prenons pas la même route qu'eux, ou parce que nous ne courons pas ſi vite dans le précipice, nous croyons que nous n'y allons pas. *Le Pere Haineuve, dans la préface du livre intitulé, le Grand Chemin qui perd le monde.*

C'eſt une erreur de s'i-

C'eſt une erreur tres-dangereuſe, de croire qu'en menant cette vie molle & oiſive, on n'eſt pas dans la voye large qui mene à la mort: Car c'eſt autant que

dire

dire qu'on ne peut pas être méchant ni vicieux, ſi l'on ne donne dans les excès du vice ; & que ce n'eſt pas aller à ſa perte que d'y aller lentement & pas à pas. Si nous interrogions nôtre conſcience, nous reconnoîtrions que comme en menant cette ſorte de vie, nous ne marchons pas dans le chemin étroit, où Nôtre-Seigneur nous invites d'entrer, comme nous ne voulons pas confeſſer que nous ſoyons dans le chemin le plus large : nous accorderions auſſi volontiers que nous ne ſommes pas du nombre de ceux qui vivent dans les croix & dans les auſtéritez qui font ce chemin & cette porte étroite, comme nous ne pouvons ſouffrir qu'on nous reproche que nous vivons en libertins. D'où il s'enſuit que nous nous imaginons qu'il y a un troiſiéme chemin, dont JESUS-CHRIST n'a point fait mention, & que c'eſt dans ce chemin que nous pouvons ſûrement marcher, ſans nous donner trop de peine en ce monde pour arriver au ciel. *Le même.*

Nous nous flattons que nous ne ſommes pas dans la voye large, que de mener une vie molle.

Peut-être n'avons-nous jamais penſé à ce troiſiéme chemin dont nous venons de parler ; mais c'eſt qu'en effet nous aimons naturellement la vie douce & oiſive, à joüir de toutes les commoditez, à avoir toutes nos aiſes, ſans ſouffrir beaucoup de peine ou de contradiction ; & dans cette ſituation d'eſprit, ſi nous étions obligez de répondre en laquelle des deux voyes nous voulons marcher, nous dirions que nous ne voulons ni l'un ni l'autre : nous ne voulons pas la voye étroite, car nous craignons la peine & la contrainte ; nous ne voulons pas auſſi la plus large, car nous craignons nôtre perte & nôtre réprobation, à laquelle elle aboutit? Que voulons-nous donc? où prétendons-nous marcher! Comment prétendons-nous vivre! Si nous oſions ouvrir nôtre cœur, il faudroit faire ce ſincere aveu, que nous cherchons un moyen de joüir des plaiſirs de cette vie, ſans crainte de nous perdre pour l'éternité, & qui nous conduiſe au bonheur éternel, ſans nous faire ſouffrir toutes les peines, & tous les travaux qu'il faut endurer pour l'acquerir. Voila ce que nous cherchons, & ce que nous prétendons ; mais où eſt ce moyen ? où eſt ce chemin aſſuré ? où ſe trouve-t-il en ce monde ? Ce ne peut être aucun des deux dont parle l'Evangile, puiſque l'un ne ſe trouve que dans les peines & dans les croix que nous fuyons, & que l'autre aboutit à la perdition que nous craignons & que nous ne voulons pas. Il faut donc en imaginer un troiſiéme qui ne fut & qui ne ſera jamais ; qui ne ſoit ni pénible pour cette vie, ni dangereux pour l'autre ? & c'eſt cette vie douce, commode, qui n'ait rien des deux autres, que ce qui eſt capable de nous contenter. *Le même.*

D'où vient la ſource de cette erreur dans la plûpart des hommes.

Il n'y a pas un de ceux qui menent cette vie molle & oiſive, qui ne proteſte qu'il ne veut pas ſe perdre, & que c'eſt pour cela qu'il ne donne pas dans ces débauches outrées, & qu'il ne ſe livre pas aux vices, où ſon penchant le porteroit ; il ſe ſçait même bon gré, par cette eſpece d'accommodement entre Dieu & le monde, de ſe voir diſtingué de ces ennemis déclarez de Dieu, & de toute vertu, leſquels, comme parle l'Apôtre, ne poſſederont jamais le royaume des Cieux. Il eſt néanmoins évident, comme nous l'avons fait voir, que ces perſonnes ſe damnent ſans le ſçavoir, & qu'ils ſont dans l'illuſion. Mais vous, mon cher Auditeur, ne vous trompez-vous point comme eux, nonobſtant la bonne volonté qu'il ſemble que vous ayez de vous ſauver. Ceux-là ſe perdent, parce qu'ils ſont dans l'illuſion, ne pouvant ſe perſuader que la vie qu'ils menent les conduiſe à la mort ; & vous, qui êtes dans le même ſentiment,

Aucun de ceux qui embraſſent ce genre de vie, ne prétend ſe damner ; mais ils ne laiſſent pas de le faire.

pour ne pas dire dans la même illuſion, qui vivez comme eux, & qui ne croyez pas, non plus qu'eux être en danger de vous perdre en marchant dans la même voye que vous avez ſujet de craindre, que vous n'arriviez au même terme; rentrez un peu dans vous-mêmes; faites réfléxion que vous n'êtes pas dans la voye étroite, dans laquelle ſeule on peut ſe ſauver; donnez quelle étenduë qu'il vous plaira à cette voye étroite, que le Fils de Dieu nous a marquée; je n'en trouve nul caractere dans le genre de vie que vous prétendez être permis & innocent. *Extraie des penſées du même Autheur.*

Il eſt important de ne pas ignorer quel eſt le chemin étroit par où il faut aller au ciel.

Hé bien, mon cher Auditeur, que penſez-vous, que croyez-vous de ce chemin de perdition dont il eſt ſi expreſsément parlé dans l'Evangile; comment l'entendez-vous? C'eſt la ſource de tout le mal que d'être ignorant en cette matiére; ſi vous n'en avez point d'autre idée & d'autres connoiſſances qu'en a le commun du monde, & ſi vous ne croyez pas qu'on puiſſe être dans cette voye large, ſi l'on ne donne dans les excès du vice, vous êtes dans l'erreur, & c'eſt principalement cette erreur qui vous perdra, parce que c'eſt ce qui vous empêche de reconnoître le danger où vous êtes, & où vous peuvent juger vos paſſions. Tâchez donc de vous deſabuſer ſur ce chapitre, & d'apprendre ſi parfaitement ce qui fait le chemin large ou l'étroit, que vous apprehendiez vivement ce que dit le Sauveur, que la plus grande partie du monde ne marche que dans celui qui eſt large; qu'il ne faut pas être du nombre des plus vicieux, pour y marcher; mais qu'il ſuffit de n'être pas aſſez vertueux, pour embraſſer la croix & la voye étroite de la mortification chrétienne; & quand vous ferez une ſérieuſe réfléxion ſur la vie molle & commode que vous menez, peut-être aurez-vous plus de ſujet de craindre que vous ne ſoyez de ce grand nombre que vous ne penſez. *Le même.*

Le moyen de connoître ſi nous ſommes dans le chemin large ou dans l'étroit.

Il eſt vrai qu'il ne faut juger de perſonne, & que perſonne même ne peut aſſurément juger de l'état de ſa vie; mais il n'eſt pas moins véritable qu'il y a des indices & des marques qui nous font tellement voir & connoître nous-mêmes à nous-mêmes, que nous ne pouvons ignorer de quel parti nous ſommes. Le Sauveur du monde ne s'eſt pas contenté de nous découvrir qu'il y a deux chemins, l'un qui conduit à la vie, & l'autre à la mort; mais il nous a de plus marqué qui ſont ceux qui marchent par ces differens chemins. Il a dit des uns, *Væ vobis qui videtis*, malheur à vous qui avez vos joyes, vos aiſes, & vôtre conſolation en ce monde; Il a dit des autres: *Beati qui lugent, beati qui perſecutionem patiuntur*, bienheureux ſont ceux qui pleurent, *heureux ceux qui ſouffrent perſecution.* Voyez maintenant dans cette vie molle & commode, ſi vous y ſouffrez, ou ſi vous y trouvez vôtre joye. *Tiré des penſées du même Autheur.*

Matth. 5.

On ſe trompe ſi l'on ſe croit innocent en menant une vie molle.

Il y a des péchez qui ſont approuvez dans l'uſage du ſiécle, & où il ne paroît rien de fort criminel; on les couvre des plus belles apparences, & l'on tâche de ſe perſuader qu'ils ne ſont en aucune ſorte oppoſez a la loy de Dieu. Ainſi un homme, une femme du monde vivent ſelon le monde, ſe conduiſent ſelon les maximes du monde, ſont de tous les plaiſirs & de toutes les parties du monde; & tout cela, diſent-ils, eſt innocent. C'eſt beaucoup dire, Chrêtiens, & mon deſſein eſt de vous montrer l'illuſion de cette prétenduë innocence. A vous entendre parler, vous êtes fort contens de vous-mêmes, & auſſi contens du monde, dont vous goutez les douceurs: Mais j'ay bien de la peine

à croire que Dieu de ſa part ſoit content de vous, & je crains bien que vous ne vous trouviez engagez dans cette voye dangereuſe, dont a parlé le Saint-Eſprit, qui ſemble être le plus sûr & le plus droit chemin, mais qui toutefois mêne à la mort : *Eſt via quæ videtur homini recta, & noviſſima ejus ducunt ad mortem.* Ce point ne mérite-t-il pas d'être éclairci ! *Le Pere Giroust, tome 1. ſermon ſur la Vie inutile du monde.* *Proverb. 16.*

Tout Chrétien eſt obligé de mener une vie penitente, oppoſée à cette vie molle.

En qualité de Chrétiens, nous ſommes les membres d'un Chef couronné d'épines, & les diſciples d'un maître qui a vécu, & qui eſt mort dans les ſouffrances. La foy même que nous profeſſions, nous oblige à nous regarder ſans ceſſe devant Dieu comme des criminels, & à prévenir par la pénitence les châtimens dont ſa juſtice nous menace, & que nous avons tant de fois méritez. Si donc nous entrons bien dans l'eſprit du Chriſtianiſme, nous devons tous être ſur la terre autant de pénitens, & un pénitent, dit Tertullien, ne vit pas pour contenter ſes inclinations, ni pour ſatisfaire ſes ſens. Sur quoy le Concile de Trente s'eſt expliqué en des termes qui doivent bien faire trembler tous ceux qui prétendent mener une vie molle & commode. *Tota vita Chriſtiani perpetua debet eſſe pœnitentia.* Toute la vie d'un Chrêtien, doit être une pénitence continüelle. Ecoutez, gens de plaiſirs, & de divertiſſemens, c'eſt l'Egliſe de JESUS-CHRIST qui parle, & toute l'Egliſe aſſemblée. Elle n'eſt pas moins infaillible, quand elle nous propoſe des régles de mœurs, que lors qu'elle decide les points de nôtre créance ; puis qu'il nous eſt d'une égale néceſſité, & de bien croire & de bien faire. Prenez garde à tous les termes du ſaint Concile : il n'y en a aucun qui n'ait une force particuliére. Il ne dit pas ſeulement quelque action, mais la vie, *vita.* Il ne dit pas une partie de la vie, mais toute la vie : *Tota vita.* Il ne dit pas la vie d'un Religieux, main d'un Chrétien ; & il ne dit pas même de ce Chrétien ; mais de tout Chrétien en général, de quelque âge, & de quelque qualité qu'il puiſſe être, *Chriſtiani.* Enfin, il ne dit pas que ce ſoit là un conſeil, & une œuvre de ſurérogation, mais une obligation indiſpenſable : *Tota vita Chriſtiani perpetua debet eſſe pœnitentia. Le même.*

On n'eſt pas capable en menant cette vie, de profiter des graces de Dieu.

On ne peut profiter de la grace ſans une tres-grande vigilance, à en étudier les mouvemens, & à en ſuivre exactement la conduite. Mais Chrétien, je vous demande ſi vous êtes capables d'une telle application, dans une vie, que les affaires & les divertiſſemens du monde partagent tour à tour, & occupent toute entiere ? Combien d'engagemens, de paſſe-temps agréables, banniſſent de vôtre eſprit toute autre penſée, & étouffent dans vôtre cœur tout autre ſentiment ? Tant d'intrigues, tant de rendez-vous, tant de parties, tant de repas, tant de compagnies, tant de converſations, de ſpectacles. Au milieu de tout cela, comment, & quand préterez-vous l'oreille à la voix de Dieu? .. De là à quoy va la vie ? en d'inutiles & de frivoles amuſemens : Et voila cette folie populaire dont on a tant de peine à revenir. Ce charme de la bagatelle qui nous jouë, & dont a parlé Salomon : *Faſcinatio nugacitatis obſcurat bona, & inconſtantia concupiſcentiæ tranſvertit ſenſum ſine malitia.* Comprenez bien le ſens de ces paroles ; c'eſt-à-dire, qu'il y a dans les diſtractions ordinaires du ſiécle, & dans ſes faux biens, un certain enchantement qui nous aveugle, & qui nous empêche de découvrir la grandeur & l'excellence des biens de l'autre vie.

Ceux-ci s'évanoüiſſent à vos yeux, tandis que vous faites des autres l'objet de tous vos déſirs, & la matiere de toutes vos réfléxions. Vous tournez ſans ceſſe autour de ce point, & vous demeurez toûjours dans cette courte circonférence. La plus longue ſuite de vos années n'eſt qu'une viciſſitude & une inconſtance de concupiſcence qui paſſe d'un ſujet à l'autre, & qui cherche par tout à ſe nourrir. *Le même.*

On penſe peu à Dieu dans ce genre de vie.

Dites-nous de bonne foi, combien de temps vous penſez chaque jour à Dieu, dans cette vie que vous menez, ou plûtôt avoüez que vous n'y penſez point du tout: Car ne croyez pas que je compte certaines prieres, que la bouche prononce par habitude, & ſans réfléxion. Encore, combien de fois les negligez-vous tout-à-fait, ſelon que l'humeur vous gouverne, & dès que le monde vous appelle! Du reſte, vous avez l'imagination remplie de ſoins tout profanes, d'entrepriſes, de fortune, de prétentions, & le plus ſouvent d'habillemens, de parures, d'équipages, de meubles, d'aſſemblées, de badineries: Vous y penſez, & d'autant plus, que vous n'entendez parler de rien autre choſe, & que vous en parlez auſſi ſans ceſſe. Et comment penſeroit-on à Dieu, reprend Tertullien, là où l'on ne parle jamais de Dieu. *Quomodo cogitabit de Deo, poſitus hic, ubi nihil dicitur de Deo? Le même.*

Comme l'on commet beaucoup de pechez dans cette ſorte de vie.

On a beau dans cette vie du ſiecle ſe parer d'un voile ſpécieux de vertu; on a beau dire, je vois le monde, mais avec honneur; je vais dans les compagnies, mais il ne s'y paſſe rien contre les régles & le devoir. Sous cette belle apparence, que ſouvent l'on cache de ſentimens criminels! que d'intrigues, & de rendez-vous! & ne ſeroit-ce pas un miracle que l'on ſe conſervat au milieu de tant de perils, auſquels on ſe trouve ſans ceſſe expoſé? Qui me perſuadera que dans ces converſations, où tout le diſcours roule ordinairement ſur la galanterie, & où l'on ne fait nul ſcrupule de mille façons de parler trop naturelles & trop libres, l'eſprit ne reçoive aucune mauvaiſe teinture, & qu'il ſoit bien en garde contre toutes les idées qui le pourroient infecter? Qui me fera croire, que parmi tant d'objets capables de plaire, & qui plaiſent en effet, les yeux n'en ſoient point ébloüis, & que le cœur conduit par les yeux ſoit aſſez maître de lui-même pour ne ſe pas attacher? Je croirois plûtôt qu'on peut ſe jetter dans un torrent impétueux, ſans être emporté par le cours de l'eau, ou demeurer au milieu du feu, ſans reſſentir les atteintes de la flâme. A peine la ſolitude la plus retirée nous met-elle à couvert de la paſſion. *Le même.*

Ce que l'on ſe permet dans cette vie molle qui eſt contre la loi de Dieu.

On ſe vante en vivant de la ſorte de n'être point ſcrupuleux; on ſe permet ſans beaucoup de peine les railleries piquantes, les médiſances fines & bien tournées, les contes agréables, les mots plaiſans, peu modeſtes, les manieres enjoüées & trop familieres, les ajuſtemens mondains & contre l'exacte bienſéance, l'envie de ſe montrer, de ſe faire voir, les complaiſances, les aſſiduitez. On regarde tout cela comme des uſages reçûs: ce ne ſeroit pas ſçavoir vivre que d'y avoir manqué: & l'on taxeroit de rigueur outrée ceux qui le voudroient condamner. Mais ces uſages néanmoins ſont autant de déſordres; & pour peu qu'on les examinât de bonne foi, la morale la plus relâchée ne les pourroit pas juſtifier. *Le même.*

Il faut diſ-

N'attendez pas que je vous faſſe icy une peinture de la corruption du ſiécle,

qui vous eſt mieux connuë qu'a moy, & que je vous repréſente ces malheureux eſclaves du vice, que la violence des paſſions a porté juſqu'aux derniers excès de la débauche du libertinage, & peut-être de l'impieté. Quoique ces vices ſoient les plus grands & les plus énormes, ils ne ſont peut-être pas les plus contagieux, ni les plus à craindre, & ce n'eſt point par là, que le monde me paroît plus dangereux pour le ſalut. Le vice, quand il leve le maſque, & qu'il laiſſe voir toute l'horreur, & toute l'infamie qui l'accompagne, perd beaucoup de ſa force & de ſes charmes; mais un danger preſque inévitable dans le ſiecle, c'eſt l'exemple de la plus ſaine partie de ces honnêtes gens, qui bien éloignez de ces vices honteux, & des excès dont ils ont horreur, n'en ſont pas pour cela plus proche du royaume de Dieu; je veux dire cette vie molle, oiſive, & ſenſuelle, où l'on ſe trouve né; qui ne refuſe rien des aiſes & des douceurs que la nature recherche; qui fait ſon étude & ſon occupation principale du plaiſir, où le jeu ſuccede à la bonne chere, le bal à la comedie, & aux ſpectacles; où le jour entier n'eſt qu'un enchaînement continuel de parties de divertiſſemens & d'amuſemens frivoles; où l'on ſe permet l'ambition, comme une paſſion digne d'une ame bien née; où l'on a toute la vivacité poſſible ſur l'honneur & ſur l'interêt: une vie, en un mot, où l'on ne voit aucun trait du Chriſtianiſme, & dont les gens du monde ſont tellement épris, & ſi je l'oſe dire, infatuez, qu'il ne leur vient pas même dans l'eſprit de douter s'ils ſont dans la voye du ſalut. *Pere Cheminais, tome premier, ſermon ſur une Profeſſion.*

Diſtinguer la vie molle que l'on mene dans le monde, d'avec les déreglemens qui s'y commettent.

Il ne ſert de rien de dire qu'en menant cette vie molle & commode, qu'on obſerve la loi, & que JESUS-CHRIST n'en demande pas davantage; & à Dieu ne plaiſe, que je veüille vous impoſer un fardeau, dont JESUS-CHRIST ne vous charge pas. Mais prenez garde auſſi de vous décharger de celui qu'il vous impoſe: Car être dans la voye large, comme il eſt viſible par les termes de l'Evangile, que vous y êtes, & avec cela garder la loi, c'eſt contradiction manifeſte. En effet, mener une vie de plaiſirs, ſans mener une vie criminelle, & ſans aller jamais juſqu'aux plaiſirs illegitimes; aimer l'enjoüement & la galanterie dans les converſations, ſans que le cœur s'échappe, & vole au-delà des bornes que la loi preſcrit; cultiver des amitiez tendres entre perſonnes de différent ſexe, ſans aller à la paſſion; eſtimer la gloire & la grandeur, ſans livrer ſon cœur à l'ambition; avoir toute la délicateſſe ſur le point d'honneur, & en même temps toute la ſéverité de la loi Evangelique ſur le pardon des injures, dans un ſiécle où la raillerie n'épargne ni le profane ni le ſacré; avoir l'eſprit & le cœur plein du monde, & ne l'aimer pas plus que Dieu; ignorer la priere & les bonnes œuvres; paſſer le jour & la nuit à tout ce que la vanité des modes vous peut inſpirer pour plaire, & avec cela faire ſon devoir de chrêtien; vivre ſelon ſon humeur & ſon caprice ſans ſe contraindre, & n'éclater jamais en des emportemens &c. c'eſt une chimere: Quiconque vit de la ſorte eſt dans la voye large; or quiconque eſt dans la voye large, ne garde pas la loi. *Le même.*

Il ſemble qu'il y ait de la contradiction entre mener une vie molle & garder les commandemens de Dieu comme l'on prétend.

Il eſt ſi vrai qu'on ne garde pas la loi dans cette vie molle & mondaine des honnêtes gens du ſiécle, que s'il falloit l'obſerver, cette vie qu'ils aiment tant, leur deviendroit inſipide. C'eſt le ſort des mondains de s'ennuyer des plaiſirs, dès qu'ils ſont réglez par la loi; s'il falloit prendre garde à chaque démarche, ſi

Preuve qu'on ne garde pas la loi de Dieu dans cette ſorte de vie.

ce qu'on penſe, ce qu'on dit, & ce qu'on fait ne repugne point à la loi de Dieu, la vie du monde deviendroit une croix & un ſupplice inſupportable, comme il arrive à ceux qui touchez de Dieu, ouvrent les yeux aux dangers continuels que court leur ſalut, & prennent le parti de faire leur devoir de Chrêtien : le monde alors leur devient odieux, & leur eſt à charge ; autant qu'il leur étoit agréable d'y vivre, autant leur eſt-il fâcheux d'y éprouver les contradictions éternelles du monde & de l'Evangile ; ils ſont dans un état violent, & preferent ſouvent une retraite entiere à un combat ſi perilleux. Voila encore par où le monde me paroit le plus à craindre, par ſa régularité pretendüe : car que peut faire une jeune perſonne pour ne pas entrer dans ces voyes ? Elle s'y voit entraînée par la plus ſaine partie des honnêtes gens du monde ; elle s'y voit authoriſée par ceux qui ont le plus d'interêt à ſa conduite ; ceux qui vivent de la ſorte ſont ſouvent les premiers à lui décrier les grands vices ; ils font profeſſion d'une exacte probité, & peut-être même d'une dévotion qu'ils croyent la plus raiſonnable, parce qu'en examinant les choſes dans le détail, on n'y voit rien qui bleſſe la conſcience. On ſe raſsûre ſur l'uſage du monde, & ſur la multitude ; on s'aide à ſe tromper les uns & les autres, & on ne conſidere pas, dit ſaint Jerôme, que les gens qu'on ſuit, ſont moins de guides dans la voye du ſalut, que des compagnons de nôtre égarement : *Non viæ duces, ſed erroris comites. Le même.*

Vaines excuſes & faux prétextes de ceux qui menent une vie molle.

En vain nous preſſons ces ſortes de gens de penſer au danger où ils ſont : ils ſe tiennent toûjours au même point, & toûjours ils nous demandent quel mal ils font ? S'ils raviſſent le bien d'autrui, & s'ils refuſent au prochain ce qui lui eſt dû ? s'ils ſont emportez, vindicatifs, médiſans, débauchez ? Toûjours ils nous diſent qu'on eſt point damné quand on ne fait rien de tout ce que Dieu a défendu : & ſuivant cette ſpécieuſe maxime, qu'ils interpretent à leur mode, ils oſent aſsûrer qu'ils ſont dans la voye du Ciel. Ils confeſſent aſſez qu'ils ne ſont pas du nombre des parfaits : Mais ils ne peuvent convenir qu'ils ſoient du nombre des pecheurs, & ils ne font pas réfléxion que cette inutilité de vie qu'ils couvrent d'un voile d'innocence, eſt par elle même criminelle, qu'elle eſt directement oppoſée à la Morale de JESUS-CHRIST ; que mille fois dans l'Evangile il l'a frappée d'anathême ; & pour tout dire en un mot, que ſelon les régles fondamentales de nôtre foi, c'eſt un tres-grand mal devant Dieu, que de ne point faire de bien. *Le Pere Girouſt, ſur la Vie inutile, Tome 1. de l'Avent.*

Cette vie molle n'eſt pas exempte de peines & de chagrins, non plus que de peché.

La délicateſſe de ces perſonnes qui prennent des ſoins exceſſifs pour éloigner toute incommodité, eſt d'ordinaire criminelle. Il eſt difficile qu'elle n'expoſe la vertu à de grands dangers, & qu'elle ne l'affoibliſſe dans les occaſions de ſe ſoûtenir. Cette délicateſſe a auſſi preſque toûjours quelque ridicule. Ces menües précautions à quoy elle engage ; cette chagrine vigilance qu'elle inſpire ; ces inquiétudes éternelles ; ces allarme lâches ; ces caprices ; ces bizareries qui l'accompagnent, marquent une baſſeſſe, & une foibleſſe digne de riſée. Cette délicateſſe auſſi mépriſable que peu chrêtienne ſe trompe elle-même, & s'attire le mal même qu'elle veut éviter. Une perſonne attachée ſi indignement aux commoditez, & aux aiſes de la vie, pourquoy ſe ſoûmet-elle à cet examen fatiguant de tout ce qui peut ou effrayer ou favoriſer ſa molleſſe ? *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale, tome 2.*

Témoigna-

Le Sauveur nous aſsûre que celui qui ne porte pas ſa croix, n'eſt pas digne

d'être ſon diſciple. Le mauvais riche enſeveli dans les enfers ne paroît coupable d'aucune autre choſe dans l'Evangile, ſi ce n'eſt d'avoir mené une vie ſenſuelle & voluptueuſe, & d'avoir conſumée en ſuperfluitez de table ce qu'il devoit au ſoulagement des pauvres. L'Apôtre nous dit que la veuve qui vit dans les délices, eſt morte. Il nous crie de mortifier nos corps, qui ſont ſur la terre; il châtie rigoureuſement ſon corps, & le reduit en ſervitude; & il déclare que tous les diſciples de JESUS-CHRIST doivent crucifier leur chair avec ces concupiſcences. Quelle fut l'iniquité de Sodome & de la maiſon de Juda? demande le Prophete Ezéchiel. Fille du ſiecle, qui vous flattez de pouvoir accorder cette molleſſe monſtrueuſe, où vous êtes plongées avec le nom de Chrêtiennes, prêtez l'oreille aux paroles étonnantes de ce Prophete. Quelle fut, dit-il, l'iniquité de Sodome, ſi ce n'eſt l'orgueil, un excès & une délicateſſe de nourriture; l'abondance, la molleſſe, & l'oiſiveté de ſes filles? Tremblez, vous qui vous reconnoiſſez dans cette peinture; ce fut cette molleſſe de vie que vous menez, qui alluma ces flammes abominables, dont les étincelles ſont peut-être volées juſques dans nos jours. Ah! dit le Seigneur vôtre Dieu, ſçachez que cette ville malheureuſe, & les filles de ſes habitans, n'en ont pas tant fait que vous: *Vivo ego dicit Dominus, quia non fecit Sodoma ſicut ſoror tua & filiæ ejus, ſicut feciſti tu, & filiæ tuæ.* Cependant l'on s'endort au bruit de ces menaces, & l'on voit autant de luxe, de molleſſe, d'oiſiveté, que jamais. *Eſſais de Sermon pour l'Avent, tome 1.*

ge de l'Ecriture contre ſecette molleſſe, & déliceſſe.

Ezechiel. 16.

Vôtre amour propre vous aveugle-t-il juſqu'à ce point, que de vous cacher le danger qu'il y a de rechercher par tout ſes aiſes, ſes commoditez, & ſes plaiſirs? Ne voyez vous pas que tous ces objets de plaiſir ſont des tentations, & des occaſions de peché? Ils ne ſont pas défendus, ils ſont innocens, dites-vous. Deffendez-vous, & juſtifiez-les tant qu'il vous plaira, je ne ceſſerai de vous dire avec le Saint-Eſprit, par la bouche du Sage, que toutes les créatures depuis le peché du prémier homme, ſont devenus des ſujets d'averſion, des objets de haine, comme elles ſont des occaſions de peché, & des pieges à ceux qui ſont ſi mal aviſez que d'y mettre leur affection. D'où vient le grand principe de la Morale Chrêtienne, que pour ſe ſauver, & conſerver l'innocence, il faut être ſéparé, & éloigné de tout ce qui eſt de la terre. Avant le peché, l'homme alloit à Dieu, & ſe faiſoit ſaint par le bon uſage des biens du monde; mais depuis, il ſe font faire ſaint par la privation, & par la ſéparation: il n'y a plus de paradis, de délices, & de plaiſir ſur la terre pour l'homme pecheur, & par conſéquent le rechercher, & s'en faire une occupation, une habitude, une maniere de vie, c'eſt renoncer aux joyes du ciel que l'on n'acquiert que par la fuite de celles de la terre. *Le Pere Camaret, tome 2. du livre intitulé, le pur & parfait Chriſtianiſme.*

Les plaiſirs & les divertiſſemens que nous prenons dans cette vie molle, ſont des occaſions de peché.

La fuite des plaiſirs & de tout ce qui peut flatter les ſens, eſt neceſſaire pour conſerver la grace, & pour ſe maintenir dans l'innocence que JESUS CHRIST nous a meritée: parce que depuis le premier peché il reſte encore à tout ce que nous appellons biens du monde, à tous ces objets de plaiſir; il reſte, dis-je, une infection maligne, qui porte avec lui la corruption juſque dans l'ame, pour peu qu'elle s'y arrête à deſſein d'y prendre quelque plaiſir. De cela, nous avons tant de funeſtes exemples, que je ne ſçai comme nous n'avons pas horreur du ſeul nom de plaiſir, & je ne puis aſſez admirer l'inſenſibilité, ou l'illuſion de certaines perſonnes qui font profeſſion d'être ſpirituelles; & qui donnent à leurs ſens,

Le danger qu'il y a dans cette vie molle, & dans la techerche de tout ce qui flatte les ſens.

a leur eſprit, à leur cœur, la liberté de s'épancher; comme s'il n'y avoit point de danger à leur égard dans l'uſage de toutes les choſes qui flatent la nature, & l'amour propre, & à mener une vie molle & ſenſuelle. *Autheur anonyme.*

Le peu de bien que l'on fait en cette ſorte de vie n'empéche pas le danger où l'on eſt de ſe damner.

On fait, me direz-vous, quelques bonnes œuvres, quelques prieres, quelques aumônes, en ce genre de vie; Je le crois; mais en a-t-on moins d'ardeur à chercher la ſatisfaction de ſes ſens? Eſt-on mieux diſpoſé à cette pénitence ſevere que la juſtice divine exige de nous: On n'ignore pas les maximes de l'Evangile; on ſçait ſa religion; qu'on juge donc de cette pieté qui flate nôtre indolence; qu'on faſſe le detail des actions qu'on aura un jour a offrir à Dieu, pour lui demander la gloire avec quelque équité? Apres avoir vécu parmi les agrémens d'une vie molle & oiſive, on vient enfin a mourir. Eſt-il vrai-ſemblable qu'on ſe détache tout-à-coup de ce qui a fait nôtre joye & nôtre repos juſque-là? Qui voudroit garentir la ſincerité du ſacrifice qu'on fait des biens qui nous ſont enlevez, par une puiſſance qu'on ne peut éviter. *Autheur anonyme.*

Nous ſommes engagez par les promeſſes de nôtre Baptême à renoncer à la vie molle. *Libro adverſ. Marc.*

Nous avons été enrôllez dans la milice du Dieu vivant; nous y ſommes engagez par le ſerment de notre Baptême, dit Tertullien: *Vocati ſumus ad militiam Dei vivi, jam tunc cum in Sacramenti verba reſpondimus.* Nous avons promis de combattre ſous ſes étendarts, & pour les interêts de ſa gloire. D'où il conclud enſuite; que pour bien faire cette guerre ſpirituelle, nous devons être courageux, & bannir l'humeur délicate du monde: *Nemo miles cum deliciis venit.* Un homme accoûtumé aux delices, n'eſt pas propre pour être bon ſoldat, il ne doit pas être delicat pour aller à la bataille. Nous devons dire à plus juſte raiſon, qu'un bon Chrétien doit avoir beaucoup de courage pour combattre les ennemis de ſon ſalut, & pour s'acquitter des obligations du Chriſtianiſme. *Monſieur Biroat, dans ſon Avent, diſcours onziéme.*

Cette vie molle n'eſt pas conforme à celle du Fils de Dieu.

Eſt-ce là cette vie chrétienne, qui devoit être réglée ſur la vie d'un Dieu crucifié pour nous? cette vie fervente, qui devoit être le gage de la bienheureuſe éternité, & le fondement de vôtre prédeſtination? Cette vie retirée, qui devoit être inconnüe au monde, & cachée en JESUS-CHRIST? Cette vie mortifiée, dure, & auſtere, contraire aux ſens, & à tous les plaiſirs des ſens, qui fait le caractere propre de la loi du Fils de Dieu, & qui ſeule a été canoniſée dans ſon Evangile? Vous voulez avoir part à ſa gloire, mais à quel prix l'avez-vous achetée? Quels titres produirez-vous? Vous prétendez d'être reçû dans ſon royaume, pourquoy? & a quel droit? Eſt-ce pour avoir toûjours été dans les lieux où le monde vous attiroit? toûjours dans les aſſemblées prophanes, où l'on ne le trouveit point? Vous demandez à le poſſeder éternellement, comme vôtre fin unique, & vôtre ſouverain bien: Pourquoy? Eſt-ce parce que durant vôtre vie, vous l'avez laiſſé dans un continuel oubli? que vous avez cherché ſans ceſſe à goûter les fauſſes douceurs de la terre? N'eſt-ce pas au contraire, pour cela même, que vous devez être rejetté, & réprouvé? *Le Pere Girouſt, dans ſon Avent, tome 1. ſermon ſur la vie inutile du monde.*

La vie molle eſt proprement un milieu entre les maximes de

Entre ces deux états de ſouffrance & de plaiſir, nous tâchons de nous ouvrir un milieu, qui participe aux avantages de tous les deux, & qui n'en éprouve point les deſavantages. Quel eſt ce milieu chimerique, cette fauſſe neutralité? C'eſt la vie molle & lâche, qui eſt reprouvée par l'Evangile:

gile : C'eſt la vie de la plûpart des Chrêtiens, qui font profeſſion de croire la doctrine de JESUS-CHRIST, lors qu'ils ne veulent rien faire, ni rien ſouffrir de ce qu'il a fait & ſouffert. Car voicy ce que nous faiſons : paſſionnez pour le repos, nous y trouvons deux grands obſtacles, les remords de la vie mondaine qui nous conduit à l'enfer, & les rigueurs de la vie vertueuſe, qui ne nous conduit au ciel que par ſa ſéverité. Dans la néceſſité de faire le choix de l'un des deux, nous conſentons à renoncer au mauvais monde, & à embraſſer la vertu ; mais c'eſt avec deux précautions ; l'une, de ne quitter du monde que ce qu'il y a de criminel ; l'autre de ne prendre de la vertu, que ce qu'elle a de commode. *Sermon pour le Lundy de Pâques d'un anonyme.*

l'Evangile & les déréglemens d'une vie mondaine.

Quand il n'y auroit que les railleries & les malignes cenſures du monde à ſoûtenir, ces ames lâches en ſont-elles capables ! Le monde par une antipatie naturelle, chagrine ceux qui cherchent leur ſalut dans la voye de la piété ; mais c'eſt principalement aux demi-dévots, aux devots lâches qu'il s'attache le prémier. Il les picque de temps en temps, & ne leur pardonne rien ; car la dévotion ſincere, ferme & conſtante, s'attire toûjours plûtôt le reſpect, que les railleries du monde. Il n'y a que cette dévotion foible & ambigüe qui ſe faſſe mépriſer & railler dans le monde. C'eſt là qu'elle paſſe pour capricieuſe & ridicule ; c'eſt préciſement cette vertu legere, & à demi formée, où vous prétendez vous retrancher, comme dans un chemin ſûr & couvert, à qui le monde déclare la guerre. Ses efforts ſeroient vains contre celui qui embraſſe véritablement la vertu, parce qu'il ſe mocque des railleries du monde ; mais il n'en eſt pas de même de celui qui ſe ménage entre Dieu & le monde, il ne peut ſoûtenir les railleries du monde, &c. *Le même.*

Une perſonne qui ne veut être qu'à demi à Dieu, ne peut ſoûtenir les railleries du monde.

Vous avez renoncé à la chair dans vôtre baptême ; c'eſt-à-dire, que vous avez promis de ne point vivre ſelon les ſens : vous vous êtes engagez à regarder comme des crimes la molleſſe, l'indolence, la ſenſualité, & pour m'exprimer avec le grand Apôtre, à crucifier vôtre chair, à réduire vôtre corps en ſervitude. Ce n'eſt pas icy un état de perfection fondé ſur la ſéverité de la morale ; c'eſt un vœu ſolemnel, fondé ſur le plus ſaint de tous les actes de réligion. Ce n'eſt point un conſeil, c'eſt le devoir le plus indiſpenſable de la foi d'un Chrétien. Or à voir la délicateſſe avec laquelle on traite ſon corps, à voir l'indolence & l'oiſiveté à laquelle s'abandonnent les gens du monde, ne les prendroit-on pas pour des diſciples d'Epicure, plûtôt que pour des enfans de JESUS-CHRIST & de ſon Egliſe. *Le Pere Maſſillon, ſermon du petit nombre des Elus.*

Nous avons renoncé à cette vie molle & voluptueuſe dans le baptême.

L'aveuglement ſi commun & ſi univerſel que j'entreprends de guérir icy, avec le ſecours du ciel, conſiſte en ce qu'on s'imagine pouvoir trouver un milieu & un tempérament entre une vie mortifiée & une vie ſenſuelle, dans lequel on puiſſe pratiquer la vertu chrétienne, ſans ſe priver des douceurs & des commoditez qui flattent la chair & les ſens. Il paroît ſi avantageux à un cœur qui a tant de penchant pour le plaiſir, & d'ailleurs quelques principes de religion, de joüir en repos des plaiſirs de ce monde, ſans perdre cependant l'eſpérance d'une éternité bien-heureuſe, qu'il ſe laiſſe aiſément flatter qu'on peut accommoder l'un avec l'autre ; embraſſer les pures maximes de l'Evangile. Ce ſeroit allarmer toute la nature, & révolter tous les ſens, que

On ne peut accorder l'amour & la recherche du plaiſir, avec une vie chrétienne.

de ſuivre abſolument ce malheureux penchant, qui nous entraîne dans toutes ſortes de déſordres, & ce ſeroit s'expoſer à tous les fâcheux reproches, & à tous les cuiſans remords de la conſcience, pour peu qu'elle eût de foy & de religion ? Que fait-on ? on adoucit ces maximes, & l'on modere ce penchant; on ſe figure que cet eſprit de pénitence, de croix & de mortification n'eſt que pour ceux qui aſpirent à la plus haute perfection chrétienne; mais que pour ceux qui ne portent point leur vûë ſi haut, & qui ſe contentent d'une fortune plus médiocre dans l'autre vie, ils peuvent ſans rien craindre, s'accorder bien des choſes en celle-cy. On ſe forme un plan de religion à ſa mode, compoſé de ce qu'il y a de plus aiſé dans la vie chrétienne, & de ce qu'il y a de moins criminel dans une vie ſenſuelle, les crimes énormes, & les diſſolutions ſcandaleuſes; on retranche de la vie chrétienne les croix, les humiliations, & cet eſprit de pénitence & de mortification. On ſe forme comme trois caracteres, le prémier d'un ſaint, le ſecond d'un homme ſenſuel & mondain, & le troiſiéme d'un Chrétien ordinaire. On donne au ſaint la pénitence en partage, & les pures maximes de l'Evangile pour régle de ſa conduite. On peint le ſenſuel avec tous les traits d'un débauché déclaré & d'un libertin de profeſſion. On mêle un peu de l'un & de l'autre dans le tableau du Chrétien; on y fait entrer & du plaiſir & de la vertu. On adoucit les exercices de la piété, par la joüiſſance de quelques plaiſirs, & on tempere ces plaiſirs par la pratique de quelques exercices de piété; pour le ſaint, on n'a que du reſpect & de l'admiration. Pour le ſenſuel, on n'a que de l'averſion & de l'horreur : mais pour ce phantôme de Chrétien, on ſe le propoſe pour modele, & l'on s'attache d'autant plus fortement à s'en accommoder, qu'on ſe repréſente ſon état comme ſûr & commode tout enſemble. *Sermon manuſcrit.*

On ne peut moralement accomplir les commandemens de Dieu en menant une vie molle & ſenſuelle. *Matth.* 19.

Je prévoy ce que les partiſans de la vie molle ne manqueront pas de m'oppoſer. Ils diront que l'obſervation des Commandemens de Dieu ſuffit pour mériter le ciel; que c'eſt ce que le Sauveur répondit à ce jeune homme qui lui en demandoit le chemin : *Si vis ad vitam ingredi ſerva mandata.* Ils ajoûteront que cette voye n'eſt pas ſi étroite, que les douceurs & les commoditez qu'ils ſe permettent, ne ſont pas incompatibles avec l'accompliſſent de la loy du Seigneur. Je conviens avec vous, que l'obſervation des Commandemens de Dieu peut nous ſauver; car je ne prétends rien outrer icy; mais qu'on puiſſe garder les Commandemens de Dieu, en menant une vie douce & commode, c'eſt de quoy je ne puis convenir. Je crois parler juſte ſelon la penſée du Sauveur, & dans l'eſprit de l'Evangile, quand je dis que vous n'accomplirez jamais la loi de Dieu, ſi vous ne vous exercez continuellement dans la pratique de la mortification chrétienne; & je m'aſsûre que vous en tomberez d'accord avec moy, ſi dépoſant les faux préjugez, dont la nature corrompuë, & une éducation mondaine ont coûtume de nous prévenir, vous voulez bien faire réflexion ſur les paroles du Fils de Dieu. On ſe ſauve en gardant les Commandemens de Dieu; il eſt vrai; mais il eſt vrai auſſi qu'on ne ſe ſauve que par la voye étroite; ce ſont deux oracles, & tous deux infaillibles : ſi vous croyez le prémier, parce que le Sauveur l'a prononcé, le Sauveur a auſſi prononcé le ſecond. Mais ſi l'on ſe ſauve en gardant les Commandemens, & ſi on les garde

dans une vie douce & commode, comment eſt-il vrai qu'on ne ſe ſauve que par la voye étroite ? *Le même.*

Que ſi au contraire on ne ſe ſauve que par la voye étroite, comment eſt-il vrai que dans une vie molle on puiſſe garder les Commandemens du Seigneur ? Qu'en penſez-vous ? Car il faut que la vérité de ces deux propoſitions ſubſiſte ; il faut trouver le moyen de les concilier. En vérité, à moins de fermer les yeux à la lumiére, & de s'aveugler à plaiſir ; puiſqu'il eſt vrai qu'on ſe ſauve en gardant les Commandemens de Dieu, & qu'on ne ſe ſauve que par la voye étroite, ne doit-on pas conclure que pour garder les Commandemens de Dieu, il faut marcher par la voye étroite. Je ne vois que ce biais pour ſauver la vérité de ces deux oracles ; & j'oſe défier l'amour propre, tout ingénieux qu'il eſt de trouver un autre moyen d'accorder enſemble ces deux indubitables maximes, ſi ce n'eſt peut-être qu'il veüille dire que cette vie douce eſt le chemin étroit de l'Evangile. *Le même.*

Autre raiſonnement ſur ce ſujet.

On ſe ſauve en gardant les Commandemens de Dieu, & on ne ſe ſauve qu'en haïſſant ſa chair ; le Sauveur a dit l'un & l'autre ; il n'a pas dit, celui qui aime ſon corps & ſa chair n'arrivera jamais à la perfection, mais ſe damnera : *Qui amat animam ſuam perdet eam.* Or ménager à ſon corps toutes ſes aiſes & toutes ſes commoditez ; ne mortifier ſon goût, que lors qu'on n'a point dequoy le ſatisfaire, donner la liberté à ſes yeux de tout voir, à ſa langue de tout dire, à ſes oreilles de tout entendre, n'entretenir ſon cœur que des joyes & des plaiſirs du monde ; languir la meilleure partie du jour dans la molleſſe du lit & du ſommeil ; ſe parer de tous les ornemens mondains ; changer de parure ſelon tous les caprices du ſiécle ; perdre le temps dans une lâche oiſiveté ; avoir le travail du jeûne du Carême en horreur ; ſe diſpenſer ſur des prétextes ſi frivoles, ſur des incommoditez ſi legeres de tous les exercices de la pénitence ; ne pouvoir ſe captiver pour lire ou pour méditer les véritez éternelles. Eſt-ce haïr ſon corps ? Eſt-ce embraſſer les moyens de ſalut ? &c. *Le même.* *Matth.* 10. & 16.

Les perſonnes qui menent une vie molle ſont ennemis de la croix & d'un Dieu crucifié.

Le culte d'une divinité engage néceſſairement à vouloir ſe régler ſur ſes exemples : *Summa religionis eſt imitari quod colimus*, dit ſaint Auguſtin. Or quel eſt le grand objet de nôtre adoration ! Quel eſt le Dieu que nous reconnoiſſons dans la Religion Chrétienne ? N'eſt-ce pas un Dieu attaché à la croix, qui ayant paſſé toute ſa vie dans les ſouffrances, meurt enfin par l'excès de ſes douleurs, & qui après ſa mort, montant au ciel, y a voulu porter ſes playes pour ſe rendre éternellement préſente l'idée de ſes douleurs & de ſa croix, au milieu même de ſa gloire ! Voila quel eſt le Dieu du Chriſtianiſme. On n'eſt donc pas le véritable adorateur de ce Dieu, ni par conſéquent véritable Chrétien, quand au lieu d'imiter ſes ſouffrances, on éloigne autant que l'on peut, & qu'on efface de ſon eſprit toute penſée de mortification & de peine ; quand on applique ſes ſoins à écarter juſqu'aux plus legeres incommoditez de la vie ; quand on ne ſe refuſe jamais les plaiſirs que la pudeur & la ſanté peuvent permettre ? N'eſt-ce pas là la diſpoſition de toutes ces perſonnes ſenſuelles ? Ne font-ils pas aſſez voir par leur conduite qu'ils deſaprouvent ſecrettement, & dans le fond de leur cœur, que JESUS-CHRIST ait ſouffert les douleurs de la croix, pour n'être pas obligez par cet inſtinct ſi naturel, & ſi inſéparable de la Religion, d'imiter ce qu'elle adore. Je n'avance pas cecy de moy-

même ; c'eſt ſaint Auguſtin : *Diſpliceat delicatis, quod Deus cruciatus eſt.* C'eſt juſque-là que va le crime de cette molleſſe, & de cet amour des plaiſirs qu'on croit ſi innocens. *Le Pere Champigni, dans le Recüeil des Sermons choiſis, ſermon du mauvais riche.*

Comment la molleſſe de la vie rend l'ame criminelle devant Dieu.

Dans la recherche que la plûpart des gens du monde font de leur vie, & de leur conduite pour en découvrir la malice, ils ne regardent les diverſiſſemens & les plaiſirs continüels, où ils ſe plongent, que ſéparément, & dans le détail, dans des circonſtances propres & particuliéres. En quoy, comme il n'y paroit rien, contre les loix de la pudeur, & de la bienſéance, ils croyent que tout y eſt réglé & honnête. Ainſi ne regardant pas ces plaiſirs dans cette ſuite continuée, & dans cette chaîne malheureuſe qui les lie ; cette vie molle & ſenſuelle, ne leur paroît pas ſi criminelle qu'elle l'eſt. Je dis criminelle, parce qu'elle attache entiérement le cœur à l'amour du monde, où elle fait trouver ſa ſatisfaction & ſon repos. Je dis criminelle, parce qu'elle fait oublier le ciel, ou le fait regarder avec indifférence. Je dis criminelle, parce qu'elle s'oppoſe par cette ſuite perpetuelle de plaiſirs, à l'obligation indiſpenſable de porter ſa croix, & de pratiquer la pénitence. Je dis criminelle, parce qu'elle eſt une vie oiſive & inutile, qui fuit l'occupation & le travail, & qui attire ſur une ame la malediction dont il eſt parlé dans l'Evangile, touchant l'arbre, qui ne porte point de fruits. Je dis enfin criminelle, en cela même, qu'aveuglant le pecheur, à qui elle cache le mal & le danger de ſon état de Chrétien, elle le jette dans une ignorance inexcuſable de ſes devoirs les plus eſſentiels, & cette ignorance vient de ce qu'on ne regarde ces différentes ſortes de plaiſirs & de diverſiſſemens que ſéparement, & non dans cette union qui les rend criminels. *Le même.*

Cette vie molle eſt oppoſée au chemin étroit par où tout Chrétien doit marcher

Arcta via eſt quæ ducit ad vitam. Matth. 7. Le chemin qui conduit à la vie eſt étroit. Le Fils de Dieu ne dit pas le chemin qui conduit à la perfection, mais le chemin qui conduit à la vie eſt étroit : il ne dit pas qu'il y a un chemin étroit qui conduit à la vie, comme s'il y en avoit encore un autre ; mais il dit abſolument que le chemin qui conduit à la vie éternelle eſt étroit ; pour nous apprendre, que quiconque veut arriver au ciel, doit ſe reſoudre à en paſſer par là. Remarquez, je vous prie, en combien d'endroits de ſaint Mathieu & de ſaint Luc, il repete la même choſe: *Arcta eſt via, anguſta via eſt, contendite intrare per anguſtam portam.* Nous a-t-il dit ſeulement une fois qu'il y eût un chemin doux & facile, pour faire ſon ſalut. S'il y en avoit un, l'auroit-il ignoré ? s'il l'avoit connu, nous l'auroit-il caché ? s'il l'avoit ignoré, à quel titre s'appelleroit-il la véritable voye, & le plus excellent de tous les guides : *Ego ſum via, veritas & vita.* Si après l'avoir découvert, il nous l'avoit caché, n'aurions-nous pas ſujet de nous plaindre de ſon ſilence ſur un article ſi important ? N'aurions-nous pas lieu de lui reprocher de nous avoir ſurchargé d'un fardeau inutile, en nous conduiſant par un chemin rude, eſcarpé, tout ſemé de cailloux, tout heriſſé d'épines, à un terme où il auroit pû nous mener par un ſentier uni, facile, & tout couvert de fleurs. Remarquez encore de quel air il s'explique ſur les difficultez de ce chemin : *Quam arcta & anguſta via eſt !* Ah ! qu'il eſt étroit encore une fois ; qu'il eſt étroit ce chemin qui conduit à la vie éternelle ! Si la vie douce & commode, que menent tant de Chrétiens, pouvoit paſſer

Joan. 14.

pour un chemin étroit, à quel propos ſe recrier avec tant d'amphaſe ? *Quam arcta & anguſta via eſt* ? Mais remarquez ſur tout, que le Sauveur ne parle que de deux chemins, l'un étroit & l'autre large ; nous ne voyons aucun veſtige du troiſiéme, & comme tous les reprouvez marchent par ce chemin large, il s'enſuit, & aſſez évidemment, ce me ſemble, que tous les predeſtinez, ſans exception, doivent paſſer par le chemin étroit. Après cela quelle illuſion ; quel aveuglement de s'imaginer qu'on pourra faire ſon ſalut dans une vie douce & commode ? *Le Pere Haineuve, livre intitulé, le Grand Chemin qui perd le monde.* *Matth. 7.*

Souvenez-vous, je vous prie, de ce que nous avons dit, que ce n'eſt pas par un ſeul divertiſſement particulier, qui ſe préſente en une occaſion, & dans les bornes de la bienſéance ; ce n'eſt pas ce plaiſir paſſager qui rend criminel cet état de molleſſe que nous condamnons ; ce qui le rend criminel, c'eſt cet enchaînement & cette ſuite de plaiſirs, lors qu'on ne ſort de l'un que pour rentrer dans l'autre. Ce qui fait que la vie, ou du moins la plus grande partie de la vie, ſe paſſe agreablement & avec douceur. Et pour en donner une juſte idée, où les gens de médiocre qualité ſoient compris auſſi bien que les Grands ; diſons que la molleſſe de la vie, qui eſt un état de damnation, ſe réduit à paſſer la vie à ſon aiſe, & à ſe trouver bien dans le monde ? Voila ce qui perd une infinité d'ames. *Le Pere Champigni, au ſermon que nous avons cité cy-devant.* Ce n'eſt pas un divertiſſement paſſager, mais une ſuite de divertiſſement qui fait la vie molle.

Il ſe trouve des perſonnes qui veulent bien ſuivre Jesus Christ, mais ils veulent que ce ſoit par une voye large, & ne peuvent ſouffrir qu'on leur parle de cette voye étroite dont parle l'Evangile : mais il faut dire à ces perſonnes, cette excellente parole de ſaint Auguſtin : ſi vous êtes vraiment Chrétiens, vous devez marcher par la voye de Jesus-Christ ? *Ipſe eſt Chriſtianus qui non aſpernatur viam Chriſti.* Il ne faut point nous tromper icy nous-mêmes, ni dire qu'il y en a beaucoup d'autres qui ne marchent point par cette voye : Car ce grand Saint ajoûte excellemment ? *Dura videtur, ſed ipſa eſt tuta via, alia forte delicias habet, ſed latronibus plena eſt.* Peut-être que vous trouverez une autre voye dans laquelle vous marcherez parmi les plaiſirs que vous croyez innocens ; mais elle ſera pleine de voleurs. *Nolo per aliam velle ire, quàm per illam quâ ipſe ivit.* Quoy que vous diſent les hommes, gardez-vous de choiſir une autre voye, que celle que Jesus-Christ a choiſie. Cette voye paroît dure, mais c'eſt la voye certaine & aſſûrée. On vous rendra tous vos ſentiers unis ; on vous fera trouver des divertiſſemens innocens, des entretiens, des compagnies qui vous feront paſſer le temps agréablement. On vous fera peut-être ſouffrir quelque petite choſe pour tenir vôtre conſcience en repos ; mais on vous permettra de voir le monde ; de vous trouver aux ſpectacles ; d'être de toutes les aſſemblées de divertiſſement ; de mener enfin une vie molle, divertiſſante ; c'eſt-à-dire, qu'on vous fera entrer dans cette voye dont parle Salomon : *Qui paroît droite à celui qui y marche ; mais dont la fin conduit à la mort.* C'eſt en effet où aboutit ce genre de vie, en voulant partager entre Dieu & le monde : *Livre intitulé, Inſtructions Chrétiennes, &c. pour le vingt deuziéme Dimanche après la Pentecôte.* Il y en a qui veulent partager entre Dieu & le monde, & trouver un milieu entre la voye large & la voye étroite. *Auguſt. in Pſal.*

Vous me demanderez, quel mal il y a à joüer, à danſer, à aller au bal, à la comedie, & comment je puis, ſans condamner de grands hommes, & de ſaints Reponſe à la grande objection, qu'õ

La coutume de faire ſur ce ſujet.

Directeurs, condamner des divertiſſemens qu'ils permettent ? Je veux bien vous ſatisfaire une bonne fois ſur une objection que vous aurez apparemment faite à pluſieurs perſonnes. Premierement, quand ces actions priſes chacune en particulier ſeroient innocentes, je dis qu'elles ne le ſont plus dès lors qu'on les prend toutes enſemble ; & qu'un ſi long tiſſu de plaiſirs eſt néceſſairement criminel. S'il ne vous eſt pas deffendu de prendre de temps en temps quelque recréation d'eſprit ; vous eſt-il permis de paſſer tout le temps de vôtre vie dans des ſenſualitez continuelles ? Eſt-ce pour cela que Dieu vous a mis au monde ? falloit-il que le Fils de Dieu ſe fit homme, qu'il ſe fit pauvre, qu'il vécut ſi long-temps ſur la terre dans l'obſcurité, dans le travail, dans les perſécutions, & qu'il endurât la mort pour vous mériter la grace de joüer, de danſer, de chercher tous les jours de nouveaux plaiſirs, & de ne vous refuſer aucun de ceux que vous ne croyez pas abſolument défendus, & malhonnêtes. Secondement, il eſt vrai, que Dieu qui connoît nôtre foibleſſe, qui ſçait que nous ne ſommes point des Anges, & que nous ne pouvons pas avoir toûjours l'eſprit appliqué à la priere, ou aux affaires, nous permet quelque divertiſſement ; mais vous permet-il de prendre des divertiſſemens ſans bornes ? Vous permet-il de faire de vos divertiſſemens toute vôtre occupation ? Vous permet-il d'en faire vôtre fin ? Quelle plus grande injuſtice que de tout ôter au ſervice de Dieu, pour tout donner à vôtre divertiſſement ? Quel plus grand déſordre que de faire de l'acceſſoire le principal, pour faire le tout de l'acceſſoire. C'eſt ce que vous faites par la vie que vous menez. *Le Pere le Valois dans la onziéme Lettre ſur les Retraites.*

Les Chrétiẽs au Baptême ont renoncé à cette vie molle, oiſive, & ſenſuelle.

Quand nous avons été baptiſez, nous avons déclaré hautement par la bouche de ceux qui nous ont preſentez à l'Egliſe, que nous renoncions aux pompes & aux œuvres de Sathan. Or ces pompes ne ſont autre choſe que cette vanité du ſiécle, que cette oiſiveté molle & prophane, que ce luxe exceſſif, que cette ſenſualité, que cette délicateſſe, que cette inutilité ſi vicieuſe, que cette aiſe immoderée, que ce repos charnel, que ce regne de l'amour propre qu'on voit communément parmi l'eſprit du grand monde. Quand on eſt dans ce genre de vie, on ſe flatte, & on s'aveugle ſoi-même, on ſe fait une conſcience erronée, & une ſécurité ruineuſe, pourvû qu'on n'ait point de deſſein d'entrer dans des engagemens criminels, l'ennemi de nôtre ſalut a quaſi tout gagné, quand il a gagné ſur nous de mener une vie inutile, & qu'il nous a perſuadez que cette recherche de nos aiſes, & de nos commoditez en toutes choſes, eſt innocente, ou du moins n'eſt pas criminelle. *Livre intitulé, Soliſude Chrétienne, quatriéme lettre d'un Solitaire.*

Peinture de la vie molle & les ſuites dangereuſes qui en naiſſent.

Que penſer de ces perſonnes, qui n'ont de ſoin que pour ſe procurer ſucceſſivement les plaiſirs des ſaiſons differentes ? de faire ſucceder les promenades du printemps, aux bals, & aux feſtins de l'hyver ; dont toute la vie ſe paſſe non-ſeulement dans l'oiſiveté, mais dans la recherche du plaiſir. A qui la bonne chere eſt un repas ordinaire, le jeu un employ, la comedie un délaſſement du jeu ; n'en eſt-ce pas aſſez pour prononcer définitivement que cette maniere de vie n'eſt pas une vie de Chrétien, & par conſéquent qu'on n'y peut faire ſon ſalut. Mais à conſidérer cet état de volupté par ſes ſuites, & par les vices qu'il produit ? Ah ! qu'il eſt à craindre ? Car de-là naît la molleſſe qui énerve le corps, la délicateſſe qui le rend incapable des travaux de la pénitence ; ce

ſont les gens de plaiſir qui s'empreſſent le plus d'obtenir les diſpenſes du jeûne & de l'abſtinence commandée ; enfin ceux qui auroient le plus de beſoin des macérations de la chair, ſe mettent hors d'état de la ſupporter. De là naît encore l'injuſtice, l'avarice & l'uſurpation ; pour fournir ſans ceſſe à la volupté, il faut tirer de toutes mains, accumuler des arrerages, laiſſer des ouvriers, des domeſtiques ſans ſalaire ; il faut emprunter ſur gages, & peut-être ſe ſacrifier à des plaiſirs honteux, pour pouvoir fournir à des plaiſirs honnêtes. De cette vie de plaiſir, naît encore l'oubli de Dieu, & de ſes devoirs de religion. Quel mépris de la parole de Dieu. Quel éloignement des ſacremens ? Quelle ignorance de nos myſteres ! Quelle négligence de la priére ? En faut-il davantage pour vous perdre ? *Sermon Manuſcrit, du Pere François Catrou.*

A ces plaiſirs près, me direz-vous, cette vie n'eſt-elle pas aſſez innocente ? Voila le prétexte qui ſert à rendre la converſion des gens de plaiſir plus difficile. Mais qu'avoit de plus le mauvais riche ? il avoit uſé des biens de la vie préſente ; il avoit mené une vie délicieuſe ; c'étoit ſon état : *Epulabatur quotidie ſplendidè.* Tous les jours il faiſoit de ſomptueux repas. Sur quoy ſaint Chryſoſtome remarque, que quelques plaiſirs particuliers ne l'auroient peut-être pas perdu ſans reſſource ; mais que l'habitude du plaiſir l'a damné : *quotidie* : Il eſt donc vrai que cette vie molle & voluptueuſe, eſt un état de damnation, ſoit qu'on l'enviſage dans les eſpeces particuliéres de plaiſir à quoy elle s'abandonne ; ſoit qu'on la prenne pour un abandon général au divertiſſement. Malediction donc ſur tous ceux qui les goûtent, qui les recherchent, qui y rafinent, & qui en font l'unique, ou la principale occupation de leur vie. *Væ vobis qui ridetis. Le même.*

Cette maniére de vie ne peut être innocente. *Luc.* 16.

Luc. 6.

Les riches ſur tout, les Grands, & ceux qui ſont à la Cour, ſe perſuadent que toutes les grandeurs, toutes les pompes du ſiécle, leur appartiennent : Que leur condition leur permet de mener une vie molle, oiſive, & voluptueuſe ; de ſatisfaire leur ambition, & tous leurs deſirs ; de ſe mettre à leur aiſe autant qu'ils peuvent ; enfin ils prétendent que tout le monde eſt leur propre héritage, & qu'ils ont droit d'en uſer comme il leur plaît, ſans qu'aucunes loix ou divines ou humaines leur puiſſent preſcrire de bornes. De là vient qu'ils ſe diſpenſent des jeûnes, & de tous les exercices qui les incommodent. Ils mettent ordre qu'on ne leur parle de rien qui puiſſe troubler leur repos. Ils cherchent des gens qui ne penſent qu'à les flatter, & à contenter leurs paſſions, & qui tâchent de leur faire gouter les plaiſirs de la vie en toutes les maniéres poſſibles. On a ſoin de leur ôter toute crainte & tout remords de conſcience, de peur qu'ils n'alterent ou diminuent leur joye : quelque choſe qu'ils faſſent, on leur annonce la paix, & on ne leur propoſe qu'une fauſſe dévotion, qui eſt ſi complaiſante, qu'elle s'accorde toûjours avec leurs deſirs. *Monſieur de Sainte Marthe, tome ſecond de ſes Traitez de piété, ſur l'Obligation de fuir le monde.*

Les riches & les Grands s'imaginent avoir droit de mener une vie molle.

On regarde les perſonnes qui font profeſſion de vertu, & qui pratiquent la mortification chrétienne, comme des gens ſimples, & impolis, inutiles, parce qu'ils ne ſont pas de toutes les parties de plaiſir ; bannis dans le monde, du commerce des honnêtes gens, indigne de paroître dans leurs brillantes aſſemblées ; gens qui ne ſçavent pas vivre, & qu'on regarde en pitié. Mais un peu de patience : ces beaux jours s'obſcurciront ; cet éclat qui enchante,

Les perſonnes qui menent cette vie molle changeront bien un jour de ſentimẽt,

quand il faudra mourir.

& ce tumulte qui étourdit tombera ; des pleurs, & d'amers repentirs succederont à tous ces plaisirs, à toutes ces fêtes peu chrétiennes ; la mort fera sentir qui a été sage. Ces prétendus heureux du siécle, ces gens si réjoüis dans le monde, & si fiers de leur sort, soutiendront-ils leur joye & leur vaine fierté jusqu'à cette derniére heure ? Se sçauront-ils bon gré de leur vie molle & délicieuse ? *Le Pere Croiset dans ses Réflexions spirituelles.*

Les fausses maximes de ces gens, qui ne cherchent que les commoditez de la vie.

Rien n'est de plus indignant, rien ne revolte davantage un esprit chrétien, que de voir avec quelle impofante securité ces gens de plaisir débitent leurs maximes ; à les entendre raisonner d'un ton impérieux & décisif sur la morale, & sur les dogmes de réligion, la vie chrétienne selon eux, n'est plus cette vie laborieuse & mortifiée dont le Fils de Dieu nous a fait de si vifs portraits ; c'est une vie molle & délicieuse, ennemie de toute contrainte ; le ciel n'est plus cette terre de promission, où l'on n'entre qu'après bien des victoires ; c'est selon eux, un champ ouvert de toutes parts, dont toutes les avenües sont applanies. A en juger par leur conduite, & par leurs maximes, le royaume du ciel, qui a couté si cher aux plus grands Saints, se donne aujourd'hui pour rien aux gens du monde. Cette violence continuelle, dont parle JESUS CHRIST, n'est que pour ceux qui mênent une vie innocente, & la penitence n'est plus pour les pecheurs. Il est étrange qu'on ne s'apperçoit pas dans le monde d'une erreur si grossiere, & il est encore plus étrange qu'on persévere dans cette erreur, si on s'en apperçoit. Est-il besoin d'une profonde méditation, faut-il avoir un esprit fort sublime pour découvrir toute la malignité de cette maxime ? *Le même.*

Comme la vie molle & oisive ne peut être une vie chrétienne.

A la promenade succede le jeu, & au jeu le spectacle. C'est à cette continuité d'amusemens que se reduisent les empressemens des gens du siécle ; & leur félicité la moins imaginaire consiste toute à n'avoir nul repos ; est-ce là, Seigneur, la vie d'un Chrétien ? c'est pourtant celle des gens du monde ; ce sont là ces honnêtes plaisirs, ces divertissemens innocens, dont peu s'en faut, qu'on ne veüille même se faire un merite ; c'est à-dire, que ce qui détruit la morale de JESUS-CHRIST, ce qui anéantit la vie chrétienne, devient aujourd'hui dans le monde la vie éclatante des Chrétiens. Il n'y a plus pour eux de combats à donner, ni de violence à se faire ; ce ne sont plus que des passions à nourrir & à fomenter. Une vie molle & oisive a pris la place de cette vie laborieuse & pénitente, que JESUS-CHRIST veut être comme le caractere de distinction de ses enfans ; tout ce qui a l'air de retraite, de modestie, de régularité, allarme trop les sens, pour être du goût de ces voluptueux délicats ; on ne parle que de parties de divertissemens ; on ne se repait que de délicieuses idées ; une partie du temps est à s'étudier à plaire, & l'autre à ne chercher que ce qui plaît. A cette école, mon Dieu, a-t-on appris au Chrétien à se faire une occupation de son plaisir ; & une étude de la bagatelle. *Le même.*

Suite du même sujet.

Toute la vie d'un Chrétien, selon le Concile de Trente, doit être une penitence continuelle. Certainement à moins que le jeu, la promenade, les assemblées de plaisirs, & tous les autres divertissemens, qui sont aujourd'hui comme le fond de la vie, ne soient une pénitence ; on ne voit pas qu'elle sera la pénitence des mondains. On se leve, on s'ajuste, on visite, on lie une

partie

partie, on joüe, on s'entretient, & jamais preſque on ne penſe à Dieu. L'eſprit eſclave des paſſions s'épuiſe à trouver dequoy amuſer les inquiétudes d'un cœur toûjours plus affamé; ces plaiſirs matériels font perdre le goût des éternels. On n'a pour objet de ſes déſirs que les joyes mondaines : & voila toute la vie d'un Chrétien. Mais on ne fait point de mal, dit-on, dans ces divertiſſemens ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt permis à un Chrétien, au ſentiment des gens du monde, de paſſer ſes jours dans un éternel oubli de Dieu. Les prémiéres heures du jour ſacrifiées à ſe parer, le reſte du temps devoüé au jeu, à mille contagieux entretiens, à cens frivoles amuſemens, aux aſſemblées, aux ſpectacles ; prouveroit-on à un infidele par ce plan de vie, qu'on eſt Chrétien ? On ne fait point de mal ; & n'en eſt-ce pas un aſſez grand de ne faire nul bien, à qui eſt obligé d'en faire à toute heure, & qui ſera irremiſſiblement réprouvé pour n'en avoir pas aſſez fait? On ne fait point de mal; hé quoy! une vie uſée en mille inutilitez, une vie enyvrée d'oiſiveté & de molleſſe, eſt-ce une vie chrétienne ? & ſi elle n'eſt pas chrétienne, n'eſt-ce pas un grand mal ? *Le même.*

Cette viciſſitude & ſouvent même cet aſſemblage d'intrigues, de rendez-vous, de parties de plaiſir, de repas, de compagnies, de converſations, & ſpectacles, laiſſe-t-il ce repos intérieur, cette attention, cette vigilance ſi néceſſaire pour entendre la voix de Dieu, & pour correſpondre à ſa grace. Les cercles ſont-ils des lieux propres à faire valoir ce tréſor ? Mon Dieu ! que de graces perdües ! & cette perte irréparable n'eſt-elle qu'un mediocre mal ? On ne fait point de mal, dites-vous ? mais quel bien, quelles bonnes œuvres fait-on pour meriter le ciel ; Et qui de nous ignore qu'une vie oiſive & ſans bonnes œuvres eſt une vie reprouvée ? Le figuier avec des feüilles ſans fruit, eſt condamné au feu. Le ſerviteur peu induſtrieux eſt diſgracié ; la ſeule inaction en matiére de ſalut, eſt un crime. Quel mal fait-on quand on ſe divertit ? on ne ravit point le bien d'autrui, on évite tous les excès, on renferme ſes plaiſirs dans les bornes de la bienſéance. On n'a garde auſſi de vous reprouver pour cela : Mais ignorez-vous que le ſouverain Juge reprochera ſinguliérement aux reprouvez leur indolence, & leur inaction pour le bien. Le ſerviteur pareſſeux n'eſt pas condamné pour s'être revolté contre ſon maître ; mais pour n'avoir pas fait valoir le talent qu'il en avoit reçû. On ne fait mal à perſonne ; vous vous en faites un aſſez grand à vous mêmes. Vous ne faites point de mal ; mais vous ne faites nul bien ; vous menez une vie molle & délicieuſe, une vie mondaine, & nullement chrétienne? N'eſt-ce pas là un grand mal. *Le même.*

Cette vie de plaiſirs & de divertiſſemés, eſt tout-à-fait ſterile en bonnes œuvres.

Après avoir donné les prémiéres heures du jour à la parure, ou à quelque autre amuſement auſſi vain, on va à la derniére meſſe comme au rendez-vous du beau monde. Là ſe noüe les parties de plaiſir ; là ſe déterminent les lieux des aſſemblées. Quelques fades entretiens amuſent juſqu'au repas. La compagnie & la converſation charment enſuite quelques intervalles de repos, juſqu'à ce que l'heure de recevoir ou de rendre des viſites raſſemblent les oiſifs. Alors ſe forment les cercles, ſe lient les parties, recommencent ces comedies & ces ſcenes privées, où chacun ſe joüe, & ces entretiens qui ne roulent que ſur la bagarelle, & à qui la médiſance ſert de ſel ; car il ne faut pas s'attendre à des converſations plus ſolides & plus utiles dans ces aſſemblées d'oiſiveté. Cependant comme rien n'ennuye tant que l'oiſiveté même, on cherche à trou-

Peinture de la vie molle & oiſive des femmes mondaines.

ver dans le jeu ou à la promenade un nouveau gout à de ſi fades amuſemens. Le ſpectacle delaſſe enſuite durant quelques heures, & enfin les aſſemblées nocturnes terminent la journée de ces perſonnes qui font profeſſion d'être Chrétiennes; c'eſt-à-dire, qui ſuivent une religion, qui condamne juſqu'à la moindre parole oiſeuſe, & qui exige indiſpenſablement de tous ſes ſectateurs une vie pure, mortifiée, laborieuſe, & une régularité de mœurs ſi exemplaire, qu'elle ne peut ſouffrir le plus petit relâchement. En bonne foi, cette maniére de vie, fut-elle jamais une vie chrétienne. Quand on n'auroit qu'une fort legere teinture de nôtre Religion, pourroit-on ignorer avec quelle ſeverité elle réprouve cette vie molle & inutile. *Le même.*

On ſe flatte en vain que cette vie molle & oiſive eſt innocente.

On veut que tout ſoit innocent dans cette vie molle; mais depuis quand eſt-ce que les aſſemblées de plaiſir, qui ſont comme des academies d'oiſiveté, & l'école de toutes les paſſions, où tout eſt danger, où tout eſt piége; depuis quand eſt-ce que ces aſſemblées de mondanité ſont devenües l'aſile de l'innocence? Tandis quelle ne ſe croit pas en ſûreté, cette innocence, dans la plus profonde ſolitude, dans les deſerts même les plus affreux? Tout y eſt innocent, dites-vous; mais tout y tente, & porte au péché, entretiens, jeux, ſpectacles, l'inaction même, tout concourt à ſeduire, & un cœur amolli par l'oiſiveté, ſollicité par mille objets dangereux, ſans préſervatif, ſans défenſe, brave fiérement les dangers, & au milieu de tant de perils ſe conſerve dans l'innocence. Quand on connoît le cœur humain, ſe perſuade-t-on aiſément que ce genre de vie ſoit innocent; & les partiſans de cette vie molle ſe croyent-ils eux-mêmes bien innocens? Certes ſi c'eſt ſur ce prétexte qu'ils ſe diſpenſent de la penitence & de la mortification chrétienne, il faut qu'ils ſoient dans la plus étrange illuſion, ou plûtôt & dans un terrible aveuglement. *Le même.*

Il y a des gens qui menent une vie molle, & qui n'ont de l'auſterité que pour les autres.

Comment accorder une vie molle & ſenſuelle, des mœurs irréguliéres & libertines, avec des obligations indiſpenſables; avec des leçons qu'on fait aux autres d'une perfection éminente? Un honnête-homme hait la mauvaiſe foi; rien de plus odieux que la momerie en fait de religion; l'hypocriſie eſt en tout exécrable. Comment un Docteur de morale ſévere, comment des Directeurs d'une regularité ſi exacte, à qui rien n'échappe, & qui crient d'abord au relâchement, dès que leurs diſciples s'oublient, n'ont-ils pour eux-mêmes que des yeux indulgents, & ne ſe ſervent-ils jamais de la même meſure dont ils réglent les autres! Ardens à les faire dans les voyes de Dieu, & à leur faire craindre les moindres infidelitez; quelle indolence bien ſouvent ſur leur propre perfection; quelle lâcheté au ſervice de Dieu, & quelle tranquilité cependant au milieu des plus juſtes allarmes! D'où vient cette étonnante ſécurité dans des gens qui n'ignorent pas le danger, & qui en ſçavent ſi bien faire ſentir aux autres toutes les ſuites? Penſent-ils n'être pas ſoûmis aux mêmes loix, ou avoir quelque privilege qui les en diſpenſent? nullement; mais c'eſt un artifice pour couvrir leurs dereglemens, &c. *Le même.*

Il eſt aiſé de ſe faire une fauſſe conſcience en menant une vie molle & oiſive.

On eſt tranquille dans l'erreur, & dans une maxime ſi oppoſée à l'eſprit de la Religion, & à l'Evangile. Croit-on, par exemple, que ces femmes mondaines, qui menent une vie molle & oiſive, dont les plus ſérieuſes occupations ſont pour le moins des inutilitez, par rapport au ſalut, & ſouvent même de funeſtes égaremens, ne s'apperçuſſent pas du danger, ſi le cœur laiſſoit à l'eſprit l'u-

ſage libre de ſa raiſon & de ſes lumiéres ? Mais l'amour propre eſt le maître, tout lui obéit ; on n'écoute que ſes leçons; il ne faut pas être ſurpris ſi l'on ne raiſonne plus que ſelon ſes principes. On ne voit rien que de raiſonnable dans une conduite, où tout flatte l'amour propre & les ſens. Ainſi oiſiveté & profeſſion ; vie inutile, dégoût de ſes propres devoirs, éloignement pour la piété, indifférence pour le ſalut, oubli de Dieu, mœurs, en un mot, peu chrétiennes ; tout cela ſuffiroit pour allarmer un reſte de foy & de religion ; mais l'illuſion métamorphoſe tout, & fait paroître tout ſous des couleurs étrangeres. On ne manque pas d'eſprit pour découvrir l'erreur ; mais on ne veut pas avoir le déplaiſir de voir qu'on s'égare. *Le même.*

Tout le monde ſemble applanir les voyes du ciel, & adoucir les travaux de la pénitence.

Jamais la pénitence ne fut ni moins goûtée, ni plus combatuë. Il ſemble que tout le monde conſpire à établir parmi les hommes une vie molle, douce, & relachée : on adoucit & on affoiblit la croix de JESUS-CHRIST ; en ſorte qu'elle n'a plus ni dureté, ni peſanteur. Les Saints nous ont appris qu'on n'alloit au ciel que par une voye rude, & qu'au travers des épines & des ronces, & préſentement on applanit les voyes tant qu'on peut ; on ſeme les chemins de fleurs, pour ainſi dire ; & à peine remarque-t-on dans ceux-même qui font profeſſion de piété, les moindres traces des travaux & des ſouffrances du Maître, comme s'il n'avoit ſouffert que pour nous diſpenſer de ſouffrir, & non pas pour nous y porter par ſon exemple. *L'Abbé de la Trappe, tome ſecond de ſes Maximes Spirituelles.*

La vie molle fomente la concupiſcence, & empêche qu'on ne perſevere dans l'obſervation de ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la loi de Dieu.

C'eſt une obligation que ne peuvent goûter les Chrétiens lâches, & ennemis de la croix de JESUS-CHRIST, qui ſe contentant de ſe défendre les plaiſirs manifeſtement criminels, cherchent avec tant de ſoin les douceurs & les commoditez de la vie, qui fomentent & qui nourriſſent plûtôt la concupiſcence, qu'ils ne la mortifient & qu'ils ne la combatent. Mais quand cette molleſſe & cette inutilité de vie ne ſeroit pas directement oppoſée à la vie de JESUS-CHRIST, il eſt impoſſible que ceux qui la menent, perſeverent même dans la pratique exterieure de la loi, qu'ils obſervent en apparence, lors qu'ils la violent en effet dans l'eſſence du Chriſtianiſme. Cette concupiſcence inquiete les trouvant occupez & empreſſez à la recherche de leurs ſatisfactions temporelles, dit ſaint Cyprien, au lieu de ſe précautionner contre ſes irruptions ſoudaines & imprevûës, s'échappe, prend ce temps propre pour faire ſes ravages en liberté dans leur ame. Vous vous familiariſez avec ce monſtre ; mais ſçachez que vous augmentez ſa férocité naturelle au lieu de l'adoucir, par la maniére flateuſe dont vous la traitez, & que ſi vous n'y prenez garde, il vous devorera lorſque vous y penſerez le moins. *L'Abbé du Jarry, ſermon de la Conception de la ſainte Vierge.*

MONDE.

VANITE', INCONSTANCE, FRAGILITE' des choſes du monde, joyes & plaiſirs du monde, &c.

AVERTISSEMENT.

IL n'eſt rien de plus ordinaire, ni de plus rebatu, que les diſcours, écrits, entretiens, & prédications ſur la vanité du monde; ſur la fragilité, & le peu de durée de ſes biens; de ſes joyes, de ſes pompes, &c. Les Payens mêmes en ont rempli leurs livres; & ſouvent ceux qui les ſouhaitent, & qui les recherchent avec plus d'ardeur, ſont ceux qui en parlent avec le plus de mépris; mais ce qui eſt le plus déplorable, c'eſt que quoique nous y ayons renoncé par le Baptême, il n'eſt rien à quoy l'on s'attache avec plus de paſſion. C'eſt pourquoy j'ay crû que je ne devois pas omettre ce ſujet, quelque commun qu'il ſoit, & que la multitude des Autheurs qui l'ont traité, ne devoit pas m'empêcher de recüeillir ce que j'ay trouvé de plus propre pour inſpirer le mépris, la fuite, ou du moins le détachement des choſes du monde.

Comme ce ſujet entre preſque dans tous les diſcours, & que nous avons parlé ailleurs de l'ambition, de la grandeur, des ſpectacles, de la vie molle, & de l'attachement aux richeſſes; nous ne parlerons icy qu'en général de la vanité de toutes les choſes du monde, du mépris que tout Chrétien en doit faire, de la fauſſeté, & inſtabilité de tous ſes biens qui ſont incapables de remplir le cœur de l'homme, & de lui donner une veritable ſatisfaction.

Il faut pourtant avoüer que ce ſujet étant aſſez vague de ſoy-même, on eſt obligé de deſcendre dans le détail, & dans l'induction, de faire voir, par exemple, le néant des richeſſes, le peu de fond qu'on doit faire ſur l'eſtime des hommes, ſur la faveur des Grands, ſur l'honneur qu'on nous rend, pour faire ſentir l'amertume qui eſt mêlée avec les plaiſirs de cette vie, & les cuiſans chagrins qui les ſuivent.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins & plans de Diſcours ſur ce ſujet.

DE tous les biens de ce monde, le plus précieux ſans contredit, & celui dont on eſt le plus paſſionné & le plus jaloux, eſt la gloire, puiſque non-ſeulement c'eſt celui que l'on préfere à tous les autres, mais encore celui pour lequel on riſque tout le reſte, & que l'on s'efforce de conſerver dans la perte de tous les autres. C'eſt pourquoy en faiſant voir la vanité & le peu d'eſtime qu'un Chrétien doit faire de la gloire qu'on peut acquerir en ce monde, on fait voir en même temps, la vanité de tous les autres biens, qui, au jugement des Sages, ne ſont pas comparables à celui-là. C'eſt ce qu'on prétend faire dans ce diſcours, où l'on montre: 1°. Que la gloire du monde eſt odieuſe en ſon principe. 2°. Qu'elle eſt vaine en ſa nature, frivole, & chimerique. 3°. Paſſagere, & de peu de durée. I.

1°. La gloire du monde eſt odieuſe en ſon principe; parce que c'eſt ou le hazard, ou la faveur, ou le crime, qui donne la diſtinction dans le ſiécle. C'eſt le hazard; ce qui fait conſidérer les Grands du ſiécle avec mépris, & ce qui donne ſujet de plaintes & de murmures. Pourquoy dites-vous, un tel que vous vous repréſentez peut-être au moment que je parle, prend-il un vol ſi haut au-deſſus de moy? Pourquoy le vois-je dans l'éclat, pendant que je rampe dans la pouſſiere? Son mérite eſt-il donc le principe de ſon élevation? Je connois la petiteſſe de ſon genie, & le travers de ſon eſprit. C'eſt la fortune qui s'eſt jouée en l'élevant, une conjoncture favorable l'a placé en ce rang; une alliance fortuite avec les gens qui ſont en place, l'a fait conſidérer; ſouvent l'attachement indigne d'une ſervitude honteuſe à des hommes que la fortune a diſtinguez, eſt l'origine d'une grandeur ſoudaine: enfin, le hazard eſt le principe ordinaire de la gloire mondaine. 2°. Le crime eſt encore une autre ſource d'élevation dans les hommes. C'eſt ſouvent à l'uſurpation qu'on doit cet accroiſſement immenſe de grandeur, quelquefois c'eſt par de honteux miniſteres, qu'on s'eſt introduit auprès des Grands, par de baſſes flateries; ſouvent même on n'eſt honoré dans le public, que parce qu'on eſt abominable devant Dieu. 3°. C'eſt aſſez ordinairement la faveur qui tient lieu de mérite; on a gagné l'affection d'un Prince & d'un Souverain; on s'en eſt fait ſon protecteur & ſon appui; on regarde comme la créature de ce Prince celui qu'il honore de ſon amitié. Voila ce qui fait ſon mérite & ſa gloire. Quoy de plus mépriſable que ce principe d'élevation, qui n'eſt fondé que ſur le hazard, & ſouvent ſur le crime?

Secondement, la gloire du monde eſt vaine, à la conſiderer dans ſa nature: car quoi de plus frivole & de plus chimerique? puis qu'après tout, l'eſtime du monde qui fait proprement la gloire mondaine, n'eſt qu'un bruit avantageux qui ſe repand de nous; c'eſt la connoiſſance que le public veut bien avoir de ce que nous valons, & de ce que nous ſommes; & voila l'enchantement du cœur humain; voila l'idole à laquelle ſacrifient tous ceux que le monde

ſéduit, & qu'on regarde comme des hommes au-deſſus du vulgaire. Il faut montrer combien cette gloire, qui conſiſte dans l'eſtime des hommes, & dans le jugement favorable qu'il fait de nous, eſt vaine. 1°. Parce qu'elle eſt toute dans autrui, & qu'elle ne met rien en nous de réel, elle ne nous rend pas plus vertueux, ni autres que nous ſommes. 2°. Elle eſt donnée par des perſonnes qui ne nous connoiſſent pas, & qui ne peuvent ſçavoir ſi nous la méritons, qui ne jugent que par le dehors, & qui ne pénétrent pas plus avant; & par conſéquent qui ne ſçavent pas en quoy conſiſte le vrai mérite; cette gloire eſt donc frivole & chimérique. 3°. Elle eſt le plus ordinairement injuſte; car enfin, avec quelle juſtice les hommes la diſtribuent-ils cette gloire? Combien de vertus obſcures négligées, oubliées! Combien de vrais mérites abandonnez, délaiſſez, ſans conſidération? Combien d'uſurpateurs d'une gloire qui ne leur appartient point? Combien de mauvais juges attribuent à des indignes une loüange qu'ils n'ont pas meritée? *Mendaces filii hominum in ſtateris.* *Pſalm. 61.*

Troiſiémement, la gloire du monde eſt paſſagere, de peu de durée. Ce qui fait que dans l'Ecriture, toutes les grandeurs, & les proſperitez temporelles ne ſont repréſentées qu'en ſonge, ſelon la remarque que l'on verra dans la ſuite de ce traité; elles ſont repréſentées par la fumée qui s'éleve, qui s'érend, & puis qui ſe diſſipe. L'inconſtance de cette gloire n'eſt pas moins connüe que ſon peu de durée, puiſque l'expérience de tous les ſiécles nous doit avoir appris que mille & mille perſonnes après avoir été comblées de gloire, ſont tombées dans le mépris, dans l'opprobre & dans la confuſion; & comme la gloire dépend de l'imagination des hommes, qui eſt volage, changeante, l'une n'eſt pas plus durable & conſtante que l'autre; Il arrive même que la confuſion où l'on ſe voit après avoir été dans l'honneur & dans l'éclat, eſt plus ſenſible. De tout cecy il faut conclure, que ſi nous ſommes paſſionnez pour la gloire, il faut aſpirer à une gloire ſolide, véritable & éternelle, &c. *Extrait d'un ſermon manuſcrit du Pere François Catrou.*

II. 1°. Il faut mépriſer le monde, non en Philoſophes, à cauſe de la fragilité, l'inconſtance, & le peu de valeur des biens qu'il promet, & qu'il ne peut ſouvent nous donner; mais en Chrétiens, qui ſont infiniment au-deſſus de tout ce qui eſt dans ce monde, & aſpirent à des biens durables, plus ſolides, & éternels.

2°. Il faut ſe détacher des choſes de ce monde, non par degoût, ou par dépit, & par une eſpece de vengeance, comme ceux qui s'en retirent, parce qu'ils s'en voyent abandonnez; mais parce que nous y ſommes obligez par les promeſſes que nous avons faites au baptême.

3°. Faut s'efforcer de mourir au monde, & comme parle ſaint Paul, d'y être crucifiez; c'eſt-à-dire, d'être inſenſibles à ſes joyes, à ſes plaiſirs, & à tout ce qui a coûtume de ſéduire le cœur, non par une ſtupidité Stoïque, mais par un renoncement entier de cœur & d'affection, qui eſt la perfection où un Chrétien doit aſpirer.

III. 1°. Les biens de ce monde ſont peu de choſes en eux-mêmes, & nous ne les poſſedons que fort imparfaitement.

2°. Ils ne nous rendent pas meilleurs ni plus parfaits.

3°. Ils nous corrompent par l'attachement que nous y avons, & par le mauvais uſage que nous en faiſons.

POUR vivre dans le monde avec quelque aſsûrance de ſon ſalut, il faut, I V.
1°. Se défier toûjours des careſſes du monde, de l'approbation qu'il nous donne, des honneurs qu'il nous accorde.

2°. Mépriſer ſes jugemens, ſes reproches, ſes railleries, en vivans ſelon les maximes de l'Evangile.

3°. Ne point s'attacher aux bagatelles, aux divertiſſemens, & aux amuſemens du monde.

SAINT Auguſtin au livre *de Moribus Eccl. c.* 2. dit que pour donner une V.
pleine ſatisfaction au cœur de l'homme, il faut trois choſes.

1°. Que le bien dans lequel nous cherchons nôtre joye & nôtre bonheur, ſoit un vray bien, qui n'ait plus d'apparence que de ſolidité; ce qui ne ſe trouve point dans les biens de ce monde.

2°. Que nous aimions ce bien, afin que nous ſentions ce que ſa joüiſſance a de douceur; mais on eſt bien-tôt dégoûté des biens de ce monde.

3°. Que nous le poſſedions, d'une maniére parfaite: & nous n'avons que la vûë des biens de ce monde.

1°. L'ATTACHEMENT aux choſes temporelles eſt un état de damnation. V I.

2°. Quelles ſont les marques de cet attachement; les rechercher avec empreſſement, en préferer la poſſeſſion au ſoin de ſon ſalut, s'affliger immoderement de leur perte.

1°. LES biens de ce monde ſont trop petits, pour contenter un cœur auſſi V I I.
vaſte qu'eſt celui de l'homme.

2°. Le cœur de l'homme eſt trop grand pour pouvoir être rempli de ſi peu de choſe.

3°. La joüiſſance qu'on a de ces ſortes de biens eſt trop imparfaite pour nous donner un véritable & ſolide plaiſir.

ON peut faire la diviſion & le partage d'un diſcours ſur ces paroles de Job, V I I I.
ch. 20. *Gaudium hypocritæ adinſtar puncti.* Que la joye de l'hypocrite, c'eſt-à-dire, d'un homme qui paroît content dans ce monde, à un point, qui dans la notion qu'on nous en donne, n'a aucune dimenſion.

1°. La joye que donne le monde n'eſt que ſuperficielle, ſans profondeur; elle ne pénétre point juſqu'au cœur.

2°. Elle n'a point d'étenduë; elle n'eſt capable de le remplir.

3°. Elle n'a point de longueur; elle paſſe en un moment; elle eſt toûjours courte, quand elle dureroit autant que la vie, qui n'eſt qu'un point comparé à l'éternité.

1°. ON ne peut voir le monde ſans l'aimer; il nous ſéduit, il nous charme, I X.
il nous attire, & il gagne enfin nôtre cœur, qui a bien de la peine à s'en défendre, & qui ne le peut ſans une grace particuliére du ciel.

2°. On ne peut l'aimer ſans le ſuivre, c'eſt-à-dire, ſans s'accommoder à ſes maniéres; ſans craindre de lui déplaire & de le choquer, & par conſéquent, ſans de venir mondain.

3°. On ne peut le ſuivre ſans ſe perdre; car c'eſt cette voye large qui conduit à la mort.

ON peut encore prendre la diviſion d'un diſcours, de ce paſſage de l'Eccle- X.

ſiaſte, ſelon la Verſion Grecque: *Inveni in eis ſcilicet mundi bonis, tria hanc vanitatem, afflictionem, & conſummationem.*

1°. La vanité des bieus de ee monde ; tout n'eſt que menſonge, illuſion, vaine apparence.

2°. L'affliction & la miſere que eauſe la poſſeſſion de ees biens, au lieu de la joye & de la ſatisfaction qu'on eſperoit y trouver.

3°. La conſommation, c'eſt-à-dire, la fin, & leur peu de durée, qui nous tient toûjours en erainte de les perdre.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces Deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Les ſaints Peres.

SAint Auguſtin, *in appendice*, *tome* 9. traite du mépris du monde, & dans le ſermon 31. *de tempore*, quoy qu'on doute ſi ee ſermon eſt de lui.

Le même, *l. de Agone Chriſtiano*, fait voir la miſere & l'inquiétude de ceux qui ſoûpirent après les biens de la terre.

Le même, ſur ces paroles du Pſeaume 75. montre combien les choſes de ce monde ſont vaines, par la comparaiſon d'un homme, qui en dormant s'imagine les poſſeder, & après s'être éveillé reconnoit qu'il eſt pauvre en effet.

Le même, dans la lettre à Licentius, lui fait voir la vanité, & le peu de durée des choſes de ce monde.

Saint Cyprien, dans la lettre à Donat, a de beaux ſentimens ſur ce ſujet.

Saint Jerome, *Epiſt.* 34. *quæ eſt ad Julianum*, parle de l'uſage que l'on doit faire des choſes de ce monde.

Le même, ſur le Pſeaume 75. compare la vie de l'homme à une perſonne, qui pendant ſon ſommeil s'imagine être riche, faire bonne chere, & jouir de tous les plaiſirs, & qui à ſon reveil trouve n'avoir rien du tout.

Saint Ambroiſe, *lib. de bono mortis. c.* 5. montre combien il eſt facile de s'attacher aux choſes de la terre, & le danger qui ſe trouve dans la poſſeſſion des biens de ce monde.

Le même, *l.* 3. *Epiſt. Epiſt.* 10. *ad Simplicianum*, montre qu'il n'y a que le Sage qui ſoit véritablement riche, heureux, & content.

Le même, *lib. de Nabut. c.* 6. montre l'inſuffiſanee des choſes de ce monde, pour contenter le cœur de l'homme.

Saint Gregoire, *lib.* 2. *dialog. c.* 35. à l'occaſion de la viſion de ſaint Benoît, à qui Dieu fit voir tout le monde dans un rayon de lumiére, montre que celui qui eſt éclairé des lumiéres d'en-haut, connoît la petiteſſe des choſes créées, & en a peu d'idée.

Le même, *l.* 17. *moral.* montre que la plûpart des gens du monde ne penſent qu'aux choſes de ce monde, qui ſont de peu de durée.

Le même, *l.* 18. *moral.* montre que quiconque aime les choſes de ce monde,

& y eſt attaché, ne peut avoir un véritable amour de Dieu.

Le même, *l.* 31. *Moral.* montre de quelle douleur ſont touchez ceux qui perdent les choſes qu'ils poſſedent avec affection.

Le même, *l.* 20. *moral.* montre par un long diſcours que ceux qui recherchent les joyes paſſageres de cette vie, ſont privez des véritables joyes qui viennent de Dieu.

Le même, *homil.* 3. *in Evangel.* donne ce ſalutaire avis aux fideles, que s'ils ne peuvent pas tout-à-fait renoncer au monde, du moins qu'ils en poſſedent les biens ſans y être attachez.

Le même, 5. *moral.* montre qui ſont les perſonnes mortes au monde, & qui en ſont véritablement détachées.

Le même, *homil.* 4. *in Evang.* fait une forte exhortation aux fideles de ſe détacher des choſes de ce monde, & dans l'homelie 1. ſur les mêmes Evangiles, il exhorte de ſuivre en ce point l'exemple des Saints qui nous ont precedé.

Saint Baſile, ſur ces paroles du Prophete Royal: *Divitiæ ſi affluant nolite cor apponere*, dépeint l'inſtabilité des biens de la terre, qui paſſent de main en main, & qui changent de poſſeſſeurs & de maîtres. *Pſal* 61.

Le même, a fait une homelie, qui eſt la 23. *Ex variis*, qui a pour titre, qu'il ne faut point s'attacher aux choſes du ſiécle.

Le même, en parle encore amplement dans l'homlie 24.

Le même, *homil.* 35. *in Geneſim*, exhorte au mépris des richeſſes, & des autres biens de ce monde.

Saint Chryſoſtome, *homil.* 39. *&* 43. *ad pop. Antioch.* montre que c'eſt un excellent moyen de reprimer l'orgueil, que de penſer à la vanité du monde.

Le même, *homil.* 24. *in Matth.* montre que la vie de la plûpart des hommes eſt un jeu d'enfans, où l'on s'amuſe à des bagatelles.

Le même, *homil. in c.* 14. du même ſaint Matthieu, montre que les biens de la terre ne méritent pas qu'on s'y attache.

Le même, homelie ſur le chap. 21. parle de l'amour des faux plaiſirs de cette vie.

Le même, ſur le chapitre troiſiéme, montre qu'un Chrétien doit mépriſer tous les biens de ce monde, comme étant indignes de lui.

Le même, *homil.* 14. *in Epiſt. ad Roman.* fait voir comme le demon nous trompe & nous ſéduit par les choſes de ce monde: & nous exhorte à nous défendre de cette illuſion.

Le même, *homil.* 38. *in* 1. *ad Corinth.* montre qu'on n'eſt jamais content des biens de ce monde.

Le même, ſur la même Epître, montre le bonheur des prémiers Chrétiens, qui n'avoient nulle attache aux choſes de ce monde.

Le même, homil. 1. *in Epiſt.* 2. *ad Timoth.* parle du mépris qu'on doit faire des choſes de ce monde. Et dans l'homelie 12. que tout ce qui fait l'objet de nos yeux ſur la terre, ne mérite pas le nom de bien.

Le même, ſermon *de Providentia*, montre que nous ſommes faits pour d'autres choſes que ceux de la terre.

Saint Proſper, *in ſententiis*, parle éloquemment de la vanité de tout ce que

le monde eſtime le plus, honneurs, richeſſes, plaiſirs.

Sancti Eucherii, Epiſt. ad Valerianum.

Sancti Iſidori Hiſpar. Libellus de contempt. mundi.

Clemens Alexandrinus, Orat. ad gentes. montre que tout eſt fragile & inconſtant dans ce monde, & qu'il en eſt comme dans le jeu, où l'avantage paſſe de l'un à l'autre.

Saint Bernard, *lib.* 2. *de Conſideratione*, demande que deviennent après cette vie les plaiſirs & les richeſſes, & dequoy ſervent toutes les grandeurs.

Le même, *lib.* 4. montre combien il eſt indigne d'un Chrétien de s'attacher aux choſes de la terre.

Le même, *ſermon.* 4. *Adventus*, montre le mépris que nous en devons faire, puis qu'elles ne ſont de nul prix, & qu'elles dépendent uniquement de l'imagination des hommes.

Le même, *Epiſt. ad Sophiam*, lui dépeint vivement la fragilité de toutes les choſes de ce monde, & la briéveté de la vie.

Saint Anſelme, *l.* 1. *Epiſt. Epiſt.* 8. montre que le monde nous mépriſe & nous joüe, & qu'il faut reciproquement le mépriſer.

Innocentius Papa tertius, a fait des livres *de Contemptu mundi.*

Saint Laurent Juſtinien, *l. diſcipl. monaſt.* parle de la vanité du monde.

Hugue de ſaint Victor, ſur ces paroles de Salomon : *Vanitas vanitatum, &c.* dit de belles choſes ſur ce ſujet.

Saint Bernardin, *tome* 3. *Tract. de mundi amore.*

Saint Bonaventure, *tome* 3. *Opuſc.*

Dioniſius Carthuſ. in ſpeculo.

Joan. Gerſon.

Livres ſpirituels, & autres.

Hieronymus Platus. l. 2. c. 1. traite en tout ce chapitre de la baſſeſſe & de l'indignité des choſes temporelles.

Dandinus, *in Ethicis ſacris. l.* 37. *de proſp. & adverſis*, traite ce ſujet en pluſieurs chapitres.

Didacus ſtella, *de Contemptu mundi.*

Sanchez, *de Regno Dei*, *l.* 5. *c.* 3.

Franciſcus Petrarcha, *tom.* 1. *Dialog.*

Livre intitulé, *la Sageſſe chrétienne*, par le Pere Guilleminor, traite ce ſujet fort au long, & deſcend dans le détail des choſes de ce monde dont nous devons faire peu d'état.

Livre intitulé, *les Entretiens du Sage*, par le Pere Sebaſtien de Senlis, Capucin, ch. 13. 14. 15. & 16. parle du mépris des choſes du monde, des richeſſes, des honneurs, & des plaiſirs.

Le Pere Poiré, livre intitulé, la Science des Saints, traité troiſiéme, partie 1. chapitre troiſiéme, montre qu'il ne faut faire état que de Dieu ſeul, & que tout le reſte n'eſt que vanité

Livre intitulé, *le Chrétien du temps*, par le Pere Bonal, partie troiſiéme, chapitre cinquiéme, parle de la vanité & de l'inconſtance des choſes de ce monde, & du parfait renoncement d'eſprit qu'un Chrétien y doit faire.

Le Pere Croiſet, tome 1. de ſes Réfléxions Chrétiennes, traite amplement du monde, & du mépris qu'on en doit faire.

Dans les Entretiens ſpirituels de Monſieur Pean, partie troixiéme, le dixiéme entretien eſt ſur le mépris du monde.

Le Pere Nepveu, dans ſes Réfléxions Chrétiennes, pour tous les jours de l'année, tome 1. pour le 27. jour de Mars; & tome quatriéme pour le 10. d'Octobre, il y eſt parlé du mépris, & du détachement du monde.

Reïnas, *Cont. 1. Quadrageſima.*

Les Prédicateurs modernes.

Le Pere de Lingendes, ſermon pour le quatriéme Dimanche de Carême, parle de la fuite des honneurs, &c.

Le Pere Grizel, dans ſon Avent intitulé *Baltazar*, dans le dernier ſermon, ſur la fin, s'étend ſur la vanité du monde & ſur le détachement qu'un Chrétien en doit marquer dans ſa conduite.

Monſieur Joly, Prône pour le ſecond Dimanche de Carême, où il parle des plaiſirs de cette vie.

Monſieur Sarazin, prémier tome de ſon Avent, Sermon ſur Jesus-Christ Legiſlateur, parle du renoncement de ſoy-même, & de la mort au monde.

Eſſais de Sermons pour le Carême, le prémier Dimanche eſt ſur la vanité des richeſſes, plaiſirs & honneurs du monde.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans les ſujets particuliers, tome troiſiéme, prémier ſermon, dans la ſeconde partie, & dans le ſecond Dimanche de Carême.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Nolite declinare poſt vana, quia non proderunt vobis, neque eruent vos, quia vana ſunt. 3. Regum c. 12.

NE vous détournez point du Seigneur pour ſuivre des choſes vaines, qui ne vous ſerviront de rien, & qui ne nous délivreront point, parce qu'elles ſont vaines.

Verumtamen univerſa vanitas omnis homo vivens. Pſal. 38.

Tout homme qui vit ſur la terre, & tout ce qui eſt dans l'homme, n'eſt que vanité.

Ne timueris cum dives factus fuerit homo, & cum multiplicata fuerit gloria domus ejus; quoniam cum interierit, non ſumet omnia, neque deſcendet cum eo gloria ejus. Pſalm. 48.

Ne ſoyez point ſaiſi de crainte, en voyant un homme devenu riche, & ſa maiſon comblée de gloire, parce que quand il ſera mort, il n'emportera point tous ſes biens, & que ſa gloire ne deſcendra point avec lui.

Vidi impium exaltatum, & elevatum ſicut cedros Libani, & tranſivi, & ecce non erat. Pſalm. 36.

J'ai vû l'impie extrémement élevé, qui égaloit en hauteur les cedres du Liban, & j'ay paſſé, & dans ce moment il n'étoit plus.

Velut ſomnium ſurgentium, Domine; Imagines ipſorum ad nihilum rediges. Pſalm. 72.

Seigneur, vous réduitez au néant la vaine image de leur bonheur, comme le ſonge de ceux qui s'éveillent.

Zelaveris facientes iniquitatem, quoniam fœnum velociter arefcent, & quemadmodum olera herbarum decident. Pſalm. 36.

N'ayez point de jalouſie contre ceux qui commettent l'iniquité, parce qu'ils ſe ſecheront auſſi promptement que le foin, & ſe faneront auſſi vîte que les herbes, & les legumes.

Dormierunt ſomnum ſuum viri divitiarum, & nihil invenerunt in manibus ſuis. Pſalm. 75.

Ces hommes qui ſe glorifioient dans leurs richeſſes ſe ſont endormis du ſommeil de la mort, & n'ont rien trouvé dans leurs mains, lorſqu'ils ſe ſont reveillez.

Vanitas vanitatum, & omnia vanitas. Eccleſ. 1.

Vanité des vanitez, & tout n'eſt que vanité.

Vidi cuncta quæ fiunt ſub ſole, & ecce univerſa vanitas, & afflictio ſpiritus. Ibidem.

J'ai vû tout ce qui ſe fait ſous le ſoleil, & j'ay trouvé que tout étoit vanité & affliction d'eſprit.

Cum me converti ſſem ad univerſa opera quæ fecerant manus meæ, & ad labores, in quibus fruſtra ſudaveram, vidi in omnibus vanitatem, & afflictionem animi. Idem, c. 2.

Tournant enſuite les yeux ſur tous les ouvrages de mes mains, & tous les travaux, où j'avois pris une peine ſi inutile, j'ai reconnu qu'il n'y avoit que vanité & affliction d'eſprit.

Spes impii tanquam lanugo quæ à vento tollitur. Sapient. 5.

L'eſpérance des méchans eſt comme ces petits flotons de laine que le vent emporte.

Tanquam ſpuma gracilis, quæ à procella diſpergitur. Ibidem.

Comme l'écume légere, qui eſt diſperſée par la tempête.

Tanquam fumus qui à vento diffuſus eſt. Ibidem.

Ou comme la fumée que le vent diſſipe.

Non æmules gloriam, & opus peccatoris, non enim ſcis quæ futura ſit illius ſubverſio. Eccli. 9.

N'enviez point la gloire ni les richeſſes du pecheur; car vous ne ſçavez pas quelle ſera ſa ruine.

Clama, & dixi quid clamabo? omnis caro fœnum. Iſaiæ 40.

Une voix m'a dit: criez, & j'ai dit, que crierai-je: toute chair n'eſt que foin.

Ecce gentes quaſi ſtilla ſitulæ, & quaſi momentum ſtatera reputatæ ſunt: ecce inſulæ quaſi pulvis exiguus. Iſaiæ 40.

Toutes les nations ne ſont devant Dieu qu'une goute d'eau qui tombe d'un ſeau; & comme ce petit grain qui donne à peine la moindre inclinaiſon à la balance, toutes les iſles ſont devant ſes yeux comme un petit grain de pouſſiere.

Omnes gentes quaſi non ſint, ſic ſunt coram eo, & quaſi nihilum & inane reputatæ ſunt ei. Ibidem.

Tous les peuples du monde ſont devant lui comme s'ils n'étoient point, & il les regarde comme un vuide & comme un néant.

Surgite, & ite quia non habebitis hic requiem. Mich. 2.

Allez-vous-en, ſortez de ce lieu, vous n'y trouverez point de repos.

Tempus breve eſt, reliquum eſt ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, præterit enim figura hujus mundi. 1. Ad Corinth. 7.

Le temps eſt court... & ainſi ceux qui uſent de ce monde, ſçient comme n'en uſant point; car la figure de ce monde paſſe.

Mihi mundus crucifixus eſt, & ego mundo. Ad Galat. 6.

Le monde eſt mort & crucifié pour moy, comme je ſuis mort & crucifié pour le monde.

Mundus tranſit, & concupiſcentia ejus. 1. Joan. 2.

Le monde paſſe, & la concupiſcence du monde paſſe avec lui.

Nolite mundum diligere, neque ea quæ in mundo ſunt. Ibidem.

N'aimez point le monde, ni ce qui eſt dans le monde.

Si quis diligit mundum, non eſt charitas Patris in eo. Ibidem.

Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Pere n'eſt point en lui.

Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium? Pſal. 4.

Enfans des hommes, pourquoy aimez vous la vanité, cherchez-vous le menſonge?

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament.

L'exemple de Salomon nous apprend que tous les biens de ce monde ne

Le Saint-Eſprit nous repréſente Salomon comme un triſte exemple, qui fait voir que tous les biens de ce monde ne peuvent remplir nôtre cœur, & nous donner une véritable ſatisfaction. Je commençai, dit-il lui-même, par bâtir des palais les plus ſuperbes, & amaſſer des tréſors immenſes; c'étoit quelque choſe de grand; mais je n'étois pas heureux. Ces palais, ces tréſors ne me ſatiſ-

faiſoient pas. Je quittay au plûtôt la penſée de ces biens, pour m'occuper de l'eſpérance de quelques autres; *Verti me ad aliud.* Je me fis rendre des honneurs qui me faiſoient paſſer pour le prémier Monarque du monde : Toute la terre m'adoroit ; mais je n'étois pas ſatisfait ; il fallut tenter quelque autre voye d'être heureux : *Verti me ad aliud.* Tout ce que le ciel forma de beau & d'agréable fut en proye à mes déſirs ; mais je n'étois pas content, il fallut encore recourir à quelque autre objet. *Verti me ad aliud.* Enfin, apres avoir éprouvé tous les plaiſirs de la terre, je n'ai fait qu'irriter mes deſirs, ſans en contenter un ſeul : *Vidi in omnibus vanitatem, & afflictionem animi.* *Eccleſ. c. 2.*

peuvent nous contenter. *Eccleſ. c. 9.*

Aman, dit l'Hiſtoire Sainte, n'eſt éloigné du trône que d'un ſeul degré ; il a non-ſeulement une maiſon, il a un palais, & ſon palais fait une ſeconde Cour. Les prémiers du royaume lui rendent des aſſiduitez, & récherchent ſa protection ; le Roy daigne le viſitet, la Reine l'invite à ſa table ; s'il paroit, l'on fléchit le genou en ſa préſence ; il ne marche qu'accompagné d'une foule de courtiſans ; le bonheur & l'infortune de l'état ſemblent ne dépendre que de *lui* : Il devroit être content, & cependant il ne l'eſt pas ; le déplaiſir qu'il teſſent de ce qu'un ſeul homme refuſe de s'abbaiſſer devant lui & de lui rendre le même hommage que lui rendent les autres, l'oblige d'en faire confidence à ſes amis : *Nihil me habere puto.* Selon vous, je ſuis heureux, & je poſſede tout, & ſelon moy, je ſuis malheureux, & je ne poſſede rien. Le ſeul Mardochée trouble ma joye, il me fait compter pour rien tous les biens dont la poſſeſſion n'eſt pas capable de faire mon bonheur. *Eſther. 5.*

L'exemple d'Aman mõtre la même choſe.

Il y a toûjours dans ceux mêmes qui haïſſent ſincerement le monde, quelque choſe qui les y attache, ſans qu'ils s'en apperçoivent. Le peuple d'Iſraël n'étoit que malgré lui dans l'Egypte, qui eſt la figure du monde. Il étoit dans un état tres-pénible, & accablé ſous la tyrannie de Pharaon ; cependant il ne laiſſoit pas d'y avoir de l'attache, & il n'en fût jamais ſorti, ſi Dieu ne l'en eût tiré comme par force. Loth étoit fort éloigné des déſordres de Sodome, il gémiſſoit de ſe trouver au milieu d'une nation ſi abominable, & ſon cœur étoit bleſſé d'autant de playes qu'il voyoit de crimes. Il ne pouvoit néanmoins ſe réſoudre d'en ſortir, & il fallut que les Anges lui fiſſent violence, pour le garentir des flâmes qui alloient réduire cette miſérable ville en cendres : Tant il eſt vrai que les plus ſaints, & ceux mêmes qui ont le plus d'averſion du monde, y peuvent tenir par quelque endroit qu'ils ne connoiſſent pas. Ainſi l'on doit reconnoître qu'il y a dans nôtre ame aſſez dequoy nous lier au monde, & dans le monde aſſez dequoy nous arrêter, ſi Dieu ne nous en dégage, ou ne nous en préſerve par ſa grace.

L'exemple des Iſraëlites, & de Loth nous montre que les plus gens de bien ont toûjours quelque attache au monde.

Nabuchodonozor, expliquant à Daniel le ſonge, ou la viſion qu'il avoit eüe pendant ſon ſommeil, & dont il étoit étrangement effrayé : Je voyois, lui dit-il, un arbre au milieu de la terre, dont la hauteur étoit exeſſive ; il s'élevoit juſqu'au ciel, & ſes branches juſqu'aux extrémitez du monde : ſes feüilles, & ſes fruits étoient admirables ; tout y trouvoit ſa nourriture, les bêtes ſe repoſoient à ſon ombre, & les oiſeaux ſur ſes branches. Mais un ſaint Ange de ceux qui viennent toûjours pour accomplir les ordres de Dieu, deſcendit tout d'un coup, & cria d'une voix forte, coupez cet arbre, abbatez ſes branches, diſperſez ſes feüilles & ſes fruits, que les bêtes ſortent de deſſous, & que les oiſeaux fuyent de

La vanité & l'inconſtance des biens de ce monde ſont repréſentez par cet arbre que Nabuchodonozor vit en ſonge.

ſes branches. Voicy l'interprétation que Daniel donna à ce ſonge, qu'on peut appeller myſtérieux, puis qu'il marque une grande vérité. Sire, lui dit-il, ſans le flatter ni lui rien diſſimuler, vous êtes cet abre ; ſa grandeur prodigieuſe marque vôtre magnificence & vôtre force ; la gloire de vôtre empire s'eſt étenduë juſqu'aux extrémitez du monde, & vous voyez aſſez le rapport de ce que vous êtes avec ce que vous avez vû. Je voudrois me pouvoir diſpenſer de vous dire le reſte ; car ces ordres que vous avez vû donner contre cet arbre, ce commandement de l'abbatre, & de le dépoüiller de ſes branches, de ſes feüilles, & de ſes fruits : tout cela marque l'arrêt que Dieu a prononcé contre vous ; vous ſerez dépouillé de toutes ces marques de grandeur, & le reſte. Ce fut un arrêt de ce Souverain du ciel & de la terre, qui fut accompli en la perſonne de ce Roy ſuperbe ; mais c'eſt auſſi une figure de la vanité des grandeurs, & des autres biens de ce monde, qui ſont ſujets, non à l'empire de la fortune, comme parlent les Payens ; mais à la volonté du Souverain Maître, qui les diſtribüe comme il lui plait, & qui en dépoüille ſouvent les plus puiſſans Monarques, pour apprendre au reſte des hommes à ne s'y point attacher, ou à ne s'en point orgueillir, comme Nabuchodonoſor.

Les grandeurs & les proſperitez temporelles ne ſont vûës & repreſentées qu'en ſonge.

C'eſt une choſe remarquable de voir dans l'Ecriture, que les grandeurs futures & les élévations des hommes ne ſont preſque repréſentées qu'en ſonge. Ainſi Joſeph vit en ſonge ce haut point de grandeur où il fut depuis élevé : *Audite ſomnium meum.* Ainſi vit-il durant ſon ſommeil les ſept années d'abondance. L'élévation de la Reine Eſther, & la victoire de Gedeon furent prévûës de cette maniere. Ce fut en ſonge que toutes les monarchies furent montrées à Nabuchodonoſor & à Daniel ; & pluſieurs autres choſes ſemblables qu'on n'a vûës que durant le ſommeil, parce que dit ſaint Ambroiſe, *tout ce que le ſiécle a de grand & de flateur, n'eſt qu'un ſonge & non pas une vérité.* Mais il n'y a rien qui exprime mieux cette vérité, que quand Dieu repréſenta à Nabuchodonoſor tous les empires du monde, non-ſeulement en ſonge, mais ſous la figure d'une idole qui n'eſt rien, au ſentiment de l'Apôtre ; *Nihil eſt idolum in mundo* ; & dans Iſaïe, il eſt appellé un menſonge, & le plus grand de tous les menſonges ; parce qu'il nie la plus grande de toutes les véritez. Il eſt donc certain qu'il n'y a que de la vanité dans les honneurs, & dans tous les biens du monde que les hommes recherchent & pourſuivent avec le plus d'ardeur.

Geneſ. 37. lib. de Joſeph. c. 6.

1. Ad Corinth. 8.

Le peu de durée de la gloire & de tous les biẽs du monde.

Il eſt raporté dans l'Evangile de ſaint Luc chapitre 4. que le démon ayant conduit le Fils de Dieu ſur une haute montagne, il lui montra tous les royaumes de la terre, & étala devant ſes yeux tout l'eclat, la magnificence, & la gloire qu'ils renferment : *Oſtendit illi omnia regna terræ.* Et l'Evangeliſte ajoûte : *in momento.* Que ce fut en un inſtant, & comme en paſſant ; ce qui ne dura qu'un moment : *in momento.* Parole auſſi myſtérieuſe qu'elle eſt expreſſive, comme remarque ſaint Ambroiſe : car par ce moment, il ne veut pas ſeulement dire que cette vûë ne dura qu'un inſtant, & paſſa comme un éclair, mais que ce que le monde lui fit voir, & l'objet ſur lequel le Sauveur porta la vûë, paſſe, diſparoit, ſe diſſipe, & s'évanoüit avec la même rapidité que le temps qui s'écoule, & qui ne ſubſiſte que dans un ſeul moment qu'on ne peut arrêter. Les paroles de ce ſaint Docteur méritent bien d'être rapportées. *Benè in momento temporis temporalia & terrena demonſtrantur. Non enim tam conſpectus celeritas*

1. Ambroſ. in Lucam.

Digitized by Google

indicatur, quam caduca poteſtatis fragilitas exprimitur, in momento enim cuncta illa pereunt, & ſæpe honor ſæculi abiit, antequam veneris. Quid enim ſæculi poſſit eſſe diuturnum, cum ipſa diuturna non ſint ſæcula.

Il eſt ſurprenant que le Fils de Dieu à qui la gloire, l'honneur, & tout ce qu'il y a de grand dans le monde étoit dû par toutes ſortes de titres, en ait témoigné tant de mépris. Je ne cherche pas, dit-il, ma propre gloire, je la compte pour rien, en comparaiſon de celle de mon Pere. Si la gloire de JESUS-CHRIST entant qu'homme, ſe doit compter pour rien, que ſera-ce de celle de tous les hommes ? lui qui voulut rendre l'ignominie de ſa mort ſi publique, qui cacha les miracles de ſa naiſſance dans la pauvreté d'une étable, & dans les ténébres de la nuit, renferma dans l'obſcurité d'une boutique pendant trente ans, & ſon zele & ſes talens admirables ; obligé par les ordres de ſon Pere de paroître en public, il choiſit pour Diſciples des gens groſſiers, ſans mérite & ſans conſidération, incapables d'en attirer à leur Maître. Il a mené une vie pauvre ; il s'en eſt fui lors qu'on l'a voulu faire Roy ; il a peu paru dans les grandes villes, rarement avec les grands, preſque toûjours avec les pauvres ; il s'eſt dérobé aux applaudiſſemens que lui attiroient ſes miracles ; il a voulu être foulé d'opprobres à ſa mort : Peut-on imaginer un plus grand mépris du monde.

JESUS-CHRIST nous a enſeigné le mépris du monde encore plus efficacement par ſes exemples que par ſes maximes.

Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Filii hominum, ut quid diligitis mendacium & quæritis vanitatem ! O enfans des hommes, juſqu'à quand aimerez-vous le menſonge, & chercherez-vous la vanité, Toutes les félicitez du monde ſont bien exprimées par ce mot de *menſonge* : elles diſent qu'elles rendent les hommes heureux lors qu'ils les poſſedent ; mais elles mentent, ce ne ſont que des félicitez trompeuſes, & mensongeres. Ame chrétienne, es-tu faite pour courir après de vains phantômes, qui t'échappent au moment que tu crois les ſaiſir ? Eſt-ce dans une occupation frivole que tu dois conſumer une vie, dont tous les momens devroient être conſacrez au ſervice de Dieu ? Ah ! faut-il que nous aimions tout ce que nous devons haïr, & que le ſeul aimable ne ſoit point aimé ! Ces mêmes affections que nous donnons à des bagatelles, Dieu ne rougit point de nous les demander, & nous ne rougiſſons point de lui refuſer. En aimant le monde, dit ſaint Auguſtin, nous ne le poſſedons pas, & en le poſſedant nous ne poſſederons pas Dieu : Mais ſi nous aimons Dieu véritablement, nous le poſſederons, & en le poſſedant nous poſſederons tout avec lui, puiſqu'il renferme éminemment toutes choſes ; c'eſt dans lui ſeul que nous pouvons trouver un repos véritable. Pendant que l'amour du monde nous occupera, nous vivrons dans un trouble continuel ; nous ne ſerons que de miſérables joüets de nos paſſions, tournans, comme dit le Prophete, ainſi que de miſérables aveugles autour d'un cercle de deſirs, qui ſe ſuccederont les uns aux autres, juſqu'à ce que la mort nous en fait voir la vanité ; toûjours errans & vagabons parmi le tumulte & l'embarras du monde, nous repaiſſant dans cette vie de l'eſpérance d'une paix chimerique, que nous ne trouverons pourtant jamais qu'en nous donnant ſincerement à Dieu.

Aimer le monde, c'eſt aimer le menſonge & la vanité. *Pſal.* 4.

Digitized by Google

Sur le peu de durée des choſes de ce monde.

Vidi impium ſuperexaltatum, tranſivi & ecce non erat. Pſalm. 36. Il n'eſt que trop viſible que tous les biens de ce monde n'ont point de durée. Tout y paſſe en un moment, & à peine y voit-on quelque apparence de bonheur, qu'il diſparoît. Ce qui a fait dire au Prophete Royal : *Vidi impium ſuperexaltatum* ; j'ay vû un de ces heureux de la terre, élevé au plus haut degré de la fortune ; mais à peine ai-je eu les yeux tournez, que j'ay vû tout ſon bonheur s'évanoüir : *Tranſivi & ecce non erat.* Tout ce monde qui nous enchante ſi fort, n'eſt ſelon l'Apôtre ſaint Jacques, qu'une vapeur qui s'éleve quelquefois, & qu'une fauſſe lüeur rend éclatante; mais elle paſſe en un moment, & il ne reſte de ce faux éclat qu'un peau de fumée dans l'air : *Quæ eſt vita noſtra ! vapor ad modicum parens.*

Jacob. c. 4.

Les choſes de ce monde ſont comparées à un fleuve qui paſſe.

Qui convertit mare, in flumine pertranſibunt pede. Pſal. 65. Ecoutez, je vous prie, le grand ſaint Auguſtin ſur ces paroles. Le Prophete Roy veut rappeller en cet endroit ces miracles ſi ſurprenans qui ſe firent, lors que les Iſraëlites fuyoient de l'Egypte pour entrer dans les déſerts. Il veut nous faire ſouvenir comme la mer ſe diviſa, comme les eaux s'affermirent deſſous leurs pieds; mais ſaint Auguſtin triomphe là-deſſus ; & élevant ſes penſées, il dit que ces eaux qui coulent, ſont les choſes du monde qui paſſent ; que tout ce qui paroît de beau & de grand dans le monde n'eſt qu'un fleuve, qui par un cours rapide & impetueux, ſe dérobe à nos yeux au même moment qu'il les charme : *Flumen eſt omnis mortalitas ſæculi.* Voulez-vous voir le courant de ce fleuve dans les choſes mortelles ; *Vide flumen, alia veniunt & tranſeunt alia.* Voyez comme par un ordre inviolable les uns viennent, les autres s'envont : *Omnis iſte ordo rerum labentium flumen eſt.* Tout ce qui eſt dans le monde n'eſt que fleuve ; celui qui regne aujourd'hui ne fait-il pas oublier tous ceux qui ont regné avant lui. Mais que fait un véritable Chrétien, qui regardant le monde des yeux de la grace, ne trouve partout que des fleuves ? Il ne ſe jette point dans ces fleuves, il ne ſe laiſſe point aller au torrent des grandeurs & des plaiſirs du monde; il paſſe à pied ſec ces fleuves & ces torrens ; c'eſt-à-dire, qu'il foule aux pieds le monde & tous ſes biens : *Qui convertit mare in aridam.*

Les parfaits Chrétiens ſont non-ſeulement détachez du monde, mais encore morts au monde.

Mortui eſtis, & vita veſtra abſcondita eſt cum Chriſto in Deo. Ad Coloſſ. 3. Tous les Chrétiens doivent être détachez du monde ; mais les parfaits Chrétiens doivent être morts au monde : *Vous êtes morts*, diſoit l'Apôtre aux Chrétiens, *& vôtre vie eſt cachée avec* JESUS CHRIST *en Dieu.* Quelque détaché qu'on ſoit des biens & des honneurs, on n'y eſt pas pour cela toûjours inſenſible. Quoy qu'on n'y cherche pas ſon plaiſir, on ne laiſſe pas de l'y trouver, & de le tenir : mais un mort eſt inſenſible à tout ; qu'on lui faſſe des obſeques magnifiques ; qu'on lui dreſſe de ſuperbes mauſolez ; que tout retentiſſe de ſes loüanges, il ne ſent point tout cela, il n'en eſt point touché. C'eſt là l'image d'un homme mort au monde. Heureuſe mort ? qui fait vivre une ame à Dieu ! Hélas ! nôtre vivacité ſur l'honneur & ſur nôtre interêt, nous fait bien voir combien nous ſommes éloignez de cette heureuſe mort !

Le véritable Chrétien doit regarder le monde comme déja paſſé pour lui.

Tempus breve eſt, reliquum eſt, ut qui utuntur hoc mundo, tanquàm non utantur, præterit enim figura hujus mundi. 1. ad Corinth. 7. Un Chrétien qui ſçait ce que c'eſt que d'être Chrétien, ſçait l'obligation indiſpenſable de faire au moins dans ſon cœur une ſéparation avec le monde ; il regarde le monde & toutes ſes grandeurs, tous ſes plaiſirs & toutes ſes fortunes comme une ombre qui paſſe. Il

vi

va plus loin, & j'oſe dire que dans ſon cœur, il regarde le monde comme s'il étoit déja paſſé. C'eſt une penſée que me fournit Caſſien, qui dit qu'il y a trois ſortes de perſonnes qui regardent le monde bien différemment. Le pecheur, le ſage du monde, & le véritable Chrétien. Le pecheur regarde le monde dans ſon cœur comme quelque choſe qui dure; le ſage du monde comme quelque choſe qui paſſe; & le vrai Chrétien comme quelque choſe déja paſſé. Ce qui fait que le pecheur s'y attache comme à quelque choſe qui dure, il ne ſe ſert pas du monde, dit ſaint Auguſtin, avec la moderation d'un homme qui uſe de quelque choſe; mais avec la paſſion d'un homme qui aime; *Non utentis moderatiâ, ſed utentis affectu.* Il veut s'arrêter aux choſes qui ne s'arrêtent pas; il veut s'attacher aux choſes qui paſſent; *Pulè ſtare cum non ſtantibus*, dit ſaint Grégoire. Le ſage le regarde comme quelque choſe qui paſſe; car il ne faut qu'être ſage du monde pour enviſager ſon credit, ſes biens, ſes plaiſirs, comme quelque choſe qui s'enfuit, & pour dire avec le Diſciple bien aimé, le monde paſſe avec toutes ſes concupiſcences: *Tranſit mundus & omnis concupiſcentia ejus.* Mais je prétends que le Chrétien doit aller plus avant; il doit regarder tout le monde comme quelque choſe qui eſt déja paſſé; Il doit être, dit le même Caſſien, comme Elie & Henoc; ces deux Saints ſont dans le monde, & cependant le monde eſt déja paſſé pour eux. C'eſt ce que veut dire l'Apôtre: *Qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur.* Si les choſes étoient paſſées, ceux qui les poſſédent ne les poſſederoient pas; ceux qui uſent de ce monde n'en uſeroient pas. Si donc l'Apôtre veut que nous uſions de ce monde comme n'en uſant pas, il veut donc qu'on le regarde comme s'il étoit déja paſſé.

1. *Joan.* 2.

1. *Ad Corinth.* 7.

Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo ſunt. 1. *Joan. c.* 2. Ce n'eſt pas aſſez de mépriſer le monde; il faut s'en détacher; car combien en voit-on, qui paroiſſent ne pas eſtimer le monde, & qui ne laiſſent pas de s'y attacher? Ils feroient des leçons ſur la vanité du monde; & cependant ils l'aiment; ils ſe plaignent tous les jours de ſon inconſtance, & de ſa perfidie; cela ne les empêche pas de s'y fier. Il faut s'aveugler pour eſtimer le monde; mais il faut ſe contredire ſoy-même pour le mépriſer; & cependant s'y attacher auſſi fortement, que ſi on trouvoit dans lui tout ce que l'on peut ſouhaiter. C'eſt manquer de raiſon que d'eſtimer le monde; mais c'eſt manquer de foi, & de religion que de s'y attacher.

Il faut ſe détacher du monde, & ne pas ſe contenter de le mépriſer.

Diſperdam habitatorem de campo idoli. *Amos.* 1. J'exterminerai tous ceux qui demeurent dans le champ de l'idole. Ce champ, c'eſt le monde; l'idole c'eſt toutes les créatures que l'on y aime. Or le Fils de Dieu en nous obligeant de renoncer à nous-mêmes, a purgé ce monde de toutes les idoles, parce qu'il eſt poſſible que ſi nous renonçons parfaitement à nous mêmes, qui ſommes la prémiére idole, nous ne renoncions à toutes les autres, qui ſont toutes créatures. Enſorte que ſi cette prémiére eſt détruite, il n'en reſtera aucune, puiſque c'eſt celle-là qui produit toutes les autres: car nous n'aimons toutes les choſes de ce monde que par rapport à nous-mêmes.

L'amour propre eſt cauſe de l'amour que nous avons pour les choſes de ce monde, dont nous faiſons autant d'idoles.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet.

O *Amatores mundi, cujus rei gratiâ militatis! major non poterit eſſe ſpes veſtra in mundo, quàm ut amici mundi ſitis; ibi quid niſi fragile, plenum periculis? & per quos pericula pervenitur ad majus periculum?* Auguſt. l. Confeſſ.

Pereant hæc omnia (mundi bona) & dimittamus hæc vana & inania, conferamus nos ad ſolam inquiſitionem eorum quæ finem non habent. Idem, ibidem.

Mundus tranſit & concupiſcentia ejus: Quid vis; utrum amare temporalia, & tranſire cum tempore, an Chriſtum amare, & in æternum vivere! Idem in epiſt. Joan.

Mundus iſte periculoſior eſt blandus quàm moleſtus: magis cavendus cum ſe allicit diligi, quàm cum admonet, exigitque contemni. Idem, Epiſt. 44 ad Anaſt.

Vincula hujus mundi, aſperitatem habent veram, jucunditatem falſam, certum dolorem, incertam voluptatem, durum laborem, timidam quietem, rem plenam miſeria, ſpem beatitudinis inanem. Idem, Epiſt. 39. ad Licentium.

Ecce turbat mundus & amatur, quid ſi tranquillus eſſet? formoſo quomodo inhæreres, qui ſic ampleteris fœdum! flores ejus quomodo colligeres, qui à ſpinis non revocas manum? Idem, ſerm. 245.

Ecce ruinoſus eſt mundus, ecce amarus eſt mundus, & ſi ſic amatur, quid faceremus ſi dulcis eſſet Idem, de ſymbol. l. 4. c. 1.

O munde immunde! teneri vis periens quid faceres ſi maneres quem non deciperes dulcis, ſi amarus alimenta mentiris? Idem, ibidem.

Mundus eſt tanta rerum labe contritus eſt,

AMateurs du ſiecle, qui vous engage à vous donner tant de peine? tout ce que vous pouvez eſperer en ſervant le monde, c'eſt d'être de ſes amis. Mais que vous offre t'il, ce monde trompeur, qui ne ſoit fragile? à combien de dangers ne nous expoſe-t'il pas? & ces perils temporels ne ſont-ils pas ſuivis d'une peine éternelle?

Periſſe le monde en tout ce qu'il poſſede, il n'a rien de ſolide; tournons toutes nos penſées à acquerir des biens qui ne nous ſeront jamais enlevez.

Le monde paſſe, & la concupiſcence du monde paſſe avec lui. Que pretendez-vous? aimer les choſes temporelles, & paſſer avec elles; ou bien aimer Jesus-Christ & vivre éternellement?

Le monde eſt bien plus dangereux lors qu'il flatte, que quand nous en reſſentons les incommoditez. Il faut l'éviter avec plus de ſoin lors qu'il veut ſe rendre aimable, que quand il nous paroit mépriſable.

Les liens qui nous attachent au monde ſont véritablement quelque choſe de bien fâcheux, & ne ſont agréables qu'en apparence; le mal qu'ils nous font eſt certain, le plaiſir qu'ils promettent eſt douteux. Ceux qui les portent, ſe trouvent engagez à de grands travaux, & n'ont jamais un repos exempt de crainte. Ils ne trouvent que miſere, & rien de moins réel que le bonheur dont on les flatte.

Le monde ne cauſe que du trouble, & on l'aime: que ſeroit-ce donc s'il nous laiſſoit tranquilles? tout deſagreable qu'il eſt nous nous attachons à lui, nous aurions donc bien de la peine à le quitter s'il étoit agreable. Il eſt tout heriſſé d'épines, & nous ne le fuyons pas, nous aurions donc bien de l'ardeur pour lui, s'il ne nous offroit que des fleurs.

Le monde eſt pétiſſable, le monde eſt plein d'amertume, & nous l'aimons: que ſeroit-ce donc s'il n'avoit que de la douceur.

Monde impur, ſur le penchant de ta ruine tu veux qu'on s'attache à toy; que ſerois-tu ſi tu devois toûjours durer? qui ne ſeduiroit-tu pas ſi tu étois plein de douceurs, puiſque n'étant qu'amertume, tu trompe tant de perſonnes, par un appas trompeur.

Le monde eſt tellement déchu, qu'il n'a

ut tiam ſpeciem ſeductionis amiſerit. Idem, epiſt. ad Armament. & Paulin.

Blanditur mundus, ut ceatur corruptor. Idem, ſerm. 17. de Nativ. Juan. Bapt.

Quomodo poteſt ſuperare mundum ſævientem, qui non poteſt ſuperare blandientem? Idem, ſerm. 13. de pluribus Martyr.

Qui non contemnit quod pollicetur mundus, non poteſt ſuperare quod minatur. Idem, ibidem.

Blanditur hic mundus, & ſuavia pollicetur, ſed & minatur dolores, egeſtates, humilitates. Idem, ibidem.

Le monde vous careſſe, prenez garde ce n'eſt que pour vous corrompre.

Celui qui ne peut réſiſter aux careſſes du monde, pourra-t'il vaincre la cruauté des tyrans?

Quiconque ne mépriſe pas les promeſſes du monde, ne pourra reſiſter à ſes menaces.

Le monde flatteur ne nous promet que des douceurs ſi nous le ſuivons: & ſi nous lui reſiſtons il menace de nous faire ſouffrir les plus cuiſantes douleurs, la faim, les humiliations.

Si delectat te mundus, immundus es, quia vis ſemper eſſe in mundo. Idem, tract. in Joannem.

Non ſic amemus iſta terrena, ut perdamus cæleſtia. Idem, ſerm. 20. de verb. Domini.

Si le monde vous plait, vous ne pourrez jamais vous réſoudre à le quitter; ſigne évident que vôtre cœur eſt corrompu.

Ne mettons pas tellement nôtre affection aux choſes de la terre, que nous nous expoſions à perdre les biens du ciel.

Jam non hic habitemus corde, mala regio eſt amor mundi. Idem, ibidem.

Ne ſouffrons point que nôtre cœur demeure attaché au monde, c'eſt pour luy un mauvais ſejour.

Nequitia eſt mundum diligere, & ea quæ naſcuntur & tranſeunt pro magno habere. Idem, de Agone Chriſti, c. 13.

C'eſt un crime que d'aimer le monde, & d'eſtimer beaucoup des choſes qui ont commencé, & qui ceſſeront d'être.

Omnia oriuntur & occidunt, & oriendo quaſi eſſe incipiunt, & creſcunt & perficiantur, & perfecta ſeneſcunt & intereunt. Idem, l. 4. Confeſſ. c. 1.

Chaque choſe a ſon aurore & ſon couchant: aprés qu'elle a paru, on la voit croître & ſe perfectionner, a-t'elle atteint un certain degré de perfection, elle vieillit, & diſparoit.

Non poteſt quis amare quod æternum eſt, niſi deſtiterit amare quod temporale eſt. Idem, in novis ſerm. ſerm. 15.

On ne ſçauroit aimer ce qui eſt éternel, qu'on n'ait ceſſé d'aimer ce qui paſſe.

Tamdiu dives, quamdiu non evigilat; ſomnium illum divitem facit, evigilatio pauperem. Loquitur de paupere dormiente. Idem, in Pſal. 35.

Ce pauvre eſt riche tant qu'il dort; ſon ſommeil l'égale au riche; il n'eſt pauvre que quand on l'éveille.

Non afferunt ſatietatem, ſed ſuffiammant cupiditatem, (bona hujus ſæculi.) Idem, ſerm. 15. de diverſ.

On n'en eſt jamais raſſaſié: au contraire plus on en a, & plus on ſe ſent de paſſion pour en poſſeder de nouveaux.

Cor humanum in deſiderio æternitatis non fixum, nunquam ſtabile eſſe poteſt, ſed omni volubilitate volubilius, de alio in aliud tranſit, quærens requiem ubi non eſt. Idem, in Manuali.

Un cœur qui ne fixe pas ſes déſirs au bonheur éternel, ne ſera jamais dans une aſſiete tranquille; c'eſt l'inconſtance même, il ſe laiſſe entrainer d'objets en objets, & cherche du repos, où il n'eſt pas poſſible d'en trouver.

In iis caducis & tranſitoriis cor veram requiem invenire non poteſt; quoniam tanta eſt dignitatis, ut nullum bonum præter ſummum omnem, ei ſufficere poſſit. Idem, ibidem.

Vôtre cœur ne ſçauroit trouver de repos dans ces biens periſſables, parce qu'il eſt ſi noble, qu'il n'y a que le ſouverain bien qui ſoit digne de lui.

Omnia viſibilia tranſeunt, & omnis hujus ſæculi pompa, & delicia & curioſitas interiunt, & ſecum ad interitum habent amatores ſuos. Idem, de catech. rudibus.

Tout ce qui eſt viſible paſſe: la pompe du ſiecle, les delices, les choſes les plus capables de ſatisfaire la curioſité, tout perira, & entrainera dans ſa perte ceux qui en auront été paſſionnez.

Temporalia bona non ceſſant nos inflammare mentes, corrumpere vitia, torquere tran-

Les biens de la terre avant que nous en joüiſſions, excitent en nous un feu qui nous

ſcentia, concupita inardeſcunt, adepta vileſcunt, amiſſa vaneſcunt. Idem, ſerm. 22. de verb. Apoſt.

Mentiuntur, moriuntur, in mortem trahens (*loquitur de voluptatibus ſæculi.*) Idem, epiſt. ad Licentium.

Dulcedo hujus ſæculi ad tempus fauces indulcat, ſed in magnam amaritudinem poſtea convertetur. Idem, in Pſalm. 123.

Ideò hujus vitæ dulcedo amaritudinibus & ærumnis reſperſa eſt, ut alia vita quæratur, quæ nullâ amaritudine perturbatur. Idem, l. 22. de civit.

Tibi ô anima non ſufficit, niſi qui te creavit, quidquid aliud appendis miſerum eſt, quia tibi ſolus poteſt ſufficere, qui ad ſimilitudinem ſuam te fecit. Idem de quinque partic.

Voluptatem illam interruptam, & quæ tam ſine labe concupiſco, & promittentem dona temporalia, & totum mundum deridebas. Idem, ſerm. 15. ex nuper editis.

Omnia ſeneſcunt, & omnia intereunt, ergo eum orimur & tendunt ut ſint, eò magis feſtinant ut non ſint. Idem, l. 4. Confeſſ.

Effunduntur peccatores in ea quæ videntur & temporalia ſunt, & imagines eorum famelica cogitatione lambunt. Idem, ibidem, l. 9. c. 4.

Flumen eſt omnis mortalitas ſæculi. Idem, in Pſalm. 65.

Momentis tranſvolantibus cuncta rapiuntur torrens rerum fluit. Idem, in Pſalm. 122.

Modo fructuosè dicamus, tranſeunt, ne tunc dicamus infructuosè, tranſierunt. Idem, in Pſalm. 32.

Nonne domus tua hæc pulvis eſt & ruina, nonne hæc omnia fabula, nonne ſæculi theſaurus vanitas eſt? nonne tu ipſe es cinis? Ambroſ. l. 6. Hexam. c. 8.

Caduca hæc omnia cum damno ſine lucro, illud ſolum eſt lucrum, ubi fructus perpetuus. Ubi æterna merces quietis. Idem, Epiſt. 44. ad Conſtant.

Lætitia ſæculi temporalis eſt, perpetua autem lætitia ejus, qui gaudet in Domino. Idem, in Pſalm. 47.

dévore. En avons-nous la poſſeſſion? c'eſt un poiſon qui nous corrompt le cœur: Paſſent-ils? de quels ſupplices leur perte eſt-elle accompagnée? en un mot, nous les déſirons avec paſſion, nous les poſſedons avec mépris, nous n'en connoiſſons la vanité qu'au moment qu'ils nous échappent.

Ils ſont faux: ils ſont periſſables: ils ſont dangereux.

La joye du ſiécle a pour quelque temps un peu de douceur qui flatte; mais cette douceur ſe change bien-tôt en amertume.

Pourquoi Dieu a-t-il répandu tant d'amertume ſur les douceurs de cette vie? c'eſt pour nous avertir de nous en procurer une autre, dont le bonheur ſoit plus pur.

Celui-là ſeul te ſuffit, ô mon ame, qui t'a créée, qui t'a formée à ſa reſſemblance; tout ce que tu peux ſouhaitter d'ailleurs n'eſt que miſere.

Ne ſouhaittez point pendant cette vie d'autre plaiſir que celui de la bonne conſcience, rien n'eſt capable de le troubler, & il vous fera mépriſer le monde, & ceux qui vous promettent des biens temporels.

Tout vieillit & tout paſſe, le pas même que nous faiſons pour naître: nous avance vers la mort, & en nous hâtant d'etre, nous courons au néant.

Le pécheur ſe répand avec épanchement à tout ce qui eſt viſible & temporel: ſon imagination s'attache à ces fantômes avec la même avidité, qu'un homme qui meurt de faim fait paroître pour tout ce qu'il croit le pouvoir raſſaſier.

N'eſt-ce pas l'image d'un fleuve qui coule ſans ceſſe que la mortalité, qui regne dans ce ſiécle?

Tout paſſe comme un torrent: les momens s'envolent, & tout diſparoit avec eux.

Diſons: tout paſſe, maintenant que nous pouvons le dire avec fruit: n'attendons pas que nous ſoyons obligez de dire avec des regrets ſtériles: tout eſt paſſé.

Ce palais que vous habitez, qu'eſt ce qu'en peu de pouſſiere qui ſe diſſipera? tout ce qui vous environne, a-t'il plus de réalité que le ſable? les tréſors du monde ſont-ils autre choſe que vanité? & vous-même qu'êtes vous que ſerte & cendre?

Tout ce qui périt n'apporte que du dommage, & point de profit? Il n'y a véritablement à gagner, qu'où la récompenſe eſt éternelle, & procure un repos qui ne finira point.

La joye du ſiécle n'eſt que peur un trait à celle qu'on goûte dans le Seigneur n'a point de fin.

Non vis relinquere mundum, relinquet te mundus. Auguſt. ſerm. 245.

Vis ut mundus, ametur à quo factus eſt mundus. Idem, ſerm. 30. de Pentec.

Omnia imaginaria in hoc ſæculo, & nihil veri. Tertull. de corona.

Fugiendus mundus, quia malo ſuos amatores remunerat. Iſidor. Hiſp. Coll. 2.

Ecce jam in ſeipſo mundus aruit, & adhuc in noſtris cordibus floret, ubique amaritudine replemur, & tamen cæca mente ejus amaritudinem amamus: fugientem ſequimur, labenti inhæremus, & quia labentem retinere non poſſumus, cum ipſo labimur, quia labentem tenemus. Gregor. in homil.

Deſpiciendus à nobis hic mundus foret etiam ſi blandiretur, & rebus proſperis demulceret animum: at poſtquam tot flagellis premitur, tanta adverſitate fatigatur, quid nobis aliud, quam ne diligatur clamat? Idem, in dialog.

Qui tranſeuntia amplectitur, eo ipſo ad decurſum ducitur quo decurrentibus implicatur. Idem, in moral.

Si conſideremus qua & quanta ſint quæ nobis promittuntur in cœlis, vilieſcunt animo omnia quæ habentur in terris. Idem, in regiſtr.

Hujus mundi veraciter ille mala ſentit, qui ejus bona inhiat, nec alia bona appetit. Idem, l. 6. Moral.

Quaſi in aquis deſluentibus fundamentum ponere, eſt in rebus labentibus ſpei jucunditatem velle locare. Idem, l. 22 Moral. c. 2.

Dum cum noſtris rebus durare non poſſumus, quia aut nos illa moriendo deſerimus, aut illa nos viventes quaſi deſerunt perendo. Idem, lib. 6. Moral. c. 10.

Tanto nos neceſſe eſt inſtanter æterna quærere, quanto à nobis cognoſcimus velociter temporalia fugere. Idem, l. 3. Dialog. c. 28.

Sola Dei gloria ſtat, ſolique ſtant & permanent, qui cum illo, & in illo gloriantur. Tertull. de Pœnit. c. 11.

Diſcite in hoc mundo ſupra mundum eſſe. Ambroſ. lib. de Virgin.

Difficile, imò impoſſibile eſt ut præſentibus quis futuris fruatur bonis, ut deliciis tranſeat ad cœlas, & in utroque ſæculo primus ſit. Hieronymus in Epiſt.

Nulla res longa mortalium eſt, omniſque fortuna ſæculi, dum tenetur amittitur. Idem, Idem.

Vous ne voulez pas quitter le monde, & le voila qui vous quitte.

N'ayons que du mépris pour le monde, tournons nôtre eſprit & nôtre cœur vers celui qui l'a fait.

Il n'y a rien de vrai dans le monde, tout n'y eſt fondé que ſur l'imagination.

Fuyons le monde, il ne recompenſe ſes amateurs qu'en leur faiſant du mal, ou bien ſes recompenſes mêmes ſont de vrais maux.

Le monde a perdu le vain éclat qui l'environnoit: c'eſt une fleur qui s'eſt fanée; nôtre cœur cependant le trouve auſſi beau que jamais; il ne nous offre que de l'amertume, & aveugles que nous ſommes, nous aimons cette amertume; il nous fuit & nous courons après; il menace ruïne, & nous nous arrachons fortement à lui; ne pouvant l'empecher de tomber, nous nous laiſſons entrainer dans ſa chute.

Quand le monde ne ceſſeroit de nous careſſer, & nous feroit joüir d'une proſperité conſtante, nous devrions l'abandonner, à plus forte raiſon nous avertit-il de nous garder de l'aimer, en nous accablant comme il fait de toute ſortes de malheurs!

Quiconque s'attache aux choſes qui paſſent, court la même fortune, & paſſe avec elles.

Pour concevoir un véritable mépris des biens de la terre, faiſons réflexion à ce qu'on nous promet dans le ciel.

Celui-là reſſent véritablement tous les maux que le monde fait ſouffrir, qui n'a de paſſions que pour ſes faux biens.

Etablir ſon eſpérance dans les choſes du ſiécle, c'eſt bâtir dans le milieu d'un torrent rapide.

Il eſt impoſſible que nous joüiſſions longtemps des biens que nous avons amaſſé; car il faut que nous les quittions à la mort, ou bien eux-mêmes déperiſſent & nous quittent.

Plus les biens temporels s'échapent avec viteſſe, plus devons-nous avoir d'ardeur pour ceux de l'éternité.

Il n'y a que la gloire de Dieu qui ſoit permanente, & ceux-là ſeuls vivront à jamais qui ne ſe feront glorifiez qu'en lui.

Que vôtre unique ſcience en ce monde ſoit de vous élever au-deſſus du monde.

Il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de joüir des biens préſens, & des éternels: de paſſer des plaiſirs du temps à ceux de l'éternité, & de tenir ici & dans le ciel le prémier rang.

Rien n'eſt durable de ce qui eſt mortel; toute la felicité du ſiécle s'échappe au moment qu'on croit en joüir.

Nihil appetere, nihil deſiderare de ſæculo poteſt, qui ſæculo major eſt. Cyprianus Epiſt. ad Donatum.

Qui conque s'eſt mis au deſſus du ſiécle, ne peut plus rien deſirer.

Quam magna felicitas eſt implicantis mundi laqueis ſolvi. Idem, ibidem.

Qu'on eſt heureux, quand on eſt delivré des pieges du monde.

Mundus tranſibit, tu cum eo qui non ſtas cades, tranſibis, & rues. Cyprianus de jejun. & tentat. Chriſti. c. 6.

Le monde paſſera, vous vous y laiſſez entraîner: vous paſſerez donc avec lui.

Hæc eſt humana vita puerorum ludus in arenâ. Gregor. Nyſſenus.

Qu'eſt-ce que la vie de l'homme? des enfans qui ſe joüent ſur le ſable.

Nonne hæc omnia pulvis, nonne omnia favilla; nonne in paucis verſibus tecum vita memoria eſt? Sanctus Proſper in Sent.

Qu'eſt-ce dans le fond que tout cet univers? de la pouſſiere, des feüilles, le joüet des vents. Que reſtera-t-il des plus grands hommes? quelques vers à leur loüange.

Contemne divitias & eris locuples; contemne gloriam & eris glorioſus; contemne remiſſionem & quietem; & tunc eam recipies. Chryſoſt. Serm. 25. in Epiſt. ad Hebr.

Voulez vous ne manquer de rien? mépriſez les richeſſes; aſpirez-vous à la gloire? mépriſez là; ſouhaittez-vous du repos? aimez le travail.

Ad imaginem Dei facta eſt anima rationalis, cæteris rebus occupari poteſt, repleri non poteſt. Bernardus in Sermon. Ecce nos reliquimus omnia.

Une ame raiſonnable faite à la reſſemblance de Dieu, peut bien trouver hors de lui dequoi s'occuper; mais lui ſeul peut remplir la vaſte étenduë de ſes deſirs.

Dic mihi ubi ſunt amatores mundi, qui ante pauca tempora nobiſcum fuerunt? nihil ex eis remanſit niſi cineres & vermes. Idem, in Medit.

Dites-moi, que ſont devenus ces amateurs du monde qui étoient parmi nous il y a ſi peu de temps? qu'en reſte-t-il? des vers, & un peu de cendre.

Prædia, palatia, immenſa ſupellex, inſulæque dignitatum, adde & ſapientiam mundi, de mundo ſunt hæc, & mundus quod ſuum eſt diligit, ſed quouſque? non ſolum enim non ſemper, verum ne diu quidem. Idem, in Epiſt.

Les terres, les palais, les ameublemens ſomptueux, ces hautes dignitez, & ſi vous voulez la ſageſſe du ſiecle: voila ce que le monde a de plus brillant, & ce qu'il aime: mais combien de temps; c'eſt peu de dire qu'à la fin il s'en laſſe; il ne les aime pas même long-temps.

Non prius ſatiabuntur corda hominum auro, quàm aurâ corpora ſatiantur. Idem, Sermon. de Converſ. ad Clericos.

Le cœur humain ſera raſſaſié d'or & d'argent, lorſque le corps ſera raſſaſié d'air.

Magnus eſt cui præſens felicitas ſi arriſit, non irriſit. Idem, l. 2. de conſiderat.

Celui-là eſt un grand homme, que le ſiécle n'a point ſéduit, quelque douceur qu'il y ait trouvée.

Quæ requies in gloria tuâ; ſi qua tamen eſt, præterit jucunditas non rediturа, & manet anxietas non relicturа. Idem, Epiſt. ad Soph.

Je veux que vous ayez acquis de la gloire, vous procure-t-elle quelque repos? la douceur que vous goûtiez eſt paſſée ſans retour, & il ne vous reſte qu'une inquietude dont vous ne vous deferez point.

Si ſapis, ſi habes cor, ſi tecum eſt lumen oculorum ſuorum, deſine ea ſequi, quæ & aſſequi miſerum eſt. Bernardus Epiſt. 103.

Si vous êtes ſage, ſi vôtre cœur n'eſt point corrompu, ni vôtre raiſon obſcurcie: ceſſez de pourſuivre ce que vous ne pouvez acquerir ſans vous rendre malheureux.

Mundus clamat ego deficiam, caro clamat ego inficiam, diabolus clamat, ego decipiam. Chriſtus vero clamat ego reficiam: Et tamen ſuperba mens magis ſequi vult deficientem quàm reficientem. Idem, in Epiſt.

Le monde nous crie, qu'il nous manquera la chair qu'elle ſe corrompra; le diable qu'il nous trompera; JESUS-CHRIST qu'il reparera nos forces abbatuës; malgré cela, nôtre ſuperbe raiſon nous fait courir aprés le monde périſſable, & mépriſer le ſecours que nous preſente JESUS-CHRIST.

Digitized by Google

Fluxa eſt divitiarum natura, torrente citius præterlabitur habentes, alios alio modo apta mutare dominos. Baſil. in Pſalm. 61.

Les richeſſes de leur nature ſont périſſables ; elles paſſent plus vite qu'un torrent ; elles changent continuellement de maître, abandonnant les uns d'une façon, & les autres d'une autre.

Omnia mentiuntur & decipiunt in hoc ſæculo. Chryſoſt. in Pſal. 4.

Dans le monde tout eſt faux, tout eſt trompeur.

Summâ aviditate amplectuntur umbras, & ſequuntur umbras, hæc enim quæ in his videntur ſæculi bona, è manibus eorum tanquam ventus & umbra fugiunt, & clamabuntur. Idem, homil. quod nemo lædituf niſi à ſeipſo.

On court avec avidité après des ombres ; car tout ce que le monde nous offre de biens, quand on y veut toucher, ils nous échappent des mains : c'eſt du vent, c'eſt une fumée qui ſe diſſipe.

Mundana felicitas multis amaritudinibus reſperſa eſt. Innoc. Papa l. 1. de Contemptu mundi.

La proſperité du monde eſt mêlée de beaucoup d'amertume.

Cum mundus tibi fallaciter ridet tu veraciter irride eum. Anſelmus l. 1. Epiſt. Epiſt. 8.

Lorſque le monde ſe maſque pour ſe joüer de vous, mocquez-vous de lui ouvertement.

Mundus nihil habet ſtabile neque fixum, ſed ſola oculorum deceptio eſt & prius quam appareat avolat. Chryſoſt. Homil. 21. in Geneſim.

Le monde n'a rien de fixe, ni d'aſſûré ; il n'a que ce qu'il faut pour ébloüir : il a diſparu ſi vite que nous n'avons pas eu le temps de l'appercevoir.

Nihil ve magnum, quod tempore parvum eſt. Eucher. Epiſt. ad Valerian.

Rien n'eſt grand de ce qui dure peu.

Fallax ſuavitas in temporalibus bonis, infructuoſus labor, vana ſpes, perpetuus timor, & periculoſa ineſt jucunditas. Laurent. Juſtinianus, de ligno vitæ. c. 3.

Les biens du temps n'ont qu'une fauſſe douceur, ils nous font beaucoup travailler, & ſans fruit : nous fondons ſur eux une eſpérance qui ſe trouve vaine ; ils nous tiennent dans une crainte perpetuelle, & le plaiſir qu'ils nous cauſent eſt dangereux.

Nihil eſt in rebus humanis præter umbram, auramque levisſimam ſine mora tranſvolantem. Philo Judæus de Deo.

Les choſes humaines ne ſont qu'une ombre ſans corps ; un ſouffle leger qui ſe diſſipe en un moment.

Quaſi per amœna prata ad carcerem tendit, ſic per præſentis vitæ proſpera ad interitum tendit. Idem, ibidem.

C'eſt aller en priſon par un chemin ſemé de fleurs, que de ſe perdre par la voye des proſperitez.

Quæ excelſa videntur præcipua ſunt. Seneca de Tranquill. animi. c. 10.

Tout ce qui eſt élevé, eſt de difficile accès.

Omne quod fortuitò evenit inſtabile eſt, quò altius ſe erexit, vergit promius in occaſum. Idem, de brevit. vitæ.

Ce qui ſe doit au hazard eſt peu durable, & plus une fortune eſt élevée, plus elle menace ruine.

Nihil perpetuum, pauca diuturna ſunt, quidquid cœpit, & deſinit. Idem.

Rien dans ce monde n'eſt éternel, & il y a peu de choſes qui ſoient de longue durée ; tout ce qui a eu commencement, aura fin.

Digitized by Google

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

Ce que c'eſt que l'amour du monde.

POur ſçavoir ce que c'eſt que l'amour du monde, qui eſt la ſource de tant de pechez, & la cauſe de la damnation des hommes; il faut ſuppoſer que le monde, au ſens que nous le prenons icy, n'eſt autre que la joüiſſance des biens, des plaiſirs, des honneurs, & de toutes les douceurs de la vie, que le monde nous préſente, & qui excitent la convoitiſe, ou la concupiſcence; c'eſt-à-dire, la pente & l'inclination que nous apportons en naiſſant vers les choſes inférieures & temporelles, & à nous ſatisfaire dans la poſſeſſion de ces ſortes de biens. C'eſt le Diſciple bien-aimé qui en parle ainſi : *Omne quod eſt in mundo, concupiſcentia carnis eſt, & concupiſcentia oculorum, & ſuperbia vitæ.* Or cette convoitiſe, quand on la ſuit, & qu'on s'y laiſſe aller, s'appelle amour du monde, parce que c'eſt dans le monde, que ſont renfermées toutes ces choſes que nous pouvons aimer hors de Dieu, & qui nous détournent de l'amour de Dieu, lors qu'on ſe repoſe dans ces biens temporels comme dans nôtre fin, en quoy conſiſte proprement le péché, comme l'enſeigne la Théologie. De maniére que l'amour du monde, l'attachement aux choſes du monde, recherche déréglée des choſes du monde, ſont des termes qui ſignifient la même choſe, & ce que l'on entend, lors qu'on parle de la néceſſité de fuir, de hair, de combatre le monde, de renoncer au monde, à ſes pompes, à tous les objets capables de nous pervertir, & de nous entraîner dans le déſordre.

Epiſt. Joan. 1. c. 2.

Comment il faut entendre le précepte de ne point aimer le monde.

C'eſt avec raiſon que ſaint Jean nous défend ſi particuliérement d'aimer le monde, puiſque l'amour déreglé qui nous y attache, eſt incompatible avec la charité qui nous unit à Dieu; mais il faut remarquer avec ſaint Auguſtin, qu'il ne dit pas, gardez-vous bien d'uſer de ce monde; car celui qui en uſe ſans l'aimer, il en uſe comme s'il n'en uſoit point, parce que ce n'eſt pas pour lui qu'il en uſe, mais pour un autre qu'il a en vuë & qu'il aime. Ainſi ſaint Paul animé du même eſprit, recommande aux fideles d'uſer de ce monde, comme n'en uſant point. En un mot, qu'on liſe toutes les Ecritures, on trouvera qu'elles donnent pour régle, de n'aimer aucune de toutes les choſes mortelles & paſſageres, & de n'en eſtimer aucune aimable ni déſirable pour elle-même, & d'en uſer ſeulement pour les devoirs & les néceſſitez de la vie; mais avec la modération de celui qui n'a que l'uſage, & non pas avec la paſſion de celui qui aime. Que ſi on aime quelques-unes d'entre les créatures, il faut que ce ſoit en Dieu, & pour Dieu ſeul: car de la ſorte ce n'eſt pas les créatures qu'on aime, mais on aime Dieu dans les créatures. Mais les aimer, y mettre ſon cœur, les préferer à Dieu, s'y repoſer comme dans ſa fin, les regarder comme l'objet de ſon bonheur & de ſa félicité, c'eſt en quoy conſiſte le peché, le déſordre & la corruption de l'homme.

Auguſtin. l. 3. contra Julian. c. 10. 1. Ad Corinth. c. 7

Auguſtin. l. de moribus Eccl. c. 20.

Raiſon pourquoy il y a

La raiſon primitive que donne la Théologie du déréglement qu'il y a d'aimer les choſes de ce monde, eſt tiré de l'ordre même de la nature, & des choſes

créées

créées, tel qu'il a été établi par la loi éternelle qui eſt Dieu même ; d'où ſont dérivez ces grands préceptes de l'Evangile ; *Gardez-vous bien d'aimer le monde, ni les choſes qui ſont dans le monde. Ne vous conformez pas au ſiécle préſent, & autres ſemblables.* Car telle eſt la condition de l'ame raiſonnable, & le rang qu'elle doit tenir dans le monde, que ſon lieu propre eſt d'être immédiatement au-deſſous de Dieu, & au deſſus de toutes les choſes corporelles. Elle doit être ſoûmiſe à Dieu, comme à ſon Créateur, dont elle a reçû l'être, & duquel ſeul elle doit attendre ſon bon être ; c'eſt-à-dire, ſa perfection, & ſa félicité : mais elle doit regarder toutes les choſes corporelles, comme lui étant inférieures, & faites pour la ſervir dans ſes néceſſitez. Or cet ordre ne peut être troublé ni perverti que par la volonté déréglée de l'homme, qui en s'attachant d'affection aux biens de cette vie, fait des moyens la fin.

du déſordre d'attacher ſon affection aux biens de ce monde. *Matth.* 22. 1. *Jean.* 2. *Ad Roman.* 12.

Il ne faut jamais outrer les véritez chrétiennes, ni les maximes de l'Evangile ; c'eſt pourquoy, comme les biens extérieurs du monde, & les choſes temporelles, dont nous ne pouvons nous paſſer en cette vie, quoy qu'infiniment au-deſſous des biens intérieurs de l'ame, & particuliérement des biens de la grace, ils ſont cependant, à les bien prendre, des dons de Dieu, qui en ordonne l'uſage à de plus hautes fins, en quoy ils deviennent de grands bienfaits. La Foy & la Religion chrétienne, après nous avoir détrompez, & chaſſé de nôtre eſprit les illuſions ordinaires qui y naiſſent à leur occaſion, nous les fait regarder en cette vûë & dans l'employ que la vertu en fait ; Et de cette matiére, elle y trouve, non des pieges qui l'embarraſſent, mais des moyens pour parvenir au vrai bien ; ainſi elle ne priſe point à proprement parler ces choſes, qui ſont baſſes & indifférentes de leur nature ; mais le fruit que la vertu en peut tirer, ou qu'elle en peut faire naître. Par où nous voyons que tout ce qui vient de Dieu, eſt toûjours grandement eſtimable, ou en ſoy-même, ou dans le rapport qu'il a à des fins nobles & excellentes. Ainſi l'on ne doit ni les eſtimer plus qu'il ne faut en les préferant comme font la plûpart des gens du monde, aux biens ſpirituels & éternels, ni les mépriſer tellement qu'on en condamne abſolument la poſſeſſion, ou la recherche par des voyes légitimes.

Quelle idée nous devons avoir des biens de ce monde, & l'eſtime raiſonnable que nous en pouvons faire.

La Morale nous apprend qu'un bien qui ne perfectionne point, & qui ne rend pas meilleur celui qui en joüit, ne mérite pas d'être beaucoup eſtimé, ni d'être l'objet de nôtre amour. C'eſt pourquoy les Philoſophes, ſuivant le ſentiment d'Ariſtote, ne donnent le nom de bien qu'à ce qui fait le bon état, & l'accompliſſement de nôtre être. Or tous ces biens temporels, pris préciſément dans leur nature, ſans l'uſage qu'en fait la vertu, ne rendent pas ceux qui les poſſedent, plus parfaits, ni meilleurs, & par conſéquent c'eſt en vain que les hommes les prennent pour de grands biens. Pour communiquer à l'homme une veritable perfection, il faudroit prémiérement que de leur nature, ils euſſent une perfection qui ſurpaſsât celle de nôtre être : car, comme dit ſaint Auguſtin, l'homme ne ſçauroit devenir meilleur que par une choſe meilleure que lui. En ſecond lieu, il faudroit que la poſſeſſion en fut ſolide & permanente : car ce qu'on ne poſſede qu'imparfaitement, & comme en le perdant, ne peut faire la perfection de celui dans lequel il n'a point de conſiſtance : Or ces deux conditions abſolument néceſſaires pour l'effet du vrai bien, au ſenti-

Les biens temporels de ce monde, richeſſes, honneurs, plaiſirs ne ſont pas de véritables biens.

ment même des Philoſophes payens, qui ont reconnu cette vérité par les ſeules lumiéres de la raiſon, ne ſe trouvent point dans les biens temporels & paſſagers de ce monde.

La maniére de poſſeder les biens de ce monde ne permet pas que nous en ſoyons ſatisfaits.

Quand même les biens de ce monde auroient quelque excellence, qui ſurpaſſe la dignité de nôtre nature, la maniére de les poſſeder, ne pourroit nous rendre heureux & ſatisfaits, puiſqu'on peut les perdre & facilement, & en peu de temps. La violence d'un injuſte uſurpateur nous peut ravir & enlever les richeſſes; un amer déplaiſir, & un mortel chagrin peut changer toutes nos joyes en triſteſſe; la calomnie peut ternir nôtre réputation; mille accidens imprevûs peuvent nous priver de ces biens, ſans qu'on puiſſe empêcher ces diſgraces, & la mort enfin nous contraint de les abandonner. Or peut-on dire que ce qui tient ſi peu à l'homme, puiſſe le rendre meilleur, ou heureux, ou devons-nous juger de lui, & l'eſtimer par ce qu'il doit néceſſairement perdre?

Autre raiſonnement qui montre que les biens du monde ne ſont que de faux biens.

Comme le bien en général, eſt oppoſé au mal, auſſi chaque eſpece de bien doit être oppoſé à une particuliére eſpece de mal. D'où il s'enſuit, que ce qui n'ôte aucun défaut, ne peut être que l'ombre du bien; ce qui ne diſſipe pas les ténébres, n'eſt pas lumiére; la diſpoſition qui ne chaſſe pas la maladie, n'eſt pas ſanté. C'eſt la même choſe de tous les autres biens imaginaires & apparens. De maniére, que ſi les richeſſes, par exemple, ne detruiſent pas le mal, auquel les mondains les oppoſent, qui eſt la miſere du cœur famelique, & tourmenté par ſon propre deſir, elles ne ſont pas pour eux des biens, & ne méritent pas le nom qu'ils leur donnent: ce qu'on peut dire de tous les autres biens dont les hommes ſont paſſionnez, & qui n'empêchent pas que celui qui les poſſede, n'ait le cœur vuide, puiſque nonobſtant cette poſſeſſion, il a des déſirs qu'ils ne ſçauroient contenter, & qui croiſſent toûjours ſans limites. N'eſt ce donc pas en vain que l'on eſtime tant, & que l'on recherche ſi ardemment ces biens, qui non-ſeulement n'ont point l'excellence, que les ſages recherchent dans le vrai bien, mais ne rempliſſent pas même l'idée que les mondains s'en forment dans leurs folles penſées? S'ils avoient de leur nature ce qu'ils leur attribuent fauſſement, ceux qui en poſſederoient davantage, auroient moins d'inquiétudes & de déſirs; l'expérience pourtant nous montre que l'abondance de ces biens ne leur eſt, que ce qu'eſt à un grand feu, le bois que l'on y jette, qui en augmente toûjours la flâme, & la rend plus ardente.

Ce que c'eſt que le plaiſir, & en quoy il conſiſte. *D. Thomas, 1. p. qu. 46. art. 3. ad 3. & q. 49. art. 3. ad 3.*

Saint Thomas voulant déclarer la nature & l'eſſence du plaiſir, dit que c'eſt un repos d'une puiſſance appetitive dans la préſence d'un bien qui ſatisfait ſon déſir. Et pour faire ce repos, & cette ſatisfaction, il faut que le bien qui la doit cauſer, ſoit conforme à la nature de celui qui la poſſede, & qu'il ait de la proportion avec l'excellence de ſon être. Que ſi vous demandez à ſaint Thomas quel eſt ce bien, il vous répondra que ce n'eſt pas celui qui regarde, & qui flatte les ſens; mais celui qui a de l'alliance & de la conformité avec la raiſon. Et par conſequent, ſi l'homme veut trouver une vraye joye, qui lui cauſe une pleine & parfaite ſatisfaction, il faut qu'il cherche un bien, où ſes ſens ne puiſſent atteindre; Et pour ne laiſſer aucun vuide dans ſon ame dont la capacité eſt ſans limites, il faut que ce bien ſoit *infini*.

L'abus que

L'inclination que nous avons au plaiſir, conſidérée dans les termes de la rai-

Digitized by Google

son, qui en exclut le déréglement, bien loin d'être mauvaise, est nécessaire à l'homme, comme un instinct qui lui est donné de Dieu pour se porter plus doucement à la recherche du vrai bien. Ce seroit condamner l'autheur de la nature, de censurer cette passion, puisque c'est lui qui l'a imprimée jusque dans le fond de nôtre être; mais le désordre est que l'homme, au lieu de chercher sa satisfaction, & l'accomplissement de tous ses désirs dans Dieu, qui est la source de tous les biens, & au lieu d'élever son esprit & son cœur au-dessus de tout ce qui est sujet à quelque changement, & de se mettre ainsi dans un état exempt d'inquiétude, il s'abbaisse à la poursuite des biens sensibles, & occupe tout son esprit à ce qui n'est fait que pour les besoins de son corps, & pour la conservation d'une vie périssable.

les hommes sont de l'inclination naturelle qu'ils ont au plaisir.

Chaque plaisir, dit le Philosophe, parlant de ceux du corps, ne dure qu'autant qu'il est le remede d'un mal; si-tôt qu'une puissance est satisfaite, ce qui la flattoit & la contentoit, lui est onéreux & la lasse; les viandes sont insipides & chargent l'estomach, quand la faim est appaisée, & la chaleur incommode quand le froid est chassé. C'est le même de toutes les voluptez, qui se détruisent elles-mêmes, & souvent affoiblissent & ruïnent enfin leur principe & leur sujet, je veux dire les sens & le corps. Ajoûtez une excellente remarque d'un Philosophe Platonicien; sçavoir, que tout excès se change incontinent en son contraire; ce qui est manifeste dans toutes les passions déréglées des hommes. La trop grande licence que nous donnons à nôtre liberté, la rendant indépendante de la raison, est le commencement de la plus basse, & de la plus indigne servitude, qui est celle du vice. La témérité dégénere en foiblesse; l'excès en matiére de volupté passe en tourment; le désordre de l'avarice & de la convoitise trop grande des biens de la terre, rend celui qui en est possedé, toûjours plus indigent, & plus famelique.

Combien les plaisirs des sens sont de peu de durée. *Aristot. l. 10 Ethic. c. 16.*

Marsil. Ficinus in comment. super lib. Plat. de republ.

Il faut présuppoſer ce que dit saint Bernard, qu'on peut appeller une chose vaine quand elle est vuide; & quand nous la nommons autrement, elle tire son nom de l'apparence, mais elle n'a pas la vertu, ou la nature effective correspondante à son nom: *Vanum est id quod vacuum esse dicitur, quod nomen quidem habet, rem vero ipsam non habet.* Voila le défaut des choses du monde; on les appelle des biens, des honneurs, & des grandeurs; voila de beaux noms; voila des biens imaginaires, qui paroissent éclatans; mais si nous pouvions entrer dans ces vuides, nous n'y trouverions que des noms vains, & des choses vuides; ce ne sont pas de vrais biens; ils ne consistent que dans l'apparence; ils sont mêlez de mille maux; toute la pompe de leur grandeur, & la rareté de leur prix, ne consiste que dans l'imagination des hommes: *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.*

Pourquoy on appelle vains tous les biens de ce monde,

Eccles. 1. c. 2.

C'est un principe & une vérité que personne ne peut contester, que nous n'aimons, & que nous ne pouvons rien aimer de tout ce qu'il y a au monde, qu'à cause que nous nous aimons nous-mêmes. Que si nous n'aimons ainsi rien qu'à cause de nous-mêmes, il s'ensuit qu'en renonçant à l'amour de nous-mêmes, nous renonçons à l'amour de toutes les autres choses. Aussi est-ce la maxime de tous les Maistres de la vie spirituelle, que pour mourir à toutes les choses de ce monde, comme parle saint Paul, il faut mourir à soy-même; & pour couper tout d'un coup toutes les branches de cette malheureuse con-

Pour renoncer parfaitement à l'amour des choses de ce monde, il faut renoncer à l'amour propre.

voitiſe, ſi féconde en toutes ſortes de fruits d'iniquité, il faut commencer par en arracher la racine, qui eſt l'amour propre : la cauſe étant ôtée, tous les effets diſparoîtront d'eux-mêmes ; nous n'aimerons ni le monde, ni les biens de ce monde, quand nous n'aimerons plus ce qui nous les fait aimer.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes.

Les biens de ce monde ne ſçauroient faire nôtre bonheur.

LEs gens du monde ne ſont que trop perſuadez que leurs richeſſes, leurs honneurs, leurs plaiſirs ne ſçauroient jamais faire leur bonheur : Les faux biens peuvent bien les amuſer en paſſant, mais non pas les contenter. C'eſt ce qui fait que leur cœur toûjours inquiet, s'envole ſans ceſſe d'objet en objet ; ils les cherchent tous en général, pour les rebuter tous après en detail ; ils paſſent & repaſſent mille fois ſur les mêmes objets, & mille fois ils s'en dégoûtent. Leur vie n'eſt autre choſe qu'un cercle de déſirs & de dégoûts, de ſouhaits & de rebuts ; on mépriſe le ſoir ce qu'on déſiroit le matin ; ce qui plaît maintenant, déplaira dans une heure ; plus on recherche cet objet, plus on le fuït, & le cœur dans ce flux & reflux perpetuel de deſirs & de rebuts, eſt dans un chagrin continuel, & ne peut eſperer d'autre conſolation, que le foible plaiſir de changer ſouvent. Triſte ſoulagement de ne pouvoir ſe délivrer d'un chagrin préſent, que par un autre chagrin qui lui ſuccede ! *Eſſais de Sermons pour le Carême, dans le ſermon pour le premier Dimanche.*

L'Eſprit de Dieu conſidérant le déréglement etrange des hommes, par lequel abandonnant les vrais biens, qui les pourroient rendre vraiment heureux, ils ſe portent vers des biens imaginaires, leur dit par ſon Prophete : *Pſalm. 4.* *Enfans des hommes, juſqu'à quand aurez-vous le cœur peſant & terreſtre ? Pourquoy aimez-vous la vanité & le menſonge ?* Ce que ſaint Auguſtin explique excellemment, en diſant : pourquoy recherchez-vous les derniers & les plus bas de tous les biens, comme s'ils étoient les prémiers de tous ? Ce qui eſt une fauſſeté & un menſonge : *Ut quid tanquam prima, extrema ſectamini, quod eſt vanitas & mendacium ?* Vous voulez être heureux avec des biens qui ſont ſans comparaiſon au-deſſous de vous. Vous avez une ame qui vivra éternellement comme Dieu, & vous voulez la rendre heureuſe par des biens qui paſſent, & qui s'évanoüiſſent comme l'ombre ; vous avez une ame qui vous rend égal aux Anges, & vous voulez la rendre heureuſe en l'abbaiſſant juſqu'à la condition des bêtes, par ces faux biens que vous recherchez, & qui vous ſont communs, avec les plus vils animaux. Pourquoy vous imaginez-vous être heureux, en poſſedant les derniers de tous les biens ? *Livre intitulé, Inſtructions Chrêtiennes, pour le 22. Dimanche après la Pentecôte.*

Sanctus Auguſtinus in Pſal. 4.

Il y a peu de

Je ne parle point icy de tant de mauvais Chrétiens, qui ne portent le nom

que pour le deshonorer ; qui bien loin de gémir ſur la néceſſité qui nous engage à ne nous pouvoir paſſer de ces biens terreſtres, ne connoiſſent point d'autre ſatisfaction que d'en joüir, & qui dans le fond de leur cœur ſeroient ravis de quitter toute eſpérance d'une autre vie, pourvû qu'ils puiſſent toûjours demeurer en celle-cy. Je parle de ceux-mêmes qui ont un véritable déſir de la vie éternelle, & qui travaillent pour y parvenir : Car combien peu s'en trouve-t-il qui ayent un véritable dégoût de ces ſortes de biens, qui les fuyent, tant qu'il leur eſt poſſible, ou qui ſoient véritablement fâchez de s'y voir aſſujetis. Je ne pretends pas, que nous ſoyons inſenſibles à tout ce qui flatte nos ſens, & que nous ayons plûtôt de la peine que du plaiſir, en ce qui donne du plaiſir aux autres. C'eſt une grace particuliére & tres-rare, & que Dieu ne communique qu'à tres-peu de Saints. Mais je dis que pour être vraiment Chrêtiens, nous devrions au moins avoir de la peine du plaiſir que nous reſſentons dans l'uſage néceſſaire de ces biens de la terre, lorſque nous nous appercevons que nôtre cœur s'y attache, & que ce n'eſt pas la ſimple néceſſité qui nous porte à les rechercher ; mais une certaine ſatisfaction ſenſuelle, qui nous fait trouver cette néceſſité agréable, & qui ſouvent même nous emporte au delà de la néceſſité. *Le même.*

Chrêtiens qui n'ayent quelque attachement aux choſes de la terre.

Qu'eſt-ce après tout que ce monde pour en être ſi follement entêtez ? Rappelez dans vôtre mémoire toutes les joyes que vous avez eües ; ſouvenez-vous en même temps, des peines qui les ont précedées ou ſuivies ; des amertumes ſecretes qui les ont empoiſonnées, des circonſtances fâcheuſes qui en ont troublé toute la douceur ; ſouvenez-vous du peu de temps qu'elles ont duré ; des ſoins qu'elles vous ont coûté ; des remords qu'elles vous ont cauſé ; des dégoûts qu'elles vous ont laiſſé : comparez tout cela avec cet ombre de plaiſir, qui s'eſt ſi promptement évanoüie ; & vous verrez que le monde avec tous ſes charmes, ne mérite pas un ſoûpir de vôtre cœur. Ainſi toutes les fois que le monde viendra s'offrir à vous avec cet éclat enchanteur, dont il ſe ſert pour nous ébloüir ; quand les objets revêtus de tous ces charmes viendront ſolliciter vos cœurs, de lui rendre des hommages qui ne ſont dûs qu'à Dieu ſeul ; quand la vûë de ces ſomptueux équipages, où l'on traîne le vice comme en triomphe, & où la vanité ſemble fouler aux pieds toutes les maximes de l'Evangile ; Quand tout cela, dit ſaint Chryſoſtome, viendra reveiller dans vos cœurs cette cupidité toûjours prête à s'enflamer, aux préminéres amorces qu'on lui préſente ; ſouvenez-vous, dit ce ſaint Docteur, du pacte que vous avez fait avec Dieu ; je ſuis Chrêtien ; j'ay renoncé dans mon Baptême au monde & à ſes pompes ; il n'y a point de ſalut à eſpérer pour moy, ſi je ne garde la promeſſe que j'ay faite. *Eſſais de Panegyriques, panegyrique pour le jour de ſaint Jean l'Evangeliſte.*

Réfléxions que nous devons faire, ſur les joyes & les plaiſirs de ce monde.

Pouvez-vous vous vanter que vous aimez Dieu uniquement, & ſans partage, vous qui ne reſpirez que pour les plaiſirs, & pour la malheureuſe ſatisfaction de vos ſens ; vous qui êtes charmez des amuſemens du monde, & qui mettez toute vôtre gloire à lui complaire? Mais il me ſemble vous entendre dire, que ſi le monde a des charmes pour vous, vous avez ſoin de réſerver une partie de vôtre cœur pour Dieu. Ah ! que dites-vous ! Dieu veut tout l'amour de vôtre cœur ſans partage ; pouvez-vous le lui refuſer ſans injuſtice ? Mais pouvez-vous trouver dans le

Celui qui aime les plaiſirs du monde, ne peut aimer Dieu de tout ſon cœur, puiſque ſon cœur eſt partagé.

monde quelque choſe qui ſoit digne de vôtre amour hors de Dieu ? Pouvez-vous aimer les plaiſirs, ſans avoir le cœur gâté & corrompu par leur douceur empoiſonnée, ſans en reſſentir mille amertumes, & être déchiré par mille remords ? Pouvez-vous aimer les richeſſes ſans reſſentir les épines qu'elles entraînent avec elles ? Pouvez-vous poſſeder vos biens ſans attachement; les conſerver ſans inquiétude; les perdre ſans chagrin ? Mépriſez donc ce monde pendant qu'il paſſe, dit ſaint Auguſtin, & n'attendez pas que le temps de le mépriſer ſoit paſſé avec lui. *Les mêmes.*

La convoitiſe des biens de la terre eſt inſatiable, & demande toûjours davantage.

Le cœur de l'homme peut-il jamais être ſatisfait dans la poſſeſſion des biens de ce monde ! Non, il eſt toûjours gros de nouveaux déſirs, & ne dit jamais c'eſt aſſez ; toûjours inquiet ; toûjours avide ; toûjours ouvert aux objets qui le flattent, ſans ſe fixer. Sçait-il ſe borner : ou plutot n'arrive-t-il pas toûjours qu'au milieu de l'abondance même, croyant que tout ce qu'il a, lui peut ſervir de titre pour en ſouhaiter davantage, il ne ceſſe jamais de dire ; *affer, affer.* Donnez, apportez, entaſſez, comblez-nous de biens, de plaiſirs, d'honneurs. Cœur aveugle ! cœur inſenſé des hommes, que prétendez-vous par une conduite ſi bizare & ſi déraiſonnable ? Vous penſez à vous rendre heureux : cherchez donc le véritable bonheur, pourſuivez le véritable bien. Le cœur de l'homme, du caractere dont il eſt, ne ſera jamais ſatisfait que de Dieu, jamais rempli que de Dieu. *Sermon manuſcrit.*

Sur le même ſujet.

Qu'il eſt difficile de fixer le cœur de l'homme, ſi-tôt qu'il ſe laiſſe dominer par ſes paſſions, ſe portant à tout ce qui le frape ; ſe livrant à tout ce qui peut contenter ſes déſirs ; ſuivant le rapide cours de ſa cupidité, qui ne dit jamais c'eſt aſſez ; entraîné par ſon avidité qui porte ſes déſirs d'un pole à l'autre, ſemblable à un hydropique, dont la ſoif va toujours croiſſant, à meſure qu'il s'efforce de l'éteindre à force de boire. L'expérience qui de toutes les raiſons eſt la plus ſenſible, & qui nous fait comme toucher du doigt les choſes, ne parle-t-elle pas bien haut, pour nous convaincre, de cette importante vérité ? Cet homme intereſſé, par exemple, s'exprime-t-il ſur ſa paſſion autrement que par ce terme, *affer, affer* ; ce ſenſuel & ce voluptueux ſur le ſujet de ſes plaiſirs, parle-t-il autrement ? Cet ambitieux par rapport à ce qu'il prétend, ne dit-il pas la même choſe ? Vous regargez de biens, répond on à ce cœur intereſſé ; non, dit-il, quelque riche que je paroiſſe, je ne poſſede preſque rien, & je me crois vraiment pauvre, en égard à ce que je ſouhaite : Dites à ce cœur ſenſuel, qu'il doit être bien content de ſon ſort, que ſa vie eſt comme un cercle de plaiſirs, dont l'un ne ſemble finir, que pour donner lieu à un autre de commencer. Vous vous trompez, repond-il, j'en demande, j'en cherche infiniment davantage. Que repondra cet homme, l'eſclave de ſon ambition ? Vous l'entendrez dire au milieu des honneurs & des rangs les plus diſtinguez, je veux pouſſer plus loin. *Le même.*

Pour être heureux en ce monde il ne faut rien déſirer des choſes de ce monde.

La félicité de l'autre vie eſt l'accompliſſement de tous les déſirs. La félicité de cette vie eſt l'anéantiſſement de tous les déſirs. Pour être heureux en ce monde, il ne faut rien deſirer de toutes les choſes de ce monde. Les déſirs croiſſent à meſure que nous obtenons ce que nous avons déſiré ; la poſſeſſion de ce que nous avons ſouhaité, ne fait que nourrir nos déſirs, ſans raſſaſier l'ame. L'ame ne déſire, par exemple, qu'un tel bien en particulier, parce qu'elle ſe perſuade

Digitized by Google

ſeduite par les ſens, & par les fauſſes opinions des hommes, que tel bien la ſatisfera ; mais voyant que ce n'eſt que comme une goute d'eau dans un abîme, elle ſe porte à d'autres objets que les ſens lui repreſentent encore comme des biens capables de la remplir. . Si nous avions l'accompliſſement de tous nos déſirs en cette vie, nous ne penſerions plus à l'autre ; & ainſi Dieu qui nous aime, ménage la choſe autrement. Un homme eſt au lit, travaillé d'une fiévre ardente, qui lui cauſe une altération extrême ; on peut éteindre ſa ſoif en deux manieres ; en lui donnant à boire de l'eau froide en telle quantité, qu'elle ſoit entierement étanchée, ou en lui ôtant la fiévre qui lui cauſe cette altération ; car la cauſe étant ôtée, l'effet ceſſe. Si l'on donnoit à ce malade le choix de l'un ou de l'autre de ces deux remedes, qui doute qu'il n'aimât beaucoup mieux qu'on le guérit de la fiévre, que de lui donner ſeulement de l'eau à boire ? Car encore qu'après avoir bû avec excès, il ſe pût faire que la ſoif vint à ceſſer ; ſi eſt-ce que la fiévre demeurant toûjours, elle recommenceroit incontinent. *Le Pere de la Colombiere, dans ſes Réfléxions Chrétiennes.*

Le déſir des biens de ce monde croit & s'augmente par la poſſeſſion.

La prémiere peine d'un homme qui déſire les choſes de ce monde, c'eſt le déſir, le travail, les baſſeſſes où l'on ſe réduit pour le ſatisfaire ; l'obſtacle au déſir, l'augmentation du déſir par l'obſtacle même ; tout ce que vous déſirez ne ſçauroit vous rendre heureux, & peut vous rendre malheureux. Ce qui eſt conſtant, c'eſt que la choſe déſirée au lieu de ſatisfaire le déſir l'augmente ; d'abord on ne déſiroit que peu de choſe commune, dont l'acquiſition étoit aiſée ; l'avez-vous obtenuë, elle produit le déſir des choſes plus rares, plus précieuſes, plus difficiles à acquerir. Le remede ne guerit pas le mal, mais il l'augmente. *Le même.*

La véritable félicité ne ſe trouve pas en ce monde.

Eſt-ce en ce monde que nous parvenons à la véritable félicité, que tous les hommes ſouhaitent naturellement ? Les plaiſirs du monde qui raſſaſient d'abord, ſes honneurs, ſa gloire, & ſes richeſſes qui ne raſſaſient jamais, tous ſes faux biens, dont les uns dégoûtent & les autres affament ; qui paſſent tous comme une fumée, & dont l'uſage eſt toûjours troublé par un mélange de maux infinis, & par l'image terrible de la mort, où ils vont tous enfin ſe terminer, peuvent-ils produire cette félicité ? . . Un ſeul déſir excite toutes les paſſions, & il eſt impoſſible que vous ne ſoyez expoſez à la tirannie de toutes ces bêtes féroces, ſi vous vous donnez en proye à un ſeul plaiſir ; c'eſt pourquoi ſaint Paul a dit : *Radix malorum cupiditas. Le même.*

Les fauſſes promeſſes du monde qui nous trompe & qui nous abuſe.

De mille perſonnes à qui le monde faſſe eſperer ſes faveurs, il n'y en a preſque aucune qui les obtienne. On ne voit partout que des gens abuſez, qui s'empreſſent & qui ſe tourmentent ; les uns pour acquerir des richeſſes ; & les autres pour avoir des honneurs ; ceux-ci pour parvenir à des emplois ; ceux-là pour joüir de quelques plaiſirs ; & cependant combien les uns & les autres entreprennent-ils de travaux ? Combien courent-ils de dangers ; combien eſſuient-ils de rebuts & d'affrons ; combien de veilles, d'inquiétudes, de chagrins, qui troublent leur repos, qui alterent & qui ruïnent leur ſanté ? Combien en avons-nous vû dont la mort a rompu les projets ? & combien même, qui ſe voyent ſur le point de joüir de leur ambition, ſont tombez en un inſtant dans le dernier de tous les mépris ? *Le Pere d'Orleans, ſermon des Tentations.*

Les plus

Le monde a beau nous venter tout ce qu'il a de pompeux dans les fortunes

grandes fortunes & les personnes qui paroissent les plus heureuses, ont leurs chagrins & leurs déplaisirs.

les plus heureuses, dans les maisons les plus magnifiques, dans les emplois & dans les alliances les plus honnorables : quand on le considere à loisir on n'est pas long-temps à reconnoître, que ces belles apparences ne servent qu'à couvrir bien des miséres. Sans penetrer même dans l'intérieur d'une famille privée, où un mari, une femme, des enfans, des domestiques causent des chagrins & des emportemens continuels ; l'importunité des proches ; l'inquietude sur les suites des entrepriſes, les soins de se maintenir & de s'avancer, la crainte de déchoir du poste où l'on se voit placé & élevé, ne sont-ce pas des suites necessaires des grandes fortunes, & des grands emplois. *Pris des Discours Moraux.*

Le bonheur de cette vie n'est qu'apparent. *s. ad Corinth. 7. Matth. 13.*

On peut dire généralement de toute la félicité du monde, qu'elle n'a rien de beau que l'apparence, & la figure : *Figura hujus mundi.* Mais il est vrai que le Sauveur en parlant des richesses, ce qui se peut dire des autres biens de ce monde, se sert principalement du terme d'abus & de tromperie : *Fallacia divitiarum* ; parce qu'elles promettent toûjours ce qu'elles ne sçauroient donner, & qu'elles font paroître les choses autrement qu'elles ne sont en effet : On en connoît à la fin toute la fausseté, mais c'est souvent trop tard, &c. *Les mêmes.*

Le même sujet.

Tout est faux en ce monde ; tout n'y a que l'apparence ; fausse grandeur qui n'est qu'une figure qui passe, qu'une ombre qui se dissipe, qui rend les grands superbes dans leur élevation, pauvres dans leur abondance, & malheureux même au milieu de leurs plus grandes prosperitez. Faux honneurs, qui causent une infinité de rétours fâcheux, qui nous flattent, il est vrai, mais qui en même temps nous séduisent ; qui ont un faux éclat, mais qui n'ont rien de solide ; honneurs qu'on regarde comme des prééminences qui attirent le respect, & qui dans la verité des choses, ne sont que des servitudes spécieuses. Faux biens, qu'on n'acquiert qu'avec beaucoup de peines, qu'on ne conserve qu'avec inquiétude, & qu'on ne perd qu'avec des chagrins infinis. Fausse sagesse, qui s'ingere, qui s'empresse, qui n'a autre occupation que de conduire des intrigues, & qui manque souvent de discernement pour se connoître. Faux amis, qui nous aiment pour un temps ; mais qui nous trompent lors qu'ils nous obligent, parce qu'ils sont souvent les instrumens de nos passions. Amis que l'interêt retient, que la prosperité conserve, & que la disgrace éloigne. Fausse puissance, qui ne fait souvent que des malheureux ou des coupables ; tout est faux, en un mot en ce monde : *Omnia imaginaria in hoc seculo, & nihil veri*, dit Tertullien. *Auteur anonyme.*

Le monde n'a presque plus rien de sa premiére beauté, & ne doit plus maintenant nous charmer.

Je vous ai parlé jusques ici des honneurs, des richesses, & des plaisirs du monde, comme si ce monde étoit encore dans sa premiere vigueur, & dans sa prémiere beauté, & comme s'il avoit les mêmes attraits qu'il a eu dans son origine. Cependant, il est certain que tout son éclat est passé, & que cette face du monde, qui étoit autrefois si éclatante, & si belle, est changée, est viellie, est defigurée. A peine donc est-il présentement capable de tromper, puisqu'il a perdu ses charmes, & que ses prémieres graces, par lesquelles il pouvoit surprendre, & gagner les hommes, ne paroissent plus. Dans la splendeur & dans le lustre, où il étoit autrefois, il ne pouvoit pas surprendre ni séduire les vrais sages, & les vrais fideles ; il doit donc avoir bien moins de puissance de nous corrompre maintenant, qu'on n'y trouve plus que des restes de

de ſon ancien état, & que quelques apparences extrêmement défectueuſes & foibles. Il a toûjours été deſtitué de biens ſolides, mais il eſt maintenant privé même des biens périſſables. Tellement qu'il eſt certain que ſi nous ne voulons pas nous tromper nous-mêmes, le monde n'a quaſi plus dequoi nous ſeduire. *Traduit de la ſeconde lettre de S. Eucher à Valerien.*

Le néant & la vanité dans les grãdeurs du mõde paroît dãs la pouſſiere qui reſte ſeule après la mort des Grands.

Le tourbillon qui nous emporte, entraîne avec nous les biens du monde, le néant pompeux, & ces magnifiques vanitez que nous voyons en paſſant, pour ne les revoir jamais, & roule vers le tombeau, & grandeur, & magnificence, & ſceptres & couronnes. Le temps qui nous mine peu à peu, qui détruit, & qui conſume les choſes qui paroiſſent les plus durables, eſt comme un grand fleuve de feu, ſur lequel nous nous voyons, comme ſur une mer paiſible & tranquille, enfermez dans un vaiſſeau de bois que la flâme pénetre de tous côtez, & qu'elle va bien-tôt reduire en cendres. Tout paſſe, ou a déja paſſé, & comment ſerions-nous heureux par nous mêmes, puiſque nous ne pouvons pas même ſubſiſter. Stoiciens ſuperbes, qui n'avez pas duré davantage que les ſonges de vôtre vanité, imbeciles vers de terre qui êtes maintenant perdus dans vôtre néant; terre autrefois animée de tant d'orgueïl; cendre & pouſſiere, ſi toutefois le temps vous a laiſſé ces triſtes noms, ceſſez du moins d'être ſuperbes dans vos tombeaux; apprenez-nous dans quelle partie de vous-mêmes nous devons chercher vôtre excellence, & vôtre bonheur, dont vous vous êtes tant glorifiez. *Autheur anonyme.*

On aime le monde quoi qu'on en ſoit maltraité.

Vous aimez encore le monde qui vous échape, & qui vous perſecute, qui vous maltraite: tout odieux qu'il eſt, il vous plaît encore plus que jamais. Vous vous plaigniez qu'il étoit engageant; il n'eſt rien moins à preſent pour vous; il eſt cruël, il eſt impitoyable, il eſt le premier à vous punir de l'attachement que vous avez pour lui. Que fait une telle dans le monde? qu'attend-t'elle? quelle prétention chimerique la retient? Que ne penſe-t'elle à ſon ſalut? Il n'y a point d'autre parti à prendre pour elle que celui de la retraite. Voila comme parle le monde, & cependant vous en êtes toûjours infatüée, comme un deſeſperé qui ſe noye: vous tâchez de ſauver encore quelques reſtes du débris. Il ſied mal de vouloir être du monde, dans un état où le monde vous rebute, vous n'en pouvez plus être que la fable. *L'Abbé de Marroc, ſermon des Souffrances.*

Du mépris & du détachement du monde.

C'eſt aſſez de connoître le monde pour le mépriſer: le monde eſt ſi aveugle dans ſes jugemens, ſi injuſte dans ſon eſtime, & dans ſes récompenſes; il n'a nul égard à la vertu ni au mérite; c'eſt ſouvent un titre auprès de lui pour avoir ſes récompenſes, que d'en être indigne. Il eſt infidele dans ſes promeſſes, bizare dans ſa conduite, inconſtant dans ſon amitié: on l'acquiert avec beaucoup de frais; on la conſerve avec peine, & on la perd avec facilité: il nous flatte pour nous tromper; il nous careſſe pour pouvoir plus facilement nous perdre; il nous entretient de grandes eſperances: pour nous donner des biens ſuperficiels, qui ne peuvent remplir un cœur d'une capacité infinie; vains qui ne peuvent contenter un eſprit raiſonnable; materiels & groſſiers, qui n'ont nulle proportion avec une ame ſpirituelle; courts & paſſagers, & qui par conſequent, ne peuvent faire le bonheur d'une ame immortelle: voila tout ce que promet le monde, mais que ſouvent il ne donne pas. *Le P. Nepveu, tome 4. de ſes Réflexions Chrétiennes pour toute l'année.*

C'eſt peu de mépriſer le monde ſi on ne s'en détache.

Ce n'eſt pas aſſez de mépriſer le monde, il faut s'en détacher : car combien en voit-on qui paroiſſent ne pas eſtimer le monde, & qui ne laiſſent pas de s'y attacher ? Ils feroient des leçons ſur la vanité du monde ; & cependant ils l'aiment ; ils ſe plaignent tous les jours de ſa perfidie, cela ne les empêche pas de s'y fier ; & apres l'avoir chargé de malédictions, ils ne laiſſent pas d'en faire leur idole & de l'adorer. Il faut s'aveugler pour eſtimer le monde ; mais il faut ſe contredire ſoi même pour le mépriſer, & cependant s'y attacher auſſi fortement, que ſi on trouvoit en lui tout ce qu'on peut ſouhaiter. C'eſt manquer de raiſon que d'eſtimer le monde ; mais c'eſt manquer de foi que de s'y attacher, après avoir renoncé à ſes pompes & à ſes vanitez par le baptême. *Le même.*

Mépris que nous devons faire de l'eſtime & de la réputation du monde.

Commençons par ce qui tient le prémier rang parmi les biens du monde, c'eſt-à-dire, l'honneur, la réputation, l'eſtime & les loüanges des hommes : quoi de plus vain, quoi de plus faux ? Pour les honneurs & les grandeurs, dans quelque élévation que ſe trouve un homme, eſt-il jamais content ? Peu attentif à ce qui eſt au-deſſous de lui, il ne regarde qu'à ce qui eſt au-deſſus. Il eſt plus chagrin de voir un ſeul homme au-deſſus de lui, qu'il n'eſt content d'en voir une infinité d'autres après lui. Et d'ailleurs cette penſée importune qui revient de temps en temps aux plus heureux malgré eux : *Hæc quamdiu ?* Combien dureront ces honneurs ? C'eſt un terrible contrepoids à la fortune, qui paroit la plus brillante & la plus heureuſe, qui les rend plus ſenſibles à la crainte de perdre un jour tous ces biens, qu'ils ne le ſont au plaiſir d'en jouir.. Que ſi nous conſidérons ce que c'eſt que la réputation, l'eſtime, & les loüanges des hommes, quoi de plus vain ? quoi de plus frivole ? Si l'un m'eſtime, l'autre me mépriſe ; qui a jamais eu l'approbation de tout le monde ? & quand la multitude m'eſtimeroit, qu'eſt-ce que la multitude, ſinon un amas de gens ignorans, aveugles, paſſionnez, bizares, inconſtans : qui m'eſtiment aujourd'hui & demain me mépriſent ? Mais quand leur eſtime ſeroit la plus ſincere & la plus conſtante, me rendroit-elle meilleur ? Me rend-elle plus heureux ? Ce n'eſt pas le jugement des autres qui me rend heureux, mais le mien ; & ſi ma conſcience me condamne, quand les autres m'approuveroient, que me ſerviroit leur approbation ? Mais quand je ſerois content de moi-même, quand je croirois mériter l'eſtime & les loüanges des hommes, ſi Dieu me déſapprouve, ſi Dieu me condamne, que me ſervira tout cela ? Je ne ſuis dans la vérité, que ce que je ſuis au jugement de Dieu, & c'eſt ſouvent aſſez de rechercher avec trop d'empreſſement l'eſtime & les loüanges des hommes, pour s'en attirer le mépris ; diſons donc avec l'Apôtre : *Mihi pro minimo eſt ut à vobis judicer, aut ab humano die. Le même, dans le livre intitulé, l'Eſprit du Chriſtianiſme.*

1. *ad Corinth.* 4.

Des plaiſirs du monde.

Ou les plaiſirs ſont continuels, ou ils ſont courts ; s'ils ſont continuels, ils ceſſent preſque d'être plaiſirs ; on s'y accoutume, on s'en dégoûte, on s'en laſſe, & le plus grand plaiſir, dès qu'il dure long-temps, devient un ſupplice. Le concert le plus charmant, la converſation la plus agréable, le ſpectacle le plus divertiſſant, deviendroient inſupportables, s'ils duroient tout le jour. Il n'y a point de gens qui goûtent moins le plaiſir, que ceux qui ſont toûjours dans le plaiſir : Mettez un homme dans la maiſon la plus charmante, dans le lieu du monde le plus délicieux ; dès là qu'il y a demeuré un mois, ce

Digitized by Google

lieu a perdu pour lui la moitié de ſon agrément, où il n'y trouve plus de plaiſir, où il en eſt peu touché. Si les plaiſirs ſont courts, méritent-ils qu'on ſe donne tant de peine pour des plaiſirs d'un moment, hazarder, comme il n'arrive que trop ſouvent, une éternité toute entiére de bonheur. *Le même.*

Pour ſe former une juſte idée des biens de ce monde, il faut les conſiderer au moment de la mort.

Il faut s'accoûtumer à regarder tous les biens de cette vie, qui nous ébloüiſſent, & qui nous enchantent ſi fort, dans le moment de la mort. Les plus grands biens, dés qu'ils ſeront regardez dans ce point de vûë, paroîtront petits, ou plûtôt diſparoîtront entiérement, & les plaiſirs les plus charmans, des que nous les regarderons dans les lumiéres de l'éternité, perdront tous leurs attraits, & tous leurs charmes. Tâchons d'entrer ſouvent pendant la vie dans les ſentimens que nous aurons à l'heure de la mort; l'homme vivant aime le monde; l'homme mourant le mépriſe. Qui juge plus ſainement des choſes, ou l'homme vivant, ou l'homme mourant? *Le même.*

Attachemens indignes aux choſes paſſageres de ce ſiécle qui nous fuit.

Cette maiſon d'argille & de boüe où Dieu a logé nos ames, menace de ruine de tous côtez; nous ſentons à toute heure des atteintes de mort qui nous en marquent les approches; cependant nous courons après un ſiécle qui s'enfuit; nous nous efforçons de le retenir quand il nous échappe; nous nous appuyons ſur lui, lorſqu'il tombe & qu'il nous accable ſous ſes ruïnes. Ame chrétienne, juſques-à-quand fermeras-tu l'oreille aux ſollicitations amoureuſes de ton Dieu, qui te recherche, & qui te promet des biens éternels? *Auteur Anonyme.*

Comme les mondains techerchent avec ardeur les plaiſirs de cette vie.

Il me ſemble voir ces mondains laſſez dans la voye de l'iniquité; fatiguez d'une ſatieté de plaiſirs, où ils ne trouvent plus de goûts, & meurent d'ennui à la ſource même des voluptez; il me ſemble, dis-je, les voir repréſentez dans ces enfans que Jérémie nous peint, expirans entre les bras de leurs meres, & tirant de leur ſein deſſeché un reſte de ſang corrompu, au lieu de lait, qui leur manque faute de nourriture. C'eſt pour cette raiſon que les hommes du ſiécle trouvent un charme ſi puiſſant pour les attacher dans cette douce & continuelle agitation des Cours; dans cette vie tumultueuſe du grand monde, qui les détobant a eux-mêmes, & à leurs réfléxions importunes, ne leur laiſſe voir que l'extérieur ébloüiſſans de leur état, & leur cache la pauvreté & la miſere effective, où ils ſe trouvent parmi tant d'abondance. Otez-les de ce centre; tirez les de ce tumulte, ils tombent dans une langueur qui les tuë; & ne trouvant plus rien qui l'agite & qui l'occupe au dehors, il devient néceſſairement la proye de ſa propre cupidité, qui le conſume lui-même, quand elle ne trouve plus d'objet étranger où elle s'attache. *Le même.*

Le deſir naturel qu'a l'homme d'être heureux ne peut être ſatisfait par la jouiſſance des biens de ce monde.

Le prémier mouvement de l'ame que Dieu éclaire, eſt de déſirer la félicité. L'Eſprit divin fait ſentir à l'homme qu'il eſt créé pour une fin digne de la nobleſſe de ſon être, & que ne trouvant rien dans l'univers qui puiſſe remplir l'étendüe de ſes déſirs, il doit ſoûpirer pour un objet ſupérieur à tout ce qui eſt dans l'ordre des choſes créées. Cette puiſſance inſatiable, qui porte toûjours à ſouhaiter quelque choſe au-delà de ce qu'il poſſede, ne peut être une choſe inutile en lui; il ne ſçauroit l'avoir reçûë de la nature, ſans qu'il y ait effectivement un bien, dont l'excellence proportionnée à ſa vaſte capacité la puiſſe remplir. Ce penchant ſi naturel & ſi fort, par lequel il cherche même

la félicité dans le péché qui l'en éloigne le plus, doit avoir un terme réel & effectif, qui lui reponde, & ſon cœur ſera toûjours dans un état violent & inquiet, pendant qu'il ſera hors de ſon centre, ou de la voye qui l'y peut conduire. Il ne faut donc pas eſpérer d'être jamais heureux par la poſſeſſion des biens de ce monde, quand même nous aurions la joüiſſance de tout ce qu'il y a de grand, d'agréable & de magnifique, &c. *Le même.*

Combien la joye des gens du monde eſt courte & vaine, &c. *Pſalm.* 33.

La joye des gens du monde eſt rapide, qui n'a rien de durable que le regret qu'elle leur laiſſe; c'eſt une joye qui finit par les larmes; c'eſt une joye ſuperficielle qui ne va point juſqu'au cœur, ou qui n'en remplit pas la vaſte étenduë. Les beſoins du pécheur ſeront toujours plus grands que ſon abondance. Les riches ont faim, dit le Prophete, leurs maiſons ſont pleines, mais leur cœur eſt vuide; *Divites egueruut & eſurierunt.* Le voluptueux au milieu de ſes plaiſirs ſe conſume encore de deſirs; l'ambitieux s'inquiete & s'agite dans le centre même des honneurs; Ce conquerant ſe plaint de voir ſa valeur reſſerrée entre les bornes de la terre trop étroite à ſon gré, & les autres deſeſperez de pouvoir trouver dans le monde épuiſé pour eux dequoy aſſouvir leur avidité inſatiable, accuſent la nature d'impuiſſance ou de cruauté. Quel énigme incompréhenſible eſt-ce donc que l'homme? Pourquoy des ſentimens ſi bas avec un cœur ſi grand? Pourquoy les biens de ce monde ne rempliſſent-ils pas ſes déſirs, ou pourquoy ſes déſirs s'occupent-ils des biens du monde? La Sageſſe éternelle ſe ſeroit-elle icy démentie? auroit-elle mal connu ou les biens de la terre, ou le cœur de l'homme? ou plûtôt, mon Dieu, n'eſt-ce point une précaution de vôtre amour, pour ne pas rendre l'homme heureux ſans vous, vous rendez l'univers impuiſſant, & en lui faiſant ſentir que le monde ne lui ſuffit pas, vous le forcez à reconnoître enfin qu'un Dieu lui eſt néceſſaire pour le rendre content & heureux. *Prix d'un Diſcours préſenté à l'Academie Françoiſe.*

Les plaiſirs de ce monde ſont non-ſeulement limitez, mais interrompus par de fâcheux accidens.

Les plaiſirs de cette vie ſont courts & tres-bornez en eux-même. C'eſt aſſez pour cela, qu'ils dépendent le plus ſouvent de l'affection que nous y avons, & l'affection de la phantaiſie qui change à tous momens; un tour d'imagination leur donne tout ce qu'ils ont d'agréable; un autre tour les affoiblit, & les rend entiérement inſipides. La même perſonne qui a été aimée juſqu'à l'idolatrie; devient après quelque temps indifférente, & ſouvent même devient un objet d'horreur, & les exemples n'en ſont que trop fréquens dans le monde; on n'en peut rendre d'autre raiſon que la petiteſſe des plaiſirs dont on ſe degoûte auſſitôt, & qui s'affoibliſſent de plus en plus par l'uſage. Comme ils ſont ordinairement indignes d'un homme ſage, ils abrutiſſent l'ame, ils l'aviliſſent a ſes propres yeux, ils la rempliſſent d'une confuſion ſecrete, & cette ame pour le dire ainſi, naturellement chrétienne, ſe reproche cette honte par des remords qu'il n'eſt pas toûjours ſi aiſé aux impies d'étouffer. Ajoûtez que les plaiſirs ne ſont pas ſeulement limitez en eux mêmes, ils ſont encore ſouvent interrompus par de fâcheux accidens; ils ſont mêlez & détrempez du fiel de mille amertumes inévitables, qui par de mauvaiſes journées, font payer bien cher la douceur paſſagere de quelques momens. Outre que les jalouſies, les ſoupçons, les défiances, les craintes, & d'autres paſſions qui ſont des ſuites inſéparables des grands divertiſſemens, ne peuvent être que des contrepoids fort importuns d'une vie délicieuſe. *Le Pere Maudit, traité de la Religion contre les Athées.*

Digitized by Google

Le monde, & tout ce qui s'y paſſe, n'eſt que vanité, qu'abus, que ténébres, qu'ignorance : *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* Et ce qu'il faut bien remarquer, c'eſt que ſous cette apparence de plaiſirs, ce n'eſt qu'un enchaînement de miſeres pour ceux qui y cherchent leur félicité. C'eſt par là que le Sage commence ſon diſcours, en s'écriant d'abord, que toutes choſes ſont extremement vaines, & la vanité même. Il fait dans la ſuite un dénombrement exact de toutes ces vanitez ; il les décrit, il les exagere, il les pouſſe quelquefois juſqu'a faire ſentir l'abus qu'en font les impies, afin d'en faire mieux remarquer la grandeur & le péril, & il apporte le remede à chacune par des avis ſalutaires qu'il y joint. *Le même.*

Vanité des choſes de ce monde. *Eccleſ.* 1.

Connoître le monde & l'aimer, c'eſt la même choſe à l'égard de la jeuneſſe ; elle ne le connoît que par les dehors les plus beaux ; il ne ſe préſente à elle qu'avec un viſage complaiſant ; il n'a pour elle que des douceurs, de l'encens, & des flateries ; avec le temps on découvre enfin ſes menſonges ; on éprouve que ce n'eſt qu'un traître & un ingrat. Mais cette experience lente paſſe la pénétration des jeunes gens ; ils s'en tiennent à ce qu'ils ſentent, & tout ce qu'ils ſentent leur dit qu'ils ne ſont que pour le monde, & que le monde n'eſt que pour eux. Oter à une ame ce ſentiment, cette pernicieuſe connoiſſance, la preſerver de ce ſentiment de bagatelle, dont Salomon déploroit les triſtes effets ? c'eſt une grace auſſi rare qu'importante à la jeuneſſe. *Le Pere de la Rue, ſermon pour une Vêture.*

Du monde & de ſes charmes, dont il eſt difficile de ſe deſabuſer.

Le Prophete Royal nous répréſente le juſte comme un arbre qui eſt planté prés du courant des eaux : *Tanquam lignum quod plantatum eſt ſecus decurſum aquarum.* Que feroit cet arbre s'il avoit du ſentiment ; il verroit les flots de ce fleuve, qui s'entrepouſſent, & diſparoiſſent les uns après les autres ; il verroit même que ſes feuilles tombent dans ces eaux, qui les entraînent, & qui les font diſparoître ; mais cet arbre couroit-il après ces flots ? Il les laiſſeroit paſſer, & demeurant toûjours dans un même lieu, ne penſeroit qu'à élever ſes branches vers le ciel. Voila la figure de l'homme juſte ; Il eſt dans le monde comme ſur le bord d'un fleuve, puiſque ſaint Bernard nous repréſente les choſes temporelles comme des fleuves qui coulent toûjours. Cet homme voit couler les fleuves ; il voit que les jours de ſa vie qui ſont ſes feuilles, paſſent avec le temps, qui les entraîne. Mais court-il après ces biens, regrette-t-il les jours qui ſont paſſez ? point du tout ; il eſt toûjours dans un même état, & ſoûmis à la divine Providence ; il porte ſes déſirs & ſes penſées vers l'éternité. Voila ce que nous devons faire. *Le Pere Maſſillon, ſermon de la Béatitude.*

De l'inſtabilité des choſes du monde. *Pſalm.* 1.

La joye du mondain eſt ſuperficielle ; elle efface les rides du front, & rend le viſage plus ſerain, mais elle ne pénétre jamais au fond du cœur ; Le mondain eſt heureux, quand il eſt hors de chez lui, ou dans l'émotion des paſſions qui le troublent : mais dans le moment que la raiſon revient, ou qu'elle rentre en poſſeſſion de ſa liberté ; dès le moment que le mondain rentre dans ſon cœur, & qu'il s'examine de ſang froid, il trouve des remords, ou tout au moins des ſujets de chagrin & de douleur qui le conſument. Combien de gens ont avoüé, après pluſieurs années de débauches, qu'ils n'avoient pû étouffer les inquiétudes & les remords d'une conſcience qui les tourmentoit. Il y en a d'autres qui paroiſſent tranquilles ; mais qui ſçait ſi le

Joye du monde ſuperficielle, &c.

cœur ne les dément point, & s'ils ſont delivrez de ce ver intérieur qui ronge ſi ſouvent les méchans. Enfin, la joye du mondain n'eſt point pure; c'eſt un criminel, à qui un géolier donne quelque liberté dans ſa priſon, & fournit des amuſemens qui le divertiſſent; mais au fond il traîne toûjours ſes fers; il doit craindre qu'à chaque moment le juge & le bourreau ne ſoient à ſa porte. Peut-on être content avec cette frayeur? & ce qu'on ſent de joye, n'eſt-il pas alteré par les fâcheuſes ſuites que le péché peut avoir? *Autheur anonyme.*

Il n'y a point de véritable joye dans le monde.

Le ſouverain Seigneur, ſeul objet du bonheur éternel, ne veut pas qu'on puiſſe être heureux & tranquille un ſeul moment ſans lui. De toutes les créatures que nous faiſons ſervir à nos paſſions, il en fait l'inſtrument même de nos peines; tous nos projets les plus flateurs, toutes nos eſpérances les plus douces, ſont des phantômes & de vains ſpectacles que l'imagination ne forme que pour adoucir nos peines. Tous ces plaiſirs, ces honneurs, ces biens, cette élévation, qui auroient dû, ce ſemble, raſſaſier nôtre cupidité, ne ſont qu'augmenter nos miſéres, & irriter nos deſirs; Dieu pour ſe venger de l'injuſte préférence des mondains, permet que tout ce qui ſemble les devoir rendre tranquilles long temps, les rend inquiets & malheureux; en vain nous faiſons-nous une vaine felicité de la fortune, ou de l'élevation, elle devient nôtre tourment; en vain tâchons-nous de faire nôtre bonheur du plaiſir, & de la volupté. Celui qui nous eſt le plus doux & le plus agréable n'eſt pas loin de l'ennui, & il n'eſt point de joye qui ne tourne en triſteſſe. Vous l'avez ainſi voulu, ô mon Dieu! que toute ame deſordonnée & injuſte dans ſon attachement, fût à elle-même ſon ſupplice; non, il n'en eſt point qui ſoit heureux dans le monde; il en eſt quelqu'un qui s'imagine l'être: mais hélas! ſi vous pouviez percer dans le myſtere de ſes ſoins, de ſes chagrins, de ſes peines; deſſous cette écorce, où il ne paroît rien, vous verriez le venin & la corruption; vous y verriez, le pere mécontent de ſon fils; l'époux diviſé de ſon épouſe; l'ami chercher à ſupplanter ſon ami; vous verriez ſous des voiles ſpécieux, les pactes violez, les amitiés trahies, les liaiſons rompues, les plus étroites unions finies par la haine & par la perfidie, & les fortunes les plus éclatantes perdre tous les agrémens par les inquiétudes qu'elles renferment; les places les plus honorables perdre leur douceur & leur avantage, par le chagrin de ne pouvoir monter plus haut; & les titres les plus relevez, les dignitez les plus éminentes, ne ſervir qu'à faire des eſclaves plus malheureux. *Sermon manuſcrit.*

La nature des biens de ce monde, c'eſt d'être Périſables.

Ces biens auſquels nous renonçons ſont des biens periſſables & fugitifs, qu'il faut tôt ou tard quitter; mais dont la ſéparation ne peut être que triſte & douloureuſe à ceux à qui elle ſe fait: c'eſt le caractere des faux biens de ce monde. En effet, conſultez-vous, gens du monde, à combien de révolutions, d'inquiétudes, & de craintes cette poſſeſſion paſſagere des biens n'expoſe-t'elle pas ceux qui en joüiſſent? La crainte de les perdre, quand on les tient encore, la douleur de les avoir perdus, quand on en eſt privé, & le deſeſpoir de tomber peut-être bien tôt dans une indigence honteuſe, du moins on eſt ſûr de les quitter, au plûtôt à la mort. Quel fond de déſolation & de chagrin

Digitized by Google

pour une ame mondaine de ſe voir ſans ceſſe à la veille de perdre ce qu'elle eſtime davantage ? *Sermon manuſcrit.*

Les biens de ce monde ne ſont que vanité & menſonge.

Le Prophete nous avertit de ne point aimer la vanité, & de ne point chercher le menſonge : *Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem & quæritis mendacium.* Il ne ſe contente pas de dire que les grandeurs, les richeſſes & les voluptez du monde ſont menſongeres ; mais il dit qu'elles ſont le menſonge même : *Quæritis mendacium.* En effet, les richeſſes diſent qu'elles rendent ceux qui les poſſedent heureux ; mais elles mentent, puiſque les riches ſont ſouvent pauvres au milieu de leurs biens, ſoit par des dépenſes exceſſives, ſoit par des ſoins avares, ſoit par une avidité inſatiable, qui les faiſant ſoûpirer après ce qu'ils n'ont pas, leur fait compter pour rien ce qu'ils ont. Les grandeurs diſent, qu'elle font la felicité de ceux qui ſont élevez aux dignitez & aux charges ; mais elles mentent, puiſque les épines ſont cachées ſous le dais & ſous la pourpre, que le nom même de charges marque la peſanteur du fardeau qui leur eſt attaché. Les voluptez diſent auſſi qu'elles font le bonheur de ceux qui s'y plongent ; mais elles mentent ; puiſque toute leur douceur apparente ſe change preſque toûjours en fiel & en amertume ; qu'elles ſont la ſource des chagrins les plus cuiſans de la vie, & que ces paſſions flateuſes & agréables, qui nous ſéduiſent dans leur naiſſance, dégénérent ordinairement en d'autres paſſions, cruelles & violentes, honteuſes & brutales, qui rendent ceux qui en ſont les eſclaves, les plus miſérables & les plus indignes des hommes. Or l'eſprit du monde eſt tout occupé de ces grandeurs, de ces voluptez, de ces richeſſes, qui ne ſont que menſonge. *Eſſais de Sermons pour le jour de la Pentecôte.* *Pſalm.* 4.

Les biens de cette vie ne nous rendent pas heureux.

Quel aveuglement eſt ce de regarder comme un bonheur la poſſeſſion & la joüiſſance des créatures, l'abondance des richeſſes, l'élevation des grandeurs humaines, les grands emplois, les grandes affaires, la pompe, l'éclat, la réputation du monde, & tout ce qui flatte les ſens & la vanité des hommes ? Hélas ! eſt-on heureux d'avaler des poiſons, dont on doit bien-tôt avoir les entrailles déchirées ? Eſt-on heureux de ſe lier à la roüe ſur laquelle on doit ſouffrir un crüel ſupplice ? Que peuvent produire dans l'ame tous les objets de cupidité, que de fortes attaches, que des nœuds étroits ? Et que produiront ces attaches & ces nœuds ? quand la mort viendra à nous ſéparer de ces objets, que de terribles douleurs ! On aime ce lit des conſolations humaines, où nôtre infirmité ſe repoſe ; on n'aime point impunément le monde ; l'amour du monde devient néceſſairement un ſupplice, parce que le monde nous échape néceſſairement, & qu'il eſt impoſſible de n'être pas affligé de n'avoir plus ce qu'on aime. *Eſſais de Morale, premier traité des quatre fins, ch.* 8.

Rien n'eſt capable en ce monde de remplir le cœur de l'homme.

L'homme s'eſt-il une fois éloigné de ſon Dieu, ce n'eſt plus que miſére, que foibleſſe, qu'erreur, qu'aveuglement ; un vain plaiſir qui ſe preſente à ſes yeux l'enchante & le charme ; mais en a-t-il joüi, il en eſt dégoûté, & il apperçoit au dedans de lui-même un vuide que rien ne peut plus remplir. De ſorte qu'il court d'objet en objet, & ne ſçachant auquel ſe fixer, il marche de ténebres en ténebres, & ſe précipite d'un abîme dans un autre abîme : c'eſt-à-dire, que les chûtes ſe ſuccedent les unes aux autres ; que les habitudes vicieuſes ſe fortifient, & que cette route perdüe le conduit de plus en plus à ſa damnation éternelle. Mais ce qui met le comble à ſon malheur, cet infortuné eſt content de ſon

fort. Loin de faire ſes efforts pour entrer dans une voye opposée, il n'a pas ſeulement la prémiere penſée de pleurer, de gémir, de lever les mains au ciel; ſa conſcience s'eſt familiariſée avec l'iniquité, & elle ne ſe revolte plus; ſes ſens ont pris l'aſcendant, & ont étouffé les lumieres de la raiſon, juſque-là qu'il croupit dans ſon déſordre, avec autant de ſecurité, que s'il n'avoit rien à craindre. C'eſt l'aveuglement que cauſent la joüiſſance des biens de cette vie, lors qu'on les aime, qu'on s'y attache, qu'on les pourſuit, ſans jamais y trouver la ſatisfaction qu'on y cherche. *Le P. Etienne Chamillard, ſermon manuſcrit ſur la Samaritaine.*

L'exemple de Salomon doit détromper ceux qui mettent leur bonheur dans les biens de cette vie.

Pour détromper les gens du monde qui mettent ou qui cherchent leur bonheur dans les biens de cette vie, il me ſemble qu'on n'auroit qu'à leur demander un peu de réflexion ſur ce ſeul exemple. Salomon eſt l'unique perſonne que nous liſons, qui ait pû goûter, & qui ait goûté en effet tout ce qui peut rendre la vie agréable. Les autres Princes, même les plus heureux ſur la terre, ont paſſé leurs années dans une ſucceſſion de joyes & de peines; des affaires, des guerres, des revolutions ont interrompu les agrémens de leur gloire, de leur puiſſance, de leur opulence: Les hommes particuliers, qui ont joüi d'une fortune plus tranquille, n'ont pas laiſſé d'éprouver de temps en temps les revolutions de leur fortune. Quoi qu'il en ſoit du reſte des hommes, Salomon eſt celui qui préſente à notre eſprit l'idée d'un homme, à qui rien n'a manqué pour mener une vie voluptueuſe; mais c'eſt par-là que Salomon nous a laiſſé en mourant plus de ſujet de douter de ſon ſalut, que de ſa reprobation. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

Inconſtance des choſes de ce monde.

Le vaiſſeau laiſſe ſur les eaux une trace légere, que la réunion des flots ne tarde pas d'effacer. Le mouvement de la vague ne ſouffre pas de veſtige qui dure; elle vange, pour ainſi dire, par ſon inconſtance, le peu de reſiſtance qu'elle fait au corps qui la preſſe. Voguez ſur la mer du ſiécle, pour paroître, pour vous enrichir; ſes vagues feront place à vôtre ambition, à vôtre avarice; vôtre bâtiment bien conduit tiendra ſa route: Cependant vous paſſez, & cette mer après vôtre paſſage, retourne preſque auſſi-tôt confondre ſes flots; vos honneurs & vos richeſſes ſeront pour d'autres paſſagers, qui feront la même manœuvre, & la même navigation que vous. Ainſi tout paſſe, & les choſes de ce monde ſont dans une viciſſitude continuelle. *Le même.*

Les perſonnes élevées à une plus haute fortune dans le monde ne ſont pas toûjours les plus contentes.

Il eſt vrai que dans le monde on voit des perſonnes dans une floriſſante fortune, & qui ſont recompenſez même au-delà de leurs ſervices, & de leurs mérites; mais en voit-on des contens? Ils regorgent de biens, & d'honneurs, je le veux, & il ſemble que le monde ſe ſoit épuiſé pour les élever à une proſperité complete; mais cependant leur cœur eſt-il ſatisfait? Ne déſirent-ils plus rien? Se croyent-ils heureux, & dans ce bonheur apparent, trouvent-ils en effet la felicité? N'eſt-ce pas au contraire, dit ſaint Chryſoſtome, dans ces ſortes d'états, qu'il eſt plus rare, ou plûtôt moins poſſible de la trouver? N'eſt-ce pas dans les grandes fortunes que ſe trouve les grands chagrins? Et qui pourroit dire le nombre de ceux qui n'y ſont parvenus que pour être plus malheureux, & pour le ſentir plus vivement? Le monde n'avoit pourtant rien épargné pour contenter leur ambition, & pour les combler de ſes faveurs. Mais en même temps le monde n'avoit pas manqué de mêler parmi ſes faveurs des ſemences d'amertume, qui en étoient inſéparables, & qui devoient bien-tôt

après

Digitized by Google

après produire des fruits de douleur. Le monde en les rendant puiſſans,& opulens, leur avoit donné tout ce qui étoit de ſon reſſort ; mais il n'avoit pû leur donner ce raſſaſiement, cette paix du cœur, ſans quoi, ni la puiſſance, ni l'opulence n'empêchoient pas que leur état ne fut un état affligeant. Quelque heureux qu'ils paruſſent, combien leur manquoit-il de choſes pour l'être. Vous me direz qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puiſqu'ils n'étoient malheureux que parce qu'ils étoient inſatiables. Et moi je vous répond, mais pourquoi malgré les faveurs dont le monde les combloit,étoient-ils encore inſatiables? Sinon, ajoûte ſaint Chryſoſtome, parce que c'eſt une vérité reconnuë, conſtante, éternelle, que jamais les faveurs du monde, quelque abondantes que nous les concevions, ne pourront raſſaſier le cœur humain. *Le Pere Girouſt, premier tome de ſon Avent, Sermon de la Récompenſe des Saints.*

L'inſtabilité des choſes du monde.

Tous les biens de ce monde ſont ſi fragiles de leur nature, que rien n'eſt capable de les conſerver, ni de nous aſſurer contre leur inconſtance. La beauté ſe flétrit ; les honneurs s'évanouïſſent ; l'amitié la plus ardente s'éteint ; la fortune la plus élevée tombe d'elle-même ; la ſanté eſt ſujette à mille accidens qui l'alterent, ou qui la détruiſent ; les plaiſirs deviennent inſipides à force de les goûter, & le monde entier n'eſt qu'une figure qui paſſe. Ce même Aman qui perd la vie au même giber qu'il avoit fait préparer pour Mardochée, eſt un exemple fameux du peu de fond que l'on doit faire ſur les grandeurs humaines, ſur la faveur des Princes de la terre, ſur le pouvoir, & ſur l'authorité qu'on a ſur les peuples. *L'Abbé de Monmorel, diſcours ſur le quatriéme Dimanche d'après les Rois.*

Comme Dieu fit voir à ſaint Benoiſt, le néãt de toutes les créatures.

Vous, ſçavez, Meſſieurs, ce qui arriva au grand ſaint Benoiſt dans l'ardeur de ſon oraiſon. Il ſe ſentit élevé au deſſus de lui-même ; le ciel s'ouvrit, il ſortit du milieu de la nuit, une eſpece de jour extraordinaire, & la viſion ſe joignant à la foy, le monde recueilli dans un rayon du ſoleil, par une permiſſion divine, vint ſe préſenter à ſes yeux, & lui découvrit le néant & la difformité des choſes humaines. Soit que Dieu eût reſſerré pour lui le ciel & la terre ; ſoit qu'il eût élargi ſon cœur & ſon eſprit, dit ſaint Grégoire, il voit les révolutions, & les viciſſitudes d'ici bas, les creatures forcées à ſervir contre leur gré à la vanité, & tout l'univers aſſujetti aux convoitiſes des hommes. Il voit à la faveur de cette lumiere celeſte, décroître ces grandeurs que nous élevons dans nôtre opinion, & dans nôtre eſtime ; retrecir ces vaſtes eſpaces, que l'ambition dilate dans l'imagination des hommes, diſparoître cette figure du monde qui paſſe ; cette fiction & cette hypocriſie univerſelle du ſiécle, où le vice ſe fait honorer comme la vertu, & la vertu paroir mépriſable comme le vice, où l'on fuit de fauſſes miſéres ; où l'on court après de fauſſes felicitez. Il voit un aſſemblage de déſirs frivoles, d'eſpérances mal fondées, de haines injuſtes, d'amours déreglez. Il voit l'extravagance de nos plaiſirs, l'inutilité de nos occupations, l'inſtabilité de nos fortunes, le vuide de nos déſirs, la petiteſſe de nos interêts. Ah ! que le monde lui parut petit. Faut-il s'étonner s'il le mépriſa, & s'il fit avec lui un divorce éternel? *Monſieur Fléchier, Panegyrique de ſaint Benoiſt.*

L'eſtime & l'amour des biens de cet

D'où vient que nous avons tant de mépris pour les biens de l'autre vie ? C'eſt, Chrétiens, que les biens fragiles, les plaiſirs trompeurs, & pour me ſervir de l'expreſſion de l'Ecriture : *Les badineries, & les amuſemens de ce monde faſcinent nos*

te vie nous font perdre la penſée & le deſir de ceux du ciel. *Sapient.* 4.

yeux. Qu'en nous aveuglant, elles effacent de nôtre eſprit, & de nôtre cœur, la beauté de ces vrais biens, & qu'elles les obſcurciſſent ; *Faſcinatio nugacitatis obſcurat bona.* C'eſt que nous ne nous occupons que de ce qui tombe ſous nos ſens, nous n'eſtimons que ce que nous voyons, & cependant ce que nous voyons n'eſt que vanité, affliction, miſére, en comparaiſon de ce que nous ne voyons pas. Et voila l'aveuglement preſque univerſel qui regne dans le monde. *Monſieur Joli, tome deuxiéme, Prône pour le ſecond Dimanche de Carême.*

Motifs qui nous doivent faire mépriſer & haïr le monde.

Je ne vous parle pas icy, Chrétiens Auditeurs, de mille motifs, qui doivent nous rendre ce monde ou odieux ou mépriſable, ſçavoir du vuide & du néant des choſes mondaines, qui peuvent occuper le cœur de l'homme, mais qui ne peuvent pas le remplir : des difficultez qu'il faut ſurmonter, des obſtacles qu'il faut vaincre pour parvenir, des mépris qu'il faut devorer, des veilles & des inſomnies qu'il faut ſouffrir, des dangers qu'il faut prévoir, des ſûretez qu'il faut prendre, des paſſions qu'il faut accorder enſemble, quelques oppoſées qu'elles ſoient. Que de peines pour avoir du bien ! Que de ſoins pour l'augmenter & le conſerver ! Que de rivaux & d'envieux qu'il faut ſupplanter ! Que d'ennemis qu'il faut vaincre, que de mauvais ſervices il faut diſſimuler ! Que de trahiſons & d'ingratitudes il faut endurer ? Après cela, peut-on aimer un monde ſi amer ? & peut-on ne pas concevoir du mépris pour une terre où il y a ſi peu de biens & tant de maux. *Le même.*

Quelques mépris que quelques Philoſophes Païens ayent témoigné faire des biens du mõde, ils n'en étoient pas déſabuſez.

Quelques Philoſophes ont tâché de faire voir la fauſſeté & la vanité des biens de ce monde ; mais avec très-peu de ſuccès, parce qu'ils ne combattoient les maximes générales du monde, que par d'autres maximes du monde même, un peu plus fines. Ils haïſſoient les richeſſes ; mais cette haine n'étoit qu'un ſecret dépit contre la fortune, dont ils médiſoient éloquemment pour s'en venger. Ils fuyoient les honneurs ; mais cette fuite n'étoit qu'un chemin détourné pour arriver plus ſurement à la gloire. Ils mépriſoient les plaiſirs en général : mais ce n'étoit que pour en joüir tranquillement en particulier : leur cœur & leur langue ne s'accordoient pas ; & quoi qu'ils ne parlaſſent que de plaiſirs ſpirituels dans leurs academies, leur hiſtoire ne nous apprend que trop, que les plaiſirs plus groſſiers n'étoient pas toûjours pour eux un objet d'horreur. Il falloit que ce fût la Morale Chrétienne qui déſabusât les hommes, & qu'en leur faiſant voir la fauſſeté, & la vanité de tous les biens de cette vie, elle leur inſpirât l'amour des biens éternels. *Eſſais de Sermons pour le Mardi de la prémiere ſemaine de Carême.*

Les biens de cette vie ne nous mettent pas à couvert des grands maux de cette vie même. *Eccl.* 2.

Les biens de la vie préſente, s'il y en a qui méritent ce nom, ne nous mettent pas à couvert des maux les plus affligeans. Rien de plus trompeur que l'exterieur des mondains. On voit bien quelquefois leurs richeſſes & leur gloire ; mais on ne decouvre pas le chagrin qui leur ronge le cœur. Tel vit en public, qui pleure en ſecret : tel ſe divertit dans une aſſemblée, qui ſe deſeſpere enſuite dans ſon cabinet. J'ai penſé, dit le Sage, que le rire n'étoit qu'erreur, & que tromperie, & j'ai dit à celui qui ouvroit ſon cœur à la joye, pourquoi vous laiſſez-vous ainſi abuſer . . Les grands ſont expoſez aux plus grandes afflictions, & une couronne d'or, qui brille aux yeux d'autrui, peſe étrangement ſur la tête de celui qui la porte. O couronne ! s'écrioit un Monarque autrefois, qui ſçauroit ce que tu peſes, ne te releveroit jamais de terre ! En effet, ce

Digitized by Google

qui paroit une couronne aux yeux des hommes trompez, eſt une épée tranchante qui pend ſur la tête des Rois, & qui ne tient qu'à un filet. Ils ſont eux-mêmes cette ſtatuë montrée en ſonge à Nabuchodonoſor, qui avoit la tête d'or & les pieds d'argile, & qu'une petite pierre, c'eſt-à-dire, le moindre revers de fortune doit mettre en pouſſiere. Que le plus ſage donc de tous les Rois fondé ſur ſa propre expérience avoit raiſon de prononcer que tout ce qui étoit ſous le ſoleil, n'étoit que vanité & affliction d'eſprit ? *Livre intitulé, Conſolation contre les frayeurs de la mort, chap. 23.*

La fragilité de tous les biens de cette vie.

Dieu permet que le monde ſoit injuſte à l'égard de ceux qui l'aiment, afin qu'ils ceſſent de s'y attacher ; la jeuneſſe, la beauté, la ſanté, diminuent avec l'âge, & périſſent avec le tems : les plus tendres amitiez finiſſent, & les amis les moins ſuſpects ne ſont preſque jamais ſûrs. Les richeſſes nous échapent par leur propre fragilité, ou nous ſont enlevées par la violence des hommes; les plaiſirs ſont toûjours accompagnez de la crainte de les perdre à chaque inſtant, & de la certitude de les perdre un jour pour jamais ; les grandeurs ſont ſujettes aux viciſſitudes & aux révolutions ; tout eſt emporté par cette ſuite de momens qui paſſent. Et le Saint-Eſprit ſe ſert de comparaiſons, de figures, & d'hiſtoires, pour nous inſtruire de cette importante vérité. Tantôt ce que le monde preſente, n'eſt qu'une ſtatuë d'or élevée ſur des pieds de terre ; tantôt c'eſt un bâtiment magnifique porté ſur un peu de ſable, un navire qui eſt emporté par les vents, & qui ne laiſſe nul veſtige de ſon paſſage. *Actions Chrétiennes, tome troiſiéme.*

Inconſtance de la fortune des grãdeurs, & de tous les biens de ce monde.

Il n'eſt rien plus celebre dans l'Egliſe que la mémoire de Belizaire. L'univers ſurpris de ſa valeur, le voit prendre les villes, attaquer & ſoûmettre les royaumes : & l'univers touché de ſa diſgrace, le voit condamné à perdre les yeux, & à demander du pain, à ceux mêmes qu'il avoit aſſujetis à ſes loix. C'eſt un triſte exemple de la fragilité des grandeurs du monde, & de l'inconſtance de la fortune, dont une expérience continuelle nous fait la leçon... Le peuple, qui ne juge des choſes que par les dehors, a peine à comprendre une vérité ſi ſenſible ; ſouvent il ſe dit, que tels & tels ſont heureux ; il voit leurs plaiſirs, & il ne voit pas leurs peines ; il s'attache à ce qui frappe les yeux, & il ne voit pas ce qui perce le cœur. Si vous aviez continuellement une épée menaçante ſur la tête, attachée à un ſeul cheveu, & ſans ceſſe agitée pour tomber, dormiriez-vous en repos, mangeriez-vous avec plaiſir ; ſeriez-vous exempt de crainte ? J'arteſte la conſcience des Grands de la terre ; leur condition eſt-elle plus heureuſe ; ils mettent toute la nature en haleine, pour fournir à leur délicateſſe, & ils ſoûpirent au milieu des feſtins ; ils couchent dans des lits magnifiques, & ils ne trouvent que de triſtes inſomnies ; ils ſont couverts de pourpre, & ils ſeroient plus contens s'ils portoient la bure. A quoi aſpirons-nous ? & que pretendons-nous par tant de travaux & tant de peines ? ſe demandoient ces deux Officiers dont ſaint Auguſtin parle dans ſes Confeſſions ? Que cherchons-nous ? Quel eſt nôtre but dans l'exercice de nos charges ? Toute nôtre eſpérance peut-elle aller plus loin qu'à nous faire aimer du Prince, & en cela même qu'y a-t-il d'aſſûré, & qui ne ſoit ſujet à pluſieurs hazards ? De plus, quand nous y ſerons arrivez, nôtre bonheur ſera-t-il ſolide ? Sera-t-il durable ; deſcendra-t-il avec nous dans le tombeau ? Nous accompagnera t-il même dans

ces infirmitez ſi ordinaires à la nature humaine ? . . Une funeſte expérience nous apprend auſſi-bien qu'à Salomon, la douceur des plaiſirs. Quand eſt-ce q u'une experience heureuſe nous en apprendra la vanité ? Nous pouvons dire comme lui: je n'ai rien refuſé à mes ſens de ce qu'ils m'ont demandé; mais quand dirons-nous avec lui : j'ai éprouvé que tout eſt vain, fragile, & affligeant ſous le ſoleil ? *Les mêmes.*

Les plaiſirs des ſens tiennent de la nature des objets qui les produiſent. *S. Auguſt. ſerm. 23. de verbis Domini.*

Ce qui eſt fondé ſur un objet ſenſible, en doit auſſi ſubir toutes les alterations & les changemens. Ainſi comme les objets de nos ſens ſont des choſes changeantes, & corruptibles, il faut auſſi que le plaiſir que l'homme en reçoit, ſoit de même nature, & qu'ils tiennent de ces objets, qu'il en éprouve l'inconſtance, & le peu de durée. C'eſt ce que ſaint Auguſtin exprime excellemment, lors qu'il parle aux voluptueux de cette ſorte : Où ſont vos délices, pour leſquels vous vous êtes écartez du chemin de la vertu ? Je ne demande pas où elles ſeront, ni ce qu'elles ſeront devenuës, quand cette vie ſera paſſée, & ce corps qui en eſt le ſujet réduit en pourriture ; mais où elles ſont elles-mêmes à preſent, puiſqu'il n'y a aucune partie du temps qui ne s'enfuïe preſqu'avant que d'être ; puiſque de toutes les heures du jour, qui nous eſt préſent, nous n'en pouvons retenir une ſeule. N'eſt-il pas évident de-là, que tout ce que vous aimez n'a point d'exiſtence arrêtée. Ainſi ſaint Auguſtin montre l'inconſtance des voluptez, & le peu d'exiſtence qu'elles ont, par la fuite du temps qui en renferme la durée, & en borne le cours. *Livre intitulé, la Sageſſe Chrétienne, ch.* 11.

Le peu de durée des biens de cette vie nous en doit inſpirer du mépris.

Nil re magnum quod tempore parvum eſt, dit ſaint Eucher dans l'Epître à Valerien. Les choſes qui ne durent pas long-temps, ne nous doivent pas paroître beaucoup conſidérables, & leur peu de durée nous les doit faire mépriſer. Voila la vanité des biens du monde. C'eſt comme une vapeur qui s'éleve au ciel, que le ſoleil diſſout en un moment, & réduit comme à rien. Tous les biens de ce monde n'ont qu'un peu d'éclat ; ils paſſent en un moment. Il eſt vrai que nous ne connoiſſons pas la brieveté de ces choſes, tandis que nous les avons entre les mains ; mais attendez un peu, & vous verrez quelle eſt leur durée. L'attache que nous y avons, nous perſuade que nous en joüirons toûjours ; auſſi ne voyons-nous pas combien leur éclat durera, & combien cette douceur eſt courte. Mais ce ſera à la mort que nous connoîtrons que tous les biens de fortune ſont périſſables ; nous verrons alors que toutes les grandeurs, & toutes les joyes paſſeront auſſi bien que nous : d'où nous devons tirer ces deux conſéquences, l'une que nous devons mépriſer des biens qui durent ſi peu, l'autre qu'il faut renoncer maintenant d'affection, à des biens qu'il faudra quitter un jour en effet. *Monſieur Biroat, ſermon pour le jour des Cendres.*

L'heureux état où nous arrivons par le détachement de tous les biens de ce monde.

Par le détachement parfait de toutes les choſes de ce monde, nous ſommes ſemblables à ces deux Saints de l'Ecriture, qui ſont Elie & Enoch, tranſportez hors du monde pour y revenir un jour combatre l'Antechriſt. Ces deux hommes n'étant pas morts, ſont tellement dans le monde, qu'ils n'y ſont pas, & qu'ils y vivent ſans y vivre ; puiſque tous les changemens & révolutions du temps ne les touchent point, que rien n'altere & ne peut alterer leur paix, & qu'ils n'ont ni penſée, ni affection pour tous ces biens. Le monde eſt donc paſſé pour eux. Et c'eſt en cette ſorte qu'il doit être paſſé pour nous, & qu'il le ſera, ſi nous le laiſſons paſſer, ſi toutes ſes alterations ne nous touchent

Digitized by Google

point, ſi ſes grandeurs, ſes richeſſes, & ſes plaiſirs nous ſont indifferens, & ſi nous demeurons inſenſibles à tous ſes charmes. L'Apôtre n'a point crû que cet état fût impoſſible, puis qu'il oblige les Chrétiens à n'avoir plus d'yeux pour les choſes de ce monde, & qu'il permet de voir non pas les choſes temporelles qui frapent les yeux, mais les éternelles qui ne les frapent pas. *Contemplantibus nobis, non ea quæ videntur, ſed quæ non videntur.* Car comment n'aurons-nous point d'yeux pour toutes les choſes viſibles, ſans que le monde ne ſoit plus rien à nôtre égard? *Monſieur Sarazin, tome premier de ſon Avent, ſermon du Renoncement de ſoy-même.* 2. *ad Corinth.* 4.

Pour nous détacher des choſes de ce monde, & en ſentir du dégoût, il faudroit rompre le charme qui nous y attache, & faire attention qu'elles n'ont rien qui ſoit digne de nôtre amour... Monde! faudroit-il nous recrier à tout moment, tous les biens que tu me donne, ces honneurs & ces plaiſirs, ne ſont-ils pas des biens terreſtres & fragiles? Auront-ils une durée éternelle? Si je meurs maintenant, emporterai-je quelque choſe avec moi? Puis je même me flatter de les conſerver juſqu'a la mort? Puis-je me promettre que les diſgraces, les revers de fortune ne m'en interrompront point la poſſeſſion durant une bonne partie de ma vie? Mon corps même qui en peut joüir ne périra-t-il pas? Que tous tes biens donc, que tes pompes, que tes plaiſirs périſſent avec toi. Pour vous, ô mon ame, puiſque vous ſeule ne perirez pas, créée pour la poſſeſſion d'un Dieu qui doit faire éternellement vôtre bonheur, attachez-vous à des biens qui ne periſſent point. *Pris des Diſcours Chrétiens, tom.* 1.

L'Ecriture ſainte compare aux petits enfans, tous ceux qui étant enchantez de l'amour du ſiécle, paſſent pour ſages au jugement des hommes; c'eſt-a-dire, au jugement de ceux qui ſont auſſi inſenſez qu'eux. *Uſque quò parvulis diligitis infantiam?* Juſqu'à quand ſerez-vous enfans, & aimerez-vous les amuſemens des enfans? En effet comme les enfans s'imaginent qu'il n'y a point d'autre félicité dans le monde, que celle qu'ils trouvent dans leurs yeux, & dans leurs vains amuſemens; & que ce ſeroit les rendre miſérables de les en priver. De même ceux qui aiment le monde, croyent qu'il ne reſte plus que miſére, que chagrin, & qu'ennui à ceux qui ſont privez des biens, des plaiſirs, & des divertiſſemens du ſiécle. Il faut bien cependant que ces penſées des hommes, auſſi bien que celles des enfans, ſoient toutes remplies d'illuſion & de fauſſeté, puiſqu'elles ſe trouvent entierement oppoſées à celles de Dieu, qui eſt la vérité même. *Livre intitulé, Inſtructions Chrétiennes ſur l'Epitre du troiſiéme Dimanche de l'Avent.*

L'Ecriture traite d'enfans ceux qui cherchent les biens & les plaiſirs de ce monde, & qui s'y attachent. *Proverb.* 1.

Nous nous dégoûtons quelquefois de nos plaiſirs, il eſt vrai, & nous ſommes mécontens des manieres que le monde exerce à nôtre égard; nous nous raſſaſions des folles créatures, dont nous avons abuſé ſi long-temps; nous nous laſſons dans les voyes de l'iniquité: & parmi tous ces dégoûts & ces ennuïs, nous portons nôtre cœur avec peine, nous en ſommes embarraſſez, & nous voudrions preſque ſacrifier les objets qui nous rebutent de la ſorte. Mais quelque dégoûtez & laſſez que nous ſoyons de ce monde, nous n'en ſommes point tout-à-fait détachez. On enviſage la triſteſſe de cet exil, auquel il faut ſe condamner; on ſent le poids du joug qu'il faut porter; on connoît la difficulté des vertus qu'il faut pratiquer; on rappelle l'agrément de ce monde, qu'il faut mépriſer. Voila la ſource des dégoûts humains qui rebutent ſi ſouvent les

Etrange attachement que nous avons au monde & à ſes plaiſirs.

perſonnes qui ont quelque teſte de religion. Mais les autres qui ſont tout-à-fait eſclaves du monde, n'y ſentent point la privation de ces biens ineffables que le Seigneur prépare à ſes ſerviteurs. On n'y peſe point la perte qu'on fait d'une éternité de delices ; ils n'y goûtent point le bonheur attaché à la vie des juſtes ; ils n'y enviſagent point le terme qui les attend. Ils ne font point attention qu'en s'attachant ainſi au monde qui paſſe, ils ne travaillent point pour le ciel, & ne ſongent point à leur ſalut. *Sermon manuſcrit.*

Regrets d'une ame à la mort d'avoir mené une vie ſenſuelle, & recherché les plaiſirs des ſens. 1. *Regum* 14.

Guſtans guſtavi paululùm mellis, & ecce morior. Hélas ! qu'un plaiſir d'un moment me va couter cher, diſoit Jonathas : funeſte douceur que j'ai goûtée à la hâte, & fort ſuperficiellement, tu me coûte la vie. Je n'ai pris qu'une goûte de miel en paſſant ; *Et ecce morior*, & pour cela je meurs. Quel plaiſir moins raſſaſiant, quelle douceur plus vuide, que celle que j'ai goutée à ces ſpectacles prophanes ; à ce jeu, à ces entretiens trop enjoüez, à ces aſſemblées mondaines ? De quelle amertume toutes ces joïes n'ont-elles pas été détrempées. Y avoit-il en tout cela dequoi nourrir un bon eſprit, dequoi remplir un cœur chrétien ? Chagrins ou diſſimulez ou charmez, amuſemens, joye artificielle. *Guſtavi paululum mellis.* Hélas ! il n'y en pouvoit pas avoir moins ; *& ecce morior*, & c'eſt juſtement-là ce qui me fait perdre un bonheur éternel, & c'eſt-là la cauſe de ma perte. Un mourant ſent tout cela, dit tout cela ; & dans ces vifs ſentimens de regrets, & de deſeſpoir il expire. *Le Pere Croiſet, tome deuxéme de ſes Retraites pour chaque mois.*

Tout Chrétien doit être ſéparé du monde, & comment.

Vous devez mettre une ſeparation entre le monde & vous, pour dire que ſi vous êtes dans le monde, vous ne devez pas être du monde ; l'état de vôtre condition vous retient dans le monde, & l'état de vôtre condition vous doit ſequeſtrer du monde. Vous êtes nobles, vous êtes grands, vous avez des enfans à élever, ces raiſons vous contraignent à reſter dans le monde, pour maintenir l'éclat & la gloire de vôtre famille : Mais vous avez bien une autre nobleſſe, c'eſt d'être Chrétiens ; c'eſt cette conſidération qui vous doit faire renoncer au monde de cœur & d'affection ; car c'eſt ainſi que l'obligation que nous en avons ſe doit entendre Pour ne point renoncer au pacte que vous avez ſigné au baptême à la vûë du ciel & de la terre : Vous avez promis de renoncer au monde, & à toutes ſes vanitez. Vous avez confirmé cette promeſſe par le Sacrement de Confirmation, & cependant combien de fois avez-vous oublié cette promeſſe ? & n'eſt-ce pas l'avoir entiérement mis en oubli, que de mener une vie mondaine, où d'être ſi prodigieuſement attaché au monde ? *Monſieur Biroat, troiſiéme ſermon, pour le troiſiéme Dimanche du Caréme.*

Dans les biens de ce monde on ne trouve qu'affliction d'eſprit. *Eccleſ.* 1.

Salomon n'a rien refuſé à ſes ſens, de tout ce qui pouvoit leur plaire ; Raſſaſié d'honneurs, de plaiſirs, & de biens, il eſt obligé d'avoüer au milieu même de cette vie délicieuſe, qu'il n'a trouvé que vanité & affliction d'eſprit ſur la terre, & que tout ce qui flatte le plus, tout ce qui brille davantage dans le monde n'eſt qu'illuſion. *Vanitas, & afflictio ſpiritus, & omnia vanitas.* En effet, quelle autre choſe peut-on trouver dans cet exil ? Le monde promet de grandes richeſſes & de grands honneurs ; & depuis quand eſt-il devenu le diſpenſateur de toutes ſortes de biens ? Il engage à de grands frais tous ceux qui prennent ſon parti ; & quels fruits, quelle recompenſe ? La paix & la douceur de la vie furent-elles jamais le partage des pecheurs ? Le monde promet des plaiſirs, & ne donne-t-il jamais de chagrins ? Fut-il jamais dans le monde un plaiſi

Digitized by Google

qui n'ait été detrempé d'amertume, & y en goûte-t-on beaucoup qui ne ſoient ſuivis de regrets & de repentirs ? Le monde promet des honneurs, & en eſt il le maître ? & doit-on s'attendre à être fort honoré, où tout eſt plein d'envieux & de concurrens ? le mérite n'y eſt preſque pas connu, & encore moins récompenſé. Le monde promet des richeſſes ; mais c'eſt à qui ſera aſſez heureux pour faire fortune, aprés beaucoup de ſueurs & de ſoins. Il en coûte pour acquerir du bien, & ce qui vous a tant coûté, eſt-ce le monde qui vous le donne ? mais pour un homme riche dans le monde, combien de malheureux ? Et enfin peut-on même compter ſur ces prétendus biens, qui nous échappent par leur propre fragilité, honneurs, plaiſirs, richeſſes, tout fuit, tout s'éteint, tout diſparoît avec le dernier ſouffle de vie. *Le Pere Croiſet, deuxiéme tome de ſa Retraite.*

Continuation de ce ſujet.

O aveuglement ! ô folie des hommes ! de ſe laiſſer ébloüir & ſéduire par des idées flateuſes d'une imaginaire félicité, que tous les mondains ſe propoſent, & que nul n'a jamais pû trouver. Joye, plaiſirs, abondance, félicité, ce ſont les noms ſpecieux dont le monde ſe ſert pour ébloüir ſes adorateurs ; mais après tout, que ſont-ils autre choſe que des noms, qui ne ſçauroient impoſer à un homme ſage. Quelle plus chymerique félicité, que celle des moindains, éternellement agitez de cuiſans remords, eſclaves du caprice, d'autant de maîtres, qu'ils ont de gens à ménager, toûjours plus affamez parce qu'ils ne courent qu'après des ombres, & qu'ils ne ſe répaiſſent que de vent. Quelle ſervitude, quelle contrainte plus génante que la leur ? où eſt donc ce bonheur tant vanté ? quels ſont ces avantages ſi doux qui rendent les mondains ſi fiers, & qui leur font préferer leur état à celui des ſerviteurs de Dieu ? *Le même.*

On ne ſçauroit s'empêcher d'aimer le monde, quoi qu'on en connoiſſe la vanité, l'inconſtance & la perfidie.

Le monde a quelque choſe de bien engageant ; on n'en peut pas diſconvenir : Il eſt vain, il eſt perfide, il eſt trompeur. Il trahit ceux qu'il careſſe, il étouffe ceux qu'il embraſſe, il eſt frivole, il paſſe, il nous échappe, il change, il diſparoît, il n'a que des biens paſſagers, que des ombres, des phantômes de bonheur, qui nous amuſent, qui nous joüent, & qui abeutiſſent à de véritables malheurs ; tout cela n'eſt que trop vrai (Meſſieurs) chacun en convient aſſez : mais quand il faut le quitter, il y a dans nôtre cœur une ſecrette intelligence avec lui, qu'on ne peut rompre : On n'en dira tant de mal qu'on voudra ; mais il en faut venir à la concluſion, on ſent mourir toute la haine qu'on ſent avoir. Je ne ſçai quel charme trouble la raiſon, on l'aime en même temps qu'on le mépriſe ; il ébloüit ; s'il ne plait, il amuſe s'il ne contente ; il ſurprend par ſes promeſſes, s'il ne paye pas par ſes faveurs. *Faſcinatio nugacitatis obſcurat Sapient. 4 bona*, dit le Sage. Je ne ſçai qu'elle eſt cette force imperieuſe qu'il a ſur le cœur de l'homme ; mais il faut qu'elle ſoit bien grande, puiſque depuis tant de ſiécles que les Sages ſe ſont ſervis de toutes les lumieres de la raiſon, & les Chrétiens de toutes celles de la Foi, le monde voit toûjours des adorateurs en foule, qui fléchiſſent le genoüil devant lui. *Le Pere Cheminais, ſermon ſur la Profeſſion Religieuſe.*

Qui ſont ceux qu'on appelle eſclaves du monde.

Le monde eſt plein d'une eſpece d'eſclaves, qui ſont d'autant plus malheureux qu'ils s'imaginent d'être libres. L'un s'applaudit parce qu'il eſt ſur les routes de la fortune, & qu'il ſemble entrevoir des eſpérances pour s'avancer. Mais quelle contrainte ! il faut veiller continuellement à ſes intérêts ; ſe rendre complaiſant juſqu'à la baſſeſſe ; eſſuyer tous les chagrins que cauſent d'ordi-

Digitized by Google

naire les eſpérances & les fortunes doureuſes ; il faut ſupporter les attaques onverres des ennemis, les trahiſons ſecretes des envieux, les jalouſies malignes des égaux, les railleries piquantes des inférieurs, les caprices bizares des maîtres ; encore leurs projets ne laiſſent pas d'être renverſez par des révolutions imprevûës, & par des jugemens ſecrets de la providence de Dieu, qu'ils nomment deſtin ou fortune, qui les éloigne pour jamais des fins qu'ils s'étoient propoſées. *Monſieur Fiechier, ſermon pour une Vêture.*

Suite du même ſujet.

Les ſaints Peres & les Philoſophes mêmes payens, ne s'épuiſent point ſur le ſujet des liens & des chaînes inſupportables qui ſe trouvent dans la poſſeſſion & la joüiſſance des plus hautes fortunes. Ils déplorent par tout les véritables miſéres, les travaux, & les amertumes cachées ſous le vain éclat des grandeurs les plus pompeuſes, & les plus brillantes. Ils en ont rempli des volumes entiers, & le dénombrement qu'ils en font, pourroit faire horreur aux eſprits les plus enchantez de l'amour du monde ; mais croyons en ceux-mêmes qui ont éprouvé ce qu'ils diſent, & qui ſe plaignent des maux qu'ils reſſentent. Nous avons marché, diſent-ils, par des voyes difficiles, pleines d'épines & de précipices ; nous nous ſommes laſſez, & fatiguez dans le chemin d'iniquité, & tous les jours ne voit-on pas ceux, dont on regarde la fortune avec étonnement, & avec envie, gémir ſous le faix de leur grandeur. *Monſi eur l'Abé d'Artus, Panegyrique de la Profeſſion Religieuſe.*

Vous avez tiré ce monde du néant, Seigneur, par vôtre main toute-puiſſante, & de crainte que les beautez naturelles dont vous l'avez orné, ne fiſſent une fauſſe impreſſion ſur nôtre cœur, vous avez voulu nous apprendre combien elles méritoient peu nôtre eſtime, en nous faiſant voir par les viciſſitudes continuelles, auſquelles vôtre providence les a aſſujeties, qu'elles n'avoient que le néant pour appui, qu'elles n'étoient que de purs néants elles-mêmes, puiſque le même moment preſque les voit naître & périr. En effet, Seigneur, qu'eſt-ce que ce monde ? ce monde ne laiſſe pas que de nous amuſer, & même de nous attacher, qu'une fleur qui eſt bien-tôt deſſechée, qu'un fruit qui tombe dès qu'il eſt meur, qu'un peu de ſable que le vent emporte, que la repréſentation d'une image dans un miroir, qu'un peu de fumée, ſelon les expreſſions du Saint-Eſprit. Par ces comparaiſons, Dieu nous a voulu faire connoître, non que le monde fût peu de choſe, mais qu'il n'étoit rien en effet, en les empruntant de ce qu'il y a de moins ſolide dans la nature. Mais quand ce qui fait la beauté du monde, & ce qui nous y attache, quand ſes plaiſirs, ſes biens, ſes honneurs, ſon éclat, ſeroit quelque choſe de réel en ſoy, ce ne devroit être rien à nôtre égard, puiſque nous ne pouvons en joüir long temps, & qu'il faut néceſſairement les quitter. Tout cela n'eſt rien par rapport à nous, puiſque nous ſommes faits pour quelque choſe de plus grand, & de plus permanent. *Autheur anonyme.*

Les maux dont les biens de cette vie ſont ſuivis. 1. *Reg.* 14.

Nous avons dans l'Ecriture une excellente figure des maux, dont les biens du monde ſont ſuivis, en la perſonne du prince Jonathas, qui ſe vit expoſé à la mort aprés avoir goûté un peu de miel. *Guſtans guſtavi paululum mellis, & ecce morior.* Vous l'éprouverez gens du monde, ſi vous ne l'avez déja éprouvé, & vous reconnoîtrez bien-tôt que le monde ne préſente du miel, c'eſt-à-dire, qu'il ne vous offre des douceurs, que pour vous donner la mort, & qu'il

ne

ne nous embraſſe que pour nous étouffer : & le moment fatal arrivera auquel vous ſerez obligez de vous écrier à vôtre tour : *Guſtavi, guſtavi paululum mellis, & ecce morior. Eſſais de Sermons pour la Dominicale, le Dimanche des Rameaux.*

Le mépris qu'on doit faire des biens & des plaiſirs du monde, pour leur peu de durée. 1. *Joan.* 2. *Jacob.* 4.

C'eſt avec juſte raiſon que le Diſciple bien-aimé en ſa prémiére Epître, dit ces belles paroles : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo ſunt.* N'aimez point le monde, ni ce qui eſt dans le monde ; c'eſt-à-dire, les plaiſirs, les richeſſes, les honneurs, & tous les biens periſſables du ſiécle, que les mondains aiment & recherchent avec des paſſions déréglées juſqu'à ſe perdre eux-mêmes ; mais pour en concevoir du mépris, il ne faut que conſidérer leur peu de durée. Hélas ! que la joüiſſance en eſt courte. Car premiérement, elle ne peut être plus longue que la vie. Or qu'eſt-ce que nôtre vie ? une vapeur qui paroît pour un peu de temps, & puis qui ſe diſſipe auſſi-tôt, & lors qu'on nous aura une fois fermé les yeux, nous ne pourrons plus les rouvrir pour voir encore les biens que nous aurons quittez, & pour en regoûter les douceurs ; & ſi nous en voulons croire ceux qui l'ont expérimenté, ils nous diront que tous les biens dont ils ont joüi durant leur vie, ont paſſé comme l'ombre. Secondement, ſi les biens du monde ſont ſi courts par rapport à la vie, qui paſſe bien vite, ils le ſont encore davantage par rapport à l'éternité, qui dure toûjours. Car ſi mille ans ne ſont devant les yeux de Dieu, qui les meſure à la durée éternelle de ſon être, que comme le jour d'hier qui eſt paſſé : Que doit-on dire d'un bien qui ne dure que peu de jours : ne peut-on pas dire que ce n'eſt qu'un moment ! Or pour un moment perdre l'éternité, perdre Dieu pour un néant ! n'eſt-ce pas une étrange folie ? & ne faut-il pas être bien aveugle pour s'attacher à des choſes périſſables, & mépriſer le ſouverain bien dont la durée eſt infinie ? *Le Pere Noüet dans l'homme d'Oraiſon, ſa prémiere retraite.*

On doit mépriſer les biens du monde, parce qu'ils ſont peu de choſe & de peu de valeur.

O que c'eſt peu de choſe que les biens de ce monde ! Dieu les donne à ſes plus grands ennemis. Voyez ceux qui poſſédent les plus grandes richeſſes, les grands honneurs, les grandes charges, les grands plaiſirs. Ce ſont ordinairement de grands pecheurs, des réprouvez pour la plûpart : Voyez donc l'eſtime que Dieu en fait. O que c'eſt peu de choſe que tous les biens du monde ! Toute la terre comparée au ciel n'eſt qu'un point, & néanmoins c'eſt pour avoir une partie de ce point, que l'on travaille jour & nuit, que l'on ſe tuë & ſe maſſacre, & que l'on donne de ſanglantes batailles. O que c'eſt peu de choſe encore une fois, que tous les biens du monde ! ils ne méritent pas le nom qu'ils portent ; on appelle bien ce qui nous rend bons, & c'eſt ce que ces faux biens ne peuvent faire. Les richeſſes nous font riches, les grandeurs nous rendent grands, le credit nous rend puiſſans : mais ni les richeſſes, ni le credit, ni les grandeurs du ſiécle ne nous peuvent rendre meilleurs ; ſouvent même de bons ils nous font devenir méchans, & de méchans encore pires. *Le même.*

Mépris qu'on doit avoir du monde.

Qu'eſt-ce que ce monde qu'on aime juſqu'à la folie, qu'on craint avec excès, qu'on ſert avec des ſoins infinis, qu'on menage juſqu'au ſcrupule ? ce monde dont chacun ſe plaint, & qui ne rend juſtice à perſonne ; qui n'a nul égard pour le mérite, qui remplit l'univers de mécontens, & de malheureux, & qui n'a point de ſerviteur qui ne ſoit ſon eſclave ? ce monde, dont les bizares maximes ſont autant de loix, ſouvent contraires au bon ſens, & toû-

jours oppoſées aux maximes de l'Evangile. Si le monde eſt un phantôme qui ne ſubſiſte que dans l'imagination, ne ſommes-nous pas inſenſez de nous faire un maître ſi incommode des phantaiſies d'autrui, & un idole formidable de nos propres idées ? ſi ce monde eſt quelque choſe de réel, quel droit a-t-il de nous faire de ſi dures loix ? de qui tient-il ſon authorité ? par quelle fatalité ſommes nous nez ſes eſclaves. Certainement quand on raiſonne ſans paſſion, & ſans préjugé ; quand on regarde de près ce que c'eſt que ce monde, on ſent de l'indignation contre ſoy-même, de lui avoir tant deferé, & d'en avoir été ſi long-temps la dupe. Ce monde, qui a tant d'empire ſur les eſprits, & ſur les cœurs, n'eſt à proprement parler que cette foule tumultueuſe de gens de différens caracteres, & de divers goûts, qui ne s'accommodent pas des maximes de JESUS-CHRIST, n'ont en vûë que leurs interêts, n'ont pour régle que leurs paſſions, & pour objet de leur empreſſement que les biens, les honneurs, & les plaiſirs de cette vie. *Le Pere Croiſet, dans ſes Réfléxions Spirituelles, ch.* 1.

Ce que c'eſt que ce monde & de quels gens il eſt compoſé.

Le monde eſt un grand théâtre, où les hommes ſe joüent les uns les autres. Tel donne une ſcene ridicule au public, qui s'imagine que chacun l'admire ; & ceux qui regardent en pitié les autres, ſont ſouvent plus mepriſables & plus mépriſez qu'eux. Là regne deſpotiquement un tas de jeunes étourdis, de libertins, & de femmes d'une réputation pour le moins chancelante. C'eſt ce tas d'eſprits gâtez qui juge ſouverainement, qui condamne, ou qui approuve ſelon ſon bizarre caprice ; & voila ces cenſeurs formidables que des gens ſages apprehendent ; voila ces maîtres imaginaires à qui des gens de bien craignent ſi fort de déplaire ; voila ce grand & ce beau monde, qui prétend être l'arbitre de la fortune des hommes, & ſi on l'en veut croire, de la felicité du genre humain. C'eſt lui qui change les coûtumes, qui régle les bienſéances, qui détermine les dépenſes, qui authoriſe les goûts. La raiſon cede toûjours à ſon caprice, & la religion même cede à ſes paſſions. Dur dans ſes loix, impitoyable dans les ſervices qu'il exige, il compte pour rien quoy qu'on faſſe, ſi on ne lui ſacrifie tout : & quel fruit de tant de ſacrifices ? combien de fois aprés avoir le plus travaillé, ne vous ſçait-on nul gré de vos peines ; vous ſerez les années entiéres à ſervir, à vous gêner, à ſouffrir, ſans qu'on s'en apperçoive. Etes-vous aſſez heureux pour plaire ; quel avantage vous en revient-il ? *Le même.*

Les plaiſirs du monde n'ayant rien de ſolide, ne ſont pas capables de nous contenter.

Le plaiſir eſt un ſentiment de joye, qu'excite dans l'ame la préſence d'un bien qu'elle reconnoit pour tel. Or ce plaiſir n'eſt ſolide qu'autant que le bien qui le cauſe a de ſolidité ; un bien imaginaire ne ſçauroit faire un plaiſir réel, ſes enchantemens s'évanoüiſſent avec le temps, ſes illuſions ſe diſſipent ; quand la pointe du plaiſir eſt émouſſée, l'eſprit & le cœur ſentent le vuide de tout ce qui n'eſt pas ſolide, & la paſſion a beau repréſenter des biens qui n'ont que l'apparence, la raiſon découvre tôt ou tard, à travers les nuages, le fond de leur néant ; & l'ame enfin ne trouve que l'amertume, où la paſſion lui faiſoit eſperer tant de plaiſir. De là viennent ces inquietudes involontaires, & ces chagrins, que toutes les joyes du monde les moins diſſimulées ne ſçauroient charmer ; de là ces adverſitez & ces croix inviſibles, qui mettent de ſi mauvaiſe humeur les eſprits les plus enjoüez, & qui fait dire avec raiſon, que la félicité des mondains eſt une chimere. Comme Dieu ſeul peut remplir nôtre

Digitized by Google

cœur, il n'y a que luy qui puiſſe raſſaſier nos déſirs; tout autre objet amuſe, inquiete la conſcience, laſſe & dégoûte néceſſairement : Dieu ſeul peut contenter une ame, calmer ſes inquietudes, ſes défiances, ſes craintes, & tous les troubles qui naiſſent dans ſon propre fond. De quelque autre choſe que je tâche de remplir le vuide infini de mon cœur, diſoit ſaint Auguſtin, je ne trouve rien qui puiſſe me tenir lieu du bien que je ſens à faire mon devoir en ſervant Dieu. *Le même.*

Les maux & les miſéres qu'il y a à ſouffrir, quand on ſuit les maximes du monde.

Quels ſont les miſéres que les mondains ont à ſouffrir ? Hélas tout ſemble concourir à les faire gémir, ſans qu'il leur ſoit permis de ſe plaindre. Les ſoins continüels & fatigans, inſéparables de leur condition ; l'ambition, la jalouſie, l'interêt intariſſable ſource de chagrins ; les inquiétudes d'une vie tumultueuſe, les allarmes d'une fortune chancelante ; l'humeur bizarre de cent ſortes de gens qu'il faut tous ménager, & à la plûpart deſquels il faut plaire ; cent fâcheux accidens dont on eſt menacé, & qu'on ne peut jamais tous prévenir ; le malheur des temps qu'on ne peut éviter ; un rang qu'il faut à quelque prix que ce ſoit ſoûtenir ; la multitude des concurrens, la malice des envieux, un cœur éternellement agité, un eſprit inquiet, une conſcience embaraſſée. Hé ! il n'en faut pas tant pour rendre un homme malheureux ; tout cela cependant s'y trouve réüni dans la condition des gens du ſiécle. *Le même.*

Vanité des grandeurs & des proſperitez mondaines.

Grandeurs mondaines que vous avez peu de ſolidité ! faſtueuſes proſpéritez que vous avez de faux brillans ! riches du ſiécle que vôtre condition eſt peu digne d'envie à quiconque penſe & raiſonne en Chrétien ! éclat qui ne brille ſouvent que de loin ; grand fracas peu propre à tranquiliſer le cœur ; vaine idée de félicité qui ne ſubſiſte que dans l'eſprit d'autrui, dépenſes frivoles, diverſiſemens artificieux, ſource feconde de chagrins & d'amertumes. Vôtre condition, riches & grands du monde a-t-elle d'autres revenus ? *Le Pere Croiſet, ſecond tome de ſes Réflexions Spirituelles.*

Tous les gens du monde ne ſont pas ſi heureux que ſouvent on s'imagine.

Trouve-t-on la condition des gens du monde fort heureuſe, & ſe croyent-ils eux-mêmes les plus heureux & les mieux partagez ? Le monde répand-il à pleines mains les faveurs ſur tous ſes flateurs ? l'état qu'on embraſſe fait-il goûter beaucoup de douceur ? Y joüit-on d'une grande tranquilité ? y trouve-t'on du moins des eſpérances bien fondées ? Ces dehors ſi riants, qui charment tous les jeunes gens, n'ont-ils jamais trompé perſonne ? & ces avenuës ſi aplanies, & toûjours fleuries n'ont-elles point de termes fâcheux ? tous les jours y ſont-ils ſerains, y ſont-ils calmes. Il eſt aiſé de ſçavoir au vrai ce qui en eſt ; bien des gens en peuvent dire des nouvelles sûres ; & de tant de gens qui prennent le parti du monde, perſonne ne ſe repent-il de l'avoir pris ? Hélas ! peu de gens dans le monde qui ne ſe plaignent de leur état ; peu qui ne ſe repentent de leur choix ; nul qui n'avouë qu'il n'eſt point de condition dans la vie où l'on goûte moins de ſolides plaiſirs, où l'on ait plus de chagrins à eſſuyer, où l'on ſoit plus en danger de ſe perdre ; en proye à toutes les paſſions que le monde a grand ſoin de nourrir, dans quelles inquietudes y paſſe-t-on ſes jours ! Ambition ſans bornes, cupidité ſans frein, jalouſie, diſſimulation, haine, dépit. Quelle condition, quel employ, quelle place dans le monde à l'abri des

tempêtes que les passions excitent, & loin des écueils où tous les jours les plus éclatantes fortunes vont échoüer. *Le même.*

Tout ce monde est rempli de pieges ; tout nous tente & nous met en danger de nous perdre.

Tout ce qu'il y a dans le monde nous tente, & tout y tend des pieges à l'innocence ; Il n'est pas jusqu'à l'air qu'on y respire qui ne soit contagieux. Le poison s'y prend par les oreilles & par les yeux ; peu d'objets qui ne soient un prestige enchanteur ; icy le respect humain empêche de faire le bien ; là le mauvais exemple porte même à faire le mal. Est-il aisé de se défendre des mauvais désirs où tout conspire à les faire naître ; mais est-il fort ordinaire aux gens du monde de conserver l'innocence au milieu de ces mauvais désirs ? Ce chemin public dont parle l'Evangile, où la semence mystérieuse de la grace est incontinent foulée aux pieds, ou enlevée par les oiseaux de l'air, signifie-t'elle autre chose que l'état des gens du monde, où l'embarras des affaires, la multiplicité des soins, la vivacité des passions étouffent les inspirations les plus salutaires. Mais qui sçait mieux que les gens du monde les difficultez & les miseres de leur état ? avec quelle éloquence en racontent-ils les desagrémens ? avec quelle énergie en exagerent-ils les dangers, en deplorent-ils les tristes aventures ; quels portraits plus vifs & plus naturels que ceux qu'ils nous font de tout ce qu'ils ont à y souffrir, de tout ce qu'ils y ont a craindre ! *Le même.*

Vanité des joyes & des plaisirs du monde. *Eccles.* 2.

Vanité des vanitez, dit l'Ecclesiaste. Tout ce qui flatte nos sens, tout ce qui nourrit nôtre ambition, n'est que vanité. J'ay été roy, continuë-t-il, & nul n'a porté la magnificence plus loin, nul n'a joüi d'une prospérité plus parfaite. Plaisirs, richesses, équipages, palais, tout ce qui a pû être l'objet de mes désirs a concouru pour me satisfaire : *Omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis.* Je n'ai rien refusé à mes yeux ni à mon cœur : *Nec prohibui cor meum, quin omni voluptate frueretur.* Fut-il jamais homme plus heureux ? fut-il jamais une éclatante fortune ? Qu'en pense-t-il lui-même ? *Vidi in omnibus vanitatem*, s'écrie-t-il, *& afflictionem animi.* J'ai reconnu, j'ai ressenti qu'il n'y a que vanité & qu'affliction d'esprit dans le monde : noblesse, dignitez, trésors, grands noms, beau genie, tout n'est que vanité, *& omnia vanitas. Le Pere Croiset, second tome de ses Réflexions.*

On se plaint quelquefois de l'insatiabilité de ses désirs ; on devroit bien plûtôt se plaindre de l'insuffisance des bieus qu'on désire ; une terre, un employ, une place, sont une trop petite fortune pour satisfaire un cœur fait pour un plus noble objet. J'ay amassé moy seul, dit le Sage, plus de trésors que tous les Rois ensemble ; j'ay joüi fort tranquillement de tout ce qui peut faire plaisir ; j'ay goûté de tout ce qui flatte, & tout cela n'a servi qu'à me convaincre que la plus éclatante fortune sur la terre, n'est qu'un faux brillant, & que tout ce qui ébloüit davantage, n'est qu'illusion, que vanité, qu'affliction d'esprit. *Et gaudio dixi, quid frustra deciperis. Le même.*

Ibidem.

La vie des gens du monde est semblable au sommeil. *Psalm.* 75.

La vie des gens du monde ne peut proprement s'appeller une vie, c'est plûtôt un sommeil, qui ressemble à la mort ; c'est sous cette idée que le Prophete Royal nous la repesente, lorsqu'il dit que *ceux qui n'ont de passion que pour les biens imaginaires de cette vie, se sont endormis, & que lorsqu'ils se sont reveillez ils n'ont rien trouvé dans leurs mains.* Vous sçavez que dans le sommeil, toutes les puissances de l'ame, aussi-bien que celles du corps, sont comme liées & suspenduës, &

Digitized by Google

qu'il n'y a que l'imagination toute ſeule qui roule ſes phantômes & ſes images. Elle nous éleve à des dignitez, elle nous découvre des tréſors, elle nous fait aſſiſter à des feſtins, nous fait goûter mille délices; mais toutes ces illuſions venant à ſe diſſiper à nôtre réveil, nous nous trouvons auſſi abaiſſez, & auſſi miſérables, auſſi affamez & auſſi triſtes, que nous l'étions avant que de nous être endormis. Voila la figure des gens du monde. Leur raiſon, qui devroit continuellement s'élever à la contemplation des choſes céleſtes & éternelles, eſt comme enſevelie dans un profond ſommeil: de maniére qu'il n'y a, pour ainſi dire, que l'ame animale qui veille toute ſeule. C'eſt ce qui fait qu'ils s'occupent à former de vains deſirs, qu'ils ſe travaillent par des recherches empreſſées, & par des pourſuites continuelles, qu'ils établiſſent enfin tout leur repos, & toute leur félicité dans la joüiſſance incertaine des faux plaiſirs, & des biens imaginaires de cette vie. *Livre intitulé, les Entretiens de l'Abbé Jean & du Prêtre Euſebe.*

Images & exemples du repos funeſte des gens du monde dans leurs plaiſirs. &c.

Rien à mon ſens, ne nous peut donner une idée plus affreuſe de l'état des gens du monde au milieu de leurs plaiſirs criminels, que celle que l'Ecriture nous en veut faire concevoir en nous dépeignant Lazare dans le ſépulcre. Les Peres nous apprennent que la mort de cet homme, & que le tombeau, qui étoit comme le lieu où il dormoit parmi les vers, ſont l'image de ce pernicieux ſommeil où eſt plongé le pecheur, & la figure de ce repos funeſte, dont il joüit au milieu de ſes iniquitez. Nous en avons encore une peinture merveilleuſe en la perſonne de Siſara. Vous ſçavez que ce malheureux, qu'une extraordinaire fatigue avoit épuiſé, bût avec un extrême plaiſir, le lait que Jaël lui préſenta, & que ſe ſentant enſuite preſſé du ſommeil, il ſe coucha ſur la terre, & s'endormit. Mais que ce lait & ce ſommeil lui coûterent cher! parce que cette généreuſe femme, ménageant le temps de l'aſſoupiſſement profond où elle le trouva, lui perça la tête d'un gros cloud, & l'attacha à la terre ſur laquelle il repoſoit ſi paiſiblement. Le peché, dit l'Ecriture, eſt comme un lait délicieux, dont les méchans boivent, & ſe rempliſſent avec avidité. Mais ce lait eſt un lait empoiſonné, & qui a des vapeurs ſi malignes, qu'il ſuffit preſque de l'avoir goûté, pour tomber dans ce dangereux aſſoupiſſement dont nous venons de parler. Ils dorment ſur la terre, lorſqu'ils ſe repoſent dans la joüiſſance des faux plaiſirs, & des biens imaginaires de cette vie, & ils y ſont comme cloüez, lors que la coûtume les y attache d'une maniére ſi forte, qu'aucune choſe n'étant plus capable de les en ſéparer, ils paſſent de cette malheureuſe léthargie dans la mort éternelle, lors qu'ils ne font encore que d'entrer dans l'aſſoupiſſement, il n'eſt pas abſolument impoſſible de les en retirer; mais lorſqu'ils ſont comme enſevelis dans le ſommeil, il eſt certain qu'ils ne peuvent plus être reveillez que par cette voix puiſſante qui fit autrefois ſortir Lazare de ſon tombeau. *Le même.*

Les biens de ce monde ne peuvent rendre les hommes heureux.

C'eſt en vain que les gens du ſiécle eſpérent trouver la félicité véritable dans les biens de ce monde. L'acquiſition, la conſervation, & l'augmentation des richeſſes, ne ſont-elles pas ordinairement les effets de l'uſurpation, de la violence, & de l'injuſtice? Y a-t-il rien de plus incertain & de plus inconſtant que leur poſſeſſion? ne ſont-elles pas la ſource funeſte de tous les déſordres, & de tous les malheurs que nous voyons dans le monde? L'honneur eſt-il le

prix de la vertu ; il en eſt à la vérité comme l'ombre, dit un Ancien, mais cette ombre, ajoûte-t-il, ſuit-elle toûjours ce corps ? l'étenduë du mérite, eſt-elle toûjours la meſure de l'élevation ? l'honneur, en un mot, eſt-il la marque certaine, & le caractere glorieux qui diſtingue ceux qui ont de la probité d'avec ceux qui n'ont nul mérite ? Y a-t-il rien de plus indigne de la nobleſſe & de la grandeur de nôtre ame que l'amour des volupiez corporelles ; leur recherche n'eſt-elle pas toûjours accompagnée d'inquietude & de chagrin ? leur accompliſſement n'a-t-il pas pour terme la honte & le dégoût ; & leur perte enfin n'eſt-elle pas ſuivie de douleur & de triſteſſe ? Il eſt de l'eſſence de la félicité d'être indépendante, durable inrérieure, tranquille, inaltérable. Or ſi les gens du monde reconnoiſſent que pas une de ces qualitez ne ſe rencontrent dans les biens, dans les honneurs, & dans les plaiſirs, comment prétendent-ils y trouver leur bonheur. *Le même.*

Les révolutions des choſes de ce monde nous doivent faire penſer à l'éternité qui eſt immuable.

Les fortunes les plus grandes, & qui ont le plus d'éclat ſont ſouvent expoſées à des révolutions plus prompres, & plus ſubites. Si cette vérité toute conſtante qu'elle eſt, eſt ſi peu connuë, c'eſt la prévention qui en eſt cauſe. On naît dans la vanité & dans l'amour du monde ; on y eſt nourri, on s'y fortifie ; on y vit ſans remords, & ſi l'on s'apperçoit de ſon égarement, c'eſt lors que le mal eſt conſommé, & qu'il n'y a preſque plus de temps ni de moyens, pour y apporter du remede... En vérité c'eſt ſe tromper, & vivre tout enſemble dans un aveuglement déplorable que de faire le moindre cas des choſes qui ne ſont que ſe montrer & diſparoître, & de négliger celles qui ne paſſeront jamais. L'éternité toute ſeule devroit être l'occupation d'un homme qui ſçait qu'il y en a une ; & comment peut-on donner ſes ſoins à ce qui n'y a point de rapport, & qui n'eſt pas capable de nous y conduire ?. Le monde paſſe, l'éternité s'approche, & nous devons employer avec tant d'utilité ce que Dieu nous donne de moyens, que nous ne ſoyons pas aſſez malheureux pour nous trouver quelque jour les mains vuides, & dans la ſtérilité, au lieu de lui rendre une moiſſon abondante. *L'Abbé de la Trappe, tome prémier de ſes Maximes Chrétiennes.*

On ne peut joüir d'une paix conſtante dans le monde.

Le monde étant plein, comme il eſt, d'accidens & de rencontres fâcheuſes, il n'eſt pas poſſible d'y trouver un moment d'une paix & d'un repos conſtant ; ſi on en ſort, ſi on ne s'éleve à Dieu, & ſi on ne le cherche par le ſentiment de ſon cœur dans un autre monde. Le malheur eſt, que ceux qui en ſont perſuadez ne ſçauroient ſe réſoudre à ſe faire aſſez de violence, pour ſe dégager des ſoins & des penſées de la terre, quoy qu'ils ſçachent & qu'ils éprouvent tous les jours qu'elle n'eſt pas capable de leur donner ce qu'ils déſirent. C'eſt une eſpece de charme qu'ils ne peuvent rompre, il dure pendant toute leur courſe : & ils la finiſſent d'ordinaire dans la douleur, d'avoir donné leur temps, leurs affections, & leurs perſonnes toutes entieres à ce qui ne méritoit pas un moment de leurs ſoins. *Le même.*

Il n'y a que chagrins, qu'embarras, & que diſgraces dans le monde, point de ſa-

Dans le monde, peut-on trouver quelque plaiſir ſolide, parmi tant de diſgraces qui traverſent nos joyes, nos deſſeins, nos eſpérances ? & combien de dangers inévitables, de maladies douloureuſes, de pertes ſenſibles, de ſoins fâcheux, d'obligations incommodes, de conjonctures affligeantes ? Le détail même en ſeroit ennuyeux ; que ſera-ce d'être obligez de les ſouffrir ? On n'eſt pas plûtôt ſorti d'un embarras, que l'on ſe trouve engagé dans un autre ; la fin de celui-là

Digitized by Google

donne commencement à un nouveau, & lors qu'après quelque peine nous avons acquis quelque repos d'eſprit, c'eſt un calme qui ne fait que paroître, & qui s'évanoüit en un moment. Car enfin de ſe promettre une paix parfaite dans ce monde, c'eſt ſe flatter. Le Roy m'honore de ſes bonnes graces, diſoit autrefois ce ſuperbe favori d'Aſſuerus; il me comble tous les jours de ſes bienfaits; je tiens le prémier rang dans ſon empire; cependant au milieu de l'abondance où je ſuis, il me ſemble que je ne poſſederai rien, pendant que je verrai le Juif Mardochée aſſis aux portes du palais: *Et cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto, &c.* Figure où tous les hommes du ſiécle ſont repréſentez, & qui nous apprend qu'au milieu de leurs plus grandes proſpéritez, il y a toûjours quelque chagrin ſecret qui en empoiſonne la douceur, & qui leur en ôte la joüiſſance. Que s'il ſe trouvoit une félicité parfaite & ſans mélange, l'eſprit humain eſt ſi borné, qu'il ſçauroit en joüir; l'expérience nous apprend que lorſqu'il manque de chagrins véritables, il s'en fait d'imaginaires, & que par des prévoyances bizarres, & des craintes importunes il ſe rend ſouvent miſérable, lorſqu'il devroit être le plus heureux. N'eſpérons donc pas de nous voir plus ſatisfaits dans la ſuite que nous avons été juſques icy. *Eſſais de Sermons pour le quatriéme Dimanche après l'Epiphanie.*

tisfaction ſolide.

Eſther. 2.

Digitized by Google

MONDE.

DESORDRES DU MONDE ; MAXIMES du monde ; dangers de se perdre dans le monde ; amour du monde , &c.

AVERTISSEMENT.

ON ne prétend pas seulement icy rapporter les désordres qui regnent dans le monde , & les crimes qui s'y commettent , mais de faire voir que de la maniere dont vivent les gens , qu'on appelle hommes du monde ou du siécle , il est impossible qu'ils y fassent leur salut , puisque les loix & les maximes , qui sont la régle de leur conduite est toute opposée aux loix & aux maximes de l'Evangile. Dans les différentes peintures des déreglemens du monde que l'on verra dans ce recueil , on y condamnera la vie de deux sortes de personnes , dont les unes sont plongées dans le désordre , & qui vivent dans un libertinage declaré ; les autres gardent quelques mésures, s'abstiennent des vices les plus grossiers, des débauches outrées ; & des crimes les plus odieux , & qui à la faveur de cette moderation, passent pour les honnêtes gens du monde , dont ils suivent entierement les maximes , & les coûtumes ; ambitieux , pleins d'amour propre , délicats sur le point d'honneur , sensibles aux moindres injures, entêtez de leur réputation , à laquelle ils sacrifient tout le reste. Ce sont ces deux sortes de personnes à qui on donne le nom de gens du monde , dont on fait voir le danger inévitable de leur damnation, s'ils ne changent de vie.

Ce sujet paroîtra vague si l'on s'étend trop sur chaque désordre , ou sur chaque maxime du monde en particulier ; c'est pourquoi il faut s'en tenir aux désordres géneraux , & compris dans les trois concupiscences que rapporte saint Jean ; mais on ne peut éviter qu'on ne concoure avec d'autres sujets qui ont du rapport avec celui-cy , tels que sont , la fuite des mauvaises compagnies , l'occasion prochaine du peché , la vie molle, & plusieurs autres vices particuliers , dont nous avons parlé dans cet ouvrage : mais sans qu'il soit besoin de les consulter , nous fournirons assez de matiere dans ce titre , pour remplir plusieurs discours.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins & plans de Diſcours ſur ce ſujet.

APRE'S avoir établi, & expliqué ce que c'eſt que le monde que nous ſommes obligez de fuïr, de haïr, & de ne lier nulle amitié, & nulle ſocieté avec lui; ſçavoir, que c'eſt la compagnie de ceux qui ſont dans le déſordre, & qui vivent ſelon les maximes du ſiécle, contraire à celles de l'Evangile, & aux loix de Dieu. On peut prendre pour ſujet & pour partage d'un diſcours ces deux propoſitions. La premiere, qu'il n'y a rien dans le monde qui ne mette un Chrêtien en danger de ſon ſalut, s'il ne s'en ſépare du moins de cœur, d'affection, de mœurs, & de conduite. La ſeconde, qu'il n'y a rien dans un Chrêtien qui ne l'oblige à fuïr, & à haïr le monde, à moins de renoncer à ſon ſalut. I.

Pour ce qui regarde la premiere propoſition; on peut en apporter ces trois raiſons, qui ſont autant de preuves qu'il n'y a rien dans ce monde corrompu, qui ne ſoit capable de nous corrompre. 1°. Le mauvais exemple qui eſt comme un torrent auquel peu de perſonnes réſiſtent, & qui eſt capable d'entraîner les plus forts & les plus robuſtes. Cet exemple en mettant le vice & le crime devant les yeux, le perſuade efficacement, & l'inſpire inſenſiblement dans le cœur, enſorte qu'il eſt moralement impoſſible de s'en défendre. 2°. A cauſe des mauvaiſes & pernicieuſes maximes qui ſont la regle de conduite des gens du monde. Nous ne pouvons ignorer quelles ſont ſes maximes, touchant les biens de fortune, les honneurs & les plaiſirs, à quoi toutes les autres ſe raportent. Or comment vivre dans le monde, & parmi le grand monde, & ne pas en ſuivre les loix, les coûtumes, & les manieres? Mais comme ces loix ſont contraires à celles de Dieu, & ces maximes oppoſées à celles de l'Evangile, comment les accorder avec celles du ſalut? 3°. A cauſe des diſcours, des jugemens, des cenſures & des railleries que les gens du monde font de ceux qui ne ſont pas dans leur parti, ce qu'on peut appeller juſtement la perſécution que le monde fait à la vertu, & qui empêche pluſieurs d'en faire profeſſion; & même quand on la fait, il eſt bien difficile de n'être point ébranlé par les attaques vives & continuelles que donnent les mauvais exemples, les maximes pernicieuſes & les railleries picquantes, à moins de s'éloigner du monde, & par ce moyen mettre en aſſûrance ſon ſalut.

Seconde Partie; Qu'il n'y a rien dans l'homme chrêtien, qui ne l'oblige à ſe ſéparer du monde, c'eſt-à-dire, à le fuïr & à le haïr. 1°. Si l'on a égard à ce qu'il eſt, & à ce qu'il a de lui-même entant qu'homme, ſa foibleſſe & ſon inconſtance, la vivacité de ſes paſſions qui s'enflament à la vûë des objets qui ſont dans le monde, comment celui qui eſt porté, par exemple, à l'ambition, pourra-t-il ramper dans la pouſſiere ſans faire ſes efforts pour s'élever, & pour ſe diſtinguer de la foule; s'il eſt porté à l'avarice, ne fera-t-il pas ſon poſſible pour acquerir du bien, & comme l'attachement ſeul aux richeſſes eſt criminel, ne ſera-t-il pas toûjours en état de damnation, s'il ne penſe qu'à en avoir par quelque

voye que ce ſoit; & comme les hommes ont une pente incroyable aux plaiſirs des ſens, quel moyen d'y garder la modération néceſſaire, & de s'abſtenir de ceux qui ſont défendus, en demeurant dans le monde, parmi tant d'occaſions, tant d'objets ? comment éviter tant de pieges qu'il nous tend par tout, & dont le monde eſt rempli : *Mundus totus in maligno poſitus.* Que ſi l'on conſidere l'homme en qualité de Chrêtien, & ce qu'il eſt par la grace, il eſt encore plus indiſpenſablement obligé de fuïr & de haïr ce monde corrompu. 1°. Parce qu'il s'y eſt engagé par une profeſſion ſolemnelle dans le Baptême, en embraſſant une religion qui l'oblige à vivre d'une maniere toute contraire à celle des mondains. Or peut-il s'acquiter de la promeſſe qu'il a faite en préſence du ciel & de la terre, ſans ſe ſeparer du monde, c'eſt-à-dire, de ſes promeſſes, & de ſes œuvres, à quoi il a renoncé en devenant Chrétien. 2°. Parce qu'il eſt obligé en qualité de Chrétien de ſuivre l'exemple du Sauveur, qui eſt le modéle auquel il doit ſe conformer, pour être du nombre des predeſtinez: *Quos ſcivit & prædeſtinavit conformes fieri imaginis Filii ſui.* Or le Fils de Dieu n'eſt venu au monde que pour en détruire les maximes, qu'il a fait d'exemple & de paroles. Un Chrétien donc qui eſt de ſa ſuite, & qui fait profeſſion de l'imiter, doit regarder le monde comme ſon mortel ennemi, & ſes maximes comme oppoſées à celles de ſon Maître & de ſon Dieu. 3°. Le nom de Chrétien qu'il porte, la religion dont il fait une profeſſion publique d'en obſerver les loix, les préceptes, les ceremonies; or il n'y a rien en tout cela qui ne ſoit oppoſé à l'eſprit du monde, & qui n'en combatte les maximes, puiſqu'on nous oblige à l'humilité, à la mortification, à l'abnégation de nous-mêmes, &c.

1. Joan. 5.

Ad Roman 8.

II. Les gens qui ſuivent les loix & les maximes du monde, & qui en font la régle de leur conduite, ont un caractere tout viſible de leur réprobation.

1°. Ils ne penſent point à leur ſalut, tout occupez qu'ils ſont des ſoins de cette vie, & ne penſent qu'à en goûter tous les plaiſirs.

2°. Ils commettent une infinité de crimes, en ſe livrant à leurs paſſions, & violant les loix de Dieu pour vivre ſelon les loix & les maximes du monde.

3°. Ils ne font aucune pénitence dont ils ignorent juſqu'au nom même, & ne pratiquent aucune vertu chrétienne, pour mériter le bonheur éternel.

III. On peut diviſer ſon diſcours en ces deux parties.

La prémiere, comprendra les juſtes raiſons que nous avons de fuïr & de haïr le monde; 1°. Parce que nous ne pouvons lui être agréables, & plaire en même temps à Jesus-Christ, comme l'aſsûre l'Apôtre, & c'eſt pour cela que l'Egliſe avant que de nous recevoir au nombre de ſes enfans, nous oblige à renoncer au monde & à toutes ſes pompes. Ces deux maîtres ont des ſentimens contraires, & commandent des choſes tout-à-fait oppoſées. 2°. Parce que le monde eſt le plus grand ennemi de nôtre ſalut, comme il eſt l'ennemi déclaré de Dieu. 3°. Parce que ſes loix & ſes maximes ſont cette voye large qui nous conduit à la damnation éternelle.

La ſeconde, nous apprendra les moyens dont nous devons nous ſervir pour nous déprendre & nous détacher de l'affection du monde. 1°. C'eſt de conſidérer à quoy aboutiſſent les joyes, les plaiſirs, les honneurs, & tous les biens de ce monde, qu'il faudra quitter un jour, & qui ne peuvent être de longue

Digitized by Google

durée : *Ducunt in bonis dies suos, & in puncto ad infernа descendunt.* 2°. Et de *ibi 21.*
fuïr, & d'avoir en horreur la compagnie des mondains, de peur d'être infectez de leurs vices, & de prendre leurs maximes, parce que, comme dit le Sage, *L'amy des impies se rendra semblable à eux.* 3°. De mépriser les sentimens du monde, *Proverb. 13.* & dans toutes nos actions, nos entrepriſes, & nos deſſeins, nous conduire par les lumiéres de la foy, & par les maximes éternelles.

COMME il y a dans le monde deux ſortes de perſonnes qui en ſuivent les IV.
maximes & les loix, il faut ſe donner de garde d'imiter les déréglemens des uns, & de ſe laiſſer ſéduire par l'apparence de vertu qu'on remarque dans les autres. 1°. Les prémiers ſont les gens livrez à leurs paſſions, & qui font profeſſion d'un libertinage declaré; & l'on ſçait aſſez de quelle maniére on ſe doit comporter à leur egard.

2°. Les ſeconds, ſont des perſonnes qu'on appelle honnêtes-gens, qui pratiquent quelques vertus morales, & tous les dehors de la religion; mais qui n'agiſſent que par une politique mondaine, &c.

SUR l'oppoſition qui ſe trouve entre le Saint-Eſprit & l'eſprit du monde, V.
& ſur ces paroles de l'Evangile : *Spiritus veritatis quem mundus non poteſt* *Joan. 14.*
accipere.

1°. L'eſprit divin eſt un eſprit de vérité, parce qu'en ſe communiquant à nous, il nous inſtruit des véritez celeſtes, & éternelles; au lieu que l'eſprit du monde eſt un eſprit d'erreur, qui ne tend qu'à nous ſéduire par de fauſſes maximes qui eſt la cauſe de nôtre damnation.

2°. L'Eſprit-Saint eſt un eſprit de pureté, parce qu'étant en nous, il y éteint & étouffe tout ce qu'il y a de ſenſuël & de charnel; & c'eſt pour cela, qu'il deſcendit ſur les Apôtres en forme de feu, dont le propre eſt de purifier; au lieu que l'eſprit du monde, ne nous parle qu'aux plaiſirs des ſens, & à tout ce qui flate le corps, & irrite la ſenſualité.

3°. Le Saint-Eſprit, eſt un eſprit de charité; c'eſt ſa propriété d'être l'amour ſubſtantiel, que nous n'avons pas plûtôt reçû qu'il nous porte à n'aimer que Dieu, & à tout ſouffrir & à tout entreprendre pour la gloire de Dieu. Au lieu que l'eſprit du monde nous inſpire l'amour de nous-même, n'a en vûë que ſes interêts, ſes commoditez, & excite la haine du prochain, quand il eſt contraire à nos deſſeins & à nos prétentions.

SUR la contrarieté qui ſe trouve entre le monde & la loy de Dieu. Si nous con- VI.
ſiderons le monde, & la maniére dont on y vit, nous y trouverons trois oppoſitions évidentes à la loy de Dieu.

1°. La loi de l'Evangile nous donne la liberté des enfans de Dieu, & au contraire la loy du monde rend ceux qui la ſuivent autant d'eſclaves de leurs paſſions, & les aſſujetit à une honteuſe ſervitude.

2°. La loi de l'Evangile, eſt une loi de douceur, qui eſt ſuivie de la joye que le Saint-Eſprit produit dans le cœur; au lieu que la loi du monde qui promet & permet la joüiſſance de tous les plaiſirs, eſt une loy rude & fâcheuſe, qui nous fait reſſentir de cruels déplaiſirs.

3°. La loi de l'Evangile eſt toute ſainte, & ne nous preſcrit que la pureté des mœurs, & la ſainteté de vie; au lieu que la loi du monde, authoriſe le vice, & porte au libertinage & à toutes ſortes de crimes. Ainſi la liberté de la loi de l'E-

vangile opposée à l'esclavage de la loi du monde; la douceur de l'Evangile opposée à la rigueur de la loy du monde; la sainteté de la loi de l'Evangile opposée à l'impureté de la loi du monde, peuvent faire les trois parties d'un discours.

VII. 1°. Nous devons fuir le monde, parce qu'il est corrompu en lui même, dans ses sentimens, dans ses affections, dans ses desseins & dans ses projets.

2°. Parce qu'il communique sa corruption à ceux qui l'aiment. *Pris des Essais de Sermons, pour la Dominicale, tome 2. sermon pour le dixième Dimanche après la Pentecôte.*

VIII. 1°. Il y a une obligation générale d'être séparez du monde, puis qu'ils sont tous consacrez au service de Dieu par le Baptême, qu'ils sont dans une religion qui déclare la guerre, & dans une profession qui les oblige de mourir au monde, &c.

2°. Quel est ce monde; auquel tous les Chrétiens sont obligez de renoncer.

3°. Le moyen de s'acquiter de cette obligation, & de vaincre le monde si on ne peut le quitter d'effet.

IX. 1°. Il est malaisé de vivre dans le monde, & de ne s'y pas pervertir, à cause des mauvais exemples qu'on y voit, des dangers de tomber, où l'on est continuellement exposé, des occasions fréquentes de commettre le crime qu'il est bien difficile d'éviter.

2°. Il est bien mal-aisé de s'y convertir, & de se donner à Dieu, à moins de s'en séparer, & rompre tous les liens, par lesquels nous y tenons. *Pris du Pere de la Colombiere, tome troisième, sermon cinquante-septiéme.*

X. Les dangers que l'on court de se perdre dans le monde, se réduisent à trois, exprimez & compris dans ces trois paroles de saint Augustin, qui peuvent faire le sujet & le partage d'un discours: *Mundus exemplo inficit, errore decipit, præcepto deficit.*

1°. Le monde nous corrompt par le mauvais exemple qu'il nous met devant les yeux, qui fait une vive impression sur le cœur.

2°. Il nous séduit par l'erreur & les fausses maximes qu'il nous inspire insensiblement. *Errore decipit.*

3°. Il nous prescrit des loix contraires à celles de Dieu, & nous porte à violer celles de l'Evangile qui leur sont opposées.

Digitized by Google

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces Deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Les ſaints Peres.

SAint Auguſtin, *lib. de Agone Chriſtiano*, montre qu'un Chrétien doit vaincre le monde, & de-quelle maniére il le doit vaincre.

Le même, ſur le Pſeaume 141. montre que par le monde que JESUS-CHRIST condamne, on doit entendre les méchans qui vivent dans le monde, & qui en ſuivent les maximes.

Le même, ſur ces paroles du Pſeaume 85. *Eripuiſti animam meam ex inferno ſuperiori*, montre qu'il y a deux enfers pour les méchans, dont l'un eſt ce monde même où ils vivent, dans le trouble, & dans le déréglement de leurs paſſions; & l'autre après cette vie.

Le même, ſur ces paroles du Pſeaume 113. *In exitu Iſraël de Ægypto*, montre que l'Egypte eſt l'image de ce monde corrompu, d'où il faut ſortir, de crainte de vivre ſous le joug d'une rude ſervitude, comme vivoient autrefois les Iſraëlites.

Le même, montre la même choſe ſur le Pſeaume 125. expliquant ces paroles: *In convertendo Dominus captivitatem Sion.*

Le même, ou l'Autheur des Sermons: *Ad fratres in eremo*, montre que le monde eſt repréſenté par l'infame Sodome; ceux qui le quitent parfaitement ſont ſemblables au ſaint homme Loth, & ceux qui ne le quitent qu'à regret, en regardant derriere eux, à la femme de ce ſaint homme, laquelle fut changée en une ſtatüe de ſel.

Saint Jérôme, *l. 2. in cap. 7. Michea*, montre combien il y a peu de juſtes ſur la terre, & combien grande eſt la corruption du ſiécle.

Le même, *in expoſit. Epiſt. Pauli ad Galat.* ſur ces paroles: *Qui eripuit nos de preſenti ſeculo nequam*, demande pourquoy le ſiécle préſent s'appelle méchant, & montre que c'eſt à cauſe des crimes qui s'y commettent, & des déſordres qui y regnent.

Le même, *Epiſt. 1. quæ eſt ad Heliodorum de laude vitæ ſolitariæ*, dépeint les dangers qu'il y a de ſe perdre dans le monde, par la comparaiſon d'une mer orageuſe, & remplie d'écüils, où ceux qui navigent ſont toûjours en danger de perir.

Le même, *Epiſt. 23. quæ eſt Paulæ & Euſtochii ad Marcellam*, montre que le monde eſt une ville de confuſion, où le vice domine, & qu'il faut quitter à l'exemple d'Abraham, à qui Dieu ordonna d'abandonner la terre qu'il habitoit.

Saint Ambroiſe, *l. de fugâ ſeculi. c. 1.* montre combien il eſt difficile de demeurer dans le monde ſans en ſuivre les maximes; & il continuë le même ſujet au chapitre cinquiéme.

Saint Cyprien, *Epiſt. ad Donatum*, fait une admirable peinture des déſordres du monde.

Saint Eucher, *Epiſt. ad Valerianum*, en parle auſſi avec beaucoup d'éloquence.

Saint Baſile, *homil.* 15. *ex variis in Pſalm.* 61. montre que les gens du monde donnent aux vices les noms des vertus, & qu'ils commettent le mal ſous prétexte du bien.

Origene, *homil.* 3. *in cap.* 4. *exod. cap.* 5. montre qu'il faut quitter ce monde pervers & corrompu, ſi l'on veut être à Dieu & le ſervir fidélement.

Le même, *homil.* 7. *in cap.* 6. *Joſue*, montre que les fideles ne doivent rien avoir de commun avec les gens du ſiécle, & ne point introduire dans l'Egliſe les maximes du monde.

Le même, *homil.* 2. *in cap.* 51. *Jeremiæ*, ſur ces paroles : *Calix aureus Babylon, in manu Dei, inebrians omnem terram*, montre que les mondains ſont enyvrez de toutes les paſſions, ce qui fait que toute la terre eſt remplie de pechez.

Saint Chryſoſtome, *homil.* 12. *in Epiſt.* 1. *ad Corinth.* montre que les gens du monde changent les vertus en vices, & les vices en vertus, en donnant aux unes le nom des autres.

Le même, *homil.* 7. *in cap.* 1. *Joannis*, ſur ces paroles, *& mundus eum non cognovit*, montre ce qu'on doit appeller monde, ſçavoir les gens attachez au monde, & entêtez de ſes maximes,

Saint Bernard, *ſermon* 9. *de conſ. Domini*, invective contre le monde, & ceux qui l'aiment, qu'il appelle maudits de Dieu.

Le même, dans ſes déclamations, montre quel eſt celui qu'on doit appeller, ami du monde.

Le même, *ſermon* 3. *de Circunciſione*, montre qu'il eſt difficile, & peu aſſuré de ſe convertir, & de faire pénitence en ce monde, où tout nous porte au péché.

Le même, *ſermon* 10. *in Pſalm. qui habitat in adjutorio &c.* montre le danger où l'on eſt continuellement en vivant dans le monde.

Les Livres ſpirituels & autres.

Dioniſii Carthuſiani ſpeculum, où il eſt parlé des amateurs du ſiécle.

Grénade, dans la Guide des Pecheurs, livre prémier, chapitre vingthuitiéme, a un beau & long traité contre ceux qui pour l'amour du monde refuſent de marcher dans le chemin de la vertu, où il parle des perils qui ſe rencontrent dans le monde, de l'aveuglement du monde, & de ſes ténébres, de la multitude des péchez qui s'y commettent, &c.

Hieronymus Platus, *de bono ſtatus religioſi, l.* 1. *c.* 5. parle des piéges & des perils qui ſont dans le monde.

Le Cardinal Bellarmin, *opuſcul. de gemitu columbæ*, l. 2. chapitre ſeptiéme, ſource des larmes. Les déréglemens des gens du ſiécle.

Le Pere Haineuve, livre intitulé : Le Grand Chemin qui perd le monde, prémiere partie, où il parle de la maniére de vie la plus ordinaire du monde, & lorſqu'il montre ce que c'eſt que ce monde, condamné dans l'Evangile.

Combolas, livre intitulé, le Modele de la vie chrétienne, chapitre ſixiéme, où il eſt montré fort au long que le Chrétien doit renoncer au monde, & ne ſe pas conduire par ſes maximes.

Digitized by Google

Le Pere Camaret, tome ſecond du parfait Chriſtianiſme dans le 9. obſtacle, traite fort au long ce ſujet, des Maximes du monde.

Le Pere Sebaſtien de Senlis, livre intitulé, Entretiens du ſage, ch. 13. parle du mépris du monde.

Morale Chrétienne ſur le *Pater*, liv. 3. ſect. 4. art. 1. montre ce que c'eſt que le monde, & la vie mondaine qu'on y mêne.

Monſieur Pean, tome troiſiéme de ſes Entretiens ſpirituels, dixiéme entretien, du mépris du monde, où il eſt auſſi parlé des maux qui ſe commettent.

Le Pere Croiſet, tome 1. de ſes Reflexions Chrétiennes, parle amplement du monde & de ſes fauſſes maximes.

Le Pere Texier, tome 1. du Carême, ſermon pour le Lundy de la ſeconde ſemaine, eſt tout entier contre l'amour du monde. Les Prédicateurs modernes.

Le même, tome 1. de la Domin. quatriéme Dimanche après Pâque, ſur l'Evangile: *Cum venerit Paracletus arguet mundum de peccato, &c.* fait voir les déſordres qui ſe commettent dans le monde, & l'oppoſition que le monde a avec JESUS-CHRIST.

Le Pere de la Colombiere, tome troiſiéme, ſermon cinquante-ſeptiéme ſur la fuite du monde.

Le même, dans ſes Réfléxions Chrétiennes, en a une ſur le monde, & ſur les dangers qui s'y trouvent pour le ſalut.

Dans les Eſſais de Sermons pour la Dominicale, tome 2. pour le 20. Dimanche après la Pentecôte, il eſt parlé de ce ſujet.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale, tome 2. le prémier ſermon a un diſcours ſur la fuite & la ſéparation du monde.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Videns Deus quod multa malitia hominum eſſet in terrâ, & cuncta cogitatio cordis intenta eſſet ad malum omni tempore, pœnituit quod hominem feciſſet in terra. Geneſ. 6.

DIeu voyant que la malice des hommes qui vivoient ſur la terre étoit extrême, & que toutes les penſées de leur cœur étoient en tout temps appliquées au mal, il ſe repentit d'avoir fait l'homme ſur la terre.

Cumque vidiſſet Deus terram eſſe corruptam, omnis quippe caro corruperat viam ſuam ſuper terram. Ibidem.

Dieu voyant donc cette corruption de la terre, car la vie que tous les hommes y menoient étoit toute corrompuë.

Senſus & cogitatio hominis cordis in malum prona ſunt ab adoleſcentia ſuâ. Geneſ. 8.

L'eſprit de l'homme, & toutes les penſées de ſon cœur ſont portées au mal dès ſa jeuneſſe.

Corrupta eſt autem terra coram Deo, & repleta eſt iniquitate. Geneſ. 6.

Or la terre étoit corrompuë devant Dieu, & remplie d'iniquité.

Dixerunt, recede à nobis, & ſcientiam viarum tuarum nolumus. Jobi 21.

Ils ont dit à Dieu: retirez-vous de nous, nous ne voulons point connoître vos voyes.

Fiat via illorum tenebræ & lubricum, & angelus Domini perſequens eos. Pſalm. 34.

Que leur chemin ſoit couvert de ténébres & gliſſant, & que l'Ange du Seigneur ſoit attaché à les pourſuivre.

Digitized by Google

Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt, non est qui faciat bonum, non est usque ad unum. Psalm. 52.

Corrupti sunt & abominabiles facti sunt in iniquitatibus. Ibidem.

Deus de cœlo prospexit super filios hominum, ut videat si est intelligens, & requirens Deum. Ibidem

Tous se sont détournez de la vraye voye, & sont devenus inutiles, il n'y en a point qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul.

Ils sont tous corrompus, & sont devenus abominables dans leurs iniquitez.

Dieu a regardé du haut du ciel sur les enfans des hommes, afin de voir s'il en trouvera quelqu'un qui ait de l'intelligence, & qui cherche Dieu.

Est via quæ videtur homini justa novissima autem deducunt ad mortem. Proverb. 14.

Sunt impii, qui ita securi sunt quasi justorum facta habeant. Eccle. 8.

Il y a une voye qui paroit droite à l'homme dont la fin néanmoins conduit à la mort.

Il y a des mechans qui vivent dans l'asseurance, comme s'ils avoient fait les œuvres des justes.

Unusquisque in viam suam declinavit. Isaiæ 53.

Non est veritas, & non est misericordia, & non est scientia Dei in terrâ; maledictum, & mendacium, & furtum, & adulterium inundaverunt, & sanguis sanguinem tetigit Oseæ 4.

Chacun s'est détourné pour suivre sa propre voye.

Il n'y a point de vérité, il n'y a point de misericorde, il n'y a point de connoissance de Dieu sur la terre, les outrages, le mensonge, l'homicide, le larcin, & l'adultere s'y sont répandus comme un déluge, & l'on a commis meurtres sur meurtres.

Va mundo à scandalis. Matth. 18.

Refrigescet caritas multorum, & abundabit iniquitas. Matth. 24.

Hoc est judicium, quia lux venit in terram, & dilexerunt homines magis tenebras quam lucem. Joann. 3.

Mundus me odit, quia testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt. Joann. 7.

Malheur au monde à cause des scandales.

Parce que l'iniquité sera accrue, la charité de plusieurs se refroidira.

Voila le sujet de ce jugement, que la lumiére est venue dans le monde, & que les hommes ont mieux aimé les ténébres que la lumiere.

Le monde me hait, parce que je rend témoignage contre lui que ses œuvres sont mauvaises.

Si de mundo fuissetis, mundus quod suum est diligeret, quia vero de mundo non estis, propterea odit vos mundus. Joan. 15.

Si vous étiez du monde, le monde aimeroit ce qui seroit à lui; mais parce que vous n'êtes point du monde, c'est pour cela que le monde vous hait.

Non pro mundo rogo. Joann. 17.

Je ne prie pas pour le monde.

Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit. Joann. 15.

Si le monde vous hait, sçachez qu'il m'a haï avant vous.

Confidite, ego vici mundum. Joann. 16.

Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.

Pater juste, mundus te non cognovit. Joann. 17.

Pere juste, le monde ne vous a point connu.

Regnum meum non est de hoc mundo. Joann. 18.

Mon royaume n'est pas de ce monde.

Nunc judicium est mundi. Joan. 12.

C'est maintenant que le jugement du monde se va faire

Princeps hujus mundi ejicietur foras. Ibidem.

Le Prince du monde s'en va être chassé dehors.

Nolite conformari huic sæculo. Ad Roman. 12.

Ne vous conformez point au siécle présent.

Non spiritum hujus mundi accepimus. 1. Ad Corinth. 2.

Nous n'avons point reçû l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu.

Sancti de hoc mundo judicabunt. 1. Ad Corinth. 6.

Les Saints doivent un jour juger le monde.

Secundum elementa hujus mundi. Ad Colossens. 2.

Selon les principes de la science du monde.

Multi ambulant, quos sæpe dicebam vobis, nunc autem & flens dico, inimicos crucis Christi, quorum finis interitus. Ad Philipp. 3.

Il y en a plusieurs dont je vous ai déja parlé, & dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de JESUS-CHRIST, qui auront pour fin la damnation.

In

In noviſſimis diebus inſtabunt tempora periculoſa, erunt homines ſeipſos amantes, cupidi, elati, voluptatum amatores magis quàm Dei. 2. ad Timoth. 3.

Dans ces derniers jours, il y aura des temps fâcheux, car il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes, avares, glorieux, ſuperbes, plus amateurs de la volupté que de Dieu.

Immaculatum ſe cuſtodire ab hoc ſæculo. Jacobi 1.

Se conſerver pur de la corruption du ſiécle.

Neſcitis quia amicitia hujus mundi inimica eſt Dei. Jacob. 4.

Ne ſçavez vous pas que l'amour de ce monde eſt une inimitié contre Dieu.

Quicumque voluerit amicus eſſe ſæculi hujus, inimicus Dei conſtituitur. Ibidem.

Quiconque voudra être ami de ce monde, ſe rend ennemi de Dieu.

Juxta proprias concupiſcentias ambulantes. 2. Petri 3.

Il y aura des impoſteurs qui ſuivront leurs paſſions.

Secundum deſideria ſua ambulantes. In Epiſt. Judæ.

Ils ſuivront leurs paſſions déréglées.

Omne quod in mundo eſt concupiſcentia carnis eſt, concupiſcentia oculorum, & ſuperbia vitæ. 1. Joann. 2.

Tout ce qui eſt dans le monde n'eſt que concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou orgüeil de la vie.

Si quis diligit mundum, non eſt charitas Patris in eo. Ibidem.

Si quelqu'un aime le monde l'amour du Pere n'eſt point en lui.

Totus mundus in maligno poſitus eſt. 1. Joan. 5.

Tout le monde eſt plongé dans le mal.

Ipſi de mundo ſunt, ideo de mundo loquuntur, & mundus eos audit. 1. Joann. 4.

Ils ſont du monde, c'eſt pourquoy ils prêchent une doctrine du monde.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament.

Il faut toûjours préſuppoſer que la ſource funeſte de tous les déſordres qui regnent dans le monde, vient originairement de la rebellion du prémier homme aux ordres de Dieu, puiſque c'eſt de là qu'eſt venu le déreglement de nos paſſions, la rebellion des appetits contre la raiſon, & cette malheureuſe concupiſcence, qui n'eſt autre choſe que la pente & l'inclination naturelle que nous avons aux biens ſenſibles, & qui nous fait préferer ſi ſouvent la créature au Créateur. Or tous les biens de cette vie, ſont à la vérité innocens en eux-mêmes, puiſque ce ſont autant de préſens & de bienfaits de la divine bonté, & tout le mal ne vient que de l'affection déreglée & de l'attachement que les hommes y ont, & qui leur fait violer les loix de Dieu. Voila la cauſe de tous les crimes qui ſe ſont jamais commis, & qui ſe commettront juſqu'à la fin des ſiecles; & c'eſt ce qui fait que le monde eſt rempli de pieges, parce que tous les biens que nous y voyons, ſont autant d'objets qui debauchent nôtre cœur de la fidelité que nous devons à Dieu, & autant de cauſes étrangeres qui fomentent la revolte du dedans, qui excitent & enflamment cette maudite concupiſcence, laquelle fait commettre tous les crimes qui inondent toute la terre, comme parle un Prophete.

Le peché du premier homme eſt la cauſe & la ſource de tous les déſordres du monde.

Il s'eſt trouvé un ſi petit nombre d'hommes dans les prémiers commencemens du monde, qui ont vécu ſelon les loix & la lumiere de la raiſon, qu'à la reſerve d'un Abel, d'un Henoch, & d'un petit nombre de perſonnes qui ſe ſont conſervez dans l'innocence: l'Ecriture ſainte nous aſſûre, que tout le reſte du monde étoit dans un deſordre affreux, & que *toute chair avoit corrompu ſa voye.* Ce qui porta Dieu à témoigner le regret dont il eſt parlé dans la Geneſe, d'avoir fait l'homme, & ce qui l'obligea de nettoyer le monde de cette corruption univerſelle qui l'infectoit, par ce fameux déluge, qui inonda toute la terre, & abima tous les hommes qui vivoient alors; il n'y eut que

Combien le monde étoit corrompu du temps du deluge. *Geneſ. 6.*

le ſeul Noé qui étoit juſte, avec ſa petite famille, laquelle n'étoit compoſée que de huit perſonnes, qui fut preſervée de ce naufrage : tout le reſte s'étant perdu par les eaux, comme il s'etoit déja perdu par ſes deſordres.

L'exemple d'Abraham, qui abandonna par l'ordre de Dieu ſon pays lequel étoit idolâtre, nous apprend qu'il faut s'éloigner du monde corrompu.

Abraham qui étoit riche & conſideré dans ſon pais, le quitta ſans héſiter, ſitôt qu'il en eut reçû l'ordre de Dieu, pour ſe retirer dans un autre, qui luy étoit inconnu, & qu'il ne pouvoit conſiderer que comme un exil. On ne peut apporter d'autre raiſon d'un commandement ſi rude, ſinon que la terre où il faiſoit ſa demeure étoit remplie d'idolatres, capable de corrompre ſa pieté envers Dieu, & ſes mœurs innocentes. Les heureuſes ſuites qu'eurent ce voyage, & les benedictions dont Dieu combla dans la ſuite ce ſaint Patriarche, font bien voir que la fuite du monde, pour ne point participer aux déſordres qui y regnent, eſt la ſource & le principe des benedictions que Dieu donne à ceux qui luy marquent par là qu'ils veulent être fideles à ſon ſervice, & ils reconnoiſſent dans la ſuite, que c'eſt une des plus grandes graces qu'il leur ait faite, de leur avoir inſpiré la généreuſe réſolution de quitter au moins de cœur & d'affection la compagnie de ceux qui n'auroient pas manqué de les enveloper dans leur malheur, s'ils avoient ſuivi leurs mœurs & leurs maximes.

Corruption du monde du temps de la loy écrite.

Ce que fit la loy écrite au temps de Moïſe, juſqu'à la venuë du Sauveur, ne fut que d'irriter la concupiſcence, comme parle ſaint Paul, non que la loi fût mauvaiſe, ou qu'elle commandât le déſordre ; car elle le défendoit encore plus clairement que la loi de nature ; mais c'eſt que la nature dépravée étoit comme picquée & excitée par ces défenſes & par les menaces qu'elle faiſoit, à ſe porter tout au contraire ; parce que c'eſt un des mauvais effets de ſa corruption, de haïr ce qui lui eſt commandé, & d'aimer ce qui lui eſt défendu, en le cherchant avec d'autant plus d'ardeur qu'il lui eſt défendu plus expreſſément & plus ſévérement ; auſſi voyons-nous qu'à peine cette loi fut-elle portée, qu'elle fit preſque autant de prévaricateurs, que de perſonnes à qui elle fut prémierement intimée : juſques-là qu'en punition de cette infraction, de plus de ſix cens mille hommes qu'ils étoient, quand ils ſortirent de l'Egypte, & quand ils reçûrent cette loi, il n'y en eut que deux qui entrerent dans la terre qui étoit promiſe à tous. Et aprés qu'ils furent établis en cette riche partie du monde, où ils devoient particulierement honorer leur Dieu, qui les avoit choiſis entre toutes les nations de la terre pour être ſon peuple, & les obliger par ſes bienfaits à le ſervir fidélement, ils ne luy furent pas plus ſoûmis que les peuples Barbares, & Gentils, qui ne connoiſſoient point le vray Dieu. Il ne faut que lire l'hiſtoire des Juges & des Rois, pour voir le déréglement de leur vie, & y trouver une infinité d'exemples de la dépravation de leurs mœurs, qu'il ſeroit trop long de repréſenter icy.

Combien il eſt difficile de ſe convertir, & de bien vivre dans le monde qui eſt ſi corrompu.

Un ſçavant Interprete demande, quelle peut être la raiſon pourquoy le peuple de Dieu fut ſi long-temps en Egypte, ſans faire de ſacrifice au vrai Dieu ; & il répond, que c'eſt parce que les animaux, qui leur ſervoient de victimes, étoient eux-mêmes les Dieux des Egyptiens, leſquels n'auroient pas ſouffert qu'on les eût immolez à une autre divinité ; il falloit s'éloigner de la préſence de ces idolâtres, pour rendre au Seigneur un culte qu'ils avoient

Digitized by Google

ſi long-temps interrompu. On peut dire que le pécheur qui ſonge à ſe convertir, ou à ſervir fidelement Dieu dans le grand monde, ſe trouve dans les circonſtances toutes ſemblables. Pour ſe reconcilier avec Dieu, & pour mener une vie reguliere, il faut qu'il ſacrifie à Dieu tout ce que le monde eſtime, tout ce qu'il aime, tout ce qu'il adore, qu'il renonce à ſes plaiſirs, à ſes diſcours, à ſes manieres, à ſes coûtumes, qu'il ſe déclare en tout & par tout pour la vertu, & contre le vice : mais pour prétendre obſerver cette conduite à la vûë des gens du monde, ſe diſtinguer d'eux en toutes choſes, ſans toutefois ſe ſéparer d'eux, c'eſt s'attirer une perſécution trop forte pour une vertu foible ; il faut s'en éloigner, à moins de s'expoſer au danger évident de ne pas perſéverer dans ſa réſolution.

Ce qu'il faut conclure de l'exemple de Loth, & de Noé qui ſe préſerverent de la corruption de leur ſiécle.

Vous dites que le ſaint homme Loth s'étant trouvé au milieu d'une ville toute débordée, ne laiſſa pas de ſe garantir de l'infection, & de demeurer inviolablement attaché à ſon devoir ; mais faites réfléxion que cet exemple ne favoriſe point l'inconſideration de ceux qui s'engagent dans la vie du monde ; au contraire il devroit les faire trembler. Il eſt vrai que Loth réſiſta à l'exemple des Sodomites ; ce fut un effet admirable de ſa fidelité ; mais ne fut-ce pas une preuve bien funeſte de la corruption des hommes, que parmi une nation toute entiere, il ne ſe trouva que lui ſeul qui fut aſſez fort, ou aſſez heureux pour y reſiſter. On s'encourage encore par l'exemple de Noé, dont la vertu ſe trouva à l'épreuve de la corruption générale, où le monde étoit tombé de ſon temps, au lieu de fremir en faiſant réfléxion, qu'entre tous les hommes, il fut le ſeul qui s'en défendit.

Il y a dans le Chriſtianiſme même un monde qu'il faut fuir.

Quoy qu'il ſoit vrai que le monde a changé de face après la venuë du Sauveur, & que la loi de l'Evangile a condamné ce monde avec ſes maximes ; il ne laiſſe pas d'y avoir dans le Chriſtianiſme même un monde qu'il faut fuir à l'exemple des prémiers Chrétiens, & de tous les Saints qui ont vécu dans tous les ſiécles ; & ſi on ne peut s'en ſéparer d'effet, comme font les Religieux, on doit du moins s'en ſéparer de mœurs, de conduite, & de maniére de vie.

Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Les loix du monde ſont oppoſées à celles de Dieu.

Totus mundus in maligno poſitus. Joan. 5. Tout le monde eſt plongé dans le mal ; c'eſt-à-dire, eſt tout rempli d'injuſtice & de malice. Il ne peut donc commander rien, ni enſeigner rien qui ne ſoit injuſte & criminel, parce qu'une ſource ne peut produire d'autres eaux que celles qu'elle renferme. En effet, comme les maximes du monde ſont oppoſées aux maximes de JESUS-CHRIST, il n'ordonne rien qui ne ſoit oppoſé aux commandemens de Dieu. Dieu condamne l'affection déréglée pour les richeſſes, le monde les approuve ; Dieu commande l'humilité, le monde ordonne l'orgueil ; Dieu commande l'amour des ennemis, & l'oubli des injures, le monde ordonne la haine & la vengeance ; Dieu commande la pénitence, le monde en diſpenſe ; Dieu veut qu'on ſe prive des plaiſirs illicites, & le monde les authoriſe. Il n'y a rien de plus contraire que ces deux maîtres, & c'eſt pour cette raiſon que le Fils de Dieu a dit que ſon royaume n'eſt pas de ce monde.

Digitized by Google

Les dangers qu'il y a de ſe perdre dans le monde.

Pluet ſuper peccatores laqueos. Pſalm. 10. Le Prophete dit que Dieu feroit pleuvoir des filets & des pieges ſur les pécheurs, pour exprimer le nombre des périls qui ſont dans le monde, & des dangers que l'on court de s'y perdre éternellement. Combien en effet voyoit de filets tendus ſur la terre, celui qui les compare à la pluye qui tombe du ciel? Il dit expreſſément ſur les pécheurs, parce qu'ayant ſi peu d'attention ſur les mouvemens de leur cœur, & de leurs ſens, ſi peu de ſoin d'éviter les occaſions du péché, penſans ſi peu à ſe précautionner contre le danger, marchans continuellement comme ils ſont, au milieu des embûches qu'on leur dreſſe, comment peuvent-ils ne courir pas une infinité de hazards? C'eſt donc pour cette multitude de dangers que le Prophete dit, qu'il tombera une pluye de filets ſur les pécheurs, filets & pieges en la jeuneſſe & en la vieilleſſe; pieges dans les richeſſes & dans la pauvreté; pieges dans l'honneur & dans le deshonneur; pieges dans les compagnies & dans la ſolitude; pieges dans la proſperité & dans l'adverſité, & enfin pieges par tous les ſens, par les yeux, par les oreilles, par la langue & par tout le reſte; tellement que le nombre de ces pieges eſt ſi grand, que le Prophete s'écrie: *Pieges ſur vous habitans de la terre.* *Jerem.* 48.

Pourquoy le demon eſt appellé le Prince du monde.

Venit Princeps hujus mundi, & in me non habet quicquam. Joan. 14. On demande pourquoy le demon eſt appellé le Prince de ce monde, vû que c'eſt Dieu qui l'a créé & tiré du néant par ſa puiſſance, & qui le gouverne par ſa ſageſſe & ſa providence. Mais il eſt aiſé de répondre, quand on ſuppoſe avec ſaint Auguſtin, que par ce monde, on entend ceux qui aiment le monde, qui s'y attachent, & qui le regardent comme le centre de leur félicité. Or le demon eſt juſtement appellé le Prince de ce monde, parce que c'eſt ſon royaume; c'eſt dans les cœurs de ces mondains que cet ennemi de Dieu & des hommes regne, & domine en ſouverain: Que dis-je, il les gouverne en Dieu, puiſque l'Apôtre l'appelle *le Dieu du ſiécle.* Il les meut & les fait agir comme il lui plaît par ſes ſuggeſtions, comme Dieu par l'eſprit de ſa grace fait agir ſes juſtes. En un mot, dit ſaint Jean, tout le monde, c'eſt-à-dire, les méchans, ſont ſous la domination de cet infame tyran, qui eſt auſſi nommé pour cette raiſon le Prince des ténébres; c'eſt-à-dire, des pécheurs, qui ſelon ſaint Auguſtin, ſont appellez du nom de ténébres, parce que la lumiére de la grace eſt éteinte en eux, & que marchans dans les ténébres, ils ne peuvent faire autre choſe que des œuvres de ténébres. C'eſt à quoy les ſollicite le démon leur ſeigneur, & leur maître, qui les tient liez comme de miſérables eſclaves, par les chaînes de leurs paſſions, qui les entraîne, & les fait rouler de crime en crime. *Sanctus Auguſtinus l. de Nat. & Grat. c.* 23.

Comme il faut prendre garde de ſe laiſſer corrompre par les maximes du monde.

Videbis in Babyloniâ deos aureos, & argenteos &c. Baruch. 6. Le plus grand danger que l'on trouve dans le monde, eſt celui de corrompre l'eſprit par ſes fauſſes maximes, toutes contraires à celles du ſalut, & par leſquelles le jugement étant corrompu, il eſt impoſſible que la vie & les actions ne le ſoient entiérement. *Vous verrez en Babylone*, diſoit ce Prophete, écrivant aux Juifs de la captivité, *des idoles d'or & d'argent, qu'on porte ſur les épaules pour donner de la terreur & du reſpect aux hommes; prenez garde de les adorer avec les autres, & quand vous verrez le monde qui les adore en foule, dites en vôtre cœur, ô Seigneur, c'eſt vous ſeul qu'il faut adorer.* J'en dis autant aux perſonnes qui ſont ſur le point d'entrer dans

Digitized by Google

le commerce du monde. Vous verrez dans ce monde les hommes adorans les idoles, c'eſt-à-dire, les plaiſirs, les richeſſes, les vanitez ; vous y verrez le vice honoré, la vertu mépriſée ; vous y entendrez des maximes conformes à cette corruption que le démon y a introduites ; prenez garde à ne vous laiſſer pas corrompre par l'exemple de la multitude, & pour cet effet, ayez ſouvent devant les yeux les véritables maximes du Chriſtianiſme, ces véritez éternelles, que le monde ne veut pas connoître, & qui ne changeront jamais; imprimez-les fortement dans vôtre eſprit, pour y avoir recours contre l'exemple, & les fauſſes maximes du monde.

Le monde comparé à cette Babylone dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe.

In fronte ejus nomen ſcriptum myſterium, Babylon magna, mater formicationum, & abominationum terræ. Apocal. 17. Le monde eſt cette Babylone, que ſaint Jean dans ſon Apocalypſe vit aſſiſe ſur une bête, pleine de noms de blaſphemes, & portant dans ſes mains un vaſe d'or plein d'abominations, & de l'impureté de ſa fornication, & néanmoins elle avoit ce nom écrit ſur le front, *myſtere.* Que veut dire cela ! Comment s'accordent le myſtere & le blaſpheme ? Le myſtere eſt une choſe ſacrée ; le blaſpheme eſt une choſe impie. Cela veut dire que tout eſt myſtérieux dans le monde ; que tout eſt plein de déguiſement, & que les plus énormes vices portent ſur le front les couleurs de la vertu. L'hérétique, par exemple, tâche de répandre le venin de ſa mauvaiſe doctrine; voila le blaſpheme; mais il cache ſon malheureux deſſein ſous la doctrine des anciens Peres, & des Ecritures ; voila le myſtere, &c.

Oppoſition des loix du monde avec celle de Jesus-Christ.

Quæ ſocietas lucis ad tenebras ? quæ conventio Chriſti ad Belial ? aut quæ pars fideli cum infideli ! 2. ad Corinth. 6. Il eſt évident que la contradiction étant auſſi grande entre Jesus-Christ & le monde, qu'entre la vérité & le menſonge, la vertu & le vice, Dieu & le demon ; nous ne pouvons nous attacher au monde ſans quitter Jesus-Christ ; car quel rapport peut-il y avoir entre ce Sauveur & Bélial ; entre le fidele & l'infidele ? C'eſt cependant cet accord que pluſieurs prétendent faire dans le monde, en ſuivant ſes maximes, & être avec cela de véritables Chrétiens. N'eſt-ce pas en effet une choſe étrange, lorſque prêchant l'Evangile, nous déclamons contre les haines, les partis, les diviſions, & que nous établiſſons la néceſſité d'aimer ſes ennemis, & de pardonner les injures ; on nous dit encore : Oüi, mais ſi j'étois inſenſible aux outrages qu'on me fait, & ſi je pardonnois, que diroit le monde ! lorſque nous invectivons contre le luxe des habits, & les excès de table, on dit que c'eſt la mode du monde, la coûtume du monde, &c.

Le petit nombre des gens de bien qui ſont dans le monde, & le grand nombre des crimes qui s'y commettent.

Dominus de cœlo proſpexit, ut videat ſi eſt intelligens aut requirens Deum omnes declinaverunt, ſimul inutiles facti ſunt, non eſt qui faciat bonum, non eſt uſque ad unum. Pſalm. 12. Dieu a conſideré du haut des cieux, s'il verroit un homme qui eût de l'intelligence, & qui ſervit véritablement Dieu ; puis il ajoûte que cet œil qui voit tout, apperçut que tous les hommes étoient criminels, & inutiles dans le monde, & qu'il ne s'en trouvoit pas un qui fût porté au bien. Qui pourroit croire cette vérité, ſi Dieu même n'en étoit l'auteur par ſon Prophete, que dans un ſi prodigieux nombre d'hommes qui vivent par tout le monde, il ne s'en trouve pas un ſeul qui pratique le bien ; ſans doute cela ne ſe doit pas prendre au pied de la lettre ; mais c'eſt pour nous apprendre

que s'il y a dans le monde quelques hommes juſtes, ils ſont ſi rares, & en ſi petit nombre, qu'à peine les peut-on appercevoir, & ce qui eſt ſurprenant, c'eſt qu'enſuite de ces paroles, ce même Prophete fait une affreuſe peinture des horreurs qui ſe commettent dans le monde, qui n'eſt preſque compoſé que d'impies.

Tout Chrétien a obligation de vaincre le monde, & en quoy.

Omne quod natum eſt ex Deo vincit mundum. 1. *Joan. c.* 5. Ce n'eſt pas aſſez de fuir le monde, il faut le vaincre. Tous les enfans de Dieu, c'eſt-à-dire, tous les véritables Chrétiens doivent être victorieux du monde ; car cette victoire, dit ſaint Bernard, eſt le témoignage aſſûré de nôtre filiation divine : *Teſtimonium cœleſtis generationis victoria mundi.* Nous devons vaincre le monde par la pratique de trois vertus contraires à trois vices, qui ſont comme eſſentiels au monde ; le prémier eſt l'impiété envers Dieu, parce que le monde engage ſes partiſans dans l'oubli de Dieu, & dans une inſenſibilité pour tout ce qui regarde la religion. Le ſecond vice eſt l'injuſtice & la cruauté envers le prochain ; il faut le vaincre par cet eſprit de charité qui eſt le caractere eſſentiel du Chrétien, & qui nous oblige de regarder le prochain comme un autre nous mêmes. Le troiſiéme enfin, l'amour déſordonné de ſon corps ; puiſque ſelon ſaint Paul, nous ne pouvons vivre ſuivant les inclinations de la chair, ſans mourir à l'eſprit du Chriſtianiſme.

On ne peut aimer le monde ſans ſe perdre.

Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo ſunt. 1. *Joan.* 2. Il n'y a que ceux qui haiſſent le monde, qui y puiſſent demeurer avec quelque ſorte de ſûreté ; nous n'y ſommes jamais par nôtre inclination, & par l'attrait que nous y trouvons, que nous ne ſoyons ouverts à tous les maux qu'il eſt capable de nous faire ; & il n'eſt que trop vrai qu'il empoiſonne, & qu'il donne le coup de la mort à ceux qui ſont aſſez foibles pour l'aimer. Il y a dans le monde une infinité d'écuëils, & de perils, qui en rendent preſque toûjours la navigation malheureuſe, & qui ont fait dire aux Saints, qui regardoient les choſes dans la verité, que ceux qui s'y ſauvent, échappent comme du milieu du naufrage.

Comparaiſon du monde avec la mer.

Ecce motus factus eſt in mari. Matth. 8. La mer eſt un ſymbole naturel du monde, & la vie de l'homme ſur la terre n'eſt autre choſe qu'une navigation ſur une mer orageuſe. Soit que l'on conſidere ce qui ſe paſſe au dedans de l'homme, ſoit que l'on regarde ce qui l'environne au dehors, on verra une parfaite image d'une mer dangereuſe, où l'on a ſujet de craindre à tout moment, de faire naufrage. Les monſtres que la mer renferme, les abîmes, & les précipices qu'elle cache, la rapidité, & le mouvement continuël de ſes vagues, nous repréſentent parfaitement les vices du cœur de l'homme, ſes paſſions & ſon inconſtance perpetuelle. Les pirates qui rempliſſent les mers, les tempêtes que le ciel excite, ne ſont-ce pas autant de figures d'une infinité d'ennemis qui ne demandent que la perte de l'homme, & des maux que le ciel juſtement irrité lui envoye.

Ce que c'eſt que le monde, & ce qu'on doit entendre par là.

Totus mundus in maligno poſitus eſt. 1. *Joan.* 5. Quel eſt ce monde qui eſt tout corrompu & pervers, & que JESUS-CHRIST a ſi ſouvent frappé de ſa malediction dans l'Evangile ! Ce monde, dit ſaint Auguſtin, c'eſt l'aſſemblage de tous les amateurs dereglez du monde, qui ſont en quelque ſorte transformez dans le monde, par l'amour aveugle qui les y attache : *Amatores mundi, qui amando mundum, dicti ſunt mundus.* Ce monde, c'eſt tout ce qui peut tenir dans nos

Digitized by Google

cœurs la place que Dieu ſeul y doit occuper ; car il y a un monde ſubtil & délicat pour les perſonnes même de piété, comme il y a un monde groſſier pour les perſonnes du ſiécle. Pour ceux-ci, c'eſt la pompe des équipages, la ſomptuoſité des palais, la magnificence des meubles, la faveur des Princes, l'éclat des dignitez, l'applaudiſſement des peuples, les charmes de la volupté, l'illuſion des honneurs. Pour ceux-là c'eſt une recherche imperceptible de ſoy-même. C'eſt une inſenſibilité dans la dévotion ; c'eſt un dégoût des choſes de Dieu ; c'eſt une averſion ſecrette pour le prochain ; c'eſt une ſingularité de conduite ; c'eſt un relâchement dans la pratique de ſes devoirs ; c'eſt un amour propre qui ſe mêle en tout ; c'eſt une attache à ſon propre ſens ; c'eſt un eſprit de partialité. Voila le monde, c'eſt-à-dire, la maniére d'agir des gens du monde. *L'Abbé du Jarri, ſermon de la Circonciſion.*

Marques pour connoître ſi on aime le monde.

Mais comment connoîtrai-je ſi j'aime le monde ? Rien de plus facile : par exemple, vous qui vivez dans une condition mediocre, ſoûpirez-vous ſouvent pour les grandeurs que vous ne poſſedez pas ? Méditez-vous avec chagrin les voyes de vous enrichir, & de vous élever ? Les rebuts attachez à la mediocrité de vôtre condition, vous ſont-ils inſupportables ? Vous laiſſez-vous aller à la joye immoderée dans les petits ſuccez qui vous arrivent ? Vous laiſſez-vous aiſément ébloüir par les dehors éclatans des pompes du ſiécle ? Etes-toûjours prêts à faire acception de la perſonne du riche, au préjudice du pauvre ? Regardez-vous avec un mépris ſecret tous ceux qui ſont dans l'obſcurité & dans la baſſeſſe. Inſpirez-vous l'ambition & la cupidité à tous ceux qui vous approchent ? Mêlez-vous des regards purement humains dans les exercices d'un miniſtere tout ſpirituel ? Si cela eſt, dites que vous aimez le monde, que ce venin ſubtil de l'attachement au ſiécle corrompt toute la maſſe, & infecte tout le corps de vôtre vie. Cependant que voyons-nous de plus ordinaire que des Chrêtiens de ce caractere ? de ces hommes doubles, & inconſtans, comme dit le Sage, reduiſans toute la piété à s'abſtenir des vices groſſiers, & ſe permettans ſans remords tous ceux que les bienſéances du monde, & les coûtumes établies authoriſent ; dévorez en ſecret par une cupidité inſatiable des honneurs & des richeſſes, & entiérement poſſedez de l'amour du monde ? *Le même.*

Digitized by Google

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet.

NOmine mundi intelliguntur, qui vivunt ſecundùm concupiſcentiam mundi. Auguſtin. Tract. 107. in Joannem.

Homines mali mundus vocantur, inde acceperunt nomen, ex eo quod amant. Idem, ſerm. 28. de temp.

Non pro mundo rogo, id eſt, pro eis qui vivunt ſecundùm concupiſcentiam mundi. Idem.

Vis non eſſe inimicus Dei, noli eſſe amicus mundi. Idem, in Pſalm. 91.

Mundus iſte periculoſior, eſt blandus quam moleſtus; magis cavendus cum ſe allicit diligi quàm cum admonet, exigitque contemni. Idem, Epiſt. ad Dioſcorum.

Quid tibi neceſſe eſt in eâ verſari domo in qua neceſſe habeas quotidie, aut perire aut vincere. Hieronymus in Epiſt.

Latam viam non quærimus, nec inventione opus eſt, ſponte ſe offert & errantium via. Idem, in cap. 7. Matth.

Fuge ſæculi mare, & naufragium non timebis, in mari ferventibus ventis, & ſi non omnium naufragium, omnium tamen periculum eſt. Ambroſ. l. 4. in cap. 4. Lucæ.

Quis inter tot paſſiones hujus ſæculi, inter tantas illius illecebras, tutum & intemeratum ſervare poteſt veſtigium. Idem, lib. de fuga ſæculi. c. 1.

Qui ſalvus eſſe vult, ſupra mundum aſcendat, fugiat hunc mundum, terras relinquat. Idem, ibidem.

Via perditionis ſpatioſa, quia intra regulam diſciplinæ non incluſa. Chryſoſtomus.

Mari juſtè comparatur hic mundus, quia fluctibus diabolicis quatitur, vitiorum tempeſtatibus commovetur. Caſſiodorus, in Pſalm. 44.

Plena omnia periculis, plena laqueis; incitant cupiditates, inſidiantur illecebræ, blandiuntur lucra, damna deterrent. Sanctus Leo ſerm. 5. Quadrag.

Inſidiæ ſunt in divitiarum amplitudine, inſidiæ in paupertatis anguſtiis, illa elevans ad ſuper-

LOrſqu'on dit, le monde, on entend ceux qui vivent ſelon la concupiſcence du monde.

On appelle les hommes vicieux, le monde; ce nom leur a été donné de la choſe qu'ils aiment.

Je ne prie pas pour le monde, c'eſt-à-dire, pour ceux qui ſuivent les mouvemens de la concupiſcence du monde.

Voulez-vous n'être pas ennemi de Dieu, ne ſoyez pas ami du monde.

Ce monde eſt plus dangereux lorſqu'il nous flatte, que lorſqu'il vous maltraite: Il faut bien plus s'en defier quand il nous invite à l'aimer, que quand il nous avertit, & nous force de le mépriſer.

Pourquoy demeurer dans une maiſon, où il vous faut chaque jour, ou périr, ou vaincre.

Il n'eſt pas beſoin de chercher la voye large; on ne la trouve pas, à proprement parler: elle ſe preſente d'elle-même à nous; c'eſt la route de ceux qui s'égarent.

Fuyez la mer du ſiécle, & vous n'aurez point ſujet d'apprehender le naufrage, quand la mer eſt agitée, & les vents émûs, quoy que tous ne periſſent pas, tous néanmoins ſont en danger de périr.

Qui peut marcher d'un pas ferme & inébranlable au milieu des paſſions du ſiécle, & de ſes charmes ſi ſéduiſans!

Que celui qui veut être ſauvé s'éléve au-deſſus du monde, qu'il fuye le monde, qu'il abandonne la terre.

La voye de perdition eſt large & ſpatieuſe, parce qu'elle n'eſt pas reſſerrée par les régles d'une exacte diſcipline.

C'eſt avec raiſon qu'on compare le monde à une mer, puiſqu'il eſt agité des flots que le démon y excite, & troublé par les tempeſtes des vices.

Tout eſt plein de périls, tout eſt plein de piéges. Les paſſions tranſportent, les attraits ſéduiſent, l'eſperance du gain flatte, la crainte de perdre décourage.

Il y a des embuches dans l'abondance des richeſſes; il y en a dans les miſeres de la pau-

tiam,

biam, ha incitant ad querelam. Idem, ſerm. 11. Quadrageſimæ.

Mundus eſt ubi malitia plurimum, ubi ſapientia modicum, ubi omnia viſcoſa, omnia lubrica ſunt, omnia operta tenebris, & obſeſſa laqueis, ubi periclitantur animæ, ubi omnia vanitas, & afflictio ſpiritus. Bernardus, in ſerm.

Flagrant ubique delicta, & paſſim multiplici genere peccandi per improbas mentes nocens virus operatur. Cyprianus Epiſt. ad Donatum.

vreté : celles-là nous inſpirent l'orgüeil ; celles-cy nous portent aux plaintes & aux murmures.

Le monde eſt un lieu où il y a beaucoup de mechaneeté, & peu de ſageſſe : où tout eſt ſéduiſant, tout eſt gliſſant, tout eſt couvert de ténébres, & environné de piéges où les ames ſont continuellement en danger ; où tout eſt vanité, & affliction d'eſprit.

Ce ne ſont par tout que déſordres ; & un funeſte poiſon agiſſant par des eſprits corrompus, produit une infinité de crimes.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

PAr ce nom de monde il faut entendre avec ſaint Auguſtin, tous ceux qui aiment les choſes du monde, qui ſuivent les maximes du monde, qui défendent ſes maximes, qui ſe confient en ſes promeſſes, qui cherchent ſes faux biens, & qui vivent de ſon eſprit. C'eſt pourquoy pour donner une juſte définition de ce monde, contre lequel le Sauveur fulmine tant de malédictions, il faut dire que c'eſt la compagnie des méchans qui menent une vie contraire aux loix & aux maximes de l'Evangile. Sur quoy il faut remarquer que le monde en ce ſens ſe peut encore prendre en deux manieres. 1°. Pour l'attachement qu'on a, & pour l'affection déréglée qu'on porte aux richeſſes, aux plaiſirs, & aux honneurs, qui ſont les trois convoitiſes qui compoſent tout ce qu'on appelle le mauvais monde. 2°. Le monde ſe prend pour les maximes fauſſes & erronées, & les principes trompeurs de cette fauſſe ſageſſe du ſiécle, que l'Apôtre ſaint Jacques appelle terreſtre, parce qu'elle regarde les biens de la terre ; animale, parce qu'elle eſt toute employée à la recherche des plaiſirs qui nous ſont communs avec les bêtes ; diabolique, parce qu'elle ne ſuit que l'orgueil & la vanité qui eſt propre du demon.

Ce que c'eſt que le monde dans le ſens que nous le prenons icy.

Comme tous les Chrétiens ont renoncé aux pompes & aux vanitez du monde par le Baptême, & que d'ailleurs Dieu ne nous oblige pas de renoncer à tout commerce des hommes, pour ſe retirer dans les ſolitudes ; il faut conclure que dans le Chriſtianiſme même, il y a un monde qu'on eſt obligé de fuir ; car ce n'eſt pas une promeſſe vaine ; mais qui oblige à quelque choſe ; or s'il y en a un, ne ſont-ce pas ces compagnies, ces aſſemblées, où la vanité regne, où l'on ne s'étudie qu'à plaire, où le plaiſir fait toute l'occupation de ceux qui le compoſent, où l'on ne prend preſque point de plaiſir qui ſoit innocent, où enfin on fait gloire de tout ce dont la nature nous apprend à rougir.

Il y a un monde que tout Chrétien eſt obligé de fuir.

Il eſt conſtant que d'être de ce monde, tel que nous venons de le dépeindre, c'eſt être du nombre des réprouvez, & que l'aimer & ſe déclarer ennemi de Dieu, c'eſt même choſe, puiſque la parole de Dieu y eſt expreſſe : *Quicunque voluerit eſſe amicus ſæculi hujus inimicus Dei conſtituitur.* Mais l'on peut demander, ſi l'on peut le hanter, ſe familiariſer avec lui, avoir des liaiſons avec ceux qui

Etre de ce monde, dont nous parlons icy, c'eſt être du nombre des

reprouvez. *Jacobi 4.*

le compoſent, ſe trouver dans leurs aſſemblées, ſans expoſer ſon innocence & le ſalut de ſon ame. Pour répondre à cette demande, on ne dit pas que tous ceux qui ſont dans ce monde ſoient voluptueux, laſcifs, médiſans, impies; mais il eſt vrai de dire que ceux qui ſont les plus adonnez a tous ces vices, ſont de ce monde: Or cela ſuppoſé, demande s'il n'y a rien à craindre pour le ſalut, on devroit plûtôt demander s'il y a le moindre ſujet de croire qu'on s'y pourra ſauver en quelque maniere, vû les dangers continuels de ſe perdre, & les occaſions prochaines du peché, où l'on demeure?

Tous les hommes en general ſont obligez de renoncer au monde, & de le haïr.

On doit tenir pour indubitable cette maxime que le Fils de Dieu nous a enſeignée lui-même, qu'il y a une obligation générale de ſe ſeparer du monde, quitter l'eſprit du monde, d'aimer Dieu de telle ſorte, qu'on ſoit prêt de lui ſacrifier tout ce qu'on a de biens, de parens, d'amis, ſans épargner ſa propre perſonne, comme ſi c'étoient des choſes indifférentes, ou dignes même de haine. Ce qui ne regarde pas ſeulement les Religieux qui ont effectivement quitté le monde pour ſe conſacrer entierement au ſervice de Dieu; mais toutes ſortes de perſonnes de quelque état & de quelque condition qu'ils ſoient; ce qui s'entend toûjours d'un renoncement de cœur & d'affection; ce qui eſt de précepte, & non pas toûjours d'effet, ce qui n'eſt que de conſeil.

Quelles ſont les perſonnes qui agiſſent par l'eſprit du monde.

Les perſonnes qui agiſſent par l'eſprit du monde, ſont celles qui ne ſuivent que les mouvemens de leur concupiſcence, qui eſt entierement oppoſée à l'eſprit & à la loy du Sauveur du monde. Le Fils de Dieu, par exemple, nous commande de nous humilier & de nous ſoûmettre; les gens du monde au contraire n'aiment que l'élevement & l'indépendance. Le Fils de Dieu nous commande d'aimer la pauvreté, eux au contraire n'aiment que la magnificence & le luxe, & employent en des choſes ſuperflües ce qui eſt dû à l'entretien néceſſaire des pauvres. Le Fils de Dieu nous commande d'aimer la mortification & les exercices de la penitence, & ceux-ci ne cherchent que les plaiſirs des ſens, ne penſent qu'à rire & à ſe divertir, comme ſi toute la Religion chrétienne, qui les menace d'une peine éternelle, étoit une fable, & comme s'il n'y avoit ni enfer, ni paradis. Voila proprement ce que c'eſt que l'eſprit du monde aimer ces choſes, c'eſt aimer le monde, & aimer le monde c'eſt ſe rendre ennemi de Dieu.

Ce que c'eſt que concupiſcence qui regne dans le monde.

La concupiſcence, dont on parle ſi ſouvent, conſiderée en ſon principe, n'eſt autre choſe que la dépravation du cœur humain par le peché; & ſi on la regarde en ſon objet, ce ſont toutes les choſes de la terre auſquelles nous nous portons par ce déréglement de nôtre nature. C'eſt ce qui s'appelle la tentation du monde, ou autrement la corruption du ſiécle, qui n'eſt autre choſe que l'amour du monde & des choſes temporelles, telles que ſont les honneurs, les richeſſes, & les plaiſirs des ſens. Et la vie mondaine conſiſte à vouloir joüir de toutes ces choſes, à bannir de ſon cœur l'amour de Dieu pour les aimer, à y trouver ſa joye & ſon bonheur, & à y établir ſon repos. Or c'eſt en cela que conſiſte le vice, le peché, l'injuſtice & l'iniquité, & ce qui eſt proprement la cauſe de tous les déſordres du monde.

Que l'amour du monde eſt une eſpece d'idolatrie.

De cet amour deſordonné du monde, & de cette corruption du ſiécle, eſt venüe l'impieté & l'idolatrie. Car les hommes charnels ayant un amour déreglé pour les créatures, leur ont enſuite, ſelon la maxime de ſaint Auguſtin, qu'en

n'adore que ce qu'on aime, rendu le culte qui n'appartient qu'au vrai Dieu. Et pour ne point nous arrêter à l'idolatrie des infideles, qui étoit visible & grossiere, qui doute que la vie de ceux d'entre les Chrétiens, que saint Augustin appelle amateurs du monde, ne soit une véritable idolatrie, mais plus raffinée, puisque les choses du siecle qu'ils se proposent pour objets de leurs affections, sont autant d'idoles & de fausses divinitez qu'ils adorent au mépris de Dieu, aimant mieux, comme dit l'Apôtre, servir la créature que le Créateur. C'est en ce sens que cet Apôtre appelle l'avarice, *une servitude d'idoles*; & assure que les gens de bonne chere se font un Dieu de leur ventre: *Quorum deus venter est.* Ce qui a fait dire à saint Chrysostome, que l'idolâtrie d'un prophane n'est en rien différente de celle d'un Chrétien, sinon que celle-cy est plus criminelle que l'autre.

Ad Ephes. 5.
Ad Philip. 3.
Chrysost. homil. in Epist. ad Roman.

Ce monde corrompu, & dont les maximes sont si opposées à celles de l'Evangile, est ce malheureux monde pour lequel JESUS-CHRIST ne prie point, ainsi qu'il dit lui-même, comme s'il vouloit dire qu'il l'a excommunié de telle sorte, qu'il ne participe point à ses mérites, & ensuite qu'il est aussi perdu comme s'il n'avoit point de Redempteur. Il n'est pas nécessaire de repeter que par le monde on entend ceux qui font le grand monde, qui en font la plus nombreuse partie, qui font les loix & les maximes du monde, en suivant celles de la nature corrompuë. Or ce sont ceux-là qui n'ont pas plus de part aux prieres & aux mérites du Sauveur que s'il n'étoit point venu les sauver, & qui ensuite sont condamnez, tandis qu'ils sont du monde. Mais quoy, JESUS-CHRIST n'est-il pas mort pour eux? Ne sont-ils pas Chrétiens? Ne reçoivent-ils pas des graces tous les jours, qu'ils ne sçauroient recevoir que par les mérites de ce Sauveur des hommes. Tout cela est vrai; mais quoyque JESUS-CHRIST ait fait pour eux, ce n'est rien fait pour leur salut pendant qu'ils seront du monde, parce qu'en cet état, on ne les considére point autrement qu'en état de peché, & comme ennemis de Dieu.

Pourquoy le Fils de Dieu n'a pas voulu prier pour le monde, & pourquoy il est déja condamné.

C'est une vérité constante que nous n'avons point d'ennemi plus dangereux pour nôtre salut que le monde; c'est l'ennemi de Dieu, & de JESUS-CHRIST, & tous les demons ensemble ne nous ravirons pas du cœur JESUS-CHRIST si facilement que le monde. Il faut donc regarder la sagesse du monde, & ses maximes comme un contre-évangile; c'est-à-dire, comme une doctrine contraire à la sagesse chrétienne, & à la doctrine du salut. D'où il faut conclure que nous ne pouvons être du monde sans renoncer à JESUS-CHRIST, qui proteste qu'il n'est pas de ce monde: *Ego non sum de hoc mundo.* Et qu'il n'y a point de milieu ni d'accord entre JESUS-CHRIST & le monde; & sur tout il faut bien graver dans son cœur cette terrible menace du Sauveur: *Vos estis de hoc mundo ideo dixi vobis, quia in peccatis vestris moriemini. Si vous êtes du monde vous mourrez dans vôtre peché.*

Nous n'avons point de plus dangereux ennemi de nôtre salut que le monde.

Joan. 8.
Ibidem.

On peut être dans le monde sans en aimer; ni les plaisirs, ni les fortunes; mais le seul air en est si dangereux, que les ames les plus innocentes, les plus saintes & les plus vigoureuses, ont peine à se défendre de ses impressions, & il y a moins de personnes qu'on ne pense qui y conservent cette integrité que Dieu demande d'un véritable Chrêtien.

Peu de personnes conservent l'innocence dans le monde.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

Peinture des déſordres qui ſe trouvent dans le monde priſe de ſaint Cyprien.

SAint Cyprien voulant diſpoſer ſon cher ami Donat au mépris du monde, il ſuppoſe qu'étant monté avec lui ſur une haute montagne, il lui montroit de là toutes les mers & toutes les terres, toutes les places publiques & tous les tribunaux, & tout cela plein de mille ſortes de pechez & d'injuſtices, afin qu'ayant vû de ſes propres yeux les maux étranges qui ſe font dans le monde, il comprît combien on le devoit haïr, & quelles obligations il avoit a Dieu de l'en avoir retiré. Imitons cette conduite; montez ſur cette même montagne; portez vôtre vûë ſur les places, ſur les palais, ſur les audiences, ſur les lieux de trafic & de commerce, vous y verrez tant de menſonges, tant de calomnies, tant de tromperies & de parjures, tant de larcins, tant d'envies, & de flateries, & ſur tout un ſi grand oubli de Dieu, & un ſi grand mépris du ſalut, que vous ne pourrez aſſez vous étonner d'un ſi grand déſordre. Vous verrez que la plûpart des hommes ne ſuivent que la violence de leurs paſſions, ſans avoir aucun égard aux loix du devoir, ni à celles de la raiſon; & qu'étant ſemblables à des payens, qui n'ont nulle connoiſſance de Dieu, ils ne s'imaginent pas qu'il y ait rien au-delà de la vie & de la mort. Vous verrez les innocens maltraitez, les coupables abſous, les gens de bien mépriſez, les méchans dans l'honneur & dans l'éclat. Vous verrez les pauvres & les humbles foulez aux pieds, & la faveur l'emporter partout ſur la vertu. Vous verrez la juſtice vendüe, la vérité mépriſée, la honte bannie, & le déréglement introduit en toutes ſortes d'état. Vous verrez des perſonnes qui n'ont qu'a peine la figure d'homme, remplir les plus importantes charges. Enfin, vous verrez que l'argent eſt plus adoré & plus aimé que Dieu même dans le monde; vous verrez la plûpart des loix & divines & humaines corrompües par l'avarice, & qu'en divers lieux il ne reſte plus que l'ombre & le nom de la juſtice. *Grenade, dans la Guide des Pecheurs, ch. 28. §. 5.*

Autre peinture du monde.

Quel eſt donc ce monde reprouvé que vous êtes obligez de haïr dès que vous êtes régénérez par la grace, & que vous devez continüer de haïr toute vôtre vie! Pour vous le bien dépeindre, je n'ai qu'à vous dire que c'eſt celui même que vous aimez. Le monde, c'eſt cette mer orageuſe ſur laquelle vogue au gré de leurs déſirs une foule de pecheurs, dont les ſoins & les projets ne roulent que ſur les biens & les maux de cette vie, dont les mouvemens ne tendent qu'à ſe bâtir un trône ſur le ſable, dont l'eſpérance n'a pour but que la joüiſſance ennuyeuſe des biens paſſagers de cette vie; qui ne cherche d'autre bonheur, qu'une fauſſe joye, & des plaiſirs qui les fatiguent plus mille fois qu'ils ne vallent. Le monde, c'eſt un aſſemblage monſtrueux de partis, qui ſe déchirent, qui ne regardent qu'avec mépris, qu'avec envie, avec jalouſie, ſans union, ſans probité, ſans bonne foi. Le monde, c'eſt un royaume temporel où l'on ne connoît

Digitized by Google

point JESUS-CHRIST, d'où il déclare lui-même qu'il n'eſt point, pour lequel il ne veut pas même prier. Le monde, c'eſt cet amas d'impies, de libertins, qui refuſent de croire les véritez de l'Evangile, parce qu'elles combatent leurs paſſions, qui contrediſent le Sauveur dans ſes maximes, qui mépriſent ſes myſteres, qui ignorent ſes préceptes, qui prophanent ſes ſacremens. Enfin, le monde, pour le dire en un mot, c'eſt le grand nombre qui ſuit ſes uſages; c'eſt là ce monde que vous avez commencé à déteſter dans vôtre baptême, & que vous êtes obligez ſans ceſſe de contredire, de condamner, de combattre. Ce monde, c'eſt l'ennemi de la Croix & de l'Evangile de JESUS-CHRIST, qui doit vous être un objet d'horreur, & que vous devez toûjours ſacrifier aux interêts de vôtre ſalut. *Le Pere Maſſillon, ſermon du petit nombre des élus.*

Où eſt ce monde auquel on eſt obligé de renoncer.

Dieu n'a impoſé à perſonne l'obligation de quitter le monde, pour embraſſer la vie religieuſe; on ne peut nier toutefois qu'il n'y ait un monde dans le monde même, auquel tout Chrêtien eſt obligé de renoncer. Il y a au milieu de nous un monde reprouvé & maudit de Dieu; un monde dont Satan eſt le maître & le ſouverain; un monde pour lequel le Sauveur n'a point offert ſes prieres à ſon Pere; un monde enfin que JESUS-CHRIST a mépriſé, & dont il a toûjours été mépriſé; mais où prendrons-nous cet impie, ce malheureux monde, & quels ſont les lieux, où s'aſſemblent les perſonnes qui le compoſent? C'eſt à vous ſes idolatres que je dois le demander. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'il eſt où regne la vanité, l'orgueil, la molleſſe, l'impureté, l'irréligion; il eſt où c'eſt qu'on fait moins de cas des régles de l'Evangile, & où l'on fait même gloire d'en ſuivre de toutes oppoſées. C'eſt à vous de voir où ſont tous ces déſordres, mais quelque part qu'ils ſe rencontrent, il eſt certain que d'être de ce monde là, & n'être pas du nombre des prédeſtinez, c'eſt même choſe. *Le Pere de la Colombiere dans ſes Réflexions.*

Autre peinture des déſordres du monde.

Il n'eſt pas beſoin que nous montions ſur cette haute montagne, ſur laquelle ſaint Cyprien vouloit conduire ſon cher ami Donat, pour lui faire voir la face horrible du monde, ſoüillé de tous les crimes imaginables: *Flagrant ubique delicta, & paſſim multiformi genere peccandi, per improbas mentes nocens virus operatur.* Là vous voyez les innocens opprimez, les coupables abſous, les gens de bien mépriſez, les méchans honorez, les pauvres & les humbles foulez aux pieds, la juſtice venduë, la vérité maltraitée & deguiſée, le déréglement & la débauche dans tous les états, la plûpart des loix divines & humaines perverties. Dieu, dont la vûë eſt incomparablement plus aſsûrée que la nôtre, nous apprend par ſes Prophetes, que ſes yeux ne découvrent dans cette Babylone, que des avares, des ſuperbes, des médiſans, des impûdiques, des homicides; en un mot, comme dit le Prophete Oſée, que le ſang touche le ſang: *Sanguis ſanguinem tetigit*; c'eſt-à-dire, que le péché ſe joint au péché, comme les goutes d'eau pour former les riviéres: & qu'un torrent d'iniquité & de malédiction tout enſemble, inonde la face de tout le monde: *Maledictum & mendacium, & homicidium, & furtum, & adulterium inundaverunt.* Que voit-on dans le monde, qu'un profond oubli de Dieu, de l'éternité, & de toutes les choſes ſaintes; une négligence groſſiere de ſon ſalut, un employ continuel dans la vanité ou dans le crime? Que

Oſée 4.

Ibidem.

voit-on dans le monde, qu'une avarice insatiable, & une passion enragée d'avoir du bien, qui fait qu'il n'y a ni conscience qu'on ne trahisse, ni loi de Dieu qu'on ne transgresse, ni justice qu'on ne viole, ni ami, ni parent qu'on n'abandonne & qu'on ne vende pour avoir de l'argent. Que voit-on dans le monde, sinon des noires médisances, des calomnies atroces & étudiées? La bouche des mondains est un sépulcre toûjours ouvert, qui divore la reputation des familles entières : *Sepulchrum patens est guttur eorum.* Que voit-on enfin dans le monde, sinon une impureté si déréglée, que les adulteres passent pour d'heureuses rencontres ; Impureté si aveugle, qu'il n'y a ni maladie honteuse, ni ruine de famille, ni perte d'honneur, ni remords de conscience, ni crainte de l'enfer qui la puisse arrêter. Ne prenez point cecy pour une exageration d'Orateur, c'est une preuve & une explication de ces paroles de saint Jean : *Totus mundus in maligno positus est.* Tout ce monde exécrable est établi, c'est à-dire, absorbé, & abîmé dans la malice & dans le péché. *Le Pere Texier, sermon pour le Lundy de la seconde semaine de Carême.*

Psalm. 5.

Joan. 5.

Il n'y a point de milieu entre être à Dieu & être du monde.

Il y a dans le monde des impies abandonnez à toutes sortes de vices, & qui font gloire d'être du monde, & il y en a d'autres que l'on appelle honnêtes-gens, qui n'ont pas assez de courage pour suivre exactement l'Evangile, & qui tâchent d'accorder les maximes du monde avec celles de JESUS-CHRIST. C'est à ceux-là que j'adresse ces paroles de JESUS-CHRIST : *Vos estis de deorsum, & ego de supernis.* Vous êtes du monde, & je ne suis pas du monde, vous êtes de la terre & je suis du Ciel. Vous vous trompez donc Chrêtiens, lorsque vous voulez trouver un milieu entre deux choses si contraires. Ce milieu est imaginaire & impossible : *Tolle de medio, quid medium admittes ?* Détestez cette voye d'expedient, qui n'est qu'une invention du demon pour vous perdre, puisqu'elle attire les malédictions de Dieu sur ceux qui la veulent suivre : *Va duplici corde.* Malediction sur celui qui n'ayant reçû de Dieu qu'un cœur qu'il demande tout entier, veut partager son cœur, une partie pour le monde, & une partie pour Dieu: *Va ingredienti duabus viis.* Malheur sur celui qui veut marcher tout à la fois par deux chemins si opposez. *Le même, dans le sermon du quatriéme Dimanche d'après Pâques.*

Joan. 8.

S. Bernardus

Eccli. 2.

Ibidem.

Dans le monde il n'y a point de voyes qui conduisent à Dieu.

Quelle apparence que nous puissions aller à Dieu par les voyes du monde, où comme dit saint Bernard, il y a beaucoup de malice & peu de sagesse, où tout est couvert de pieges pour perdre les hommes, où tout est glissant, tout couvert de ténébres, tout environné de filets, où les ames sont en un danger continüel de faire naufrage, où tout est vanité, tout affliction d'esprit, & où toutes choses sont dans une corruption si grande, & si évidente que saint Augustin s'étonne qu'il nous puisse surprendre, ayant perdu les charmes mêmes dont il pouvoit se servir pour cela : *Mundus iste jam amisit speciem seductionis* ; Et pour donner encore un autre jour à cette peinture, disons que le monde est un vaste ocean, sur lequel il est impossible de trouver un chemin pour aller à Dieu. Le Sage disoit que trois choses lui étoient difficiles à comprendre, la trace de l'aigle dans l'air, la trace du serpent sur la terre, & les vestiges d'un navire sur la mer. Mais combien est-il plus difficile de trouver sur la mer orageuse de ce monde, un chemin qui conduise directement à Dieu ? Les erreurs & les mensonges, les vices & les passions y excitent de continüelles tempêtes qui en cou-

S. Bernardus

Digitized by Google

vrent toutes les routes ; & ſi par hazard il s'en trouvent quelques-unes, elles ſont ſemblables à ces petits chemins que l'on voit quelquefois ſur le ſable du rivage de la mer, que l'agitation du flux & du reflux efface, juſqu'a n'en laiſſer aucun veſtige, & dans leſquels on ne peut s'engager, ſans s'expoſer au peril de tomber dans quelque abîme. *Diſcours Chrêtiens, pour le quatriéme Dimanche d'après Pâques.*

Il eſt moralement impoſſible de ſe ſauver dãs le monde.

Ce qui rend l'aveuglement des mondains plus déplorable, eſt que le monde les rend malheureux en cette vie, pour les rendre éternellement malheureux dans l'autre. Car c'eſt un oracle de JESUS-CHRIST même, dont tout Chrêtien eſt obligé de faire un point de foi, qu'il eſt moralement impoſſible de ſe ſauver dans le monde. Pour ſe ſauver, il faut porter ſa croix, & le moyen de s'acquiter de cette grande obligation du Chriſtianiſme dans le monde, où la croix n'eſt pas moins un objet de folie, qu'elle l'étoit autrefois parmi les Payens ? Pour ſe ſauver, il faut renoncer à ſoi-même, & le moïen de le faire dans le monde, où l'on ne penſe qu'à ſe ſatisfaire, & où l'on n'interrompt les plaiſirs qu'autant de temps qu'il en faut pour ſe délaſſer ? Pour ſe ſauver, il faut néceſſairement être humble ; & le moïen de l'être dans le monde, où l'on n'a point d'autre Dieu que l'orgueil & l'ambition ? Pour ſe ſauver, il faut néceſſairement quitter les richeſſes, ſinon en effet, du moins d'eſprit & de cœur. Et comment pouvoir les quitter dans le monde, où il ſemble qu'on n'ait de l'eſprit que pour chercher les biens de la terre, & un cœur que pour les déſirer. En un mot, comment ponvoir reſſembler à JESUS CHRIST dans le monde, qui eſt ſon plus grand ennemi, & qui lui eſt oppoſé en toutes choſes. *Eſſais de Sermons pour la Dominicale, premier Dimanche de Carême.*

Le monde reprouvé par Jesus-Christ, & quel eſt ce monde. *Joan. 15. Joan. 17.*

Il eſt certain qu'il y a un monde, même parmi les Chrêtiens, qui eſt ennemi du Chriſtianiſme, & que JESUS-CHRIST deſavoüe. C'eſt ce monde qui ignore Dieu, comme dit ſaint Jean, & qui hait le Fils de Dieu ; comme le Fils de Dieu s'en plaint lui même : *Mundus me priorem vobis odio habuit.* Ce monde, tout Chrêtien qu'il eſt en apparence, a le demon pour prince & pour chef ; il eſt compoſé de reprouvez, & le Sauveur du monde ne pretend pas qu'il ait nulle part à ſes prieres : *Non pro mundo rogo, ſed pro his quos dediſti mihi.* C'eſt ce monde que le même Sauveur a vaincu, qu'il a confondu par la croix, que ſaint Paul regardoit comme un ſcelerat condamné au ſupplice, & executé pour ſes crimes, contre qui tous les Saints ſe ſont déclaré, & qui a perſecuté tous les Saints. Il eſt de plus conſtant, qu'être de ce monde, & être du nombre des réprouvez, l'aimer & ſe déclarer ennemi de Dieu, c'eſt la même choſe : *Quicumque voluerit eſſe amicus ſæculi hujus inimicus Dei conſtituitur.* *Le Jacob. 4.* *Pere de la Colombiere, ſermon cinquante ſeptiéme, de la Fuite du monde.*

Si l'on ſe peut ſauver en vivant dans le monde tel qu'il eſt aujourd'hui.

Voulez-vous que je vous diſe franchement ce que j'en penſe ; ma penſée eſt, qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible de vivre innocemment dans le monde, mais pour en venir à bout, il faudroit prendre de ſi grands ſoins, il ſeroit néceſſaire d'uſer d'une vigilance ſi continuelle & ſi penible, de ſoûtenir tant & de ſi rudes combats, qu'il y auroit beaucoup moins de fatigue à obſerver la régle du monde la plus auſtere. Non, Meſſieurs, il n'eſt point de ſolitude ſi affreuſe, point de travaux, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, que je n'embraſſe avec joye, plûtôt que d'être obligé de paſſer mes jours dans le

monde, de la maniére que je ſçai, & que je vois clairement qu'il y faudroit vivre pour n'y pas périr. Si nous ſommes en ſureté dans le monde, dites-moy, je vous prie, où eſt-ce qu'il y a du péril pour le ſalut? Il y a lieu de craindre même dans les cloîtres, d'où toutes les occaſions ſont bannies, & où l'on eſt à couvert de mille remparts contre les artifices du démon, & nous nous croirons en sûreté dans un lieu, dont toutes les avenuës lui ſont ouvertes, où vous avez mille & mille occaſions de pecher? O mon Dieu, on doute s'il eſt difficile de vivre innocemment dans un lieu, où l'on voit que toutes les difficultez qui peuvent s'oppoſer a l'innocence, ſont tout viſiblement raſſemblées? *Le même.*

Comme les crimes regnent dans le monde.

Les crimes auſquels les hommes ſont ſujets, regnent tellement dans le monde, & y exercent une ſi grande tyrannie, qu'on n'oſe les y combattre, qu'on les juſtifie, qu'on les y reſpecte, & qu'on les y loüe même. Au lieu de paroître comme des vices qui corrompent, & damnent les hommes, ils n'y ont rien que d'éclatant. On les y commet avec la même liberté, & avec la même aſsûrance, que s'ils n'avoient rien de honteux, & on y trouve même dequoy s'en glorifier. Ce ſont là ces pecheurs qui boivent l'iniquité comme l'eau, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture; mais ils la boivent dans des vaſes d'or, avec tant d'agréément & de plaiſir, qu'ils ne s'apperçoivent pas du poiſon qu'elle renferme; & comme cela rend ſa malignité plus vive & plus pénétrante, elle ſe répand dans toutes leurs actions, & portent la mort juſque dans leur cœur. *Monſieur de Sainte Marthe, traité de l'Obligation de fuir le monde.*

Les crimes à quoy le monde oblige ſes partiſans.

Il eſt vrai qu'on n'oblige pas maintenant ceux qui ſont dans le grand monde à renoncer formellement à JESUS-CHRIST, ni d'adorer les idoles; mais la conduite & les maximes qu'on y tient communément, obligent de renoncer à la croix de JESUS-CHRIST par une vie toute de volupté & de faſte; de le crucifier par un grand nombre de crimes, & de fouler aux pieds ſon ſang par des confeſſions & des communions ſacrileges: elles contraignent ceux qui les ſuivent d'immoler leur ame à l'ambition, à la flaterie, à la complaiſance, & aux interêts temporels; elles les aſſujetiſſent tellement aux perſonnes puiſſantes de qui dépend toute leur fortune, qu'ils ſont beaucoup plus à ces perſonnes qu'à JESUS-CHRIST; qu'ils les adorent, & qu'ils ont incomparablement plus de ſoin de leur plaire & de leur obéir, qu'à la divine majeſté. Or il ſuffit de n'être point idolatre en cette matiére, pour être perſecuté ou mépriſé des gens du monde. *Le même.*

Le monde eſt le grand ennemi de nôtre ſalut.

Le monde eſt le plus redoutable ennemi de nôtre ſalut, puiſque c'eſt de lui que les autres tirent leurs principales forces: c'eſt ce monde, dont la figure éclatante fournit au demon tous ces charmes trompeurs, dont il ſéduit & corrompt les ames; c'eſt ce monde qui donne à la chair les plus fortes armes, dont elle ſe ſert pour faire la guerre à l'eſprit, par les amorces fatales de la volupté, que des objets parez de tout ſon éclat nous préſentent; enfin c'eſt ce monde qui entretient la concupiſcence de la chair, la concupiſcence des yeux, & l'orgüeil de la vie, les trois rejettons funeſtes de la cupidité qui eſt la racine de tous les maux. Ainſi le Sauveur du monde ne pouvoit rien dire de plus propre à fortifier le courage de ſes Apôtres, & de tous ceux qui voudroient

Digitized by Google

droient s'engager dans la milice chrétienne, que de les asſûrer qu'il avoit deja vaincu ce monde, au milieu duquel il les envoyoit pour le combattre. *Confidite, ego vici mundum. Le même.*

Nous parlons de ce monde, pour lequel le Sauveur dit dans l'Evangile, qu'il ne prie point, de cet aſſemblage malheureux d'impies de tous les états, livrez à leurs paſſions, & eſclaves malheureux des maximes du ſiécle: *Non pro mundo rogo.* C'eſt ce monde corrompu que le Prophete avoit en vûë, lorſqu'il diſoit: fuyez Babylone, où les vices triomphent, où les vertus ſont deshonorées, ou regnent le péché & le libertinage, & où l'on ne conuoit point d'autres divinitez que la volupté, la grandeur, & les richeſſes. C'eſt contre cette corruption générale du ſiécle que la colere du ciel eſt allumée, & qu'il regarde avec indignation l'impiété de tous les peuples: *Indignatio Domini ſuper omnes gentes, & furor ſuper omnem malitiam eorum.* Les riches ſont inſatiables dans leur cupidité, ſuperbes avec leurs égaux, durs à l'égard des inférieurs, impitoyables envers les pauvres. C'eſt ce que repréſentoit Salvien aux riches de ſon temps. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que les pauvres ne ſont guére moins vicieux: Il ſemble que la miſére de leur état devroit les aſſujettir d'avantage aux régles de l'Evangile; Cependant ſi nous en croyons ſaint Ambroiſe, il y a dans la plûpart des pauvres une indigence ſans humilité, des tribulations ſans patience, une miſere ſans ſoumiſſion à la providence. Où ſont les profeſſions les plus honnêtes, & les états les plus réguliers qui ne portent les marques de leur corruption? Mais ſi le monde eſt corrompu dans ſes conditions, & dans ſes maximes, il l'eſt encore plus dans ſes paſſions, &c. *Eſſais de Sermons pour la Dominicale, tome ſecond ſur le 20e. Dimanche après la Pentecôte.*

Invective contre les déſordres du monde. *Joan.* 17. *Iſaiæ* 34.

Je vous demande, Chrétiens, qu'eſt-ce que le monde? Si je vous diſois que c'eſt l'empire du ſcandale, l'école du libertinage, & du vice, un gouffre de débordemens & de débauches, un abîme de miſere, je ne craindrois pas d'en dire trop. Mais on n'a pas de coûtume de dépeindre le monde avec de ſi vives couleurs. Hé bien, Chrétiens, qu'eſt-ce donc que le monde, à en juger ſur des idées plus favorables, & plus douces. J'appelle le monde, une aſſemblée de gens oiſifs, plongez dans la molleſſe & dans l'indolence, qui ne cherchent qu'a vivre, & rien davantage, & dont la grande affaire eſt de n'en avoir point du tout. J'appelle le monde, une foule d'inſenſez, qui n'ont point d'autre occupation que de voir & d'être vûs; qui s'amoliſſent le cœur par tout ce qu'il y a de plus pernicieux, qui ſe font honneur de leurs folles paſſions, donnant le beau nom de fidelité & de conſtance à un profond endurciſſement dans le deſordre. J'appelle le monde, une ſecte de voluptueux, à qui le jeu, la table, les compagnies, & enfin tout plaiſir de quelque genre qu'il ſoit, tient lieu de ſouverain bien; qui ſe font une étude de rafiner ſur tous les divertiſſemens; de les ſçavoir varier à propos, d'en inventer toûjours quelques nouveaux, afin de les faire ſucceder agréablement les uns aux autres, & de pouvoir en changer ſans peine, ſi-tôt que le degoût vient à ſe faire ſentir. J'appelle le monde une multitude d'ambitieux, qui ſe mettent en tête de s'élever & de ſe diſtinguer, quoy qu'il en coûte, ſacrifiant à cette chimere de grandeur & de renommée, leurs biens, leur conſcience, & leurs meilleurs

Des dangers qu'il y a de ſe perdre dans le monde, & des déſordres qui y regnent.

amis; des gens qu'un mépris désole ; que la gloire d'autrui desespere, & qui ont toûjours quelque haine dans le cœur, & quelque médisance dans la bouche, dont la passion furieuse s'allarme toujours de plus en plus, à proportion des succès, & ne s'éteint jamais par ses disgraces. Enfin, j'appelle le monde une troupe de jeunes gens, qui font tout autre chose que leur devoir ; qui passent dans l'oisiveté, & quelque fois dans le crime, un temps duquel dépend leur repos, ou leur malheur pour le reste de leur vie. Voila ce que j'appelle le monde. *Autheur anonyme.*

La plûpart des hommes suivent les maximes du monde.

La source la plus commune des erreurs & des fausses maximes qui s'établissent dans le monde, c'est que les hommes, quand ils commencent à se connoître, suivent le chemin le plus frayé, & approuvent ou condamnent ce qui est approuvé ou condamné par le grand nombre. Ils jettent alors les yeux sur toute la suite de leur vie ; ils se forment des projets d'honneur, d'établissement, de repos, de plaisir ; ils se proposent de contenter leurs sens, & leurs passions, de plaire aux puissances du siécle, & ils croyent apporter une excuse legitime de cette conduite, en disant que l'état où ils se trouvent engagez, n'est pas propre à la vertu, & qu'il faut vivre comme les autres. Dela vient la tiedeur dans l'amour divin, le dégoût des devoirs du Christianisme, l'oubli de Dieu, & plusieurs autres vices, dont leur vie est remplie. *Le Pere Alleaume, premier tome des Souffrances de Nôtre-Seigneur.*

Dans le grand monde, Dieu n'y est ni connu ni servi.

Dieu n'est ni connu, ni servi dans le grand monde. Les occupations, les delices, & les emplois que l'on y a, ne forment pas moins d'obstacles & d'empêchemens à notre salut, que la vie retirée donne de moyens & de facilitez pour le faire. Ceux même qui vivent avec plus de regle, sont souvent autant exposez, que ceux qui n'en gardent aucune ; car comme il est presque impossible qu'ils ne se considerent auprés des excès, & des derégiemens des autres, ils ne manquent gueres de quoy se justifier dans leurs œuvres ; & il arrive presque toûjours qu'ils se contentent, sans scrupule, d'une vie qui n'a rien moins que ce qu'il faudroit qu'elle eût, pour être regardée de Dieu, & porter à ses yeux le caractere d'une vie chrétienne, & telle qu'elle devroit être pour mériter un bonheur éternel. *L'Abbé de la Trappe, tome premier de ses Maximes Chrétiennes.*

Les états & les emplois qu'il faut fuir dans le monde.

Il faut éviter tous les états, sur lesquels Dieu jette peu de regards favorables. De ce genre est la vie molle & délicieuse ; la vie remplie de diverissemens & de plaisirs ; les grandes affaires, les grandes charges, les grandes richesses, tout ce qui remplit beaucoup l'esprit & le cœur, & qui par sa nature & par les impressions que le monde en a, cause de grandes attaches, & de grandes nécessitez au-dessus desquelles il est tres-difficile de se mettre. Cependant bien loin que le monde pratique cette adresse, on n'estime heureux, & habiles dans le monde que ceux qui font justement tout le contraire ; qui vivent dans le plaisir, qui poussent bien avant leur fortune, qui parviennent aux grandes charges & aux grands emplois, qui sont accablez d'occupations, qui n'ont pas le temps de penser à eux, & enfin qui sont attachez à la vie présente par de plus forts liens, & des chaînes plus pesantes. Voila les désirs & les prétentions des gens du monde, & l'exclusion de ses états est ce-

Digitized by Google

qu'on appelle miſere, baſſeſſe, & partage des gens de néant. *Eſſais de Morale, tome cinquiéme.*

Fuite du monde & de ſes maximes.

Ne vous conformez pas au ſiécle préſent, dit ſaint Paul. Ce precepte qu'il donne à tous les Chrétiens en la perſonne des Romains, eſt le plus difficile de la vie chrétienne: Il ne commande pas de ſe retirer du monde, mais de ne s'y pas conformer; c'eſt-à-dire, de n'aimer pas ce que le monde aime, & de ne faire pas ce qu'il fait. Il faut pour cela reſiſter à l'impreſſion de l'exemple, & de la coûtume, & ſe tenir ferme contre le torrent du monde. Or les impreſſions qui ſe font par maniére de coûtume, ne manquent preſque jamais de réüſſir, parce qu'elles ſe communiquent par tous les ſens, & que c'eſt une leçon qui ne diſcontinuë jamais. Le monde ſans changer d'inclinations, ni de maximes, n'a pas laiſſé de prendre le nom de Chrétien, & de pretendre même aux recompenſes que la Religion promet. Ainſi il ſe trouve préſentement dans le Chriſtianiſme, une infinité de gens, qui ſans prétendre être déréglez, ne laiſſent pas d'être poſſedez de toutes les paſſions du monde, de courir après les honneurs, les établiſſemens, les plaiſirs, d'être enchantez de l'amour du preſent, & de ne penſer point à l'avenir: S'ils retranchent quelques déréglemens groſſiers, ils en pratiquent un grand nombre d'autres, auſquels ils otent le nom de déréglement, & ils traitent même de haut-en-bas, ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment. Or il eſt infiniment plus difficile de réſiſter à ces ſortes de vices, que l'on fait paſſer pour n'être pas contraires à la piété, qu'à ceux qui l'attaquent ouvertement. Les Chrétiens s'uniſſent pour reſiſter aux derniers, & ſe ſoûtiennent les uns les autres; mais ces déréglemens plus cachez ſont reçûs & embraſſez par le plus grand nombre des Chrétiens mêmes. *Les mêmes.*

Vie de la plûpart des gens du monde.

De quelle maniere vit le plus grand nombre des Chrétiens dans le monde? s'acquiter des devoirs de la Religion par coûtume ou par hypocriſie; aimer & haïr ce qui plaît, s'agrandir & s'enrichir aux dépens de qui que ce ſoit; laiſſer aller les paſſions au gré du penchant qui les entraîne; donner à ſes ſens tout ce qu'ils demandent; ne regarder pas ſi les choſes ſont défenduës ou permiſes devant Dieu: mais regarder uniquement ſi elles ſont agréables à ſon inclination, ou utiles à ſes affaires. Voila le portrait de la vie du plus grand nombre des Chrétiens: voila les mœurs de cette malheureuſe multitude, qui court dans le chemin de perdition. *Le Pere Bourdaloüe.*

Corruption du monde & de ſes maximes.

Rien n'eſt ſi néceſſaire que cette ſéparation du ſiécle; de ce ſiécle, dis-je, où les mœurs ſont corrompuës, par le relâchement; les véritez divines obſcurcies, par l'erreur; les vertus affoiblies par les mauvais exemples; les vices authoriſez par le libertinage, & tous les déſordres fortifiez par l'authorité publique; de ce ſiécle, où il n'y a que perfidie, que déguiſement; où le peché s'inſinuë par une infinité d'endroits; où les paſſions s'allument par mille objets; où l'on eſt à toute heure ſollicité d'offenſer Dieu, & d'oublier ſes plus eſſentiels devoirs, puiſqu'on ne trouve preſque perſonne ou aſſez fidele, ou aſſez genereuſe pour les accomplir. Tous les Saints ont tremblé à la vûë de ces dangers, & touchez du déſir de leur ſalut, ont crû qu'il valoit mieux ſe ſéparer du monde, que d'y mener une vie, où l'innocence eſt attaquée par tant d'en-

une insensibilité pour Dieu si effroyable, une si profonde paresse pour la devotion, qu'il semble qu'il ne reste dans l'esprit aucun rayon de foy, tant les sentimens de la pieté y sont éteints. Pour la vanité, le luxe, le faste, la délicatesse, l'oisiveté où l'on vit à present. *Autheur anonyme.*

Les maximes du monde opposées à celles de JESUS-CHRIST.

Si les passions, toutes dangereuses qu'elles sont, ne sont pas assez fortes pour corrompre le cœur, les maximes du monde viennent au secours, & tout opposées aux lumieres de la vérité, répandent les ténébres du mensonge dans l'esprit de ceux qui les suivent. Si JESUS-CHRIST commande d'aimer son prochain, & se préparer à se sacrifier pour ses interêts; s'il ordonne de pardonner à ses ennemis elles conseillent de s'en venger. Si JESUS-CHRIST condamne les richesses comme dangereuses, elles les regardent comme nécessaires. Si JESUS-CHRIST recommande l'humilité, elles inspirent des sentimens d'urgueil. Ainsi entraînez par l'esprit du monde, nous devenons contraires à l'esprit de Dieu, & nous suivons sans réflexion des maximes qui ne peuvent être vrayes, puisqu'elles sont opposées à celles de JESUS-CHRIST. Si même parmi tant de foibles esclaves il se trouve quelque Chrêtien assez généreux, assez fort pour briser ses chaînes, le monde qui ne peut souffrir les vertus qu'il ne pratique pas, n'oublie rien pour s'en venger, & la médisance n'épargne contre lui aucun de ses traits, & la honte des Chrêtiens timides & lâches, la crainte de ses discours retarde souvent la conversion des pécheurs, qui n'osent se donner à Dieu de peur de déplaire aux hommes. *Attribüé au Pere de la Rüe, Sermon de l'Aveuglement.*

La joye du monde & des impies.

La joye des impies est une joye rapide, qui n'a rien de durable que le regret qu'elle leur laisse. C'est une joye perfide, qui finit par les larmes; c'est une joye superficielle qui ne va point jusqu'au cœur, ou qui n'en remplit pas la vaste étendüe; les besoins du pecheur seront toûjours plus grands que son abondance. Les riches ont faim, dit le Prophete, leurs maisons sont pleines, mais leur cœur est vuide. *Divites eguerunt & esurierunt.* Le voluptueux au milieu de ses plaisirs se consume encore de désirs. L'ambitieux s'inquiete & s'agite dans le centre même des honneurs. Le conquerant se plaint de voir sa valeur resserrée entre les bornes de la terre trop étroite à son gré, & les uns & les autres desesperez de pouvoir trouver dans le monde épuisé pour eux, dequoy assouvir leur cupidité insatiable, accusent la nature d'impuissance ou de cruauté. *Autheur anonyme.* *Psalm. 33.*

Le monde a de grands charmes pour la jeunesse.

Connoître le monde & l'aimer, c'est la même chose à l'égard de la jeunesse: elle ne le connoît que par les dehors les plus beaux, il ne se présente à elle qu'avec un visage complaisant; il n'a pour elle que des douceurs, de l'encens, & des flateries; avec le temps on découvre enfin ses mensonges, on éprouve que ce n'est qu'un traître & un ingrat: mais cette expérience lente passe la pénétration des jeunes gens, ils s'en tiennent à ce qu'ils sentent, & tout ce quils sentent leur dit qu'ils ne sont que pour le monde, & que le monde n'est que pour eux. Oter à une ame ce sentiment, cette pernicieuse connoissance, la préserver de cet ensorcellement de bagatelle, dont Salomon déploroit les tristes effets. *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* C'est une grace aussi rare qu'importante à la jeunesse. *Le Pere de la Rüe, Sermon pour une Vêture.* *Sapient.*

Amour déréglé du monde.

Combien de fois avons-nous aimé le monde, & nous y sommes nous attachez ? monde que nous adorons, & que nous idolatrons au mépris du vrai Dieu ; monde, dont nous suivons les modes, dont nous étudions les maximes, dont nous apprehendons les reproches, dont nous craignons les jugemens, dont nous estimons les bienséances, dont la corruption & la contagion nous infecte, & auquel enfin nous nous conformons en toutes choses, contre le précepte de l'Apôtre: *Nolite conformari huic sæculo.* *Ad Rom. 12.* *Le Pere Bourdaloue.*

Dangers qu'il y a de se perdre dans le monde.

Il y a danger de se perdre par tout en ce monde : danger dans la naissance, elle y suppose des dispenses & des privileges, que JESUS CHRIST n'y a jamais attaché ; danger dans l'éducation, elle approuve des pratiques, des usages, des distinctions que l'Evangile condamne : Danger dans les affaires, dans les emplois, où le salut est toûjours en compromis avec les établissemens, & où il faut sans cesse opter entre la conscience & la fortune. Danger dans les exemples, où le vice perd son horreur dans le nombre de ceux qui le montrent. Danger dans le commerce, où l'interêt se mêle, & où le désir de s'enrichir fait souvent trahir la bonne foy. Danger dans les spectacles, dans les compagnies, où l'on veut toûjours plaire, & où le feu de la concupiscence s'allume par la passion qu'on donne ou qu'on reçoit. Danger dans le travail, où le corps ne pouvant se passer de délassement, en prend, que la loi interdit. Danger dans le repos & dans l'oisiveté, où la mollesse abrutit une chair condamnée au travail. Danger dans les richesses, où les commoditez de la vie éguisent les passions. Danger dans la pauvreté, où la misere & la peine impatiente le pauvre, & le revolte contre la sage main qui l'a formé. Danger dans la probité, où dès que le monde est content de nous, on s'imagine que le Seigneur le doit être aussi, & où parce qu'on ne fait rien de ce que le monde condamne, on croit avoir toute la vertu que la Religion exige. *Sermon manuscrit.*

Continuation du même sujet.

Qu'est-ce donc que ce monde où nous vivons ? C'est une region de ténébres, où l'on s'avance dans les pieges sans le sçavoir ; c'est une route large semée d'écüeils, & de précipices ; le sejour de l'inconstance & de la fourberie, le lieu de la discorde & de la dissention ; une terre ingrate & maudite, où l'on ne reconnoit ni JESUS-CHRIST, ni sa Religion, & où l'on ne trouve que des ennemis qui la combattent, & qui en ignorent les maximes les plus constantes ; un théâtre où l'on ne debite que des fables, où jamais on vit plus de régles, plus d'instructions, plus de secours de salut, où jamais les chaires ne retentirent de la morale de JESUS-CHRIST, avec plus de force, & plus de lumieres, & cependant où est le fruit qu'on en tire : est-ce l'accomplissement des loix de l'Eglise ? Il n'est point de précepte auquel on ne cherche quelque prétexte de dispense ou d'adoucissement. La penitence, on la regarde comme le partage des cloîtres & des déserts. La priere, cette ressource à nos miseres, on la renvoye aux ames vertueuses qui en ont le plus le loisir. La vie somptueuse, mondaine & voluptueuse si souvent frappée d'anatheme dans les livres saints, n'est plus regardée que comme une loi nécessaire qu'impose le rang, la condition, la naissance. La pieté même véritable a perdu son nom, & l'on ne l'y connoît plus. *Le même.*

Comme l'esprit du monde

Tout l'univers est rempli de l'esprit du monde, qui semble dominer par tout. C'est l'esprit du monde qu'on consulte dans ses affaires, & dont on suit

les déciſions. C'eſt lui qui fait les ſocietez, & qui les entretient ; c'eſt lui qui régle les interêts des particuliers, qui authoriſe les uſages, & établit les coûtumes : C'eſt lui enfin qui décide de toutes choſes. On ne vit que ſelon lui, on n'agit que par l'eſprit du monde, & l'on peut dire qu'il a pris la place de l'eſprit de Dieu. *Spiritus Domini replevit orbem terrarum.* Parce que cet eſprit du monde eſt un eſprit d'erreur & de corruption, d'hypocriſie, de menſonge ; Il s'enſuit par une conſéquence auſſi fatale que néceſſaire, que tous les hommes ſont entêtez de ſes maximes. De là vient qu'il n'y a rien que de faux dans le monde, fauſſes proſpéritez, fauſſes promeſſes, faux plaiſirs, faux honneurs, fauſſe vertu, fauſſe ſageſſe, fauſſe probité, fauſſes amitiez : & ce qui eſt plus indigne des Chrêtiens, & plus contraire à la Religion de JESUS-CHRIST, fauſſe pénitence, faux zele pour nous, fauſſe charité pour le prochain. *Le Pere Bourdaloüe.* De regne par tout. Sapient. 1.

L'idée la plus ordinaire que l'on ſe fait du monde, eſt de ſe le repréſenter comme une ſocieté d'hommes corrompus, que le plaiſir unit, & que le crime occupe ? Séjour de l'erreur & de l'injuſtice, où les pieges ſont inévitables, & les chutes univerſelles. Religion empeſtée, où l'on s'empoiſonne reciproquement par l'air contagieux que l'on y reſpire, & par celui qu'on y exhale. Mer orageuſe, où de fragiles vaiſſeaux ſe ſervent d'écüeils les uns aux autres, ſe briſent & périſſent par un commun naufrage. Monde injuſte, qui n'a point connu le Pere celeſte. Monde réprouvé ſur lequel tombent toutes les malédictions terribles, dont JESUS-CHRIST le charge dans ſa colere. Or il eſt conſtant que le monde ainſi entendu, & regardé comme l'empire des ténébres eſt trop oppoſé à l'eſprit de vérité pour en allier les maximes impies avec les regles ſaintes de l'Evangile. Gardons nous d'affoiblir les anathémes que JESUS-CHRIST a ſi juſtement prononcez, & de vouloir accorder le culte de Baal avec celui du Dieu d'Iſraël. *Monſieur Boſſuet Evêque de Meaux, diſcours de l'Hiſtoire Univerſelle.* Idée du monde corrompu.

Quelque envie qu'on ait de faire ſon ſalut, il eſt difficile de conſerver ſon innocence dans le monde, & la fidelité que l'on doit à Dieu, dans une region où l'on reſpire un air empeſté, où tous les objets portent au déréglement, où il ſemble qu'on ne connoiſſe d'autre divinitez que les richeſſes, les honneurs, & les plaiſirs ; où la vanité, le monſonge, & tous les vices ſe communiquent par contagion. Ce n'eſt pas à dire qu'on ne puiſſe ſe ſauver qu'en quittant le monde, qu'en renonçant à ſa condition, & qu'en rompant tous les liens de devoirs, d'authorité & de dépendance qui nous uniſſent les uns avec les autres. Mais c'eſt qu'il eſt infiniment difficile d'y vivre chrétiennement & d'être fidele à Dieu. *Dans le Recüeil des Pieces d'Eloquence préſentées à l'Academie Françoiſe en l'année 1703.* Il eſt difficile de ſe ſauver dans le monde.

Quel moyen de vaquer aux affaires temporelles, de ſe trouver tous les jours dans le commerce du monde ſans ſe diſſiper, ſans ſe corrompre ? Comment réſiſter ſans ceſſe contre les impreſſions de cette multitude d'objets qui ſe préſentent en foule, qui nous aſſiegent de tous côtez, & qui font de Continüels efforts pour entrer dans nôtre ame par le canal des ſens ? comment n'être jamais ébloüi, ni ébranlé quand on voit de prés l'éclat des richeſſes, le faſte des grandeurs, les charmes & la magnificence de cette figure du monde, qui vient ſans diſcontinuation briller à nos yeux, nous attirer par ſes promeſſes, On ne peut éviter la diſſipation d'eſprit dans le monde.

Digitized by Google

nous amuſer par ſes douceurs, & nous enchanter par mille phantômes agréables? Comment ne ſe laiſſer jamais entraîner par le torrent de l'exemple & de la coûtume? toûjours ſe roidir contre des maximes & des uſages qui favoriſent les plus doux attachemens du cœur? toûjours s'arracher aux biens ſenſibles, & les ſacrifier ſans réſerve aux plaiſirs à venir que la Religion nous promet, mais dont les ſens ne donnent point d'idée, que l'eſprit même n'entrevoit qu'à la faveur des lumieres de la foy, qui toûjours obſcures, quoy que certaines, ne diſſipent nos tenebres qu'imparfaitement. *Le même.*

La ſcience damnable du monde.

Il eſt une ſcience du monde qu'on peut appeller l'art d'oublier Dieu, décrit par ſaint Gregoire au livre de ſes Morales? Science qui apprend à couvrir la honte des vices & des paſſions ſous certaines maximes, & ſous certains uſages reçûs parmi les mondains corrumpus. Avec cette ſcience funeſte, on peut ſe venger, ſans paſſer pour cruel, on peut avoir de mauvais commerce ſans intereſſer ſa réputation, pourvû qu'on y garde certaines loix de diſcretion & de fidelité que le monde a établies; on peut dépenſer le bien d'autrui, pourvû qu'on le faſſe comme le grand monde, en ſe mettant hors d'état de payer ſes dettes; on peut tromper ſes meilleurs amis, pourvû que par un art delicat, ſi commun aujourd'hui dans le monde, on puiſſe faire donner à ſa mauvaiſe foy le nom d'adreſſe & de politique. Voila la mauvaiſe ſcience du monde. *Le Pere d'Orleans.*

Ce qu'on doit entendre par être homme du monde.

Que veut dire un pecheur quand il dit qu'il eſt un homme du monde, qu'il n'eſt pas obligé de vivre en religieux, ſinon qu'il vit dans un monde reprouvé, qu'il eſt dans une terre qui dévore ſes habitans; qu'il a eu le malheur de naître dans une ſituation qui l'éloigne du ſoleil de juſtice, & qui lui rend ſon ſalut preſque impoſſible. Et voila ſur quoy vous excuſez les gens du monde. Vous êtes du monde, dites-vous, quand on vous parle de converſion & d'une vie plus chrétienne & plus reguliére, mais c'eſt pour cela même que vous devez être plus attentif à la voix du Seigneur. Si vous viviez dans un déſert ou dans un choître, vous auriez bien plus davantage pour vôtre ſalut que dans le monde, vous auriez bien moins beſoin de ſecours; cependant vous vous défendez de prier ſur ce que vous êtes du monde. *Le Pere Maſſillon.*

Les gênes & les maux des gens du monde.

Qu'eſt-ce que le monde, dont on pourſuit avec tant de chaleur les biens trompeurs, & dans les voyes duquel on court avec tant de précipitation? une agitation continuelle, où rien n'eſt capable de contenter, où la pauvreté eſt odieuſe, les richeſſes gênantes; où tout eſt plein de périls, où tout annonce la mort, où le repos eſt funeſte, les plaiſirs incommodes, la bonne chere onereuſe, les inquiétudes continuelles, les chaînes indiſſolubles, où ceux qui demeurent tranquilles s'eſtiment malheureux, où le tumulte & la peine ſont les plus doux momens de la vie, où tout eſt travail & affliction d'eſprit, dit le Sage, où tout s'égare, s'agite, ſe trouble, & ſe confond. Certes à voir les hommes ſi vifs, ſi entreprenans, ſi occupez des choſes paſſageres, on diroit qu'ils ne travailleroient que pour des biens éternels, & on ne peut pas aiſément comprendre que tant de ſoins, de peines, tant d'agitations ſoient pour des biens qui en valent ſi peu la peine. *Le même, dans le ſermon du Soin du ſalut.*

Toutes

Les gens du monde ſe plaignent ſouvent eux-mêmes du monde.

Toutes ſortes de perſonnes ſe plaignent du monde, il n'épargne ni les bons ni les mechans ; il répand par tout ſes infidelitez, & ſes cruautez ; les gens de bien ſont prévenus ſur ſes illuſions, & ne s'étonnent pas des peines qu'il y a à ſouffrir ; mais il n'eſt pas juſqu'aux vicieux & aux liberrins, à qui en certaines conjonctures il ne paroiſſe inſupportable. La triſte épreuve qu'ils font ſi ſouvent de ſa perfidie, devroit bien leur ouvrir les yeux ſur les charmes de la vertu ; car enfin le monde ne fait tant de miſerables, que parce qu'il renferme peu de véritables Chrétiens. *Livre intitulé Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

Les perſonnes mondaines ne peuvent ſe ſauver dans leur maniére de vie.

L'on oppoſe aux mondains les difficultez inſéparables de la vie chrétienne ; les maximes de l'Evangile, terrible au penchant de la nature corrompuë ; les déſordres qui ſuivent néceſſairement une paſſion ; la violence avec laquelle tout fidele eſt contraint de s'ouvrir le ciel ; les durs renoncemens qui ſont la voye unique de la ſainteté ; les dangers où chacun ſent qu'une molleſſe tranquille jette ſon innocence ; l'éloignement affreux que les joyes & les ſpectacles inſpirent pour les plus eſſentiels devoirs ; l'ignorance profonde & de ſoy-même & des choſes éternelles dans laquelle une vie ſenſuelle nous conduit ; l'expérience funeſte des péchez que l'on commet ſi l'on ne penſe qu'à ſe divertir, il n'en faut pas d'avantage pour détromper les perſonnes mondaines, & les convaincre qu'elles ne ſe ſauveront pas dans leur maniére de vie. *Le même.*

La vanité & le luxe des perſonnes mondaines préjudiciables à leur ſalut.

Les mondains veulent briller, ils ne ſe tireroient pas de la foule ſans un luxe immoderé. Ils font des dépenſes inutiles, contraires à la modeſtie chrétienne, peu convenables à leur fortune. On voit leurs vêtemens, leurs ameublemens, leur équipages, le déſir de les égaler, reveille la vanité de leurs égaux, & même des perſonnes d'une condition inférieure à la leur. Ceux-ci, pour ne pas langnir dans une triſte obſcurité, dépenſent auſſi, font brêche à leur maiſon, dépouillent leurs enfans, déréglent leur famille, ruinent des créanciers, méditent des injuſtices, &c. *Le même.*

C'eſt à la Cour où l'eſprit du monde reigne davantage, & avec plus de danger.

Je prie Dieu qu'il vous donne un eſprit aſſez fort, & une grace aſſez puiſſante pour vous defendre contre la malignité du ſiécle, qui comme dit ſaint Jean, eſt *tout plongé dans le mal*, & contre la corruption de la Cour, qui en eſt le centre, où tout ce qu'il y a de malignité dans le ſiécle ſe trouve ramaſſé, & où l'eſprit du monde ſemble avoir établi ſon empire. Or la malignité la plus conſidérable & la plus dangereuſe qui s'y trouve, c'eſt que ſous l'apparence d'une honnêteté, & d'une politeſſe qui perfectionne les eſprits, elle cache ce qu'il y a de plus dangereux dans le monde réprouvé par Jesus-Christ, ſçavoir un certain attrait qui enchante les cœurs de l'amour du ſiécle préſent, de ſes grandeurs, & de ſes plaiſirs. Attrait qui eſt ce doux poiſon que la Babylone fait boire dans un vaſe d'or à ceux qu'elle ſéduit ; attrait dont il eſt comme impoſſible de ſe garentir dans le commerce de la Cour. *Pris du premier tome des Lettres du Pere Surin.*

Il faut fuir le monde pour ne s'y point corrompre.

On ne peut ignorer que la contagion du monde eſt telle, qu'il le faut fuir, comme l'on fait une maiſon infectée de peſte. Les mauvais diſcours, comme dit ſaint Paul, corrompent les bonnes mœurs : la coûtume & l'exemple font une vive impreſſion dans l'eſprit ; les yeux perſuadent le cœur ; on

apprend le mal en le voyant faire, & cette vûë entre dans l'ame, & s'y insinuë d'une maniére si douce & si forte, que la mauvaise habitude se forme, & passe comme en nature avant même qu'on s'en apperçoive ; & alors ce que Dieu condamne comme un vice, ne prend plus ce nom. On l'appelle une chose permise & indifférente, parce qu'on est authorisé en cela par l'exemple de plusieurs. *Livre intitulé, Instructions Chrétiennes sur l'Evangile du troisiéme Dimanche de l'Avent.*

On ne trouve dans les voyes du monde que peines & que chagrin. *Sapient. 5.*

Les entrées du monde sont belles & riantes, elles engagent, elles promettent beaucoup ; mais au fond, les préniers jours passez, on ne trouve que de méchans chemins. S'il y a de cruels ennuis, ce n'est pas pour les gens reglez, c'est pour les gens de plaisirs ; dès que la passion n'a plus de frein, il ne faut plus espérer de repos. Est-ce icy une nouvelle découverte ? nullement, on le sçait de ceux qui y ont passé. *Ambulavimus vias difficiles.* Toutes les routes du vice sont pénibles ; les voyes qui menent a la perdition sont les plus épineuses ; il n'y a nul libertin qui ne soit esclave ; mille chagrins, mille bassesses, & combien de repentirs accompagnent les égaremens de l'ame. Vous avez soin, mon Dieu, de répandre partout l'amertume, pour nous obliger de retourner à vous. Si nous trouvions ailleurs un véritable repos, une douceur parfaite, personne ne penseroit à quitter cette voye ; mais détrompez, Seigneur, de toutes les amertumes nos fausses joyes, afin que dégoûtez d'un état si malheureux, nous ouvrions nos yeux a nos égaremens, & reconnoissions qu'on tombe dans la derniére misére dés qu'on s'éloigne de vous. *Ecce qui elongant se à te, peribunt. Le Pere Croiset, second tome de ses Retraites.*

Psalm. 72.

Les dangers qu'il y a dans le monde pour le salut. *1. Joan. 5.*

Pourquoy pensons-nous que tous les Saints témoignent tant d'horreur de la vie ordinaire du siécle, de ces voyes qui semblent si droites à la plûpart des hommes, & qui les conduisent au précipice & à la mort, si ce n'est qu'ils ont conçû les dangers qu'il y a dans le monde, qui est tout rempli de pieges qu'on nous y tend de tous côtez. *Totus mundus est in maligno positus.* Les uns nous ont figuré ce monde comme une tempête effroyable, où les vents sont si impetueux, les vagues si violentes, les écüeils si frequens, que si le ciel ne nous conduit par une protection particuliére, il est tres difficile d'y éviter le naufrage. Les autres l'ont imaginé comme une forêt pleine de brigans & de bêtes farouches, fameuse par la perte des voyageurs, & fatale à la plûpart des personnes qui s'y engagent. L'image en fut representée à saint Antoine, au raport de saint Athanase, comme d'une vaste plaine, toute semée de pieges, dont il sembloit impossible de se dégager. Et le grand saint Chrysostome, ne dit-il pas partout, que la contagion y est si dangéreuse, la corruption si générale, les nécessitez de tomber en mille désordres si fréquentes & presque inévitables, qu'il semble qu'il n'y ait qu'une fuite prompte, qui nous puisse garantir de tant de périls de nous perdre ? *Monsieur l'Abbé Verjus, Panegyrique de la Profession religieuse.*

Des assemblées mondaines.

On s'étonne qu'il y ait si peu de vertus chrétiennes aujourd'hui dans le monde, & qu'il y ait tant de luxe, & une si universelle corruption de mœurs : mais quelle autre chose peut-on apprendre, dans l'école de la vanité, & des plaisirs, où l'on est si assidu ? c'est là que se nourrit l'esprit du monde, & qu'il trouve dequoy se venger de tout ce qu'on y a pû dire pour le décrier. Là regne

un luxe poli qui devient tous les jours plus contagieux ; un rafinement de plaiſirs, qui eſt ſi fort du goût de tout le monde ; une vie molle authoriſée par l'exemple ; un air mondain qui impoſe. Là regnent ces maximes du monde ſi contraires aux maximes de JESUS-CHRIST. Là toutes les paſſions s'inſinuent doucement dans le cœur, & le corrompent. Et certes quelle vertu à l'épreuve de tant de pieges ? *Le Pere Croiſet dans ſes Réfléxions Spirituelles.*

Il eſt ſurprenant que des Chrétiens loüent les maximes du monde, & applaudiſſent à ceux qui les ſuivent.

Qu'une jeune perſonne ſéduite par ces brillans dehors qui enchantent, & par les flateuſes eſpérances dont le monde repaît ceux qui le ſervent, entre dans la voye large de la perdition, & ſe livre au ſervice du plus méchant de tous les maîtres, on n'en dit mot ; & pour peu qu'elle excelle dans quelqu'une de ces qualitez mondaines, ſi contraires à l'eſprit chrétien, chacun la loüe ; les parens ſont les plus ardens à nourrir la paſſion : quoy qu'il en coûte, pour fournir au luxe, on lui ſçait bon gré dans la famille du parti qu'elle embraſſe ; ſe diſtingue-t-elle au bal, à la danſe, chacun lui applaudit, tandis qu'une vertu édifiante devient ſouvent un ſujet de riſée. Brille-t-on dans le monde ; c'eſt à dire ſe perd-on avec faſte & avec éclat, c'eſt avoir de l'eſprit, de l'habilité, du mérite. Mais un air de réforme, & de modeſtie, ſuccede-t-il à ces airs vains, & enjoüez ; c'eſt manque d'eſprit, c'eſt mauvaiſe humeur, c'eſt petiteſſe de genie. Si les payens raiſonnoient de la ſorte, ils feroient pitié, ils raiſonneroient cependant ſelon leurs principes : mais que des Chrétiens éclairez des lumiéres de la foy, & inſtruits dans l'école de JESUS-CHRIST, ſçavans dans les principes de leur Religion, indiſpenſablement obligez à réglet leurs ſentimens & leurs mœurs ſur les maximes de l'Evangile raiſonnent ainſi, & agiſſent conformément à leur créance, c'eſt un myſtere d'iniquité, où l'eſprit ſe perd. *Le Pere Croiſet dans ſes Réfléxions Spirituelles.*

Danger qu'il y a de ſe perdre dans le monde.

Si le monde, ſelon l'Ecriture, eſt comme une mer, y a-t-il apparence que ceux qui y demeurent, qui ſont obligez jour & nuit de ſe défendre contre la fureur de ſes flots, qui doivent toujours veiller pour découvrir les écüeils, & pour prévenir les orages, & ſe tenir continuellement en état de ſoûtenir les attaques de leurs ennemis, dont le nombre n'eſt pas moindre que celui de ſes ondes, puiſſe eſpérer de joüir d'un ſeul moment de repos ? Il eſt vrai qu'il y en a quelques-uns, dont le ſort n'eſt point ſi déplorable que de ſe voir contraints, pour dire ainſi, de combatre contre ſes vagues, mais pour être dans des navires, ſont-ils à l'abri des tempêtes, ſont-ils à couvert des ennemis, & ne ſont-ils pas à toute heure à la veille de faire une triſte & funeſte épreuve du malheur des autres ? mais quand ils ne ſeroient point expoſez à toutes ces diſgraces, n'eſt-ce pas une aſſez grande incommodité, que de ſouffrir preſque inceſſamment les ébranlemens & les agitations du vaiſſeau ? *Livre intitulé, les Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Euſebe.*

Maxime & entêtement qu'on a dans le monde de faire fortune.

Le monde eſt plein de faux brillans, & de faux préjugez ; l'illuſion eſt une maladie populaire. Peu de gens qui n'ayent le goût dépravé en fait de mœurs ; la fortune, cette idée fanatique d'une prétenduë felicité, allume tous nos déſirs, occupe tout nôtre eſprit, abſorbe tous nos ſoins, uſe la ſanté & la vie. Rien ne porte le nom d'affaires que ce qui ſert à nos interêts ; rien n'eſt ſérieux, indiſpenſable, important, que ce qui a quelque affinité &

quelque rapport avec cette imaginaire fortune. Devoirs eſſentiels, maximes chrétiennes, religion même, tout cede aujourd'hui à cette idole. On ſe trompe; nulle erreur qui approche plus de la folie, qu'un déréglement de mœurs ſi univerſel, qu'un abus qui a preſcrit, que le mauvais exemple ſi commun authoriſé d'une ſi irréligieuſe maxime. *Le Pere Croiſet, tome ſecond de ſes Réflexions.*

Bonheur de ceux que Dieu a retiré des agitations du monde.

Qu'heureux eſt l'homme qui réfléchit ſans ceſſe ſur la bonté de Dieu, qui l'a retiré des agitations du monde, & qui l'a mis comme dans un abri, pendant que tout eſt dans la confuſion & dans le trouble: c'eſt une grace qu'il ne peut aſſez reconnoître: & quoy qu'il faſſe pour profiter d'un ſi grand bonheur, il eſt preſque toûjours ſi éloigné d'en faire tout l'uſage qu'il doit, qu'il a ſujet de craindre que Dieu ne condamne comme une noire ingratitude, ce que les hommes regardent dans ſa conduite comme une véritable fidelité. *L'Abbé de la Trappe, tome prémier de ſes Maximes Chrétiennes.*

Les pieges qu'il y a dans le monde, & les dangers de s'y perdre.

Le nombre preſque infini d'objets qui environnent les gens du monde, tend inceſſamment des pieges à leur fidélité; tout ce qui frappe leurs ſens, frappe leur eſprit, & entre preſque toûjours dans leur cœur. Le penchant qu'ils ont aux créatures eſt ſi grand, & ſi continuel, qu'ils ſe laiſſent gagner par leurs moindres attraits, comme s'ils étoient ſans force & ſans defenſe. Si on échappe aux attaques de l'ambition, on ne réſiſte pas à celles de l'avarice; ſi on mépriſe les plaiſirs, on ſe laiſſe aller au déſir de la réputation & de la gloire; & ſouvent la pareſſe abat ceux qui ont ſurmonté les paſſions les plus vives & les plus violentes. Heureux ceux que Dieu a tirez par la main du milieu de ce monde, où l'on trouve preſque autant d'obſtacles à le ſervir qu'on y rencontre d'hommes, & d'affaires... Il vaudroit mieux, comme dit un grand Saint, vivre avec les bêtes ſauvages, que dans la compagnie des hommes; car de ſincerité, de juſtice, de charité il n'y en a preſque plus parmy eux. La paſſion toute ſeule, l'envie, le caprice, l'interêt, eſt le mobile de leur conduite. *Le même.*

Il n'y a point d'autre moyen de ſe garentir de la corruption du monde que la fuite.

Le monde eſt corrompu dans ſes maximes, & dans ſes paſſions: *Totus mundus in maligno poſitus eſt.* Les crimes mêmes y ſont authoriſez, les libertez condamnées paſſent pour des jeux & des divertiſſemens; lors même que l'on ſuccombe à la tentation, on ſe flatte & on ſe juſtifie, pourvû que l'on ait gardé quelques meſures dans le déſordre: Delà vient que l'on porte ſouvent au pied des autels un cœur plein de ſes paſſions & de déſirs corrompus. Aprés cela, faut-il s'étonner ſi la fuite du monde nous eſt ſi ſouvent recommandée. Ah! fuyez ce monde impur, ſi vous voulez être pur. *Fuge mundum, ſi vis eſſe mundus.* Ce n'eſt que par la fuite, que l'on ſurmonte ce tyran ſéducteur; ſi vous vous engagez dans le péril, vous y périrez; remords de conſcience, inſpirations ſalutaires, crainte des jugemens de Dieu, rien ne pourra vous retenir dans la pente rapide, & gliſſante de vos paſſions irritées par la préſence des objets, & la facilité de ſe ſatisfaire: ſi vous touchez à cette poix, vous en ſerez ſoüillé. *Eſſais de Sermons pour le 20. Dimanche aprés la Pentecôte.*

On ne prend

Rien n'eſt de plus ordinaire que d'entendre parler de la corruption du

siécle ; le monde tout injuſte qu'il eſt, ſe rend juſtice à lui-même en ce point, & ſes plus aveugles partiſans ſont ceux qui en l'aiment le plus, ſemblent le haïr davantage. Cependant en ſe plaignant de la corruption du monde, on ne prend point de ſages précautions pour s'en garentir ; on va reſpirer cet air contagieux dans les endroits mêmes où il eſt le plus infecté par le concours des perſonnes qui en ſont pleines, & l'on ne craint point d'éprouver ſes funeſtes effets de ſa contagion ; on ne ſe ſouvient point de cette parole du Sage : Celui qui a communication avec le ſuperbe, participe à ſon orgueil : *Superbo qui communicaverit, induet ſuperbiam.* De là vient que ſaint Paul exhorte les Theſſaloniciens à n'avoir aucun commerce avec ceux qui menoient une vie contraire à l'Evangile. Et le même Apôtre écrivant aux Corinthiens, leur défend même de manger avec ceux qui auront été corrompus par l'avarice, l'impureté, ou quelque autre vice. *Les mêmes.*

aucune précaution pour ſe garentir de l'impreſſion des maximes du monde.

Eccli. 13.

D'où viennent les coûtumes & les maximes du monde, ſinon d'une raiſon aveuglée, & oppoſée à l'Evangile, d'une tradition profane ? de ſorte qu'il eſt impoſſible d'être fidele à Dieu, quand on veut être complaiſant au monde, & que toûjours partagé entre les commandemens oppoſez de ces deux maîtres contraires, on ſe trouve ſouvent réduit à la néceſſité de trahir l'un pour s'accommoder à l'autre. Les mondains ſont dans une agitation continuelle & violente, cauſée par le tumulte des paſſions qui regnent dans leur cœur : c'eſt pour cela, dit ſaint Ambroiſe, que le monde eſt comparé à la mer, dont les vagues émuës par les vents, cauſent les tempêtes. Or comme le vaiſſeau agité par ces vagues qui s'entrechoquent, ſe brife contre le prémier écüeil ; ainſi l'ame des mondains pouſſée avec violence par les mouvemens déréglez auſquels ils ſe livrent, ſe perd à la prémiére occaſion du péché qui ſe préſente, & y fait un malheureux naufrage. Ainſi quelle apparence de conſerver la paix dans ce tumulte, de voir la route que l'on doit tenir dans cette effroyable Babylone ; & d'entendre la voix intérieure de la grace dans le bruit des paſſions. Toutes les impreſſions ſalutaires que les mouvemens du ciel laiſſent dans une ame, n'y ſont-elles pas effacées par les ſcandales dont le monde eſt plein. *Les mêmes.*

D'où viennent les déſordres qui ſont dans le monde.

La corruption du ſiécle ne fait point d'autre impreſſion ſur l'eſprit des juſtes & des parfaits, que celle de la triſteſſe ; & la charité qu'ils ont pour le prochain, les jette dans la défaillance à la vûë de ceux qui violent les loix de Dieu. *Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentium legem tuam.* Mais pendant que ceux-là gemiſſent en ſecret de l'égarement de leurs freres, il y en a une infinité d'autres qui ſe laiſſent entraîner par leur mauvais exemple ; car ſe voyant environnez d'hommes ou abîmez dans la volupté, ou corrompus par l'interêt ou paſſionnez pour les richeſſes, ou aveuglez par l'ambition, ils s'abandonnent au torrent qui les emporte. De là vient que les naturels les plus excellens n'ont pas plûtôt reſpiré l'air corrompu du monde, qu'ils en ſont infectez ; c'eſt en vain qu'on leur donne des principes de probité & de vertu, dans leur éducation : comme ils ne trouvent dans le monde qu'impiété, que libertinage, que trahiſons, qu'impoſtures, qu'injuſtice, que débauches ; ces legeres impreſſions de vertu ſont bientôt effacées par d'autres qui leur ſuccedent : il ne faut donc pas s'étonner s'ils renoncent promptement à des maximes qu'ils ne voyent preſque ſuivies de perſonne ; s'ils embraſſent avec joye le prétexte qui ſe préſente de ſuivre les voyes corrompues, ou le

Sur le même ſujet.

Pſalm. 118.

penchant d'une jeuneſſe aveugle qui les entraîne. *Les mêmes, dans la Dominicale ſur le ſecond Dimanche de l'Avent.*

La difficulté de ſe ſauver dans le monde obligea autrefois les Chrétiens de ſe retirer dans les deſerts.

Vous ſçavez, Chrétiens, par une malheureuſe expérience, la difficulté qu'il y a de faire ſon ſalut au milieu du monde, où tout conſpire à nous perdre, & où par l'exemple du crime toûjours préſent à nos yeux, les ames qui en ont le plus d'horreur, s'accoûtument inſenſiblement à le commettre. C'eſt cette réflexion qui peupla les deſerts d'Anachoretes dans les prémiers ſiécles du Chriſtianiſme; mais le nombre s'en augmenta, ſur tout lorſque la violence des perſécutions ceſſée, fit craindre aux Chrétiens une paix plus funeſte à leur innocence, que toute les rages des bourreaux, appreheudant que leur ferveur ne ſe ralentit dans le commerce d'un ſiécle, où l'iniquité abonde, ils eurent recours à la retraite. *Eſſais pour la Dominicale, prémier Dimanche de Carême.*

Digitized by Google

MORT.

DE LA MORT EN GENERAL; Penſée de la mort; certitude de la mort; incertitude; en quel temps, & en quel état nous mourrons, & l'état dans lequel la mort nous réduit, &c.

AVERTISSEMENT.

CEtte matiére eſt ſi ample, & l'on peut faire tant de diſcours différens ſur la mort, que ne pouvant réduire ſous un ſeul titre ce qu'on peut dire ſur ce ſujet, j'ai jugé à propos d'en faire deux, & de me contenter dans le prémier de recueillir ce qui convient à la mort en général; ſçavoir, ſa néceſſité, ſon incertitude pour ce qui regarde le temps, le genre, la maniere, la crainte que nous en devons naturellement concevoir, les biens dont elle nous prive, & le changement qu'elle apporte dans nos idées, dans nos deſſeins, dans nos affaires, & dans nos perſonnes, & enfin l'état où elle reduit nos corps dans le tombeau. Dans le livre ſuivant, nous ramaſſerons ce que les bons Autheurs diſent de la bonne & mauvaiſe mort; de la penſée, du ſouvenir, & de l'oubli de la mort; de la préparation qu'on doit apporter à ce dernier & fatal moment, d'où dépend l'éternité bienheureuſe ou malheureuſe.

Il faut remarquer que bien que dans ce prémier titre nous ne parlions que de la mort en général, c'eſt-à-dire, de ce qui peut arriver à tous les hommes, nous n'en parlerons néanmoins pas en Philoſophes, & ſeulement en ſpéculation; mais de la maniére qu'en doivent parler les Prédicateurs, avec les reflexions morales, propres à inſtruire, & à édifier des Auditeurs Chrétiens.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins & plans de Diſcours ſur ce ſujet.

1. LE deſſein de ce diſcours eſt de faire voir comme la mort nous deſabuſe, & corrige les illuſions de cette vie, qui ſont particulierement trois. La premiere, eſt ſur la vie même, que nous nous imaginons ne devoir jamais finir, & nous nous figurons une éternité chimerique; mais la mort nous apprend qu'il faut mourir tôt au tard. La ſeconde, eſt ſur les biens de cette vie, auſquels nous ſommes attachez, & la mort nous apprend qu'ils ſont peu de choſes, & que quand même ils ſeroient plus conſidérables, il les faudra neceſſairement quitter quelque jour. La troiſiéme illuſion, nous regarde nous mêmes: nous nous imaginons être quelque choſe, & la mort nous fait connoître ce que nous ſommes.

La premiere de ces illuſions eſt ſur la vie même. Nous ne pouvons pas nous perſuader à la vérité que nous ne muurrons point, la foy, la raiſon, l'expérience nous ayant aſſez convaincus du contraire; mais nous éloignons la mort tant que nous pouvons; nous croyons que nous ne mourrons pas en cette journée, en cette ſemaine, en cette année, & ainſi nous nous figurons une eſpece d'éternité. Mais la penſée de la mort doit diſſiper cette illuſion & cet enchantement; puiſque la mort nous peut ſurprendre à tout moment, qu'il n'y a rien de plus incertain que l'heure & le genre de nôtre mort; que l'exemple de mille perſonnes que nous voyons mourir lors qu'ils y penſent le moins, nous avertit que nous pouvons avoir le même ſort, & que nous ſommes expoſez aux mêmes accidens; & enfin, que la vérité même nous enſeigne que nous devons toûjours nous tenir prêts, parce que nous ne ſçavons pas quand le jour du Seigneur arrivera. On peut faire voir que perſonne n'a moins de ſujet d'eſperer une longue vie, que ceux qui la paſſent dans le déréglement, & qui penſent le moins à la mort. De là on peut tirer pluſieurs belles conſéquences, comme ſeroit, plus nous differons de penſer à la mort, moins nous ſerons diſpoſez à bien mourir. Que nous paſſerons toute nôtre vie dans une continuelle illuſion, dont nous ne ſerons détrompez qu'à la mort; que les charmes de la vie préſente nous priveront du bonheur que Dieu nous avoit préparé dans l'autre, & qu'oubliant que ce monde n'eſt pas nôtre demeure, nous ne penſerons point à en établir une éternelle dans le ciel.

La ſeconde illuſion eſt celle que nous cauſent les biens de ce monde. En effet, à conſidérer le monde par ce dehors brillant, il a des charmes qui ne ſont que trop capables de nous ſéduire; cet éclat extérieur qui nous environne; cette puiſſance qui fait plier tout le monde ſous nos volontez; l'honneur qu'on nous rend, les richeſſes qu'on poſſede, les plaiſirs dont on joüit, tout cela nous enchante & nous ſéduit tellement, qu'il y a peu de perſonnes qui ne s'y laiſſent prendre: mais le moyen de ſe prémunir contre cette illuſion ſi générale, c'eſt d'emprunter les lumieres & les vérirez de la mort. Demandez à cet ambitieux qui s'eſt élevé ſi haut par ſes intrigues, quel ſentiment il a au lit de la mort,

de

de ces honneurs, de ces charges où il eſt parvenu par tant de travaux, & de rang ſi diſtingué, pour lequel il s'eſt donné tant de mouvemens. Hélas! tout cela diſparoît, quand il faut aller paroître devant Dieu. Quelle eſtime fait-il de ſes richeſſes, qui ne peuvent le garentir de la mort, & qui ne peuvent lui être d'aucun uſage dans l'autre vie! Il commence à reconnoître ſon aveuglement à la mort, & à être détrompée; encore trop heureux ſi cette illuſion n'avoit point de ſuites plus fâcheuſes.

La troiſiéme illuſion eſt celle de l'homme même dans cette vie, lorſque ſe meſurant par les déhors, par l'éclat de ſa fortune, de ſa naiſſance, ou de ſes belles qualitez, il s'imagine être quelque choſe. Or c'eſt cette illuſion, ou pour mieux dire, cette impoſture qu'il faut diſſiper par la penſée & la conſidération de la mort. Car 1° on ſéparera cet homme de ce luxe, de cette pompe, & de tout ce qui l'environne, & alors il ſe trouvera nud, & tout ſeul. O Dieu! quel changement! quand on le dépoüillera de tout, & qu'on ne lui laiſſera, de tout ce qu'il poſſedoit, qu'un ſuaire, qu'une biere, & cinq ou ſix pieds de terre. 2°. Il ſera privé de vie, & de mouvement; ſes yeux ſeront enſevelis dans une éternelle nuit; cette bouche ſera fermée pour ne s'ouvrir jamais plus; cette langue ſi éloquente qui raviſſoit toutes les compagnies demeurera muette. 3°. Ce corps ſera rongé des vers, & deviendra un ſpectacle d'horreur, parce que devenu une maſſe de pourriture, il ſera ſi affreux, que perſonne n'auroit le courage de le regarder. De plus, que deviendra cette adreſſe, ce bel eſprit, cette ſcience, & ce grand genie capable de tout, cette pénétration, & tout le reſte, qui enfle le cœur de cet homme, & fait qu'il ne ſe regarde plus ſur le niveau des autres hommes! S'il avoit la penſée de la mort imprimée bien avant dans l'eſprit, ne ſe deſabuſeroit-il pas de cette haute idée qu'il a de lui-même? &c.

II. Il y a dans la mort, quelque choſe de certain, quelque choſe d'incertain, & quelque choſe de certain & d'incertain tout à la fois. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous mourrons infailliblement; ce qu'il y a d'incertain, c'eſt le lieu, le temps, & la maniere dont nous mourrons. Ce qu'il y a de certain & d'incertain tout à la fois, c'eſt l'état où nous nous trouverons à la mort. De ces trois véritez qui feront le partage d'un diſcours, nous pouvons tirer des concluſions, & des inſtructions ſalutaires.

1°. Nous mourrons; c'eſt ce qui eſt certain, & il n'y a rien qu'on puiſſe moins revoquer en doute. Les Patriarches qui ont vécu pluſieurs ſiécles, ſont morts enfin; les Rois & les plus puiſſans Monarques ont été ſoûmis à cette loy, après avoir donné des loix à tant de peuples; les hommes les plus robuſtes, & de la ſanté la plus parfaite, n'ont pû éviter la mort: nous mourrons donc comme eux; mais que veut dire cela, nous mourrons? c'eſt-à-dire, que nôtre corps ſera mis dans un cercüeil, rongé des vers, & réduit en pouſſiere; & pour l'ame elle ira dans un païs inconnu, & ſera préſentée au jugement de Dieu, &c. Quelles réfléxions pouvons-nous faire là-deſſus: les impies & les libertins en tirent cette conſéquence que rapporte l'Ecriture: *Venite fruamur bonis quæ ſunt, & Sapient. 2.*
utamur creatura, &c. Les Philoſophes, & les perſonnes qui ſe picquent d'eſprits forts, n'en tirent point d'autre conſéquence, ſinon qu'il faut recevoir la mort avec courage, & vivre ſi l'on peut dans le ſouvenir de la poſterité. Mais la concluſion qu'en doit tirer un Chrétien, eſt qu'il ſe faut préparer à bien

mourir : parce qu'on ne pourra plus remédier aux défauts qu'on aura commis en ce point ; mourir par avance, ſe détacher des choſes de ce monde, & faire ce que nous ſouhaiterons alors avoir fait.

2°. Ce qu'il y a d'incertain dans la mort, c'eſt le temps, le lieu, & la maniere dont nous mourrons : la conſéquence qu'il en faut tirer, eſt qu'il faut ſe prémunir contre les ſurpriſes de la mort, puiſqu'en effet la plûpart des hommes en ſont ſurpris. Mille accidens arrivent dans la vie ; nos vices & nos débauches cauſent ſouvent des morts ſubites ou avancées, & ſouvent Dieu le permet en punition de nos crimes, & de nôtre négligence. Il faut donc toûjours ſe tenir prêts.

3°. Ce qu'il y a de certain & d'incertain dans la mort, eſt que nous ne ſçavons en quel état nous mourrons ; & cependant il eſt conſtant que nous demeurerons éternellement dans cet état. Qu'il eſt horrible de mourir en mauvais état ! Qu'il eſt ſouhaitable de bien mourir ! Nous ne ſçavons ſi nous aurons la perſéverance, & nous ſçavons que ſi nous ne l'avons pas, nous ſommes perdus ſans reſource. Servons-nous donc des moyens que nous avons pour bien mourir.

III. Comme le peché eſt la cauſe de la mort, ainſi que l'aſſûre l'Apôtre, & que les pecheurs ſe la ſont attirée par une juſte punition de Dieu, comme le Sage nous l'apprend ; de même, ſelon ſaint Auguſtin, la mort eſt réciproquement le remede du peché, & du déréglement que le peché a cauſé dans toutes les puiſſances de l'homme.

1°. Son entendement eſt déréglé par l'erreur & la fauſſe idée des biens de ce monde, & il n'y a que la vûë & la penſée de la mort qui le puiſſe deſabuſer, en lui faiſant connoître la vanité, l'inſtabilité, & le néant de tout ce que nous eſtimons le plus dans ce monde.

2°. La volonté eſt déréglée par le penchant qu'elle a, & qui l'entraîne comme malgré elle, vers les biens ſenſibles, & il n'y a preſque que la mort, dans la penſée qu'elle nous dépoüillera de tout, qui nous puiſſe détacher de l'affection que nous y avons, & empêcher qu'on ne s'attache à ce qu'il faudra un jour quitter néceſſairement.

3°. Son appetit eſt encore plus déréglé par la foibleſſe qu'il a de réſiſter au mal, & par ſa rebellion contre la raiſon, ce qui eſt cauſe que la volonté gagnée par les charmes des objets créez, ſe révolte contre les ordres du Seigneur. Or qui peut arrêter & réprimer plus ſûrement, & plus fortement les mouvemens impétueux de nos appetits déreglez, que la mort, & la crainte de ce qui doit ſuivre la mort, comme l'aſſûre ſaint Auguſtin : *Timor de futura morte mentem neceſſario concutit, & quaſi clavus, omnes motus ſuperbiæ ligno crucis affigit.*

Auguſtinus l. de doctrina Chriſti.

IV. Je trouve que toute nôtre vie, ou pour mieux dire, tout ce qui peut être perfectionné dans nôtre vie, & par la raiſon & par la foy, ſe rapporte à trois choſes, à nos paſſions, à nos déliberations, & à nos actions ; c'eſt à-dire, que nous avons dans le cours de la vie des paſſions à menager ; nous avons des conſeils à prendre ; nous avons des devoirs à accomplir : Or pour tout cela je prétends que la penſée de la mort nous ſuffit ; 1°. parce qu'elle eſt le reméde le plus ſouverain pour amortir le feu de nos paſſions.

2°. Que c'eſt la régle la plus infaillible pour conclure ſûrement dans nos déliberations.

Digitized by Google

3°. Que c'eſt le moyen le plus efficace pour nous inſpirer une ſainte ferveur dans nos actions. *C'eſt le deſſein du Pere Bourdaloüe, premier ſermon du Carême ſur la penſée de la mort.*

SUR la crainte de la mort. V.

1°. Il n'y a rien de plus effroyable que l'état de ceux qui craignent la mort, par un principe d'athéiſme & d'infidelité.

2°. Il n'y a rien de plus crüel que l'état de ceux qui craignent la mort, parce qu'ils ſont attachez à leurs plaiſirs.

3°. Il n'y a rien de plus éloigné du Chriſtianiſme que de craindre la mort, & de n'en avoir pas une crainte réglée. *Le même.*

IL y a trois choſes à conſidérer dans la mort; elle eſt inévitable; elle eſt incertaine, & quand elle eſt une fois venuë, on ne peut plus retourner ſur la terre pour fournir une carriere toute nouvelle. De ces trois principes, nous devons tirer ces trois conſequences. VI.

1°. Penſons ſouvent que la mort eſt inévitable, & nous conclurons que nous devons nous y diſpoſer tous les jours; c'eſt la premiere partie.

2°. Penſons ſouvent que l'heure de la mort eſt incertaine, & nous conclurons que nous devons donc par tout, & en tout temps nous y diſpoſer; c'eſt la ſeconde.

3°. Penſons ſouvent que les ſuites de la mort ſont irréparables, & nous conclurons que nous ne pouvons prendre trop de sûretez pour nous y diſpoſer; c'eſt la troiſiéme. *Le Pere Girouſt, ſermon pour le Mercredy des Cendres.*

IL y a particulierement trois choſes qui font apprehender la mort à un Chrétien; mais la penſée fréquente de cette mort, nous en fait perdre la crainte. VII.

La premiere eſt le peché, qui ſelon l'Apôtre, eſt l'éguillon de la mort; c'eſt-à dire, comme l'expliquent quelques-uns, qui en eſt la pointe, qui nous cauſe de la douleur, & nous fait apprehender le juſte châtiment du peché; mais la penſée de la mort, nous faiſant détruire le peché par une ſincere pénitence, nous la fait moins apprehender après l'avoir, pour ainſi dire, deſarmée.

La ſeconde, eſt l'attachement que nous avons au monde. Mais la penſée de la mort nous fait rompre les liens, par leſquels nous y tenons le plus fortement, & nous fait faire de nôtre plein gré, ce que nous ſerons un jour obligez de faire par néceſſité.

La troiſiéme, eſt le jugement de Dieu, auquel il faut comparoître après la mort; mais y peut-on penſer ſans tenir ſes comptes en état, & pour attendre ſans crainte ce dernier moment?

IL y a deux grands ſujets d'étonnement dans la conduite des Chrétiens au ſujet de la mort, dont on peut faire le partage d'un diſcours. VIII.

1°. Nous la craignons, & en effet nous avons juſte ſujet de la craindre, en vivant de la maniere dont nous vivons pour la plûpart; & cependant nous ne nous mettons point en peine de nous prémunir contre ce qui la rend ſi terrible.

2°. Nous ne ſçavons, ni ne pouvons ſçavoir quel ſera nôtre mort, bonne ou mauvaiſe; ce qui eſt d'une terrible conſéquence pour l'éternité; & nous

ne ſongeons pas à rendre cette mort, qui n'arrivera qu'une fois, ſainte, & bienheureuſe par la pratique des vertus, & des bonnes œuvres.

IX. 1°. Il n'y a point de momens en nôtre vie mieux employez que ceux que nous employons à penſer à la mort, pour les biens & les utilitez que nous apporte cette penſée, tant pour cette vie, que pour l'autre.

2°. Il n'y a point de prétextes plus trompeurs, plus frivoles, & plus mal fondez que ceux qui nous empêchent de penſer à la mort.

X. 1°. Il faut mourir, c'eſt une néceſſité inévitable; C'eſt donc une folie de s'attacher aux choſes de ce monde, qui périront avec nous; & d'y établir nôtre bonheur; puiſqu'elles ne peuvent que nous rendre malheureux un jour, & peut-être même dès cette vie.

2°. Il faut bien-tôt mourir, & peut être plûtôt que nous ne penſons. Il faut donc penſer de bonne heure à bien mourir, & nous hâter d'acquerir pour l'éternité, puis qu'après cette vie il n'y aura plus de temps pour meriter, pour faire pénitence, & pour faire de bonnes œuvres.

XI. Sur les avantages que nous procure le ſouvenir de la mort.

1°. Il nous détache de l'affection des choſes de cette vie, & nous fait en quelque maniere, mourir par avance, en nous reduiſant en l'état où nous devons être à la mort.

2°. Il nous fait penſer aux biens du ciel, & aſpirer au bonheur éternel pour lequel nous ſommes erés.

3°. Il nous oblige, à faire durant le temps de cette vie, ce que nous voudrions avoir fait, quand nous ſerons au lit de la mort.

XII. Sur l'oubli de la mort dans lequel vivent la plûpart des hommes.

1°. Ne point penſer à la mort, c'eſt une marque évidente qu'on mene une vie déreglée; les preuves en ſont claires, tirées de l'Ecriture, de la raiſon, & de l'expérience.

2°. Ne penſer point à la mort, c'eſt un triſte augure, mais appuyé ſur des conjectures bien fortes, qu'on ſera ſurpris de la mort avant que d'y avoir penſé.

XIII. Sur le même ſujet de l'oubli de la mort.

1°. La plûpart des hommes, même des Chrêtiens, ne penſent point à la mort, faute d'en bien pénétrer les ſuites, & les conſéquences qui ſont terribles.

2°. La plûpart de ceux qui y penſent, n'y penſent guere en Chrétiens; mais les uns en Philoſophes par une prétenduë force d'eſprit; & les autres politiques, afin de mettre ordre à leurs affaires, & ne laiſſer rien après leur mort, qu'on puiſſe reprocher à leur memoire, à cauſe du trouble, ou de la diviſion dans leur famille.

XIV. Sur la penſée fréquente de la mort.

1°. La penſée fréquente de la mort, a dequoy adoucir toutes les amertumes de la vertu.

2°. La penſée de la mort a dequoy nous faire embraſſer toutes les rigueurs de la pénitence, & toutes les auſtéritez de la vie Chrétienne.

3°. La penſée de la mort a dequoy nous faire rompre les plus fortes chaînes

du peché, & tous les attachemens criminels. *Tiré des Eſſais de Sermons pour la Dominicale, tome ſecond.*

La mort eſt la fin & le terme de la vie, & le commencement de l'éternité; c'eſt par rapport à ces deux termes qu'il nous la faut conſidérer. XV.

Premiérement, par rapport au terme où nous ſommes, elle nous dépoüille de tout; c'eſt pourquoy nous devons nous en dépoüiller par avance, entierement & promptement, parce que la mort ne peut pas tarder long-temps.

Secondement, la mort eſt le commencement de l'éternité, & il faut conſidérer que de ce moment dépend toute l'éternité; que la perſéverence finale eſt attachée à ce moment, & qu'enfin après cette mort il n'y a plus de retour à la vie, ni par conſéquent à la pénitence.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces Deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Les ſaints Peres.

SAint Auguſtin, ſermon 107. des Nouveaux, dans le traité 43. ſur ſaint Jean, montre que tout Chrétien doit mépriſer la mort.

Le même, *lib. de vera Religione, c. 7.* fait voir que Dieu n'eſt point l'Autheur de la mort, mais ſeulement de la vie.

Le même, *l. de Vanitate ſæculi*, fait une peinture des riches, & des heureux du ſiécle quand ils ſont dans le tombeau, où ils ſont réduits en pouſſiére.

Le même, a fait deux ſermons, *de Conſolatione mortuorum*, où il rapporte les motifs qui nous doivent conſoler de la mort de nos proches.

Le même, *in Pſalm.* 30. montre que la vie de l'homme étant bornée à un certain eſpace de temps, ne peut être de longue durée. Il traite encore le même ſujet ſur le Pſeaume 87. en expliquant ce paſſage: *Mille anni ante oculos tuos, tanquam dies externa quæ præteriit.*

Le même, ſur le Pſeaume 53. demande dequoy ſervent la pompe, les richeſſes, & le luxe à un homme qui eſt dans le tombeau.

Le même, *ſermon 21. de Verb. Domini*, montre qu'autant que la mort eſt certaine, autant eſt-elle incertaine pour le temps, l'heure, & la maniére.

Le même, *ſermon 141. de tempore*, fait voir que le péché eſt l'unique cauſe de la mort.

Le même, ſermon 21. des Nouveaux, traite aſſez au long de la néceſſité de mourir un jour, quelque précaution que nous prénions contre la mort.

Le même, *lib. 13. c. 4. de civit. Dei*, rend raiſon pourquoy nous ſommes aſſujetis à la mort, qui eſt la peine du péché, après que nous ſommes délivrez du péché par le Baptême.

Le même, *Epiſt. 45. ad Armant.* montre que la crainte de la mort eſt naturelle, & commune à tous les hommes.

Le même, ou l'Autheur des Sermons *ad Fratres in eremo*, ſermon 48. 62. & 66. parle de la mort, & particuliérement de l'abandon général de toutes les créatures à la mort.

Saint Ambroiſe a fait un livre *de Bono mortis*, où il traite des avantages que la mort nous apporte, & des maux dont elle nous délivre.

Le même, *l. 2. de vocat. Gent. c. 8. Et lib. 3. Hexam. c. 7.* montre que perſonne n'a droit de ſe plaindre de la brieveté de la vie, depuis le péché, ni de la mort avancée ou précipitée de quelques-uns.

Le même, *l. 2. de Cain & Abel. c. 11.* prend occaſion de la mort d'Abel de montrer que cette vie eſt expoſée à une infinité d'accidens & de dangers, & qu'on ne peut répondre d'un ſeul jour.

Le même, dans l'Oraiſon Funebre de l'Empereur Valentinien, & dans les deux qu'il a faites ſur la mort de ſon frere Satyrus, dit de tres-belles choſes ſur la mort.

Saint Gregoire, *lib. 24. moral.* parle de la crainte de la mort, & de quelle maniére il la faut craindre.

Le même, au livre quatriéme de ſes Dialogues, chapitre 46. & 47. montre combien cette crainte eſt ſalutaire à pluſieurs.

Saint Jerôme, *Epiſt. 21. ad Paulinum*, montre que la briéveté de la vie eſt une des peines du péché.

Le même, *Epiſt. 3. ad Heliodorum*, montre comme il ſe faut comporter en la mort de ſes proches & de ſes amis; & il enſeigne la même en l'Epît. 25. *ad Paulam.*

Le même, *in Epiſt ad Tyraſium*, en le conſolant de la mort de ſa fille, dit de belles choſes ſur la mort.

Saint Chryſoſtome, *Homil. 61. in Joan.* blâme ceux qui pleurent immodérement les morts, & qui ſont inconſolables de la perte de leurs proches, ou de leurs amis, comme s'il n'y avoit pas une autre vie après celle-cy. Il s'étend auſſi ſur ce même ſujet, *homil. 22. in Acta*, & *homil. 4. in Epiſt. ad Hebr.*

Le même, ſermon 1. *ex 25. variis.* invite ſes Auditeurs à aller aux ſepulchres des morts, pour y voir à quoy aboutît la grandeur humaine après la mort.

Le même, *Epiſt. 6. ad Theodorum monachum*, montre que cette vie eſt ſemblable aux ſcenes des théatres, où les hommes après avoir fait differens perſonnages, ſont tous égaux, & ne ſont plus diſtinguez à la mort.

Le même, *homil. 5. ad pop. Anthio.* montre que les Chrétiens doivent mépriſer la mort au lieu de la craindre.

Saint Baſile, dans le livre qui a pour titre, *Admonitio ad filium ſpiritualem*, montre qu'il ne faut pas attendre le temps de la vieilleſſe pour penſer à la mort; mais qu'il faut toûjours l'avoir préſente dans la penſée.

Jobi 3. Origene, *l. 3. in Job.* expliquant ces paroles, *Pereat dies in quâ natus ſum*, montre combien la mort eſt preferable à la vie, à cauſe des miſéres dont elle eſt remplie, & des hazards auſquels elle eſt expoſée.

Livres ſpirituels & autres.

Dioniſius Carthuſianus, *de quatuor noviſſimis.*
Petrus Caniſius, *item. de quatuor noviſſimis.*
Gabriel Inchinus, *de quatuor noviſſimis.*
Guillelmus Stanihurtus, *de quatuor noviſſimis.*

Digitized by Google

Drexellius, livre intitulé, *Prodromus mortis*, traite de tout ce qu'on peut dire au ſujet de la mort.

Dandinus, *in Ethicis*, a fait auſſi un ample traité ſur le ſujet de la mort en général.

Grenade, en la Guide des Pecheurs, chapitre ſeptiéme parle de la néceſſité, de la certitude, & incertitude de la mort, de ſa ſurpriſe, &c.

Le même, dans le ſecond traité de l'Oraiſon, s'étend ſur la conſidération des miſéres de cette vie, & ſur la derniére qui eſt la mott.

Le même, dans le même traité, parle des avantages que l'on peut retirer de la penſée & de la méditation de la motr.

Le Pere Antoine de ſaint Martin, Religieux Carme, en la ſeconde partie des conduites de la grace, traite de la mort, entant qu'elle eſt une peine du péché originel.

Les Eſſais de Morale, quatriéme volume ſur les 4. fins de l'homme.

Le Pere Nepveu, dans ſes Réfléxions Chrétiennes, tome troiſiéme, page 16. & 182. parle de la mort en général.

Le même, tome 1. parle de la néceſſité de la mort, page 153. de la penſée de la mort, page 196. & de l'utilité de cette penſée, page 24.

Madame de Bellefont dans ſes ouvrages a deux traitez, l'un du Deſir de la mort, & l'autre ſur la Crainte de la mort.

Il y a une infinité d'autres livres, qui ont traité ce ſujet, & qu'il ſeroit trop long de rapporter.

Les Prédicateurs.

Reina, *Conc. 26. feria 5. poſt Domin. 4. Quadr.*
Matthias Faber, *in Concionibus funeb. & in conc. de quatuor Domini Advent.*
Molinier, ſermon pour le cinquiéme Jeudi de Carême.
Le Pere de Lingendes a ſix ſermons de ſuite ſur ce qui ſe paſſe à la mort & aprés la mort.
Le Pere Girouſt, dans le prémier ſermon du Carême.
Le pere Texier, prémier ſermon du Carême.
Le même, ſermon pour le Jeudy de la quatriéme ſemaine de Carême, dans ſon Avent, & pour le quinziéme Dimanche après la Penrecôte.
Monſieur Biroat, ſermon pour le jour des Cendres.
Monſieur de la Volpilliere, Monſieur de Fromentiéres, Monſieur l'Abbé de Saint Martin, ont des ſermons ſur ce ſujet.
L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, ſermon pour le Jeudy de la quatriéme ſemaine de Carême.
Grenade, dans ſes Lieux Communs.

Ceux qui ont fait des recüeils ſur ce ſujet.

Mangotii, monita.
Buſæus, in Panar. Tit. mortis metus.
Drexellius, in Prodromo mortis.
Dandinus, in Ethic. ſacris.
Labatha,
Lobner. } *Titul. Mors.*

Digitized by Google

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, excmples & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Pulvis es, & in pulverem reverteris. Geneſis 3.

En ego hodie, ingredior viam univerſæ terræ. Joſue 23.

Cunctis diebus, quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea. Jobi 14.

Dies mei breviabuntur, & ſolum mihi ſupereſt ſepulchrum. Job. 17.

Ipſe ad ſepulchra ducetur, & in congerie mortuorum evigilabit. Jobi 21.

Putredini dixi, pater meus es; mater mea, & ſoror mea vermibus. Jobi 17.

Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miſeriis, qui quaſi flos egreditur, & conteritur, & fugit velut umbra, & nunquam in eodem ſtatu permanet. Jobi 14.

Nudus egreſſus ſum de utero ventris mei, & nudus revertar illuc. Jobi 1.

Quis eſt homo qui vivet, & non videbit mortem. Pſalm. 88

Breves dies hominis ſunt, numerus menſium ejus apud te eſt, conſtituiſti terminos ejus, qui præteriri non poterunt. Jobi 14.

Ibit homo in domum æternitatis ſuæ. Eccleſ. 12.

Non eſt in hominis poteſtate prohibere ſpiritum, nec habet poteſtatem in die mortis. Eccleſ. 8.

Oblivioni tradita eſt memoria eorum. Ibidem, c. 9.

Nemo eſt qui ſemper vivat, & hujus rei habeat fiduciam. Eccleſ. 9.

Umbra tranſitus eſt tempus noſtrum; & non eſt reverſio finis noſtri. Sapient. 2.

Omnes morimur, & quaſi aqua delabimur in terram, quæ non revertuntur. 2. Reg. c. 14.

Unus eſt introitus ad vitam, & ſimiles exitus. Sapient. 7.

Dies mei ſicut umbra declinaverunt, & ego ſicut fœnum arui. Pſalm. 101.

VOus êtes poudre, & vous retournerez en poudre.

Je ſuis aujourd'hui ſur le point d'entrer dans la voye commune à tous les hommes.

Dans cette guerre, où je me trouve maintenant, j'attend tous les jours que mon changement & ma mort arrive.

Mes jours ont été abrégez, & il ne me reſte plus qu'attendre le tombeau.

Il ſera porté au tombeau, & il demeurera pour jamais dans la foule des morts.

J'ay dit à la pourriture: vous êtes mon pere; & aux vers, vous êtes ma mere & ma ſœur.

L'homme né de la femme vit tres-peu de temps, & il eſt rempli de beaucoup de miſeres. Il naît comme une fleur, qui n'eſt pas plûtôt éclose qu'elle eſt foulée aux pieds, & il fuit comme l'ombre, & ne demeure jamais en un même état.

Je ſuis ſorti nud du ventre de ma mere, & j'y retournerai nud.

Quel eſt l'homme qui pourra vivre ſans voir la mort.

Les jours de l'homme ſont courts, le nombre de ſes années eſt entre vos mains; vous avez marqué les bornes de ſa vie, & il ne les peut paſſer.

L'homme s'en ira dans la maiſon de ſon éternité.

Il n'eſt pas au pouvoir de l'homme d'empêcher que l'homme ne quitte le corps; il n'a point de puiſſance ſur le jour de la mort.

Leur memoire eſt enſevelie dans l'oubli.

Il n'y a perſonne qui vive toûjours, ni qui ait même cette vaine eſpérance.

Le temps de nôtre vie n'eſt qu'une ombre, qui paſſe, & après la mort il n'y a plus de retour.

Nous mourrons tous, & nous nous écoulons ſur la terre, comme ceux qui ne reviennent plus.

Il n'y a pour tous qu'une maniere d'entrer dans la vie, & qu'une maniere d'en ſortir.

Mes jours ſe ſont évanoüis comme l'ombre, & je ſuis devenu ſec comme l'herbe.

A Muliere

Digitized by Google

A muliere factum eſt initium peccati, & per illam omnes morimur, Eccli. 25.

Neſcit homo finem ſuum, ſed ſicut piſces capiuntur hamo, & ſicut aves laqueo comprehenduntur, ſic capiuntur homines in tempore malo, cum eis extempta ſupervenerit. Eccle. 9.

Cum moritur homo, hæreditabit ſerpentes, & beſtias & vermes. Eccli. 10.

Eſt qui locupletatur parcè agendo, & neſcit quod tempus pertranſeat, & mors appropinquet, & relinquat omnia aliis, & moriatur. Eccli. 11.

Subtus te ſternetur tinea, & operimentum tuum erunt vermes. Iſaiæ 14.

A verbis peccatoris ne timueritis, quia gloria ejus. Stercus & vermis eſt; hodie extollitur, & cras non invenietur, quia converſus eſt in terram ſuam, & cogitatio ejus periit. 1. Machab. 1.

Vigilate, quia neſcitis diem neque horam. Matth. 25.

Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, & per peccatum mors: & ita in omnes homines mors pertranſivit. Ad Roman. 5.

Dies Domini ſicut fur in nocte, ita veniet. 1. Ad Theſſal. 5.

Ego enim jam delibor, & tempus reſolutionis meæ inſtat. 2. Ad Timoth. 4.

Stipendia peccati mors. Ad Rom. 6.

Statutum eſt hominibus ſemel mori poſt hoc autem judicium. Ad Hebr. 9.

Certus ſum quod velox eſt depoſitio tabernaculi mei. 2. Petri 1.

Stimulus mortis peccatum. 1. Ad Corinth. c. 15.

Melius eſt ire ad domum luctus, quàm ad domum convivii, in illo enim finis cunctorum admonetur hominum, & vivens cogitat quid futurum ſit. Eccleſ. 7.

Deus mortem non fecit, nec lætatur in perditione virorum... Impii autem manibus & verbis accerſierunt illam. Sapient. 1.

Si annis multis vixerit homo, & in his omnibus lætatus fuerit, meminiſſe debet tenebroſi temporis, & dierum multorum, qui cum venerint, vanitatis arguentur præterita. Eccleſ. 11.

Memor eſto quia mors non tardat. Eccli. 14.

Cum dixerint, pax & ſecuritas tunc repenti-

La femme a été le principe du peché, & c'eſt par elle que nous mourons tous.

L'homme ignore quelle ſera ſa fin; & comme les poiſſons ſont pris à l'hameçon, & les oiſeaux au filet, ainſi les hommes ſe trouvent ſurpris de la mort, lorſque tout d'un coup, elle fond ſur eux.

Quand l'homme ſera mort il aura pour heritage, les ſerpens, les bêtes & les vers.

Tel s'enrichit par la grande épargne, & il ne conſidere pas que le temps s'écoule & que la mort approche, & qu'en mourant il laiſſera à d'autres ce qu'il a.

Ta couche ſera la pourriture, & ton vêtement ſeront les vers.

Ne craignez point les paroles de l'homme pecheur, parce que toute ſa gloire n'eſt que fumier & ordure, & la pâture des vers. Il s'éleve aujourd'hui, & il diſparoîtra demain, parce qu'il ſera retourné en terre d'où il eſt venu, & que toutes ſes penſées ſe ſeront évanoüies.

Veillez, parce que vous ne ſçavez ni le jour, ni l'heure.

Le peché eſt entré dans le monde par un ſeul homme, & la mort par le peché: & ainſi la mort eſt paſſée dans tous les hommes.

Le jour du Seigneur doit venir comme le larron, qui vient dans la nuit.

Pour moy je commence déja à mourir, & le temps de mon départ s'approche.

La mort eſt la ſolde & le payement du peché.

Il eſt arrêté que les hommes meurent une fois, & qu'enſuite ils ſoient jugez.

Je ſçai que dans peu de temps je dois quitter la demeure de mon corps.

Le peché eſt l'éguillon de la mort.

Il vaut mieux aller à une maiſon de deüil qu'à une maiſon de feſtin; car dans celle-là on eſt averti de la fin de tous les hommes, & celui qui eſt vivant penſe à ce qui doit arriver un jour.

Dieu n'a point fait la mort, & il ne ſe réjoüit point de la perte des vivans; mais les méchans ont appellé la mort à eux par leurs œuvres & par leurs paroles.

Si un homme vit beaucoup d'années, & qu'il ſe réjoüiſſe dans tout ce temps-là, il ſe doit ſouvenir de ce temps de ténébres & de cette multitude de jours, qui étant venus, convaincront de vanité le paſſé.

Souvenez-vous de la mort, qui ne tarde pas long-temps à venir.

Lorſqu'ils diront, nous ſommes en paix, &

nus eis supervenient interitus, 1. Ad Thess. 5.

en sûreté, ils se trouveront surpris tout d'un coup par une ruine imprévûë.

Noli esse stultus nec moriaris in tempore non tuo. Eccles. 7.

Ne devenez pas insensé, de peur que vous ne mouriez avant votre temps.

Gens absque consilio, & sine prudentia, utinam saperent & intellegerent, & novissima providerent. Deuteron. 32.

Ce peuple n'a point de sens ni de sagesse. Ah! s'ils avoient de la sagesse, & s'ils comprenoient ma conduite, & qu'ils previssent à quoy tout aboutira.

In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, & in æternum non peccabis. Eccli. 7.

Souvenez-vous dans toutes vos actions de vôtre derniere fin, & vous ne pecherez jamais.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Le peché d'Adam est cause de la mort de tous les hommes.

Le premier homme que Dieu avoit créé pour être le Chef & le Pere de tous les hommes, étoit le chef-d'œuvre des mains de Dieu, doüé de toutes les vertus, & orné de toutes les belles qualitez qui rendoient cet ouvrage parfait. Mais hélas! cet homme si sage, si saint, si heureux, ne sçût pas connoître son bonheur, ni en joüir comme il devoit. Le demon, qui venoit de se perdre par son orgueil, resolut de le rendre complice de sa misére, & pour exécuter ce dessein, il vit bien qu'il falloit le rendre compagnon de son crime. C'est pourquoy, prenant la forme d'un serpent, il s'adressa à la femme pour la solliciter à manger du fruit défendu. Eve répondit que Dieu leur avoit permis de manger de tous les autres fruits qui se trouvoient dans ce jardin délicieux; mais que sous peine de mourir, il leur étoit défendu de toucher à celui-là. Non, vous n'en mourez pas, repartit le séducteur; mais Dieu sçait que dès le moment que vous en aurez mangé, vos yeux s'ouvriront, & vous serez vous-même comme des Dieux. Cette femme qui ne vit pas la tromperie qui étoit cachée sous ces belles paroles, flattée du désir de venir plus grande qu'elle n'étoit, après avoir goûté de ce fruit funeste, en présenta à son mary, qui en mangea par complaisance, & pour s'affranchir de cette petite marque de dépendance qu'il devoit à son Créateur & à son Souverain; mais pour punition de sa désobéissance, il entendit bientôt après de la bouche de Dieu même ce rigoureux arrêt: *Tu es poudre & tu retourneras en poudre*; & dèlors il ressentit l'effet de la menace que Dieu luy avoit fait, car étant immortel, non par la condition de son être; mais par une faveur spéciale de son Créateur, la mort commença à exercer son droit & son empire sur luy; & saint Augustin remarque que le morceau qu'il avala fut comme une semence de mort qu'il prit, & qu'il communiqua à toute sa postérité. Or c'est par là, dit le Texte Sacré, que la mort est entrée dans le monde, comme la peine, & le juste châtiment du peché.

Comme nul des hommes n'a été exempt de cette loy commune, nous ne nous arrêterons pas à en donner des exemples dans tous ceux dont l'Ecriture rapporte la mort, soit sainte ou malheureuse, ce qui seroit infini; mais seulement celles qui ont quelque chose de singulier, & pour les autres, je me contente de dire, que l'Ecriture qui a été si exacte à marquer le nombre des années de ces anciens Patriarches qui vivoient plusieurs siecles, n'a pas manqué d'ajoûter à la fin de la vie de chacun: *Et mortuus est*, & il mourut de crainte qu'on ne s'imaginât qu'ils avoient évité la mort.

Vous ſçavez ce qui eſt rapporté aux Actes des Apôtres, que ſaint Paul prechant dans la Troade, un jeune homme qui étoit du nombre de ſes Auditeurs, tomba du troiſiéme étage, où il étoit monté pour entendre cet Apôtre, qui attiroit à ſes diſcours une grande foulé de peuple: Ce jeune homme fut apporté mort dans la ſale, & ſaint Paul ſurpris de cet accident, ſe teut, interrompant, & finiſſant ſon diſcours ſans rien dire davantage. Saint Chryſoſtome donne la raiſon de ce myſtérieux ſilence, en diſant qu'un accident auſſi funeſte que l'étoit celui-là, tenoit lieu de Prédicateur. Certes l'éloquence de ſaint Paul, étoit telle, qu'un des déſirs de ſaint Auguſtin, étoit de voir & d'entendre ce grand Apôtre annoncer la parole de Dieu; néanmoins ce Prédicateur par excellence, à la vûë de cet accident ſe teut, perſuadé qu'il étoit, que ce ſpectacle d'un jeune homme mort, feroit plus d'impreſſion ſur l'eſprit de ſes Auditeurs, que toute la force de ſon éloquence animée de l'eſprit de Dieu. Tant il eſt vray que la vûë de la mort a un merveilleux pouvoir pour toucher les cœurs les plus endurcis & les plus attachez aux vanitez du monde.

Ce qui arriva à S. Paul en prêchant.

L'arrêt de mort porté contre tous les hommes eſt exprimé par ces paroles: *Memento homo quia pulvis & in pulverem reverteris*; & afin que nous n'en perdions pas le ſouvenir, l'Egliſe nous le rappelle tous les ans dans la ceremonie des Cendres; ſouvenir qui ne devroit jamais s'effacer de nôtre eſprit: *Memento homo, &c.* O homme, qui que tu ſois, objet de la vénération publique, par la gloire de ta vie, ou par l'éclat de ton merite, ſouviens-toy que tu es poudre, & que tu retourneras en poudre. C'eſt l'arrêt irrévocable qu'a prononcé contre toy ce Dieu qui anima du ſouffle immortel de ſa bouche le limon dont tu fus formé. La mort eſt entrée avec le peché dans le monde; cette funeſte ſucceſſion d'iniquité que nous recevons en naiſſant, apporte avec elle le triſte héritage de la mort. Homme prévaricateur! tu ſeras errant & banni ſur cette terre des mourans, qui toute hériſſée d'épines, te repreſente de toutes parts la peine de ton peché; tu y traîneras une vie miſérable, renfermée dans le court eſpace de peu d'années, traverſé par une infinité d'ennemis & d'infirmitez; tu l'entretiendras à la ſueur de ton front. Chaque moment en emportera une portion, & tu arriveras enfin au tombeau, & à cette voye univerſelle de la terre. Voila la deſtinée de l'homme, en conſéquence de l'arrêt porté contre lui, & qu'il ne doit jamais oublier.

L'intention de l'Egliſe dans la ceremonie des cendres, eſt de nous rappeller le ſouvenir de la mort. Geneſ. 3.

Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Ego dixi in dimidio dierum meorum, vadam ad portas inferi. Iſaia 38. C'eſt-à-dire, ſelon la belle paraphraſe de S. Jérôme: j'ai conſidéré que je dois mourir bien-tôt, & le peu de temps qui me reſte à vivre: *Quæſivi reſiduum annorum meorum.* J'ay vû que dans un temps arrêté & déterminé dans les decrets éternels de mon Dieu, il n'y auroit plus de moyen de converſer, & traiter avec les hommes, & qu'il faudroit bien-tôt rompre tout commerce avec eux: *Et non aſpiciam hominem ultrà.* j'ai vû que le terme étoit fort proche, que ma vie s'écouloit inſenſiblement, & qu'il n'y avoit point de moment qui ne m'en enlevât une partie: *Generatio mea ablata eſt, & convoluta eſt à me.* J'ay vû que le ciſeau étoit ſur le point de couper le fil & la trame de ma vie: *Præciſa eſt velut à texente vita mea dum adhuc ordi-*

Combien nôtre vie eſt courte, & cõbien nous ſõmes proches de la mort.

ver succidit me ; & qu'enfin je n'avois que peu de jours à attendre pour aller au tombeau, qui eſt le terme commun à tous les hommes ; mais dans cette vûë, quel conſeil & quelle réſolution dois-je prendre, & quel fruit dois-je retirer de cette conſidération ?

On ſe deſabuſe à la mort des fauſſes idées qu'on a eües des biens de ce monde pendant la vie.

In illa die peribunt omnes cogitationes eorum. Pſal. 145. Celui qui ne veut point ſe tromper dans le jugement qu'il porte des choſes de ce monde, il faut qu'il les conſidere, & les regarde dans le même point de vûë qu'elles lui paroîtront à ce dernier moment, auquel il faudra s'en ſéparer. C'eſt alors que toutes les préventions ceſſent, que toutes les fauſſes idées de l'eſprit ſe diſſipent, & que toutes les imaginations mal fondées paroiſſent dans toute leur fauſſeté, & nous font voir que nous avons été dans l'illuſion. Les raiſons que l'on croyoit convainquantes ne ſont plus que des viſions, & la nature dont elles empruntoient toutes leurs forces étant entierement abatuë, n'eſt plus en état de nous impoſer & de nous ſeduire. C'eſt alors que la vérité triomphe du menſonge, & que ceux qui ont été aſſez malheureux pour ſe laiſſer tromper, reconnoiſſent leur égarement, & condamnent le malheur qu'ils ont eu de s'abandonner & de ſe laiſſer inutilement dans les voyes de l'iniquité, & s'affligent de ce qu'ils ont trouvé leur perte dans ce qu'ils s'imaginoient, qui devoit faire leur conſolation & leur plaiſir.

Comme il faut vivre & ſe conduire par la penſée de la mort.

Mors in nobis operatur, vita in vobis. 2. *ad Corinth. c.* 4. Voila, ſelon ſaint Paul, la différence entre les bons & les méchans ; ceux-cy ſont gouvernez par l'amour de la vie. C'eſt pourquoy ils n'eſtiment & ils n'aiment que les biens préſens & viſibles. Les bons, au contraire, ſe gouvernent & ſe conduiſent par la penſée de la mort, qui eſt merveilleuſement féconde en bonnes œuvres : *Mors operatur in vobis, vita in vobis.* C'eſt ce qui fait que les véritables Chrétiens mortifient leurs corps par les jeûnes, & par les auſtéritez de la pénitence, ne voulant point traiter délicieuſement une chair qui doit bientot pourrir ſous terre. C'eſt cette penſée qui arrête l'effort de l'ambition, en faiſant voir que c'eſt en vain qu'on cherche à s'élever, & qu'on deſire tant de ſe pouſſer, & de paroître dans le monde, puiſqu'il faudra bientôt ſe cacher dans le fond d'un ſépulcre, &c. Voila comme la penſée de la mort eſt toûjours vive & agiſſante dans les gens de bien, au lieu que la vie, c'eſt-à-dire, la penſée d'une longue vie, & le deſir de la prolonger tant qu'ils peuvent, fait que les méchans continuent dans leurs déſordres, & ne s'occupent que des moyens de ſatisfaire leurs paſſions.

La proſperité du ſiécle ne dure pas toûjours. La mort enleve tout tôt ou tard. *Luc.* 12.

Auferetur factio luſurientium. Amos c. 6. Heureux du ſiécle ! qui brillez ſi fort aux yeux du peuple, vous diſparoîtrez bientôt comme des éclairs. Riches du monde ! combien d'années de félicité vous promettez-vous encore ? Vos projets vains & ambitieux, vos chymériques deſſeins d'agrandiſſement & de fortune demanderoient des ſiécles, & peut-être la nuit ſuivante ſera la derniere de vos jours : *Hac nocte animam tuam repetunt à te.* Train ſomptueux, équipages magnifiques, palais ſuperbes, vous paſſerez bientôt à d'autres maîtres ? Un grain de ſable va renverſer tout ce coloſſe : *Et quæ paraſti cujus erunt.* Douce conſolation ſans doute à un riche reprouvé d'avoir laiſſé à ſes héritiers de quoy vivre à leur aiſe tandis que lui brûle dans les enfers. *Pris du Pere Croiſet, deuxiéme tome de ſes Reflexions Spirituelles.*

Memento homo quia pulvis es, & in pulverem reverteris. Geneſ. 3. Aprés que la corruption aura réduit nos corps en pouſſiere, il n'en reſtera plus qu'une poignée de cendres. Quel étrange changement! Voila où ſe termine ces grandes puiſſances de la terre, qui ont fait trembler le monde. Falloit-il tout renverſer pour cela, & remüer, comme on dit, ciel & terre! Falloit-il exciter tant de tempêtes pour ſi peu de choſes? Hélas! il n'y avoit que ce peu de pouſſiere dans ces grands du monde, qui étoient adorez & admirez du reſte des hommes. Qu'eſt-ce donc de cet homme qui tire toute ſa gloire de ſes belles qualitez? Voila la cendre de cette tête qui formoit de ſi hautes penſées, & de ſi grands deſſeins: Voila ce bras qui renverſoit tout ce qui lui venoit à la rencontre, ou qui s'oppoſoit à ſes volontez. Ah! que nous avons grand ſujet de concevoir un grand mépris de nous-mêmes, puiſque nous ne ſommes que cendres! Avons-nous raiſon de nous enfler d'orgüeil, en conſidérant que Dieu a mis la terre ſous nos pieds, pour nous apprendre l'humilité & la modeſtie? Car ayant été tirez de la terre, qui eſt le plus bas de tous les élemens, lors que nous nous élevons au-deſſus de nôtre condition, nous renverſons l'ordre de l'univers, & nous remettons la confuſion dans le monde.

Comme la penſée de ce que nous ſerons un jour réduit en cendres, nous doit humilier.

Stulte hac nocte animam tuam reperunt à te. Luc. 12. O hommes, inſenſez que vous êtes! ce ſera peut-être cette nuit qu'on vous redemandera vôtre ame, & alors ces grandes poſſeſſions que vous aurez acquiſes, à qui appartiendront-elles? Ne vous offencez pas, Chrétiens, ſi je vous fais aujourd'hui le même reproche, d'avoir tant d'amour pour vôtre corps, que la mort dépoüillera un jour de tous les ornemens dont il eſt paré: de tant délicater vôtre chair, qui ſera bientôt la pâture des vers. Pourquoy vous tant élever par vôtre ambition déréglée, puiſque vous ſerez bientôt abaiſſez juſqu'à n'avoir que cinq ou ſix pieds de terre, & alors vous ſerez dans le tombeau le rebut & l'horreur de tout le monde. C'eſt pourquoy l'Apôtre ſaint Paul veut que nous ſoyons dans le monde comme ſi nous n'y étions pas, parce que bien-tôt nous n'y devons plus être, & qu'on nous redemandera nôtre ame, qui eſt le principe de nôtre vie; *Hac nocte animam tuam repetunt à te*: de ſorte que nous devons poſſeder les biens que nous y avons, comme ſi nous ne les poſſedions pas; car on nous redemandera nôtre ame qui ſeule eſt capable d'en joüir & de les poſſeder.

La penſée de la mort nous doit détacher des biens, des plaiſirs, & des hõneurs de ce mõde.

Detracta eſt ad inferos ſuperbia tua, concedit cadaver tuum, ſubter te ſternetur ſitnea, & operimentum tuum erunt vermes. Iſaiæ 14. Perſonne n'a mieux parlé, ni plus éloquemment de l'état où eſt réduit un homme qui faiſoit une belle figure dans le monde, & qui renfermé dans un tombeau eſt rongé des vers, & enſuite réduit en pouſſiere. Prémiérement, conſiderez le lieu où l'on met ſon corps: *Detracta eſt ſuperbia tua uſque ad inferos.* De ce rang d'honneur, de ce faîte de grandeur, où il étoit reſpecté, de ce tróne où il étoit aſſis, de cette haute dignité où il ſe rendoit redoutable, il eſt jetté dans une foſſe, où bien-tôt, il ſera un objet d'horreur, dont la terre nous cache la vüe, parce que perſonne ne le peut ſouffrir. *Detracta eſt ad inferos ſuperbia tua.* Ainſi vous qui ne croyez pas que la terre fût digne de vous porter; vous qui étiez ſi ſuperbement vétu & ſi mollement couché; vous qui roulez tous les jours dans des carroſſes dorez, vous voila maintenant foulé aux pieds; où eſt maintenant ce faſte, où eſt cette gloire & cette pompe qui vous faiſoient admirer? *Detracta eſt ſuperbia tua uſque*

L'état où la mort réduit un homme puiſſant, riche, & addonné à ſes plaiſirs.

ad inferos. En deuxiéme lieu, quelle eſt la ſituation de ce corps dans le tombeau: *Concidit cadaver tuum*, il eſt couché, renverſé comme un coloſſe qui eſt tombé par terre, & étendu dans ce lieu d'où il ne peut ſortir, ni ſe défendre; où il ne peut même recevoir de ſecours de qui que ce ſoit, ſans action, ſans mouvement? *Concidit cadaver tuum.* Ah! où eſt cette force, cette adreſſe, cette majeſté, cette beauté, qui attiroit les yeux de tout le monde: *Concidit cadaver tuum.* Que reſte-t'il à dire aprés cela? *Subter te ſternetur tinea, & operimentum tuum erunt vermes.* Cet homme ſuperbe, & cette femme mondaine étoient magnifiquement vétus; l'or & la ſoye brilloient ſur leurs habits; il n'y avoit point d'étoffe précieuſe qui ne fut miſe en œuvre pour couvrir des corps nourris dans les délices? & maintenant ce ſont des cadavres qui ſont couverts & environnez de vers, devenus un amas confus de pourriture, & un ſpectacle affreux que je n'oſerois même vous repréſenter: *Subter te ſternetur tinea, & operimentum tuum erunt vermes*; mais les Miniſtres de l'Evangile devroient ſouvent dire aux peuples ce que les ſœurs de Lazare dirent au Sauveur quand il s'approcha du tombeau où leur frere étoit enſeveli depuis quatre jours, & déja corrompu: *Veni & vide.* Ah! venez & voyez; appliquez vos yeux & tous vos ſens; contemplez cet écüil, où toutes les vanitez & les grandeurs du monde vont ſe briſer? Venez & voyez en quel état eſt maintenant cet homme, autrefois ſi puiſſant, ſi redouté, ſi voluptueux; pénétrez au travers de ces marbres, & de ces monumens ſuperbes qui ſont des reſtes de ſa vanité & de ſon orgueil; le reconnoiſſez-vous, le diſtinguez-vous d'avec le plus vil eſclave, & le plus mépriſable de tous les hommes? *Veni & vide.* Voila les reſtes du cadavre de cette mondaine ſi bien miſe, ſi recherchée, & l'idole de toute une ville: qu'eſt devenu cette foule d'adorateurs, &c.

La penſée de la mort eſt un puiſſant remede contre le peché.

Memorare noviſſima tua, & in æternum non peccabis. Eccli. 7. Penſez à la mort, & jamais vous ne commettrez de crime. Cette penſée en effet préſentée à nôtre eſprit, eſt un moyen ſûr de conſerver ſon innocence, & de vivre chrétiennement. Ah! penſez à la mort, & vous ne ſerez plus infatué de l'amour de vous-même, qui eſt la ſource de tous vos déſordres; vous ne ſerez plus ſi vif ſur vos droits, ſi jaloux de vôtre authorité, ſi ſenſible ſur vos interêts, ſi déraiſonnable dans vos emportemens, ſi dur aux autres, ſi indulgent à vous même, ſi peu Chrétien par tout. Penſer là la mort, & dès là vous aurez de la douceur, de la retenuë, de l'humilité, de la modération, de la patience. Il n'eſt nulle paſſion qui ne s'affoibliſſe à cette ſalutaire penſée; mais n'eſt-ce point pour cela qu'on ne penſe point à la mort, qu'on craint même d'y penſer, de peur d'être obligé de changer de conduite. Dites à cette jeune perſonne qui n'eſt occupée que de luxe, que de vanité, qui ne ſoûpire qu'aprés les joyes, & les fêtes mondaines, dites-lui de penſer à la mort: *Memorare noviſſima tua.* Dites à cet homme d'affaires qui s'embarque ſur les grandes mers, dont l'ambition & la cupidité ne ſçauroient trouver de bornes; dites lui de penſer à la pauvreté, & à la nudité où la mort doit le réduire en peu de jours. Dites à ces grands du monde, né dans le faſte, nourris dans les délices, élevez dans des idées d'indépendance & de grandeur, dites leur de penſer au jour qui doit les confondre avec le moindre de leurs ſujets: ſi ces perſonnes penſoient quelquefois à la mort, ſeroient-ils ſi ardens pour tout ce qui nourrit leurs paſſions? ſeroient-

ils ſi fort attachez à la vie. *Pris du deuxiéme tome des Réflexions Spirituelles du Pere Croiſet.*

Memorare noviſſima tua, &c. Voicy une ſeconde maniere d'appliquer le paſſage de l'Eccleſiaſtique : il faut Chrétiens que la penſée de la mort ait une grande vertu, puiſque le Créateur l'imprimant d'abord dans l'eſprit du premier homme, s'en ſervit contre le peché. Dès que vous me deſobeïrez vous mourrez. Le tentateur même ne pût porter cet homme au peché, qu'aprés lui avoir ôté cette penſée : *Nequaquam moriemini?* Ne craignez point vous ne mourrez pas. Adam fut innocent pendant qu'il conſerva cette penſée, & il ne devint criminel qu'après qu'il l'eût perduë ; marque des déſordres que fait en nous l'oubli de la mort, & des admirables effets que ſa penſée y produit. Cet oubli de la mort eſt la marque d'une vie lâche, d'une vie mondaine, d'une vie attachée aux biens de ce monde. Le même ſujet.

En morior quid mihi proderunt primogenita? Gneſ. c. 25. Un homme puiſſant, riche & favoriſé de tous les avantages de la nature & de la fortune, s'il penſoit qu'il doit mourir bien-tôt, ne pourroit-il pas dire ces paroles de l'infortuné Eſaü ; mais dans un autre eſprit, & avec un autre deſſein que ce malheureux les diſoit, lorſque preſſé de la faim il ne demandoit qu'à ſe raſſaſier: *En morior, quid mihi proderunt primogenita?* Faut-il s'empreſſer pour des biens qu'on ne peut emporter en ſortant de ce monde ? puiſqu'il faut mourir en ſi peu de temps, de quoy me ſervira mon droit d'aîneſſe, les charges, les emplois, & toutes les marques de diſtinction, que la naiſſance ſemble avoir attachez à ma perſonne : de quoy me ſervira tant de richeſſes qu'il me faudra ſi tôt laiſſer ? d'avoir renfermé dans cette maiſon de plaiſance toutes les commoditez & les délices de la vie ; puiſqu'il faudra ſitôt en ſortir ? d'être parvenu par tant de fatigues & de perils à ce haut rang où je ſuis placé : *En morior, quid mihi proderunt primogenita* ; voila les ſalutaires réflexions que nous fourniroit la penſée & la méditation de la mort. Il faut penſer que tous les biens de fortune ne nous ſerviront de rien à la mort.

Defunctus adhuc loquitur. Ad Hebr. 11. diſoit l'Apôtre ſaint Paul en parlant d'Abel. Comment parle-t-il encore puiſqu'il eſt mort ? Le voicy ; ce fut le premier de tous les hommes, en qui le funeſte arrêt de mort porté contre toute la poſtérité d'Adam fut executé. Il étoit jeune, d'une ſanté vigoureuſe, d'une vie tres-innocente, & il ſe pouvoit promettre des ſiecles entiers ; l'envie de ſon frere Cain lui fit perdre tout cela, & le priva en un moment de tous les avantages de nature & de grace qui étoient en luy. Or ce premier mort nous dit par ſon langage muet, mais que tout le monde eſt capable d'entendre : c'eſt que le fil de ſa vie ayant été tranché au commencement de ſes jours, lors qu'il s'y attendoit le moins. Nous qui ne ſommes ni ſi robuſtes que lui, ni dans un âge ſi floriſſant, ni d'une ſanté ſi parfaite, qui n'avons ni ſa vertu, ni ſon innocence, ni ſes mérites ; quelle aſſurance pouvons-nous avoir d'une longue vie, & d'une paiſible poſſeſſion des biens dont nous joüiſſons. L'exemple de ceux qui nous ont precedé nous fait une ſalutaire leçon que nous pouvons mourir en tout âge & en tout têps.

Noli metuere judicium mortis. Eccleſ. 41. Ne craignez point le jugement de la mort ; c'eſt à-dire, n'apprehendez pas quand on vous annoncera la nouvelle de vôtre mort, & que l'on vous dira que le jugement que les Medecins font de vous, eſt un jugement de mort, & que tous unanimement vous ont condamné. Mettez-vous en tel état que cette nouvelle ne vous effraye point ? Plût à Dieu,

qu'il n'y eût point tant de difficulté qu'on en voit, lors qu'il faut avertir un malade, & lui porter la parole, que le Prophete Iſaie porta hardiment au Roy Ezechias : *Diſpone domui tuæ, quia morieris tu, & non vives.* Les parens ne veulent pas quelquefois qu'on porte cette parole au malade, de peur de l'épouvanter ; mais c'eſt une tres-mauvaiſe conduite, & ſouvent trés-préjudiciable au ſalut de pluſieurs, qui meurent ſans avoir le loiſir de ſe diſpoſer à un paſſage ſi important : *Nolo metuere judicium mortis.*

Iſaiæ 38.

Tout ce qui eſt en nous, nous avertit qu'il faut mourir.

Reſponſum mortis habuimus in nobis metipſis. 2. ad Corinth. 1. Nous avons reçû au dedans de nous une réponſe de mort ? Que veut dire l'Apôtre à vôtre avis ; c'eſt diſent quelques Interpretes que tout ce qui eſt en nous, nous avertit que nous devons mourir, auſſi-bien que tout ce qui eſt autour de nous. En effet, ſi j'interroge mon corps, & toutes les parties qui le compoſent, elles me répondront qu'elles ne peuvent pas durer toûjours, que cette machine ſi admirable ſera enfin détruite, & que nous ſerons un jour réduits en cendre ; mon tempérament, ma complexion, les honneurs qui me font vivre par l'accord qu'elles ont entre elles, me ſignifient l'arrêt de ma mort, parce qu'enfin cette harmonie ne peut pas toûjours ſubſiſter ; nous voyons & nous ſentons qu'elles ſe déreglent, & çela s'appelle une réponſe de mort ; mais ajoûtons que c'eſt auſſi la réponſe que nous devons faire à tout ce qui nous fait aimer la la vie ; je ſuis riche, mais je dois mourir ; je joüis de tous les plaiſirs ; je ſuis craint, honoré ; je poſſede tout ce qui me peut rendre heureux en ce monde ; mais la réponſe qu'on me peut faire à tout cela, c'eſt que je dois mourir : *In nobis met ipſis reſponſum mortis habuimus.*

Nous ſommes des inſenſez d'adorer un corps qui doit être réduit en cendre.

Artifex lignarius ſumpſit lignum, medium ejus combuſſit igni, reliquum autem ejus Deum fecit, & ſculptile ſibi, curvatur ante illud & adorat illud. Iſaiæ 44. C'eſt de la ſorte que le Prophete ſe mocque d'un idolâtre : Voyez la folie de cet homme, qui d'une même piéce de bois, en prend une partie qu'il met au feu, pour cuire ſon repas, ou pour ſe chauffer, & de l'autre morceau qui eſt de même nature que le premier, il s'en fait une idole & un Dieu, devant qui il ſe courbe avec un profond reſpect pour l'adorer ? Quelle extravagance, d'adorer une choſe dont une partie eſt reduite en cendre ? Faiſons-nous à nous-mêmes l'application d'un ſi juſte & ſi honteux reproche ; nous ſommes ce bois du genre humain dont Adam eſt la racine ; la plus grande partie des branches de cet arbre eſt déja réduite en cendres, il n'en reſte rien que cela. Celuy-là n'eſt-il pas un inſenſé qui adore le reſte, & qui en fait une idole ? L'un idolâtre ſon corps, l'autre une beauté mondaine & paſſagere. Ah ! penſez que ce qui fait l'objet de vôtre culte, ſera bien-tôt la dépoüille de la mort, & réduit en cendre : *Pars ejus cinis eſt, cor inſipiens adoravit illud.*

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet.

QUid in hac vitâ certum eſt niſi mori? Quocunque te verteris, incerta omnia, mors certa, natus es, certum eſt quia morieris. Auguſtinus.

QU'y a-t'il de certain dans la vie, ſi ce n'eſt qu'elle finira? de quelque côté qu'on ſe tourne, on ne voit qu'incertitude; la mort ſeule eſt aſſurée, vous êtes né, vous mourrez. Voila ce qui eſt hors de doute.

Non eſt Deus mortis inventor ſed judex, quia mortis author peccatum eſt. Ideu lib. 1. veter. & nov. Teſtam. quæſt. 34.

C'eſt le péché ſeul qui eſt l'autheur de la mort, Dieu n'eſt que le juge qui nous y condamne.

Mors non naturæ eſt conditio, ſed pœna peccati. Idem. l. de Præd. & Grat. c. 3.

La mort n'eſt pas une condition eſſentiellement attachée à la nature, mais une punition du péché.

Bene eſt quod timeas mortem, ſed eam mortem debes timere, quam tibi ipſe facis. Idem. Epiſt ad Præſt. Man.

Vous faites bien de craindre la mort, mais la mort que vous devez ſur tout appréhender, c'eſt celle que vous vous procurez par le péché.

Sive feſtines, ſive tardes, omnis vita humana brevis eſt. Idem ſermon 5. de verb. Apoſt.

Hâtez-vous, ne vous hâtez pas, la vie de l'homme eſt courte.

Tunc maximè pungit timor mortis, quando nobis bene eſt; nam quando male eſt nobis, non timemus mortem. Idem, ſerm. 245. de temp.

La crainte de la mort inquiete & tourmente davantage ceux qui ſont à leur aiſe; quand on ſouffre, on n'apprehende guere de mourir.

Ex quo homo incipit vivere, jam poteſt & mori, poſſibilitatem mori, initium vitæ facit. Idem de decem chordis. c. 2.

Un homme peut mourir dès qu'il a commencé à vivre, du moment qu'il eſt né il eſt mortel.

Quid eſt mors? derelictio corporis, depoſitio farcinæ gravis, modo alia farcina non portetur, qua homo præcipitetur in gehennam. Idem, in Joannem.

Qu'eſt ce que mourir! quitter un corps qui eſt un peſant fardeau, pourvû qu'aprés la mort nous ne nous trouvions pas chargez d'un poids qui nous précipite au fond des enfers.

Quidquid temporis vivimus, de vivendi ſpatio demitur, & quotidie fit minus quod reſtat, ut nihil ſit aliud tempus, quam curſus ad mortem. Idem, de civit. l. 13. c. 10.

Le temps que nous avons vécu, eſt autant de défalqué, ſur ce que nous avons à vivre: ce que nous avons de reſte diminuë; en ſorte que le temps n'eſt autre choſe qu'une courſe dont le terme eſt la mort.

Nudi omnes naſcimur, nudi morimur, nulla diſtinctio inter cadavera mortuorum, niſi forte quia gravius fœtent divitum corpora diſtenta luxuria. Ambroſius in Hexam.

Nous naiſſons nuds, la mort nous laiſſe nuds? Quelle différence y a-t-il entre les cadavres des morts, ſi ce n'eſt que ceux des riches, qui ſont amolis par les délices rendent une odeur plus inſupportable!

Quid tantopere vitam iſtam deſideramus, in quâ quantò diutius quis fueris, tanto majori oneratur ſarcinâ peccatorum. Idem, de bono mortis.

D'où vient que nous ſouhaittons tant de vivre? puiſque plus la vie eſt longue, & plus nous ſommes chargez de péchez.

Non habemus quod à morte timeamus, ſi nihil quod timendum ſit, vita commiſit. Idem, Ibidem.

Si pendant la vie nous n'avons rien fait dont nous devions craindre les ſuites, la mort n'a rien pour nous de formidable.

Nihil tam decipit genus humanum, quam quod dum ignorant ſpatia vitæ ſuæ, longiorem ſibi faciut

Rien ne trompe tant les hommes, comme d'ignoter leur derniére heure: car cette igno-

hujus poſſeſſionem repromittunt. Idem, Epiſt. ad Cypr. Præsb.

Tantò amplius mors timeri debet, quantò nunquàm prævideri valet. Gregorius. l. 12. Moral. c. 19.

Ad hoc conditor noſter latere nos voluit finem noſtrum, atque mortis eſſe incognitam, ut dum ſemper ignoratur, ſemper proximus eſſe credatur. Idem, Ibidem.

In morte, tanto timor fit acrior, quantò retributio vicinior, & quantò vicinius judicium tangitur, tantò vehementius formidatur. Idem. l. 24. Moral.

Homo, qui ſi in Creatoris obedientiâ perſtitiſſet, poſſet in æternum vivere, propter inobedientiæ culpam perculſus eſt mortalitate. Idem, in Pſal. 5. Pœnitent.

Durâ mente abeſſe mors longè creditur, etiam cum ſentitur. Idem, l. 8. moral.

Ejus eſt in mundo diu velle permanere, quem mundus oblectat, quem ſæculum blandiens, atque decipiens illecebris terrenæ voluptatis invitat. Cyprianus lib. de mort.

Puerilem timemus pavorem, mortem timentes. Chryſoſt. Homil. 5. ad popul. Anthioch.

Quid tandem eſt mors? ſomnus conſuetò longior. Idem, ibidem.

Nihil mors eſt ultra quàm ſomnus, & peregrinatio, & tranſmigratio à deterioribus ad meliora. Idem, homil. 45. in Geneſim.

Vis ſcire cauſam cur mortem timeamus, non viximus cum diligentiâ, non habemus conſcientiam puram, quod ſic eſſet, nihil nos mors terruiſſet. Idem, homil. 5. ad Popul. Antioch.

Mori oportet, hoc ſtipulata eſt Dei vox, hoc ſpopondit omne quod naſcitur. Terrull. in Apolog.

Morimur ſemper dum vivimus, & tunc tantùm deſinimus mori, cum deſinimus vivere. Innocentius 39. l. 1. de contemptu mundi.

Miſera conditio, gravis dolor, grave damnum, grave tormentum mors. Sanctus Anſelmus in medit.

Volo te mortem, & ſi non effugere, certè non timere, juſtus quippe mortem & ſi non cavet, tamen non pavet. Bernard. Epiſt. 105.

Semper extremum diem debemus metuere, quem nunquam poſſumus prævidere. Gregor. homil. 11. in Evang.

Dies ultimus ſenibus eſt in januis, juvenibus in inſidiis. Abbas Guericus, ſerm. 3. de Adventu.

rance leur fait croire, le terme de leur vie fort éloigné.

On doit d'autant plus craindre la mort, qu'on ne l'a jamais aſſez bien prévûë.

La raiſon pour laquelle le Créateur nous a caché le moment de nôtre mort, c'eſt afin que chaque heure de nôtre vie nous nous perſuadions que ce ſera la derniére.

Les frayeurs, dont au moment de la mort on eſt ſaiſi, ſont d'autant plus vives, que le jugement eſt plus proche, & qu'on eſt plus prêt de porter la peine de ſes péchez.

L'homme pouvoit vivre à jamais, il n'avoit qu'à rendre à ſon Créateur l'obéïſſance qu'il lui devoit; il a déſobéi, & Dieu l'a frappé de mort.

L'endurciſſement de l'homme va quelque fois juſqu'à croire la mort fort éloignée, dans le temps même qu'on en ſent les approches.

Si quelqu'un doit ſouhaiter de vivre long-temps, c'eſt celui ſans doute à qui le monde rit, qu'il attire dans ſes piéges par les appas d'une volupté trompeuſe

C'eſt une crainte puérile que la crainte que nous avons de la mort.

Qu'eſt ce après tout que la mort? un ſommeil plus long qu'à l'ordinaire.

La mort n'eſt autre choſe qu'un ſommeil, un pelerinage, un changement de mal en bien.

Voulez-vous ſçavoir pourquoy nous craignons de mourir; c'eſt que nous n'avons pas vécû avec aſſez d'exactitude à remplir nos devoirs; c'eſt que nous n'avons pas la conſcience nette; ſi elle n'avoit rien à nous reprocher, la mort n'auroit rien d'effrayant pour nous.

Dieu a ſtipulé avec nous que nous mourrions, & nous avons accepté la condition en naiſſant.

Nôtre vie eſt une mort continüelle, & ce que nous appellons ceſſer de vivre, nous devons le nommer ceſſer de mourir.

Quelle malheureuſe condition que d'être ſujet à la mort, quelle douleur! quelle perte! quel ſupplice!

Je ne veux pas que vous évitiez la mort, mais que vous ne la craigniez pas, car quoy que le juſte ne faſſe rien pour l'éviter, toutefois elle ne lui cauſe nulle frayeur.

Nous devons toûjours craindre nôtre derniere heure, puiſque nous ne ſçaurions la prévoir.

Un vieillard peut dire que la mort eſt à ſa porte; mais les jeunes gens doivent ſçavoir qu'elle eſt en embuſcade pour les ſurprendre.

Mors nihil aliud eſt quàm carceris finis, & laboris conſummatio, oneris graviſſimi depoſitio de domo ruinoſa liberatio. Idiot. lib. 5. c. 8.

Mourir n'eſt autre choſe que ſortir de priſon, mettre fin à un grand travail, ſe décharger d'un peſant fardeau, s'échaper d'une maiſon qui tombe en ruine.

Quantis laboribus agitur, ut longiori tempore laboretur? & mors cum impendere cœperit, idcò cavetur ut diutius timeatur. Auguſtin. Epiſt. 45.

Que de peine pour prolonger ſes travaux; & quand la mort approche, que de ſoins pour l'éviter, qui n'aboutiſſent qu'à la faire craindre plus long temps.

Mors eſt portus ad quem continuò navigamus. Idiot. l. 5. c. 8. de Contemplat.

La mort eſt un port, toute nôtre vie eſt une continüelle navigation pour y arriver.

Mutuum debitum eſt inter ſe nativitati cum mortalitate, forma moriendi cauſa naſcendi eſt. Tertull. de carne Chriſti.

Il y a une dette reciproque entre la naiſſance & la mortalité; la manére dont nous mourons ſe tire du ſujet qui nous fait naître.

Omnino opus mortis horrendum divortium. Bernardus ſerm. 26. in Cant.

C'eſt un horrible divorce que celui qui ſe fait à la mort de l'ame avec le corps.

Vides viventem, (hominem divitem, & ſuperbum.) *Cogita morientem.* Auguſtinus in Pſalm. 98.

Vous le voyez vivant, ce riche ſuperbe, repréſentez-le-vous lorſqu'il eſt prés d'expirer.

Quivis mortalium ultima ſpes. Greg. Nazianz. in carmin.

Quelle eſt la derniére eſpérance des mortels? De la pouſſiere.

Mundus hic, & mortalis eſt & morientium regio; priuſquam anima ſeparetur à corpore, ſæpe morimur, vita hominum per multas mortes expleri conſuevit. Baſilius in Job. c. 4.

Ce monde eſt mortel, & c'eſt la region des mourans; nous mourons plus d'une fois avant que nôtre ame ſe ſépare de nôtre corps; & la vie de l'homme n'eſt qu'une ſuite continüelle de pluſieurs morts.

Horrere mortem, naturæ eſt; vincere naturam animi fortitudine, gratiæ eſt. Cyprianus Epiſtola 104.

C'eſt le propre de la nature d'avoir horreur de la mort; mais c'eſt l'effet de la grace de vaincre la nature par une force d'eſprit qui nous fait mépriſer la mort.

Crede mihi, non habet concupiſcentia locum, ubi mors timetur. Zeno Veronenſ. homil. de Contin.

Croyez-moy, la crainte de la mort eſt bien puiſſante pour reprimer les mouvemens de la concupiſcence.

Incertum eſt quo te loco mors expectat, tu illam omni loco expecta. Seneca.

Vous ne ſçavez pas où la mort vous attend; voulez-vous n'en être pas ſurpris, attendez-la par tout.

Quotidie morimur, quotidie enim demitur aliqua pars vitæ, & tunc quoque cum creſcimus vita decreſcit. Idem, Epiſt. 24.

Tous les jours nous mourons, chaque jour emporte une partie de nôtre vie, à meſure même que nous croiſſons, le nombre de nos jours diminüe.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

Ce que c'eſt que la mort.

LA mort conſidérée ſelon la nature, n'eſt autre choſe que la ſéparation de l'ame & du corps ; comme l'union de l'ame avec ce même corps fait la vie, toutes les autres notions ou définitions que l'on peut donner de la mort, ne ſont que des idées qu'on s'en forme ſelon la maniére dont on l'enviſage par rapport à ce qu'on a été durant la vie, ou à ce que l'on devient, aprés que l'on a ceſſé de vivre. Les Payens & les Chrétiens ſont de même ſentiment ſur ce point, & ne ſont différens, que ſur les ſuites de la mort, & la diſpoſition d'eſprit de ceux qui la ſentent approcher, ou qui la ſouffrent. La mort donc ainſi conſidérée ſe peut diviſer en deux eſpeces. L'une s'appelle naturelle, & c'eſt celle qui eſt cauſée par un principe intérieur. Sçavoir par l'extinction de chaleur naturelle, & par le défaut de l'humide radical qui entretient la vie. L'autre eſpece s'appelle mort violente, quand elle vient d'un principe étranger, lequel eſt différent ſelon les accidens, ou les cauſes qui nous peuvent ôter la vie. Ce qu'il n'eſt pas neceſſaire d'expliquer plus au long, puiſqu'on l'entend aſſez & que l'expérience le fait voir tous les jours. Dans les principes de la religion chrétienne, la mort, les maladies, & les infirmitez qui la précedent & qui la cauſent, ſont la peine du péché de nos prémiers peres. C'eſt l'Apôtre qui nous l'enſeigne, quand il dit que la mort eſt entrée dans le monde par le péché. Ce qui ſuppoſe, que nos premiers parens furent formez de Dieu, avec le don de la juſtice originelle, par lequel ils auroient été preſervez de la mort. Mais ayant voulu ſe rendre immortels par le péché, toute la nature humaine a été privée de ce don ſurnaturel, dont nos premiers peres avoient été annoblis, & eſt tombée enſuite dans la néceſſité inévitable de mourir. De maniére que la mort eſt naturelle à l'homme par le mélange des humeurs dont ſon corps eſt formé ; mais elle lui eſt devenüe une peine & un châtiment, par la perte du don de cette juſtice originelle, qui le devoit préſerver de la mort.

S. Thom. 2. 2. queſt. 164. art. 1.

Quoy que la mort ſoit une punitiõ, elle peut être meritoire par l'acceptation volontaire qu'on en fait.

C'eſt un ſentiment catholique, & qu'aucun Théologien ne révoque en doute, que quoy que la mort ſoit un châtiment du péché de nos prémiers peres, & même que nous nous l'a ſoyons attirée, & avancée par nos péchez propres & perſonnels, elle peut néanmoins, non-ſeulement être une occaſion de mérite aux gens de bien, mais encore un moyen de ſatisfaire à la juſtice de Dieu, du moins en partie, pour les pechez qu'on a commis, par l'acceptation volontaire qu'on en fait, & par le bon uſage des douleurs qu'elle nous cauſe ; à quoy l'on doit exhorter les moribonds ; de ſorte que ce n'eſt pas ſeulement de la mort des Martyrs, qu'on peut dire avec ſaint Auguſtin : *Que par une grace admirable du Sauveur, la peine du péché eſt devenüe l'inſtrument de la vertu.* C'eſt de la mort de tous les hommes. Elle ſeroit pour eux un des plus puiſſans moyens de leur ſalut, & l'un des plus grands remedes de leurs maux, ſi ils en ſçavoient tirer

l. 13. de civit. c. 4.

les avantages, que la miſéricorde divine leur veut procuter par ce châtiment que ſa juſtice exerce ſur eux.

Pourquoy Dieu a condamné l'homme à la mort.

C'eſt un arrêt que Dieu prononça contre le prémier homme, & qui le condamna lui & toute ſa poſterité à mourir. Et certes il étoit bien juſte que l'homme mourût dès là qu'il auroit péché ; c'eſt la penſée de ſaint Bernard: *Æquum erat ut moreretur homo ſi peccaret.* Ce Pere nous en donne la raiſon ; c'eſt que le corps & l'ame ne pouvoient être ſeparez l'un de l'autre que par la mort, comme l'ame ne pouvoit être ſéparée de Dieu que par le péché. *Non potuit dividi à Deo, niſi peccando, & corpus ab anima niſi moriendo.* Or il étoit juſte que l'ame après s'être volontairement ſéparée de Dieu, en fût punie par la ſéparation du corps. Par conſéquent, il falloit que l'homme devint ſujet à la mort dès qu'il ſeroit devenu pécheur ; d'autant plus que c'eſt ſouvent le corps qui rend l'ame criminelle, & qui métite que Dieu le châtie, en le faiſant rentrer dans ſa prémiére origine.

Pourquoy le Fils de Dieu qui nous a delivré des peines dûës au péché, n'a point voulu nous delivrer de la mort. *l. 3. de civit. c. 4.*

Quoy que le Fils de Dieu ſoit venu au monde pour nous affranchir des peines que nous avions encourües par le péché, n'a point voulu néanmoins nous exempter de la loy de la mort, qui en eſt la prémiére, & nous rendre l'immortalité que nous avions perdüe par la prévarication de nos prémiers peres. Les Théologiens en donnent pluſieurs raiſons : voicy celle de ſaint Auguſtin ; ſçavoir que pour tirer nôtre ſalut de ce qui fut le ſupplice du prémier homme, il a voulu que cette peine du péché fut l'inſtrument de la vertu, & le paſſage à une vie érernellement heureuſe. *Sic per ineffabilem Dei miſericordiam, & ipſa pœna vitiorum tranſit in arma virtutis, & fit juſti meritum ſupplicium peccatorum ut mors quam vita conſtat eſſe contrariam, inſtrumentum fieret per quod tranſiretur ad vitam.*

Erreur des anciens Philoſophes ſur la neceſſité de la mort.

Ç'a été une erreur de tous les anciens Philoſophes, qui ont regardé la mort uniquement comme une loi de la nature, & non comme la peine d'aucun péché, pour adoucir en quelque ſorte la rigueur du plus terrible de tous les maux par ſon inévitable néceſſité. *Lex eſt*, diſoit Seneque en cette vûë. *Non pœna, perire.* Comme ils n'étoient pas éclairez des lumiéres de la foy, leur erreur étoit pardonnable, voyant que toutes les choſes du monde étoient ſujetes à déperir par la condition de leur être, il leur ſembloit que l'homme ne pouvoit prétendre d'être exempt de cette loy ſi génétale. Mais la foy nous apprend que la juſtice originelle où il fut créé l'auroit heureuſement rendu immortel. Ainſi quoy que l'homme dût mourir, ſelon les principes de ſa nature, il eſt ſûr que s'il fût demeuré fidele à Dieu, il n'auroit point reſſenti la mort, & fût paſſé de cette vie à l'immortalité bienheureuſe ſans paſſer par ce fâcheux milieu. *Primus creatus eſt homo immortalis, quod ei præſtabatur de ligno vitæ, non de conſtitutione naturæ : mortalis ergo erat, conditione corporis animali, immortalis vero beneficio conditoris*, dit ſaint Auguſtin. *l. 6. de Geneſi ad litter. c. 25.*

Le Fils de Dieu n'a pas voulu s'exempter de cette loy generale de la mort.

Il ſuffit d'être enfant d'Adam pour être ſujet à cette dure néceſſité, qui eſt comme nous avons dit, la peine du péché. C'eſt pourquoy le Fils de Dieu, qui s'étoit chargé de ſatisfaire à la juſtice divine pour les péchez des hommes, quoy qu'il fut immortel de ſa nature, en même temps qu'il s'eſt revétu de nôtre chair, eſt devenu mortel comme nous, & a éprouvé en effet la mort ; ſa ſainte mere, quoyque préſervée en ſa Conception, du péché qui nous rend

ſujets à la mort, n'a pas laiſſé d'éprouver dans ſon innocence cette peine des enfans coupables d'Adam. Si bien qu'après ces deux grands exemples, ce ſeroit le comble de la folie de ſe promettre quelque exemption d'une loi ſi inviolable & ſi générale.

Pourquoi le Baptême qui efface le peché ne nous délivre pas de la mort, qui en eſt la peine.

Saint Auguſtin répond à cette queſtion, que loin que le baptême ou la mort de JESUS-CHRIST ayant dû affranchir de la mort ceux qui croyent en lui; c'eſt ce baptême & cette mort, qui leur en impoſent une nouvelle néceſſité: car comme ce Sacrement les incorpore avec JESUS-CHRIST, il les oblige à porter la reſſemblance de ſa mort, & puis que le Chef n'a eu entrée dans la gloire que par ſa mort & par ſa croix, ſes membres ne peuvent participer à l'immortalité glorieuſe où il eſt entré, que par une fidele imitation de ſa mort, comme dit ce Saint: *Sumus in morte illius baptizati, ut moriamur ſicut ille.*

De la perſéverance finale, qui eſt de mourir en état de grace.

Comme la perſéverance finale n'eſt autre choſe que la grace d'une bonne & ſainte mort, que Dieu fait à ſes Elûs, & qu'il leur ménage, en les enlevant de ce monde lors qu'ils ſont en bon état; faveur qu'il ne fait pas à tout le monde, & qu'il ne doit à perſonne, non pas même aux plus grands Saints. Voila ce qui nous doit raſſurer dans les frayeurs de la mort, & dans la crainte qu'il ne nous refuſe cette grace que nous ne pouvons mériter; ſçavoir, que dans les régles ordinaires de la conduite de Dieu, une vie ſainte ne peut être ſuivie d'une mort malheureuſe: C'eſt le Concile de Trente, qui en parle de la ſorte, & qui nous enſeigne deux choſes ſur ce point ſi important. 1°. Il ne veut pas, à quelque degré de perfection que ſoit monté le Juſte pendant ſa vie, qu'on puiſſe répondre de ſa perſéveranee dans la grace juſqu'à la mort, pour nous tenir toûjours dans l'humilité, dans la crainte, & dans la défiance de nous-mêmes. 2°. Il nous avertit d'avoir une humble confiance dans nos bonnes œuvres; ſur quoy il faut inferer que c'eſt par nos travaux, par nos ſoins, par nos prieres, par nos mortifications, & en un mot, par une vie ſainte & réguliére, que nous obtenons la grace finale, qui n'eſt autre choſe que la grace de bien mourir.

Sap. 6.

Quel horrible mal c'eſt que la mort dans le peché, qui fait proprement la mauvaiſe mort.

Vivre dans le peché, c'eſt ſans doute un mal effroyable, parce que le peché prive l'homme de la grace de Dieu, le fait ſon ennemi, & l'accable de ſa haine, le dépoüille de tous les biens ſurnaturels, qui lui donnoient droit à la gloire, & enfin le rend digne de l'enfer. Mais de mourir dans ſon peché, c'eſt un autre mal bien plus grand & plus terrible; puis qu'outre tous ces maux, & ces mêmes deſavantages, qui ſont abſolument inſéparables du peché ſoit en la vie ſoit en la mort. Celui qui meurt en cet état, en a d'autres plus horribles, qui ruinent entierement, & qui détruiſent tout ce qui reſte de reſſource & de bien, au moins apparent au pecheur durant cette vie.

Il ne faut pas envisager la mort en Philoſophe, mais en Chrétien.

Il y a des perſonnes qui ne penſent à leur mort qu'en Philoſophe; ils la regardent comme une néceſſité générale qu'ils ne peuvent éviter, & ils penſent y être préparez quand ils ont fait réſolution de la ſouffrir ſans inquiétude; mais ils ſe mettent peu en peine de ce que deviendra leur ame; ils s'abandonnent aux déſirs de leur cœur, auſſi hardiment que s'il n'y avoit point de juſtice qui puniſſe les crimes des hommes, & comme ſi tout ce qui eſt en eux devoit finir avec leur corps. Mais ceux qui ont la foy, ont auſſi plus de lumiére & de rai-

ſon ; ils ont une juſte crainte de tomber entre les mains de Dieu, avant que d'avoir ſatisfait à ſa juſtice, & ils déſirent faire une bonne mort : *Moriatur anima mea morte juſtorum.* C'eſt pourquoi ils ſont émus toutes les fois que la mort ſe préſente à eux ; ils craignent leurs pechez, & font réſolution de les expier par la pénitence ; ils ſouhaitent de mourir comme les Saints, & ils ſoûtiennent les miſeres de la vie préſente, par l'eſperance des biens futurs.

On ne ſçauroit douter de cette parole du Sage, ſouvenez-vous de vôtre derniere fin, & vous ne pécherez jamais ; mais ce ſeroit ſe tromper de croire, que tout ſouvenir de la mort puiſſe produire cet effet. Quand il eſt tel en effet que Dieu le déſire, il n'y a rien de ſi efficace pour nous préſerver du peché: Comme il n'y a rien de ſi capable de nous détacher du monde, que d'être penetré d'une vive penſée, que dans un moment il n'y aura plus de monde pour nous : Mais la penſée de la mort, qui s'évanoüit avant que d'être formée, ne peut faire une forte impreſſion ſur nôtre cœur, ni rien changer dans nos actions. Afin donc qu'elle nous faſſe porter des fruits de ſalut, il faut qu'elle ne ſorte point de nôtre eſprit, qu'elle demeure toûjours devant nos yeux, qu'elle ſoit la régle de nos actions, & qu'il paroiſſe que toute nôtre conduite eſt celle d'un homme qui ſe voit en agonie & qui ſe ſent mourir.

Afin que le ſouvenir de la mort faſſe l'effet que le Sage prétend, il faut qu'il ſoit continuel.

J'avoüe que la nature nous a donné le déſir de la vie ; mais par cette même raiſon, que les Théologiens ſoûtiennent que le déſir de la mort eſt légitime; parce qu'elle eſt un paſſage à la vie véritable, & que celle dont nous joüiſſons ne mérite pas ce nom. Si nos ames étoient demeurées dans l'innocence, & nos vies dans la félicité ; ce déſir de vivre auroit eu pour objet aſſez raiſonnable cette vie temporelle, nous l'euſſions paſſée toute entiere avec plaiſir ; & comme en cet état, nous pourrions ne mourir pas ; nous euſſions déſiré de paſſer de cette vie à l'autre, ſans trouver cet effroyable milieu. Mais comme nous ſommes tombez dans le crime, & par conſéquent engagez dans la miſere, & que les avantages que le peché nous a fait perdre, ne nous peuvent être rendus que par la mort ; Ce n'eſt ni une erreur ; ni une phréneſie de déſirer la mort, qui nous remet en poſſeſſion de nôtre bonheur. Au contraire, c'eſt une maladie digne de compaſſion, d'avoir de la paſſion & de l'attache pour une vie ſi miſérable. Outre qu'en qualité de Chrétiens, nous devons nous regarder comme des voyageurs, dont la demeure n'eſt pas dans ce monde ; mais qui aſpirent au Ciel qui eſt leur véritable patrie. Ils peuvent donc la ſouhaiter, & c'eſt la marque d'une ame ſainte & parfaite, qui ne tient par aucun lien à ce monde, & qui ſouhaite avec l'Apôtre, d'être délivrez des liens de ce corps, pour être éternellement avec JESUS-CHRIST. Ce qui fait le plus ardent déſir de ſaint Paul : *Deſiderium habens diſſolvi, & eſſe cum Chriſto.* Or c'eſt ce qui ne ſe peut faire que par la mort : Ce qui a fait dire à ſaint Cyprien, que les Chrétiens qui craignent tant la mort, ne s'accordent pas avec eux-mêmes, dans leurs peines, quand ils demandent à Dieu que ſon royaume leur arrive, & qu'ils craignent la mort, qui eſt un moyen néceſſaire pour y parvenir, & pour en joüir.

On peut déſirer licitement, & même ſaintement la mort.

Ad Philipp. 1.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

Rien de plus capable d'épécher les hommes de pécher que la penſée de de la mort. *Eccliſ. 7.*

ON ne meurt que parce que l'on a peché ; & il ſuffiroit pour ne plus pécher, de bien penſer que l'on doit mourir. C'eſt l'Ecriture meme qui nous en aſſure : *Souvenez-vous de vôtre fin, & vous ne pécherez jamais.* En effet, qui a-t-il de plus capable de faire rentrer l'homme dans luy-même, & de plus propre à le dégoûter du monde ; à réprimer ſon orgüeil ; à le frapper d'une crainte ſalutaire des jugemens de Dieu que la penſée de la mort ? Auſſi Dieu, qui voyoit combien cette penſée nous étoit utile, a voulu qu'elle pût être renouvelée dans nos eſprits, par une infinité d'objets différens, & de differentes actions qui nous préſentant ſans ceſſe l'idée de la mort, ne nous permettent pas de l'oublier, à moins que nous n'en détournions volontairement les yeux. Nous ne ſommes pas ſeulement avertis qu'il faut mourir par la frequente mort de tant d'hommes, qui diſparoiſſent à tout moment à nos yeux ; par celle de tous les animaux auſquels nous avons été égalez en ce point, en punition de nôtre peché ; par les maladies qui nous arrivent ; par la défaillance continuelle de nos corps que nous éprouvons ſans ceſſe ; par une infinité d'accidens qui nous menacent à tous momens ? Nous le ſommes auſſi par une grande partie de nos actions, qui ayant pour but d'éviter la mort, nous en doivent continuellement remettre l'image devant les yeux. *Pris des Eſſais de Morale, premier traité, des quatre dernieres Fins, ch. 1.*

Les hommes doivent penſer à la mort comme des criminels qui y ſont condamnez.

Il ne faut point avertir des criminels enfermez dans une priſon, dans l'attente d'nn jugement ; où il y va de leur honneur ; de leur bien ; & de leur vie ; de penſer au danger où ils ſont ; aux moyens de l'éviter ; aux voyes de ſe rendre leurs Juges favorables ; leur état les en avertit aſſez, & leur penſée s'y porte naturellement, ſans qu'il ſoit beſoin qu'ils faſſent effort pour s'y appliquer ? Mais combien s'y appliqueroient-ils encore davantage, s'ils croyoient pouvoir avancer leurs affaires en y penſant ; & qu'il n'y eut point de meilleur moyen de gagner l'eſprit de leurs Juges, & de rendre leur cauſe bonne, que d'avoir ſans ceſſe dans l'eſprit le jour auquel ils doivent être jugez. C'eſt là l'image de l'état des hommes ; mais ce n'eſt pas l'image de leur conduite. Ils ſont priſonniers, comme ces criminels dont nous parlons ; Car la terre toute entiere eſt la priſon générale de tous les hommes, & l'on n'en ſort que par le ſupplice. La mort en eſt un, auquel ils ont tous été condamnez par la juſtice de Dieu, & toute mort eſt l'éxécution d'un arrêt de Dieu qui nous y condamne. Tout ce qui les environne les en avertit ; & cependant la vérité eſt qu'il y en a tres-peu qui y penſent, & beaucoup moins qui y penſent ſérieuſement. La plûpart des hommes mettent au contraire tout leur ſoin, & toute leur étude à bannir ces objets de leur eſprit ; à ne voir la mort que le moins qu'ils peuvent, à éloigner d'eux tout ce qui ſe repréſente un peu vivement ; & ils y réüſſiſſent ſi bien,

bien, qu'ils arrivent presque tous à la mort, sans y avoir jamais bien pensé. *Les mêmes.*

Il n'y a guére de gens qui puissent entendre sans émotion, le commandement que le Prophete Isaïe fit de la part de Dieu au Roy Ezechias, de mettre ordre à ses affaires, & de se préparer à mourir : *Dispone domus tuæ, &c.* L'image de la mort, quand elle est proche & certaine, ébranle les plus intrepides & les plus fermes. Et quand on annonce à quelqu'un qu'il n'a plus que fort peu de temps à vivre, on est bien plus en peine de moderer la crainte de la mort, que de le porter à y penser. Chacun s'agite dans ces occasions, & se presse non-seulement de mettre ordre aux affaires de sa maison, mais aussi à celles de sa conscience. Les plus impies en sont émus, & n'osent prendre le hazard de mourir comme ils ont vécu ; ils trouvent plus de sûreté à faire du mieux qu'ils peuvent, les actions de religion qu'ils avoient négligées durant leur vie. *Les mêmes, chap.* 2.

Tous les hommes qui ont quelques sentimens de Christianisme, sont touchez & émûs de la pensée de la mort. *Isaïe* 38.

Pour craindre la mort c'est assez de voir mourir une personne ; mais quel jugement devons nous faire de ceux qui la mépriſent, & qui paroissent n'en avoir nulle apprehension ? Il y a icy une grande différence à faire : parmi les braves, selon le monde, le mépris & l'oubli de la mort est une marque de leur force & de leur courage ; Mais parmi les Chrétiens, cet oubli & le peu d'apprehension qu'en témoignent la plûpart, est ordinairement un signe de leur lâcheté. Les braves du monde affrontent la mort, l'insultent, & la bravent, parce qu'ils se font une bravoure singuliére de mépriser le peril, & une gloire de s'y exposer ; c'est pourquoi ils détournent de leur esprit la pensée de la mort & du danger qui semble les en menacer ; & cet oubli fait qu'ils ne se ménagent point ; qu'ils vont à corps perdu aux occasions dangereuses ; qu'ils forcent les bataillons, & volent par tout où on les envoye. Une certaine yvresse de gloire offusque leur lumiere, & leur fait méconnoître le danger. Il n'en est pas de même à l'égard des Chrétiens ; l'oubli de la mort fait paroître leur lâcheté ; les uns n'osent y penser à cause de leur délicatesse. L'ombre seule de la mort les effraye, & le nom seul consterne ces ames efféminées. Les autres se sont étourdis l'esprit sur les sujets de la mort ; ils ne craignent rien, parce qu'ils ne considérent jamais ce qu'ils deviendront : *Nihil timent quia nihil vident*, dit un saint Pere ; plongez dans les plaisirs il sont comme abrutis, & devenus tout stupides à cet égard. En effet, si les uns & les autres avoient cette pensée présente dans leur esprit, ils craindroient le malheur éternel dont ils sont menacez après la mort. *Le Pere Gigou, traité de la Préparation à la mort.*

Différence des braves du monde, & des lâches Chrétiens au sujet de l'oubli de la mort.

Si la mort étoit un mal, ou qui fût inconnu, ou qui arrivât rarement, en certains temps, ou à de certaines personnes ; si c'étoit un mal éloigné de nous, que l'on pût éviter, ou qui n'eût nulle fâcheuse suite, on pourroit excuser ceux qui n'y penseroient pas ; mais il n'en est pas ainsi. La mort est un mal si commun qu'elle frappe tous nos sens, si frequent que chaque jour elle nous en fournit de nouveaux spectacles, si proche de nous, que nous en trouvons les principes dans nous-mêmes, si inévitable, qu'il n'y a ni grandeur, ni richesses, ni puissance qui y puisse parer ou resister ; si rédoutable pour les suites, que c'est d'elle que dépend nôtre bienheureuse ou nôtre malheureuse éternité. Il est par ce moyen de nôtre interêt d'y penser, &

Les Chrétiens qui ne pensent point à à la mort sont inexcusables.

cependant nous ne pouvons nous réſoudre a y ſonger. *Le même.*

Il faut ſouvent parler aux Chrétiés de la mort, pour les en faire ſouvenir.

Les Miniſtres du Seigneur doivent ſouvent dire aux peuples, ce que l'on dît à JESUS CHRIST quand il s'approcha du tombeau de Lazare. *Veni & vide.* Venez & voyez ; voyez ces yeux fermez, ce viſage livide, ces cheveux hériſſez & épars, ces joües creuſes & flétries ; ne vous contentez pas d'y jetter une vûë ſuperficielle, regardez tout cela comme un état où vous ſerez reduit un jour vous-même ; c'eſt un ſpectacle où vous avez part ; vous paroîtrez à vôtre tour ſur ce théâtre. *Veni & vide.* Vous me direz que vous ne pouvez vous réſoudre à y penſer, & que je ménage fort peu la délicateſſe de ceux qui m'ecoutent de leur mettre ce ſpectacle affreux devant les yeux, & moy je vous répond que pour ménager trop une ſenſibilité ſi peu chrétienne, vous négligez le plus puiſſant moyen que Dieu vous ait donné de penſer à vôtre ſalut, & d'y travailler tout de bon. *Le même.*

Peinture d'un moribond ; ſituation de ſon corps & de ſon ame.

Il ſuffit d'enviſager un moribond au lit de la mort, pour concevoir combien ce ſpectacle eſt effrayant, ſes mains & ſes bras tombent de foibleſſe, ſa poitrine accablée ſous le poids d'une fluxion qui l'étouffe, à peine peut-elle reſpirer ; la teſte ne peut plus ſe ſoûtenir, les levres ſe couvrent d'écume ; les yeux s'obſcurciſſent ; le viſage eſt couvert d'une ſueur froide, & d'une pâleur mortelle ; tout ce qui frape les ſens n'inſpire que de l'horreur. Cependant ce qui nous paroît au dehors n'eſt qu'une image légere de ce que l'ame d'un pécheur reprouvé commence à éprouver au dedans. Elle enviſage la néceſſité inévitable d'une mort qui ne peut être ni ſurmontée par la force, ni touchée par les larmes, ni évitée par tous les remedes de la médecine. Elle la voit s'approcher, comme un criminel voit dreſſer l'échaffaut où il doit être exécuté. La ſortie de ce monde lui cauſe de l'horreur ; le paſſage du temps à l'éternité lui fait ſouffrir de la douleur ; les approches de ſon juge lui donne de la frayeur, & tout cela le remplit d'une crainte mortelle que rien ne peut ſoulager. *Le même.*

L'oubli de la mort fait qu'on s'attache aux biens de cette vie.

L'oubli de la mort rend les hommes avides, inſatiables, ardens à amaſſer héritages ſur héritages ; un ſage payen s'en eſt plaint, il y a long-temps : *Tanquam mortales vivimus, tanquam immortales concupiſcimus.* Nous vivons & craignons comme des gens qui doivent mourir, ou que la mort peut ſurprendre à toute heure ; mais nous déſirons comme ſi nous étions immortels ; nous amaſſons biens ſur biens ; maiſons ſur maiſons, héritages ſur heritages, comme des gens qui ne doivent jamais mourir : quel aveuglement ! quel oubli ! accordons-nous nous-mêmes, & levons cette contradiction. Si nous amaſſons avec tant d'ardeur les biens de la vie, ne négligeons pas le ſoin de conſerver cette vie même, en nous embaraſſant à amaſſer des biens, qui ne ſont que pour elle ; regardons-nous comme des perſonnes qui ſont à deux doigts de leur tombeau, qui ne ſçavent entre les mains de qui paſſeront ces héritages, & qui ſe conſiderent comme des victimes que la mort va bien-tôt ſacrifier. *Sermon manuſcrit.*

Les ſurpriſes de la mort ſont frequentes & ordinaires.

Rien n'eſt plus terrible dans la mort que la ſurpriſe, & cependant rien de plus ordinaire. C'eſt pour cela que l'Ecriture nous la repréſente, tantôt comme un larron qui vient dépouiller de nuit ceux qui dorment d'un profond ſommeil ; tantôt comme un maître qui cache à ſes ſerviteurs le moment de ſon

retour ; tantôt comme une amorce qu'un pescheur rend à un poisson qui l'avalle, & qui se sent tiret de l'eau avec violence ; tantôt à un deluge qui vient tout à coup, & qui renverse les plus solides bâtimens. Pourquoy cela ? pour avertir que nous serons surpris de la mort, si nous n'y pensons ; qu'une vie lâche, & oisive nous y conduit insensiblement ; que la vigilance est absolument nécessaire : que sans cela le Fils de l'homme viendra lorsque nous n'y penserons pas, qu'il nous surprendra dans nôtre négligence, & que ne l'ayant pas attendu, nous mourons malheureusement. *Le même.*

Comme la mort éteint toutes les passions des hommes, la pensée de la mort en est le souverain remede.

A la mort on est autant ennemi des passions, qu'on en a été esclave durant la vie : la mort est, pour ainsi dire, le tombeau des passions, & la pensée de la mort en est le remede ; les passions n'ont plus de force quand on ne les regarde que comme des sources de regrets, & de repentirs : à la mort on ne les regarde pas sous une autre face, on ne peut pas même comprendre comment on a pû les envisager autrement. Reste-t-il à la mort quelque trace de ces idées chymériques qu'on avoit du monde, & de la prétenduë félicité dont il entretient ses partisans, ces entêtemens de se pousser, ces désirs immenses de s'enrichir ; perseverent ils au milieu de ce dépoüillement universel de toutes choses ? reste-t-il du moins un souvenir bien consolant de ce qui a flatté nôtre orgüeil, de tout ce qui a satisfait nôtre cupidité ? *Le Pere Croiset, tome second de ses Reflexions Spirituelles.*

L'état affreux de nos corps dans le tombeau après la mort. *Job* 17.

Entrons nous-mêmes dans le tombeau, & rendons-nous spectateurs de ce qui s'y passe, nous recevrons l'intelligence de ces paroles de Job : *Putredini dixi, pater meus es, mater mea, & soror mea vermibus :* Quel discours peut bien représenter & que vous verrez là de vos propres yeux ? à peine le corps de cette personne si saine & si bien faite est-il renfermé dans le tombeau, qu'il s'engendre une prodigieuse quantité de vers & d'autres insectes, qui étant crûs dans ce cadavre, commencent à se nourrir des mêmes chairs, où ils ont été engendrez. Vous en verriez qui dévorent les yeux, d'autres qui sortent des narrines, d'autres qui se roulent dans la bouche, dans le sein, qui entrent & qui sortent de la poitrine entrouverte ; cependant les cheveux se détachent de la tête, le nez, les levres, les joües tombent par morceaux ; ce n'est plus qu'un fumier, qu'un cloaque, qu'un horrible amas de pourriture & de corruption. Enfin les vers ayant tout consumé, ils se consument eux mêmes de faim : Il ne reste qu'un affreux squelette, qui se demet peu à peu, comme un vieux bâtiment ruineux jusqu'à ce qu'enfin tout est réduit en poussiére. Voila la fin de toute la beauté, la fin de tous les plaisirs, de toutes les délices de la vie. Ce corps nourri si délicatement, & dans un si grand embonpoint ; ce corps qu'on habille avec tant de molleſſe, à qui l'on fait des lits délicieux, que l'on défend avec tant de soin, du froid & du chaud, voila ce que deviendra ce corps un jour. *Le Pere de la Colombiére.*

La mort nous convainc de la vanité de toutes les choses du monde. *Psalm.* 4.

Filii hominum, usque quo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium ? O enfans des hommes : est-il possible que rien ne vous puisse faire ressouvenir de la mort ? est-il possible que le souvenir de la mort ne vous détache point de la vie ? Grands de la terre, riches mondains ! voila où vôtre grandeur & vos richesses seront reduites dans peu de temps, à un simple linceüil, à six pieds de terre ; à une épouventable corruption ; à un prompt & un éternel oubli.

Voila ce qui eſt arrivé à tous vos ancêtres, a tous vos prédeceſſeurs : pluſieurs d'entre eux ont peut-être vécu & ſont morts dans le palais où vous logez, dans le même alcove, où vous dormez tous les jours ; vous les ſuivrez, & vous ſerez ſuivi de mille autres. On vous verra peut-être dans peu de jours étendu dans un cercüeil pour méditer à la vûë de vôtre cadavre ſur la vanité des choſes d'icy bas, pour s'inſtruire par vôtre exemple à mépriſer ce que vous avez aimé. *Ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium ? Le même.*

Dieu ſe rend terrible aux Grands & aux Souverains en les menaçant de la mort. *Iſaïe* 38.

Terribili, & ei qui aufers ſpiritum Principum. Pſal. 75. Quand Dieu n'auroit autre pouvoir ſur les hommes, que de leur pouvoir ôter la vie, par cela ſeul, combien ſe rendroit-il terrible aux Souverains mêmes, & aux plus grands Monarques. L'expérience l'a fait voir. Ezechias étoit un Roy riche & puiſſant, Dieu lui envoye le Prophete Iſaie, pour lui porter cette nouvelle ? Quelles larmes & quels ſanglots ne répandit-il point ! *Flevit Ezechias fletu magno.* Le roy Achab, quoy qu'impie, ſcelerat, & idolatre, étant menacé de la mort par le même Prophete, déchire ſes vêtemens, & à recours à la pénitence : & Sardanapale, le plus voluptueux, & le plus efféminé Prince qui fut jamais, quel changement ne fit-il point paroître quand Jonas vint publier la deſtruction & la ruïne de ſa ville capitale ? *Autheur anonyme.*

Les hommes ne penſent guere à la mort que comme à un objet éloigné.

Quelque terrible que ſoit un objet, on en eſt d'ordinaire peu touché, dès qu'on le regarde comme éloigné, parce que l'eſprit s'appliquant à ce long intervalle, qui nous en ſépare, ſent beaucoup plus le bien d'être exempt de ce mal durant tout ce temps, qu'il n'apprehende le mal qui doit ſuivre la joüiſſance de ce bien. On s'imagine de plus a l'égard de ces maux éloignez, qu'il ſera aſſez temps d'y penſer quand ils ſeront proches : que cependant il n'y a qu'à joüir du repos que le temps permet. Et c'eſt la proprement ce qu'on fait à l'égard de la mort. Perſonne ne voudroit mourir ſans y avoir penſé ; mais on ſuppoſe qu'on y penſera quelque jour, & qu'on en aura le temps, & ſur cette fauſſe aſſûrance, on prend le parti de n'y point penſer. Le demon ne dit plus aux hommes comme il fit à nos prémiers peres, *vous ne mourrez point.* Cette tentation ſeroit trop groſſiere, & elle ne tromperoit perſonne : mais il leur dit, vous ne mourrez pas ſi-tôt ; vous avez encore bien du temps à vivre, & par là, il trompe preſque tout le monde ; parce qu'il trouve dans le cœur des hommes une inclination à ſe laiſſer flatter par cette vaine eſpérance, dans le déſir qu'ils ont de joüir plus tranquillement des choſes ſenſibles, auſquelles ils ſont attachez. *Les Eſſais de Morale.*

La plûpart des hommes ne peuvent ſe perſuader que leur mort eſt proche.

Les hommes enchantez par l'amour des choſes du monde, conçoivent des aſſûrances qu'ils ne mourront point ſi-tôt, lorſqu'il n'y a aucun lieu de s'en aſſûrer, quelques exemples qu'ils apprennent tous les jours de gens qui ont été ſurpris par la mort ; ou ils ne veulent pas faire réflexion qu'il leur eu peut arriver autant, ou ils ſuppoſent fauſſement & ſans raiſon qu'ils ne ſeront pas du nombre de ces malheureux ; & ſe formant ainſi un nüage qui les empêche de voir le danger qui les menace à tous momens, ils continüent de ſuivre leurs paſſions, ſans en être détournez par la crainte de la mort. Ce n'eſt point en voyant clairement ces dangers qu'ils les mépriſent ; c'eſt au contraire en faiſant enſorte de ne les point voir : pour ſe délivrer de cette illuſion, il n'y a qu'à conſidérer ſérieuſement que la vie n'eſt pas moins incertaire pour nous que

pour tous les autres, & que nous ſommes expoſez aux mêmes dangers. *Les mêmes, chapitre 4.*

C'eſt une étrange choſe que de ſe voir environné des douleurs de la mort, d'ouvrir tout d'un coup les yeux à ces terribles objets, dont on les avoit toûjours détournez, & de ne trouver dans ſa conſcience que des crimes. Ceux qui ſe ſont le plus occupez des penſées de la mort, avoüent qu'il y a une différence infinie, entre la voir de loin & la voir de près. Les plus fermes ſont ébranlez quand ils ſont en cet état. Quels peuvent donc être les convulſions d'une ame malheureuſe, qui ne s'étant volontairement appliquée durant la vie, qu'à ce qui la pouvoit divertir, vient à découvrir tout d'un coup la mort, & ſes ſuites, qui ſont le jugement & l'enfer. *Les mêmes, ch. 5.*

C'eſt tout autre choſe de conſidérer la mort comme éloignée, & de l'enviſager de près.

Qui peut concevoir l'état où ſe trouve une ame mondaine, qui vient à être arrachée par la mort, à tous les objets de ſes attaches, & à tout ce qui la ſoutenoit durant ſa vie, & qui ne trouve rien en elle ſur quoy s'appuyer. L'inclination qu'elle a à aimer & à joüir de ce qu'elle aime, devient ſans comparaiſon plus vive & plus ardente, & cependant tout ce qu'elle avoit aimé lui échappe, & s'enfuit devant elle d'une fuite éternelle, ſans qu'il lui reſte aucune eſpérance de la poſſeder jamais. Elle perd tout; & elle ne trouve rien. Tout fond ſous elle, tout diſparoît, tout s'évanoüit. Tout ce qu'on en peut dire pour en donner quelque idée, eſt que c'eſt une chûte terrible de l'ame par la ſouſtraction de tous ſes appuis; que c'eſt un vuide infini par l'anéantiſſement de tout ce qui la rempliſſoit; que c'eſt un excès de pauvreté par la perte entiére qu'elle fait de tous ſes biens; que c'eſt une ſolitude affreuſe par la ſéparation où elle ſe trouve de toute union, & de toute ſociété; que c'eſt une déſolation effroyable par le défaut de toutes conſolations; que c'eſt un déchirement crüel par la rupture douloureuſe de toutes ſes attaches. *Les mêmes, chapitre ſeptiéme.*

Douleur à la mort de quitter ce qu'on a le plus aimé durant ſa vie.

En quel état ſerons-nous quand nous n'aurons plus qu'une ou deux heures à vivre, & qu'il nous viendra dans l'eſprit, dans deux heures il n'y aura plus de temps pour moy, la porte de la miſéricorde de Dieu me ſera fermée? Hélas! pourquoy ces penſées ne ſont-elles pas dès-à-preſent la même impreſſion ſur nous? Car n'eſt-il pas toûjours vray que peut-être dans une heure nôtre temps ſera fini, peut-être dans un an, dans deux ans, & aſſurement dans un certain nombre d'années? Faut-il que ce peut-être, & ce petit eſpace de temps faſſe une ſi grande différence dans nôtre diſpoſition? Les diſproportions ne ſont qu'entre les grandeurs finies: mais la différence du fini à l'infini eſt toûjours la même; il faut donc toûjours regarder ce moment avec la même frayeur; ſoit qu'on en ſoit éloigné d'une heure, d'un jour, d'une année, ou de pluſieurs années, & avoir les mêmes penſées que nous aurons alors, *Les mêmes, chapitre dixiéme.*

Il faut avoir maintenant les penſées que nous aurons à la mort.

Ne nous contentons pas de penſer ſeulement à la mort, ou d'en concevoir une frayeur ſtérile qui n'ait point de ſuites, penſons à ce que nous voudrions alors avoir fait; au plan de vie que nous nous ferions ſi nous avions à revivre, aux exercices de piété, que nous preſcririons, s'il étoit en nôtre choix de diſpoſer encore une fois de nôtre temps; aux jugemens que nous porterons alors de nôtre vie paſſée, & diſpoſans au moins de ce qui nous reſte, ſelon les vûës que nous aurons en ce temps-là. *Les mêmes.*

Il ne faut pas ſe contenter d'une penſée ou d'une crainte ſterile de la mort.

Il faut maintenant penſer que toutes choſes paſſent, & que nous paſſerons comme tout le reſte. *Auguſt. in Pſalm.* 32.

Il faut prendre plaiſir à contempler ce torrent rapide, qui emporte dans le néant toutes les choſes ſujettes au temps : *Momentis tranſvolantibus cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit.* Tout eſt emporté, & rien de temporel ne ſubſiſte. Diſons donc, pendant que nous le pouvons faire utilement, toutes choſes paſſent, afin de ne dire pas inutilement un jour, toutes choſes ſont paſſées. *Modo fructuosè dicamus, tranſeunt, ne tunc dicamus infructuosè tranſierunt.* Diſons-le à tout ce qui nous plait, & nous flatte dans le monde, afin de le mépriſer. Diſons-le à tout ce qui paroît de dur & de terrible, afin de ne le pas craindre. Que tout ce qui diſparoît à nos yeux, que tous les renverſemens dont nous ſommes témoins, que tous les âges par où nous paſſons, que toutes les parties de nôtre vie qui s'écoulent continuellement, renouvellent en nous ſans ceſſe la penſée, que tout finit, & que nous ſommes ſi proches de nôtre fin, que nous devons compter pour rien le petit intervalle qui nous ſépare de l'éternité. *Les mêmes.*

La penſée de la mort éteint nos paſſions.

Rien n'eſt plus capable d'éloigner de nôtre eſprit les fauſſes idées que la cupidité produit, que la penſée de la mort, & de ce qui la doit ſuivre. Il ſemble que les paſſions diſparoiſſent devant cet objet, & qu'il réveille tout ce qu'il y a en nous de raiſon, de lumiére, & de force. On voit plus nettement ce qu'il faut faire, & on l'exécute avec plus de fermeté, & avec des intentions plus pures, & plus degagées des vûës humaines. *Les mêmes.*

La vie eſt fragile, & nous ſommes toûjours en danger de mourir.

Donnez-moy la plus belle vie du plus heureux de tous les hommes, accompagnée de tous les avantages, qui en font l'éclat, les ornemens, & les délices ; force, ſanté, bonheur, puiſſance, richeſſes, plaiſirs, authorité, ſceptres, couronnes : voila ſans doute qui eſt beau, mais ce n'eſt que du verre extrémement fragile, qui peut tomber, & ſe briſer à tous momens. Quoy qu'on apporte tous les ſoins du monde pour conſerver cette vie, elle ſe détruit pourtant elle-même par ſon uſage, & s'approchant tous les jours de ſa fin, elle ne peut long-temps durer ; c'eſt pourquoy, c'eſt fort peu de choſe, & l'on en doit mépriſer tous les biens, pour mépriſer uniquement ceux de l'éternité. *Monſieur Maimbourg, ſermon pour le cinquiéme Jeudy de Carême.*

La mort eſt toûjours prête à nous ravir la vie à tous les momens.

La mort qui nous ravit aſsûrement tous les biens de la vie, eſt toûjours prête à chaque moment de nous les ravir, ſans que nous ſçachions ce moment, puiſque nous pouvons mourir en tout temps, par tout, & en cent mille differentes maniéres, comme il paroît en celui que le Sauveur reſſuſcita, & qui étoit encore en ſa prémiére jeuneſſe. Néanmoins il meurt dans cet état le plus floriſſant de ſa vie, & quand il ſemble être le plus éloigné du trepas, cet homicide peut entrer par une infinité de portes ; cet archer a toûjours ſon arc bandé, tout prêt à décocher, ſans qu'il puiſſe jamais manquer : ce chaſſeur a ſes filets prêts & diſpoſez à tous momens pour enveloper les oiſeaux, & ce voleur eſt toûjours en état de nous ſurprendre. C'eſt ainſi que le Saint-Eſprit exprime cette vérité dans l'un & dans l'autre Teſtament. Si nous la ſçavons bien comprendre, jamais les biens de cette vie, que nous pouvons perdre de la ſorte à chaque moment, ne ſeront cauſe que nous demeurions un ſeul inſtant dans un état, où la mort nous ſeroit funeſte. Ajoûtez encore qu'elle fait irréparablement ſon coup, en un ſeul inſtant, pour l'éternité. On ne peut mourir qu'une fois, parce, qu'on meurt pour toûjours ; il n'y a point de retour à

la mort, comme il n'en eſt point a la vie. Enſuite on ne peut corriger les défauts de la prémiére par une ſeconde meilleure. *Le même.*

Il faut enviſager la mort comme prochaine, & non comme éloignée.

La plûpart des hommes ne regarde la mort qu'en perſpective, où les choſes les plus proches nous paroiſſent eloignées. Il n'y a point de vieillard ſi caduc, qui ne croye avoir encore du moins un an à vivre. Mais pour nous deſabuſer, l'Ecriture parle de nôtre vie, comme d'un torrent, d'une nûée, d'une vapeur, d'un vent, d'une ombre, d'un ſonge. Non-ſeulement nous courons inceſſamment à la mort, & il eſt vray de dire, que commençant à vivre, nous commençons à mourir; que le prémier moment de nôtre vie corporelle eſt le prémier moment de nôtre mort; que vivre c'eſt mourir continüellement, & qu'on appelle mort le dernier moment, qui finit à la fois nôtre mort & nôtre vie. Une infinité d'accidens extraordinaires en avancent le temps, & font hâter ce momenr; l'intemperie des ſaiſons, un air contagieux, un corps qui en tombant, nous froiſſe, & nous écraſe: un embraſement qui nous conſume, un débordement d'eaux qui nous ſurprend & qui nous engloutit. La mort nous attend en tout lieu, elle nous ſurprend en tout temps, en toute ſaiſon, en tout âge. Il faut donc toûjours porter ſon ame entre ſes mains, pour la rendre à ſon Créateur au moment qu'il la demandera. *Pris du livre du Pere Craſſet, de la Conſolation contre les frayeurs de la mort.*

La mort eſt ce que nous avons le plus ſouvent devant les yeux, & ce qu'on oublie le plus ſouvent.

La penſée de la mort eſt ſi ſalutaire, que Dieu a voulu que la vie même nous en traçât une vive image; que tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, les choſes mêmes qui nous doivent ſervir de nourriture, nous rappellaſſent la préſence de la mort, & nous miſſent par une méditation ſérieuſe en état d'en recüeillir du fruit. Il arrive néanmoins que cette inévitable néceſſité de mourir eſt celle qu'on oublie le plus facilement. Ce qui eſt ſi vrai, que les juſtes mêmes pour l'ordinaire n'y penſent pas comme il faut, quoy que ce ſoit un des plus grands effets d'une foi humble & vigilante, que de s'entretenir de cette penſée quelque importune qu'elle ſoit; ce qui vient d'un reſte d'amour propre, dont les plus ſaints & les plus parfaits ne ſe peuvent défaire entierement: Helas, la mort qui nous menace à chaque inſtant doit nous placer bien-tôt parmi les bienheureux, ou parmi les réprouvez; & nous ne ſommes ſéparez de ces deux extrêmitez que par la choſe du monde la plus fragile, qui eſt la vie. Il n'eſt rien de plus réel, ni de plus terrible que cette vérité; faiſons les intrépides tant qu'il nous plaira; c'eſt pourtant la fin de toute chair humaine, & c'eſt en vain qu'on détourne la vûë de cette extrémité; puiſque loin de l'anéantir en n'y ſongeant pas, elle ſubſiſte & s'avance toûjours, quoy que nous puiſſions faire pour n'y pas ſonger. Mais l'aveuglement des hommes eſt ſi grand, que l'heure terrible de la mort leur eſt comme un ſonge, & l'on parle à des létargiques ou plûtôt à des morts, lorſqu'on leur en parle, *Ad tam magnum tonitruum qui non expergiſcitur, non dormit, ſed mortuus eſt. Le même.*

Sur le même ſujet.

Quelle inſenſibilité! Il s'agit de l'affaire importante du ſalut; un moment fatal en doit décider; ce momenr eſt incertain, la plupart y ſont ſurpris. Le Fils de Dieu nous le dit; il le dit à tous ceux qui viendront après nous, juſqu'au jour du jugement: veillez, priez, tenez vous prêts, vous ſerez ſurpris. Cependant on n'y penſe pas, on n'apprehende point ce danger, où il y va de tout, & pour jamais: *Gens abſque conſilio, & prudentiâ, utinam ſaperent & intelligerent* *Deuter.* 32.

ac novissima prævidérent? Peuple sans conseil & sans prudence! Qu'il seroit à souhaiter qu'ils eussent le don de sagesse & d'intelligence, pour prévoir les dangers dont on les menace au dernier moment de leur vie. *Vigilate, quia nescitis diem neque horam.* Veillez donc, parce que vous ne sçavez pas l'heure à laquelle vous mourrez. *Le Pere Noüet dans sa Retraite pour se préparer à la mort.*

Matth. 24. & 25.

Sur le même sujet.

Il y a un grand nombre de personnes dans le monde, qui voyent souvent des mourans, sans faire réflexion sur eux-mêmes, & qui vivent comme s'ils étoient assûrez de ne mourir jamais: Ils regardent dans les autres, une vive image de ce qui leur doit arriver, & ils n'en tirent aucune conséquence pour eux-mêmes. La mort des méchans quelque terrible qu'elle soit, ne leur donne point de crainte; & la mort des justes, qui est précieuse devant les yeux de Dieu, ne les porte point à les imiter. Nous sommes tous les jours avertis par nos maladies, par nos infirmitez, par le nombre de nos années, par la perte que nous faisons de nos parens & de nos amis, que nôtre mort est proche, & qu'elle nous peut surprendre à toute heure: mais le peché, ou l'attachement aux choses de cette vie, ôte aux hommes l'usage de la véritable raison. *Pris des traitez de pieté de Monsieur de Sainte-Marthe, Prêtre.*

On élude la pensée de la mort quand quelque accident est capable de nous la faire naître.

Chose étrange! Non-seulement on ne rappelle pas le souvenir de la mort; mais on s'étudie à l'affoiblir ou à l'éluder, lors que malgré nous, quelque objet le rappelle. Est-on frappé de la mort d'un parent ou d'un ami, au lieu de profiter d'un avertissement si pressant, on s'applique à en émousser toute la force; on se rassûre en voulant que la cause de cette mort soit toûjours celle dont on se croit exempt. Cette personne si jeune, qui étoit toûjours dans la joye & dans les plaisirs, à qui une santé pleine, & robuste, sembloit promettre une si longue suite d'années, vient d'être enlevée en cinq ou six jours de fiévre, à la fleur de son âge, malgré tout son embonpoint. Un accident si peu attendu frappe, trouble, consterne tous ceux qui peuvent avoir le même sort. Il n'en faudroit pas davantage pour convertir un cœur; le souvenir de ce triste accident, la crainte d'un pareil sort troubleroit les fêtes les plus riantes; & la grace triompheroit, si l'amour propre n'étouffoit point tous ces projets de conversion. Cette personne étoit jeune, elle avoit de la santé; mais on s'informe curieusement si elle n'a point fait d'excès; si elle ne s'est point exposé à un air contagieux; si elle n'avoit point eû quelque pressentiment d'un mal qu'elle air trop negligé; si on ne s'est point trompé dans le jugement qu'on a porté de sa maladie. Mais quel motif de toutes ces perquisitions? c'est qu'on cherche quelque raison qui nous rassûre; & parce qu'on se flatte de n'être pas dans ce cas, on se persuade d'abord qu'il n'y a rien à craindre pour soi; on se tranquilise, & on traite de vaine frayeur un avertissement si salutaire; & le souvenir de cette mort n'a d'autre effet, que de nouvelles précautions pour nous assûrer d'une plus longue vie. *Le même.*

On craint de penser à la mort, & pourquoy.

On craint la pensée de la mort, parce qu'on craint l'effet que produit nécessairement cette salutaire pensée. Si l'on pensoit souvent à la mort, on ne seroit plus si mondain, si enjoüé, si libertin: & l'on prendroit bien-tôt le party de la réfotme. Et c'est ce qu'on n'est pas d'humeur d'entreprendre. Certainement si dans nos délibérations, si dans nos entrepriſes nous pensions à la mort, nous nous épargnerions bien des péchez & bien des malheurs. Il ne paroît pas possi-

ble

ble de nourrir long-temps des paſſions avec la penſée de la mort. Les grandeurs du monde, le faſte, les honneurs perdent tout leur éclat dès qu'on les regarde à travers les ombres de la mort. Les plaiſirs n'ont plus qu'un foible attrait, on ſe dégoute bientôt des vanitez mondaines : On ne rapproche pas ſouvent l'image de la mort ſans devenir plus chrétien : Mais n'eſt-ce pas dans le fond ce qu'on apprehende, & la cauſe pourquoy on ne penſe point à la mort? *Le même.*

Il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de bien mourir, ſans avoir penſé à la mort.

Eſt-il aiſé de bien mourir ? On ne meurt qu'une fois, & plûtôt qu'on ne penſe. Eſt-il poſſible qu'on faſſe une mort ſainte, quand on n'a jamais penſé à la mort ? mais eſt-il poſſible qu'on ne penſe pas à la mort, tandis que tout concourt à nous mettre ſans ceſſe devant les yeux ſon image ? Hiſtoire de ceux qui ont paſſé, portrait de nos ancêtres, tout nous en renouvelle l'idée. Quel malheur de mourir ſans avoir preſque jamais penſé à la mort ! *Le même.*

On ne penſe point à la mort, quoy que mille objets nous en rappellent le ſouvenir.

De bonne foi, ſi l'on étoit auſſi aſſûré de ne jamais mourir qu'on eſt certain de ne pas toûjours vivre, auroit-on une autre conduite ? formeroit-on de plus vaſtes deſſeins ? auroit-on de plus ambitieux déſirs ? aimeroit-on davantage ce triſte ſéjour ? penſeroit-on moins qu'on ne penſe à faire fortune dans l'autre vie? Choſe étonnante ; la penſée de la mort vient malgré nous troubler nos fêtes, en nous avertiſſant ſans ceſſe, que la plus grande proſpérité ſur la terre paſſe comme un éclair : on ne fait preſque rien de conſidérable, où il ne ſe trouve toûjours quelque choſe qui nous faſſe ſouvenir de la mort. Peu de contrats qui n'en faſſent mention ; on appelle cela prendre ſes aſſûrances, & malgré qu'on en ait, il faut que la penſée de la mort trouve ſa place dans ce qu'on regarde comme la plus grande fête de ſa vie. Dans le contrat de mariage on n'oublie jamais cette clauſe, à la mort, après la mort, celui des deux qui doit ſurvivre. Comme ſi on ne pouvoit former une ſocieté, ſans penſer au jour fatal qui la doit rompre. Dans le monde, le plus grand bonheur de la vie, c'eſt que la fortune dure juſqu'à la mort. Mais que deviendra-t-on dans l'autre vie ? *Le même.*

La mort finit & termine la plus grande proſpérité. Mais la ſainteté reçoit à la mort un nouveléclat.

La mort étient en un inſtant tout l'éclat de la plus brillante fortune. Fuſſiez-vous le plus puiſſant Monarque de l'univers, la mort vous rend égal aux plus abjets des hommes. On ne vous craint plus, on vous épargne encore moins ; vôtre corps fait horreur, vôtre ſort fait pitié : courtiſans, domeſtiques, vaſſaux, tout a paſſé ſous un autre maître. Combien de grands Princes enſevelis dans un éternel oubli ! Mais eſt-on ſaint, la mort donne un nouvel éclat au mérite, fût-ce le plus vil artiſan, eût-on paſſé ſes jours dans la plus abjette mendicité, fût-on mort dans un hôpital ou dans la ſervitude. Peuple, Magiſtrats, Grands du monde, Empereurs, Rois, tout s'humilie aux pieds d'un Saint ; toutes les grandeurs mondaines s'anéantiſſent devant leurs prétieuſes reliques. Ainſi, tôt ou tard on rend juſtice à la vertu. *Le même.*

Sur la certitude de la mort.

Il eſt certain que nous mourrons. Batiſſons des palais, goûtons tous les plaiſirs de la vie, rempliſſons toute la terre de la gloire de nôtre nom ; tout ſe termine à la mort. Nous ſommes entre deux mondes, nous avons laiſſé le prémier derriere nous, & le ſecond nous pouſſe devant lui. Nos peres ſont morts, & nous mourrons comme eux. La mort fait-elle pacte avec quelqu'un ? ſe laiſſe-t-elle vaincre par la force des jeunes gens, ou fléchir par la priére des vieillards ? tout âge, toute ſaiſon eſt propre à mourir. Cette penſée occupe

les véritables Chrétiens, mais ceux qui n'en ont que le nom, n'y font guéres de réfléxion. A les voir pouſſer ſi loin leurs deſirs, & faire ces vaſtes projets de fortune, qui ne diroit qu'ils croyent être immortels ? cependant ce petit nombre de jours qui compoſent la durée de nôtre être, s'écoulent inſenſiblement ; chaque inſtant nous retranche une partie de nous-mêmes ; nous arrivons au terme qui nous eſt marqué, le charme ſe rompt, & tout ce qui nous enchante s'évanoüit avec nous. *Prix du Dictionnaire Moral, prémier diſcours ſur la Mort.*

On éloigne tant qu'on peut ſa penſée de la mort, & l'on ſe plait à ſe tromper ſoy-même.

Choſe étrange ! nonobſtant toutes les convictions que nous avons que nous mourrons un jour, l'amour propre a ce fatal artifice d'éloigner de nous ce dernier moment, ou d'en détourner la penſée. Cet amour propre ne peut nous empêcher de croire que nôtre vie finira, mais il lui met des bornes ſi reculées, qu'elle n'y touchera de long temps. Il ne peut nous empêcher de croire que plus nous avançons en âge, plus nous nous précipitons vers ce dernier terme de nôtre courſe ; mais il tâche de nous perſuader, que nous ne ſommes preſque qu'au commencement de nôtre carriére. . D'où il arrive que l'on vit comme ſi l'incertitude de l'heure de la mort rendoit en quelque maniére la mort douteuſe. Au lieu de faire chaque action de ſa vie comme ſi c'étoit la derniére, & qu'on dût mourir après l'avoir faite, on ne regarde que ſon inclination, & on abandonne tout le reſte à un avenir qu'on éloigne le plus qu'on peut de ſa penſée. On ſçait qu'on ne peut s'aſſûrer d'un moment ; & que ſe promettre un lendemain c'eſt ſe tromper ; & l'on veut bien dans la plus importante de ſes affaires aider à ſe tromper. *Le même.*

Contre les Riches & les Grands qui oublient qu'ils ſont mortels.

Juges de la terre ! vous ne ſerez pas toûjours aſſis ſur les fleurs de lys, vous ne verrez pas toûjours de pauvres plaideurs attendre avec inquiétude l'iſſuë heureuſe ou malheureuſe de leurs procès ; un jour viendra, où ce faſte qui vous environne vous quittera ; vous n'aurez pour palais qu'un ſépulchre, pour compagnie que des vers, pour ſiege que cinq ou ſix pieds de terre, tandis que d'impitoyables miniſtres de la juſtice de Dieu vous tourmenteront ſans relache, ſi vous avez fait un mauvais uſage de vôtre pouvoir. Riches du ſiécle, vous ne joüirez pas toûjours de cette délicieuſe abondance, vos richeſſes vous échaperont bientôt des mains ; de toute cette magnificence qui vous éleve au deſſus de tant de malheureux, il ne vous reſtera qu'un ſuaire pour couvrir vôtre cadavre, pendant que vôtre ſucceſſion ſera peut-être entre les mains de quelques héritiers ingrats, qui ne ſe ſouviendront pas même de vous. Politiques du temps, ſi éclairez dans les choſes préſentes, & ſi aveugles dans les futures, vous ne penſez guere à ces amers, mais inutiles repentirs que vous aurez d'avoir ſi mal uſé de vos talens, d'avoir connu par une ſage prévoyance, ce qui pouvoit affermir ou détruire les états, & de n'avoir pas vû ce qui étoit proche de vous qui vous étoit inférieur, ce dont dépendoit vôtre bienheureuſe, ou vôtre malheureuſe éternité. Eſclaves de la fortune, qui vous attachez par une ſi lâche ſervitude, à la protection des Grands, vous me paroiſſez comme des enfans qui batiſſent ſur le ſable : vous verrez bien-tôt ces chancelans ouvrages de vôtre vanité ruinez. Martyr de l'amour charnel ! qui prenez mille ſoins pour plaire à une créature, qui ſe rit de vos peines & de vos ſoins, cette idole que vous adorez à la folie, ſe briſera d'elle-même ; cette beauté qui vous charme,

perdra tous ſes attraits, & la mort la rendra ſi difforme que vous ne pourrez la ſouffrir. Jeune perſonne, qui commencez à briller dans le monde, vous ne ferez pas toûjours l'agréement & la joye des cercles : cette beauté s'effacera, & ſi, comme les filles de Jéruſalem, vous marchez aujourd'hui la tête levée, & parées comme des temples, vous ſerez bientôt des objets, non-ſeulement d'oubli, mais même d'horreur, à ceux qui vous eſtiment & qui vous flattent davantage. *Le même.*

On reconnoit à la mort la vanité des choſes de ce monde.

C'eſt alors que ce vain phantôme, qui en a trompé tant d'autres, & qui peut-être nous a trompé nous-mêmes, commence à s'évanoüir. Il nous charmoit peut-être auparavant par un faux brillant ; mais au moment de la mort, on en reconnoit de près les laideurs & les impoſtures, dit ſaint Eucher. Auparavant il tâchoit de nous ſéduire par un éclat qui paroiſſoit avoir quelque choſe de réel : *Prius ſeducere, vero cogitabae fulgore* ; & alors il ne peut pas même nous en impoſer par une fauſſe montre de ſes plaiſirs, & de ſes grandeurs : *Jam non valet falſa oſtentatione corrumpere.* Auparavant ce monde n'avoit aucun bien qui fut ſolide, & alors les plus fragiles lui manquent. *Solidis bonis carebat, etiam deficit caducis. Le même.*

Le trouble & la ſurpriſe d'un pécheur à la mort.

Ce qui conſterna & troubla davantage Pharaon, fut de ſe voir envelopé tout à coup des flots de la mer rouge, avec ſon armée. Cette vaſte étenduë d'eau, où il s'étoit témérairement engagé, le jetta dans une terrible conſternation : il eût bien voulu rebrouſſer chemin ; mais la mer lui avoit fermé le paſſage : il eût bien voulu prendre terre, & ſe ſauver, lui en eût-il coûté tout ſon royaume ; mais la faute étoit faite, il falloit néceſſairement périr. Cet exemple nous repréſente aſſez naturellement l'étrange ſituation où le pécheur ſe trouvé à la mort. Quelques penſées chagrines, quelques fâcheux accidens troubloient de temps en temps ſon repos ; mais il tâchoit de calmer ſes frayeurs par mille divertiſſemens. Il n'en eſt pas de même à la mort ; les flots de la juſtice de Dieu tombent ſur lui, & l'envelopent. Il voudroit revenir, mais le retour à la vie lui eſt fermé. Il voudroit avoir vécu pauvre, ſobre, pénitent ; mais ces déſirs inutiles périſſent avec lui. *Le Dictionnaire Moral, dans les Réflexions Morales ſur la mort.*

Comme la mort nous fait une leçon d'humilité & d'humiliation.

Où les Grands pourroient ils mieux apprendre l'humilité, que dans les entretiens de la mort, à laquelle la nature nous à tous également aſſujétis ? Renverſer d'un même pied les palais des Princes, & les cabanes des pauvres ; couvrir d'une même terre l'éclat des Grands, & l'obſcurité des petits ; donner icy bas une même fin à la proſpérité des ſuperbes, & à l'adverſité des humbles, & ne laiſſer aucun veſtige des uns & des autres. N'eſt-ce pas crier aux oreilles des Grands, prenez garde à ce que vous faites ; car vous mourrez ; uſez bien de vos avantages, afin que Dieu n'exerce point de juſtice ſur vous ; la terre que vous foulez arrogamment ſous vos pieds vous enſevelira ; la grandeur & la baſſeſſe courent d'un même pas au néant, & craignez que vôtre bonheur temporel ne ſe change en une diſgrace éternelle. La mort ne reſpecte ni le rang, ni la qualité, ni les richeſſes, ni les talens. Quelle humiliation pour ces perſonnes hautaines qui ſe voyent égalées en mourant aux plus malheureux qu'elles regardoient avec tant de dédain & de fierté ? Voila un grand contrepoids pour empêcher l'homme de s'élever par la vûë de ſes talens, &

du mérite qu'il croit avoir. C'eſt en vain qu'il ſe flatte d'immortaliſer ſon nom, par de grandes actions, & par de rares ouvrages. Le temps dévore tout ; il efface les noms gravez ſur le marbre & ſur le bronze. Mais quand même ſa réputation dureroit long-temps, eſt-ce une grande reſſource pour un mort, que d'être vanté parmi les vivans ? Dequoy ſervent à l'homme ces titres pompeux, & ce nom qui paſſe à la poſtérité, pendant que ſon cadavre pourrit dans le tombeau, & que ſon ame n'a point d'autre partage que celui des démons. Cependant il ne lui reſte que cette vaine gloire après la mort. *Autheur anonyme.*

La mort nous doit faire penſer à ce que nous ſommes, & à ce que nous deviendrõs.

Puiſque la mort eſt ſi affreuſe, on devroit y penſer ſouvent, afin de s'en ſervir comme d'un remede efficace contre le peché. Il eſt certain que les paſſions n'oſent lever la tête devant cet objet ; & qu'il réveille tout ce qu'il y a de raiſon, de lumiere, & de force dans l'ame, pour chercher quelque reméde ſalutaire aux malheurs qui peuvent être les ſuites de la mort. C'eſt là qu'on voit éclater la puiſſance de Dieu, & que la crainte de cet être infini commence à ſe faire ſentir. Car comme le pouvoir d'un Souverain ne paroît jamais plus redoutable, que lors qu'après avoir tiré de la lie du peuple un de ſes ſujets, pour le revétir de quelque grande dignité ; il le fait rentrer dans ſon premier état, par un ſimple changement de volonté. La puiſſance de Dieu n'eſt jamais plus ſenſible à l'homme, que lors qu'après l'avoir fait ſortir du ſein de la terre, & lui avoir donné cette ame raiſonnable, qui le diſtingue du reſte des créatures, il lui crie : *Tu es poudre, & tu retourneras en poudre.* Daniel avec de la cendre fit voir la vanité des faux Dieux, que le peuple de Caldée adoroit ? La poudre de nos tombeaux découvre ſuffiſamment la vanité de ces biens dont on fait des idoles, & vous apprend, mondains, qu'il y a d'autres objets dans le ciel qui doivent être l'objet de vôtre amour. Si un Prince ambitieux conſidéroit ſouvent que ſon eſclave vit auſſi-bien que lui, que ſes cendres ſeront bientôt confonduës dans un même ſépulchre, avec celles de ſon ſujet, & que ce qui peut les diſtinguer eſt une heureuſe mort, nourriroit il ces hautes idées de ſa puiſſance & de ſa grandeur ? *Le même.*

Il faut ſe garentir par la vigilance contre les ſurpriſes de la mort. *Luc.* 12. *Matth.* 24.

Il n'eſt guere de vérité plus ſouvent repetée dans l'Evangile, plus clairement marquée, plus fortement prouvée, que cette ſurpriſe de la mort pour tous les hommes. Pour nous le faire mieux ſentir, JESUS-CHRIST la tourne en toutes les manieres. Il nous l'explique prémierement par des textes formels, lorſque non content de nous dire que la mort viendra, il ajoûte quelque choſe de plus poſitif, en diſant qu'elle viendra à l'heure que nous y penſons le moins : *Quâ horâ non putatis, quâ neſcitis horâ.* De ſorte que l'on peut dire que la ſurpriſe de la mort eſt en quelque maniere un article de foy : de plus il rend cette vérité ſenſible par diverſes comparaiſons, en nous aſſûrant qu'il viendra comme un voleur, qui met toute ſon induſtrie à ſurprendre ceux qu'il veut voler, & qui ne vient pas en plein jour, lors qu'il croit que les hommes ſont ſur leurs gardes ; mais ſur la minuit, lors qu'il ſe perſuade qu'ils ſont plus profondement endormis. *Le Pere Bourdaloüe.*

Comme tout changera à la mort, & qu'il ne nous reſtera

Si la condition des pecheurs, qui triomphent ſur la terre devoit toûjours durer, il n'y auroit rien de plus avantageux ; & ſi celles des juſtes opprimez ne devoit pas finir, il n'y auroit rien de plus inſupportable : mais lors que l'on penſe que tout cela doit durer ſi peu de temps, qu'il ſe fera à l'heure de la mort

un renverſement général, qui changera entierement la face des choſes; que tous ces titres pompeux & ſuperbes, ſous l'éclat deſquels la foibleſſe humaine s'efforce, pour ainſi dire, de ſe cacher, feront place à celui de mortels, qui les effacera tous; que toutes ces diſtinctions chymériques, que l'orgüeil de l'homme a inventées pour s'élever au-deſſus des autres, ſe réduiſent à des tombeaux, des inſcriptions, & des épitaphes; que de tant de richeſſes, d'héritages, & de poſſeſſions, il ne nous demeurera que ſix pieds de terre; que de tous ces plaiſirs, ces paſſe-temps, ces intrigues, ces deſſeins, il ne nous reſtera qu'un regret auſſi cruel qu'inutile d'avoir conſumé dans de ſi vains amuſemens, une vie que nous devions conſacrer toute entiere à l'ouvrage de nôtre ſalut; que de tout ce que nous avons fait, rien ne nous ſervira que la vertu, qui mettra les plus vils, & les plus miſérables hommes du monde au-deſſus des Souverains de la terre, qui ſeront morts dans la diſgrace de Dieu. Quand on fait, dis-je, ces réfléxions, le monde ne paroît plus rien; on regarde avec un œil d'indifférence ſes faveurs, & ſes diſgraces: on conſidere avec un viſage tranquille tous les changemens, & toutes les révolutions de cette vie. Toutes ces choſes jointes à la penſée de la mort, nous paroiſſent comme des jeux & des amuſemens d'enfans. *Eſſais de Sermons, pour le quinziéme Dimanche après la Pentecôte.*

Rien de tout ce que nous eſtimions ſur la terre.

Quelques artifices, que nous mettions en uſage, pour écarter la penſée de la mort, elle approche toûjours de nous; en éloignant ſon image, nous n'éloignons pas ſon fatal moment; une ſueur rapide d'inſtans, qui ſe ſuccedent les uns aux autres, nous entraîne ſans interruption au tombeau; le torrent des choſes humaines s'écoule & emporte avec lui tout ce qui ſe trouve en ſon cours. Ainſi, c'eſt à nous de nous préparer ſoigneuſement à ce paſſage inévitable, & à mettre entre nos pechez & la mort un intervalle de pénitence. Qu'eſt-ce que nous ſommes, ſinon un aſſemblage malheureux de qualitez contraires par nôtre naiſſance? Ainſi il eſt néceſſaire que la deſtruction du ſujet ſuive le combat des qualitez contraires. Nous ne pouvons vivre ſans uſer d'alimens, & nous ne pouvons uſer d'alimens ſans que le corps s'altere, & l'altération cauſe inſenſiblement la mort. Tous les momens de nôtre vie ne ſont qu'une continuité de mort; chacun d'eux emporte avec lui une portion de nôtre vie, qui ne revient jamais. Nous expirons de la même maniere que nous reſpirons. Le dernier ſouffle qui éteint nôtre vie ne differe guére de ceux qui l'entretiennent: Nous ſentons même la diminution de nos forces, & par des révolutions ſoudaines dans nôtre temperament, comme des attentes de mort, qui nous la font éprouver d'avance; il nous eſt aiſé de juger qu'un peu plus de douleur, une fiévre un peu plus forte nous conduiront au tombeau lors que les maux que nous ſouffrons, nous en font voir les approches. *Eſſais de Sermons pour l'Avent.*

Sur la néceſſité inévitable de la mort.

Succine ſeparas amara mors. l. 1. Reg. c. 15. L'on ne peut quitter ſans douleur ce que l'on eſtime beaucoup; & comme les biens de ce monde avoient toute l'eſtime de cet homme, il ſouffre d'étranges peines lorſque la mort les lui vient arracher. Imaginez-vous un homme du monde, riche, puiſſant, dans un lit, auquel enfin après mille détours, on dit qu'il eſt en danger de mourir. Il me ſemble que tous ſes biens, ſes charges, ſes plaiſirs, lui reviennent alors dans l'eſprit. Ah! faut-il quitter cette perſonne, cette dignité, ces richeſſes,

Le teſtamẽt d'un riche avare à la mort.

cette maiſon : *Siccine ſeparat amara mors* ? On lui parle de faire un teſtament, quel coup de foudre ſon intime auquel ſeul il eſt encore ſenſible, veut qu'il en faſſe un, avec quel frémiſſement, avec quel tremblement prononce-t-il ce mot : *Je laiſſe*. Que cette parole eſt rude à un homme qui ne faiſoit qu'amaſſer richeſſes ſur richeſſes : *Je laiſſe*. Que ce langage eſt différent de celui qu'il tenoit auparavant, diſant ſans ceſſe : *Affer ! affer !* Ah ! malheureux ! c'eſt bien malgré toy, que tu dis : *Je laiſſe*. Si tu pouvois prendre & emporter, tu prendrois ; tu ne laiſſe ces choſes que parce que la mort t'y oblige ; tu les eſtime plus que jamais, & c'eſt ce qui fait ta douleur & ton regret. Or voicy le ſecret de s'épargner ces regrets à la mort ; c'eſt d'eſtimer peu les biens de la terre, & beaucoup ceux du ciel ; alors on dit ſans regret : *Je laiſſe* ; On quitte ſans peine ce qu'on n'eſtime pas, & l'on abandonne volontiers un petit bien, lors qu'on peut en poſſeder un plus grand. *Eſſais de Sermons, pour le jeudy de la quatriéme ſemaine de Carême.*

Si l'on penſe à la mort on ne croit pas que l'on mourra ſi-tôt.

Il faut mourir, tout le monde en convient ; mais il faut bien-tôt mourir, c'eſt dequoy on ne veut pas convenir ; on veut même ſe perſuader le contraire, comme ſi en s'imaginant que la mort en eſt loin, on l'éloignoit. En effet, la vie étant ſi courte, comme nous nous en plaignons tous les jours, la mort ne peut pas être loin ; cependant nous la regardons toûjours dans l'éloignement, & comme en perſpective ; & c'eſt ce qui empêche qu'elle ne faſſe tant d'impreſſion ſur nôtre eſprit. Un jeune homme compte ſur la jeuneſſe ; un homme plus avancé ſur la vigueur de ſon âge ; un vieillard ſur la force de ſon tempérament ; & chacun croit avoir toûjours des raiſons de vivre, & des reſſources contre la mort, que les autres n'ont point ? Quelle étrange illuſion ! *Le Pere Nepveu, tome* 1. *de ces Réflexions Chrétiennes.*

Comme on change de ſentiment & de penſée à la mort. *Eccli.* 41.

Ce ſera au moment de la mort, qu'un homme commencera à juger ſainement des choſes : *O mors ! bonum eſt judicium tuum.* Quand il viendra à penſer que le temps de la vie, quelque longue & quelque heureuſe qu'elle ait été, eſt paſſé, & eſt par conſéquent à ſon égard comme s'il n'avoit jamais été. Les lumieres de l'éternité, où il va entrer dans un moment, en lui faiſant voir le peu de proportion qu'il y a entre ce qui eſt éternel & infini, & ce qui eſt tempotel & fini, rompront enfin le charme dont il avoit été fatciné juſqu'alors, & faiſant diſparoître à ſes yeux tous les biens paſſagers qui l'avoient enchanté, lui en feront ſentir le neant, & en même temps la folie, d'avoir préferé les biens tempotels aux éternels. Quels ſeront les ſentimens ſur une conduite auſſi aveugle ? mais quels ſont maintenant les vôtres. *Le même, tome* 3.

Toutes nos actions doivent avoir pour but une bonne mort.

Comme toutes les lignes du cercle vont aboutir à ce point qu'on appelle le centre, auſſi tous les déſirs, les actions, & les deſſeins de l'homme doivent aboutir à ce point du temps, à ce moment fatal de la mort, duquel dépend l'étetnité. Il ne doit rien omettre pour l'aſſûrer, & pour faire enſorte qu'il ſe trouve joint avec la grace & l'amitié de Dieu : Car quand j'autois perdu biens, ſanté, repos, honneurs ; quand j'aurois été accablé de tous les maux, ſi dans le moment de la mort je me trouve en grace, que me nuit tout cela ? Ce ſeul moment raccommode tout, me dédommage de tout. Quand j'aurois poſſedé tous les biens, joüi de tous les plaiſirs, & de tous les honneurs ; quand j'autois été le plus heureux homme du monde ; ſi dans ce dernier moment je me trouve en peché, que me ſert tout cela ? Tout eſt perdu pour moy & pour

toûjours ; ce ſeul moment détruit tout. Je n'ay donc point d'autre affaire au monde que de ménager ce moment, que de m'en aſſûrer : je veux donc oublier tout le reſte pour y penſer. *Le même.*

Il faut veiller de crainte des ſurpriſes de la mort.

Il n'y a point de vérité que le Sauveur ait eu plus à cœur de nous imprimer dans l'eſprit, parce qu'il en voyoit les conſéquences. Il nous l'a renduë évidente par des textes ſi formels, & ſi ſouvent réiterez ; il l'a renduë ſenſible par des comparaiſons, par des paraboles, par des exemples. Pouvoit-il faire davantage pour nous obliger de veiller, & d'être toûjours ſur nos gardes ? Par-là il ne nous épouvante que pour nous aſſûrer : il ne nous menace de nous ſurprendre que par le déſir qu'il a que nous ne ſoyons pas ſurpris ; pour nous obliger à prendre toutes nos précautions, afin d'éviter une ſurpriſe, dont il prévoit les funeſtes ſuites, que nous ne comprenons pas aſſez. Il voit nôtre aveuglement ; il en a pitié ; il n'épargne rien pour nous éclairer. Malheur à nous, ſi nous fermons les yeux à tant de lumieres, il voit nôtre aſſoupiſſement, il veut nous réveiller par toutes ces menaces. *Le même.*

Du déſir de la mort.

La nature nous inſpire un déſir néceſſaire d'être heureux ; la foy nous apprend que ce n'eſt que dans le ciel que nous aurons le bonheur parfait, en poſſedant Dieu, & en devenant heureux du même bonheur que lui, d'un bonheur éternel, univerſel, infini : La raiſon nous convainc, que ce n'eſt que par la mort que nous pouvons poſſeder ce bonheur ; & cependant bien loin de la déſirer avec empreſſement, nous la craignons comme le plus grand de tous les maux ; nous tremblons à ſa ſeule vûë ; on ne peut pas même nous en parler ſans nous allarmer. Quelle contradiction dans nos ſentimens ! quelle contrarieté dans nos déſirs ! Nous voulons arriver au ſouverain bonheur, & nous ne voulons pas entrer dans la ſeule voye qui nous y conduit. Ou changeons de créance, ou changeons de ſentimens, ou ceſſons de déſirer d'être heureux, ou ceſſons de craindre la mort, qui ſeule peut nous rendre parfaitement heureux. Pouvons-nous ne pas ſoûpirer après la mort, qui nous met dans l'impuiſſance d'offenſer Dieu, & dans l'heureuſe néceſſité de l'aimer. *Le même, tome 4.*

La mort nous fait voir cõbien les ſoins & les travaux de la plus part des hõmes ſont inutiles.

Si la mort eſt certaine & inévitable, comme elle l'eſt en effet ; hé ! mon cher Auditeur, à quoy aboutiront tous vos ſoins & tous vos travaux ? Pourquoy tant de combats, de procez & de querelles pour un pouce de terre ? puiſqu'il faut mourir un jour ! Un de ces ſages anciens reprochoit autrefois aux hommes qu'ils bâtiſſoient comme s'ils ne devoient jamais mourir. Hé ! n'eſt-ce point ce que vous faites ? toûjours déſirant, toûjours amaſſant, toûjours entaſſant richeſſes ſur richeſſes. Hélas ! ſi peu de choſes ſuffiſent à l'homme, & vous êtes inſatiables ? vôtre convoitiſe eſt ſans bornes. Vous voulez être à vôtre aiſe, c'eſt peu ; vous voulez être dans l'abondance, ce n'eſt pas encore aſſez ; vous aimez l'affluance, & rien n'eſt capable de vous contenter ; cela ſeroit bon ſi vous en deviez toûjours joüir : mais s'il faut mourir un jour, ſi vous devez quitter tout cela, n'eſt-ce pas une choſe ridicule de bâtir où vous ne devez point demeurer, d'amaſſer des biens dont vous ne devez point vous ſervir ſans penſer à ce que vous deviendrez éternellement ? Quelle folie de vouloir être heureux pour un peu de temps, ſans ſe mettre en peine d'être miſérable pour jamais. *Le Pere de Lingendes, dans un des ſermons de la mort.*

Ce que la mort fait

Si jamais vous avez fait réfléxion au ravage qu'un long & rude hyver fait dans les jardins & dans les campagnes, ſans qu'il y demeure ni fruit, ni feüille,

à l'égard de nôtre corps.

ni fleur ; c'eſt à peu près ce que fait la mort dans le corps de l'homme ; ſi vous avez vû une ville pillée, & ſaccagée par les ennemis, vous avez vû des murailles renverſées, des fondemens déterrez, des mazures qui reſtent çà & là, ſans qu'on puiſſe juger ce que ç'a été autrefois ; les ruës bouchées par l'embarras des matériaux confus, des terres éboulées, des pierres jettées çà & là ſans ordre, des toîts mêlez avec des fondemens : voila à peu près l'image d'un corps qui eſt dépoüillé & détruit par la mort : conſiderez-le au dedans, au dehors; toute cette harmonie, cette beauté, cette couleur, cet éclat, l'action, le mouvement il n'y a plus rien de tout cela ; les yeux ne voyent plus ; les oreilles n'entendent plus ; les mains, les pieds, la langue, aucune partie ne ſe remuë ; le cœur ne palpite plus, il n'y a plus de différence entre ce corps & une ſtatuë, ſi ce n'eſt qu'il eſt plus affreux & horrible à voir. Le corps enfin devient cendre & pouſſiere. Voila où aboutit toute la grandeur humaine, tout ce faſte, toute cette pompe, & tout cet éclat que nous admirons. *Le même.*

Nous commençons à mourir ſitôt que nous naiſſons.

Nous commençons à mourir dès le premier inſtant que nous commençons à vivre ; parce que le moment qui nous fait vivre n'eſt pas plûtôt écoulé, que n'ayant plus d'être, il appartient à la mort. Quoique la vie & la mort ſoient oppoſées, elles ſont néanmoins ſi étroitement liées enſemble, qu'elles font une même courſe, & ne peuvent être ſéparées d'un ſeul moment. De même que le dernier grain qui tombe d'un horloge de ſable ne fait pas l'heure, mais en marque la fin. Ainſi le dernier ſoûpir de la vie, qui nous fait trouver la mort, ne la fait pas naître, mais la termine ſeulement avec nôtre vie. De plus, ſi vivre en l'oiſiveté n'eſt pas vivre, & beaucoup plus ſi vivre dans le vice c'eſt mourir ; qui peut ſe vanter de vivre une année entiere en ce monde, conſumant une partie du temps dans l'oiſiveté, & l'autre dans le crime ; & que trouverons-nous à la mort que nous ayons fait pour Dieu ? Pluſieurs demeurent longues années ſur la terre ; mais il ne s'enſuit pas qu'ils y ayent beaucoup vécu, diſoit un ancien, & pour parler chrétiennement, autre choſe eſt vivre, & autre choſe voir écouler le temps qui eſt donné à l'homme pour faire ſon ſalut, & mériter l'éternité. *Le Cardinal de Richelieu dans la Perfection du Chrétien.*

De la crainte de la mort, à quoy elle doit nous ſervir.

Ce qu'il y a de plus redoutable dans la mort, n'eſt pas la néceſſité de la ſouffrir ; mais la néceſſité de la prévenir & de la craindre. Ce qui la précede eſt plus redoutable que ce qui l'accompagne, & ſes douleurs ſont moins dangereuſes que ſes allarmes. La raiſon eſt, que ces appréhenſions, quand elles ſont trop violentes, troublent la raiſon des mourans ; elles abbatent leur courage, & les empêchent de ſe préparer à la mort avec la tranquilité néceſſaire pour la vaincre. Mais que fait l'eſprit du Chriſtianiſme, & une bonne conſcience en cette occaſion ? Ils inſpirent à un homme mourant une certaine fermeté, & une grandeur de courage, qui n'a rien de la fierté des Philoſophes, ni de l'impétuoſité des ſoldats ; mais qui lui fait regarder la mort avec deux yeux différens; l'un voit toutes les raiſons qu'il a de la craindre, & l'autre conſidére celles qui la peuvent adoucir : *Hoc cogitet Chriſtianus, ut totam mortis poſſis deſpicere, & calcare formidinem*, dit ſaint Pierre Chryſologue. Si vous regardez la mort toute ſeule, elle vous donnera des allarmes dangereuſes à vôtre ſalut ; mais que le Chrétien uſe de la raiſon & de ſa foy, pour voir les motifs qu'il a d'eſperer pour vaincre ainſi la crainte de la mort. *Monſieur Biroat, dans une Oraiſon Funebre.*

C'eſt

C'eſt dans ces ſentimens que ſont entrez ceux qui ſe ſont véritablement convertis : car enfin, diſoient-ils, pourquoi traiter ſi mollement un corps qui eſt déja condamné à la mort. Après qu'on a prononcé la ſentence à un criminel on ne s'amuſe pas à le bien traiter. S'il reſte encore quelque temps entre la prononciation de la ſentence, & l'execution, on ſe contente de lui donner le néceſſaire, afin qu'il ne ſuccombe pas à la violence de ſon ſupplice, & que d'ailleurs il ait du temps pour penſer à la mort. Or qu'eſt-ce que nôtre corps; c'eſt un criminel dont l'arrêt de mort eſt prononcé, & qui eſt condamné par la juſtice divine. L'exécution eſt ſurciſe, il eſt vrai, mais elle ſe fera dans quelque temps : il ne s'agit donc pas de le traiter ſi bien, & de le nourrir ſi délicatement : il ſuffit de lui donner le néceſſaire, pour le conſerver ſeulement, & lui donner le temps de penſer à la mort. *Le Pere Bourdaloüe, ſermon pour le Mercredy des Cendres.*

Puiſque c'eſt un arrêt que nos corps doivét être réduits en pouſſiére, il eſt inutile de les traiter avec délicateſſe.

Il eſt vrai qu'on ſe préoceupe, & qu'on ſe trompe, quand on s'effraye par les idées d'abandon, de neceſſité, de ſolitude, & de deſtruction, qui entrent dans l'idée de la mort. Mais voicy en quoy il eſt certain qu'on ne ſe trompe pas ; c'eſt lors qu'on redoute le jugement de Dieu, qui ſuit la mort : car il eſt certain que ce jugement ne peut être que terrible à une conſcience qui ſe ſent chargée de crimes ; & où eſt l'homme qui ne ſe trouve en cet état ? pour peu de réflexion qu'il faſſe ſur ſa vie paſſée ? Il eſt vray que ce moment paroît redoutable, duquel on conçoit que dépend toute l'éternité ; mais certainement le cœur de l'homme ſe fait auſſi en cela diverſes illuſions. Il s'imagine que c'eſt le moment de la mort qui eſt le prix de la vie éternelle, & il ne voit pas que ce n'eſt pas ce moment, mais toute ſa vie que Dieu demande, que ce moment n'a en ſoy rien qui ſoit plus agréable à Dieu, & que toute ſon importance conſiſte ſimplement en ce qu'il eſt le dernier, & qu'enfin ce n'eſt point ce moment qui contracte avec la juſtice de Dieu ; mais tout le temps qu'on a paſſé dans l'impénitence. *Autheur anonyme.*

Ce qu'il faut craindre dans la penſée de la mort.

Je ſçai bien que perſonne ne nie ſérieuſement qu'il ne doive mourir ; mais je ne ſçai auſſi ſi perſonne ſe dit ſérieuſement qu'il mourra. Car quoy que ces deux termes ayent un trop véritable rapport, perſonne ne les veut unir, & ſi on les regarde, c'eſt aſſûrément dans une vûë qui les détache l'un de l'autre; nous conſidérons la mort, ſans nous conſidérer ; nous nous conſidérons ſans conſidérer la mort ; mais nous n'aimons pas à nous repréſenter par l'idée de la mort; & rien au monde n'eſt plus rare ni plus pénible à nôtre cœur, que l'aſſemblage de ces deux idées l'eſt dans nôtre imagination. *Le même.*

De l'oubli de la mort.

Nous ne ſçavons pas ni le lieu, ni le temps, ni le genre de nôtre mort; mais nous ne pouvons douter que nous n'avancions ſans ceſſe vers la fin de nôtre vie, & que chaque pas que nous faiſons, ne nous approche toûjours de la mort. Cependant au lieu de nous occuper de nôtre mort, nous faiſons tout ce qui eſt en nous pour en écarter l'idée ; au lieu de nous y préparer, comme nous ne la voyons point préciſement dans aucun temps, nous faiſons en ſorte que cette penſée vague de la mort ne nous touche point. Delà il arrive, dit le Sage, que *de même que les poiſſons ſont pris à l'hameçon, & les oiſeaux au filet; ainſi les hommes ſe trouvent ſurpris par la mort, lorſque tout d'un coup elle fond ſur eux.* C'eſt-à-dire, que comme on prend les poiſſons, quand ils ſe joüent dans

Sur le même ſujet.

Eccli. 9.

l'eau, & les oiſeaux quand ils ſe joüent dans l'air; ainſi les hommes ſont-ils ſurpris de la mort, quand ils y penſent le moins. Penſons-y ſans ceſſe, dit un Payen, pour nous en familiariſer l'idée, afin qu'elle nous paroiſſe moins affreuſe, quand elle ſe préſentera tout d'un coup à nos yeux: mais ſur tout, employons toute nôtre vie à faire un eſſai, & un apprentiſſage de la mort: *Tota vita diſcendum eſt mori.* *L'Abbé Monmorel, homelie ſur l'Evangile de la Quinquageſime.*

Senec. de brevit. vitæ.

On tâche par divers artifices de détourner la penſée de la proximité de nôtre mort.

En vain le Sauveur du monde nous commande de veiller, en nous avertiſſant qu'il viendra comme un éclair, à l'heure que nous y penſerons le moins, & qu'il nous ſurprendra comme un larron. En vain voyons-nous tous les jours nos amis, nos proches, nos voiſins enlevez tout d'un coup de ce monde dans leur prémiere jeuneſſe, ou dans la force de leur âge, nous trouvons toûjours quelque raiſon de nous raſſurer, & d'effacer promptement en nous l'impreſſion qu'une pareille mort ne laiſſe pas de faire malgré nous; l'un, dit-on, paroiſſoit mal ſain, l'autre ne ſe ménageoit pas; celui-cy n'a pas été ſecouru, celui-là n'eſt mort que par les remedes qu'on lui a faits mal à propos. Comme ſi nous n'avions pas les mêmes riſques à craindre pour nous-mêmes. *Le même, ſur le quinziéme Dimanche après la Pentecôte.*

De l'oubli de la mort.

L'oubli que les hommes témoignent à l'égard de la mort ſeroit incroyable, ſi nous, qui avons peine à le comprendre dans les autres, ne donnions aux autres un juſte ſujet de le remarquer dans nous. Comment ſe peut-il faire qu'on ſe ſouvient ſi peu du terme où l'on court, du but pour lequel on eſt ſans ceſſe en mouvement, de l'extrémité d'une carriere où l'on n'eſt entré que pour la continüer, & pour la finir? Que dirions-nous d'une perſonne qui ſe met en voyage, qui ne diſcontinüe point de marcher, qui ne perd point ſa route, & néanmoins ne penſe pas où elle va? Cependant ſes compagnons diſparoiſſent, parce qu'ils arrivent avant elle: Elle les füit à grand pas: elle va ſur leurs veſtiges; il faut néceſſairement qu'elle tombe au même endroit; n'importe, toûjours en mouvemens elle ne fait pas plus de réfléxion, & ſur ſa courſe, & ſur le terme où ſa courſe doit aboutir, que ſi elle n'avançoit pas pour y atteindre. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

Sur le même oubli.

Si l'on examinoit les cauſes, les motifs, les circonſtances d'un oubli ſi ſurprenant, l'on découvriroit ſans doute, d'étranges ſujets de frayeur. On peut, ſe me ſemble, les renfermer dans ces deux mots; nous oublions la mort, malgré nôtre mortalité, malgré la rapidité de nos années qui s'écoulent, malgré les larmes que nous verſons ſur le tombeau de nos proches, & de nos amis, malgré le ſpectacle affreux des cadavres que nous voyons porter en terre; malgré toutes nos infirmitez, qui nous avertiſſent par la foibleſſe & par la douleur, que nous ne tarderons pas d'être enlevez de ce monde. Cela veut dire que nous vivons, ou comme ſi les parties qui nous compoſent devoient toûjours vivre, ou comme ſi les parties qui nous compoſent, devoient mourir pour toûjours. Lequel des deux qui nous étourdiſſe ſur la briéveté de la vie, & ſur la penſée de la mort, ne ſommes-nous pas à plaindre? ne ſommes-nous pas malheureux? où allons-nous? & où tomberons-nous? *Le même.*

Tout ce que nous faiſons

Un homme meurt; il a vécu pour mourir; il a dû bien vivre pour bien mourir. Il laiſſe en mourant de ſçavans ouvrages qu'il a compoſez, de riches terres

qu'il a achetées, de grandes ſommes qu'il a amaſſées. Si ſes peines n'ont été des préparatifs à une ſainte mort, il meurt à ſon propre riſque, & il a vécu inutilement pour ſes interêts. Le point fatal de nôtre ſort éternel eſt le moment de la mort; qui que ce ſoit ne peut le rendre heureux que nous-mêmes. Conſumer ſa vie pour les autres, & ne rien faire pour la deſtinée invariable qui nous attend à la mort, & qui dépend de nôtre vie; que penſe-t-on de ſa vie & de ſa mort, ſi l'on n'en vient là? *Nemo alii naſcitur moriturus ſibi*, dit Tertullien. *Le même.*

En cette vie doit aboutir à bien mourir.

Nôtre ſort roulera ſur ce que nous ſerons alors; ce que nous aurons été, ce que nous ſommes aujourd'hui. Ce n'eſt point ce qui décidera ſur nôtre deſtinée éternelle. Nous pouvons bien commencer, bien continüer: après quoi nous pouvons nous démentir & mal finir. Il eſt donc vrai, que ſi nous voulons nous ſauver, c'eſt au moment de la mort, où les réfléxions, les inquiétudes les ſoins, les peines, les deſſeins de tous les momens de nôtre vie doivent nous conduire. Je ſçay que nous ne pouvons faire fond ſur quoy que ce ſoit, pour nous croire hors de tout peril, & que tant que nous pouvons eſpérer nôtre ſalut, nous devons auſſi craindre nôtre perte; Je ſçai que nous ne pouvons être redevables du don de perſevérance qu'à la ſeule miſéricorde divine: mais il nous eſt permis, il nous eſt commandé de l'eſpérer. Tout conſiſte à vivre de telle ſorte, que nous ayons ſujet malgré nôtre incertitude, de nous promettre une bonne mort. *Le même.*

Nôtre ſort éternel dépend de l'état où nous ſerons à l'article de la mort.

A force d'entendre dire que la mort nous rend tous égaux, on néglige de pénétrer le ſens de cette penſée. L'on ſe contente de ſe faire une image de cadavres, à peu près auſſi affreux les uns que les autres, par les horreurs qui y ſont répandües, des chairs qui ſe diſſoudent en boüe: des membres qui ſe dépoüillent, & qui perdent leur figure; des concavitez qui ſe creuſent, & ouvrent un paſſage aux vers & à d'autres inſectes; une puanteur inſupportable, juſqu'à ce qu'enfin une pouſſiere fort ſemblable confonde tout-à-fait ces cadavres. Telle image ne nous laiſſe pas douter qu'après la mort, la diſtinction qui a été entre les vivans, ne ſubſiſte plus. Mais il ſeroit bien néceſſaire pour nôtre inſtruction, que nous compriſſions la raiſon pourquoy par nôtre mort, une ſi grande égalité parmy nous ſuccede à une ſi grande inégalité. Nous la pouvons expliquer par cet axiome; ſçavoir, que toutes les choſes naturelles retournent à leur principe, nous avons été poudre, nous devenons poudre. *Le même.*

Réfléxion qu'il faut faire, ſur ce que la mort rend tous les hommes égaux.

L'expérience nous apprend que la terre n'a pas plûtôt couvert un mort, que le monde en perd incontinent le ſouvenir. Que reſte-t-il de ces Princes & de ces Conquerans, qui ont fait autrefois tant de bruit dans le monde? Quelque ambition qu'ils ayent eûë de s'immortaliſer par leurs batailles, & par leurs victoires; quelques villes ſuperbes qu'ils ayent déſolées pour s'acquerir de la gloire; quelque ſoin même qu'ils ayent pris de ſe faire élever des mauſolez, que nous en reſte-t-il! *Periit memoria eorum cum ſonitu.* Leur mémoire s'eſt évanoüie avec leurs pompes funébres; le temps a renverſé ces monumens ſuperbes, que la vanité avoit élevez, il les a accablez eux-mêmes ſous les ruines de ces grands bâtimens; il nous a dérobé la connoiſſance de leurs cendres, & du lieu où elles étoient. *Monſieur de la Volpilliére, ſermon de ſaint Benoît.*

La mort efface de l'eſprit juſqu'au nom, & le ſouvenir des plus grands hommes.

Suite du même sujet. Le Sage nous asſûre que le nom du pécheur aura le même ſort que ſon corps : que ſi celui-cy a été réduit en cendre, celui-là s'évaporera en fumée : que ſi enfin la pourriture a dérobé ſon corps à nôtre vûë, l'horreur doit encore ôter ſon nom à nôtre ſouvenir. C'eſt pour cette raiſon que ſaint Chryſoſtome, après avoir dit que l'on ne trouve plus le corps d'Alexandre, ajoûte qu'on ne peut pas même marquer le jour de ſa mort. Le monde a ſi peu perdu à la mort de ce Prince, qu'il ne s'eſt pas mis en peine de ſçavoir le jour auquel elle eſt arrivée ; ſes victoires lui ont été ſi peu conſidérables qu'il ne s'en eſt jamais fait de rejoüiſſance univerſelle ; De ſorte que le Sage a eû raiſon de dire, que le nom & la gloire des impies pourrira comme leur corps : *Nomen impiorum putreſcet. Le même.*

Pſalm. 10.

La mort eſt la peine du péché, &c. *Ad Roman.* 6. Vous ne pouvez regarder un homme dans l'état où la mort l'a réduit, que vous ne ſongiez auſſi-tôt à ſon péché. Le tombeau ſuppoſe le crime : *Stipendia peccati mors*, & par conſéquent le ſéjour qu'on y fait, ne peut être que fort honteux. De plus, on doit conſidérer le tombeau comme l'échafaut où s'éxécutent les derniers termes de nôtre arrêt ; la juſtice divine y pourſuit encore les hommes après leur mort, & ne ſe contente pas de leur avoir fait perdre la vie, elle les reduit encore en cendres ; *Et in pulverem mortis deduxiſti me.* Enfin, la derniére honte du tombeau, eſt, qu'il met tous les hommes dans la pauvreté ; les Souverains n'y ſont pas plus riches que les eſclaves, & nous y entrerons avec la même nudité avec laquelle nous ſommes nez. *Le même.*

Pſalm. 21.

La mort nous apprend que tout paſſe en cette vie, & que nous paſſerons nous-mêmes. Achettez de grandes terres ; bâtiſſez des palais ; élevez des maiſons magnifiques ; mais aſſurement ces palais & ces maiſons appartiennent plus à la fortune qu'à vous ; ou pour parler plus chrétiennement, vous n'êtes en effet que les œconomes de ces biens. La raiſon, dit ſaint Auguſtin, que vous avez coûtume d'apporter, pour prouver que cette maiſon eſt à vous, prouve évidemment que c'eſt vôtre maiſon de paſſage ; Mes peres, dites-vous, & mes ancêtres me l'ont laiſſée ; elle m'appartient par teſtament : je ſçai bien ce que vous voulez dire, répond ce ſaint Docteur ; vos ancêtres ont paſſé par cette maiſon, & vous y paſſerez auſſi ; vous n'y êtes donc que comme des paſſans : *Unuſquiſque in domo ſua eſt hoſpes* ; mais pour le tombeau, ah ! cette maiſon vous appartient, vous y demeurerez juſqu'à la conſommation des ſiécles, & vous n'en ſortirez jamais de vous-même. *Le Pere Texier, prémier ſermon du Carême.*

La mort nous apprend ce que nous ſommes & rabat nôtre orgueil, & l'eſtime que nous avons de nous-mêmes. Pour briſer cette idole, & pour détruire ce phantôme de l'amour propre, il n'eſt rien de plus efficace que la penſée de la mort. Vous ignorez ce que vous êtes, allez conſidérer ſur la cendre des cimétiéres, les marques & les reſtes de ceux qui vous ont précedé. Ils étoient idolâtres d'eux-mêmes comme vous ; ils étoient remplis de confiance en eux-mêmes ; c'eſt ce qui les a perdus. Voyez ce qu'ils étoient par les traces qu'ils vous ont laiſſez ; voyez ce qu'ils ſont, & vous connoîtrez ce que vous êtes, & ce que vous ſerez un jour. Mais il n'eſt pas beſoin de vous ouvrir les tombeaux de vos ſemblables. Entrez aujourd'hui ſérieuſement dans vous-mêmes, & vous y trouverez un oracle, ſi vous le conſultez comme il faut, & vous direz avec ſaint Paul : *In nobismetipſis reſponſum mortis habuimus, ut non ſimus fidentes in nobis.* Ah !

2. *Ad Cor.* 2.

je me ſuis écouté moy-même, & une voix interieure m'aſsûre, que je ne ſuis qu'un peu de cendre & un peu de pouſſiere : C'eſt pourquoy je ne dois point faire état de moy-même, ni me confier en moy-même. *Le même.*

Tout doit contribüer à conſoler les gens de bien à cette derniére heure. Quelle conſolation, quelle joye ne doit pas reſſentir à l'heure de la mort, un homme qui a vécu chrétiennement, qui a vécu dans l'exercice de la pénitence, & la vûë de l'avenir peut-elle ne pas adoucir les douleurs de l'état préſent ? Tout ce qu'il y avoit de rude, & de difficile au ſervice de Dieu, tout eſt paſſé : jeûnes, retraites, exercices de mortification, travaux, auſtéritez, humiliations, pénirences, tout eſt fini ; le bien & le mal paſſent également. Quel plaiſir à l'heure de la mort, de n'avoir pas fait le mal qu'on pouvoit faire ; & quelle joye d'avoir fait le bien qu'on étoit obligé de faire, ſur tout quand on penſe au regret de ne l'avoir pas fait ? Quelque longue que la vie ait été, il ne paroît pas à l'heure de la mort qu'il y ait plus d'un moment entre le jour de la naiſſance, & le dernier jour de la vie ; peut-on ne ſe ſçavoir pas bon gré alors, d'avoir prévenu par une ſainte vie, les regrets, & le deſeſpoir que les pécheurs ont à la mort. Que me ſerviroit à préſent, dit un moribond, d'avoir fait une grande fortune, de m'être fait de puiſſans amis, d'avoir poſſedé les prémiéres charges ? Que me ſerviroit d'avoir été de toutes les parties de divertiſſement ; d'avoir été homme de Cour, d'avoir ſuivi les maximes du monde ? Je condamne à préſent, & je condamnerai pendant toute ma vie ces maximes ; que me ſerviroit tout cela, ſi je n'avois pas fait mon ſalut ? *Le Pere Croiſet, prémier tome de ſes Retraites.*

Conſolation des gens de bien à la mort.

Durant la vie, la paſſion nous aveugle ; l'exemple nous entraîne ; les objets nous enchantent ; l'embarras des affaires nous occupe, & il ſemble qu'on prend même plaiſir à s'étourdir ſur les plus grandes véritez de la foy ; la foy elle-même eſt à demi éteinte par les déſordres d'une vie déréglée ; à la mort, la raiſon, la religion, la foy-même a toute ſa force. On croit, mais d'une foi accablante, laquelle ſemblable à celle des demons, fait frémir ; mais elle ne convertit pas. . . Il ſe trouve quelquefois des gens qui raillent des plus ſaintes pratiques de la piété, qui traitent de minutie, & petiteſſe d'eſprit, cette grande délicateſſe de conſcience, & cette ponctualité conſtante, que les perſonnes ferventes ont à s'acquiter des plus petits devoirs de leur état ; s'il eſt vrai, comme ils nous en aſsûroient, qu'ils ayent eû raiſon de juger & d'agir de la ſorte, qu'ils faſſent encore alors le même jugement ? Que ne ſoûtiennent-ils juſqu'à la mort leur caractere de railleurs, & d'eſprits forts ? S'il eſt vrai qu'ils ayent dû traiter ces exercices de piété, & la devotion même de vain ſcrupule, qu'ils s'en ſçachent bon gré alors, qu'ils s'applaudiſſent à cette derniére heure ? S'il eſt vrai qu'ils ayent été ſages de ſe faire une idée de dévotion commode, une fauſſe conſcience, à l'abri de laquelle ils ont vécu dans une trompeuſe ſécurité ; qu'ils ſe reglent encore alors ſur ce même ſyſtême ? mais, ô mon Dieu ! n'eſt-ce pas-là la véritable cauſe de leurs frayeurs & de leurs troubles ? N'eſt-ce pas-là ce qui les met au deſeſpoir ? *Le même.*

A la mort les ſentimens de religion, la foy, & la raiſon qui ſembloient aſſoupis, ſe réveillent.

A la mort tous les obſtacles s'évanoüiſſent, & nous laiſſent toute la liberté

A la mort

on ſe déſabuſe des vanitez des choſes du mõde.

de juger des choſes ſans préoccupation. On voyoit autrefois, mais on n'étoit pas touché du peu de ſolidité des biens du monde ; on ne s'appercevoit même pas du vuide des plaiſirs de la terre : à la mort on ne voit pas ſeulement, mais on ſent ; mais on ne peut pas même concevoir qu'on n'ait pas plûtôt ſenti ce dégoût, & cette double indigence ; on voit ſenſiblement qu'on s'eſt trompé ; mais quel regret mortel de n'être plus en état de remédier à la perte que nous a fait faire nôtre erreur. . Il eſt étrange que chacun convienne qu'à l'heure de la mort on eſt au deſeſpoir de n'avoir pas été mortifié, d'avoir mené une vie mondaine, une vie molle, une vie délicieuſe, d'avoir fait ſi peu de bonnes œuvres, enfin d'avoir vécu comme l'on vit, & que cependant après avoir fait ces réfléxions, dont on eſt pleinement convaincu, on ſe mette ſi peu en peine de mieux vivre. *Le même.*

La penſée de la mort devroit nous convertir.

A la vérité il eſt ſurprenant, qu'on penſe ſi peu à la mort ; mais il eſt encore bien plus étrange, qu'on ne ſe convertiſſe pas quand on y penſe. Combien de gens vivent, comme s'ils ſe croyoient aſsûrez de ne point mourir, ou de mourir plus d'une fois ; comme s'ils ne devoient rien perdre en mourant mal ; ou comme s'ils devoient recouvrir ce qu'ils auront une fois perdu. Ne ſommes-nous point de ce nombre ? Et quels ſentimens aurions-nous a l'heure de la mort, au ſouvenir des réfléxions que nous faiſons préſentement, ſi nous ne tirons nul fruit de ces réfléxions. Quel bonheur ! quelle grace ! pour un moribond effrayé à la vûë des dereglemens de ſa vie, & ſur le point d'expirer, ſi vous lui donniez encore quelques mois de vie, quel uſage ne feroit-il point de ſa ſanté ! Or vous recevez aujourd'huy un pareil bonheur. *Le même.*

La penſée de la mort n'empêche point qu'on ne penſe à ſes affaires & à d'autres choſes.

De bonne foy, ſi nous étions auſſi aſſurez de ne jamais mourir, que nous ſommes certains de ne pas toûjours vivre ; aurions-nous une autre conduite ? formerions nous de plus vaſtes deſſeins ? Aimerions-nous davantage ce triſte ſejour ? penſerions-nous moins à l'autre vie ? Mais il faut donc tout quitter, me direz-vous, s'enſevelir tous vivans dans un cloître, abandonner le ſoin des affaires temporelles, pour ne penſer plus qu'a la mort ? Nullement, ce ſeroit une erreur bien groſſiere de s'imaginer, que la penſée de la mort, qui ſert ſi fort à mettre le bon ordre par tout, mît le déſordre dans la vie civile. La penſée de la mort ne nous oblige pas de quitter un état où Dieu nous appelle, mais à vivre dans cet état, comme des gens qui doivent mourir. Qu'on s'applique avec ſoin aux affaires de ſa famille, qu'on rempliſſe avec ſoin tous les devoirs de ſon état, qu'on vive dans l'éclat & dans l'abondance, ſi la condition le porte ; mais qu'on ſe ſouvienne qu'on mourra. *Le même Pere Croiſet dans ſes Retraites pour un jour de chaque mois, tome 1.*

Quoyque la mort ſoit certaine, on la conſidere toûjours comme éloignée.

On ſçait que la mort eſt certaine, mais on ne la conſidére qu'à la fin d'une longue carriere ; on l'enviſage comme dans un éloignement, dans un âge bien avancé ; & quand cet âge eſt venu, il ne l'eſt jamais aſſez pour nous ôter l'eſpérance de vivre néanmoins encore une année. Ne nous flattons point, mettons ordre à nos affaires ; quelque bien établie que ſoit nôtre ſanté, il n'y a qu'un pas de la vie a la mort. C'eſt aſſez d'avoir un corps mortel, pour avoir mille raiſons de craindre à chaque moment. Ou eſt l'homme ſage qui

voulut nous aſsûrer un an de vie au péril de la ſienne ? C'eſt pourtant à la fin de cette année là que je renvoye ma converſion. *Le même.*

La mort précipitée de tant de perſonnes qui ſont ſurpriſes, lors qu'ils y penſoient le moins, nous frappe d'abord ; mais on ſe raſsûre bien-tôt en cherchant la cauſe de cette mort précipitée, & en nous flattant que cette cauſe ne ſe trouve point en nous ; c'étoit un homme, dit-on, d'une ſanté caduque ; une trop grande application d'eſprit a abbregé ſes jours ; il a fait un excès ; il étoit menacé d'un pareil accident ; c'eſt à-dire, je ne trouve point en moy, ce que je m'imagine avoir cauſé ſa mort ; je n'ai donc rien à craindre ; au lieu de dire, cet homme paroiſſoit ſe porter auſſi bien que moy, & il eſt mort aujourd'hui, qui peut m'aſsûrer que je ſerai demain en vie ? Mais lors que je fais cette réfléxion, je ne ſçai, Seigneur, ſi je dois plus eſpérer que craindre, & ſi en regardant en pitié ceux qui comptent ſi imprudemment ſur cette vie, je ne ſerai pas moi-même quelque jour un objet de compaſſion. Ne le permettez pas, Seigneur, je vois, je ſens l'indignité d'une ſi pitoyable conduite ; j'ay eu peut-être encore moins de prévoïance en cecy que les autres : Quel ſeroit mon regret, quel deſeſpoir, & à quoy dois-je m'attendre, ſi faiſant les réfléxions que je fais, & connoiſſant le danger où je me ſuis mis, je ne profite pas de la grace que vous me faites, quand je devrois avoir encore longtemps à vivre, je ne veux plus attendre à me préparer à la mort, qui peut me ſurprendre à tout moment. *Le même.*

On ſe raſſure ſur la mort précipitée des autres.

Rien n'eſt plus propre à détacher efficacement des plaiſirs de la vie, & des ſoins de ſa fortune, que l'incertitude de la mort bien pénétré. Je ſçai certainement que je mourrai ; chaque heure du jour peut être la derniére de ma vie : la plus forte ſanté n'eſt pas à l'épreuve d'une chûte, d'une apoplexie, ni de cent autres mortels accidens. Oſerois-je aſsûrer avec ſerment que j'ai encore un mois à vivre ? Un homme condamné à mort par un arrêt irrévocable, peut-il ſans avoir perdu l'eſprit, ſe livrer à la joye, & ne penſer qu'à vivre, tandis qu'il ſe voit à tout moment ſur le point d'être executé ? Sommes-nous plus ſages ? L'arrêt de nôtre mort nous a été ſignifié, l'execution peut ſe faire à toutes les heures ; & d'où vient cette fureur du plaiſir, cet acharnement au gain, à un établiſſement temporel, qui contre la loi de Dieu, nous fait renoncer à tous les devoirs de la conſcience. D'où vient cet accablement d'affaires, cet oubli du ciel, cet entêtement du monde, cette inſenſibilité, cette aſſurance ? *Le même.*

La penſée de l'incertitude de la mort, nous doit détacher des plaiſirs de la vie, &c.

On ſe donne de grands mouvemens pour s'enrichir, pour s'avancer, pour ſe faire fortune dans le monde ; mais ſur quoy portent tous ces vaſtes projets, tous ces ambitieux deſſeins ? Hélas ! fortune, ambition, eſpérances flateuſes, grandes entrepriſes, beaux projets, tout n'eſt fondé que ſur la vie ; mais ignore-t-on qu'on n'a cette vie que par emprunt, à condition de la rendre à toute heure, c'eſt-à-dire, qu'à toute heure on eſt en danger de la perdre ; & au moment qu'elle nous eſt ôtée, que deviennent toutes ces belles eſpérances, cette fortune, ces grands projets ? *Le même.*

Suite du même ſujet.

Il y a deux cens ans que les villes étoient peuplées comme elles le ſont aujourd'hui. Qu'eſt devenu tout ce peuple ? Il ne reſte pas un ſeul homme du quinziéme ſiecle, il ne reſte même de tous ces hommes qu'un peu de poudre confon-

Comme la mort anéantit toutes les

grandeurs, &c. dûë avec la terre. Trouvez dans ces oſſemens, ou dans cette poudre quelque marque de grandeur, de diſtinction, ou de nobleſſe! Orgüeil des hommes, voila bien dequoy ſe confondre! Mais voila bien, ô mon Dieu, dequoy nous deſabuſer! Monarques qui regnez dans l'univers, & à la félicité de qui tant de gens conſpirent, vous mourrez; il n'y a pas loin dû trône juſqu'au tombeau: La naiſſance vous a diſtingué du reſte des hommes; mais la mort vous rendra un jour égaux avec le reſte de vos ſujets. Suite de proſpéritez, rafinemens de plaiſirs, honneurs infinis, magnificences, victoires, tout ſera un jour enſeveli avec vous! Grands du monde, vous mourtez; cherchez dans les tombeaux ce qui reſte aujourd'hui de vos ancêtres: dans cent ans il n'en reſtera pas plus de vous; une inſcription ne conſervera vos titres que pour apprendre à la poſtérité, que vous n'êtes plus rien de ce que vous étiez dans le monde, & qu'il ne reſte de vous qu'un peu de cendres, beaucoup moins précieuſes que l'urne dans laquelle on les a enfermées. O que la mort eſt une bonne école! & que la vûë du tombeau guériroit & l'eſprit & le cœur de beaucoup de maladies, ſi l'on ne faiſoit tout au monde pour s'en éloigner. Fuſſiez-vous le plus habile homme qui ait jamais été, euſſiez-vous tous les tréſors de l'univers, fuſſiez-vous l'homme le plus heureux, vous mourrez; quarante ou cinquante ans de proſpérité feront toute la durée de vôtre fortune; une fiévre de quelques jours, un accident, une petite pierre renverſera en un inſtant tout ce coloſſe. Vie molle & délicieuſe, opulence, fortune dans le monde, tout cela ſe termine à quelques funerailles un peu plus éclatantes, & ces funerailles au tombeau. *Le même.*

On ſçait qu'on doit mourir un jour, & peut-être bientôt, & l'on ne penſe point à bien vivre.

Non, de toutes les folies dont l'eſprit humain eſt capable, il n'en paroît point de plus inconcevable que celle cy. Quoi, je ſçai que je dois mourir, qu'il y a une éternité heureuſe, ou malheureuſe après la mort, & je ne penſe pas à bien vivre, & je ne fais pas tous mes efforts pour m'aſsûrer un heureux ſort après cette vie? Je ſçai certainement que je dois mourir, tres-probablement je n'ai pas même long-temps à vivre, & tous mes ſoins ne ſont qu'à amaſſer du bien pour des héritiers; c'eſt-à-dire, pour des gens qui doivent me ſurvivre, pour des gens qui ſe ſerviront du fruit de mes ſueurs, peut-être du fruit de mes injuſtices, & ce qui aura cauſé ma damnation pour mener une vie plus ſomptueuſe & plus douce. J'oublie mon ſalut; je néglige à me préparer à bien mourir pour laiſſer à ceux qui me ſuccederont dequoi vivre à leur aiſe. Je ſçai que je dois mourir, je ne puis penſer ſans frémir à toutes les conſéquences de cette derniére heure; je ſçai combien une bonne mort eſt difficile, & je penſe à toute autre choſe qu'à faire une bonne mort. Je vois, & je ſens l'extravagance de cette conduite, & je frémis à la ſeule penſée de mon aveuglement. Mais je ſuis réſolu de profiter du peu de temps qui me reſte à vivre, pour me préparer dès ce moment même à bien mourir. *Le même.*

De l'oubli de la mort.

On ne penſe pas à la mort, parce que cette triſte penſée nous effraye; mais ſi la ſeule penſée nous effraye ſi fort, que ſera-ce de la mort même? Si de n'y pas penſer, cela rendoit la mort moins certaine, ou moins affreuſe, l'oubli ſeroit moins déraiſonnable, mais peut-on ignorer que le moment déciſif de nôtre ſort éternel eſt fixé, & que la mort n'eſt jamais plus épouventable que quand on n'y a jamais penſé? Que les mondains s'étourdiſſent tant qu'il

leur

leur plaira, leur divertiſſement, & leur oiſiveté ne les empêchent pas d'approcher tous les jours de ce terme fatal. C'eſt la voye de tous les hommes, dit le Prophete, chacun y paſſe; tous ceux que nous ne voyons plus dans le monde y ont paſſé, tous les jours quelqu'un fait ce chemin. *Le même.*

La penſée de la mort eſt un remede à tous les vices.

On a bien raiſon de dire que la penſée de la mort, eſt le grand correctif de toutes les vaines joyes du monde; on ſe dégoute aiſément de ces parties de plaiſir; ce luxe, cet éclat, ces grandes fortunes n'ébloüiſſent plus dès qu'on penſe, que dans quelques jours on doit mourir; pâle, défait, ſans forces dans un lit d'où je dois être porté au tombeau; de quel œil verrai-je tous les riches ameublemens, que je ne dois jamais plus voir? Plus ou moins reſpecté, plus ou moins riche; on eſt alors peu touché de tous ces frivoles amuſemens de la vie: mais ſi l'on n'a rien fait pour aſſûrer ſon ſalut, ſi la conſcience nous reproche une infinité de pechez ſecrets, d'infidelitez, d'injuſtices, meurt-on content? Se ſçait-on bon gré de n'avoir pas voulu penſer à la mort? Eſt-il temps alors d'y penſer? libertins, gens du monde, Chrétiens imparfaits, aurez-vous eu raiſon de n'avoir regardé la mort que comme un ſonge? Mais ſi vous y penſez ſérieuſement, pouvez-vous tenir contre les reproches de vôtre conſcience? Penſez en même temps à vous défaire des vices qui vous rendent la penſée de la mort ſi amere. *Le même.*

Comment il faut penſer à la mort.

Penſer à la mort, ce n'eſt pas n'y penſer que par rapport aux choſes de la vie, ou de n'en prévoir tout au plus que les circonſtances indifférentes, comme l'inſtitution des héritiers, le réglement des affaires domeſtiques, le lieu de la ſepulture, la pompe funebre, & ſemblables choſes qui ſont inutiles au ſalut. Penſer à la mort, c'eſt imprimer fortement dans ſon eſprit l'image de la bonne & de la mauvaiſe mort; c'eſt pénétrer la différence de ces deux états, & les rapporter l'un & l'autre au réglement de la vie. Penſer à la mort, c'eſt entrer dans la conſidération des jugemens de Dieu, c'eſt penſer à ce compte terrible qu'il lui faut rendre, & auquel toutefois on ne penſe point. On penſe aſſez à la vérité à celui qu'il faut rendre aux hommes; on voit aſſez de gens qui paſſent les jours & les nuits à ſupputer ce qu'ils doivent, & ce qu'on leur doit; mais on en voit peu qui penſent ſérieuſement à ce qu'ils doivent à Dieu. Tertullien parlant de la mort, la nomme: *Ultimam omnium quæſtionum.* La derniere de toutes les queſtions; c'eſt que dans la vie on propoſe d'ordinaire quantité de queſtions à décider, quantité d'affaires à entreprendre; on y parle de faire ſa fortune, & ſa maiſon, de s'appuyer par de grandes alliances, de procurer à ſes enfans de grands établiſſemens dans le monde; de s'acquerir du crédit & de l'authorité; en un mot, dans la vie on penſe fort à la vie; mais à la mort, c'eſt la derniere de toutes les queſtions; on n'y penſe, que quand il n'eſt plus temps d'y penſer; on n'y penſe que quand on eſt près d'expirer, & que la penſée en eſt bien ſouvent inutile. Les exemples mêmes qui font plus d'impreſſion que les paroles, ſont ſans force & ſans effet en cette occaſion, &c. *Le même.*

Il faut juger des choſes preſentes, comme nous en jugerons à la mort.

Quand quelque objet ſe préſente à nos ſens, ou frappe nôtre imagination & nôtre eſprit, au lieu de conſulter nos paſſions & nos petits interêts; il faut pour en juger ſainement, conſidérer ſérieuſement, ce que nous en jugerons à la mort, ce que nous voudrions avoir fait lors qu'il faudra paroître devant ce ſouverain Juge, & enfin ce que nous approuverons nous mêmes dans toute l'éter-

nité. Que de cas de conſcience ſe décideront ſans peine à la faveur de cette lumiere ? Que de fauſſes ſubtilitez s'évanoüiroient ; que d'illuſions diſparoitroient ? Heureux ceux qui ſe rendent ainſi diſciples de la mort ? qui ſe ſervent de ſa lumiere pour diſſiper les ténébres de leur cœur, & qui penſent dans le temps, ce qu'ils penſeront dans l'éternité. *Pris des Eſſais de Morale.*

La mort ſeule nous peut déſabuſer des vanitez du monde.

Diſons la verité de bonne foy, ſi on ne devoit point mourir, ou du moins s'il n'y avoit point de loy qui condamnât tous les hommes à la mort ; nous aurions beau parler contre les vanitez, on ne nous croiroit pas ; on auroit beau prêcher que tous les biens de ce monde en ſont pleins ; on en feroit même des dénombremens ſenſibles & palpables ; nous nous imaginerions toûjours que tout cela ſeroit de vaines ſubtilitez plus vaines que la vanité même, & que tout cela ſe diroit plûtôt pour faire voir ſon bel eſprit, que pour nous en détourner: Mais quand on voit que tout tend à la mort, & que de toutes les choſes du monde, il n'y en a pas une qui tende à ſa deſtruction, que les plus belles choſes ſont les plus ſujettes à périr, & périſſent en effet les prémieres ; voila ce qui nous déſille les yeux, & ce qui nous en fait connoître la vanité ; & c'eſt une belle différence que ſaint Chryſoſtome a remarquée, que toutes les autres penſées chrétiennes ne ſont tout au plus que des preuves de la vanité, au lieu que la mort eſt l'expérience de cette vanité. *Le Pere Bourdaloüe, dans un ſermon de la Mort.*

Comme la penſée de la mort a porté tãt de Saints à mener une vie auſtere & pénitẽte.

N'eſt-ce pas cette penſée de la mort qui a conduit tous les Saints au bonheur dont ils joüiſſent maintenant ? N'eſt-ce pas ce qui les a obligez à embraſſer des régles ſi auſteres & des manieres de vie ſi extraordinaires ? N'eſt-ce pas ce qui les a confinez dans le fond des déſerts & des ſolitudes les plus affreuſes ; ce qui les a ſéparez du commerce de tous les hommes ; ce qui les a fait embraſſer toutes les pratiques terribles de la pénitence avec joye ? Il eſt vray qu'ils voyoient bien de peines dans ces entrepriſes, qu'ils éprouvoient ſouvent des contradictions de la part de Dieu, & que Dieu a permis ſouvent qu'ils crûſſent qu'ils s'égaroient, & qu'ils n'étoient pas dans le bon chemin : mais les ſecrets de la prédeſtination ſe dévelopoient auſſi-tôt à leurs yeux dans le tableau de la mort, & ils ne l'avoient pas plûtôt enviſagé, que tous ces phantômes s'évanoüiſſoient, & que leurs eſprits ſe raſſûroient. *Le même.*

Il n'y a que nôtre infidélité ou nôtre ſtupidité qui nous empêche de penſer à la mort.

Quand nous aurions à vivre des ſiecles entiers, comme ces anciens Patriarches, quand le temps de nôtre mort ne ſeroit pas ſi proche, il faudroit enfin en venir un jour là. Hé ! que nous ſerviroit alors cette longue ſuite d'années, ſinon que pour accroître nos obligations, & de rendre nôtre compte d'autant plus difficile qu'il ſera long & embarraſſé ? Mais être, comme nous ſommes, peut-être à la veille de nôtre mort, la toucher, pour ainſi dire, du bout du doigt, & de paroître cependant inſenſible, & ne pas travailler à l'affaire de nôtre ſalut, en penſant à faire une bonne mort : non, il n'y a que nôtre infidelité, ou que nôtre ſtupidité qui en puiſſe être la cauſe. *Le même.*

La penſée & le ſouvenir de la mort nous fait bien viure.

Rien n'eſt plus capable de détruire ce charme funeſte qui nous retient dans le monde, & dans l'amour des choſes mondaines malgré la connoiſſance que nous avons de leur vanité. Rien n'eſt plus capable de nous faire revenir de ce mortel aſſoupiſſement où nous paſſons les jours, & où nous ſommes en danger de les finir, que la penſée & le ſouvenir de la mort. Si quelque choſe peut ba-

lancer ce poids qui nous entraîne au peché, & nous fortifier contre tous les objets qui font naître, & qui nourriſſent nos paſſions, c'eſt aſſûrement la méditation des triſtes myſteres qui ſe doivent accomplir ſous la pierre de nôtre ſépulchre. De ſorte que comme il n'y a ni puiſſance, ni force, ni authorité, ni ſageſſe, qui puiſſe ſe défendre de la mort, auſſi n'y a-t-il ni vice, ni paſſion, ni habitude quelque invétérée qu'elle puiſſe être, que le ſouvenir de la mort ne déracine, qu'il ne détruiſe entierement. *Le Pere de la Colombiere, ſerm. 49. de la Mort.*

La premiere choſe que fait la mort ſur nous, eſt de nous dépoüiller de tout.

Comme dans la juſtice humaine avant que de faire mourir un homme qui s'eſt revolté contre ſon Prince, ou qu'on a ſurpris dans une trahiſon contre l'état; la premiere choſe qu'on fait, on confiſque ſes biens, on le dégrade, on le déclare déchû de ſes charges, de tous ſes emplois. De même, la prémiere choſe que fait la mort, qui eſt la peine du peché, eſt de dépoüiller un homme de toutes ſes richeſſes, de tous ſes titres, de tous les honneurs qu'il poſſedoit dans le monde, & de l'égaler aux perſonnes de la condition la plus vile & la plus abjette. Or c'eſt un ſpectacle bien étrange & bien triſte de voir cet homme que l'on met hors de ſa maiſon, pour n'y rentrer jamais, un autre demeurant le maître de ſon argent, de ſes meubles, de ſes charges, & de tout ce qu'il avoit au monde; il eſt étrange qu'il n'emporte pas ſeulement un ſol de tant de richeſſes, pas un haillon de tant de riches habits, & de magnifiques meubles; que de tant de ſerviteurs, il ſoit réduit tout d'un coup à cette affreuſe ſolitude, qu'il ne lui reſte pas un ſeul domeſtique pour veiller auprès de ſon tombeau. *Le même.*

La mort anéantit toutes les grandeurs de ce monde.

C'eſt ici, Chrétiens, que paroît principalement le néant de la grandeur & de la puiſſance humaine; car à peine une perſonne de diſtinction a-t-elle rendu le dernier ſoûpir, que la voila dépoüillée de tout ce que la fortune lui avoit donné, n'ayant plus ni crédit, ni authorité; ne pouvant ni ſe faire aimer, ni ſe faire craindre; ni proteger ſes partiſans, ni humilier ſes ennemis. La mort ne s'arrête pas là; elle la prive encore de tous ſes talens naturels, en ſorte que ſi un homme a de l'eſprit, de la ſcience, du mérite, par où l'on ſe peut faire conſidérer & tenir quelque rang parmi les hommes, la mort ôte tout cela; cette mémoire, cette éloquence, cet eſprit ſouple, inſinüant, agréable, fertile en expédiens, capable de conſeiller tout le monde, de gouverner un état, & de ménager les affaires les plus épineuſes; tout cela périt en un moment avec la vie! Il perd en ce moment tout ce que l'étude, la lecture, la converſation, l'expérience avoit ajoûté à ſes qualitez naturelles. Voila le fruit de pluſieurs années de réfléxions anéanti: les talens mêmes ſpirituels; comme le zele, le don de toucher les cœurs, la pitié envers les pauvres; tout cela eſt enlevé, & rendu inutile après la mort. *Le même.*

Du changement qui ſe fait dans un homme à la mort.

Sçavez-vous ce que c'eſt que la mort, c'eſt une preuve ſenſible & inconteſtable du néant de l'homme; c'eſt le retour de l'homme à ce triſte néant d'où il eſt ſorty; c'eſt ſon entiere deſtruction, & par conſequent la choſe du monde, dont il doit naturellement avoir le plus d'horreur. Cette deſtruction commence dans ſon lit, & s'acheve dans le tombeau: car qui ne ſçait le changement qui ſe fait au moment qu'il a expiré dans la plus belle perſonne du monde; cette tête abaiſſée & colée ſur la poitrine; ces cheveux encore humides de la ſueur de la

mort mal arrangez ; ces temples ſerrez, ces oreilles pendantes, ces yeux enfoncez, & affreuſement ouverts, ces joües abbatuës, & comme attachées aux os, ce nez affilé, ces levres retirées, cette langue ſeche, ce teint livide, tout ce corps froid & immobile, comme un marbre. Ce ſpectacle eſt quelque choſe de ſi triſte, que je défie la perſonne du monde la plus enjoüée de le voir, ſans en concevoir quelque penſée de mélancolie. Tous ceux qui s'approchent de ce lit, s'en retirent pales, muets, penſifs, portant par tout dans leur eſprit la triſte image de ce cadavre, incapables de joye & de divertiſſement juſqu'à ce que d'autres objets l'aient entierement effacé. *Le même.*

Les gens du monde ne penſent guére à la mort.

Les gens du monde ne peuvent s'accommoder de la penſée de la mort, parce que n'étant occupez que des choſes préſentes, ils ne voyent rien dans la mort que la privation des biens qu'ils aiment, & la punition que Dieu leur prépare après les avoir aimez. Comme ils n'apperçoivent rien dans l'avenir qui les contente, la perte de la vie leur paroît le plus grand de tous les maux ; ils en fuyent le ſouvenir, & ils s'en cachent l'image autant qu'ils peuvent, parce qu'elle n'a pour eux que de l'amertume & de la douleur, & l'on peut avec beaucoup de raiſon leur appliquer ces paroles du Saint-Eſprit : *O mors quam amara eſt memoria tua homini pacem habenti in ſubſtantiis ſuis.* Au lieu que la même penſée de la mort empêche que l'homme de bien ne renoüe avec les créatures ; elle rend le divorce qu'il a fait avec elles irréconciliable, parce qu'en reprochant les choſes du ciel, & éloignant celles de la terre, elle donne du mépris pour les unes, & de l'eſtime & de l'amour pour les autres, en faiſant toucher comme au doigt la vanité de celles qui paſſent, & la valeur de celles qui ſont immortelles. En un mot, elle les déſabuſe, & les met en érat de diſcerner entre les biens faux & les biens véritables, & de ne pas prendre une lueur d'un moment pour une clarté conſtante & immuable. *L'Abbé de la Trappe dans l'explication de la Regle de S. Benoît.*

Eccli. 41.

Etonnement des perſonnes ſurpriſes de la mort.

Hélas ! qu'un homme du monde eſt étonné quand après avoir paſſé ſa vie dans les plaiſirs, on lui vient dire que dans un jour il faut mourir. Qu'eſt-ce-à-dire, il faut mourir ? C'eſt-à-dire, il faut perdre tout ce que vous aimez ; il faut répondre à Dieu de tout ce que vous avez fait ; il faut entrer dans une autre vie, pour laquelle vous n'avez fait aucuns préparatifs. Combien a-t-on vû de ſages ſurpris de cette nouvelle inopinée ? Combien d'eſprits forts trembler à la vûë de ce danger ? Combien de Grands inconſolables aux approches de cette triſte & inévitable néceſſité ? Sans parler de ceux à qui la mort ne permet pas ces étonnemens & ces frayeurs, quelquefois ſalutaires, en les enlevant ſubitement au milieu de leurs plaiſirs ; & les faiſant paroître au tribunal de Dieu lors qu'ils y penſent le moins. *Le Pere Caſtillon, Harangue funebre de Monſieur de la Rochefoucault.*

La penſée de la mort nous déſabuſe des vanitez & des plaiſirs de ce monde.

C'eſt cette penſée qui nous deſabuſe des vains plaiſirs des ſens. Libertin, qui entretiens de honteux commerces, qui traire de divinité cette créature que tu adore. Applique un peu de cendre ſur tes yeux, & pendant que tu la vois encore pleine de vie, penſe ſérieuſement à ſa mort. : *Vives viventem, cogita morientem.* Tu la trouve maintenant agréable & charmante ; mais repreſente-toy, la corruption, qui ſortira un jour de ſon corps ; penſe à la puanteur de ce cadavre, qui infectera tous ceux qui le verront ; & je ſuis aſſûré qu'en cet état, tu en feras le même jugement, que firent autrefois les idolâtres de Jéſabel,

quand ils virent ſon corps déchiré par les chiens : *Hæc cine eſt illa Jeſabel ?* Quoy eſt-ce là cette femme, qui fut autrefois un miracle de beauté ! Quoy ce crane décharné & cette tête que tout le monde regardoit avec admiration : *Hæc cine eſt illa Jeſabel ? Monſieur Fromentiere, ſermon des Cendres.*

La penſée de la mort arrête les ſaillies de nôtre orgueil ; juſque là que le Prophete Royal nous avertit, que ſi nous nous laiſſons emporter à ces mouvemens déréglez, c'eſt parce que nous ne faiſons nulle réflexion ſur nôtre fin derniere : *Non eſt reſpectus morti eorum ideo tenuit eos ſuperbia.* Car que ſommes-nous que cendre & que pouſſiere, que le joüet des élemens, que la proye des vers & des inſectes ? & que portons-nous au dedans de nous, que des principes de pourriture & de corruption ? & quand nous entendons ce triſte oracle : *Tu es terre, & tu retourneras en terre.* En faut-il davantage pour nous humilier & nous confondre ? *Le même.*

La penſée de la mort nous apprend ce que nous ſommes, & ce que nous deviendrons.

Après la mort, y a-t-il quelque différence entre les Roys & leurs ſujets, dit ſaint Auguſtin ; & ſi vous voyez les cendres des uns & des autres, auriez-vous les yeux aſſez bons pour dire, voila celles du Prince, voila celles du ſujet. Y a-t-il donc quelque paſſion qui ne dût ſe briſer contre cet écüeil ? Quelque vanité & quelque déſir de grandeur, dont les impétueux tranſports ne s'arrêtent à cette penſée de la mort & de la pouſſiere ? Les Grands après cela ont-ils quelque ſujet de s'enorgueillir ? & s'ils penſoient à ce qu'ils doivent être un jour, ne connoîtroient-ils pas par l'humiliation des autres, qu'il y a autant d'injuſtice que de folie de s'abandonner à tous les mouvemens de leur ambition démeſurée. *Le même.*

La mort nous ôte tout ſujet de nous enorgueillir.

Nous ne venons pas blâmer les larmes que l'on répand à la mort d'un pere, d'un fils, d'un ami, mais nous en condamnons l'excès. *Mon fils*, dit le Sage, *pleurez ſur un mort, mais ne ſoyez pas inconſolable dans vôtre triſteſſe.* Verſons des larmes, puiſque la tendreſſe de la nature pénétrée par une playe ſi ſenſible ne peut pas les retenir ; & qu'elles coulent par les yeux comme le ſang du cœur qui a été percé par la douleur ; mais que la foi les eſſuye bien-tôt. Souvenons-nous que la mort des Chrétiens ne doit être regardée que comme un ſommeil, & que *nous ne devons pas nous attriſter comme les autres hommes qui n'ont point d'eſpérance.* Car pourquoi vous affligerez-vous de la mort d'une perſonne que vous ne croyez pas perduë ; ce que vous appellez mort n'eſt qu'un voyage. Ainſi il ne faudroit pas pleurer celui qui eſt parti avant nous, mais pluſtôt déſirer de le ſuivre. *Le même.*

De quelle maniere on doit pleurer la mort de ſes proches ou de ſes amis.

1. *Ad Theſſal.* 4.

Que chacun, pour réprimer tous les mouvemens de l'orgueil & de l'amour propre, ſe diſe dès aujourd'hui, moy, qui ſuis par ma naiſſance élevé au-deſſus des autres ; moy, qui par ma dignité commande aux autres, je ſerai par ma mort égal à tous les autres, & je ſerai confondu avec le reſte des hommes ; moy, qui revêtu de tous les avantages de la fortune, goûte tous les plaiſirs & toutes les douceurs de la vie, je ſerai dépoüillé par ma mort de tout ce que je poſſede, & livré poſſible à des flâmes éternelles ; moy, qui par les attraits de la jeuneſſe, & les charmes de la beauté, me fais rendre des reſpects & des adorations, je ſerai par ma mort l'horreur des yeux, & le ſupplice des autres ſens. C'eſt ainſi que la penſée de la mort, qui doit égaler tout, détruit l'orgueil qui eſt fondé ſur la diſtinction. *Le même.*

La penſée de la mort reprime l'orgueil de l'homme.

La penſée de la mort eſt un remede contre l'avarice.

Ajoûtons que la penſée de la mort eſt un préſervatif aſſûré contre l'avarice; Car en vérité, un homme qui penſeroit toûjours qu'il doit mourir, & qu'il n'emportera de tous ſes biens qu'un ſuaire & un cercueil, ſe donneroit-il tant de peine pour groſſir ſon revenu; ſe refuſeroit-il les commoditez, & quelquefois même le néceſſaire de la vie pour amaſſer un tréſor qui lui eſt inutile dans ce monde, & qui ſera le ſujet de ſa condamnation dans l'autre? En un mot, auroit-il une ſi grande attache pour de l'or & de l'argent dont il n'oſe ſe ſervir, & dont il faudra s'arracher avec d'autant plus de peine, qu'il les aura poſſedez avec plus de paſſion? Ainſi, pour remedier à l'avarice qui veut tout avoir, il faut penſer à la mort qui ravit tout. De plus, il n'eſt point d'expreſſion capable de repréſenter le déſeſpoir d'un homme que la mort enleve tout d'un coup, & qui tient à la terre par les liens les plus étroits;

Eccl. 41. *O mors quam amara eſt memoria tua homini pacem habenti in ſubſtantiis ſuis.* *Le même.*

Par quel motif on peut ſouhaiter la mort.

Quoy qu'il ne faille point ſouhaiter la fin de la vie pour ne plus ſouffrir; les ſouffrances par elles mêmes ont la force de nous en déprendre; de nous empêcher d'aimer ce qui n'a rien qui puiſſe nous plaire, & de tourner par conſéquent toutes nos affections du côté des véritables biens, dont la joüiſſance ne ſçauroit être, ni interrompuë, ni troublée. Il ne faut pas vouloir ceſſer de vivre pour ceſſer de ſouffrir; mais pour finir nôtre exil, & changer le lieu de nôtre banniſſement en celui de nôtre patrie. Ç'a été de tout temps l'ambition des Saints, & elle doit être toute la nôtre. *Autheur moderne.*

Il y a peu de perſonnes qui ne ſoient ſurpriſes de la mort.

Je puis avancer ſans outrer ce ſujet, que de tant de Chrétiens qui vivent dans le monde, il y en a tres-peu ou preſque point, qui ne ſoient ſurpris de la mort; & pour vous en convaincre, conſiderez qu'on ne meurt qu'en trois manieres. 1°. On meurt d'un coup imprevû & d'une mort tout-à-fait ſubite; dans un naufrage, dans une maiſon qui nous accable ſous ſes ruines, ou attaqué d'un mal ſoudain, qui éteint en un inſtant tous les principes de la vie. Or il eſt certain qu'on eſt ſurpris alors, & qu'on meurt ſans préparation. 2°. On meurt d'une mort moins precipitée, mais toûjours prompte; C'eſt un ſommeil létargique où vous tombez; c'eſt un tranſport violent qui vous trouble; la raiſon ſe perd, & l'on n'eſt plus à ſoi. Or ceux qui meurent de la ſorte ne ſont pas mieux préparez que les autres. 3°. Reſte ceux qui meurent d'une mort lente, comme meurt la plus grande partie des hommes. Mais l'expérience fait voir que ces perſonnes eſperent toûjours vivre quelque temps, & different preſque toûjours à ſe préparer, qu'on les avertiſſe qu'il faut mourir, ce qu'on n'oſe faire de peur de les effrayer, & en cet état, quelle préparation? n'eſt-ce pas être ſurpris? *Le même.*

Les biens & les avantages que produit la penſée de la mort.

La mort renferme des biens qu'il nous eſt utile de méditer, & je puis dire qu'elle même eſt un bien qui mérite nôtre reconnoiſſance; pourquoy n'en rendrions-nous pas graces à Dieu, puiſqu'elle nous ouvre l'entrée à la véritable vie; que c'eſt par-là que nous allons à Dieu, que nous paſſons des miſeres de cette vie aux joyes de l'éternité. C'eſt refuſer d'aller à Jesus-Christ que de craindre la mort qui nous rejoint pour jamais à Jesus-Christ. La mort guérit nôtre cœur de l'amour des choſes d'icy-bas, & il y auroit peu de Chrétiens, qui ne miſſent leur affection dans les honneurs, & *dans*

les richeſſes, ſi la méditation de la mort n'en découvroit la vanité. On s'arrêteroit dans les biens qui paſſent, ſi la mort ne rappelloit la penſée de ceux qui ſont éternels & permanens. Elle produit encore d'autres effets; car ſi nous ſommes fideles à garder le dépot de la foy, ſi nous évitons la vûë des choſes qui pourroient dérober le cœur à Dieu, nous en ſommes rédevables à la crainte de la mort. Elle ne nous inſpire pas ſeulement l'éloignement du péché, elle releve par une prompte converſion le Chrétien qui s'en eſt laiſſé ſurprendre; elle parle dans ſon ſilence, & elle crie intérieurement aux pécheurs d'implorer la grace par la ſincerité de leurs regrets & de leurs larmes. Elle eſt enfin une ſource de benédiction à qui la ſouffre avec un cœur généreux & ſoûmis. Quelque inévitable qu'elle ſoit, l'humble obéïſſance avec laquelle nous la recevons, la rend volontaire, & par conſequent un principe de grace pour nous. *Le même.*

Bonnes reſolutions que nous fait prendre la penſée de la mort. *Iſaïe* 38.

Au milieu de mes jours, au plus fort de ma ſanté, au plus haut comble des honneurs, j'irai, diſoit Ezéchias, juſqu'aux portes du tombeau: *Ego dixi in dimidio dierum meorum, vadam ad portas inferi.* Je chercherai le nombre des années qui peuvent me reſter à vivre, & quelque longue courſe que je puiſſe me promettre, ne voyant qu'un intervalle bien court, entre la mort & moy, j'ai dit: le tiſſu de mes jours finira bien-tôt; Je ſerai retranché du nombre des vivans, comme la tente d'un paſteur que l'on porte d'un lieu à un autre; à peine le fil de ma vie commencera-t-il à ſourdir, que la trame en ſera coupée, du matin au ſoir. Dans ces réflexions j'ay élevé mes yeux vers vous, ô mon Dieu! & je les ai ſentis attenuez & défaillans a force de fixer leurs regards vers le ciel. Je ſouffre violence; répondez pour moy dans le jour de voire colere. Que dirai-je: quand les liens de mon ame rompus, s'expoſeront avec toutes ſes iniquitez à votre redoutable préſence? où me cacherai-je, & comment fuirai-je devant vôtre face? Ah! je repaſſerai les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur; j'entrerai d'avance dans la pourriture du tombeau, pour trouver quelque aſile par l'humiliation de mon eſprit dans le jour de la vengeance. Ainſi parloit le grand Roy Ezéchias. *Le même.*

Utilité de la penſée de la mort.

Il n'eſt rien de plus propre a conſoler une ame juſte dans ſes peines, rien de plus capable d'animer une ame pénitente dans ſes exercices, rien de plus puiſſant pour ébranler une ame endurcie dans ſes déſordres, que la penſée de la mort; mais ſur tout elle eſt ſouverainement efficace pour guérir la playe de l'orgueil, pour remplir l'ame de cette humiliation qui eſt le fondement de la penitence; Familiariſons nous, pour ainſi parler, avec la penſée de la mort; pour nous la rendre moins terrible, quand elle viendra ſe préſenter à nous; acceptons avec une humble ſoûmiſſion cette loi humiliante, comme un moyen de ſuppléer au défaut de nôtre pénitence. *Le même.*

L'oubli du ciel fait qu'on s'attache au monde & qu'on n'en ſort qu'avec regret.

La plûpart des hommes perdant le ſouvenir & l'amour de leur patrie, qui eſt le ciel, ſe fixe dans leur exil même, abuſans de quelques conſolations que la bonté de Dieu leur avoit laiſſée pour adoucir les amertumes de ce banniſſement; ils s'y attachent comme à des ombres de cette félicité perduë, après laquelle ils ſoûpirent encore; & s'arrêtant où ils ne devoient que paſſer, ils y ſont, dit ſaint Bernard, autant d'établiſſemens & de domiciles, qu'ils y trouvent de ſatisfactions & de plaiſirs: *Tot in exilio manſiones facit homo, quot in eo delectationes invenit*: Si bien que la mort vient pour les arracher du

ſein des créatures, où ils ſe repoſent; ils ne s'en ſeparent qu'avec une extréme violence; & comme ils ont renoncé aux prétentions légitimes qu'ils avoient au ciel, ils ne peuvent plus être touchez que du regret d'abandonner le monde. *L'Abbé du Jarri, dans le ſermon de l'Aſſomption, tome ſecond de ſes Panegyriques.*

Les hommes ſe font un point d'honneur de mépriſer la mort, qui eſt la peine & le chatiment de leur orgüeil.

Les hommes ſont eux-mêmes les exécuteurs de l'arrêt de mort irrevocable, prononcé contre eux; ils ſe font eux-mêmes une infinité de ſorties étrangeres & violantes du monde, que la nature ne leur a point ouvertes: non contens de cette multitude inombrable de maladies, & de morts dont leurs corps ſont la proye: ils ont armé le fer, le feu, & le poiſon contre eux, & portant l'orgueil juſqu'à ſon comble, ils ont mis leur gloire a mépriſer cette mort même, ſous les formes les plus hotribles où elle ſe préſente: de ſorte que l'image de la mort que Dieu a mis devant les yeux de l'homme, comme un remede à ſon orgüeil, eſt une réſſource inutile contre cet orgüeil de l'homme, aſſez inſolent pour braver cette mort, qui le terraſſe & qui le brile. L'homme condamné à la mort eſt une créature bien déplorable; demeurant ſuperbe, en ſe voyant aſſujeti a cette loy humiliante: il eſt un objet auſſi digne de compaſſion que de riſée: mais aveuglé juſqu'à ce point, que d'avoir mis ſa plus haute gloire à mépriſer cette neceſſité de mourir, qui le rend ſi vil & ſi mépriſable, c'eſt-à-dire vrai, le comble de l'extravagance. *L'abbé du Jarry, ſermon pour le mercredy des Cendres.*

La penſée de la mort doit humilier les hommes les plus fiers, & les plus ſuperbes. 4. *Regum.* c. 20.

Tout orgüeil me paroît auſſi ridicule que criminel dans la penſée qu'il faut un jour mourir. A quelque dégré d'élevation, que puiſſe monter ce coloſſe brillant de la grandeur humaine, n'eſt-il pas reduit en poudre, a ces foudroiantes paroles d'un Prophete à un Roy mourant: *morieris tu, & non vives.* Superbe mortel, prend le vol comme un aigle, ſuis l'effort rapide de ton orgüeil; place ton nid juſque dans les nüës, la mort ſçaura bien te faire tomber de ſi haut! Aveugle ambition, qui comme une mer enflée par les vents de toutes les paſſions, éleve tes flots juſque dans les cieux, tu tomberas en un moment juſque dans le fond des abymes, après avoir excité tant d'orages, & de tempêtes, tes vagues viendront s'arrêter contre ce grain de ſable, où le doigt de Dieu a marqué les bornes des jours miſérables de l'homme qu'ils ne paſſeront jamais, & les débris de tant de grandeurs & de puiſſances, qui ſe ſont briſées contre cet écueil, ſeront une leçon éternelle à tous les hommes, qui leur apprendra l'extravagance de leur orgüeil. *Le même.*

Combien la mort conſiderée naturellement eſt terrible. 1. *Reg.* 15.

O derniére ſéparatiou que tu es douloureuſe & terrible! quelque fermeté & quelque grandeur d'ame que l'on aye, il faut que la nature frémiſſe quand elle ſent venir ce coup fatal qui va ſeparer ces deux parties qu'elle a ſi étroitement unies enſemble: *Sic eſne ſeparat amara mors?* s'écrioit autrefois ce Prince malheureux ſur le point d'être immolé par cette main impitoyable & meurtriére. O mort! eſt-ce ainſi que tu ſepares! O mort que ton ſouvenir eſt amer, dit l'Ecriture, lors-même qu'on ne te conſidére que dans cet éloignement imaginaire où l'amour propre ne fait qu'entrevoir les traits hotribles qui épouventent les mourans! Hélas: qu'eſt-ce donc lorſque tu parois avec cet appareil effroyable qui t'accompagne. Ne nous flattons point, cet objet a dequoy jetter la terreur & la triſteſſe dans les ames les plus fermes. *Le même, ſermon de l'Aſſomption.*

MORT,

BONNE ET MAUVAISE.

Préparation à la mort; ſentimens differens des Juſtes & des Pécheurs à la mort, &c.

AVERTISSEMENT.

ON a déja averti dans le Titre précédent que cette matiere eſt ſi vaſte, que nous n'avons pû renfermer dans un ſeul Titre ce qui ſe peut dire dans un diſcours chrétien ſur le ſujet de la mort. C'eſt pourquoi après l'avoir conſiderée en général, & avoir recueilli ce que les bons Autheurs ont dit de ſon incertitude, de ſes ſurpriſes, & d'où vient que la plûpart des hommes en éloignent la penſée de leur eſprit, quoy qu'ils ayent cet objet preſque continuellement devant les yeux; nous traitons ici en particulier, de la bonne mort, de la preparation néceſſaire pour bien mourir, de la vigilance qu'il faut apporter à ſe prémunir contre les ſurpriſes de la mort.

Il faut pourtant avoüer que ſi d'un côté il a été neceſſaire de ſeparer ces deux Titres, d'un autre côté il eſt difficile de les ſéparer tellement, qu'aucune partie de l'un n'entre dans l'autre, ou du moins n'y ait quelque rapport. Telle qu'eſt l'impreſſion que fait, ou que devroit faire la penſée de la mort ſur l'eſprit d'une perſonne, à qui il reſte quelque ſentiment de Religion. Mais on s'appercevra aſſez par la maniere dont nous parlons icy de la penſée, & du ſouvenir de la mort, que ce n'eſt que pour ſervir de moyen & de preparation à une mort ſainte & chrétienne, que nous avons particulierement en vûë.

J'ajoûte ſeulement que comme pour parler ſolidement & chrétiennement de la mort, il faut ſouvent deſcendre du général au particulier. Un Prédicateur pourra trouver dans ces deux titres, que nous n'avons ſeparez que pour donner plus d'ordre à un ſujet ſi ample, dequoi remplir quelque deſſein que ce ſoit ſur cette matiere.

PARAGRAPHE PREMIER.

Différens deſſeins & plans de Diſcours ſur ce ſujet.

I. De la mort des Juſtes qui eſt appellée dans l'Ecriture un ſommeil, il y a cette difference entre les Juſtes qui regardent cette vie comme un paſſage à l'éternité, & les Impies qui vivent comme s'ils ne devroient jamais mourir; que la vie des premiers s'appelle dans l'Ecriture une veille, & leur mort un ſommeil: au lieu que la vie des autres eſt un ſommeil de l'ame, qui ſemble enſévelir dans leur corps comme dans un tombeau, & ſe réveille à la mort, pour ne goûter jamais de repos dans l'autre vie. Sur cette idée que le Saint-Eſprit nous donne de la mort des Juſtes au troiſiéme chapitre des Proverbes: *Si dormieris non timebis, quieſces, & ſuavis erit ſomnus tuus.* Saint Bernard nous trace le plan & la diviſion d'un juſte diſcours, quand il dit qu'il y a trois choſes qui rendent la mort des gens de bien douce & agréable, par ces paroles qui ne ſont qu'une explication de celles du Sage: 1°. Les juſtes trouvent dans la mort la fin de leurs travaux. 2°. L'aſſûrance de leur ſalut éternel. 3°. La joye que leur cauſe le nouvel état, où ils ſont en poſſeſſion d'un ſouverain bonheur. C'eſt le partage de ce diſcours.

Bernardus Epiſt. 105.

Prémiere Partie. La prémiere choſe qui ſe trouve dans le ſommeil naturel, c'eſt la douceur du repos; c'eſt auſſi le prémier avantage de la mort des juſtes: *A modo, dicit ſpiritus, ut requieſcant à laboribus ſuis.* Ces travaux ſont les peines & les miſéres de cette vie, les dangers, & les occaſions de ſe perdre éternellement, ce qui fait gémir les Saints, & ce qui donnoit ſujet à Saint Paul de s'écrier: *Quis me liberabit de corpore mortis hujus, &c.*

Apocal. 14.

Ad Rom. 7.

Seconde Partie. Le ſecond avantage de la mort des juſtes, eſt l'aſſûrance du bonheur éternel, dont ils ſe trouvent en poſſeſſion à l'inſtant de leur mort même, & dont ils conçoivent une ferme eſperance avant que de mourir. C'eſt pour cette raiſon que le Sage nous avertit de ne pas nous affliger beaucoup dans la mort de nos amis & de nos proches, qui meurent en gens de bien, parce que leur mort ne peut leur être que tres-avantageuſe: & que c'eſt aux payens qui n'ont point d'eſpérance d'une autre vie plus heureuſe, de s'attriſter de la perte de leurs amis.

Troiſiéme Partie. Ce qui rend enfin la mort des juſtes douce & agréable, c'eſt la joye inexplicable qui naît de la ſurpriſe du nouvel état où ils ſe trouvent immédiatement aprés la mort. *Gaudium de novitate*, ajoûte ſaint Bernard; & c'eſt ce que le Sage exprime par ces paroles: *Mirabuntur in ſubitatione inſperatæ ſalutis.* Car ſans parler du bonheur dont ils entrent en poſſeſſion, c'eſt alors qu'ils font comparaiſon de ce nouvel état, avec leur condition paſſée; & quoy que les joyes du ciel leur paroiſſent toûjours nouvelles, la prémiere experience qu'ils en font leur cauſe un ſentiment plus vif, comme les prémieres nouvelles d'un grand bonheur qui arrive, nous tranſportent, & nous raviſſent davantage dans la ſurpriſe: *Mirabuntur in ſubitatione inſperatæ ſalutis.*

Sapient. 5.

II. Sur l'oubli de la mort.

Prémierement, c'eſt la plus haute folie dont un homme ſoit capable, que

de ne point penſer à la mort : car pour ſe diſculper de cet oubli, il faudroit 1°. qu'il n'y eût rien à craindre à la mort, & qu'on ne courût nul hazard. 2°. Que ce danger ne nous regardât point, & d'où peut naître une telle ſécurité qui nous expoſe à un malheur éternel ; 3°. Il faudroit que ce danger ne fût pas grand, ou ne nous menaçât pas d'un fort grand mal. Or ce qui marque l'extrême imprudence & la derniere folie de celui qui ne penſe point à la mort, comme s'il avoit entierement oublié qu'il doit mourir un jour, c'eſt qu'il y a un évident danger d'être ſurpris de la mort, quand on n'y a point penſé : que ce danger le regarde perſonnellement, & enfin que ce danger eſt infiniment à craindre, puiſqu'il y va de la perte de ſon ame, & de ſon ſalut éternel.

Secondement : c'eſt la plus grande témérité qui ſe puiſſe imaginer de s'attendre à faire une bonne mort, ſans y avoir jamais penſé, & ſans s'y être diſpoſé, parce que c'eſt fonder ſon eſpérance ſur trois choſes qui ne dépendent point de nous, & ſur leſquelles nous ne pouvons compter. 1°. Sur la miſéricorde de Dieu, qui ſelon la menace qu'il nous en a faite, ſe mocquera peut-être alors de nous, comme nous nous ſommes mocquez de lui durant la vie. 2°. Sur les Miniſtres du Seigneur, qui nous aſſiſteront en ce dernier paſſage, leſquels, ou ne nous trouveront pas diſpoſez, ou qui faute d'adreſſe & de capacité, ne ſçauront pas nous diſpoſer à profiter du peu de temps qui nous reſtera, pour faire une bonne mort. 3°. Sur nôtre propre volonté ; car comment pouvons-nous répondre que nous aurons une volonté ſincere de déteſter ce que nous aurons aimé toute nôtre vie, &c.

III. 1°. Il eſt plus ordinaire qu'on ne s'imagine communement, d'être ſurpris de la mort ; & par conſéquent un Chrétien doit être toûjours ſur ſes gardes, contre les ſurpriſes d'une mort imprevûë, incertaine pour le temps, pour le lieu, & pour la maniere dont elle viendra. Or l'unique moyen d'éviter cette ſurpriſe, qui traine aprés ſoy de ſi facheuſes ſuites, c'eſt de ſe tenir toûjours prêts.

2°. Il n'eſt pas ni ſi facile, ni ſi ordinaire qu'on pourroit penſer, de faire une bonne mort, aprés avoir négligé de s'y diſpoſer, & de s'y préparer pendant la vie.

IV. Sur les moyens de ſe diſpoſer pendant la vie à faire une ſainte & heureuſe mort.

1°. Il faut faire préſentement ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort, ſoit faute de temps, ſoit des moyens pour s'acquiter de certaines obligations indiſpenſables, qu'il eſt dangereux de différer à ce temps-là, comme de reſtituer le bien d'autrui ; de réparer le tort qu'on a fait à la réputation du prochain : & enfin de ſatisfaire à pluſieurs autres devoirs de juſtice, qu'une mort imprevûe & précipitée ne nous permettroit pas d'accomplir.

2°. Il faut faire preſentement & volontairement ce que nous ſerons obligez de faire néceſſairement à la mort, comme de rompre les attachemens criminels, les liaiſons dangereuſes que nous pourrions avoir contractées, quitter les occaſions du péché, détacher ſon cœur des biens de la terre, & en un mot, faire maintenant ce nous voudrions avoir fait à la mort ; & ce que nous ne ſerons pas en état de faire, du moins ſi ſincérement.

V. SUR les deux ſalutaires effets que produit la penſée de la mort, qui ſont de nous faire vivre chrétiennement, & en ſecond lieu, d'être une aſſûrance morale de mourir ſaintement. Pour le prémier effet, je dis que la penſée fréquente de la mort nous fait mener une vie chrétienne. 1°. Parce qu'en nous découvrant l'illuſion des choſes de ce monde, elle en détache enſuite nôtre cœur, ce qui eſt le haut point de la perfection chrétienne. 2°. En nous perſuadant que nous pouvons mourir à chaque moment; elle nous fait mettre ordre à nôtre conſcience, nous fait éviter & craindre le peché, pratiquer les bonnes œuvres, & amaſſer des merites pour l'éternité. 3°. Elle nous rappelle dans l'eſprit ce qui ſuit aprés la mort; ſçavoir un jugement, où nous devons rendre compte de toutes nos actions, une éternité de récompenſes ou de ſupplices qui ſont les motifs les plus puiſſans pour nous porter à vivre chrétiennement.

Pour ce qui eſt du ſecond effet; ſçavoir, que la penſée fréquente de la mort, nous donne une aſſurance morale de mourir ſaintement. 1°. Elle nous inſpire une ſainte confiance en la miſericorde divine, d'obtenir la perſéverance finale que Dieu ne refuſe jamais à ceux qui ont bien vécu, & perſévéré juſqu'à la mort dans la pratique des bonnes œuvres. 2°. Elle nous fait attendre avec patience la fin de nôtre vie, & en faire un ſacrifice par une acceptation volontaire de la mort, quoi qu'elle ſoit d'une néceſſité inévitable. 3°. Elle nous fait en quelque maniere mourir par avance à nos paſſions, à nôtre amour propre, & à tout ce qui pourroit nous faire peine, ou nous faire craindre à l'article de la mort.

VI. 1°. LA fréquente penſée, & la ſerieuſe meditation de la mort, nous fait prévenir cette mort, par une bonne & ſainte vie, qui eſt l'effet d'une prudence véritablement chrétienne.

2°. Elle nous fortifie contre les frayeurs & attaques de la mort, aprés nous avoir comme apprivoiſez à cet objet qui paſſe pour le plus terrible du monde.

3°. Elle nous la fait recevoir avec réſignation, aprés nous y être préparez, & nous être prémunis contre tout ce qui nous la pourroit faire appréhender.

VII. 1°. IL faut ſouvent penſer à la mort pour vivre en véritable Chrétiens.

2°. Il faut l'attendre avec des déſirs ardens & empreſſez pour être de parfaits Chrétiens.

3°. Il faut l'accepter avec joye, & avec une parfaite ſoumiſſion, pour mourir en ſaints, & en prédeſtinez.

VIII. SUR la mort imprevûë, & dont on doit apprehender la ſurpriſe.

1°. Il n'y a rien de plus ordinaire qu'une mort imprevûë, à cauſe du peu de vigilance qu'apporte le commun des Chrétiens à s'y préparer.

2°. Il n'y a rien de plus terrible qu'une mort imprévûë, vû le danger évident de mourir en mauvais état.

3°. Il n'y a point de châtiment plus juſte que celui d'une mort imprévûë à l'égard de ceux qui négligent de ſe diſpoſer à la mort, & d'y penſer pendant leur vie.

IX. SUR les avantages que la mort nous procure, & qui montrent qu'elle eſt

plus à ſouhaiter qu'à craindre ; ce qui ſe doit entendre de la bonne mort.

1°. La mort nous délivre des miſeres de cette vie, & particulierement du danger & des occaſions du peché.

2°. Elle eſt un paſſage à une vie plus noble & plus heureuſe.

3°. Elle nous met en poſſeſſion de la gloire qui eſt dûë & préparée à nos merites & à nos bonnes actions.

X. 1°. LA mort des juſtes, quelque ſubite qu'elle ſoit, n'eſt jamais imprévûë, puis qu'ils ſont toûjours prêts & préparez à la recevoir.

2°. Elle leur eſt toûjours avantageuſe & ſouhaitable, & précieuſe en quelque âge, & de quelque maniere qu'elle arrive.

XI. DE la mort des pécheurs, où trois choſes conſpirent à tourmenter le pécheur mourant.

1°. Le paſſé, par le regret des biens qu'il a poſſedez & qu'il lui faut quitter malgré qu'il en ait.

2°. Le préſent, par la violence des maux qu'il ſouffre & ſous leſquels il ſuccombe.

3°. L'avenir, par la juſte crainte de la damnation éternelle qu'il a méritée, & à laquelle il ſe voit expoſé. *Tiré du P. Girouſt dans ſon Carême.*

XII. 1°. LA mort eſt un ſacrifice neceſſaire à l'homme ; mais il doit être volontaire à un Chrétien.

2°. C'eſt un ſacrifice rigoureux à l'homme : mais il doit être aimable, & ſouhaitable à un Chrétien.

3°. C'eſt un ſacrifice honteux à l'homme : mais il doit être glorieux à un Chrétien. *Eſſais de Sermons du Carême, Tome 2.*

XIII. POUR ſe préparer à bien mourir, trois choſes ſont neceſſaires,

1°. Il faut veiller durant toute ſa vie, afin d'éviter les ſurpriſes de la mort.

2°. Il faut faire un exercice continuel de la mort par la mortification chrétienne.

3°. Il faut régler toutes ſes actions ſur l'idée qu'on s'eſt formée de la mort. *Pris du Dictionnaire Moral.*

XIV. 1°. IL faut mourir. Les vrais Chrétiens s'en ſouviennent ; c'eſt pourquoi ils s'y preparent de bonne heure, & par ce moyen ſont une mort heureuſe.

2°. Les moudains, & les lâches Chrétiens l'oublient, & n'y penſent point ; c'eſt pourquoi ils ſont preſque toûjours ſurpris & ſont une mort funeſte & malheureuſe. *Le même.*

XV. LA mort étant la fin & le terme de la vie, & le commencement de l'éternité, c'eſt par rapport à ces deux termes qu'il nous la faut conſidérer.

1°. Par rapport au terme où l'on eſt, elle nous dépoüille néceſſairement de tout ; c'eſt pourquoi pour s'y diſpoſer il faut s'en dépoüiller par avance, entierement & promptement parce que la mort ne peut tarder long-temps.

2°. La mort eſt le commencement de l'éternité ; c'eſt pourquoi il faut bien concevoir que c'eſt de ce moment que l'éternité bienheureuſe ou malheureuſe dépend. Que c'eſt à ce moment que la perſéverance finale eſt attachée : & que ne mourant qu'une fois on ne peut jamais aſſez ſe diſpoſer à faire une bonne mort.

XVI. Sur l'aveuglement commun des hommes au ſujet de la mort.

1°. Sûrs que nous ſommes de mourir un jour, nous penſons auſſi peu à la mort que ſi nous étions immortels.

2°. Inſtruits comme nous le ſommes de l'importance d'une bonne & d'une ſainte mort, & des ſuites terribles de la mauvaiſe, nous prenons auſſi peu de précaution pour bien mourir, que s'il n'y avoit rien à craindre pour nous.

XVII. 1°. Il n'y a rien de plus funeſte que la mort des pécheurs, non-ſeulement pour le malheur éternel qui la ſuit; mais encore pour les frayeurs & les agitations de leur eſprit, parce que ce qui a fait leur plaiſir, & leurs délices durant leur vie, fait leur plus grand tourmens à la mort.

2°. Il n'y a rien de plus ſouhaitable que la mort des juſtes, tant pour le bonheur éternel qui les attend, que pour les joyes & les conſolations que Dieu leur fait reſſentir par avance.

XVIII. Pour rendre bonne & ſainte la mort naturelle que nous ne pouvons éviter, il faut mourir au monde en ſe ſéparant de cœur & d'affection de toutes les créatures.

2°. Pour éviter les ſuites & les malheurs d'une mauvaiſe mort, il faut expier ſes péchez par une véritable pénitence.

3°. Pour obtenir la grace d'une ſainte mort, il faut pratiquer les vertus chrétiennes, & amaſſer un treſor de bonnes œuvres. *Tiré du livre du Pere Craſſet, de la Conſolation contre les frayeurs de la mort.*

XIX. Sur la différence de la mort des juſtes, & de la mort des réprouvez.

1°. Au lieu que les impies meurent dans le trouble, les juſtes meurent dans l'aſſeurance, & dans la paix.

2°. Au lieu que les impies meurent dans la crainte, dans l'amertume & dans les regrets, les juſtes meurent dans la joye & dans la conſolation.

XX. Qu'un véritable Chrétien doit déſirer la mort.

1°. Parce qu'étant créé pour joüir d'un bonheur éternel, ce n'eſt qu'aprés la mort qu'il doit joüir de ce ſouverain bonheur.

2°. Parce que comme il ne doit rien tant craindre en cette vie que le péché, il ne doit rien ſouhaiter plus ardemment, que d'être hors de danger d'en commettre jamais.

3°. Parce qu'étant voyageur en ce monde, il doit ſouhaiter d'arriver au plûtôt à ſon terme, &c.

XXI. 1°. On évite de penſer à la mort parce qu'on la craint, & je veux vous faire voir, que pour ſe délivrer de cette crainte, c'eſt d'y penſer ſouvent.

2°. On ne ſçauroit trop y penſer, parce qu'on ne peut jamais prendre trop de meſures pour bien mourir, ni trop de précautions pour bien faire ce qu'on ne fera jamais qu'une fois. *Le Pere Nepveu, Tome 1. de ſes Reflexions.*

XXII. 1°. La penſée de la mort eſt la plus utile & la plus ſalutaire de toutes les penſées; parce que c'eſt la plus capable d'arrêter le cours de nos paſſions & de nos vices.

2°. La néceſſité de mourir eſt la plus heureuſe de toutes les néceſſitez pour les juſtes, parce qu'elle nous délivre de cette vie mortelle pour nous mettre en poſſeſſion d'une éternité bienheureuſe. *Pris de l'Auteur des Diſcours Chrétiens.*

1°. Il eſt infiniment important de bien mourir, parce qu'il s'agit de tout, & pour toûjours, & ſi on meurt mal, c'eſt une perte univerſelle, irréparable, & éternelle. XXIII.

2°. Il eſt difficile de bien mourir; parce qu'il ne s'agit pas de mourir avec une pleine connoiſſance, ni après avoir reçû ſes ſacremens; mais de mourir dans la grace de Dieu; & ſi l'on n'a bien vécu, on eſt en danger de ne pas obtenir la perſévérance finale, qui eſt un don purement gratuit.

3°. Il eſt impoſſible de corriger ou de réparer une mauvaiſe mort. *Le Pere de la Colombiere, dans ſes Réfléxions.*

Le bonheur des juſtes à la mort, eſt tout oppoſé au malheur des pecheurs en ce même moment. XXIV.

1°. Les juſtes ne quittent à la mort que ce qu'ils ont mépriſé pendant leur vie, comme les richeſſes, &c. ou ce qu'ils ont fui, comme les plaiſirs du monde; & c'eſt ce que regrettent le plus les pécheurs à la mort; & ce qui cauſe leur douleur.

2°. Les juſtes emportent en l'autre vie, ce qu'ils ont jugé digne de leur eſtime en celle-cy; ſçavoir, leurs bonnes œuvres, leurs vertus, & leurs mérites: au lieu que les impies & les grands pécheurs, n'emportent que ce qu'ils ſouhaiteroient quitter; c'eſt-à-dire, le poids de leurs péchez, & la peine qui leur eſt dûë. *Le même.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces Deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Les ſaints Peres.

SAint Auguſtin, *expoſit. in Pſalm.* 48. ſur ces paroles: *Simul inſipiens & ſtultus peribunt*, montre comme il ſe faut préparer à la mort, & amaſſer des mérites pour l'autre vie.

Le même, dans le livre qui a pour titre; *Speculum peccatoris*, montre qu'on doit toûjours veiller, & ſe tenir prêt quand la mort viendra.

Le même, *de Adventu ad judicium*, dépeint l'état malheureux d'un impie, & les troubles de ſon eſprit, quand il eſt proche de la mort.

Le même, *ſerm.* 55. *de Reſurrectione Domini*, parle des ſoins inutiles qu'ont la plûpart des hommes, quand ils ſont proches de la mort, au lieu de penſer à bien mourir.

Le même, *lib.* 1. *de Civit.* montre que nul genre de mort n'eſt mauvais, ni à craindre à un homme de bien. Et au 13. liv. ch. 4. il rend raiſon pourquoy nous ſommes encore aſſujétis à la mort qui eſt la peine du péché, après que nous ſommes lavez de nos péchez dans les eaux du baptême.

Sant Ambroiſea fait un livre *de Bono mortis*, où il traite des avantages que la mort nous apporte, & des maux dont elle nous délivre.

Le même, *lib.* 2. *de Vocat. gent. c.* 8. montre que perſonne n'a droit de ſe plaindre de la brieveté de la vie, depuis le péché, ni de la mort avancée,

ou précipitée de quelques-uns, *& lib. 3. Hexam. c. 7.* Il traite encore le même ſujet.

Saint Grégoire, *lib. 7. moral. c. 14.* montre combien les pecheurs, qui ſe promettent une longue vie ſont ſouvent trompez, & ſurpris de la morr.

Le même, livre quatriéme de ſes Dialogues, ch. 46. & 47. montre combien la crainte de la mort eſt ſalutaire à pluſieurs.

Saint Jérôme, *Epiſt. ad Cypria. Præfoit.* montre qu'il faut toûjours ſe tenir prêt, pour n'être point ſurpris de la mort, & comme les hommes en éloignent la penſée, & eſperent toûjours vivre plus long-temps.

Dans l'Epître d'Euſebe au Pape Damaſe, ſur la mort de ſaint Jérôme, on lit les ſentimens de ce ſaint Docteur lors qu'il étoit près d'expirer.

Saint Chryſoſtome, *homil. 5. in cap. 5. Epiſt. 1. ad Theſſalon.* rend raiſon pourquoy le Fils de Dieu a voulu que le jour de nôtre mort nous fût inconnu.

Le même, ou l'Autheur de l'Ouvrage imparfait ſur ſaint Matthieu, traite le même ſujet.

Le même, dans le troiſiéme ſermon ſur l'Epître aux Philippiens, & ſur ces paroles de l'Epître aux Theſſaloniciens: *Nolumus vos ignorare fratres de dormientibus*, traitre différemment cette matiére.

Saint Baſile, *homil. 17. in Pſalm. 115.* ſur ces paroles: *Pretioſa in conſpectu Domini mors Sanctorum ejus*, fait voir qu'il faut plûtôt ſe rejoüir que pleurer ſur la mort des juſtes.

Le même, dans le livre qui a pour titre; *Admonitio ad filium ſpiritualem*, montre qu'il ne faut pas attendre le temps de la vieilleſſe, pour ſe préparer à la mort, mais qu'il faut l'avoir toûjours préſente dans ſa penſée.

Theodorus Studita, parmi ſes ſermons catéchiſtes, en a pluſieurs, où il traite du ſouvenir de la mort, le vingt-uniéme & le vingt-troiſiéme montrét comme il faut prévenir la mort par une ſérieuſe pénitence; le trente-troiſiéme, le quatre-vingt huitiéme & le cent-ſoixante-dixiéme roulent ſur la même matiere.

Saint Bernard, *in quodam ſermone ex variis*, parle des frayeurs, des tentations, & des douleurs amétes, que ſouffre à la mort un homme qui a mal vécu.

Le même, *ſerm. 1. de Annunciat.* ſur la fin, montre que nôtre mort peut être précieuſe devant Dieu.

Saint Cyprien, *lib. de Mortal.* fait un reproche à un homme qui meurt avec regret.

Les livres ſpirituels & autres.

Grénade, liv. 1. de la Guide des Pécheurs, ch. 23. dépeint la paiſible mort des gens de bien, & la déplorable fin des pécheurs.

Alvares de Paz, *tom. 3. de Materia orat. Ment. medit. 7.* traite de la différence qu'il y a entre la mort des juſtes, & celle des pécheurs.

Recupitus, livre intitulé, *de la bonne Mort*, traite des moyens de ſe la procurer. Ce livre comprend trois parties ou trois traitez, le prémier parle des ſoins qu'on doit prendre pendant la vie d'obtenir, par les bonnes œuvres, une bonne mort. Le ſecond, ce qu'on doit faire durant la maladie. Le troiſiéme, ce qu'il faut faire étant près de la mort.

Bellarmin, cinquiéme tome de ſes Opuſcules, ſemble avoir ramaſſé tout ce qu'on peut dire ſur ce ſujet.

Le Pere Suffren, prémiere partie de l'Année Chrétienne, ch. 6. art. 2. parle

parle de l'utilité de la penſée de la mort, & combien elle eſt néceſſaire pour bien vivre.

Le Pere Saint Jure, livre troiſiéme de la connoiſſance & de l'amour de Nôtre-Seigneur, ch. 24. & les ſuivans, traite de la bonne Mort, & des moyens de s'y préparer.

Le Pere Haineuve, livre intitulé, le Grand Chemin qui perd le monde, montre combien la mort dans le péché mortel eſt funeſte.

Eſſais de Morale, tome quatriéme ſur les quatre fins de l'homme, ils parlent amplement de la mort; & dans le dixiéme tome il y a un traité de la préparation à la mort.

Le Pere Guilleminot, livre intitulé, *la Sageſſe Chrétienne*, ch. 24. montre dans la prémiére vérité, qu'il n'y a rien de plus funeſte que la mort des méchans.

Le même, dans la ſeconde vérité, fait voir que la mort eſt heureuſe, quand elle a été préeedée par une bonne vie.

Le Pere Croiſet, dans ſa Retraite, & dans le ſecond tome de ſes Réfléxions Spirituelles, traite de la penſée de la mort.

Le Pere Noüet, dans le ſixiéme volume de ſes Méditations, a fait une Retraite pour ſe préparer à la mort.

Le Pere Craſſet a fait un livre intitulé, Conſolation contre les frayeurs de la mort.

Le Pere Lallemant, Religieux de ſainte Genevieve, a fait un traité de la Préparation à la mort.

Monſieur de Sainte Marthe, Prêtre, ſecond tome de ſes ouvrages, a un traité ſur la Mort chrérienne de nos proches avec pluſieurs réfléxions.

L'Abbé de la Trappe, tome des devoirs de la vie Monaſtique, ch. 13. montre que la penſée de la mort eſt une choſe utile & néceſſaire à un Religieux.

Le même, tome 1. de ſes Conférences, ſur la fête de la Circonciſion, parle de la Préparation à la mort, & des moyens de s'y préparer.

Le même, en divers endroits de ſes Maximes, parle de la mort, tant en général qu'en particulier.

Le Pere Nepveu a fait un livre de la Préparation à la mort, & de la maniére de s'y diſpoſer.

Le même, dans ſes Réfléxions pour tous les jours de l'année, tome ſecond, montre la différence entre la mort des juſtes & celle des pécheurs. Dans le même tome, mais dans un autre endroit, il parle uniquement de la mort des pécheurs; dans le tome troiſiéme, il parle des ſurpriſes de la mort; dans le tome ſecond, il montre encore qu'il ne faut point craindre la mort.

Le livre des Souffrances de Nôtre-Seigneur, traduit par le Pere Alleaume, vers la fin du livre, ſuggere pluſieurs moyens de bien mourir.

Tous ceux qui ont fait des Retraites, ou des Méditations ſur les véritez chrétiennes, n'ont pas omis de parler de la bonne & mauvaiſe mort; & une infinité d'autres livres ſpirituels qu'il ſeroit inutile de rapporter.

Reina, *conc.* 26. s'étend ſur les biens que nous procure la penſée de la mort. Les Prédicateurs modernes.

Le même, *conc.* 27. a de tres-belles penſées ſur la mort des juſtes, ſur le bonheur qui la ſuit, & montre qu'elle n'eſt point à craindre pour eux.

Matthias Faber, *in Dominicam* 15. *poſt Pentec. conc.* 5. traite de l'art de bien mourir.

Le Pere Texier, ſermon pour le Jeudy de la ſeconde ſemaine du Carême, ſur la mauvaiſe mort d'un Chrétien qui a mal vécu.

Le même, dans ſon Avent de l'Impie malheureux, a encore un autre ſermon ſur la mauvaiſe mort des pécheurs.

Le même, ſermon pour le Jeudy de la quatriéme ſemaine de Carême, en a un commun à la mort des juſtes & à la mort des pecheurs.

Monſieur Maimbourg, ſermon pour le ſecond Lundy de Carême, ſur la mort dans le péché.

Le même, pour le Jeudy de la quatriéme ſemaine, traite du mépris de la vie.

Le Pere Bourdaloüe, dans ſes véritables ſermons, pour le Mercredy des Cendres, traite éloquemment des effets que produit en nous la penſée de la mort.

Le Pere de la Colombiere, tome troiſiéme ſerm. 50. traite de la néceſſité de ſe préparer à la mort. Il en parle encore, Sermon pour le jour des morts.

Le Pere Maſſillon, dans les ſermons qu'on luy attribuë, en a un ſur la bonne mort.

L'Abbé de Monmorel a fait une homelie, & un diſcours de la bonne & mauvaiſe mort ſur l'Evangile quinziéme après la Pentecôte.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale, tome quatriéme, a un ſermon ſur la mort des Juſtes.

Le même, dans le même tome, en a un autre ſur la mort malheureuſe des impies.

Le même, dans le prémier tome du Carême, traite de la mort dans le péché.

Le même, ſermon pour le Vendredy de la quatriéme ſemaine de Carême, a un ſermon entier de la préparation à la mort.

Le même, tome quatriéme de la Domin. ſermon pour le quinziéme Dimanche après la Pentecôte, montre que la vie fait la qualité de nôtre mort, & réciproquement que la penſée de la mort fait la qualité de nôtre vie.

Dans le Dictionnaire Moral, au titre de la Mort, il y a deux diſcours; dans le prémier où il montre qu'il faut mourir, & bien mourir; dans le ſecond on traite de la mort des juſtes & de la mort des pecheurs. Il y eſt auſſi parlé de la Préparation à la mort.

Dans les Eſſais de Sermons, pour les Dimanches ſur le neuviéme Dimanche après la Pentecôte, on traite des trois ſortes d'ennemis qui aſſiégent un pécheur au lit de la mort.

Dans les Eſſais de Sermons pour le Carême, troiſiéme deſſein pour le Mercredy des Cendres, il eſt parlé de la préparation à la mort.

Dans les Eſſais, ſermon pour le quinziéme Dimanche après la Pentecôte, prémier deſſein, il eſt parlé de l'utilité de la penſée de la mort; dans le ſecond deſſein on traite de ce qui eſt capable d'adoucir l'image affreuſe de la mort.

Dans les Sermons de Monſieur de la Volpilliere, de Monſieur Fromentiére, de Monſieur de ſaint Martin, & dans quantité d'autres, on trouve de tres-bonnes choſes ſur la Préparation à la mort, & ſur la mort des juſtes, & des pécheurs.

Grenade, dans ſes Lieux Communs.

Buſée, *in Panario. tit. mortis metus*, & dans le livre *de Statibus, tit. de ſtatu möriens.*

Ceux qui ont fait des recueils ſur ce ſujet.

Drexellius, *Prodromus mortis.*

Summa Prædicantium.

Labatha, *titul. Mors.*

Lohner, *titul. Mors.*

Culens, *in theſauro locorum communium.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Moriatur anima mea morte juſtorum, & fiant noviſſima mea horum ſimilia. Numer. 23.

QUe je meure de la mort des juſtes, & que la fin de ma vie reſſemble à la leur.

Mors peccatorum peſſima. Pſalm. 33.

La mort des pecheurs eſt tres-funeſte.

Pretioſa in conſpectu Domini mors Sanctorum ejus. Pſalm. 115.

La mort des Saints eſt précieuſe devant Dieu.

Cum dederit dilectis ſuis ſomnum, ecce hæreditas Domini. Pſalm. 126.

Lorſque Dieu aura accordé le repos comme un ſommeil à ſes bien-aimez, ils joüiront de l'héritage du Seigneur.

O mors quàm amara eſt memoria tua homini pacem habenti in ſubſtantiis ſuis. Eccli. 41.

O mort, que ton ſouvenir eſt amer à un homme qui vit en paix au milieu de ſes biens.

Juſtus ſi morte præoccupatus fuerit in refrigerio erit. Sapient. 4.

Quand le juſte mourroit d'une mort précipitée, il ſe trouveroit dans le repos.

Timenti Dominum bene erit in extremis, & in die obitus ſui benedicetur. Eccli. 1.

Celui qui craint le Seigneur ſe trouvera heureux à la fin de ſa vie.

Cunctis diebus quibus nunc milito; expecto donec veniat immutatio mea. Jobi 14.

Dans cette guerre où je me trouve maintenant j'attens tous les jours que mon changement arrive.

Memor eſto quia mors non tardat. Eccli. 14.

Souvenez-vous que la mort eſt proche & ne tardera pas.

Conſummatus in brevi explevit tempora multa, placita enim erat Deo anima illius, propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum. Sapient. 4.

Ayant peu vécu, il a rempli la courſe d'une longue vie; car ſon ame étoit agréable à Dieu; c'eſt pourquoy il s'eſt hâté de le tirer du milieu de l'iniquité.

Væ vobis viri impii, qui dereliquiſtis legem Domini Altiſſimi; ſi mortui fueritis, in maledictione erit pars veſtra. Eccli. 41.

Malheur à vous, hommes impies, qui avez abandonné la loi du Seigneur du Tres-Haut, quand vous mourrez vous aurez la malédiction pour partage.

Mortuo homine impio, nulla erit ultra ſpes, & expectatio ſollicitorum peribit. Proverb. 11.

A la mort du méchant, il ne reſtera plus d'eſpérance, & l'attente des ambitieux périra.

Ante obitum operare juſtitiam; quoniam non eſt apud inferos invenire cibum. Eccli. 14.

Faites des œuvres de juſtice avant vôtre mort, parce qu'on ne trouve point dequoy ſe nourrir dans le tombeau.

Diſpone domui tuæ, quia morieris. Iſaiæ 38.

Donnez ordre aux affaires de vôtre maiſon; car vous mourez, & n'en rechaperez pas.

Quodcumque facere poteſt manus tua, inſtanter operare, non enim eſt ratio & conſilium apud inferos, quo tu properas. Eccleſ. 9.

Faites promptement tout ce que vôtre main pourra faire; parce qu'il n'y aura plus ni œuvre, ni raiſon, ni ſcience dans le tombeau où vous courez.

Raptus eſt ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam ejus. Sapient. 4.

Il a été enlevé de peur que ſon eſprit ne fut corrompu par la malice, & que les apparences trompeuſes ne ſéduiſiſſent ſon ame.

Juſtorum anima in manu Dei ſunt, & non tanget illos tormentum mortis. Sapient. 3.

Les ames des juſtes ſont dans la main de Dieu, & le tourment de la mort ne les touchera point.

Mortuus eſt Zambri in peccatis ſuis quæ peccaverat, & faciens malum coram Domino. 3. Reg. c. 16.

Zambri mourut dans les péchez qu'il avoit, en faiſant le mal devant le Seigneur.

In fine hominis denudatio operum ejus. Eccli. 11.

A la mort de l'homme toutes ſes œuvres ſeront découvertes.

Si ceciderit lignum ad auſtrum aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit. Eccleſ. 11.

Si l'arbre tombe au midy, ou au ſeptentrion, en quelque lieu qu'il ſera tombé, il y demeurera.

Mortuus eſt (David) *in ſenectute bona, & plenus dierum.* Paralip. 1.

David mourut dans une heureuſe vieilleſſe, comblé d'années & de gloire.

Ne timueris cum dives factus fuerit homo, & cum multiplicata fuerit gloria domus ejus, quoniam cum interierit non ſumit omnia, neque deſcendet cum eo gloria ejus. Pſalm. 48.

Ne ſoyez point ſaiſi de crainte, en voyant un homme devenu riche, & ſa maiſon comblée de gloire; parce que quand il ſera mort, il n'emportera point tous ſes biens, & que ſa gloire ne deſcendra point avec lui.

Vigilate, quia neſcitis diem neque horam. Matth. 25.

Veillez, parce que vous ne ſçavez ni le jour ni l'heure.

Eſtote parati, quia quâ horâ non putatis, Filius hominis veniet. Luc. 12.

Soyez toûjours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne penſez pas.

In omnibus operibus tuis memorare noviſſima tua, & in æternum non peccabis. Eccl. 7.

Souvenez-vous dans toutes vos actions de vôtre derniere fin, & vous ne pécherez jamais.

Si non vigilaveris, veniam ad te tanquam fur, & neſcies quâ horâ veniam ad te. Apocal. 3.

Si vous ne veillez, je viendrai à vous comme un larron, & vous ne ſçaurez à quelle heure je viendrai.

Ego autem in interitu veſtro ridebo, & ſubſannabo vos. Proverb. 1.

Je me rirai de vous à vôtre mort, & je vous inſulterai.

Beati mortui qui in Domino moriuntur. Apocal. 14.

Heureux ſont les morts qui meurent dans le Seigneur.

Amodo jam dicit ſpiritus ut requieſcant à laboribus ſuis, opera enim illorum ſequuntur illos. Ibidem.

Dès maintant je les aſſure, dit l'Eſprit, qu'ils ſe repoſeront de leurs travaux; car leurs œuvres les accompagnent, & les ſuivent.

Nolumus vos ignorare fratres de dormientibus, ut non contriſtemini ſicut & cæteri qui ſpem non habent. Ad Theſſal. 4.

Nous ne voulons pas, mes freres, que vous ignoriez ce que vous devez ſçavoir touchant ceux qui dorment du ſommeil de la mort, afin que vous ne vous en attriſtiez point, comme font les autres hommes qui n'ont point d'eſpérance.

Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus! Ad Romános. 7.

Malheureux que je ſuis! qui me délivrera de ce corps de mort?

Coarctor, deſiderium habens diſſolvi, & eſſe cum Chriſto. Ad Philipp. 1.

Je me trouve preſſé, & je déſire d'être dégagé des liens de ce corps, & d'être avec JESUS-CHRIST.

Dum ſumus in corpore, peregrinamur à Do-

Pendant que nous habitons dans ce corps,

mino. Audemus autem, & bonam voluntatem habemus magis peregrinari à corpore, & præſentes eſſe ad Dominum. 2. Ad Corinth. 5.

nous ſommes éloignez du Seigneur. Mais nous avons confiance, & nous aimons mieux ſortir de la maiſon de ce corps pour aller habiter avec le Seigneur.

Beati ſervi illi, quos cum venerit Dominus, invenerit vigilantes. Luc. 12.

Bienheureux ſeront les ſerviteurs que leur maître à ſon arrivée trouvera veillans !

Educ de cuſtodia animam meam, ad confitendum nomini tuo. Pſal. 141.

Tirez, Seigneur, mon ame de la priſon où elle eſt, afin que je béniſſe vôtre nom.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Teſtament.

L'on peut dire que la plûpart des pécheurs meurent comme mourut le Roy Balthazar, dont l'Ecriture nous dépeint la mort funeſte. Ce Prince fit un feſtin magnifique aux Grands de ſa Cour. Quelle penſez-vous que fut l'occaſion de ce grand feſtin ? Ne fut-ce point quelque victoire remportée ſur ſes ennemis, la conquête d'une Province, la naiſſance d'un Prince, quelque ſolemnité pour l'honneur ou pour la proſperité du Roy ? Non, rien de tout cela ne fut l'occaſion, ni le ſujet de cette fête. Balthazar étoit renfermé dans ſa ville par une armée ennemie qui l'aſſiegeoit ; & il en étoit venu, dit ſaint Jérôme, juſqu'à ce point d'oubli de ſoy-même, qu'il ſongeoit à la bonne chere & à la débauche, lorſqu'il étoit ſur le point de tomber entre les mains de ſon ennemi. *In tantam venerat Rex oblivionem ſui, ut obſeſſus vacaret epulis* : Tandis que tant de braves hommes perdoient la vie pour ſa défenſe ; tandis qu'il étoit menacé lui-même d'une mort funeſte, & ignominieuſe, il étoit à table au milieu de ſes concubines, ne ſongeant qu'à noyer ſa raiſon dans le vin & dans ſes infames débauches. On aura de la peine à le croire ; il n'eſt pourtant que trop véritable, que le plus grand nombre des pécheurs ſont ſurpris de la mort en de ſemblables circonſtances. Ils ſe trouvent au lit de la mort, ſuppoſé même qu'ils ne ſoient point ſurpris par quelque funeſte accident, qui les enleve de ce monde au milieu de leurs débauches comme il arrive aſſez ſouvent : Ils ſe trouvent, dis-je, au lit de la mort, la conſcience chargée d'une longue ſuite de crimes, l'eſprit aveuglé par le mépris de la vérité, peut-être même de la Religion ; le cœur endurci par un uſage tranquille de leurs plaiſirs, ou par une préſomption impie, qui leur a caché les horreurs d'une méchante mort. Ils n'ont ſeulement pas penſé à ſe diſpoſer à bien mourir ; leur mort eſt imprevûë, & peut-on croire qu'elle ne ſoit pas auſſi funeſte que celle de l'infortuné Balthazar ? *Pris du Pere la Peſſe, ſermon ſur la mort dans le péché.*

Balthazar eſt l'exemple de la mort funeſte des pécheurs ſurpris par la juſtice de Dieu dans leurs débauches.

Hieronymus in c. 5. Danielis.

La plûpart des pécheurs ſont ſurpris de la mort, comme le furent ces Iſraëlites murmurateurs & rebelles, dont il eſt parlé au livre des Nombres, c. 11. Ils avoient inſulté à Dieu, & à Moiſe, parce qu'ils n'avoient pas la nourriture, qu'ils ſouhaitoient. Elle leur fut accordée, & ils avoient encore le morceau à la bonche, lors que la fureur du Seigneur tomba ſur ces malheureux. De même le pécheur mourra avec cette inclination brutale dans le cœur ; il mourra goûtant encore le cruel avantage de cette injuſtice, encore enyvré ou étourdi des excès de ſon intempérance, exhalant encore le fiel de ſa haine & de ſa vengeance : *Adhuc eſca eorum erant in dentibus eorum, & ecce furor Domini conſurrexit in populum.* Le même.

Punition des Iſraëlites ſurpris de la mort dans leurs intemperances.

Pſalm. 77.

La mort du S. Patriarche Abrahã.

Le dernier ſoin qu'eût le ſaint Patriarche Abraham avant que de mourir, fut comme il eſt marqué dans l'Ecriture, de prévenir les querelles qui pourroient naître entre ſes enfans, & de partager dès ſon vivant les choſes avec tant de ſageſſe, que les autres enfans qu'il eût depuis la mort de Sara, d'une autre femme, ne puſſent inquiéter Iſaac, ni lui ôter rien de la terre que Dieu lui avoit promiſe; après quoy il mourut en paix; & comme dit le Texte Sacré, plein de jours, & dans une heureuſe vieilleſſe. C'eſt tout ce qu'il dit de cet homme incomparable, dont la foy n'eût point d'exemple, & dont la gloire, ainſi qu'ajoûte le Sage, n'a rien eu depuis qui lui fut ſemblable: *Non eſt inventus, ſimilis illi in gloria.* Il vécut comme un étranger ſur la terre, & plus il ſe détachoit des biens de ce monde, plus Dieu le combloit de richeſſes; & le Saint-Eſprit lui rend ce témoignage, qu'en toutes choſes il garda ſa loy. C'eſt pourquoi ſa mort a été heureuſe, comme ſa vie a été toute ſainte.

Eccl. 44.

La mort du grand Legiſlateur Moyſe. *Deuter.* c. 34.

Le Saint-Eſprit dit que Moyſe mourut en donnant un baiſer au Seigneur; & comme porte une autre Verſion, ſur la bouche de Dieu: *Mortuus eſt jubente Domino, ſuper os Domini, in oſculo Domini.* Il eut peu à regretter en mourant, comme dit ſaint Auguſtin, de ne pas entrer dans une terre coulante de lait & de miel, lui qui n'avoit que Dieu dans l'eſprit, & qui s'entretenoit ſans ceſſe d'une autre terre, dont celle de Chanaam n'étoit qu'une tres-foible figure: Mais ſe détachant encore de lui-même dans ces derniers momens, pour ne penſer qu'à ſon peuple, il ne fit aucune priere à Dieu pour lui-même en particulier & il le pria ſeulement de ne pas laiſſer cette grande multitude d'hommes comme un troupeau ſans Paſteur. Il continua ainſi ſon zele juſqu'au dernier ſoûpir, & fit voir que le plus grand ſoin d'un ſerviteur de Dieu, & zelé pour le ſalut de ſon prochain, étoit en mourant, de laiſſer après lui un ſucceſſeur, qui continuât par l'eſprit de Dieu, l'ouvrage que Dieu lui avoit fait commencer.

La mort de Joſué.

La mort de Joſué fait voir, que dès que Dieu a tiré des hommes les ſervices auſquels il les avoit deſtinez, il les retire du monde pour couronner leur fidelité & leurs travaux: Car Joſué ayant conquis la terre de Chanaam, & l'ayant diſtribué à tout le peuple, pouvoit dire à Dieu, comme fit depuis le Sauveur du monde, lors qu'il étoit prêt de mourir: Qu'il avoit conſommé l'ouvrage qu'il lui avoit donné à faire. Ainſi preſſentant que ſa fin étoit proche, il raſſembla à l'imitation de Moyſe ſon prédeceſſeur, tout ce qu'il avoit de courage & de force, pour lire la Loy de Dieu à tout le peuple, pour l'exhorter à la garder, & pour lui faire renouveller l'alliance qu'il avoit faite avec Dieu. Il falloit qu'il fut encore en cela, la figure de JESUS-CHRIST, qui avant que de mourir fit un long diſcours à ſes Diſciples pour les animer à ſervir Dieu & à lui témoigner qu'ils l'aimoient, par le ſoin qu'ils auroient de garder ſa loy.

La mort du ſaint homme Tobie.

Nous liſons dans l'Ecriture que le ſaint homme Tobie ſe ſentant défaillir, & s'appercevant qu'il n'avoit pas encore beaucoup de temps à vivre, fit venir ſon fils, & ſes petits enfans, auſquels il déclara ſes dernieres volontez. Mes enfans, leur dit-il, l'heure de ma mort eſt proche, & je dois bien-tôt retourner à Dieu. Si juſques icy vous avez eu de l'affection & du reſpect pour vôtre pere, n'oubliez jamais ce que je vous vais dire pour la derniere fois: *Audite filii patrem veſtrum.* Servez Dieu de tout vôtre cœur, & attachez-vous à faire tout ce que

Tob. 14.

ous croirez lui être agréable : *Servite Domino in veritate, & inquirite ut faciatis quæ placita sunt illi.* Servez Dieu en vérité ; cherchez ce qui peut lui plaire, & faites ſa ſainte volonté en toutes choſes. C'eſt ce que ce ſaint homme avoit pratiqué lui-même durant toute ſa vie ; c'eſt pourquoy il mourut ſaintement comme il avoit vécu.

La crainte de la mort qu'eût le Roy Ezéchias. *Iſaïa* 38.

L'Ecriture rapporte qu'Ezéchias tout Prince réglé qu'il étoit, quoy que religieux obſervateur des loix, s'abandonna aux pleurs & aux regrets, parce que le Prophete Iſaïe lui avoit dit de la part de Dieu : *Diſpone domui tuæ, eras enim morieris, & non vives.* Mais ſouvenez-vous toûjours que c'étoit un Roy puiſſant, qui ſans être tout-à fait criminel & pecheur, trouvoit qu'une couronne avoit de grands charmes. Hélas ! en mourant ſon cœur éprouvoit ce dénüement, & ce dépoüillement entier, qui au lit de la mort, nous jette dans des peines mortelles & inconcevables ; ſur tout, ſi le Seigneur nous enleve quand nous avons encore de l'attachement aux choſes de la terre, & du déſir de retenir ces différens objets qui nous environnent. Car c'eſt alors que l'on fait en ſon cœur cette triſte plainte d'un autre Roy, moins ſaint qu'Ezechias : *Siccine ſeparat amara mors.* 1. *Reg.* 15.

Le Fils de Dieu a ſouvent averti qu'il falloit toûjours ſe tenir prêt à parce que nous ne ſçavons quand la mort viendra.

Nous ne trouvons guéres d'exemples dans le Nouveau Teſtament, que nous puiſſions craindre ou imiter ; mais au lieu de cela le Fils de Dieu nous y avertit ſouvent de nous tenir prêts pour cette derniere heure. Il a fait pluſieurs paraboles ſur ce ſujet, & uſé de pluſieurs ſimilitudes & comparaiſons pour nous perſuader que la mort nous ſurprendra lorſque nous y penſerons le moins ; Il ſemble qu'il ait voulu que nous euſſions toûjours la mort devant les yeux, & dans la penſée. Pendant les trois années de ſa vie publique, il parloit ſouvent de ſa mort à ſes Apôtres, au jour même de ſa Transfigurarion ſur le Thabor, il s'en entretint avec Moyſe & Hélie. Admirable exemple qu'il nous fournit de la préparation que nous devons aporter à la nôtre propre, que nous ne devons jamais perdre de vûë aux jours même de nôtre proſpérité, & de nos joyes.

Difference de la mort du mauvais Riche & de celle du Lazare.

Nous avons dans l'Evangile de ſaint Luc deux différens portraits, de deux morts bien différentes, ſoit pour la maniere, ſoit pour les ſuites ; en la perſonne du mauvais Riche & en celle du pauvre Lazare. L'une fut honorable ; & l'autre miſérable & honteuſe aux yeux des hommes : Mais Dieu en jugea & décida de leur ſort bien autrement. L'un meurt dans un lit magnifique & ſemé de fleurs, & l'autre expire ſur un peu de paille ; L'un meurt entre les bras de ſes proches, de ſes domeſtiques, de ſes amis de table & de débauche ; l'autre en la compagnie des chiens qui léchent ſes playes. L'un eſt honoré du cortege des plus riches & des plus grands de la ville ; l'autre eſt mépriſé & abandonné de tout le monde. L'un vivoit dans une délicieuſe abondance ; l'autre étoit accablé de pauvreté & de miſeres. Mais à la mort les choſes changent bien de face. Ce riche meurt, & il a l'enfer pour ſépulture ; ce pauvre meurt auſſi, & va ſe repoſer dans le ſein d'Abraham.

Application de quelques paſſages de l'Ecriture.

La mort nous fait voir ſenſiblement la vanité & le néant de toutes les grandeurs du monde.

Veni & vide. Joan. 11. Ces paroles qu'on dit au Sauveur du monde, en le conduiſant au ſépulchre où l'on avoit mis le Lazare, qu'il avoit deſſein de reſſuſciter, ſe pourroient adreſſer aux gens du monde, eſclaves de leurs plaiſirs : *Veni & vide.* Voulez-vous apprendre à mépriſer ce que le monde a de plus flateur; venez voir ce qui eſt renfermé dans le tombeau de ce Grand, de cet homme de plaiſirs : La mort vous fait là-deſſus une leçon bien ſenſible, & c'eſt aſſez de vous dire : *Veni & vide.* Ouvrez ce cercüeil, & voyez maintenant ce que c'eſt que ce Grand, & toute ſa grandeur que vous admiriez pendant ſa vie. Sa grandeur s'eſt évanoüie, & ce Grand n'eſt plus qu'un tas d'oſſemens infects, & rongez par les vers : *Veni & vide.* Allez au tombeau de ce riche & de cet opulent du ſiécle, & voyez ce qui lui reſte de tant de domaines & de revenus ; quatre ou cinq pieds de terre ; voila déſormais tout ſon partage : *Veni & vide.* Jeune perſonne tant idolâtrée, & tant idolâtre vous-même d'un vain éclat qui vous pare, inſtruiſez-vous à l'école des morts, & voyez ce qu'eſt devenuë cette beauté cultivée il y a quelque temps avec tant de ſoin, & maintenant changée en un cadavre hideux & défiguré. Ah ! Chrétien, eſt ce donc là le ſujet de vôtre eſtime ? & comptez-vous pour un grand ſacrifice, de renoncer volontairement à ce qui eſt ſi fragile de ſoy-même.

La mort qui eſt la peine du peché en eſt maintenant le remede.

Per peccatum mors, & ita in omnes homines mors pertranſiit. Ad Rom. 5. C'eſt, dit ſaint Auguſtin, un effet de la bonté & de la miſéricorde de Dieu, d'avoir fait enſorte, que la mort, qui eſt l'effet du peché, en ſoit devenuë le remede le plus ſouverain, & que le châtiment de nos vices, nous fourniſſe des armes toutes puiſſantes, pour défendre nos vertus : *Per miſericordiam Dei, pœna vitiorum tranſiit in arma virtutum.* Ainſi nos peres, continuë ſaint Auguſtin, ſont morts parce qu'ils ont peché, & nous, nous nous abſtenons de pécher, parce que nous devons mourir ; ſuivons donc cette maxime, conclud ce ſaint Docteur, profitons avantageuſement de la mort, pour nous préſerver du peché: *Utatur ergo homo pœnâ ſuâ & bene utatur malo ſuo, ut proficiat bono ſuo, ipſi mortui ſunt* ; il parle de nos premiers peres, *quia peccaverunt* ; *iſti non peccant* ; il parle des autres hommes, *quia moriuntur.* Les parens ont ſouffert la mort qui eſt le châtiment qu'ils ont mérité, parce qu'ils ont peché, & les enfans par le moyen de leur punition, ſont préſervez du peché.

Si l'on penſoit ſouvent à la mort, on vivroit tout autrement qu'on ne fait.

Non eſt reſpectus mortis eorum, ideo tenuit eos ſuperbia. Pſal. 72. Si on penſoit ſouvent à la mort, on n'auroit que des penſées d'humilité, & d'anéantiſſement; je ſuis terre, & je retournerai en terre. On ſe priveroit des plaiſirs dont on ſçait que la fin eſt ſi funeſte, on renonceroit à des vanitez & à des pompes dont on connoit la fragilité & le néant. Si on penſoit à la mort, on apprehenderoit les ſéveres jugemens de Dieu, on trembleroit ſous ſa redoutable main. Enfin, ſi on penſoit à la mort, on feroit ce qu'ont fait les vrais fideles dans tous les ſiécles. Ce que faiſoit le ſaint homme Job, lors qu'il diſoit en gémiſſant : *Job.* 14. *Expecto donec veniat immutatio mea.* J'attens toûjours que mon changement arrive ; nous dirions ce que diſoit David pénitent : *Pſalm* 119. *Hei mihi, quia incolatus meus prolongatus eſt.* Malheur à moy, de ce que le terme, auquel je dois arriver à

ma

ma patrie, eſt prolonge, & de ce que je demeure ſi long-tems dans la terre de mon éxil : nous entrerions dans les mêmes ſentimens de ſaint Paul, quand il témoignoit que ſon plus grand déſir étoit de mourir & de vivre avec JESUS-CHRIST : *Deſiderium habens diſſolvi, & eſſe cum Chriſto, &c.* *Ad Philip. 1.*

Mors operatur in nobis, vita in vobis. 2. ad Corinth. 4. Il ſemble que ſaint Paul ait voulu mettre cette difference entre les vrais fidéles & les infidéles, lors qu'il diſoit ; c'eſt la mort qui opere en nous, & c'eſt la vie qui opére en vous : car c'eſt comme s'il diſoit à ceux-cy, vous ne penſez qu'à la vie, & tout ce qui n'a point de rapport aux plaiſirs de cette vie vous ſemble inſupportable. Mais nous avons des ſentimens tous contraires ; c'eſt la mort qui agit en nous ; c'eſt la penſée de la mort qui nous fait faire ce que nous faiſons. Si nous nous mortifions ; ſi nous nous privons des divertiſſemens que vous prenez, c'eſt parce que nous nous repréſentons que nous mourrons : La mort qui eſt ſi ſtérile en elle-même, eſt un principe de mouvement & d'action pour nous. C'eſt en vûë de la mort que nous travaillons ; c'eſt à cauſe d'elle que rien ne nous paroît difficile, quand nous ſçavons que les choſes difficiles nous la rendront heureuſe : *Mors operatur in nobis, vita in vobis.* Les véritables fidéles ont en vûë la mort dans leurs actions, au lieu que les autres ne penſent qu'à cette vie.

Si cecidesit lignum ad auſtrum aut ad aquilonem. in quocumque loco ceciderit, ibi erit. Eccle. 11. L'arbre demeurera dans le lieu, & dans la même ſituation, où il ſera tombé. Le ſens de ces paroles, eſt qu'après la mort un homme demeurera éternellement dans le même état, ſoit de grace, ſoit de peché, dans lequel il a expiré. De maniere qu'il ſera éternellement impoſſible de changer la diſpoſition où l'on aura été ſurpris à l'inſtant de la mort. Tellement que ſi un homme meurt dans la diſgrace de Dieu, l'arbre ſera éternellement là où il eſt tombé. Malheureux arbre, falloit-il balancer ſi long-temps, pour tomber enfin ſi mal-à-propos ? Eſt-il donc vrai qu'il n'ait occupé la terre durant tant d'années, qu'il ſe ſoit nourri de ſon ſuc, & chargé de tant de branches & de fruits, que pour fournir au feu un aliment éternel. Hélas ! il a tenu à ſi peu de choſe qu'il ne ſoit tombé d'un autre côté. Il avoit été pouſſé fortement par le vent du Saint-Eſprit, on l'avoit vû ſi ſouvent panché du bon côté ; faut-il qu'un ſouffle leger, qu'une parole, qu'une vaine conſidération, une vaine crainte, l'ait empotté ſur de ſi puiſſantes inſpirations. Mais c'eſt en vain que nous regrettons une chûte ſi funeſte ; toute nôtre compaſſion ne le relevera pas : *In quocumque loco ceciderit arbor ibi erit. Tiré du Pere de la Colombiere.* On demeure dans le même état de grace ou de peché dans lequel on eſt mort.

Ducunt in bonis dies ſuos, & in punctо ad inferna deſcendunt. Job. 21. Les impies, & la plûpart des gens du monde, paſſent leur vie dans les joyes & dans les délices, & un moment aprés ils ſe voyent ſurpris de la mort : *In punctо.* Au plus haut point de leur félicité, au faîte de leur élévation, au comble de leur plus grande proſpérité, & dans la joüiſſance la plus tranquille de leurs plaiſirs : *In punctо.* C'eſt ce point juſtement que la mort choiſit, & auquel Dieu permet qu'ils ſoient enlevez du monde, pour aller rendre compte à Dieu, & ſouvent pour être précipitez dans les enfers : *Et in punctо ad inferna deſcendunt.* Les heureux du ſiécle ſõt ſouvent ſurpris de la mort, au plus haut faîte de leur gloire.

Quotidie morior 2. ad Corinth. c. 15. Il faut qu'un Chrétien puiſſe dire avec l'Apôtre, qu'il meurt tous les jours, non ſeulement, parce que le temps de ſa mort s'approche tous les jours, & à chaque moment ; mais encore parce qu'il ſe trouve avoir toûjours moins d'affection pour les choſes de la terre, & un Il faut commencer chaque jour à mourir d'affection au

monde avant que d'en être ſepaté tout-à-fait.

plus ardent deſir pour celles du ciel. Je me ſens chaque jour avoir moins d'attache à la bagatelle, & moins d'empreſſement pour les biens de ce monde; moins de déſir de plaire au monde; moins d'amour pour moy-même, & pour mes commoditez; moins d'ardeur pour l'établiſſement de ma famille : *Quotidie morior.* Il me ſemble que mon cœur ſe détache inſenſiblement des biens de cette vie, & que mon ame en quelque façon commence à ſe ſéparer de mon corps. *Quotidie morior.*

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Penſées & paſſages des Saints Peres ſur ce ſujet.

LAtet ultimus dies, ut obſervetur omnis dies. Auguſt. de diſciplina Chriſti.

Dieu nous a caché nôtre dernier jour, afin que nous n'en paſſions aucun ſans être ſur nos gardes.

Mala mors putanda non eſt, quàm bona vita præceſſit; neque enim facit malam mortem, niſi quod ſequitur ipſam mortem. Idem l. 1. de Civit. Dei.

La mort qui met fin à une vie réguliere, n'a rien que nous devions appréhender : C'eſt ce qui ſuit la mort qui la rend mauvaiſe & terrible.

Non poteſt male mori qui bene vixerit, & vix bene moritur, qui male vixerit. Idem.

Quand on a bien vécu on ne ſçauroit mourir mal, & il eſt rare qu'on meure bien, aprés avoir mal vécu.

Percutitur hac animadverſione peccator, ut moriens obliviſcatur ſui, qui dum viveret, oblitus eſt Dei. Idem Serm. 3. de SS. Innocent.

C'eſt un châtiment dont Dieu a coûtume de punir le pecheur, qu'il s'oublie ſoy-même à la mort, aprés avoir oublié Dieu pendant ſa vie.

In quo ſtatu quemcumque invenerit ſuus ultimus dies, in hoc eum comprehendet noviſſimus dies; quoniam qualis in iſto die quiſque moritur talis de die illo judicabitur. Idem Epiſt. ad Heſach.

Tels que l'on nous trouvera au dernier jour de nôtre vie, tels au jugement dernier nous ſerons préſentez devant le ſouverain Juge, & nos derniéres diſpoſitions ſeront celles ſur leſquelles on nous jugera.

Deus diem mortis incertum ſalubriter conſtituit; diem ultimum ſuum quiſque ſalubriter cogitet. Idem l. 50. Homil. Homil. 13.

C'eſt pour nôtre ſalut que Dieu nous a laiſſé dans l'incertitude de nôtre dernier jour, penſant ſouvent à ce jour qui terminera le cours de nôtre vie, afin que cette penſée nous ſoit ſalutaire.

Qui cupit diſſolvi & eſſe cum Chriſto, non patienter moritur, ſed patienter vivit, & delectabiliter moritur. l. Idem in Joannem.

Quiconque ſouhaite de mourir, & être avec Jesus-Christ, ne ſouffre pas la mort avec patience, mais il ſouffre patiemment la vie, & c'eſt un plaiſir pour lui que de mourir.

Juſtis mors eſt quietus portus, nocentibus naufragium putatur. Ambroſ. lib. de bono mortis.

La mort eſt pour les Juſtes un port aſſuré; mais les méchans y font naufrage.

Quidquid facis, reſpice finem. Hieronymus ad Heliodorum.

Quoy que vous faſſiez, ayez devant les yeux la fin de vôtre vie.

Non eſt dignus dici Chriſtianus, qui in eo ſtatu vult vivere, in quo nollet mori. Idem Epiſt. ad Cyprian. Præsbit.

Celui-là ne mérite pas le nom de Chrêtien, qui veut vivre dans un état où il ne voudroit mourir.

O quam magna cum fiducià moritur quem nullius rei affectus detinet in mundo. Idem.

Qu'une perſonne qui n'a aucune affaire au monde, meurt avec confiance.

Facile contemnit omnia, qui ſe cogitat moriturum. Idem Epiſt. ad Paulin.

Celui-là mépriſe aiſément toutes les choſes du monde, lequel penſe qu'il doit mourir.

Diſces bene mori, ſi didiſceris bene vivere. Auguſt. de Diſcipl. Chriſt.

Ad hoc eunditor noſter latere nos voluit finem noſtrum, diemque noſtræ mortis eſſe incognitum, ut dum ſemper ignoratur, ſemper proximus eſſe credatur. Gregor. l. 12. Moral c. 19.

Quam præpoſterum eſt quamque perverſum, ut cum voluntatem Dei poſtulemus, quando vocat nos, & acceſſit de hoc mundo Deus, non ſtatim voluntatis ejus imperio ſimus amus. Cyprianus lib. de Mort.

Non eſt exitus iſte ſed tranſitus, & temporalis itinere decurſo, ad æterna tranſgreſſus, quis non ad meliora feſtinet? Idem, ibidem.

Si laudari ante gubernator non poteſt, quàm in portum navem deduxerit, quomodo laudabis hominem, priuſquam ſit ſtationem mortis ſucceſſerit. Idem, ibidem.

Fiat voluntarium quod futurum eſt neceſſarium, offeramus Deo pro munere, quod pro debito tenemur reddere. Chryſoſt. ſuper Matth. c. 10.

Nihil mors eſt ultra quam ſomnus, & peregrinatio, & tranſmigratio à deterioribus ad meliora. Idem Homil. 45. in Geneſ.

Piis mors ultra non eſt mors, ſed nomen tantum habet mortis, imo & ipſum nomen ſublatum eſt. Idem ſupra Matth. c. 10.

Mors non eſt malum, ſed male mori peſſimum. Idem Homil. 36. ſuper Matth.

Quis mortem temporalem metuat, cum vita æterna promittitur? Caſſiodor. in Pſal. 118.

Expeditum mortis genus. (*ita Chriſtianos vocat.*) Tertullianus in Apologet.

Non eſt timendum, quod nos liberat ab omni timendo. Tertull. l. de anima.

Somnus juſtis eſt mors, imo magis tranſitus ad vitam meliorem. Baſilius de Barlaam Martyre.

Bona mors juſti propter requiem, melior propter novitatem, optima propter ſecuritatem. Bernardus in Epiſt.

Pretioſa mors Sanctorum; pretioſa plane, tanquam finis laborum, tanquam victoria conſummatio, tanquam vita janua, & perfecta ſecuritatis ingreſſus. Idem, Ibidem.

Mors peccatorum peſſima, audi, unde peſſima? mala ſiquidem eſt in mundi amiſſione, pejor in carnis ſeparatione, peſſima in vermis. Igniſque duplici contritione. Idem, Ibidem.

Apprenez à bien vivre, & vous apprendrez à bien mourir.

D'où vient que le Créateur nous a caché le moment de nôtre mort, c'eſt afin qu'ignorant le jour de nôtre fin, nous ſoyons toûjours perſuadez qu'il eſt proche.

Quelle ignorance! quelle perverſité! nous demandons à Dieu qu'il nous faſſe connoître ſa ſainte volonté, & quand il nous veut retirer du monde, nous avons de la peine à nous ſoûmettre à ſes ordres.

Il ne faut point regarder la mort comme un terme. C'eſt un paſſage du temps à l'éternité aprés avoir achevé ſa courſe, qui ne ſe hâte pour parvenir à un état plus heureux.

Si pour donner des loüanges à un pilote, on attend qu'il ait conduit ſon navire dans le port, doit-on loüer un homme ſur ſes vertus, qu'il ne ſoit hors d'état de les obſcurcir?

Faiſons volontairement ce que nous ne pouvons éviter de faire. Donnons à Dieu en preſent ce qu'il a droit d'exiger de nous comme une dette.

La mort n'eſt autre choſe qu'un ſommeil, un pélerinage, un changement de mal en bien.

Il ne faut pas dire que la mort des Juſtes ſoit une mort, elle n'en a que le nom, encore à le bien prendre en a-t-elle perdu le nom.

Ce n'eſt point un mal que la mort, mais de tous les maux le plus grand eſt une mauvaiſe mort.

Un homme à qui la vie éternelle eſt promiſe, doit-il apprehender une mort temporelle?

Les Chrétiens ſont une ſorte de gens toûjours prêts à mourir.

Ne craignons point ce qui nous délivre de tout ce qu'il y a à craindre.

La mort n'eſt point les Juſtes qu'un ſommeil, ou plûtôt un paſſage à une meilleure vie.

La mort procure aux Juſtes trois avantages, tous plus grands les uns que les autres; c'eſt à ſçavoir le repos, la nouvelle vie, l'aſſûrance de ne jamais perdre la Grace.

La mort des Juſtes eſt précieuſe, parce qu'elle eſt la fin de leurs travaux, qu'elle met le comble à leur victoire, qu'elle eſt pour eux une entrée à la vie, & qu'elle les introduit dans un lieu, où ils joüiſſent d'une ſécurité parfaite.

La mort des pécheurs eſt déteſtable; en quoy? le voicy. Le moindre mal qu'elle cauſe, c'eſt la perte des biens, du monde; la ſéparation de l'ame & du corps a quelque choſe de plus ſenſible; mais le pire de tout, c'eſt le feu dévorant, & le ver rongeur qui ne meurt point.

In omni opere ſuo dicant ſibi ipſi, ſi moriturus modo eſſes, faceris iſtud. Bernardus in ſpecul. Monial.

Mones impios horror in exitu, dolor in tranſitu, pudor in conſpectu magni Dei. Idem ſerm. 28. de Diverſ.

A chaque action, il faut ſe demander à ſoy-même, ferois-je cela, ſi j'allois mourir un moment après.

Les impies doivent s'attendre à une certaine horreur quand il faudra quitter la vie, à une cuiſante douleur, au moment de la mort, à une confuſion humiliante, quand ils paroîtront devant le Dieu de majeſté.

Si hodie non es paratus, quomodo eras eris? eras eſt dies incerta, quid ſcit ſorſan craſtinum habebis? De Imitat. Chriſti, l. . c. 23.

Si aujourd'hui vous n'êtes pas prêt, demain comment le ſerez-vous? Le jour de demain eſt incertain, & il n'eſt pas poſſible que vous ſçachiez ſi vous l'aurez.

Quomodo vivere petes, ubi mori non audes. Bernardus Epiſt. 105.

Comment pouvez-vous vivre dans un état où vous n'oſeriez mourir?

Egredere quid times? Egredere anima mea, quid dubitas? Septuaginta prope annis ſerviſti Chriſto, & mortem times? Hieronymus in vita ſancti Hilarionis.

Sors mon ame; ſors hardiment de ton corps; que crains-tu? il y a près de ſeptante ans que tu ſers JESUS-CHRIST, & tu tremble encore à la vûë de la mort.

Hominem invitum mori miſerrimum eſt. Anſelmus, lib. 1. c. 9.

Un homme eſt bien miſérable, lors qu'il abandonne cette vie mortelle malgré luy.

Non dignus eſt in morte accipere ſolatium, qui ſe in vitâ non cogitavit moriturum. Cyprianus, Epiſt. ad Antonium.

Celui qui ne penſe pas à la mort, ne mérite pas de recevoir aucune conſolation à la mort.

Vivite bene ne moriamini male. Auguſtinus Serm. 24. de verb. Domini.

Voulez-vous bien mourir, vivez bien.

Sancti viri, quia brevitatem vitæ indeſinenter aſpiciunt, quotidie morientes vivunt. Greg. lib. Moral. c. 14.

Les Saints qui ont ſans ceſſe devant les yeux la brieveté de la vie, meurent en quelque façon tous les jours.

Quotidie diem exitus tui expecta, quâ enim horâ minimè putas, veniet mandatum horribile, & tu tunc imparatus. S. Ephren. de Vita Spirit.

Attendez chaque jour l'heure de vôtre mort, l'arrêt vous en ſera porté au moment que vous y penſerez le moins, & malheur à qui ne ſera pas prêt.

Quaſi non moriturus, quaſi evaſurus mortem, ſic de vitâ diſponis. Chryſologus ſerm. 118.

Vous diſpoſez du temps, comme s'il étoit en vôtre pouvoir, & que vous ne duſſiez pas mourir.

Non ſubitaneâ morte moriuntur, qui ſe ſemper cogitaverunt morituros. Anſelmus in Elucid.

Ceux-là ne meurent jamais ſubitement, qui ont toûjours eu dans la penſée qu'ils mourront.

Memoria mortis eſt quotidiana mors. Joannes Climacus. Grad. 6.

Songer toûjours à la mort, c'eſt mourir chaque jour.

Sanctorum mors, non eſt mors, ſed vel ad Deum diſceſſus, vel deſiderii cumulus, vel vinculorum ſolutio, vel oneris excuſſio appellanda eſt. Greg. Nazianzenus, Orat. in laudem Cypr.

La mort des Saints n'eſt pas proprement une mort, mais un départ pour aller à Dieu; mais le comble de leurs déſirs, mais le briſement de leurs chaines, mais la décharge d'un peſant fardeau.

Quamvis ſerò de hac vitâ tollantur impii, ſubitò & repente tolluntur, quia finem ſuum cogitando providere neſciunt, ſubitum eſt homini quod ante cogitare non potuit. Greg. lib. 24. Moral.

Les impies ont beau vivre long-temps, ils meurent toûjours ſubitement, parce qu'ils n'ont pas ſçû prévoir leur derniere heure. Or ce qui eſt imprevû eſt ſubit.

De centum millibus hominum, quorum mala fuit ſemper vita, vix meretur à Deo habere indulgentiam unus, hoc teneo, hoc multiplici experientia didici. Sanctus Hieronymus moriens, ut refert Euſebeus ad Damaſum.

Saint Jérôme diſoit en mourant; de cent mille hommes qui ont toûjous mal vécu, à peine s'en trouve-t-il un, qui mérite que Dieu lui faſſe miſericorde; ce que je ſçai, & ce que l'experience m'a appris.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce que l'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce ſujet.

SElon les loix ordinaires de la Providence, nul n'eſt aſſûré ni du temps de ſa mort, ni de la maniere dont il paſſera du temps à l'éternité; c'eſt pourquoy, nous nous devons tenir prêts à toute heure, & à tout moment de comparoître devant nôtre Juge. Mais à quoy nous devons bien faire réflexion, c'eſt ce que nous enſeignent tous les Maîtres de la vie ſpirituelle, après ſaint Auguſtin, & tous les Peres qui ont traité ce ſujet, qu'il nous eſt avantageux d'ignorer ce moment fatal, qui doit ſéparer nôtre ame de nôtre corps: Car qui ne voit que ſi les hommes connoiſſoient préciſement le dernier terme de leur vie, & les circonſtances de leur mort, avec quelle négligence ils s'acquiteroient de leurs devoirs les plus eſſentiels; ne renvoiroient-ils pas à l'extrémité le bien qu'ils auroient dû faire chaque jour. Or Dieu a ſcellé du ſeau de ſon ſecret impénétrable le nombre de nos jours, afin qu'une ſalutaire incertitude, nous tienne à tout moment dans la vigilance, dans la préparation, & dans l'attente de ſon évenement.

Il nous eſt avantageux d'ignorer l'heure de nôtre mort.

Il faut dire la verité; la néceſſité de mourir eſt agréable pour les uns; elle eſt formidable pour les autres. Elle eſt agréable pour les juſtes, qui ont paſſé leur vie dans l'innocence, & qui ſe ſont peu à peu détachez des créatures, dont l'amour & la poſſeſſion nous rendent ordinairement la mort redoutable. Elle eſt terrible pour les méchans, & pour ceux qui ont de l'attachement au monde, parce qu'elle ſe préſente à eux comme ces abîmes, qui n'ayant point de fond, effrayent la vûë, & nous donnent de l'étonnement. Cette néceſſité eſt dure pour ceux qui ont quelque chaîne à rompre; parce que toute rupture ſe fait toûjours avec violence; mais elle eſt douce pour ceux qui les ont deja rompuës, parce qu'il n'y a plus rien qui les attache ou qui les retienne au monde. Ceux qui ſont morts au monde durant leur vie, ne meurent pas, pour ainſi dire, en mourant; la mort n'eſt pour eux qu'une ſource de vie. Mais ceux que la mort trouve encore tout vivans au monde, ſentent par néceſſité qu'il eſt terrible de mourir; & la mort eſt pour eux un terrible ſupplice.

Comme la mort eſt douce & agréable à quelques-uns, & facheuſe & terrible aux autres, & pourquoy?

Quand le Fils de Dieu nous a averti de ne point craindre ceux qui peuvent donner la mort au corps, il nous a en même-temps ordonné de craindre celui qui peut donner la mort au corps & à l'ame tout à la fois, & envoyer l'un & l'autre dans la gêne; c'eſt-à-dire, aux tourmens des enfers. Il a voulu, ce ſouverain Maître de nos vies, guérir une crainte par une autre crainte, en nous faiſant tellement appréhender la mort éternelle, que nous n'euſſions nulle crainte de la mort temporelle & paſſagére, que le commun des hommes envi-ſage comme la choſe du monde la plus terrible. C'eſt pourquoy ſaint Auguſtin nous exhorte à changer une crainte vaine & mal fondée en une crainte utile & avantageuſe pour le ſalut. Vaine eſt la crainte des hommes, qui appréhendent de quitter les choſes temporelles, qui devant néceſſairement ſortir du

Il n'y a que la grace de Jeſus-Chriſt, & l'eſperance de la vie éternelle, qui nous puiſſe empêcher de craindre la mort.

monde, craignent d'en ſortir, & veulent toûjours differer; ce qu'ils ne peuvent abſolument empêcher. Cette crainte eſt inutile; mais auſſi c'eſt inutilement que les Philoſophes Payens ſe ſont efforcez de la bannir de nôtre eſprit, puis qu'elle eſt auſſi naturelle que l'eſt l'amour de la vie & le ſoin de la conſerver. Il n'y a que la grace de JESUS CHRIST, qui puiſſe nous ôter cette crainte, & nous faire même déſirer la mort dans l'eſpérance d'une meilleure vie.

La mort eſt toûjours à craindre pour l'incertitude où nous ſommes ſi nous mourrons en état de grace.

On ne nie pas qu'on ne puiſſe raiſonnablement craindre la mort du corps. C'eſt une ſéparation des deux parties qui compoſent l'homme: & comme la nature nous inſpire le déſir de la conſervation de nôtre corps, elle doit néceſſairement nous faire appréhender ſa deſtruction. Ce ne ſont pas ſeulement les Payens qui ont appellé la mort la terrible des terribles: Les Saints qui mépriſoient les choſes de la terre, & qui ne ſoûpiroient qu'après celles du ciel, & ceux-mêmes qui avoient témoigné le plus de haine pour leur corps durant toute leur vie, ont apprehendé de le quitter à la mort. Si l'on étoit aſſûré de porter dans le cœur au moment de nôtre mort, une foy vivante & opérante par la charité, on ſeroit ſûr en même-temps qu'une mort ſainte ſeroit pour nous la porte de la vie, & l'heureux paſſage à une éternelle félicité. On n'auroit garde de craindre la mort pour terrible qu'elle paroiſſe. Mais quelle aſſûrance avons-nous, que nous aurons au moment de la mort, ces dons de Dieu, ces richeſſes de la grace, & ces principes de nôtre juſtice; & en un mot, ces gages du ſalut éternel; & quoy qu'il nous paroiſſe certainement que nous ayons une foy véritable, qui nous fait croire conſtamment les principes de la religion, pouvons-nous penſer la même choſe de la charité? Comme donc perſonne ne peut ſçavoir certainement s'il a la charité; la mort demeure toûjours douteuſe, & par conſéquent toûjours capable de nous donner de la crainte.

Les péchez des hommes avancent leur mort.

C'eſt une vérité conſtante dans l'Ecriture, que les pechez que les hommes commettent, avancent, & abrégent le cours de leur vie, & que comme la mort eſt la punition du péché du prémier homme; les péchez actüels que nous ajoûtons à celui que nous apportons en naiſſant, ſont auſſi ordinairement la cauſe que Dieu tranche le fil de nos jours pour punir le mauvais employ que nous en faiſons. Les jours de chacun ſont ceux qu'il peut vivre ſelon le cours de la nature, & ſelon ſa conſtitution naturelle; mais la mort vient & le ſurprend ſouvent avant qu'il en ait rempli la moitié; parce qu'il l'a avancée par le nombre de ſes péchez. C'eſt dans ce ſentiment que David prononce cette vérité: *Viri ſanguinum & doloſi non dimidiabunt dies ſuos.* Les hommes ſanguinaires & les fourbes n'arriveront pas ſeulement à la moitié de leurs jours; & l'Apôtre nous aſſûre que le péché eſt l'aiguillon de la mort, laquelle la preſſe & la fait hâter comme l'aiguillon fait marcher les animaux les plus lents & les plus tardifs de leur nature: *Stimulus mortis peccatum.* De maniére qu'on peut dire que les pecheurs vivent plus qu'ils ne doivent, quand après leur péché la vie leur eſt continuée un ſeul moment.

Pſalm. 54.

1. Ad Corint. 15.

Dieu par un coup de ſa providence ôte quelquefois du monde ceux

Je ſçai bien que Dieu a des raiſons dans les tréſors de la Providence, pour leſquelles il enleve de ce monde de certaines perſonnes dans leur plus tendre jeuneſſe. Mais c'eſt toûjours pour le bien & pour l'avantage de ceux qui meurent de la ſorte, par une mort précipitée. Comme il eſt écrit du Juſte dans le livre de la Sageſſe: *Juſtus ſi morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit*, & que vi-

vant parmi les pecheurs, il eſt transferé de cette vie dans une meilleure avant le temps, de peur que la malice ne le changeât, & que la fourberie & la duplicité qui regne dans le monde, ne corrompît la ſimplicité de ſon ame: *Raptus eſt ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius.* Sapient. 4. Ce qui doit infiniment conſoler les parens & les amis de ceux qui meurent dans leur bas âge, ou dans la fleur de leur jeuneſſe, quoy qu'ils ayent toûjours été de bonnes mœurs, & tres-vertueux. Car nous ne prétendons pas ſoutenir que tous ceux qui meurent en bas âge, ou au milieu de leur courſe, ſoient enlevez pour leur mauvaiſe vie; mais ſeulement que ceux qui vivent mal ſont aſſez ordinairement punis par une mort avancée & précipitée.

qu'il prévoit qui s'y corromproient.

Tout le monde convient que quelque terrible que ſoit la mort, elle n'auroit rien de trop terrible pour un Chrétien, ſi l'on étoit aſſûré de mourir chrétiennement. Or ſuivant ce ſentiment, ſi commun & ſi véritable, il eſt tout viſible que nôtre plus grand ſoin ne devroit pas être de fuir la mort; mais d'éviter la mauvaiſe mort: d'autant plus que la mort eſt inévitable, & qu'il eſt en quelque ſorte en nôtre pouvoir de bien mourir. Cependant, il faut avoüer que la plûpart des hommes font tout le contraire. On ſe précautionne contre la mort, comme s'il n'y avoit point de plus grand mal à craindre en la vie, & qu'on pût l'éviter à force de précautions, pendant qu'on néglige la mauvaiſe mort, comme ſi ce n'étoit rien, & que tous nos ſoins y dûſſent être inutiles, ce qui eſt une des plus grandes marques du peu de foy, & de l'aveuglement des hommes.

On apporte plus de ſoin à éviter la mort que la mauvaiſe mort.

Les Anciens ont appellé leur Philoſophie une meditation de la mort; & ſaint Chryſoſtome appelle la mort même une Philoſophie, pour dire que comme les Philoſophes examinent avec attention les principes de cette ſcience, pour tirer les concluſions, qui ſont comme renfermées dans ces véritez générales; il eſt auſſi de la prudence d'un Chrétien de conſidérer la mort avec toutes les circonſtances qui la regardent, & nous devons tirer de la vûë de nôtre tombeau, où la mort nous reduit, toutes les conſéquences qui peuvent régler nos mœurs, pour faire de la fin de nos jours un principe excellent de la conduite de nos vies. Mais la plus importante conſéquence que nous puiſſions tirer de cette conſidération, eſt que nous apprénions de là, à mourir par avance à nous-mêmes, & à nos mauvaiſes inclinations, puiſque nous devons effectivement mourir un jour, & que nous faſſions ſervir la mort naturelle qui nous attend, à produire en nous une mort morale qui eſt la mortification de nos paſſions.

La mort eſt une ſcience, & une Philoſophie, & comment cette ſe doit entendre.

Quelque opiniâtre & deſeſpéré que puiſſe être un pécheur, il peut, tandis qu'il eſt en vie, ſe convertir; Dieu l'y oblige; il l'en ſollicite; il l'en preſſe; il en a donc le pouvoir, puiſque Dieu ne peut obliger à ce qu'on ne peut accomplir. Il n'en eſt pas ainſi d'un malheureux, qui eſt mort en ſon péche; dès le moment qu'il a expiré, il lui eſt impoſſible de changer, & de retourner à Dieu, parce qu'à ce funeſte moment ſon péché eſt l'impénitence finale, d'où l'on ne peut jamais revenir, puiſqu'il faudroit ſe repentir, & dès là même, elle ne ſeroit plus cette derniére impénitence. Celui qui a reçû le don de la perſéverance, ne le peut perdre; parce que, comme dit ſaint Auguſtin, par ce don qui eſt le propre des prédiſtinez, il a perſéveré juſqu'à la fin; & il eſt im-

On ne peut plus ſe convertir après la mort.

poſſible que celui qui a perſeveré de la ſorte, le perde jamais, puiſqu'en ce cas il n'autoit pas perſeveré; il n'y a donc point de puiſſance qui lui puiſſe ravir ce don. On peut dire le même de l'impénitence finale, qui lui eſt oppoſée dans les réprouvez. Celui qui eſt ſi malheureux que d'être mort en état de péché, ne peut jamais en revenir, parce qu'il eſt impoſſible que celui qui meurt ainſi faſſe pénitence. C'eſt la fin, c'eſt le terme; il n'y a plus de changement. Comme le pecheur, durant ſa vie, avoit le pouvoir & la liberté de ſe convertir par la grace que Dieu lui préſentoit; en mourant dans ſon crime il n'a plus ce pouvoir, ni cette liberté, parce qu'il n'a plus de grace; puiſque la mort eſt la fin de toutes les graces, qui ne ſont données que pour mériter, & que les mérites ne ſont que pour la vie.

L'ame à l'inſtant de la mort eſt déſabuſée des fauſſes idées qu'elle avoit des choſes de ce monde.

L'ame étant dégagée de ſon corps, & agiſſant par elle-même; à cet inſtant il n'y a plus d'illuſion, ni d'erreur, ni de fauſſe apparence qui la trompe; elle juge des choſes comme elles ſont; elle ne découvre plus de mal, où il n'y avoit que du bien; elle n'imagine plus de bien, où il n'y avoit que du mal; elle juge des biens de ce monde, par ce qu'ils ſont en effet, & par conſéquent elle voit le péché tout ſeul ſans mélange & ſans apparence de bien, puiſqu'il n'y a plus ni d'objet, ni de paſſion qui lui en donne, ni d'erreur qui lui en figure. En cet état, où le peché ne lui paroît qu'un mal tout peur & ſans mélange; il ne peut être que l'objet d'une effroyable averſion; elle le hait; elle le déteſte; elle l'abhorre; Le malheur eſt, qu'il n'eſt plus temps.

Nôtre mort eſt ordinairement telle qu'a été nôtre vie, & l'une eſt une diſpoſition à l'autre.

Nôtre vie eſt une continuelle diſpoſition à la mort; & pour ainſi dire, nous ne vivons que pour mourir. Toutes les actions que nous faiſons ont raport à ce terme, & tous les momens de la vie, de quelque nature qu'ils ſoient, ſont autant de préparatifs à la mort où ils nous conduiſent. D'où il s'enſuit, qu'une vie ſaintement réglée, nous diſpoſe à mourir en ſaints; celle des pecheurs leur prépare une mort de réprouvez. Ainſi donnez-moy un homme, dont toute la vie n'ait été qu'une longue continuation de péchez, pourra-t-il trouver à la fin une mort de prédeſtiné? Cela eſt bien rare, & ne ſe peut même ſans une eſpéce de miracle. Pourquoy? parce qu'il n'y a point de diſpoſitions à cette heureuſe mort; il s'en voit même de toutes contraires; Il faut donc dire qu'un homme, qui a mal vécu fera une mauvaiſe mort.

On peut faire une mauvaiſe mort en pluſieurs maniéres.

Comme la mauvaiſe mort n'eſt autre choſe que la mort en état de péché mortel; la foy, la raiſon, & l'expérience nous apprennent, qu'on peut mourir de la ſorte en pluſieurs maniéres. La prémiére, lorſque l'on meurt dans l'acte même du péché; ce qui peut arriver naturellement. Quand l'action qui fait le crime donne infailliblement la mort, comme un homme qui ſe bat en duel, & qui eſt tüé ſur le champ, ou par accident, comme quand un homme qui blaſphême, ou qui ſatisfait une brutale paſſion eſt écraſé ſous les ruines de ſa maiſon; ou par punition, comme lorſque Dieu, pour faire un exemple, punit de mort ſur le champ celui qui l'offenſe, ſans lui donner le temps de ſe reconnoître. La ſeconde maniére dont on peut mourir dans ſon péché, c'eſt quand un homme, qui ne commet pas actuellement un crime, eſt pourtant, en état de péché mortel, ne l'ayant point encore effacé par la pénitence, & qu'il eſt ſurpris de la mort en un ſi déplorable état. Enfin, la troiſiéme maniére, c'eſt quand un homme eſt en état de péché

mortel

mortel au lit de la mort, qu'il ſonge à ſe convertir, qu'il en a la grace, & qu'il fait même quelque effort pour cela, & qu'après tout, il meurt en ſon péché; parce que ſa pénitence eſt défectueuſe, par quelque endroit eſſentiel.

Tout homme qui offenſe Dieu, mérite la mort, qui eſt la peine du péché, depuis qu'il fut dit au prémier homme : *In quocumque die comederes, morte morieris.* C'eſt un criminel condamné par l'arreſt de Dieu, & Dieu le peut executer au même inſtant: S'il le fait, c'eſt juſtice; s'il ne le fait pas, c'eſt miſéricorde. Or il fait juſtice & miſericorde, à qui, & comme il lui plait, & quand il veut; & il ne faut pas qu'on en cherche d'autre raiſon, que ſa volonté ſeule, qui eſt la ſuprême raiſon : *Miſerebor, cujus miſerebor.* Il vous a fait cette faveur en vous prolongeant la vie, après l'avoir mille fois offenſé, il ne l'a pas fait à tant d'autres. C'eſt juſtice, & cette juſtice, il la fait à ceux-cy, parce qu'il le veut.

Dieu peut punir de mort ſur le champ celui, qui commet un péché.

Geneſ. 2. *Ad Roman.* 9.

C'eſt un plaiſir que les Philoſophes payens n'ont pas connu, parce que pour en joüir, il faut quelque choſe au-deſſus de la nature, où l'eſprit humain, par ſes ſeules forces, ne peut pas arriver; de ſorte qu'il ne faut pas s'étonner ſi n'ayant eu que la lumiére naturelle, encore toute enſevelie dans les ſens & dans les vices, ils ont prononcé qu'entre toutes les choſes effroyables, la mort étoit la plus terrible. Ils la conçevoient ou comme une pure privation, & une ſéparation du corps & de l'ame, ſans eſpoir de retour & de réünion. Ceux qui ont opiné pour l'immortalité de l'ame, n'en ont eu que des idées fort groſſiéres, & des connoiſſances fort incertaines; ce n'eſt donc pas merveille, ſi ces ténébres ont produit de l'horreur; & ſi cette ſéparation de deux choſes ſi unies comme le ſont le corps & l'ame, leur a paru accompagnée de douleur tres-ſenſible, & d'une triſteſſe irrémédiable, mais ceux qui ſont inſtruits dans les connoiſſances de la foy, qui connoiſſent leur fin, & qui la déſirent ardemment, qui ſçavent que l'ame eſt immortelle, que par la mort du corps, elle s'enva s'unir à Dieu pour jamais; que le corps même doit reſſuſciter & être bien heureux avec l'ame; ceux-là regardent la mort comme un paſſage du travail au repos, comme un ſommeil, dont ils doivent ſe réveiller, comme une nuit qui eſt ſuivie du matin, & diſent avec le Prophete : *Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Dieu me conduit par la clarté de la foi dans ce chemin affreux; ainſi je marche dans l'ombre de la mort, ſans craindre les maux que la nature par ſes foibles lumiéres a jugez ſi redoutables.

Comme les juſtes & les véritables Chrétiens meurent avec plaiſir.

Pſalm. 22.

Les Saints dont la vie eſt une continuelle préparation à la mort, & dont les jours, pour mieux dire, ſont autant de mort, ne craignent pas celle de leur dernier jour après tant deſſais qu'ils en ont fait dans tous les autres : Ils ne tiennent preſque plus à la terre; il ne faut point de vents furieux pour faire tomber ces fruits de l'arbre; il ne faut point de violence pour les arracher; la main du maître les vient cüeillir quand il eſt temps ſans aucun effort; & c'eſt à chacun d'eux que Dieu dit : j'ai vû les larmes que vous avez verſées dans le ſéjour ennuyeux de la terre, j'ay exaucé vos déſirs, & je placerai vôtre ame dans la douceur & dans la paix. Quelle joye à une perſonne mourante, qui ne regarde plus le monde comme ſa patrie, & qui ſe trouve comme étrangere

Pourquoy les Saints ne craignent point la mort.

parmi les hommes, de ſe voir proche d'arriver au ciel, où elle eſpére de revoir ceux avec qui la charité l'avoit unie dans cette vie, & que Dieu a placez devant elle dans la gloire. Ainſi elle ne quitte pas le monde avec regret, comme ſi c'étoit ſon pais naturel; mais elle en ſort avec joye, comme du lieu de ſon banniſſement, & dit comme ces anciens Prophétes: *Vado ad populum meum.* Elle a paſſé ſa vie dans les allarmes d'une crainte ſalutaire, opérant ſon ſalut avec tremblement, ſelon le conſeil du Prince des Apôtres; mais maintenant le peril eſt preſque paſſé. Dieu recompenſe les amertumes de la crainte par les douceurs de la confiance, & dit avec l'Apôtre, j'ay combatu fidellement & je ſuis aſſûrée que Dieu, comme Pere des miſéricordes & comme juſte juge, me rendra la couronne de juſtice.

Ce qui rend la mort terrible redoutable.

Il eſt vrai que la mort eſt de ſa nature un mal, puis qu'elle n'eſt autre choſe que la privation d'un bien qui eſt la vie; mais il faut avoüer que ce qu'elle a de plus redoutable, n'eſt pas cette perte qui doit néceſſairement arriver. Ce qui eſt donc ſur tout à craindre en la mort, ce ſont les ſuites, dont l'homme a pû ſe préſerver en fuyant le péché pendant ſa vie. Ces ſuites qui ne ſont pas inſéparables de la mort; mais ſeulement de la mauvaiſe mort, ſont étrangement étonnantes, & la ſeule penſée de ces choſes, nous doit remplir le cœur d'effroi.

Les diſpoſitions prochaines qu'il faut apporter pour bien mourir.

Tout ce que nous avons dit, & ce que nous dirons de la penſée & du ſouvenir actuel de la mort, que nous devons toûjours avoir preſente devant les yeux, regarde la diſpoſition éloignée que nous devons apporter pour bien mourir. Mais les préparations prochaines ſe peuvent réduire a trois, qu'on ne doit pas manquer d'apporter, autant que le temps, & le genre de la maladie le peut permettre; ſçavoir, la réception des ſacremens, les diſpoſitions habituelles, qui ſont la réſignation aux volontez de Dieu, l'acceptation de la mort, & les affections actuelles qu'on doit produire dans la derniére maladie, ſuppoſé qu'on ait encore le jugement ſain, & les forces de les exercer.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

La penſée de la mort n'afflige point les gens de bien.

NE vous imaginez pas que la vûë & la penſée de la mort rempliſſe d'amertume le cœur d'un homme juſte, ni qu'elle le jette dans l'abbatement. Mais ſçachez qu'elle doit faire des effets tout contraires. C'eſt un captif qui enviſage avec joye le moment de ſa délivrance; c'eſt un criminel qui voit avec plaiſir l'heure qui doit lui annoncer la nouvelle de la grace qu'il eſpére; c'eſt un pilote qui ſe conſole dans le cours de ſa navigation, toutes les fois qu'il regarde le jour auquel il doit ramener ſon vaiſſeau dans le port. Juſtes, qui menez une vie chrétienne; la mort n'eſt dure qu'à ceux qui ſont attachez au monde, qui en aiment les voluptez & les amuſemens; parce que leurs

biens ſont préſens, & comme ils n'ont rien à attendre de l'avenir, le coup qui leur ôte la vie leur ôre tout ; & par conſéquent il ne leur reſte pour partage que la déſolation & la triſteſſe. *L'Abbé de la Trappe, troiſiéme conference pour le jour de l'Aſſomption.*

Le libertinage des athés n'eſt pas capable de bannir la crainte de la mort.

Comme les athés ont fait violence toute leur vie, à toutes les lumiéres de la raiſon, à tous les ſentimens de la nature, à toutes les impreſſions de l'exiſtence de Dieu, de l'immortalité de l'ame, d'un bonheur éternel que le Créateur avoit gravées dans le fond de leur eſprit & de leur cœur ; comme ils ont toûjours été condamnez par le ſentiment univerſel de tout le reſte des hommes, qui eſt la voix de la nature ; tout cela réveille ſouvent à la mort des ſentimens de religion & de crainte, qui les obligent comme un Antiochus de reconnoître un Dieu qu'ils ont nié, d'embraſſer une religion qu'ils ont mépriſée, & demander une miſéricorde, qui peut-être leur ſera refuſée, comme elle le fut à ce fameux impie : *Orabat ſceleſtus ad Dominum à quo non erat miſericordiam conſecuturus.* 2. *Macth.* 9. Et quand ces libertins s'opiniâtreroient dans leur impiété, la nature fremiroit d'horreur de ſe voir ſur le bord d'un abîme, où tout eſt anéanti, & où la mort les va précipiter. *Le Pere Craſſet, livre de la Conſolation contre les frayeurs de la mort.*

Il eſt important pour bien mourir, de penſer à la mort.

On ne veut point penſer à la mort, & pourquoy? Doute-on ſi l'on mourra? Une ſainte mort eſt-elle un ouvrage ſi aiſé ! ou ſi indifférent ? eſt-elle d'une ſi petite conſéquence, qu'elle ne mérite pas qu'on y penſe? De la mort dépend le ſalut éternel; peu de gens meurent bien, peut-il arriver autrement, tandis que ſi peu de gens pénſent à la mort? La penſée de la mort effraye, elle trouble les plaiſirs, & les plus beaux jours, & c'eſt pour cela qu'on l'éloigne. Pour ceux qui ne veulent point penſer à la mort de peur d'être effrayez par un ſujet ſi triſte. Ignorent-ils qu'il dépend de nous avec le ſecours de la grace que nôtre mort ne ſoit conſolante; qu'elle ſoit même précieuſe devant Dieu? Mais ſe peut-on la promettre telle, ſans y avoir penſé auparavant ? *Le même.*

Les douleurs qu'on ſouffre à la mort peuvent tenir lieu de pénitence.

Le grand avantage qu'un Chrétien au lit de la mort peut tirer des ſouffrances, & des douleurs que lui cauſe ſa maladie, c'eſt qu'elles lui peuvent tenir lieu de pénitence pour expier ſes péchez, & pour ſatisfaire à la peine qui leur eſt dûë. Car ſi les Théologiens enſeignent que toutes les afflictions & tous les maux, ſoit particuliers ou publics, qui nous arrivent par la permiſſion de Dieu, ou par un ordre exprès de ſa ſainte volonté, peuvent ſervir à ce deſſein; parce qu'encore qu'il ne dépende pas de nous de ſouffrir ou de ne ſouffrir pas, néanmoins il dépend de nous de les prendre en gré, & de les accepter par un motif honnête, & loüable, & cette acceptation, cette ſoûmiſſion au bon plaiſir de Dieu étant libre & volontaire, les rend méritoires & ſatisfactoires, tandis qu'on ne les retracte pas par un acte contraire. *Auteur anonyme.*

Combien la mort eſt amére & fâcheuſe à ceux qui ſont attachez aux biens de ce

Il n'y a rien, dit le Saint-Eſprit, de plus fâcheux & de plus amer à un homme du monde que la penſée qu'il doit un jour mourir : *O mors quam amara eſt memoria tua homini pacem habenti in ſubſtantiis ſuis.* Conçevez, je vous prie, la force de ces termes. Il n'eſt pas dit que la penſée de la mort eſt triſte, & affligeante à ceux qui poſſédent les biens de la terre, mais ſeulement à ceux qui y trouvent leur paix, & qui s'y repoſent comme ſur leur ſubſtance : *Pacem*

monde. *Eccli.* 41. *habenti in ſubſtantiis ſuis.* Ce que les riches poſſédent avec attache en ce monde, n'eſt pas ſeulement appellé bien, il eſt nommé ſubſtance, pour montrer la différence qu'il y a entre eux & les juſtes: en ſorte que ſi ceux cy ne conſidérent les richeſſes du monde que comme de foibles accidens dont ils peuvent aiſément ſe dépoüiller, & dont la perte ne cauſe en eux qu'une alteration fort legére, ceux qui les regardent comme leur ſubſtance, en faiſant le capital des biens de ce monde, croyant ne pouvoir les perdre, ſans perdre en même-temps & l'être & la vie: Et dans un attachement de cette nature, il ne faut pas s'étonner ſi la ſeule penſée de la mort eſt capable de les remplir de frayeur & d'amertume. *Autheur anonyme.*

Ceux qui ont le plus d'interêt à ſe diſpoſer à la mort ſont ordinairement ceux qui ſont les moins prêts à la recevoir. *Auguſt. in Pſalm.* 41.

Les méchans, dit ſaint Auguſtin, appellent & hâtent leur mort par leur vie déréglée: *Male vivendo homines mortem invocant.* Et ce ſont les méchans mêmes qui prennent moins de ſoin pour adoucir ſes terreurs, pour ſe munir contre les maux éternels qui doivent ſuivre. Sûrs de mourir, ils vivent dans le péché; sûrs, (je ne crains point de le dire) sûrs en quelque maniére de mourir dans le péché. O, mes chers Auditeurs, laiſſez-vous pénétrer de la frayeur, dont cette parole doit percer vôtre ame. Oui ceux qui vivent mal, d'ordinaire vivent mal, parce que, de quelque maniére qu'ils meurent, ils meurent ſans s'être diſpoſez à la mort... Pour bien mourir, il faut mourir avec les diſpoſitions d'un vrai Chrétien, & en état de pénitent. Or cela ſe fait-il ſans y avoir penſé; cela ſe fait-il au hazard? cela ſe fait-il tout d'un coup? On ne peut mourir qu'une fois; il faut donc prendre toutes les précautions poſſibles pour bien mourir; & c'eſt à quoy ne penſent point les grands pécheurs, & les libertins. *Pris en partie du Pere la Peſſe tome* 1. *& prémier ſermon de la mort dans le péché.*

Celui qui ne prend aucunes precautions pour bien mourir, eſt en évident danger de mourir en reprouvé.

Quand quelqu'un a négligé les précautions néceſſaires pour faire une ſainte mort, c'eſt une forte preuve pour moy, que ſelon les loix ordinaires de la Providence, il mourra en réprouvé. Je ne vous alléguerai point, avec ſaint Ambroiſe, que l'eſpérance que l'on confie à un temps incertain, eſt une eſpérance foible & frivole: & qu'il n'y a pas d'apparence qu'on veüille bien ce que l'on différe toûjours, au hazard de ne jamais l'exécuter. Ce n'eſt pas nôtre coûtume de riſquer par des délais éternels, une affaire qui nous tient au cœur. On s'en met peu en peine, quand on croit qu'on aura toûjours aſſez de temps pour y penſer. Je ne veux pas non plus vous dire, avec Tertullien, qu'une perſonne accoûtumée à une confiance téméraire, n'eſt guéres plus en état de craindre, & de prendre de juſtes meſures pour échapper, que ſa préſomption rend le péril plus preſſant, & plus inévitable: *Qui præſumit minus veretur, minus præcavet, plus periclitatur, timor fundamentum ſalutis eſt.* Quel moyen d'enviſager tout d'un coup, toutes les circonſtances d'une action qui fut toûjours également pénible, également périlleuſe & qui ne nous troubla jamais? Je ne vous dirai point encore, avec ſaint Auguſtin, que le mal qu'on n'a jamais attendu, arrive toûjours avec une viteſſe, qui nous ſurprend, nous déconcerte, & nous accable. Mais l'oracle de la parole de Dieu, qui eſt expreſſe ſur ce ſujet, la juſtice divine dont nous voyons tous les jours tant d'exemples, & nôtre propre expérience, ſont autant de convictions, qu'à moins, d'un coup extraordinaire de la miſéricorde de Dieu, celui qui a toûjours négligé, &

Tertull. l. de cultu faminarum.

differé, de penſer & de ſe préparer à la mort, ne mourra pas de la mort des predeſtinez. *Le même.*

De tous les hommes, celui à qui la mort doit paroître plus épouvantable, c'eſt le pecheur qui ne s'y eſt point préparé, parce que ſa mort eſt ordinairement le commencement de ſon éternité malheureuſe ; nonobſtant tous les ſujets qu'il avoit de frémir au ſouvenir de la mort, il s'eſt diverti ; il a mépriſé la loy de Dieu : il n'a pas daigné penſer qu'il mourroit, & qu'il tomberoit entre les mains de ſon juge. La prémiére vengeance que Dieu doit tirer de cet oubli de la mort, c'eſt que la mort ſurprenne le pécheur qui l'a oublié. Cette peine eſt tres-juſte, qu'un mal mépriſé vienne tout à coup, quand on s'y attend le moins. L'imprudent qui l'a négligé, apprend par-là d'une maniére plus humiliante les raiſons qu'il avoit de le craindre. *Le même.*

La mort doit paroître épouventable à un pécheur qui ne s'y eſt point préparé.

L'oubli téméraire de la mort doit être puni non ſeulement par une mort imprévûë ; mais encore par la vûë, & par le ſentiment de toutes les horreurs de la mort. Dieu, dit ſaint Auguſtin, a caché au pécheur tous les jours qu'il peut vivre, & qu'il peut mourir, afin qu'incertain de ſon ſort, il ſoit attentif à tous les jours, & qu'il les obſerve tous avec tremblement : *Latet omnis dies ut obſerventur omnes dies.* Le pécheur a fermé les yeux à cette incertitude effrayante de ſon dernier moment, de quel châtiment plus équitable Dieu pourroit-il punir ſon audace impie, ſinon en le contraignant de goûter, pour ainſi dire, toutes les terreurs de cette heure derniére, qu'il n'a pas crû qui méritât d'être prévûë ; il faut qu'il ſe ſente, & qu'il ſe voye mourir, & ſe diſe à ſoy-même, je n'ay penſé qu'à amaſſer, qu'à contenter mes ſens ; j'ay étouffé toute penſée de la mort, pour joüir plus tranquillement de mes richeſſes, & de mes plaiſirs ; je me ſuis étudié à oublier l'avenir, pour me rendre le préſent plus agréable ; j'ay vécu comme ſi je n'avois pas dû mourir. Me voici, qui meurs, & je n'ay plus rien à eſpérer en ce monde ; je n'ay plus qu'à attendre le châtiment de mes crimes dans l'autre. Ecoutez en quels termes le ſaint homme Job exprime ce ſentiment. *Videbunt oculi ejus interfectionem ſuam, & de furore Omnipotentis bibet.* Ses yeux verront ſa mort, & il boira de la fureur du Tout-Puiſſant. Le pécheur ſe verra mourir, & ſi je puis m'exprimer de la ſorte, il boira ſa mort à longs traits : attaché à ſon lit, comme un criminel ſur un échafaut, il découvrira tout l'appareil, tous les inſtrumens de ſon ſupplice ; il comparera ſes plaiſirs paſſez avec ſa miſére préſente, & pénétré de la néceſſité de mourir, ayant l'enfer devant ſes yeux, il ſera forcé de ſouhaiter une prompte mort pour ſoulager ſon deſeſpoir. *Le même.*

Celui qui n'a point voulu penſer ni ſe préparer à la mort, reſſentira toute l'amertume de la mort des réprouvez. *Auguſtinus homil.* 23.

Job. 21.

Quelle différence, Meſſieurs, des doux ſentimens, du calme, de la joye des gens de bien à la mort, avec les inquiétudes, & les terreurs mortelles ; les agonies & le deſeſpoir, où l'on voit mourir les perſonnes qui ont aimé le monde & ſes vains plaiſirs ? Que de précautions il faut prendre pour les avertir du péril où ils ſe trouvent. Quelle tempête n'excite point dans leurs cœurs une ſi triſte nouvelle ! Dans quel trouble, & dans quelles agitations mortelles ne ſe paſſent point ces derniéres heures de leur vie ; que d'amers & d'inutiles repentirs du paſſé ? que de juſtes craintes à la vûë d'un avenir qui les attend, qui les preſſe, qui ne leur donne plus de loiſir de réparer le temps perdu ? Au contraire,

Du trouble & des frayeurs des impies & des grands pécheurs à la mort, par comparaiſon avec le calme des gens de bien.

quel bonheur des gens de bien d'attendre ſans émotion ce dernier paſſage, dont le ſouvenir a coûtume d'épouvanter tout le monde ? Quel privilege d'être en aſſûrance ; de joüir d'un parfait repos d'eſprit ; de ſe tenir le cœur tout plein d'alegreſſe, en un temps, où tout gemit, où tout ſoûpire, où tout tremble ; en un temps où les Grands du monde ſouffrent plus de douleurs en un moment qu'ils n'ont goûté de plaiſirs en toute leur vie. En ce temps, dis-je, ſe trouver ſans effroi, ſans ſoucy, ſans défiance : eſt-il quelque genre de vie ſi auſtére, qu'il ne fallût embraſſer ? Eſt-il quelque action ſi difficile, & ſi oppoſée à nôtre humeur qu'il ne fallut entreprendre, pour ſe procurer un ſi grand bien. *Le Pere de la Colombiere, ſermon pour le jour des Morts.*

Ce qui rend la mort ſouhaitable aux gens de bien.

Ce qui doit le plus toucher les Chrétiens, c'eſt que par une mort avancée, on avance auſſi ſon bonheur, & l'on joüit plûtôt de Dieu. Quoy qu'une longue vie fût exempte de tous les dangers dont nous venons de parler ; n'eſt ce pas un grand mal, que la longueur de cette vie nous empêche d'arriver plûtôt dans ce lieu de délices ? C'eſt ce qui faiſoit dire au Prophete : *Fuerunt mihi lacryme mea panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie, ubi eſt Deus tuus. Hæc recordatus ſum, & effudi in me animam meam.* Cette penſée a donné à tous les Saints un extrême dégoût pour la vie préſente, lors qu'ils venoient à ſe repréſenter que leur félicité éternelle étoit retardée par le fâcheux ſéjour qu'ils faiſoient ſur la terre. Oüi ! Chrétiens, la mort eſt ſouhaitable, puiſqu'elle eſt le commencement de nôtre immortalité, & qu'elle nous éléve à Dieu, tant s'en faut qu'elle doive être apprehendée. Ce ſentiment de crainte, dit ſaint Cyprien, répugne à ce que nous demandons tous les jours dans l'Oraiſon Dominicale ; car nous demandons à Dieu que la mort arrive bientôt, pour nous faire paſſer dans le royaume des cieux, lorſque nous diſons : *Adveniat regnum tuum* ; & néanmoins par un déſir tout contraire, nous voulons demeurer longtemps ſur la terre : Nous déſirons que la volonté de Dieu ſoit faite, & quand Dieu nous appelle, nous ne lui obéiſſons qu'avec un extrême regret ; nous ſortons de ce monde plûtôt par néceſſité, que par obéiſſance ; nous voulons recevoir une couronne de gloire de celui à qui nous n'allons qu'à regret. Pourquoi donc demandons-nous dans nos prieres, que le royaume du ciel arrive, ſi nôtre captivité nous plaît tant ? Pourquoi faiſons-nous tant d'inſtance pour être affranchis des miſéres de cette vie, ſi nous avons plus d'envie d'être eſclave du demon ici bas que de regner au ciel avec JESUS-CHRIST dans le ciel. *Le Pere de Lingendes, premier ſermon de la Mort.*

Pſalm. 41.

Priére qui empêche quelques gens de bien de ſouhaiter la mort.

Vous me direz, peut-être, que ce qui vous touche & vous étonne, n'eſt pas la crainte de la mort ; mais les approches des jugemens de Dieu, & qu'étant privez de l'avantage de pleurer vos péchez, vous ne pouvez les effacer par les larmes de la pénitence. Il eſt vray que les jugemens de Dieu ſont terribles ; mais ils ſont inévitables ; vôtre vie pour être longue, n'en ſera ni plus innocente, ni plus agréable à ſes yeux, & vous devez croire que vos pechez ſe multiplieront comme vos jours. Ce n'eſt point le nombre de vos années qui deminüera le nombre de vos offenſes ; mais ce ſera la grandeur de vôtre charité & de vôtre amour qui couvrira vos pechez, & il n'y a rien par où vous puiſſiez donner plus de marques au Fils de Dieu, que vous l'aimez que par le déſir que vous aurez que ce corps de péché ſoit détruit ; que ce corps, dis-je,

qui ne fait autre choſe que de s'oppoſer à tous ſes ordres, qui lui fait tant d'injures, qui s'eſt élevé tant de fois contre ſes volontez les plus ſaintes, ſoit exterminé, retourne dans la pouſſiére, & ſoit réduit en cendres, pour la punition de ſes excès, & de ſes iniquitez. *L'Abbé de la Trappe, dans les devoirs de la vie Monaſtique, Tome 1. chap. 13. de la Méditation de la mort.*

La penſée de la mort éteint en nous l'affection de toutes les choſes ſenſibles.

Le principal effet que produit la penſée de la mort eſt de vuider entierement ſon cœur, d'y détruire ce qui lui peut reſter d'affections pour les choſes ſenſibles, & d'empêcher qu'il n'en conçoive de nouvelles. JESUS-CHRIST voulut ſe ſervir de cette raiſon, pour confondre la folie de ceux qui s'attachent aux biens de la terre, en leur diſant que la mort eſt toute prête de leur ravir ce qu'ils amaſſent avec tant de ſoin, & que toutes leurs peines, & leurs inquiétudes demeureront inutiles : *Stulte hac nocte animam tuam repetunt à te ; quæ autem paraſti, cujus erunt !* Ce qui fait que les hommes ſe portent avec tant d'ardeur à bâtir des maiſons, à ſe faire des établiſſemens, à rechercher des emplois & des richeſſes, c'eſt l'envie qu'ils ont de ſe procurer des ſatisfactions & des plaiſirs ; l'eſpérance d'en joüir eſt le motif de leurs déſirs & de leurs actions, & on ne peut point douter qu'ils ne ceſſent & d'agir & de déſirer, au moment qu'ils ſeront perſuadez que leurs travaux ne leur ſerviront de rien. Ainſi celui qui conſervera la penſée de la mort vive & continuelle, verra toutes les choſes paſſagéres, comme ſi elles étoient déja paſſées ; il ſe conſidérera comme mort entre les vivans, ou plûtôt comme vivant entre les morts. *Luc. c. 12.* *Le même.*

Un autre avantage du ſouvenir de la mort eſt de nous inſpirer le déſir du ciel.

Un autre grand avantage qu'on trouve dans le ſouvenir & la meditation de la mort, c'eſt qu'en éloignant les choſes de la terre, elle rapproche celles du ciel ; que nous donnant un cœur de bronze pour les unes, elle nous donne pour les autres un cœur de chair, & qu'à meſure qu'elle détruit en nous l'amour du monde, elle y fait regner l'amour de JESUS-CHRIST. Ce qui eſt cauſe qu'on n'eſt point touché des choſes éternelles, & que le bonheur que Dieu promet à ceux qui le ſervent, tout infini qu'il eſt, fait ſur nous des impreſſions ſi légeres ; c'eſt qu'on le conſidére comme éloigné, & que l'intervalle qui nous en ſépare, le diminüe de telle ſorte à nôtre eſprit, qu'il n'a rien dans nôtre opinion, qui ſoit comparable aux peines qu'il faut endurer pour l'acquerir. Or la penſée de la mort détruit toutes les diſtances ; l'homme vertueux qui la porte vivement gravée dans ſon eſprit, a ſans ceſſe l'éternité préſente devant les yeux. Comme il ne s'en voit ſéparé que par un inſtant, il eſt dans une attente continuelle du bonheur qui l'attend. *Le même.*

Des biens en general que produit la penſée de la mort.

Les biens & les ſecours que les gens de bien tirent de la penſée & du ſouvenir de la mort, ſont ſi grands, & en ſi grand nombre, qu'il ne m'eſt pas poſſible de vous en donner une idée qui les égale. Et quand je vous dirai que cette penſée excite la ferveur, qu'elle tire l'inconſtance & la mobilité des ames ; qu'elle empêche la diſſipation de l'eſprit ; qu'elle rend la pénitence agréable ; qu'elle ôte le dégoût des humiliations & des mépris ; qu'elle produit un abandonnement de tous les ſoins de la terre ; une vigilance exacte ; une priére ardente ; qu'elle inſpire la pieté & qu'elle la conſerve : & je ne vous dis rien que ce que les Saints nous en ont appris. Heureux ceux qui n'ont pas beſoin d'étudier ces véritez importantes dans les livres ; mais qui les connoiſſent par leur propre expérience. *Le même.*

Le ſouvenir de la mort nous fait penſer aux jugemens de Dieu.

Il ſeroit bien difficile de conſerver la penſée de la mort, & de n'avoir pas les jugemens de Dieu devant les yeux. Ce ſont des évenemens ſi unis par eux-mêmes, qu'ils ne doivent point être ſeparez dans nos penſées. La mort n'a rien qui la ſuive de plus prés que le jugement que Dieu fera de nous: mourir & être jugé, c'eſt preſque une même choſe. La penſée de la mort ne ſeroit pas fort utile, ſi elle n'étoit jointe à celle du jugement. On ſçait auſſi que le diſcours de la plûpart des hommes, eſt qu'ils ne ſe mettent point en peine de la mort, mais ſeulement de ſes ſuites, qui ſont le jugement de Dieu, &c. *Le même.*

Il eſt étonnant de voir que les hõmes penſent ſi peu à la mort. *Matth.* 24.

C'eſt une penſée de laquelle JESUS-CHRIST nous ordonne de nous occuper ſans ceſſe, quand il dit: *Vigilate itaque, quia neſciis diem neque horam.* Véritablement ce jour & cette heure eſt ſi terrible, & l'affaire qui s'y décide, d'une ſi grande importance, qu'on ne ſçauroit aſſez s'étonner de ce que ne pouvant douter qu'elle n'arrive, l'on eſt capable de penſer à autre choſe. Que l'on diſe à un homme que ſa maiſon eſt prête de tomber, & que ſa ruine peut arriver dans tous les momens, il ne différera point d'en ſortir; & c'eſt une choſe étrange, il ſçait qu'il eſt menacé du plus grand de tous les malheurs, dont celui-cy n'eſt pas l'ombre; qu'il n'y a point d'inſtant dans lequel il ne puiſſe en être ſurpris, & cependant ſans y faire réfléxion, il vit dans une aſſûrance entiére, comme s'il n'avoit rien à craindre: Ces coups imprévus, ces accidens inopinez qui enlévent tant de perſonnes, frappent ſes yeux; mais ne touchent point ſon cœur: ſa dureté réſiſte à tout, & l'on diroit à voir ſa conduite & ſa ſécurité, que l'Apôtre l'a excepté, & n'a point parlé de lui, quand il a dit; que c'eſt un arrêt porté contre tous les hommes, de mourir un jour: *Statutum eſt omnibus hominibus ſemel mori. Le même.*

Ad Hebr. 9.

Sujet qu'un homme quelque juſte qu'il ſoit à de ſouhaiter de ne pas vivre davantage.

Quand un homme juſte vient à ſe conſidérer lui-même, il ne trouve rien en lui, non-ſeulement qui le contente, mais qui n'augmente ſa crainte; il voit dans le fond de ſon ame une ſource vive de tous les maux, qu'il ne commet point en effet; mais qu'il commettroit ſans doute, ſi Dieu ne prenoit un ſoin particulier de conſerver ſon innocence. Il découvre cette multitude effroyable de paſſions, qui n'étant qu'enchaînées par les liens de la grace, mais non pas détruites, ſont comme autant de lions rugiſſans qui attaquent par des efforts continuels ſes réſolutions les plus ſaintes. Il ſent dans ſes ſens la loi du péché s'élever inceſſamment contre la loi de la raiſon; & ce qui l'afflige d'avantage, c'eſt que ſes réſiſtances ne ſont jamais ſi fidéles, qu'il ne lui écappe toûjours quelque choſe qui bleſſe la ſainteté de celui auquel il ne doit & ne veut point déplaire. Ainſi il craint que ſes infidélitez venant à ſe multiplier, la patience de Dieu ne ſe laſſe, ſa miſéricorde ne ſe reſſerre, & enfin qu'il ne l'abandonne tout-à-fait, en lui refuſant la grace de la perſéverance finale. *Le même.*

On eſt plus frappé de la penſée de la mort quand elle eſt proche, que quand elle eſt éloignée.

Quelque ſoin que l'on prenne pendant la vie, de méditer ſur la mort; il eſt vray cependant que jamais ce grand objet ne nous frappe plus vivement, que lors qu'aux approches de la mort, on nous avertit qu'il n'y a plus rien à eſpérer pour nous, & que dans quelques jours, peut-être dans quelque heures, il faudra paroître devant le ſouverain Juge. Tout occupé alors du paſſé, dont on commence à connoître les conſéquences: frappé de la crainte d'un Dieu juſte, dont

dont on a la préſence a ſoûtenir, effraye du courroux d'un maître équitable & éclairé, qui va demander compte de tout ce qu'il a confié ; épouvenré de ces vaſtes idées où l'on va entrer dans cet ordre de nouvelles choſes, dans cette conjoncture fatale ; l'homme mourant jette de tous côtez ſes regards incertains, & cherche de toutes pars un aſyle, où il puiſſe ſe raſſûrer, & ſe calmer. Tel eſt le ſort du pécheur, qui ne trouve à ſes approches que des frayeurs dans ce qui fait la plus douce conſolation de l'homme juſte. *P. Maſſillon Tome 2. de ſon Carême, Sermon du Bonheur de la mort des juſtes.*

La joye & la conſolation d'un homme juſte à la mort.

O l'heureux ſort des ames juſtes à la mort, dont l'eſperance va être couronnée d'une immortalité parfaite ! De-là ces mouvemens doux & agréables du juſte mourant. Quel langage & quels ſoûpirs vers ſa ſainte patrie ! Quels redoublemens de joye en ſentant qu'il va y entrer ? non je ne l'aurois jamais penſé, s'écrioit à la mort un ſaint homme qu'on dût trouver un plaiſir ſi ſenſible à mourir ! De-là cette impatience des Saints de ſortir de cette vie. David ne demandoit rien plus ardemment au ciel que de paroître devant la face de ſon Dieu: *Quando veniam & apparebo ante faciem tuam* ! Saint Paul n'en parle qu'avec des tranſports de joye : il brûle d'une ſainte impatience de toucher au moment heureux, où ſon ame ſera délivrée de la priſon de ſon corps, & retournera à Dieu ſon principe & ſa fin : *Deſiderium habens diſſolvi & eſſe cum Chriſto.* De-là ces déſirs empreſſez des prémiers fidelles qui ſoûpirant ſans ceſſe aprés la mort, & remplis d'une ſainte confiance pour leur ſalut, l'appeloient un ſommeil agréable, un port aſſuré, un paſſage à la vie. Et le grand Apôtre ne pouvoit ſouffrir qu'on s'attriſtât à la mort de ſes parens ou de ſes amis, diſant que cela n'appartenoit qu'aux infidelles qui n'attendoient rien aprés la mort. *Le même.*

Pſalm. 41.

Ad Philipp. 1.

Il eſt étonnant qu'on penſe ſi peu à la mort quoi que perſonne ne puiſſe douter qu'il mourra un jour.

Encore qu'il n'y ait rien de plus dur à la nature que la néceſſité de mourir, il n'y a rien néanmoins dont on puiſſe moins douter. On ne ſe flatte point ſur cela par des vaines eſpérances ; & l'expérience de tant de ſiécles, dans leſquels on a vû tous les hommes aſſûjetis à la mort, ſans exception ni privilege, forme ſur ce point dans tous les eſprits une conviction ſi pleine, que ceux mêmes qui ont voulu ſe tirer du rang des hommes, & ſe faire adorer comme des Dieux n'ont pas été aſſez foux pour ſe promettre de ne point mourir. Qui ne penſeroit que les Chrêtiens du moins, qui connoiſſent & qui font profeſſion de croire les ſuites & les conſéquences de la bonne & de la mauvaiſe mort, ſeroient occupez du moins de ces terribles objets. Et en effet, c'eſt ce que Dieu prétend en nous les mettant ſans ceſſe devant les yeux. C'eſt ce que la raiſon nous dicte, & c'eſt ce qu'elle nous fait faire en des rencontres bien moins importantes. Et cependant c'eſt à quoi la plûpart des hommes penſent le moins. *Eſſais de Morale, premier Traité des quatre fins.*

On eſt preſque toûjours ſurpris de la mort.

Rien n'eſt plus commun que la mort, & rien n'eſt ſi rare que de n'en être pas ſurpris. Il y en a beaucoup qui ſont accablez tout d'un coup par des morts que l'on appelle proprement ſubites. D'autres tombent dans des maladies, qui leur ôtant d'abord la raiſon, quoi qu'elles ne leur ôtent pas la vie ſi-tôt, font le même effet que les morts ſubites, en ce qui eſt de les empêcher de ſe preparer à la mort : *Subitum eſt homini quod ante cogitare non potuit.* Mais ſans avoir égard à ces accidens, qui ſont plus rares, on peut dire en un ſens, que preſque toutes les morts ſont ſubites & imprevûës, parce qu'il y en a peu qu'on

S. Greg. l. 25. Moral. c. 2.

ait lieu de prévoir quelque temps auparavant. L'on peut prévoir ordinairement la chûte des bâtimens, parce que l'on en voit preſque toutes les parties, & qu'il y a des voyes certaines de s'en aſſûrer quand on en doute. Mais le corps humain eſt une machine dont les reſſorts ſont cachez, qui peut être toute prête à ſe briſer & à tomber en ruine, ſans que perſonne s'en apperçoive. Tel croit être bien éloigné de la mort, qui la porte dans ſon ſein, & tel en eſt effectivement fort éloigné à ce moment ici, qui en ſera tout proche un moment aprés. Il ne faut rien pour dérégler cette machine de nos corps. *Le même.*

La mort eſt une privation de toutes choſes

Pour comprendre ce que c'eſt que la mort, & les effets qu'elle produit; il ne faut que concevoir que ce n'eſt autre choſe que la rupture de tout ce qui attachoit l'ame aux créatures; c'eſt-à-dire, que c'eſt une ſeparation générale de tous les objets des ſens, de tous les plaiſirs qu'on y trouvoit, de toutes les liaiſons humaines, & enfin que c'eſt une privation totale de tout ce qu'on aimoit dans le monde. Un homme qui meurt, ne perd pas ſeulement ce qu'on appelle les richeſſes; il perd l'air, la terre, les aſtres, & tout le reſte de la nature; il perd ſes parens & ſes amis; il perd tous les hommes; il perd tout ſupport & tout appuy, & généralement tous les objets de ſes paſſions & de ſes déſirs. *Les mêmes.*

Il faut penſer à la mort: c'eſt le deſſein de l'Egliſe de nous y exciter de temps en temps.

Je ne prétends point ici vous faire une peinture affreuſe de la mort, ni vous en procurer l'obligation univerſelle & indiſpenſable; qui de vous l'ignore; & depuis le commencement du monde, c'eſt-il trouvé un homme aſſez fou pour le revoquer en doute! Nous ne voyons qu'obſeques; nous n'entendons que le ſon lugubre des cloches; nous n'allons que dans ces temples où repoſent nos ancetres: Parmi tant de triſtes objets, l'idée de la mort ne peut qu'elle ne ſe préſente à nous preſque à chaque pas. Mais je veux vous inſtruire d'une vérité qui me paroît encore plus importante, & plus utile, & conforme au deſſein que ſe propoſe l'Egliſe en nous mettant devant les yeux la mort d'un jeune homme enlevé en la fleur de ſon âge, dans l'Evangile de ce jour, ou bien dans la ceremonie des Cendres au commencement du Carême. Cette Egliſe conduite par les lumieres de l'Eſprit Saint, n'a rien plus à cœur que cette penſée; elle les y invite; elle les en preſſe; elle en fait dépendre leur ſalut. Pourquoi tant d'empreſſement, puiſqu'il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des morts? Mais c'eſt qu'elle ſçait auſſi qu'il n'y a rien de plus ordinaire, ny de plus funeſte que l'oubli de la mort. *Le Pere Eſtienne Chamillard.*

Il ne faut pas penſer à la mort, ni la recevoir en Philoſophe.

Il eſt vray que les Payens ont fait conſiſter la generoſité à mépriſer la mort, & les dangers qui les en menaçoient, & qu'ils ont même qualifié leur Philoſophie du beau nom de meditation de la mort. Mais un Chrêtien ne la doit pas regarder de la même maniére, ny ſe conſoler de la perte de la vie par les mêmes motifs qu'eux. Car peut-il compter pour quelque choſe cette vaine réputation qui lui reſte dans l'idée de la poſtérité d'avoir eu de la fermeté, de la conſtance, de l'intrepidité, & une certaine grandeur d'ame Stoïcienne. Vains phantômes, qui ont ſéduit les Payens, & je ne ſçai ſi dans le Chriſtianiſme même, la plûpart des guerriers, qui vont affronter la mort avec tant de courage, ne doivent point leur valeur à ces mêmes maximes. Car enfin, l'on a beau s'étourdir ſoy même, eſt-on prêt d'aller à l'aſſaut, les armes ſont-elles rangées en bataille, & ſur le point de donner; une des penſées des plus *or-*

dinaires eſt la penſée de la mort : & un Chrétien, qui croit une autre vie, homme d'eſprit d'ailleurs, & capable de réflexion, ira riſquer ce paſſage terrible, à moins qu'il ne ſoit un Saint ou un Stoïcien, c'eſt ce que je ne comprend pas. *Le même.*

Les effets de la penſée de la mort.

Si l'on penſoit ſérieuſement que la mort eſt un paſſage d'une vie temporelle à une vie éternelle, l'on ſe mettroit en état d'être éternellement heureux. Pourquoy ? parce que ſelon la diſpoſition de nôtre cœur ; ou nous enviſagerions cette autre vie comme une éternité de peines, ou comme une éternité de gloire & de félicité. Sera-ce comme une éternité de peines ? Que de craintes ſalutaires, que de ſaintes précautions ! loin de goûter les plaiſirs du monde, tout vous paroîtra ſuſpect, & dangereux ; vous ne ferez pas un pas en aſſûrance : vous examinerez à la rigueur juſque au moindre de vos déſirs ; vous vous défierez des divertiſſemens les plus innocens ; vous peſerez toutes vos démarches ; en un mot vous ſerez chaque moment de vôtre vie tel que vous ſerez au lit de la mort, où vôtre ame ſe trouvera dans cette ſeule incertitude. Une éternité de peines ne ſera t-elle point mon partage ! Il faut s'être trouvé dans cet état, pour en exprimer la frayeur. Je ne ſçay même s'il ſeroit poſſible qu'un homme vécût long-temps, s'il avoit inceſſamment cette penſée d'une maniere vive & pénétrante. Du moins l'hiſtoire nous fait-elle foy que de grands Saints en ont été reduits aux dernieres extremitez, & ſi Dieu ne les eût ſoutenus, & n'eût adouci leurs craintes par d'autres vûës plus conſolantes, ils en ſeroient effectivement morts. Heureuſe ſituation d'un ame, qui la met comme dans une impoſſibilité morale de ſe ſoüiller d'aucun crime. C'eſt vous même, ô mon Dieu, qui nous en aſſûrez par la bouche de l'Eccleſiaſtique : *Memorare noviſſima ſua & in æternum non peccabis.* à quoy ſaint Bernard ajoûte : *Nimirum quod hæc cogitatio maxime faciat timoratum, timor expellat peccatum negligentiam non admittat. Le même.*

Eccli. 7.

Ce qui arrivera ſi l'on conſidere la mort comme une éternité bienheureuſe.

Enviſagerez vous la mort comme pouvant être le commencement d'une éternité bienheureuſe ? Alors autant de fois que vous ſongerez que vous êtes mortel, vôtre cœur s'élevera au deſſus des choſes mortelles & ſenſibles, & s'envolera par ſes déſirs ardens dans cette gloire, aprés laquelle il ſoûpirera. Quelle différence entre les biens de cette vie éternelle, & ceux de ce bas monde. Là ils vous paroîtront purs, ſans mêlange, & éternels : ici au contraire, ils ſeront à vos yeux mêmes imparfaits, paſſagers, groſſiers, ou pour mieux dire, vains, chymeriques & apparens, alors loin de ſouffrir que vôtre cœur rampe ſur la terre, & s'attache criminellement aux objets périſſables, ce ne ſera qu'avec violence que vous leur donnerez les ſoins qu'exige de vous néceſſairement l'état d'un voyageur. Il eſt trop naturel à l'homme de déſirer d'être heureux, pour ne pas ſentir ces empreſſemens. Quand même vous ne brûleriez pas des mêmes ardeurs que le grand Apôtre, pour vous écrier avec lui. *Deſiderium habens diſſolvi & eſſe cum Chriſto* : Quand vous ne ſeriez pas arrivez à ce haut point de perfection, que de ne trouver de conſolation ici bas que dans l'eſpérance que vous approchez de vôtre fin. Quand vôtre impatience de joüir de l'unique & du ſouverain bien, ne ſeroit pas aſſez grande pour vous plaindre avec le Prophete Roy, de la longueur de vôtre vie. Ce ſeroit des tranſports qui ne contiennent qu'à ces ames choiſies, & du prémier ordre : Du moins

Ad Philip. 1.

ambitionneriez-vous de vous en rendre dignes, & vous n'oublietez rien de tout ce qui eſt propre à vous y conduire. *Le même.*

La vûë des morts fait ſouvent une grande impreſſion ſur ceux qui les conſiderent attentivement.

Quand on conſidére attentivement un homme qui vient d'expirer, il eſt vrai que des yeux éteints, qu'un teint pâle & livide, qu'un cadavre froit & immobile, qu'un viſage défiguré, où l'on void encore les reſtes des convulſions, qu'un corps abandonné de ſes proches, de ſes enfans tendrement aimez, de ſes ſerviteurs attachez & fideles, de ſes amis conſtants & ſinceres, dépoüillé & réduit à un linceüil; & ſi on le tiroit du tombeau après quelque jours, que cet amas devers, que ce puſ infect & horrible, que cette chair à demi mangée, que cette infection, que cette pourriture ſont capables d'éteindre les plus fortes paſſions. La grandeur la plus vaine y eſt humiliée; la beauté la plus entêtée de ſes attraits y conçoit du mépris pour elle. Cent & cent perſonnes ſe ſont converties en jettant les yeux ſur les cadavres pourris de quelques perſonnes de diſtinction, qui avoient été l'admiration de leur ſiécle, ſoit par leur puiſſance, ſoit par leurs actions héroïques; ou de quelques jeunes perſonnes fameuſes pour leur beauté & par le nombre de leurs adorateurs. *Le même.*

Sentimens de confiance en Dieu à la mort dans un homme qui a bien vêcu.

O qu'un homme de bien mourant ſe ſçaura bon gré des pieux exercices qui l'auront occupé pendant ſa vie, & des merites qu'il aura amaſſez! me voila enfin au bout de ma courſe. Il ne s'agit point de fortune humaine, de revenus à groſſir, de terre à acquerir, de maiſon à établir; tout cela va paſſer pour moy: Mais il eſt queſtion d'aller bien-tôt devant Dieu, & de bien finir. Or je ſçai, mon Dieu, que je ſuis un pécheur; Si vous me traittez ſelon toute la ſévérité de vôtre juſtice, hélas! Seigneur que trouverez-vous en moy, qui me rende digne du ſecours que j'attends de vôtre main, & que j'oſe vous demander? Mais après tout, mon Dieu, il me ſemble que je puis en quelque ſorte eſperer de vôtre miſéricorde, qu'elle ne m'abandonnera pas à cette derniere heure, puiſque je ne me ſuis pas juſqu'à préſent tout-à-fait abandonné moy-même. Je n'en ay point aſſez fait, il eſt vrai, pour me diſpoſer à ce terrible moment où je me trouve; mais, Seigneur, le peu que j'ai fait ne demeurera pas ſans récompenſe; & la plus ſolide récompenſe pour moy, c'eſt que vous m'accordiez à ce moment vôtre protection toute puiſſante. *Le même.*

Acceptation de la mort & réſignation a la volonté de Dieu.

O mon Dieu! puiſque vous avez ordonné que je meure, j'acquieſce humblement à l'arrêt de vôtre juſtice, & je ne refuſe point la mort que j'ay méritée par tant de crimes. Je l'accepte de bon cœur, en eſprit de pénitence, & je conſens que mon ame ſoit ſéparée de ſon corps, pour avoir ſuivi ſes inclinations déréglées. Je conſens que ce corps ſoit caché ſous la terre, & foulé aux pieds, en punition de mon luxe & de mon orgüeil; qu'il ſoit la pâture des vers, & qu'il retourne en pourriture pour avoir trop aimé ſes aiſes. Qu'il ſoit privé de l'uſage de ſes ſens, dont il s'eſt ſervi pour vous offenſer; qu'il ſoit privé de tous les biens, pour punir l'attache que j'y ai eûë, & l'abbus que j'en ay fait, & enfin que je ſois mis en un éternel oubli, pour vous avoir ſi longtemps oublié pendant ma vie. Je vous demande ſeulement une grace, qui eſt

Numer. 23. que je meure de la morr de vos Elus: *Moriatur anima mea morte juſtorum. Le Pere Noüet dans une Retraite pour ſe préparer à la mort.*

Nous devõs toûjours

Il n'y a moment dans la vie, auquel nous ne devions nous tenir prêts de paroître devant Dieu. Si nous voulons bien mourir, & aſſûrer nôtre ſalut?

pourquoy, parce qu'il n'y a moment de nôtre vie qui ne nous ait été donné pour nous préparer à la mort ; parce qu'il n'y a moment du temps qui ne nous ſoit d'une extrême conſéquence pour l'éternité ; parce qu'il n'y a moment qui ne puiſſe être le dernier de nôtre vie : parce que l'affaire du ſalut eſt d'une telle importance, que toute la vie ne ſuffit pas pour y penſer : parce qu'enfin les plus grands Saints y on penſé toute leur vie, ſçachant bien ce que dit ſaint Auguſtin, que le Fils de Dieu nous a caché le jour de nôtre mort, afin d'y penſer tous les jours, pendant que nous vivons, parce que nous ne vivons que pour apprendre à bien mourir. Il n'eſt pas temps de chercher des moyens de défenſe, quand le Juge va prononcer l'arrêt de nôtre mort ; il n'eſt pas remps de courir aux remédes quand le poiſon a déja gagné le cœur ; il n'eſt pas temps de préparer vos armes quand l'ennemi ſonne la charge. *Le même.*

Etre prêts à mourir, & nous y préparer.

Il eſt vrai que Dieu eſt miſéricordieux, & que ce que l'homme ne peut faire par ſes propres forces, la grace du Redempteur le peut faire quand il luy plaît; Mais comme il eſt de ſa bonté de n'abandonner point à la mort ceux qui l'ont ſervi durant leur vie, il faut auſſi que ſa juſtice paroiſſe en permettant que ceux qui l'ont mis en oubli pendant qu'ils avoient le temps, & les moyens de bien vivre, s'oublient eux-mêmes lors qu'il faut mourir, & qu'ils abandonnent le ſoin de leur ſalut. Qu'heureux & ſage eſt donc celui qui tâche de ſe rendre tel maintenant, qu'il déſire que Dieu le trouve à la mort ? *Le même.*

Ceux qui n'ont point penſé à la mort pendãt leur vie, oublient ſouvent d'y pẽſer quand il faut mourir.

A ce moment, mon Dieu, que je me trouverai aux portes de l'éternité, réduit à la néceſſité de ſortir de ce monde, de quitter toutes choſes & d'en être abandonné en ce point auquel les parens & les amis ne peuvent donner aucun ſecours, d'où pourrai-je attendre le ſoulagement de mes maux ? & ſur qui pourrai je appuyer mon eſpérance ? à qui pourrai-je avoir recours ? n'eſt-ce pas à vous, mon ſouverain Seigneur, qui pouvez d'un bras tout puiſſant me ſoûtenir dans l'extrémité de mes foibleſſes, me relever de mes chûtes, me défendre contre mes ennemis dans ce dernier combat, & me couronner après la victoire? Je me jette donc entre vos bras, puiſque vous êtes, mon azile, mon port, mon eſpérance, & mon tour ; ç'a donc, mon ame, employons au ſervice de ce grand Dieu ce moment de vie qui me reſte, &c. *Le même.*

Acte de cõfiance en Dieu, quand on eſt au lit de la mort.

Ce ſont alors deux états bien différens, que l'état du pécheur & de l'état du Juſte. Car que peut regretter à la mort ce fidéle, ce vrai Chrétien ? ſans être pauvre en effet, il étoit pauvre de cœur. Il voyoit briller à ſes yeux la figure du monde, ſans que ſes yeux en fuſſent ébloüis, il en a connu tous les dangers, & toutes les miſéres ; toute la vanité, toute la malignité, toute la corruption de ce monde réprouvé. Quand donc cette fauſſe lueur, dont il avoit pénétré le fond, & découvert l'illuſion, vient à s'éclipſer, & à diſparoître, quand ces biens qu'il poſſedoit, ſuivant le conſeil de l'Apôtre, comme s'il n'eût rien poſſedé, lui échappent des mains ; quand cette chair fragile, ce corps mortel dont il fut ennemi, bien loin d'en être l'adorateur, commence à ſuccomber ſous l'infirmité humaine, & ſous la loy de la nature, qui le retient, qui l'arrête ? C'eſt un fruit mur ; il ſe détache bien-tôt de l'arbre, parce qu'il ne tenoit preſque plus, & ſans effort la premiere ſecouſſe le fait tomber. Quelle conſolation, lors qu'il ſe dit à lui-même, je meurs, je ſors du monde : c'eſt-

Tranquilité d'un homme de bien à la mort.

à-dire, que je quitte de baux biens que je mépriſois, & qui ſont en effet ſi mépriſables pour un Chrétien. Tandis que j'en étois le maître, je n'y pouvois mettre mon repos, & il ne m'étoit pas permis d'y chercher de vaines douceurs. Que me ſerviroit donc de garder plus long-temps, ce qui m'eſt défendu d'aimer. Je meurs, c'eſt-à-dire, que je ne gémirai plus dans cette terre d'éxil; que je ne ſerai plus expoſé aux ennemis, aux traverſes, aux inquiétudes, aux chagrins inſéparables d'une vie, où l'on a toûjours tant à ſouffrir. Je meurs, c'eſt à-dire, mon Dieu, que je ne ſerai plus dans l'occaſion de vous offenſer; que je n'aurai plus tant de combats à ſoûtenir, ni au fond de mon cœur, ni hors de moy-même: combats ſi fréquents, combats ſi dangereux, combats ſi rudes & ſi importuns. Si ce détachement n'eſt pas toûjours ſi parfait, c'eſt toûjours d'une volonté réſignée, démentant tous les ſentimens que la nature oppoſe aux ordres divins; rappellant ſur cela les ſaintes idées où il a été nourri, ſe faiſant une vertu de ce que Dieu lui rend néceſſaire, & ſe ſervant de la mort; pour s'affermir contre la mort même, perdant ſans peine les biens qui paſſent, par la raiſon même qu'ils ne ſont que paſſer. *Le Pere Girouſt, Sermon de la bonne Mort.*

Sur le même ſujet.

Tantôt cet homme juſte ſe regarde comme une victime que Dieu immole à ſa gloire. Point d'autre autel que le lit même où il eſt humilié ſous la main qui le frappe. C'eſt là où la victime eſt preſentée; qu'elle eſt ſacrifiée. C'eſt là où il faut que la gloire lui perce le ſein, que le feu le conſume, & que l'holocauſte ſoit parfait. Il le faut, mon Dieu; ce ſacrifice vous eſt bien dû, & j'en ſuis bien payé, ſi vous daignez l'agréer. Tantôt il ſe conſidére comme un coupable que Dieu châtie, & que ſa miſéricorde acheve de purifier en le châtiant. Car quand nous diſons, Meſſieurs, un homme de bien, nous ne devons pas toûjours entendre un de ces Saints du premier ordre, dégagé des moindres imperfections, & tellement quitte devant Dieu, que ſa juſtice n'ait rien à lui demander. Le malade pénitent ſe condamne lui-même, & benit le juge qui le punit pour lui pardonner, & qui ne l'épargne pas pour mieux l'épargner. Tantôt dans une humble ſoûmiſſion, il adore le ſouverain pouvoir du Créateur qui l'a formé & qui diſpoſe comme il lui plaît de ſon ouvrage. Dieu le veut, Dieu l'ordonne, que vôtre volonté, Seigneur, ſoit faite. Tantôt à la vûë de Jesus Christ ſur la Croix, il s'encourage lui-même, où il ſe confond. Vous avez ſouffert avant moy, Seigneur, & bien plus que moy; je meurs comme vous ſur la Croix: Heureux ſi je regne avec vous dans la gloire. *Le même.*

Vains ſouhaits que ceux qui ont mal vécu feront à la mort.

O que le pécheur ne peut-il rappeller ſes premieres années! ô que ne peut-il renaître ſur la terre, & s'y frayer une route toute nouvelle! que ne peut-il reprendre le chemin dont il s'eſt égaré ſi-tôt & ſi long-temps! que ne peut-il rentrer dans la lice, & par une courſe redoublée emporter le prix qui lui étoit propoſé! Mais déſirs ſuperflus, qui ne ſervent qu'à le troubler encore davantage! Car delà vient ce ver intérieur, ces remords de la conſcience, ces reproches amers, qu'il ſe fait lui-même; cet arrêt qu'il porte le prémier, & par avance contre lui-même. Tandis que l'homme de bien, pénétré à la vérité d'une juſte douleur de ſes offenſes; mais animé d'une autre côté, d'une vive confiance, joüit d'un calme inaltérable, & trouve une paix ſolide dans le ſouvenir de ſes bonnes œuvres paſſées. *Le même.*

C'eſt une excellente maniere de penſer à la mort, que de l'enviſager comme la fin de nos merites, que c'eſt le dernier moment d'une vie qui nous a été donnée pour acquerir le Ciel, & que cet inſtant étant paſſé, on ne peut plus rien pour l'éternité. Saint Bernard s'en ſervoit ordinairement, & dans l'excès de ſa ferveur, il ſe diſoit à lui-même, la coignée eſt au pied de l'arbre, s'il vient à tomber, de quel côté ſera-t-il renverſé ; Où ſont mes jeûnes, où ſont mes auſteritez, où ſont mes prieres ? Puiſque vôtre miſericorde, ô mon Dieu ! ne s'eſt point laſſée de m'attendre, & que vous me laiſſez encore ce temps en ma diſpoſition, eſt-il rien qui puiſſe m'empécher de vous le conſacrer entierement ? Alors ſon cœur embraſé de l'amour divin ne trouvoit aucun obſtacle, ne reſpiroit que croix, qu'auſteritez, que ſouffrances. Le laboureur n'eſt pas plus avide de ſon temps aux beaux jours, quand la moiſſon eſt prête ; chaque moment étoit pour lui une ample moiſſon, une riche dépoüille. Cette ſeule penſée, je puis mourir aujourd'huy, le maintenoit dans cet eſprit de devotion, qui lui étoit comme particulier. *Le même.*

Un excellent moyen de ſe diſpoſer à la mort eſt de penſer qu'on ne peut plus mériter aprés la mort.

Quel coup de foudre pour un homme attaché au monde lorſque par les efforts de la maladie, il ſeroit obligé de quitter tout ce qui faiſoit l'objet de ſes déſirs, & l'amuſement de ſa vie. Imaginez-vous la ſurpriſe de Saül, lorſque l'ombre pâle de Samuël ſortit du tombeau avec tout l'attirail de la mort, prononce contre lui ce terrible arrêt : *Cras tu & pueri tui mecum eritis.* Demain ſans plus différer il faudra rentrer au ſein de la terre, d'où ta ſacrilege audace vient de me tirer. Tel ſera l'étonnement d'un impie, au lit de la mort. Quel ſaiſiſſement de crainte alors ? Quel déchirement de cœur. En effet, tous les liens qui tiennent cet impie attaché au monde, ou ſont néceſſaires & naturels, ou ſont libres & criminels. Les uns & les autres à la mort ſont le ſujet de ſa douleur. Les attachemens naturels ; je ne parle pas ſeulement de la lumiere du jour de ce monde viſible, dont on va être ſéparé pour toûjours ; je ne parle pas ſeulement de ce corps, dont il faut ſe dégager ; je ne parle pas ſeulement de ces ſens, ſur le rapport deſquels on s'étoit accoutumé à juger ; je parle des engagemens d'une tendreſſe naturelle & raiſonable, envers ſes proches, ſes enfans, ſes amis. Avec quels regrets ne quitte-t'il point tout ce qu'il a le plus ardemment aimé ? &c. *Sermon manuſcrit.*

La peine & le regret qu'ont les gens attachez au monde de tout quitter. 1. Regum 28

Rien de plus effrayant à la mort pour les impies que l'idée qu'ils auront de leurs pechez. Dieu leur rendra en cet inſtant tout le remords, toutes les allarmes, qu'ils ſe ſeront épargnées pendant la vie. Ses jugemens alors ſeront bien plus équitables, & beaucoup plus ſaints. Voici comme s'en exprime ſaint Chryſoſtome : *Pondus & pondus*, dit-il, *menſura & menſura.* Il y a un poids & un poids, une meſure & une meſure ; un poids, pour le temps de la vie ; & un poids pour le temps de la mort. L'impureté pendant la vie de ce libertin ne paſſoit que pour une galanterie, & à la mort, c'eſt une flamme déſolante, qui imite celle de l'enfer : *Pondus & pondus.* Une uſurpation pendant la vie, c'eſt habilité ; c'eſt ſçavoir faire, & à la mort c'eſt rapine & brigandage : *Menſura & menſura.* Une aumône refuſée, c'eſt une omiſſion permiſe pendant la vie, à la mort c'eſt cruauté, c'eſt homicide : *Pondus & pondus.* Une medi-ſance, c'eſt enjoüement, une recrimination licite pendant la vie ; à la mo-

Les impies à la mort ſeront effrayez par la penſée de leurs pechez. Prover. 20.

c'eſt dureté, injuſtice : *Menſura & menſura.* En effet, qu'il y a de différence à conſiderer le peché revêtu de cette amoree du plaiſir qui le couvre, & le peché tout neud avec toute ſa laideur ; & c'eſt à la morr que l'impie l'apperçoit de la ſorte ; ainſi le diſoit autrefois un Prophete : *Circumderunt me dolores mortis & torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* Juſqu'à ce que les douleurs de la mort m'euſſent inveſti ; je n'entendois pas le bruit que le torrent de mes iniquitez faiſoit au tour de moi ; mais à préſent j'en ſuis troublé & épouvenré. En vain un Confeſſeur habile en détournera l'idée pour empêcher cer homme de tomber dans le deſeſpoir. Tout, juſqu'aux Sacremens de JESUS-CHRIST lui en rappellera l'idée. *Le même.*

Pſal. 17.

La penſée de l'avenir trouble à la mort celui qui a mal vécu, quand il lui reſte un peu de foy.

La penſée d'un affreux avenir eſt capable d'intimider à la mort un homme déréglé, à qui il reſte encore de la foy : Car en effet, que n'a-t'il pas à craindre de ſa foy même ? Il connoit, il lit ſes pechez au fond de ſon cœur ; mais il n'en voit pas la rémiſſion dans le cœur de Dieu. Ce qu'il a entendu dire cent fois, que la pénitence d'un mourant eſt ſuſpecte, ſouvent vaine, & illuſoire, revient à ſon eſprir. Dans cette terreur, que ne doit-il pas ſe figurer pour l'avenir ? Je ſuis pécheur, je n'en puis douter ; ſuis-je pénitent ? je n'en ſçay rien. En cet érat la foibleſſe de ſon eſprir malade ſe joignant aux préjugez de ſa religion, il ſe croit environné de ſpectres. On en a vû à qui la foy ſervoit de bourreau, à ces derniers momens ; comme celui qui s'écrioit : *Inducias uſque mane, inducias uſque mane.* Demons qui m'inveſtiſſez, ſpectres qui m'obſedez, treve au moins juſqu'au matin. Pour moi, je ne comprends pas qu'un homme, qui n'a point penſé à la mort, & qui ne s'y eſt point préparé puiſſe ſoûtenir un choc auſſi rude que celui-là ; aprés même une abſolution douteuſe, recûë dans un moment ſi périlleux, que de repréſentations funeſtes ne troubleront-elles pas une imagination vive, quand la foi raprochera de ſon eſprit tout ce que la Religion lui a appris de plus effrayant ! Mais, dit-on, ces pénſées ſont ſalutaires ? oüi, Chrêtiens, à nous, tandis que dans la ſanté nous pouvons en profiter pour le ſalur ; mais à la mort où il ne s'agira plus d'empécher les rechûtes ; la foy, la foy même ſera l'inſtrument du ſupplice de celui qui aura mal vécu, & qui n'a jamais penſé à la mort. *Le même.*

L'inquietude cruelle où ſe trouve à la mort un homme ſans religion.

Un impie qui n'a point de religion, eſt encore plus tourmenté à la mort par ſon incertitude, qu'un débauché, à qui il reſte quelque ſentimenr de religion. La raiſon eſt que tout ce qu'a pû faire le libertin ; tout ce qu'il a pû gagner ſur lui, ſur ſa raiſon, contre ſa foy, c'eſt d'en venir juſqu'à douter, y a-t-il un Dieu vengeur, n'y en a-t-il pas ? L'ame eſt-elle immorrelle, ne l'eſt-elle pas ? La Religion Chrêtienne eſt-elle véritable, ou ne l'eſt-elle pas? Car il ne peut pas dire avec quelque apparence de bon ſens, qu'il ait des convictions du contraire. Ainſi le voila tout au plus reduit au doute ; c'eſt-à-dire, à l'incertitude ou du pour ou du contre Or que n'a-t-il pas à ſouffrir de cette incertitude. Aprés tour, il ſe peut faire que la Religion de JESUS-CHRIST ſoit vraye, & ſi pour mon malheur, tout cela ſe trouvoit vray, ſi j'entrois dans la vie future avant que de l'avoir cruë ; ſi j'éprouvois un enfer au ſortir de cette vie ; malheureux que vas-je devenir ! ſurquoi me raſſûrerai-je ? ſur ma religion ? je n'en ay point : ſur ma probité naturelle ? mais ma vie n'a été qu'un tiſſu de déſordres. Quelles apprehentions ! & n'eſt-ce pas pour cela qu'on ne

voit

voit guére d'impies parmi nous, pouſſer leur impieté juſqu'au dernier ſoupir. A la mort tous veulent s'épargner les chagrins de leur doute. On en a vû même devenir des Prédicateurs à la mort. *Le même.*

Combien la penſée de la mort eſt néceſſaire.

La penſée de la mort eſt néceſſaire, parce qu'elle porte à faire ce qu'on voudra infailliblement avoir fait à la mort. Ce qu'il faudra faire néceſſairement à la mort, ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort, ou du moins ce qu'on n'y pourra pas bien faire; ce qu'on ne fait à la mort qu'avec peine; ce qu'on n'y fait que par force. Cette penſée eſt ſalutaire, & nous porte immanquablement à bien vivre; dans la vûë que rien ne fait tant de peine à la mort que le mauvais uſage de la vie. Voila pourquoi on voit tant de perſonnes ſouhaiter à la mort d'avoir été pauvres, d'avoir été religieux; c'eſt qu'ils croient qu'en cet état ils auroient penſé à la mort, & que dans cette penſée ils auroient travaillé pour le ciel. C'eſt en effet une peine inſupportable de voir qu'on a perdu un temps qui ne reviendra plus. Pour aller au devant de cette peine, penſez ſouvent à la mort; paſſez chaque jour comme vous voudrez l'avoir paſſé à la mort. C'eſt une plaiſante excuſe de ceux qui ne veulent point penſer à la mort, parce que cette penſée eſt trop triſte. C'eſt juſtement comme ſi on ne vouloit point penſer à ſe défendre de la pauvreté, de la maladie, des confuſions qui nous menacent, parce que ces maux ſont les plus grands maux de la vie. *Le Pere de la Colombiere, dans ſes Réflexions Chrétiennes.*

Il eſt étonnant que les hommes penſent ſi peu à la mort.

C'eſt peu que les Chrétiens ne ſoient pas ébranlez des diſcours qu'on leur fait ſi ſouvent de la mort: il eſt encore plus ſurprenant qu'ils ne ſoient pas touchez par la vûë de la mort même; ils voyent tous les jours une image de ce qu'ils doivent être dans peu de jours ſur le viſage de leurs freres agonizans; ils couchent dans le drap où ils doivent être enſevelis; ils dorment dans le lit où ils doivent expirer; ils vont tous les jours à l'Egliſe, où on les doit porter quelque jour; ils marchent ſur la terre dans laquelle ils doivent pourrir, & être réduits en pouſſiere; ils entendent ſonner la même cloche, qui doit avertir de leur mort; & cependant, ô inſenſibilité des hommes! ils ne laiſſent pas de ſe divertir. C'eſt peu de pécher, d'offenſer ce même Dieu qui tient leur vie entre ſes mains. Mon Dieu! que vôtre ſageſſe eſt admirable, d'avoir ſoûmis l'homme à cette dure loy de la mort! que ne ferions-nous point ſi nous n'étions retenus par cette digue? où nos paſſions ne nous emporteroient-elles point. *Le même.*

La penſée de la mort doit humilier les plus ſuperbes & les plus ambitieux.

Homme ſuperbe, étale tant qu'il te plaira tes rangs, tes titres, tes noms pompeux; ne vois-tu pas qu'ils ſont tous effacez par celui de mortel, qui n'en laiſſera aucun veſtige, que ſur ton tombeau, que dans ces inſcriptions, qui en diſant ce que tu as été, diront encore plus clairement que tu n'eſt plus; toutes les marques de diſtinction qui te ſuivront aprés la mort te ſeront étrangeres, & hors de toi; mais l'égalité de ta condition avec les plus miſerables ſera dans tes cendres; & ta pourriture, tes déplorables reſtes, ſous ces riches mauſolées qui les couvriront, n'auront rien qui differe d'avec ceux des autres hommes. Tout orgueïl ne paroit-il pas ridicule à cette penſée? A quelque ſublime degré d'élevation que puiſſe monter ce coloſſe brillant de la grandeur humaine, n'eſt-il pas reduit en poudre à ces foudroyantes paroles d'un Prophete à un Roy mourant: *Morieris tu, & non vives.* Superbe mortel, prend le vol comme une aigle, ſuis l'effort rapide de ton orgueïl; 4. *Regum.* 6. 20.

là mort ſçaura bien te faire tomber de ſi haut. Aveugle ambition, qui comme une mer enflée par les vents de toutes les paſſions, éleve tes flots juſque dans les cieux, tu tomberas en un moment juſqu'au fond des abîmes, aprés avoir excité tant d'orages & de tempêtes; tes vagues écumantes viendront s'arrêter contre ce grain de ſable, où le doit de Dieu a marqué les bornes des jours miſérables de l'homme, qu'ils ne paſſeront jamais; & les débris de tant de grandeurs & de puiſſances, qui ſe ſont briſées contre cet écueil, ſeront une leçon éternelle à tous les hommes, qui leur apprendra l'extravagance de leur orgueil. *L'Abbé du Jarry, Sermon ſur la Céremonie des Cendres.*

La penſée de la mort nous doit faire penſer à Dieu & à l'éternité. *Iſaïe.* 38.

Au milieu de mes jours, au plus fort de ma ſanté, dans la fleur de la plus riante jeuneſſe, au plus haut comble des honneurs: j'iray, diſoit le Roy Eſéchias juſqu'aux portes du tombeau: *Ego dixi, in dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi*: Je rechercherai le nombre des années qui peuvent me reſter à vivre, & quelque longue courſe que je puiſſe me promettre, ne voyant qu'un intervalle bien court entre la mort & moi: j'ai dit, le tiſſu de mes jours finira bien-tôt, je ſerai retranché du nombre des vivans, comme la tente d'un Paſteur, que l'on porte d'un lieu à un autre: à peine le fil de ma vie commencera-t-il à s'ourdir, que la trame en ſera coupée, du matin au ſoir. Dans ces réflexions, j'ai élevé mes yeux vers vous, ô mon Dieu! & je les ai ſentis attenüez & défaillans, à force de fixer leurs regards vers le Ciel. Que dirai-je, quand les liens qui retenoient mon ame ſeront rompus, & l'expoſeront avec toutes ſes iniquitez à vôtre redoutable préſence? où me cacherai-je? & comment fuirai-je devant vôtre face? Ah! je repaſſerai les anuées de ma vie dans l'amertume de mon cœur, j'entrerai d'avance dans la pourriture du tombeau, pour trouver quelque aſyle par l'humiliation de mon eſprit, pour le jour de la vengeance. *Le même.*

Rien de plus propre pour humilier l'homme & le porter à la penitence que la penſée de la mort.

Il n'eſt rien de plus propre à conſoler une ame dans ſes peines: rien de plus capable d'animer une ame pénitente dans ſes exercices; rien de plus puiſſant pour ébranler une ame endurcie dans ſes déſordres, que la penſée de la mort; mais ſur tout, elle eſt ſouverainement efficace pour guérir la playe de l'orgueil, & pour remplir l'ame de cette humiliation, qui eſt le fondement de la pénitence? Familiariſons-nous, pour ainſi parler, avec la penſée de la mort, pour nous la rendre moins terrible, quand elle viendra ſe préſenter à nous; acceptons avec une humble ſoûmiſſion cette loi humiliante, comme un moyen de ſuppléer au défaut de nôtre pénitence. Dieu prolonge le cours de nôtre vie pour nous donner le temps de nous convertir, & nous emploions à commettre de nouveaux crimes le temps que Dieu nous accorde pour nous faire expier ceux que nous avons commis; bien loin d'acquiter nos dettes, nous en contractons tous les jours de nouvelles, & nous ajoûtons ſans ceſſe quelque choſe à ce tréſor d'iniquité que nous accumulons pour le jour de la vengeance. *Le même.*

On ſe deſabuſe de ſes erreurs à la mort, & on ſe défait de ſes préjugés.

O que les derniers momens de la vie font diſparoître de préjugez. Que la vertu paroît alors & peu auſtere & peu génante: & que la vie des mondains dans tous les jours qu'on la regarde, paroît triſte, & chargée de croix! Mais qu'il eſt dur de ne s'appercevoir de ſon égarement, que quand il n'eſt plus temps de revenir ſur ſes pas, & que ce n'eſt qu'inutilement qu'on redreſſe ſes

idées. Qu'un aveu infructueux de ſa faute eſt amer ! & qu'il eſt affligeant de ne ſentir qu'on a mal fait, que quand on n'eſt plus en état de mieux faire : *Laſſati ſumus in via iniquitatis & perditionis.* Nous nous ſommes laſſez, épuiſez dans la voye de l'iniquité, & une ſi pénible carriere ne nous a conduit qu'à un éternel ſupplice : *Ambulaverimus vias difficiles.* Si du moins pour nous perdre, nous n'euſſions rien eu à ſouffrir ! Mais hélas nous avons pris le chemin le plus épineux, nous avons choiſi la route la plus difficille : *Viam autem Domini ignoravimus.* O Dieu ! que nous nous ſerions épargnez de ſoins & de chagrins, ſi moins prévenus contre la vertu de ceux qui ont été plus ſages que nous, nous euſſions ſuivi leurs exemples : *Nos inſenſati vitam illorum æſtimabamus inſaniam* : Inſenſez que nous étions, nous regardions en pitié la vie exemplaire des gens de bien, nous raillions de leur retenuë, & de leur circonſpection, nous les voyions avec mepris, & avec fierté, bannis de nos aſſemblées. Hélas ! quelle extravagance étoit la nôtre ! *Ecce quomodo computati ſunt inter filios Dei, & inter ſanctos ſors illorum eſt.* Ces perſonnes ſi mépriſables à nos yeux, ſont les illuſtres héritiers de la vertu des Saints ; les voila du nombre des enfans de Dieu. *Le Pere Croiſet, dans ſes Réflexions ſpirituelles.* Sapient. 5.

De la préparation à la mort.

Je dis que la vigilance & le ſoin de ſe preparer à la mort eſt le moyen infaillible & néceſſaire pour obtenir une heureuſe morr. Pour être convaincu de cette vérité, il ne faut qu'ouvrir l'Evangile, il ne s'y trouve preſque aucune page, où l'on ne puiſſe remarquer cet ordre commun de la providence divine. Veillez, dit le Sauveur des hommes, parce que vous ne ſçavez pas l'heure à laquelle le Seigneur viendra. Veillez, dit-il en un autre endroit, parce que vous ignorez le jour & l'heure de vôtre morr. Or conſiderez je vous prie, ſi la préparation a la mort étoit une choſe peu importante ou peu néceſſaire ; ſi les Chrétiens ne laiſſoient pas d'avoir communément une heureuſe mort, ſoit qu'ils fuſſent préparez ou non. Pourquoy le Sauveur des hommes nous recommanderoit-il ſi ſouvent, & avec tant d'empreſſement que nous ayons à nous tenir prêts à cette derniere heure ? à quoy bon tant d'avertiſſemens, de promeſſes & de menaces réiterées ſur ce ſujet ? Certes, il faut conclure, que s'il nous recommande ſans ceſſe cette vigilance, s'il nous exhorte avec tant d'ardeur à nous préparer à la mort, c'eſt que nôtre bonheur ou nôtre malheur éternel dépend principalement de ce ſoin, & qu'il a attaché la grace de bien mourir à cette vigilance, & par-conſéquent qu'elle eſt une marque infaillible, que l'on fera une heureuſe mort. *Le Pere Gegou, livre intitulé, la Préparation à la mort.*

Negligence des ſages du monde ſur ce point.

Ce qui ſemble plus ſurprenant en cette matiere, c'eſt que les ſages du ſiécle ne font point paroître cette negligence dans la conduite de leurs affaires temporelles : car ils ne font aucune entrepriſe tant ſoit peu importante, qu'ils ne prennent de loin leurs meſures ; & cependant ces mêmes gens ſçavent avec certitude qu'ils doivent mourir, que l'heure de la mort eſt incertaine ; que de cette heure dépend la déciſion de leur éternité bienheureuſe ou malheureuſe, ſelon que leur mort ſera bonne ou mauvaiſe. Ils ne ſouhaitent rien plus ardemment qu'une bonne mort ; ils ne craignent rien à l'égal d'une mort mauvaiſe ; ils entendent le Fils de Dieu qui les avertit inceſſamment, qu'ils ayent à ſe préparer, & à ſe tenir prêt à ſon ar-

rivée, & de voir cependant qu'ils ne ſe laiſſent toucher ny à ſes avertiſſemens, ny à ſes menaces. Ah! ſi la prudence & la ſageſſe conſiſte à bien choiſir les moyens pour parvenir à la fin, comment doit-on appeller une conduite ſi étrange? La mort n'eſt-elle pas la fin de la vie. *Le même.*

De la crainte de la mort.

La crainte de la mort eſt une marque viſible qu'on ne mêne pas la vie propre d'un Chrêtien, & qu'on ne marche pas dans le chemin étroit que l'Evangile nous enſeigne. En effet il eſt naturel, diſent les Saints Peres, de ſouhaiter de ſortir au plûtôt d'un état qui eſt également violent & dangereux. Un ſoldat ſouhaite avec ardeur de voir finir le combat, & joüir du fruit de la victoire; un voyageur ſoûpire inceſſamment après le terme d'un voyage périlleux & difficile: Or qu'eſt-ce que la vie d'un véritable Chrêtien? C'eſt un chemin étroit & pénible, où il eſt expoſé à des peines & à des dangers continuels; c'eſt un combat & une guérre inteſtine, où il ſouffre & ſe fait des violences continuelles; c'eſt enfin une croix & un martyre ſans rélâche: *Tota vita Chriſtiani ſi ſecundum Evangelium vivat, crux eſt & martyrium. Le même.*

Sur le même ſujet.

Si la charité, comme dit Saint Jean, chaſſe la crainte; ſi l'amitié cherche l'union, & ſouffre avec peine l'éloignement de ſon objet; eſt-ce avoir de l'amour pour Dieu que de ne point ſouhaiter de le voir, & de craindre de s'aller unir à lui parfaitement! Mais n'eſt-ce pas le hair que d'aimer le monde qui eſt ſon mortel ennemi, & d'apprehender de ſortir de cette vie, où l'on eſt dans un continuel danger de l'offenſer? Les Peres ſont éloquens ſur ce ſujet. Si vous croyez, dit Saint Cyprien, qu'il y a un Dieu dans le ciel, & que ce Dieu eſt vôtre Pere; ſi vous croyez que le ciel eſt vôtre héritage, ou que ce Pere vous y a préparé un royaume abondant en toutes ſortes de biens & de délices; ſi la promeſſe qu'il vous en a faite, doit faire toutes vos eſpérances, comment ne brûlez-vous point d'un ſaint déſir de voir un ſi aimable pere! comment ne faites-vous pas entendre inceſſamment par vos gemiſſemens & vos ſoûpirs que vous languiſſez d'impatience d'entrer en poſſeſſion de ce glorieux héritage: D'où vient que vous tremblez de crainte de ſortir de cette vie! que vous faites l'impoſſible pour en prolonger la durée, & qu'il faut vous en tirer par force, comme l'on traîne un méchant ſerviteur, qui refuſe de paroître devant ſon maître, eſt-ce par quelque ſecret enchantement, que vous préferez vôtre captivité à la couronne qui vous eſt préparée dans le ciel? Vous demandez tous les jours à Dieu l'avenement de ſon regne, c'eſt-à-dire, l'arrivée de ce jour qui doit finir vôtre vie, & cependant vous craignez en même temps que ce royaume n'approche. *Le même.*

Les Chrêtiens ont plus de ſujet de ne point craindre la mort, que n'en ont eu les Payens.

Quand je vois ces belles idées que les Philoſophes idolâtres nous ont laiſſées de la mort, il faut que j'avoüe qu'il n'y a point d'éloquence pareille à la leur. Ils nous ont dit que c'étoit une choſe ridicule de craindre la mort, voyant combien il y en a qui ſont morts; combien qui meurent encore tous les jours, & combien qui mourront juſqu'à la fin du monde. Ils nous ont dit qu'il y a autant de momens de la mort, qu'il y a de momens de la vie, & qu'autant de mois, de ſemaines, & d'années paſſées ſont autant de privations des choſes qui ont été & qui ne ſont plus. Tantôt *ils ont*

conſidéré cette mort comme une ſortie de la priſon, & un recouvrement de leur liberté; tantôt comme une émancipation de milice; tantôt comme un remede univerſel à tous nos maux. Ils en ont ſi doctement parlé, ſi nous en croyons ſaint Auguſtin, que pluſieurs ſe donnoient eux-mêmes la mort, pour ſe procurer par avance les avantages qu'ils penſoient y rencontrer. C'étoit un excès de fureur dans ces miſerables; mais ils avoient plus de courage qu'il n'en faloit touchant la crainte de la mort, & nous n'en avons pas aſſez touchant cette même crainte. Nôtre religion qui eſt ſainte & éclairée, nous donne de puiſſans motifs, non-ſeulement pour ne point craindre la mort, mais encore pour nous la rendre aimable. Elle nous fait voir qu'il y a une certaine onction qui en tempere les amertumes par la douceur que Dieu y répand; elle nous fait voir des choſes qui ſont d'une merveilleuſe conſolation. *Le Pere Bourdaloüe, dans un ſermon de la mort.* *L. 4. de Civit.*

Si la ſeule penſée de la mort eſt aſſez puiſſante pour nous contenir dans le devoir, que doit-elle faire aujourd'hui, que vous la voyez dans un homme qui pourroit encore ſe promettre de longues années, ſelon le cours ordinaire de la nature? Il me ſemble qu'elle doit faire quelque choſe de ſemblable à ce qu'elle fit autrefois dans la perſonne de ſaint Chryſoſtome, quand l'Empereur Theodoſe le fit rapporter après ſa mort, dans la ville de Conſtantinople, où il fut dépoſé dans l'Egliſe, & dans la chaire même où il avoit prêché durant ſa vie. Il avoit fait beaucoup d'éloquentes prédications à ſon peuple; mais il n'en avoit jamais fait de ſi puiſſantes que celle qu'il fit ce jour-là; ſans parler, jamais il n'avoit eu tant d'Auditeurs; jamais il n'avoit fait verſer tant de larmes. Ainſi, ſi l'image de la mort a jamais fait impreſſion ſur vos eſprits, c'eſt dans ce jour où l'Evangile nous met devant les yeux celle d'un jeune homme, ſon ſilence eſt bien plus éloquent que mes paroles, cette bouche muette, ces yeux fermez, ce viſage pâle, ce corps abatu & ſans mouvement, vous parle plus fortement que je ne pourrois faire de la néceſſité de la mort, & de l'importance de bien mourir. *Le même.* La vûë d'un mort fait une ſalutaire leçon, & prédication éloquente.

On ne ſçauroit trop s'appliquer à apprendre à bien mourir, & par conſéquent trop y penſer; c'eſt un art qu'on doit étudier toute ſa vie: *Tota vita diſcendum eſt mori.* Quand j'ignorerois tous les autres, ſi je ſçavois celui-là, que m'importe, c'eſt preſque l'unique art qu'on ne peut ignorer impunément. On ne peut trop apprendre à bien faire une choſe, qu'on ne fait qu'une fois, dont les conſéquences ſont grandes, & que ſi on fait mal, c'eſt ſans reſſource, & pour toûjours. Il n'y a point de coup d'eſſai dans cet art; ſi vous y faites une faute elle eſt irréparable. Il n'y a qu'une démarche à faire pour paſſer du temps à l'éternité, la premiere eſt la derniere, ſi on fait un faux pas, on tombe dans un précipice, dont on ne peut jamais ſe relever; c'eſt-à-dire dans une éternité infiniment malheureuſe, quelle chûte! on ne la peut reparer; mais on la peut prévenir, & c'eſt en y penſant ſouvent. Quand la précaution qu'on nous demande pour éviter ce malheur, ſeroit plus difficile, il faudroit la prendre ſans déliberer; l'unique ou au moins la principale eſt de penſer ſouvent à la mort. Si on évitoit la mort en penſant ſouvent à la mort, n'y penſeriez vous pas continuellement? en y penſant vous évitez une mauvaiſe mort, & une éternité malheureuſe qui en eſt la ſuite, & vous voudriez n'y penſer jamais; quel aveuglement! On doit apprendre à bien mourir.

il n'y a donc rien de plus à craindre qu'une mauvaiſe mort. *Le Pere Nepveu, tome premier de ſes Réflexions Chrétiennes.*

De la néceſſité de la mort.

Il faut mourir, c'eſt une vérité dont on ne peut douter; c'eſt un arrêt prononcé par la juſtice de Dieu, dont on ne peut appeller; c'eſt une loy dont il n'y a point de diſpenſe; elle confond les Rois avec les peuples; & après avoir donné la loy à l'univers, il faut qu'ils ſe ſoûmettent eux-mêmes à celle-cy; il n'y a ni privilege, ni exception là-deſſus. La flatterie, qui en a voulu faire des dieux, n'a pas pû les rendre immortels. Lors même qu'ils ſont ſur le trône au milieu de leur gloire & de leurs triomphes, élevez ſur la tête de tous les hommes, ils ſont condamnez comme les derniers de tous les hommes à la mort, & portent dans eux mêmes, ſelon le langage de l'Apôtre, l'arrêt de leur condamnation; ils entendent malgré eux, une voix ſecrette, qui leur dit pour abatre leur orgueil: *Tu n'es que poudre, & tu retourneras en poudre.* Cependant ſûrs de mourir, nous vivons comme ſi nous étions immortels. Si nous avions autant de certitude de ne point mourir, que nous en avons de mourir, aurions-nous une autre conduite? penſerions-nous moins à la mort? *Le même.*

La conſolation des juſtes à l'article de la mort.

Si la vûë des plaiſirs & des biens de la vie ne fait nulle peine aux gens de bien, quand il les faut quitter à la mort; ſi même elle leur cauſe de la joye, parce qu'ils en ont connu & mépriſé la vanité: le ſouvenir des travaux qu'ils ont ſoufferts pour JESUS-CHRIST; le ſouvenir d'une vie pénitente & retirée, d'une vie qui n'a été qu'une ſuite de bonnes œuvres, & d'exercices de pieté; combien, dis-je, ce ſouvenir leur ſera-t-il agréable! Il faut avoüer, Chrétiens Auditeurs, qu'une vie ſainte & mortifiée, fait ſur l'eſprit des hommes, des impreſſions bien différentes, ſelon le point de vûë dont on l'enviſage. A la conſiderer du momoment qu'elle commence, c'eſt quelque choſe d'affreux que trente ou quarante ans de ſolitude, de contrainte; trente ou quarante ans de combats contre tous les déſirs & toutes les inclinations de la nature; combien d'ames perdent courage à cette vûë? Mais cette même vie conſiderée du moment qu'elle finit, & du lit de la mort, qu'on la trouve charmante, qu'elle eſt ſouhaitable! qu'elle eſt conſtante! *Le Pere de la Colombiere, ſermon pour le jour des Morts.*

Sur le même ſujet.

Si un malade, après une longue maladie, ſe réjoüit du retour de ſa ſanté; ſi un eſclave après une ſervitude de pluſieurs années, voit briſer ſa chaîne avec plaiſir; ſi un Pilote, après une périlleuſe navigation treſſaille de joye à la vûë du port & de ſa patrie; ſi toute la nature ſemble revivre, lorſque les premiers traits de l'aurore commencent a peindre le ciel, & à promettre un beau jour; qui pourra jamais exprimer l'allégreſſe, le tranſport d'une ame ſainte, laquelle ſe voit ſur le point de finir une vie ſi triſte, ſi laborieuſe, expoſée à tant de perils, & a la veille d'être comblée de biens, d'honneur, de plaiſirs pour une éternité toute entiere: *Conſummatum eſt.* Peut-elle dire alors, c'en eſt fait; nous voila au bout de la carriere; la courſe a été longue & pénible, il m'a fallu faire de grands efforts, ſurmonter de grands obſtacles, ſoûtenir de rudes combats; il m'en a coûté bien de ſueurs, bien du ſang; mais graces au ciel, la voila enfin terminée, le temps du travail ne reviendra jamais; il n'y aura plus de maladies, plus d'adverſitez, plus de croix, plus de contraintes, plus de pénitence. Nous n'aurons plus de déſir à reprimer, plus de paſſion à combattre. Nous voila à la ſource des plaiſirs & des délices; *je m'en* vais joüir d'une entiere liberté; je m'en vais voir de mes yeux tout ce que *j'ai*

Joan. 19.

crû juſqu'ici avec tant de peine ; je m'en vais poſſeder ce que j'ai eſperé avec tant d'inquiétude ; je m'en vais aimer & être aimé éternellement, ſans plus apprehender ni la colere de Dieu, ni mon inconſtance, & ne croyez pas qu'il y ait de la préſomption dans ces ſentimens. Je ſçai que pendant qu'il nous reſte un ſouffle de vie, les Saints peuvent perir, comme les plus méchans peuvent changer ; mais ſi cela eſt poſſible abſolument, je ſçai auſſi que cela eſt tres rare, & impoſſible moralement. *Le même.*

A la mort on ſe déſabuſe de toutes les grandeurs & de toutes les vanitez de la terre.

Le Prophete Roy ſe voyant ſur le trône, & environné de tous ces objets dont la vanité excite toutes les paſſions, demandoit une grace à Dieu, pour diſſiper le charme qui ſéduiſoit ſon cœur, & cette grace n'étoit autre que le ſouvenir de ſa mort : *Notum fac mihi Domine finem meum.* Perſuadé que la penſée de ces derniers momens étoit un frein aſſez capable d'arrêter l'impétuoſité des paſſions les plus dangereuſes ; il déſiroit ſçavoir cette heure fatale pour y penſer ſans ceſſe : *Et numerum dierum meorum quis eſt ?* Je connois, Seigneur, que je dois mourir ; je ſçai que mes jours ſont comptez : *Ecce menſurabiles poſuiſti dies meos.* Cette vûë me découvre mon propre néant : *Subſtantia mea tanquam nihilum ante te.* Elle me fait connoître la vanité de toutes les créatures : *Univerſa vanitas omnis homo vivens.* Et elle m'apprend que tout ce qui occupe nos eſprits & nos cœurs, n'eſt qu'une ombre, une chimere, un phantôme : *Veruntamen in imagine pertranſit homo. Eſſais de Sermons, pour le Carême, tome 1.*

Pſalm. 18.
Ibidem.
Ibidem.
Ibidem.

La préparation à la mort n'eſt jamais inutile comme dans toutes les autres affaires.

De la néceſſité inévitable de la mort, nous devons tirer la néceſſité indiſpenſable de nous y diſpoſer : toutes les préparations que l'on fait pour les autres affaires peuvent être inutiles, parce que ces affaires peuvent manquer : mais la mort étant sûre, la préparation à la mort aura toûjours ſon effet. Dans une famille, on ménageoit un parti conſidérable pour cette jeune perſonne, l'affaire s'eſt rompuë ; préparation inutile. Vous traitiez d'une grande charge, mille avances étoient faites pour y parvenir, un incident à tout rompu ; préparation & ſoins inutiles. Il n'en eſt pas de même de l'affaire de la mort, préparez-vous-y, & vous réüſſirez à coup sûr. N'eſt-ce pas une choſe étrange, que dans le monde on cherche ſes sûretez pour toutes choſes, & qu'on n'en veüille point chercher pour la mort ; eſt-il queſtion d'acheter une charge, une terre, une maiſon : bon Dieu que de sûretez, que de précautions ! & pour l'affaire importante de la mort, nulle sûreté, nulle précaution. *Les mêmes.*

Les juſtes n'ont nul ſujet d'apprehender la mort.

Si le juſte avoit mis tout ſon bonheur dans le monde, s'il n'avoit cherché qu'un établiſſement paſſager & périſſable, ſi tous les deſſeins avoient été renfermez dans les bornes étroites de cette vie, il auroit raiſon d'appréhender une mort, qui renverſeroit tous ſes projets, qui ruineroit tous ſes travaux, qui détruiroit toutes ſes eſpérances ; mais n'ayant travaillé que dans les vûës de l'éternité, n'ayant point eu d'autre ambition que celle d'acquerir une place parmi les Saints, n'ayant jamais ſoûpiré pour d'autre félicité, que pour celle qui ſuit une mort ſainte & chrétienne ; quelle apparence qu'il craigne de franchir un paſſage, au-delà duquel il voit tout ce qu'il déſire, tout ce qu'il eſpere ? Eſt-il de voyageur qui s'afflige quand il ſe voit près du terme ? eſt-il de laboureur qui ne ſe réjoüiſſe, quand il voit approcher le temps de la moiſſon ? Eſt-il d'eſclave qui tremble quand on ſe prépare à briſer ſes chaînes ? Je ſçai que cette rupture ſe fait avec violence ; mais cette violence eſt-elle comparable à la dou-

ceur de la liberté, dont elle eſt ſuivie? Non, non, Chrétiens, que les pecheurs frémiſſent à la ſeule penſée de la mort, qu'ils écartent tout ce qui peut leur en retracer l'image, qu'ils ſoient ſaiſis d'horreur à la vûë de ces cadavres décharnez, qui leur repréſentent ce qu'ils doivent devenir un jour, qu'ils n'enviſagent qu'avec frayeur cette ſéparation cruelle, qui les arrachera avec violence des créatures auſquelles elles ſont ſi étroitement attachées: ils ont raiſon, puiſqu'ils n'ont rien à eſperer au-delà de la mort; c'eſt le terme de toutes leurs grandeurs, de tous leurs plaiſirs, de toute leur force, de tout leur pouvoir; ils ont vécu comme des bêtes, & ils n'auront point d'autre félicité qu'elles. Mais les juſtes ſe repoſeront tranquillement ſur les promeſſes du Seigneur, & ranimeront leurs eſpérances, par ce qui fera le déſeſpoir des autres. Ils ne craindront pas de paſſer de cette vie dans une autre, parce que c'eſt-là qu'ils ont fixé leur demeure, & qu'ils n'ont travaillé que pour s'y faire un domicile. Ils n'apprehenderont pas cette deſtruction apparente de leur être, parce qu'ils ſçavent bien qu'elle ne ſera pas entiere, & que la meilleure partie d'eux-mêmes ſe conſervera toûjours. De là vient que non-ſeulement les juſtes ne ſont point allarmez de la penſée de la mort, mais qu'ils la voyent ſouvent approcher d'eux ſans frayeur. *Les mêmes, tome 2.*

On ſe trompe d'eſpeter une mort tranquille en menant une vie criminelle.

Se promettre une mort douce & tranquille en faiſant preciſément tout ce qu'il faut pour la rendre cruelle & inſupportable, fournir à toute heure de nouvelles amorces à une cupidité que nous devrions mortifier ſans ceſſe; fortifier tous les jours ces liens malheureux qu'il faudroit affoiblir ſans relâche, pour les briſer inſenſiblement un jour; & croire mourir en répos, mourir ſans ces convulſions, ces terreurs, & ces déchiremens, dont la mort des pecheurs eſt ordinairement accompagnée; c'eſt ſe flatter groſſierement. Hélas! dit ſaint Grégoire, tout meurt en nous & hors de nous, excepté nos paſſions. Les amis s'en vont, le crédit ſe perd, les richeſſes ſe conſument, la ſanté s'altére, le corps s'uſe; cette maiſon de bouë où Dieu a logé nôtre ame, menace ruine de toutes parts, & nous ne penſons point à déloger; la cupidité devient plus vive à méſure que tout le reſte meurt. *Eſſais de Panegyrique, pour l'Aſſomption.*

Il faut juger des choſes de ce monde par le jugement qu'on en fera à la mort.

La véritable prudence eſt de régler ſa vie ſur le jugement qu'on fait des choſes quand on eſt prêt de mourir. Cette vérité quand on l'a une fois bien conçûë & bien peſée, eſt capable de faire d'admirables changemens dans les ames. Elle dégage le cœur de tous les attachemens qui le captivent; elle déſabuſe l'eſprit de toutes les tromperies qui le ſéduiſent; on ne penſe plus qu'à s'établir un fond ſolide pour l'éternité; on n'a que du mépris pour tout ce qui paſſe; on s'attache uniquement à Dieu; on ne s'échauffe plus pour aucun deſſein que pour celui de contenter Dieu. Quand il s'agit d'entreprendre quelque choſe, on en juge par le ſentiment qu'on en aura à l'heure de la mort; on l'enviſage, comme l'on fera alors, dans la lumiere de l'éternité; & là-deſſus on prend ſes meſures. Si malgré cette vûë nos paſſions nous emportent vers les biens qui flattent les ſens, & que nous nous laiſſions vaincre, il faut avoüer qu'il n'y a point de folie comparable à la nôtre; puiſque la plus forte conſidération qu'il y ait au monde, & le plus puiſſant interêt qu'on ſçauroit imaginer, n'ont

aucun

aucun pouvoir ſur nôtre eſprit. *Le Pere Surin, tome 2. de ſes Dialogues ſpirituels.*

Si l'on étoit auſſi vivement perſuadé qu'on le doit être, que ce monde eſt le lieu de nôtre banniſſement, & que nos corps ſont nos priſons; on regarderoit le moment de la mort, comme un moment de conſolation, n'y ayant qu'elle qui puiſſe finir nôtre éxil, & nôtre captivité. Mais bien loin de cela, on veut trouver l'éternité dans le temps, & ſe faire une joüiſſance fixe & permanente des choſes dont on n'a que le ſimple uſage. Il faut connoître la miſere des hommes, la plaindre, & n'être pas, s'il y a moyen du nombre des miſerables. *L'Abbé de la Trappe, tome premier de ſes Maximes Chrétiennes.*

On regarderoit la mort comme un ſujet de conſolation, ſi l'on en connoiſſoit les avantages.

Dieu après avoir été mépriſé, ſe retire, & quand on ſe trouve dans les derniers momens de la vie, c'eſt inutilement qu'on s'adreſſe à lui, & ſouvent il n'a aucun égard à nos prieres & à nos larmes. Il y a un temps de colere, comme il y a un temps de miſéricorde dans Dieu: Et quand il s'eſt laſſé de parler aux hommes, il garde avec eux un éternel ſilence. Ce n'eſt pas un trait de ſageſſe de hazarder un tel évenement, ſur la coûtume, & de ſe laiſſer aller au torrent comme la plûpart des gens du monde. *Le même, tome ſecond.*

Dieu refuſe ſouvent ſes graces à la mort quand on les a mépriſées pendant la vie.

Les morts imprévûës & précipitées, ſervent ſouvent aux hommes d'une grande inſtruction. Elles leur apprennent qu'il ne faut faire aucun cas de ce qui peut être ravi dans un inſtant: je veux dire de la vie, & de tout ce qui l'accompagne, quelque grand & quelque agréable qu'il puiſſe être. Ces ſortes d'évenemens, frappent quand on les voit de près; mais ſi on n'y prend garde, les impreſſions en ſont bien effacées. *L'Abbé de la Trappe, tome premier de ſes Maximes Chrétiennes.*

Des morts imprévûës.

Le pecheur ne penſe pas à ſes pechez durant ſa vie; ils s'imagine qu'ils ſont étouffez: mais ils ſe préſentent devant lui à la mort: *In depoſitum memoriæ tota manet ſentina voluptatum*, dit ſaint Bernard. Il a beau ne point faire réflexion ſur ſes pechez, ſa mémoire eſt le dépoſitaire des voluptez, des ordures, des vols, des uſures, des abominations qu'il a commis durant ſa vie. Lorſque le pecheur ſe préſente aux pieds du Prêtre dans le tribunal de la pénitence, il cherche ſes pechez, & ſes pechez alors le fuyent: & ſi vous en voulez ſçavoir la raiſon, ſaint Pierre Chryſologue vous apprendra qu'il ne faut pas s'étonner ſi un pecheur qui veut faire pénitence a de la peine à découvrir ſes pechez, parce qu'il les cherche pour les faire mourir: *Interfectrix peccatorum pœnitentia.* La pénitence eſt un glaive qui donne le coup de la mort aux pechez; mais quand il n'a pas fait pénitence, & qu'il eſt dans l'agonie de la mort, ſes pechez le cherchent à leur tour pour le faire mourir, & quoy que le pecheur tâche de les fuir, il ne peut en éviter la cruelle rencontre. Voilà deux états bien différens, que nous pouvons remarquer dans l'Ecriture, & particulierement dans l'hiſtoire d'Antiochus. Nous ne trouvons point que durant toute ſa vie il ſe ſoit ſouvenu de ſes pechez; c'étoit néanmoins un tres-méchant Prince. Il commit des crimes épouventables; il porta ſon audace & ſon attentat juſque ſur les autels; & ſans reſpecter la majeſté de Dieu, il ſoüilla le Temple par ſes ſacrileges; cependant durant ſa vie, il ne fit point de réflexion ſur ſes crimes. Le Texte Sacré n'en parle point, mais dès l'inſtant qu'il voit approcher ſa mort, il ſe trouble, il ſe confond, & reconnoît l'effroyable déſaſtre, où il va être

A la mort nos pechez ſe preſentent à nous & nous cauſent une terrible frayeur.

Machab. 1. c. 6. réduit *in quantum tribulationem deveni, & in quos fluctus triſtitiæ.* Il change de viſage, & il eſt tout émû : *Nunc vero reminiſcor malorum.* Je ne m'en étonne point, parce que ſes crimes, ſes impietez, ſes ſacrileges ſe préſentent à ſes yeux. Voila l'image de ce qui arrivera au pecheur mourant dans le peché. Ses pechez qu'il comptoit pour rien, & auſquels il ne faiſoit pas ſeulement réfléxion ſe préſenteront à ſon eſprit, & lui cauſeront une horrible frayeur. *Eſſais de Sermons pour le neuviéme Dimanche après la Pentecôte.*

Réfléxion que l'on fait à la mort ſur ce qu'on a été.

On penſe, on réfleehit, on médite à ce dernier moment ſur le point d'entrer dans cette infinie éternité ; on perd preſque de vûë ce peu de jours qu'on a vêcu ; & ſi l'on ſe reſſouvient encore de ce qu'on a été, ce n'eſt que pour ſentir avec plus d'amertume, ce qu'on va devenir, & ce qu'on eſt déja. J'étois puiſſant, je poſſedois de grandes terres, & de grandes charges ; j'avois de gros revenus ; *Tobi 17.* je poſſedois les plus beaux benefices : *Et ſolum mihi ſupereſt ſepulchrum.* Tout eſt perdu pour moy, & il ne me reſte plus que le tombeau. Ces maiſons magnifiques, & ces ſuperbes palais, où j'avois raſſemblé tout ce que l'art a de plus exquis & de plus fin ; tout ce que les pays les plus éloignez ont de plus précieux ; ces maiſons de plaiſance, où l'on paſſoit de ſi beaux jours ; ces riches meubles ; ces magnifiques alcoves ; ce nombreux cortege ; ce ſomptueux équipage qui me faiſoit tant d'honneur, tout cela n'eſt plus pour moy ; mes héritiers en ſont déja les maîtres. Il ne me reſte plus qu'un noir & horrible ſépulchre. Que ces réfléxions ſont propres pour reprimer les paſſions ! Heureux, qui n'attend pas à la mort à ſe ſervir d'un ſi puiſſant remede ! A la mort, point de penſée qui n'afflige. Le paſſé fait gémir, le préſent allarme, l'avenir cauſe d'horribles frayeurs ; on ſe repent de ce qu'on a été, mais regret d'ordinaire fort ſtérile. On eſt au deſeſpoir de n'avoir pas penſé à ce qu'on devoit être. On a un chagrin mortel de n'avoir pas prévenu par de fréquentes réfléxions, & par une vie plus réguliere, le déplorable état où l'on eſt : repentir qui arrive trop tard. *Le Pere Croiſet, ſecond tome de ſes Réfléxions Spirituelles.*

Tous les biens, toutes les grandeurs de ce monde ſont inutiles après la mort. *Eccli. 30.*

Que ſert à cette perſonne d'avoir été ſi diſtinguée durant ſa vie, par ſa dignité, par ſon rang, par ſes charges ? La mort vient de la confondre avec les plus vils des mortels ? Que ſervent à cette femme mondaine qui vient d'expirer toutes ces parures de prix ? Sa fierté, ſon ambition, & ſa délicateſſe ont expiré avec elle. Son partage eſt maintenant la pourriture, & les vers : *Cum morietur homo hæreditabit vermes.* Que ſert à ce puiſſant Monarque d'avoir commandé à une partie de l'univers ; d'avoir été la terreur de ſes ennemis ; d'avoir été, ſelon le langage du Prophete, comme une divinité du monde. Si ce grand Prince, qui vient d'expirer, n'eſt pas ſaint ; quel eſt ſon ſort, & de quel avantage lui ſeront dans les enfers, tous les honneurs, toutes les grandeurs mondaines ? Qu'il eſt triſte de ſervir aux autres de ſujet de pareilles réfléxions, & de ne les avoir jamais faites ! *Le même.*

Pour ſe diſpoſer à la mort il faut ſe ſéparer tant que l'on peut, de toutes les créatures.

Comme la mort à laquelle nous ſommes condamnez, n'eſt pas la ſimple mort du corps, mais la privation de toutes les créatures, ayant mérité par nos pechez de les perdre toutes, & d'en être éternellement ſeparez : La vraye préparation à la mort doit conſiſter à ſe ſéparer, & à ſe priver, autant que l'on peut, de toutes les créatures, & à accepter les privations que Dieu nous envoye, comme des parties de cette mort générale qui eſt portée dans l'arrêt,

que la juſtice de Dieu a rendu contre nous. S'il arrive donc par l'ordre de la providence que nous ſoyons privez de quelque choſe, de quelque bien, de quelque ami, de quelque conſolation humaine, de quelque ſupport, de quelque liaiſon, il faut recevoir tout cela dans cette vûë de mort, & prévenir même les ſéparations néceſſaires, par les ſéparations volontaires de toutes les choſes inutiles, & non néceſſaires. Et quand on a cette vûë fortement dans l'eſprit, on trouve à tout moment des occaſions de pratiquer cette mort. *Tiré des Eſſais de morale, tome dixiéme, traité de la Préparation à la mort.*

Nous devons offrir nôtre mort à Dieu avec celle de ſon Fils.

Tout temps eſt bon pour pratiquer l'union avec JESUS-CHRIST mourant : mais le plus favorable eſt celui où il nous eſt commandé d'annoncer la mort du Seigneur; c'eſt-à-dire, le ſacrifice de la Meſſe. Nous y devons offrir à Dieu le corps de JESUS-CHRIST mort & ſacrifié ſur la croix : mais nous l'y devons offrir, en offrant nôtre mort avec la ſienne, & en priant Dieu de recevoir l'une avec l'autre, & de nous fortifier dans ce terrible paſſage. Ainſi la commémoration de la mort de JESUS-CHRIST, doit enfermer la commémoration de la nôtre. Et comme le lieu & le temps nous ſont inconnus, mais connus à Dieu ſeul, nous les lui devons offrir tels qu'il les connoît, & ſuppléer par nôtre dévotion préſente à l'impuiſſance où nous ſerons peut-être alors de nous acquitter de cet hommage. Il faut donc à chaque Meſſe adorer & accepter l'arrêt qu'il a prononcé touchant nôtre mort, avec toutes les circonſtances qu'il y voudra joindre. *Les mêmes.*

Sentimens d'un Chrêtié mourant, & priere qu'il doit faire à Dieu.

Je ſens bien que je ne ſuis pas éloigné de cette derniere heure où je paroîtrai au tribunal de JESUS-CHRIST, pour recevoir l'arrêt qui décidera de mon éternité. Hélas! que j'ay ſujet de craindre ma perte éternelle! après avoir tant de fois mérité l'enfer! Mais enfin, mon Dieu, je mets toute ma confiance en vôtre miſericorde; je m'appuye uniquement ſur vos mérites, ô mon Sauveur! & ſur vôtre bonté ineffable; je vous conjure que vôtre mort ne me ſoit pas inutile par ma faute; mais appliquez-moy un ſi puiſſant remede, afin que je vous aime & que je vous loüe éternellement dans le ciel. Cependant ſanctifiez mon ame, rempliſſez mon cœur de vôtre amour; défendez-moy de mes ennemis inviſibles; faites-moy enfin la faveur de vous remettre mon ame entre les mains, en produiſant un acte d'amour pour vous, & un acte de contrition pour nos pechez. *Autheur moderne.*

La ſurpriſe d'une ame criminelle en ſortant de cette vie & à l'inſtant de la mort.

Quelle eſt la ſurpriſe d'une ame en ſortant du monde, lors qu'elle voit l'inutilité des choſes qui l'ont occupée, & l'indiſpenſable employ de la ſeule qu'elle a negligé, elle a laiſſée après elle dans le monde, tout ce qu'elle y poſſedoit, & tout ce qui avoit pour elle quelque ſentiment de tendreſſe, parens, amis; elle quitte biens, palais, grandeurs, réputation, hérítages; & elle ne trouve dans la region où elle entre qu'une effroyable pauvreté, nulle bonne œuvre, nul mérite devant ſoy, elle connoît, mais trop tard, combien tout ce qui l'a occupée étoit indigne de ſes ſoins. Seule, éperdûë, étonnée de ce que tout lui a échapé, de ce que cette figure du monde qui l'enchantoit, eſt paſſée, & qu'elle ſe trouve les mains vuides, devant ſon juge, qui va décider de ſon ſort éternel ſelon ſes œuvres; quelle douleur ne ſent-elle point? quel deſeſpoir d'avoir ſi peu penſé à ſon ſalut? Mon Dieu! quelles réfléxions fait un homme, au moment qu'il voit cette carriere immenſe de l'éternité

s'ouvrir devant ſes yeux, & lui préſenter, ou une félicité conſommée, une félicité ſans meſure & ſans bornes, ou un malheur infini. Comment & de quel œil regarde-t-il tous les évenemens humains, afflictions, décadences, pertes, renverſement de fortune? Quel jugement forme-t-il de tout ce qu'on appelle grandes affaires, vie heureuſe, riches établiſſements, beau monde, divertiſſemens, plaiſirs? regrette-t-il les occaſions qu'il a eûës de ſe diſtinguer, & de faire fortune? Que penſe-t-il de tout ce qui nous amuſe & nous enchante ſur la terre? mais que penſe-t-il du bonheur ou du malheur de l'autre vie, & qu'en penſerons nous nous-mêmes à ce dernier moment? *Le Pere Croiſet, dans ſes Réflexions Spirituelles.*

La penſée de la mort n'effraye point les perſonnes qui ont bien vêcu.

La mort même, dont la ſeule penſée effraye les gens de plaiſir, juſqu'à leur troubler la raiſon: Oüi cette mort dont les approches cauſent de ſi terribles allarmes; cette mort, à la vûë de laquelle s'évanoüit toute grandeur, tout faſte, toute félicité, conſole merveilleuſement une ame juſte, la penſée de cette mort bien loin de la troubler, l'anime, la ſoûtient, & lui fait trouver un nouveau plaiſir dans ſes plus pénibles travaux. Au ſervice du monde, nulle fête, nulle partie de divertiſſement, nulle joye qui ſoit à l'épreuve de la penſée de la mort, & de l'éternité; nul heureux mondain qui ne pâliſſe au ſeul ſouvenir, à la ſeule image des terribles jugemens de Dieu, & qui ne ſente en un moment ſon cœur plongé dans l'amertume. A un homme de bien cette même image inſpire à la vérité une crainte ſalutaire; mais en même temps une auſſi grande confiance en la miſéricorde divine; & c'eſt pour lui un nouveau ſujet de joye de penſer à l'éternité. Il ſe ſert même de cette conſolante penſée, pour charmer cent petits chagrins, & certains fâcheux retours deſagréables au ſens & à l'amour propre, mais ſi la penſée de la mort effraye ſi fort les mondains, que ſera-ce de la mort même? & ſi cette même penſée conſole, rejoüit ſi fort les gens de bien, quelle doit être leur conſolation, de ſe voir à la veille d'une éternelle récompenſe! Qui peut exprimer combien il eſt délicieux aux Saints de penſer alors à ce qu'ils ont fait, & qu'ils étoient indiſpenſablement obligez de faire; de penſer que par la miſéricorde de Dieu, ils n'ont pas commis le mal qu'ils pouvoient commettre, & qu'ils ſeroient au deſeſpoir d'avoir commis. *Le même.*

A l'article de la mort on tirera peu de conſolation d'avoir poſſedé les biens de cette vie.

Lors qu'une maladie longue & violente, après avoir corrompu le ſang, alteré toutes les humeurs, & détruit toute l'œconomie du corps, fera connoître aux gens du ſiécle, qu'il faut que leur ame ſe ſépare, & qu'elle ſe diſpoſé à paroître inceſſamment devant le juge ſouverain de tous les hommes, pour apprendre ſa derniére & éternelle deſtinée; dites moy, je vous prie, quelle conſolation tireront-ils, d'avoir acquis de grandes richeſſes, & amaſſé beaucoup de tréſors; d'avoir poſſedé de belles terres; d'avoir achetté ou d'avoir bâti de ſuperbes maiſons; d'avoir eû de magnifiques ameublemens; d'avoir été revêtus de charges conſidérables; d'avoir tenu un rang celebre dans le monde; de s'être ménagé quantité d'illuſtres amis; d'avoir joüi de toutes ſortes de plaiſirs; de laiſſer une famille floriſſante, & d'avoir enfin été ſi heureux, que leurs deſſeins ſemblent avoir été les ſeuls arbitres de leur fortune? Hélas! ils ſont bien éloignez de pouvoir alors ſe conſoler par la conſidération de toutes ces choſes dont il ne leur reſte qu'une vaine image, & un triſte

ſouvenir. Le retour au contraire qu'ils feront dans ces derniers momens ſur leurs richeſſes, & ſur leurs grandeurs, deſquels ils ſe verront prêts d'être dépoüillez, ne produira nul autre effet, que de leur faire concevoir d'inutiles regrets, que de redoubler leurs douleurs, & que d'augmenter l'horreur des crimes, que l'acquiſition, & la joüiſſance de ces biens, & de ces honneurs leur auront fait commettre. *Livre intitulé Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Euſebe.*

Aveuglement d'un pécheur à la mort.

Je crois que le jour de la mort du pécheur eſt appelé *un jour de tempête, & de nuage*, dans l'Ecriture, pour nous figurer le déplorable état où il eſt dans ces derniers momens : Car en effet, qu'eſt ce que ce trouble & cette agitation, où vous ne pouvez douter qu'il ne ſoit qu'une effroyable tempête ; ainſi que l'appelle ſaint Iſidore de Damiete : *Magna tunc ſanè tempeſtas menſis.* Et qu'eſt-ce que ce funeſte aveuglement, où Dieu ſouffre que ce miſérable tombe alors, que comme un nuage épais, qui lui dérobe la vûë, & la penſée du ſouverain juge, qui eſt prêt de prononcer ſon dernier arrêt? n'eſt-ce pas enfin ce nuage affreux qui l'empêchant de faire toute la réflexion qu'il devroit ſur ſon malheur, lui cauſe cette inſenſibilité dangereuſe, où nous le voyons ordinairement mourir. Ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin que Dieu ne ſignale jamais davantage ſa juſtice, que lors que pour punir le pécheur de l'avoir oublié pendant ſa vie, il permet qu'il s'oublie lui-même à la mort. *Ut moriens oblivi ſcatur ſui, qui vivens oblitus eſt Dei. Le même.*

De la préparation à la mort.

Peut-on penſer à ce jour terrible qui doit décider de nôtre éternité, & ſe perſuader qu'il ne ſoit pas néceſſaire de prendre un temps avant que ce jour arrive, où étant dégagé de tous les ſoins, & de toutes les occupations qui partagent nôtre vie, nous ne faſſions plus autre choſe que de nous y préparer. Qu'il n'y a de ſûreté & de repos qu'à ne travailler qu'à cet œuvre que JESUS-CHRIST appelle *l'unique choſe néceſſaire.* Qu'il y a au contraire d'imprudence & d'aveuglement, à s'empreſſer, & à ſe troubler comme l'on fait dans le ſoin d'une infinité de choſes ; & qu'il y a de préſomption & de folie à ne point attendre avec plus d'inquétude ce jour effroyable, où nous apprendrons quelle ſera nôtre éternelle deſtinée ; que celui où nous devons ſçavoir quelle ſera l'iſſue d'une affaire de quelque petit honneur ou de quelque leger interêt ! Il n'y a nul doute que la vie d'un Chrétien doit être une continuelle preparation à la mort ; lors néanmoins que l'infirmité ou la vieilleſſe fait, qu'examinant ce qui peut reſter de vie, l'on n'a dans ſoy-même qu'une réponſe de la mort, pour uſer des termes de l'Apôtre ; il eſt du bon ſens, de ſe débaraſſer de toutes choſes pour s'appliquer uniquement au réglement de ce grand compte qu'il faut rendre au ſouverain juge dans peu de temps. *Le même.*

Le fruit que l'on retire de la penſée de la mort.

Que fait-on, quand on s'occupe durant la vie du ſouvenir de la mort, on anticipe ce dernier jour, ce dernier moment ; ces lumieres vives & pénétrantes qu'on a pour lors ; & ſans attendre que la cataſtrophe, & le dénoüement des intrigues du monde nous développe malgré nous ce myſtere de vanité, nous nous le développons à nous-même par des ſaintes réflexions. *Pere Croiſet Tome 2. de ſes Réflexions.*

La penſée de la mort eſt un ſouverain remede contre toutes les maladies de l'ame. Nulle paſſion qui puiſſe tenir long-temps contre cet objet bien pénétré. La ſeule vûë du tombeau l'affoiblit ; rien n'eſt plus propre que les cendres qu'on y trouve pour éteindre ſon feu. Faut-il reprimer les ſalies & l'impetuoſité de nos paſſions ? Faut-il découvrir & ſentir leur vanité, leur inſatiabilité, leur tyrannie ? La penſée de la mort a ce ſecret: nulle ambition, nulle cupidité qui ne perde ſa force, dès qu'on n'enviſage les honneurs, & la plus éclatente fortune que du lit de la mort. Là ces dignitez ſi éminentes, ces diſtinctions ſi flateuſes, ces proſperitez ſi brillantes ſe fanent, & perdent tout leur éclat : On en ſent même le vuide, on en decouvre toute l'illuſion & l'erreur. On peut dire que la penſée de la mort fait à peu près à l'égard des paſſions, ce que fait la mort même: *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* A ce dernier moment s'évanouïront tous ces ambitieux projets, tous ces vaſtes deſſeins, toutes ces flateuſes eſpérances ; ce plan de fortune ſi juſte, & ſi bien tracé, ces meſures priſes avec tant d'art ; ces grandes entrepriſes ſi hardiées : *In illa die peribunt.* Tout diſparoit, tout s'efface, tout ce qui flatte s'éteint à ce dernier jour. Durant la vie nulle paſſion qui ne picque, qui n'enchante, qui n'attache, nulle qui ne promette une nouvelle félicité ; la mort ôte le charme. A ce jour les liens n'attendent pas qu'on les denouë, ils ſe briſent d'eux-mêmes; l'idée de cette félicité chimerique, dont les paſſions nous repaiſſent, ſe change alors en indignation contre nôtre propre folie. *Le même, tome ſecond de ſes Reflexions ſpirituelles.*

La penſée de la mort eſt un remede contre toutes les paſſions.

Pſalm. 145.

Quand on ſe propoſe le tableau de la mort, on y contemple dès maintenant toutes les choſes du monde dans le même point de vûë où la mort nous le fera conſidérer. On les apperçoit, on en juge, comme on en jugera alors ; on les reconnoit frivoles, trompeuſes, mépriſables ; on ſe reproche de s'y être attaché ; on déplore ſon aveuglement, comme on le déplorera à cette derniere heure ; dans une diſpoſition ſi chrétienne du cœur & de l'eſprit, la paſſion ſe refroidit, la concupiſcence n'eſt plus ſi vive, la cupidité n'eſt plus ſi affamée ; grandeurs mondaines, biens périſſables, plaiſirs ſenſuels, tout cela n'a plus qu'un éclat morne, qu'un attrait languiſſant & émouſſé, qu'un gout fade, dès que tout cela ne paroît qu'atravers les ombres de la mort. Voila le fruit que produit cette ſalutaire penſée. *Le même.*

Le bien que produit la penſée de la mort.

Mon Dieu ! quels ſentimens doit avoir un homme qui eſt à l'agonie; c'eſt-à-dire, qui ſe voit comme en proye, à la douleur, au regret, au deſeſpoir, ſans nul ſoulagement. Tout ce qui ſe préſente à ſes yeux, tout ce qu'il entend, augmente ſa douleur & ſa crainte ; avec quel regret penſe-t'il au mal qu'il a fait, & au bien qu'il n'a pas fait, & qu'il pouvoit faire ? en cette extremité tout ce qu'on a entendu dire des jugemens de Dieu, de l'enfer, de l'éternité, tout cela revient à l'eſprit, & le frappe d'une maniere terrible. C'eſt merveille combien cet homme, qui peu auparavant doutoit de tout, railloit, plaiſentoit des véritez les plus terribles, c'eſt merveille combien il eſt enfin perſuadé de tout ce qui fait l'objet de nôtre foy. Quelle frayeur & quel trouble à la ſeule penſée du jugement, de l'enfer, & de

Les troubles & les craintes dont une perſonne qui a mal vêcu eſt agitée à la mort.

l'éternité. Cependant dans cette confuſion de penſées déſolantes, dans ces troubles, dans ces mortelles frayeurs, cette perſonne ſe meurt. Dès qu'on s'en apperçoit, on tâche, mais inutilement de lui ſuggerer des motifs de confiance en la miſéricorde d'un Dieu, qui ſouhaite ſi ardemment la converſion du pécheur : inutile ſecours, elle perd tout à coup l'uſage de tous ſes ſens, & abandonnée aux remords interieurs, & aux cruels ſentimens de regret & de deſeſpoir, elle expire, & a ce moment expirent avec elle toutes ſes joyes, toutes ſes eſpérances ; à ce moment expirent tous ſes vains projets de converſion, & de pénitence ; à ce moment finit le temps, & commence pour elle l'épouventable éternité. Ainſi finir la vie d'une perſonne qui a vécu dans le déſordre, ainſi dois-je m'attendre à mourir ſi je ne commence dès ce moment à mieux vivre. Serois-je dans des meilleures diſpoſitions : Aurois-je d'autres ſentimens, & des penſées plus conſolantes, s'il me falloit mourir à l'heure même ? Pourrois-je bien me raſſurer contre les frayeurs de la mort, moy qui ne puis y penſer ſans frémir ? Et ma conſcience me promet-elle une mort plus tranquille ? *Le même.*

La foy, & les véritez chrétiennes qui étoient comme éteintes pendans la vie d'un pécheur, ſe reveillent à l'heure de la mort.

Durant la vie, la paſſion nous aveugle, l'exemple nous entraine, les objets nous enchantent, l'embarras des affaires nous occupe, & il ſemble qu'on prend même plaiſir à s'étourdir ſur les plus grandes véritez de la foy. La foy elle-même eſt à demi éteinte, par les déſordres d'une vie déréglée : à la mort, la raiſon, la religion, la foy même a toute ſa force ; on croit, mais d'une foy accablante, laquelle ſemblable à celle des démons, fait frémir, mais elle ne convertit pas. Il eſt étrange que chacun convienne qu'à l'heure de la mort, on eſt au deſeſpoir d'avoir mené une vie mondaine, une vie molle & délicieuſe, d'avoir fait ſi peu de bonnes œuvres, d'avoir vécu comme l'on vit, & que cependant après avoir fait ces reflexions, dont on eſt plainement convaincu, on ſe mette ſi peu en peine de mieux vivre. Et nous-mêmes qui faiſons à préſent ces réflexions, vivons-nous déſormais plus chrêtiennement.... On voyoit autrefois, mais on n'étoit pas touché du peu de ſolidité des biens du monde ; on ne s'appercevoit pas même du vuide des plaiſirs de la terre ; à la mort, on ne voit pas ſeulement, mais on ſent ; mais on ne peut pas même concevoir qu'on n'ait pas ſenti plûtôt ce dégout, & cette double indigence, on voit ſeulement qu'on s'eſt trompé ; mais quel regret mortel de n'être plus en état de remedier à la perte que nous a fait faire nôtre erreur. *Le même.*

Le triſte état d'une perſonne qui vient d'expirer.

Que c'eſt un ſpectacle bien triſte, mais bien propre à nous deſabuſer & des plaiſirs, & des biens de la vie, qu'une perſonne qui vient d'expirer. A peine a-t'on rendu le dernier ſoûpir, que chacun garde un morne ſilence, fût-ce la perſonne du monde la plus accomplie en toute ſorte de belles qualitez, elle n'inſpire plus que de l'horreur. Après quelques lugubres prieres avec quoi ſe terminent tous les ſervices & les devoirs qu'on lui rend, on couvre ce corps, & on ſe retire. Qu'eſt devenüe cette beauté, cet embonpoint, cet enjoüement ? Que ſont devenus ces grands projets, cette riche fortune ? Que lui ſervent alors ces meubles précieux, & quels ſervices peut-elle tirer de cette foule de domeſtiques ? Voila donc ou tout ſe termine ? Mais où eſt cette ame ? & que va dévenir ce corps, ou pour mieux

dire, ce cadavre, dont on commence déja à ne pouvoir pas ſupporter la puanteur? Hélas! fût-ce le corps de la perſonne du monde la mieux faite, & la plus honorée, on ne peut plus le voir; il faut au plûtôt s'en défaire: Mari, Femme, Enfans, Amis, Proches, Domeſtiques, chacun s'empreſſe, pour ainſi dire, à faire tirer ce corps de la maiſon. Ceux qui ont eu le plus de tendreſſe pour cette perſonne, ſont les plus empreſſez à s'en défaire, on l'enferme dans une biére; on le couvre de terre, & peut-on ſans horreur penſer à ce qui ſe paſſe dans le tombeau deux jours aprés. Eſt-il en terre, on n'y ſonge plus; on ne ſe met plus en peine que de profiter de ſes dépoüilles; on l'oublie bientôt entiérement; on ne la compte plus pour rien, comme en effet, elle n'eſt plus rien parmi les hommes. *Le même.*

Reflexions qu'on doit faire à la vûë d'un homme mourant.

C'eſt alors qu'on voit réelement & dans un parfait point de vûë le peu de ſolidité de tout ce qui finit dont on n'avoit auparavant que des idées confuſes. On voit qu'un homme expirant, tout expire avec lui; que ſa gloire le quitte, qu'il va paroître ſeul devant Dieu ſeul; & qu'il n'eſt ſuivi devant ſon terrible tribunal, que de ſes bonnes ou mauvaiſes œuvres, pour en recevoir pendant l'éternité la récompenſe ou la peine: Qu'il n'y a plus de reſſource aprés la mort, & que les fortunes ou les infortunes y ſont éternelles; en un mot, que *là où tombe l'arbre, il y demeure pour jamais.* Tout fuit, ſe doit-on dire à ſoy-même, avec une rapidité prodigieuſe: *Tranſvolantibus momentis cuncta rapiuntur*, comme parle ſaint Auguſtin, l'éternité de Dieu s'avance; & ce peu d'inſtans de vie qui nous reſtent, ſont prêts de ſe perdre dans cette infinité ſi redoutable. Un inſtant qui ne peut être éloigné, nous decouvrira un nouveau pays, & une nouvelle terre, & alors ce que nous avons cru de plus important dans celle-cy, ne nous paroîtra qu'une vapeur. *Dans la vie de l'Abbé de la Trappe, par Monſieur de Maupeou, l. 1.*

L'état pitoyable où la mort reduit toutes choſes.

Il n'y a rien de plus touchant, & de plus capable de nous confondre, que le pitoyable état où ſe trouve tout ce qui eſt ſujet à l'empire de la mort. Nous y voyons que le myſtere de la mort des hommes eſt véritablement grand & terrible. Nous y voyons toute la grandeur & toute la beauté anéantie; nous y voyons la fin de l'âge le plus floriſſant. Nous y voyons toutes les proſperitez & toutes les joyes du monde détruites; nous y voyons anéantis tous les talens & tous les avantages, ſoit de l'eſprit ſoit du corps, qu'on a poſſedez avec le plus d'éclat & de reputation. Tout ce qu'on peut s'imaginer de plus affreux, a ſuccedé dans le corps, à ce qu'il y avoit de plus beau & de plus parfait. Par la puiſſance de la mort, on a vû finir entierement la puiſſance du ſiécle la plus étenduë, & l'authorité la plus redoutable; on a vû ceſſer le credit, que la plus haute tyrannie & l'uſurpation la plus violente avoient pû acquerir en beaucoup de temps; on a vû diſparoître tout l'orgueil, tout le faſte, toute la fierté; on a vû enfin tout le vain travail de l'ambition & de la cupidité des hommes renverſé par terre, ſans qu'il en ait reſté que des ruines. Que nous ſerions heureux, ſi ces objets affreux qui ſe préſentent ſouvent devant nos yeux faiſoient plus d'impreſſion ſur nôtre eſprit. *Traduit de Saint Ephrem, dans la même vie.*

Les ſentimens d'un homme qui

Quels ſont à l'article de la mort les ſentimens d'un homme qui a mal vécu, lors qu'un Prêtre avant que de ſe retirer, lui preſentant un crucifix, lui dit,

que

que les remedes lui étant déſormais inutiles, & qu'à cette derniere heure toutes les créatures l'abandonnant, Jesus-Christ ſeul doit être déſormais toute ſa conſolation, & ſon refuge. Vous ne devez plus avoir recours qu'à Jesus-Christ ſur la croix; c'eſt dans ſes playes que vous devez chercher dequoi vous raſſûrer coûtre les frayeurs de la mort. Recevez donc, mon frere, cet objet conſolant, c'eſt entre ſes bras que je vous laiſſe. Divin objet, ſource des plus douces conſolations, à qui s'eſt étudié de vous reſſembler pendant ſa vie, & qui vous a aimé juſqu'à la mort! Mais objet triſte à qui n'a aimé que le plaiſir, à qui a vécu dans l'abondance, à qui ne penſe à l'éternité, que quand il voit que le temps va finir, & qu'il n'y a plus de temps; c'eſt donc là que ſe terminent toutes ces joyes, tous ces divertiſſemens, toutes ces fêtes des gens du monde; là ſe réduiſent toutes ces fauſſes idées, ces vains projets de fortune, d'établiſſemens, de plaiſirs. Voila à quoy ſe voit réduit un libertin à cette derniere heure; & quand on a vécu dans l'indifférence pour Jesus-Christ, dans une négligence extrême de ſon ſalut, quand on a mené une vie molle & mondaine, trouve-t-on beaucoup de conſolation à tenir un crucifix entre ſes mains à l'heure de la mort. *Le Pere Croiſet, premier tome de ſes Retraites pour chaque mois de l'année.*

a mal vécu aux approches de la mort.

Conſiderons le ſens des prieres qu'on fait à un agoniſant: *Proficiſcere anima chriſtiana de hoc mundo*, s'écrie le Prêtre, ſortez de ce monde, ame chrétienne. O, Seigneur! que cet adieu eſt peu agréable! qu'il eſt dur à qui a aimé le monde, à qui peut-être n'a aimé que le monde, à qui n'a rien fait pour le ciel! *Proficiſcere.* C'en eſt donc fait; il faut ſe ſéparer de tout, quelque attachement que l'on ait, quelque difficulté que l'on ſente, il faut mourir à tout: *Hodie ſit in pace locus tuus, & habitatio tua in ſancta Sion.* Que vous ſoyez aujourd'hui en lieu de paix, & que vôtre demeure ſoit dans la ſainte Sion. Que ce ſouhait eſt charitable! mais que peut penſer un moribond, quand il ſe ſent bien qu'on n'a nulle raiſon de faire ce ſouhait en ſa faveur, quand il entend la voix qui lui préſage le contraire: *Miſerere Domine, gemituum, miſerere lacrymarum ejus.* Ayez pitié, Seigneur, continuë le Prêtre, ayez pitié de ſes gémiſſemens; laiſſez-vous toucher à ſes larmes: mais s'il n'y a que la douleur de ſe voir dépoüillé de tout ce qu'on avoit de plus cher, qui arrache par force ces ſoûpirs, s'il n'y a que le regret de ne pouvoir plus pécher, ou s'il n'y a que la vûë de la mort qui ſoit la véritable ſource de ſes larmes: cette priere ſera-t-elle exaucée. *Le même.*

Les prieres qu'on fait pour les agoniſans.

Me voilà, Seigneur, poſterné de cœur & de corps devant vôtre redoutable Majeſté: me voilà, ô mon Dieu! abimé de douleur à la vûë de mes pechez innombrables, & de vôtre juſte ſévérité, prêt à me punir peut être éternellement. Où fuirai-je, miſérable que je ſuis, ſinon à vous, divin Sauveur, qui êtes mon ſouverain Seigneur, mon Créateur, & mon Juge; mais en même temps mon Sauveur & mon Rédempteur! On voit des hommes qui ayant offenſé d'autres hommes & ſe voyant prêts de mourir, leur envoyent dire par leurs communs amis, qu'ils leur demandent pardon, & qu'ils meurent leurs ſerviteurs, ſans attendre de-là d'autre avantage que de mourir en paix. Mais combien ſuis-je plus obligé, étant prêt à rendre le dernier ſoûpir, d'employer les momens qui me reſtent à vous demander pardon, & à vous dire, que ſi j'ai vécu ſans vous connoître, je meurs au moins en vous aimant de tout

Acte de douleur, de contrition, & de réſignation, que l'ô peut faire étant prêt de mourir, ou ſuggerer à un mourant.

mon cœur ? Je reconnois dans l'amertume de ce cœur, l'excès & la multitude innombrable des pechez que j'ai commis contre vous ; je confeſſe toutes les infractions que j'ai faites de vôtre ſainte loy, tous les abus de vos ſacremens, & toutes les ingratitudes dont je ſuis coupable. Non, mon Dieu, il n'y eut jamais de créature qui méritât davantage d'être rejettée de vôtre preſence : je confeſſe que j'ai mérité tous les tourmens que les damnez endurent dans les flâmes, & s'il y avoit pluſieurs enfers, je les mériterois tous. Oüi, mon Dieu, juge équitable des vivans & des morts, je ne vous ſuis pas moins obligé que ſi vous m'aviez tiré du milieu des feux éternels, & je vous dois aimer autant que ſi vous aviez pluſieurs fois arraché mon corps & mon ame d'entre les mains des demons. Je ſouhaite qu'après ma mort, des perſonnes pieuſes vous loüent & vous beniſſent de ma part, pour toutes les graces que vous m'avez faites, & que je n'ay payées que d'ingratitudes. C'eſt dans ce ſentiment d'amour & de reſpect que je me donne à vous corps & ame, pour le temps & pour l'éternité. Mais je vous conjure par le précieux ſang que vous avez répandu pour moy ſur la croix ; je vous ſupplie par autant de bouches que vous avez de playes ſur vôtre ſacré corps ; n'entrez point en jugement avec vôtre ſerviteur, & jugez moy ſelon la douceur de vôtre miſéricorde ; n'écoutez pas le cri de mes pechez, mais la voix de vôtre ſang. Appliquez-moy une ſeule goûte de vôtre ſang, une ſeule de vos larmes, un ſeul de vos ſoûpirs, & mon ame ſera ſauvée. *Livre intitulé, l'Idée véritable de l'Oraiſon, deuxiéme partie chap.* 20.

Après la mort il n'y aura plus de changement. *Pſal.* 145.

L'Arbre demeurera où il ſera tombé : s'il eſt tombé du côté de l'occident, il y demeurera ; un moment plûtôt il eût pû obtenir ſa grace, mais il n'a pas voulu ; un moment plus tard, il le veut & ne le peut plus ; un ſeul inſtant a fait dans ſa volonté & dans ſon eſprit, le plus ſurprenant de tous les changemens : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* Dans ce jour fatal, toutes les penſées des hommes diſparoîtront ; alors au lieu de ces anciennes idées, ils en prendront de toutes nouvelles. Quelle étrange revolution ! Un moment auparavant étendu ſur un lit, ce pecheur mépriſoit les avis d'un Confeſſeur, rebutoit les devoirs de Religion ; affectoit une fauſſe indifférence pour la mort, & s'imaginoit avoir du temps de reſte, & demeuroit intrepide. Il meurt, & dans l'intervalle d'un ſeul ſoûpir, ſes idées ſe renverſent, il ſe confond, il ſe trouble ; honteux, tremblant, il voit ce qu'il n'avoit jamais voulu voir ; la néceſſité du ſalut, les devoirs du Chriſtianiſme, la vanité des choſes humaines, l'horrible malheur de n'avoir pas fait pénitence. Auparavant il ſe divertiſſoit, il faiſoit bonne chere, il s'entretenoit de grands projets, il lioit d'agréables ſocietez ; & dans l'intervalle d'un ſeul ſoûpir, Dieu ne pouvant plus ſouffrir la diſpoſition, qu'il fait de ſon bien, lui dit : rends-moy compte de ton adminiſtration : *Redde rationem villicationis tuæ. Le Pere de la Ruë, ſermon pour le vendredy de la quatriéme ſemaine de Caréme.*

Il vous échappe ſouvent d'avoüer que vous ne voudriez pas que la mort vous ſurprit dans l'état où vous êtes, & dans la maniere de vie que vous menez ; vous connoiſſez donc une voye plus sûre, que celle où vous marchez maintenant ? Et pourquoi donc n'y entrez-vous pas dès à préſent, de peur d'être ſurpris ? Vous demandez tant de sûretez ; vous prenez tant de meſures pour les affaires du monde ; pourquoi n'en apportez-vous pas autant pour celles de vôtre ſalut ?

Loin donc de tâcher à vous étourdir, ou à vous calmer contre les frayeurs de la mort, tâchez plûtôt de vous tenir toûjours prêts à la recevoir cette mort, & à paroître ſans tant de frayeur aux jugemens rédoutables du Seigneur, en vivant d'une vie plus chrétienne. *Le même, ſermon pour le Dimanche de la Paſſion.*

Quel chagrin à la mort à un homme qui a joüi de toutes les commoditez de la vie, de ſe voir dépoüillé de tout. *Daniel.* 4.

Si la ſeule penſée de la mort eſt ſi amere à un homme qui vit dans les délices, & qui joüit de toutes les commoditez de la vie, quel chagrin la mort même ne lui cauſera-t-elle pas? quelle amertume, quel déſeſpoir, quelle conſternation! quand elle l'arrachera de ſes biens & de ſes divertiſſemens, quand il entendra la voix qui dira: *Succidite arborem.* Coupez cet arbre qui avoit jetté de ſi profondes racines dans la terre: *Excutite folia ejus.* Secouez ſes feüilles, & ſes branches, *diſpergite fructum ejus*: Jettez çà & là ces fruits. Quelle amertume! quelle douleur! quelle rage! quand il ſe verra dans un moment déchiré par l'amour de la vie, par la proximité de la mort, par la crainte d'une malheureuſe éternité; quand il verra que tout le quitte, que tout l'abandonne, ſes enfans, ſes domeſtiques, que tout lui dit un éternel adieu. *Sermon manuſcrit.*

Les gens de bien quittét ſans douleur à la mort, ce qu'ils ont poſſedé ſans attachement en cette vie. *Job.* 20. *Ibidem.*

Les gens de bien qui poſſedent les biens de la terre ſans attachement, les quittent ſans regret; ils les remettent auſſi volontiers entre les mains de Dieu, qu'ils les avoient reçûs. Mais pour les impies: *Non ſic impii non ſic.* Comme ils ont reçû leurs biens & leurs richeſſes de leur avarice, de leurs concuſſions, de leurs injuſtices, il faut de grandes violences, pour leur faire quitter ce qu'ils ont poſſedé avec tant d'attache: *Divitias, quas devoravit evomet*, dit l'Ecriture. Riches impitoyables, quand vous ſerez au lit de la mort, vous laiſſerez ces richeſſes mal acquiſes; vous vomirez juſqu'au ſang; mais ce ſang n'eſt pas à vous; c'eſt le ſang de la veuve & de l'orphelin: *Et de ventre ejus extrahet eas Deus.* On les lui arrachera des entrailles. Ah! quelle violence dans cette ſéparation; ſes larmes & ſes concuſſions s'étant comme changez en ſa propre ſubſtance. *Monſieur Joly.*

Ce que les gens du mõde & les impies laiſſent à la mort, & ce qu'ils emportent avec eux. *Pſalm.* 48.

Lorſque vous voyez un homme à qui la fortune rit, ne vous ſcandaliſez point dit ſaint Auguſtin, de voir cet impie qui proſpere: *Vides viventem, cogita morientem.* Vous voyez comme il vit, & vous lui portez envie; mais regardez comme il meurt, & vous lui porterez compaſſion: *Quid hic habeat attendis, quid ſecum tollat attende.* Vous prenez garde à ce qu'il poſſede ici bas, & vous ne faites nulle réflexion à ce qu'il emporte avec lui. Qu'emporte-t-il en mourant? *Quoniam cum interierit, non ſumet omnia*, dit le Prophete Royal: *Neque deſcendet cum eo gloria ejus.* Il n'emportera rien avec ſoi de tout ce qu'il poſſedoit, & la gloire qu'il avoit acquiſe, ne deſcendra pas avec lui; mais elle s'arrêtera ſur la pierre de ſon tombeau pour ſervir à lui faire ſon épitaphe trompeur: *Laborant in titulum ſepulchri.* C'eſt ce qu'ils recüeillent de tant de peines qu'ils prennent; cela leur ſervira à faire croire qu'ils ont été heureux icy-bas, & puis c'eſt tout. Tous ces grands biens que ce riche a acquis, & qui lui ont acquis la réputation d'un homme heureux, demeurent à je ne ſçai qui, & quand il les voudroit emporter, ſes heritiers y formeroient oppoſition. Les gens de ce caractere, à la mort n'emportent rien de ce qui les fait heureux, & ils n'emportent avec eux que ce qui les doit faire éternellement malheureux. C'eſt une miſere que ſaint Auguſtin ne peut aſſez déplorer, quand il dit: *Ipſa eſt infelicitas homi-*

num, propter quod peccant morientes hic dimittunt, & ipſi peccata ſua ſecùm portant. Tout ce qui les fait pecher icy bas, ils le quittent en mourant, & ils n'emportent avec eux que les pechez qu'ils ont commis, en uſant mal de leur bonheur. *Sermon manuſcrit.*

On ne peut juger ſûrement d'une bonne & ſainte mort ſur les apparences de piété que donne le moribond.

Cent fois l'exemple d'Antiochus m'a fait trembler, au recit de certaines morts, les dehors deſquelles en effet ſembloient répondre du ſalut des pecheurs dont on les raconte. Jamais je n'entends ces recits, qu'un mot que j'ai eû de ſaint Auguſtin ne me revienne dans la penſée : *O ſi intus videres, qua mors tibi videtur bona, peſſima eſt.* O homme ignorant des ſecrets de Dieu, ſi vous ſçaviez ce qui s'eſt paſſé dans le cœur de ce pénitent, vous verriez bien que cette mort qui vous a paru ſi chrétienne, a été malheureuſe & funeſte. Mais c'eſt un homme qui a demandé & reçû tous ſes ſacremens avec une piété exemplaire ? Voilà de beaux dehors, j'en conviens ; mais *ſi intus videres*, ſi vous euſſiez vû le dedans, vous euſſiez vû que ce qui étoit caché étoit bien différent de ce qui paroiſſoit. . . C'étoit un homme qui n'ayant qu'une foi douteuſe, ou plûtôt qui n'en ayant point du tout, a voulu ménager ſa réputation devant les hommes, a riſqué quelque marques de piété qui ne coûtent guére, & qu'il n'eût pû même ſe diſpenſer de donner au public, c'eût été pour lui une flétriſſure, de mourir en impie, & en deſeſperé. *Le Pere d'Orleans, ſermon de la Converſion.*

Le trouble & la crainte d'un pecheur à la mort.

Soit que le pecheur arrete ſa vie ſur le paſſé, ou qu'elle la porte ſur l'avenir, il n'apperçoit par tout que des ſujets de douleur, & de deſeſpoir. Dans le paſſé il trouve des plaiſirs plus cruels que les plus cruels ſupplices ; dans l'avenir, il découvre des tourmens, qui ne ſont déja que trop preſens pour lui. Le paſſé le deſeſpere, parce qu'il y voit des biens qu'il a trop aimé, & qu'il ne peut plus retenir ; l'avenir met le comble à ſon deſeſpoir, parce qu'il lui préſente des maux qu'il n'a pas aſſez craint, & qu'il ne peut plus éviter. En un mot, il voit un bonheur qui ne ſubſiſte plus que dans ſa mémoire, & un malheur qui n'eſt encore que dans ſon imagination ; mais qui ſont les deux cauſes de l'enfer qu'il ſouffre par avance. . Comme la penſée de la mort trouble les pecheurs dans leurs plaiſirs, la penſée de leurs plaiſirs les vient troubler à leur tour au lit de la mort : car ou ils en conſiderent la douceur, & ils ne voudroient pas la quitter ſi-tôt, ou ils en reconnoiſſent la vanité & ils voudroient les avoir quitté plûtôt. *Le Pere de la Colombiere.*

Les pechez commis effrayront l'impie à la mort.

A l'heure de la mort le pecheur verra toutes les taches de ſa vie ; au défaut de ſa mémoire, qui dans cette occaſion, ne lui ſera que trop fidele, les demons l'en feront reſſouvenir. Dieu même lui ouvrira la conſcience, & lui en fera voir toutes les playes d'une ſeule vûë. O Dieu, quelle corruption ! qui pourra en ſupporter la puanteur ſans mourir ? Que de déſordres qu'il n'avoit jamais appercûs ? que de péchez en un ſeul péché ! que de pechez mêmes dans les bonnes œuvres ! dans cette foule preſque innombrable de penſées, de paroles, d'actions, qui devoient être toutes pour Dieu ſeul, à peine en trouve-t-il une ſeule qui ne ſoit contre Dieu. . On prend bien alors d'autres idées : On commence enfin à connoître Dieu, & à ſe connoître ſoy-même, & cette double lumiére fait découvrir tant de difformité dans les moindres déréglemens, que

je ne doute point que le moindre peché enviſagé dans ce grand jour, ne ſoit capable de les porter dans le deſeſpoir. *Le même.*

Regrets inutiles, & reſolutions infructueuſes d'un pecheur à la mort.

O ſi redivivum pœnitentiæ tempus mereri poſſet ! dit ſur ce ſujet Pierre Damien : *quam dura converſationis iter arriperet !* O ſi avant que d'être porté à ce redoutable tribunal, on vouloit bien lui donner le loiſir d'expier ſes fautes par la mortification, avec quelle ardeur en embraſſeroit-il les plus rudes exercices. . Beaux déſirs de penitence ! généreux, mais inutiles ſentimens ! vaine & tardive ferveur ! que ne veniez-vous un peu plus tôt. Vous auriez fait un ſaint Auguſtin de ce ſcelerat impénitent, mais c'en eſt fait! vous ne pouvez plus qu'augmenter ſa peine & rendre ſon deſeſpoir plus amer : *Le même.*

Combien la penſée de l'éternité malheureuſe effraye un pecheur à la mort.

L'éternité, cette épouventable éternité, dont le pecheur n'eſt plus éloigné que d'un ſeul moment, toute immenſe & toute infinie qu'elle eſt, eſt déja toute ramaſſée dans ſon eſprit, & commence à l'accabler de ſon poids. Concevez, s'il eſt poſſible, les mouvemens, les agitations, & l'accablement d'une ame qui ſe voit ſur le point d'être jettée dans une priſon ardente, d'où elle ſçait qu'elle ne ſortira jamais ; qui ſent qu'on la pouſſe avec une violence à quoy elle ne peut plus réſiſter, dans un precipice affreux d'où jamais perſonne n'eſt revenu ; en un mot, qui n'a plus qu'un pas à faire pour tomber dans un gouffre, où ſont raſſemblez tous les maux, & où tous les maux ſont éternels. *Le même.*

On doit ſe détacher durant la vie des choſes que nous aurons de la peine à quitter à la mort.

Je ne m'étonne point qu'on ne penſe pas volontiers à ce qu'on doit ſouffrir avec tant de douleur ; mais je ne ſçaurois m'étonner aſſez que ſçachant la néceſſité indiſpenſable où nous ſommes de nous ſéparer de toutes choſes, prévoyant la peine horrible que nous ſentirons à cette ſéparation, au lieu de denoüer inſenſiblement les uns après les autres, les liens qu'il faudra rompre alors avec tant de violence, nous tâchons de les ſerrer davantage, d'en former de nouveaux tous les jours ; comme ſi à force de nous attacher au monde, nous eſpérions réſiſter à la force de la mort qui nous doit tout arracher, & nous arracher nous-mêmes à toutes les choſes du monde. *Le même.*

On parle aſſez ſouvent de la mort, mais on y penſe rarement.

Il n'eſt rien de plus ordinaire dans la bouche des hommes que le nom de la mort ; mais il n'eſt rien de plus éloigné de leur penſée & de leur eſprit. Il eſt dans la bouche des Princes, des Nobles, des riches, & des pauvres, dans le temps même de leurs plus grandes réjoüiſſances ; comme dans les mariages ; c'eſt alors qu'on leur entend le plus parler de la mort. Dans le contract on exprime la mort des deux parties qui contractent ; on fait des articles exprès en cas de mort. Les enfans ne ſont pas encore au monde, qu'on parle déja de leur mort ; on fait des ſubſtitutions ; on veut qu'un ſecond enfant ſoit héritier ſi l'aîné meurt ; qu'un troiſiéme ſuccede au ſecond ſi la mort le ravit, auſſi-bien que ſon frere ; eſt-ce tout, non. La plûpart des hommes font choix de leur ſépulture, pendant la vie, & ordonnent l'appareil de leur pompe funebre ; & néanmoins la penſée de la mort eſt auſſi rare & auſſi foible dans leur eſprit, que le nom en eſt frequent dans leur bouche. Ils s'imaginent que mourir n'eſt autre choſe qu'expirer, & que le dernier ſoupir doit porter leur ame dans le ciel. *Monſieur l'Abbé de ſaint Martin dans ſon Carême.*

Situation de l'eſprit d'un

A la mort l'impie ſouhaite tout ce qui lui eſt abſolument impoſſible, comme d'avoir vécu autrement qu'il n'a fait ; de reculer le temps de ſa mort ;

homme mourant après avoir mal vécu.

il déſire mourir pour ſe délivrer des douleurs qu'il ſouffre ; il voudroit ne mourir pas pour éviter celles qui l'attendent ? Repréſentez-vous un homme dont la maiſon brûle, & qui eſt aſſiegé au dehors par ſes ennemis. En cette extrémité, l'impie aime tout ce qu'il a haï ; il hait tout ce qu'il a aimé ; mais ſur tout il hait & ſes amours & ſes haines ; il a d'autant plus de regret, qu'il trouve aimable tout ce qu'il a haï ; facile tout ce qui lui a paru impoſſible, & ne peut concevoir que de ſi petits obſtacles l'ayant arrêté. *Le même.*

Les gens du monde ne veulent point entendre parler de la mort, pour en éviter le ſouvenir.

Je ſçai que les gens du ſiécle n'aiment pas à entendre parler de la mort. Poſſedez des biens périſſables de ce monde plûtôt qu'ils ne les poſſedent, & d'ailleurs ne ſe trouvant pas en état de paroître devant Dieu, ils effacent, autant qu'il leur eſt poſſible, de leur eſprit le ſouvenir de ce dernier moment, qui les dépoüillera de tout, & de ce terrible paſſage, dont le terme doit être un jugement irrévocable, & une éternité bien heureuſe ou malheureuſe. Mais (Chrétiens) ſi vous ne penſez pas à la mort, ne dois-je pas moy vous y faire penſer, lorſque je ſçay combien cette penſée peut contribuer à la réformation de vos mœurs ? D'ailleurs même, que ſerviroit-il de diſſimuler & de ſe taire ? Si en perdant l'idée de la mort, vous pouviez en éviter le coup, & vous exempter de la loi commune qui nous y condamne tous ; l'oubli volontaire où vous vivez, ſeroit peut-être moins condamnable. Mais hélas ! penſons-y, mon cher Auditeur, ou n'y penſons pas, la mort marche d'un pas égal ; elle avance tous les jours ; elle nous ſurprend ; elle nous enleve ſans que nul ſecours humain nous puiſſe défendre contre elle, & nous mettre à couvert de ſes traits. *Le Pere Girouſt, ſermon pour le Mecredy des Cendres.*

C'eſt une grande prudence de ſe diſpoſer à la mort, plûtôt qu'à prolonger ſa vie.

Nous devons nous dire à nous-mêmes, je mourrai, je n'en puis douter ; tant de ſanté qu'il me plaira, tant de ménagemens & de commoditez pour la conſerver, elle s'altere malgré moy, & à meſure que j'avancerai, elle s'alterera toûjours davantage ; le poids des années, ou la violence de la maladie la ruinera enfin, & je ſuccomberai. Au lieu donc de tant chercher à prolonger des jours dont la perte eſt aſſûrée, ne vaudroit il pas mieux les employer ces jours-là mêmes à me mettre en état de ne point regretter, quand la trame en ſera rompuë ! Je crains la mort ; ce paſſage m'étonne toutes les fois que j'y fais réflexion ! Néanmoins je me trouverai là, & je m'y trouverai immanquablement. N'eſt il donc pas maintenant de la prûdence de m'affermir contre une crainte, qui me ſaiſira plus que jamais, quand je me verrai au terme, ſi je ne l'ay pas prevû comme il falloit ? Dès que la mort m'aura retranché du nombre des vivans ; à cet inſtant, à ce terrible inſtant, la ſentence ſera portée contre moy, ou pour moy ; ma prédeſtination ou ma réprobation ſera conſommée ; c'eſt ce que je ne puis éviter. Qu'ai-je donc à faire preſentement autre choſe, que de ſanctifier le cours de ma vie, afin que ma mort ſoit ſainte ? Ce ſouvenir ne devroit jamais ſortir de mon cœur, & s'il y étoit profondément gravé, agirois-je comme je fais, & ne tiendrois-je pas une conduite toute oppoſée ? *Le même.*

Il n'y a rien à quoy l'on ſe prépare moins qu'à la mort.

Il n'y a preſque que la mort & ce qui la ſuit, à quoy l'on ne ſe prépare point : On ſe prepare à tout le reſte. L'un veut prendre le parti de l'épée, mais il n'y entre point qu'il ne s'y ſoit formé de bonne heure par de longs & de pénibles exercices. L'autre veut s'engager dans la robe ; mais il travaille aupara-

vant à acquerir certaines connoiſſances, & il fait pour cela certaines études. On deſtine celui cy aux affaires : & ſuivant ce deſſein, l'on s'applique dès ſes prémieres années a lui ouvrir l'eſprit, on veut élever celui-là dans l'Egliſe, & ſouvent par des vûës toutes humaines, on lui inſpire peu à peu un certain air de régularité qui frappe les yeux ; Mais ſonger aux moyens pour bien mourir, & en uſer, y faire une attention ſérieuſe, ſe retirer pour cela du monde, rentrer en ſoy-même, pratiquer des bonnes œuvres, c'eſt le dernier ſoin qui nous occupe, & cependant les préparatifs que nous apportons à toutes les autres choſes, ſont ſouvent tres-inutiles ; au lieu qu'une ſainte préparation à la mort a toûjours infailliblement ſon effet. *Le même.*

Sur le même ſujet.

Quoique je ſçache que la mort eſt prête à me ſurprendre, quelque convaincu que je ſois, qu'elle s'avance à chaque moment, cependant je ris & je me divertis dans cette extremité, comme ſi je ne devois jamais arriver au lieu de mon ſupplice. Qu'ay-je fait pour me préparer à ce dernier paſſage, qui a donné tant de terreur aux plus grands Saints, qui a fait trembler les colomnes de l'Egliſe ? Ay-je eû ſoin par mes prieres, par mes aumônes & mes pénitences, de faire marcher devant moi des proviſions dans un païs, où je ne trouverai que ce que j'aurai envoyé ? Hélas ! je n'ai ſongé qu'à me bâtir ſur le ſable mouvant une demeure chancelante, qui doit bientôt tomber, au lieu de travailler à celle où je dois paſſer mon éternité : *Ibit homo in domum æternitatis ſuæ*.... Je viens à vous mon Dieu, avec un regret ſincere de mes égaremens ; je reconnois que vous ne m'avez prolongé mes jours que pour me donner le temps de me preparer à la mort, & dans cette vûë je vous promets de n'employer qu'à un ſi ſaint uſage ce qui me reſte de vie ; ce ſera là ma grande & mon unique affaire. *Le Pere Paul Segneri, livre de la véritable Sageſſe.* *Eccleſ.* 12.

Il faut toûjours être prêt de mourir.

Il faut être, ce que dit Tertullien des prémiers Chrétiens, des hommes toûjours diſpoſez à la mort : *Expeditum mori genus* ; qui ont toûjours cette penſée dans l'eſprit, & ce deſir gravé dans le fond de leur cœur ; qui regardent la mort comme la fin de leur ſervitude, & le commencement de leur liberté : c'eſt un peuple diſtingué par le mépris qu'il fait de la vie, & qui n'eſt jamais plus content, que quand il eſt ſur le point de la perdre, ce qui afflige les autres, le conſole ; & ces hommes divins ſçachant que le batême les a déja ſéparez du ſiécle, ſont ravis que la mort acheve de les en ſéparer pour toûjours : Ceux qui craignent la mort, comme dit ſaint Cyprien, ignorent encore les prémiers principes du Chriſtianiſme, & cette foibleſſe ne ſe peut rencontrer que dans les perſonnes qui ſe trouvent engagées dans les délices d'une vie mondaine, & que le ſiécle tient comme enchantez par les attraits, & par les charmes d'une volupté fauſſe & trompeuſe. *L'Abbé de la Trappe.*

Nous devons ſouvent penſer à la mort.

Que dois-je attendre de vous après cela, mon cher Auditeur, penſez qu'il s'agit de vôtre éternité ; vous êtes ſi ſoigneux ſur tout le reſte, pourquoi négligez-vous l'affaire principale ? Occupé de mille autres embarras, vous vous oubliez vous-même, vôtre ame, vôtre éternité : *Soli te negas tibi.* Tant de fervens Chrétiens ont toûjours la penſée de la mort dans l'eſprit, & vous ne l'avez jamais ; vous mourrez cependant comme eux, & peut-être plûtôt qu'eux ? qui vous en a répondu ? Combien y ont été trompez ? mais quel temps vous promettez-vous ? eſt-il donc ſi facile de bien mourir ? Ah ! ce n'eſt pas trop de

toute la vie pour l'apprendre ; vous ne mourrez au reſte qu'une fois, vôtre faute en cela ſera irréparable ? *Monſieur Maimbourg dans ſon Carême.*

La penſée de la mort arrête nôtre ambition, & toutes nos paſſions déréglées.

Y a-t-il rien de plus capable d'étouffer entiérement, ou du moins de modérer les mouvemens de nôtre ambition, que de penſer que tous nos projets les plus ambitieux doivent enfin ſe terminer par la mort, & aboutir au tombeau ? Que tous ces grands Princes, tous ces fameux Conquerans, auſquels l'univers paroiſſoit trop petit, ſont renfermez avec tous leurs vaſtes deſſeins dans un ſépulcre ? Qu'il ne reſte d'eux qu'un peu de cendre & de pouſſiere, & un foible ſouvenir accompagné peut-être de quelque foible loüange, qui ne les dédommage pas des opprobres éternels où ils ſont condamnez dans l'enfer, pour punir leur ambition. Rien n'eſt plus capable de réprimer la conplaiſance & la vanité d'une femme idolâtre de ſa beauté que de penſer que ce corps, dont elle fait ſon idole, ſera un jour la pâture des vers, un objet d'horreur à ceux même qui l'ont adorée, & peut-être la proye des flammes éternelles, ſi elle ne modere cet amour déréglé qu'elle a pour ſon corps, & ſi elle ne prend ſoin d'en expier les déréglemens par la pénitence ? Y a-t-il rien de plus capable de remedier à cette avarice & de régler cette attache exceſſive aux biens de la terre, que de faire réflexion que la mort nous les enlevera bientôt avec d'autant plus de violence, que nous y aurons plus d'attache, & que de tous les biens il ne nous reſtera qu'un linceüil pour nous enſevelir ? y a-t-il rien de plus propre à arracher les emportemens de cette paſſion furieuſe, que tant de gens ont pour les plaiſirs déréglez, que de penſer que la mort les arrachera bientôt à cette miſérable créature qu'ils ont préferée à Dieu ? *Le Pere Dozenne, livre intitulé le Monde condamné par lui-même.*

On ne peut corriger les défauts d'une mauvaiſe mort.

Il n'y a point ici d'experience qui nous rende maître ; nous n'y apprenons pas comme l'on fait dans tous les autres arts, pour s'avancer peu à peu inſenſiblement, par de certains degrez, qui font monter de l'imperfection à ce qu'il y a de moins imparfait, juſqu'à ce qu'on arrive enfin à la perfection, par quantité de fautes corrigées. Je dis davantage, une faute n'eſt pas fatale à celui qui eſt déja dans la perfection d'un art, ni une perte à ceux qui manquent, ou qui ſont malheureux dans les occaſions les plus importentes de la vie. Si une action réüſſit mal à un grand Orateur, il peut recouvrer ſon credit par une action digne de lui. Qu'un Général d'armée ſe laiſſe ſurprendre à la guerre, nous en avons vû de nos jours qui ont glorieuſement reparé leur perte par un ſecond combat, où ils ont défait leur vainqueur. Si un riche marchand perd un vaiſſeau ſur mer, il ne perd pas pour cela l'eſpérance de ſe dédommager bientôt par un autre qui arrivera heureuſement au port. Mais à la mort, nulle reſſource, nulle expérience, nul apprentiſſage, point de lieu pour ſe corriger ; ſi on manque une fois, on a failli pour une éternité ; tout eſt perdu parce que comme elle eſt la fin de la vie qui n'eſt qu'un changement perpetuel ; auſſi eſt-elle le commencement de l'éternité, c'eſt-à-dire, de ce qui ne change jamais comme étant le terme arrêté. *Le même.*

Ce qui arrive au moment de la mort.

En ce moment tous les biens de la vie périſſent ; tous les maux de la vie finiſſent ; toutes les paſſions ſe changent ; tous les deſſeins s'évanoüiſſent ; toutes les eſpérances ſe détruiſent ; toutes les beautez s'effacent ; tous les plaiſirs ſe perdent ; toutes les richeſſes s'envolent ; toutes les grandeurs s'abbaiſſent ;

toutes

toutes les bonnes ou mauvaiſes actions ſe rappellent ; la veritable fortune des hommes s'établit ou ſe ruine pour toûjours ; le ciel ou l'enfer s'ouvrent ou ſe ferment ; la poſſeſſion de Dieu s'acquiert ou ſe perd ; toute une éternité de biens ou de maux ſe préſente pour être la punition ou la recompenſe de nôtre vie. *Le même.*

Les avantages d'une bonne mort.

En mourant bien, nous nous trouvons tout à coup délivrez de cette infinité de miſéres, d'afflictions, de douleurs & de maladies, & de mille autres fâcheux accidens qui ſont inſéparables d'une nature corruptible & qui ſont de toute la vie, à proprement parler, une longue & continuelle mort, comme l'appelle Saint Gregoire : *Ipſe quotidianus defectus corruptionis, quid eſt aliud quam quædam prolixitas mortis.* N'eſt-ce pas un grand bonheur que de ſe voir en repos de ce côté là, & dans un état où l'on eſt aſſûré de ne plus ſouffrir. En ſecond lieu, en mourant ainſi d'une ſainte mort, nous paſſons dans une vie qui apporte la joüiſſance, & la poſſeſſion de tous les biens, & conſéquemment le parfait bonheur, ſelon cette parole de l'Apocalypſe : *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* Bienheureux ſont ceux qui meurent en Dieu. Pourquoy ? *A modo jam dicit ſpiritus ut requieſcant à laboribus ſuis.* Parce qu'ils ſont érablis pour l'éternité dans le repos, la paix, & la douceur après les travaux, le trouble & les peines, qui ſont inſeparables d'une vie auſſi miſérable que celle-cy : *Lucrum eſt ad meliora tranſiiſſe, non igitur te mortis nomen offendat, ſed boni tranſitus bona delectent*, dit Saint Ambroiſe. Que le nom vainement terrible de la mort ne nous effraye donc pas, mais que les biens infinis de la vie glorieuſe qui vient après, enflament vôtre amour & attire vos cœurs & vos déſirs. *Le même.*

Homil. 37. in Evang.

Apocalipſ. 14.

Rien ne nous fait mieux rentrer dans nous-mêmes que la penſée de la mort.

Rien n'eſt ſi capable de nous faire rentrer dans nous-mêmes que la penſée de la mort. Les morts nous exhortent plus efficacement à la pratique de la vertu que les vivans ; & c'eſt peut-être pour cela, que Saint Paul parlant d'Abel, dit qu'il nous parle encore aprés ſa mort, pour nous avertir ſans doute, de conſidérer la briéveté de la vie, & nous dire, penſez moins à ce que vous êtes, qu'à ce que vous devez être. Dieu qui voyoit combien cette penſée nous étoit utile, a voulu qu'elle pût être renouvelée preſque par tous les objets qui ſe preſentent à nous.... La mort eſt pour ainſi-dire, une réponce à tous nos crimes : *In nobis metipſis reſponſum mortis habuimus.* C'eſt un rocher contre lequel ſe briſe l'orgueil, & toutes les paſſions humaines... Qui pourra réveiller un impie du ſommeil léthargique où l'ont enſeveli ſes habitudes vitieuſes, dit le ſaint homme Job ? qui pourra le retirer de l'abîme, où ſans avoir égard à la terreur des jugemens de Dieu, il s'eſt ſi malheureuſement précipité ? qui oſera même enteprendre de lui mettre ſon iniquité devant les yeux : *Quis arguet coram eo viam ejus ? ipſe ad ſepulcra ducetur, & in congerie mortuorum evigilabit.* Qu'on le conduiſe au lieu, où les mors ſont enſevelis, il n'en faut pas davantage pour faire impreſſion ſur ſon cœur & ſur ſon eſprit. *L'Autheur des Diſcours Chrêtiens, diſcours ſur la Mort.*

2. ad Corinth. 1.

Jobi 21.

Sur le crucifix que l'on preſente aux moribonds.

Que l'image d'un Dieu mourant ſur la croix eſt un objet conſolant à qui a vêcu ſelon ce divin modele ! & qu'une perſonne qui a mené une vie crucifiée, trouve à ſa derniere heure un grand fond de confiance dans ce divin objet. Mais à qui la penitence fait horreur, à qui la vie chrêtienne eſt un péſant joug, à qui la morificarion eſt un ſupplice ; un crucifix ſera-t-il un objet bien doux?

On le préſentera ce crucifix à ce moribond ; mais ne ſera-ce pas pour lui réprocher ſa vie molle, & licentieuſe ; le mépris qu'il a fait de ſes graces, & le peu de fruit qu'il a tiré de ſa mort ? On nous le préſentera à la fin de nôtre vie ce JESUS mourant pour l'amour de nous ; cela eſt conſolant, & capable de nous raſſûrer contre les frayeurs de la morr, & contre la ſévérité du ſouverain Juge ; mais on nous le préſentrera mourant ſur une croix ; c'eſt-à-dire, nous diſant par autant de bouches qu'il a de playes, ce qu'il a fait & ſouffert pour l'amour de nous, & ce que nous devons faire pour l'amour de lui. Hé ! mon Sauveur ! dites-moi aujourd'hui avec efficace ce que vos playes me reprocheront alors ſans fruit. Tout me parle en vous ſur cette croix ; mais tout me reproche ma dureté & mon ingratitude. *Le Pere Croiſet, premier tome de ſa Retraite Spirituelle pour un jour de chaque mois. Meditation pour le mois de Mars.*

De l'importence d'une bonne mort.

Encore qu'il importe beaucoup de bien vivre, il importe encore infiniment davantage de bien mourir ; parce que c'eſt la bonne mort, qui couronne le mérite de la bonne vie, & que celle-cy ne pent ſervir de rien, ſi elle n'eſt ſuivie d'une bonne mort. Que ce moment doit décider de tout, & que c'eſt de lui que dépend mon éternité : *Momentum ex quo pendet æternitas.* Eſt-il heureux pour moi ? me voila aſſûré d'un bonheur éternel : eſt-il malheureux pour moi ? me voila perdu ſans reſſource. Mais ſi ce fatal moment renferme en ſoi une éternité heureuſe ou malheureuſe ; ſi la mort qui arrive en ce moment décide de mon ſort ; ſi dans ce petit eſpace tour ſera conclu & conſommé pour moi, puis-je ſans une extreme folie vivre dans une eſpece de tranquilité par raport à ce terrible & incertain moment ; puis-je ne pas ſonger comment il ſe paſſera, & de quelle maniere on doit s'y prendre pour le recevoir quand il approchera. *Sermon manuſcrit.*

Un véritable Chrêtien ne doit point craindre la mort.

Que ceux-là craignent la mort, qui n'étant point Chrétiens ou vivans comme s'ils ne l'étoient point, doivent être condamnez au feu de l'enfer. Que ceux-là craignent la mort qui n'ont point de confiance en la croix & en la mort du Sauveur. Que ceux-là craignent la mort, qui de la prémiere mort, doivent paſſer à la ſeconde, & qui en ſortant de ce monde, vont brûler à jamais dans l'autre. Que ceux-là enfin craignent la mort, à qui une longue vie ne ſert que pour augmenter leurs peines, en multipliant leurs crimes ; qu'ils la crignent, puiſque la ſentence du juge ſera conforme à l'état où ils ſe trouveront au dernier moment de leur vie. Mais pour nous, qui gardons la loi du Seigneur, & qui ſuivons les maximes de l'Evangile, qu'avons-nous à craindre ? Nous prions Dieu tous les jours qu'il nous appelle en ſon royaume celeſte : pourquoi donc aimons-nous tant nôtre exil, & nôtre captivité ſur la terre ? Qu'eſt-ce que la mort qu'un paſſage à l'immortalité ? Peut-on, ſans ſortir de cette vie, poſſeder la vie éternelle ? Que ceux qui penſent trouver leur béatitude en ce monde, ſouhaitent d'y vivre long temps : mais nous, qui étant Chrêtiens, n'avons point de plus mortel ennemi que le monde, comment pouvons-nous ne le pas haïr ? *Le Pere Loüis Dupont, traité des avantages des Afflictions ch. 6. de la verſion du Pere Brignon.*

L'oubli de la mort attire une

La plûpart ne veulent pas penſer qu'ils faut mourir & cet oubli leur attirera le malheur d'une mauvaiſe mort ; pour bien mourir, il faut mourir avec

les diſpoſitions d'un vray Chrêtien, & en état de penitence. Or cela ſe fait-il au hazard ? Cela ſe fait-il tout d'un coup ? On ne peut mourir qu'une ſeule fois; il faut donc prendre toutes les précautions poſſibles pour bien mourir. Pour cet effet, il faut y penſer ſouvent, & y penſer fortement, ſerieuſement, & la plûpart n'y penſent que rarement, ſuperficielement ; ils ſeront donc ſurpris. *Le même.* mauvaiſe mort.

Ne permettez pas ô mon Dieu, que je me rende jamais coupable d'une ſi noire ingratitude que de me défier de vôtre bonté: Non toute l'horreur que la vûë de mes péchez m'inſpire, malgré toutes les craintes & toutes les défiances que les demons me peuvent ſuggerer, j'eſpererai en vous, miſéricorde de mon Dieu : & je veux que non-ſeulement ma bouche & mon cœur par leurs ſoûpirs, mais encore la moëlle de mes os, & le ſang de mes veines, vous diſent inceſſemment, Seigneur, vous êtes mon unique eſpérance, & tout mon refuge. J'eſpere en vous, & je ne ſerai jamais confus quand je marcherois au milieu des ombres de la mort ; quand tout l'enfer conſpireroit ma perte, je ne craindrai point, parce que vous protegez ceux qui eſperent en vous. *Le Pere Gegou, de la preparation à la mort.* Acte d'eſpérance à la mort.

Le grand ſaint Auguſtin avoit bien ſujet d'être indigné contre ces voluptueux qui diſoient chez le Prophete Iſaie; mangeons & bevons, car nous mourrons demain : *Comedamus & bibamus, cras enim moriemur.* Quelle étrange conſéquence ! s'écrie ce Pere ; rejoüiſſons-nous, car nous mourrons demain. Ne devriez vous pas, miſérables, conclure tout le contraire ? pleurons, gemiſſons, faiſons penitence ; car nous mourrons demain. Quand je vous ay entendu dire; rejoüiſſons-nous, divertiſſons-nous, mon cœur s'eſt ſenti émû, & l'idée du plaiſir m'a un peu flatté : mais délors que vous avez ajoûté, car nous mourrons demain ; ah ! tout mon ſang s'eſt glacé dans mes veines ; une crainte mortelle s'eſt ſaiſie de mon cœur ; je n'ay plus penſé qu'à gemir & à pleurer, & bien loin de me tenter & de me ſeduire, vous m'avez effrayé, & engagé à ſonger à une prompte penitence, à la vûë d'une mort ſi proche : *Terruiſti me, non ſeduxiſti. Eſſais de Sermons, pour le quatorziéme dimanche aprés la Pentecôte.* Etrange conſéquence que les libertins tirent de la penſée de la mort.

Ce ſera cette derniere heure, ames fideles, qui vous tirera de cette maiſon de bouë, où vous êtes enſevelies comme dans un ſépulchre, pour vous introduire dans un palais de gloire ; qui vous arrachera du ſein de la pauvreté & des mortifications, pour vous élever ſur un trône d'honneur, & vous plonger dans un ocean de délices. Ce ſera cette belle mort qui rompra les liens qui vous attachent à vôtre corps, pour vous donner la liberté de vous envoler au ciel. O mort que tu es aimable ! puiſque tu fais de ſi heureuſes diviſions ! O douce ſéparation, puiſque tu es ſuivie d'une union ſi charmante ! tu es l'objet de mes déſirs, & non pas le ſujet de mes craintes : *Deſiderium habens diſſolvi & eſſe cum Chriſto.* Ah ! je ne m'étonne pas ſi on a vû ſi ſouvent des Saints embraſſer ceux qui leur portoient la nouvelle de leur mort, & ſi on les a oüi chanter en mourant : *Lætatus ſum in his quæ dicta ſunt mihi, in domum Domini ibimus. Sermon pour le Jeudi de la quatriéme ſemaine de Carême.* Sentiment de joye à la mort d'un homme qui a ſaintemẽt vêcu. *Ad Philipp.* 1. *Pſalm.* 121.

Si à l'heure que je parle, que j'agis, & que peut-être j'offence mon Createur, cette ſentence de mort qui a été fulminée contre tant de gens s'exécutoit ſur moi, que deviendrois-je ? & quelle ſeroit ma deſtinée ? faut-il donc qu'après Il faut ſouvent penſer ſi nous voudrions mou-

rir en l'état où nous ſommes.

les avertiſſemens que Dieu me donne, les exemples qu'il me montre, les bons ſentimens qu'il m'inſpire, le temps qu'il m'accorde, les menaces qu'il me fait; je demeure dans un profond aſſoupiſſement ſans mettre ordre à ma conſcience? Si j'étois à préſent à l'article de la mort, voudrois-je avoir vêcu comme je vis? commis les injuſtices que je commets, conſervé l'inimitié que je conſerve? & voila les impreſſions que l'incertitude de la mort fait ſur nos eſprits. *Pris des Diſcours Moraux, Sermon de la Mort.*

Comme la mort change tout, & que rien ne chãge après la mort.

La mort change toutes choſes, & rien ne change aprés la mort. Les choſes qui paroiſſent les plus immüables, la fortune la mieux établie, le corps le plus ſain, la beauté la plus parfaite, les eſprits les plus obſtinez dans leurs ſentimens, tout cela change à la mort. Les choſes les plus changeantes comme nôtre volonté, qui peut à chaque moment prendre de nouvelles réſolutions, & paſſer du peché à la grace, celle de Dieu laquelle ſe laiſſe flechir par un ſoûpir & par une larme, les biens qui naturellement ſont changeants & ſe ſuccedent les uns aux autres, tout cela ne change plus aprés la mort. *Le Pere de la Colombiere.*

Les conſolations des juſtes à la mort.

Peut-on douter que plus les auſteritez ont été grandes & continuelles, plus la ſolitude a été parfaite, plus la mortification des ſens & des paſſions a été exacte, plus auſſi la joye & la conſolation que reſſentent les juſtes, ne ſoit pure & accomplie. Ce grand nombre d'années compoſées de tant de jours; ces jours dont tous les momens ont été mis à profit, & rendus précieux par la pratique de mille exercices de pieté; tout cela ſe préſente à la memoire de cet homme juſte, comme un grand tréſor, comme un amas immenſe de richeſſes qu'il a acquiſes; qu'il doit infalliblement faire paſſer en l'autre vie, & qui ſuffiſent pour y acheter un grand royaume, où il regnera éternellement.... C'eſt à ce moment que repaſſant avec un plaiſir ineffable ſur les grandes promeſſes qui ont été faites aux véritables ſerviteurs de Dieu, une ame ſainte apperçoit dans ſa vie toutes les vertus auſquelles les plus grandes récompences ont été promiſes. Elle y voit cette humilité, qui doit être exaltée; ce detachement auquel le royaume du ciel appartient; ces larmes qui doivent être changées en une éternelle conſolation; cette pureté, à qui la vûë de Dieu eſt deſtinée; cette abnegation à laquelle on a promis le centuple, & toutes ces œuvres de miſericorde auſquelles le Paradis a été préparé dès la naiſſance du monde. Quel ſujet de conſolation, quand elle vient à conſiderer que la gloire lui eſt dûë par tant de titres différens. *Le même.*

Combien le moment de la mort eſt affreux & terrible.

Qu'eſt-ce que ce moment! moment formidable par lui-même, où tout ce qui eſt dans ce monde, meurt pour l'homme; où l'homme meurt à tout ce qui eſt ſur la terre! Moment terrible, où l'ame malgré l'union intime qu'elle a avec le corps, en eſt arrachée par violence, après bien de combats, où l'homme dépoüillé de tout, ſéparé de tout, ne laiſſe aux yeux des ſpectateurs, qu'une figure hideuſe, des yeux éteins, une bouche müette, des mains ſans action, des pieds ſans mouvement, un viſage ſans couleur, & un corps tout défiguré qui commence à ſe corrompre. Moment impitoyable, où le riche perd tous ſes tréſors, & où pour tout héritage il ne lui laiſſe que la pouſſiere du tombeau! où le plus puiſſant doit être égalé au plus miſérable, où le monarque & le ſujet, le noble & le roturier, le ſçavant & l'ignorant, le ſerviteur & le maître, où tout doit être confondu. Moment mille fois plus terrible encore

pour ſes ſuites que par ſa préſence, elles ſont irréparables, elles ſont éternelles. Moment déciſif après lequel le libertin n'a plus de miſéricorde à eſpérer, ni le juſte de mérites à amaſſer ; moment où la juſtice de Dieu reprend ſes droits, où le temps de la miſéricorde finit ; moment enfin, dont la ſeule penſée a fait trembler les Princes ſur le trône, & les Juges ſur le tribunal ; dont les juſtes frayeurs ont peuplé les monaſteres de Religieux, & les déſerts de Solitaires.. Or que penſez-vous de ce moment (Meſſieurs) & en quel état voulez-vous vous trouver alors ? quelles meſures devez-vous prendre pour vous le rendre favorable ? Ce ſont celles que prend le juſte pendant ſa vie: car il y a tout ſujet de juger qu'un homme qui a bien vécu, ſe trouve alors en état de grace, & qu'il meurt dans la perſéverance finale. *Le Pere Croiſet.*

Souhait de bien mourir, mais il en faut prendre le moyen qui eſt de bien vivre.

Sur cela, je m'imagine que vous dites tous (Chrétiens !) *moriatur anima mea morte juſtorum.* Ah ! que je meure de la mort des juſtes ! c'eſt ce que diſoit autrefois le faux Prophete Balaam ; mourons comme les juſtes meurent ; mais vivons comme les libertins vivent ; ce ſont deux choſes incompatibles entre elles, qu'une vie criminelle & une mort ſainte. Ah ! ſi je pouvois mourir comme telles, & telles perſonnes que j'ay connuës, qui ſont mortes dans la paix du Seigneur ! Mais il ne tient qu'à vous, puiſqu'il ne tient qu'à vous d'imiter leurs vertus, & de pratiquer leurs bonnes œuvres. Oüi, c'eſt la réſolution que je prends aujourd'huy, quoy qu'il m'en coûte, je veux me mettre en état de ne point reſſentir à la mort ces agitations cruelles, ces craintes dévorantes ; pour cela, il faut examiner de bonne heure ma conſcience, la décharger du poids des pechez qui l'accablent ; il faut pour cela que je previenne par ma pénitence & le changement de ma vie, ces remords cuiſans qui deſeſperent le pecheur à la mort ; il faut que je rompe ces commerces ſecrets, ces intrigues cachées, qui me viendroient troubler ; il faut que j'éclairciſſe des doutes, que je leve des ſcrupules qui pourroient me ſuivre juſqu'au dernier ſoûpir. *Le même.*

On trouve peu de perſonnes qui penſent ſérieuſement à la mort.

Où trouverons-nous des perſonnes qui penſent ſérieuſement à la mort, & qui ſe tiennent prêtes pour ce dernier moment déciſif de leur bonheur & de leur malheur éternel ? Sera-ce cet homme du ſiecle ? Ah ! partagé entre les embaras de mille affaires temporelles, il ne penſe guerre à ſon ſalut, ni à bien mourir qui en eſt le moyen. Daignez ô mon Dieu ! troubler la fauſſe ſécurité de ſa conſcience, & lui faire connoître le grand malheur que c'eſt de mourir dans l'impenitence finale. Sera ce cette femme du monde ? Ah ? toute occupée de ſes bagatelles & de ſes amuſemens, elle n'entend guére le langage de la mort, donnant tout au luxe, & à la moleſſe. Elle ne s'entretient guere de la penſée de la mort, ne cherchant qu'à s'étourdir ſur certaines pratiques de dévotion feinte & ſeulement extérieure. Elle ne ſonge pas que ſon heure eſt proche, & que peut-être elle mourra cette nuit. Decouvrez-lui, Seigneur, la malheureuſe ſituation où elle eſt. Sera-ce ce jeune homme à la fleur de ſon âge, entêté des faux plaiſirs du ſiécle, cherchant par tout ce qui le peut ſatisfaire ? Songe-t-il que la mort s'approche ? Hélas ! il ne la regarde que dans l'éloignement ; il ne penſe guere à finir ſes jours, qu'il tâche de rendre éternels, pour pécher plus long-temps, ſi vous ne lui touchez le cœur, Mon Dieu, il ſe perdra pour jamais. *Le même.*

Le Fils de Dieu nous ordonne de veiller & de nous tenir prêts.

Vigilate, dit le Sauveur du monde, *quia neſcitis diem neque horam.* Puiſque ni le jour, ni l'heure ne vous ſont point connus, & qu'il n'y a point d'inſtant qui ne puiſſe être celui de vôtre mort, il ne faut point auſſi, qu'il y en ait un ſeul auquel vous ne ſoyez obligez de veiller, pour empêcher qu'elle ne vous ſurprenne, & l'incertitude ſuffit pour que l'œil de vôtre attention ne ſe ferme jamais ſur un devoir ſi important, & ſi néceſſaire. *Vigilate*, c'eſt à dire, agiſſez, & travaillez, parce que la vigilance ſeroit inutile, ſi elle étoit ſans œuvres, & ſans actions. *L'Abbé de la Trappe, Conference pour le jour de la Circonciſion.*

Il ne faut pas attendre que la mort nous vienne dépoüiller de nos biens, il faut la prévenir.

O que ceux-là ſont ſages qui ſe depoüillent volontairement, ou du moins qui détachent leur cœur de ce qu'il faudroit auſſi-bien abandonner en mourant! Quelle folie d'attendre que la derniere maladie, que nous portons peut-être dans les entrailles, nous vienne ravir les fragiles biens que nous poſſedons, lorſque nous pouvons nous faire un grand mérite de la néceſſité indiſpenſable de tout quitter? Croyez-moy, ames chrétiennes, ôtons à cette cruelle mort le moyen de nous nuire, en faiſant à Dieu un ſacrifice de tout ce qu'elle regarde comme ſa proye. Il faut nous hâter, ſi nous avons envie de la prévenir; car peut-être a-t-elle déja levé le bras pour nous frapper, & nous donner le coup mortel. O l'heureuſe mort, que celle que l'amour nous fait ainſi ſouffrir avant la mort même! Que la mort eſt peu terrible, qu'elle eſt même agréable à qui s'eſt ainſi défait de tout ce qui la rend ſi redoutable aux gens du monde. Ce n'eſt plus un monſtre affreux, ce n'eſt plus un tyran impitoyable; c'eſt un fantôme dont on ſe joüe; on y ſonge ſans frayeur; on la défie; on la déſire quand elle eſt éloignée; on l'enviſage ſans crainte, quand elle eſt proche; on la reçoit avec joye quand elle eſt préſente, comme celle qui bien loin de nous dépoüiller, nous doit rendre avec uſure, tout ce que nous avons quitté pour Dieu. *Le même.*

Combien il eſt important de bien mourir.

Quoi qu'il nous importe beaucoup de bien vivre, il eſt vrai toutefois qu'il nous importe encore plus de bien mourir, puiſque la plus ſainte vie ne nous peut ſervir de rien ſi elle n'eſt ſuivie d'une bonne mort. Plus nous avons travaillé pour le ciel, plus nôtre vie a été ſainte; plus nous avons d'interêt à la finir ſaintement, pour ſauver le fruit de nos travaux & de nôtre ſainteté. Si après une longue pénitence, après une longue ſuite de bonnes œuvres, nous ne faiſions une fin chrétienne, tout ſeroit *éternellement* perdu pour nous. La mort que l'Ecriture a comparée à un voleur, nous dépoüilleroit de tous les tréſors de graces que nous avons amaſſez, comme de pauvres Marchands, qui après une longue & périlleuſe navigation viennent faire naufrage au port, & perdent à la vûë de leur patrie, le fruit de pluſieurs années de courſes & de fatigues..... A la mort il s'agit de tout pour moi, ſi je meurs chrêtiennement, me voila établi dans un bonheur qui ne finira jamais, ſinon, je ſuis perdu ſans reſſource; de cette derniere heure, de cette derniere action dépend mon éternité. *Le même.*

Il n'eſt pas ſi facile de bien mourir qu'on ſe l'imagine.

Qu'eſt-ce à vôtre avis, Chrétiens Auditeurs, que de faire une bonne mort? Croyez-vous que ce ſoit rendre l'eſprit après une confeſſion générale, & avoir reçû tous les ſacremens? Si ce n'étoit autre choſe, il n'y a rien en tout cela

de fort difficile. Mais combien de Chrétiens brûleront éternellement dans les enfers, àqui il n'a rien manqué de tout cela ? Quoy ! mourir dans la cendre & dans le cilice, entre les bras du crucifix, entouré de Prêtres & de Religieux ? c'eſt mourir d'une maniére bien édifiante, ce ſont-là de grandes marques d'une bonne mort ; mais on peut mourir mal avec tout cela. Bien mourir (Chrétiens) c'eſt mourir ſans peché, & ſans attache au peché ; c'eſt mourir après avoir effacé tous les déſordres de ſa vie, & après avoir ſatisfait à la juſtice de Dieu ; après avoir entiérement arraché du cœur toute l'affection qu'on a jamais eûë pour le monde, dans une ſincére diſpoſition de ſouffrir plûtôt mille morts que d'achepter cent ans de vie par une ſeule offenſe mortelle. C'eſt mourir plein d'une foi ferme, d'une eſperance invincible, d'un amour pour Dieu qui ſurpaſſe tout autre amour, & d'une charité pour nos freres, qui égale la tendreſſe que nous avons pour nous-même. *Le même.*

La mort ne peut être fâcheuſe à un homme de bien.

Deux vûës occupent entiérement l'eſprit d'un homme qui ſent approcher ſa derniere heure. Comme il ſe trouve alors entre le temps & l'éternité, toutes les penſées ſe partagent entre le temps qui va finir, & l'éternité qui va commencer. Il jette un regard ſur ce qu'il a été, & un autre ſur ce qu'il doit être ; & ſelon ce qu'il voit dans le paſſé, & ce qu'il prévoit dans l'avenir, il ſe trouve plongé ou dans la douleur ou dans la joye. Cela ſuppoſé, je dis que la mort, quelque terrible qu'elle ſoit en elle-même, ne peut être fâcheuſe à l'homme de bien, qu'elle ne peut lui cauſer le moindre trouble, parce que de quelque côté qu'il porte la vûë, ſur le temps paſſé, ou ſur le temps à venir, il ne découvre rien de triſte, rien qui ne ſoit capable de le conſoler. S'il enviſage le paſſé, il n'a nul ſujet de craindre la mort ; s'il conſidere l'avenir il a même ſujet de la ſouhaiter. Et tout au contraire, les impies & les libertins ont tout à craindre, ſoit qu'ils conſiderent le paſſé, ſoit qu'ils jettent les yeux ſur l'avenir. *Le même.*

Le juſte qui s'eſt préparé à la mort durant toute ſa vie n'en ſentira point l'amertume à la mort. *Sapient.* 3.

Juſtorum anima in manu Dei ſunt &c. Sapient. 3. L'ame de l'homme juſte, & qui a ſaintement vêcu, eſt dans la main de Dieu ; s'il s'égare, s'il tombe, s'il ſe derange quelque fois, il a un fond de droiture & de probité, qui ranimé par la grace, le retire de ſes égatemens, le releve de ſes chûtes, & le fait rentrer dans l'ordre. Le tourment de la mort ne ſera point pour lui : *Non tanget illos tormentum mortis.* Ce tourment ſont les allarmes, les frayeurs, & les horreurs qui s'emparent d'une ame prête à ſe ſéparer de ſon corps, d'une ame, dis-je, qui n'a jamais regardé les devoirs de ſon état que comme une gêne & une contrainte, ces allarmes, ces frayeurs, ces horreurs l'agitent, la troublent, la déſolent, l'accablent, à la vûë de cette infinie multitude de pechez, d'actions, de paroles, de penſées, qui renaiſſent en ſa mémoire, & qui ont toûjours ſubſiſté dans la vôtre, Souverain Juge des vivans & des morts, dont la juſtice punira tout ce qui aura mérité de l'être. Ce tourment de la mort n'approchera point de l'homme juſte, il ne le touchera point. Comme il a méſuré toutes les actions de ſa vie ſur les devoirs de ſon état, ſa vie toute entiére n'a été qu'un ſacrifice continuel d'obéïſſance, & ſa mort ne ſera que la conſommation de ce ſacrifice. L'œil de ce ſerviteur fidele étoit dans la main de ſon maître pour voler où ſes

Pſalm. 122. commandemens l'appelloient ; *Sicut oculi ſervorum in manibus dominorum ſuorum.* C'eſt de ce même œil, que dans le lit de ſa douleur, il conſiderera ce que veut de lui ce même maître, & qu'auſſi-tôt qu'il lui ordonnera de quitter le monde, il entrera avec une joye qui ira juſqu'au tranſport, dans les voyes de l'éternité. Il appercevra dans ce jugement ſi terrible aux prévaricateurs toutes ces diſpoſitions de miſericorde que le maître fidelle, qu'il a ſervi fidelement a gardées envers lui ; le ſoin qu'il a pris de le ſoutenir dans les endrois gliſſans, où il s'eſt rencontré ; ſa bonté incomprehenſible, qui des maux, dans leſquels il a permis qu'il tombât, a fait naître ce qui a contribué à ſon bonheur, l'éclat de la couronne qu'il a preparée à ceux qui auront combatu légitimement, en ſuivant préciſement ſes ordres. *Tiré d'un Autheur moderne.*

MORTIFICATION.

MORTIFICATION DU CORPS, VIE RUDE, Auſterité, vie pénitente, &c.

AVERTISSEMENT.

Comme les auſteritez, & les peines dont on afflige le corps, peuvent être pratiquées par differens motifs, auſſi fourniſſent-elles aux Miniſtres de la parole de Dieu differens ſujets de diſcours, ſelon les differentes manieres dont on les peut enviſager : Car ſi on exerce ces auſteritez & ces mortifications, afin de ſatisfaire à la juſtice divine, pour les pechez qu'on a commis, cela regarde la pénitence, & nous en parlerons en ſon lieu : ſi c'eſt par une violence étrangere que nous ſouffrons, ou par une néceſſité à laquelle nous ne pouvons parer, s'y ſoûmettre avec réſignation, c'eſt une vertu de patience, dont nous avons déja parlé ſous le titre d'adverſité & d'affliction. *Mais ſi ces peines ſont volontaires, & de nôtre choix, pour réprimer les rebellions de la chair, & pour empêcher qu'elle ne nous entraîne dans le déſordre, c'eſt ce qui s'appelle auſterité & mortification, & c'eſt par cet endroit que nous les conſiderons icy, ſans anticiper ce que nous dirons ailleurs ſur la pénitence, ni repeter ce que nous avons dit ſur les adverſitez & ſur les ſouffrances.*

Il faut ſeulement prendre garde, que ces auſtéritez priſes en ce ſens, ont encore des noms différens. On les appelle communément mortifications du corps & de la chair ; quelquefois on les exprime par ces termes figurez, de circonciſion ſpirituelle, ou de retranchement des choſes agréables aux ſens, parce que c'eſt en effet, une partie de la mortification, qui conſiſte à s'abſtenir des plaiſirs, non-ſeulement criminels, mais encore innocens & permis ; & à ſoûtenir, ou plûtôt à s'impoſer des peines volontaires, par le motif que nous avons marqué ; enfin, on les nomme vie rude & pénitente ; on dit que c'eſt porter ſa croix, crucifier ſa chair, & l'on ſe ſert d'autres ſemblables termes, que nous emploirons indifféremment, ſelon qu'ils ſe trouvent dans les Autheurs dont nous avons fait le recüeil, ſans nous étendre néanmoins ſur les moyens particuliers de mortifier le corps, comme le jeûne, la tempérance, les cilices, les veilles, & les autres macérations.

PARAGRAPHE PREMIER.

Différens deſſeins & plans de Diſcours ſur ce ſujet.

1. SAINT Paul appelle nôtre corps, un corps de peché, & ajoûte qu'il faut le détruire, non en lui ôtant effectivement la vie, ce qui ſeroit un grand crime, mais en lui faiſant ſouffrir une eſpece de mort, par une vertu qui s'appelle mortification de la chair & des ſens, & qui détruit ſeulement le peché, en retranchant la matiere du vice, en affligeant ou affoibliſſant le corps qui eſt la cauſe, le ſujet, & l'inſtrument de la plus grande partie des pechez. C'eſt dans cette deſtruction morale que conſiſte la mortification extérieure, qui doit toûjours avoir pour fin la mortification intérieure des paſſions, de l'amour propre, & empêcher que la concupiſcence que ſaint Paul appelle du nom de peché ne regne en nous.

On peut faire voir dans les deux parties de ce diſcours. Premierement, l'obligation que tout le monde a de détruire ce corps de peché, par le glaive de la mortification, comme parlent les Saints Peres, & ſur quoy eſt fondée cette obligation. Secondement, quelle doit être cette mortification, & les conditions que l'Evangile & le Chriſtianiſme y demandent pour être agréable à Dieu.

Premier point. L'obligation de mener une vie auſtere, & mortifiée ſe prend. 1°. Du précepte qui eſt formel, & en termes exprès dans l'Evangile & dans les Epîtres de ſaint Paul : ce qui ne ſe doit pas ſeulement entendre à l'égard des choſes criminelles & défenduës, mais encore à l'égard de celles qui ſont innocentes & permiſes, du moins tres-ſouvent, de crainte qu'on ne paſſe des unes aux autres. Ce qui eſt même de precepte, ſi on ne peut obſerver les commandemens, ſans garder en même temps ce qui n'eſt hors de ce danger, que de conſeil, c'eſt un grand champ de morale. 2°. Cette obligation ſe prend de la néceſſité qu'il y a de ſe faire violence, & de ſe vaincre ſoi-même, pour faire ſon ſalut ; & il eſt aiſé de faire voir que cela ne ſe doit pas entendre ſeulement de la victoire de ſes paſſions, mais encore de la mortification de la chair, & de tous nos ſens. 3°. Parce qu'il y a obligation à tous Chrétiens de pratiquer certaines vertus, de reprimer certains vices, & s'acquiter de certains devoirs, ce qui ne ſe peut faire ſans mortification du corps & des ſens, puiſque les principaux obſtacles viennent de ce côté-là.

Second point. Les conditions que la mortification, & les auſtéritez corporelles doivent avoir, pour détruire ce corps de peché, ſe prennent par rapport aux déſordres auſquels le corps nous porte par le moyen des ſens. C'eſt pourquoy, 1°. La mortification doit être univerſelle, & s'étendre à tous les ſens, qui ſont autant de portes, par où le peché peut entrer dans nôtre ame. Ce n'eſt donc pas aſſez de ſe mortifier dans un ſeul ſens, & à l'égard d'un ſeul objet, par exemple, dans la vûë, pour s'empêcher de voir ce qu'il n'eſt pas permis de déſirer, mais dans tout ce qui nous peut porter au peché. 2°. Elle doit être

continuelle, parce que les paſſions renaiſſent, & ne ſe détruiſent jamais entierement ; que la concupiſcence ne s'éteint jamais tout-à-fait, & que le corps & la chair ne ſont jamais en cette vie, tellement aſſujetis à l'eſprit, qu'on ſoit entierement exempt de ces revoltes : *Semper mortificationem Chriſti in corpore noſtro circumferentes.* 2. *Ad Corinth.* 4. 3°. Cependant l'auſterité & la mortification, qui s'éxerce par les peines, & les rigueurs qu'on s'impoſe, doit être accompagnée de diſcrétion, & ſoûmiſe à la prudence d'un ſage Directeur, parce qu'elle doit être proportionnée à l'âge, aux forces, au temperament, à l'état, aux emplois, & particulierement aux déſordres paſſez, qu'il eſt néceſſaire d'expier, par une vie rude & pénitente.

II. Comme ſaint Paul exhorte les Chrétiens à faire de leurs corps une hoſtie vivante, pour l'offrir à Dieu en ſacrifice, on peut prendre pour deſſein, que par le moyen de l'auſterité & de la mortification que l'on exerce ſur ſon corps, on en fait un ſacrifice, qui a les trois conditions que celui que le Fils de Dieu a fait de ſon corps propre, dans le ſacrifice de l'autel.

1°. C'eſt un ſacrifice volontaire. On pratique librement ces rigueurs, en affligeant ſon corps, & en le privant des ſatisfactions, & des divertiſſemens, qui ne lui ſont pas interdites, du moins pour toûjours.

2°. C'eſt un ſacrifice perpetuel, qui a ce rapport avec celui de l'autel, que l'un doit durer juſqu'à la fin des ſiécles, & l'autre juſqu'à la fin de nôtre vie, parce que nous en avons toûjours beſoin.

3°. Un ſacrifice viſible ; c'eſt une des conditions que doit avoir le ſacrifice de la Religion Chrétienne, parce que l'Egliſe étant viſible, & ne pouvant être ſans ſacrifice, il étoit néceſſaire qu'elle offrit non-ſeulement des ſacrifices intérieurs, mais qu'elle en eût un viſible & qui s'offrit ſouvent, tel qu'eſt celui de l'autel ; il en eſt de même de chaque Chrétien en particulier, qui ne doit pas ſeulement être Chrétien intérieurement, mais en faire une profeſſion publique, en faiſant de ſon corps une hoſtie vivante, par le moyen de la mortification, qui doit faire voir au dehors qu'il eſt Chrétien.

III. Sur la même ſimilitude d'un ſacrifice, que ſaint Paul nous exhorte de faire de nos corps ; on peut prendre la diviſion de ſon diſcours de ces trois paroles du paſſage de cet Apôtre : *Ut exhibeatis corpora veſtra hoſtiam viventem, ſanctam Deo placentem.* *Ad Romanos* 12.

1°. Cette hoſtie doit être vivante, à la différence des autres ſacrifices, où la victime ne mouroit qu'une fois ; mais celle de nos corps qu'on offre à Dieu par la mortification, doit ſe renouveller ſouvent, la vie demeure, & on ne donne la mort qu'aux inclinations vicieuſes de la chair ; il faut montrer le beſoin de réiterer ce ſacrifice, & comme on le peut faire à tous momens.

2°. *Hoſtiam ſanctam*, montrer que par le moyen de la mortification, cette victime devient ſainte, c'eſt-à-dire, ſéparée de tout ce qui eſt terreſtre & profane ; que nos corps s'élevent par-là au-deſſus de leur nature, deviennent en quelque maniere ſpirituels, dégagez des ſens, & ſervent à l'eſprit dans les plus ſaintes actions.

3°. *Deo placentem*, Combien ce ſacrifice eſt agréable à Dieu, puis qu'il eſt

fait d'une partie de nous-même, de celle qu'on aime ordinairement le plus; c'eſt ce qu'ont pratiqué les plus grands Saints, &c.

IV. Ou bien montrer que la vie auſtere, pénitente, & mortifiée eſt un ſacrifice de la nouvelle loy, ſubſtitué à ceux de l'ancienne, & plus propre, 1°. à honorer la Majeſté divine, & à lui rendre hommage; de ſorte qu'on lui peut dire avec le Sauveur: *Hoſtiam & oblationem noluiſti, corpus autem aptaſti mihi.* On lui ſacrifie ſes plaiſirs, ſes divertiſſemens, &c. 2°. Pour appaiſer ſa colere, par ce ſacrifice de propitiation; & nous voyons dans l'Ecriture que les plus ſcélerats, & les plus criminels, ſe couvroient d'un cilice & de cendre, pour éviter les fleaux de ſa juſtice, dont ils étoient menacez. 3°. Pour impétrer quelque grace & quelque bienfait, comme l'ont pratiqué tous les Saints.

Ad Heb. 10.

V. MONTRER que la mortification du corps & des ſens eſt néceſſaire.

1°. Pour réſiſter aux attraits extérieurs des objets qui nous attirent, & qui nous ſollicitent au peché.

2°. Pour réprimer nôtre propre concupiſcence, qui nous porte au mal, & qui nous y entraine.

3°. Pour mener une vie chrétienne & exemplaire, dans l'état où Dieu nous a appellez.

VI. TROIS choſes ſont abſolument néceſſaires pour être ſauvé, & être du nombre des prédeſtinez. Eviter le peché, qui eſt ſeul la cauſe de nôtre perte éternelle: être fidele obſervateur de la loy, ſans quoy on ne peut prétendre à la recompenſe, & enfin ſans nous rendre ſemblables au Fils de Dieu: *Quos ſcivit & prædeſtinavit conformes fieri imagini Filii ſui.* Or eſt-il que ſans la mortification du corps & des ſens, 1°. on ne peut éviter le peché, à quoy nous ſommes portez par le poids de nôtre nature, & attirez preſque par toutes les créatures. 2°. Sans elle on ne peut obſerver les préceptes de la loy chrétienne qui choquent nos inclinations. 3°. Enfin, on ne peut avoir cette parfaite reſſemblance avec le Fils de Dieu, qui eſt le modele que nous devons repréſenter.

Ad Rom. 8.

VII. PREMIEREMENT, un Chrétien ne peut répondre à la dignité de ce nom, s'il ne s'adonne aux exercices de la mortification; puiſque c'eſt à quoi il s'eſt engagé en embraſſant le Chriſtianiſme, & qu'il a renoncé par ſon baptême, aux pompes & aux plaiſirs de cette vie; & comment s'en acquiter ſans la mortification, qui n'eſt autre choſe que l'exercice actuel de ce renoncement dans les occaſions qui ſe preſentent preſque à tous momens?

Secondement, il ne peut même remplir les devoirs particuliers de l'état, où la Providence l'a mis, & les accorder avec les devoirs d'un Chrétien, ſans une mortification preſque continuelle.

VIII. LA mortification eſt néceſſaire. 1°. Aux pécheurs convertis pour le ſcandale qu'ils ont donné, & le mal qu'ils ont cauſé par leur mauvais exemple. 2°. Elle n'eſt pas moins néceſſaire aux Juſtes pour conſerver leur innocence, & pour ſe préſerver du peché.

IX. PREMIEREMENT, l'auſterité & la mortification fait connoître JESUS-CHRIST en nous; elle fait que nôtre vie eſt une vive expreſſion de la ſienne, comme dit l'Apôtre: *Mortificationem Chriſti in corpore noſtro circumferentes, ut & vita Chriſti manifeſtetur in corporibus noſtris.* C'eſt par là que nous le glorifions, & que

2. Ad Cor. 4.

nous le faiſons connoître : *Glorificate & portate Deum in corpore veſtro.* Nous rendons témoignage de ſa doctrine, &c.

Secondement, elle fait auſſi que le Fils de Dieu nous reconnoît pour véritables Chrétiens, pour ſes Diſciples, pour ceux qui portent ſa croix avec lui, pour être de ſa ſuite, pour ſes Elus & ſes prédeſtinez, &c.

1°. La loy de l'Evangile que nous avons embraſſée, nous engage à fuïr les plaiſirs, & à mener une vie dure, pénitente & mortifiée. X.

2°. Le Fils de Dieu qui eſt le modele que nous devons ſuivre & imiter, nous en a donné l'exemple dans toutes les parties dans ſa vie, & nous a déclaré que nous ne pouvons être à lui ſans cela : *Qui ſunt Chriſti carnem ſuam crucifixerunt cum vitiis & concupiſcentiis ſuis.* *Ad Galat. 5.*

3°. Le ciel où nous aſpirons ne ſe donne qu'à ce prix-là : *Regnum cœlorum vim patitur.* *Matth. 11.*

1°. C'est par le moyen de la mortification du corps & des ſens qu'un Chrétien montre qu'il eſt parfaitement victorieux de lui-même, parce que cette victoire s'étend enſuite juſqu'à toutes les puiſſances de ſon ame, à tous ſes déſirs, & à toutes ſes paſſions. XI.

2°. Cette même mortification, par une ſuite néceſſaire, le rend encore victorieux de tous les ennemis de ſon ſalut, qui n'ont point de priſe ſur lui, & qui ne ſçavent par quel endroit l'attaquer, parce qu'il rend tous leurs efforts inutiles.

1°. Nous devons pratiquer la mortification du corps, parce que c'eſt par le corps, & pour ſatisfaire les inclinations du corps que nous avons peché, afin de faire ſervir à la juſtice, ce qui a ſervi à l'iniquité, comme parle ſaint Paul. XII.

2°. Parce que c'eſt encore par le miniſtere de nos ſens, & afin de pourvoir aux beſoins du corps, que nous péchons le plus ordinairement.

3°. Parce que nous ſommes toûjours en danger de pécher, & de riſquer le ſalut de nôtre ame pour l'interêt de nôtre corps.

Sur ces paroles de ſaint Matthieu : *Qui voluerit animam ſuam ſalvam facere, perdet eam, qui autem perdiderit animam ſuam propter me, inveniet eam.* Après avoir ſuppoſé avec tous les Saints Peres & les Interpretes que l'ame en cet endroit ſignifie le corps, on peut prendre pour deſſein & pour diviſion d'un diſcours. XIII. *Matth. 16.*

1°. Que l'amour déréglé que l'on a pour ſon corps, eſt une haine déclarée que l'on porte à ſon ame.

2°. Que la ſainte haine que l'on porte à ſon corps, eſt le véritable amour que l'on a pour ſon ame, & enſuite pour ſon corps même.

1°. L'homme n'a point de plus grand ennemi de ſon ſalut & de ſon bonheur éternel que ſon corps, quand il n'eſt pas dompté & ſoûmis par la mortification, mais nourri dans les délices, & accoûtumé à avoir ſes aiſes & ſes commodirez. XIV.

2°. Mais reciproquement, quand il eſt aſſujeti à l'eſprit, par une continuelle mortification, l'homme chrétien n'a point de plus puiſſant ſecours pour la vertu & la ſainteté & pour arriver à ſa fin, qui eſt un bonheur éternel.

1°. Le Fils de Dieu nous a fait un commandement exprès de la mortification, XV.

en nous obligeant de nous haïr nous-mêmes, de porter nôtre croix, & il n'entend autre choſe par ce renoncement à nous-mêmes, qu'il nous ordonne de faire.

2°. Il nous en a donné le plus parfait exemple, qui ôte tout prétexte, & toute excuſe à nôtre délicateſſe en ce point, & à nôtre lâcheté.

3°. Il en doit être la récompenſe, ce qui nous doit animer à faire ſouffrir quelque choſe à nos corps en cette vie, pour les rendre éternellement glorieux dans l'autre.

XVI. UNE vie qui ſe paſſe dans les divertiſſemens, ſans mortification, n'eſt pas une vie chrétienne, & dans laquelle on puiſſe faire ſon ſalut. En voicy les raiſons.

1°. Elle n'eſt ni conforme à l'Evangile, qui eſt ſa regle, qui lui enſeigne tout le contraire.

2°. Ni à la vie du Fils de Dieu, dont la vie d'un Chrétien doit être une fidelle copie.

3°. Elle n'eſt pas non plus la voye que le Fils de Dieu nous a tracée pour aller au ciel, qui eſt nôtre fin. *Ce deſſein eſt pris de l'Autheur des ſermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, ſermon dix-huitiéme de l'Avent, ſur la Vie molle.*

XVII. L'ESPRIT d'immortification, & la délicateſſe que la plûpart des Chrétiens ont pour leur corps, a trois grands obſtacles au ſalut.

Le premier eſt, une fuite & une averſion pour toutes ſortes de peines, & de croix, & on peut les appeller avec ſaint Paul : *Inimicos crucis Chriſti.* *Ad Philipp. 3.*

Le ſecond eſt un amour de tout ce que le Fils de Dieu a condamné & reprouvé, ſçavoir, les joyes & les plaiſirs du monde.

Le troiſiéme, eſt une détermination à tout faire & à tout ſouffrir pour le monde, pendant qu'ils ne veulent rien faire, ni rien ſouffrir pour Dieu. *Ce deſſein eſt pris de Monſieur Biroat.*

XVIII. Nous devons pratiquer la mortification. 1°. Parce que nous ſommes Chrétiens, puiſque la grace du Chriſtianiſme nous y engage. C'eſt ce que nous avons promis au Baptême, & c'eſt la profeſſion que nous avons embraſſé : *In hoc vocati eſtis*, dit l'Apôtre ſaint Pierre, & tous les devoirs de cette religion nous portent à la mortification, & ne peuvent s'accomplir ſans cela.

2°. Nous la devons pratiquer, parce que nous ſommes pecheurs, & que nous l'avons été, d'où il s'enſuit que nous ne pouvons expier nos pechez que par la pénitence qui n'eſt jamais ſans mortification, & comme un contraire ſe guérit ou eſt détruit par ſon contraire ; puiſque c'eſt par les ſens, que nous avons peché, & par la liberté que nous leurs avons donné, c'eſt auſſi par la mortification de ces mêmes ſens que nous devons les expier.

3°. Nous devons la pratiquer, parce que nous avons des devoirs pénibles & difficiles à remplir, dans l'érat, dans la condition, dans l'employ où la Providence nous a mis. *Pris du Pere Nepveu, traité huitiéme de l'Eſprit du Chriſtianiſme.*

XIX. 1°. VIVRE ſelon la chair, c'eſt-à-dire, ſelon ſes appetits dereglez, c'eſt donner la mort à l'ame, en lui ôtant la vie de la grace. C'eſt ſaint Paul qui l'aſſûre : *Si ſecundùm carnem vixeritis moriemini.* Et les preuves en ſont faciles & naturelles dans les maximes de l'Evangile. *Ad Roman. 8.*

2°. Tout au contraire mortifier ſa chair par les auſtéritez & lui faire ſoûffrir une eſpece de mort, par la mortification, c'eſt conſerver, & entretenir la vie de l'ame, par la grace que nous obtenons, & que nous conſervons par ce moyen.

1°. La mortification eſt toûjours néceſſaire, dans quelque état de vie que ayons embraſſé. XX.

2°. Elle eſt encore plus particulierement néceſſaire, pour remplir les devoirs de l'état Religieux.

On peut fonder la néceſſité de la mortification. XXI.

1°. Sur le beſoin d'expier les reſtes des pechez qu'on a commis quoy qu'on en ait obtenu le pardon.

2°. Sur le beſoin d'arracher les reſtes des mauvaiſes habitudes qui pourroient faire revivre ces pechez.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Saint Auguſtin, *l. de Agone Chriſtiano*, montre que la mortification de la chair & des ſens eſt le moyen de vaincre les tentations du demon, & d'éviter les peines de l'enfer. Les ſaints Peres.

Le même, *l. de Salutaribus documentis, tome* 3. montre la force & le pouvoir de la chair contre l'eſprit, ſi elle n'eſt domptée & aſſujetie par la mortification.

Le même, *l.* 3. *contra Julianum*, expliquant ces paroles de ſaint Paul aux Galates : *Spiritu ambulate, & deſideria carnis non perficietis*, enſeigne en quoy, & comment il faut mortifier la chair.

Le même, ſur le Pſeaume 75. expliquant ces paroles : *Factus eſt in pace locus ejus*, montre en quoy conſiſte la guerre que nous nous devons déclarer à nous-mêmes.

Le même, *l. de Continentia*, prouve par un long diſcours qu'il faut ſoûmettre la chair à l'eſprit.

Le même, *Conc.* 25. *in Pſalm.* 118. expliquant ces paroles : *Confige timore tuo carnes meas*, fait voir qui ſont ceux qui crucifient leur chair, & comment on la doit crucifier.

Le même, *ſerm.* 6. *de Verbis Apoſtoli*, montre que ceux qui ne crucifient pas leur chair, ne peuvent plaire à Dieu, qui ſont ceux qui la crucifient ?

Le même, *ſerm.* 77. *de tempore*, expliquant ces paroles du Pſeaume 62. *in terra deſerta, invia, & inaquoſa, ſic in ſancto apparui tibi*, parle de la mortification de la chair & des ſens ; au ſermon 45. *de tempore* ; au traité 51. ſur ſaint Jean ; au ſermon 50. *Ad Fratres in eremo* ; & dans une infinité d'autres endroits, qu'il ſeroit trop long de rapporter.

Saint Jérôme, *Epiſt.* 2. écrit à Héliodore, invective contre la molleſſe de ceux qui n'ont pas le courage de ſuivre JESUS-CHRIST, & de mener une vie auſtere & mortifiée.

Le même, dans l'Epître à Euſtochium, *de Cuſtodia virginitatis*, montre la néceſſité qu'il y a de mortifier ſa chair, & de l'aſſujetir à l'eſprit; ce qu'il repete en d'autres termes, *epiſt. ad filias Gruntii.*

Le même, l. 8. ſur le ch. 25. d'Ezéchiel, montre combien, il eſt important d'aſſujetir le corps à l'eſprit.

Le même, expliquant ces paroles du ſixiéme chapitre aux Galates : *Mihi abſit gloriari niſi in cruce Domini*, montre qu'il n'y a que celui qui pratique la mortification qui puiſſe dire ces paroles.

Le même, ſur ces autres paroles de ſaint Paul : *Qui Chriſti ſunt, carnem ſuam crucifixerunt*, montre que nos corps étant les membres de JESUS-CHRIST, nous devons les crucifier par la mortification, afin qu'ils ſoient ſemblables au ſien.

Saint Gregoire le Grand, l. 3. ſur le ſixiéme chapitre du premier livre des Rois, parle de la néceſſité de la mortification.

Le même, l. 9. de ſes Morales, ſur le dixiéme chapitre de Job, c. 40. montre qu'on ne prétend pas par la mortification détruire le corps, mais ſeulement le dompter, & le ſoûmettre à l'eſprit.

Le même, l. 24. de ſes Morales, expliquant ces paroles : *Deficiet omnis caro ſimul*, montre le beſoin que nous avons de mortifier nôtre corps.

Tertullien, dans le livre de la pénitence, dit bien des choſes ſur ce ſujet.

Origene, homel. 3. ſur le Levitique, parle des avantages que nous procure la mortification du corps.

Le même, homel. 1. ſur le Pſeaume 37. expliquant ces paroles : *Non eſt ſanitas in carne mea*, fait voir combien la mortification de la chair eſt néceſſaire.

Le même, dans l'expoſition de ces paroles de l'Apôtre : *Debitores ſumus non carnis ut ſecundùm carnem vivamus*, montre le beſoin que nous avons de traiter rudement nôtre chair.

Saint Baſile homel. 7. ſur le Pſeaume 29. montre l'indignité & le danger qu'il y a de traiter mollement ſon corps.

Le même, s'étend encore ſur ce ſujet, dans l'homel. 24. *ex Variis.*

Saint Chryſoſtome, en pluſieurs endroits, parle de l'utilité, & de la néceſſité de la mortification du corps & des ſens; mais particulierement dans l'homel. 25. *Operis imperfecti ſuper Matth.* Outre qu'on peut appliquer à la mortification ce qu'il dit de la pénitence, & que nous rapporterons en ſon lieu.

Saint Bernard, ſermon ſixéme de l'Avent, montre quelle doit être la mortification d'un Chrêtien, & quelle en ſera la récompenſe.

Le même, ſermon 19. ſur le Pſeaume : *Qui habitat in adjutorio Altiſſimi*, parle de ceux qui n'ont autre ſoin que de traiter délicatement leur corps.

On peut ajoûter les Saints Peres qui ont parlé de la Pénitence, & que nous citerons en parlant de cette vertu.

Livres ſpirituels. Caſſianus, *Coll.* 24. *Inſtit. Spirit.*

Thomas

Thomas à Kempis, *Tom. 2. p. 2. opuſc. 8.*
Dionyſius Carthuſianus.
Barthelemi des Martyrs, *in Comp. p. 1.*
Henricus Harphius, *de Theol. myſt. l. 2.*
Sanchez de Regno Dei, *l. 5. c. 2.*
Hieronymus Platus, *cap. 15. 1. part. de Bono ſtatus relig.*
Le même, ſeconde partie, ch. 12. montre que c'eſt une eſpece de martyre.
Rodriguez, part. 2. tr. 1. a une ample traité de la mortification, où il traite à fond ce ſujet.
Jacobus Alvares, tom. 2. l. 2. en a auſſi fait un livre entier.
Arias, dans ſes traitez ſpirituels, trait. 3.
Drexellius, *in roſis marianis part. 2. c. 10.*
Pinelli *de perfect.* l. 3. c. 7.
Loüis de Grenade, dans la Guide des Pecheurs.
Le Pere Saint Jure, l. 3. de la Connoiſſance & de l'amour de Nôtre Seigneur, ch. 10. ſect. 7.
Saint François de Sales, Introduction à la vie devote, ch. 23.
Roſſignolius, *de diſciplina Chriſti perfect. l. 2. c. 9.* dans les chapittes ſuivans.
Euſebius Nierembergius, *l. 3. doctr. aſcet. c. 2. d. 3.*
Le Pere Nepveu, l. de l'Eſprit du Chriſtianiſme, tr. 8. traite cette matiere en ſix chapittes.
Le Pere Surin, tom. 1. de ſes Dialogues ſpirituels ch. 3.

Il y a peu de livres qui donnent des regles ou des conduites de vie qui n'ayent parlé de ce ſujet, comme a fait l'Abbé de la Trape, tome ſecond des Devoirs de la Vie Monaſtique.

Les Prédicateurs.

Reina, ſerm. 20. du Carême, montre comme on peut faire de ſon corps un ſacrifice agréable à Dieu.
Monſieur Biroat, ſerm. 11. de l'Avent, fait voir la delicateſſe du monde condamnée par l'Incarnation, qui eſt un myſtere de mortification.
Le même, traite de la mortification dans le 2. point du premier ſermon de ſon Carême, & dans le 3. point du ſermon de la Meditation, le ſixiéme Jeudy de Carême.
L'autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrêtienne, ſermon 18. de l'Avent, parle de la vie molle & de la néceſſité de la mortification des ſens.
Le même, dans le premier tome des Miſteres, ſermon de la Circonciſion, montre que comme le Fils de Dieu n'a pris le nom de Sauveur des hommes que dans la Circonciſion, nous ne pouvons eſperer d'être ſauvez ſans la mortification qui eſt la circonciſion qu'il exige maintenant des Chrêtiens.
Le même, premier tome de la Dominicale, ſermon pour le quatriéme Dimanche de l'Avent, parle de la Pénitence qui doit être rigoureuſe; ce qui ſe peut appliquer à la mortification. Comme la plus grande partie des ſermons ſur la pénitence, parlent de l'auſterité, & de la rigueur avec laquelle un veritable penitent doit traiter ſon corps.
Buſæus, *in panario*, v. *immortificatio.*
Labatha, v. *mortificatio.*

Ceux qui ont fait des

Les autres, ſous le mot de pénitence ont ramaſſez ce qu'ils ont recueilli ſur cette matiére.

Recüils ſur ce ſujet.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Qui non accipit crucem ſuam, & ſequitur me, non eſt me dignus. Matth. 10.

Celui qui ne prend pas ſa croix, & ne me ſuit pas, n'eſt pas digne de moy.

Qui invenit animam ſuam perdet illam, & qui perdiderit animam ſuam propter me, inveniet eam. Idem, Ibidem.

Celui qui conſerve ſa vie, la perdra, & celui qui la perd pour l'amour de moy, la conſervera.

A diebus Joannis Baptiſtæ, regnum cælorum vim patitur, & violenti rapiunt illud. Idem, c. 11.

Depuis le temps de Jean-Baptiſte juſqu'à preſent, le royaume du ciel ſe prend par violence, & ce ſont les violens qui l'emportent.

Qui voluerit animam ſuam ſalvam facere, perdet eam; qui autem perdiderit animam ſuam propter me, inveniet eam. Idem, c. 16.

Celui qui voudra ſe ſauver ſoy-même ſe perdra, & celui qui ſe perdra pour l'amour de moy, ſe ſauvera.

Si quis vult poſt me venire abneget ſemetipſum, & tollat crucem ſuam, & ſequatur me. Idem, Ibidem.

Si quelqu'un veut venir après moy, qu'il renonce à ſoy-même, & qu'il ſe charge de ſa croix, & me ſuive.

Si quis vult me ſequi deneget ſemetipſum, & tollat crucem ſuam, & ſequatur me. Marci 8.

Si quelqu'un veut venir après moy qu'il renonce à ſoy-même, & qu'il ſe charge de ſa croix, & me ſuive.

Qui voluerit animam ſuam ſalvam facere, perdet eam; qui autem perdiderit animam ſuam propter me, & Evangelium, ſalvam faciet eam. Idem, Ibidem.

Celui qui voudra ſe ſauver ſoy-même ſe perdra, & celui qui ſe perdra pour l'amour de moy, & de l'Evangile, ſe ſauvera.

Si quis vult venire poſt me, abneget ſemetipſum, & tollat crucem ſuam quotidie, & ſequatur me. Luc. 9.

Si quelqu'un veut venir après moy, qu'il porte ſa croix tous les jours, & qu'il me ſuive.

Qui non odit animam ſuam, non poteſt meus eſſe diſcipulus. Idem, c. 14.

Celui qui ne ſe haït pas ſoy-même & ſa propre vie, ne peut être mon diſciple.

Qui odit animam ſuam in hoc mundo, in vitam æternam cuſtodit eam. Joann. 12.

Celui qui aime ſa vie, la perdra; mais celui qui haït ſa vie en ce monde, la conſervera pour la vie éternelle.

Si oculus tuus dexter ſcandalizat te, erue eum, & projice abs te. Matth. 5.

Si vôtre œil droit vous eſt un ſujet de ſcandale, & de chûte, arrachez-le, & le jettez loin de vous.

Væ vobis qui ſaturati eſtis, væ vobis qui ridetis. Luc. 16.

Malheur à vous qui êtes raſſaſiez; malheur à vous qui riez maintenant.

Intrate per anguſtam portam, quia lata & ſpatioſa via eſt quæ ducit ad perditionem. Matth. 7.

Entrez par la porte étroite, parce que la porte de perdition eſt large, & le chemin qui y mène eſt ſpacieux.

Quam anguſta porta, & arcta via eſt quæ ducit ad vitam, & pauci ſunt qui inveniunt eam! Matth. 7.

Que la porte de la vie eſt petite, que le chemin qui y mène eſt étroit, & qu'il y en a peu qui le trouvent!

Hoc ſcientes, quia vetus homo noſter ſimul crucifixus eſt, ut deſtruatur corpus peccati, ut non ultra ſerviamus peccato. Ad Romanos. 6.

Sçachant que nôtre vieil homme a été crucifié avec JESUS-CHRIST, afin que le corps de péché ſoit détruit, & que déſormais nous ne ſoyons plus aſſervis au péché.

Debitores ſumus non carni, ut ſecundum carnem vivamus, ſi enim ſecundum carnem vixe-

Nous ne ſommes point redevable à la chair pour vivre ſelon la chair; Que ſi vous vivez

vitis moriemini: ſi autem ſpiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. Ibid. c. 8.

Nihil nunc damnationis eſt iis, qui ſunt in Chriſto Jeſu, qui non ſecundùm carnem ambulant. Ibidem.

Qui ſecundùm carnem ſunt, qua carnis ſunt ſapiunt, qui verò ſecundùm ſpiritum ſunt, qua ſunt ſpiritus, ſentiunt. Ibidem.

Non regnet peccatum in veſtro mortali corpore, ut obedìatis concupiſcentiis ejus. Idem, c. 6.

Caſtigo corpus meum, & in ſervitutem redigo, ne forte cum aliis prædicavero, ipſe reprobus efficiar. 1. Ad Corinth. 9.

Semper mortificationem Jeſu in corpore noſtro circumferentes, ut & vita Jeſu manifeſtetur in corporibus noſtris. 2. Ad Corinth. 4.

Chriſto confixus ſum cruci. Ad Galat. 2.

Qui ſunt Chriſti carnem ſuam crucifixerunt cum vitiis & concupiſcentiis. Ibidem. 5.

Spiritu ambulate, & deſideria carnis non perficietis. Ibidem. 5.

Mihi mundus crucifixus eſt, & ego mundo. Ibidem. c. 6.

Ego ſtigmata Domini Jeſu in corpore meo porto. Ibidem.

Obſecro vos per miſericordiam Dei, ut exhibeatis corpora veſtra hoſtiam viventem, ſanctam, Deo placentem. Ad Roman. 12.

Carnis curam ne feceritis in deſideriis veſtris. Ibid. c. 13.

Multi ambulant, quos ſæpè dicebam vobis, nunc autem & flens dico, inimicos crucis Chriſti; quorum finis interitus, & gloria in confuſione ipſorum, qui terrena ſapiunt. Ad Philip. 3.

Adimpleo ea qua deſunt paſſionum Chriſti in carne mea. Ad Coloſſ. 1.

Fidelis ſermo, nam ſi commortui ſumus; & convivemus, ſi ſuſtinebimus, & conregnabimus. 2. Ad Thimoth. 2.

Mortificate membra veſtra, qua ſunt ſuper terram. Ad Coloſſ. 3.

Chriſtiani obſecro vos, tanquam advenas & peregrinos abſtinere vos à carnalibus deſideriis, qua militant adverſus animam. 1. Petri 2.

Propter te mortificamur tota die. Pſalm. 43.

Poſt concupiſcentias tuas non eas. Eccli. 18.

ſelon la chair, vous mourrez: mais ſi vous faites mourir par l'eſprit, les paſſions de la chair, vous vivrez.

Il n'y a point de condamnation pour ceux qui ſont en JESUS-CHRIST, & qui ne marchent point ſelon la chair.

Ceux qui vivent ſelon la chair, ſont poſſedez de l'amour des choſes de la chair; & ceux qui vivent ſelon l'eſprit, ſont poſſedez de l'amour des choſes de l'eſprit.

Ne ſouffrez point que le péché regne dans vôtre corps mortel, en lui obéiſſant pour ſuivre les déſirs déréglez de vôtre chair.

Je traite rudement mon corps, & le réduis en ſervitude; de peur qu'ayant préché aux autres, je ne ſois reprouvé moy-même.

Portant toûjours en nôtre corps la mortification de JESUS-CHRIST, afin que Jesus paroiſſe auſſi dans nôtre corps.

Je ſuis attaché à la croix avec Jesus-Christ.

Ceux qui ſont à JESUS-CHRIST, ont crucifié leur chair avec ſes paſſions & ſes déſirs déréglez.

Conduiſez-vous ſelon l'eſprit, & vous n'accomplirez point les déſirs de la chair.

Le monde eſt mort & crucifié pour moy, comme je ſuis mort & crucifié pour le monde.

Je porte imprimez ſur mon corps les marques du Seigneur JESUS.

Je vous conjure par la miſéricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hoſtie vivante, ſainte, & agréable à ſes yeux.

Ne cherchez pas à contenter vôtre ſenſualité, en ſatisfaiſant à ſes déſirs déréglez.

Il y en a pluſieurs, dont, je vous parlois ſouvent, & dont je vous parle encore avec larmes, qui ſe conduiſent en ennemis de la croix de JESUS-CHRIST, qui auront pour fin la damnation, qui mettent leur gloire dans leur propre honte.

J'accomplis dans ma chair ce qui reſte de ſouffrance de Jesus-Christ.

C'eſt une verité aſſûrée que ſi nous mourons avec Jesus-Christ, nous vivrons auſſi avec luy. Si nous ſouffrons avec lui, nous regnerons auſſi avec lui.

Mortifiez les membres de l'homme terreſtre qui eſt en vous.

Je vous exhorte mes bien-aimez, à vous abſtenir comme étant étrangers & voyageurs en ce monde, des paſſions charnelles qui combattent contre l'ame.

Nous ſommes tout le jour mortifiez ou livrez à la mort à cauſe de vous.

Ne vous laiſſez point aller à vos mauvais déſirs.

Exemples de l'Ancien Teſtament.

L'exemple du ſaint Patriarche Abraham.

Le premier exemple de mortification qui ſe préſente dans l'ancienne loy, eſt celui du ſaint Patriarche Abraham, que les Saints Peres nous donnent comme le parfait modele de la mortification chrétienne : auſſi en eſt-il la figure, & le ſacrifice qu'il fut prêt de faire de ce qu'il avoit au monde de plus cher, repréſente celui que nous devons faire ſans ceſſe de nôtre chair, & de nos ſens, puis qu'ils ſont une partie de nous-mêmes. Voici comme ſaint Baſile de Seleucie parle du courage de ce Saint Patriarche, lors qu'il fut ſur le point d'immoler ſon fils Iſaac. Il s'arriveñt tous deux, dit-il, au ſommet de la montagne, le Prêtre & la Victime. L'Autel eſt preparé, le fils eſt lié deſſus ſans dire un mot; le pere la main armée d'un couteau. Spectacle terrible ! l'amour d'un fils unique & l'amour de Dieu, plaident & conteſtent l'un contre l'autre, dans le cœur d'un pere, à qui ſera le plus fort : & Abraham eſt conſtitué juge de ce different, prend l'épée en main, prononce en faveur de l'amour de Dieu, & lui adjuge la victoire ; & l'immolation qu'il eſt prêt de faire de ſon fils propre, en eſt la preuve, & en ſera le monument éternel. Or ce qu'Abraham n'a fait qu'une fois, nous le devons faire toute nôtre vie. Le même commandement qui lui fut fait de ſacrifier ſon fils, eſt fait à tous les Chrétiens d'égorger en eux-mêmes le vieil homme, & de rüiner le corps du peché, qui eſt la convoitiſe de la chair, la convoitiſe des yeux, & l'orgueil de la vie. C'eſt pourquoi les vrais Chrétiens, qui ont apris par cet illuſtre exemple, qu'on ne perd rien en mourant à ſoi-même, & toutes les créatures ne ſçavent ce que c'eſt que de pitié, quand il s'agit d'immoler une chair, & des paſſions que Dieu demande pour victimes: ils ſont eux-mêmes les Prêtres & les hoſties, non pas une fois ſeulement, mais tous les jours, & à chaque moment ; & par ce ſacrifice continüel, ils rendent à leur Créateur, & à leur Souverain, le juſte hommage qui lui appartient, je veux dire, par cette mortification qui leur eſt ordonnée par la loi de l'Evangile.

L'exemple de David.

La mortification de David eſt juſte & celebre, par ſa dignité royale, & par l'action toute ſinguliere qu'il fit à la vûë de toute ſon armée. Il étoit prêt de forcer le camp des Philiſtins ; mais comme il étoit déja épuiſé de travail, couvert de pouſſiere, & preſſé de la ſoif, il n'eût pas plûtôt témoigné le déſir qu'il avoit de boire de l'eau de la ciſterne de Bethléem, qu'il ne vît point d'apparence d'en envoyer puiſer, parce que l'armée ennemie en fermoit le paſſage, qu'auſſi-tôt trois braves cavaliers qui entendirent ces paroles, ſe détacherent du gros des troupes, & ſe firent jour à travers les eſcadrons des ennemis ; & au hazard de leur vie, lui apporterent de cette eau dans un caſque. Mais ce Prince honteux que ce petit ſoulagement, qui eût penſé coûter la vie à de ſi braves courages, n'en voulu pas goûter, & en fit, comme parle le Texte Sacré, un ſacrifice à Dieu, en la repandant à terre : *Nunc ſanguinem hominum iſtorum, & periculum animarum bibam.*

2. Reg. 23.

Autre exemple de David.

Le même Saint Roi marque aſſez lui-même la rigueur avec laquelle il traitoit ſon corps dans le ſouvenir des plaiſirs criminels qu'il s'étoit permis contre la loi de Dieu, & dans la vûë des pechez, pour leſquels il ſe croyoit obligé de ſatisfaire à la juſtice divine. Voici comme il en parle lui-même : *Ego autem in-*

& uebar cilicio, humiliabam in jejunio animam meam, anticipaverunt vigilias oculi mei: Il arroſoit ſon lit de ſes larmes, & mêloit de la cendre avec le pain qu'il mangeoit. Où voit-on aujourd'hui de ſemblables auſteritez dans les plus grands pecheurs ? *Pſalm.34.*

Il ne faut que voir dans l'Ecriture, le genre de vie que menoient les anciens Prophetes, & les abſtinences des Nazaréens, pour voir qu'il n'y en a guere eu de plus grandes dans le Chriſtianiſme. De même, quand quelques fameux pécheurs ont voulu fléchir la colere de Dieu, l'Ecriture ne manque pas de nous faire ſçavoir, que les jeûnes, la cendre, & les ciliees étoient les inſtrumens dont ils ſe ſervoient pour macerer leurs corps, & que ces rigueurs étoient ordinairement la marque d'une ſincere pénitence. C'eſt ainſi qu'en uſerent Manacès, & les autres, qui ne ſçavoient point de meilleur moyen pour éviter les châtimens du ciel, dont ils étoient menacez, que de les prévenir par ces auſteritez volontaires. C'eſt auſſi ce que pratiquoient ceux qui vouloient obtenir quelque faveur conſiderable, détourner quelque funeſte malheur, ou qui ſe diſpoſoient à quelque entrepriſe d'éclat pour le ſalut de leur Patrie, comme nous voyons dans Judith, & dans Eſther. Auſteritez qui ſe pratiquoient dans l'ancienne loi.

Exemples de la nouvelle Loy.

Le Fils de Dieu qui a donné aux Chrétiens tant de régles & de préceptes de la mortification, leur en a auſſi donné l'exemple dans tous les états de ſa vie, dans toutes les rencontres, & à l'égard de tous les objets ; car prémierement, pour le retranchement des plaiſirs, il a été continuel & univerſel. L'Evangile, qui nous apprend qu'il a ſouvent pleuré, ne nous apprend point qu'il ait jamais ri, ni qu'il ait jamais pris aucun divertiſſement, ni même qu'il ſe ſoit permis les recréations les plus innocentes, pour donner quelque relâchement à ſon eſprit, & à ſon corps. Secondement, pour la mortification de la chair & des ſens, quoi que ſa chair fût tres-pure, & parfaitement ſoûmiſe à l'eſprit, & qu'ainſi il ne lui pût échaper aucun mouvement qui eût beſoin d'être reprimé ; cependant il n'a pas laiſſé de les mortifier par la plus rude & la plus continuelle auſterité, ayant paſſé ſa vie dans l'indigence des choſes qui ne manquent pas même aux plus miſerables, & l'on ſçait avec quelles douleurs il l'a finie. L'exemple du Sauveur du monde.

La vie de ſon Précurſeur le grand Saint Jean-Baptiſte a paru aux yeux des hommes encore plus auſtere ; & c'eſt ce qui lui attira cette eſtime univerſelle de toute la Judée, & cette réputation de Saint qui étoit néceſſaire pour rendre un témoignage du Meſſie, qui ne pût être ſuſpect. Auſſi pour préparer les voyes au Sauveur, en portant les hommes à la pénitence, avec quelle rigueur ne la pratiqua-t-il pas lui-même, quoi qu'il eût été ſanctifié dès le ſein de ſa mere, & qu'il n'eût jamais peché mortellement ? On ſçait ſeulement en général, qu'il a paſſé trente ans dans un déſert, ſans autre retraite qu'une caverne, ſans autre compagnie que les bêtes ſauvages ; qu'il n'a eu pour lit que la terre dure, pour toît & pour couvert que le Ciel, qu'une peau de chameau dure & piquante pour vêtement, & pour nourriture qu'un peu de miel ſauvage, & ce que peut produire un déſert inculte & abandonné : de maniére que par une vie ſi auſtere & ſi éloignée de toute délicateſſe, il a diſpoſé les hommes à recevoir l'Evangile L'exemple de ſaint Jean-Baptiſte.

& donné ſujet de dire au Sauveur, que c'eſt par lui qu'a commencé la nouvelle loi, & que le royaume du ciel ne s'emporte plus qu'avec violence, c'eſt-à-dire, par le travail, & par la mortification.

L'exemple des Apôtres. Pour ce qui eſt des Apôtres, il ne faut qu'entendre Saint Paul raconter ſes travaux, ſes voyages, ſes perſécutions, & tout ce qu'il a ſouffert pour remplir ſon miniſtere; & on ſera convaincu, que la vie apoſtolique, que lui & les autres Apôtres ont menée, a été une vie crucifiée, comme il parle, infiniment éloignée de toute délicateſſe, & de toute ſenſualité: *In labore & ærumna, in vigiliis multis, in fame, & ſiti, in frigore & nuditate...* La mortification a donc été comme le caractere de ce glorieux emploi; puiſque pour l'entreprendre, & y reüſſir, il faut, comme ont été les Apôtres, être dépoüillé de tout, détaché de toute affection, entierement mort au monde, afin d'être prêt à tout entreprendre, à tout ſouffrir, à s'expoſer à tout. Ce que Saint Paul, au nom des autres Apôtres & des Miniſtres de l'Evangile a exprimé en ce peu de paroles: *Propter te mortificamur tota die, facti ſumus ſicut oves occiſionis.* Auſſi eſt-ce ſur cet exemple que ſe ſont formez les prémiers Chrêtiens, qui par ce moyen ont porté & glorifié JESUS-CHRIST dans leur propre corps, ainſi que parle ce même Apôtre.

2. *Ad Corinth.* 11.

Pſalm. 43.

Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Ad Rom. 6. *Vetus homo noſter ſimul crucifixus eſt, ut deſtruatur corpus peccati, & ultra non ſerviamus peccato.* Ces paroles ne peuvent avoir de ſens plus naturel, que de les entendre de la mortification du corps & des ſens: car il ne ſuffit pas de mourir une fois au peché, par le regret qu'on en a conçû, & par le ſacrement qui l'a effacé; parce, comme dit l'Apôtre, que nôtre vieil homme ayant été crucifié, afin que le corps du peché ſoit détruit, nous ne devons plus à l'avenir être aſſervis au peché. D'où ſaint Auguſtin tire cette conſéquence, que le temps de la croix, & de la mortification de la chair, n'eſt autre que celui, auquel nous travaillons à détruire en nous-mêmes le corps du péché, & à ruiner l'homme extérieur, qui eſt proprement tout le cours de cette vie. *Pris du livre des Homelies Morales, homelie pour le jour de Pâques.*

Luc. 14. *Qui non odit animam ſuam, &c.* Ces paroles s'entendent, comme tout le monde ſçait, de la mortification des ſens, & de la chair. Surquoy ſaint Auguſtin dit, qu'agir de la ſorte ce n'eſt pas haïr ſa propre chair, mais plûtôt l'aimer, ni lui faire du mal, mais plûtôt lui faire du bien, parce que c'eſt lui ôter ſa propre corruption; c'eſt corriger ſes propres déréglemens; c'eſt travailler à la guériſon de ſes playes, & la remettre dans l'ordre naturel où elle doit être. Dans l'état d'innocence, il n'auroit point fallu dompter la chair, parce qu'elle eût obéï à l'eſprit; mais il n'en eſt pas ainſi, dans l'état de la nature corrompüe, il eſt néceſſaire que la mortification ſoit continuelle, parce que la rebellion de la concupiſcence eſt continuelle, & cette mortification eſt le propre effet de la grace chrêtienne. *Tiré du même endroit.*

Sapient. 9. *Corpus quod corrumpitur aggravat animam.* L'art & la nature nous apprennent qu'un arbre s'éleve en haut à meſure qu'on en rétranche les branches, qui partagent inutilement ſon ſuc & ſa vigueur. Il en eſt de même de l'eſprit, qui s'éleve vers le ciel, à meſure que l'on mortifie les ſens qui n'ont de pen-

chant que vers la terre : Car ſi le corps qui ſe corrompt appéſentit l'ame, ſelon la maxime de la Sageſſe, ne ſenſuit-il pas que l'ame s'éleve d'autant plus, qu'elle ſe dégage du corps ? C'eſt en réglant les ſens extérieurs, dit ſaint Grégoire, qu'on peut bien régler les mouvemens intérieurs, qui élevent l'ame à Dieu, & qui font regner Dieu dans l'ame. *Le Pere Dozenne, dans la morale de* JESUS-CHRIST.

Niſi granum frumenti cadens in terram, &c. JESUS-CHRIST eſt le grain de froment qui tombe en terre pour y mourir, & pour produire par ſa mort beaucoup de fruits : Car le Verbe Divin eſt tombé, pour ainſi dire, dans un corps terreſtre & mortel : ce corps mortel après ſa mort eſt tombé dans un ſépulcre ; & cet homme-Dieu reſſuſcité glorieux tombe encore à toute heure dans la terre de nos corps, pour y mourir en quelque maniére. Toutes ces ſortes de morts produiſent en nous le fruit d'une vie ſainte, mais pour y cooperer de nôtre part, & pour le produire nous-mêmes, il eſt néceſſaire auſſi que nous mourions, en détruiſant la vie ſenſuelle ; comme un grain de froment ne ſçauroit recevoir une autre forme, qu'il ne perde la prémiére. *Le même.*

Quotidie morior. La deviſe d'un Chrétien, doit être celle de ſaint Paul, je travaille tous les jours à mourir à moy-même. Il n'y en a point qui ne puiſſe mourir de la ſorte, en ſe mortifiant en quelque choſe ; la foibleſſe de nôtre ſanté, l'incommodité de nôtre âge, la délicateſſe de nôtre complexion ne nous diſpenſe point de reprimer nôtre curioſité, de retenir cette parole de raillerie, de rechercher nos aiſes & nos commoditez avec empreſſement. Ainſi nous pouvons dire : *Quotidie morior* ; non-ſeulement je meurs tous les jours, mais à tous momens, par l'exercice d'une mortification continuelle ; La mortification doit faire en nous, par vertu, ce que la mort y fera par néceſſité. La mort nous prive de l'uſage de nos ſens, de la poſſeſſion de nos biens, du commerce de nos proches, & de nos amis : mais la mortification régle volontairement cet uſage, cette poſſeſſion, ce commerce ; de telle ſorte que tout cela ſerve à faire de la vie chrétienne, l'apprentiſſage d'une ſainte mort : & même par cette rigueur volontaire d'une mortification continuelle, on peut ôter à la mort ce qu'elle a de plus funeſte, & de plus terrible. *Le même.* 1. *Corinth.* 15.

Gladius ex utraque parte acutus. On peut appeller la mortification chrétienne un glaive à deux tranchans. 1°. Parce qu'elle s'éxerce ſur l'eſprit & ſur le corps, ſur nos paſſions & ſur nos ſens. 2°. En s'exerçant particuliérement ſur le corps en deux maniéres, l'une négative, en le privant des plaiſirs dangereux, & l'autre poſitive, en nous faiſant ſouffrir des auſtéritez volontaires. 3°. Parce que ce glaive pénétre juſqu'au fond de nôtre propre ſubſtance, pour ſéparer l'ame du corps, & pour la ſéparer d'elle-même. *Gladius ex utraque parte acutus. Monſieur Biroat dans ſon Avent, de la Condamnation du monde, diſcours ouziéme.* *Apocal.* 1.

Vos autem genus electum, regale ſacerdotium. Saint Pierre veut dire par ces paroles, que le Fils de Dieu a fait comme une extention de ſon ſacrifice dans tous les Chrétiens, afin qu'ils ſoient comme lui, & Prêtres & victimes tout enſemble. Et ſaint Paul ajoûte dans le même ſentiment, que nos corps doivent être ces victimes : *Obſecro vos ut exhibeatis membra veſtra hoſtiam viventem.* Je vous conjure de faire de vos corps des hoſties & des victimes vivantes à ſa gloire. Il ſemble qu'il y ait de la contrarieté dans ces paroles : car ſi la victime doit mourir, 1. *Petr.* 2.

comment peut-elle vivre ? Mais l'Apôtre veut marquer par-là les différences qu'il y a entre les ſacrifices anciens, & ceux que nous offrons dans le Chriſtianiſme. Dans ces prémiers ſacrifices, il y avoit toûjours de la diſtinction entre le Prêtre & la victime ; mais dans les mortifications du Chrétien, le même eſt la victime & le Prêtre tout enſemble ; puiſqu'il s'offre, & qu'il s'immole lui-même. De plus, la victime qu'on immoloit dans ces anciennes cérémonies, n'avoit qu'une ſeule vie ; ainſi elle ne pouvoit pas en même temps la conſerver & la perdre ; mais le Chrétien conſerve ſa vie naturelle, & ne donne la mort qu'à ſes vices, & à ſes déréglemens. *Hoſt iam viventem.* Le même.

Joan. 12. *Qui odit animam ſuam, &c.* Remarquez que le Sauveur ne dit pas, que nous devons avoir de la colere, mais de la haine contre nôtre corps : parce que la colere eſt une certaine impétuoſité qui paſſe, & qui n'agit pas toûjours avec une égale violence ; mais la haine dure long-temps, elle eſt conſtante & habituelle. Il ne ſuffit pas de nous mettre en colere contre nôtre corps, & de le mortifier quelquefois comme par impétuoſité, & par quelque ſaillie de dévotion, nous devons avoir une diſpoſition conſtante & généreuſe de pratiquer cette mortification dans toutes les rencontres. *Le même.*

1. Reg. c. 15. *Pepercit Saül & populus, Agag.* La plûpart des Chrêtiens imitent le crime de Saül, qui ayant eu ordre de Dieu, de détruire les Amalecites, & de paſſer tout au fil de l'épée, épargna cependant le roy Agag, & lui ſauva la vie. On veut ſatisfaire en quelque façon aux devoirs du Chriſtianiſme ; on mortifie ce qu'il y a de moins important en nous, & de moins conſidérable ; mais on épargne ce qu'il y a de principal, & ſur tout où on eſt ſenſible, & pour ainſi dire, pitoyable aux interêts de ſa chair, lors même qu'elle les flatte pour nous perdre. C'eſt par le corps qu'il faut commencer ; c'eſt ce qui nous eſt figuré par *1. Reg. 15.* les Agag, que l'Ecriture appelle : *Pinguiſſimus & tremens. Le même.*

Dans le Temple de Salomon il y avoit deux autels, l'un au dehors où l'on égorgeoit les victimes, & l'autre au dedans, & dans le ſanctuaire, où l'on offroit de l'encens & des parfums. Figure naturelle du double ſacrifice que les Chrétiens doivent faire à Dieu. Nous ſommes les temples du Seigneur, comme nous aſſure l'Apôtre, dans la partie intérieure de ce temple qui eſt l'eſprit ; nous lui devons faire un ſacrifice de nos prieres, qui dans l'Ecriture ſont appellées, un parfum & un encens ; mais dans l'extérieur de ce temple, ſçavoir, dans nôtre corps, il faut encore offrir à Dieu un autre ſacrifice par la mortification de nos ſens.

Le Prophete Iſaïe au chap. 44. ſe mocque d'un Idolâtre, qui d'un même morceau de bois, en prend une partie pour faire du feu, & de l'autre en fait une idole qu'il pare, & qu'il adore, comme ſon Dieu ; mais n'eſt-ce pas ce que font encore aujourd'hui la plûpart des Chrétiens mêmes, l'ame & le corps ne font qu'un tout, & un ſeul homme. On en prend une partie, & même la plus vile & la plus mépriſable pour en faire une idole, qu'on adore comme ſon Dieu ; *Ad Philipp. 3. 1* *Quorum Deus venter eſt*, pendant qu'on abandonne l'ame au feu éternel, par le peu de ſoin qu'on en prend.

Au prémier livre des Juges, nous liſons que Dieu accorda une fameuſe victoire à Gédeon contre une armée innombrable de Madianites ; Ce Général des

des armées du Seigneur, ne prit par ſon ordre que trois cent ſoldats choiſis, à qui il donna pour armes des vaſes de terre, où étoient renfermées des lampes allumées, afin que ſe briſant par le choc que les ſoldats faiſoient de ces vaſes les uns contre les autres, le feu & la lumiére reparût la nuit, & effrayât les ennemis; voila une figure du combat que nous avons à ſoûtenir contre une infinité d'ennemis, contre le monde, & contre les eſprits de ténébres. Gédéon effraya tellement les Madianites, par ce nouveau ſtratagéme, qu'il les déconcerta, les mit en fuite avec une telle confuſion, qu'ils s'entretüerent les uns les autres. Diſons que le même ſtratagéme a réüſſi à pluſieurs grands Saints. Ils ont, pour ainſi dire, briſé leurs corps, ces vaſes d'argiles par une mortification ſurprenante, & ces vaſes briſez ont fait paroître le feu de la charité divine, dont ils étoient embraſez: de ſorte que l'éclat de leurs vertus, & la lumiére de leur exemple, a deſarmé, & entiérement vaincu les ennemis de leur ſalut, le monde, la chair, & le démon, qui avoient conſpiré leur perte.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Penſées & paſſages des Saints Peres ſur ce ſujet.

Jure ea fortitudo vocatur, quando unusquiſque ſe ipſum vincit, nullis illecebris emollitur, atque inflectitur. Ambroſ. 1. offic. c. 47.

Caro, id eſt corpus ſic crucifigitur, ſi deſideria ejus calcantur. Idem.

Quod ſævitiam æſtimas, gratia eſt; quia caro duris nutritur, & blanditiis enervatur. Tertul. l. de Pœnit.

Voluptatem viciſſe voluptas eſt maxima, nec ulla major eſt victoria, quam ea quæ à voluptatibus refertur. S. Cyprianus.

Habent Sancti Viri hoc proprium, ut quo ſemper ab illicitis longe ſint, à ſe plerumque etiam licita abſcindant. Greg. l. 4. Dialog.

Cogitandum ſummopere eſt, ut qui ſe illicita meminit commiſiſſe à quibuſdam etiam licitis ſtudeat abſtinere. Idem in Evang.

Non vis à Deo caſtigari nec in hac nec in alterâ vitâ? ſis judex tui ipſius, ratienes à te exige, te reprehende, & corrige. Chryſoſt. in 1. ad Corinth.

Paulus caſtigabat corpus, non ob ſolam caſtitatem, ſed ut corporis caſtigatione eruditetur animus, & magis poſſet de virtutibus cogitare. Hieronymus in Epiſt. ad Celantiam.

Juſtorum fortitudo eſt carnem vincere, propriis voluptatibus contraire, delectionem vitæ pra-

C'Eſt à bon titre qu'on donne le nom de force à cette vertu, par laquelle nous nous vainquons nous-mêmes, & qui nous préſerve de la molleſſe, & de la corruption du monde.

C'eſt crucifier ſa chair, comme il faut, que de reprimer ſes deſirs.

Ce que vous regardez comme un mauvais traitement qu'on vous fait; c'eſt un vrai ſervice qu'on vous rend. Les fatigues fortifient la chair; la flatter, c'eſt l'amollir.

Quel plus grand plaiſir que celui d'avoir vaincu la volupté? & peut-on jamais remporter de plus illuſtre victoire?

Cela eſt particulier aux Saints de ſe priver des choſes même permiſes, afin d'être plus éloigné de ſe permettre ce qui eſt défendu.

Une choſe à quoi il faut bien faire attention, c'eſt que quand on ſe ſouvient s'être laiſſé aller à ce qui n'étoit pas permis, on doit s'abſtenir même quelque fois des choſes les plus licites.

Ne voulez-vous pas que Dieu vous châtie ni en ce monde, ni en l'autre; jugez-vous vous-même, demandez vous à vous-même un compte exact de toutes vos actions, reprenez-vous, corrigez-vous.

Ce n'étoit pas ſeulement pour ſe conſerver chaſte, que Paul châtioit ſon corps, mais auſſi pour s'inſtruire par ces macérations & pour ſe rédre capable de penſer cõme il faut à la vertu.

La force des juſtes conſiſte à vaincre la chair, à contredire ſes inclinations, à ne ſe pas per-

ſentis extinguere hujuſmodi aſpera pro æterno præmio amare. Greg. l. 7. Moral. c. 8.

Neceſſe eſt ut artem continentiæ ſic teneas, quatenus non carnem, ſed carnis vitia occidas. Idem, l. 30. Moral. c 28.

Hunc hoſtem (nempe corpus) habemus perpetuum, & faderis neſcium. Chryſoſt. Homil. 60. in Geneſin.

Caſtiga corpus tuum, & Diabolum vinces; hoc enim modo Paulus adverſus illum docuit eſſe pugnandum. Auguſtinus in 1. ad Corinth. c. 9.

Excrucio me, ut ille (nempe Deus) parcat, do de me pœnas, ut ille ſubveniat, ut placeam oculis ejus, nam & victima excruciatur, ut in aram imponatur. Idem de utilit. jejunii.

Omne opus leve fieri ſolet, cum ejus præmium cogitatur, & ſpes præmii ſolatium eſt laboris. Idem Epiſt. 143.

Si repugnante corpore, quod volumus facere non poſſumus, infirmandum carne eſt, ut optata faciamus. Salvianus Epiſt. ad Cethuram ſororem.

Chriſtus non ex parte, ſed integer eſt crucifixus, ut nos ex toto moriamur peccato. S. Anſelmus.

Hoſtia vivens eſt corpus pro Domino afflictum, quod & hoſtia dicitur vivens, quia vivis virtutibus, & eſt à vitiis occiſum. Idem in Epiſt. ad Romanos.

Genus martirii eſt, ſpiritu facta carnis mortificare, illo nimirum quo membra cæduntur ferro, horrore quidem mitius ſed diuturnitate moleſtius. Bernard. ſerm. 30. in Cantic.

Docendus eſt homo ſic habere corpus ſuum ſicut ægrotum, cui etiam multum volenti ſanitatis ſunt neganda, utilia etiam nolenti injungenda. Idem Epiſt. ad fratres de monte Dei.

Sic amet anima carnem, ut non in carnem tranſiſſe videatur. Idem ſerm. 19. in Pſalm.

Quid mirabilius, aut quod martyrium gravius eſt, quàm inter epulas eſurire? Idem ſerm. de omnibus Sanctis.

Iſta charitas, nempe parcere corpori, deſtruit charitatem, talis miſericordia crudelitate plena eſt, quia videlicet ita corpori ſervitur, ut anima juguletur. Idem Apolog. ad Guill. Abbat.

Quis enim charitas eſt carnem diligere, & ſpem negligere? qualis miſericordia ancillam reficere & dominam interficere, nemo pro hujuſmodi miſericordia ſperet ſe conſequi miſericordiam? Idem, ibidem.

mettre le moindre plaiſir, à endurer des choſes tres-facheuſes pour la récompenſe éternelle.

Sçachez que la regle de la continence nous oblige non pas à faire pétir la chair, mais à n'y laiſſer aucun deffaut.

Nôtre corps eſt un ennemi avec lequel on ne peut jamais avoir de treve.

Châtiez vôtre corps, & vous ſurmonterez le demon; c'eſt ainſi que ſaint Paul nous a appris à le combattre.

Je me fais ſouffrir moi-même, afin que Dieu me pardonne; je me punis, afin qu'il me ſecoure, & pour mériter de lui plaire; car avant que la victime ſoit immolée, il faut qu'elle ait été mortifiée.

Tout paroît facile quand on ſonge à la récompenſe, l'eſpoir du ſalaire adoucit la rigueur du travail.

Si c'eſt la chair qui s'oppoſe au bien que nous voulons faire, il faut l'affoiblir, afin qu'elle ne mette plus d'obſtacle à nos bons deſirs.

Jesus-Christ n'a pas été crucifié à demi, pour nous apprendre à ne pas mourir à demi au peché.

Un corps maltraité pour Jesus-Christ eſt une hoſtie vivante; je lui donne ce nom, parce qu'il n'y a en lui que ſes vices qui ſoient morts, ſes vertus y ſont tres-vives.

Mortifier par l'eſprit les œuvres de la chair, c'eſt une eſpece de martyre, il n'a pas toute l'horreur de celui dont le fer eſt l'inſtrument, mais il a quelque choſe de plus facheux, c'eſt ſa durée.

Il faut apprendre à traitter ſon corps comme on fait un malade: c'eſt-à dire, à lui refuſer bien des choſes qu'il ſouhaitte, mais qui lui ſont inutiles, & le ſoûmettre malgré ſes répugnances à ce qu'on voit qui peut lui être ſalutaire.

L'ame peut aimer ſon corps, mais qu'elle ne l'aime pas juſqu'à devenir charnelle.

Qui a-t-il de plus admirable, & quel plus rude martyre, que d'avoir faim, au milieu de l'abondance des viandes?

Cette fauſſe charité qui porte à ménager le corps, détruit la vraye charité; une telle compaſſion eſt pleine de cruauté, c'eſt comme égorger l'ame pour épargner la chair.

Quelle charité d'aimer le corps, & de négliger les eſpérances futures! quelle compaſſion de choyer la ſervante, & de tuer la Maîtreſſe? n'eſpérons pas qu'une telle pitié nous faſſe éprouver les effets de la miſéricorde de Dieu.

Noli ô corpus! noli præripere tempora omnia tempus habent; patere ut nunc anima pro ſe laboret, magis autem collabora ei, quoniam ſi compateris & conregnabis. Idem ſerm. 6. de Adventu.

Mon corps ne prévenons point le temps: il y en a pour tour: ſouffre que l'ame travaille pour elle, plûtôt que de s'y oppoſer, aide là; ſi tu partage ſa peine, tu participeras à ſa gloire.

Simus nos crudeles, non parcendo, ſcilicet corpori, & vos plane parcendo crudelieres. Idem ſerm. 10. in Pſalm. Qui habitat.

Si c'eſt cruauté que de ne pas flatter ſon corps, ſoyons cruels; je vous avertis cependant que ſi vous le ménagez trop, vous êtes encore plus cruels.

Homo Dei, ne trepides exercere hominem illum qui de terra eſt, qui te deprimit uſque ad terram, & conatur deprimere uſque ad inferos. Idem Epiſt. ad Fugerium ſancti Dionyſii Abbatem.

Ne craignez point, homme de Dieu, de trop tourmenter ce corps de peché qui tire ſon origine de la terre, qui vous fait ramper ſur la terre, & qui tâche même à vous précipiter dans les enfers.

Quanto magis corpus exeneratur, tantò amplius animus exoneratur. Idem in ſentent.

A meſure qu'on charge le corps, l'ame eſt déchargée.

Quod periculoſius eſt, hoſtem noſtrum, (corpus,) ipſi cogimur ſuſtentare perimere eum non licet. Idem.

Ce que je trouve de plus dangereux; c'eſt que ce corps qui eſt nôtre plus grand ennemi, il faut que nous le ſoûtenions, & il ne nous eſt pas permis de le faire périr.

Servorum Dei proprium eſt non ſolùm carnales ſenſus per diſciplinam reſtringere, ſed etiam per mortificationem extinguere. Richardus à ſancto Vict. ſup. Geneſ.

Les ſerviteurs de Dieu ont cela qui les diſtingue des autres, qu'ils ne ſe contentent pas de reprimer par une continuelle attention ſur eux-mêmes les ſaillies de la chair, mais qu'ils employent pour s'en délivrer les plus grandes auſtéritez.

Si vos perfectam habere Philoſophiam, omnibus abſtineas, omnia ſuſtineas. l. de Imit. Chriſt. l. 1. c. 25.

Voulez-vous acquerir une parfaite Philoſophie, bornez-vous au pur néceſſaire, & ſouffrez tout.

Quantò caro per afflictionem magis atteritur, tantò ſpiritus amplius roboratur. Idem l. 2. c. 12.

Plus la chair eſt abbatuë & briſée par l'affliction, plus l'eſprit eſt affermi par la grace qui le ſoûtient.

Si ſemetipſum perfectè vicerit, cætera facilius ſubjugabis, perfecta victoria eſt de ſemetipſo triumphare. Idem l. 3. c. 53.

Si vous ſçavez vous ſurmonter parfaitement vous-même, vous viendrez aiſément à bout de tout le reſte. La victoire eſt parfaite, quand on triomphe de ſoi-même.

Tantum proficies, quantum tibi ipſi vim intuleris. Idem c. 25.

Vous ne ferez de progrés dans la vertu qu'à proportion de la violence que vous vous ferez à vous-même.

Tantùm virtuti adjicies, quantùm voluptati detraxeris. Senec. epiſt. 113.

Vôtre vertu croîtra à méſure que vous vous priverez des plaiſirs des ſens.

Accendamur ad pœnitentiam, fratres, ut duriſſimum peſſimus evadere judicium Dei viventis. S. Bernardus in ſerm. de ſancto Joanne Baptiſta.

Excitons-nous, mes freres, à la pénitence, afin d'éviter le terrible jugement de Dieu.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie ſur ce ſujet.

Définition de la mortification.

LA mortification conſiderée en general, eſt une ſéparation libre & volontaire de l'ame avec la vie ſenſuelle, & un renoncement pour toûjours aux plaiſirs défendus, & tres-ſouvent à ceux, qui, quoi que permis, peuvent porter à quelque déreglement. La mortification du corps ou de la chair plus en particulier, conſiſte dans une privation volontaire des plaiſirs des ſens, ſoit défendus, ſoit permis, & dans une rigueur qu'on exerce ſur ſon corps par des peines qu'on s'impoſe ſoi-même pour plaire à Dieu, ou pour ſe garentir du péché.

Les noms differens qu'on donne à l'auſtérité.

L'auſtérité de vie qu'on embraſſe par ce motif, ſoit en ſe privant des divertiſſemens qu'on pourroit prendre, & des commoditez dont on pourroit joüir, a des noms differens dans l'Ecriture, & dans les Saints Peres. 1°. Elle s'appelle plus ordinairement *mortification*, parce que ce n'eſt pas une mort entiere & parfaite de l'ame à tout ce qui eſt mondain ou ſenſuel; mais un combat & un effort que l'on fait pour y mourir, c'eſt-à-dire, pour s'en ſéparer entierement. 2°. Elle ſe nomme *abnégation de ſoi-même*, conformément à cette parole du Sauveur : *Abneget ſemetipſum*, parce qu'elle nous fait abandonner le ſoin immoderé de nôtre corps. 3°. On lui donne le nom de *circonciſion* : car c'eſt ainſi que l'appelle l'Apôtre ſaint Paul. 4°. On lui donne celui de haine de ſoi-même, par rapport aux paroles du Fils de Dieu, qui nous l'a preſcrit en ces termes : *Qui non odit animam ſuam, non poteſt meus eſſe diſcipulus.* 5°. On l'appelle *violence qu'on ſe fait à ſoi-même*, ſelon cette parole : *Regnum cœlorum vim patitur, & violenti rapiunt illud.* 6°. Enfin, elle s'appelle croix : *Qui non accipit crucem ſuam, & ſequitur me, non eſt me dignus.* Quelquefois même on l'appelle mort, parce que c'en eſt une eſpece, puis qu'elle nous empêche d'agir ſelon les inclinations de la nature.

Matth. 16. *Joan.* 12. *Matth.* 11. *Matth.* 20.

Quel eſt l'objet de la mortificatiõ, & de l'auſtérité.

Les plaiſirs des ſens ſont le premier objet de la mortification, puis qu'elle a pour but de les retrancher, de les moderer, & de les regler ſelon ſon état & ſa perfection. En ſecond lieu, elle s'occupe à retenir les ſaillies de nôtre humeur, à veiller ſur nos ſens pour en empêcher les égaremens, & en arrêter les ſuites, & enfin à réduire la chair dans l'aſſujettiſſement qu'elle doit avoir à l'eſprit; à la dominer quand elle veut ſe révolter; à la châtier par des auſtéritez volontaires, quand elle s'eſt revoltée, & enfin à la traiter comme une eſclave, quand elle veut être la maîtreſſe. A quoy l'on peut encore ajoûter qu'elle a pour but de nous aſſujetir aux peines qui ſont attachées à nôtre condition, à nôtre état, à nos emplois, & à nos charges, & à tout ce qui eſt néceſſaire pour en remplir les devoirs. Elle nous oblige de nous ſoûmettre volontairement aux croix qui nous viennent de l'injuſtice des créatures, comme ſont les perſécutions, les calomnies, les injures; ou de la juſtice de Dieu, qui ſe ſert des créatures pour nous éprouver & pour nous punir; par l'incommodité des ſaiſons, en les

ſouffrant ſans s'en plaindre, par les maladies ennuyeuſes par leur longueur, ou ſenſibles par leur violence, &c.

La mortification extérieure doit ſervir à acquerir l'intérieure pour être ſainte.

Ce qu'il y a de plus eſſentiel à ſçavoir & à remarquer ſur ce ſujet, c'eſt que la mortification extérieure, n'eſt qu'un moyen pour acquerir l'intérieure, qui conſiſte en la mortification des paſſions; ce qui fait proprement la ſainteté: car enfin les auſtéritez corporelles d'elles-mêmes, ſi elles ne tendent là, & ſi elles ne ſont accompagnées de la mortification de l'eſprit, ne ſont ni d'un grand merite, ni d'un grand uſage; elles ſont mêmes ſujettes à de grandes illuſions, dont la plus dangereuſe eſt de s'imaginer que toute la ſainteté & la perfection conſiſte en cela, quoy qu'elle ne ſoit qu'un moyen d'y parvenir, & tout au plus qu'elle n'en ſoit qu'une marque, qui peut être équivoque. Delà vient que les Theologiens myſtiques, & les maîtres de la vie ſpirituelle, 1°. nous ordonnent de la pratiquer, mais comme un moyen d'en acquerir une plus parfaite, qui eſt celle de l'eſprit. 2°. De l'eſtimer dans ceux qui la pratiquent; mais à l'égard de nous-mêmes, de ne nous en croire pas plus ſaint & plus parfait pour cela. 3°. De ne la point pratiquer par entêtement, en ſorte que nulle conſideration ne puiſſe nous la faire quitter, ou l'interrompre, quand elle ne nous impoſe nulle obligation; parce qu'il peut arriver que l'obéiſſance, la charité, la bienſéance demandent que nous changions quelquefois de conduite.

Les perſonnes qui ne peuvent pas pratiquer de grãdes mortifications.

Une perſonne qui ne peut pas mener une vie auſtére, ne doit pas pour cela perdre l'eſpérance d'arriver à la perfection de la ſainteté, pourvû que ſon infirmité ne dégenere pas en délicateſſe; mais il faut qu'elle remercie Dieu de la grace qu'il fait aux autres, de pouvoir ſuivre JESUS-CHRIST dans le chemin de la vie rude & pénitente, & que s'eſtimant indigne de cette faveur, elle s'humilie devant lui, en faiſant toûjours ce qu'elle peut. Tous n'ont pas le don d'aller à Dieu, d'un pas égal, & de la même maniere. Chacun doit prendre garde à quoy il eſt appellé, & honorer dans les autres ce qu'il connoit être audeſſus de ſes forces, & de ſon pouvoir.

Pourquoi nôtre vie en ce monde doit être une continuelle mortification.

La mortification eſt néceſſaire pour conſervet la vie de la grace en nous; car pour cela, il faut empécher que le peché ne revive; c'eſt ce qui eſt évident? Or qu'eſt-ce qui le fait revivre? c'eſt la vie de la chair & des ſens; c'eſt cette vie que Dieu veut que nous perdions par nos propres mains, & que chacun peut s'ôter ſans être homicide de ſoi-même. Toute la doctrine Evangelique ne tend qu'à ce ſeul point de tuer en nous la vie charnelle, qui fait mourir les ames à Dieu; de détruire le corps du peché; d'étoufer & d'amortir la concupiſcence. Ce meurtre innocent, cette mort volontaire, qui ôte à nos ames tous les ſentimens de la vie ſenſuelle, éleve une ame à une dignité éminente qui eſt de la rendre la parfaite image de JESUS-CHRIST. Mais comme la concupiſcence, qui eſt la racine du peché, eſt toûjours vivante au fond de nôtre nature corrompuë, nous avons beau l'étoufer par les auſteritez corporelles, elle renaîtra toûjours, & fera revivre avec elle les affections que nous croyons amorties. Nous avons beau former le deſſein de mourir au monde, & à nous-mêmes, nous ne ſçaurions ſi bien faire, qu'il ne reſte toûjours dans nôtre vie & dans nos actions, quelque vieil levain. Que faut-il donc faire? il faut toû-

jours combattre, & tâcher de déraciner cette inclination aux biens ſenſibles, par le moyen de la mortification.

De la modération & de la diſcretion dans les mortifications du corps.

Il eſt mal-aiſé de garder un juſte tempérament en toutes choſes ; mais principalement en ce qui regarde le ſoin du corps. La ſenſualité s'introduit inſenſiblement ſous pretexte de néceſſité ; & l'amour propre fait pour cela divers perſonnages, tantôt de medecin pour la ſanté, & tantôt même de directeur pour la conſcience. Il faut donc ſe défier de nous-mêmes, & ſuivre le conſeil de ceux qui gouvernent nôtre conſcience. Mais ſouvenons-nous toûjours de cette maxime, que ceux qui veulent s'attacher parfaitement à Dieu, & ſe devoüer entierement à ſon ſervice, doivent ſe mettre fort peu en peine de leurs corps, & prendre un tres-grand ſoin de leurs ames. Ce n'eſt pas pourtant qu'il ne faille, en ce qui regarde le corps, uſer de beaucoup de diſcretion, de peur qu'en voulant châtier la chair, on ne ruine ſa ſanté, & que le corps ne ſoit plus en état d'aider l'ame à ſervir le Créateur. Il eſt juſte de ſe punir rigoureuſement ſoy-même, pour ne pas tomber entre les mains d'un Dieu vivant ; mais il ne faut pas aller à des excès qui empéchent un plus grand bien. Outre qu'on pourroit, par une rigueur exceſſive, rendre le joug de la vertu ſi peſant, qu'il prendroit envie à quelques ames foibles de le ſecoüer.

L'ordre qu'ō doit garder dans les mortifications extérieures.

Il doit y avoir de l'ordre dans l'exercice de la mortification, & cet ordre eſt de commencer par ſe vaincre dans les choſes qui viennent de dehors, ſoit par la rigueur de ceux à qui nous ſommes ſoûmis, qui exercent leur authorité avec trop d'empire, & qui nous la font ſentir. Delà il faut paſſer aux choſes néceſſaires, c'eſt-à-dire, à l'obſervation des choſes d'obligation, qui nous ſont preſcrites par les loix de Dieu & de l'Egliſe, ou de ceux qui ont droit de nous commander, quoy que l'exécution en doive coûter à la nature. Enſuite il faut s'accoûtumer, à ſe vaincre dans les choſes permiſes, en s'en privant, par le motif propre de cette vertu. Et enfin, s'impoſer des peines & des auſteritez corporelles, conformes à ſon état & à ſes forces, comme jeûnes, cilices, &c.

Les mortifications de la chair ſont néceſſaires pour vaincre les tentations.

Il arrive aſſez ſouvent que les mortifications ſenſibles à la chair, les auſteritez, & les jeûnes ſont abſolument néceſſaires pour vaincre les tentations, & pour ſe défendre contre leurs violences, ſoit que cette néceſſité procede de nôtre corps, dont il faut diminuer les forces, afin de les rendre moins puiſſantes pour nous nuire, & pour nous ſolliciter au peché : ſoit qu'elle vienne du côté de Dieu, dont nous avons beſoin d'obtenir les graces, pour triompher de nos ennemis ; ce que nous ne pouvons pas faire ordinairement, ſi nous n'accompagnons nos prieres de ces mortifications volontaires.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes.

L'horreur que les mondains ont de la mortification du corps.

LEs gens du monde ont une humeur ſi délicate, ſi attachée aux interêts des ſens, & ſi ſenſible aux moindres rigueurs du Chriſtianiſme, qu'ils n'en peuvent preſque ſouffrir le nom; ils les regardent comme l'ombre de la mort, fatale aux plaiſirs de la vie. Ils ſe préparent pour les combattre; s'ils ne le peuvent pas par leur reſiſtance, ils le font par leurs reſſentimens, & par leur vengeance contre ceux qui les obligent à s'y ſoûmettre... Or cette délicateſſe des mondains conſiſte dans une certaine diſpoſition habituelle de ne pouvoir, c'eſt-à-dire, de ne vouloir rien ſouffrir ni pour Dieu ni pour le ſalut de leurs ames; ſoit que cela vienne de l'amour déréglé qu'ils ont pour les interêts de leur chair, dont ils ſont ordinairement idolâtres; ſoit qu'il procede encore du peu de ſentiment qu'ils ont pour les choſes ſpirituelles, ou pour les objets de la foi, ſoit encore que cela naiſſe des fauſſes maximes du monde dont ils ſont entêtez; mais de quelque côté que cela vienne, ils cherchent toutes ſortes de prétextes pour ſe diſpenſer de ces rigoureuſes obligations, qui ſont attachées à la profeſſion du Chriſtianiſme. *Monſieur Biroat, diſcours onziéme de l'Avent, de la Condamnation du monde.*

La diſpoſition où doit être tout Chrêtien de pratiquer la mortification. *Luc.22.*

Les Chrêtiens doivent concevoir d'abord une réſolution génereuſe, & former dans leur cœur une certaine diſpoſition habituelle de ſoûffrir & de prendre toutes les mortifications des ſens, qui ſeront néceſſaires pour s'acquiter des obligations du Chriſtianiſme, faiſant parler au Sauveur toutes les facultez de leurs ames, & tous les ſens de leurs corps, pour lui dire comme ſaint Pierre: *Tecum paratus ſum & in carcerem eſt in mortem ire.* Oüi, mon Sauveur, je ſuis prêt de vous ſuivre par tout; fallut-il être dans les priſons & dans les cachots, pour y conſoler les pauvres miſérables qui y ſont renfermez, ou dans les hôpitaux pour y aſſiſter les pauvres; l'infection de ces triſtes lieux, ni la vûë de leur miſere dont la nature a tant d'horreur, je vaincrai la répugnance que j'y ſens, fallût-il les ſervir & leur donner à manger? *Tecum paratus ſum, &c.* Cette préparation d'eſprit eſt comme un ſacrifice interieur extrêmement agréable à Dieu, & d'un grand mérite par lui-même; quand même nous n'en viendrions pas à l'execution, & elle eſt d'ailleurs néceſſaire pour nous diſpoſer à la pratique des mortifications, quand les occaſions s'en préſentent. *Le même.*

La mortification d'un Chrêtien doit être continuelle.

Il y a cette différence entre les ſacrifices anciens, & ceux du Chriſtianiſme; que dans ces prémieres cérémonies la victime ne pouvoit mourir qu'une fois, & qu'elle perdoit dans l'immolation, & la vie, & le ſentiment de la douleur tout enſemble; & qu'ainſi une ſeule mort faiſoit la conſommation du ſacrifice. Mais il n'en eſt pas ainſi de la mortification du Chrêtien, comme ce n'eſt qu'une mort morale ſeulement, & qui n'ôte pas la vie naturelle, & qu'elle ne fait

que retrancher les mauvaiſes actions, ſans arracher les principes qui les peuvent produire ; on peut dire que l'homme ſurvit en quelque façon à lui-même, pour ſentir les douleurs de cette mort ſpirituelle, & pour mourir pluſieurs fois. D'où il s'enſuit que l'achevement de ce ſacrifice conſiſte dans la continuation de ces rigueurs, & dans une ſuite de pluſieurs morts redoublées, qui doivent accompagner toute la vie du Chrêtien, afin qu'il puiſſe dire à JESUS-CHRIST, ce que diſoit le grand Apôtre : *Propter te mortificamur tota die, æſtimati ſumus ſicut oves occiſionis.* C'eſt pour vous, mon Sauveur ! que nous nous mortifions tous les jours, & que nous vivons comme des victimes deſtinées à la mort. *Le même.*

Ad Roman. 8.

La mortification peut être comparée au martyre.

Le dernier effort de la généroſité Chrêtienne, eſt d'enduter le martyre. Mais il n'a fallu ſouvent pour faire un martyr, que la reſolution d'un quart-d'heure, & les tourmens qui ont été les objets de ſon courage, ont été tous ramaſſez en ce peu de temps. Mais comme le martyre & le ſacrifice d'un Chrétien eſt comme répandu dans toute ſa vie, il faut un courage particulier, qui embraſſe, pour ainſi parler, toute l'étendüe de ſes auſtéritez, qui ne ſe laſſe point de leur longueur, & qui ne ſe rebute pas de leur multitude. *Le même.*

Comme il faut s'animer à ſouffrir tout ce qu'il y a de rude dans le Chriſtianiſme.

Pour ne nous pas rebuter de la mortification chrêtienne, nous devons pratiquer ce que Tertullien conſeilloit aux Martyrs, pour les fortifier contre les craintes de la mort : *Colloquatur ſpiritus cum carne de communi ſalute.* Que l'eſprit du Chrétien parle & raiſonne avec ſa propre chair, qui lui tienne deux différens langages : l'un pour lui refuſer ce qu'elle veut, & l'autre pour lui perſuader ce qu'elle ne veut pas. La chair ſollicite l'eſprit de conſentir à ſes tentations, & de lui permettre cette liberté & cette ſatisfaction : *Collocatur ſpiritus.* Que l'eſprit lui réponde qu'il ne le veut pas, & qu'il lui défende de paſſer outre. Il faut pratiquer quelque auſterité : la chair voudroit bien ſe diſpenſer de cette néceſſité rigoureuſe : *Colloquatur ſpiritus cum carne :* Que l'eſprit parle à la chair : qu'il prenne une voix de commandement, pour lui ordonner de ſouffrir ces mortifications, comme néceſſaire à leur ſalut commun, & au bonheur de l'un & de l'autre. *Le même.*

La difficulté qu'il y a de pratiquer la mortification.

La pratique de la mortification eſt difficile, parce qu'elle eſt rigoureuſe aux ſens, & qu'elle choque les inclinations de la nature corrompüe. L'amour que nous avons pour cette partie brutale de nous-mêmes, prend ſon parti contre les devoirs de la Religion, & nous fait apprehender une vertu cruelle, dont nous devons nous défendre comme de nôtre ennemi. Ce qui nous en fait porter un ſi faux & ſi deſavantageux jugement, c'eſt que cette ſévérité de la mortification conſiſte principalement en deux ſortes de rigueurs ; la premiere, eſt une rigueur de privation, qui prive les ſens des plaiſirs illégitimes, & ſouvent même des légitimes qui les flatent ; la ſeconde eſt une rigueur poſitive qui afflige ces mêmes ſens, pour prevenir ou arrêter les déreglemens que ces mêmes plaiſirs pourroient cauſer. *Le même, dans ſon Carême, ſecond ſermon pour le jour des Cendres.*

Le corps ayant été le complice du peché doit auſſi en por-

Le corps étant le complice & l'exécuteur des crimes que le cœur conçoit, il faut qu'il en partage le châtiment & la peine par l'auſterité, & la mortification qui doit être proportionée à ſes déſordres. Cependant examinez-vous, Chrétiens, qu'eſt ce que vôtre vie a de plus rigoureux, & de plus mortifié qu'elle

n'avoi

n'avoit auparavant. Toutes ces aiſes & ces commoditez ménagées avec tant d'artifice par l'amour propre ; toutes ces reſerves que l'on fait dans les ruptures des attachemens criminels ; cette ſuperfluité d'ornement & de parures que l'on ſe permet toûjours ; ces converſations qui ne paroiſſent innocentes qu'en comparaiſon des déſordres qui les ont précedez ; ces murmures ſecrets contre les rigueurs d'une loi, qui nous défend des choſes pour leſquelles nous ſoûpirons encore ; ces affections d'autant plus dangereuſes, qu'elles enlevent à Dieu tout ce cœur qu'il demande de nous. Quoi ! ſe précautionner avec des ſoins extrêmes contre les rigueurs des ſaiſons ! Rompre les jeûnes ordonnez par l'Egliſe, pour les plus legeres incommoditez ; changer une ſenſualité brutale & groſſiere, en une ſenſualité délicate, & rafinée ? Réduire enfin toute la reforme de ſa vie à une pratique extérieure de devoirs, qui n'eſt point animée par l'eſprit de pénitence & de mortification, c'eſt ce qui ne peut s'accorder avec une vertu, qui eſt ennemie du peché & de tout ce qui en approche. *Eſſais de Sermons, ſur la Dominicale, quatriéme Dimanche de l'Avent.*

Mettre la peine dans la penitence, par la mortification.

Prendre ſon ſommeil avec modération, & ſes repas avec ſobrieté ; ſe vêtir avec modeſtie ; ſe recréer avec meſure ; ne point ſe diſſiper dans des entretiens inutiles ; fuir la vanité des ſpectacles ; ſe défendre des divertiſſemens dangereux ; mettre une garde de circonſpection à ſa langue, ſur ſes yeux & ſur ſes ſens ; mâter ſa chair par le jeûne ; aller dans les maiſons de deüil plus ſouvent que dans celles de plaiſir ; méditer les myſteres douloureux de la Paſſion du Sauveur ; viſiter, conſoler, ſoulager Jesus-Christ dans ſes membres. Voilà, Chrétiens une idée de la circonciſion intérieure, dont l'obligation n'eſt pas moins indiſpenſable dans la loi de grace, que la circonciſion exterieure l'étoit dans la loi de Moïſe. Toutes les pages de l'Evangile ſont ſemées de preuves de cette vérité. Le Sauveur du monde nous aſſûre que celui qui ne porte pas ſa croix, n'eſt pas digne d'être ſon diſciple. L'Apôtre nous dit que la veuve qui vit dans les délices eſt morte : il nous crie qu'il faut mortifier nos membres qui ſont ſur la terre ; il châtie rigoureuſement ſon corps, & le reduit en ſervitude, & il declare que tous les diſciples de Jesus-Christ doivent crucifier leur chair avec ſes concupiſcences. *Le même, ſermon pour le jour de la Circonciſion.*

Actes de mortification qu'un Chrétien doit pratiquer & que l'Ecriture nous enſeigne.

Qu'eſt-ce qu'on entend par la circonciſion du Chriſtianiſme, & qu'eſt-ce qu'on appelle ſe circoncire ? c'eſt, dit ſaint Cyprien, s'armer du glaive tranchant de la ſainte ſéverité de l'Evangile, pour pratiquer quelquefois des auſtéritez ſenſibles dans ſa chair, & toûjours par des impreſſions inviſibles ſur ſon ame, ce que faiſoit le couteau de la circonciſion ſur une partie du corps. Se circoncire, c'eſt, dit ſaint Auguſtin, dompter les mouvemens déréglez de la chair, combatre ſans ceſſe contre ſoy-même, retrancher inſenſiblement à la cupidité ce qu'elle a de plus animé & de plus vif ; mettre un eſprit de divorce entre ſoy & ſes ſens, & faire comme Joſeph, qui pour ſe défendre des ſollicitations criminelles d'une femme, remporta avec ſoy ſon cœur, & lui laiſſa ſon manteau. Se circoncire, c'eſt, dit ſaint Proſper, ſéparer la joüiſſance des biens de ce monde d'avec l'uſage ; l'attachement, d'avec la poſſeſſion ; mettre les biens de cette vie à part, & ſon cœur à part, ſans que l'un & l'autre ſe touchent ; vivre comme un voyageur, ou comme un mort ; toûjours humble dans

De la circonciſion du Chriſtianiſme.

les grandeurs ; toûjours moderé dans ſes divertiſſemens ; toûjours mortifié dans ſes joyes ; toûjours pénitent dans ſes plaiſirs ; toûjours pauvre, & comme manquant de tout dans ſes richeſſes. Se circoncire, c'eſt dans la doctrine de ſaint Paul, être dans le monde, ſans avoir l'eſprit du monde ; reduire en ſervitude ſon corps rebelle, & porter ſur ſa chair péchereſſe les ſtigmates du Sauveur. C'eſt ſelon JESUS-CHRIST même, ſe charger du fardeau de ſa croix, & renoncer à tout ce qu'on poſſede, pour pouvoir devenir ſon Diſciple. *Le même, dans les Eſſais pour l'Avent, ſermon de la Circonciſion.*

La mortification & l'auſterité chrétienne eſt une eſpece de martyre.

Le martyre eſt attaché à la foy, parce que tout Chrétien devant être un témoin de la vérité, doit être en même temps, un Martyr de la Religion ; du moins, par la diſpoſition de ſon cœur, s'il ne l'eſt par une épreuve réelle des tourmens, & des ſupplices. C'eſt ce qui a fait dire à Tertullien, que ceux qui embraſſoient la foy de JESUS-CHRIST, s'impoſoient en même temps l'obligation de ſouffrir le martyre pour ſa défenſe. Il y a dit ſaint Auguſtin, un martyre qui ſe fait ſans effuſion de ſang. *Martyrium eſt ſine ſanguine.* Ce martyre conſiſte dans une réſolution véritable de verſer ſon ſang s'il le falloit, plûtôt que de bleſſer l'honneur de nôtre religion, & de violer les loix de l'Evangile. C'eſt ſous cette condition que nous ſommes entrez dans la condition des fideles. *Sub hujus pacti conditione in Eccleſiam ingredimur.* Mais il y a une autre ſorte de martyre, dit ſaint Auguſtin, c'eſt la mortification de la concupiſcence & des paſſions. *Libidinem frangere, iram mitigare, pars martyrii eſt.* Or êtes-vous (Chrétiens) dans cette diſpoſition de ſouffrir plûtôt la mort que de vous permettre cette liberté, que de donner conſentement à une penſée impure ! &c. *Le même, dans le même tome, Sermon de la Foy.*

Le nom & la qualité de Chrétiens nous obligent à la mortification.

Tous les noms que l'Evangile donne aux Chrétiens montrent aſſez qu'ils ſont obligez de vivre dans une continuelle mortification de leurs ſens. Tantôt le Chrétien eſt appellé un homme crucifié ; tantôt il eſt nommé un homme mort, & tantôt il eſt appellé un voyageur ; mais en quelque état qu'on le conſidére, il eſt tout viſible qu'il ne peut ſe diſpenſer de la mortification chrétienne. Arrêtons-nous au prémier de ces noms. Un homme crucifié eſt élevé au-deſſus de la terre ; il a des yeux, mais il ne voit rien de tout ce qui ébloüit les autres ; il a des mains, mais elles ſont immobiles ; il a un cœur, mais il eſt inſenſible ; un homme mort n'a que l'apparence d'un homme, il n'en a ni l'eſprit ni le cœur, il en a le dehors, mais il n'en a pas le dedans. Figure admirable d'un véritable Chrétien ; il eſt élevé au-deſſus de la terre, ſes ſens deviennent inſenſibles, rien ne le frappe, rien ne le touche, &c. *Le même, dans le prémier Dimanche du Carême.*

La mortification extérieure doit toûjours être accompagnée de l'intérieure.

Toutes les mortifications extérieures ſont inutiles, ſi elles ne ſont accompagnées de la mortification intérieure : En vain le corps eſt abbatu par le jeûne, ſi l'eſprit ne l'eſt par l'humilité : Une vertu chrétienne ne peut pas être contraire à l'autre ; la ſévérité ne peut pas être oppoſée à la charité ; ainſi la régularité de vie qui me remplit d'aigreur pour mon prochain, ne vient que d'un déréglement intérieur, qui m'en fait perdre tout le mérite, & je m'attire le même reproche que JESUS-CHRIST faiſoit aux Scribes & aux Phariſiens, ſi exacts obſervateurs des dehors de la loy, pendant qu'ils en négligeoient entiérement l'eſprit : Car puiſque la charité eſt la plénitude de la loy, toutes les

pratiques de la Religion, toutes les auſtéritez de la vie, ne doivent ſervir qu'a nous rendre plus charitables. *Le même, ſermon pour le dix-ſeptiéme Dimanche après la Pentecôte.*

La mortification chrétienne eſt cette mort ſpirituelle qui diſpoſe nos ames à reſſuſciter à la grace : C'eſt elle qui nous fait mourir à nos ſens, à nos paſſions, & au monde, & qui nous met en état de revivre d'une maniére glorieuſe. Il ne faut pas s'imaginer, dit ſaint Chryſoſtome, qu'il n'y ait que le martyre qui nous procure une mort agréable à JESUS-CHRIST. Il y a un autre feu par le moyen duquel nous pouvons nous préſenter à Dieu comme une victime ; le feu, par exemple, de la pauvreté volontaire, le feu de ſouffrances, tant celles, qui nous viennent de la part de Dieu, que de celles que nous prenons nous-mêmes, ou auſquelles nous nous engageons pour l'amour de Dieu. En effet, pouvoir vivre dans la délicateſſe, dans la bonne chere, & dans la ſplendeur ; & choiſir au lieu de cette vie molle, & délicieuſe, une vie laborieuſe, auſtére, & mortifiée ; n'eſt-ce pas offrir à Dieu un véritable holocauſte ? Mortifiez donc & crucifiez vôtre corps, & vous recevrez la couronne de cette eſpece de martyre. *Le même, quatriéme tome, ſermon pour le Dimanche de Pâques.* C'eſt que c'eſt que la mortification chrétienne.

Mourir ſpirituellement, c'eſt renoncer au monde, c'eſt s'en ſéparer, ſinon de corps, au moins d'eſprit ; c'eſt ſe dépoüiller de toute affection pour les choſes viſibles & terreſtres. Enfin, c'eſt être ſpirituellement ce que les morts ſont effectivement ; c'eſt-à-dire, c'eſt être inſenſible à tout ce qu'il y a ſur la terre, & n'être touché d'aucune paſſion déréglée. La philoſophie du Chriſtianiſme, dit ſaint Chryſoſtome, conſiſte à conſidérer le monde comme mort à nous, & de nous regarder auſſi comme morts à ce monde même. C'eſt ce que le grand Apôtre a marqué en ſa perſonne, en faiſant voir non-ſeulement qu'il n'étoit pas plus touché des choſes terreſtres, que les hommes vivans le ſont des corps morts ; mais qu'il y étoit auſſi peu ſenſible que les corps morts le ſont pour d'autres corps morts. C'eſt la penſée & les paroles de ſaint Chryſoſtome. *Le même.* La mortification eſt une eſpece de mort.

Il ne faut pas s'étonner ſi le jeûne ayant produit de tout temps de ſi merveilleux effets, eut des ſuites ſi heureuſes dans ce grand Saint, qui s'y étant accoûtumé dès l'enfance, s'y exerça juſqu'à la mort. Il y joignit les veilles, les cilices, les auſteritez les plus rigoureuſes ; il ſçavoit que la mortification chrétienne eſt non-ſeulement un rémede aux pechez que l'on a commis ; mais un préſervatif ſouverain pour ſe garentir de ceux que l'on pourroit commettre ; que c'eſt en ſe mortifiant que l'on expie ceux auſquels la fragilité humaine nous aſſujetit, & que l'on affoiblit l'empire de la concupiſcence qui ſe fortifie en nous juſqu'à la mort. D'ailleurs ce bon Paſteur imitoit JESUS-CHRIST qui en eſt le modele, lorſque tout ſaint & tout innocent qu'il étoit, il offroit à Dieu ſes auſteritez, pour expier les fautes de ſon peuple, comme JESUS-CHRIST la ſainteté & l'innocence même, s'eſt offert en ſacrifice à ſon Pere Eternel ſur la croix pour ſauver le monde. *Le même, Eſſais de Panegyriques, Panegyrique de ſaint Nicolas.* Les auſtéritez & les mortifications d'un grand Saint.

Pour ſçavoir en quoy nous pouvons pratiquer la mortification chrétienne, il faut ſçavoir qu'il y a des choſes dans le monde dont un Chrétien peut uſer, d'autres dont l'uſage eſt criminel : il y en a que nous recherchons, & qui nous En quoy, & comment il faut prati-

quer la mortification.

paroiſſent des biens ; il y en a que nous fuyons, & que nous mettons au rang des maux. Or un Chrétien doit prémiérement obſerver quelles ſont les choſes de ce monde dont l'uſage lui eſt interdit, afin d'y renoncer entiérement ; en ſecond lieu, il doit même détacher ſon cœur des biens dont il peut uſer, & qu'il lui eſt permis de retenir ; en troiſiéme lieu, il doit être preparé à recevoir de la main du Seigneur tous les maux dont il lui plait de troubler ſa vie, ſans murmurer des évenemens, qui ſont le plus contraires à ſes inclinations. Mais outre cela, il doit lui-même ſe mortifier en bien des choſes dont l'uſage lui eſt permis, affliger ſon corps par des auſtéritez volontaires, pour imiter la vie rude, auſtére, & ſouffrante qu'a menée JESUS-CHRIST. *Monſieur Lambert, dans l'Année Evangelique, tome ſixiéme.*

De la crainte d'abréger ſes jours par les auſtéritez.

Quoy que les Solitaires anciens, & tant d'autres grands Saints n'ayant pas eu préciſément le deſſein de ſe procurer la mort, par les auſtéritez qu'ils ont pratiquées, elles ne laiſſoient pas d'elles-mêmes d'en pouvoir avancer les momens ; & on ne ſçauroit douter qu'ils n'ayent en cela préferé la pureté de leurs corps, & la ſainteté de leurs ames à la durée de leur vie. Ces hommes incomparables, qui avoient appris de JESUS-CHRIST qu'il falloit haïr ſon ame pour la conſerver, étoient perſuadez qu'ils ne pouvoient faire un meilleur uſage de la vie qu'ils avoient reçûë de Dieu, que de la perdre pour ſa gloire, par le martyre de la pénitence & de l'auſtérité, afin de s'affranchir pour jamais de la néceſſité de la mort. Si ceux qui ſe figurent qu'on ne peut en conſcience, entreprendre des auſtéritez capables d'affoiblir la ſanté, & d'abréger les jours, faiſoient quelque attention ſur tant de diverſes conditions ſujettes à ce même inconvenient, & cependant qu'on ne ſçauroit condamner ſans extravagance, ils changeroient de ſentiment & de maximes. *L'abbé de la Trappe, livre des Devoirs de la vie Monaſtique.*

Sur le même ſujet.

Si l'on peut ſans bleſſer ſa conſcience entrer dans les emplois du monde, dont les devoirs, les fonctions, & les exercices conduiſent à la mort par des néceſſitez preſque certaines ; à plus forte raiſon il ſera permis à des Chrétiens qui ſont plus touchez que les autres de l'obligation qu'ils ont de porter la croix de JESUS-CHRIST, d'embraſſer les auſtéritez volontaires, pour retracer ſes ſouffrances, pour honorer ſa mort, & tout enſemble pour dompter leur chair, aſſujetir leurs corps, reprimer leurs ſens & leurs paſſions, afin de ſe rendre plus dignes, par ces pratiques de ſainteté, de celui au ſervice duquel ils ſe ſont uniquement conſacrez ; & ne ſeroit-ce pas une extrême injuſtice, de traiter d'imprudence, d'indiſcretion, & de témerité ce qui n'eſt que l'effet d'un diſcernement plein de foi, de pieté, & de religion? *Le même.*

Combien peu il y a de perſonnes qui pratiquent la mortification.

La vie auſtére & pénitente eſt un martyre & un ſacrifice que nous devons tous à la charité, qui veut que nous nous rendions conformes à JESUS-CHRIST, qui eſt un homme de douleurs. Diſons plus, c'eſt une eſpece de martyre que nous devons à ſa juſtice, pour l'expiation de nos crimes. Mais qui eſt-ce qui ſatisfait aujourd'hui à ces devoirs, & qui paye cette dette dans le Chriſtianiſme, où l'on voit ſi peu de gens pénitens & mortifiez, & où les plus vertueux ne ſont pas ceux qui ſe mortifient le plus, mais ceux qui ſe flattent le moins ! Car il faut convenir que la vie du monde, & du monde chrétien, n'eſt qu'une vie de moleſſe & de plaiſir, où l'on ſonge beaucoup à procurer au corps toutes ſes

aiſes, à ſe loger commodement, à faire bonne chere, à paſſer le temps au jeu, aux ſpectacles, ou à des viſites agreables, pour ne rien dire de plus criminel. Voilà la vie qu'on regarde comme la plus innocente, & pourvû qu'on en retranche certains plaiſirs ſcandaleux, tout le reſte ſemble permis; l'on croit avoir droit de donner à ſes ſens tout ce qu'ils déſirent. *L'Auteur des diſcours Chrétiens, diſcours ſur ſaint François de Paule.*

La mortification chrétienne ne nous oblige pas ſeulement à retrancher abſolument tous les plaiſirs criminels, & ceux qui ſont dangereux, tels que ſont les ſpectacles, les bals, les converſations mondaines; mais encore à moderer les divertiſſemens trop grands ou trop continuels; parce que quelques innocens qu'ils paroiſſent en eux-mêmes, ils ne ſont plus reglez, dès-là qu'ils ſont exceſſifs, & produiſent ordinairement dans le cœur de l'homme une diſpoſition de molleſſe & de lâcheté, qui outre qu'elle eſt contraire à l'eſprit du Chriſtianiſme, émouſſe encore la vigueur de l'ame, & abbat tellement le courage, qu'on devient incapable de réſiſter au peché, & à tous les ennemis du ſalut. Enfin, la mortificarion engage quelquefois à ſe priver des plaiſirs les plus innocens & les plus legitimes, pour expier, comme dit ſaint Grégoire, la fauſſe liberté qu'on s'eſt donnée, de ſe permettre les plaiſirs les plus déreglez, & les plus criminels. *Le Pere Nepveu, dans l'eſprit du Chriſtianiſme, traité huitiéme, chapitre premier.*

La mortification nous oblige à moderer les divertiſſemens même innocens.

On peut dire qu'il n'y a point de vertu plus recommandée par Jesus-Christ, que la mortification. Une bonne partie de l'Evangile aboutit à nous faire comprendre la néceſſité de la mortification, & il n'eſt point de doctrine qui y ſoit plus rebatuë, & plus fortement exprimée. On n'y parle que de croix, que de mort, que de renoncement, que de haine de ſoi-même, que de violence qu'il ſe faut faire, que de voye étroite où il faut néceſſairement entrer... Mais de toutes les manieres dont Jesus-Christ la recommande, je n'en trouve point de plus forte, que celle par laquelle il nous déclare que depuis la prédication de ſaint Jean-Baptiſte, c'eſt-à-dire, depuis que la doctrine de l'Evangile a été annoncée, le royaume des cieux ne ſe prend que par violence, & qu'il n'y a que ceux qui ſe la font, qui l'emportent... Car que veut nous marquer Jesus-Christ par cette néceſſité de ſe faire violence, ſinon l'obligation de reprimer les mouvemens de nos inclinations naturelles? Parce que venant d'un fond corrompu, elles ſont preſque toûjours déréglées, ce qui demande une violence, c'eſt-à-dire, une mortification continuelle. *Le même.*

La mortification eſt la vertu la plus recommandée dans l'Evangile.

L'Egliſe chante à l'honneur des ſaints Martyrs, que par une mort tres-courte, ils ont acquis une vie éternellement heureuſe: *Mortis ſacra compendio, vitam beatam poſſident.* Mais c'eſt un honneur & une couronne qui n'eſt que pour des ames extraordinaires, afin d'arriver au même bonheur, la mortification eſt une plus longue mort, par où les Chrétiens doivent paſſer. Quelque longue néanmoins qu'elle puiſſe être, elle eſt tres-courte, dit le grand Apôtre, en comparaiſon de la félicité dont elle eſt ſuivie: *Momentaneum & leve.* O Seigneur, c'eſt la mort qui me doit unir à vous dans le ciel, & c'eſt par la mortificarion que je dois être uni à vous en cette vie, autant que j'en ſuis capable. *Pere Dozenne, livre de la Morale de* Jesus-Christ.

La mortification a beaucoup de rapport au martyre.

Le corps eſt ſujet à toutes les injures des élemens, à des infirmitez innom- Combien

nuit à l'eſprit de flater le corps.

brables, dont l'ame ne peut manquer naturellement de ſe reſſentir : mais après tout, rien n'eſt plus nuiſible à l'ame que les commoditez du corps, & l'on a raiſon de dire que des incommoditez de la chair naiſſent les infirmitez de l'eſprit. Celui qui flatte un lion, le rend ſouvent doux & traitable ; mais celui qui flate le corps le rend plus cruel, & plus farouche ; il n'eſt pas toutefois permis de donner la mort à cet ennemi, il ne faut que le deſarmer & l'affoiblir par la mortification ; les forces de l'eſprit croiſſent à meſure que celles de la chair diminuent. *Le même.*

Il faut prendre garde qu'en voulant pratiquer les mortifications du corps on neglige celle de l'eſprit. *Aggæi* 1.

Si l'on n'y prend garde, en voulant trop faire, on fait trop peu, c'eſt-à-dire, que pour donner beaucoup à la mortification du corps on ne donne pas aſſez à celle de l'eſprit ; & que l'on tombe ainſi dans le défaut qu'un Prophete reprochoit autrefois au peuple Juif : *Reſpexiſtis ad amplius & factum eſt minus.* Combien trouve-t-on de perſonnes dans le monde infiniment délicates ſur le point d'honneur ; tandis qu'elles exercent ſur leurs corps une impitoyable ſévérité ? Il n'y a rien, au ſentiment de ſaint Bernard, de plus immortifié que cette immortification, qui dans toutes ces auſteritez exceſſives, croit être en droit de ſe relâcher d'ailleurs, & qui au lieu d'aſſujetir l'appetit à la volonté raiſonnable & la volonté de l'homme à celle de Dieu, fait tout le contraire. *Le même.*

L'excellence de la mortification chrêtienne.

L'excellence particuliere de la mortification, qui eſt l'exercice continuel des parfaits Chrétiens, conſiſte en ce qu'elle a de la reſſemblance avec le martyre, & l'un & l'autre avec la paſſion & la mort de JESUS CHRIST. Qu'eſt-ce qu'être martyr, ſinon rendre témoignage à la verité de la foy & de la religion de JESUS-CHRIST par l'effuſion de ſon ſang ? Il eſt vray que dans la paix de l'Egliſe, nous ne pouvons être martyrs en cette maniere ; depuis que les perſécutions des tyrans & des Empereurs ont ceſſé, les fideles ont perdu ces belles occaſions de rendre à JESUS-CHRIST la même vie qu'ils ont reçûë de lui. Il y a néanmoins une autre eſpece de mort, moins cruelle à la verité ; mais qui eſt pourtant d'un grand mérite devant Dieu, laquelle nous pouvons

L. 2. de Cain & Abel c. 4.

ſouffrir, dit ſaint Ambroiſe, par nos propres mains, en faiſant mourir dans nous-mêmes les déſirs & les paſſions de la chair. C'eſt ainſi que nous pouvons mourir ſans bourreaux, au milieu de la paix. Et ſi les Martyrs ont perdu la vie naturelle, pour donner à JESUS-CHRIST des preuves de leur ardente charité ; nous pouvons lui témoigner à quel point nous l'aimons, en perdant pour lui celle de la chair & des ſens. C'eſt ce que tous les Chrétiens doivent faire par la mortification, qui nous fait mourir à nos appetits déréglez. *La Morale Chrétienne ſur le* Pater, *l. 8. ſect. 3. art. 4.*

Le bonheur qu'il y a de mourir à la vie ſenſuelle par la mortification.

Que nous ſerions heureux ſi nous pouvions mourir de la ſorte, & exprimer par la conduite de nôtre vie ce meurtre innocent : Car ce que le ſaint Patriarche Abraham n'a fait qu'une fois, nous le devons faire toute nôtre vie. Le même commandement qui lui fut fait de ſacrifier ſon fils unique, eſt fait à tous ceux qui ont promis à Dieu une entiere fidelité ; c'eſt-à-dire, à tous les Chrétiens, d'immoler leur amour propre & la ſenſualité. Cette mort volontaire, qui ôte à l'ame tous les ſentimens de la vie charnelle, éleve les enfans de Dieu à un degré de grandeur d'autant plus éminent, qu'elle les fait vivre de la vie de JESUS-CHRIST même : en ſorte qu'ils peuvent dire comme l'Apôtre : je vis ou plûtôt ce n'eſt pas moi qui vis, mais c'eſt JESUS-CHRIST qui vit en *moi ;*

auſſi depuis qu'ils ont appris par les nobles exemples, qu'on ne perd rien en ceſſant de vivre ſelon la chair, & qu'y mourir c'eſt vivre à Dieu, ils ne ſçavent ce que c'eſt de pitié, quand il s'agit de ſacrifier un corps, & des paſſions, que Dieu demande pour ſes victimes, & par le ſacrifice perpetuel, ils rendent à leur Createur & à leur Souverain, le juſte hommage qui lui appartient. *Le même.*

La grace qui nous eſt maintenant donnée pour vaincre nos paſſions, & demeurer fermes au ſervice de Dieu, ne tient plus des qualitez de celle d'Adam, qui étoit une grace donnée dans un jardin de plaiſir, où l'on ne ſentoit aucune revolte des paſſions; au contraire, où toutes les parties du corps, & toutes les puiſſances de l'ame étoient ſoûmiſes à la raiſon; mais nous avons une grace du Chriſtianiſme toute généreuſe, qui tient des principes de ſa naiſſance, & qui ayant pris ſon origine dans le ſang d'un Dieu, & dans les contradictions de la croix, ne nous eſt donné que pour ſoutenir & pour ſurmonter les difficultez que le démon apporte au deſſein de nôtre ſalut, & de nôtre perfection; pour arracher nos paſſions de nôtre ſein, & continuer cet exercice de mort juſqu'au dernier ſoupir de nôtre vie. C'eſt ſans doute une entrepriſe bien laborieuſe, & pour laquelle il faut un grand fond de généroſité Chrétienne. *Pris d'un Autheur anonyme.*

La grace qui nous eſt donnée pour pratiquer la mortification.

Dieu ſe comporte dans une ame comme un Roy dans un royaume nouvellement conquis, lequel fait main baſſe ſur tous ceux qui veulent s'oppoſer à l'établiſſement de ſa nouvelle domination. Ce Prince met, ce ſemble, l'horreur & la déſolation par tout; mais c'eſt pour demeurer paiſible enſuite, & y trouver ſes délices au milieu de la paix, après avoir détruit ou chaſſé tous ſes ennemis. Dieu fait le même, quand il veut entrer dans une ame pour y établir ſon royaume. Il n'inſpire que ſang, que croix, que des penſées de pénitence & de mortification; mais c'eſt pour y établir ſes loix, & y regner plaiſiblement. *Le Chrétien Intérieur, livre prémier.*

Dieu veut détruire en nous tout le vieil homme par la mortification.

J'entend des Saints & de grands hommes récommandables pour leur vertu, pour leur ſcience, & pour leur union avec Dieu, nous dire que la priere & l'oraiſon leur eſt ſuſpecte, quand elle n'eſt point accompagnée de cette haine implacable contre ſoy-même; & nous, qui bien loin d'être occupez à des exercices auſſi ſaints que l'étoient les leurs, qui ne ſongeons dans nos actions les plus chrêtiennes qu'à nous faire une occupation, qu'à ſatisfaire nôtre curioſité, nous ſerons aſſez vains pour nous perſuader que Dieu ſe communiquera à nous, & nous comblera de ſes faveurs, ſans pratiquer la mortification? Erreur groſſiére, & qui ne peut tomber que dans l'idée de ceux, qui n'ont nulle connoiſſance, & nulle teinture de la Vie Spirituelle. Tant que nous ſommes enveloppez de cette miſérable chair, ſi nous ne veillons ſur nous, & ne tenons en ſervitude cette partie animale de nous-mêmes, elle entraîne nôtre cœur; elle obſcurcit ces lumiéres pures qui nous découvrent le bien; elle affoiblit & énerve cette volonté, qui devroit embraſſer ce même bien, avec promptitude. *Le Pere Eſtienne Chamillard.*

La priere & l'oraiſon eſt ſuſpecte ſans la mortification.

Quoique Dieu ne vous ait pas appellé à la religion, & que par un ordre ſecret de ſa providence, il ait voulu que vous demeuraſſiez dans le monde, il ne s'enſuit pas qu'il vous ait deſtiné à un genre de vie, où le jour entier ſeroit un enchaînement continuel d'amuſemens frivoles, où vous n'auriez de la vivacité

La mortification ſe doit trouver dans tous les états, & dans

toutes les conditions.

que pour l'honneur, & que pour l'interêt, où vous ne ſçauriez ce que c'eſt que croix, qu'auſteritez, qu'abnégation, que mort à ſoy-même. Rien n'eſt plus oppoſé à ſa doctrine, & à l'Evangile, qui eſt l'unique régle de nos mœurs. Que faites-vous néanmoins! ſitôt que vous avez pris le parti de demeurer dans le monde, vous concluez que vôtre vie eſt bien différente de celle d'un cloître, qu'elle peut être commode, délicieuſe, & telle qu'on la voit preſque parmi tous les fidelles en ce ſiécle, comme s'il n'appartenoit qu'aux Religieux, & à quelques ames dévotes de pratiquer l'auſterité & la mortification, de gagner le ciel avec peine, & que le ſalut nous dût rien couter. *Le même, ſermon pour le jour de la Touſſaint.*

On a toûjours été perſuadé que dans le Chriſtianiſme il falloit de la mortification.

Dès les ſiécles de l'Egliſe naiſſante, on a eu cette idée qu'il falloit mener une vie de croix & de mortification dans le Chriſtianiſme. En effet, quelle vie auſtere, quelle vie retirée, quelle vie crucifiée n'ont point alors mené les prémiers Chrétiens. Point de plaiſir, point de ſatisfactions humaines. Ce n'étoit que jeûnes, que prieres, qu'auſteritez, & que macérations du corps. Dans la ſuite des temps, quand les fervens Chrétiens ont vû le Chriſtianiſme dégénerer, & perdre ſon prémier luſtre, ils ont couru dans les déſerts de l'Egypte, & de la Thébaide, ils ont renoncé au ſiécle, il ſe ſont renfermez dans des monaſteres; par conſéquent ils ont reconnu la néceſſité de la mortification. Mais penſez-vous que les Chrétiens d'aujourd'hui s'en puiſſent diſpenſer. *Le même.*

Le temps du Carême eſt particulierement le temps de mortification.

Toute l'Egliſe eſt préſentement en deüil & en pénitence, & moi qui fais gloire d'être de ſes enfans, je ne prendrai nulle part en ſa douleur; il n'y aura nulle différence entre moi & un payen; je vivrai comme ceux qui ne croient point en JESUS-CHRIST, & en ſa pieuſe mort? JESUS-CHRIST a permis qu'on déchirât ſa chair innocente, & je ne ceſſerai de flatter cette chair rebelle, de mettre de l'huile à ce feu d'enfer, qui me conſume, tandis que mon Sauveur verſe ſon ſang pour l'éteindre? Mais ſera-t-il dit que je ſois le ſcândale à mes freres, & à mes domeſtiques, par la vie licentieuſe que je mêne. Quoy il ne tiendra pas à moi que le déſordre & le relâchement, qui n'eſt déja que trop grand parmi les Chrétiens, ne s'augmente encore d'avantage. *Le Pere de la Colombiere, tome quatriéme, ſermon du Jeûne.*

L'exemple du Fils de Dieu nous doit animer à la mortification.

Si JESUS-CHRIST nous invite à porter la croix après lui, à nous renoncer nous-mêmes, à nous faire violence, ne nous a-t-il pas donné des exemples héroïques là deſſus, & dans des ſujets incomparablement plus difficiles que ceux qu'il exige de nous? S'il nous invite à porter la croix après lui, celles qu'il nous impoſe, approchent-elles de la peſanteur de la ſienne? S'il nous invite à renoncer à nous-mêmes, c'eſt-à-dire, à nos inclination déréglées, eſt-ce trop nous demander que d'exiger de nous, que nous nous faſſions violence, pour réſiſter à des paſſions criminelles, pendant qu'il réſiſte à ſes inclinations, quelques juſtes, & quelque réglées qu'elles fuſſent juſqu'à en ſuer le ſang? Aurons-nous jamais des occaſions de pratiquer la patience, ſemblables à celles qu'il a euës dans ſa paſſion? *Le Pere Nepveu, tiré de l'eſprit du Chriſtianiſme, traité de la Mortification.*

La premiere obligation de nous

Nous tirons de nôtre baptême une forte raiſon pour montrer la néceſſité que nous avons en qualité de Chrétiens, de travailler à la mortification, parce que le baptême, comme nous l'apprend ſaint Paul, eſt une repréſentation de la

mort

mort & de la ſépulture de JESUS-CHRIST, qui nous engage deſlors à mourir à nous-mêmes, à nos paſſions, & à tous les déſirs de la chair. Ainſi ce ſacrement de vie, ſelon l'Apôtre, eſt un ſacrement de mort, & il eſt en quelque façon, en même temps, & nôtre berceau & nôtre tombeau, puis qu'en nous donnant la vie, & la grace qui nous fait Chrétien, il nous engage à mourir à tous le mouvemens de la vie ſenſuelle, & de la nature corrompuë. *Le même.*

mortifier ſe prend de nôtre baptême.

Nous devons nous adonner à la mortification, en qualité de pecheurs; car ſi nous ſommes pecheurs, nous devons nous appliquer à ſatisfaire à la juſtice de Dieu, pour attirer ſa miſericorde, en expiant nos pechez; & comment pouvons-nous expier nos pechez que par la pénitence? Qu'eſt-ce qu'un pecheur, demande Tertullien, ſinon un homme né pour la pénitence: *Peccator homo pœnitentiæ natus.* Et peut-il faire pénitence ſans ſe mortifier? Il faut punir & mortifier les paſſions, qui nous ont engagez dans le déſordre; affliger les ſens, qui s'étant égarez, nous ont ſouvent jetté dans l'égarement; châtier cette chair qui s'eſt revoltée, & qui par ſa revolte, entraînant nôtre cœur, nous a ſi ſouvent fait tomber dans le peché. *Le même.*

Nous ſommes obligez à la mortification en qualité de pecheurs.

Depuis que JESUS-CHRIST a inſtitué la mortification, & qu'il a bien voulu commencer par ſa chair virginale, il faut que nous la portions ſur nos corps, qui ne ſont que des corps de peché & d'impureté. Il faut que nous achevions ainſi ce qui manquoit à la Paſſion de JESUS-CHRIST, ou pour mieux parler, ce que Dieu a voulu que nous priſſions de part à ſa paſſion; or cela ne ſe pouvoit faire que par la mortification de nos corps. Ah! comme ils ont ſervi d'inſtrument au peché, il faut les faire ſervir d'inſtrument à la pénitence & à la mortification, & cela d'autant plus, que ſaint Paul n'appelle pas nôtre corps, ſimplement un corps; mais qu'il l'appelle un corps de peché: *Corpus peccati.* Il faut donc que la mortification ſoit dans nôtre corps, & quiconque en uſe autrement, il n'eſt ni mortifié ni pénitent. *Dans les ſermons imprimez ſous le nom du Pere Bourdaloüe, ſermon pour le Mercredy des Cendres.*

La qualité de Chrétiés nous oblige à la mortification.

L'amour déreglé que nous avons pour nôtre corps, du néceſſaire paſſe au commode, du commode au ſuperflu, du ſuperflu il paſſe à l'agréable, de l'agréable il va au criminel; voila ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Mais que fait la mortification chrétienne? elle condamne le ſuperflu; elle retranche l'agréable; elle refuſe le commode; elle va juſqu'à ce qui eſt de plus innocent, en ce qui paroît même le plus néceſſaire. Et pourquoy, parce qu'il n'y a rien de plus contraire à la vie pénitente que tout cela? La mortification retrauche toutes les petites délicateſſes, & pourquoy? Parce qu'il n'y a rien qui nous éloigne plus de Dieu que cela, & enſuite elle nous détache entierement, parce que c'eſt une choſe fort naturelle au corps de prendre toutes ſes commoditez. *Le même.*

Il ne peut y avoir de pénitence ſans mortificatiõ.

Saint Grégoire nous enſeigne une admirable morale ſur le ſujet de la mortification chrétienne. Il dit qu'un homme qui a la puiſſance en main, pour uſer prudemment de ſon pouvoir, c'eſt à-dire, pour ne pas excéder les bornes legitimes, doit néceſſairement s'abſtenir quelquefois de ce qui eſt en ſon pouvoir; parce que comme la frontiere du licite eſt l'illicite, laquelle eſt ſouvent inconnuë, & que les bornes qui font cette ſéparation, ſont aſſez douteuſes, il arrive que lors qu'on eſt dans la diſpoſition de faire tout ce qu'on veut faire, on ſe

On doit s'abſtenir des choſes permiſes par mortificatiõ pour ne pas paſſer aux choſes illicites.

met en danger de faire des choſes injuſtes & illicites : *Solus in illicitis non cadit qui ſe aliquando & à licitis caute reſtringit.* Ainſi ſi l'on ne s'abſtient quelquefois des choſes qui nous ſont permiſes, par une mortification libre & volontaire, on court riſque de paſſer bien-tôt, à ce qui eſt abſolument défendu. *Pris d'un Autheur anonyme.*

De l'auſterité & de la mortificatiõ des Religieux.

Il faut être perſuadé qu'un Religieux eſt deſtiné aux croix & aux ſouffrances, & que ſon état a été conſideré de tous les Saints comme un véritable martyre, à cauſe de la grandeur de la mortification & du renoncement qu'il renferme ſi on le met dans un véritable jour ; en le regardant comme un retracement, & une imitation fidele de la vie de JESUS-CHRIST. La croix, à proprement parler, a toûjours été le partage des Religieux, & quoy qu'il en ait chargé tous ceux qui ont le bonheur & la gloire de porter ſon nom, elle eſt devenuë, par un privilege ſpécial, le ſort des perſonnes qui ſont conſacrées à la retraite, la plus grande partie de ceux qui vivent dans les engagemens du monde, l'ayant rejettée. Or quoy qu'on ait un peu moderé la rigueur des ordres anciens, il ne laiſſe pas d'y avoir encore dans pluſieurs des auſtéritez conſiderables, une abſtinence rigoureuſe, des jeûnes exacts, des couches dures, de longues veilles, des travaux pénibles, un ſilence inflexible, une ſéparation de tout commerce avec le monde, une préſence de Dieu continuelle, une vigilance ſur toutes ſes actions, une attention fixe ſur la fin de ſa vie, enfin une ſéparation de tout divertiſſement ; diſons un crucifiement perpetuel : en ſorte que le Religieux ne peut plus trouver de ſatisfaction ici-bas, que dans le témoignage de ſa conſcience, & dans le fond de ſon état. *L'Abbé de la Trappe, dans l'Explication de la Régle de ſaint Benoît.*

Combien peu les hõmes ſont cõformes à JESUS-CHRIST en ce point.

On ne peut ſe priver de la moindre choſe pour un Dieu qui ſe prive durant toute ſa vie d'une gloire ſainte & divine, qui s'en prive pour ſouffrir pour nous, qui s'en prive pour nous pouvoir donner tout le ſang de ſes veines & de ſon cœur ; & où en ſommes-nous donc, & que ſont devenus les ſentimens du Chriſtianiſme ? Y a-t-il choſe qui doive être difficile à quitter pour un Dieu qui a tout quitté pour nous ? y a-t-il grandeur, richeſſe, reputation, tout ce que le monde eſtime, que nous ne dûſſions de bon cœur ſacrifier à l'honneur du Fils de Dieu, qui pendant plus de trente ans entiers a privé ſon corps & ſes ſens des conſolations divines pour nôtre ſalut. *Monſieur Fromentiere, ſermon de la Transfiguration.*

On ne peut être Chrétié ſans croix & ſans mortification.

Dans le ſentiment de ſaint Auguſtin, vous n'avez pas encore commencé à être Chrétiens, ſi vous ignorez que l'on ne ſçauroit être diſciple de JESUS-CHRIST ſans porter ſa croix après lui ; & l'on n'appartient pas à JESUS-CHRIST, à moins que l'on ait crucifié ſa chair & ſes paſſions, & ſes déſirs déréglez ; que pour être une copie fidele de nôtre Sauveur, il faut, ſelon les termes de l'Apôtre, porter toûjours l'Image de la mort en ſon corps, & vous devez ſçavoir, dit ſaint Leon, que vos membres, du jour de vôtre baptême, ſont devenus ceux d'un Dieu crucifié, & qu'ils ne ſeroient pas par conſéquent conformes à leur Chef, s'ils ſe diſpenſoient en cette vie de la mortification : *Caro regenerati ſit caro crucifixi. Le même.*

En quoy cõſiſte la mort

Mourir ſpirituellement, c'eſt renoncer au monde, c'eſt s'en ſéparer, ſinon de corps, au moins d'eſprit ; c'eſt ſe dépoüiller de toute affection pour les cho-

ſes viſibles & terreſtres ; enfin, c'eſt être ſpirituellement ce que les morts ſont effectivement; c'eſt à dire, c'eſt être inſenſible à tout ce qu'il y a ſur la terre, & n'être touché d'aucune paſſion déreglée. La Philoſophie du Chriſtianiſme, dit ſaint Chryſoſtome, conſiſte à conſiderer le monde comme mort à nous, & de nous regarder auſſi comme mort au monde même. Ce que le grand Apôtre a marqué en ſa perſonne. *Le même, ſermon pour le jour de Pâques.* ſpirituelle & la mortification.

Saint Paul, qui étoit un vaſe d'élection, châtioit ſon corps de peur d'être reprouvé : *Caſtigo corpus meum, & in ſervitutem redigo, ne forte reprobus efficiar.* Et vous (Chrétiens) qui n'avez aucune marque de prédeſtination, vous qui bien loin d'affliger vôtre chair, la traitez ſi délicatement, la nourriſſez ſi délicieuſement, la couvrez ſi magnifiquement, & ne pouvez rien ſouffrir qui l'incommode, que devez-vous attendre ſinon qu'elle ſe révolte contre la raiſon; qu'elle ne renonce à l'empire de la grace ; qu'elle ne ſe donne toute ſorte de licence, & vous engage dans toute ſorte de diſſolution ; pour vous attirer autant de maux, que vous lui procurez de biens, & vous faire ſouffrir durant l'éternité autant de tourmens, que vous lui faites goûter de délices : *Quantùm in delitiis fuit, tantum date illi tormentum. Monſieur de la Volpilliere, ſermon de la Réſiſtance à la tentation.* Déſordres qui arriveröt par le défaut de mortification. 1. *Ad Corinth.* 9. *Apocal.* 18.

La mortification, l'auſtérité, la pénitence, ne ſont-elles pas du moins auſſi néceſſaires dans le monde que dans la Religion ? Dans le monde n'avez-vous pas au contraire plus de tentations à vaincre, plus de périls à éviter, plus de crimes & d'omiſſions à expier ? Non, non, ne vous flatez pas de croire que pour être diſpenſez dans le ſiécle de porter l'habit, ou de garder les conſtitutions de la Religion, vous ſoyez exempt de la Religion, vous ſoyez exempt d'en prendre entierement l'eſprit. Les préceptes ne ſont pas ſi éloignez des conſeils que vous vous l'imaginez ; je ſoûtiens même que vous ne ſçauriez guere obſerver ceux-là avec l'exactitude de l'Evangile, que vous n'entriez un peu dans la pratique de ceux-ci. *Monſieur Fromentiere, Panegeryque de ſaint Bernard.* La mortification n'eſt pas ſeulemẽt pour les Religieux, mais auſſi pour les gens du monde.

En quoy conſiſte cette circonciſion & cette mortification ? C'eſt à mortifier par l'eſprit, les œuvres de la chair, à ſe ſéparer de certaines compagnies, dont la familiarité eſt tres-dangereuſe par l'expérience même qu'on en a faite ; à renoncer intérieurement aux pompes du monde, à s'éloigner des occaſions prochaines du peché, à mener une vie pénirente, pour ſatisfaire à ceux qu'on a commis ; à affoiblir peu à peu ſes paſſions, en leur refuſant ce qui pourroit les enflâmer ; à ne jamais prendre de divertiſſemens criminels en quelque temps, & pour quelque raiſon que ce puiſſe être ; à ſe priver quelquefois par vertu, de ceux qui peuvent être innocens d'eux-mêmes. *Pris des Diſcours Moraux.* La pratique de la mortification.

Saint Auguſtin a tres-bien dit, après le grand Apôtre que nôtre corps eſt le temple du Saint-Eſprit; mais un temple que l'on bâtir ; Il y a de la peine à le bâtir, & nous gémiſſons pendant qu'on le bârit. Avez-vous pris garde (Meſſieurs) que tout gémit quand on fait un grand édifice. Les matériaux gémiſſent, on les coupe, on les taille, on les ſie, on les met en pieces ; les ouvriers gémiſſent ſous le poids du travail. Les inſtrumens de l'art gémiſſent ; voyez comme ils ſont tout fumens ; l'entrepreneur gémit de courir en mille & mille endroits pour régler ſon ouvrage. Le ſalut éternel eſt un grand édifice ; il faut que tout gémiſſe pour l'accomplir. Le Saint-Eſprit qui eſt l'entrepreneur de cet

ou vrage, ne gémit-il pas selon le langage de l'Ecriture ; les ouvriers qui sont les Prédicateurs & les Pasteurs, gémissent par l'excès du travail. Mais les Saints qui sont les pierres & les matériaux de cet édifice, gémissent bien autrement ; on les coupe, on les taille, on les met en pieces, par les persécutions, ou par l'esprit d'une rigoureuse mortification. Ils se font eux-mêmes toutes ces choses : *Tunsionibus & pressuris expoliti lapides. Pris dun sermon manuscrit.*

Nous ne devons point avoir d'horreur de la mortification.

Si nous sommes les disciples du Fils de Dieu, ne nous effarouchons point des rigueurs de cette voye étroite, qui paroît si penible aux sens ; car cette voye est dure à la vérité, elle est difficile, dit saint Augustin ; mais elle est la seule qui soit sans peril. Ce glaive de l'Evangile, qui divise l'esprit d'avec la chair, ce renoncement à soy-même, cette loy de sévérité chrétienne, que le Sauveur est venu apporter au monde, est la loy de grace, & de misericorde. *Pere Rapin, livre de la Perfection chrétienne.*

L'esprit de Jesus-Christ est un esprit de mortification.

Pouvons-nous dire que nous avons une seule étincelle de l'esprit de Jesus-Christ, ou la moindre part à ses veritables sentimens, tandis que nous n'aurons que de l'aversion pour les austéritez, & pour les souffrances qu'il a tant aimées ; la plûpart de ceux-mêmes qui font profession d'être dévots, ne font pas scrupule de ne denier aucune satisfaction à leurs sens, quand elles ne sont pas criminelles. Il ne faut qu'avoir un peu de crainte de Dieu, & vouloir faire son salut ; mais c'est le propre des personnes spirituelles de renoncer à celles qui sont les plus innocentes, parce qu'elles nous tirent de l'esprit de Jesus-Christ, & qu'elles nous mettent dans une grande opposition à sa vie, qui est toute dans les croix, dans les privations, & dans les souffrances. Quelle honte de voir un membre délicat, sous un chef couronné d'épines. *Tiré d'un livre intitulé, les Exercices du Chrétien intérieur.*

Du même sujet.

Que sçai-je si j'ay l'esprit de Jesus-Christ, ou si je n'agis en toutes mes actions que par un pur esprit de la nature, lors que j'ay toute sorte de satisfaction au corps & à l'ame : que de vivre ainsi, la nature s'y console, & s'y nourrit avec plaisir. Mais quand je suis traversé, inquieté, mortifié, & comme accablé de travaux, & que j'aime mon état, parce que j'y trouve l'imitation de Jesus-Christ souffrant, je suis bien assuré que la nature ne peut aller jusque-là, & que c'est dans la grace qui m'éleve, & qui me fortifie, supléant au défaut de ma foiblesse naturelle. *Le même.*

La mortification est plus admirable dans les grands du monde.

L'austérité & la mortification sont toûjours admirables dans les hommes ; mais il faut avoüer qu'elles ont un éclat, & un mérite particulier, quand elles se trouvent dans les grands, & dans les personnes des Princes, où nous pouvons dire qu'elles sont doublement surnaturelles. Ces vertus sont surnaturelles en elles-mêmes, parce qu'elles surpassent la nature, & ne se forment que par le mouvement de la grace ; elles sont encore surnaturelles à l'égard de leur condition, afin qu'un Prince soit courageux, liberal, grand, politique, il ne faut pas qu'il s'éleve au-dessus de sa condition, ou qu'il en combate les inclinations, il faut seulement qu'il les suive. Ces vertus sont comme naturelles à sa fortune ; mais la piété, la pénitence, la mortification & l'austerité de vie sont entiérement surnaturelles aux Princes ; il faut pour les pratiquer qu'ils oublient ce qu'ils sont, qu'ils s'élevent au-dessus de leur condition, qu'ils la combattent, qu'ils la vainquent. *Monsieur Biroat, Oraison funebre de Monsieur de Longueville.*

L'Apôtre nous avertit que ceux qui appartiennent au Sauveur ont crucifié leur chair avec lui, portant la mortification autour d'eux, ſur eux, & dans eux-mêmes. Ils la portent autour d'eux, rompant avec les objets qui les environnent, & qui les attachent : Ils la portent ſur eux, mortifiant leurs corps par l'auſterité ; ils la portent au dedans, en faiſant à leurs paſſions de continuelles violences. Je ne parle point aux enfans du ſiécle, leſquels n'appartiennent point à JESUS-CHRIST crucifié, puiſqu'ils ne reſpirent que le plaiſir, faiſant ſuer tous les élemens, & mettant toute la nature en haleine pour flater leur goût, pour entretenir leurs délices, & pour fournir à leurs divertiſſemens. Ils n'ont point appris de Tertullien, que la vie d'un Chrétien doit être un apprentiſſage de martyre. *Pere Noüet, tome 2. de ſes Méditations.*

Sentiment de ſaint Paul touchant la mortification.

Vous dites que vous êtes une perſonne fort délicate, accoutumée à l'abondance & aux délices ; que vous ne pouvez plus vous paſſer des douceurs de la vie, bien loin de pouvoir vous réſoudre à mortifier & à macerer vôtre corps : mais ſi vous ne pouvez pas vous y réſoudre, comment eſt-ce que vous pourrez vous ſauver ? Lorſque vous ſerez malade, outre les douleurs du mal, qui ſont quelquefois tres aigües, vous vous réſolvez à un jeûne exact & fort pénible ; le medecin l'ordonne ainſi ; vous prendrez des breuvages inſupportables au goût ; vous ſouffrirez qu'on vous faſſe des inciſions profondes & douloureuſes. Eſt-ce qu'on a plus de force & de réſolution dans la maladie, que quand on ſe porte bien ? ou plûtôt, n'eſt-ce point faire beaucoup de cas de la ſanté, & qu'on ne ſe met guere en peine de ſon ſalut : *Pere de la Colombiere, Tome 2.*

Excuſe priſe de nôtre délicateſſe.

Saint Paul proteſte qu'il eſt prêt de perdre toutes choſes, & qu'il n'eſtime que comme de la boüe ce qu'il y a de plus grand au monde, afin de gagner JESUS-CHRIST : *Omnia arbitror ut ſtercora, ut Chriſtum lucrifaciam.* Et aujourd'hui par un ſentiment tout oppoſé, on eſpere & on ſe flate de pouvoir le gagner, en menant une vie morte & immortifiée ; & en un mot, on vit dans cette pernicieuſe erreur, qu'on peut être Chrêtien, en goûtant les douceurs de la vie, en contentant ſes déſirs, en travaillant à s'élever, & à s'enrichir, & donnant à ſa cupidité toute l'étenduë qu'elle peut avoir. On ſe flate de pouvoir être Chrétien, ſans venir à ce renoncement de cœur, que JESUS-CHRIST & tous les Peres ont regardé comme indiſpenſablement néceſſaire à la ſainteté de nôtre vocation ; car voila le rafinement de cette dévotion chimerique. On veut avoir la gloire du Chriſtianiſme, & on ne veut pas en avoir la peine ; & on veut s'en faire honneur pour étoufer les remords de ſa conſcience, & on ne veut pas en porter le joug, comme étant trop lourd & inſupportable. *Le Pere Bourdaloüe, dans ſes ſermons.*

On ne peut vivre en Chrétien en menant une vie immortifiée. *Ad Philipp. 3.*

Les artifices de nôtre chair ne cedent en rien à ſon importunité ; c'eſt un ennemi flateur, dont les ſurpriſes & les violences ſont également dangereuſes. Comment voulez-vous, dit ſaint Jean Climaque, que j'enchaîne mon corps, s'il m'échappe avant que je le puiſſe mettre dans les fers ? ou que je le perſécute, s'il ſe reconcilie avec moy, avant que je lui puiſſe déclarer la guerre ? Comment voulez-vous que je haïſſe celui que la nature me fait aimer, ou que je condamne ſans pitié un criminel, qui m'attendrit avant que je le puiſſe juger ? Je ſuis lié avec lui pour toûjours, comment voulez-vous que je m'en ſépare ! Je dois un jour reſſuſciter avec lui, & vous voulez que je le faſſe mourir ?

La peine & la difficulté qu'on reſſent à maltraiter ſon corps.

Il eſt corruptible par lui-même, & vous voulez que je le rende incorruptible par mon induſtrie ? Je trouve en lui des qualitez ſi oppoſées que je ne ſçai par où le prendre. Il m'aſſiſte & me fait la guerre ; il me ſecourt & il m'attaque ; il me favoriſe, & il me dreſſe des embuches ; ſi je le traite bien, il s'éleve contre moy ; ſi je veux en le mâtant, le réduire à la raiſon, il demeure ſans vigueur : ſi je lui donne quelque relâche, il devient inſolent ; & ſi je l'afflige trop, il me faut courir fortune à moi-même. Quel prodige ſe rencontre dans cet aſſemblage de mon corps & de mon ame ? Comment ſe peut-il faire que je ſois tout enſemble mon ami & mon ennemi ? *Le Pere Nouët, la Vie de* JESUS-CHRIST *dans les Saints.*

La mortification & l'auſterité n'eſt pas difficile à celui qui aime Dieu.

Rien ne paroît rude ni difficile à une ame qui aime Dieu, & qui eſt touchée d'une vive douleur de l'avoir offenſé. C'eſt pour cela que ces anciens Solitaires embraſſoient avec tant d'ardeur les jeûnes, les veilles, les fatigues, & tous les autres exercices d'une vie pénitente & laborieuſe ; pour cela qu'ils renonçoient à tout, autant qu'il leur étoit poſſible dans une chair mortelle, & qu'ils ſe refuſoient avec plaiſir les choſes, qu'une charité moins enflamée que la leur auroit eſtimé néceſſaire à la conſervation de la vie. Que s'ils s'en accordoient quelques-unes dans l'envie qu'ils avoient de s'immoler & de ſe détruire, c'étoit parce qu'ils ne pouvoient pas s'en pouvoir priver ſans contrevenir aux ordres de Dieu. Et néanmoins quelques grandes que fuſſent leurs auſtéritez, ces hommes incomparables n'avoient garde d'être ſatisfaits d'eux-mêmes, ils trouvoient des attraits ſi puiſſans dans la croix, & le déſir qu'ils avoient de s'y attacher étoit ſi violent, que comptant pour rien tout ce qu'ils pratiquoient de plus auſtere, ils condamnoient comme une conduite molle & relâchée, ce que les hommes condamnoient en eux comme une pénitence exceſſive. *L'Abbé de la Trappe, deuxiéme tome des Devoirs Monaſtiques.*

Ce qui animoit à la mortificatiõ ces anciens Solitaires.

L'idée que ces Grands avoient de la majeſté de Dieu qu'ils avoient offenſé, faiſoit qu'ils ne connoiſſoient point en eux de fautes ſi petites, qu'ils ne cruſſent les devoir expier par de grands châtimens. Que s'ils jettoient les yeux du côté du monde, cette déſolation ſi generale, ce déluge de maux & de crimes ſi univerſel échaufoit leur charité, animoit leur zele, & il n'y avoit rien de dur, & de rigoureux, pourvû qu'il leur parût poſſible, à quoy ces hommes tout divins ne ſe portaſſent pour balancer auprès de Dieu, l'iniquité du monde, & pour détourner les juſtes & redoutables effets de ſa colere. *Le même.*

Mortificatiõ au milieu des délices.

Ce grand Prince, maître de ſon cœur & de ſes actions, & pouvant vivre au gré de ſes déſirs, dans l'abondance & dans la molleſſe d'une Cour délicieuſe, entouré de perſonnes à qui le déſir & l'interêt de plaire ſuggere les artifices les plus engageans, ſentit bien qu'il avoit beſoin de la vertu la plus conſumée, pour ſe préſerver de la contagion du ſiécle ; il penſa ſérieuſement aux moyens de fortifier l'eſprit, & d'affoiblir la chair ; avant que de paroître en public, il comptoit avec lui-même dans la retraite, &c. *Le Pere Cheminais, Panegyrique de ſaint Loüis.*

La mortification n'eſt pas ſimplement de conſeil, mais

Mourir à ſoi-même n'eſt pas un ſimple conſeil dans la Morale chrétienne, c'eſt un commandement exprès. Saint Paul n'inſtruiſoit-il que des perſonnes religieuſes, quand il enſeignoit que le baptême appliquant aux hommes la mort de JESUS-CHRIST, les obligeoit de mourir avec lui ! quand il avançoit que

JESUS-CHRIST n'avoit été attaché à la croix, que pour nous crucifier au monde, que ceux qui ſe vantoient d'être ſes diſciples devoient crucifier leur chair avec leurs déſirs : *Qui ſunt Chriſti carnem ſuam crucifixerunt cum vitiis & concupiſcentiis.* Qui dit un Chrétien, dit un homme mort, un homme crucifié au monde, & à qui le monde l'eſt auſſi, n'y en ayant pas un qui ne doive imiter la qualité que ſaint Grégoire de Nazianze donnoit aux Pénitens de ſon temps, lors qu'il les appelloit des Martyrs vivans, à moitié morts, parce qu'au défaut des bourreaux, ils ſont obligez de s'armer contre eux-mêmes, & de détruire chaque jour par leur propre main, quelque partie de ce qu'ils ſont. *Monſieur Fromentiere, Panegyrique de ſaint Benoît.* de precepte. *Ad Galat. 5.*

La grace qui nous fait Chrétiens, trouve en nous un ſujet criminel, & ainſi il faut qu'elle le puniſſe, & le peut-elle ſans le mortifier ? Elle trouve un ſujet malade, il faut qu'elle ſoit medecinale, & par conſéquent amere ; elle trouve en lui une concupiſcence effrenée, une volonté corrompuë, des paſſions violentes, une chair rebelle, c'eſt-à-dire, autant de maladies mortelles, il faut pour les guérir refrener cette concupiſcence, dompter ſes paſſions, régler cette volonté, crucifier cette chair ; & tout cela ſe peut-il ſans une continuelle mortification ? Faire difficulté de l'embraſſer, n'eſt-ce pas aimer ſon mal. *Le Pere Nepveu, tome premier de ſes Reflexions.* Pourquoy nous devons nous mortifier.

Si c'étoit ſeulement un conſeil de haïr ſon ame, c'eſt-à-dire, de reprimer les mouvemens ſenſuels & déreglez par la mortification, pourquoy le Fils de Dieu menaceroit-il de la perte de leur ame, c'eſt-à-dire, de la damnation éternelle, ceux qui voudroient trop ſe ménager là-deſſus ? Il n'y a point d'autre voye, ſelon l'Evangile, pour aller au ciel, que la voye étroite ; n'eſt-ce donc pas une néceſſité indiſpenſable d'y marcher, ſi l'on veut arriver au ciel ? Mais pour nous ôter tout ſujet de douter là-deſſus, l'Evangile ne nous marque-t-il pas expreſſément, que quand JESUS-CHRIST parloit de ſe renoncer ſoy-même, de porter ſa croix, il le diſoit pour tous : *Dicebat autem ad omnes.* Il n'y a donc ni dignité, ni condition, ni employ, ni âge, ni ſexe, qui en diſpenſe, comme il n'y en a point qui diſpenſe de ſuivre JESUS-CHRIST. *Le même, tome quatriéme.* La mortification étant pour tout le monde, elle eſt par conſequent de precepte. *Luc. 9.*

Ce qui fait que nous avançons ſi peu dans la connoiſſance de Dieu, & de ſa verité, c'eſt que nous donnons trop de liberté à nos ſens. C'eſt par eux que nôtre eſprit ſe répand au dehors, & ſe diviſe, pour ainſi dire, de lui-même : C'eſt par eux que paſſent tant d'images & de phantômes qui nous corrompent, ou du moins qui nous amuſent, & qui nous empêchent de fixer nos idées ſur des objets qui meritent toute nôtre application. Tant il eſt vrai ce que dit l'Apôtre, que l'homme animal ne comprend pas ce qui eſt Dieu. *Monſieur Fléchier, Panegyrique de ſaint Bernard.* La trop grande liberté que nous donnons à nos ſens.

Comme le Fils n'a pas crû pouvoir mieux nous marquer ſon amour qu'en ſouffrant, & qu'en mourant pour nous, il ne prétend pas que nous lui donnions d'autres témoignages d'une charité réciproque que ceux d'une vie ſouffrante & mortifiée. Mais pourquoy cette rigoureuſe conduite. La raiſon eſt qu'un cœur qui aime véritablement, demande mutuellement un amour véritable, & non pas un amour feint & déguiſé ; & il n'y a rien qui faſſe mieux C'eſt par les travaux & les peines ſouffertes pour Dieu que nous lui témoignons

nôtre amour.

connoître la verité de nôtre amour envers Dieu, que la conſtance de nôtre cœur dans les travaux & dans les peines. *Monſieur de la Volpilliere, ſermon de l'Adverſité.*

La mortification au milieu des delices eſt la plus héroïque.

Les ſerviteurs de Dieu qui ſçavent trouver & porter la croix dans l'abondance même & dans les délices, nous donnent des exemples d'une veritable mortification. Rechercher les ſouffrances quand on peut leur échapper; fuïr le plaiſir quand il ſe preſente; appeller, pour ainſi dire, la peine lors qu'elle s'éloigne, c'eſt ce qu'il y a de plus grand, de plus parfait, & de plus précieux dans la mortification chrétienne: car elle éclatte alors par une double victoire: l'une ſur ce qui peut la corrompre, l'autre ſur ce qui la peut ébranler. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

Le ciel ne s'emporte que par violence, & par la mortification.

Le Fils de Dieu nous aſſûre que depuis la prédication de ſaint Jean-Baptiſte, c'eſt-à-dire, depuis que la doctrine de l'Evangile a été annoncée, le royaume des cieux ne s'emporte que par violence. C'eſt dans ce ſentiment qu'il nous dit, que la porte de la vie eſt petite, qu'il y en a peu qui y entrent, & c'eſt pour cela qu'il nous exhorte de faire tous nos efforts pour tâcher d'y entrer. Et que veut nous marquer JESUS-CHRIST par cette néceſſité de porter ſa croix, de ſe renoncer ſoi-même, d'entrer dans la voye étroite, de ſe faire violence, ſinon l'obligation de pratiquer la mortification, c'eſt-à-dire, de renoncer à nôtre propre volonté, & de reprimer les mouvemens de nos inclinations naturelles, parce que venant d'un fond corrompu, elles ſont preſque toûjours déreglées; & de combattre continuellement nos paſſions, ſur tout celles qui ſont les plus vives & les plus dangereuſes, parce qu'elles nous portent ordinairement au mal. *Le Pere Nepveu, dans le livre intitulé, l'Eſprit du Chriſtianiſme.*

En quelque état qu'on ſoit, pecheur ou innocent, on a beſoin de mortification.

L'on peut diſtinguer les Chrétiens en deux ſortes d'états, dont les uns ſont encore dans l'innocence, qu'ils ont conſervée depuis le baptême, ce qui eſt aſſez rare, & dont le nombre eſt bien petit; & les autres l'ont perduë par le peché, & ſouvent par une vie débordée en toutes ſortes de pechez; il faut ſans doute un préſervatif aux premiers, pour empêcher qu'ils ne tombent dans le déſordre, & qu'ils n'y ſoient entraînez par les objets, ou par le penchant de la nature corrompuë, ou par le torrent des exemples. Il faut de plus un puiſſant moyen aux autres, qui ſont tombez, non-ſeulement pour ſe relever, mais encore pour ſatisfaire à la juſtice divine, & expier leurs déreglemens paſſez. Or ce préſervatif eſt la mortification pour les uns, & ce puiſſant moyen eſt la pénitence pour les autres. Mais tous les deux ne peuvent ſubſiſter ſans les rigueurs d'une vie auſtere, & ennemie de la délicateſſe, & des ménagemens honteux, que tant de Chrétiens obſervent ſur ce point. Or je veux (mon cher Auditeur) que vous ſoyez du nombre des premiers, que vous n'ayez jamais offenſé Dieu mortellement, & que vous ayez obſervé pure & entiere l'innocence que vous avez reçûë au baptême. Ne m'avoüerez-vous pas qu'il eſt difficile de ſe maintenir en cet état, ſans de grandes précautions, & ſans de grands combats; & parmi tant de dangers, tant d'écüeils, tant de précipices au milieu de tant d'ennemis, & des pieges qu'ils vous tendent; prétendre ſe garentir du peché ſans mortification, mais au contraire, en donnant la liberté à tous ſes ſens, & en ſe permettant tous les plaiſirs, qui ne portent point ouvertement le caractere odieux du crime; n'eſt-ce pas fournir des armes à ſes ennemis, & donner

dans

dans les pieges qu'ils nous tendent ; puiſque ſans mortification, c'eſt-à-dire, ſans la fuite des objets, & de tout ce qui flate les ſens, on ne peut moralement les éviter. Que ſi maintenant nous conſidérons la plûpart des hommes, qui bien loin d'avoir conſervé l'innocence du baptême, l'ont ſoüillée par une vie déréglée & criminelle ; comme on ne peut douter que ſans une véritable & ſincere pénitence, il eſt impoſſible de faire ſon ſalut ; je ne vois pas comment il eſt poſſible de faire pénitence, c'eſt-à-dire, de quitter ſes déſordres, & de ſatisfaire à Dieu que nous avons ſi ſouvent offenſé, ſans la mortification, qui en eſt inſeparable : Car comment après avoir accoûtumé ſes paſſions à ne leur rien refuſer ; après avoir contracté tant de mauvaiſes habitudes ; après avoir laiſſé prendre au demon un empire ſi abſolu ſur nous, penſer pouvoir, ſans mortification, reprimer ces mêmes paſſions, rompre ces mêmes habitudes, ſe délivrer de cette captivité du demon, aimer tout ce qu'on a eu en horreur, avoir en horreur tout ce qu'on a aimé ? c'eſt ce qui ne ſe peut. *Pris d'un Sermon manuſcrit.*

Quand il faut pratiquer la mortification.

Selon ſaint Paul on ſe doit ſervir de la mortification, dans tous les lieux, dans tous les temps, & dans toutes les circonſtances, où il y a danger d'être infidelle à Dieu : *Semper mortificationem Chriſti in corpore noſtro circumferentes.* Quoy n'eſt-ce pas aſſez qu'elle ſoit dans le cœur ? non, dit-il, il faut la porter autour de ſoy, & dans ſon propre corps : *circumferentes.* Il faut s'en ſervir contre tous les objets ; il faut qu'elle nous entoure, qu'elle nous ſuive, qu'elle nous accompagne, & qu'elle nous ſerve comme d'un bouclier, qui nous couvre de tous côtez, & contre toutes les attaques de nos ennemis ; parce que nous ſommes en vûë de toutes parts, expoſez à tous leurs traits, & que c'eſt l'unique deffenſe que nous ayons pour leur oppoſer. *Le même.* 2. *Ad Corinth.* 4.

Nôtre corps & le vieil homme eſt nôtre plus grand ennemi que nous devons maltraiter & punir.

Voulez-vous un motif qui nous oblige à maltraiter nôtre corps, & à détruire le vieil homme par la mortification de nos ſens. Hé ! n'eſt-ce pas un aſſez puiſſant motif que de ſçavoir que c'eſt le plus grand ennemi que nous ayons ? La conſideration du mal qu'il nous a fait, & qu'il ne ceſſe de nous faire, ne nous pouſſe-t-elle pas à la vengeance ? Ce n'eſt pas un ennemi qu'il faille flater, ou épargner. Il n'y a point de meſure à prendre avec celui qui en veut à nôtre ſalut, ſinon qu'à le prévenir, & à donner la mort au vieil homme dans nous-mêmes. Qu'il me ſuive, dit le Fils de Dieu à ſon vray diſciple, qu'il me ſuive juſque ſur la croix pour y faire mourir le vieil homme, c'eſt-à-dire, la concupiſcence & les inclinations auſquels nôtre chair nous porte. L'homme pecheur vit encore en nous, par un amour propre, qu'il nous a laiſſé comme ſon propre eſprit. Le Sauveur eſt mort lui-même pour le faire mourir en ſa perſonne, ou pour mieux dire en la nôtre : car il étoit nôtre figure devant Dieu, comme nôtre pleige ſur la croix. Il faut donc achever en nous-même le ſacrifice à la juſtice, à la religion, & à l'amour de Dieu : *Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti in carne mea.* *Pere Camaret, tome ſecond, du livre intitulé, le pur & parfait Chriſtianiſme.* *Ad Coloſſ. 1.*

Continuation du même ſujet.

C'eſt en ce corps détruit qu'il faut détruire l'amour propre : il ſemble que ce n'eſt pas la plus grande peine qu'il ait à ſouffrir ; mais c'eſt la plus ſenſible. Il faut donc en ce corps de peché, en cette chair péchereſſe, en cette ennemie de l'Eſprit de JESUS-CHRIST, & de ſa grace, & de nôtre ſalut ; il faut crucifier l'amour propre : *Qui ſunt Chriſti carnem ſuam crucifixerunt, cum vitiis &* *Ad Galat. 5.*

concupiſcentiis. Me demandez-vous en quoy ? je vous répons généralement en tous ſes ſens, le faiſant ſouffrir, non-ſeulement par la privation de tout plaiſir des ſens, mais encore par l'application des choſes qui leur ſont contraires. Il y en a qui viennent de nôtre choix, & quelquefois du choix de Dieu même, qui a la bonté d'y mettre la main : *Mortificat, & vivificat*, il mortifie, & vivifie. Que cette ſorte de mortification eſt excellente pour faire mourir l'amour propre. *Le même.*

1. *Reg.* 2.

Mortification de l'amour propre. *Matth.* 16.

Comme il faut dans l'uſage des mortifications, oppoſer le contraire à ſon contraire, il faut oppoſer à l'amour propre l'amour de ſoy-même : *Abneget ſemetipſum.* Hé quoy ! ce malheureux amour propre ſe chargera des croix du monde, & du demon ; il les portera volontiers, & il en fera gloire ; elles ne lui peſeront rien, & cela pour un gain ſordide, pour un lâche interêt, pour un point d'honneur imaginaire ; & vous ferez difficulté de le charger de la croix du Fils de Dieu ? & vous écouterez ſes murmures, & ſes plaintes déraiſonnables, & vous aurez compaſſion de lui ; & par cette molle complaiſance, vous le déchargerez, vous l'épargnerez ? Quoi ! aimez-vous mieux que vôtre amour propre meure ſur la croix du monde, que ſur celle du Sauveur ? Mourir ſur la croix du monde, c'eſt n'avoir point de part au merite de la croix du Sauveur. C'eſt au contraire mériter la diſgrace du Fils de Dieu, & renoncer au bonheur qu'on acquert par les ſouffrances, ſoit volontaires, ſoit qu'elles nous viennent de la part de Dieu. Mais mourir ſur la croix du Sauveur, en y crucifiant ſon amour propre, c'eſt métiter d'avoir part à ſa gloire. Ce langage eſt un peu myſtique, mais ceux qui ont un véritable amour de Dieu & du Sauveur l'entendent bien. *Pris en partie du même Autheur.*

Les gens qui ſont dans la molleſſe ſont bien éloignez de donner leur vie pour Dieu, s'il étoit néceſſaire.

Que dirons nous de la délicateſſe de ces mondains qui ſont bien éloignez de cette généroſité du Chriſtianiſme, qui oblige à donner ſa vie pour la défenſe de ſa foi & de ſa religion s'il en étoit queſtion ? Comment peuvent-ils former cette diſpoſition courageuſe avec des cœurs mols & effeminez à qui les moindres ombres de la mortification font peur ; qui cherchent mille prétextes pour ſe diſpenſer des rigueurs de la pénitence ; qui alleguent pour cela la délicateſſe de leur complexion, ou de leur ſexe, la grandeur de leur naiſſance. Il eſt néceſſaire qu'ils mortifient leur chair quand les occaſions ſe préſentent d'expier, par exemple, ou de prévenir quelque peché. Que peut-on attendre de ces Chrétiens, dont l'humeur eſt ſi délicate, qu'ils ne peuvent faire à leurs inclinations la moindre violence du monde, dont les corps ſont ſi accoûtumez aux delices, & ſi ſenſibles à la douleur, qu'ils ne ſçauroient rien ſouffrir pour la gloire de JESUS-CHRIST, ni pour le ſalut de leurs ames. Il arrive, dit Tertullien, que la foi eſt effeminée par les delices, comment eſt-ce que ce corps délicat pourroit endurer le martyre ? *Monſieur Biroat, dans ſon Avent.*

La mortification du corps produit la mortification des paſſions.

Ce qui établiſſoit les Saints dans le calme de leurs paſſions, c'étoit une mortification ſi auſtére, qu'il y avoit plus de ſujet de s'étonner qu'ils continuaſſent de vivre, que non pas qu'ils vécuſſent ſans reſſentir la force de leurs paſſions. Ils traitoient leur corps comme leur ennemi ; ils ne l'entretenoient que pour l'empêcher de mourir ; ils puniſſoient les moindres révoltes de leur chair par des auſteritez affreuſes ; ils ſe plaignoient même l'eau qu'ils beuvoient : ils n'avoient pour lit que du bois ou la terre même. Si tous n'ont pas mis en pratique

les mêmes rigueurs, il eſt vrai de dire que tous ont jeûné, que tous ont veillé, que tous ont déclaré la guerre à leurs ſens, & que tous, à l'exemple de ſaint Paul, ont porté continuellement dans leur corps la mortification de JESUS-CHRIST. Telle étoit l'heureuſe *Apathie* des anciens, & telle devroit être le calme de ceux qui s'adonnent à la ſpiritualité. Une paix & une guerre tout à la fois; une paix avec Dieu & avec leur conſcience; une guerre contre leur chair. Que tous ceux qui s'imaginent être arrivez à nn état qui les diſpenſe de mortifier leurs corps, examinent leur conduite ſur celle que nous leur oppoſons, & je m'aſſûre qu'ils reconnoîtront, qu'il n'y a point de plus groſſiere illuſion que la leur. *Livre intitulé, l'Idée veritable de l'Oraiſon, ſeconde partie, chapitre 5.*

Les perſonnes les plus ſaintes ont preſque toûjours beſoin de pratiquer leurs auſteritez: Car dans l'idée qu'elles ont de la ſainteté de Dieu, elles vengent avec une ſeverité impitoyable ſur elles-mêmes les moindres fautes qu'elles commettent par foibleſſe; elles haïſſent innocemment leur corps, & l'accablent d'auſtéritez, parce qu'elles le regardent comme un ennemi qui les peut ſéparer de Dieu. Quand même elles ont par un témoignage interieur quelque confiance que leurs pechez leur ſont pardonnez, elles prennent ſur elles par charité ceux du monde, & tâchent de les expier à l'imitation du Fils de Dieu. Elles portent envie aux Martyrs, qui pour la confeſſion du nom du Sauveur ont été maltraitez, crucifiez, brûlez, & n'en trouvant point l'occaſion, qui ne ſe préſente plus, la vie leur devient ennuyeuſe, à l'exemple de cette Sainte qui diſoit ſi ſouvent, * *ou ſouffrir Seigneur, ou mourir. Le même.*

Les plus ſaints ſont ceux qui d'ordinaire pratiquent les plus grãdes auſtéritez.

* Sainte Thereſe.

Vous me direz, peut-être, que tout le monde n'eſt pas obligé à mener ainſi une vie mortifiée; mais je vous demande moi, eſt-ce que pour être ſauvé, tout le monde n'eſt pas obligé de ſe faire violence? eſt-ce que le ciel doit coûter beaucoup à quelques-uns, & rien à d'autres? eſt-ce qu'il y a pour vous un autre Evangile à pratiquer, d'autres loix à ſuivre que pour ceux qui ſe ſont ſauvez avant vous? Hé! puis qu'il y a une autre voye plus aiſée & plus douce, pieux fideles, qui joüiſſez maintenant d'un royaume que vous n'avez emporté que par violence, & qui a été le prix de vos macérations, de vôtre retraite, de vôtre auſterité, pourquoi nous montriez-vous un chemin ſi pénible, ſi rebutant pour la nature, ſi propre à décourager nôtre foibleſſe; puiſqu'on peut ſe ſauver par un autre plus commode, plus agreable, plus proportionné à nos infirmitez? Pourquoi nous laiſſer des exemples ſi difficiles à imiter, puiſque de plus faciles & de plus doux euſſent eu pour nous le même ſuccès? Grand Dieu! que les hommes ſont inſenſez de riſquer leur ſalut, parce que les autres le riſquent, & de ne ſe damner que parce que les autres ſe damnent. *Le Pere Maſſillon, ſermon du petit nombre des Elûs.*

Pour connoître combien l'eſprit de mortification eſt eſſentiel au Chriſtianiſme, je n'ay qu'à vous propoſer le portrait que ſaint Paul, ſi parfaitement inſtruit de la morale Chrêtienne, nous a fait d'un véritable Chrétien. Ce grand Apôtre nous déclare que les fonds du baptême ſont une image du tombeau de JESUS-CHRIST: Que ſi l'on porta le Sauveur au tombeau déja mort, on nous porte au baptême pour y mourir; que tout de même que la paſſion du Sauveur lui ôta une vie, pour lui en donner une autre, le fit mourir à une vie

L'eſprit de mortification eſt eſſentiel au Chriſtianiſme.

paſſagere, expoſée à bien des incommoditez, pour le faire reſſuſciter glorieux; auſſi le baptême nous ôte une vie pour nous en donner une autre plus excellente. Il nous ôte une vie ſenſuelle, animale, ſenſible aux plaiſirs du monde, pour nous donner une vie ſpirituelle, humble, mortifiée, & chrétienne. C'eſt pourquoy Tertullien diſoit qu'on nous portoit au baptême comme à une école de mortification, où nous allions comme à un apprentiſſage, pour mourir au monde, & à tous ſes plaiſirs; *Ad baptiſmum, tanquam ad mortis tyrocinium deferimur.* Ainſi naître Chrétien, c'eſt mourir au monde & à ſes plaiſirs. Toute la vie d'un Chrétien eſt une mort continuelle; le tombeau de Jesus-Christ doit être ſa demeure, & ce corps tout déchiré doit être le modele de l'état où il doit réduire le ſien. Enfin, il l'avertit que tout le droit qu'il peut prétendre à l'héritage du Sauveur, n'eſt fondé que ſur la part qu'il aura à ſes ſouffrances: *Heredes quidem Dei, coheredes autem Chriſti: ſi tamen compatimur, ut & conglorificemur.* Sermon manuſcrit.

Ad Roman. 8.

Ceux qui fuyent la mortification ſont ennemis de la croix de Jesus-Christ. *Ad Philipp. 3.*

L'Apôtre ſaint Paul, qui n'exagere rien, & qui aſſure dans toute la vérité du Saint-Eſprit, qui parle par ſa bouche, nous aſsûre qu'il y a dans le Chriſtianiſme même, des perſonnes qui ſont ennemis de la croix de Jesus-Christ: *Nunc autem, & flens dico, inimicos crucis Chriſti, &c.* Et qui ſont ceux-là, je vous prie; ſinon ceux qui ne recherchent que les biens & la ſatisfaction de cette vie; puiſque cette croix ne nous porte pas à mener une vie délicieuſe, mais à une vie d'auſtérité, de travail & de mortification. Or il faut remarquer ſur cela, qu'on eſt ennemi de la croix de Jesus-Christ, en aimant les choſes qui ſont oppoſées à la croix de Jesus-Christ. Qu'on ſe vante tant qu'on voudra d'être Chrétien, & qu'on imprime tant qu'on voudra ſur ſon front ce ſigne adorable, la parole de ſaint Paul, ſera toûjours vraye; celui qui n'a pas l'eſprit de Jesus-Christ n'eſt point à lui, & s'il n'eſt point à lui, il eſt ennemi de ſa croix. Celui qui ſe dit être à Jesus Christ, doit vivre comme il a vécu; il doit porter ſa croix après lui; tous ceux qui s'abandonnent aux délices, ſont oppoſez à Jesus-Christ; ils ſont ſes ennemis; au lieu de ſe crucifier eux-mêmes, ils crucifient de nouveau le Sauveur. *Livre intitulé, Inſtructions chrétiennes, &c. ſur le vingt-troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.*

L'état des perſonnes immortifiées eſt digne de larmes.

Ces perſonnes immortifiées méritent d'être pleurées comme ſaint Paul les pleure: & moins elles ſe pleurent, plus leur état mérite d'être pleuré. Pour nous, ayons d'autres yeux que n'en ont ces perſonnes. Il n'y a rien de ſi contraire à la loy de Jesus-Christ que d'être attaché au monde, à ſes plaiſirs & à la vie même. La croix eſt l'objet continuel d'un vray Chrétien; quand perſonne ne le crucifie, il ſe crucifie lui même. Il s'afflige lorſque perſonne ne l'afflige. La croix a toûjours été comme l'ame du Chriſtianiſme, & ſa vûë jointe à ſa force, a ruïné dans ceux qui ont été ſes vrais diſciples, l'amour des délices de cette vie. *Le même.*

La mortification eſt neceſſaire de crainte de

Nous ſommes tous pecheurs en naiſſant, & le jour qui nous fit voir la lumiére, nous fait paroître aux yeux de Dieu comme des criminels, & des objets malheureux de ſa colere & de ſa vengeance; ſi bien que quand nous emploirions tous les momens de nôtre vie à pleurer ce malheur, & à ſatisfaire la juſtice

de Dieu, nous devrions croire que nous ne ferions que nôtre devoir. Mais ces bleſſures profondes que le péché nous a laiſſées, encore qu'elles ſemblent guéries par le ſang de JESUS-CHRIST, ne laiſſent pas de nous être encore funeſtes; leurs cicatrices ſaignent encore; ce ſont des ſources toûjours ouvertes de corruption, & de péché; & ſi Dieu par ſa main toute puiſſante, n'en arrête le cours, elles peuvent à tous momens nous cauſer la mort. C'eſt donc une prudence toute divine qui nous inſpire ces ſentimens généreux, que non-ſeulement nous devons faire tous nos efforts, & prodiguer toutes les forces de nôtre corps & de nôtre ame pour éviter ces dangers; mais que même, ſelon la penſée de ſaint Auguſtin, ayant tous dans la corruption de nôtre nature des inclinations ſi fortes, & des pentes ſi naturelles au mal, nous devons en quelque façon par avance, des ſatisfactions & des ſacrifices pour tous les pechez, où nous tomberions ſans doute ſi nous étions abandonnez à nous-mêmes. Ainſi quels ſacrifices ne doivent point à Dieu les plus juſtes des hommes, pour les pechez qu'ils pouvoient commettre, & qu'ils n'ont pas commis par la pure miſericorde de Dieu. *Monſieur l'Abbé Verjus, diſcours ſur la Vêture d'une Religieuſe.*

tomber dans le péché.

Dés l'établiſſement de l'Egliſe, il s'eſt trouvé de grandes ames, qui ont porté bien plus loin la perfection de la vie chrétienne. Ils ont crû n'être pas dignes du nom de Chrétiens, s'ils ne ſuivoient autant qu'il eſt poſſible, les plus rigoureuſes maximes, & les plus terribles exemples d'un Dieu crucifié: Ils ſe ſont retirez dans les plus affreuſes ſolitudes, ſe banniſſant eux-mêmes du monde, après avoir banni le monde de leurs cœurs. Ils ont pris volontairement un martyre guere moins rude, & beaucoup plus long que celui qu'ils auroient ſouffert des perſécuteurs & des bourreaux. Ce ſont des prodiges étonnans de voir dans les hiſtoires de l'Egliſe, les ſupplices & les martyres volontaires de ces grands pénitens des prémiers ſiécles du Chriſtianiſme; des jeûnes incroyables; des auſtéritez qui ſemblent impoſſibles à des hommes mortels; des mortifications, & pour ainſi dire, des cruautez inconcevables envers eux-mêmes ſont leurs plus ordinaires exercices: & dans une innocence angelique, dans la pratique de toutes les vertus, ils verſent des larmes, ils pouſſent des ſoûpirs continuels pour leurs péchez, ils ſe proſternent devant Dieu, comme des criminels indignes de ſa miſéricorde, & proteſtent qu'ils ne peuvent aſſez témoigner la terreur que leur donnent les rigueurs de ſes jugemens. *Le même.*

Juſqu'où les Saints ont porté la mortification chrétienne.

Peut-être que la puiſſance, la fortune, & l'opulence, diſpenſent des mortifications du Chriſtianiſme? Oſeroit-on s'imaginer ſérieuſement que le Sauveur ait fait cette exception en faveur des riches & des grands, lui qui déclare ſi expreſſément que tout eſt à craindre pour le ſalut dans leur condition? Acquiſition de richeſſes, occaſion d'injuſtices, poſſeſſion de richeſſes, ſource d'orgüeil, uſage des richeſſes, ſemence de déréglement dans les mœurs, principe d'une vie licentieuſe & libertine. Tout tente, tout eſt danger dans une proſperité mondaine. L'authorité maſque le crime; la ſomptuoſité l'attire; la flatterie l'apprivoiſe; l'abondance le nourrit; & dans cette région de plaiſirs, doit-on eſperer d'y voir un continuel exercice de pénitence & de mortification? Selon l'eſprit de l'Evangile, plus un Chrétien eſt riche, plus il doit être pénitent & mortifié; c'eſt-à-dire, plus il eſt dans l'abondance & dans les

C'eſt en vain que les grands & les riches du ſiécle prétendent ſe diſpenſer de la mortification chrétienne.

délices, plus doit-il ſe retrancher les douceurs de la vie. Le pauvre n'a pas tant de ſacrifices à faire ; l'homme riche ne ſçauroit être diſciple de JESUS-CHRIST à une autre condition. Cette morale eſt-elle du goût de bien des gens ? Mais eſt-elle moins morale de JESUS-CHRIST pour être moins goûtée ? Toutes ces grandes maximes de renoncement, de dépoüillement, de crucifiement ſi néceſſaires au ſalut, ne ſont-elles que pour les pauvres, déja ſi dépoüillez par leur état de toutes ces ſuperfluitez ? Mais les riches, à qui s'adreſſent ces oracles, les reconnoiſſent-ils pour un article de Foy, tandis qu'ils ne mettent point de bornes à leur cupidité ; tandis qu'ils ne trouvent jamais aſſez de délicateſſe dans leur repas, aſſez de magnificence dans leurs ameublemens, aſſez de faſte dans leur train, aſſez de ſomptuoſité dans leur luxe ? On diroit que la molleſſe, la dépenſe, l'oiſiveté, la bonne chere doivent croître à proportion des biens ; du moins eſt-il vrai qu'elles n'ont pas ordinairement d'autre meſure ni d'autre regle. *Le Pere Croiſet, deuxiéme tome de ſes Reflexions ſpirituelles.*

La mortification ſe peut praiquer en toutes choſes. *Matth.* 10.

Le Fils de Dieu nous fait aſſez entendre la néceſſité de la mortification, lors qu'il nous a dit ; ne vous imaginez pas que je ſois venu ſur la terre pour y apporter la paix, mais l'épée : *Non veni mittere pacem, ſed gladium, veni enim ſeparare, &c.* Ce qui ne ſe doit pas entendre ſeulement des crimes & des vices groſſiers, de ces habitudes qui par elles-mêmes donnent la mort ; mais de tous ces engagemens, de ces amuſemens, de ces divertiſſemens, de ces vanitez, de ces inclinations mondaines, qui gagnent nos ames, qui les aſſujettiſſent, qui les rendent captives, & qui les tirant de la dépendance de Dieu, les attachent aux créatures. *L'Abbé de la Trappe, dans ſes Réflexions Morales ſur ſaint Matthieu.*

On ne peut guere devenir ſpirituel, & parfait ſans la mortification du corps.

Il eſt mal-aiſé de devenir veritablement ſpirituel, & d'atteindre à la perfection chrétienne ſans aimer la pénitence & la mortification. Cet inſtinct ſe remarque dans preſque tous les Saints, & c'eſt un ſigne qu'il vient de l'eſprit de Dieu. Peut-être ne trouvera-t-on pas un ſeul Saint qui n'ait été ſévere à lui-même. La raiſon de cela eſt, que l'eſprit de ſainteté eſt génereux & ſublime, éloignant l'homme de la vie molle, & l'élevant au-deſſus de ſa délicateſſe naturelle. Et comme l'innocence & la pureté ne ſe peut acquerir que par la voye de l'eſprit, & que l'eſprit & le corps ont des inclinations contraires, il faut que l'eſprit pour être le maître, combatte le corps & l'aſſujettiſſe. De ſorte qu'une ame courageuſe, qui veut ſincerement s'unir à Dieu, doit réduire ſon corps à ſouffrir toute ſorte de rigueur, qui ne va pas juſqu'à l'indiſcretion, qui n'intereſſe point la ſanté, & qui n'affoiblit point les forces néceſſaires pour ſervir Dieu, ſelon les devoirs de l'état où l'on eſt appellé. *Le Pere Surin, dans ſes Dialogues ſpirituels, chapitre troiſiéme.*

Les avantages dont on ſe prive en fuyant les mortificatiõs corporelles.

Le châtiment du corps eſt une maniere de richeſſes de graces pour élever l'eſprit à Dieu, pour l'enflammer de ſon amour, pour recevoir ſes careſſes, & pour croître en ſa familiarité. Mais ſouvent on ſe prive de tous ces avantages, parce qu'on met des bornes trop courtes à la pratique des auſtéritez corporelles. Il n'eſt pas croyable combien Dieu ſe plaît à voir la chair humiliée & ſoumiſe à l'eſprit. Le courage qu'on fait paroître en cela, lui arrache des mains comme par force, ce qu'on veut obtenir de lui, & la rigueur qu'on exerce envers ſoi-même, outre la recompenſe qu'on en doit attendre dans la vie bienheureuſe, attire en l'ame dès cette vie les conſolations du ciel en abondance. Sainte

Thereſe écrit qu'un grand Saint qui avoit ſans ceſſe déclaré la guerre à ſon corps, lui apparut après ſa mort dans une grande gloire, & lui dit : *Heureuſe la pénitence qui m'a procuré une telle récompenſe. Le même.* S. Pierre d'Alcantara.

Les ames ſaintes & poſſedées de l'amour de Dieu vivent dans la pénitence comme dans leur élement. Ils l'ont choiſie pour leur partage, & ils s'y attachent conſtamment comme à un des moyens le plus propre pour ſe tenir unis à Dieu, & pour conſerver la ferveur. C'eſt un abus aſſez ordinaire aux perſonnes ſpirituelles de finir trop tôt la pratique de la mortification. Il eſt vrai que Dieu ne l'éxige pas toûjours, & de toutes ſortes de perſonnes ; mais on ſe rendroit fort agréable à Dieu ſi l'on ſe contraignoit un peu plus qu'on ne fait. *Le même.* Les ames ſaintes embraſſent volontiers la mortificatiõ.

Dieu ſçait bien nous envoyer des mortifications, pour nous éprouver quand elles ſont néceſſaires, ſans qu'il ſoit ſouvent beſoin de nous en procurer par des voyes extraordinaires. Celles qui nous arrivent de ſa part, ſont incomparablement plus utiles, que celles qui nous viennent de nôtre choix ; car l'amour propre ſe trouve par tout. Ainſi le moyen de ne ſe pas méconter, c'eſt de profiter des occaſions que la Providence nous fait naître, & d'être perſuadez que ce qu'il peut faire de mieux en ce monde, particulierement lors que nous avons eu le malheur de l'offenſer, c'eſt de nous donner lieu de ſatisfaire ſa juſtice, & de reparer nos déreglemens paſſez par des voyes dures, & contraires à nos inclinations. *L'Abbé de la Trappe, tome 1. de ſes Maximes Chrétiennes.* Dieu nous envoye des mortificatiõs pour nous éprouver, &c.

O.

OBEÏSSANCE.

L'OBEISSANCE TANT RELIGIEUSE ; que celle que tout inferieur & ſujet doit aux Souverains, aux Magiſtrats, aux Superieurs, & à toute puiſſance légitime, à laquelle Dieu les a ſoumis.

AVERTISSEMENT.

IL n'eſt pas icy queſtion de l'obeïſſance que l'homme doit à Dieu, que l'on viole par l'infraction de ſes loix, & de chaque commandement en particulier ; mais de l'obeïſſance que l'on doit aux hommes que Dieu a mis ſur la tête des autres, & à qui il a communiqué ſon authorité ; comme ſont les Souverains, les Magiſtrats, & tous Supérieurs, qui ont droit de commander & de ſe faire obéir. Or comme cette authorité eſt différente, & fondée ſur divers titres de ſupériorité, auſſi l'obeïſſance eſt différente, ſoit par rapport aux choſes qui ſont ordonnées, ſoit par rapport au pouvoir & à l'authorité de celui qui ordonne, ſoit enfin par rapport à l'état & à la condition de ceux qui obéiſſent. Ici nous parlons de l'obeïſſance en général, quoy qu'on ne puiſſe ſe diſpenſer de deſcendre dans quelque détail.

Nous ne dirons pourtant rien en particulier de celle que les ſerviteurs & domeſtiques doivent à leurs Maîtres, & les enfans à leurs peres & meres, parce que nous en avons parlé dans des titres ſéparez, ni de l'obéiſſance que nous devons aux loix divines, mais ſeulement aux loix humaines ; & ſi nous nous étendons davantage ſur l'obeïſſance religieuſe, c'eſt que nous aurions peine de trouver lieu d'en parler ailleurs, & qu'on en peut faire des diſcours diſtinguez des autres eſpeces d'obeïſſance.

Comme l'Apôtre ſaint Paul a ſouvent recommandé cette vertu aux prémiers Chrétiens, & qu'il l'a jugée néceſſaire pour maintenir l'ordre, l'union, la charité & la dépendance les uns des autres, on ne peut douter que cette matiére ne ſoit importante, & même néceſſaire pour empêcher les plaintes, les murmures, les rébellions des ſujets & des inférieurs contre les puiſſances que Dieu a établies pour le gouvernement des états & des familles.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins & plans de Diſcours ſur ce ſujet.

L'Obeïssance chrétienne étant une vertu qui nous fait obéïr à Dieu, & à ceux qui tiennent ſa place, nous y pouvons conſiderer trois choſes, qui nous doivent porter à la pratiquer avec toute la promptitude, la fidelité, l'exactitude, & la cordialité qui nous ſera poſſible. 1°. Sa néceſſité, qui eſt telle que nul Chrétien ne s'en peut diſpenſer. 2°. Son excellence & ſon merite, qui eſt tel, que de toutes les vertus c'eſt la plus agréable à Dieu, & ſans laquelle toutes les autres ſont de nul mérite, & ne lui peuvent plaire. 3°. Les avantages qu'on en retire pour le ſalut. C'eſt le partage d'un diſcours ſur ce ſujet. I.

Premiérement. Pour la néceſſité de l'obeïſſance dans un Chrétien, c'eſt une erreur de s'imaginer que cette vertu ne regarde que les Religieux. C'eſt une vertu générale qui eſt de tous les états & de toutes les conditions; car comme il n'eſt perſonne qui n'ait quelque Superieur au moins en quelque choſe, il n'eſt perſonne qui ne doive obéïr. Les Rois & les Souverains qui ne dependent que de Dieu dans le gouvernement temporel de leurs états, ſont ſoûmis aux loix de Dieu & de l'Egliſe, entant que Chrétien; ils reconnoiſſent quelque Superieur pour la conduite de leur conſcience, & pour ne rien faire contre la juſtice ou contre le bien de leurs états, ils ſe gouvernent par l'avis de leurs Conſeillers & de leurs Miniſtres. Il ſuffit de dire qu'il n'y a point de dignité, de Tribunal, de Puiſſance, en un mot, qui ne reconnoiſſe quelque autre puiſſance ſupérieure, à laquelle par conſéquent ils doivent être ſoûmis & obéïr. C'eſt une ſubordination que la divine Providence a établie dans le gouvernement de ce monde, qui ne pourroit ſubſiſter ni ſe maintenir ſans cette dépendance. Le point eſt que pour faire de cette obéïſſance politique une vertu Chrétienne, il faut en quelque état que l'on ſoit, 1°. conſiderer dans celui à qui l'on obéït, la perſonne de Dieu même, auquel on rend cette obéïſſance ſelon l'oracle de l'Apôtre, puiſque toute puiſſance vient de Dieu. 2°. Il faut obéïr pour Dieu, parce qu'il le veut, qu'il l'ordonne, & par conſequent être ſoumis de cœur pour l'amour qu'on lui porte. 3°. Obéïr comme ſi c'étoit à lui-même, & que Jesus-Christ, qui nous intimât immédiatement ſes ordres: car alors il ne faut point nous inſtruire de quelle maniere on obéïroit, on le feroit avec reſpect, avec affection, avec promptitude, il n'y auroit rien de ſi difficile qu'on n'entreprît de grand courage, &c.

Secondement. Pour ce qui regarde l'excellence & le mérite de l'obéïſſance, il faut faire voir que ſi toutes les bonnes œuvres, & toutes les vertus que l'on pratique ſont appellées dans l'Ecriture du nom de ſacrifice, l'obéïſſance eſt le plus agréable que l'homme puiſſe offrir à Dieu. 1°. Parce que nous lui offrons par ce ſacrifice, ce que nous avons de meilleur & de plus cher, c'eſt-à-dire, nôtre volonté & nôtre liberté. C'eſt pour cela que Dieu nous dit lui-même

1. Regum 15. par la bouche du Prophete Samuel : *Que l'obéiſſance lui eſt beaucoup plus agreable que les victimes, & qu'il aime mieux qu'on obéiſſe à ſes ordres, que de lui offrir la graiſſe des Beliers.* Cependant le ſacrifice eſt le premier & le plus grand acte de religion, par lequel on reconnoît Dieu pour l'autheur de tous les étres : & les ſacrifices même les plus excellens, s'ils ſe font contre l'obéiſſance, deviennent abominables, & Dieu proteſte lui-même qu'il les regarde comme une eſpece d'idolâtrie. Enfin, par les autres ſacrifices, nous ſacrifions à Dieu, nos biens, nos plaiſirs, & tout au plus nôtre corps : Mais par l'obéiſſance, nous ſacrifions nôtre ame, nôtre cœur, nous ſacrifions nous-mêmes.... 2°. C'eſt le ſacrifice le plus agreable à Dieu, parce que c'eſt le plus difficile, puiſqu'il n'y a rien à quoy l'homme ait tant d'attache qu'a ſa propre volonté comme l'on fait par l'obéiſſance.. C'eſt ſe renoncer ſoi même. La foi paſſe pour un ſacrifice agreable a Dieu, parce que l'homme par-là lui ſacrifie ſon entendement, & toutes les lumieres de ſa raiſon. Or la volonté de l'homme eſt-elle moins noble que ſon entendement, & le ſacrifice que l'on en fait à Dieu par l'obéiſſance, lui ſera-t-il donc moins agreable ? 3°. C'eſt le ſacrifice le plus entier & le plus parfait, non-ſeulement parce que l'homme s'offre ſans réſerve à la divine majeſté, mais encore parce qu'il renferme tous les autres, en pratiquant toutes les autres vertus, & ayant même le mérite de celle qu'on ne pratique pas pour ſatisfaire à l'obéiſſance, & l'on peut même ajoûter que toutes nos vertus, toutes nos bonnes actions, toutes nos bonnes œuvres, ne ſont bien reçûës de Dieu, qu'entant qu'elles ſont jointes à l'obéiſſance, & qu'elles ſont faites dans l'ordre qui nous eſt marqué.

Troiſiémement. Pour ce qui eſt des avantages que nous pouvons retirer de l'obéiſſance en quelque état que ce ſoit, nous le pouvons réduire à ces trois principaux, par rapport au ſalut, que nous devons toûjours avoir devant les yeux. 1°. L'obéïſſance eſt la voye la plus ſûre our nous y conduire. On ne peut ni ſe tromper ni s'égarer en obéiſſant à celui que Dieu nous a donné pour guide, pourvû qu'on ne nous ordonne rien contre la loi de Dieu. 2°. C'eſt la voye la plus droite & la plus courte ; c'eſt celle que Dieu même nous a marquée. 3°. C'eſt la plus facile & la plus douce, qui nous exempte de mille ſoins, & qui n'exige de nous rien d'extraordinaire.

II. On peut renfermer ce qu'il y a de plus utile & de plus moral ſur ce ſujet dans ces deux véritez, qui peuvent faire le partage d'un diſcours.

La prémiere, que ceux qui ont une authorité légitime ſur nous, tiennent à nôtre égard la place de Dieu, & par conſequent qu'on eſt obligé de leur obéir en tout ce qui n'eſt point contre la loi de Dieu.

La ſeconde vérité qui eſt une ſuite & une conſéquence de la prémiere, que nous devons prendre les commandemens de ceux qui nous gouvernent, comme des oracles, par leſquels Dieu nous déclare ſes volontez.

III. 1°. L'OBEISSANCE eſt la prémiere vertu que Dieu a démandée à l'homme dans l'état d'innocence pour conſerver les avantages qu'il avoit reçus de ſon Créateur, & pour mériter la gloire éternelle à laquelle il étoit deſtiné. C'eſt auſſi la vertu néceſſaire pour ſe rendre en quelque maniere impeccable.

2°. C'eſt encore la prémiere vertu que JESUS-CHRIST exige d'un Chrétien pour recouvrer l'innocence, & pour recevoir la grace du Chriſtianiſme, & pour vivre en Chrétien.

3°. C'eſt de plus la prémiere choſe ou du moins la plus eſſentielle qu'on exige de ceux qui ſe conſacrent plus particulierement au ſervice de Dieu dans l'état Eccleſiaſtique ou Religieux.

IV. On peut diviſer un diſcours ſur l'obéïſſance en deux parties. La prémiere, montrer combien il eſt avantageux d'obéïr en quelque état que ce ſoit. La ſeconde, expliquer les qualitez & les conditions de l'obéïſſance.

Pour la prémiere partie, il y a trois avantages attachez à l'obéïſſance, qui font connoître combien il eſt néceſſaire au Chrétien de vivre dans la pratique exacte de cette vertu. 1°. Le prémier avantage, c'eſt qu'il entre dans l'état de JESUS-CHRIST, & qu'il imite ſon exemple. 2°. C'eſt qu'il ſe délivre d'un grand nombre de perils auſquels nous ſommes expoſez dans le cours de cette vie. 3°. C'eſt que toutes les actions de la vie d'une perſonne obéïſſante, celles même qui paroiſſent les moins importantes, peuvent être ſaintes, & agréables à Dieu.

Pour la ſeconde, l'obéïſſance doit avoir trois conditions ou trois qualitez. 1°. Elle doit être prompte; car pendant que vous différez d'obéïr, vôtre cœur eſt rebelle & n'obéïſſant pas lorſque vous le devriez, vous pechez contre l'obéïſſance. 2°. Elle doit être entiere; car obéïr en certaines choſes, & ne pas obéïr en d'autres, c'eſt encore ſuivre ſa volonté; ce n'eſt pas obéïr. 3°. Elle doit être de cœur; car ce n'eſt pas ſeulement aux hommes qu'il eſt queſtion d'obéïr, c'eſt à Dieu qui voit le cœur. *Pris de Monſieur Lambert, dix-huitiéme diſcours ſur la vie Eccleſiaſtique.*

V. On peut ſe borner à ces deux avantages incomparables qui ſe trouvent dans l'obéïſſance, & qui font que tout Chrétien doit préferer l'état & la condition où il eſt obligé de pratiquer cette vertu, à tout autre qui lui ſemble plus honorable au jugement des hommes.

1°. Qu'on eſt aſſûré de faire la volonté de Dieu, ce qu'on ne peut ſçavoir avec certitude, quand on eſt maître de ſa conduite, & qu'on fait ce qui nous plaît.

2°. Qu'on imite plus parfaitement le Fils de Dieu, qui doit être le modele de la vie d'un Chrétien.

VI. 1°. On peut examiner dans la premiere partie ſur quoi eſt fondé le droit que tout Supérieur a de commander, & le pouvoir qu'il a ſur ceux qui lui ſont ſoûmis; & après avoir montré que ce droit eſt fondé ſur la volonté de Dieu, ſur l'ordre de ſa Providence, ſur l'utilité publique, qui oblige toutes les ſocietez d'avoir un chef & un Superieur.

2°. Il faut examiner de quelle maniere, dans quelles circonſtances, & en quoy il lui faut obéïr. *Pris du Pere Texier, dans la Dominicale.*

VII. Comme toutes les fautes & les pechez que les hommes commettent en la conduite de leur vie, viennent de deux ſources, qui ſont l'inconſideration de l'eſprit, & la corruption du cœur. L'obéïſſance en arrête le cours, & remedie aux déſordres qui naiſſent de ces deux ſources.

1°. Parce qu'elle donne pour regle à nôtre eſprit la ſageſſe de l'eſprit divin, qui fait que ceux qui obéïſſent aux hommes comme à Dieu même, ne peuvent s'égarer, quoique ceux qui commandent agiſſent par des motifs humains, & n'ayent pas toûjours une droite intention.

2°. Parce qu'elle donne la volonté divine pour regle de la nôtre ; ce qui nous fait toûjours faire la volonté de Dieu, & par conſéquent on ne fait rien qui lui puiſſe déplaire & l'offenſer.

VIII. APRE'S avoir mis en queſtion s'il vaut mieux pour un Chrétien en quelque état qu'il ſoit, ſoit dans le monde, ſoit dans l'Egliſe, de commander & de gouverner les autres, ou bien d'obéïr & d'être ſoûmis à la volonté d'un Superieur ; on peut faire voir,

1°. Qu'il eſt plus utile & plus avantageux pour le ſalut de vivre ſous l'obéïſſance ; les raiſons en ſont claires & convaincantes.

2°. Qu'il eſt plus agréable, pour la multitude des ſoins, des inquietudes, & des embarras qu'attire le gouvernement.

3°. Plus glorieux devant Dieu, &c.

IX. LES deſſeins ſuivans regardent l'obéïſſance religieuſe, & le prémier qui ſe preſente eſt de faire voir,

1°. L'étenduë de l'obéïſſance religieuſe, qui conſiſte à obéïr durant toute la vie ; à obéïr en toutes choſes, pourvû qu'elles ne ſoient point contre la loi de Dieu, grandes & petites, faciles & difficiles, d'obéïr de toutes les puiſſances de ſon ame, de ſon eſprit par une ſoûmiſſion parfaite en jugeant que ce qui eſt ordonné eſt le plus avantageux pour celui qui obéït, & pour la gloire de Dieu, de ſa volonté par l'abnégation qu'on en fait pour ſuivre celle d'un Supérieur, & enfin dans l'exécution, s'y porter de tout ſon cœur & de toutes ſes forces.

2°. Dans quelle vûë & avec quels motifs il faut obéïr. Il faut obéïr comme à JESUS-CHRIST ; conſiderer Dieu en la perſonne d'un Supérieur, obéïr comme JESUS-CHRIST obéïſſoit ; être bien perſuadé qu'on ne peut rien faire qui lui ſoit plus agréable.

3°. L'utilité & les avantages de cette obéïſſance ; elle rend le Religieux impeccable pendant qu'il agira par ce motif ; il oblige Dieu à lui faire une infinité de biens, parce que celui qui obéït n'uſe d'aucune reſerve à ſon égard ; il acquiert par ce moyen une infinité de merites.

X. 1°. LA ſureté qu'il y a dans l'obéïſſance Religieuſe pour le ſalut, & pour arriver à la perfection que demande cet état.

2°. Le mérite, & le tréſor de ſainteté que l'on acquiert par ce moyen.

XI. *VIR obediens loquetur victorias. Prov.* 21.

1°. On triomphe du démon ; on élude ſes artifices, ſes violences, ſes tentations, & on en eſt victorieux parfaitement.

2°. On vainc le monde, en pratiquant par obéïſſance des maximes qui lui ſont toutes contraires.

3°. On ſe vainc ſoi-même, ſon amour propre, & toutes ſes paſſions.

XII. LA perfection d'un Religieux conſiſte dans l'obéïſſance.

1°. Elle lui fait faire continuellement la volonté de Dieu ; c'eſt pourquoi il ne peut manquer de lui plaire & de lui être agréable.

2°. Elle le rend ſemblable au Fils de Dieu, qui a paſſé toute ſa vie dans la pratique de l'obéïſſance.

3°. C'eſt par ce moyen qu'il devient un ſerviteur fidele, & qu'il fait une parfaite & entiere conſécration de lui-même au Seigneur.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

SAINT Auguſtin, ſur le Pſeaume 70. raiſonne ſur le précepte que Dieu impoſa à Adam, & rend raiſon pourquoi Dieu exigea de lui une obeïſſance ſi ſoûmiſe.

Le même, ſur le Pſeaume 128. expliquant ces paroles: *A mandatis tuis intellexi*, montre que l'obéïſſance eſt le moyen d'acquerir la ſageſſe.

Le même, *de bono conjugali*, *c.* 23. préfere l'obéïſſance aux autres vertus, & montre qu'un moindre bien, fait par obéïſſance, vaut mieux qu'un autre plus conſiderable fait par nôtre propre volonté.

Le même, *in expoſitione tituli*, *Pſalm.* 70. montre qu'on ne doit point obéïr aux Supérieurs dans les choſes qui ſont contre Dieu.

Le même, *l.* 1. *de peccatorum meritis*, *c.* 21. *lib.* 8. *de Geneſi ad litteram c.* 6. *l.* 1. *contra adverſarium legis*, *l.* 14. *de civit. c.* 12. *lib. de natura boni*, rend raiſon pourquoi Dieu défendit au premier homme de manger du fruit qu'il lui marqua; ſçavoir, pour lui faire pratiquer l'obéïſſance, & par-là lui faire mériter la gloire.

Le même, ou l'autheur des ſermons, *Ad fratres in eremo*, ſerm. 7. & 61. rapporte les biens qui accompagnent l'obéïſſance. Et dans le ſermon 34. il eſt parlé des punitions que Dieu a exercées ſur ceux qui ont refuſé d'obéïr.

Saint Ambroiſe, *l.* 1. *de Abraham c.* 9. en parlant d'Eliezer ſerviteur d'Abraham, fait une ſalutaire inſtruction à ceux qui ſont obligez d'obéïr.

Le même, *l.* 9. *in Evangelium Luca c.* 1. montre les dangers où ſont ceux qui ſe veulent ſouſtraire à l'obéïſſance, & les biens qu'apporte cette obéïſſance.

Saint Jerôme, ſur ces paroles du Prophete Jérémie: *Audite vocem meam, & facite omnia quæ præcipio vobis & eritis mihi in populum*, montre que l'obéïſſance eſt le ſeul moyen de plaire à Dieu.

Le même, *epiſt.* 4. montre que ſans la docilité & l'obéïſſance, on ne peut apprendre aucun art, ni aucune ſcience.

Le même, *in regul. Monach.* montre de quelle maniere & avec quels ſentimens intérieurs il faut obéir à ſes Supérieurs.

Saint Grégoire, *l.* 31. *moral.* découvre les artifices du démon qui nous empêche d'obéir.

Le même, 25. *moral.* montre par un long diſcours les avantages & le mérite de l'obéïſſance.

Le même, *l.* 2. *in reg. c.* 4. en loüant l'obéïſſance de Samüel, parle des conditions que doit avoir l'obéïſſance.

Le même, *l.* 4. *in Reg.* montre que l'obéïſſance releve toutes nos actions.

Le même, *l.* 6. *in primum Regum*, montre fort au long que l'obéïſſance eſt préferable aux ſacrifices, & d'un plus grand mérite que les autres actions.

Le même, *l.* 5. *in Reg.* montre les défauts que l'on commet contre l'obéïſſance.

Le même, *l.* 2. *in Reg.* montre qu'on doit perſévérer dans l'obéïſſance.

Le même, *l.* 35. *moral.* montre quand, & comment, & en quoy il faut obéir.

Saint Chryſoſtome, *homil.* 1. *de Davide & Saüle*, montre qu'il faut obéir aux Souverains, quand même ils uſeroient mal de leur pouvoir.

Le même, *homil.* 2. *in Epiſt.* 1. *ad Timoth.* montre l'obligation que tous les hommes ont d'obéir à leurs Superieurs.

Le même, *homil.* 34. *in Epiſt. ad Hebr.* fait voir le trouble, & la confuſion qu'il y auroit dans le monde, ſans l'obéïſſance & la ſubordination.

Saint Baſile, *in Conſtit. Monaſt. c.* 23. fait voir combien l'obéïſſance eſt recommandée à toutes ſortes de perſonnes dans l'Ecriture, & de quelle importance elle eſt.

Saint Grégoire de Nazianze, *in orat. ad Cives Nazianzenos*, montre à qui, & en quelles occaſions nous devons obéir. Il parle encore de l'obéïſſance, *in Apologia cur in Pontum fugerit, & Nazianſum redierit.*

Caſſianus, *coll.* 10. *l.* 4. *inſtit.* dit des choſes importantes & de grand uſage ſur l'obéïſſance.

Saint Dorothée a un diſcours entier ſur l'obéïſſance, où il montre entre autres choſes qu'il n'y a perſonnes plus ſujettes a être trompées que celles qui ſe veulent conduire elles-mêmes.

Saint Bernard, *ſermon. de vit. Obedient.* parle des dégrez & des conditions de l'obéïſſance.

Le même, *de præcepto & diſpenſ.* fait voir les défauts de la plûpart de ceux qui obéïſſent.

Saint Bernardin, a un ſermon ſur la vertu d'obéïſſance.

Les Livres ſpirituels & autres.

Dionyſius Chartuſianus, *in dialogo fidei.*

Rusbrochius, *de præcipuis virtutibus. c.* 3.

Theophilus Bernardinus, *de perſeverantia, lib.* 11. *& l.* 2. *c.* 12.

Bernardinus Roſſignolus, *de diſciplina chriſtiana perfect. l.* 4. *c.* 12.

Franciſcus Arias, *de imit. Chriſti tom.* 2. *tract. tertio.*

Jacobus Alvarès, *tom.* 2. *lib.* 5. *part.* 3.

Alphonſus Rodriguez, part. 3. traité cinquiéme, traite amplement de l'obéïſſance religieuſe.

Du Pont dans ſa Guide, tome 3. ch. 11. & ſuivans.

Lucas Pinelli, *l.* 2. *de perfect. à cap.* 20. *uſque ad finem.*

Euſebius Nierembergius, *l.* 5. *doctr. aſcet. c.* 47. *& ſeqq.*

Nicolaus Lancicius, *tom.* 1. *opuſc.* 2. *c.* 8. *& opuſc.* 5. *c.* 2.

L'Epître de ſaint Ignace ſur la vertu d'obéïſſance, où tout ce qui regarde cette vertu eſt traité d'une maniére également claire & ſolide.

Drexellius, *in roſis marianis part.* 2. *c.* 13.

Sanchez, *de regno Dei. l.* 5. *c.* 5.

Rainerius de Piſis, *in Pantheologia.*

Hieronymus Platus, *de bono ſtatus religioſi.*

Dandinus, *in Ethicis ſacris*, l. 4. traite en pluſieurs chapitres tout ce qui regarde cette matiére.

Le Pere Poiré, livre intitulé, de la Science des Saints, traité 3. part. 2. chapitre 11.

Le Pere de ſaint Jure, livre intitulé, l'Homme religieux, parle amplement de l'obéiſſance religieuſe.

Le même, dans le livre de la Connoiſſance & de l'Amour de Nôtre-Seigneur, l. 3. ch. 10. ſect. 19.

Le Pere Du Sault, 2. tome de ſes ouvrages, entretien cinquiéme, traite de l'obéiſſance des Religieux.

L'Autheur de la Morale Chrétienne ſur le *Pater*, l. 5. ſect. 1. art. 5. parle de l'obéiſſance propre de tous les Chrétiens.

Le Pere Dozennes, dans le livre intitulé, la Morale de JESUS-CHRIST, fait de cette morale un article ſur l'obéiſſance.

Le Pere d'Argentan, Capucin, dans ſes Conferences Théologiques, ſur les grandeurs de JESUS, parle de ſon admirable obéiſſance, dans la conference onziéme art. 2.

Le Pere Guilleminot, dans la Sageſſe chrétienne chapitre huitiéme, fait voir que nous devons conſidérer Dieu, en ceux qui ont authorité ſur nous.

Le Pere Nepveu, dans le livre intitulé, l'Eſprit du Chriſtianiſme, traité troiſiéme.

Le même, tome troiſiéme de ſes Réfléxions.

Le Pere de la Colombiére, dans ſes Meditations ſur la paſſion, meditation cinquiéme, parle de l'abnégation de nôtre propre volonté.

Livre intitulé, Conduite du Sage, tome 1. montre comme le Sage ſe doit conduire à l'égard de ſes Supérieurs.

Livre intitulé, la Guerre aux vices, dix-huitiéme combat contre la déſobéiſſance.

Sainte Thereſe en pluſieurs endroits de ſes œuvres, parle de la vertu d'obéiſſance.

Le Pere Guilloré de même, particuliérement dans les illuſions.

Les Prédicateurs modernes.

Monſieur Lambert, tome ſecond des Diſcours Eccleſiaſtiques, où il parle de l'obéiſſance des Eccleſiaſtiques.

Monſieur Sarazin, tome 2. de l'Avent, diſcours 22. parle de l'obéiſſance de JESUS-CHRIST & de celle des Chrêtiens.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale, tome troiſiéme, ſermon pour le vingt-deuxiéme Dimanche après la Pentecôte, parle des devoirs des inférieurs envers leurs Supérieurs.

Le même, tome quatriéme des ſujets particuliers, a un ſermon de l'obéiſſance religieuſe.

Dans un tome d'exhortations monaſtiques compoſé par un Pere Benedictin, il y en a une ſur l'obéiſſance.

L'Abbé de la Trappé, dans la Conférence pour le troiſiéme Dimanche d'après Pâques. Dans celle pour le 10. Dimanche après la Pentecôte. Pour le 15. Dimanche après la Pentecôte. Pour le 20. Dimanche de la Pentecôte. Pour le

troiſiéme Dimanche de l'Avent. Traité du vœu de l'obéiſſance, des conditions & des qualitez de cette vertu.

Ceux qui ont fait des recueils ſur ce ſujet.

Grenade dans ſes Lieux Communs. } *Titulo*
Buſæus, *in Viridario* } *Obedientia.*
Le même, *in Panario.* *Titul. Inobedientia.*
Labatha, *in Theſauro.*
Peraldus, in ſumma virt. ac vit. } *Titulo*
Lohner, in Biblioth. manuali. } *Obedientia.*
Summa Predicantium.
Berchorius.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples, applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Facies quodcumque dixerint qui præſunt loco quem elegerit Dominus, & docuerint te juxta legem ejus, ſequeris quæ ſententiam eorum. Deuteron. 17.

Audivit murmur veſtrum contra Dominum, nos vero quid ſumus quia muſſitaſtis contra nos, nec contra nos eſt murmur veſtrum, ſed contra Dominum. Exod. 16.

Numquid vult Dominus holocauſta & victimas, & non potius ut obediatur nomini Domini. 1. Reg. c. 15.

Melior eſt obedientia quam victima, & auſcultare magis quàm offerre adipem arietum. Ibidem.

Quaſi peccatum ariolandi eſt repugnare, & quaſi ſcelus idololatriæ nolle acquieſcere. Ibidem.

Non te abjecerunt ſed me, ne regnem ſuper eos. 1. Reg. c. 8.

Impoſuiſti homines ſuper capita noſtra. Pſalm. 65.

Vir obediens loquetur victorias. Proverb. 21.

Mens juſti meditabitur obedientiam. Proverb. 15.

Excelſo excelſior eſt alius, & ſuper hos quoque eminentiores ſunt alii, & inſuper univerſa terra Rex imperat ſervienti. Eccl. 5.

Super cathedram Moyſi ſederunt Scribæ & Phariſæi, omnia ergo quæcumque dixerint vobis ſervate & facite, ſecundum opera vero eorum nolite facere. Matth. 23.

VOus ferez tout ce que vous aurons dit ceux qui préſident au lieu que le Seigneur aura choiſi, & tout ce qu'ils vous auront enſeigné ſelon ſa loy, & vous ſuivrez leur avis.

Le Seigneur a entendu vos murmures contre lui; mais qui ſommes-nous nous autres, pour que vous murmuriez contre nous? Ce n'eſt point nous que nos murmures attaquent, c'eſt le Seigneur.

Sont-ce des holocauſtes & des victimes que le Seigneur demande, & ne demande-t-il pas plûtôt que l'on obéiſſe à ſa voix?

L'obéiſſance eſt meilleure que les victimes, & il vaut mieux lui obéir que de lui offrir la graiſſe des beliers.

C'eſt une eſpece de magie de ne vouloir pas ſe ſoûmettre, & ne ſe rendre pas à ſa volonté, c'eſt le crime de l'idolâtrie.

Ce n'eſt point vous, mais c'eſt moy qu'ils rejettent, afin que je ne regne point ſur eux.

Vous avez mis des hommes ſur nos têtes qu'ils nous commandent.

Celui qui obéït ne parlera que de victoires, ou ſera victorieux dans ſes paroles.

L'ame du juſte médite l'obéïſſance.

Celui qui eſt élevé, en a un autre au-deſſus de lui, & il y en a encore d'autres qui ſont élevez au-deſſus d'eux, & de plus il y a un Roy qui commande à tout le païs qui lui eſt aſſujetti.

Les Docteurs de la Loy & les Phariſiens ſont aſſis ſur la chaire de Moyſe: obſervez-donc & faites tout ce qu'ils vous diront, mais ne faites pas ce qu'ils font.

Qui

Qui vos audit me audit, & qui vos ſpernit me ſpernit. Luc. 10.

Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous mépriſe, me mépriſe.

Sicut mandatum dedit mihi Pater ſic facio. Joan. 14.

Je fais ce que mon Pere m'a ordonné.

Omnis anima poteſtatibus ſublimioribus ſubdita ſit, non eſt enim poteſtas niſi à Deo. Ad Roman 13.

Que toute perſonne ſoit ſoûmiſe aux puiſſances ſupérieures; car il n'y a point de puiſſance qui ne vienne de Dieu.

Qui reſiſtunt poteſtati, Dei ordinationi reſiſtunt, qui autem reſiſtunt, ſibi damnationem acquirunt. Ibidem.

Ceux qui s'oppoſent aux puiſſances, réſiſtent à l'ordre de Dieu; & ceux qui y reſiſtent, attirent la condamnation ſur eux.

Vis non timere poteſtatem, bonum fac, & habebis laudem ex illâ, Dei enim miniſter eſt in bonum; ſi autem male feceris, time, non enim ſine causâ gladium portat, Dei enim miniſter eſt, vindex in iram ei qui male agit. Ibidem.

Voulez-vous ne point craindre les puiſſances, faites bien, & elles vous en loüeront. Le Prince eſt le Miniſtre de Dieu pour favoriſer le bien; que ſi vous faites mal, vous avez raiſon de craindre; parce que ce n'eſt pas en vain qu'il porte l'épée, c'eſt qu'il eſt le Miniſtre de Dieu pour exécuter ſa vengeance en puniſſant celui qui fait mal.

Per inobedientiam unius hominis peccatores conſtituti ſunt multi, ita per unius obedientiam juſti conſtituentur multi. Ad Roman. 5.

Comme pluſieurs ſont devenus pecheurs par la déſobéïſſance d'un ſeul, ainſi pluſieurs ſeront rendus juſtes par l'obéïſſance d'un ſeul.

Servi obedite Dominis veſtris carnalibus, cum timore & tremore, in ſimplicitate cordis veſtri ſicut Chriſto, &c. Ad Epiſt. 6.

Vous, ſerviteurs obéïſſez à ceux qui ſont vos Maîtres ſelon la chair, avec crainte & avec reſpect, dans la ſimplicicité de vôtre cœur, comme à Jesus-Christ même.

Quodcumque facilis ex animo operamini, ſicut Domino & non hominibus, ſcientes quod à Domino accipietis retributionem hæreditatis. Ad Coloſſenſes 3.

Faites de bon cœur tout ce que vous ferez, comme le faiſant pour le Seigneur, & non pour les hommes, ſçachant que vous recevrez du Seigneur l'héritage du ciel pour récompenſe.

Omnis prævaricatio & inobedientia accepit juſtam retributionem. Ad Hebr. 2.

Toutes les prévaricaions, & toutes les déſobéïſſances ont reçû la juſte punition qui leur étoit dûë.

Humiliavit ſemetipſum, factus obediens uſque ad mortem, &c. Ad Philipp. 2.

Jesus-Christ s'eſt abaiſſé lui-même ſe rendant obéïſſant juſqu'à la mort.

Admone illos Principibus & poteſtatibus ſubditos eſſe. Ad Titum 3.

Avertiſſez-les d'être ſoûmis aux Princes & aux Magiſtrats.

Obedite præpoſitis veſtris, & ſubjacete illis, ipſi enim pervigilant quaſi rationem pro animabus veſtris reddituri, ut cum gaudio hoc faciunt, & non gementes. Ad Hebr. 13.

Obéïſſez à vos conducteurs, & demeurez ſoûmis à leurs ordres; car ils veillent pour le bien de vos ames, comme en devant rendre compte, afin qu'ils s'acquitent de ce devoir avec joye, & non en geniſſant.

Obedire oportet Deo magis quàm hominibus. Act. 5.

Il faut plûtôt obéïr à Dieu qu'aux hommes.

Subjecti eſtote omni humanæ creaturæ propter Deum, ſive Regi quaſi præcellenti, ſive Ducibus tanquam ab eo Miſſis; quia ſic eſt voluntas Dei, ut obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam. 1. Petri 2.

Soyez ſoûmis pour l'amour de Dieu à tout homme qui a du pouvoir ſur vous, ſoit au Roy comme au Souverain, ſoit aux Gouverneurs comme à ceux qui ſont envoyez de ſa part; car telle eſt la volonté de Dieu, afin que vous fermiez la bouche aux hommes ignorans & inſenſez.

Servi ſubditi eſtote in omni timore Dominis non tantum bonis & modeſtis, ſed etiam diſcolis. Ibidem.

Serviteurs, ſoyez ſoûmis à vos Maîtres, avec toute ſorte de reſpect & de crainte, non-ſeulement à ceux qui ſont bons & doux, mais à ceux qui ſont rudes & fâcheux.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament.

Le precepte que Dieu impoſe à Adam, & le mal qu'a cauſé la deſobéiſſance de ce premier homme. L. 8. *ſup. Geneſ. ad lit.*

L'obéiſſance fut la ſeule loy que Dieu impoſa au premier homme, pour marque de ſa ſouveraineté, en ſorte que de ſon obéiſſance dépendoit la gloire & le bonheur de tous les hommes. Si Adam eut obéi à Dieu, nous étions heureux, & Dieu étoit glotifié; mais étant déchûs de ſa grace par la revolte d'Adam, nous étions d'autant plus malheureux que nous étions reduits à l'impuiſſance de rendre à Dieu nos hommages, ſi le Fils de Dieu en ſe faiſant homme comme nous, ne ſe fût rendu obéiſſant juſqu'à la mort. La raiſon que ſaint Auguſtin apporte de la défenſe que Dieu fit à l'homme de manger d'un certain fruit qu'il lui marqua, c'eſt que l'homme ayant été créé pour ſervir Dieu, il étoit à propos de lui défendre quelque choſe, pour lui faire connoître ſa dépendance, que ſans cela, il n'auroit pas ſi bien reconnuë: Et Dieu voulut, dit ce Pere, que l'obéiſſance qui étoit un acte, par lequel l'homme reconnoiſſoit celui qui l'avoit créé, fut en même temps un moyen par lequel il pût mériter le ciel & la gloire comme une récompenſe.

L'obéiſſance d'Abraham & d'Iſaac.

Un vrai modele d'obéiſſance, c'eſt celle d'Abraham & d'Iſaac. Voyez la genereuſe diſpoſition de l'un, toûjours prêt à obéir, & l'humble & parfaite ſoûmiſſion de l'autre aux ordres les plus rigoureux, ſans la moindre répugnance, & la moindre oppoſition. Je vois un Pere qui ſort le fer & le feu à la main; je vois un fils qui le ſuit, & qui tous deux montent ſur une montagne. Le pere y dreſſe un autel, tout eſt prêt. Le fils étonné de ce ſpectacle, demande, que voulez-vous faire mon pere? voila un autel, voila du feu, voila un bucher; mais où eſt la victime? C'eſt vous, répond Abraham, étendez-vous ſur ce bucher, & préparez-vous à la mort: Iſaac ne réſiſte pas, il obéit; Abraham a déja le bras levé, & le ſacrifice eût été achevé, ſi un Ange n'en eût empêché l'exécution.

L'obéiſſance d'Abraham parût en quittant ſon pays au premier commandement qu'il en reçut de Dieu.

Avant que l'obéiſſance d'Abraham fût miſe à la rude épreuve dont nous venons de parler, Dieu l'avoit déja éprouvée par un autre commandement qu'il lui fit, moins rude à la verité, mais qui devoit lui être bien ſenſible. On ordonne à un homme qui étoit riche & conſideré dans ſon pais, d'aller dans une terre inconnuë, qu'il ne pouvoit regarder que comme un éxil. On engage une perſonne qui vivoit paiſiblement dans ſon bien, d'entreprendre la fatigue d'un long voyage, ſans en ſçavoir le ſuccès. On veut qu'un homme qui étoit abondant en toutes ſortes de biens, devienne tout d'un coup pauvre réellement, en ne lui promettant que des richeſſes éloignées, qui n'étoient encore qu'en idée & en eſperance. On ne lui dit pas même le lieu précis où il devoit aller. On lui commande ſimplement de ſortir, & de quitter tout, & pour le reſte, de ſe repoſer entierement ſur Dieu, & de ſe décharger ſur lui de tout l'avenir. Qui pourroit, dit ſaint Auguſtin, ſe rendre à un tel commandement ſans avoir une foy vive, & ſans être prêt à tout. Cependant ce ſaint homme n'héſite point; il ne répond à ce commandement qu'en le pratiquant ſur l'heure; il ne ſe met point en peine de ce que les ſages du ſiécle pourroient dire de lui, & de cette fuite ſoudaine. C'eſt un des premiers & des plus grands exemples d'obéiſſance que nous liſions dans l'Ecriture.

La voye par laquelle Dieu veut que nous marchions pour aller à lui, c'eſt l'obeïſſance rendüe à ceux qu'il a établi pour tenir ſa place à nôtre égard, en les conſtituant à cette fin, comme les dépoſitaires de ſes lumieres, & les diſpenſateurs de ſes graces. Saint Gregoire nous fournit une illuſtre preuve de cette vérité dans l'exemple du jeune Samüel, qui dormant durant la nuit dans le Temple, ayant été pluſieurs fois appellé de Dieu, alloit autant de fois trouver le Grand Prêtre Hély, qui l'avoit ſous ſa conduite: *Pourquoy cet enfant* dit ce ſaint Pape, *s'adreſſe-t-il à ſon Maître toutes les fois qu'il eſt appellé, ſinon parce que les bons déſirs que Dieu met dans le cœur de ceux qui ſont ſous la diſcipline, doivent être ſoûmis à leur Superieur; car ce que Dieu nous inſpire de faire lui eſt agréable, quand nous le faiſons par le commandement ou par la permiſſion de celui qui nous gouverne.* Mais ce que nous devons particuliérement conſiderer ici, eſt la promptitude de Samüel à obéir. Il n'entre pas même dans la penſée à Samüel, qu'il y ait dans le temple quelque autre perſonne que le Grand Prêtre qui puiſſe l'appeller, & cependant il ſe leve juſqu'à deux & trois fois, pour aller voir ce qu'il lui veut. Voila quel eſt l'eſprit avec lequel nous devons nous porter à obéir à nos Supérieurs; un eſprit toûjours également diſpoſé, en tout temps, à tout ce que nous croyons qu'ils veulent de nous.

L'obéïſſance de Samüel.

L. 2. in lib. 1. Regum c. 4. in hac verba: Abiit ergo Samuel. &c.

Dieu veut que l'homme ſoit ſi fidele à l'obéïſſance, qu'il condamneroit même celui qui pécheroit contre cette vertu, ſous un faux prétexte de lui rendre des honneurs qu'il eſt tres-éloigné d'éxiger. Nous avons dans l'Ecriture un exemple célebre pour établir la vérité de ce principe. Saül reçoit les ordres du Seigneur par l'organe de Samüel de combatre les Amalécites, & de les détruire entierement ſans rien épargner, & ſans réſerver la moindre choſe de leurs dépoüilles. Saül épargne Agag, Roy des Amalécites, & réſerve ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux. Il n'y eût jamais un prétexte plus ſpécieux, que celui qui fut employé pour colorer cette deſobéïſſance. Ces troupeaux ſont réſervez pour les immoler à Dieu; ſacrifice que Dieu déteſtera. Sont-ce là les victimes que Dieu veut qu'on lui immole? Le ſacrifice de l'obéïſſance, l'hommage de nos cœurs & de nos volontez. Voila les hoſties que Dieu demande; mais prenez garde que l'Ecriture dit expreſſément que la déſobéïſſance eſt une eſpece de ſortilege & de magie, & que toute la malice de l'idolâtrie ſe trouve dans cette déſobéïſſance. Crime qui obligea Dieu de rebuter Saül, & de le priver du ſceptre & de la royauté, de la maniere que tout le monde ſçait.

Comme Dieu déſaprouva & punit la deſobéïſſance de Saül.

Le plus grand reproche que Dieu ait fait à ſon peuple eſt fondé ſur ce que ſon culte n'étoit qu'apparent, & que ſon obéïſſance n'étoit qu'exterieure; que toute leur conduite n'étoit que litterale, & que l'eſprit n'y avoit point de part, c'eſt-à-dire, qu'ils le ſervoient par néceſſité & par contrainte, & non point par volonté & par amour. Ainſi toute leur vie au lieu de lui plaire ne faiſoit que l'irriter; au lieu de s'attirer ſa miſericorde par tous leurs ſacrifices, ils ne faiſoient qu'exciter ſa colere, & il ne ſe pouvoit pas faire qu'il aimât ceux qui ne le vouloient pas aimer: *Populus iſte ore ſuo & labiis ſuis glorificat me, cor autem ejus longè eſt à me.* C'eſt l'état auquel ſe trouvent tous ceux qui ſe contentent dans l'état religieux de rendre une obéïſſance extérieure, qui ne joignent point le cœur aux actions, & aux pratiques ſenſibles; leurs œuvres, au lieu d'être agreable à Dieu, & il ne peut être à leur égard, que ce qu'il étoit pour ſon peuple,

L'obéïſſance des juifs n'étant qu'exterieure, & non du fond du cœur, a été rebutée de Dieu.

Iſaia 29.

lors qu'il lui déclare qu'il rejette ſes offrandes, & qu'elles ſont indignes de lui être préſentées.

Les murmures contre les Superieurs s'addreſſent à Dieu même. *Exod.* 16.

Lorſque les enfans d'Iſraël furent arrivez dans le déſert de Sin, la crainte d'y mourir de faim leur fit regretter d'être ſortis d'Egypte, & les fit murmurer contre Moïſe & Aaron, qui les en avoient tirez par ordre de Dieu; & alors, dit l'Ecriture, *Moïſe & Aaron dirent à tous les enfans d'Iſraël, ſçachez que vôtre murmure n'eſt pas contre nous, mais contre le Seigneur*: & quand les mêmes enfans d'Iſraël rejetterent Samuël, & qu'ils voulurent avoir un Roi comme les autres nations: *Ce n'eſt pas vous*, dit le Seigneur à Samuël, *qu'ils ont rejetté, mais c'eſt moi afin que je ne regne pas ſur eux.* En effet, les châtimens extraordinaires dont Dieu a ſouvent puni les offenſes & les murmures contre les Supérieurs, marquent bien qu'il prend un particulier interêt à tout ce qui les regarde, & qu'il en fait ſa propre cauſe. De quelle horrible punition ne fût point ſuivi le murmure de Coré, Dathan, & Abiron, contre Moïſe & Aaron, à qui ils reprochoient de prendre trop d'authorité dans le gouvernement du peuple? La terre s'ouvrit ſous leurs pieds & les engloutit tout vivans, & le feu du ciel dévora deux-cent cinquante hommes, qui avoient ſuivi leur parti. Et ſaint Thomas remarque ſur ce ſujet, que Dieu châtia plus rigoureuſement ceux qui avoient murmuré contre leurs chefs, que ceux qui l'avoient offenſé lui-même directement, en adorant le veau d'or.

Secunda Secundæ quæſt. 93. *art.* 2.

Autres exemples d'obéiſſance & de déſobéiſſance de l'Ancien Teſtament.

Il y a d'autres exemples dans l'Ancien Teſtament, d'une obéiſſance prompte, fidele, & exacte, leſquels peuvent trouver place dans un diſcours. Comme celle des Iſraëlites dans le déſert, qui ſuivoient jour & nuit la colomne de feu & de nüée qui leur ſervoit de guide. Celle de Naaman le Syrien, lequel ſuivant l'avis qui lui avoit été donné par ſes ſerviteurs, exécuta ce que le Prophete lui avoit ordonné, & fut par ce moyen gueri de ſa lépre, &c. On y trouve auſſi d'autres punitions ſur ceux qui ont deſobéi, comme envers la femme de Loth, & le Prophete Jonas, & d'autres qu'il ſeroit trop long de rapporter.

L'exemple du Sauveur qui a racheté le monde par ſon obéiſſance.

Dans le Nouveau Teſtament. Le prémier & plus illuſtre modele d'obéiſſance eſt le Fils de Dieu lui-même. N'étoit-ce pas un ſurprenant ſpectacle de voir le Sauveur du monde qui commande à toute la nature, travailler dans la boutique d'un artiſan, & obéïr à un homme qu'on croyoit être ſon pere. Choſe étrange, que le Verbe Incarné qui étoit venu, comme il dit lui-même, pour vacquer entiérement aux affaires de ſon Pere, c'eſt-à-dire, pour accomplir le grand ouvrage de nôtre rédemption; pour annoncer aux hommes la doctrine du ſalut éternel, & publier la loi de l'Evangile, ſoit demeuré ſi long-temps ſoûmis à ſa mere & à ſaint Joſeph. Que faiſoit-il pendant tout ce temps qu'il demeuroit inconnu! Il leur étoit ſoûmis: *Erat ſubditus illis.* Il leur obéiſſoit, & demeuroit dans cet état de ſoumiſſion & d'obéiſſance, parce que ſon pere le lui avoit ainſi ordonné. Pour en ſortir & ſe produire dans le monde, il lui falloit un nouvel ordre. Cependant il étoit le Meſſie & le Sauveur du monde, il devoit ſe faire connoître par l'opération des miracles, & la prédication de l'Evangile; il eſt vray, mais il ne vouloit rien faire que par ordre & par obéiſſance. Ainſi comme par la deſobéiſſance d'un ſeul homme le monde s'étoit perdu, il a été reparé par la ſoûmiſſion & l'obéiſſance d'un autre homme. Sa mort a été la conſommation de ſon obéiſſance; mais toute ſa vie en a été un continuel

Luc. 2.

exercice. Et non-ſeulement il a obéï à ſon Pere celeſte, en inſtruiſant les hommes par ſes prédications,& en mourant pour eux,mais pendant l'eſpace de trente ans, il s'eſt ſoûmis & a obéï à ſes parens, qui étoient à ſon égard comme les images de ſon pere, & enſuite aux hommes, & juſques à ſes bourreaux mêmes.

L'exemple de ſaint Paul.

Si les hommes ſçavoient la vertu ſecrete qui eſt renfermée dans l'obéïſſance, ils auroient trouvé le chemin le plus court & le plus ſûr, pour arrivet bien-tôt à une haute ſainteté. On voyoit Saul le perſécuteur des fideles, qui alloit à Damas, jettant feu & flammes, ſon deſſein n'étoit pas moins que d'exterminer tous les Chrétiens, & de rüiner s'il eût pû tout l'ouvrage de la redemption du monde. Le voila donc arrivé juſqu'au plus haut comble de l'impieté. Dieu lui parle d'une voix tonnante, & le touche intérieurement d'une grace puiſſante, pour ſe faire connoître à lui, & l'ayant renverſé par terre, en trembant d'effroy, il tira du fond de ſon cœur ce peu de paroles : *Seigneur, que voulez vous que je faſſe.* Dès le moment qu'il fut réſolu à une obéïſſance entiere & parfaite, le voila changé ; il devint un vaiſſeau d'élection ; il fut ravi juſqu'au troiſiéme ciel ; il fut inſtruit de toutes les véritez de l'Evangile ; il fut tout brûlant de zele ; enfin, il devint le grand Apôtre par excellence. Quels longs exercices avoit-il fait de jeûne, de mortifications, d'oraiſons pour en venir là ? Mais il a pris un chemin plus court, quand il s'eſt attaché à une obéïſſance exacte aux ordres de Dieu, qu'il n'a jamais quittée depuis ce temps-là.

L'exemple de la ſoûmiſſion de Corneille le Centurion.

Il eſt rapporté dans le livre des Actes, que Corneille le Centurion apprit d'un Ange qui lui fut envoyé, que Dieu avoit exaucé ſa priere, & agréé ſes aumônes & ſes bonnes œuvres; il fut averti par le même Ange de faire venir ſaint Pierre pour le baptiſer, & lui enſeigner ce qu'il devoit faire. Il auroit pû ſans doute apprendre de ce même Ange, tout ce qu'il étoit obligé de croire & de pratiquer ; mais Dieu voulut qu'il commençât une vie chrétienne par l'obéïſſance & la ſoûmiſſion à cet Apôtre, qui devoit lui ſervir de maître & d'inſtructeur dans la voye de ſon ſalut.

Le Fils de Dieu a voulu qu'on obéït aux Docteurs de la Loi, quoi qu'il condânât leur conduite.

Tant qu'un Superieur ne commande rien qui ſoit contraire à la loi de Dieu, quoi que ſes actions & ſa vie ne s'accorde pas avec ſa parole, il ne faut pas laiſſer de lui obéïr ; & l'inſtruction que le Fils de Dieu nous a donnée ſur ce point, eſt ſi expreſſe que qui*que ce ſoit ne la peut ignorer. Il veut que l'on obéïſſe aux Docteurs de la Loy, & aux Phariſiens, dont il condamne par tout la conduite.

Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Il faut tacher de faire toutes ſes actions par le motif d'obéïſſance.

Non poſſum ego à me ipſo facere quidquam : ſicut audio judico, &c. Joan. 5. Je ne puis rien faire de moi-même, je juge ſelon qu'on me dit ; parceque je ne cherche pas à faire ma volonté propre. Ce que le Fils de Dieu ce parfait modelle d'obéïſſance diſoit de lui-même, en rendant compte, pour ainſi dire, de toutes ſes actions aux Juifs qui ne pouvoient les approuver ; je ne fais rien de moi-même, ny de ma propre volonté : car je ne fais qu'executer les ordres de celui qui m'a envoyé, & qui m'a preſcrit de point en point, tout ce que je devois exécuter en ce monde. Voila ce qu'un véritable obéïſſant doit répondre à tous ceux qui lui pourroient demander raiſon de ſes actions,de ſon emploi,de ſes

occupations : je ſuis le mouvement qu'on me donne ; je fais la volonté de celui qui m'applique à cet ouvrage, & qui m'ordonne de la part de Dieu d'y travailler de mon mieux. Cette réponſe du Sauveur, qui devroit auſſi être la nôtre, renferme non-ſeulement l'exécution & la volonté, mais l'eſprit même & le jugement, pour faire à Dieu le plus noble & le plus parfait ſacrifice qui ſoit poſſible. Non je ne puis rien faire de moi-même ; mon jugement & ma volonté ſe réglent en tout ſur le jugement & ſur la volonté de celui qui eſt commis de Dieu même pour me commander, & en cela j'obéis comme le Sauveur même, qui m'eſt donné pour modele à obéir. Ce n'eſt pas agir ni en eſclave ni en mercenaire, que de ſe comporter de la ſorte, dit là-deſſus ſaint Bernard ; car ce n'eſt ny la crainte, ny l'eſpérance, mais la ſeule voix de Dieu, qui gouverne les ſentimens de l'homme : c'eſt agir en Fils de Dieu ſelon le Saint-Eſprit même : *Et eris velut Filius Altiſſimi obediens.* *Eccli. 4.*

La penſée que nous obéiſſons à Dieu nous doit donner des forces, & nous faire eſpérer que nous réüſſirons.

Ecce ego mitto vos. Luc. 10. C'eſt moi qui vous envoye. Saint Chryſoſtome ſur ces paroles de JESUS-CHRIST à ſes Diſciples, dit que le Fils de Dieu leur marquoit par-là, qu'encore qu'ils fuſſent foibles, que leurs ennemis fuſſent puiſſans, & que les dangers fuſſent extrêmes, ils ne devoient pourtant pas perdre courage, puis qu'ils alloient par ſon ordre. C'eſt moi, leur dit-il, qui vous envoye ; & c'eſt comme s'il leur diſoit, puiſque c'eſt moi qui vous envoye, je ſçaurai bien vous faire ſurmonter toutes les difficultez. Voila quelle fut la conſolation des diſciples dans tous leurs travaux, & quelle doit être auſſi la nôtre dans toutes les entrepriſes, & dans tous les miniſteres où l'obéiſſance nous engage, puiſqu'il eſt certain qu'en obéiſſant à ſon Superieur, c'eſt Dieu qui nous envoye & qui nous commande : *Ecce ego mitto vos.*

La paix & le repos de conſcience dont joüit celui qui obéit.

In pace in idipſum dormiam & requieſcam. Pſal. 4. Je dormirai, & je me repoſerai en paix dans cette confiance, c'eſt le Seigneur qui me conduit, rien ne me ſçauroit manquer. De quelle paix en effet, & de quelle tranquilité ne joüit point celui qui regarde Dieu dans la perſonne de celui qui a droit de lui commander en quelque état qu'il ſoit. S'il eſt bien perſuadé que c'eſt Dieu qui prend ſoin de ſa conduite, ne peut-il pas dire avec le Prophete : *In pace in idipſum dormiam & requieſcam.* Je ſuis en bonnes mains, & je ſuis aſſûré qu'il n'arrivera que ce que Dieu voudra, que je ſerai diſculpé devant cette divine Majeſté du mauvais ſuccès de ce que j'aurai entrepris par obéiſſance, & que je n'auray à répondre que de n'avoir pas apporté aſſez de fidélité à exécuter ſes ordres qui m'ont été intimez par mon Supetieur.

La maniere dont il faut obéir

Obmutui, & non aperui os meum, quoniam tu feciſti. Pſalm. 38. Je ſuis demeuré muet, & je n'ai pas même ouvert la bouche, parce que c'eſt vous qui l'avez fait. Tous les taiſonnemens & tous les jugemens ceſſent, quand on penſe que c'eſt Dieu qui veut une choſe & qui l'ordonne par l'organe d'un Superieur, il n'y a plus rien à repliquer. Que nôtre obéiſſance deviendroit prompte & parfaite, ſi nous prenions les choſes de cette ſorte ; quelle attention n'aurions-nous point à conformer nôtre volonté à la ſienne ? Quelle ſoûmiſſion d'eſprit cela ne nous donneroit-il pas ? Il n'y auroit nulle difficulté que cette conſidération n'applanit ; nous n'aurions point de replique à faire contre les ordres d'une puiſſance légitime, & nous dirions enfin avec ce ſaint Roy Prophete ſi ſoûmis à tous les ordres

de Dieu : *Obmutui & non aperui os meum quoniam tu feciſti.* Vous avez parlé, vous m'avez intimé vos ordres, c'eſt à moi d'obéir.

Tempus meum nondum advenit, tempus autem veſtrum ſemper eſt paratum. Joan. 7. Vôtre temps eſt toûjours prêt, mais le mien n'eſt pas encore venu. C'eſt ce que répondit le Fils de Dieu à ſes proches, qui le preſſoient d'aller à Jéruſalem le jour d'une grande fête. Quel étoit ce temps ? demandent les interpretes de ces paroles ? & il n'y a nul doute, que c'étoit celui qui lui étoit preſcrit par ſon Pere ; voulant nous inſtruire par cette reponſe, qu'il y a cette différence entre ceux qui ſe gouvernent eux-mêmes par leurs propres ſens, & ceux qui obéiſſent & qui ſont ſous la conduite d'un autre à qui Dieu les a ſoûmis. Que ceux-là font ce qu'ils veulent, & peuvent agir en tout temps ; ceux au contraire qui vivent ſous l'obéiſſance ne font rien d'eux-mêmes, & attendent les ordres & les momens qu'on leur ordonne d'agir.

Le temps que le Fils de Dieu deſtinoit à toutes ſes actions, étoit celui qui lui étoit deſtiné par les ordres de ſon Pere.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des Saints Peres ſur ce ſujet.

UNa Obedientia plus valet quàm omnes virtutes. Auguſtinus, tract. 11. de Obedient. & Humil.

L'Obéïſſanee ſeule vaut mieux que toutes les autres vertus.

Sola obedientia tenet palmam, ſola inobedientia invenit pœnam. Idem ſermon. 34. de verbis Domini.

La ſeule obéïſſance temporte la victoire, & la ſeule deſobéïſſance eſt punie.

Obedientia commendata eſt in præcepto, qua virtus in creatura rationali mater quodam modo eſt omnium cuſtoſque virtutum. Idem, l. 14. de civit Dei.

Dieu nous a commandé l'obéïſſanee, qui dans une créature raiſonnable eſt comme la mere & la gardienne de toute les vertus.

Quid iniquius quàm velle ſibi obtemperari à minoribus, & nolle obtemperare majoribus. Idem, de opere Monach. c. 31.

Quoi de plus injuſte que de vouloir être obéi de ceux qui nous ſont ſoûmis, & de refuſer l'obéïſſanee à ceux à qui nous la devons !

Obedientia eſt in hominibus & in omni rationali creaturâ omnis juſtitiæ origo atque perfectio. Idem, in Pſalm. 72.

Dans les hommes, dans toute créature raiſonnable, l'obéïſſance eſt tout à la fois la ſource & la perfection de toute juſtiee.

Hæc eſt pœna inobedientiæ homini reddita in ſemetipſo, ut ei viciſſim non obediatur nec à ſemetipſo. Idem, contra Averſar. Legis. c. 14.

La peine que l'homme porte au dedans de lui-même de ſa deſobéïſſanee, eſt de n'avoir pas ſes paſſions ſoûmiſes.

Vera obedientia nec præpoſitorum intentionem diſcutit, nec præcepta diſcernit, neſcit judicare quiſquis perfectè didicit obedire. Gregorius l. 2. in 1. Regum c. 2.

La véritable obéïſſanee n'examine poine l'intention du Supérieur, ne fait aueune diſtinction des précepres. Quieonque ſçait obéir parfaitement, ne ſçait pas juger.

Obedientia ſola virtus eſt quæ virtutes cæteras menti inſcrit, inſertaſque cuſtodit. Idem, l. 35. Moral.

C'eſt l'obéïſſance ſeule qui fait entrer dans l'ame les autres vertus, & qui les y conſerve.

Melior eſt obedientia quàm victima, obedientia jure victimis præponitur, quia per victimas aliena caro, per obedientiam vera voluntas propria mactatur. Idem, Ibidem.

L'obéïſſance vaut mieux que les victimes : c'eſt avec raiſon qu'on la préfere aux ſacrifices ; car enfin dans les ſacrifices on immole une chair étrangere ; en obéïſſant on ſacrifie ſa volonté propre.

Qui contra ſuperpoſitum ſibi poteſtatem murmurat, liquet quod illum redarguit, qui eandem poteſtatem homini dedit. Idem, 22. Moral. c. 17.

Murmurer contre ſon Supérieur, c'eſt s'en prendre à celui de qui le Supérieur a reçû l'authorité.

Victima ſunt obſequia obedientium, quia eum hominibus pro Deo ſubjungimur; ſuperbos ſpiritus ſuperamus. Idem, in lib. 4. Reg. c. 6.

C'eſt autant de victimes que d'actes d'obéiſſance que nous faiſons; car enfin pour ſe ſoûmettre à un homme pour l'amour de Dieu, il faut reprimer l'orgüeil qui nous eſt ſi naturel.

Cæteris quidem virtutibus dæmones impugnamus, per obedientiam vincimus. Idem, Ibidem.

En pratiquant les autres vertus nous combattons les démons; mais c'eſt par l'obéiſſance que nous triomphons de lui.

Obedientia non ſervili metu, ſed charitatis affectu ſervanda eſt, non timore pœnæ ſed amore juſtitiæ. Idem, l. 12. Moral.

Il ne faut point obéïr en eſclave, mais avec amour; n'agiſſons point par crainte, mais par zele de la juſtice.

Ubi obedientia regnat, nulla abeſſe virtus poteſt. Idem, in catenâ ſancti Thomæ.

On ne manque d'aucune vertu quond on excelle dans l'obéiſſance.

Ad promerenda æterna vitæ gaudia non exquiritur qualitas operis, ſed mortificatio propriæ, & executio alienæ voluntatis. Idem, in 1. Reg. l. 3.

Ce n'eſt point par la qualité de nos actions que nous méritons le Ciel, mais en mortifiant nôtre volonté, & en nous ſoûmettant à celle d'autrui.

Tantùm virtuti adjicies quantùm propriæ voluntati detraxeris. Hieronymus in Epiſt.

Vous avancerez en vertu à meſure que vous téſiſterez à vôtre volonté propre.

Præpoſitum timeas ut Dominum, diligas ut parentem. Idem, Epiſt. 4.

Reſpectez vôtre Supérieur comme vôtre Maître, aimez-le comme vôtre pere.

Ne de majorum ſententiâ Judices, cujus officii eſt obedire, & implere quæ juſta ſunt, dicente Moyſe, audi Iſraël, & tace. Idem in Epiſt. ad Ruſtic.

N'entreprenez point de juger les anciens, vôtre devoir eſt d'obéïr, & d'executer ce qu'on vous commande. Moyſe n'a-t'il pas dit: écoute, Iſraël, & garde le ſilence?

Subditi eſt obedire, non judicare. Idem.

Un inférieur doit obéir, & ne pas juger.

In obedientia ſumma virtutum clauſa eſt. Idem, Regul. monaſt. c. 6.

L'obéiſſance eſt la perfection des autres vertus.

O ſumma libertas! quâ obtentâ vix poſſit homo peccare. Idem, Ibidem.

O heureuſe libetté, avec laquelle il n'eſt preſque pas poſſible de pécher!

Verus obediens non attendit quale præcipitur, hoc ſolo contentus quia præcipitur. Bernardus de Præcept. & diſpenſ.

Un homme vraiment obéiſſant n'examine pas ce qu'on lui commande, il lui ſuffit d'avoir reçû l'ordre.

Extorta ſeu coacta licentia, licentia non eſt ſed violentia. Idem, in Epiſt.

Une permiſſion extorquée n'eſt point une permiſſion, c'eſt une violence faite & ſupérieure.

Perfecta obedientia eſt in obediente indiſcreta, hoc eſt non diſcernere quid vel quale præcipiatur, ſed ad hoc tantum niti, ut fideliter fiat quod à majore præcipitur. Idem, de vita ſolitaria ad fratres de monte Dei.

La parfaite obéïſſance ne demande point de diſcretion, c'eſt-à-dire, que ce n'eſt point à celui qui obéït, d'examiner ce qu'on lui ordonne; il ne doit ſonger qu'à ſe conformer exactement à la volonté du Superieur.

Diſcernere Superioris eſt, ſubditorum eſt obedire. Idem de tribus ordinibus Eccleſiaſticis.

C'eſt au Superieur d'avoir du diſcernement; l'inferieur ne doit qu'obéir.

Qui ſe ſibi magiſtrum conſtituit, ſtulto ſe diſcipulum tradit. Idem, Epiſt. 17.

S'établir ſon Superieur à ſoi-même, c'eſt ſe faire le diſciple d'un inſenſé.

Perfecta obedientia legem neſcit, terminis non arctatur, nec contenta anguſtiis profeſſionis, largiori voluntate fertur in latitudinem charitatis. Idem, de præcept. & diſpenſ.

Un homme parfaitement obéïſſant ne connoît point d'autres loix que celles du Superieur: il ne ſouffre point de borne, il ne ſe reſtraint pas à ce qui eſt du devoir de ſa profeſſion; mais il embraſſe tout ce que la charité la plus étenduë lui peut inſpirer.

Verus obediens mandatum non procraſtinat,

Un homme qui eſt arrivé à la perfection de

ſed

ſed ſtatim parat aures auditui linguam voci, pedes itineri, manus operi, & ſe totum intus colligit, ut mandatum peragat imperantis. Idem, Ibidem.

Non eſt dubium quin ampliorem gratiam meretur qui paratum ſe exhibet ante mandatum, quàm qui obedire ſatagit poſt mandatum. Idem, in ſermonibus.

Parum eſt ſubjectum eſſe Deo, niſi ſis & omni humanæ creaturæ propter Deum. Idem, ſerm. 11. in Cantic.

Imperfecti cordis & infimæ prorſus voluntatis indicium eſt ſtatuta Superiorum ſtudioſius diſcutere, hærere ad ſingula quæ junguntur, exigere de quibuſque rationum, & male ſuſpicari de omni præcepto cujus cauſa latuerit, nec unquam obedire, niſi cum audere contigerit quod forte libuerit: delicata ſatis imo nimis moleſta eſt hujuſmodi obedientia. Idem, de Præcept. & Diſpenſ.

Quidquid vice Dei præcipit homo quod non ſit tamen certum diſplicere Deo, haud ſecus omninò accipiendum eſt, quàm ſi præciperet Deus. Idem, Ibidem.

Ipſum, quem pro Deo habemus, tanquam Deum in his quæ apertè non ſunt contra Deum, audire debemus. Idem, Ibidem.

Longè præſtantius eſt voluntatibus propriis abrenunciare quàm rebus. S. Proſper l. 2. de Vita contempl.

Obedientia eſt ſpontanea mors, ſecurum periculum, immediata ad Deum excuſatio, tuta navigatio, confectum dormiendo iter. S. Climac. Grad. 4.

Obedientia ſepulchrum eſt voluntatis. Idem, Ibidem.

Extremam Chriſtus præſtitit obedientiam propterea accepit ſupremum honorem. Chryſoſt. homil. 7. in Epiſt. ad Philip.

Obedientia mortis ſecuritatem parit, & obedientibus licet eſſe imperfectis. Theodorus Studita.

Non durâ ibi neceſſitate ſervitur ubi diligitur quod jubetur. S. Leo in apparitione Domini.

Bonus obediens verbum non expectat, ubi de voluntate Superioris conſtiterit. Sanctus Bonaventura in ſpeculo c. 4.

Illum ego optimum obedientiæ gradum duxerim, cum eo animo opus recipitur, quo injungitur; adeoque ex voluntate jubentis intentio pendet exequentis. Idem, Ibidem.

O quale quantumque ſacrificium, ſuam voluntatem omninò poſt ponere, & totum ſe ad alienum arbitrium exponere, nihil ſibi de ſeipſo reſervare. Richardus à S. Vict. de ſacrif. David.

l'obéiſſance ne differe point à executer ce qui lui eſt ordonné; il écoute, il répond, il eſt prêt à marcher, à agir au premier ordre il ſe livre tout entier à ſon devoir.

Il y a ſans doute plus de mérite à ſe tenir prêt, avant que d'avoir reçû l'ordre, qu'à l'exécuter quand on l'a reçû.

C'eſt peu d'être ſoûmis à Dieu, ſi pour ſon amour on n'eſt diſposé à ſe ſoûmettre à qui que ce ſoit.

C'eſt la marque d'un cœur bien imparfait, & d'une volonté bien foible, que d'examiner avec tant de ſoin ce que le Superieur ordonne, d'hésiter à chaque choſe qu'il ordonne, pour voir ſi on y déterera d'en vouloir connoître la raiſon quand on n'en voit pas d'y trouver à redire, de n'executer que les ordres qui plaiſent; une telle obeiſſance eſt trop genée, & elle embaraſſe trop le Superieur.

Tout ce qui eſt ordonné par celui qui tient la place de Dieu, à moins qu'il ne ſoit certainement contre Dieu, doit paroître comme un ordre donné d'enhaut.

En tout ce qui n'eſt pas ouvertement contre la Loi de Dieu, il faut écouter celui qui nous tient la place de Dieu, comme Dieu même.

C'eſt quelque choſe de bien plus grand de renoncer à ſa volonté propre, que de ſe dépoüiller de toute autre choſe.

L'obéïſſance eſt une mort qu'on ſubit de ſon plein gré, c'eſt un danger où l'on eſt aſſuré, c'eſt une excuſe legitime devant Dieu, c'eſt une navigation où l'on n'a rien à craindre, c'eſt un voyage qui ſe fait en dormant.

L'obeiſſance eſt le tombeau de la volonté.

Jesus-Christ a été élevé aux plus grands honneurs, parce qu'il a pratiqué la plus parfaite obéïſſance.

On meurt avec aſſûrance quand on a pratiqué l'obéïſſance, & il eſt permis de s'abſtenir par obéïſſance de la pratique des plus parfaites vertus.

On n'a point de peine à obéir, quand on aime ce qui eſt commandé.

Un homme qui ſçait obéir, n'attend pas l'ordre, il lui ſuffit du moindre ſigne.

Je crois qu'on eſt parvenu à la perfection de l'obéïſſance, quand on entre tellement dans la penſée du Superieur, que d'elle ſeule dépend l'execution de ce qui eſt ordonné.

O le grand ſacrifice que celui de n'avoir plus aucun egard à ſa volonté, & de s'abandonner ſans réſerve à celle d'un autre.

Eſt ſine ſanguine fuſo martyr qui latè portat obedientiæ jugum. Simon Caſſius l. 4. c. 1.

C'eſt être martyr ſans répandre ſon ſang que de porter avec joye le joug de l'obéiſſance.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

Définition de l'obeiſſance. S. *Thomas quæſt.* 104. *art.* 2.

L'Obéiſſance, ſelon ſaint Thomas, eſt une vertu morale, qui rend l'homme prompt & diſpoſé à exécuter la volonté & le commandement d'un Supérieur. Et ſaint Bonaventure dit, que c'eſt un ſacrifice volontaire & raiſonnable de nôtre volonté propre. L'un revient à l'autre. Mais la prémiére définition eſt plus réguliére. C'eſt une vertu, parce qu'elle eſt une partie de la juſtice qui nous fait rendre à chacun ce qui lui appartient, & parce qu'elle tend à conformer la volonté de l'inférieur à celle du Supérieur, qui eſt un ordre inſtitué de Dieu. C'eſt une vertu morale qui a pour objet ſpécial qui la diſtingue, le commandement, ſoit exprès, ſoit tacit du Supérieur. C'eſt une vertu purement morale, quand elle n'a pour motif que l'honnêteté qui ſe trouve dans la ſoûmiſſion que l'on rend à une authorité légitime; mais quand elle s'éleve juſqu'à regarder la volonté de Dieu en celle de ceux qui tiennent ſa place, ou qu'on obéit pour Dieu qui le veut, & qui l'ordonne, elle devient ſurnaturelle, & ſi excellente, que le même ſaint Thomas enſeigne qu'elle eſt la plus grande de toutes les vertus après les Théologales. Et quelques Théologiens prétendent même qu'elle n'eſt point diſtincte de la charité, quand on a en vûë de plaire à Dieu par la ſoûmiſſion de nôtre volonté à la ſienne, & de lui faire par-là un ſacrifice de nôtre volonté, puiſque ce qui fait la charité, c'eſt d'avoir Dieu même pour objet de nôtre amour, & comme la volonté de Dieu eſt la même choſe que lui-même, il importe peu pour ce qui eſt d'aimer cette volonté, qu'elle nous ſoit déclarée immédiatement par elle-même, ou qu'on la reconnoiſſe en celle d'un homme, à qui Dieu veut que nous obéiſſions. *Ibidem.*

Obligation des inférieurs d'obéir aux Supérieurs. S. *Thom.* 2. 2. *quæſt.* 104. *art.* 1.

Les inférieurs, ſelon l'Apôtre, ſont obligez d'obéir aux Supérieurs. D'où vient qu'un homme eſt tenu & obligé d'obéir à un autre homme: Car comme dans les choſes naturelles, les inférieures ſont mües par la vertu de leurs ſupérieures, il importe que dans les choſes humaines, les Supérieurs régiſſent les inférieurs par leur commandement; & que ceux-cy ſoient ſoûmis aux mouvemens & à l'impreſſion de ceux-là; de même que les choſes naturelles & inférieures ſont ſoûmiſes à la vertu, & à l'influence de leurs ſupérieures. Or cette motion eſt appellée commandement, auquel les inférieurs doivent correſpondre par leur obéiſſance, & de même que la puiſſance la plus excellente, dans les choſes naturelles regit les inférieures; ainſi dans les choſes humaines, la raiſon des Supérieurs doit mouvoir par le commandement, la raiſon de leurs inferieurs. Et quand l'Ecriture dit que Dieu a laiſſé l'homme dans la main de ſon conſeil, ce n'eſt pas qu'il lui ait permis de faire tout ce que bon lui ſemble; mais ſeulement pour nous apprendre que l'homme

fait les choſes qu'il opere, non par une néceſſité de nature, mais par choix & par ſon propre conſeil, ce qui eſt requis & néceſſaire dans l'obéiſſance qu'il doit à ſes Supérieurs.

Pour agir chrétiennement, nous ne devons pas nous contenter d'une obéiſſance purement morale à nos Supérieurs.

Quand nous ne conſidérerions en ceux qui nous gouvernent, que ce que la ſeule morale y reconnoît, ſçavoir, un droit de nous commander, & de trouver en nous de la ſoûmiſſion, encore ſeroit-il raiſonnable d'obéir, où il y a une authorité legitime; & l'obéiſſance qui ſe rend dans la vûë de ce motif, eſt une des vertus qui ſont compriſes ſous la juſtice. Mais nous pouvons porter nos vûës plus haut, & regarder tous ceux qui ont pouvoir & authorité ſur nous, comme autant de lieutenans de Dieu: & de cette ſorte nôtre obéiſſance aura Dieu pour objet, & ſera une eſpece de culte, & de ſervice que nous rendrons à la ſouveraine majeſté. De maniére que la volonté divine que nous devons enviſager en celle de nos Supérieurs, ſoit la prémiére regle de nos actions, & la volonté de nos Supérieurs ſoit comme la plus prochaine à quoy nôtre obéiſſance ſe doit conformer.

D'où vient l'authorité que les Supérieurs exercent ſur leurs inférieurs. *Ad Roman.* 13.

Toute la puiſſance & l'authorité qu'un homme a ſur les autres, vient de Dieu: C'eſt une vérité qui ne peut être conteſtée après l'oracle de l'Apôtre qui l'a dit en termes exprès: *Qu'il n'y a point de puiſſance qui ne tienne de Dieu.* C'eſt donc le Seigneur qui eſt l'autheur de cet ordre ſi légitime, qui ſoûmet les inférieurs à leurs Supérieurs, ſans lequel il n'y auroit que déſordre & que confuſion dans tous les états, dans toutes les villes, & dans toutes les ſocietez. Cette authorité & cette puiſſance étant établie ſi ſolidement, la conſéquence qu'en tire l'Apôtre eſt néceſſaire & évidente, que réſiſter à cette authorité, c'eſt réſiſter à Dieu même. Cette conſéquence tirée de ce principe, doit être conſidérée avec attention, parce que rien n'eſt plus fort pour retenir les inférieurs dans le reſpect & la ſoûmiſſion qu'ils doivent à leurs Supérieurs.

Qui ſont ceux à qui Dieu a communiqué ſon authorité, & par quel droit ils la retiennent & l'exercent.

Quoyque toute la puiſſance & l'authorité qu'un homme a ſur les autres, ſoit émanée de Dieu, il faut pourtant bien remarquer que Dieu ne la communique qu'à ceux d'entre les hommes, qui ſont élevez dans quelque dignité, & qui ont quelque ſupériorité ſur les autres. Car c'eſt pour cela qu'ils ſont d'une façon particuliére ſes images, & ſes lieutenans, & que d'obéir à un homme, c'eſt reconnoître le caractere de la majeſté & de la ſouveraineté de Dieu. De plus il faut être bien perſuadé, dans la communication que Dieu a faite de ſon pouvoir, qu'encore que les volontez des hommes dans la prémiére inſtitution, & dans l'établiſſement d'une puiſſance légitime, telle qu'eſt celle des Souverains, des Magiſtrats, & des chefs qu'on a choiſi pour gouverner quelque ſociété que ce ſoit. Que la volonté des hommes, dis-je, ait concouru avec celle de Dieu pour faire cette authorité, & produire ce droit conjointement avec elle, & dépendemment d'elle; cependant pour la continuation, & la durée de cette authorité & de ce droit, il n'y a plus d'autre cauſe qui en ſoit actuellement le principe, que la volonté de Dieu. De maniére que le droit qui fait les Souverains ne dépend plus des cauſes ſecondes qui ont concouru au prémier établiſſement des monarchies; d'où il s'enſuit que ceux qui ſont revêtus de cette authorité, ont toûjours droit de commander, & les ſujets obligation d'obéir à ceux qu'il a fait naître pour entrer en la ſucceſſion de ce même droit,

ou a qui il en veut donner la poſſeſſion & la joüiſſance.

L'obéiſſance eſt differente ſelon la difference de ceux qui ont droit de commander.

C'eſt une choſe conſtante qu'il y a autant de ſortes différentes d'obéiſſance, qu'il y a de différentes perſonnes qui ont authorité & droit de commander à ceux qui leur ſont ſoûmis dans l'étenduë de leur pouvoir & de leur juriſdiction : car enfin, autre eſt l'obéiſſance qui eſt dûë aux puiſſances, que l'Apôtre appelle ſuprêmes ou ſouveraines, tels que ſont les Princes, les premiers Magiſtrats, les dignitez ſublimes, ſoit eccleſiaſtiques, ſoit ſéculiéres. Autre l'obéiſſance que les enfans doivent à leurs parens ; autre celle que rendent les domeſtiques à leurs maîtres ; celle que les femmes doivent à leurs maris, les diſciples à ceux qui les inſtruiſent, celle enfin des Religieux à leurs Supérieurs : Mais comme cette derniére fait une eſpece toute différente, nous en parlerons plus à fond dans la ſuite. Pour ce qui eſt des autres, qui ſont différentes ſelon les differens droits qu'elles ſuppoſent, les Théologiens enſeignent tous en conſéquence de l'oracle de ſaint Paul, que l'obéiſſance dans l'étenduë de la juriſdiction du Supérieur, eſt d'obligation ſous peine de peché, plus grief ou plus leger, ſelon l'importance de la choſe qui eſt commandée. Mais auſſi d'ailleurs, ſi celui qui commande paſſe ſon pouvoir, & les bornes de ſa juriſdiction, ou s'il commande quelque choſe qui eſt évidemment contre la loi de Dieu, il eſt évident que dans le prémier on eſt diſpenſé d'obéir, & que dans le ſecond on doit abſolument le refuſer.

La condition de celui qui obéit eſt plus avantageuſe que ne l'eſt celle du Supérieur qui ordonne.

L'inférieur obéiſſant a cet avantage ſur le Supérieur qui commande, de ne pouvoir ſe méprendre dans la voye de la vertu ; car non-ſeulement, l'imprudence du Supérieur n'empêche point que ce ne ſoit ſageſſe d'obéir ; mais un Supérieur méchant & paſſionné peut rendre un ſujet plus vertueux & plus ſaint. Il en eſt de l'obéiſſance comme des ſacremens de l'Egliſe, dont l'effet ne dépend point de l'eſprit ni de la probité de celui qui les adminiſtre. Ainſi n'écoutez pas ce qui vient quelquefois dans l'eſprit, que vous pouvez faire quelque choſe de plus ſaint & de plus parfait que ce qui vous eſt preſcrit & ordonné; c'eſt un artifice du demon, qui vous propoſe des choſes douteuſes, au lieu des certaines, non pour vous donner ce que vous eſperez en vain, mais pour vous enlever ce que vous poſſedez utilement.

De l'obéiſſance dans les petites choſes.

C'eſt une maxime de tous les maîtres de la vie ſpirituelle, que celui qui obéit, quoy que ce ſoit en peu de choſe, eſt toûjours très-agréable à Dieu, parce qu'il eſt dans l'ordre que Dieu a établi. En effet, il y a une très-grande bénédiction attachée à l'obéiſſance fidele dans les petites choſes. Il y a beaucoup plus d'humilité, & par conſéquent beaucoup plus de mérite ; & nous voyons qu'une perſonne exacte & fidele à obéir en de petites choſes, eſt enſuite appliquée par une providence ſpéciale à de plus grandes, & que Dieu permet qu'il ſoit appellé à des choſes plus importantes & plus difficiles.

Par l'obéiſſance que l'on rend à un Superieur on connoit, & on execute la volonté

De toutes les connoiſſances que nous pouvons ſouhaiter, la prémiére ſans doute & la plus néceſſaire, eſt de connoître la volonté de Dieu, & ce qu'il demande de nous, afin de marcher ſûrement & ſans nous égarer dans la voye de cette vie ; & c'eſt en cela que conſiſte la véritable ſageſſe, qui vaut incomparablement mieux que toutes les ſubtilitez des ſciences. Mais il n'eſt pas facile aux hommes de ſçavoir déterminément ce que Dieu veut qu'ils faſſent dans

tout le cours de leur vie ; & il y en a peu qui ayent les yeux aſſez purs pour bien connoître la route que la lumiére du ciel leur marque. Or ceux qui vivent dans un état dont tout le réglement n'eſt qu'une détermination des choſes que Dieu demande d'eux, & qui ont des Superieurs auſquels ils doivent obéir comme à Dieu même, ſont exempts de ces doutes ; car ils ſont aſſûrez de ne point s'éloigner de la conduite de Dieu, pourvû qu'ils ne s'écartent point de celle qui leur eſt toute ſenſible ; ſçavoir, l'obéiſſance. Il faut ſeulement qu'ils ſe tiennent à ce principe, & qu'ils s'affermiſſent dans cette véritable créance, qu'en faiſant ce qui leur eſt preſcrit, ils accompliſſent la volonté de Dieu, & c'eſt un des grands avantages de l'état religieux d'être toûjours aſſûrez de faire la volonté de Dieu dans toutes les actions qui leur ſont preſcrites par leurs régles ou par leurs Supérieurs.

De Dieu, qui eſt le plus grand bonheur de cette vie.

Le vœu d'obéiſſance que font tous les Religieux, eſt une promeſſe qu'ils font à Dieu d'obéir aux hommes qu'il leur donnera pour les gouverner en ſa place, en tout ce qu'ils leur commanderont, qui ne ſera point mauvais, & qui ſera conforme à l'inſtitut & à la regle qu'ils ont embraſſée. C'eſt une promeſſe, il y a donc obligation de l'exécuter ; en quoy elle differe du bon propos, qui pour ferme & déterminé qu'il ſoit, n'oblige & n'engage pas abſolument. C'eſt de plus une promeſſe faite à Dieu d'obéir aux hommes ; d'où il s'enſuit que c'eſt à Dieu que le vœu ſe fait, & que l'on s'oblige, parce que le vœu eſt un acte de religion, qui regarde le ſervice de Dieu comme ſon objet. Mais quoy que ce vœu ſe faſſe à Dieu, l'obligation toutefois du vœu eſt d'obéir aux hommes, que Dieu donnera en ſa place. Or ce vœu d'obéiſſance, ſelon ſaint Thomas, & tous les Théologiens, eſt le plus excellent des trois vœux de l'état religieux, parce que ce vœu offre à Dieu quelque choſe de plus que ne font le vœu de pauvreté, & le vœu de continence ; car celui-cy n'offre que le corps, & celui-là les choſes extérieures : mais le vœu d'obéiſſance offre la propre volonté, qui eſt quelque choſe de plus. Outre que la continence & la pauvreté ſe trouvent renfermées dans l'obéiſſance, entant qu'elles tombent ſous le précepte comme beaucoup d'autres choſes. Ajoûtez que dans le ſentiment du même ſaint Thomas & de ſaint Bonaventure, le vœu d'obéiſſance eſt le plus eſſentiel de tous à la religion, & celui qui proprement conſtituë un Religieux dans l'état de la vie religieuſe : car quand on vivroit dans la pauvreté & dans la chaſteté volontaire, & qu'on auroit fait vœu de l'une & de l'autre, on ne ſeroit pas pour cela Religieux, ni dans l'état parfait de la vie Religieuſe, ſi on n'avoit fait le vœu d'obéiſſance ? De ſorte, dit ſaint Bonaventure, que toute la perfection d'un Religieux conſiſte à renoncer entiérement à ſa volonté pour ſuivre en toutes choſes celle d'autrui.

Ce que c'eſt que le vœu d'obéiſſance que font les Religieux.

S. Thomas 2. 2. Quæſt. 186. art. 8.

S. Bonav. in ſpecul. diſt. 21. c. 4.

C'eſt principalement dans les choſes difficiles, comme remarquent les Saints, que la véritable obéiſſance ſe fait mieux voir, lorſqu'on nous commande des choſes qui nous plaiſent, & qui ſont conformes à nôtre inclination, on ne peut bien connoître avec quel eſprit nous obéiſſons, parce que nous y ſommes portez, peut-être plus par le mouvement de nôtre propre inclination, que par une véritable ſoumiſſion à la volonté de Dieu. Mais lorſqu'on nous com-

C'eſt particuliérement dans les choſes difficiles que paroît l'obéiſſance.

mande des choſes difficiles, & où nous ſentons de la repugnance, & que cependant nous ne laiſſons pas de les embraſſer avec ardeur, il n'y a plus à douter du motif qui nous fait agir; parce qu'alors nous ſommes bien aſsûrez que ce n'eſt point nous-mêmes que nous cherchons, & nôtre propre ſatisfaction, mais que c'eſt Dieu ſeul, & l'accompliſsement de ſa volonté ſur nous.

Deux ſortes d'obéiſſances l'une imparfaite, & l'autre parfaite.

Il y a deux ſortes d'obéiſſances, l'une qui eſt commune & imparfaite, & l'autre parfaite, qui fait voir la force & la vertu de l'obéiſſance. L'obéiſſance imparfaite eſt celle, non-ſeulement qui execute comme à regret ce qui eſt ordonné, & raiſonne ſur tout ce qu'on lui commande, a toûjours plus d'inclination pour une choſe que pour l'autre, & n'eſt jamais indifférente ſur rien, & quoy qu'elle obéiſſe au dehors en executant ce qu'on lui ordonne, elle déſobéit au dedans par la réſiſtance de ſon eſprit; c'eſt pourquoy elle ne mérite pas le nom d'obéiſſance. L'obéiſſance parfaite, eſt aveugle; c'eſt le nom même qu'on lui donne, & c'eſt dans ſon aveuglement que ſa ſageſſe & ſa perfection conſiſtent: elle obéit ſans raiſonner; elle eſt toûjours diſpoſée à toutes les différentes choſes qu'on lui peut commander. Elle ne ſe contente pas de ce qu'on lui preſcrit, elle ſoûmet encore ſon jugement & ſa volonté à la volonté & au jugement du Supérieur, ſuppoſant toûjours qu'il a raiſon de commander ce qu'il commande. De maniére qu'elle comprend tous les dégrez de cette vertu, en quoy les Saints font conſiſter ſa perfection.

Mérites & avantages de l'obéiſſance.

Le mérite de cette vertu conſiſte en ce qu'elle rend meilleures les choſes bonnes, & bonnes les indifférentes. De maniére que celles qui ne ſont rien, deviennent conſidérables & méritoires devant Dieu, quand elles ſont faites par ce motif; & celles qui ſont bonnes & ſaintes étant faites par obéiſſance, paſſent à un degré de perfection plus haut que celui qu'elles ont d'elles-mêmes; parce qu'elles appartiennent à la vertu de religion, qui eſt la plus excellente des vertus morales.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes.

Neceſſité de l'obéiſſance en général pour jouir de la paix.

L'Obéiſſance que l'homme rend à Dieu eſt la ſource unique & veritable de la tranquilité de l'homme. La ſubordination qui eſt entre les créatures, établit l'ordre qui aſsûre leur repos. Le monde civil, comme le monde naturel, ne joüit de la paix qu'autant qu'une mutuelle dépendance en ſoûmet les membres les uns aux autres. Mais toute ſoûmiſſion ſe doit terminer à Dieu, l'ouvrier & le Légiſlateur ſouverain de l'univers. Le ſerviteur doit obéir à ſon maître, l'enfant à ſon pere, la femme à ſon mary; Dieu l'a ainſi ordonné. Le déſordre ſuit néceſſairement l'infraction de cette loy, non point tant parce qu'un

homme déſobéit à un autre homme, que parce qu'il déſobéit à Dieu, qui a donné à l'un le pouvoir de commander, & qui a impoſé à l'autre l'obligation d'obéir. Par ce commerce mutuel de commandement & d'obéiſſance, il a ſignifié à tous les hommes la dépendance, où ils doivent être à ſon égard, & le renverſement qui ſuccederoit parmi eux, à la rebellion & à la revolte. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

Le Fils de Dieu a voulu reparer le monde par l'obéiſſance, parce que c'étoit par la déſobéiſſance qu'il s'étoit perdu.

Comme toute la perte & la corruption du genre humain venoit de la déſobéiſſance; pour guérir la nature humaine, & reparer cette perte, il falloit un remede contraire, qui eſt l'obéiſſance. C'eſt pour cette raiſon que le Fils de Dieu ne s'eſt pas contenté de nous montrer en ſa perſonne, & en toute la conduite de ſa vie, un parfait modele de l'obéiſſance neceſſaire à tous les Chrétiens; mais il nous a encore enſeigné & preſcrit lui-même la maniere que nous devons la pratiquer: & c'eſt de lui que nous apprenons que vivre en veritable & en parfait Chrétien, c'eſt vivre, comme dit ſaint Pierre, en enfans d'obéiſſance. Auſſi n'y a-t-il point de vertu que ce divin Maître nous ait tant recommandée que l'obéiſſance. Il nous dit en un endroit que *ſa nourriture eſt de faire la volonté de ſon Pere, qui l'a envoyé.* Et dans un autre, *je ne cherche pas*, dit-il, *ma volonté propre, mais la volonté de mon Pere.* Ceux qui ſuivent fidelement ce modele & cet eſprit de Jesus-Christ, ſont les vrais enfans de Dieu, & les freres de Jesus-Christ. C'eſt lui-même qui nous en aſſûre: *Quiconque*, dit-il, *fait la volonté de mon Pere qui eſt dans le ciel.* Ce qui s'éxecute, lorſqu'on obéit ponctuellement à ceux qui ont reçu de lui l'authorité & le pouvoir de nous commander, *celui-là eſt mon frere, ma ſœur, & ma mere.* De ſorte que cette obéiſſance nous acquiert tout droit de ſocieté, d'alliance, & de parenté avec Jesus-Christ. *Le même.*

1. *Petri c.2.*
Joann. 4.
Joann. 5.
Matth. 12.

On doit cõſiderer la perſonne de Jesus-Christ dans les Supérieurs à qui l'on obéir.

Il ne nous ſera pas difficile de pratiquer l'obéiſſance, ſi nous conſiderons dans les Supérieurs, quels qu'ils ſoient, non des hommes du commun, mais les lieutenans de Jesus-Christ, & les interpretes de ſes volontez. C'eſt à moy, dit le Sauveur, qu'obéit celui qui obéit à ſes Supérieurs, & en mépriſant leurs ordonnances, ce ſont les miennes qu'on mépriſe. Il s'enſuit de-là, que ce ne ſont ni les talens naturels, ni la naiſſance, ni les faveurs de la fortune qui doivent nous porter à obéir: Car nous voyons que le Fils de Dieu s'eſt ſervi d'un pauvre pêcheur, ignorant & groſſier, pour gouverner toute l'Egliſe. Bien plus, ce n'eſt pas même leur vertu, mais la ſeule qualité de Miniſtre du Tout-puiſſant, qui doit être le motif de nôtre obéiſſance. Les Scribes & les Phariſiens, dit le Sauveur, ont ſuccedé à Moïſe, ils ont comme lui couduit ſon peuple, & inſtruit les Juifs, ce ne ſont pas pourtant des gens d'une vie irréprochable. Nonobſtant tout cela, faites ce qu'ils vous diront, mais gardez-vous bien de les imiter; je ne vous les propoſe pas comme des modeles, mais comme les diſpenſateurs de la Loy. Mais d'un autre côté, en regardant Dieu dans l'homme, prenons garde de ne point paſſer dans une autre extremité, & de faire nos Dieux de nos Supérieurs. Ceux-là tombent en ce défaut, qui ne cherchent en obéiſſant qu'à leur plaire, & leur faire la cour, ſans penſer à contenter Dieu. De cette ſorte, en exécutant même la volonté de Dieu qui leur eſt manifeſtée par le Supérieur, ils n'obéiſſent néanmoins qu'à l'homme, & perdent ainſi tout le fruit de leurs peines. Saint Paul a tâché de remédier à ce déſordre par ces paroles

Ad Epheſ.6. qui ſont ſi pleines d'inſtructions : *Servi obedite Dominis carnalibus &c. Autheur anonyme.*

Il eſt néceſſaire qu'il y ait dans le monde de la ſubordination & de la dépendance.

Il ne faut pas s'étonner que l'Ecriture & les Peres donnent de ſi grands éloges à l'obéiſſance, puiſqu'elle eſt néceſſaire par tout ; car ce monde viſible ne ſubſiſte que par la ſubordination & la dépendance que Dieu a établie entre les créatures qui le compoſent. Les Empires, les Republiques, les Armées, tous les Corps ne ſe maintiennent que par l'ordre ; & l'ordre n'eſt obſervé que par l'obéiſſance. C'eſt pourquoi, nous devons en ce point admirer la Providence divine, qui a établi la diverſité, & la ſubordination qui ſe rencontre parmi les hommes, par le moyen des conditions différentes qu'il leur a aſſignées ; car nous nous tromperions fort, ſi nous nous imaginions que cette diverſité qui rend les hommes ſi inégaux, & qui fait que les uns ſont au-deſſus, & les autres au-deſſous, fut l'effet du hazard & de la fortune. Nous ne nous abuſerions guére moins, ſi nous penſions auſſi que c'eſt ſeulement la lâcheté, ou le peu d'eſprit des uns, & l'ambition, ou l'adreſſe des autres qui font qu'il y a dans tous les états des perſonnes qui commandent, & d'autres qui obéiſſent. C'eſt toûjours la ſageſſe de Dieu qui met cet ordre dans toutes les ſocietez, qui ſe ſert même des inclinations différentes des hommes pour former les différentes parties de ſon état, & qui ſouvent leur laiſſant le choix de la vacation qu'ils embraſſent, tire ſa gloire de leurs deſſeins, & les fait venir à ſes fins ; qui ſont que les hommes s'entraident mutuellement, & qu'il y ait de la ſubordination par tout. *Autheur anonyme.*

Il faut obéir aux Puiſſances, parce qu'elles viennent de Dieu.

Donnez-vous bien de garde, dit l'Apôtre à tous les Chrétiens, de choquer les puiſſances que Dieu a établies pour ſoûtenir les états, dont il leur a donné la conduite ; parce que c'eſt s'attaquer à Dieu même que de s'attaquer à elles. C'eſt reſiſter à ſon ordre, que de s'oppoſer à leurs ordonnances, & c'eſt être coupable de leze-majeſté divine, auſſi-bien que de refuſer le reſpect & l'obéiſſance aux Souverains qui repréſentent la ſienne ſur la terre. Mais quand les ſujets ſçavent ſe tenir dans leur devoir, & qu'ils rendent à leurs Souverains les hommages, les ſoumiſſions & l'obéiſsance qu'ils ſont obligez de leur rendre, c'eſt alors que les états ſont floriſſans, que les villes & les royaumes joüiſſent d'une profonde paix, & que Dieu eſt ſervi par tout, parce que l'ordre qu'il y a établi eſt exactement obſervé... N'alleguons point là-deſſus que nous naiſſons tous libres ; & qu'un homme n'a point de droit de s'aſſujetir les autres, qui n'ont rien dans leur nature qui ſoit inferieur à la ſienne : Car enfin, nous ſçavons aſſez que nous apportons au monde avec nous par nôtre naiſſance, une dépendance eſſentielle, qui nous rend ſujets de la divinité, & qui nous oblige de nous ſoûmettre à tous ſes ordres ; & puiſque c'eſt par ſon ordre & par ſes loix qu'il y a des perſonnes ſur nos têtes, pour nous gouverner, & pour nous commander, nous ſerions des rebelles ſi vous voulions ſecoüer ce joug que nous ſommes obligez de porter. *Le P. Haineuve dans la prémiere partie de l'Ordre, diſcours 14.*

Nous ne devons pas regarder dans les Souverains les qualitez de leurs per-

Quand même, dit ſaint Auguſtin, les Souverains & les autres Superieurs oublieroient ce qu'ils nous ſont, nous ne devons pas pour cela oublier ce que nous ſommes à leur égard, & quoy qu'ils puiſſent exceder quelquefois en faiſant des commandemens trop rudes, nous ne ſommes pas pour cela diſpenſez de leur obeiſsance : Car apprenons une bonne fois, que ce n'eſt point ſur leur verru

que

que leur authorité eſt fondée, mais ſur la puiſſance de la perſonne de Dieu qu'ils repréſentent, qui n'étant point changeante, les maintient inébranlablement dans leur droit, & nous doit maintenir inviolablement dans la fidelité & dans l'obéiſſance. Ainſi ce n'eſt pas tant contre le Souverain ou contre les Supérieurs qu'on ſe ſoûleve, que contre celui qui les a élévez à cette dignité, ou établis dans ce poſte, & de la part de qui ils commandent, c'eſt contre le ciel que l'on prend les armes; c'eſt de Dieu même dont on ſe plaint, & dont on murmure; puiſque c'eſt lui qui a permis que celui qui commande fût maître des autres. Ainſi il n'y a rien qui nous doive faire ſortir du reſpect & de la ſoumiſſion; & puiſque nous devons être perſuadez que les puiſſances de la terre ne prennent leur authorité que de celle du ciel, dont le réglement ne peut être que raiſonnable; adorons ſa juſtice, quand même il permettroit des injuſtices dans ceux qui nous commandent. *Le même.*

Les Supérieurs ſonnes, mais l'authorité qu'ils tiennent de Dieu.

Que deviendroit le monde ſans l'obéiſſance? Quoy de plus néceſſaire que cette vertu pour maintenir l'ordre & la regle? L'expérience le fait voir. Où l'obéiſſance n'eſt point gardée, ce n'eſt que trouble; le déſordre ſe gliſſe, la paix en eſt bannie: Un tout qui n'eſt point uni, eſt menacé de ſa deſtruction, & ne peut éviter une ruine prochaine. Mais au contraire où l'obéiſſance eſt gardée, il n'y a perſonne qui ne ſoit édifiée. En remarquant ce parfait accord, on croiroit voir ces eſprits bienheureux qui ſont parfaitement unis entre eux. S'il peut y avoir quelque choſe de ſtable ſur la terre, c'eſt ce qui eſt bien uni, où tout eſt dans l'ordre; ce qui ne peut jamais être que quand l'obéiſſance eſt fidelement obſervée. *Monſieur Lambert, dans les diſcours ſur la Vie Eccleſiaſtique, tome ſecond, diſcours* 18.

Combien l'obéiſſance eſt néceſſaire dans le monde & dans toutes les ſocietez.

L'Apôtre ſaint Pierre en recommandant l'obéiſſance, prend toutes ſortes de précautions. S'il y avoir quelque lieu de ſe diſpenſer de l'obéiſſance, ce ſeroit ſans doute à l'égard de ceux qui abuſent de leur authorité; eſt-ce un ſujet legitime de révolte? Peut-on alors ſecoüer le joug & ſe diſpenſer d'obéir? Si vous le faites, vous êtes condamnez par ſaint Pierre, qui prononce expreſſément qu'il y a obligation d'obéir: *Non-ſeulement à ceux qui ſont bons & doux, mais encore à ceux qui ſont rudes & fâcheux....* Que d'inſenſez dans le monde qui s'applaudiſſent à eux-mêmes! Le fondement de leur joye, c'eſt qu'ils ſont libres de tout joug, & qu'ils ſont maîtres de leur conduite. Combien en voit on à qui toute domination eſt inſupportable, & qui n'ont point de plus grand déſir que de s'en affranchir? Ce ſont des enfans prodigues, qui ne peuvent plus ſupporter le gouvernement de leur pere; ennemis de leur bonheur, parce qu'ils le ſont de toute régle, ils veulent abſolument diſpoſer d'eux-mêmes. Vous allez donc être vôtre maître & vôtre conducteur; que vous êtes à plaindre; vous ne pouviez jamais choiſir un maître plus trompeur. *Le même.*

Obligation que tout ſujet & tout inferieur a d'obéir.

1. *Petri* 2.

Jugez de l'extrême malheur de celui qui veut ſe conduire ſuivant ſa propre volonté, & être maître de lui-même. Lorſque Dieu irrité contre l'homme, veut le châtier dans ſa colere, un de ſes châtimens les plus ſéveres, c'eſt de le livrer à lui-même, & de l'abandonner aux déſirs de ſon cœur. *Je les ay abandonnez*, dit Dieu, *aux déſirs de leur cœur; ils ſuivent l'égarement de leurs penſées.* Comment Dieu a-t-il puni les nations infideles, lorſque ſuivant aveuglément les mouvemens déreglez des paſſions les plus brutales, elles ſe ſont attiré ſa colere

Malheur de ceux qui ne ſuivent que leur volonté & qui ne veulent obéir à perſonne.

Pſalm. 80.

Ad Roman. 1. par les plus abominables crimes. *Il les a livrez aux déſirs de leur cœur, il les a livrez à un ſens reprouvé.* Mais celui qui eſt dans la diſpoſition d'obéir, ne craint point d'être frappé de cette peine ; comme il eſt reſolu de ne point ſuivre ſa volonté, il n'a point lieu de craindre que Dieu pour le punir l'abandonne à ſa propre volonté. Qu'il eſt donc avantageux d'obéir, puiſque l'obéiſſance met l'homme à couvert de ces châtimens rigoureux, qui ſont tout ce qu'il y a de plus terrible & de plus à appréhender pendant que nous vivons ſur la terre. *Le même.*

Il eſt plus avantageux d'obéir que de commander.

En conſidérant les effets de l'obéiſſance, peut-on s'empêcher de prononcer qu'il eſt beaucoup plus avantageux d'obéir que de commander... Il n'y a rien en effet qui ſoit plus à craindre que les places ſupérieures, dans leſquelles on eſt revêtu de l'authorité. Les ſages ont fui, & ils les ont conſidetées comme un poids accablant. Hé! de quoi ont-ils été particulierement effrayez ? C'eſt qu'ils ſçavoient combien il eſt périlleux de commander. Vouloit être maître, & avoir de l'empreſſement pour les places qui élevent au-deſſus des autres, c'eſt être ennemi de ſoi-même ; n'avons-nous pas aſſez à répondre de nous, ſans nous charger encore de répondre des autres ? Doutez-vous que ceux qui commandent ne ſoient chargez de rendre compte à Dieu de tous ceux qui ſont ſoumis à leur authorité ; & voila pourquoi ſaint Jacques vous avertit de redouter & de fuir les prémieres places : *Mes freres*, vous dit cet Apôtre, *ne vous empreſſez point de devenir les maîtres des autres, ſçachant que cette charge vous expoſe à un jugement plus ſevere. Le même.*

Jacob. 3.

Suite du même ſujet.

Ceux qui ſont élevez aux prémieres places ne doivent jamais ceſſer de craindre. Ils doivent conſideter leur dignité, non pas comme quelque choſe de brillant & d'avantageux, mais comme un poids tres-lourd. Ils doivent être ſincerement diſpoſez à obéir. S'il leur étoit libre de faire un choix, ils devroient ſans héſiter quitter leur état, ſe dépoüiller de leur authorité, pour embraſſer la condition où l'on obéit, & où l'on eſt plus chargé du peſant fardeau de gouverner les autres. Mais que ceux qui obéiſſent ſoient pénétrez du bonheur de leur condition, & que ce leur ſoit un motif puiſſant pour en remplir les devoirs. Ils ſont beaucoup plus en ſûreté que les autres, & par conſéquent beaucoup plus heureux. *Le même.*

Faux prétexte pour ſe diſpenſer d'obéir.

Comme l'eſprit de l'homme eſt plein de caprices, les uns ſeront dans une diſpoſition, & les autres auront des ſentimens contraires. L'un dira je ne puis obéir ; car l'on abuſe de ma facilité, & ce que l'on me demande eſt trop au-deſſous de moi. L'autre au contraire, ſe plaindra qu'il ne peut obéir, parce qu'on l'accable, & que ce qu'on lui ordonne eſt au-deſſus de ſes forces. Diſpoſitions également criminelles, & qui ſont voir la révolte du cœur. Celui qui eſt humble de cœur, & qui eſt mis par la providence dans une condition qui l'aſſujetit à obéir, eſt bien éloigné de donner entrée dans ſon cœur à de ſi pernicieuſes penſées. Mais voicy la vraye ſituation de l'homme obéiſſant. Il n'examine rien ; il ſuffit qu'on lui commande, & qu'on lui donne lieu d'obéir ; vous le voyez entierement appliqué aux petites choſes ; vous le voyez dans les affaires importantes & difficiles, faiſant de généreux efforts pour ſurmonter les obſtacles ſans jamais ſe rebuter. *Le même.*

L'obéiſſance doit être entiere, &

L'obéiſſance ne doit pas ſeulement être prompte, mais elle doit être entiere, car celui qui eſt ſoûmis en certaines choſes, & ne l'eſt point en d'autres, obéit

par caprice, & n'a point l'eſprit d'obéiſſance, & dans la verité il n'obéit point. Saint Jacques dit, *que quiconque ayant gardé toute la Loi, la viole en un ſeul point, eſt coupable comme l'ayant toute violée.* Quiconque donc conſent d'obéir en certains points, & refuſe d'obéir en d'autres, eſt un rebelle, & Dieu le conſidére comme un homme qui eſt dans une deſobéiſſance perpetuelle. C'eſt de même un mauvais caractere que le refus d'obéiſſance dans les choſes que nous croyons au-deſſous de nous. Le véritable obéiſſant, c'eſt-à-dire, celui qui régarde Dieu dans ceux à qui il obéit, eſt toûjours exact, & en toutes choſes, au lieu que celui qui n'obéir que quand les choſes lui plaiſent, & qui refuſe d'obéir quand elles ne lui ſont pas agréables, n'obéit pas à Dieu, ni pour Dieu, il obéit à ſon amour propre & à ſa paſſion. *Le même.*

non en certaines choſes ſeulement. *Jacob. 2.*

Tenez-vous dans le lieu où Dieu vous a placez, & obéiſſez de cœur, ayant toûjours devant les yeux que c'eſt à Dieu que vous obéiſſez en obéiſſant aux hommes. C'eſt-là proprement le caractere de la véritable obéiſſance. Elle doit être de cœur; car l'action extérieure n'eſt que le dehors & la ſurface. Dieu veut le cœur, & c'eſt un principe général dans tout ce qu'il ordonne: ce qu'il demande donc en prémier lieu c'eſt le cœur. Commande-t-il de faire l'aumône, il veut que vous la faſſiez de cœur; & il declare *qu'il aime celui qui donne avec joye.* Demande-t-il des œuvres, des hommages exterieurs, des témoignages de nôtre dépendance, il nous fait ſçavoir que ſi ces œuvres ne partent du cœur, il nous rejettera avec ce peuple hypocrite, qui *l'honore des levres pendant que leur cœur eſt tres-éloigné de lui.* Ceux-là donc déplaiſent à Dieu, qui n'obéiſſent que par crainte, dont le cœur eſt plein de défiance, de murmure, & de chagrin. &c. Vous obéiſſez, je le veux; mais c'eſt à regret, & par contrainte, pendant que vous pratiquez extérieurement ce qui vous eſt commandé; vous vous revoltez au dedans de vous-mêmes, quelquefois même vous n'avez pas aſſez d'empire ſur vous pour diſſimuler vos ſentimens, & par des réponſes qui marquent vôtre indocilité, vous contriſtez ceux à qui Dieu a donné authorité ſur vous. Que vous arrivera-t-il? vous obéirez, vous en aurez toute la peine; mais vous obéirez ſans fruit. Au lieu que ſi vous vous appliquiez à vous ſurmonter vous-même, & à dompter les répugnances de vôtre cœur, Dieu recevroit vôtre ſacrifice. En obéiſſant malgré vous, vous ſerez toûjours au rang des eſclaves, parce que vous murmurez, & que vous n'agiſſez que par crainte. Si vous ſouhaitez d'obéir en enfans & en ſerviteurs de Dieu en obéiſſant aux hommes, agiſſez par amour. *Le même.*

Il faut obéir de cœur en conſidérant que c'eſt au Seigneur que l'on obéit, en rendant obéiſſance aux hommes.

2. *Ad Corinth. 9. Matth. 5.*

L'obéiſſance eſt une vertu univerſelle, elle renferme toutes les vertus, ou elle les ſuppoſe; c'eſt elle, dit ſaint Gregoire, qui met toutes les autres vertus dans nôtre ame, qui les conſerve, & qui les perfectionne. Elles ceſſent d'être des vertus, ſi elle ne les regle; elles deviennent même des vices quand elles lui ſont contraires. C'eſt en un mot, le ſacrifice le plus agréable que l'on puiſſe faire à Dieu, parce que c'eſt le plus difficile, & parce que l'homme ſacrifie par l'obéiſſance ce qu'il a de meilleur & de plus cher; c'eſt-à-dire, ſa liberté; auſſi l'Ecriture nous aſſure-t-elle, que l'obéiſſance vaut mieux que les ſacrifices, parceque, comme dit le même ſaint Gregoire, par les ſacrifices, on immole la chair des animaux; par l'obéiſſance, on immole ſa propre volonté. Les ſacrifices même faits contre les ordres de l'obéiſſance, deviennent abominables, & Dieu proteſte

Le mérite & l'excellence de l'obéiſſance.

lui-même qu'il regarde la desobéissance comme une espece d'idolatrie. *Le Pere Nepveu, tome troisiéme de ses Reflexions Chrétiennes, pour tous les jours de l'année.*

L'obéissance est aveugle & éclairée tout à la fois.

L'obéissance, toute aveugle qu'elle paroît, est toûjours tres-éclairée; elle paroît quelquefois contraire à la raison humaine; mais alors même, elle est tres raisonnable; parce qu'elle a pour régle une souveraine raison qui est la volonté de Dieu. Ce qui fait le peché du Supérieur, quand sa passion le fait commander, fait mon mérite, parce que c'est la charité qui me fait obéir. Que le sort d'un homme obéissant est heureux! Toûjours assûré que c'est Dieu qui le gouverne, peut-il craindre d'être mal gouverné? peut-il être inquiet, & en peine de quoi que ce soit, sinon de contenter celui à qui il obéit *Le même.*

L'exemple d'obéissance que le Sauveur a donné aux hommes.

Comme la pratique de l'obéissance paroissoit difficile à l'homme, qui aime passionnement sa liberté, il a fallu l'exemple d'un homme-Dieu pour la rendre facile. Il n'est rien dit de lui, depuis l'âge de douze jusqu'à trente ans, sinon qu'il obéissoit: *Et erat subditus illis.* Voila à quoi se réduisent les actions, toutes les vertus, tous les miracles de la vie cachée d'un Dieu: *Il obéissoit*: mais à qui? non-seulement à son Pere, mais à Marie & à Joseph qui lui étoient infiniment inférieurs en tout. Quelle humilité! quel exemple! mais en quoi obéit-il! dans les choses du monde les plus basses & les plus penibles; dans les plus menus ministeres de la maison; mais de quelle maniere obéit-il? promptement, sans se plaindre, prévenant même leur inclination; exactement, sans rien omettre de ce qu'on lui prescrit; parfaitement, regardant la volonté de son Pere dans celle de Marie & de Joseph, & leur obéissant comme à son Pere même. Est-ce ainsi enfans, serviteurs, sujets? est-ce ainsi que vous êtes soumis, que vous obéissez? Ces murmures, ces difficultez, ces remontrances, cette lâcheté, cette negligence, ces respects humains, cette obéissance ou de nécessité, ou de bienséance, ou de pure politique, montrent assez combien vous êtes éloigné de cette parfaite obéissance du Sauveur, qui proteste qu'il n'est point venu pour faire sa volonté quelque sainte qu'elle fût, mais uniquement celle de son Pere; & qui après avoir vecu dans la pratique continuelle de l'obéissance, a voulu encore mourir par obéissance, aimant mieux, comme dit saint Bernard, perdre la vie que l'obéissance. *Le même.*

Combien l'obéissance est agréable à Dieu.

Il n'y a rien, dont Dieu ait jamais plus fait d'état que de l'obéissance; quelque agréable que lui eût été le sacrifice des victimes, il a protesté hautement qu'il aimoit mieux l'obéissance; & la raison à mon avis est parce que de toutes les vertus, l'obéissance est celle qui immole & qui sacrifie l'homme tout entier. Quand on pratique la continence, on offre son corps, je l'avoüe, mais aussi c'est tout: quand on donne l'aumône, on offre une partie de ses biens, mais on se borne là; & cette aumône, quoique faite d'un bien qui est hors de nous, lui est pourtant tres-agréable comme il l'a lui-même marqué assez expressément: mais en obéissant, on se sacrifie entierement soi-même; on pratique toutes les vertus en pratiquant l'obéissance, parce que toutes les vertus sont dans la dépendance de nôtre volonté. Or renonçant à tout ce que nous sommes, & à tout ce que nous voulons, nôtre volonté est toute renfermée dans celui qui nous commande & qui nous conduit. *Autheur anonyme.*

Toutes les actions d'un

Nous ne pouvons trop répeter, que dans la vie chrétienne, nulle action n'est & ne peut être sainte ni d'aucun mérite, si elle n'est une obéissance à quelque

loy juſte. Et ainſi en quelque état que puiſſe ſe trouver un Chrétien, ſoit ſouverain, ſoit ſujet, ſoit d'abaiſſement ou de grandeur, il eſt toûjours dans celui d'obéir; ſi le ſujet & l'inferieur ne peut qu'obéir, le Souverain de même ne peut commander qu'en obéiſſant à celui qui lui a donné le commandement; ſi bien que dès qu'une action n'eſt pas une obéiſſance, elle eſt hors de la régle de la raiſon, qui ne laiſſe la volonté d'aucun homme ſans une volonté ſupérieure qui le gouverne, afin de former de toutes ſes penſées auſſi-bien que de toutes ſes affections, des actions d'obéiſſance. Sans cette dépendance, l'homme n'agit que par eſprit d'orgueil, voulant être le maître, & pour ainſi dire, le Dieu de lui-même. *Monſieur Sarazin, ſecond tome de ſon Avent, ſermon ſur* JESUS-CHRIST, *Legiſlateur & de l'obéiſſance parfaite.*

Chrétiens doivent être des actions d'obéiſſance.

C'eſt obéir à Dieu que d'obéir aux Superieurs légitimes; & c'eſt lui deſobéir que de leur deſobéir: *Ce n'eſt pas vous qu'ils ont rebuté, c'eſt moy*, dit-il un jour au Prophete Samüel: *Ce n'eſt pas contre nous*, diſoit Moïſe aux Iſraëlites, *c'eſt contre le Seigneur que vous murmurez.* Il eſt à la vérité plus glorieux de recevoir les ordres de Dieu immédiatement de lui-même, mais il eſt peut-être plus utile de les recevoir par l'entremiſe des hommes: car il y a plus de mérite à ſe ſoûmettre tout enſemble & à Dieu & aux hommes pour l'amour de Dieu. Mais n'êtes-vous point effrayé de ce que dit le Saint-Eſprit, que l'on commet par la deſobéiſſance une eſpece d'idolâtrie? Quand le conducteur des Iſraëlites eſt éloigné pour un peu de temps, ce malheureux peuple ſe fait un veau d'or pour l'adorer; & qu'on s'éloigne de la conduite d'un Supérieur on devient idolâtre de ſon propre ſentiment. Si vous voulez connoître avec aſſûrance celui de Dieu, vous devez conſulter ſon interprete: *Populus venit ad me quærens ſententiam Dei.* *Le Pere Dozenne dans la Morale de* JESUS-CHRIST.

On obéit à Dieu quand on obéit aux hommes.

1. *Reg.* c. 15.

Exod. 18.

La vraye ſageſſe nous dit que chacun peut gouverner les autres avec plus de ſûreté de conſcience, qu'il ne peut ſe gouverner lui ſeul; & qu'il n'y a rien qui ſoit moins ſujet à l'erreur que l'obéiſſance; rien au contraire qui ſoit plus périlleux que de ſuivre ſes propres lumieres. Les Souverains même qui ſont nez pour commander, ſont obligez d'obéir à quelqu'un, & de ſoûmettre leurs penſées aux ſages conſeils d'un bon ſujet. Celui qui ôte le conducteur à l'aveugle, le médecin au malade, & le pilote au vaiſſeau, les met tous en grand danger de ſe perdre; mais quiconque ſe prive du ſecours de l'obéiſſance, ſe met encore en plus grand danger. *Le même.*

On n'eſt point ſujet à l'erreur en ſuivant l'obéiſſance.

On ne doit jamais obéir pour faire du mal, c'eſt-à-dire, pour faire une choſe qui eſt évidemment contre la loi de Dieu, ſi un Superieur le commandoit: mais il ne faut pas faire un bien que nous voudrions, s'il nous le défend. Si l'on obéiſſoit à un Superieur, quand il commande le mal, un aveugle alors ſeroit conduit par un autre aveugle, & l'on deſobéiroit à Dieu, pour obéir à un homme. Les Apôtres ont ſoûtenu généreuſement en préſence des chefs de la Synagogue, qu'il faut faire tout le contraire; & il faudroit anathématizer un Ange qui prêcheroit une autre Evangile. Dieu, dit l'Ecriture, comptera parmi les méchans ceux qui s'excuſent ſur des fauſſes obligations. Mais ſi pour obéir pour faire le mal eſt une révolte, & non pas une obéiſſance, & ſi c'eſt abandonner l'ordre de Dieu pour s'attacher à un homme qui eſt dans le déſordre; il n'en eſt pas de même d'un inférieur, qui s'abſtient de faire un bien que

On ne doit jamais obéir dans les choſes qui ſont contre Dieu.

ſon Superieur lui deffend : car alors on ne laiſſe une bonne œuvre que pour ſe porter à une meilleure ; & en s'abſtenant ainſi de faire le bien, on mérite une double récompenſe, parce qu'on acquiert le merite de l'obéiſſance ſans perdre celui de la bonne œuvre qu'on s'eſt propoſée. *Le même.*

Sur la néceſſité de l'obéiſſance.

Il y a des vertus dont la pratique eſt éclatante ; il y en a d'autres qui ſont plus obſcures, & dont l'exercice ſe fait ſans bruit & ſans éclat, comme l'obéiſſance, qui marque de la dépendance dont l'homme eſt ennemi, & qui repugne à la liberté dont il eſt amateur ; nous pouvons dire néanmoins qu'il n'eſt rien de plus néceſſaire, ni de plus ordinaire, que le rapport de l'inférieur au Supérieur. Les uns obéiſſent par la crainte, par conſéquent en eſclaves ; les autres obéiſſent par raiſon, par conſéquent en hommes ; les uns obéiſſent par interêt, par conſéquent en politiques ; les autres obéiſſent par vertu, par conſequent en Chrétiens. Il eſt vrai que Dieu permet ſouvent qu'il y ait des gens indignes, foibles, & incapables qui commandent parmi les hommes. Que ſi la nature nous repréſente, que c'eſt un grand déſordre qu'un homme foible, ignorant, ou empotté, commande aux autres ; on lui répondra que le déſordre eſt encore plus grand, lorſque la colere & les autres paſſions l'emportent par deſſus la raiſon, quand nous aimons mieux obéïr en bête que d'obéir en homme ; quand nous aimons mieux nous ſoûmettre en politiques, que de nous ſoûmettre en Chrêtien. C'eſt pourquoy, ſi c'eſt un mal pour nous de ne diſpoſer plus de nous-mêmes, nous devons craindre bien davantage que l'avarice ne diſpoſe de nôtre cœur, & que la violence ne diſpoſe de nôtre eſprit : car dequoy nous ſervira d'apprendre aux animaux d'obéir à l'homme, & de ſoûmettre en même temps nôtre raiſon aux paſſions des animaux ? *Livre intitulé, la Conduite du ſage, tome 1.*

Combien la deſobeiſſance, & la propre volonté ſont préjudiciables au ſalut.

Il n'y a rien qui ſoit plus contraire au ſalut, ni qui rende un Chrétien plus indigne de la grace de Dieu, que de ſe vouloir conduire ſoi-même, & vivre ſelon ſon propre eſprit ; parce qu'en cela conſiſte l'eſprit d'orgüeil, que Dieu hait & déteſte comme étant la ruïne de ſa gloire, & l'origine de tous les maux. Or cet eſprit naît principalement de l'eſtime de ſa propre ſageſſe, lorſqu'un homme ſe croit aſſez fort, & capable de ſe gouverner ſoy-même ſans avoir beſoin de la conduite d'autrui, & que dans cette fauſſe perſuaſion, il ſe forme des régles & des maximes contraires à celles de Dieu. C'eſt pourquoy, afin d'abatre cette inſolente vanité de l'eſprit humain, & confondre cette ſageſſe mondaine qui veut renverſer & détruire l'ordre de la ſageſſe divine, le Fils de Dieu dans ſon Incarnation & dans tout le reſte de ſa vie, nous a voulu ſervir de modele de la plus parfaite obéiſſance qui ait jamais été. *La Morale Chrétienne ſur le* Pater, *l. 5. ſect. 1. art. 5.*

Dieu a voulu qu'il y eut de la dépendance & de la ſoûmiſſion par tout.

La premiére choſe que Dieu demande de ceux qui font profeſſion du Chriſtianiſme, eſt la foi, qui n'eſt rien à vrai dire qu'une captivité de l'eſprit propre, qui renonce à ſes propres lumiéres, pour croire aveuglément des véritez qui lui ſont incompréhenſibles, comme certaines, & indubitables par le ſeul motif de la révélation qui lui eſt faite par l'Egliſe de la part de Dieu ; ce que ſaint Paul appelle réduire en ſervitude tous les eſprits, pour les ſoûmettre à l'obéiſſance de JESUS-CHRIST. C'eſt par cette même conſidération qu'il a établi dans ſon Egliſe une Hiérarchie ; c'eſt-à-dire, une

ſubordination de Paſteurs, qu'il fait dépendre les uns des autres, ne voulant point que les hommes reçoivent que par l'entremiſe des ſupérieurs légitimes, les pouvoirs & les lumiéres, qui leur ſont néceſſaires. C'eſt ainſi que Dieu a gouverné les plus grands hommes, même les Rois & les Princes, & les plus grands Philoſophes, lorſqu'il les a voulu attirer à ſoy, & les convertir par ſa grace toute puiſſante. Il les a humiliez par l'obéiſſance; il a renverſé dans eux cette force d'eſprit dont ils ſe glorifioient, & cette ſageſſe orgueilleuſe qui les enfloit, & les élevoit ſi fort devant leurs propres yeux, afin de s'aſſujetir comme des enfans à la conduite de leurs Supérieurs eccleſiaſtiques, à qui ils doivent comme les autres, rendre obéiſſance.

De l'obéiſſance téligieuſe.

On ne peut douter que les perſonnes, qui pour avoir le bonheur de ſuivre en toutes choſes la volonté de Dieu, ont fait vœu d'obéir à ceux qui tiennent viſiblement ſa place, n'ayent en ce point quelque choſe de plus avantageux que les autres, puiſqu'elles ne ſçavent pas ſeulement ce que Dieu demande d'elles dans les choſes les plus conſidérables; mais elles connoiſſent continuellement tout ce que Dieu veut dans tout le détail de leurs actions; & pour mener une vie très-parfaite, elles n'ont qu'à faire ce qu'elles font dans cette vûë, que c'eſt ce que Dieu veut qu'elles faſſent. Une cloche qui ſonne à temps reglé, eſt comme une voix du ciel qui leur intime ce qui eſt du bon plaiſir de Dieu, & ce qui lui agrée pour une telle heure. Et quand un Ange leur paroîtroit viſiblement, & les inſtruiroit de tout ce qu'elles doivent faire, elles n'en ſeroient pas ſi aſſûrées qu'elles le ſont de cette maniére, qui n'eſt ſujette à aucune ſorte d'illuſion. N'eſt-ce pas là un moyen propre pour arriver facilement à un très-haut degré de vertu! *Le Pere Guilleminot, livre intitulé la Sageſſe chrêtienne, chapitre huitiéme, ſeconde verité.*

Comme on peut imiter l'obéiſſance des Religieux, & acquerir par ce moyen de grands merites.

Dans la conſidération du mérite de l'obéiſſance, diſons-nous à nous-mêmes; ô que je ſuis aveugle; moy qui aime tant la liberté, & qui trouve ſi peſant le joug de l'obéiſſance; moy qui ne cherche qu'à m'affranchir de toute ſervitude; ô le méchant caractere! de ne pouvoir s'aſſujetir à rien; de ne vouloir être contraint en rien; d'être ſans ceſſe porté au murmure contre tout ce qui nous eſt commandé! Heureuſes mille fois les perſonnes Religieuſes, dont la vie eſt une pratique continüelle de cette vertu! Quel bonheur de pouvoir dire qu'on ne fait pas un pas de ſon choix, tout étant ordonné ou par la Régle, ou par les Supérieurs? mais pourquoy les autres ne les imiteront-ils point, autant qu'il ſera en leur pouvoir? Combien de mérite, pour une femme qui voudroit s'accommoder aux humeurs, aux volontez de ſon mari par cet eſprit d'obéiſſance, & qui s'étudieroit de ne rien faire dans les choſes les plus indifferentes que par ſon ordre, ni dans les bonnes mêmes contre ſon ordre, puiſque Dieu l'y a ſoûmiſe. Un enfant qui ſe rendroit obéiſſant à ſon pere & à ſa mere, un domeſtique à ſon maître & à ſa maîtreſſe, & toutes ſortes de perſonnes à un directeur à l'égard des choſes de conſcience. Sans cela nulle vertu parfaite, nulle perſéverance dans une vertu même mediocre, des illuſions, des troubles, des inquietudes ſans fin; au lieu qu'étant ſoûmis, non-ſeulement on ne fait pas mal, & même on ne peut rien faire de meilleur. *Le Pere de la Colombiere, tome cinquiéme, Méditation ſur la Paſſion de Nôtre Seigneur.*

Qu'il faut obéir aux Supérieurs en esprit d'amour & de charité.

Cette maniére d'obéissance dont nous venons de parler, est celle que l'Ecriture nous recommande souvent comme un effet de la charité. Ce n'est point, remarque saint Bonaventure, une obeissance forcée, comme celle des esclaves qui ont perdu la liberté; ce n'est pas non plus une obéissance mercenaire, comme celle des serviteurs, qui n'envisagent que le gain. C'est une obéissance libre & filiale, comme celle dont parle l'Ecclesiastique quand il dit: *Les enfans de la sagesse, composent l'assemblée des justes, & toute leur vie n'est qu'obéissance & qu'amour.*. Pour cela il importe de considerer d'abord, que Dieu étant le prémier de tous les maîtres, c'est lui aussi que nous devons aimer le prémier, & par dessus toutes choses, selon que nous oblige le précepte de l'amour qu'il a voulu mettre à la tête de tous les autres. Or de cet amour naît celui que nous devons porter à nos Supérieurs, & à tous ceux que Dieu a choisis pour nous gouverner en sa place.. Sur quoy il faut remarquer avec saint Ambroise, qu'encore que le Supérieur ne doive rien oublier pour se faire aimer de ses inférieurs, & que ce soit là le meilleur moyen d'en être obéi, les inférieurs néanmoins sont obligez d'aimer toûjours leur Supérieur, quelque rude & fâcheux qu'il soit, par la raison seule qu'il leur tient la place de Dieu. *Le Pere du Pont, dans sa Guide spirituelle, tome 2. ch. 9. §. 4.*

Eccli. 3.

L. de offic. c. 7. & 8.

Pour obéir comme il faut, il faut aimer ce qu'on nous commande.

Quiconque obéit comme il faut, aime ce qu'on lui commande; il s'y affectionne & l'embrasse comme un moyen que Dieu lui propose pour son salut & pour sa perfection. C'est pourquoy, nous devons aimer de cette maniére les reglemens propres de nôtre état & de nôtre employ, & en général toutes les ordonnances de nos Supérieurs. Et pour cela, il faut rechercher les raisons capables de nous porter à les aimer. Or il y a deux sortes de choses que l'on peut nous ordonner. Les unes nous plaisent, parce qu'elles sont ou commodes ou honorables. A l'égard de celles-cy, nous n'avons que faire de raisons pour nous exciter à les embrasser: Car l'obeissance, dit saint Gregoire, n'a pas besoin de faire de grands efforts, quand elle ne rencontre rien de fâcheux; & si en obéissant, nous cherchons ce qui nous est agréable, ce n'est pas une véritable obéissance, ou c'en est une fort imparfaite, a quoy la volonté propre a beaucoup de part; mais dans les choses contraires aux inclinations de nôtre propre volonté, l'obéissance doit gagner beaucoup sur les inclinations de la nature. *Le même.*

Il en est de la veritable obéissance comme de la foy.

C'est ainsi que les maîtres de la vie spirituelle parlent de l'obéissance; elle est en ce point semblable à la foy, laquelle ne s'appuye point sur des raisons humaines, mais sur la seule parole de Dieu, qui est le motif qui nous fait croire. En effet, celui qui sçait obéir en Religieux & même en Chrétien, ne cherche point de raisons humaines; il n'envisage que la seule volonté de Dieu, dont les Supérieurs sont interpretes, parce que s'il s'arrêtoit à ces raisons humaines, il n'auroit qu'une obéissance politique & non pas chrétienne, & si ces considerations lui manquoient, son obéissance qui n'a point d'autre fondement, tomberoit bien-tôt. Mais quand il est une fois déterminé à obéir parfaitement, il peut rechercher devant Dieu les raisons capables à l'accomplir avec plus de joye, de promptitude, & de ferveur, la divine volonté & les ordres de ceux qui ont droit de lui commander: Car alors ses raisons ne diminuent point le

merite

mérite de l'obéiſſance, comme dans la foy quand on propoſe aux fideles quelques raiſons, ce n'eſt pas afin qu'elles faſſent le principal motif de leur foy, mais afin qu'ils ayent moins de répugnance à croire des véritez ſi obſcures que Dieu leur a revelées dans les Ecritures. *Le Pere du Pont dans ſa Guide Spirituelle, tome 2. ch. 13. §. 2.*

De l'obéiſſance aveugle.

Cette obéiſſance ſi parfaite dont nous venons de parler, s'appelle aveugle; parce que pour obéir, elle n'a point d'autres yeux que ceux de Dieu même, & de ſes Miniſtres: auſſi n'appartient-il qu'à Dieu ſeul de voir ſi ce qu'il commande eſt bon & utile. Tout ce que doit faire un Chrétien, & un Religieux, qui aſpire à la perfection, c'eſt de ſoûmettre ſon jugement à l'obéiſſance, d'éxecuter ſans nulle diſcuſſion les ordres de Dieu, d'accomplir de même tout ce que commandent ſes Miniſtres, lors qu'ils ne commandent rien qui ſoit manifeſtement mauvais, & de ne ſe propoſer en tout cela que l'obéiſſance même. De plus, cette obéiſſance aveugle ne conſidere nullement les qualitez, les perfections, les talens, les vertus, de celui qui ordonne; elle ne voit en lui qu'une ſeule choſe; ſçavoir, qu'il eſt Supérieur, à qui Dieu a confié ſon authorité, & l'a mis en ſa place pour nous conduire: Car comme c'eſt Dieu qui l'a établi en cette charge, comme on le doit toûjours préſuppoſer, on doit regarder Dieu ſeul en ſa perſonne, & croire qu'il gouverne par lui, qu'il commande par lui, & qu'il eſt toûjours le premier mobile de tout ce qui nous eſt ordonné, ſans paſſer plus avant, & ſans examiner ſi celui qui commande de ſa part, eſt ſçavant ou ignorant, doux ou ſévere, de bonne ou de mauvaiſe vie. *Le même, en partie.*

L'obeiſſance renferme toutes les autres vertus.

Il faut ſuppoſer que cette ſoûmiſſion ſi parfaite & ſi generale de la volonté humaine à la divine, en obéiſſant aux hommes qui nous commandent de ſa part, n'eſt pas tant une vertu particuliere, qu'un aſſemblage de pluſieurs vertus, qui conſpirent toutes enſemble pour obſerver exactement ce que Dieu ordonne. La foy, l'eſperance, la charité la plus pure, l'humilité, la pieté, & pluſieurs autres concourent à un acte parfait d'obéiſſance, & comme on eſt diſpoſé d'obéir en toutes choſes, la force, la temperance, la liberalité ſe joignent avec elles dans l'éxecution de ce qui nous eſt commandé; de ſorte que ſaint Grégoire a pû dire ſans exageration, que c'eſt le propre de l'obéiſſance d'attirer toutes les vertus dans l'ame, & de les y conſerver: parce qu'il ſuffit d'avoir conçu un ferme deſſein d'executer tout ce que Dieu veut pour s'appliquer auſſi-tôt à la pratique de toutes les vertus. *Le même.*

Vivre en état d'obéiſſance, c'eſt vivre ſelon Dieu.

On peut avancer ſans crainte, que vivre en état d'obéiſſance, c'eſt vivre ſelon Dieu, parce que c'eſt faire la volonté de Dieu, & lui même ne peut nous obliger à davantage, qu'à faire ce qu'il nous commande & ce qui lui plait. La raiſon fondamentale de cette vérité, ſe tire de cette parole de l'Apôtre: *Que ceux-là ſont enfans de Dieu, qui ſont conduits par l'Eſprit de Dieu.* Or c'eſt être conduit par l'Eſprit de Dieu, que de ne rien faire de ſoi-même & de ſa propre volonté; mais le conſulter en toutes choſes, par l'organe de celui qui nous gouverne & que nous devons écouter. Car c'eſt ainſi que ſaint Auguſtin explique cette parole: ce ne ſont pas ceux qui agiſſent par leur propre eſprit, mais bien ceux qui ſont conduits par l'eſprit de Dieu qui ſont enfans de Dieu. Les Philoſophes Stoïciens pouvoient vivre ſelon leur propre eſprit, eux qui tenoient pour

Ad Rom. 8.

Auguſt. in Pſalm. 118.

maxime que le Sage doit ſe conduire ſoi-même ; mais les vrais Chrétiens qui ſont tout à Dieu, ſuivent en toutes choſes la conduite de Dieu & de ſon Eſprit, & cette difference vient de ce que l'eſprit de ces Philoſophes étoit l'orgueil & la vaine gloire, & que l'eſprit des Chrétiens eſt l'humilité, dont le propre caracte eſt la ſoûmiſſion. *La Morale ſur le* Pater, *l. cinquiéme, ſect.* 1. *art.* 5.

L'état d'obéiſſance eſt une grande conſolation pour les Religieux.

C'eſt un ſujet de grande conſolation, particulierement pour ceux dont la vie eſt un état d'obéiſſance, comme eſt celle des perſonnes religieuſes, dont toutes les actions ſont preſque déterminées, ou par la regle, qui leur eſt comme un Supérieur inanimé, ou par celui qui a authorité ſur elles, & leur eſt comme une regle vivante. Dieu favoriſe effectivement d'une protection ſpéciale les perſonnes obéiſſantes, lors qu'elles ſont dans le lieu où Dieu les a miſes ; & ſaint Jean Climaque a raiſon de dire que l'obéiſſance eſt une navigation ſûre, un voyage qu'on fait en dormant, & ſans peril ; parce qu'on n'a qu'à s'abandonner à la conduite du Pilote qui tient en main le gouvernail, & qu'on arrive infailliblement au port du ſalut. C'eſt elle auſſi, qui au jour du jugement, repondra pour ces perſonnes conſacrées au ſervice de Dieu, & ſera leur juſtification auprès du ſouverain Juge. *Le Pere du Pont, au lieu cité cy-devant.*

Avantages de l'obéiſſance parfaite.

O que la ſimplicité de l'obéiſſance aveugle, s'écrie ſaint Bernard, eſt une grande prudence ! puis que par ſon aveuglement même, elle nous conduit toûjours à un heureux terme ! La prudence eſt une grande vertu, mais difficile à acquerir ; & l'obéiſſance eſt une prudence également sûre & facile : elle tient à nôtre égard la place d'une ſageſſe infinie, qui nous donne ſes lumieres, quand nous lui ſacrifions les nôtres. Mais pour devenir ſage de cette ſorte, il eſt neceſſaire qu'un Religieux renonce, pour ainſi dire, à la ſageſſe ; & que tout ſon diſcernement ſoit de n'avoir nul diſcernement dans les choſes qu'on lui ordonne. De ſorte que l'obéiſſance eſt une mort volontaire, une vie exempte de toute curioſité, une aſsûrance dans le peril. La ſeule peine qu'a l'obéiſſant parfait, qu'on peut appeller tout enſemble un homme mort & un homme vivant, c'eſt lors qu'en quelque rencontre il fait ce qu'il veut : tant il craint de porter une auſſi peſante charge qu'eſt celle de ſa propre volonté. *Le Pere d'Oxenne, déja cité.*

Un Superieur doit adoucir tant qu'il peut le joug de l'obéiſſance.

Un Superieur de ſon côté doit s'étudier à rendre aux inférieurs l'obéiſſance plus douce ; par ſa pieté, en tâchant d'attirer ſur eux les graces de Dieu dont il tient la place ; par ſon exemple, en marchant à leur tête dans toutes les obſervances, comme le bon Paſteur auquel JESUS-CHRIST eſt comparé ; par une charité commune, exempte d'amitiez particulieres ; car cette charité inſpire la confiance, & ces amitiez particulieres la detruiſent ; par une conduite égale & ſans paſſion, en ſupportant les foibleſſes & les paſſions des autres, autant que la prudence le permet ; ou en mêlant la douceur avec la fermeté, quand il eſt neceſſaire de les corriger. *Le même.*

La nature & la perfection de l'obéiſſance Religieuſe.

L'obéiſſance Religieuſe eſt une obéiſſance de perfection, qui fait que nous nous engageons, même par vœu, à obéir pour l'amour de Dieu à des perſonnes de qui naturellement nous n'avons nulle dépendance, par un deſir de faire un ſacrifice à Dieu, de ce que nous avons de plus cher au monde ; c'eſt-à-dire, de nôtre volonté & de nôtre liberté, en nous faiſant une obligation d'obéir à des

perſonnes qui nous tiennent la place de Dieu: & c'eſt proprement l'obéiſſance religieuſe, à laquelle on donne plus particulierement le nom de vertu d'obéiſſance. Cette obéiſſance a trois degrez, dont le premier & le plus imparfait conſiſte à executer entierement les choſes que le Superieur commande, ſans en rien omettre: ce qui n'exclud pas les repugnances de la volonté & la difficulté à obéir. Le ſecond, conſiſte à ſoûmettre parfaitement ſa volonté à celle de ſon Superieur; de maniere que renonçant à ſes propres inclinations, on n'ait point d'autre volonté ni d'autres inclinations que les ſiennes. Le troiſiéme enfin, conſiſte à ſoûmettre même ſon jugement & ſes lumieres au jugement & aux lumieres d'un Superieur, renonçant à tous les raiſonnemens, ne ſe permettant pas même d'examiner ou les raiſons ou les motifs que le Superieur peut avoir de commander ce qu'il commande. *Le Pere Nepreu, livre intitulé, l'Eſprit du Chriſtianiſme, traité troiſiéme, chapitre premier.*

On eſt toûjours sûr de bien faire en obéïſſant quand on ne commande rien qui ſoit contre Dieu.

Le Superieur peut quelquefois n'avoir pas raiſon dans le commandement qu'il me fait, mais la raiſon veut que je lui obéiſſe. Quelque peu raiſonnable qu'il ſoit en me commandant, je ſuis toûjours tres-raiſonnable en lui obéiſſant. L'obéiſſance, toute aveugle qu'elle paroît, eſt toûjous tres-éclairée; elle paroit quelquefois contraire à la raiſon humaine, mais alors elle eſt tres-raiſonnable, parce qu'elle a pour regle une ſouveraine raiſon, qui eſt la volonté de Dieu. Ce qui fait le peché du Superieur, quand la paſſion le fait commander, fait mon merite, parce que c'eſt la charité qui me fait obéir. Que le ſort d'un homme obéiſſant eſt heureux, toûjours aſſûré que Dieu le gouverne, peut-il craindre d'être mal gouverné? *Le même, dans ſes Reflexions Chrétiennes, tome troiſiéme.*

L'obéiſſance doit être prompte.

La promptitude eſt ſans doute le caractere le plus aſſûré & le plus viſible d'une perſonne parfaitement obéiſſante; en effet, que pourroit-on penſer autre choſe de cette diſpoſition d'eſprit, prête à voler à tous les ordres d'un Supérieur, & d'exécuter tout ce qui lui eſt commandé? & n'eſt-ce pas là la marque la plus conſtante qu'on puiſſe donner d'une véritable obéiſſance! Car comme la lenteur qu'on apporte à obéir, eſt un témoignage qu'on ne fait qu'à regret, & qu'on n'a que le dehors de l'obéiſſance, ne faut-il pas avoüer auſſi que la promptitude en eſt comme l'ame, & c'eſt le ſentiment univerſel; c'eſt par-là qu'on montre qu'on n'a point de volonté propre, & qu'on fait voir par cette activité prompte à courir où l'obéiſſance nous appelle, qu'on ne tient à rien par un détachement entier, & que ſans écouter tout ce qui pourroit nous arrêter, on ne penſe qu'à s'acquiter de ſon devoir. *Le Pere Guilloré, traité des Illuſions.*

C'eſt obéïr plus parfaitement que d'obéïr malgré la réſiſtance que l'on y reſſent.

On ne peut non plus douter que ceux qui exécutent ce qui leur eſt ordonné malgré la répugnance qu'ils reſſentent intérieurement, ne ſoient véritablement obéiſſans; car en fait d'obéiſſance, ſe peut-il rien faire de plus généreux, & qui en prouve mieux la vérité que d'obéir de la ſorte? Il ſemble alors que ce n'eſt plus que le pur amour de cette vertu, qui fait qu'on ſe ſoûmet aux ordres qu'on nous intime; & peut-on avoir une preuve plus certaine de la pureté de l'obéiſſance & d'un parfait deſintéreſſement, que de remporter une telle victoire ſur ſoy-même. N'eſt-ce pas là marquer une ſoûmiſſion aveugle. Cette répugnance même que l'on reſſent, ne doit-elle pas même être

comme une régle & une loy pour nous porter à obéir avec plus de courage, puiſque c'eſt rendre nôtre ſacrifice plus parfait, & la victoire que nous remportons ſur nous-même plus ſignalée. Il y a eu même des Saints qui ſe ſont ſervis de cette répugnance ſecrete pour connoître plus certainement la volonté de Dieu, en conſidérant qu'il n'y avoit rien de la leur dans une telle entrepriſe. *Le même.*

Ce n'eſt pas obéir que de faire joindre la volonté du Supérieur à la ſienne par adreſſe, ou par autre voye.

Il y a des perſonnes qui prétendent qu'ils obéiſſent, parce qu'ils ne s'élevent pas en face contre une authorité légitime : mais qui font tous leurs efforts, & qui employent toute leur adreſſe pour obtenir de l'obéiſſance ce qu'ils déſirent, ou diſpenſe de faire ce qu'ils ne ſouhaitent pas. Ils font cent intrigues pour venir à leurs fins : ils ne veulent point paroître, comme s'il ne s'agiſſoit nullement d'eux, ni de leurs affaires : Ils mettent en jeu leurs amis, ils ont de puiſſans interceſſeurs ; ils font naître des incidens pour obliger d'accorder ce qu'ils demandent ; ils font joüer mille reſſorts ſecrets, & des intrigues pour en venir à bout, & ſi tout cela ne ſuffit pas, ils en viennent aux demandes & aux priéres les plus importunes, &c. *Le même.*

Il faut obéir avec joye ; car c'eſt une marque d'une veritable obéiſſance.

C'eſt encore une diſpoſition bien loüable quand on obéit, d'obéir avec joye, ſans marquer ni reſſentir aucun chagrin : car cette joye montre qu'on aime ce qui eſt ordonné, qu'on s'y affectionne en l'éxecutant ; & ces perſonnes qui ſont dans cette favorable diſpoſition, témoignent qu'ils ont beaucoup d'amour & pour leur Supérieur, & pour tout ce qui vient de ſa part. Elles approuvent tout ce que l'obéiſſance leur ordonne ; elles ne ſont jamais les difficiles, & ce que l'on eſtime le plus dans l'obéiſſance, eſt que faiſant auſſi volontiers une choſe qu'une autre, elles témoignent par-là une parfaite indifférence ; de ſorte que cette joye étant une marque aſſez évidente de leur ſoumiſſion, & de l'affection qu'ils ont pour l'obéiſsance, on ne peut exiger d'eux davantage. *Le même.*

L'obéiſſance met à couvert celui qui obéit du danger de ſa damnation.

Ce n'eſt pas un petit avantage de l'obéiſsance, de conſidérer qu'elle met à couvert celui qui obéir, de tous les dangers de ſa damnation, & lui donne des aſsûrances de ſon ſalut, parce qu'outre que cet avantage lui vient de ce qu'il fait la volonté de Dieu, s'il y avoit quelque peché qu'on ne connût pas à faire ce qu'un Supérieur commande, ce ſeroit ſur le compte de ce Supérieur, & non pas de celui qui obéit, qui en ſera diſculpé devant Dieu, qui recevra cette excuſe, comme raiſonnable & légitime, il a obéi.. Ajoûtez ce que le Sage promet à l'homme obéiſſant, qu'il ſera toûjours victorieux dans ſes combats, & qu'il chantera ſes victoires. Il ſera victorieux, parce que Dieu le couvrira de ſes armes, le fortifiera de ſon bras, le protegera d'une façon particuliére, & le ſecourera puiſſamment ; de maniére que ni les démons, ni tous ſes autres ennemis de quelque côté qu'ils l'attaquent, ne lui pourront nuire. *Le Pere de ſaint Jure, livre intitulé, l'homme Réligieux.*

Proverb. 21.

Les punitions que Dieu exerce ſur les perſonnes deſobéiſſantes.

Geneſ. 3.

La déſobéiſſance eſt un crime, que Dieu n'a jamais laiſſé impuni, comme nous voyons dans l'Ecriture, & l'on peut dire qu'il exerce encore aujourd'hui ſur les perſonnes rebelles, & qui ſe ſoulevent contre ceux qui ont droit de leur commander, les mêmes châtimens & les mêmes malédictions dont il punit le prémier homme qui fut auſſi le prémier rébelle, & le prémier deſobéiſſant : *Maledicta terra in opere tuo, in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ*

tua, ſpinas & tribulos germinabit tibi. Parce que tu m'as deſobéi, la terre ſera maudite à cauſe de ton péché; elle portera pour te punir des ronces & des épines, & ce ne ſera qu'à force de travail & à la ſueur de ton viſage que tu mangeras de ſes fruits. Cette punition s'execute encore tous les jours contre les rebelles & les deſobéiſſans, dont Dieu mandit les deſſeins, ſeme d'épines toutes leurs voyes, faiſant qu'ils ont la conſcience bourrelée de remords, qu'ils vivent dans des chagrins & des ennuis continuels, &c. *Le même.*

On doit obéir au Supérieur comme à Jesus-Christ même.

Pour obéir parfaitement, il faut continuellement avoir devant les yeux celui pour l'amour duquel on obéit. L'efficace de ce moyen ſe peut connoître par la ſuppoſition ſuivante. Imaginez-vous que Jesus-Christ lui-même vous apparoiſſant, vous commande de faire telle ou telle choſe: avec quelle promptitude, avec quelle joye, avec quelle ſoûmiſſion d'eſprit, ne vous porteriez-vous point à obéir? Vous viendroit-il ſeulement en penſée de juger de ce qu'il commanderoit? auriez-vous le moindre doute ſi ce ſeroit une choſe juſte ou non? Ne vous porteriez-vous pas aveuglément à l'exécuter par cette ſeule raiſon qui eſt au-deſſus de toute raiſon. C'eſt Dieu qui me le commande, c'eſt par conſéquent ce qui eſt le plus juſte & le plus expedient dans la conjoncture où je ſuis. Sans doute vous vous eſtimeriez même heureux que Dieu voulut ſe ſervir de vous, & plus ce qu'il vous commanderoit ſeroit difficile & pénible, plus vous le tiendriez à grace, & à une ſinguliére faveur. Or voila juſtement ce que les Saints nous enſeignent, & ce que Jesus-Christ nous a appris lui-même: *Qui vos audit me audit.* C'eſt moy qui vous ordonne, c'eſt à moy que vous obéiſſez. En effet, qu'importe-t-il que ce ſoit lui-même, qui nous faſſe connoître ſa volonté, ou qu'il ſe ſerve du miniſtere des hommes ou des Anges pour vous la faire connoître? C'eſt toûjours lui qui nous commande; car il ne faut pas attendre qu'il nous parle autrement, ni prétendre qu'il vienne lui-même nous faire ſçavoir ſa volonté; il eſt deſcendu une fois du ciel en terre pour nous l'apprendre, lors qu'il en a été beſoin; mais ce temps-là eſt paſſé; il veut maintenant que nos Supérieurs en ſoient les interpretes. *Luc.* 10.

Rodriguez, cinquiéme traité, chapitre onziéme.

Continuation du même ſujet.

Que nôtre obéiſſance deviendroit prompte & parfaite, ſi nous prenions les choſes de cette ſorte! Au même moment que nous entendrions la voix du Supérieur, nous quitterions tout, comme entendant la voix de Jesus-Christ même, & nous croirions commettre une grande faute de différer un moment à obéir. Quelle attention n'aurions-nous point à conformer nôtre volonté à la ſienne? quelle déference, quelle ſoûmiſſion d'eſprit cela ne nous donneroit-il pas? Y auroit-il difficulté que cette conſidération nous applanît?.. Or la cauſe du peu de ferveur qu'on marque ſouvent à pratiquer l'obéiſſance, & même qu'on réſiſte à la volonté de Dieu, en réſiſtant à celle du Supérieur; c'eſt qu'on ne conſidére pas Dieu dans la perſonne de celui qui nous gouverne, & que quand on obéit, c'eſt ou pour contenter le Supérieur, ou pour éviter la réprimande que nôtre deſobéiſſance nous attireroit, ou parce que le commandement qu'on nous fait s'accommode à nôtre inclination, ou enfin par quelque autre motif de même nature. Ce qui fait que les actes extérieurs d'obéiſſance que l'on fait, ne ſont pas des actes d'obéiſſance religieuſe ni chrétienne, mais tout au plus mondaine & politique. *Le même.*

Tout ce qui eſt contre l'obéiſſance qui eſt dûë au Supérieur, eſt une déſobéiſſance faite à Dieu même. *Luc.* 10.

C'eſt une vérité qu'il faut bien conſidérer, & dont il faut être bien pénétré, que comme lorſque nous obéiſſons au Supérieur, nous obéiſſons à Dieu qu'il repréſente, & dont il tient la place; auſſi lorſque nous bleſſons le reſpect & l'obéiſſance que nous devons au Supérieur, nous bleſſons pareillement le reſpect & l'obéiſſance que nous devons à Dieu-même. La raiſon eſt égale pour l'un & pour l'autre; & c'eſt pour cela que le Sauveur du monde ayant dit: *Celui qui vous écoute m'écoute*, ajoûte incontinent; *& celui qui vous mépriſe, me mépriſe.* Et c'eſt ce que ſaint Paul nous marque dans l'Epitre aux Romains, où après avoir dit qu'il faut être ſoûmis aux puiſſances ſupérieures, parce que toute puiſſance vient de Dieu, il tire auſſi-tôt cette conſéquence; quiconque réſiſte à la puiſſance, réſiſte à l'ordre de Dieu. Et l'Ecriture eſt pleine d'authoritez & d'exemples qui confirment cette vérité: *Nous avons entendu vôtre murmure contre le Seigneur*, dirent Moyſe & Aaron aux enfans d'Iſraël: *Ce n'eſt pas vous*, dit le Seigneur à Samüel, *que ce peuple a rejetté, mais c'eſt moy, afin que je ne regne pas ſur eux.* Or croyez-vous que ce ne ſoit rien de vous oppoſer aux hommes, que Dieu vous a donnez pour vous conduire? N'eſt-ce pas un grand crime que de s'oppoſer à Dieu: Perſuadez comme vous le devez être, que c'eſt à lui-même que vous faites injure? Hé! les châtimens dont il a ſouvent puni les pechez de cette nature, marquent bien qu'il prend un extrême interêt à tout ce qui regarde ceux qu'il a mis en ſa place, & qu'il en fait ſa propre cauſe. *Le même.*

Exod. 16. 1. *Reg.* 8.

Ce ſera une grande conſolation à la mort d'avoir obéi.

O la belle vie que celle d'une perſonne qui a toûjours vécu dans la pratique de l'obéiſſance; quelle eſt riche, precieuſe, ſainte, & conſolante; que de benedictions ſur une ame qui en a uſé de la ſorte. Quel ſera le fruit d'une ſi ſainte vie? Certes il ſera aiſé d'en rendre compte à la mort; car quand on nous demandera, qu'avez-vous fait un tel jour, nous n'aurons qu'à répondre, Seigneur, j'ai fait ce que vous avez voulu; parce que j'ai obéi; & ainſi tous les autres jours de ma vie, je n'ai pas fait de grandes auſtéritez, mais j'ai fait vôtre volonté. Voila ma conſolation & le ſujet de mon eſperance. *Sermon manuſcrit.*

Ce que fait un Religieux par le vœu d'obéiſſance qu'il fait.

Par le vœu d'obéiſſance qu'obſerve un Religieux, il ruine & détruit ce libertinage, cet amour de l'indépendance, cette volonté propre que l'on cherit, & dont on craint l'aſſujettiſſement plus que la mort, par ce renoncement, & cette obéiſſance ſans bornes, à laquelle ſa profeſſion l'oblige; en un mot, comme toute ſa vie n'eſt rien qu'une ſuite, & qu'un éclairciſſement d'actions commandées, & que l'obéiſſance domine & regne ſur toutes les circonſtances de ſa conduite, on peut dire qu'il n'y a perſonne à qui ces paroles du Sage conviennent mieux qu'à lui: *Vir obediens loquetur victorias.* Le parfait obéiſſant ne fait autre choſe que de remporter des victoires, parce qu'en detruiſant par ce moyen ſes vices & ſes paſſions, il ôte au demon les armes dont il a accoûtumé de combatre les gens du monde; il reprime la puiſſance de cet ennemi des hommes, & rend inutile tous les efforts qu'il pourroit faire pour nous nuire. *L'Abbé de la Trappe, Conference pour le troiſiéme Dimanche de l'Avent.*

Prov. 21.

Malheur d'ũ Religieux qui n'a pas renoncé à ſa

Le Religieux qui conſerve ſa volonté ne ſçauroit s'accommoder des perſonnes qui ont authorité ſur lui, qui ont inſpection ſur ſa conduite; les difficultez naiſſent ſous ſes pas; on ne lui ordonne jamais rien qui lui plaiſe, ni qui lui

convienne ; il marche inceſſamment au travers des épines & des ronces ; il eſt toûjours dans l'oppoſition & dans le murmure ; la paix fuit devant lui, il eſt dans une guerre qui ne finit point, & il n'eſt pas plus d'accord avec ſoi-même qu'avec les autres ; Ainſi il perd tout le fruit de ſa retraite, & ſes cupiditez ſont les maîtreſſes dans le cloître, comme elles l'étoient dans le monde. Mais ce qui arrive de ce deſordre, c'eſt qu'un Religieux qui a fait vœu d'une obéiſſance parfaite, ſortant de l'engagement qu'il a pris, & perdant toute memoire de ſes promeſſes, ſe met dans un état que Dieu ne peut voir qu'avec indignation ; il ſe retire de Dieu, Dieu ſe retire de lui ; le demon qui apperçoit cette infidelité & ce divorce, attaque cette ame malheureuſe, il lui tend des pieges de toutes parts, & Dieu lui refuſant la protection dont elle s'eſt renduë indigne, elle ne manque point de tomber dans l'abîme qu'il a creuſé. *Le même, Conférence pour le Dimanche de la Quinquageſime.*

propre volonté.

Faire vœu d'obéiſſance, c'eſt s'engager à ce que la vie religieuſe a de plus grand, de plus important, de plus penible, & de plus ſaint. C'eſt, dis-je, ce que la religion contient de plus grand, puiſque c'eſt en cela que toute ſa perfection conſiſte, & que tout ce qu'elle contient ſe renferme dans le fond, & dans la pratique de cette vertu ; & il eſt certain que l'obéiſſance eſt tellement eſſentielle à la vie religieuſe, qu'être Religieux, & être un parfait obéiſſant, ce n'eſt qu'une même choſe. Elle n'a rien de plus important, puiſque ſans l'obéiſſance toutes ſes actios, tous ſes exercices, toutes ſes occupations, tous ſes emplois, n'ont au jugement de Dieu, ni merite ni valeur, elle n'a rien de plus difficile, puiſque l'obéiſſance ne dit pas moins qu'une abnégation totale, un parfait détachement de ſoi-même, une mort & une deſtruction veritable de ſon propre eſprit ; ce qui eſt de toutes les choſes du monde la plus difficile, & à quoy l'homme, qui eſt naturellement orgueilleux & plein de lui-même a plus de peine à ſe déterminer, & à ſe réſoudre. Enfin, elle n'a rien de plus ſaint, parce que toutes ſes diſpoſitions précedentes ſuppoſent ou renferment une ſainteté conſommée. *Le même, Conférence pour le quatriéme Dimanche après la Pentecôte.*

A quoy engage le vœu d'obéiſſance dans l'état religieux.

Mais où remarque-t-on cette obéiſſance parfaite, cette obéiſſance accompagnée de ſimplicité, de douceur, de promptitude, de joye, de cordialité, d'amour, de reſpect, & d'eſtime pour ceux qui commandent ; & ne voit-on pas ſouvent des diſpoſitions toutes contraires ? Les murmures, les ſoupçons, les chagrins, les jugemens temeraires, l'inquietude, l'envie, la défiance de ceux qui ont l'authorité, & une infinité de déreglemens ſemblables, qui terniſſent la beauté de la maiſon de Dieu, & qui font que les actions exterieures n'ont ni ſolidité, ni vertu, ni merite, & ce qui rend le mal plus grand, c'eſt que comme les mauvaiſes diſpoſitions des particuliers ſont ſouvent ſecretes, on ne s'applique point à la guériſon du mal, & les playes étant negligées, la corruption s'augmente, & enfin le déſordre vient à un tel point, qu'il n'eſt plus capable de remede. *Le même, ſeconde Conférence pour le dixiéme Dimanche d'après la Pentecôte.*

La parfaite obéiſſance eſt rare, même dans les ferventes maiſons religieuſes.

Il eſt certain, ſelon les Peres, que tout le bonheur de la premiere felicité de l'homme dépendoit de ſa ſoûmiſſion à Dieu. Sa ſainteté dura autant que ſon obéiſſance, & il ne devint pecheur, que lors qu'abuſant de la liberté que Dieu

La déſobéiſſance du premier homme.

lui avoit donnée, *en le mettant dans la main de ſon conſeil*, comme parle l'Ecriture, il ſubſtitua ſa propre volonté à la place de la volonté de Dieu. Comme l'ame ſe revolte contre Dieu, le corps ſe ſoulevera contre l'ame, & ces deux parties dont il étoit compoſé, devinrent deux ennemis irréconciliables, & domeſtiques, qui le firent gémir par leurs combats, & qui feront gémir toute ſa poſterité. *Autheur anonyme.*

Avantage & conſolation d'une perſone religieuſe de faire la volonté de Dieu par l'obéiſſance.

Une perſonne religieuſe eſt aſſurée de faire tout ce que Dieu veut, quand elle ne fait que ce qui plaît à ceux qui la gouvernent. Mais quand on ne veut faire que ce qui eſt de nôtre choix; quand par adreſſe ou par flaterie, par des plaintes ou par d'autres détours, on oblige le Supérieur, dit Caſſien, à ne faire que ce qu'on ſouhaite: Peut-on raiſonnablement ſe flatter de ne faire que ce que Dieu veut. Il eſt vrai qu'on ſe raſſure ſur une eſpece de ſoûmiſſion vague & imaginaire, qui conſiſte à connoître, que ſi les Superieurs ſe ſervant de leur droit, nous mettoient dans la neceſſité de faire le contraire de ce que nous voulons, nous ſerions obligez de le faire; & à la faveur de cette idée generale, on ne fait que ce qu'on veut. C'eſt une conſolation bien douce à un Religieux, de mourir dans l'employ où Dieu le veut: Quand on eſt l'ouvrier, pour ainſi parler, de ſa fortune, quand cet emploi, & ce poſte ſont l'effet de nos intrigues, & de nos ſollicitations, ou le fruit de nôtre choix, reſſent-on à la mort cette douce conſolation? *Le Pere Croiſet, dans ſes Reflexions Spirituelles.*

Combien les murmures & les jugemens qu'on fait de la conduite d'un Supérieur ſont contraires à l'obéiſſance.

Dès le moment que la prudence de la chair ſuccede à celle de l'eſprit, on ne regarde plus l'obéiſſance que comme un joug inſupportable. On commence auſſi-tôt à former des jugemens contraires à ceux du Supérieur qui nous ordonne, & ſi l'on reconnoit qu'il a de la vertu, & du zele, on ſe figure qu'effectivement il y a beaucoup d'imprudence dans ſa conduite: Que l'obéiſſance qu'il exige eſt trop aveugle; qu'il ſe ſert de ſon authorité d'une maniere trop impérieuſe; que le zele qui le conduit n'eſt point tout-à-fait ſelon la ſcience; qu'il demande de ceux qui lui ſont ſoûmis, des choſes qui ſont au delà de leur devoir; que ſon exactitude n'eſt à proprement parler, qu'un caprice, & qu'un pur effet de ſa mauvaiſe humeur: que ce qu'il appelle des corrections charitables, ſont des outrages effectifs, & de veritables emportemens: qu'il n'y a nulle apparence de croire que tant d'excellens hommes, qui ſont comme lui dans la dignité de Supérieur, ſoient dans l'aveuglement & dans les tenebres, que lui ſeul pour ainſi parler, ait de bon yeux, & qu'il ne faſſe jour que pour lui. Je vous laiſſe à juger de la ſuite de toutes ces belles reflexions, & ſi l'on peut obſerver l'obéiſſance avec ſentimens? *Livre intitulé, Entretiens de l'Abbé Jean & du Prêtre Euſebe.*

Un inférieur ne peut manquer en obéiſſant, quoy que le Supérieur ordonne des choſes déraiſonnables.

Si l'on entre dans les ſentimens de l'Evangile, on reconnoîtra aiſément les avantages incomparables de la vie d'obéiſſance; & on concevra de l'averſion pour cette vie d'indépendance, qui nous en prive; on mépriſera ces diſcours qui naiſſent du fond de l'orgüeil humain; qu'il eſt bon de conſerver ſa liberté, & de ne s'aſſujettir pas au caprice d'autrui. Caprice pour caprice, il vaut beaucoup mieux être aſſujeti à ceux d'autrui qu'aux ſiens propres; les caprices d'autrui ne feront aucun mal, & il eſt rare même qu'ils ne faſſent du bien; parce qu'ils ceſſent d'être des caprices dans les inférieurs qui les ſuivent par obéiſſance, quoy qu'ils le puiſſent être dans les Supérieurs. C'eſt ſouvent un

caprice

caprice à un Superieur d'ordonner ſans raiſon à des inferieurs des choſes même indifferentes ; mais ce n'eſt point un caprice à un inferieur de ſoûmettre ſa volonté à celle de ſon Supérieur dans des choſes indifférentes qui pourroient avoir été ordonnées mal-à-propos. L'obéiſsanee rend raiſonnable l'exécurion de ces commandemens qu'on peut appeller déraiſonable, & elle diſpenſe même de cette recherche incommode & dangereuſe : ſi le commandement eſt raiſonnable ou non, ce qui nous expoſeroit à nous rendre juges de la conduite des Supérieurs, & ſouvent à les mépriſer. Il ſuffit de ſçavoir que ce qu'il commande n'eſt point contre Dieu ; cela paroît tout d'un coup : mais de ſçavoir s'il étoit à propos ou non de faire ce commandement, ſi on ne pouvoit rien ordonner de meilleur, ce ſont des recherches dangereuſes & inutiles, dont l'obéiſsanee nous diſpenſe. *Tiré des Eſſais de Morale, tome* 10.

Ceux qui ſe cõduiſent par l'obéiſſance ſuivẽt une lumiere ſûre, &c.

Les Chrêtiens ſont des enfans de lumiere, ils doivent marcher dans la lumiere ; mais l'avantage de l'obéiſſanee eſt de nous fournir une lumiere toûjours préſente. Une perſonne qui eſt ſous ſa propre conduite, eſt obligée de diſcerner non-ſeulement ſi ſes actions ſont bonnes ou mauvaiſes en général, mais ſi ce ſont celles préeiſement que Dieu demande d'elle ; ſi ce n'eſt point la cupidité qui l'y pouſſe par des faux prétextes. Mais une perſonne qui s'eſt fait une régle de ſuivre dans toutes ſes actions ce qui lui eſt preſcrit par ſon Superieur, trouve tout d'un coup cette lumiere qui la doit conduire. Elle n'a beſoin pour eela de la regle même de l'obéiſſanee, qui préfere le jugement d'une perſonne déſintereſſée à ſon propre diſcernement, qui doit toûjours être ſuſpect d'interêt & de paſſion ; qui aime mieux ne ſe eharger point ſoy-même de ſa conduite en ſe remettant à eelle d'autrui, que d'être obligée de diſcerner par ſa propre lumiere ce qui lui eſt convenable & ce que Dieu veut d'elle. Ces régles ſont en même temps des régles de prudence & de bon ſens, qui ſervent de lumiere à une perſonne qui a embraſſé la voye de l'obéiſſance ; ainſi cetre voye eſt une voye de lumiere, une voye éclairée par la ſplendeur de la vérité, & dont on peut dire comme le Sage le dit de la vérité des juſtes : *Qu'elle eſt comme une lumiere brillante qui s'avance & qui croit juſque au jour parfait. Le même.* *Proverb.* 4.

Danger de ceux qui ſe veulent conduire par eux-mêmes, & qui ſe retirent de l'obéiſſance. *Proverb.* 4.

Ce que le Sage ajoûte eſt eapable de donner de la frayeur à tous ceux qui marchent ſous leur propre conduite ; car il ſemble qu'il la marque par des qualitez toutes eontraires : *La voye*, dit-il, *des impies eſt ténébreuſe, ils ne ſçavent où ils tombent.* Ces paroles ne conviennent-elles pas parfaitement à ceux qui ſe eonduiſent par leur propre lumiere, & qui ſuivent leur propre volonté. Car au lieu des lumieres de la raiſon & de la foi, ils n'ont ſouvent pour régle que leur eapriee, leurs interêts, leurs paſſions, qui ſont de véritables ténébres. Ainſi, il eſt vrai de dire qu'ils ne ſçavent où ils tombent ; ear ne diſcernant pas même leurs ehûtes, il ne ſçavent pas s'ils ſont tombez, & encore moins ſi leur chûte eſt dangereuſe. Souvenr ce qui ne leur paroit rien, eſt un engagement qui les entraine dans le précipice. C'eſt quelque fois une ehûte dont ils n'auront pas lieu de ſe relever. C'eſt ſouvent une playe qui ſera eauſe de leur mort ; ainſi ils ne ſçavent où ils tombent. *Les mêmes.*

Par l'obéiſſance nous trouvons un

La vie humaine eſt toute pleine de fauſſes voyes, qui nous détournent de nôtre ehemin, & qui nous engagent en des égaremens dangereux, & la cupidité qui vit toûjours en nous, eſt un eonſeillet infidele, qui nous ſollieite conti-

guide qui nous conduit ſurement dans la voye du ſalut.

nuellement d'entrer dans ces voyes & qui nous les fait paroître agréables. Que peut-il donc y avoir de plus favorable pour le ſalut, que de trouver un guide fidele qui nous prenne comme par la main, & qui nous faſſe choiſir entre ces divers chemins celui qui nous eſt propre ? Et que peut-il y avoir au contraire de plus inſenſé, que le diſcours d'une perſonne qui nous diroit que nous ſommes bien ſimples d'accepter ce ſecours, & de nous laiſſer ainſi mener par la main, & de nous abandonner à ce guide fidele, qui nous délivreroit par là de tant d'égaremens dangereux. *Les mêmes.*

L'obéiſſance eſt une ſource inepuiſable d'action méritoires devant Dieu.

Nous ne ſommes pas toûjours en état d'offrir à Dieu des mortifications corporelles, & ſi l'on veut les pouſſer trop loin par des auſtéritez indiſcretes, on en tarit la ſource, en épuiſant ſes forces, & en ruïnant ſa ſante. La libéralité qui nous a porté à offrir à Dieu les biens qu'il nous a donnez & à nous faire des amis des richeſſes d'iniquité, a auſſi ſes bornes, elle s'épuiſe par ſon action même ; mais l'obéiſſance n'a point de bornes. C'eſt une ſource inépuiſable de bénédictions; c'eſt une moiſſon toûjours préte, & qui ne nous peut jamais manquer. Qui n'obéit pas en agiſſant, obéit en n'agiſſant pas, lorſque l'impuiſſance nous y reduit. Qui ne peut obéir à ce que les hommes déſirent de nous, obéit à Dieu qui ne veut pas alors que nous leur obéiſſons ; car c'eſt à Dieu que nous devons obéir en obéiſſant aux hommes ; & ainſi c'eſt un égal mérite, & d'obeir aux hommes quand Dieu le veut, & de ne leur pas obéir quand il ne le veut pas. *Les mêmes.*

En offrant à Dieu ſa volonté par l'obéiſſance, on lui offre un treſor inépuiſable.

C'eſt un ſentiment qui vient ſouvent aux perſonnes qui ſont touchées de reconnoiſſance envers Dieu, que d'avoir une ſecteste douleur de n'avoir rien à lui offrir ; mais s'ils ſont vraiment ſpirituels, l'obéiſſance leur découvrira des tréſors, qu'ils n'épuiſeront jamais. Quelque pauvre qu'ils ſoient, ils ont toûjours leur volonté, & ils la peuvent offrir à Dieu en y renonçant. C'eſt un préſent que Dieu eſtime plus que toutes les choſes du monde, la volonté de l'homme étant infiniment plus noble que tous les biens ſenſibles. Ce tréſor qui ne manque jamais aux pauvres, trouve en Dieu un juge équitable, qui le ſçait eſtimer ſon juſte prix. Que perſonne ne ſe plaigne donc de ſa pauvreté à l'égard de Dieu, mais qu'il ſe plaigne de ſoi-même de ce qu'il ne veut pas s'enrichir en donnant ſa volonté à Dieu par l'obéiſſance. *Les mêmes, Eſſais de Morales.*

En pratiquant l'obéiſſance, on pratique les principales & les plus excellentes de toutes les vertus. On pratique la juſtice, parce que l'homme s'étant perdu par l'amour de ſa volonté, il eſt juſte qu'il répare ſon péché en renonçant à ſa volonté. Le mauvais uſage de nôtre liberté a cauſé notre chûte & nôtre malheur, il eſt donc juſte de nous en relever en renonçant à cette liberté dont nous avons mal uſé. Les hommes ſont dans la néceſſité de ſe reduire à une ſorte d'eſclavage ; ils ſe ſont faits eſclaves du péché en obéiſſant à ſes déſirs, & ils ne ſçauroient ſortir de cet eſclavage qu'en ſe rendant eſclaves de la juſtice, & en s'aſſujetiſſant à Dieu, qui leur commande, ou par lui-même, ou par les hommes : mais n'étant pas toûjours facile de diſcerner la voye de Dieu, c'eſt avoir trouvé un ſecret admirable de pratiquer cette ſervitude néceſſaire, que de faire en ſorte que l'ordre d'un homme devienne l'ordre de Dieu, & c'eſt ce que fait la voye de l'obéiſſance. *Les mêmes.*

En pratiquant

On pratique l'humilité, parce qu'en obéiſſant on ſe ſoûmet, & à l'homme qui

commande, & à Dieu qui nous commande par l'homme. On reconnoit ſes propres tenebres, & on évite le péché de confiance en ſes propres lumieres en avoüant qu'on eſt aveugle. C'eſt une ſuite de l'aveuglement que de ſe laiſſer conduire; mais il n'y a point de plus grand moyen d'éviter de tomber dans ce malheur, que de le prévenir en cette maniere. On pratique la mortification; car le principal objet de l'attache de l'homme eſt ſa propre volonté. Ainſi celui qui s'en détache par l'obéiſſance, pratique la mortification la plus ſpirituelle, & la plus intérieure, & travaille à deraciner de ſon cœur les fibres les plus profondes & les plus cachées de l'amour propre. *Les mêmes.*

quant l'obéiſſance on pratique en même-tẽps l'humilité & la mortification.

La ſageſſe qui nous apprend de quelle maniére il ſe faut conduire en chaque action, eſt un don tres-rare, & que Dieu communique immédiatement à peu de perſonnes, parce qu'il leur ſeroit en quelque ſorte dangereux: Car renfermant une lumiere qui nous découvre ce qu'il faut faire en chaque rencontre, l'ame qui l'a reçûë, s'en apperçoit; & en s'en appercevant, il eſt rare qu'elle ne s'en éleve, & que s'en élevant, elle ne tombe dans une véritable folie par la préſomption. Dieu donc pour préſerver le commun du monde de ce danger, ne communique ce don de ſa ſageſſe & de diſcernement qu'à peu de perſonnes, dont il veut que les autres l'empruntent, en ſe ſoûmettant à leur conduite. Ainſi ils poſſedent effectivement ce qu'il y a de plus réel dans la ſageſſe, qui eſt la bonne conduite. Qu'importe donc d'avoir la ſageſſe en ſoy ou en autrui, pourvû qu'elle nous conduiſe également bien? Il eſt même plus ſûr de ne la poſſeder qu'en autrui, parce qu'on la poſſede plus humblement, & avec moins de danger de s'en élever. *Les mêmes.*

Celui qui ſe laiſſe conduire par l'obéiſſance poſſede la veritable ſageſſe.

Il eſt rare qu'un Superieur n'ait plus de lumiere que nous, pour nôtre propre conduite, parce qu'il a moins de paſſion, qu'il eſt exempt à nôtre égard d'amour propre qui nous aveugle, & que l'humble ſoumiſſion avec laquelle nous embraſſons ſes ordres, répare ordinairement ce qu'il peut y avoir de défectueux de la part du Superieur. On peut faire une infinité de fautes manque de ſoûmiſſion, & il eſt tres-rare qu'on en faſſe par trop de ſoûmiſſion. Ainſi l'obéiſſance eſt une ſageſſe à la portée de tout le monde; car on trouve toûjours à obéir, pourvû qu'on le déſire ſincérement. Qui n'a pas un Supérieur, peut trouver un Directeur; qui n'a point de Directeur peut trouver un ami, & le déſir ſincere de ſuivre conſeil, produit preſque infailliblement dans les autres inclinations de nous le donner. *Les mêmes.*

Un Supérieur a ordinairement plus de lumiere que celui qui obéit, pour le conduire.

On eſt porté à préferer ſa propre conduite à celle d'un Supérieur par une fauſſe idée, que c'eſt une choſe bien dure que d'être aſſujeti à la volonté d'un autre: mais ſi on avoit dans ſes actions les vûës qu'un Chrétien y devroit avoir; ſi l'on craignoit ce que l'on y doit craindre, on trouveroit qu'il n'y a rien au monde de plus doux que la vie de dépendance & d'aſſujetiſſement. Comme chaque demarche de la vie a rapport à l'éternité, on doit craindre que ce ne ſoit un faux pas, dans lequel nous ne trouvions point d'appui ſolide, qui nous ſoûtienne, & par lequel nous ſoyons jettez dans l'erreur en nous imaginant de ſuivre la vérité. Or c'eſt ce que nous avons à craindre en nous gouvernant par nôtre propre lumiere, & ce que nous avons peu à craindre en ſuivant celle d'autrui. Car nous nous appuyons toûjours alors ſur une lumiere ſolide, ſi nous ſuivons cette maxime déja établie; que dans les choſes qui ne ſont pas eſſentielle-

C'eſt une choſe douce & conſolante de vivre dans la dépendance & dans l'obéiſſance.

ment mauvaiſe, il eſt meilleur de ſuivre la volonté d'un Supérieur que la ſienne propre. *Les mêmes.*

Il vaut mieux ſe prive d'un bien par obéiſſance que de le faire en ſuivant ſa propre volonté.

Il y a toûjours plus de bien à ſe priver par l'obéiſſance, de faire une choſe, quoyque bonne & légitime en ſoy, qu'à ſuivre ſon inclination, parce qu'en faiſant ce qu'on déſire, on ne peut avoir qu'un bien particulier en vûë, qui eſt celui qu'on ſe propoſe; mais en ſe privant de ce que l'on déſire, parce que le Supérieur s'y oppoſe, on coopere au bien général de la ſociété où l'on eſt; car il eſt certain qu'une ſociété où chacun fait ce qu'il veut, tombe dans une infinité de déréglemens, que peu à peu tout s'y met en déſordre, chacun y vivant à ſa fantaiſie. *Les mêmes.*

Le Fils de Dieu n'a pû mieux preſcrire la volonté propre, qu'en établiſſant la néceſſité d'obéir, comme il a fait par ſes inſtructions & par ſes exemples, en nous parlant des utilitez & des avantages qu'elle renferme. En un mot, le ſacrifice de l'obéiſſance l'emporte par deſſus tous les autres: *Melior eſt obedientia quàm victima.* La raiſon de cette différence, comme dit ſaint Grégoire, c'eſt qu'on s'offre ſoy-même & ſa propre chair, par le ſacrifice de l'obéiſſance, & que dans les autres ſacrifices, on immole ſeulement une chair étrangere.. Or le moyen que le Sauveur nous donne pour nous faire haïr nôtre volonté propre, & pour nous garentir des inconveniens où tombent tous ceux qui ſont aſſez malheureux pour s'y laiſſer conduire, c'eſt de nous déclarer que celui qui ſçait la volonté de ſon maître, & qui ne l'a pas faite, ſera puni rigoureuſement. En effet, la volonté qui eſt aveugle, & qui n'a par elle-même ni diſcernement ni lumiére, ne nous montre que des chemins & des voyes pleines de précipices & d'abîmes; c'eſt-à-dire, que celui qui la prend pour guide, ſe met dans la main de ſes paſſions; il ſe laiſſe emporter par ſes cupiditez; il vit aſſujeti à ſa convoitiſe, à ſes déréglemens, à ſes fantaiſies, à ſes caprices, & quoyqu'il faſſe pour ſe cacher l'état malheureux où il ſe trouve, il eſt dévoré par les remords de ſa conſcience, & par les ſecrets reproches qu'elle lui fait. *L'Abbé de la Trappe dans ſes Réflexions Morales ſur l'Evangile de ſaint Luc.*

Dieu prend la conduite de ceux qui par le vœu d'obéiſſance ſe laiſſent gouverner par leurs Superieurs.

Dieu même nous aſſûre qu'il prendra la conduite de ceux qui pour l'amour de lui renonceront à leur propre conduite. Sur cette aſſûrance, une ame généreuſe ſe dépoüille même du droit naturel qu'elle a de ſe conduire, imitant le pilote qui jette ſon gouvernail dans la mer. C'eſt ce que fait un Religieux par ſon vœu d'obéiſſance; il abandonne le ſoin de ſes emplois, & de ſa conduite à ceux qui lui tiennent la place de Dieu, ſans ſonger à ce qu'ils feront de lui, ſans s'inquiéter, ſans vouloir donner aucun détour aux diſpoſitions de l'obéiſſance; il ſe ſouvient qu'il n'a plus droit de mettre la main au gouvernail. On a d'ordinaire ces ſentimens, quand on entre dans la religion; mais on ne perſévere pas toûjours dans ces ſentimens. On ſe relâche dans la ſuite, & il y en a peu qui ne ſoient tentez de donner quelque petit mouvement à leur vaiſſeau, pour le faire moüiller à un tel port, où leur inclination les pouſſe; je veux dire qui s'abſtiennent d'employer quelque peu d'induſtrie pour procurer que les Supérieurs les envoyent où ils déſirent aller, & les appliquent à ce qui eſt à leur goût. C'eſt-là reprendre ſa conduite, & mettre la main au gouvernail. *Le Pere Surin, dans ſes Dialogues ſpirituels, tome prémier, livre troiſiéme, chapitre ſixiéme.*

OCCASION.

Fuite des Occaſions du Péché ; Occaſion prochaine & éloignée.

AVERTISSEMENT.

LA fuite des occaſions du péché entre dans pluſieurs autres ſujets, avec leſquels non-ſeulement elle a du rapport, mais dont même elle fait une partie ; tel eſt le ſujet des tentations, puiſque le meilleur moyen de les prévenir c'eſt d'en fuir l'occaſion, & le moyen le plus ſûr de les vaincre du moins quelques-unes, eſt de s'éloigner au plûtôt des objets qui les peuvent cauſer. Elle entre de même dans le ſermon de la rechûte dans le péché ; car c'eſt un moyen non-ſeulement efficace, mais de plus, abſolument néceſſaire pour ne point retomber dans ſes déſordres, que de ne point s'expoſer dans l'occaſion. On peut dire le même de la perſéverance dans la grace, de la fréquentation des mauvaiſes compagnies ; de la fuite des ſpectacles, & des divertiſſemens dangereux, & de pluſieurs autres ſujets, dont nous avons déja parlé, ou dont nous parlerons en leur lieu propre. C'eſt pourquoy on pourra les conſulter dans l'énumération qu'on voudra faire des occaſions prochaines, tellement que nous ne traitons icy que de l'occaſion du péché en général, ſans nous étendre ſur aucune en particulier.

On trouvera dans ce recuëil, le danger où l'on s'expoſe quand on recherche ces occaſions ; ou bien quand on ne s'en éloigne pas, lors qu'on s'y trouve engagé ſans les avoir recherchées : les motifs qui nous obligent de les fuïr, ou de nous en retirer : les faux pretextes qu'on allegue, pour juſtifier la prétendüe obligation qu'on a de s'y trouver, & les engagemens qui ne nous permettent pas d'en ſortir. On verra les ſuites funeſtes & ordinaires de ces occaſions recherchées, on trouvera enfin tout ce qui regarde cette matiere, que l'on peut détacher des autres ſujets avec leſquels elle eſt liée, & la traiter ſéparément.

Il faut ſeulement prendre garde à ne point outrer ce ſujet, en donnant des déciſions générales, ou en faiſant à l'égard de tout le monde une occaſion prochaine, de ce qui n'eſt qu'une occaſion éloignée à l'égard de quelques-uns. Mais on peut exhorter tout le monde à ſe précautionner, & à uſer de vigilance, afin que celle qui n'eſt qu'éloignée ne devienne point prochaine.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins & plans de Diſcours ſur ce ſujet.

I. IL y a une occaſion qui eſt péché, & il y a une occaſion qui porte au péché, qui ſont deux choſes qu'il faut bien diſtinguer : Il faut fuir abſolument l'une; il faut ſe précautionner avec une extrême vigilance contre l'autre. C'eſt ce qui peut faire les deux parties d'un diſcours.

Pour la prémiere, l'occaſion qui eſt peché, c'eſt-à-dire, que l'on commet un peché de s'y expoſer, quand même on ne commettroit point le peché, auquel on s'expoſe en s'engageant dans cette occaſion, & c'eſt celle qu'on appelle prochaine, & l'on doit juger qu'elle eſt telle, non parce qu'elle eſt capable de nous porter au peché; mais par nôtre propre expérience, qui nous fait connoître que ſouvent nous tombons dans le peché, & preſque toutes les fois que nous nous y trouvons, & que cette occaſion ſe préſente. 1°. Ce jeu, ces aſſemblées de bal, ces compagnies enjoüées; de maniere que nôtre conſcience nous reproche que jamais nous ne nous y rencontrons, ſans que nous y recevions quelque playe. 2°. Par rapport à nôtre foibleſſe, à nos paſſions, à nôtre penchant, à nos inclinations, nous voyons le danger; nôtre âge, & nôtre naturel ſont ſuſceptibles des impreſſions qui s'y peuvent prendre, & que ces objets ſont capables de faire ſur nous. 3°. Ce doivent être des occaſions, où l'on s'expoſe volontairement, de gayeté de cœur; occaſions que l'on recherche, & non pas que le hazard nous préſente, & où l'on ſe trouve ſans les avoir prévües. Car alors ce ne peut être peché, dès lors qu'elles ne ſont point volontaires. Ainſi afin qu'une occaſion ſoit prochaine, & que ce ſoit un peché de s'y expoſer, il faut qu'elle ſoit dangereuſe, recherchée volontairement, & qu'on y demeure volontairement après qu'on s'eſt apperçû du danger.

Sur quoy il y a trois illuſions bien à craindre; la prémiere on ne croit pas la rechercher volontairement, & cependant elle eſt volontaire, parce qu'on s'engage dans ces compagnies dont on devroit ſe défier : on ſe trouve dans des lieux, où l'on ſçait qu'on ne manquera point de trouver des objets qui nous porteront au crime. On ſçait que les compagnies que l'on fréquente, ne ſont pas des perſonnes réglées, & que l'on ſera obligé de s'accommoder à leurs manieres. La ſeconde illuſion, on s'imagine que ces occaſions ne ſont pas dangereuſes, & elles le ſont en effet. Ces compagnies où ſe trouve tout ce que le monde a de plus brillant, tout ce qui peut flater les ſens, tout ce qui peut enflamer la paſſion, ou la rallumer quand elle eſt éteinte, &c. La troiſiéme, on ſe flate qu'elle n'eſt pas dangereuſe à nôtre égard, faute de nous connoître & de rentrer dans nous mêmes; & c'eſt particuliérement par cet endroit qu'il faut craindre, & que l'occaſion devient prochaine. Quoi, vous êtes porté au plaiſir, & vous n'appellerez pas occaſion prochaine, ces têtes-à-têtes, ces familiaritez entre des perſonnes de ſexes différens, ces confidences, ces enjoüemens? Quoy, vous qui êtes porté à l'avarice, vous n'appellerez pas occaſion prochaine de vous engager dans une charge lucrative, où les deniers publics vous paſ-

ſent par les mains ? Vous qui êtes colere & vindicatif, de vous lier avec des perſonnes quérelleuſes, &c.

Seconde Partie ; il y a une occaſion qui n'eſt point peché, mais qui eſt pourtant l'occaſion du peché : car enfin il y a toûjours quelque cauſe du moins éloignée de l'offenſe que l'on commet contre Dieu, & en faiſant abſtraction ſi elles ſont occaſions prochaines ou éloignées, volontaires ou non, il ſuffit qu'elles ſoient dangereuſes, pour nous obliger à nous en retirer, quand nous nous apperſevons du danger. Par exemple, vous embraſſez un employ, qui vous donne ſouvent occaſion de vous emporter, ou de manquer aux devoirs de vôtre religion. Cette occaſion n'eſt ny recherchée, ny prochaine ; elle eſt pourtant dangereuſe, & c'eſt aſſez pour vous obliger à la fuir, & à vous retirer d'un employ, d'une compagnie, d'une maiſon, où vous avez de fréquentes occaſions d'offenſer Dieu, tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre : Ainſi vous devez faire tous vos efforts pour en ſortir. 1°. Ce qui ſeroit encore plus indiſpenſable, ſi cette occaſion, où vous vous ſeriez engagé ſans le ſçavoir, étoit prochaine ; car alors, quoique vous n'y euſſiez pas peché en vous y engageant, vous pecheriez en y demeurant. Il faudroit conclure de là, direz-vous, que toutes ſortes de perſonnes ſeroient obligées de quitter le monde, & de mener une vie ſolitaire. Ce ſeroit à la vérité le plus ſûr ; mais c'eſt une perfection à laquelle Dieu n'a pas voulu nous obliger ; ſi toutefois vous ne pouviez vous ſauver autrement, ny éviter le peché que par cette voye, ce ſeroit pour vous une obligation indiſpenſable de la prendre. 2°. Du moins vous êtes obligé d'uſer de précaution & de vigilance dans ces occaſions éloignées, contre les dangers où vôtre condition vous engage ; vous d'éviter ces intrigues, ces procès, ces conteſtations ; vous ces dangers où vôtre ſexe vous expoſe, ces libertez, &c. Vous de quelque condition, ou de quelque profeſſion que vous ſoyez, les dangers que vôtre expérience vous fera bientôt connoître, & s'il ne vous eſt pas permi de changer d'état, & ſi la néceſſité vous oblige d'y demeurer, vous devez vous précautionner contre ces occaſions. 3°. Si vous ne pouvez enfin éviter les dangers & les occaſions, à raiſon des engagemens indiſpenſables qui vous y retiennent, vous devez témoigner à Dieu vôtre fidelité, & regarder ces occaſions comme des épreuves où Dieu vous met, pour exercer vôtre patience, &c.

II. Comme il y a deux ſortes d'occaſions, celle qu'on appelle éloignée, & celle qu'on nomme prochaine, je fais deux propoſitions. La prémiere, il faut éviter tant qu'on peut l'occaſion éloignée quand elle eſt volontaire. La ſeconde, il faut ſortir au plûtôt de l'occaſion prochaine, quoi qu'on ne s'y ſoit pas engagé volontairement.

1°. Il faut éviter l'occaſion même éloignée, quand nous n'y ſommes pas néceſſairement engagez par la condition de l'état où Dieu nous a fait naître, & où la providence ne nous a pas engagé, autrement nous y périrons. Dans l'ordre de la Providence, Dieu nous a promis ſon ſecours dans les dangers que nous n'avons point recherchez, & non pas dans ceux où nous nous expoſons nous-mêmes. Nous n'avons ſouvent de graces, que pour éviter l'occaſion, Dieu eſt fidelle à tenir ſa parole ; quand il nous a promis de nous aſſiſter dans les périls, qui ſe préſentent, ou bien dans leſquels lui-même nous a mis ; il s'y eſt engagé ; mais il ne tiendra pas moins ſa parole, qui eſt de nous abandonner, lors

que nous nous y engagerons témérairement, parce qu'il a dit l'un & l'autre : *Fidelis Deus, &c.*

2°. Pour l'occaſion prochaine en particulier. Après avoir expliqué ce que c'eſt, il faut abſolument la quitter, & il n'y a que l'impoſſibilité qui nous en puiſſe diſpenſer. Que ſi l'on me dit qu'il n'eſt pas permis de quiter l'engagement où l'on eſt, alors je dis que cette impoſſibilité en change la nature, & que vous aurez la grace de la vaincre, pourvû que vous faſſiez de vôtre côté tous vos efforts pour cela. Que ſi vous pouvez rompre la liaiſon que vous avez avec cette perſonne, & ſortir de cette occaſion, alors vous y êtes obligez. Il faut ſur cela expliquer cette parole du Sauveur ; *Si oculus tuus ſcandalizat te, ſi pes, ſi manus, &c.* Ce ſont differentes ſortes d'occaſions ; celles qui ſont autour de nous ; celles que nous allons chercher ; celles que nous nous faiſons.

Matth. 5. & Marci 9.

III. Celui qui s'engage dans l'occaſion du peché, y ſuccombe d'ordinaire ; je tire les preuves de cette vérité de trois choſes.

La premiére, de la foibleſſe de celui qui s'eſt mis dans l'occaſion ; c'eſt pour cela que Dieu a défendu l'occaſion du peché, comme le peché même, & qu'il veut que dans l'oraiſon dominicale, nous lui demandions qu'il ne permette pas que nous nous expoſions à la tentation.

La ſeconde, de la force que nos ennemis ont ſur nous, quand nous nous expoſons à l'occaſion, ils ont avantage ſur nous ; nous ſommes demy vaincus par la paſſion qui nous fait expoſer.

La troiſiéme, de la juſtice de Dieu, qui abandonne celui, qui s'expoſe à l'occaſion. *Eſſais de Sermons du Carême, tome troiſiéme.*

IV. 1°. La vigilance chrétienne eſt néceſſaire pour éviter les occaſions dangereuſes, ſoit prochaines, ſoit éloignées, & pour ne s'y point engager volontairement.

2°. Il faut de la force & du courage pour en ſortir, quand on s'y trouve engagé ſans les avoir prévûës ; & ſans cette vigilance & cette force, nous y périrons, c'eſt-à-dire, nous ſuccomberons immanquablement.

V. 1°. Dieu ne manquera jamais de nous ſecourir dans les occaſions, & dans les dangers de pécher, où ſa Providence, ou bien ſes ordres nous auront engagez ; ſa parole y eſt expreſſe ; *Fidelis Deus, qui non patietur tentari vos, ſupra id quod poteſtis.*

1. Ad Corinth. 10.

2°. Dieu nous abandonnera infailliblement à nous-mêmes & à nos propres forces, dans les occaſions que nous aurons recherchées nous-mêmes, ou dans leſque les nous nous ſerons jettez témérairement.

VI. 1°. L'occasion du peché eſt toûjours dangereuſe, même quand nous ne l'avons ni prevûë ni recherchée ; mais beaucoup davantage celle où nous nous jettons avec connoiſſance du danger, & de nôtre foibleſſe ; & c'eſt déja un peché de s'y expoſer de la ſorte.

2°. Nul prétexte ne nous oblige de nous y engager volontairement, & nulle excuſe ne nous peut diſpenſer d'en ſortir quand nous nous appercevons du danger, & que nous le pouvons.

VII. 1°. C'est une grande préſomption, de s'expoſer volontairement aux occaſions du peché ; elle mérite que Dieu nous abandonne à nous-mêmes, afin que nôtre

nôtre propre expérience nous apprenne à nous connoître, & à n'être pas une autrefois ſi téméraires.

2°. C'eſt une extrême imprudence de vouloir demeurer dans l'occaſion, quand on a reconnu le danger, où l'on s'eſt engagé par mégarde; car c'eſt vouloir périr de gayeté de cœur.

VIII. 1°. S'EXPOSER volontairement à l'occaſion du peché, c'eſt marquer qu'on veut le peché, qu'on n'en a point d'horreur, qu'on a perdu la crainte de Dieu, qu'on a étouffé les remords de ſa conſcience.

2°. Demeurer dans l'occaſion du peché, quand on peut la quitter, c'eſt être tombé dans l'aveuglement, ignorer le malheur où l'on eſt, & celui où l'on s'expoſe de périr éternellement.

IX. LES hommes ſont fragiles, je le ſçai; les dangers de tomber dans le peché ſont préſens, il y a des pieges répandus par tout le monde, dans tous les états, dans toutes les conditions; je n'en ſuis que trop bien inſtruit; de là, pluſieurs concluent qu'ils ſont excuſables dans leurs péchez: cette conſequence ou cette excuſe n'eſt pas legitime; car tout expoſez aux dangers, & tout fragiles que vous êtes, vous avez un puiſſant remede contre vôtre fragilité, & un moyen efficace pour vous garentir du peril? c'eſt la fuite des occaſions.

1°. Etes-vous juſtes? fuyez l'occaſion & vous ſerez toûjours forts.

2°. Etes-vous pecheurs? fuyez l'occaſion, & vous ceſſerez d'être foibles. Juſtes, gardez-vous bien de diminüer vos forces en cherchant l'occaſion. Pécheurs, gardez-vous bien d'augmenter vôtre foibleſſe, en vous engageant dans l'occaſion. Si vous êtes en état de grace, l'occaſion vous fera tomber, c'eſt la premiére partie; ſi vous êtes dans l'état du péché, l'occaſion vous empêchera de vous relever, c'eſt la ſeconde partie, & le partage de ce diſcours. *Pris du Pere Girouſt, dans ſon Avent.*

X. JE remarque trois différentes ſortes d'occaſions. Il y en a qui ſont éloignées, mais qui ſont inévitables & néceſſaires. Il y en a qui ſont prochaines, mais qui ſont libres & volontaires. Il y en a qui ſont purement imprevûës & caſuelles, où l'on ſe trouve par hazard, & ſans y penſer. Les prémiéres ſont les tentations, que l'on ne ſçauroit évitet en quelque condition que ce ſoit, & les pieges inviſibles, que le demon a répandus par tout pour nous engager au peché. Les occaſions volontaires, ſoit celles que nous recherchons, & où nous nous engageons librement, & de propos déliberé, quoyque nous ayons reconnu le danger par nôtre propre expérience. Enfin, les derniéres ſont celles qui ſe preſentent par hazard, & auſquelles nous n'avons rien contribüé de nôtre part. Que doit donc faire un Chrétien dans ces trois ſortes d'occaſions?

1°. Il faut qu'il ſe défie beaucoup des prémieres qui ſont attachées à ſon état, quoy qu'il ſemble éloigné du danger d'offenſer Dieu.

2°. Il faut qu'il quitte abſolument les occaſions qui ſont prochaines, & volontaires, & dont il a reçû ſouvent des playes mortelles, ſans que nulle raiſon, ſoit de beſoin, ſoit d'interêt le porte à y demeurer, ou à s'y rengager.

3°. Il faut qu'il oppoſe aux derniéres une précaution, & une vigilance continuelle.

XI. 1°. CHERCHER les occaſions du peché, c'eſt donner à ſes ennemis de grands avantages.

2°. C'eſt s'affoiblir ſoy-même, & diminuer étrangement ſes forces.

3°. C'eſt ſe priver du ſecours qu'on pouvoit attendre & eſperer du côté de Dieu. *Tiré du Dictionnaire Moral.*

XII. 1°. RECHERCHER les occaſions du peché, ou y demeurer quand on s'eſt apperçû du danger où l'on eſt, c'eſt faire injure à la Providence.

2°. C'eſt refuſer & rejetter la miſericorde de Dieu, & lui inſulter.

3°. C'eſt braver & irriter ſa juſtice. *Le même.*

XIII. DEUX grandes raiſons, dit ſaint Thomas, nous obligent à nous retirer inceſſamment des occaſions du peché.

La prémiere, parce que nous n'avons pas aſſez de force pour réſiſter aux attraits du péché que l'occaſion nous préſente.

La ſeconde, parce que quand même nous aurions expérimenté nos forces, & nôtre réſolution dans un temps; nous ne pouvons nous promettre que nous ſerons aſſez forts en tout temps, pour n'y pas ſuccomber: Car nous ne ſçavons que trop, par une funeſte expérience, qu'on eſt toujours foible dans l'occaſion. *Pris des Eſſais de Sermons.*

XIV. DEUX principes doivent concourir à nôtre victoire ſur le peché, & à nôtre ſanctification: ſçavoir, la grace de Dieu, & nous-mêmes. Il faut que Dieu nous ſecoure, & que nous-mêmes nous nous défendions; mais ſi nous nous expoſons volontairement dans les occaſions,

1°. Dieu ne ſera pas dans la volonté de nous ſecourir.

2°. Nous ne ſerons pas dans le pouvoir de nous défendre, & par conſéquent nous ſuccomberons infailliblement. *Monſieur Biroat, ſermon pour le cinquiéme Mardy de Carême.*

XV. 1°. POUR faire une véritable & ſincere converſion, il faut abſolument renoncer à l'occaſion du peché, autrement notre pénitence eſt fauſſe, & illuſoire.

2°. Pour conſerver la grace, & y perſeverer, le veritable & le plus efficace moyen eſt de s'éloigner de l'occaſion du péché.

XVI. 1°. QUICONQUE s'expoſe volontairement à l'occaſion du péché, ne doit rien attendre de Dieu, dont il mépriſe les avertiſſemens & les menaces, & par là ſe rend indigne de ſon ſecours.

2°. Le téméraire qui ſe jette ainſi dans l'occaſion, a ſujet de tout apprehender de lui-même, parce qu'il n'eſt jamais plus foible que dans ces rencontres. *L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale, ſermon pour le Dimanche de la Quinquageſime.*

XVII. *Si vôtre main ou vôtre pied vous eſt un ſujet de ſcandale, coupez-les, & les jettez loin de vous.*

1°. Je dis prémiérement, que ces paroles du Sauveur contiennent un précepte précis de nous ſéparer des occaſions du péché.

2°. Elles nous font voir juſqu'où doit aller la violence que nous ſommes obligez de nous faire, quand il eſt queſtion de fuir les occaſions funeſtes qui nous portent au peché.

3°. Elles nous expliquent les raiſons fortes & puiſſantes, que le Fils de Dieu

a eu de nous impoſer cette ſalutaire loi. *Monſieur Lambert, homel. ſur la Fête de ſaint Michel.*

1°. Le juſte devient pécheur dans les occaſions, s'il n'en ſort, & ne s'en retire au plûtôt. XVIII.

2°. Le pecheur y devient impénitent, & obſtiné dans ſon péché, s'il ne quitte l'occaſion.

3°. Celui qui n'en veut pas ſortir, met un obſtacle invincible à la pénitence & à ſon ſalut.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins; & les Autheurs qui en traitent.

Les ſaints Peres.

SAint Ambroiſe, dans le traité de la fuite du ſiécle, parle des occaſions qu'il faut fuir.

Saint Jerome, contre Vigilantius, & dans pluſieurs de ſes Epîtres, montre le danger qu'il y a de s'expoſer aux tentations, & au danger de pécher.

Saint Chryſoſtome, ſur le Pſeaume 50. prend ſujet d'exhorter à éviter les occaſions qui nous peuvent porter au péché.

Saint Paulin, *Epiſt. 1. ad Serum*, fait voir le danger qu'il y a de pecher dans les occaſions, & particuliérement dans les mauvaiſes compagnies.

Saint Cyprien dans la lettre à Donat, expoſe les dangers & les occaſions qu'il y a de ſe perdre dans le monde.

Saint Eucher, montre la même choſe dans la lettre à Valerien.

Saint Baſile, dans une homelie, où il montre que Dieu n'eſt point l'autheur du péché, & dans pluſieurs de ſes régles, porte à fuir les occaſions du péché.

Saint Chryſoſtome, *homil. 15. ad popul. Antioch.* montre avec quelle précaution il faut vivre en ce monde à cauſe des occaſions d'offenſer Dieu, leſquelles ſe rencontrent par tout.

Les livres ſpirituels.

Grenade, livre ſecond du Memorial; chapitre prémier.

Le Pere de ſaint Jure, livre troiſiéme de la connoiſſance & de l'amour de Nôtre-Seigneur ch. 9. ſect. 3.

Le Pere Chahu livre intitulé, le Secret de la prédeſtination, traite de la pénitence des ſains & des malades, arr. 2. ſect. 2.

Hieronymus Platus, *l. 1. de bono ſtatus religioſi c. 5.*

Baldeſanus, *in ſtimulis virtutum. c. 11.*

Le Pedagogue Chrétien, de la nouvelle verſion, chapitre huitiéme.

Le Pere Gegou, livre intitulé, l'Uſage du ſacrement de Pénitence, chapitre cinquieme, §. troiſiéme.

Le Pere Nepveu, dans ſes Réfléxions Chrêtiennes, tome 1. pour le treiziéme de Fevrier, tome 2. pour le 13. de May, tome 3. pour le 12. d'Aouſt, tome 4. pour le 15. de Novembre.

Les Prédicateurs recens. Tous ceux qui ont traité des tentations, de la rechûte dans le peché, de la fuite des mauvaiſes compagnies, de la retraite & de la ſolitude, ont parlé de la fuite des occaſions du peché, comme d'un ſujet qui entre naturellement dans leur deſſein, & qui en fait ſouvent une partie. Voicy ceux qui en ont parlé plus expreſſement.

Biroat, ſermon pour le cinquiéme Mardy de Carême.

Le Pere Gironſt dans ſon Avent, tome 2.

Le Pere Maſſillon dans ſon Carême, tome 2. ſermon pour le Jeudy de la troiſiéme ſemaine.

Monſieur La Font, tome 2. de la ſuite des entretiens Eccleſiaſtiques, pour le troiſiéme Dimanche de Carême.

Le Dictionnaire Moral a deux ſermons ſur ce ſujet, & pluſieurs réfléxions.

Eſſais de Sermons pour le Carême, tome 3. ſermon pour le Mardy de la ſemaine ſainte.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, *dans la Dominicale*, ſermon pour le Dimanche de la Quinquageſime.

Reina, *c onc.* 40. *num.* 29. *& ſeqq.*

Le Pere d'Orleans, tome 1. dans le ſermon des tentations, dit pluſieurs choſes ſur ce ſujet.

Ceux qui ont fait des recüils ſur ce ſujet. Loüis de Grenade dans ſes Lieux Communs.

Labatha, a pluſieurs propoſitions ſur ce ſujet.

Spanner, *Polyanthea ſacra. titul. Occaſio.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples, & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Senſus & cogitatio humani cordis in malum prona ſunt ab adoleſcentia ſua. Geneſis 8.

L'Eſprit de l'homme & toutes les penſées de ſon cœur ſont portées au mal dès ſa jeuneſſe.

Recedite à tabernaculis hominum impiorum, & nolite tangere quæ ad eos pertinent, ne involvamini in peccatis eorum. Numer. 16.

Retirez-vous des tentes des hommes impies, & prenez garde de ne pas toucher à aucune choſe qui leur appartienne, de peur que vous ne ſoyez envelopez dans leurs péchez.

Per hanc occaſionem avertent filii veſtri filios noſtros à timore Domini. Joſue c. 22.

Ce pourra être un jour une occaſion à vos enfans de détourner les nôtres de la crainte du Seigneur.

Averte oculos meos ne videant vanitatem. Pſalm. 118.

Détournez mes yeux, afin qu'ils ne voyent point la vanité, qui pourroit me ſéduire.

Viam iniquitatis amove à me. Ibidem.

Eloignez de moy (Seigneur,) la voye de l'iniquité.

Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine. Jobi 31.

J'ay fait un accord avec mes yeux pour ne penſer pas ſeulement à une vierge.

Sculptilia eorum igne combures: non concupiſces argentum & aurum, de quibus facta ſunt, neque aſſumes ex eis tibi quidquam, ne

Vous jetterez dans le feu les figures taillez de leurs Dieux: vous ne déſirerez ni l'or ni l'argent dont elles ſont faites, & vous n'en pren-

fundas, propterea quia abominatio eſt Domini Dei tui. Deuteron. 7.

drez rien du tout pour vous, de peur que ce ne vous ſoit un ſujet de ruine; parce qu'elles ſont l'abomination du Seigneur vôtre Dieu.

Si in toto corde veſtro revertimini ad Dominum, auferte deos alienos de medio veſtri. Reg. c. 7.

Si vous retournez au Seigneur de tout vôtre cœur, ôtez du milieu de vous les dieux étrangers.

Non derelinquis præſumentes de te, & præſumentes de ſe, & de ſuâ virtute gloriantes humilias. Judith. c. 6.

Vous n'abandonnerez point ceux qui préſument de vôtre bonté, & vous humilierez ceux qui préſument d'eux-mêmes.

Qui amat periculum peribit in illo. Eccli. 3.

Celui qui aime le péril, y petira.

Quaſi à facie colubri fuge peccata, & ſi acceſſeris ad illa, ſuſcipient te. Idem 21.

Fuyez le péché comme un ſerpent; car ſi vous en approchez il ſe ſaiſira de vous.

Diſcede ab iniquo, & deficient mala abs te. Eccli. 7.

Retirez-vous de l'injuſte, & le péché ſe retirera de vous.

Scito quod in medio laqueorum ingrederis. Idem. c. 9.

Sçachez que vous marchez au milieu des pieges.

Recedite, recedite, exite inde, pollutum nolite tangere, exite de medio ejus. Iſaiæ 52.

Retirez-vous, retirez-vous, ſortez de Babylone, ne touchez rien d'impur, ſortez du milieu d'elle.

Si abſtuleris offendicula tua à facie meâ, non commoveberis. Jerem. 4.

Si vous ôtez de devant ma face, les ſujets de vos chûtes, vous ne ſerez point ébranlé.

Fugite & ſalvate animas veſtras. Idem c. 48.

Fuyez au plûtôt & ſauvez vos ames.

Fugite de medio Babylonis. Idem. c. 51.

Fuyez du milieu de Babylone.

Unuſquiſque offenſiones oculorum ſuorum abjiciat. Ezechiel. 20.

Que chacun évite les occaſions, où ſes yeux le pourroient faire tomber dans le peché.

Si oculus tuus dexter ſcandalizat te, erue eum, & projice abs te. & ſi dextera manus tua ſcandalizat te, abſcide eam, & projice abs te. Matth. 5.

Si vôtre œil droit vous eſt un ſujet de ſcandale & de chûte, arrachez-le, & jettez-le loin de vous: & ſi vôtre main droite vous eſt un ſujet de ſcandale, coupez-la, & jettez-la loin de vous.

Si manus tua, vel pes tuus ſcandalizat te abſcide eum, & projice abs te. Idem c. 8. & Marc. 9.

Si vôtre main vous eſt un ſujet de ſcandale & de chute coupez-la.

Nolite jugum ducere cum infidelibus, quæ enim participatio juſtitiæ cum iniquitate? 2. Ad Corinth. c. 6.

Ne contractez point alliance en vous attachant à un même joug avec les infideles; car quelle union peut-il y avoir entre la juſtice & l'iniquité.

Mundus totus in maligno poſitus eſt. 1. Joann. c. 5.

Tout le monde eſt plongé dans le mal.

Exite de illa (Babylone) populus meus, ut ne participes ſitis delictorum ejus, & de plagis ejus non accipiatis. Apocal. 18.

Sortez de Babylone, de peur qne vous n'ayez part à ſes pechez, & que vous ne ſoyez envelopé dans ſes playes.

Salvabuntur qui fugerint, & erunt in montibus, quaſi columba convallium, omnes trepidi. Ezechiel. 7.

Ceux qui s'enfuiront ſeront ſauvez, & ils ſeront comme les colombes des valées, tremblans de crainte dans la vûë de leurs pechez.

Qui cavet laqueos ſecurus erit. Proverb. 11.

Celui qui évite les pieges ſera en ſureté.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament.

Exemple d'Eve dans le paradis terreſtre.

La premiere des femmes, Eve étoit juſte, & dans l'état d'innocence ; mais elle étoit curieuſe. C'eſt une tentation bien commune au ſexe ; il n'y avoit pas long-temps qu'elle étoit avec Adam ſon mary, cependant elle le quitte ; elle va ſeule ſe promener dans le jardin ; elle rencontre le ſerpent, elle s'arrête, elle s'entretient avec lui : Quelque hideux qu'il ſoit, elle ne laiſſe pas de l'écouter ; enfin, elle le croit ; & parce qu'elle avoit cherché l'occaſion, ou qu'elle y étoit volontairement demeurée, elle y ſuccomba, elle mangea du fruit defendu, & en fit manger à Adam. Si Eve, malgré la fineſſe du ſerpent, eût pris la fuite, elle ſe fut garentie de cette tentation ; mais elle s'arrête avec le ſerpent ; il lui parle, elle lui répond ; d'abord ce n'eſt qu'une queſtion qu'il lui fait ſur le commandement : *Cur præcipit vobis Deus ut non comederetis de omni ligno paradiſi ?* L'eſprit de cette femme s'occupe de cela ; elle y fait ſes réflexions, enſuite c'eſt un regard qu'elle jette ſur le fruit défendu. Le fruit paroît bon & agréable ; l'occaſion prend le deſſus, & gagne les ſens & le cœur. De là, la main s'y porte auſſi tôt, elle prend de ce fruit ; *Et tulit de fructu illius.* Enfin, après l'avoir cueilli elle en mange ; *& comedit.* Ce n'eſt point encore aſſez d'avoir pouſſé Eve juſques-là, comme le ſerpent a été une occaſion de peché pour elle, il faut qu'elle même devienne une occaſion du peché pour Adam, en lui preſentant du fruit dont elle avoit mangé.

Genes. 3.

Ibidem.

Exemple de Loth retiré de l'embraſement de Sodome.

Nous liſons dans la Geneſe, que Dieu voulant retirer Loth de l'embraſement de Sodome, lui envoya deux Anges pour le tirer de ce peril : Mais que firent ces Anges ? ils auroient pû écarter les flâmes du logis de Loth, & le garentir de l'incendie par un effet de la puiſſance de Dieu, comme ils firent en faveur des trois enfans dans la fournaiſe de Babylone. Mais comme c'étoit là un ſecours extraordinaire & miraculeux, ils en uſerent autrement, ils arracherent *Loth* de l'occaſion, ſans penſer à l'y conſerver ; ils le forcerent d'en ſortir. Voilà l'ordre que Dieu veut garder à l'égard de tous les hommes ; Il nous veut ôter de l'occaſion du peché, il nous envoye des graces qui ſont comme des Anges, qui nous arrachent de cette occaſion ; ſi nous réſiſtons à cet ordre, ſi nous nous jettons dans le feu de nos paſſions, nous ne méritons pas qu'il nous ſecoure dans le danger, parce que nous cherchons l'occaſion de nous perdre.

La chûte de David pour ne s'être pas retiré de l'occaſion.

David n'avoit point recherché l'occaſion, & cependant un objet dangereux qui ſe preſenta ſans qu'il y penſât, auquel il n'avoit point d'attache, qui étoit fort éloigné, renverſe cet homme ſi ſaint, & ſelon le cœur de Dieu. Que ne doivent donc pas craindre de jeunes gens, dont les paſſions ſont tres-fortes, & la vertu tres-foible, qui ont un cœur, ou tendre, ou corrompu, des ſens tres vifs, & tres déreglez, s'ils vont chercher des objets tres-dangereux par eux-mêmes, plus dangereux par l'attache qu'ils y ont ; & qu'en doit-on attendre ſinon de fineſtes chûtes ?

L'exemple & le malheur de Salomon

Ce fut ainſi que l'occaſion perdit le plus ſage & le plus éclairé des hommes. Si Salomon eût éloigné de lui les femmes étrangeres, qui le ſeduiſirent, il ne ſe fût pas porté à des excès ſi honteux, & ſi indignes de ſon caractere & de ſon rang ; du moins il fût bientôt revenu à Dieu. Mais il s'obſtina à les retenir au-

près de lui, & dans quel précipice ſe laiſſa-t-il conduire? Après s'être oublié lui-même, il oublia le Dieu de ſes peres; il adore autant de divinitez qu'on lui en preſente. C'eſt déſormais un ſcandale public; il leve le maſque, il fait conſtruire un ſuperbe édifice, & il le conſacre à une idole. Triſte monument de la foibleſſe de ce Prince, & de la force de l'occaſion. Elle en fit un Prince idolâtre: Hélas! n'en fit-elle point juſqu'à la mort un Prince impénitent?

Reflexion ſur l'hiſtoire de Samſon.

L'hiſtoire de Samſon eſt connuë de tout le monde, mais tout le monde n'a pas fait refléxion ſur le tour particulier que l'Eſprit de Dieu donne au recit qu'il nous en fait. Samſon emporté par une paſſion criminelle, & fier de la force qu'il a reçûë, va trouver Dalila au milieu des Philiſtins ſes ennemis; figure du Chrétien qui donne dans le piege que le demon lui tend, & qui recherche l'occaſion. On le lie avec des cordes nouvellement faites, dit le Texte Sacré; mais pour la premiére fois il les réduit en poudre comme des étoupes qui auroient paſſé par le feu, il s'en debarraſſe facilement, la grace eſt encore forte en lui. Il y revient encore une fois, & il briſe encore toutes les cordes dont il eſt lié, comme le fil dont on fait la toile; prenez garde, ces liens quoy que foibles commencent déja à l'environner. Il continuë, & on attache ſes cheveux avec un cloud, & il arrache les cheveux avec le cloud, qui ſervoit à les attacher. La préſomption ſe fortifiant, les difficultez ſe fortifient; mais enfin il s'abandonne, il ouvre ſon cœur, il découvre que ſa force réſide entierement en ſes cheveux. Il perd ſa force pour s'y être entierement confié. Il a beau dire: *Exeuciam me, ſicut antè feci.* J'en ſortirai comme j'ai déja fait; il ne penſe pas qu'il n'y a plus de grace forte pour lui, qu'il a épuiſé le fond des miſericordes, qui lui étoit deſtiné.

L'exemple de Tobie nous apprend à fuir les occaſions, & comment il les faut fuir. *Tob.* 1.

Je ne puis vous propoſer un plus bel exemple que celui du ſaint homme Tobie. Que faiſoit il ce ſaint homme, & que lui inſpiroit dès ſon plus bas âge, une ſageſſe conſommée? Apprenez-le, & vous formez ſur ce modele. Tandis que tous les autres alloient offrir un encens ſacrilege à des fauſſes divinitez; bien loin de ſe joindre à la multitude, il ſe retiroit, & s'interdiſoit tout commerce avec les idolâtres: *Hic ſolus fugiebat conſortia omnium.* Ce n'eſt pas pour demeurer oiſif dans ſa retraite; mais il alloit à Jéruſalem viſiter le temple du vrai Dieu: *Sed pergebat in Jeruſalem ad templum Domini.* Là, proſterné devant l'autel du Seigneur, il lui rendoit des hommages, & s'attachoit plus étroitement au maître, dont il vouloit juſqu'à la mort obſerver la loi: *Et adorabat Dominum Deum Iſraël.* Telle eſt la précaution ſalutaire dont nous devons uſer, pour éviter les occaſions, qui nous font perdre l'innocence, & qui nous expoſent à une infinité de crimes.

Ibidem.

La ſeparatiõ du peuple d'Iſraël d'avec les étrãgers marque l'éloignement des occaſions d'offenſer Dieu.

Quand on rebâtit le Temple, du temps de Néhémias & d'Eſdras, la premiere précaution qu'on jugea néceſſaire pour empêcher le peuple de Dieu de tomber dans l'idolâtrie, & lui ôter toute occaſion de ſe corrompre dans la compagnie des payens, en imitant leurs mœurs, & leurs manieres, *fut de ſeparer les enfans d'Iſraël d'avec tout étranger*; parce qu'on ne croiroit pas pouvoir autrement les détourner de retomber dans le culte des idoles, dont on avoit eu tant de peine à les retirer. Ainſi la premiere choſe qu'il eſt néceſſaire de faire, pour conſerver l'innocence, c'eſt de faire divorce avec les perſonnes vicieuſes, s'éloigner des lieux, des compagnies, des divertiſſemens, où l'on ſçait que

Dieu eſt offenſé, & où il y a danger de l'offenſer.

Ce que fit le ſaint Roy Ezéchias pour ôter au peuple Juif l'occaſion d'idolâtrer.

Le quatriéme livre des Rois, chapitre dixhuitiéme, il eſt rapporté que le ſaint Roy Ezéchias fit mettre en piece le ſerpent d'airain, que Moiſe, par une myſtérieuſe conduite avoit fait élever pour guérir le peuple de Dieu de la morſure des ſerpens. Ce bon Prince voyant que ce peuple ne ſe contentoit pas de le regarder comme un mémorial d'un inſigne bienfait que leurs peres avoient reçû, mais qu'il en étoit venu juſqu'au culte, & à l'adoration, pour ôter cette occaſion du ſcandale il fit briſer ce ſerpent, dont les Juifs avoient fait une idole, & afin de retraneher pour jamais toutes les autres occaſions qu'ils pourroient prendre de tomber dans une ſemblable idolâtrie, ce même religieux Prince fit renverſer & démolir les autels où l'on avoit autrefois adoré les idoles, & fit jetter dans le torrent de Cedron tout ce qui avoit ſervi à ce culte ſacrilege, afin qu'il ne reſtât rien, qui pût être une occaſion, même éloignée d'une telle abomination.

La chûte de ſaint Pierre, pour s'être expoſé à l'occaſion. *Luc.* 22.

La chûte déplorable de ſaint Pierre eſt une forte preuve qu'il ne faut point témerairement s'expoſer à l'occaſion. Qui parut jamais mieux diſpoſé à demeurer fidele à ſon maître, que ce grand Apôtre ? Quelle promeſſe ne fit-il pas d'être inſéparablement attaché à lui ? Il avoit même lieu de compter ſur la priere que le Fils de Dieu fit pour lui, afin que ſa foy fût inébranlable : *Rogavi pro te Petre, ut non deficiat fides tua.* Ne ſemble-t-il pas qu'il eût ſujet de ne rien craindre ? Cependant pour s'être témerairement expoſé à l'occaſion, & ſans conſulter ſa foibleſſe, il renia lâchement ſon maître, s'étant indiſcretement mêlé avec ſes ennemis, & fit une chûte qui doit apprendre à tous les ſiécles, combien nous devons peu compter ſur nos meilleures réſolutions, & craindre d'expoſer la grace à des combats, où Dieu ne s'eſt point engagé à la conſerver.

L'iſſuë differente de la preſomption de Saint Pierre, & de la veritable confiance dans la même occaſion.

Voicy deux exemples mémorables, qui nous font voir la différence qu'il y a de s'expoſer à l'occaſion par l'ordre de Dieu, ou par ſa propre témérité ; l'un eſt de ſaint Pierre, l'autre de ſaint Paul. Tous deux ſe trouvent dans la même ville de Jéruſalem, tous deux dans la même occaſion. Il s'agit pour l'un & pour l'autre de paroître en la preſence d'un juge, & d'y ſoûtenir les interêts de leur maître. Il faut que Pierre & Paul, ou bien renoncent publiquement à JESUS-CHRIST, ou bien le confeſſent hautement ; tous deux ſont là-deſſus à ce qu'il ſemble dans la même diſpoſition. Pierre dit au Sauveur du monde la veille de ſa paſſion, me voila prêt à mourir pour vous & avec vous, quoy qu'il arrive, quand il m'en coûteroit la vie, je ne vous abandonnerai jamais : *Etiam ſi oportuerit me mori, non te negabo.* Paul en dit autant : qu'on me lie, qu'on m'enferme dans une priſon, qu'on me condamne à la mort, je ſuis diſpoſé à tout : *Ego alligari & mori paratus ſum.* Voila des paroles bien conformes, & des ſentimens, a ce qu'il paroît de part & d'autre tout ſemblables ; mais l'évenement eſt bien different. Pierre tombe, & Paul perſiſte avec fermeté dans ſa confeſſion. D'où vient cela ? C'eſt que celui-là a préſumé de lui-même, & que contre l'avis du Fils de Dieu, il a cherché l'occaſion. Si celui-cy au contraire paroît dans le Palais du Gouverneur, c'eſt le Saint-Eſprit qui l'y conduit : *Alligatus ego Spiritu, vado in Jeruſalem,*

Matth. 26.

Act. c. 21.

Act. c. 20.

Application

Application de quelques paſſages à ce ſujet.

Fugite de medio Babylonis. Jerem. 51. Babylone nous eſt repreſentée dans l'Ecriture comme une ville d'abomination, où l'occaſion eſt toûjours préſente de ſe corrompre par le commerce avec ſes habitans. Auſſi écoutons l'ordre que le Prophete donne d'en ſortir au plûtôt : *Fuyez*, crie-t-il, *du milieu de Babylone, & que chacun ſauve ſon ame.* Car c'eſt comme s'il diſoit, ne croyez pas pouvoir demeurer dans la corruption ſans vous corrompre ; voulez-vous donc vous préſerver de l'infection genérale, fuyez, *fugite*; ne demeurez pas dans une occaſion ſi dangereuſe. Il ne s'agit pas ici d'une retraite que l'on prémedite pour la faire à loiſir, il faut fuir tout d'un coup & au plûtôt pour éviter le danger qui vous environne ; car c'eſt une maxime genérale, que pour éviter le peché il faut fuir l'occaſion.

Il faut fuir, & s'éloigner au plûtôt des lieux où il y a occaſion de pecher.

Viam iniquitatis amove à me. Pſalm. 118. David inſtruit par ſa propre expérience combien l'occaſion du peché eſt dangereuſe, prie le Seigneur, qu'il l'éloigne de la voye du peché. Pourquoi ne dit-il pas, éloignez-moy, mon Dieu, du peché, mais plûtôt éloignez-moy de la voye qui conduit au peché? C'eſt que l'occaſion du peché eſt en quelque maniere plus à craindre que le peché même, par la raiſon que le peché renferme une ſecrette horreur, qui rebute une ame bien née; mais l'occaſion du peché n'a rien qui ne flate & qui ne charme.

L'occaſion conduit au peché, & eſt plus à craindre en quelque maniére que le peché même.

Quaſi à facie colubri fuge peccatum. Eccli. 21. Le Saint-Eſprit, par cette expreſſion myſtérieuſe, non-ſeulement veut nous inſpirer une mortelle horreur du peché, mais encore un éloignement abſolu de ce qui peut nous y porter, & une fuite genérale de toutes les occaſions, qui nous y pourroient engager. Car remarquez qu'il ne dit pas qu'il faille fuir le peché comme la morſure, la picqueure, ou le venin d'un ſerpent ; mais ſa preſence & ſa rencontre, qui eſt proprement l'occaſion. Ou bien diſons que le Sage fait alluſion à certains ſerpens nommez baſilics, qui empoiſonnent par la vûë, & qu'il ſuffit d'avoir regardé, & d'en être vû, pour être frappez d'un venin qui donne ſur le champ la mort.

Comparaiſon de l'occaſion du peché avec la vûë du ſerpent.

Ne reſpexeris retrò, nec ſtes in omni circum regione. Gardez-vous bien de regarder derriere vous, & de vous arrêter en tout le pays d'alentour. C'eſt ce que doivent être ſoigneux de mettre en pratique ceux qui ont un déſir ſincere de ſe donner à Dieu, ou de s'affermir dans la nouvelle vie où ils ſont entrez. Ne croyez point que ce ſoit aſſez d'avoir quitté la vie déreglée que vous meniez, il ne faut plus tourner la tête de ce côté-là, comme fit la femme de Loth, ni porter vos regards & vos penſées vers vos anciens déreglemens. C'eſt peu d'être ſorti du bourbier où vous avez croupi ſi long-temps ; il faut encore vous éloigner des occaſions qui pourroient vous y rengager : Evitez, fuyez avec ſoin, tout ce qui peut vous faire retomber dans la ſervitude du vice: Fuyez ce jeu, où vous êtes ſujet à vous emporter en tant d'imprécations & de blaſphemes ; il ne faut plus retourner en cette maiſon, en cette compagnie, où vous avez ſi ſouvent éprouvé vôtre fragilité & vôtre foibleſſe par tant de chûtes ſi funeſtes : autrement vôtre paſſion, qui n'eſt qu'aſſoupie, & non pas *Geneſ. c.* 19.

pleinement éteinte, ſe rallumera bien-tôt, comme un flambeau qui n'eſt pas tout-à-fait éteint, ſe rallume pour peu que l'on l'approche du feu.

Juſqu'à ce qu'on ait quitté l'occaſion du peché on ne peut pas dire qu'on ſoit veritablement converti. *Act.* 12.

Surge velociter. Act. 12. Saint Pierre étoit dans les fers, & l'Ange du Seigneur, le vint trouver dans ſa priſon, & durant ſon ſommeil, le frappe au côté, l'éveille, & lui dit, levez-vous Pierre, & levez-vous promptement: *Surge velociter*; prenez vos habits, & me ſuivez. Saint Pierre le ſuit; ils avancent juſqu'à la troiſiéme porte, & cette porte, comme les deux premieres s'ouvrent devant eux, & ils paſſent. Cependant ſaint Pierre croyoit encore que ce fût un ſonge: *Exiſtimabat ſe viſum videre.* Mais quand il s'apperçût enfin qu'il étoit dans la ville, & qu'il avoit paſſé trois ou quatre ruës: Ah! c'eſt maintenant, s'écria-t-il, que je connois que le Seigneur m'a ſauvé des mains d'Hérode. Point de meilleures marques, Chrétiens, que celle-là, d'une parfaite converſion. La grace fait luire ſa lumiere dans vos cœurs, elle vous crie au fond de l'ame: *Surge velociter.* Briſez vos chaines, ſortez au plûtôt de cet eſclavage du peché, vous entendez ſa voix, vous en êtes frappez, ce ſont d'heureux commencemens; mais juſque-là, craignez que ce ne ſoit encore une viſion. Mais quand vous viendrez juſqu'à parvenir à écarter les occaſions, alors vous pourrez dire que vôtre cœur eſt changé, & que vous êtes en liberté.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Penſées & paſſages des ſaints Peres ſur ce ſujet.

IN occaſione peccandi apprehende fugam, ſi vis invenire victoriam. Auguſtinus, ſerm. 250. de temp.

Quand vous vous trouvez dans l'occaſion de pécher, fuyez ſi vous voulez vaincre.

Non tibi verecundum ſit fugere, ſi palmam deſideres obtinere. Ibidem

N'ayez point de honte de fuir, ſi vous voulez remporter la victoire.

Lubrica ſpes illa, qua inter fomenta peccati ſalvari ſe ſperat. Idem.

C'eſt une eſpérance bien peu ſolide, que celle de faire ſon ſalut au milieu de ce qui entretient nos paſſions.

Sanctus Petrus præſumendo ignorabat, & negando didicit quales vires haberet. Idem.

Saint Piere ne ſe connoiſſoit pas lorſqu'il préſumoit tant de lui-méme; ſon peché lui a fait connoître juſqu'où alloient ſes forces.

Minùs voluptatibus ſtimulatur, qui non eſt ubi frequentia eſt voluptatum. Idem, de ſingul. Cleric.

On eſt moins ſujet aux revoltes des ſens, lorſqu'on n'eſt pas au milieu des plaiſirs.

Quid tibi neceſſe eſt in ea verſari domo, in quâ neceſſe habeas quotidie aut perire aut vincere. Hieronymus Epiſt. 47.

Quelle néceſſité de reſter dans une maiſon, où il vous faut tous les jours vaincre ou périr.

In periculo qui non vult fugere, vult perire. Auguſt. in Pſalm.

Quiconque ſe trouve dans ce péril, & ne veut pas fuir, il veut périr.

Nemo tutus, periculo proximus. Cyprianus, Epiſt. 62. de Virginibus.

On n'eſt point en ſureté ſi près du péril.

Maxima providentia compendia, quod victoria fiat per fugam & timorem. Idem.

La providence nous a rendu la victoire bien facile en nous faiſant vaincre par la crainte & par la fuite.

Ita ſpiritualis fortitudo nobis collata eſt, non ut præcipites, ſed ut pavidos tueatur. Idem.

La force nous eſt donnée d'enhaut, à condition que nous craindrons le danger, bien loin de nous y expoſer témérairement.

Graviora quaque delicta pro magnitudine periculi diligentiam extendunt obſervationis. Tertull. de Idolol. c. 11.

Il faut apporter plus de ſoin pour nous préſerver des pechez griefs, parce que le peril auquel ils nous expoſent eſt plus grand.

Juxta ſerpentem poſitus non eris diu illæſus. Iſidorus l. 2. Soliloquiorum.

Vous ne tarderez pas à être piqué ſi vous reſtez auprés du ſerpent.

Perfectè renunciat vitio, qui occaſionem evitat in perpetrando peccato. Idem, l. 2. ſent. c. 32.

C'eſt renoncer parfaitement au crime que d'éviter les occaſions de le commettre.

Plena omnia periculis, plena laqueis, incitant cupiditates, inſidiantur illecebræ, blandiuntur lucra. Sanctus Leo ſerm. 5. in quadrageſ.

Tout eſt plein de danger & de pieges tendus à l'innocence; les paſſions nous excitent, les douceurs nous dreſſent des embuches, le gain nous flatte.

Vera compunctionis indicium, oportunitatis fuga; ſubtractio occaſionis. Bernardus in die Paſchæ.

C'eſt la marque d'une veritable contrition, que ſacrifier la facilité qu'on a de mal faire, & d'en fuir les occaſions.

Periclitatur caſtitas in deliciis, humilitas in divitiis, charitas in hoc mundo. Idem, in quodam ſermone.

La chaſteté court riſque au milieu des delices, l'humilité parmi les richeſſes, la charité en tout temps & en tout lieu.

Juxta præcipitia vadens, quamvis non decidat, tremit, & ſæpe numero ab ipſo ſubverſus timore decidit, ita & non procul peccata fugiens, ſed ſecus ipſa vadens, cum timore vivit, & in ipſa labitur ſæpius. Chryſoſt. homil 13. ad Popul. Antioch.

Ceux qui paſſent près des précipices tremblent, encore qu'ils n'y tombent pas; & il eſt quelquefois arrivé, que la tête leur ayant tourné par la frayeur qui les a ſaiſis, ils y ſont tombez. Il en eſt de même de ceux qui ne s'éloignent pas aſſez du peché; car ils ſont toûjours en crainte de s'en voir ſi proches, & il n'arrive que trop ſouvent que cette frayeur même les fait tomber.

Quantum poſſumus, à lubrico recedamus; in ſicco quoque parùm firmiter ſtamus. Senec. Epiſt. 117.

Autant que nous pouvons, évitons ces occaſions où il eſt ſi difficile de ne pas tomber. On n'eſt pas même fort aſſurée par tout ailleurs.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

ON appelle occaſion de peché toutes les choſes qui ſont capables de le produire, ſoit qu'elles y portent par elles-mêmes, & que par leur propre malignité elles y engagent ordinairement ceux qui les recherchent; ſoit que par rapport à la condition, à la profeſſion, ou à la mauvaiſe diſpoſition des perſonnes, on ait juſte ſujet de croire, qu'à raiſon de leur penchant, & de leur foibleſſe, ils ne s'abſtiendront pas de tomber dans le peché. Ce que c'eſt que l'occaſion de peché en général.

Il faut remarquer qu'il y a trois differentes ſortes d'occaſions de peché: il y en a qui ſont éloignées, mais qui ſont inévitables & néceſſaires; il y en a qui ſont prochaines, mais qui ſont libres & volontaires; il y en a qui ſont purement imprevûës & caſuelles, où l'on ſe trouve par hazard & ſans y penſer. Les premieres ſont les tentations que l'on ne ſçauroit éviter en quelque condition que ce ſoit; ce ſont les pieges inviſibles que le demon a répandus & ſemez par tout pour nous engager au peché. Les occaſions volontaires ſont celles que nous recherchons, où nous nous jettons, & nous nous engageons de propos deliberé, quoy que nous ayons ſouvent reconnu par nôtre expérience, com- Les differentes ſortes d'occaſions de peché.

bien elles ſont fatales à nôtre innocence. Enfin, les dernieres ſont celles qui ſe préſentent par hazard, par une occurrence imprevûë, & qui ſont abſolument caſuelles & fortuites.

Explication des occaſions volontaires, & des involontaires.

L'occaſion du peché, pour être un peché, doit être une occaſion volontaire : car il y a des occaſions involontaires. On appelle involontaires, celles que le hazard fait naître, que nous ne pouvons prévoir, ni écarter avant qu'elles ſe préſentent. Telle fut celle où ſe trouva engagée la chaſte Suſanne. On appelle occaſion volontaire, celle où nous nous portons de nous-mêmes, que nous recherchons avec pleine connoiſſance, & où nous demeurons volontairement. Telle fut celle de ſaint Pierre, qui, malgré l'avis du Fils de Dieu, s'expoſa, & qui le fit pécher.

L'occaſion pour être peché doit non-ſeulement être volontaire, mais encore elle doit être prochaine.

On conçoit aſſez ſans autre explication, que l'occaſion du peché n'eſt point peché, dès qu'elle eſt involontaire, parce qu'elle n'eſt point libre, & qu'il n'eſt point de peché ſans liberté. Il faut de plus remarquer que l'occaſion doit être prochaine & s'y expoſer librement, pour être veritablement peché ; car ce ſeroit outrer la morale chrétienne, & aller contre les déciſions de l'Egliſe de dire que toute occaſion éloignée fût un peché. Ce ne peut donc être que l'occaſion prochaine à laquelle on s'expoſe volontairement. Or il n'eſt pas néceſſaire de réperer, que l'occaſion prochaine eſt celle, qui comme dit ſaint Grégoire, a une telle connéxion avec le peché, qu'il eſt rare de ne pas y ſuccomber. C'eſt pourquoi ce n'eſt pas un peché préciſément de s'expoſer à l'occaſion éloignée, autrement il faudroit ſortir du monde, & de la vie civile pour ne pas pecher : *Alioqui debueratis de hoc mundo exiiſſe.* C'eſt donc, encore une fois, l'occaſion prochaine qui eſt peché, quand on la recherche librement, c'eſt-à-dire, celle qui nous engage ſi fortement dans le danger du peché, que l'on y ſuccombe ſouvent, & preſque autant de fois que cette occaſion ſe préſente ; ſoit que cela vienne de la qualité de l'objet qui fait l'occaſion, ou que cela arrive de la diſpoſition particuliere de celui qui s'expoſe à cette occaſion. Il s'enſuit de-là qu'un même objet peut être une occaſion prochaine à l'égard d'une perſonne, qui ne le ſera pas à l'égard d'un autre, laquelle ſera moins ſuſceptible des impreſſions de ce même objet. Mais il faut bien remarquer cette parole : *Autant de fois que cette occaſion ſe préſente.* Car c'eſt ſe tromper que de croire qu'une occaſion ne doit être appellée prochaine, à moins qu'on n'y peche autant de fois qu'on s'y trouve engagé. Il ſuffit pour lui donner ce nom, qu'on y ait ſouvent peché.

1. *Ad Corinth. c. 5.*

L'occaſion eſt cauſe du peché en deux manieres.

L'occaſion nous précipite dans le peché en deux manieres ; l'une par voye de tentation, l'autre par voye de ſouſtraction. La tentation eſt de nôtre part & la ſouſtraction de la part de Dieu. Tentation de nôtre part, c'eſt-à-dire, que nous ne ſommes jamais plus violemment & plus dangereuſement tentez, plus diſpoſez, & plus fortement portez au peché que dans l'occaſion. La ſouſtraction ſe fait de la part de Dieu, c'eſt-à-dire, que rien n'engage plus Dieu à refuſer ſes graces, que quand il nous voit demeurer volontairement dans l'occaſion.

Dieu s'eſt engagé de nous ſecourir dans les dangers, & dans les oc-

Dieu s'eſt engagé par une eſpece de juſtice univerſelle, comme l'appelle ſaint Thomas, à fournir le concours néceſſaire aux hommes dans la nature, & le ſecours dont ils ont beſoin dans l'état de la grace, pour y pouvoir perſeverer ; mais cette obligation, ſoit dans l'ordre de la nature, ou de la grace, ne s'étend point aux occaſions périlleuſes, où l'on s'engage ſans néceſſité, & dont on ne

peut ſe tirer que par un miracle ; c'eſt tenter Dieu que de s'attendre à des moyens extraordinaires, en négligeant les ordinaires qu'on a en main. Il en eſt de même de la providence ſurnaturelle qu'a Dieu dans l'ordre de la grace ; il eſt vray qu'il s'eſt engagé d'aſſiſter les juſtes lors qu'ils ſe trouvent engagez en quelque occaſion perilleuſe & imprevuë ; mais ce ſecours particulier de Dieu ne s'étend point aux occaſions que nous recherchons, & où nous nous jettons volontairement, au contraire il les menace de les abandonner dans le péril.

caſions où ſa providence nous a mis ; mais non quand nous les cherchons nous-mêmes.

Il s'enſuit de-là, qu'il n'eſt rien plus ordinaire à Dieu, que de refuſer ſes graces dans les occaſions, quand c'eſt une témérité préſomptueuſe qui nous y engage, où qui nous y fait demeurer, parce que Dieu ſouverainement équitable, & infiniment ſage, dans la diſtribution de ſes graces, ne les donne point au hazard, & ne les accommode point à nôtre humeur, & à nôtre caprice ; mais avec nombre, poids, & meſure. Si c'eſt Dieu qui nous envoye, qui nous appelle, nous marcherons avec aſſûrance, parce que nous accordant alors ſa protection toute puiſſante, il n'eſt rien que nous ne puiſſions ſurmonter, & que tout contribuë à nous ſoutenir. Mais ſi nous-mêmes nous nous engageons dans l'occaſion, n'attendons pas que Dieu nous ſoûtienne & qu'il nous protege : il permettra que nous faſſions des chûtes éclatantes, qui nous couvriront de confuſion devant Dieu, & devant les hommes.

Il arrive ordinairement que Dieu refuſe ſes graces dans les occaſions que nous avons recherchées.

L'ordre que Dieu garde d'ordinaire dans la diſtribution de ſes graces, c'eſt de nous en donner une pour éviter les occaſions dangereuſes, & ſi ſans nôtre faute, nous nous y trouvons engagez, de nous en donner une ſeconde pour nous ſoûtenir. Or cette ſeconde grace ne ſe donne que dépendemment de la fidelité que nous avons à correſpondre à la prémiere ; de ſorte que ſi nous avons manqué a la prémiere, c'eſt en vain que nous eſperons la ſeconde, il n'y en aura point pour nous. Ce qui n'empêche pas qu'il ne ſoit véritable, que Dieu ne refuſe jamais même aux pecheurs les plus abandonnez la grace qui eſt ſuffiſante pour s'abſtenir de peché, & pour réſiſter aux plus fortes tentations qui les y pouſſe ; car il faut ſçavoir que cette grace ſuffiſante n'eſt pas toûjours prochaine, comme parlent les Théologiens, mais qu'elle n'eſt ſouvent qu'éloignée, comme eſt celle que nous avons d'éviter l'occaſion, & ſi nous la rejettons, Dieu ne nous en donnera pas une autre qui nous faſſe réſiſter au peché auquel nous portera cette occaſion.

Souvent on n'a point d'autre grace pour ſe preſerver de tomber que celle que Dieu donne pour éviter l'occaſion.

La même fidelité qui engage Dieu à nous ſecourir dans les occaſions que nous n'avons pas recherchées, l'oblige à nous abandonner dans celles où nous nous ſommes nous-mêmes jettez. La raiſon eſt que dans les prémieres, la tentation ne vient pas de nous, mais du démon qui s'efforce de nous perdre, parce que nous ſommes les images de Dieu, & que nous lui appartenons. Ainſi Dieu eſt engagé alors, comme par honneur à nous défendre, & à nous ſecourir. Mais quand l'homme cherche lui-même l'occaſion, il ſe jette lui-même dans la tentation ; ce n'eſt plus le démon qui le tente, la tentation vient de la perſonne même ; Dieu n'eſt plus obligé de le proteger, ſa gloire n'y eſt plus intereſſée, il lui laiſſe vuider ſa querelle ſeul à ſeul avec le démon, & alors la partie n'eſt pas égale. Il ſemble même que Dieu eſt engagé par le zele qu'il a pour ſa gloire à abandonner un homme qui ſe jette dans l'occaſion ; parce que quand il s'y jette, ou il compte ſur ſes propres forces, ou il s'en défie ; s'il compte ſur ſes propres

A quoy Dieu eſt engagé par ſa fidelité.

forces, c'eſt un préſompteux ; il eſt de la gloire de Dieu de lui faire ſentir ſa foibleſſe; s'il ſe défie de ſes forces, & prévoit qu'il poutra bien tomber, il eſt deja tombé dans le peché ; puiſque c'eſt nn peché de chercher une occaſion prochaine, & il en commet un autre dans l'occaſion même.

On peche en s'expoſant à l'occaſion du peché, quoi qu'on ne ſuccombe pas au peché où nous porte cette occaſion.

C'eſt le ſentiment de toute la Théologie, qu'une perſonne qui s'expoſe dans l'occaſion d'offenſer Dieu, quoi qu'elle ne ſuccombe pas au peché qui s'y rencontre, elle l'a déja commis par avance, & elle eſt coupable dans la cauſe de ſon peché, quoi qu'elle ſoit innocente dans l'effet, parce qu'elle a accepté le danger de ſa perte, ſans pouvoir eſpérer d'avoir le moyen de s'en deffendre.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes.

Le danger de ceux qui recherchent les occaſions.

JE ne parle point ici des dangers qui ſont inſéparables de tous les états de la vie ; les vouloir éviter tous, c'eſt un deſſein chimerique, qu'on ne peut exécuter ; mais ce qui m'épouvante, c'eſt de voir que les hommes qui ſentent leur foibleſſe, qui ont déja tant d'ennemis à combatre, tant de périls & tant d'occaſions à éviter ; au lieu de ſe précautionner contre les dangers où ils ſe trouvent expoſez malgré eux, en ajoûtent de volontaires, cherchent les occaſions de ſe perdre, comme s'ils n'avoient pas au dedans & au déhors d'eux aſſez de ſujets de trembler. Et ce qui me ſurprend encore davantage, c'eſt que non-ſeulement les mondains peu ſoigneux de leur ſalut, mais les perſonnes regulieres ne voudroient pas ſacrifier pour cela le moindre plaiſir. On les voit entrer dans mille affaires, & dans mille intrigues, où leur condition ne les engage nullement, & où un eſprit vain & inquiet ſe jette d'ordinaire ; on les voit cultiver des amitiez tendres, & vives, enttetenir des commerces qu'on croit innocens, parce qu'on n'y remarque rien qui bleſſe la pudeur, où il eſt cependant ſi difficile de ſe renfermer dans les bornes du devoir ; on les voit ſe mêler dans des converſations libres, & enjoüées, dont la charité eſt bannie ; où la fine médiſance regne, où l'on veut tout ſçavoir, & où l'on ſe donne la liberté de tout dire. En un mot, on les voit être de toutes les parties de plaiſir, ſans en excepter les bals & les comedies. Ces perſonnes ſe croient en ſûreté, quand elles ont demandé, s'il y a peché mortel à prendre ces divertiſſemens, elles veulent une réponſe juſte & préciſe, &c. *Le Pere Cheminais, ſermon de la Conception de la ſainte Vierge.*

Temerité de ceux qui ne veulent pas voir le danger qu'il y a d'aſſiſter aux ſpectacles.

Vous qui connoiſſez la corruption de vôtre cœur, & qui ſoutenez ſi mal au jugement de vôtre conſcience, le parti que vous ſoutenez ſi bien devant le monde, comment vous expoſez-vous à un danger que vous ne ponvez ignorer ? Mais, dites-vous, vous êtes d'un rang & d'un caractere à ne riſquer rien ; qui vous l'a dit ? Un moment funeſte ne peut-il pas ralumer en vous ce feu, peut-être mal éteint : Tout ce qui peut flater la paſſion de l'homme eſt mis en œuvre dans ces aſſemblées & dans ces ſpectacles ; les ſentimens les plus tendres & les

plus paſſionnez y ſont animez par tout ce que la muſique a de plus vif & de plus doux ; tout l'art eſt mis en uſage pour exciter la paſſion que nul art ne peut amortir, & vous préſumez aſſez de vous-mêmes pour croire que vous ne riſquez rien ? combien de perſonnes plus âgées, plus ſages, plus meures y ont pris un poiſon mortel qui les a perdus ? *Le même.*

La chûte de David pour ne s'être pas retiré de l'occaſion, où il ſe trouva ſans l'avoir recherchée.

David, ce Prince ſelon le cœur de Dieu, ſe promenoit dans ſon palais ; il apperçoit de loin Berſabée ; mais ſi cette femme étoit loin de lui, dit ſaint Auguſtin, ſa paſſion en étoit bien proche : *Mulier longe, libido prope.* Ah ! Prince retirez-vous de là ; ſi vous ne détournez vos yeux, vous voila perdu. Il ne le fit pas, il ne prit pas une précaution ſi néceſſaire, & de Prophete qu'il étoit, il devint un adultere & un homicide. Que dites-vous à cela, Chrétiens, qu'en penſez-vous ! êtes-vous plus ſaint qu'il ne l'étoit, ce Roi ſi cheri du ciel, & avez-vous moins à craindre de vôtre foibleſſe ? Vous vous précipitez de vous-mêmes dans une occaſion dangereuſe : Allez, n'attendez pas que Dieu vous ſuive, & ne comptez point ſur le ſecours de ſa grace. Ce n'eſt point là qu'il vous l'a promiſe, & ce n'eſt point là que vous l'aurez. *Le Pere Gironſt, dans ſon Avent, tome 2. ſermon de la fuite des occaſions.*

On ne peut compter ſur ſa vertu, & ſur la grace, ſi l'on demeure volontairement dans l'occaſion du peché.

Je parle à vous, jeune perſonne, qui vous trouvez indiſcretement engagée par une de ces liaiſons aſſez innocentes dans leurs principes ; mais hélas ! trop criminelles dans leurs ſuites. Vous n'y voyez rien qui bleſſe le devoir, & je veux croire, qu'elle a été telle juſqu'à préſent qu'elle vous paroît. Cependant je vous dis qu'il la faut rompre ; & ſi ce n'eſt pas aſſez, c'eſt au nom même de Dieu que je vous l'ordonne. Autrement vous ne pouvez vous répondre de vous-même, parce que vous ne pouvez vous répondre de la grace. Oüi, ſi ces entrevûës ſi fréquentes, & colorées ſous les noms ſpécieux de ſympathie & d'amitié durent plus long-temps ; ſi malgré le conſeil que je vous donne vous continüez à voir ce jeune homme, tout vertueux & tout retenu qu'il eſt en apparence ; bien-tôt viendra le moment, où vôtre vertu ſe trahira elle-même, & ſe démentira. Les épreuves en ſont ſi ordinaires, que l'on peut prononcer affirmativement & ſans crainte, que la choſe arrivera immanquablement. *Le même.*

C'eſt une préſomption de s'attendre que Dieu nous empêchera de ſuccomber dans les occaſions que nous aurons recherchées.

De quel droit pouvez-vous demander à Dieu qu'il faſſe des miracles pour vous ſoûtenir dans les occaſions que vous recherchez ? Vous voudriez fréquenter ces maiſons de plaiſir & de jeu, & que Dieu par une protection toute particuliere vous y conſervât aſſez pour ne point prendre l'eſprit qui y regne, un eſprit de mondanité, de molleſſe, & de libertinage ? Vous voudriez marcher ſans réflexion ſur le penchant d'un précipice, & que Dieu, par une providence toute ſpéciale, conduiſit lui-même vos pas, ou qu'il mît des gardes autour de vous pour vous empêcher de tomber. Vous voudriez de vous même, & ſans néceſſité vous jetter au milieu de l'orage, & que Dieu, pour vous ſauver, calmât les flots, appaisât les vents, ou qu'il vous tendît la main, pour vous ramener dans le port au travers des écüils & des tempêtes. Vous voudriez ſans diſcernement, & au gré de l'humeur qui vous gouverne, être de tout, entrer en tout, avoir ſans ceſſe devant les yeux des objets corrupteurs, entendre ſans ceſſe des diſcours, ou médiſans, ou ſales, ou impies, & que Dieu affermît, purifiât vôtre cœur pour n'en pas recevoir la moindre atteinte : c'eſt-à-

dire, que vous voudriez que Dieu, dans la diſtribution de ſes graces; prît pour vous des régles toutes nouvelles; qu'il fût inſenſible à l'injure que vous lui faites, en ménageant ſi peu le tréſor qu'il vous a confié; que par les prodiges les plus merveilleux, il déployât en vôtre faveur, toute la force de ſon bras, & pour parler plus proprement, il devint l'autheur & le fauteur de vos crimes. *Le même.*

Ce que c'eſt que s'engager dans l'occaſion.

Qu'eſt-ce que s'engager dans l'occaſion? c'eſt donner des armes à l'ennemi de nôtre ſalut pour nous combatre plus fortement, & pour nous vaincre. C'eſt travailler avec lui de concert à nôtre propre ruïne. De quoy ſe ſert-il pour nous perdre? de nos paſſions; & qu'eſt-ce qui les enflamme davantage ces paſſions déja ſi vives par elles-mêmes? Ce ſont les objets ſenſibles qui ſe préſentent à nous avec tout ce qu'ils ont de plus ſéduiſant, & de plus engageant. Or ce qui nous approche de ces objets dangereux, ou ce qui les approche de nous avec leurs attraits les plus corrupteurs, c'eſt l'occaſion. Ce ſont ces aſſemblées, où le monde étalle avec tant de luxe & tant de faſte toutes ſes pompes. Ce ſont ces repas délicieux qui flatent la délicateſſe, & qui portent à l'intempérance. Ce ſont ces ſpectacles prophanes, où tout l'artifice eſt employé pour charmer les yeux, les oreilles, tous les ſens. Ce ſont ces entretiens, ces converſations libres, qui reveillent dans l'eſprit les plus ſenſuelles idées, & qui font au cœur les plus profondes bleſſures. Ce ſont ces rendez-vous, ſur tout avec des perſonnes vers qui l'inclination entraîne, que l'on aime, & dont on eſt aimé. Ce ſont ces hiſtoires fabuleuſes, & pleines de galanteries, qu'on lit avec attention, & dont le cœur ſe repaît. Ce ſont ces ſocietez, ces partis en matiére d'interêt, où l'on entre, & où l'eſperance d'un gain prompt & préſent excite la cupidité. C'eſt là que le feu s'allume, que l'appetit s'irrite, que la nature corrompüe ſe reveille; en un mot, que l'enfer & le peché font leurs ravages: Car au milieu de tant d'attaques, aſſailli de toutes parts, au dedans & au dehors, n'ayant rien pour vous, tout contre vous, vous préſentant vous-même aux coups, & vous engageant dans tous les pieges que l'on vous dreſſe, comment ſeriez-vous en état de défenſe? *Le même.*

C'eſt une mauvaiſe excuſe de dire que ſi l'on tombe ce n'eſt pas tant l'occaſion que nôtre foibleſſe qui nous fait tomber.

Il fait beau vous entendre dire (mon cher Auditeur) que ſi vous tombez, c'eſt que vous êtes foible, que vos paſſions ſont trop vives, & que vous avez peine à les retenir. Mais n'eſt-ce pas cela même qui fait vôtre condamnation? Car ſi vous le reconnoiſſez vous-même, ſi vous en convenez, que vous êtes foible, que le penchant eſt fort en vous, que tout ce qui frappe vos ſens, y fait des impreſſions, à quoy vous ne pouvez preſque réſiſter, & dont il vous ſemble que vous n'êtes pas le maître. Pourquoy donc diminüez-vous encore vous-même vos forces? Pourquoy éteignez vous le peu qui vous en reſte? Pourquoy ſecondez-vous le penchant qui vous entraîne, & lui preſentez-vous de nouvelles amorces? Pourquoy lâchez-vous la bride à vos ſens? Pourquoy leur permettez-vous de s'échapper, de s'égarer, au lieu de les tenir ſous le joug, de leur donner un frein qui les arrête? Combien êtes-vous condamnables, lorſque vous vous ſentez tellement porté de vous-même vers le mal, de fomenter encore l'inclination vicieuſe qui vous domine, & de fournir un nouvel aliment à la flâme qui vous conſume? *Le même.*

Pour

Pour rompre cette mauvaise habitude qui vous entraîne dans le peché, il faut vous retirer du pas glissant où vous êtes ; il faut quitter l'occasion, il faut vous degager sans retarder d'un moment ; *surge velociter*, comme l'Ange dit à saint Pierre. Il n'y a point à differer, plus vous remettrez, plus l'occasion vous éloignera de Dieu : *surge velociter*. Il y va de vôtre salut ; pour le salut il n'y a point de violence que vous ne deviez vous faire, fallût-il sacrifier ce que vous avez de plus cher ; fallût-il vous dépoüiller de tout ; quoyque ce soit, dès que c'est une pierre de scandale pour vous, il vous doit devenir un objet d'abomination. Mais c'est une amitié formée depuis long-temps : fût elle mille fois plus étroite, il y faut renoncer. Mais c'est une affaire dont ma fortune dépend ; s'agit-il d'un interêt mille fois plus grand, il le faut abandonner. Mais il n'y aura donc plus de plaisir pour moy dans la vie, n'y en dût-il plus avoir, fussiez vous obligé de vous cacher dans la plus sombre tetraite, de vous ensevelir tout vivant, dés qu'il est question du salut, il n'y a rien à ménager. *Le même.*

Pour quitter veritablement le peché, il faut quitter l'occasion. *Act.* 12.

C'est une illusion de se persuader que l'occasion est necessaire, lorsqu'elle est purement volontaire : car quoy de plus ordinaire dans le monde que de s'excuser sur de prétenduës necessitez, qui ne sont telles, que parce que tout le monde nous les fait envisager de la sorte ; que parce que nôtre amour propre nous y fait trouver des engagemens imaginaires ? Je suis d'un rang, d'un état, d'une condition, où il m'est impossible, dit-on, de m'empêcher de voir, & d'être vû ; de faire des visites, & d'en recevoir ; à quoy passerois-je le temps ? Je suis dans un employ, dans une charge, où il faut necessairement entrer en telles affaires, quelque délicates qu'elles soient pour mon salut, quelque dangereuses qu'elles soient pour la pureté de ma conscience ; je le veux bien, il faut vous produire dans le monde, il vous faut quelque passe-temps, & vous ne sçauriez vous empêcher de paroître dans les compagnies. Mais n'y a-t-il pas là dessus de régles à garder, de mesures à prendre ? Si vôtre rang, vôtre condition, vôtre état, vous engage à certaines visites tout-à-fait honnêtes, & de pure bien-séance ; quelle necessité que sous ce pretexte de bien-séance, que vous étendez si loin que vous voulez, vous soyez de toutes les compagnies, de toutes les visites ; vous receviez chez vous toutes sortes de personnes, de tout âge, de tout sexe : que vous soyez de toutes les parties de plaisir, de jeu, de promenade ; que toute vôtre application, soit de briller parmi les autres ; de paroître en toute occasion, & de faire de ces amusemens l'unique occupation de vôtre vie ? Quelle necessité y a-t-il, que de plusieurs societez vous preniez toûjours la plus scandaleuse, la plus mondaine, celle qui flate le plus vôtre vanité, vôtre molesse. Que de tous les divertissemens, vous preniez toûjours celui qui vous présente des objets plus agréables, plus dangereux, dont vos yeux sont épris, & vôtre cœur blessé ? Quelle necessité, que vous vous trouviez toûjours avec certaines personnes qui vous plaisent, & à qui vous voulez plaire ? Quelle necessité d'attirer & de souffrir la compagnie, & d'écouter les entretiens prophanes de certains libertins, qui ne sçavent que faire, & qui ne sont capables que de vous rendre complice de leur libertinage ? *Dans les sermons du Pere Massillon, sermon sur ce sujet.*

On se persuade souvent que l'occasion est necessaire, lors qu'elle est purement volontaire.

Veut-on vous representer le danger où vous êtes, & le malheur, où ces

On s'Imagi-

ne ſouvent que l'occaſion n'eſt qu'éloignée lors qu'elle eſt prochaine.

occaſions prochaines vous jettent ; ce ne ſont, dites-vous, que de vaines terreurs, que veut vous donner un Confeſſeur, ou un Predicateur. Quoi ! vous n'appellez point occaſion prochaine de peché ces entrevûës dérobées à la vigilance d'un pere ou d'une mere; ces têtes-à-têtes concertez, où la paſſion livre ſes plus violentes attaques, & où elle ne trouve rien qui l'arrête ; où la vertu trop foible par elle-même ſe trouve abandonnée à la merci de ſon ennemi, ſans barriere qui la défende, & ſans bouclier qui la protege ? Vous n'appellerez point occaſion prochaine ces converſations familieres & libres, où l'intrigue eſt adroitement pouſſée, où le cœur plus éloquent que la bouche s'explique en milles manieres différentes, & met tous les ſens en uſage pour exprimer ſa paſſion ? Vous n'appellerez point occaſion prochaine ces écritures mutuelles dont l'eſprit ſe repaît, où le cœur ſe déclare librement? Vous n'appellerez point occaſion prochaine de peché, ce commerce ſecret que vous avez avec une créature, & vous ne croyez point que ce ſoit une occaſion criminelle de vouloir garder ſous le même toît que vous, l'objet de vôtre paſſion ? Vous vous trompez : *Exite de medio eorum, & ſeparamini, dicit Dominus.* Séparation, divorce, ſéparation entiere, divorce prompt ; quittez cet objet criminel, éloignez-vous de lui, & l'éloignez de vous, ſans cela vous violez la loi de Dieu, & vous conſommez vôtre reprobation. *Le même.*

e. *Ad Corinth. c. 6.*

On ſe perſuade que ce qui eſt occaſion prochaine pour quelques-uns ne l'eſt pas pour nous.

C'eſt encore une illuſion de ſe flater qu'une occaſion prochaine ne l'eſt pas pour toutes ſortes de perſonnes, & que le danger ne nous regarde pas plus que tant d'autres. Lors même que le danger eſt le plus grand par raport à nous, à cela je ne veux vous répondre autre choſe, que ce qu'on vous répondroit, ſi vous diſiez, certains alimens ſont nuiſibles à tel & à tel que je connois, pourquoi ne me le ſont-ils pas auſſi ? Vous me direz que les temperamens ſont différens, que ce qui nuit à celui-là, ſert à celui-cy; c'eſt auſſi la réponee que je vous fais; c'eſt ainſi qu'il faut juger de l'occaſion du peché ; ſi elle n'eſt pas peché pour un autre, elle ne laiſſe pas de l'être pour vous ; parce que les diſpoſitions de vôtre ame ſont différentes des ſiennes ; c'eſt que vous êtes né avec tel penchant, telle inclination, telle habitude que cet autre n'a pas, & qui vous rendent dangereux, ce qui ne fait ſur eux aucune impreſſion. Ne conſidérez donc point ce que c'eſt pour un tel & un tel ; mais ce que c'eſt pour vous ces aſſemblées prophanes du ſiécle, où le monde étale avec pompe ce qu'il a de plus charmant & de plus agréable ; où l'on apporte avec ſoin ce qu'il y a de plus brillant dans les parures, de plus magnifique dans les habits, de plus recherché dans les modes, & où tout cela vous environne, vous tente & vous anime. Examinez ce que c'eſt pour un cœur naturellement tendre comme le vôtre, que ces lectures fabuleuſes, qui vous rempliſſent l'imagination de mille images ſenſuelles qui dans un ſeul mot, donnent lieu à cent réfléxions criminelles, qui ſous une intrigue adroitement conduite, vous retracent un art où peut-être vous n'êtes déja que trop verſé, & que vous ne pouvez jamais aſſez tôt oublier ; tout cela n'eſt-il point une occaſion prochaine pour vous ? *Le même.*

Jamais nous ne ſommes plus diſpoſez au peché

Nous ne ſommes jamais plus dangereuſement diſpoſez au peché que dans l'occaſion ; c'eſt alors que l'objet frappe d'abord les ſens, & qu'il les frappe de près ; or rien ne remuë davantage la paſſion que la préſence de l'objet, parce qu'il n'y a plus qu'un pas à faire pour en venir à l'éxécution, & que quand on

n'a plus qu'un pas à faire, on eſt preſque ſur le point de le faire, ſur tout quand la pente naturelle y entraine; ſi donc à cette pente & à cette inclination naturelle vous ajoûtez l'occaſion, vous ne tiendrez pas long-temps, & bien-tôt vous ferez ce pas cruel, qui conduit agréablement dans l'abîme. *Le même.*

que dans l'occaſion.

Il faut fuir toute occaſion, dira-t'on, il faut donc s'interdire tout commerce avec le monde, & ne voir perſonne: Heureux ſi vous eſtimiez aſſez vôtre ame pour l'achetter à ce prix, & pour rompre des liaiſons & des commerces également frivoles & dangereux; mais il faut donc, ajoûte-t'on, ſe confiner dans la ſolitude, & vivre comme ſi on étoit ſeul dans le monde? Heureux, & mille fois heureux, ſi faiſant ce beau projet, on avoit le courage de l'exécuter! Quand vous agiriez de la ſorte, mes freres, vous ne feriez que ce qu'ont fait tant de Chrétiens généreux, qui n'avoient à faire que leur ſalut, comme vous, & qui n'étoient pas obligez à prendre une autre route que vous. L'affreuſe image des déſerts, le morne ſilence des vaſtes forêts, les auſtéritez les plus dures de la vie ſolitaire, tout cela ne les a point découragez ni arrêtez, dès qu'ils l'ont regardé comme un port, & un aſyle ſûr pour mettre leur innocence à couvert. Le dirai-je? ils ont bien mieux aimé vivre parmi les bêtes feroces dans le creux des rochers, que parmi les hommes dans le monde, dès qu'ils ont conſideré que la préſence de ces hommes corrupteurs, les pouvoit priver de la preſence de leur Dieu. . Mais non, on ne demande point que vous renonciez à tout, que vous quittiez fortunes, charges, enfans, terres, maiſons; mais ſeulement que vous viviez avec plus de prudence & de circonſpection, non que vous ſortiez du monde, mais que vous tâchiez de connoître ce qu'il y a de contagieux pour l'éviter. Que vous n'entreteniez point de commerce avec le monde corrompu, que vous fuyez les occaſions dangereuſes qui ſont pour vous ou des pechez, ou des cauſes de peché. *Le même.*

Pour fuir toute occaſion eſt-il néceſſaire de ſe retirer du monde & vivre dans la ſolitude.

Vous êtes, dit ſaint Chryſoſtome, comme un bois ſec & enſoulfré, & vous vous jettez parmi les flâmes & les braſiers? Vous ſçavez que vous êtes ſi ſuſceptible de l'air contagieux du monde, & l'on vous y voit à toute heure? Avez-vous oublié cette parole du Saint-Eſprit: *Qui amat periculum peribit in eo.* Celui qui aime le peril, y périra. Parole ſuffiſante, pour condamner tous les ſpectacles, toutes les aſſemblées prophanes, puis qu'il y a viſiblement du péril en toutes ces choſes, & que c'eſt un point décidé, que l'on peche, dès le moment que l'on s'expoſe à pecher. Fuyez donc toutes ces occaſions, ſur tout, s'il y a quelque viſite, quelque ſocieté dangereuſe pour vous; éloignez-vous de cet écüil fatal, quand ce ſeroit une perſonne qui vous ſeroit plus chere que vôtre œil, que ſi elle vous ſcandalize, il faut l'arracher. Il faut prévenir les tentations par la fuite des objets qui ſeroient capables de nous les attirer, & des occaſions où nous ſerions en péril d'y ſuccomber. C'eſt le ſalutaire conſeil que nous donnent les Saints. *Eſſais de Sermons, pour la dominicale, tome prémier, ſermon pour le prémier Dimanche de Carême.*

Il faut fuir les occaſions afin de prevenir les tentations. *Eccleſiaſt.* 3.

Si les choſes qui vous ſont cheres, vous ſont une occaſion de chûte, & vous détournent des voyes de Dieu, il faut s'en ſeparer abſolument, quelque rigoureuſe, quelque ſenſible que ſoit cette ſéparation. Je veux que la compagnie de cet ami vous ſoit extrêmement chere & agréable; je veux que vous ayez lieu d'eſperer un établiſſement avantageux après avoir ſervi dans cette maiſon; je

Il faut abſolument quitter les occaſions qui nous portent au

peché, & qui nous détournent du ſervice de Dieu.

veux que cette charge, que cet emploi vous ſoit néceſſaire pour l'entretien de vôtre famille ; je veux que vous n'ayez point d'autre moyen de ſubſiſter que ce bénéfice, ſi pourtant des choſes ſi agréables, ſi utiles, ſi néceſſaires, vous ſont occaſion de peché, & mettent obſtacle à vôtre ſalut, il faut s'en ſéparer, & quoi qu'il en coûte ; oüi, il faut quitter cette charge, où vôtre ignorance, où vôtre trop grande paſſion de devenir riche en peu de temps, vous font commettre tant d'injuſtces ; il faut quitter ce bénéfice à charge d'ame, où vôtre incapacité vous expoſe à commettre tous les jours de ſi grandes fautes ; il faut ſortir de cette maiſon, quelque belles promeſſes que vôtre maître vous puiſſe faire de vous pourvoir avec avantage. Peſez un peu, dit ſaint Chryſoſtome, de quels termes le Sauveur uſe, pour marquer avec plus de force, la néceſſité indiſpenſable de ce devoir. Il ne ſe contente pas de nous ordonner de fermer nôtre œil, d'attacher nôtre main, de mettre nôtre pied à la chaine, il veut qu'on coupe cette main, qu'on retranche ce pied, qu'on arrache cet œil, pour marquer qu'il n'eſt point de peine qu'on doive craindre, ny d'effort qu'il ne faille faire, pour ſe tirer abſolument de l'occaſion du peché. *Monſieur la Font, Entretien pour le troiſiéme Dimanche de Carême.*

On ſe rend indigne du ſecours de Dieu, quand on ſe met témérairement, ou qu'on demeure volontairemẽt dans l'occaſion.

Dès lors que vous vous engagez témérairement dans l'occaſion, que vous bravez indiſcrettement le peril, vous vous rendez indignes du ſecours & de la protection de Dieu ; c'eſt en vain que vous implorez ſon aide & ſon aſſiſtance ; ce ſont des vœux dont il ſe mocque, & des prieres qu'il rejette. Quoi vous mépriſez les graces que Dieu vous preſente, & qui vous ſollicitent à ne plus retourner à ce lieu ſuſpect, où vous avez fait tant de chûtes, & vous pretendez qu'après avoir rejetté cette prémiere grace, il vous en donne une autre, qui vous rende invincible dans le danger, & invulnerable à tous les traits de vos ennemis ; vous prétendez qu'il faſſe un miracle pour vous préſerver. Apprenez, dit ſaint Cyprien, que Dieu, en la diſtribution de ſes graces, ne ſuit point nôtre caprice, & nos phantaiſies ; il a établi un ordre qu'il ne manque point d'obſerver. Or quel penſez-vous que ſoit l'ordre que Dieu obſerve en la diſpenſation des graces qu'il fait à un pecheur ? La prémiere grace que Dieu lui fait, eſt de lui inſpirer une horreur de toutes les occaſions du peché, & un éloignement de tous les dangers qui l'expoſent à le commettre ; s'il eſt fidele à cette prémiere grace, s'il en fait l'uſage qu'il doit, Dieu ne manquera pas dans les occaſions imprévuës de lui donner de nouvelles graces pour l'en rendre victorieux. Voila l'ordre que Dieu a établi par ſa ſageſſe ; que font cependant ceux qui s'expoſent volontairement aux occaſions ? Ils renverſent cet ordre pour en établir un contraire ; ils voudroient qu'il leur fut permis de ſe trouver dans les mêmes occaſions qui leur ont été ſi funeſtes ; mais que Dieu s'y trouvât auſſi pour les préſerver d'y périr. Mais c'eſt abus, c'eſt folie, c'eſt illuſion, c'eſt en vain qu'ils l'eſpérent, Dieu n'a jamais promis ſon ſecours de la ſorte. *Le même.*

Vaines excuſes qu'on allegue pour ne pas quitter l'occaſion.

Choſe étrange ! quand un Confeſſeur veut vous obliger à ſortir de l'occaſion, vous alleguez cent fauſſes raiſons, cent vains prétextes pour vous en deffendre: Si je ſors de cette maiſon, direz-vous, où iray-je ? que deviendray je ? S'il me faut quitter cet employ, cette profeſſion, cette charge, ce bénéfice, dequoy vivray-je ? où trouveray-je le moyen de faire ſubſiſter & d'entretenir ma famille ? Hé ! que n'avez-vous alors confiance en la providence divine ? Que n'attendez-

vous ſon ſecours ? C'eſt en cette occaſion qu'il a promis de vous aſſiſter, & de ne vous point délaiſſer : qüi, ſi vous travaillez avant toute choſe à vous défaire des obſtacles qui vous empêchent de rentrer dans ſes bonnes graces, il s'eſt engagé de prendre ſoin de vos affaires temporelles, & de pourvoir à vos beſoins. *Quærite primùm, regnum Dei, & hæc omnia adjicientur vobis.* D'où vient donc que vous faites un ſi étrange renverſement, de craindre où il faut eſpérer, & d'eſperer où il faut craindre ? Pourquoy mettez-vous la crainte au lieu de l'eſpérance, & l'eſpérance au lieu de la crainte ? Pourquoy attendre en vous jettant dans le danger une protection, un ſecours extraordinaire qu'il ne vous a jamais promis ? Pourquoy craindre, en quittant pour l'amour de lui cet emploi, cette profeſſion qui vous engagent a l'offenſer, de manquer des choſes néceſſaires à vos beſoins, après les promeſſes ſi ſolennelles & ſi authentiques qu'il vous a faites de ne vous point abandonner. Je ne vous demande point où eſt vôtre foi, où eſt la confiance que vous devez avoir aux promeſſes d'un Dieu ; mais où eſt la raiſon, & le bon ſens d'eſperer le ſecours de Dieu dans les occaſions prochaines de violer ſa loi ? *Le même.*

La fuite des occaſions eſt un effet de la prudence chrétienne.

Il n'eſt pas des combats qui ſe font pour Dieu comme de ceux qui ſe font parmi les hommes. Dans ces prophanes batailles, c'eſt une honte de fuir, & c'eſt avoir perdu la victoire, que de quitter le champ à ſon ennemi. Mais dans les guerres du Seigneur, & dans les combats ſpirituels, la retraite eſt honorable, & ſouvent une partie des victoires conſiſte à ſçavoir fuïr les occaſions du vice : *Magna compendia providentiæ*, dit ſaint Cyprien, *ut aliquando virtus, & victoria fiat per timorem.* C'eſt un abregé de providence d'avoir voulu que la crainte, qui eſt la plus foible de nos paſſions, ſervît de moyen à nôtre vertu, & de cauſe à nos triomphes. Nous ne ſommes pas aſſez forts pour vaincre nos ennemis, mais nous les vaincons parce que nous ſommes foibles. La fuite eſt un effet de nôtre foibleſſe, mais par un abregé de prudence, qui prend un chemin plus court & plus aiſé pour nous ſauver, cette fuite, toute foible qu'elle eſt, eſt toute puiſſante pour vaincre. Au moins eſt-il vrai de dire que c'eſt un coup de prudence, de ſçavoir éviter les dangers, comme ces ſages pilotes, qui détournent adroitement leur vaiſſeau, de la rencontre des écüils qu'ils ne peuvent combatre, & dont ils ne ſçauroient s'approcher ſans faire un pitoyable naufrage. *Monſieur Biroat, ſermon ſur ce ſujet pour le cinquiéme Mardy de Carême.*

L'imprudence de ceux qui s'expoſent temerairement aux occaſions de peché.

Saint Iſidore de Damiette, compare ces téméraires qui s'expoſent aux occaſions, à une perſonne, qui ayant une riviere fort rapide à paſſer, ne voudroit pas ſe ſervir d'un bateau, mais voudroit la paſſer à la nage ; & après s'être recommandé à Dieu, & l'avoir prié de le vouloir conſerver dans cette occaſion, & le garentir du naufrage, ſe jetteroit dans l'eau. Imprudent, lui diriez-vous, & téméraire, qui vous empêche de vous ſervir du moyen que vous avez ? Vous avez un batteau, à la faveur duquel vous pouvez être aſſûré ; pourquoy ne vous en ſervez-vous pas ? Croyez-vous que Dieu faſſe des miracles, & qu'il renverſe le cours de cet élement pour favoriſer vôtre caprice & vôtre témérité ? Vous quittez ce moyen qu'on vous préſente, pour avoir occaſion de tenter Dieu ; il vous laiſſera dans le péril, & vôtre paſſage ſera auſſi funeſte qu'il eſt criminel. Voila l'imprudence de la plûpart des Chré-

tiens ; ils veulent ſe jetter dans les occaſions dangereuſes, & prétendent que Dieu les garentiſſe par des miracles. Ils font même des vœux & des priéres, afin qu'il les aide: mais ne ſont-ils pas ridicules dans leurs priéres ! Ils demandent la grace pour réſiſter, & Dieu la leur donne, quand il les avertit de ne pas s'expoſer à l'occaſion. *Le même.*

Ne pas éviter l'occaſion c'eſt ſigne qu'on a perdu l'horreur du peché.

Quand eſt-ce qu'un Chrétien commence à perdre cette prémiére horreur qu'il avoit conçûë contre le peché : C'eſt quand il ſe jette volontairement dans l'occaſion de le commettre ; & qu'il s'expoſe de propos déliberé dans les mêmes dangers, qui l'avoient déja fait ſuccomber : Quand il commence à s'y remettre, il n'a plus cette prémiére averſion qu'il avoit conçûë dans ſa pénitence : Il ne ſent plus ces prémiéres allarmes : il n'eſt dans cette forte réſolution de le combatre, il s'accoûtume par-là à le voir. Il promet qu'il ne veut pas commettre le peché, mais il veut frequenter cette compagnie, où il en trouvera l'occaſion : D'abord il a ſenti ſon malheur dans le ſacrement de pénitence ; il en a hai la cauſe ; il a eu de l'horreur pour ce lieu qui l'a rendu coupable ; il a juré au pied des autels qu'il n'entreroit plus dans cette maiſon ; cependant quelques jours après il y rentre, à la vérité avec des remords de conſcience, & il n'y veut pas offenſer Dieu ; un peu après il y retourne avec moins d'horreur ; enfin il s'y apprivoiſe entiérement. N'eſt-ce pas là une marque qu'il a perdu la crainte & l'horreur du peché, & un pronoſtique qu'il y retombera bien-tôt. *Le même.*

Sur le même ſujet.

La force de l'homme pour réſiſter au peché conſiſte en deux choſes : prémiérement, dans l'horreur que ſon eſprit a conçûë du peché ; ſecondement, dans la fermeté des réſolutions que ſa volonté a formées : Or celui qui s'engage dans les occaſions, perd cette force, & eſt incapable de cette réſiſtance. 1°. Parce que ſa raiſon ſe fait à l'idée du peché, & perd l'horreur qu'elle en avoit conçûë ; 2°. Parce que ſa volonté eſt déja à demi vaincuë, & toutes ſes réſolutions ſe diſſipent. L'horreur que nos eſprits ont naturellement du peché, nous arrête, & nous empêche de le commettre ; mais l'occaſion lui ôte cette horreur, ou du moins elle l'empêche de paroître, elle la cache, elle la déguiſe ; cette injuſtice, cette impureté vous paroiſſoit quelque choſe d'horrible, l'occaſion vous en change l'idée ; ce qui vous faiſoit peur, vous charme, vous enchante. Le peché eſt un de ces objets qu'il faut voir de loin pour le bien voir, qui le voit de près, ne le voit pas. Il n'en eſt pas du peché comme des autres choſes ; l'occaſion & l'expérience le font ignorer : pour bien connoître le peché, il ne faut point le connoître du tout. De plus, une funeſte expérience nous apprend que nos plus fortes réſolutions diſparoiſſent quand l'occaſion ſe préſente. Qui a jamais été plus fort & plus ferme que ſaint Pierre ? Quelles réſolutions ne faiſoit-il point de mourir pour JESUS-CHRIST ? Mais quelle foibleſſe quand il fut dans l'occaſion ? *Eſſais de Sermons, pour le Mardi de la ſemaine de la Paſſion.*

On doit toûjours ſe défier de ſa foibleſſe, & fuir l'occaſion.

On ne ſçauroit aſſez ſe défier de ſa propre foibleſſe, & à moins que d'avoir une révelation extraordinaire, nul ne peut ſe promettre que Dieu le ſecourera particuliérement dans le danger ; encore moins qu'il le ſecourera, ſi au lieu de s'éloigner du danger, il le prévient, & ſi au lieu de fuir l'occaſion, il la recherche ; quand ce ne ſeroit que pour l'humilier, & pour punir nôtre pre-

ſomption, il peut arriver que Dieu ſe contentant d'une grace ordinaire & ſuffiſante, il nous livre à nôtre infirmité, quand nous nous ſerons engagez imprudemment; mais il y a encore bien plus d'apparence, qu'il en uſera ainſi, & même qu'il retirera ſon ſecours, au lieu de nous ſoûtenir, lorſque nous irons braver le péril, & nous jetter témérairement dans l'occaſion. Il faut donc fuir ces ſortes de dangers, éviter tout ce qui nous y peut conduire, & pencher plus du côté de la timidité, que de l'audace & de la fierté. *Autheur anonyme.*

La preſomption & la confiance en ſes propres forces eſt cauſe qu'on ſuccombe dans les occaſions.

On croit ſouvent que l'horreur du crime nous retiendra dans les bornes de la vertu; on ſe repoſe ſur la foi de ſes bons déſirs, comme le pilote imprudent qui s'endort pendant le calme: on expoſe le vaſe fragile, comme ſi rien n'étoit capable de le briſer; comme ſi dans le bien l'exécution étoit auſſi facile que le ſont les projets; comme s'il ſuffiſoit pour ſe ſauver de ne vouloir pas ſe perdre: on tombe préciſément dans l'occaſion, parce qu'on croit pouvoir ſe ſoûtenir. En effet, ce n'eſt pas toûjours parce qu'on eſt foible, qu'on tombe; c'eſt ſouvent parce qu'on ſe croit fort: la préſomption fait faire plus de chûtes que la foibleſſe: parmi les ſages, un péril connu, eſt un péril évité, & la foibleſſe que l'on ſent, eſt facile à ſoûtenir. *Dans les diſcours préſentez à l'Academie Françoiſe en l'année* 1701.

On eſt toûjours foible dans l'occaſion.

Nous ne ſçavons que trop par une funeſte expérience, qu'on eſt toûjours foible dans l'occaſion; elle déregle les paſſions, elle aveugle l'eſprit, elle remuë, elle échauffe, elle enflamme la cupidité: L'ennemi nous preſſe alors au dehors & au dedans: comment ſe défendre! Comment ne pas être vaincu? Il faudroit des graces ſpéciales, de ces ſecours de faveur qui ſoutiennent une ame ébranlée & qui la relevent. Mais ſera-ce à ces téméraires que Dieu donnera ſes graces & ſes ſecours particuliers; il les menace au contraire de les abandonner à leur propre foibleſſe: *Qui amat periculum peribit in illo. Dans les Eſſais de Sermons, pour le prémier Dimanche de Carême.*

L'occaſion fait revivre & renaître l'affection du peché que nous avions quittez.

L'occaſion fortifie le penchant que nous avons pour le péché, nous remet devant les yeux des objets, dont nous ne nous étions éloignez que par la ſeule violence que nous nous étions faite pour ſuivre l'attrait du ciel. Nous n'en aurions quelquefois pas même la penſée, ſi nous étions éloignez de l'occaſion; car l'abſence eſt un des plus ſouverains remedes de l'affection déréglée que l'on a pour de certaines perſonnes; nous oublions peu-à-peu ce que nous ne voyons plus, & nous ceſſons d'aimer ce que nous avons oublié; ainſi l'amour n'étant entretenu, ni par la préſence, ni par le ſouvenir de l'objet, s'affoiblit, languit, & s'éteint enfin; ſur tout ſi le cœur s'engage, à quelque autre ſujet qui l'occupe. Mais la préſence de l'objet que l'occaſion nous remet devant les yeux, rallume aiſément ces flâmes mal éteintes; elles renaiſſent avec autant d'empire que d'ardeur; la préſence lui rend l'authorité que l'abſence lui avoit ôtée, & reprend la ſouveraineté ſur le cœur par le moyen contraire à celui qui l'avoit dépoſſedé. Vous étiez éloigné du peché; vous aviez de l'horreur de tout ce qui pouvoit déplaire à Dieu, & quelque penchant que la convoitiſe conſervât pour le crime, la grace l'emportoit, & vous ſoûtenoit contre les inclinations de la nature. Mais vous n'avez pas plûtôt recherché l'occaſion, que l'horreur que vous avez conçûë du crime ſe perd, & les objets que l'abſence

rendoit impuiſſant font plus d'impreſſion ſur vous que jamais. *Le Pere Héliodore de Paris, diſcours de la Converſation.*

Des pretextes qui nous font demeurer dans l'occaſion prochaine du peché.

Apportez-vous le prétexte de la néceſſité ? je ne diſconviens pas qu'on ne puiſſe y avoir quelque égard ; mais ſouvenez-vous que le ſalut de voire ame eſt préferable à tout interêt temporel ; que ſuppoſé que vous ne puiſſiez vous acquiter des devoirs de Chrétien dans cette maiſon de deſordre, je parle à vous domeſtiques & ſerviteurs, il vant bien mieux en ſortir que de vous perdre. Vous ſervirez-vous du prétexte de l'honnêteté & de la bienſéance ? Il eſt vrai que les obligations d'un Chrêtien, & celles d'un honnête-homme ne ſont pas des obligations incompatibles : Mais il n'eſt pas moins vrai, que ces civilitez & ces complaiſances vont ſouvent plus loin qu'on ne croit, & qu'en ce cas c'eſt à vous à fuir ces occaſions, de peur que vôtre vertu ne ſe démente. Qu'il eſt à craindre que de l'honnêteté, on en vienne à une molle complaiſance, de la complaiſance à une privauté ſuſpecte, & de la privauté à l'attachement, & à quelque choſe encore de plus criminel ? Peut-être que la charité, & la compaſſion juſtifieront ceux qui s'engagent dans des occaſions pernicieuſes à leur innocence. On ne doit pas douter que les ſentimens d'une ame charitable, & touchée du malheur d'autrui, ne ſoient agréables à Dieu ; mais qui ne ſçait que le prémier devoir des Chrétiens, eſt d'avoir pitié d'eux-mêmes, s'ils veulent lui plaire. Qui ne ſçait que l'une des plus dangereuſes tentations du démon, eſt de propoſer aux hommes de grandes vertus, pour les engager à de grands pechez. Fuyez donc les occaſions du peché, & ne vous y engagez jamais ſous quel prétexte que ce ſoit, quand l'occaſion eſt prochaine ; car il faut toûjours l'entendre ainſi ; c'eſt une loi que Dieu vous impoſe, & vouloir en uſer autrement, c'eſt un fatal préſage d'une chûte prochaine, & inévitable. *Pris du Dictionnaire Moral, diſcours prémier ſur ce ſujet.*

Ceux qui ſe ſont convertis & retirez de leurs débauches doivent ſur tout prêdre garde de ſe mettre dans l'occaſion d'y retourner.

Vous qui, comme Jonas, êtes encore moëtes des eaux d'un naufrage, où ſans une grace ſpéciale de Dieu, vous euſſiez péri ; vous qui venez d'être tirez d'un ſepulchre, où vous étiez enfermez comme Lazare ; vous qui comme Loth, êtes ſortis par le ſecours d'une puiſſante main, de la malheureuſe Sodome, fuyez, fuyez, & ſauvez-vous ſur la montagne. Tout doit vous faire craindre une fatale rechûte, ſi vous vous engagez dans les occaſions du peché, vôtre foibleſſe, & vôtre inconſtance, les exemples & les chûtes des plus grands hommes, les malheurs qu'attirent après ſoi une indiſcrete & criminelle préſomption... Quelque converti & juſtifié qu'on ſoit, on eſt toûjours changeant & inconſtant, & à quelque degré de perfection qu'une ame ſoit arrivée, ſi elle s'expoſe témérairement au danger, elle ne trouvera pas d'aſile ſur ſon innocence, ſa vertu l'abandonnera dans le péril qu'il aura recherché, des tiſons fumans encore rallumeront un feu caché ſous la cendre, & produiront de terribles incendies. Les ſuaires dont on aura été envelopé auront encore une odeur de mort ; des racines encore vivantes, quoique le tronc de l'arbre ſoit coupé, & aride, pouſſeront des rejettons qui produiront des fruits d'iniquité. Ce monde qu'on reconnoiſſoit auparavant ſi dangereux, changera de face, dans une idée plus favorable qu'on s'en formera ; ces occaſions qu'on apprehendoit, ne produiront plus les mêmes frayeurs ; on s'étonnera même de ce qu'on ſe faiſoit de gros ſcrupules de

peu

peu de choſe, & enfin on tombera dans le précipice de ſang-froid, & ſans y faire même de réfléxion. *Le même.*

Combien il eſt difficile dans l'occaſion de ne pas ſuccomber au peché.

Il eſt bien difficile à un homme qui a faim, & qui voit une table couverte de mets ſelon ſon goût, de s'empêcher d'y porter la main; à un autre qui a une groſſe fiévre, de ne pas prendre ce qu'on lui offre, quoi qu'il ſçache qu'il lui ſoit contraire. Il eſt rare qu'un homme qui aime le jeu, & qui entre dans une ſalle où l'on joüe, ne ſe mêle de la partie, quoy qu'il ſçache que toutes les fois qu'il joüe, il s'emporte, & éclate en jurement & en blaſphemes lors qu'il perd ſon argent. Il eſt rare qu'un emporté reprime ſa colere en préſence de ſon ennemi, & qu'un jeune homme retienne ſa paſſion dans un tête-à-tête avec des femmes bien faites & enjoüées. Tel eſt nôtre foible, quand nous nous jettons dans les occaſions du peché. Nos yeux ſont charmez de ce qu'ils voyent, nos oreilles de ce qu'elles entendent; quelle apparence alors qu'on ſe contraigne & qu'on conſerve toute ſa vertu? *Le même.*

Ce que ſaint Jerôme repond à Vigilantius, qui ſe railloit de ſa retraite pour éviter les occaſions de pecher.

Vigilantius s'étant raillé de la timidité de ſaint Jerôme qui ne croyoit pas ſon innocence en ſûreté dans les villes, s'étoit retiré dans le déſert: voici ce que ce Saint lui répondit: je crains ce que vous ne craignez pas; je crains que l'ennemi que je rencontrerai ne me mette en colere; je crains que la perſonne d'un autre ſexe que je verrai, & à qui je parlerai, ne m'attendriſſe le cœur; vous vous raillez de ma timidité; mais moy, je vous plains de vôtre folle confiance. Ce n'eſt pas là, dites-vous, combatre, c'eſt fuir. Demeurez tant que vous voudrez dans le champ de bataille, repouſſez tous ceux qui vous attaqueront, afin que vous ſoyez couronné après que vous aurez vaincu: pour moi, j'avoüe ma foibleſſe, je ne veux pas combatre dans l'eſpérance de remporter la victoire, de peur que je ne vienne à la perdre; ſi je fuis, j'évite les coups qu'on peut me porter; ſi je me preſente, & que je me tienne debout, il faut ou vaincre ou tomber; or quelle néceſſité, de quitter ce qui eſt certain, & de s'engager dans ce qui ne l'eſt pas. *Le même.*

Si un homme n'a pas la force de fuir l'occaſion du peché comment y réſiſtera-t-il dans l'occaſion même.

Si un homme n'a pas eu aſſez de force pour tenir ferme contre le penchant qui l'entrainoit vers l'occaſion du peché, comment étant dans l'occaſion, reſiſtera-t-il au penchant qui l'entraîne vers le péché même, lors qu'il l'attaquera avec tous les attraits du plaiſir qui l'accompagne? S'il n'a pû s'arrêter ſur le bord du précipice, lors que rien ne le pouſſoit, comment pourra-t-il s'arrêter dans le penchant, attiré par l'objet préſent, & pouſſé par ſa paſſion? Fuyons donc l'occaſion du peché ſi nous voulons éviter le peché même. Ne fortifions point nos ennemis en nous jettant dans l'occaſion, ils ne ſont déja que trop fort; ſeuls-à-ſeuls nous étions déja bien foibles, que ſera-ce quand ils ſeront fortifiez par les objets? Ne leur fourniſſons point des armes contre nous. Les plus grands Saints, quelque forts & quelque courageux qu'ils fuſſent, n'ont crû pouvoir trouver leur ſalut que dans leur fuite; leur crainte & leur précaution a fait toute leur force. *Le Pere Nepveu, tome ſecond de ſes Réflexions Chrétiennes, pour le treiſiéme de Mars.*

Dieu nous aſſiſte dans les occaſions où lui-même nous enga-

Dieu vous aſſiſtera infailliblement dans les occaſions les plus dangéreuſes où ſa providence vous aura engagez; il vous abandonnera dans ceux où vôtre témérité vous aura précipité. Samſon fut toûjours victorieux de ſes ennemis, dans les plus grands pétils où un homme ſe puiſſe trouver, parce que c'étoit

ge, & nous abandonne dans celles que nous recherchons.

l'ordre de Dieu qui l'y conduiſoit ; mais la paſſion, mais un amour déreglé le précipite dans les mêmes périls : Samſon n'eſt plus le même, c'eſt un miſérable, c'eſt un lâche qui devient l'opprobre de ſon peuple & le joüet de ſes ennemis. D'où vient que fort dans de grandes tentations vous avez quelquefois ſuccombé dans de plus légeres ? N'eſt-ce pas parce que les prémieres venoient de l'ordre de Dieu, & les ſecondes de vôtre paſſion ? C'eſt que la providence avoit permis les unes, & vôtre témérité vous avoit engagé dans les autres. *Le même, tome troiſiéme pour le douziéme jour d'Août.*

La difficulté qu'on trouve à quitter l'occaſion prochaine, n'eſt pas une excuſe légitime pour s'en diſpenſer.

Je ne diſconviens pas que l'éloignement de l'occaſion ne ſoit quelquefois bien difficile, n'étant pas aiſé de quitter ce que l'on aime avec paſſion, mais s'il n'y avoit aucune difficulté, comment ſeroit-il vrai que le Royaume du ciel ne s'acquiert pas ſans violence, & qu'il n'y a que ceux qui ſe la font, qui puiſſent eſpérer de l'emporter ? Comment ſeroit-il vrai que s'éloigner d'une occaſion prochaine, c'eſt ſe couper une main, ou s'arracher un œil, qui ſont néanmoins les expreſſions du Fils de Dieu, pour nous faire entendre qu'il faut retrancher tout ce qui eſt occaſion du peché, quelque peine qu'on y ait. Certes, s'il s'agiſſoit d'un interêt conſidérable, d'une perte ou d'un profit qui ne fût pas médiocre, ou de renoncer à cet engagement, ou à ce commerce ſcandaleux, ces gens-là ne chanceleroient pas là-deſſus ; ce qui montre évidemment, que toutes ces difficultez & ces impoſſibilitez prétendües ne ſont que des prétextes & des effets de leur paſſion, & de l'attache qu'ils ont au peché. *Livre intitulé, l'Uſage du Sacrement de pénitence, par le Pere Gegou.*

Les hommes quoiqu'ils connoiſſent leur foible, cherchent l'occaſion du peché au lieu de la fuir.

Ce qui eſt étonnant, c'eſt que nous connoiſſans ſi foibles & ſi aiſez à tomber, loin d'éviter les endroits gliſſans & dangereux à nôtre foibleſſe, nous les recherchons au contraire, & nous nous y expoſons tous les jours ; c'eſt que nous ne fuyons pas avec ſoin un monde impie & corrompu, dont nous cenſurons les déreglemens, & dont nous aimons le commerce ; c'eſt que nous nous trouvons ſi ſouvent dans ces aſſemblées dangereuſes, où les entretiens ſeroient fades ſans le ſel de la médiſance, & ou la ſocieté languiroit, ſi les paſſions ne l'animoient ; c'eſt que ſans penchant au libertinage, on fréquente des libertins, avec qui le reſpect humain rend vicieux ceux-mêmes qui ont horreur du vice ; c'eſt qu'on aſſiſte ſans ſcrupule à ces ſpectacles préparez pour émouvoir des ſentimens, que la nature & la convoitiſe ne rendent déja que trop vifs ; c'eſt qu'on s'occupe de la lecture de ces livres pernicieux, où des paſſions fabuleuſes en font tant naître de véritables ; c'eſt qu'on contracte des amitiez, que la différence des ſexes change ſi ſouvent en paſſion ; c'eſt qu'on s'abandonne à une vie molle, dont la ſeule oiſiveté & l'inutilité eſt un péché ; c'eſt qu'on ſe jette dans des emplois, où perſonne n'a les mains nettes, & le cœur eſt ſitôt corrompu. Voila de quoi il faut s'étonner dans la conduite d'uu Chrétien, qui connoît ſa fragilité, & qui a éprouvé ſa foibleſſe. *Le Pere d'Orleans, tome prémier, ſermon de la Tentation.*

Réponſe à ceux qui diſent qu'ils ne ſe ſentent pas émus dans les occa-

Vous direz peut-être que dans la plûpart des occaſions contre leſquelles les Prédicateurs & les Confeſſeurs ſe déchainent ſi fort, vous ne vous appercevez point du danger ; car c'eſt ce qu'on ne manque jamais d'alleguer. Saint Chryſoſtome répondoit à ceux qui lui parloient ainſi, que pour lui perſuader ce qu'ils lui diſoient, ils auroient dû lui prouver d'abord qu'ils étoient d'une autre

matiere, & autrement faits que les autres; que leur chair n'étoit point formée de la maſſe commune des hommes, qui tirent leur origine de cet Adam, dont nous recevons avec la vie, la convoitiſe & les paſſions. En effet, ſi cela n'eſt pas, je ſoûtiens que tout ce langage eſt ou un diſcours de mauvaiſe foi, ou une marque d'une extrême corruption, ou un artifice du démon, d'autant plus dangereux, qu'il eſt plus caché. C'eſt ſouvent un diſcours de mauvaiſe foi; j'en atteſte la conſcience de ceux qui le font, & quand le jour de la revelation ſera venu, le Dieu de vérité nous découvrant le fond des cœurs de ceux qui nous diſſimulent leurs foibleſſes, nous fera voir ou qu'ils nous en impoſent, ou qu'ils s'en impoſent à eux-mêmes, quand ils veulent nous perſuader qu'ils ne ſentent rien dans ces occaſions. Je ſoûtiens, que s'ils ſont ſinceres, & que s'ils penſent comme ils parlent, c'eſt un effet de leur corruption; c'eſt ſigne qu'ils ſe ſont naturaliſez au mal; c'eſt une marque que le démon s'eſt rendu maître de leur cœur, puis qu'il y entre ſans qu'ils s'en apperçoivent. Pour peu qu'ils euſſent honte du peché, pour peu qu'il leur reſtât encore de crainte de Dieu, & de déſir de ſe ſauver, il ſeroit impoſſible qu'il échapât ny à leurs réfléxions, ni à leur memoire. Un grand nombre d'actions au moins intérieures, dont ils ſoüillent leur conſcience, ou par de dangereuſes images, ou par des déſirs libertins, ou par des ſentimens impurs. *Le même.*

ſions, & qu'ils ny voient point de danger.

Il eſt des objets qui nous ſont chers, & que par une conduite bizare, nous voulons preſque en même temps & fuir, & combatre, & conſerver. On les fuit en partie: car la conſcience en fait éviter certaines rencontres trop dangéreuſes à la vertu: on les combat en partie; car comme il eſt difficile à la paſſion de fuir toûjours ce qui l'attire, il les faut quelque fois combatre; mais auſſi on les conſerve en partie? car on y reſerve toûjours quelque choſe qu'on ne veut pas détruire. C'eſt ce qui arrive ſur tout dans ces liaiſons dangereuſes que l'exacte vertu n'avoüe pas. Aux prémieres atteintes de la paſſion, la conſcience ſe ſouleve, la crainte de Dieu ſe reveille, la grace preſſe d'étouffer un feu, donr les commencemens menacent d'un grand incendie. Un Confeſſeur, à qui il eſt impoſſible qu'il n'en revienne quelque choſe, exhorte à être fidelle à Dieu, & repréſente les triſtes écuëils où ces embarquemens conduiſent. Une ame ſoûtenuë par tant d'endroits, conſent à éloigner tout ce qu'on peut appeller crime; elle veut bien même pour ſa gloire, ſi elle a des meſures à garder ſur ce point, retrancher certains entretiens, certaines aſſiduitez trop grandes, certains ſoins qui marquent quelque choſe de plus fort que l'amitié. Mais elle ſe reſerve enfin toûjours dequoi nourrir une paſſion qu'elle n'a pas la force d'éteindre, la vûë, le ſouvenir, l'entretien. On veut voir les gens, on y veut penſer, on veut avoir du commerce avec eux, prétendant que la même vertu, qui la renferme dans ces bornes, aura la force de l'y retenir. *Le même.*

Le combat qui s'excite en nous quand il faut renoncer aux objets qui nous ſont chers, pour fuïr l'occaſion.

Je ſçai bien que l'on dit d'ordinaire, dans ces occaſions: je m'en tiendrai à ce qui eſt honnête & permis, & je n'irai pas plus avant. Vous vous en tiendrez-là, dites-vous, & vous n'irez pas plus avant; Ame infidelle, n'eſt-ce pas en être déja venuë trop avant? Penſez en combien de manieres cet objet entre dans vôtre eſprit; conſiderez l'extrême déſordre où ſa vûë vous laiſſe toûjours: faites réfléxion aux divers déſirs qu'il excite dans vôtre cœur, & que vous ne déſavoüez que foiblement; prêtez l'oreille aux bruits qui courent, malgré les pré-

On ſe flatte ſouvent que dans les occaſions on s'en tiendra à ce qui eſt honnête & permis.

cautions que vous prenez. N'eſt-ce pas là encoreune fois, en être venu déja trop avant ? Mais je vous demanderois volontiers ſur quoy fondé, vous vous promettez que vous n'irez pas plus avant ? Vous n'avez que deux fortes digues à oppoſer à cette paſſion ; quand l'occaſion ſe préſente de la ſatisfaire, ce ſont l'honneur & la conſcience : Il eſt à craindre que ni l'une ni l'autre ne vous ſoient pas d'un grand ſecours dans l'occaſion. L'honneur, je le ſçai, eſt une forte barriere ; mais quand on en eſt venu là, on s'apperçoit en repaſſant le chemin qu'on a déja fait, que c'eſt une barriere paſſée, puiſque le public a parlé. Qui retiendra donc dans ce penchant, une perſonne que la paſſion preſſe ? La conſcience, à l'égard de bien des gens, quand l'honneur ne fait plus d'obſtacle; la conſcience, dis-je, eſt un médiocre embarras. Et puis comment ſe peut-on promettre que la conſcience ſoit un obſtacle pour paſſer du peché à un autre plus grand, puiſqu'elle n'en a pas été un, pour paſſer de l'innocence au peché ? *Le même.*

On ſe confie témérairement ſur la grace qui nous ſoûtiendra, quand on ſe jette volontairement dans l'occaſion.

N'eſt-ce pas un dogme certain, me direz-vous, qu'en toute occaſion, & en toute tentation, on a la grace & de réſiſter & de vaincre ? puiſque la grace ne manque à perſonne, on l'a toûjours, & quand on l'a, on peut, ſi l'on veut, en uſer. Vous dites vrai ; mais ajoûtez qu'en certains genres de tentations, la grace qui les fait vaincre, eſt celle qui fait fuïr l'occaſion. Fuyez, ou vous êtes vaincu. Dieu ne nous abandonne pas, ſi nous ne l'abandonnons les prémiers ; mais c'eſt commencer à l'abandonner que de s'expoſer à l'occaſion de l'offenſer & de lui déplaire. On commence à pécher dès qu'on s'y expoſe, & on ceſſe d'être innocent, dès qu'on n'eſt pas effrayé du crime. *Le même.*

L'occaſion excite & fortifie les paſſions.

Notre cœur eſt comme une place que le demon aſſiége ; mais c'eſt une place qu'il ne peut pas tant emporter par force que par ſurpriſe, ou par des intelligences ſecretes qu'il a dans cette place. Ces intelligences ſont nos paſſions : il tâche de les gagner par la vûë de quelque interêt, ou par l'attrait de quelque plaiſir, ou par l'éclat de quelque honneur : mais ces objets n'ont pas beaucoup de force, quand ils ſont abſens, & c'eſt l'occaſion qui les rend préſens, & en même temps puiſſans, & capables de faire beaucoup d'impreſſion ſur nos ſens & ſur nos paſſions ; les paſſions émûës & gagnées ſéduiſent la raiſon, emportent la volonté, qui ſe livre elle-même à l'ennemi, & ſouvent à ſon empire. *Le Pere Nepveu.*

C'eſt une grande temerité de s'expoſer à l'occaſion du peché.

Un regard ſeul a failli à renverſer une des colomnes de l'Egliſe, & nous oſerons expoſer d'imparfaites & de fragiles vertus à des occaſions volontaires de peché ; nous oſerons, tout foibles que nous ſommes, nous expoſer au danger des ſpectacles du ſiécle, à des repréſentations prophanes, à des muſiques efféminées ? On oſe ſe mêler dans le monde, qui ne roule preſque plus à préſent que ſur un commerce de tendreſſe & de corruption, de flatterie, & de complaiſance, où l'on ne craint plus de bleſſer la pudeur par des équivoques malignes, ni de ſallir l'imagination, pourvû qu'on ne choque pas groſſierement les oreilles, & qu'on envelope l'ordure de quelque bien-ſéance de paroles ! On oſera ſe familiariſer avec un ſexe, qui ne cherche qu'à engager les hommes par les chaînes de l'art & de la nature, & qui plaît encore plus

par ſa modeſtie que par ſes ornemens. *Monſieur Fléchier, ſermon de ſaint Benoît.*

Il eſt d'une extrême importance de fuïr les commencemens d'un mal, qui a de fâcheuſes ſuites; d'en prévenir avec ſoin les moindres apparences, & ſur tout d'éviter ces ſortes de converſations où le cœur s'épanche par excès, l'intérieur ſe diſſipe, la concupiſcence s'allume; & bien qu'alors on ne s'apperçoive d'aucun danger, néanmoins on n'ira pas loin, ſans en reſſentir de tres-mauvais effets; car à la prémiere occaſion, la nature qui eſt déja comme préparée au mal par cette converſation libre & enjoüée, ſuccombera bien plus aiſément. Ainſi faute d'éviter l'occaſion, on tombe peu à peu dans un abîme de maux, dont on a bien de la peine à ſortir; rien n'étant plus rare que de revenir de ces ſortes d'égaremens, & de rompre des habitudes dans leſquelles on a malheureuſement vieilli durant le cours de pluſieurs années. *Le même, ſermon de ſainte Madelaine.*

De quelle importance il eſt d'éviter l'occaſion.

On a beau dire qu'il n'y a rien à craindre pour des perſonnes affermies dans la piété, dans les occaſions dont on veut nous inſpirer le plus de crainte, tels que ſont les converſations enjoüées, & les divertiſſemens où ſe trouvent les objets les plus agréables aux ſens: mais les perſonnes qui ont une véritable piété, ont pour prémiére maxime de ſe défier d'eux-mêmes, & ſe tiennent aux exemples des Saints qui ont eu une ſalutaire crainte de leur foibleſſe; c'eſt pourquoy ils s'éloignent tant qu'ils peuvent des occaſions; ils tremblent au recit des funeſtes chûtes de ceux qui paroiſſoient les plus affermis, & qui ſembloient des colomnes de la maiſon de Dieu, mais qui pour être demeuré dans l'occaſion, ou pour s'y être trop témérairement expoſez, ont été malheureuſement renverſez. Qui l'eût dit au ſaint Roy David qu'un coup d'oëil le feroit tomber en un adultere, & puis en un homicide? N'auroit-il pas dit, dans la ferme réſolution où il étoit? *Non movebor in æternum*, & néanmoins vous ſçavez ce qui eſt arrivé. Qui l'eût dit à tant de perſonnes qui étoient dans la devotion, qu'une amitié honnête, mais trop tendre, qu'une charité chrétienne, mais où il entroit quelque choſe d'humain, viendroit à ſe changer en un amour tout charnel! ils euſſent dit, ce que diſent pluſieurs perſonnes aujourd'hui, qu'il n'y avoit rien à craindre; que leurs entretiens étoient innocens; que leur amitié étoit ſpirituëlle, & non purement humaine, & toutefois vous ſçavez quelle funeſte fin ont eu de ſi beaux commencemens! Eſt-il neceſſaire que je vous en allegue des exemples? Je voudrois pouvoir les effacer de l'hiſtoire avec des larmes de ſang, pour l'honneur de l'Egliſe, qui en a reçû une flétriſſure honteuſe: mais cette bonne mere eſt bien contente de la ſouffrir cette honte, pourvû qu'elle ſerve à l'édification & à l'inſtruction de ſes enfans, & qu'ils profitent même de ſes maux. *Autheur anonyme.*

C'eſt inutilement qu'on allegue qu'il n'y a rien à craindre pour de certaines perſonnes dans les occaſions les plus dangereuſes.

Pſalm. 29.

Un homme qui s'expoſe volontairement à l'occaſion, ou croit qu'il reſiſtera aiſément à la tentation, qui ne manquera pas de naître, ou il croit qu'il n'y réſiſtera pas; s'il ſe croit aſſez fort pour réſiſter à tout, c'eſt une témerité, qui merite que Dieu le châtie par la ſouſtraction de ſes graces; & s'il ne croit pas y réſiſter, il y va donc outrager Dieu de ſens froid; il va les yeux ouverts, ſe jetter dans le crime; ne merite-t-il pas que la juſtice de Dieu l'abandonne à ſa paſſion, & au demon, & qu'il l'accable de tout le poids de ſa colere? Hélas!

Il y a dans nôtre état & dans nôtre vie aſſez de dangers & d'occaſions de nous perdre, ſans les

Aller chercher.

n'avons-nous pas assez d'occasions pour nous damner, sans les chercher? Soyons sur nos gardes tant que nous pourrons, nous aurons encore assez de peine à éviter le peché; nous sommes bien miserables de l'aller chercher? quelques vertus que nous pratiquions, dans quelque solitude que nous vivions, nous avons toûjours sujet de trembler pour nôtre salut, & insensibles que nous sommes, nous ne tremblons pas au milieu de tout ce qui est capable de nous damner. *Essais de sermons pour l'Avent.*

Reflexion que nous devons faire sur le malheur où l'occasion nous a engagez. Genes. 3.

Si je faisois iey à bien des gens le reproche que Dieu fit à Adam, *Adam ubi es?* où en êtes-vous venus? Pourquoi avez-vous fait cela: *Quare hoc fecisti?* C'est l'occasion qui m'y a engagé, me repondroient-ils? La femme si engageante ma presenté le fruit défendu, & j'en ai mangé: *Mulier quam dedisti mihi sociam dedit mihi de ligno & comedi.* Mais en quel état êtes-vous reduit? Vous, jusques-là connu dans le monde par vôtre regularité & vôtre probité? Vous-mêmes Ministres du Seigneur, engagez au service des autels, & revêtus du plus sacré caractere, en quel état êtes-vous réduits, & jusques-où en êtes-vous venus? A quels sacrileges, à quelles prophanations, à quelles extrémitez vous êtes-vous portez? Est-ce encore vous: *Ubi es?* C'est moi-même, qui ai été réduit & entraîné par l'occasion; elle m'a fait voir en particulier telle & telle personne, vers qui déja me portoit mon inclination, & mon cœur a aisément achevé de s'y engager; je m'y suis arrêté, elle m'a perdu. Où en êtes-vous venuë, vous femme jusqu'à present si reguliere; vous jeune personne autrefois si reservée, si modeste, & d'une vie si irréprochable & si pure? Comment tout à coup avez-vous démenti de si beaux commencemens, & perdu les fruits de vôtre conduite passée? Comment vous êtes-vous laissée aller si facilement? Ah! l'on n'est plus à soy dans l'occasion. *Le Pere Massillon, tome deuxiéme sur ce sujet.*

Contre ceux qui s'exposent aux occasions.

Ce seroit ici le lieu de m'armer de toute la force du zele évangelique contre tant de Chrétiens, qui au lieu de fuïr les occasions, & qui au lieu de prévenir le danger par la retraite, la mortification & la priere, s'exposent témerairement à toutes les occasions de se perdre; j'ai fait un pacte avec mes yeux, dit Job, pour ne les ouvrir jamais sur aucun objet, qui puisse blesser la pureté de mon cœur: *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidam de virgine.* Vous êtes, dit saint Chrysostome, comme un bois sec & ensoulfré, & vous vous jettez parmi les flammes & les brasiers? Vous sçavez que vous êtes si susceptible de l'air contagieux du monde, & l'on vous y voit à toute heure? Avez-vous oublié cette terrible parole du Saint-Esprit: *Qui amat periculum peribit in illo.* Celui qui aime le péril, y périra. Parole suffisante pour condamner tous les spectacles, toutes les assemblées prophanes, puis qu'il y a visiblement du péril en toutes ces choses, & que c'est un point décidé, que l'on peche dès le moment que l'on s'expose au peché. Fuyez donc toutes les occasions, sur tout s'il y a quelque visite, quelque societé dangereuse pour vous; éloignez-vous de cet écuëil fatal. *Essais des sermons pour la Dominicale, pour le premier Dimanche de Carême.*

Jobi 31.

Eccliast. 3.

Exéple surprenant de la foiblesse de l'homme

Jamais, Chrétiens, je ne pense à cette vérité, que nous enseignent tous les Saints, que je ne me souvienne de la chûte étrange d'un serviteur de Dieu, dont il est parlé dans l'Histoire Ecclesiastique. C'étoit un Martyr, qui dans une

perſécution élevée contre la foy, avoit enduré le fer & le feu pour la querelle du Sauveur. Les bourreaux l'avoient reconduit dans la priſon, tant pour lui faire ſentir à loiſir la douleur de ſes playes, que pour éprouver ſi la longueur du temps n'amoliroit point ſon courage. O funeſte iſſuë de tant de glorieuſes ſouffrances! quelle ſainteté à l'épreuve, quand on vit dans une trop grande ſécurité! Il permet qu'une perſonne d'un autre ſexe penſe ſes playes, & qui en effet le faiſoit au commencement par reſpect & par devotion, & lui rendoit tous les ſervices que la charité lui inſpiroit; mais bien-tôt ces ſentimens de pieté & de compaſſion ſe changerent en careſſes & en familiarité; & enfin, le dirai-je? un Martyr couvert de playes, encore tout empourpré de ſon ſang, flétrit toutes ſes palmes par une infame lubricité. Et où! ſi ç'eût été dans les bals & dans les danſes, je ne m'en étonnerois pas; car ce ſont les amorces du plaiſir: ſi ç'eût été dans les mauvaiſes compagnies, cela ne ſembleroit pas étrange; mais dans le lieu où les plus grands pecheurs ſe convertiſſent, & où les plus grands pecheurs penſent à leur ſalut. Un Saint, un Martyr, une Lumiere du Chriſtianiſme ſuccombe malheureuſement, pour n'avoir pas fui l'occaſion. *Sermon manuſcrit.*

dans l'occaſion.

Vous me reprochez ſecrettement, Seigneur, que comme ſaint Pierre, par un excès de témerité, je me ſuis jetté dans le péril malgré vos menaces & vos défenſes, & malgré le juſte ſentiment que vous vouliez m'inſpirer de ma foibleſſe; & je veux toûjours croire en me flatant que ces entretiens, que ces occaſions, qui m'ont ſouvent été funeſtes, ne me nuïront pas; je demeure dans ces converſations dangereuſes, où regne la corruption, la médiſance, le libertinage & l'impieté, & je croirai ne brûler pas en me jettant au milieu des flâmes? O mon Sauveur, je fuirai à l'exemple de ſaint Pierre, quoi qu'il m'en coûte, le dangereux commerce de ceux avec qui je me ſuis perdu, & pour éviter les occaſions du mal, & pour pleurer en liberté mon ame perduë & mon innocence ſoüillée. *Monſieur Boſſuet, Evêque de Meaux, dans un livre du Jubilé.*

Regret de s'être expoſé aux occaſiõs du peché, & réſolution de ne s'y plus expoſer.

Sans parler de ces voluptez groſſieres & infames, que le ſeul inſtinct de l'honnêteté a fait regarder avec horreur à des ames payennes, ſans parler de ces ſpectacles prophanes, où l'image des paſſions, que l'on s'étudie de repréſenter de la maniere la plus vive, en fait ſouvent naître de tres-réelles & de tres-vicieuſes dans le cœur de ceux qui s'y plaiſent; ſans parler de tous ces déſordres attachez d'ordinaire aux plaiſirs des converſations prophanes, où le moindre mal qu'on y fait eſt la perte du temps qu'on employe en des diſcours qui ne font qu'inſpirer une ſecrette averſion pour la pureté. Sans parler de la ſatisfaction que l'on recherche, & que l'on goûte en des entretiens, ou plûtôt dans de certaines privautez, & certaines familiaritez trop libres qu'on ſe permet, & que la Morale Chrétienne juge encore plus criminelle que les ſimples regards de convoitiſe qui ſont ſi généralement condamnez; s'adonner à tout cela, c'eſt ne point craindre de s'expoſer à l'occaſion, & par conſéquent au danger de ſe perdre. *Le Pere Champigny, ſermon de l'Aveuglement ſpirituel.*

La paſſion du plaiſir nous fait expoſer aux occaſions du peché.

Haïr ſon peché, c'eſt haïr & avoir en abomination tout ce qui en a été la cauſe, en ſorte qu'on n'y puiſſe penſer ſans horreur; c'eſt chercher à ſe venger de l'effet de la cauſe. Manquer d'avoir ces deux ſentimens, ſe complaire

Il faut non-ſeulement haïr le peché, mais en-

core tout ce qui en a été la cauſe, & l'occaſion.

dans l'image & dans le ſouvenir de ſon peché, aimer & rechercher encore l'occaſion qui l'a fait commettre, n'être point animé à en prendre vengeance, & par une genereuſe réſolution, d'en détruire la cauſe, & de fuïr toutes les occaſions de le commettre; c'eſt n'avoir point de haine de ſon peché, c'eſt ne le point deteſter, & par conſéquent n'avoir point de contrition, ni de pénitence, qui eſt une douleur qui ne peut naître que de cette haine. Si jamais vous n'aviez paſſé par un certain lieu, ſans y avoir couru riſque de la vie, vous ne regarderiez jamais ce paſſage qu'avec horreur; vous ne vous y expoſeriez jamais ſans trembler, & que dans la derniere neceſſité. Et voila que cet objet, ce divertiſſement, ce commerce, cette compagnie & cette maiſon, vous a autant de fois fait perdre l'innocence & la vie de la grace, & expoſé à perdre entierement vôtre ſalut, & vous n'en avez point d'horreur? vous y penſez encore avec plaiſir, vous les recherchez encore avec ardeur; vous n'avez pas eu, & vous n'avez pas une veritable déteſtation de vôtre peché. *Livre intitulé, l'Uſage du Sacrement de pénitence, par le Pere Gegou, chap.* 1. §. 1.

Il y a des occaſiõs extérieures, & d'autres intérieures qui ſont dans nous-mêmes.

On met au nombre des occaſions du peché, tout ce qui nous y porte, & nous y engage, avec quelque ſorte de néceſſité; ainſi l'on peut dire qu'il y en a de deux ſortes; une qui eſt intérieure & dans nous; l'autre qui eſt extérieure & hors de nous. Celle-là eſt la convoitiſe, la paſſion, l'inclination dépravée avec laquelle nous naiſſons, & puis les méchantes habitudes que l'on contracte à méſure que l'on peche, & qu'on obéit à quelque déreglement de la paſſion. Celle-cy, je veux dire la cauſe & l'occaſion extérieure, n'eſt autre que la tentation qui vient des autres créatures, & des objets extérieurs, qui ſe preſentent à nos ſens; il faut donc qu'un Chrétien qui doit faire tous ſes efforts pour ſe garentir du peché, ſe réſolve à retrancher autant qu'il lui eſt poſſible, ces deux ſortes d'occaſions; ſçavoir, de moderer ſes paſſions, de dompter ſes appetits déreglez & violens, & ſur tout de détruire ces méchantes habitudes, puiſque ce ſont autant d'ennemis domeſtiques qui nous entraînent dans le peché avec quelque ſorte de néceſſité, & en même temps de fuïr tous les objets, qui ſont les cauſes extérieures & les occaſions du peché. *Le même.*

C'eſt témerité de ne pas éviter les occaſions dont les plus grãds Saints ont reſſenti le danger dans leur ſolitude.

Comment êtes-vous ſi témeraire que de vous croire en aſſûrance, en paſſant les journées entieres dans ces compagnies & dans ces aſſemblées de perſonnes enjoüées de different ſexe, qui ne penſent qu'à ſe divertir; lorſque la ſainteté la mieux affermie, tremble, même en ſe tenant ſur ſes gardes, dans la ſolitude & dans les retraites les plus écartées. Saint Jérôme & tant d'autres Saints ſe plaignoient que les phantômes des objets dangereux, qu'ils avoient autrefois peint dans les yeux, venoient les aſſaillir juſque dans leurs grotes, juſqu'au milieu des exercices les plus rigoureux de la pénitence, & les auroient mis en danger de ſuccomber, s'ils n'avoient été ſoûtenus par le ſouvenir continuel des jugemens du Seigneur; & vous avec une vertu tres-foible, avec des paſſions tres-fortes & tres-vives, avec ce panchant que vous avez au plaiſir, vous vous croirez aſſez fermes pour vous expoſer à un danger auſſi certain & évident que le ſont ces converſations fréquentes, libres, & enjoüées avec des perſonnes mondaines! quelle témerité! quel aveuglement! quelle préſomption. *Auteur anonyme.*

Quelques

C'eſt une vérité conſtante, qu'excepté le peché originel nous ne péchons que par

pat nôtre volonté, & quelque preſſante que ſoit la tentation, ou quelque effet qu'elle produiſe en nous, nous n'en ſommes pas vaincus, ſi nous n'y conſentons point. Mais on ne conſidere pas aſſez que la volonté peut s'engager en pluſieurs manieres dans le peché, lors même qu'elle réſiſte à ce qu'il y a de plus groſſier dans la tentation. Ce qui arrive autant de fois que ſe laiſſant aller à la négligence, ou comptant ſur ſes propres forces, on n'évite point les occaſions du peché, & qu'on laiſſe occuper ſon eſprit par de certains objets, qui peuvent donner entrée à de mauvaiſes penſées, ou à de mauvais déſirs. Lors auſſi que nous veillons ſi peu ſur nous-mêmes, que nôtre imagination & nos ſens reçoivent, quoyque malgré nous, des impreſſions pernicieuſes; croyons-nous en être quittes pour dire que nous n'avions point prevû ces funeſtes effets? Prétendons nous n'être point coupables des déſordres que l'ennemi cauſe dans nôtre cœur contre nôtre intention, après que nous lui en avons ouvert la porte par nôtre conduite déreglée? Et n'eſt-ce pas au contraire aimer un mal, que d'aimer ce qui le produit. *Monſieur de ſainte Marthe, tome premier de ſes Traitez de Pieté, traité des pechez venels, chap.* 8.

occaſions du peché qu'on n'évite point aſſez, & qui donnent entrée au peché.

Ceux qui ont quelque crainte de Dieu, ne voudroient pas commettre de pechez groſſiers; mais ils ne font aucun ſcrupule de vivre dans l'oiſiveté, dans la molleſſe, & dans la bonne chere, quoy que cette vie ſenſuelle conduiſe au déreglement. Ils ſe trouvent dans des compagnies de pur divertiſſement, ils s'y arrêtent, & s'y laiſſent aller à des entretiens dangereux. Comme ils donnent beaucoup de liberté à leurs yeux, à leurs oreilles, & à leur langue, ils ſe livrent aux tentations qui en naiſſent. Enfin, ils ne craignent point de ſe mettre au milieu du feu: & ſi enſuite ils brûlent, quelques proteſtations qu'ils faſſent de ne vouloir point brûler, qui ſera aſſez hardy pour les juſtifier? *Le même.*

Suite du même ſujet.

Il eſt certain que nôtre premiere & plus indiſpenſable obligation étant de ſervir Dieu, il ne nous eſt jamais permis de prendre aucune profeſſion, qui nous engage tellement dans le monde, qu'il ſoit pour nous une occaſion prochaine du peché; & on peut conjecturer de cette regle, que Dieu ne nous engage jamais a des profeſſions, ni à des métiers deffendus par les loix, ou qui nous expoſent à des tentations au-deſſus de nos forces; non plus qu'à paſſer nôtre vie dans l'oiſiveté, dans les pompes, dans les délices, & dans les exercices qui ſont mauvais de leur nature, ou qui le ſont à nôtre égard à cauſe que nôtre foibleſſe y trouve des occaſions de peché, ou à cauſe qu'ils ne nous laiſſent pas le temps néceſſaire pour penſer ſérieuſement à nos principaux devoirs. *Le même, tome* 2. *Traité de l'obligation de fuïr le monde.*

Jamais on ne doit s'engager dans une profeſſion ou dans un employ qui nous mette dans l'occaſion de nous perdre.

Il faut que ceux qui ſe trouvent engagez dans une occaſion, ou dans un état dangereux, ouvrent les yeux pour voir les précipices qui les environnent, & que reſſentant leur miſere, ils en gémiſſent amerement. Il faut qu'ils examinent devant Dieu, comment ils ſont entrez dans cette Babylone; ſi c'eſt la tempête qui les y a jettez, ou s'ils y ſont allez à deſſein; quelles ſont les paſſions qui les y ont pouſſez, & ce qu'ils y ſont: Car je ne doute point que s'ils conſiderent toutes ces choſes avec la lumiere de la foi, & s'ils les voyent telles qu'elles ſont, ils ne prennent auſſi-tôt la réſolution de ſortir d'un lieu, ou d'un emploi, où ils courent riſque de leur ſalut. *Le même.*

Ceux qui ſont entrez dans un état, ou dans un emploi de la ſorte, doivẽt cõſiderer cõmẽt & pourquoy ils y ſont entrez.

Les cõpagnies libres & enjoüées, que l'on recherche ſont des occaſiõs prochaines du peché.

Dans ces compagnies enjoüées, & ces entretiens ſi libres entre des perſonnes de différent ſexe, qui peut douter que tout ce qui flatte nos ſens ne ſoit un piege à la vertu; car quelle ſi delicate pudeur, quelle innocence ſi auſtere, expoſée à l'air du monde le plus contagieux, au milieu des objets les plus tentans, en bute & a decouvert à une gréle de traits empoiſonnez, peut ſans miracle n'être point bleſſée? Mais quel droit d'attendre un miracle, à qui va librement s'expoſer à un pareil danger? Il eſt certain que les perſonnes les plus vertueuſes, endureies, pour ainſi dire, dans les plus longs travaux de la pénitence, aguerries après tant de combats, & accoutumées à vaincre, n'oſeroient s'expoſer à un tel peril, de crainte d'être vaincuës. Et l'on veut qu'une vertu naiſſante, ou pour mieux dire, que des gens ſans vertu, la plûpart même déja vaincus par les ennemis qu'ils vont chercher, ſoient dans ces cercles & dans ces compagnies ſans danger? *Le Pere Croiſet, dans ſes Réflexions Spirituelles.*

Les bals, les danſes, les comedies ſont ordinairement des occaſiõs où l'on s'expoſe au peché.

Hé quoi! un objet trop mondain vû par hazard; un mot trop libre ſans deſſein, une lecture peu modeſte faite ſans malice, mettent en danger la vertu la plus affermie, & ſont tres-ſouvent des ſources de réprobation: Et tout ce que la paſſion a de plus vif, & de plus empoiſonné; tout ce que l'art de tenter a de plus fin & de plus poli; un aſſemblage de tout ce qui peut ſéduire, ne ſera ni une occaſion prochaine de peché, ni un manifeſte danger à des gens nourris la plûpart dans une continuelle molleſſe? De bonne foi, ne ſeroit-il pas plus aiſé de croire qu'on peut ſe jetter dans un torrent impetueux ſans être emporté par le cours de l'eau, ou demeurer au milieu d'un grand feu, ſans reſſentir les atteintes de la flâme. Un nombre infini de Chrétiens ſe ſont retirez dans le déſert; pluſieurs s'enſeveliſſent encore tous les jours dans les cloîtres, pour éviter les pieges & les petils à quoi le commerce du monde les expoſoit. A peine la ſolitude la plus retirée met-elle à l'abri de la paſſion; par tout le tentateur attaque les Heros chrétiens, juſque dans le lieu ſaint; il faut éternellement être en garde contre ſon propre cœur; il faut veiller, fuïr, prier ſans ceſſe, & encore l'aſſûrance n'eſt pas entiere, tandis que ce qu'il y a de plus foible parmi les Chrétiens croit pouvoir aſſiſter tous les jours ſans peril à ces aſſemblées, & à ces ſpectacles profanes, s'expoſer ſans défence à tous les traits empoiſonnez des ennemis de nôtre ſalut, & ſe précipiter ſans armes dans le plus fort & le plus redoutable de leur tetranchement. Ce qui eſt un danger aux plus grands Saints, ceſſe-t-il d'être un danger dès qu'on mene une vie peu chrétienne? *Le même.*

Sur le même ſujet.

Tout ce que l'harmonie a de charmes; tout ce que l'art peut donner de merveilleux à un concert de voix & d'inſtrumens, tout eſt employé pour attendrir, pour toucher l'ame; il n'en faudroit pas tant pour la rendre ſenſible. Une decoration magnifique fixe les yeux, des machines de théatre amuſent l'eſprit, le denouëment des aventures l'enchante, & tout cela le met hors d'état de ſe défier des ſurpriſes. Dans cette diſpoſition de tous les ſens ou gagnez ou captifs, & d'un cœur ſi prêt de l'être, on voit paroître ſur la ſcene un nombre choiſi d'acteurs parez avec tout l'artifice que l'eſprit humain peut imaginer pour ſeduire, & qui ajoûtent à l'artifice tout ce que la paſſion qu'ils expri-

ment, peut inſpirer ; comme l'amour eſt la paſſion dominante du théatre, il eſt aiſé de comprendre à quelle fin tendent tous ces recits tendres qui s'y font. De jeunes perſonnes qui ſe font un point d'honneur de plaire, & qui ſont pour exprimer de la maniere la plus vive une paſſion des gens qui n'ont d'autre gloire que de ſe diſtinguer ſur un théatre, en exprimant la paſſion qu'ils reſentent, des voix douces & inſinuantes, mêlées de paroles tendres, & de vers compoſez avec art pour inſpirer l'amour ; tout cet aſſemblage de diſpoſitions & de choſes, dont la moindre priſe ſéparement, eſt une tentation, ne ſera donc au ſentiment des mondains, qu'un amuſement indifférent & innocent des gens du monde. *Le même.*

Conſervet des peintures, & des repreſentatiõs mal-honuêtes, eſt une occaſion de peché.

Un Chrétien qui conſerve des tableaux ou des figures avec des nuditez, & des ajuſtemens funeſtes à la pudeur & à l'innocence, ou qui ſe donne la liberté d'y jetter la vûë ; n'a-t-il pas ſujet de craindre que ces yeux ne ſe proſtituent à ces objets qui les frappent, & que ſon cœur n'en ſuive les impreſſions. Conteſtera-t-on au moins que ce ne ſoit conſerver l'occaſion du peché ? n'eſt-ce pas une préſomption de croire que l'on ne brûlera pas lorſque l'on porte le feu dans le ſein : Que l'on ne ſera pas empoiſonné, lors que l'on veut avaler du poiſon ? Vous dites que ces repréſentations ne vous font aucune impreſſion ; on a de la peine à vous en croire, ſi l'on juge par l'experience de tant d'autres qui confeſſent ingenuëment les effets qu'ils en ont éprouvez, & par la connoiſſance que l'on a de l'extrême foibleſſe de l'homme, du rapport qu'ont ces objets avec ſa corruption. On veut bien croire néanmoins que juſqu'à préſent vôtre inſenſibilité naturelle vous a mis à couvert ; mais qui peut répondre de l'avenir ? Ne ſçait-on pas qu'il arrive des révolutions dans l'homme interieur, auſſi-bien que dans le corps ; qu'après un calme profond vient la tempête ; que ceux qui en certain temps ſe ſont trouvez inſenſibles à tout, éprouvent dans un autre tout le contraire. Ceux-mêmes qui ont été à l'épreuve des aſſauts les plus grands, ſont enſuite abbatus par les attaques les plus légeres. Dieu par un juſte jugement permet quelquefois que ceux qui s'appuyent avec orgueil ſur leurs propres forces, au milieu des pieges, ſoient écraſez par des chutes effroyables, afin d'apprendre à l'homme à ne point préſumer de ſoy-même. Je veux bien croire encore que le temperament, l'humeur, l'habitude, l'âge, vous élevent au deſſus de certaines foibleſſes ; mais qui vous répondra des autres ? Peut-on ſe promettre que tous ceux qui voyent vos tableaux, amis, domeſtiques, étrangers, ſeront auſſi invulnerables. *Autheur anonyme.*

Sans ſortir de l'occaſion du peché il n'y a point de véritable pénitence.

L'efficace de la pénitence conſiſte à ſortir généreuſement de l'occaſion, pour vaincre le peché, & non pas à vouloir vaincre le peché en demeurant dans l'occaſion. .. Or voici, Chrêtiens, où le relâchement des mœurs vous a conduits. On traitte un Confeſſeur d'homme difficile & ſcrupuleux ; on ſe rebute de lui, & on le quitte, lorſque fidelle à ſon miniſtere, il ſuſpend, pour ceux qui refuſent d'éviter certaines occaſions, la grace de l'abſolution. Mais quand la ſuſpendra-t-il donc, & quelle preuve plus évidente peut-il avoir de la mauvaiſe diſpoſition avec laquelle un mondain ſe préſente au ſacrement de pénitence, que de le trouver réſolu à retourner toûjours dans les mêmes compagnies, & à fréquenter les mêmes lieux, où tant de fois ſon innocence a fait

naufrage ? Si jamais il peut, & doit uſer du pouvoir qu'il a reçû de lier les conſciences, n'eſt-ce pas alors ? Il voit, & vous le voyez vous-mêmes, que l'affreuſe continuité de tant de rechûtes, roule univerſellement ſur une occaſion que vous lui marquez, & il ne peut gagner ſur vous de vous en détacher. S'il conſentoit, malgré cet obſtacle, à vous délier & à vous abſoudre, bien loin que vous dûſſiez loüer ſa lâche condeſcendance, & l'approuver, n'en ſeriez-vous pas ſcandalizé, ou ne devriez-vous pas l'être ? & de diſpenſateur qu'il eſt des myſteres de Dieu, n'en deviendroit-il pas le diſſipateur ? *Le Pere Bourdaloüe, dans ſes véritables ſermons, ſecond Avent, ſermon de la Pénitence.*

Vaines excuſes qu'on apporte pour ne point quitter l'occaſion.

Ce ſont, dites-vous des occaſions qu'il n'eſt pas en vôtre pouvoir de quitter, & moi je vous réponds que vous les quitteriez dès aujourd'hui, ſi de là dépendoit l'avancement de vôtre fortune temporelle, & ſi par-là vous ſauviez tel & tel interêt que vous avez à menager dans le monde. Ces occaſions, ajoûtez-vous, ſont des liens que vous ne pouvez rompre ſans éclat, & par conſéquent ſans ſcandale : Et moy je vous dis que le grand ſcandale eſt de ce que vous ne les rompez pas ; & que ſcandale pour ſcandale, s'il étoit vrai que vous en fuſſiez réduit là, encore vaudroit-il mieux eſſuyer le ſcandale ſalutaire, qui fait ceſſer le peché, & qui ſauve vôtre ame, que de ſoûtenir comme vous faites, le ſcandale mortel qui vous perd, & qui eſt le ſurcroit du peché même. Mais Dieu dans cette occaſion me protegera, & j'ai en lui cette confiance. Confiance réprouvée, dit ſaint Chryſoſtome, qui n'aboutit qu'à tenter Dieu, & qu'à fomenter l'impenitence de l'homme : Confiance outrageuſe à Dieu, & qui ne ſert qu'à endurcir le pecheur. Ah ! mon Dieu ! que ne préche-t-on éternellement cette vérité ! puiſque c'eſt de là que depend la converſion, le réformation, la ſanctification du monde chrêtien. Quoi qu'il en ſoit, ne comptez pas ſur vôtre penitence, & quelque fervente qu'elle vous paroiſſe d'ailleurs, tenez là pour vaine, ſi elle ne va, non ſeulement à retrancher la matiere & la cauſe du péché ; mais encore tout ce qui y peut donner occaſion, & vous mettre en danger d'y retomber. *Le même.*

Le démon fait naître les occaſions des pechez auxquels il nous voit portez.

Saint Pierre Chryſologue remarque judicieuſement que l'un des plus grands artifices du demon pour faire perdre à une ame ſon innocence, eſt de la tenter par les occaſions où il l'engage. Il ſçait, par exemple, que vous aimez les richeſſes ; voila vous dit-il ſecretement, un héritage qui vous accommoderoit ; une maiſon qui eſt à vôtre bienſéance : *Divitias oſtentat, ut avaritiam irritet.* Vous connoit-il d'humeur à vouloir paroître ! il vous engage dans les compagnies, où lorſque vous voyez des perſonnes magnifiquement vétuës, vous formez le deſſein de faire la même figure : *Ut inferat ſuperbiam, profert pompas.* Connoit-il que la colere eſt vôtre paſſion dominante, que vous prenez feu, dès que vous entendez quelque parole qui vous choque ? Il ménage à propos une occaſion où vous trouvez des gens qui vous déplaiſent : Vous vous aigriſſez les uns contre les autres ; ce ne ſont que quérelles, qu'imprécations, que blaſphemes. *Chryſolog. ſerm. 16.* *Pris du Dictionnaire Moral, premier diſcours ſur ce ſujet.*

Il ne faut pas donner

Après cela, plaignez-vous, Chrétiens, de la juſte ſéverité dont nous uſons envers vous dans le tribunal de la pénitence, quand nous refuſons de remet-

tre vôtre péché toutes les fois que vous n'en voulez pas retrancher les occaſions. Vous avez beau promettre alors & faire des reſolutions à nos pieds. Nous nous défions de vos paroles, & nous ne pouvous vous regarder comme de vrais pénitens. Pourquoi cela? parceque vous vous rendez actuellement coupables d'un nouveau péché, en ne voulant pas vous retirer de l'occaſion. Car Dieu vous défend d'y demeurer, & il vous le défend ſous peine d'une damnation éternelle, à vous ſur tout, qui ſçavez par tant d'épreuves combien l'occaſion eſt dangereuſe pour vous. *Le Pere Giroufſt dans ſon Avent, ſermon ſur ce ſujet.*

l'abſolution à ceux qui ne veulent pas quitter l'occaſion.

ŒUVRES.

Bonnes œuvres, & bonnes actions; leur mérite, leur néceſſité, &c.

AVERTISSEMENT.

ON ne traite icy que des bonnes œuvres en général, ſans parler d'aucune en particulier; parce que nous avons donné à chacune ſon titre, comme à la priere, à l'aumône, au jeûne, & aux autres qui ſont toute la Morale Chrétienne. On n'en ſpécifie pas même toutes les différences, comme celles qu'on appelle de miſericorde, de charité, de pénitence, ni de toutes les actions de vertu, que tout Chrétien eſt obligé de pratiquer, & ſans leſquelles il ne peut remplir les devoirs de la religion. Ces devoirs, parlant generalement, ſont de croire & de faire, la foy & les bonnes œuvres; enſorte que ſi l'une ou l'autre vient à manquer, ce n'eſt plus une vie chrétienne, & l'on ne peut éviter la damnation éternelle. C'eſt donc de ces bonnes œuvres diſtinguées de la foy purement ſpéculative, & renfermées dans la foi pratique, dont nous traitons.

Ainſi l'on trouvera dans ce recueil, ce qui regarde la néceſſité, le merite, la recompenſe des bonnes œuvres, & des bonnes actions; car quelque diſtinction qu'on mette entre ces deux termes, on doit les confondre en cette matiere, l'un ne pouvant être ſans l'autre. Il n'eſt pas néceſſaire à moins de faire un diſcours de pure controverſe, de s'étendre ſur l'erreur des héretiques en ce point, qui fait un des dogmes les plus eſſentiels des Catholiques; mais d'exhorter vivement les fideles à la pratique des bonnes œuvres, & faire voir que l'omiſſion d'un devoir ſi néceſſaire au ſalut, eſt la cauſe de la réprobation d'une infinité de perſonnes.

Il faut pourtant remarquer que ce ſujet eſt lié avec pluſieurs autres, dont il peut faire une partie; tels ſont, le bon emploi du temps; la fuite de l'oiſiveté; le nom & la condition de Chrétien, & la foy même, qui eſt morte ſans les bonnes œuvres. C'eſt au Prédicateur à démeler ces matieres qui entrent les unes dans les autres, & ne rien mettre dans celle-cy, que ce qui lui eſt propre & particulier.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins & plans de Diſcours ſur ce ſujet.

QUOYQUE le Fils de Dieu nous ait mérité un bonheur éternel par ſa mort, il veut néanmoins que nous l'acquerions, & que nous nous rendions dignes de le poſſeder par nos bonnes œuvres. C'eſt pourquoy, je veux vous montrer dans ce diſcours : 1°. La néceſſité des bonnes œuvres, ſans leſquelles nul Chrétien, (on entend toûjours parler des adultes) ne peut faire ſon ſalut. 2°. Les défauts qui ſe gliſſent dans nos bonnes œuvres, & qui en anéantiſſent le merite. 3°. Les qualitez & les conditions que nos bonnes œuvres doivent avoir pour mériter le ciel, & la récompenſe qui leur eſt promiſe. I.

Prémiere Partie. Pour ce qui regarde la néceſſité, les Théologiens en diſtinguent de deux ſortes ; ſçavoir, une néceſſité de précepte, fondée ſur le commandement exprès du ſouverain Legiſlateur, qui veut abſolument que les hommes arrivent à leur ſouverain bonheur par cette voye ; & la ſeconde, qu'ils appellent une néceſſité de moyen, c'eſt-à-dire, qu'il eſt impoſſible naturellement que la choſe ſe faſſe autrement. Or il faut montrer que ſans les bonnes œuvres, & par-là on entend, la pratique des vertus, & des actions chrétiennes propres de nôtre état & de nôtre condition ; on ne peut ſe ſauver, ni mériter la gloire à laquelle un Chrétien eſt deſtiné. Prémiérement ; donc elles ſont néceſſaires de néceſſité de précepte, puiſqu'elles ſont commandées, & en général & chacune en particulier ; elles le ſont en général, puiſque le Sauveur a dit que ſi nôtre juſtice, c'eſt-à-dire, nos bonnes œuvres, ne ſont plus abondantes que celles des Scribes & des Phariſiens, nous n'entrerons point dans le royaume du ciel ; il ordonne donc qu'on en faſſe, puis qu'il veut qu'elles ſurpaſſent en nombre & en perfections celles des Phariſiens, qui en faiſoient ſans doute, puiſqu'ils ſe picquoient d'être plus religieux obſervateurs de la loi, que les autres. De plus ne nous ordonne-t-il pas d'aſſûrer le choix qu'il a fait de nous pour la foy, & nôtre predeſtination à la gloire par la pratique des bonnes œuvres ? Et ne voyons-nous pas dans mille endroits de l'Ecriture qu'il commande d'obſerver toute ſa loi ; & cela n'eſt-ce pas autant de commandemens de faire des bonnes œuvres ! Que ſi nous les conſidérons en particulier, n'y a-t-il pas un précepte de l'aumône ? d'exercer la charité envers le prochain, de faire des fruits dignes de pénitence, & en un mot, non-ſeulement de fuïr le mal ; mais encore de faire le bien, qui eſt la même choſe, que pratiquer les bonnes œuvres. Secondement c'eſt une néceſſité de moyen, parce que Dieu n'a promis le ciel & la gloire que comme une récompenſe : or la récompenſe ſuppoſe abſolument le mérite, & le mérite les bonnes œuvres, puiſqu'il conſiſte en cela, & non pas dans nos bonnes qualitez naturelles, ou dans les belles actions purement morales & politiques, &c.

C'eſt de plus une néceſſité de moyen ; puiſque les vertus Théologales, la Foi, l'Eſpérance, & la Charité, qui ſont abſolument néceſſaires pour être ſau-

vez, ne peuvent ſubſiſtet ſans les bonnes œuvres ; car Dieu n'agiſſant pas tout ſeul dans cette affaire du ſalut, mais demandant nôtre coopération, cette coopération ne ſe fait que par les bonnes œuvres. Enfin, la foy ſans laquelle on ne peut plaire à Dieu, eſt agiſſante, & ſans les bonnes œuvres, elle eſt morte ; & la grace, ſans laquelle on ne peut faire aucune bonne action, nous eſt donnée pour agir ; de ſorte que c'eſt le plus grand abus qu'on en puiſſe faire, de ſe contenter d'une foy oiſive, &c.

Seconde partie. Dans les bonnes œuvres de quelque nature qu'elles ſoient, il y a des défauts à craindre & à éviter. Voicy les principaux. 1°. Il y a des perſonnes qui laiſſent les vertus ſolides, & les bonnes œuvres qui ſont preſcrites pour en faire d'autres de leur choix & de leur caprice, telles que ſont certaines dévotions, & certaines pratiques, en quoy ils font conſiſter toute leur vertu ; au lieu de s'appliquer à vaincre leurs paſſions, à ſe défaire de leurs vices, à faire des fruits dignes de penitence, & à s'acquiter des devoirs de charité. 2°. Les autres s'appliquent aux bonnes œuvres de ſurérogation, & qui ne ſont que de conſeil, & laiſſent celles à quoy ils ſont indiſpenſablement obligez. Une femme, par exemple, qui eſt chargée du ſoin d'un ménage, emploira tout ſon temps à viſiter les hopitaux, ſera aſſidûë à la priere, aſſiſtera à tous les ſermons qui ſe feront dans une ville, & cependant négligera le ſoin de ſa maiſon, d'inſtruire ſes enfans, & de les élever dans la piété, le ſalut de ſes domeſtiques, & de s'acquiter des autres devoirs de ſon état ; il faut montrer qu'on doit s'acquiter des œuvres qui ſont d'obligation avant que de penſer à celles qui ne ſont que de conſeil, &c. 3°. Il y en a qui dans les choſes d'obligation s'acquitent exactement des unes & négligent abſolument les autres, font volontiers celles qui ſont conformes à leur inclination, & ſe croyent par là être diſpenſez des autres, à quoy ils ont de la peine, ou ſentent de la répugnance, comme de pardonner les injures, & payer leurs dettes. 4°. Enfin, il y en a qui font quelques bonnes œuvres, mais qui en font trop peu, en quoy leur juſtice eſt défectueuſe ; *Non invenio opera tua plena, appenſus es, & inventus es minus habens*, &c.

Apocal. 3. *Daniel.* 5.

Troiſiéme partie. On doit expliquer les qualitez & les conditions que doivent avoir nos bonnes œuvres pour mériter la recompenſe que Dieu leur a promiſe. 1°. Elles doivent être faites en état de grace, autrement elles ſont inutiles pour le ciel ; quoy que ceux qui ſont en état de peché ne doivent pas ſe déſiſter d'en faire pour attirer ſur eux la miſéricorde de Dieu. 2°. Elles doivent être faites par un bon motif de plaire à Dieu, de le glorifier, de ſatisfaire à ſa juſtice, &c. 3°. Elles doivent être rapportées & attribuées à Dieu, qui y a la meilleure part, puiſqu'il nous prévient par ſes graces, & qu'il agit avec nous.

II. On peut s'arrêter à la ſeule néceſſité des bonnes œuvres & faire voir,

1°. Qu'elles ſont néceſſaires pour le ſalut, & pour meriter le ciel qui n'eſt promis, & qui n'eſt donné qu'à ceux qui les auront pratiquées.

2°. Elles ſont néceſſaires pour l'édification du prochain & pour ſatisfaire au bon exemple que nous ſommes obligez de lui donner.

3°. Elles ſont néceſſaires pour ſatisfaire aux devoirs de la charité chrétienne ; que nous ne ſçaurions accomplir ſans cela.

III. Sur l'utilité des bonnes œuvres.

1°. Elles

1°. Elles ſont le moyen de glorifier Dieu ; c'eſt par là qu'on le loüe, qu'on le confeſſe, qu'on ſe rend agréable à ſes yeux.

2°. Elles excitent le prochain à en pratiquer de ſemblables, & à remplir par ce moyen tous les devoirs d'un véritable Chrétien.

3°. Elles nous acquerent des tréſors de mérites pour le ciel.

IV. SUR la même utilité des bonnes œuvres.

1°. Elles attirent la grace de Dieu, la conſervent, & l'augmentent.

2°. Elles ſont un des fondemens de nôtre eſpérance.

3°. Elles ſont la meſure de la gloire que nous aurons dans le Ciel.

V. COMME l'Ecriture appelle les bonnes œuvres un tréſor, on peut faire voir combien ce tréſor eſt précieux.

1°. Pour la multitude des bonnes œuvres, puiſque toutes nos bonnes actions peuvent entrer dans ce tréſor, que nous pouvons mettre tout à profit, ſi nous ſommes ſoigneux de ne rien laiſſer perdre.

2°. Pour la varieté & la diverſité de ces bonnes œuvres, c'eſt tantôt une action de charité, tantôt une œuvre de miſéricorde, un acte de mortification, d'humilité, &c.

3°. Pour le prix & la valeur de chacune en particulier, puiſqu'il n'y en a aucune qui ne mérite le royaume du ciel & la poſſeſſion de Dieu même pour récompenſe.

VI. 1°. LES bonnes œuvres ſont les véritables preuves de nôtre vertu & de nôtre ſainteté durant la vie.

2°. Elles ſont nôtre plus ſolide conſolation à la mort.

3°. Elles ſont nôtre couronne, nôtre gloire, & nôtre bonheur dans l'autre vie.

VII. 1°. MONTRER que pour être un véritable Chrêtien, il faut pratiquer les bonnes œuvres ; qu'il n'y a perſonne qui n'en ait le pouvoir, les moyens, & les occaſions, en s'acquitant des devoirs de ſon état, de ſa condition, & de ſon emploi.

2°. Quelles ſont les conditions d'une bonne œuvre pour la rendre ſainte & chrétienne ; il faut qu'elle ſoit faite pour Dieu, & par un motif ſurnaturel ; il faut quelle ſoit faite en Dieu ; c'eſt-à-dire, en ſa grace, autrement elle n'eſt d'aucun mérite pour le ciel. Elle doit être faite avec Dieu, c'eſt-à-dire, avec ſa grace qui y a la meilleure part.

VIII. 1°. LA bonté de nos œuvres & de nos actions dépend de beaucoup des circonſtances & des conditions, dont ſi l'une vient à manquer, elles ſont inutiles pour le Ciel.

2°. Elles ſont ſujettes à bien des défauts, qui en font perdre, ou qui en diminüent le mérite.

3°. Elles coutent bien des petits en cette vie, & ſont ſujettes à bien des illuſions.

IX. 1°. IL n'y a point de Chrétien qui puiſſe être long-temps vertueux, juſte, & conſerver la grace de Dieu, ſans pratiquer les bonnes œuvres ; car ſans cela il ſe pervertira bien-tôt.

2°. Il n'y a point de ſi grand pecheur, qui ne puiſſe retourner à Dieu, & attirer ſa miſéricorde par le moyen des bonnes œuvres.

X. 1°. Nous ne ſommes en ce monde que pour faire de bonnes œuvres; puiſque nous n'y ſommes que pour ſervir Dieu, & pour faire nôtre ſalut.

2°. Nous n'emporterons avec nous dans l'autre vie que nos bonnes œuvres, & nous laiſſerons tout le reſte.

3°. Nous n'aurons de biens, de mérites, & de récompenſe dans le ciel, que ce que nous aurons acquis par nos bonnes œuvres.

XI. 1°. La foy, & la Religion Chrêtienne, qui nous obligent à mener une vie ſainte & conforme à ſes maximes, nous oblige par conſéquent à pratiquer les bonnes œuvres.

2°. Ce n'eſt que par les bonnes œuvres que nous arriverons à la fin, & au bonheur éternel que la foy & la religion nous promettent.

XII. 1°. La vie n'étant que pour agir, c'eſt par nos bonnes œuvres que nous pouvons juger ſi nous avons la vie de la grace; toutes les autres marques étant équivoques & ſujettes à illuſion.

2°. C'eſt par le mérite de nos bonnes œuvres, que nous nous rendons dignes de la vie de la gloire, & ſans cela, nous ne l'obtiendrons jamais.

XIII. Sur l'union des bonnes œuvres & de la foy.

1°. Les bonnes œuvres ſont des preuves inconteſtables de nôtre foy.

2°. Elles conſervent & maintiennent la foy.

3°. Elles honorent la foy, & lui donnent crédit.

XIV. 1°. Il n'y a point de véritable foy ſans les bonnes œuvres.

2°. Il n'y a point de bonnes œuvres qui meritent le ciel ſans la foi; auſſi n'y a-t-il que dans la Religion Chrétienne & Catholique, où il s'en faſſe de véritables.

XV. 1°. Sans la foy les meilleures actions ſont inutiles.

2°. Sans la grace ſanctifiante, les plus belles actions des pécheurs ſont mortes.

3°. Sans un bon motif, les plus heroïques actions des juſtes ne méritent rien pour l'éternité.

XVI. 1°. C'est une erreur de s'imaginer qu'il ſuffit pour être ſauvé de s'abſtenir des péchez les plus conſidérables, ſans s'établir dans les bonnes œuvres.

2°. C'eſt une autre erreur qu'il n'y ait que les grandes actions qui doivent être comptées parmi les bonnes œuvres, puiſque nous en pouvons faire de toutes les actions de nôtre vie.

XVII. 1°. Tous les pechez d'omiſſion, regardent les bonnes œuvres que l'on néglige de pratiquer.

2°. Ces ſortes de péchez étant les plus communs, les plus faciles à commettre, & dont on ſe corrige le moins, il s'enſuit que la plus grande partie des Chrétiens ſe damnent pour ne pas faire de bonnes œuvres.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

SAint Auguſtin, *Præfat. in Pſalm.* 31. montre que ſans la foy, les bonnes œuvres ne méritent rien pour le ciel. Les ſaints Peres.

Le même, *in Pſalm.* 83. montre que nulle bonne œuvre n'eſt méritoire de la gloire éternelle hors de l'Egliſe.

Le même, *l.* 50. *Homil. Homil.* 16. montre que toutes nos bonnes œuvres doivent être faites en cette vie.

Le même *l. de bono viduit.* montre fort au long quelles ſont les bonnes œuvres auſquelles les Chrétiens doivent s'appliquer.

Saint Jerôme, *lib.* 2. *in Thren.* 3. montre qu'il faut joindre les bonnes œuvres à la priere.

Le même, *Epiſt. ad Celantiam*, où il parle de la maniere de vivre ſaintement, montre l'obligation qu'on a de faire de bonnes œuvres, & le bon exemple qu'on doit donner au prochain par ce moyen.

Saint Chryſoſtome, *Orat. adverſ. Judæos*, montre combien la moindre bonne œuvre eſt agréable à Dieu dans l'exemple de Madelaine, qui répandit ſur les pieds du Sauveur un vaſe plein d'une liqueur précieuſe.

Le même, ch. 20. ſur ſaint Matthieu, montre qu'il ne faut que l'omiſſion d'une ſeule vertu pour être reprouvé.

Le même, ſur le chapitre prémier du même ſaint Matthieu, montre que Dieu n'ignore rien de nos bonnes œuvres, & qu'il leur deſtine une ample recompenſe.

Saint Grégoire, *l.* 22. *Moral.* montre le fruit que l'on fait envers le prochain en lui donnant exemple de faire de bonnes œuvres.

Le même, *Homil.* 17. *in Evangel.* montre que nous devons examiner nos bonnes œuvres comme l'on fait une piece de monoye, ſi elle eſt de bon aloy, ſi elle eſt de poids, &c.

Le même, *l.* 1. *in Jobi* 19. montre en combien de manieres le démon tend des pieges à nos bonnes œuvres & tâche de les corrompre.

Le même, ſur ces paroles de Job c. 9. *Verebar omnia opera mea, ſciens quia non parceres delinquenti*, fait voir par l'exemple du ſaint homme Job que nous devons toûjours nous défier même de nos meilleures actions.

Le même, *l.* 7. *Epiſt.* 127. montre que ſouvent le démon corrompt nos bonnes œuvres après qu'elles ſont faites.

Le même, *l.* 3. *in Job.* 10. montre que nous ne devons pas ſeulement prendre garde aux bonnes œuvres que nous entreprenons, mais encore avec quel eſprit, & quelle ferveur nous les entreprenons.

Le même, *l.* 1. *in Job.* 19. montre que nous devons craindre de faire trop peu de bonnes œuvres, & de ne les faire pas aſſez parfaitement.

Les livres ſpirituels & autres.

Drexellius, *in Amuſſi ſeu recta intentione, l. 2. cap. 10.*

Nicolaus Lancicius, *Opuſc. 3. cap. 3. & 9.*

Le même, *Opuſc. 5. c. 3. Opuſcul. 10. c. 8. Opuſc. 11. c. 31. & 17.*

Dandinus, *in Ethic. l. 24. c. 1.*

Hortus Paſtorum, *Tract. 1. lect. 5.* où il traite du mérite des bonnes œuvres.

Grenade dans la Guide des Pecheurs, ch. 4. où il montre que nous n'avons pas ſujet de nous enorgueillir pour nos bonnes œuvres.

Monſieur Pean, livre intitulé l'Ecole de JESUS-CHRIST, a un traité entier ſur les bonnes œuvres.

Arias dans le traité de l'Imitation de JESUS-CHRIST chapitre 19. montre combien les bonnes œuvres d'un homme juſte ſont agréables à Dieu.

Le Pere Suffren, tome prémier, de l'Année Chrétienne, chapitre 1. enſeigne le moyen de bien faire toutes ſes actions, & par conſéquent d'en faire autant de bonnes œuvres.

Le Pere Chanu, livre intitulé la Science des Saints chapitre troiſiéme, art. 16. parle amplement du mérite des bonnes œuvres.

Combolas, livre intitulé, le modele de la vie Chrétienne, chapitre 4. où il parle de l'efficace de la foy, §. 1. & ailleurs de la foy & des bonnes œuvres.

Le Pere Nepveu dans ſes Réflexions Chrétiennes, tome quatriéme, parle des défauts qui ſe gliſſent dans nos bonnes œuvres.

Le Pere de ſaint Martin de la Porte, Religieux Carme, livre intitulé, les Conduites de la grace dans ſa derniere partie, montre quelles ſont les conditions d'une bonne œuvre pour être agréable à Dieu.

Les Prédicateurs recens.

Matthias Faber, *conc. 3. in Domin. 7. poſt Pentec. & conc. 5. in Domin. 11. poſt Pent. & conc. 1. in Domini Septuag.*

Monſieur de la Volpilliere a fait un ſermon ſur ce ſujet.

L'Autheur des Diſcours Chrétiens pour le ſixiéme Dimanche d'après la Pentecôte, a un diſcours ſur les conditions néceſſaires pour faire de bonnes œuvres.

Le Pere Champigni, dans ſes ſermons choiſis, en a un ſur ce ſujet.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans ſa Domin. tome 3. ſermon pour le cinquiéme Dimanche après la Pentecôte, eſt tout entier ſur cette matiere.

Le même, dans le ſermon pour le onziéme Dimanche après la Pentecôte, montre l'union de la foy & des bonnes œuvres, & la dépendance mutuelle qu'elles ont.

Eſſais de Sermons pour le Carême, ſermon pour le Vendredy de la ſeconde ſemaine, où il eſt parlé de la néceſſité & des conditions des bonnes œuvres.

Eſſais de Sermons pour l'Avent, dans le troiſiéme deſſein, ſeconde partie du premier ſermon, il eſt prouvé que la foi doit être agiſſante & pratiquer les bonnes œuvres.

Les mêmes Eſſais pour la Dominicale, ſermon pour le troiſiéme Dimanche après l'Epiphanie, dans la ſeconde partie, il eſt parlé des bonnes œuvres à quoy nous porte la foy.

Les mêmes, dans un ſermon pour le ſeptiéme Dimanche après la Pentecôte, il eſt montré que les bonnes œuvres ſont néceſſaires pour être véritable Chrétien, & que ceux qui ne les pratiquent pas ne le ſont que de nom.

L'Autheur des Diſcours Chrétiens, diſcours pour le ſixiéme Dimanche apres l'Epiphanie parle des conditions néceſſaires pour faire de bonnes œuvres.

Le même, pour le vingt-troiſiéme Dimanche après la Pentecôte ſur les qualitez que doit avoir la foy, montre dans la troiſiéme partie, que les bonnes œuvres en ſont les témoignages.

Buſæus, *in viridario. titul. Opera bona.*
Peraldus, *ubi agit de Beatitudinibus.*
Summa prædicantium, *tit. Operatio.*
Lohner, *titul. Opus bonum.*

Ceux qui ont fait des recueils ſur ce ſujet.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples, & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

NOnne ſi benè egeris recipies, ſin autem male, ſtatim in foribus peccatum aderit. Geneſ. 4.

Si vous faites bien, ne ſerez-vous pas recompenſé ? & ſi vous faites mal, ne porterez-vous pas auſſi-tôt la peine de vôtre peché ?

Erit (juſtus) tanquam lignum, quod plantatum eſt ſecus decurſus aquarum, quod fructum ſuum dabit in tempore ſuo. Pſalm. 1.

Le juſte ſera comme un arbre qui eſt planté proche le courant des eaux, lequel donnera ſon fruit dans ſon temps.

Retribuet mihi Dominus ſecundùm juſtitiam meam. Pſalm 17.

Le Seigneur me rendra ſelon ma juſtice, & ſelon mes œuvres.

Unuſquiſque replebitur bonis, & juxta opera manuum ſuarum retribuetur ei. Proverb. 12.

Tout homme ſera rempli de biens, & il lui ſera rendu ſelon les œuvres de ſes mains.

Seminanti juſtitiam merces fidelis. Proverb. 11.

La récompenſe eſt aſſurée à celui qui ſeme la juſtice.

Infelix & vacua eſt ſpes eorùm, & labores ſine fructu, & inutilia opera eorum. Sapient. 3.

L'eſperance de ces perſonnes eſt vaine, & leurs travaux ſont ſans fruit, & leurs œuvres ſont inutiles.

Bonorum laborum glorioſus eſt fructus. Ibidem.

Le fruit des juſtes travaux eſt plein de gloire.

Reddit Deus juſtis mercedem laborum ſuorum. Sapient. 10.

Dieu a rendu aux juſtes la récompenſe de leurs travaux.

Bonas facite vias veſtras, & ſtudia veſtra, & habitabo vobiſcum. Jerem. 7.

Faites que vos voyes ſoient droites, & toute vôtre conduite juſte, & je demeurerai avec vous.

Opus juſti ad vitam. Proverb. 10.

L'œuvre du juſte conduit à la vie.

Reddam unicuique ſecundùm opus ſuum. Proverb. 24.

Je rendrai à chacun ſelon ſes œuvres.

Unuſquiſque mercedem accipiet ſecundùm meritum operum ſuorum. Eccli. 16.

Chacun recevra la récompenſe ſelon le mérite de ſes œuvres.

Oſtendam tibi ô homo quid ſit bonum, & quid Dominus requirat à te; utique facere judicium, & diligere miſericordiam, & ſollicitum ambulare cum Deo ſuo Mich. 6.

O homme je vous montrerai ce qui vous eſt utile, & ce que le Seigneur demande de vous: c'eſt que vous agiſſiez ſelon la juſtice, & que vous aimiez la miſericorde, & que vous marchiez en la preſence du Seigneur.

Quodcumque poteſt facere manus tua, inſtanter operare, quia nec opus, nec ratio, nec ſcientia erit apud inferos. Eccleſ. 9

Faites promptement tout ce que vôtre main pourra faire; parce qu'il n'y aura plus ni raiſon, ni ſageſſe, ni ſcience dans le tombeau où vous courez.

Sic luceat lux veſtra coram hominibus, ut videant opera veſtra bona. Matth. 5.

Voca operarios & redde illis mercedem. Idem 20.

Niſi abundaverit juſtitia veſtra pluſquam Scribarum & Phariſæorum, non intrabitis in regnum cœlorum. Matth. 5.

Qui facit veritatem venit ad lucem ut manifeſtentur opera ejus, quoniam in Deo ſunt facta Joann. 3.

Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur, & in ignem mittetur. Matth. 3.

Omnis arbor bona bonos fructus facit, mala autem arbor malos fructus facit. Matth. 7. & Luc. 6.

Per totam noctem laborantes nihil cepimus. Luc. 6.

Operamini non cibum qui perit, ſed qui permanet in vitam æternam. Joan. 6.

Me oportet operari donec dies eſt, veniet nox quando nemo poteſt operari. Joan. 9.

Ambulate dum lucem habetis, ut non tenebræ vos comprehendant. Joan. 12.

Poſui vos ut eatis & fructum afferatis, & fructus veſter maneat. Joan. 15.

Reddet (Deus) unicuique ſecundùm opera ejus. Ad Roman. 2.

Gloria autem & honor & pax omni operanti bonum. Ibidem.

Unuſquiſque propriam mercedem accipiet, ſecundùm ſuum laborem. 1. Ad Corinth. 3.

Fratres, eſtote abundantes ſemper in opere Domini, ſcientes quod labor veſter non eſt inanis in Domino. Ibid. c. 15.

Theſaurizate vobis theſauros in cœlo, quo fur non appropiat, neque tinea corrumpit, & ubi fures non effodiunt. Matth. 6.

Ut referat unuſquiſque propria corporis ſive bonum ſive malum. 2. Ad Corinth. 5.

Non ego ſed gratia Dei mecum. 1. ad Corinth. 15.

Providentes bona, non tantum coram Deo, ſed etiam coram hominibus. 2. ad Roman. 12.

Dignus eſt operarius mercede ſua. Luc. 10.

Si filius Abraha eſtis, opera Abraha facite. Joan. 8.

Opera quæ ego facio, ipſa teſtimonium perhibent de me. Joan. 10.

Omnem palmitem non ferentem fructum tollet eum, & omnem qui fert fructum purgabit eum.

Que vôtre lumiere luiſe devant les hommes, afin qu'ils voyent vos bonnes œuvres.

Appellez-les ouvriers, & payez-les de leur journée.

Si vôtre juſtice n'eſt plus abondante que celle des Docteurs de la Loy, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel.

Celui qui fait ce que la vérité lui preſcrit, vient à la lumiere, afin que ſes œuvres ſoient découvertes, parce qu'elles ont été faites en Dieu.

Tout arbre qui ne produit point de bon fruit, ſera coupé & jetté au feu.

Tout arbre qui eſt bon, produit de bons fruits; & tout arbre qui eſt mauvais, produit de mauvais fruits.

Nous avons travaillé toute la nuit ſans rien prendre.

Travaillez pour avoir, non la nourriture qui perit, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle.

Il faut que je faſſe les œuvres de celui qui m'a envoyé pendant qu'il eſt jour; il viendra une nuit dans laquelle perſonne ne peut agir.

Marchez pendant que vous avez la lumiere, de peur que les ténébres ne vous ſurprennent.

Je vous ai choiſis & établis, afin que vous ailliez & que vous apportiez du fruit, & que vôtre fruit demeure.

Il rendra à chacun ſelon ſes œuvres.

La gloire, l'honneur, & la paix, ſeront le partage de tout homme qui fait le bien.

Chacun recevra ſa récompenſe ſelon ſon travail.

Travaillez ſans ceſſe de plus en plus à l'œuvre de Dieu, ſachant que vôtre travail ne ſera pas ſans récompenſe en nôtre Seigneur.

Faites-vous des tréſors dans le ciel, où les vers & la roüille ne les mangent point, & où il n'y a point de voleurs qui les déterre.

Afin que chacun reçoive ce qui eſt dû aux bonnes & aux mauvaiſes actions qu'il aura faites, pendant qu'il étoit revêtu de ſon corps.

Ce n'eſt pas moi qui agit, mais la grace de Dieu avec moi.

Ayez ſoin de faire le bien, non-ſeulement devant Dieu, mais auſſi devant tous les hommes.

Celui qui travaille merite ſa récompenſe.

Si vous êtes enfans d'Abraham, faites ce qu'a fait Abraham.

Les œuvres que je fais rendent témoignage de moi.

Mon Pere retranchera toutes les branches qui ne portent point de fruit en moi, & il taillera

ut fructum plus afferat. Joan. 15.

Bonum autem facientes non deficiamus, tempore enim ſuo, metemus non deficientes. ad Galat. 6.

Dum tempus habemus, operemur bonum. Ibidem.

Ut ambuletis dignè Deo per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes. ad Coloſſ. c. 1.

Nolite communicare operibus infructuoſis tenebrarum. ad Epheſ. 5.

Ut curent bonis operibus praeſſe qui credunt Deo. ad Titum. 3.

In omnibus prabe te exemplum bonorum operum. ad Titum 2.

In reliquo repoſita eſt mihi corona juſtitia, quàm reddet mihi Dominus in illa die juſtus Judex. 2. ad Timoth. 4.

Non enim injuſtus Deus, ut obliviſcatur operis veſtri. ad Hebr. 6.

Satagite ut per bona opera certam vocationem veſtram & electionem faciatis. 2. Petri 1.

Quid proderit fratres mei, ſi fidem quis dicat ſe habere, opera autem non habeat, numquid poterit fides ſalvare eum. Jacobi 2.

Videtis quoniam ex operibus juſtificatur homo, & non ex fide tantùm. Ibidem.

Qui perpexerit in legem, non obliviſus factus, ſed factor operis, hic beatus in ſuo facto erit. Jacob. 1.

Vides quoniam fides ex operibus conſummata eſt. Ibidem c. 2.

Beati mortui qui in Domino moriuntur, opera enim illorum ſequuntur illos. Apocalyp. 14.

Ecce venio citò, & merces mea mecum eſt; reddere unicuique ſecundùm opera ſua. Ibid. c. 22.

In vacuum laboravi, ſine causâ & vane fortitudinem meam conſumpſi. Iſaïæ 49.

toutes celles qui portent du fruit, afin qu'elles en portent davantage.

Ne nous laſſons point de faire le bien, puiſque ſi nous ne perdons point courage, nous en recüeillerons le fruit en ſon temps.

Pendant que nous en avons le temps faiſons du bien.

Afin que vous vous conduiſiez d'une maniere digne de Dieu, tâchant de lui plaire en toutes choſes, portant des fruits de toutes les bonnes œuvres.

Ne prenez point de part aux œuvres infructueuſes des tenebres.

Afin que ceux qui croyent en Dieu ſoient toûjours les prémiers à pratiquer les bonnes œuvres.

Rendez vous un modele de bonnes œuvres en toutes choſes.

Du teſte la couronne de juſtice m'eſt réſervée, que le Seigneur comme un juſte Juge me rendra en ce grand jour.

Dieu n'eſt pas injuſte, pour oublier vos bonnes œuvres.

Efforcez-vous d'affermir vôtre vocation, & vôtre élection par vos bonnes œuvres.

Que ſervira t-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres? la foi le pourra-t-elle ſauver?

Vous voyez donc que l'homme eſt juſtifié par les œuvres, & non pas ſeulement par la foi.

Celui qui regarde fixement la loi, n'écoutant pas ſeulement pour l'oublier auſſi-tôt; mais faiſant ce qu'il écoute, trouvera ſon bonheur dans ſon action.

Ne voyez-vous pas que la foi eſt conſommée par les œuvres.

Heureux ſont les morts qui meurent dans le Seigneur; car leurs œuvres les accompagnent & les ſuivent.

Je m'en vais venir bien tôt, & j'ai ma récompenſe avec moi, pour rendre à chacun ſelon ſes œuvres.

J'ai travaillé en vain; j'ai conſumé inutilement, & ſans fruit toute ma force.

Exemples & Figures de l'Ancien & Nouveau Teſtament.

L'exemple de Noé.

Le prémier exemple d'un homme que l'Ecriture appelle juſte, & dont les œuvres & les actions furent agréables à Dieu, eſt le Patriarche Noé. Il eſt appellé juſte: *Noë vir juſtus in generationibus ſuis, cum Deo ambulavit.* Et l'Eccleſiaſtique le nomme parfait: *Perfectus & juſtus.* On peut juger en effet qu'elle fut ſa ſainteté, de ce qu'il conſerva ſon innocence dans ce grand déluge de vices, qui étoit plus horrible même que celui que Dieu envoya pour le punir; mais quand

Geneſ. c. 6. *Eccli. c. 44.*

l'Ecriture ajoûte qu'il marcha avec Dieu, elle fait entendre que ces actions étoient agréables à la divine majesté ; & ce fut pour cela qu'il devint le reconciliateur du monde, & qu'il obligea Dieu en sa plus grande colere de se souvenir de sa miséricorde : car comme remarquent quelques interpretes, il fut alors le Prédicateur de toute la terre, & fit par ses œuvres ce que Jonas fit ensuite dans Ninive, par ses paroles, l'avertissant par la construction de l'arche, que le monde en peu de temps seroit détruit.

L'exemple d'Abraham.

L'exemple d'Abraham est si celebre sur la pratique des bonnes œuvres, que l'Apôtre saint Jacques en fait un sujet de preuves, pour montrer que la foi seule, sans la pratique des bonnes œuvres ne nous rend pas justes devant Dieu. Voici comme il en parle. Voulez-vous sçavoir, ô homme, vuide de bonnes œuvres, que la foi sans les œuvres est morte ? nôtre pere Abraham ne fut-il pas justifié par les œuvres ; lors qu'il offrit son fils Isaac sur l'autel ? Ne voyez-vous pas que la foi étoit jointe avec les œuvres, & qu'ainsi cette parole fut accomplie, Abraham crut ce que Dieu lui avoit dit, & sa foi lui fut imputée à justice. En effet, les bonnes œuvres de ce saint Patriarche sont expressément marquées dans l'Ecriture : car outre celle qui acheva de gagner le cœur de Dieu, d'avoir été prêt d'immoler son cher fils Isaac, on y voir l'obéissance qu'il rendit à Dieu en quittant son païs, l'hospitalité qu'il exercoit envers les étrangers, sa charité envers tout le monde, le bon usage qu'il faisoit de ses richesses, sa déférence pour conserver l'union avec Loth son neveu, l'empressement qu'il témoigna pour obtenir le pardon des habitans de Sodome, & ses vertus admirables qui ont fait dire à saint Ambroise, qu'il avoit surpassé toutes les idées que les Philosophes payens s'étoient formées des plus grands hommes.

Jobi. 2.

L'exemple du saint homme Job.

Job est appellé saint par une espece de prérogative pour les bonnes œuvres qu'il a exercées dans tous les états de sa vie ; car dans sa plus grande abondance, il offroit souvent à Dieu des sacrifices pour les fautes secretes que ses enfans auroient pû commettre, & il ne passoit point de jour qu'il ne travaillât à leur sanctification, & comme il sçavoit que rien n'attire tant les bénédictions de Dieu, que la tendresse qu'on a pour les pauvres, il n'est pas croyable jusque où il a poussé cette vertu. Je pleurois, dit-il, avec celui qui étoit affligé, & mon ame étoit pénétrée de compassion pour le pauvre.. Je n'ai point refusé aux necessiteux ce qu'ils me demandoient, & je n'ai point lassé les yeux de la veuve à force de la faire attendre... Je n'ay point mangé seul, ajoûte t il, le peu que j'ay eû, & j'ay partagé mon pain avec le pauvre : en sorte qu'il ne craint point de dire qu'il étoit le pere des pauvres. Il avoit compassion des souffrances des misérables, & leur donnoit des consolations, qu'il ne trouva pas lui-même dans ses maux. Il dit enfin, qu'il étoit comme le bâton & le soûtien du boiteux, l'œil & le guide de l'aveugle, & pour faire voir jusqu'où s'étendoit sa charité, il conclud qu'il rendoit justice à tout le monde. Voila les bonnes œuvres qu'il pratiquoit, & les vertus qu'il possedoit en un souverain degré, dont Dieu même lui rendit témoignage, comme tenant à gloire d'avoir un tel serviteur, & il sembloit que ses yeux ne fussent attentifs sur la terre que pour le considerer.

L'exemple de Tobie.

Tobie est encore un modele de toutes sortes de bonnes œuvres ; elles sont rapportées dans l'Ecriture au prémier chapitre du livre qui porte son nom, & qui

qui ſemble n'être qu'un éloge des vertus & des actions de ce ſaint homme. Elle rapporte donc qu'étant mené en captivité du temps de Salmanazar, Roy des Aſſyriens, non-ſeulement il ne s'éloigna point du ſentier de la vérité, ni de la loi de Dieu; au contraire la compaſſion qu'il eût de la miſere de ſes compatriotes redoubla ſa ferveur, s'appliquant entierement à conſoler les compagnons de ſa captivité, à les exhorter de ne point abandonner la loi du Seigneur en laquelle ils avoient été élevez, à les aſſiſter de ce qu'il pouvoit gagner lui-même du travail de ſes mains; à enſevelir les morts, & à exercer enfin tous les actes de charité & de miſéricorde, leur ſervant de Prédicateur, d'exemple, de conſolateur. Auſſi l'Ecriture après avoir fait un long narré de ſa patience, de ſes vertus, & de ſes bonnes actions, ne manque pas de rapporter les bénédictions qu'il attira par-là ſur lui & ſur ſa famille, & de le propoſer comme un exemple de fidelité, & des bonnes œuvres que les véritables ſerviteurs de Dieu doivent pratiquer.

L'exemple de Joſaphat nous montre que Dieu pardonne des fautes conſiderables à ſes ſerviteurs en conſideratiõ des bonnes œuvres qu'ils ont faites.

Le Prophete Jehu, comme il eſt rapporté au ſecond livre des Paralipomenes, chapitre 19. dit au Roy Joſaphat, qui avoit fait alliance avec le Roy Achab; vous donnez ſecours à un impie, & vous vous liez d'amitié avec ceux qui haïſſent le Seigneur; c'eſt pourquoi vous mériteriez bien ſes châtimens; mais il s'eſt trouvé en vous de bonnes œuvres, en ce que vous avez détruit les bois où l'on idolâtroit dans le païs de Juda, & que vous avez tourné vôtre cœur vers le Seigneur, pour le chercher. D'où nous apprenons que Dieu en conſideration de nos bonnes œuvres nous fait miſericorde, ſi nous venons à l'offenſer, & nous donne le temps de revenir de nôtre égarement.

* Dieu eut égard aux bonnes œuvres du Roy Ezéchias, & lui prolonge la vie en cette conſidération. *Iſaïe* 38.

* Nous liſons au même livre des Paralipomenes chapitre 31. Que le Roy Ezéchias avoit fait beaucoup de bonnes œuvres, qu'il avoit reglé le culte de la maiſon de Dieu, ſelon les cérémonies ordonnées par la loi, ne cherchant que de plaire à Dieu, & d'exécuter avec toute l'affection de ſon cœur tout ce qu'il croyoit lui être agreable. Cela lui donna tant de confiance en la bonté de Dieu, qu'il ne craignit point de l'en faire ſouvenir dans une maladie, dont un Prophete l'avoit aſſuré de la part de Dieu qu'il mourroit: *Diſpone domui tuæ quia morieris tu, & non vives.* Ce ſaint Roy ne perdit point confiance à cette nouvelle; mais conjura le Seigneur, en conſidération des ſervices qu'il avoit tâché de lui rendre, & de ſes bonnes œuvres, de lui prolonger la vie de quelques années, ce qui lui fut accordé.

Exemples du Nouveau Teſtament.

L'exemple du Fils de Dieu.

Il ne faut point d'autre exemple en cette matiere que celui du Fils de Dieu même, qui a fait le précepte de pratiquer les bonnes œuvres, & qui en même temps en a été le plus parfait modele. Toutes ſes actions en ſont autant de preuves, ayant commencé par faire, & puis par enſeigner, comme dit le Texte Sacré, enſorte que toute ſa vie n'a été qu'un exercice, & un exemple continuel de toutes ſortes de vertus & de bounes œuvres: *Pertranſiit bene faciendo & ſanando omnes. .. bene omnia fecit.* Nous n'avons donc qu'a jetter les yeux ſur ce divin modele, non-ſeulement pour nous animer à toutes ſortes de bonnes œuvres, mais encore pour apprendre avec quelle perfection nous les devons faire. *Luc.* 10.

C'eſt pourquoi comme les Apôtres & tous les Saints de tous les ſiécles ſe ſont formez ſur cet exemple, ce ſeroit une choſe infinie & ſuperfluë de rapporter ici les autres.

Le Fils de Dieu a témoigné dans l'Evangile combien les bonnes œuvres lui ſont agréables. *Matth.26.*

Je ne puis cependant omettre deux exemples de l'Evangile, d'où nous pouvons juger combien les bonnes œuvres ſont agréables au Sauveur. Le premier eſt de Madelaine, qui répandit ſur les pieds ſacrez du Sauveur un vaſe rempli d'un parfum précieux. Le Sauveur appella cette action une bonne œuvre : *Quid moleſti eſtis huic mulieri, bonum enim opus operata eſt in me.* Et cette bonne œuvre lui fut ſi agreable qu'il voulut que par tout ou ſon Evangile ſeroit prêché, cette action fût publiée, & qu'on en conſervat le ſouvenir dans tous les ſiécles. Un autre exemple nous fait voir qu'il n'a pas tant égard à la grandeur où à l'importance de la bonne œuvre, qu'au bon cœur, & à la bonne volonté d'où elle part, quand on fait ce que l'on peut. C'eſt l'exemple de cette pauvre veuve, qui jetta deux deniers dans le tronc du Temple, lorſque les plus conſiderables de Jeruſalem y mettoient des pieces d'or & d'argent ; car le Fils de Dieu dit tout haut, en montrant cette femme, ſur qui perſonne n'avoit daigné jetter les yeux, que cette veuve avoit plus donné que tous les autres, parce que le peu qu'elle avoit offert, étoit tout ce qu'elle avoit pour témoigner à Dieu ſa reconnoiſſance.

L'exemple des Vierges folles & du ſerviteur pareſſeux, fait voir qu'on peut être réprouvé pour n'avoir pas fait de bonnes œuvres.

C'eſt une choſe qui nous doit faire trembler de voir dans les paraboles de l'Evangile, que ni les vierges folles, ni le ſerviteur pareſſeux ne ſont point condamnez pour avoir fait quelque mal, mais pour avoir manqué à faire du bien. Ces vierges furent rejettées, parce qu'elles n'avoient pas l'huile qui marque la charité ; & ce ſerviteur eſt condamné aux ténébres exterieures, parce qu'il n'avoit pas fait profiter le talent qu'on lui avoit confié. Voila ce qui perd la plûpart des Chrétiens; ils s'imaginent qu'il ſuffit pour être ſauvé de ne point commettre de péchez conſiderables, ſans ſe mettre en peine de pratiquer les bonnes œuvres, quoi qu'elles ſoient de précepte & commandées ſous peine de damnation.

Thabita reſſuſcitée par ſaint Pierre en conſideratiõ de ſes bonnes œuvres.

Dans les Actes des Apôtres, chapitre 9. Il eſt rapporté qu'une ſainte femme, diſciple des Apôtres, étant morte pleine de bonnes œuvres, comme parle le Texte Sacré, on conjura ſaint Pierre de vouloir bien avoir égard aux larmes des pauvres qui pleuroient ſa mort, & qui publioient les charitez qu'elle leur faiſoit pendant ſa vie, montrant les robes & les vêtemens qu'elle leur avoit donné par aumône ; ce qui toucha de compaſſion le Prince des Apôtres, qui demanda à Dieu qu'il lui rendit la vie ; pour continuer l'exercice de ſes bonnes œuvres, & qui fut exaucé avec l'admiration de tous les aſſiſtans, & de tout le païs.

Le figuier ſtérile eſt une figure de ceux qui ne font point de bonnes œuvres. *Luc. 13.*

Ceux qui ne font point de bonnes œuvres ſont repréſentez dans cette terrible parabole de l'Evangile de ſaint Luc. Un homme avoit un figuier dans ſa vigne, il vint pluſieurs fois chercher du fruit à ce figuier ſans y en trouver. Coupez-le donc, dit il : car pourquoi occupe-t-il la terre inutilement : *Succidite ergo illam, ut quid terram occupat !* L'Evangile continüe, & dit, que celui qui cultivoit la vigne, dit au maître, Seigneur, laiſſez-moi encore ce figuier pour cette année ; je labourerai au pied, j'y mettrai du fumier, afin de lui faire porter du fruit ; que ſi après cela, il n'en porte pas vous le couperez. Voicy le ſens

que les Peres, donnent a cette parabole : chaque Chrétien eſt ce figuier ; cet arbre planté dans la vigne du Seigneur, qui eſt ſon Egliſe ; il y eſt planté de la main de Dieu même, arrosé de ſon ſang par les canaux des Sacremens ; mais après cette culture ſi ſainte & ſi divine, ce grand Dieu nous menace d'être arrachez comme des arbres ſtériles, ſi nous ne portons des fruits des bonnes œuvres : *Succidite ergo illam, ut quid terram occupat !*

Application de quelques paſſages à ce ſujet.

Theſaurizate vobis theſauros in cœlo, &c. Matth. 6. Le Fils de Dieu donne aux hommes le moyen d'acquerir, par ce qui paroit même le moins conſidérable, les richeſſes, & les tréſors ineſtimables de ſa gloire : *Theſaurizate vobis theſauros in cœlis.* Amaſſez des tréſors incorruptibles dans le ciel ; mais de quoy ? de toutes ſortes de choſes, d'actions grandes & petites, héroïques & mediocres ; faites amas de tout cela, & en conſervez juſqu'aux reſtes. Saint Grégoire demande qu'eſt-ce qu'on entend par ces fragmens que le Sauveur commande de ramaſſer, & il répond que ce ſont nos actions perdües & inutiles, qui ne le ſeroient pas ſi nous voulions : que ce ſont les reſtes de vos penſées : *Reliquiæ cogitationis.* Mille paroles, & mille entretiens inutiles, que la grace pourroit ménager, & faire entrer dans le fond de la gloire que nous attendons ; en ſorte que comme dans un tréſor il y entre non-ſeulement des pieces d'or & de grand prix, mais encore des monnoyes de peu de valeur ; de même dans le tréſor de ſa miſéricorde, le fond du tréſor du ciel doit être compoſé de vertus ſublimes & héroïques, & même des actions les plus communes auſquelles nous ne faiſons pas réfléxion. Nous avons affaire à un Dieu qui ſe contente de peu, & qui ſçait ſi bien ménager & faire valoir le peu que nous lui donnons, qu'il n'y attache rien moins qu'une récompenſe infinie.

Les tréſors de merites que l'on peut amaſſer par le moyen des bonnes œuvres.

Pſalm. 75.

Deum exquiſivi manibus meis, & non ſum deceptus. Pſalm. 76. Pour trouver Dieu, il le faut chercher avec les mains, dit le Pſalmiſte, & quiconque ſe contenteroit de le chercher par quelque autre de ſes ſens, ſeroit en danger de ne le trouver jamais. Dieu n'eſt pas palpable, puiſqu'il n'a point de corps, & cependant il veut que pour le trouver on le cherche avec les mains ; c'eſt-à-dire, qu'on ne ſe contente pas de la foi, mais qu'on y apporte à ſon ſervice les bonnes œuvres. C'eſt pourquoy le Roy Prophete dit ; *Manibus meis Deum exquiſivi nocte coram ipſo, & non ſum deceptus.* Et ſaint Auguſtin dit, que toutes ces circonſtances ſont remarquables : *Quid exquiſiſti ? Deum. Quomodo exquiſiſti ? manibus. Quando exquiſiſti ? nocte. Ubi exquiſiſti ? coram eo. Quo fructu exquiſiſti ? & non ſum deceptus.*

On ne trouve Dieu que l'on cherche, que par les bonnes œuvres.

Omnem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum. Joan. 15. Si nous ne nous appliquons pas à faire de bonnes œuvres, n'y a-t-il pas danger que nous ne ſoyons ſemblables au ſarment infructueux, qui étant ſéparé du ſep, ſe ſéche, & ne peut plus ſervir qu'à être jetté au feu ? On ſe flate ſur ce qu'on ne vit pas dans le dernier déréglement ; mais ſouvenons-nous que le ſerviteur lâche n'eſt pas condamné pour avoir perdu le talent, mais pour ne l'avoir pas fait profiter ;

Le danger de ſe perdre où ſont ceux qui ne font point de bonnes œuvres.

& que ce n'eſt pas ſeulement pour n'avoir pas porté des fruits, que le pere de famille laiſſe périr ſa vigne, mais pour n'avoir pas porté de bons fruits. Nous nous imaginons que Dieu attendra encore quelque temps, & peut-être a-t-on déja mis la coignée à l'arbre : *Jam enim ſecuris ad radicem arboris poſita eſt.* Il y a long-temps que Dieu vous attend, que Dieu vous avertit, que Dieu vous ſollicite ; il [illegible] ſouvent & toûjours inutilement chercher des fruits ſur un arbre qu'il cultive avec tant de ſoin ; juſtement indigné d'une ſi longue ſterilité, il va peut être en peu de jours, prononcer contre vous la ſentence que le pere de famille prononça contre le figuier : *Succidite ergo illam, ut quid terram occupat ?* Qu'on coupe au plûtôt ce mauvais arbre, qu'on le jette au feu ; à quoy bon ſouffrir plus long temps qu'il occupe la place d'un autre qui porteroit de bons fruits.

Matth. 10. & *Luc.* 3.

Luc. 13.

Il faut faire voir par ſes œuvres qu'on eſt enfant de Dieu.

Si filii Abrahæ eſtis, opera Abrahæ facite. Joan. 8. Si vous êtes les enfans d'Abraham, diſoit le Sauveur aux Juifs, faites les œuvres d'Abraham, ſi vous ne les faites pas, le pere de la foy n'eſt point vôtre pere. Je vous dis de même avec ſaint Paul, ſi vous êtes les enfans de Dieu, faites-en voir les véritables marques. Portez ſon amour dans vos cœurs, ſon eſprit dans vos penſées, ſa ſainteté dans toute vôtre conduite. Comme le démon reconnoit pour ſes enfans ceux qui font les œuvres du demon, auſſi Dieu ne reconnoît pour les ſiens que ceux qui font des actions dignes de Dieu, & qui ne ſe laſſent point de les faire ; ſa volonté là deſſus étant clairement marquée par ſaint Paul : *Ut ambuletis digni Deo, in omni opere bono fructificantes.* Dieu, dit ce grand Apôtre, veut que vous viviez d'une maniére digne de lui, vous appliquant ſans relâche à toutes ſortes de bonnes œuvres.

Ad Coloſſ. 10

C'eſt principalement par les œuvres que l'on confeſſe Jesus-Christ.

Corde creditur ad juſtitiam, ore autem confeſſio fit ad ſalutem, dit ſaint Paul aux Romains, ch. 10. L'on croit de cœur pour être juſtifié, & l'on confeſſe de bouche pour être ſauvé. Mais remarquez, mes Freres, que c'eſt principalement par nos œuvres, que le Fils de Dieu veut que nous le confeſſions : Ce ſont nos œuvres qui témoignent que nous le reconnoiſſons pour nôtre maître, & qui marquent que nous voulons être au nombre de ſes véritables diſciples : Car c'eſt peu de dire que l'on adore le vrai Dieu, il faut le prouver, & toute autre preuve que celle des œuvres eſt équivoque & incertaine. L'arbre qui eſt bon, dit Jesus Christ, produit de bons fruits.

C'eſt par les actions, & par les bonnes œuvres que l'on reconnoît les véritables Chrétiens.

A fructibus eorum cognoſcetis eos. Matth. 7. Tous les hommes ſont ſemblables par les paroles, ils ne ſont différens que par les actions, & l'on peut dire que les bonnes actions ſont ce qui diſtingue les vrais Chrétiens de tous les autres : *A fructibus eorum cognoſcetis eos.* Bien des gens ont la voix de Jacob, mais ils ont les mains d'Eſaü, c'eſt-à dire, que pluſieurs perſonnes parlent comme des Chrétiens, & agiſſent comme des payens.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des Saints Peres ſur ce ſujet.

HOc ipſum cum bene agimus, Deum per nos agere intelligamus. Auguſt. de quant. anim. c. 34.

Ad peccandum homo abundat propria facultate, ad agendum autem bonum, ſibi non ſufficit niſi ab illo juſtificetur, qui ſolus eſt juſtus. Idem, lib. de verâ innoc. c. 121.

Non ſufficit abſtinere à malo, niſi fias quod bonum eſt; & parum eſt nemini nocere, niſi ſtudeas bonis prodeſſe. Idem. Ibidem. c. 86.

Bona opera quæ dicuntur ante fidem, quamvis videantur hominibus laudabilia, inania ſunt, ita mihi videntur eſſe ut magna vires, & curſus celerrimus prater viam. Idem, Præfat. in Pſalm. 31.

Ubi fides non erat, bonum opus non erat. Idem, Ibidem.

Ut bona opera ſequantur precedit fides; nec ulla ſunt bona opera, niſi quæ ſequuntur precedentem fidem. Idem, in Pſalm. 67.

Sunt opera quæ videntur bona ſine fide Chriſti, & non ſunt bona, quia non referuntur ad eum finem, ex quo ſunt bona. Idem, tract. 25. in Joan.

Tunc recta ſunt opera, cum in illum finem diriguntur qui eſt Chriſtus. Idem, in Pſalm. 89.

Non ſolùm malum feciſſe, ſed etiam bonum non egiſſe damnabile eſt. Idem, lib. 50. homil. homil. 16.

Factus eſt theſaurus tuus meritum tuum. Idem, in Pſalm. 31. Conc. 1.

Quomodo Deus impalpabilis quæritur, niſi operibus etiam in nocte peccati factis. Idem, Epiſt. 121.

Omne opus leve fieri ſolet, cum ejus præmium cogitatur, & ſpes præmii ſolatium ſit laboris. Hieronymus in Epiſt.

Qui Chriſtum profitentur ſe amare, non modo ex iis quæ dicunt, ſed ex iis quæ faciunt, cognoſcuntur; ex fructibus enim arbor dignoſcetur. Sanctus Ignatus martyr. Epiſt. ad Epheſ.

Non ſibi aliquis credat, quidquid ſibi animus ſine operis atteſtatione reſpondeat. Gregor. homil. 3. in Evangel.

Nunquam Dei amor eſt otioſus, operatur

SOyons perſuadez, que lorſque nous faiſons quelque bien, c'eſt Dieu qui agit par nous.

L'homme a de lui-même tout ce qu'il faut pour pécher; mais il n'eſt pas capable de faire le bien, à moins qu'il ne ſoit juſtifié par celui qui ſeul eſt juſte.

Il ne ſuffit pas de s'abſtenir du mal, ſi l'on ne fait le bien; & c'eſt peu que vous ne faſſiez tort à perſonne, ſi vous ne tâchez de rendre ſervice aux gens de bien.

Ce qu'on appelle bonnes œuvres dans celui qui n'a pas encore la foy, ce ſont des œuvres inutiles, quoyqu'elles paroiſſent dignes de loüange aux hommes, je les compare à de grands efforts, & à une courſe trés-rapide, mais hors du chemin que l'on doit tenir.

Où la foy manque, point de bonne œuvres.

La foy précéde, afin que les bonnes œuvres ſuivent, & il n'y a de bonnes œuvres que celles qui ſuivent la foy.

Il y a des œuvres qui paroiſſent bonnes, ſans la foy en JESUS-CHRIST; mais elles ne le ſont pas veritablement; parce qu'elles ne ſe rapportent pas à la fin qui les rendroit bonnes.

Les œuvres ne ſont bonnes que lorſqu'on les rapporte à cette fin qui eſt JESUS CHRIST.

On eſt condamné non-ſeulement pour avoir fait le mal, mais encore pour n'avoir pas fait le bien.

Vôtre tréſor, ce ſont les mérites que vous avez acquis.

Comment eſt-ce qu'on cherche Dieu ſans pouvoir l'atteindre, ſi ce n'eſt par des œuvres faites dans les ténébres du peché.

Toute action devient aiſée lorſqu'on penſe à la recompenſe qui la ſuit: & l'eſpérance du prix eſt le ſoulagement du travail.

On connoit ceux qui font profeſſion d'aimer JESUS-CHRIST, non-ſeulement à leurs paroles, mais encore à leurs actions: car on connoît l'arbre à ſon fruit.

Que perſonne ne s'en croye lui-même, quelque choſe que lui diſe ſon cœur, ſi le témoignage des œuvres manque.

Jamais l'amour de Dieu n'eſt oiſif, il opere

enim magna ſi eſt, ſi verò operari renuit, amor non eſt. Gregor. Ibidem.

Fides ſine operibus mortua eſt, quemadmodum opera ſine fide. Gregor. Nazianzenus, Orat. in Lavacr.

Quiſquis diligere ſe alium aſſerit, & in verbis ſuis, verba ejus quodammodo mortua ſunt. Greg. Nyſſen. l. de opific. mundi.

Habent opera linguam ſuam, habent facundiam ſuam etiam tacente lingua; facta namque pra dictis amantem probant. S. Cyrillus. Apoph. 14. lib. 1.

Non tranſeunt opera noſtra, ſed velut æternitatis ſemina jaciuntur. Bernardus, ſerm. 15.

Quid fides qua non operatur, niſi cadaver exanime? Idem, ſerm. 24. in Cant.

Argumenta fidei, opera, Idem, ſerm. de Reſurrect.

Verba Chriſtiani opera ſunt. Chryſoſt.

Dilectio vacare non poteſt, da mihi amorem vacantem, & nihil operantem. Auguſtinus, ſerm. in Pſalm. 32.

Ille bene operatur, qui jam operatur, non ut ipſe Deo placeat, ſed quia placet ei Deus; vel quia placeat Deo quod operatur. Bernardus in Sentent.

de grandes choſes où il eſt; & s'il refuſe d'agir, ce n'eſt pas un véritable amour.

La foy eſt morte ſans les œuvres, comme les œuvres ſont mortes ſans la foy.

Quiconque dit qu'il aime quelqu'un, & s'en tient aux paroles, ſes paroles ſont en quelque façon mortes.

Les actions ont leur langage, elles ont leur éloquence, lors même que la langue ne dit mot, les actions marquent mieux qu'on aime, que les paroles.

Nos œuvres ne paſſent point, mais elles ſont comme des ſemences pour l'éternité.

Qu'eſt ce que la foy qui n'agit pas, qu'un cadavre ſans ame.

Les preuves de la foy, ce ſont les œuvres.

Les paroles du Chrétien, ſont ſes œuvres.

La charité ne peut demeurer oiſive; trouvez-moy, ſi vous pouvez, un amour oiſif, & qui ne faſſe rien.

Celui qui pratique de bonnes œuvres ne doit pas s'imaginer que par là, il mérite beaucoup de Dieu, mais il les doit pratiquer; parce qu'il aime Dieu, & qu'elles lui ſont agréables.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

Définition des bonnes œuvres.

PAr ce mot de bonnes œuvres, dont nous parlons icy, on entend de bonnes & ſaintes actions qui méritent la vie éternelle. C'eſt la notion qu'en donnent tous les Docteurs, fondez ſur l'Ecriture, où Dieu promet le ciel & l'éternité bienheureuſe pour récompenſe du bien que les juſtes ont fait en cette vie. La bonne action eſt un terme plus générique, & plus étendu que la bonne œuvre, quoyque tous ceux qui ont traité cette matiére les confondent ordinairement; mais à proprement parler, la bonne œuvre eſt un acte de quelque vertu qui paſſe au dehors, comme l'aumône, & l'aſſiſtance qu'on donne au prochain. On l'appelle bonne, ſainte, chrétienne, & ſurnaturelle, pour la diſtinguer de celle qui eſt ſimplement morale, & conforme à la raiſon, telle que pluſieurs payens ont faites & peuvent faire, & que pluſieurs Chrétiens font tous les jours, lors qu'ils n'ont en vûë qu'un motif honnête ſans nul rapport à Dieu. On ajoûte, qu'elle mérite la vie éternelle, pourvû qu'elle ait toutes les conditions qui y ſont requiſes, & dont on parlera dans la ſuite.

Les differentes eſpeces de bonnes œuvres.

Dans la vie chrétienne il y a en général deux ſortes de bonnes œuvres, les unes ſont de néceſſité, que tous ceux qui aſpirent au bonheur éternel, doivent pratiquer; les autres ſont de ſurérogation, telles que ſont les conſeils

évangeliques, que Dieu n'exige pas abſolument, mais qui acquierrent une couronne de gloire particuliére à ceux qui les obſervent. De plus, l'Ecriture ſemble rapporter toutes les eſpeces de bonnes œuvres, à ces trois, qui comprennent tout le bien qu'un Chrétien peut faire pour mériter le ciel; ſçavoir, la priére, le jeûne, & l'aumône. Par la priére, on entend toutes celles qui regardent le culte divin; par le jeûne, on entend celles qui regardent nôtre perfection particuliére, la victoire de nos paſſions, les mortifications, & les pratiques de pénitence; par l'aumône, on entend celles qui regardent le prochain, comme toutes les œuvres de charité & de miſéricorde, qui s'étendent bien loin, & renferment pluſieurs vertus particulieres. Nous parlons icy des bonnes œuvres en général, comme nous avons déja averti, ſans deſcendre dans le détail de chacune en particulier.

Du mérite de nos bonnes œuvres.

Comme nos bonnes œuvres faites avec les conditions néceſſaires méritent recompenſe devant Dieu, qui l'a promiſe ample & abondante; voicy ce que la Théologie nous enſeigne ſur ce point; 1°. Qu'il y a deux ſortes de mérite, l'un de condignité, qu'elle nomme de juſtice, fondé ſur l'égalité de l'œuvre avec la récompenſe, & ſur l'engagement de la parole expreſſe de Dieu; L'autre, de congruité, que l'on appelle de bienſéance, parce que n'étant pas appuyé ſur des conditions ſi rigoureuſes, il n'oblige pas Dieu à lui donner cette récompenſe; 2°. Que tout le mérite que nous pouvons acquerir eſt borné au temps de cette vie; parce qu'après la mort, on ne peut plus croître en vertu, ni acquerir aucun degré de perfection, & nous n'aurons pendant toute l'éternité que ce que nous aurons amaſſé en ce monde durant que nous ſommes voyageurs. 3°. Que le mérite dont nous parlons, eſt attaché aux actions bonnes & libres; je dis aux actions, parce qu'on ne mérite point par les habitudes des plus nobles, & des plus excellentes vertus, ſi l'on n'en produit quelque acte; on ajoûte aux actions libres, parce que la loüange & le blâme ſont les apanages de la liberté, que les Philoſophes & les Théologiens regardent comme le principe & le fondement du bien & du mal, & par conſéquent du mérite, & du démerite. 4°. Qu'il n'y a que les bonnes œuvres qui meritent des récompenſes dans le ciel; Et par les bonnes œuvres ou actions, on entend celles qui ſont faites ayant la foy, la grace ſanctifiante, & par un motif ſurnaturel; car faute de ces trois conditions, ni les vertus des anciens Philoſophes, ni des infideles, ni même des Chrétiens ne ſont d'aucun mérite, ni d'aucun prix pour le ciel.

C'eſt un article de foy que nos bonnes œuvres meritent une recompenſe éternelle. *Matth.* 16.

Toutes ces choſes étant préſuppoſées, c'eſt un article de foi, que tous les juſtes méritent de Dieu une récompenſe éternelle par toutes les bonnes actions & les bonnes œuvres de leur vie; Le Concile de Trente l'a décidé contre les Hérétiques de nôtre temps, en la ſeſſion ſixiéme chapitre 16. & Canon 32. Les preuves en ſont priſes des paroles de l'Ecriture, en une infinité d'endroits, & particuliérement en ſaint Matthieu ch. 16. où il eſt dit que le Fils de Dieu, au jour du jugement, rendra à chacun, ſelon les œuvres qu'il aura faites: *Venite Benedicti Patris mei &c. Eſurivi enim, & dediſtis mihi manducare*, &c. Les Controverſiſtes en apportent des raiſons, qu'il eſt inutile de rapporter ici.

Nous pouvons mériter le ciel par les bonnes œuvres qui ſont de préceptes auſſi-bien que par celles qui ſont de ſurérogation.

Quant aux actions, par leſquelles on peut mériter le ciel par un mérite de condignité, les mêmes Theologiens enſeignent communément, que ce n'eſt pas ſeulement par les œuvres de ſurérogation & de conſeil, comme quelques-uns ont cru, mais encore par celles qui nous ſont commandées, & que nous ſommes obligez de faire, ſous peine de damnation, qu'on obtient cette magnifique récompenſe. Le Concile de Trente l'a encore déclaré dans la Seſſion 6. & le Fils de Dieu l'a enſeigné par ces paroles: ſi vous voulez entrer a la vie, gardez les commandemens: *Si vis ad vitam ingredi, ſerva mandata.*

Matth. 19.

* On mérite non-ſeulement par les actes de la charité, & par les autres vertus Theologales & infuſes, mais encore par les actes de toutes les autres vertus.

* Il eſt encore néceſſaire de ſçavoir pour la parfaite intelligence de cette matiere, que ce n'eſt pas par les ſeuls actes exercez ou commandez par la charité, que l'on mérite l'éternité bienheureuſe, comme pluſieurs ſe ſont perſuadez; mais par tous & par chaque acte des autres vertus que les juſtes exercent par un motif ſurnaturel. C'eſt le même Concile de Trente qui l'a déclaré au chapitre dernier de la Seſſion ſixiéme: Que les perſonnes juſtifiées ſatisfont à la loi divine, & méritent la vie éternelle faites en grace, & en état de juſtice, & avec le ſecours de la grace divine, qui eſt néceſſaire pour toutes les bonnes actions; & par conſéquent comme ce n'eſt pas ſeulement par les actes de la charité & des autres vertus Théologales que l'on ſatisfait à la loi de Dieu, auſſi dans la penſée du Concile, ce ne ſont pas les ſeules actions exercées, ou commandées par la charité, qui méritent des récompenſes éternelles; mais encore toutes celles qui ſe font en état de juſtice, avec le ſecours de la grace actuelle de Dieu.

On mérite le ciel & la récompenſe éternelle par les moindres bonnes œuvres.

Il faut encore remarquer que ce n'eſt pas par les ſeuls actes produits avec ferveur, & avec autant de vehémence, qu'en ont la grace & la charité qui en ſont les principes, que les juſtes meritent une récompenſe éternelle par un merite de condignité, comme l'ont crû pluſieurs grands hommes; mais encore par ceux qui ſont plus foibles que ces nobles habitudes, & que c'eſt généralement à toutes les bonnes œuvres que font les juſtes, petites ou grandes qu'eſt attaché le mérite de condignité dont j'ai parlé. Car ſi c'eſt pour toutes ſortes de pechez mortels, que les reprouvez méritent d'être tourmentez dans les enfers, pourquoi les juſtes ne mériteront-ils pas d'être auſſi recompenſez dans le ciel, pour toutes, & chacunes des bonnes œuvres qu'ils font.

Cõme Dieu récompenſe les bonnes œuvres au-deſſus de leur mérite.

Luc 6.

Il faut enfin ſuppoſer comme une maxime conſtante dans la morale chrétienne, que Dieu ne ſe contente pas de recompenſer les bonnes œuvres des juſtes, de tout le mérite de condignité qu'elles ont; mais qu'il y ajoûte toûjours des ſurcroîts, & des faveurs de pure liberalité, & comme pour combler tout le mérite de congruité qu'elles peuvent avoir; Ce qui eſt fondé ſur les paroles du Sauveur, qui dit: *Menſuram bonam, & confertam, & cogitatam, dabunt in ſinum veſtrum.* Qu'on ne vous rendra pas ſeulement une bonne meſure, ce qui doit être entendu du merite de condignité; car il ſignifie tout ce qu'on peut éxiger de récompenſe; mais que cette meſure ſera foulée & preſſée, afin qu'il n'y ait rien qui ne ſoit bien rempli. Ce qui nous apprend que Dieu donnera plus que les bonnes œuvres ne méritent, & qu'on ne s'attend de recevoir, ayant égard à la ſeule égalité qu'elles ont avec la récompenſe.

Toutes les actions des hommes ont dans la Theologie, des noms differens, ſelon les differentes affections de la volonté, ou les differens états de grace & de

peché

peché, où ſe trouvent actuellement ceux qui les font. Les premieres ſont appellées des œuvres mortiferes, parce qu'elles donnent la mort à l'ame, & ce ſont les pechez mortels. Les ſecondes ſont appellées mortes, & ce ſont les bonnes actions & les bonnes œuvres; l'aumône, le jeûne & les autres vertus que peut exercer un homme actuellement dans le peché mortel, leſquelles n'étant point animées de la grace, qui eſt le principe de leur vie, ne lui ſerviront de rien pour l'éternité. Les troiſiémes ſont appellées mortifiées, & ce ſont celles qui ayant été faites dans l'état de la grace, & mortes enſuite par quelque peché mortel, qui les a privées pour un temps du droit qu'elles avoient à la gloire, revivent néanmoins, & rentrent dans leur droit par la réſurrection ſpirituelle du pecheur. Les quatriémes ſont appellées vivifiantes, parce qu'elles rapportent à l'ame la vie de la grace qu'elle avoit perduë, telles ſont la contrition parfaite, ou l'attrition avec le ſacrement. Les dernieres enfin, ſont appellées vives, & ce ſont celles qui étant pleines de vie, parce que celui qui les opere eſt dans l'état de la grace, le rendent agréable à Dieu, & digne de ſon héritage. Or entre toutes ces actions, il n'y en a aucunes qui puiſſent porter le nom de bonnes œuvres, & mériter la félicité éternelle, ſi elles ne ſont animées de l'eſprit de la grace, ſans laquelle ce n'eſt point travailler pour le ciel, quelque bonne action que l'on faſſe.

Les vertus morales des Infideles ne ſont pas des pechez.

Lorſque ſaint Auguſtin dans la diſpute contre Julien diſciple de Pelage l. 4. c. 3. allégue les paroles de l'Apôtre : *Quod non eſt ex fide peccatum eſt*, pour prouver que nul homme n'eſt capable de faire aucune action de vertu véritable s'il ne vit de la foy, ſans laquelle, comme dit le même Apôtre, il eſt impoſſible de plaire à Dieu ; il ne faut point inferer de là, comme ont fait quelques Autheurs, que ce ſaint Docteur ait regardé comme des pechez, les vertus morales des Infideles ; il veut dire par là, pour expliquer ſa penſée avec tout le temperament que lui donnent les Théologiens, non que les vertus morales, que les payens pratiquoient pour une fin honnête, fuſſent de véritables pechez, mais que n'étans pas éclairez des lumieres de la foy, qui ſeule nous découvre cette fin, faiſoient ſouvent de leurs plus belles actions, de fauſſes vertus, & de véritables pechez en les faiſant par vanité, ou par quelque mauvais deſſein ; c'eſt pourquoi il les appelle en quelque endroit : *Inflatas virtutes*. *Ad Roman.* 14.

Pour faire une bonne œuvre il faut une grace actuelle de Dieu qui nous previéne & qui nous excite.

C'eſt Dieu ſeul qui commence la chaîne de nôtre ſalut & de nos bonnes œuvres, & nous n'avons point de part à ce commencement. C'eſt un mouvement de la grace par lequel Dieu nous fait connoître ſa volonté, & par lequel il nous excite à faire une bonne œuvre. Il faut qu'il nous prévienne par les benedictions de ſa douceur, dit le Prophete, ſans quoi tout ce que nous faiſons eſt inutile. C'eſt encore lui qui continuë cette chaîne ; mais de concert avec nous, il veut que nous ayons part à une bonne œuvre par le bon uſage de nôtre liberté & de ſa grace, & ce ſont ces deux choſes enſemble, qui ſont le prix de nos bonnes œuvres, & qui nous méritent l'augmentation de la grace, pour en operer de nouvelles.

Conditions ſelon S. Auguſtin que doit avoir une bonne action.

Pour rendre une action bonne, elle doit avoir deux qualitez. La premiere, qu'elle ſoit bonne en elle-même, & non contraire à la loi de Dieu. La ſeconde, qu'elle ſoit rapportée à la fin qui lui eſt convenable ; & cette fin ſelon l'ordre établi par la loi éternelle, n'eſt autre que Dieu. La bonté de l'action en

elle-même, eſt ce qu'il appelle le corps de l'action ; & le rapport qu'elle a à Dieu comme à ſa fin, eſt ce qu'il appelle l'ame de l'action : ainſi toute action qui eſt bonne en elle-même, mais qui n'eſt pas rapportée à ſa propre fin, eſt un corps ſans ame ; de ſorte que ſelon cette doctrine, on a beau faire des actions vertueuſes, ſi l'on n'a Dieu en vûë en les faiſant, ſi on les fait pour quelque autre fin, quelque bonnes qu'elles vous paroiſſent en s'y arrêtant ſans paſſer outre, ce ſont des œuvres à la vérité naturellement bonnes ; mais ce ne ſont point de vrayes vertus chrétiennes qui méritent la gloire.

Si nos bonnes actiõs & les actes des vertus que nous exerçons tendent à Dieu, ſans les lui rapporter par un acte formel de charité.

L. 2. de Grat. c. 9. & 10.

Les Theologiens demandent s'il eſt néceſſaire de rapporter toutes ſes actions à Dieu, par un acte de charité formel & précis, pour mériter la recompenſe éternelle que Dieu a promiſe à ceux qui les pratiqueront. Quelques Docteurs l'aſſûrent ; & quoy que ce ſoit beaucoup demander de la foibleſſe humaine, néanmoins comme il s'agit d'une récompenſe infinie, & de la poſſeſſion de Dieu même, ils croyent qu'on ne peut moins exiger d'un homme qui aſpire à un bonheur éternel. Mais d'autres avec le ſçavant Suarez croyent plus probablement, que tous les actes de vertus ſurnaturelles, & des morales infuſes exercez en état de grace, méritent par un merite de condignité & de juſtice, la gloire éternelle ſans que la charité s'en mêle, parce qu'étant ſurnaturels, auſſi-bien que la gloire, ils ont d'eux-même du rapport avec elle, & unis qu'ils ſont d'ailleurs à la grace, ils ſont proportionnez à cette fin ; ou ſi on l'aime mieux, diſons que la ſeule grace ſanctifiante peut ſuffire pour lui donner cette élévation & ce pouvoir, ſans qu'il ſoit beſoin de les rapporter autrement à Dieu.

Il y a ſujet de craindre que nos œuvres comparées avec nos obligations, ne ſoient un jour trouvées legeres.

On ne fait pour l'ordinaire en ce monde que multiplier ſes maux. Nos obligations ſont grandes, & au-delà de ce que l'on penſe, & il y a ſi peu de proportion entre ce que l'on fait, & ce que l'on devroit faire, que l'on a de perpetuelles raiſons de craindre que nos œuvres ne ſe trouvent legeres au jugement de celui qui les doit peſer dans une balance d'une exactitude infinie.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

L'obligation qu'a un Chrétien de faire de bõnes œuvres.

UN même arbre ne porte pas du fruit en toute ſaiſon ; mais un Chrétien eſt obligé en tout temps de produire des actes de vertu, & de faire de bonnes œuvres. Dieu le veut, il a faim de nos bonnes actions, il approche de nous par les graces qu'il nous donne pour faire le bien. S'il ne trouve point de bon fruit en quelque ſaiſon qu'il vienne, nôtre ſterilité eſt criminelle, parce que nôtre fécondité eſt au pouvoir de nôtre volonté : *Illorum eſt culpa ſterelitas, quorum fœcunditas eſt voluntas.* Nôtre malheur eſt que nous ſommes comme le figuier, dont parle l'Evangile, ſur le grand chemin du monde, au lieu de nous tenir dans la voye étroite, où Dieu verſe ſes douces pluyes. De là vient que

Auguſtinus ſerm. 44 de verbis Domini.

n'étant arroſez que des eaux de la terre, & ne recevant pas les pluyes du ciel, nous ſommes fertiles en toutes ſortes de vices & d'imperfections, & ſtériles en bonnes œuvres. Ah ! craignons la malédiction du Sauveur. Il maudit le figuier qui n'étoit pas en faute, puiſque ce n'étoit pas la ſaiſon qu'il devoit porter ſon fruit; mais pour donner de la terreur aux hommes qui négligent de faire de bonnes œuvres; car s'il demande du fruit d'un arbre hors de ſaiſon, & s'il le fait ſécher en lui ôtant le ſuc qui le nourrit, quelle rigueur n'exercera-t-il pas envers nous, s'il nous trouve ſtériles au temps de la recolte : ne devons-nous pas craindre qu'il nous donne ſa malédiction, & qu'il ne nous condamne au feu éternel ? *Le Pere Noüet, dans ſa Retraite pour ſe préparer à la mort, premiere Méditation pour le huitiéme jour.*

Les hommes ſont négligens à amaſſer des richeſſes pour le ciel en faiſant de bonnes œuvres.

Ah ! que les hommes qui ſont intereſſez, connoiſſent mal leurs véritables interêts, & qu'ils ſçavent mal s'enrichir, dans le déſir ſecret qu'ils ont d'être riches : car enfin, s'ils conſervoient la grace ſanctifiante, & s'ils agiſſoient par un bon motif, ils amaſſeroient des richeſſes immenſes pour l'éternité; ils entaſſeroient tréſors ſur tréſors : tout le cours de leur vie ſeroit une perpetuelle ſemence de benédiction, dont la moiſſon iroit un jour juſqu'à l'infini, & de tant de momens qui compoſent leurs années, il n'y en auroit pas un qui ne produiſit une nouvelle couronne, mille fois plus précieuſe que celle qui brille ſur la tête des Monarques. *Monſieur de la Volpilliere, ſermon des bonnes œuvres.*

Nous n'emporterons dans l'autre vie que nos bonnes œuvres.

Tous les tréſors que vous amaſſez ſur la terre ſont plus pour les autres que pour vous; vous les quitterez à la mort, & tout ce que vous emporterez avec vous de vos meubles, de vos terres, & de vos héritages, ce ſera un pauvre linceüil; le reſte ſera pour vos héritiers, qui viendront fondre deſſus comme ſur une proye, & peut-être que ne s'accordant pas, tout ira en procès, & paſſera à des étrangers : *Reliquent alienis divitias ſuas.* Il en ſera de même de vôtre corps, vous le quitterez auſſi-bien que vos richeſſes; vous travaillez pour les vers & pour la pourriture, & quand vous irez paroître devant Dieu, vous n'emporterez avec vous que vos bonnes œuvres, avec leſquelles vous acheterez un tréſor de gloire immortelle, où les voleurs ne pourront approcher, & que les vers ne pourront corrompre. *Le Pere Noüet, dans ſes Méditations.* *Pſalm. 48.*

Le prix & le mérite d'une bonne œuvre.

Une bonne œuvre, & le moindre acte de vertu, eſt quelque choſe de plus grand & de plus glorieux que tous les exploits des plus fameux Conquérans, que les négociations les plus importantes, que la conquête ou le gouvernement d'un empire. La foi nous l'apprend, & la raiſon même en convaine, parce que tout cela n'eſt que la gloire de la créature; au lieu que les bonnes œuvres, & les actes de vertu procurent la gloire du Createur. D'où il faut conclure qu'il n'y a nulle comparaiſon de l'un à l'autre, nulle proportion. Que cette vérité bien conçûë inſpire aux bonnes ames d'ardeur pour toutes les actions qui peuvent contribuer à la gloire de Dieu ! quelle ferveur dans tous les exercices de pieté ! quel mépris pour tout ce qui n'eſt point Dieu, pour tout ce qui n'a point de rapport à ſa gloire ? *Le Pere Nepveu, troiſiéme tome de ſes Réflexions Chrétiennes.*

La récompense des bonnes œuvres nous doit animer à travailler.

Y a-t-il rien qui nous doive plus animer, & nous engager à faire tout le bien que nous pourrons, que de penſer qu'il n'y a pas un moment qui ne puiſſe nous valoir une éternité, pas une bonne œuvre & une bonne action qui ne ſoit recompenſée d'un degré particulier d'une gloire éternelle? qui doit plus nous exciter à faire nos bonnes œuvres, a faire toutes nos actions avec ferveur, que de penſer que notre bonheur dans le ciel ſera proportionné au ſoin & à la diligence avec laquelle nous aurons rempli nos devoirs? Hé! nous nous portons avec tant d'ardeur aux actions qui peuvent nous faire acquerir quelque réputation dans le monde, ou avancer nôtre fortune, & nous negligeons celles qui nous peuvent rendre grands devant Dieu? *Le même, tome quatriéme.*

Le malheur que doivent craindre ceux qui ne font point de bonnes œuvres. *Luc* 13.

Conſiderons je vous prie, à quel danger nous nous expoſons en menant une vie vuide de bonnes œuvres, & combien il eſt à craindre que nous n'attirions ſur nous les châtimens d'un Dieu juſtement irrité, & la terrible ſentence qui eſt portée contre l'arbre infructueux: *Excidite arborem, ut quid etiam terram occupat?* Il y a pluſieurs années que JESUS-CHRIST nous vient viſiter, pour voir s'il ne trouveroit point en nous quelque fruit. Il a toûjours été trompé dans ſon attente, n'ayant trouvé que des feüilles, ou des fruits ſemblables à ceux de Gomorrhe, leſquels ſous une belle écorce, ne cachoient que la pourriture & les cendres. Quel ſera donc nôtre ſort, & à quoy devons-nous nous attendre? N'a-t-il pas ſujet de nous faire les mêmes reproches qu'il fait par le Prophete: *Iſaïa* 5. *Quid eſt quod ultrà debui facere vineæ meæ & non feci?* Qu'ai je dû faire à ma vigne, dit-il, que je n'aye pas fait? Aprés tous les ſoins que j'ay apporté à la cultiver, n'avois-je pas ſujet d'en attendre de bons fruits, & cependant elle n'a produit *Ibid.* que de mechans raiſins ſauvages: *Judicate inter me & vineam meam.* Jugez vous-même, hommes ingrats, ſi j'ai raiſon de me plaindre de vous? Il n'eſt point de biens que je ne vous aye fait, & quel fruit avez vous tiré de tous ces bienfaits? *Le Pere Croiſet, tome prémier de ſa Retraite pour un jour de chaque mois.*

Continuation du même ſujet. *Ibidem.*

Craignons encore plus le juſte châtiment dont Dieu menace une vigne ſi ſtérile: *Et tunc oſtendam vobis quid ego faciam vineæ.* Et maintenant, dit il, je vous montrerai ce que je ferai à ma vigne: *Auferam ſepem ejus, & erit in direptionem.* J'arracherai la haye dont je l'avois entourée, & je la laiſſerai en proye à tous les paſſans, ſans muraille, ſans foſſez, ſans haye; elle ſera foulée, & deviendra un chemin public, on ne la cultivera plus, il n'y croîtra plus que des ronces & des épines; & pour comble de malheur, je commanderai aux nües de ne point pleuvoir ſur une terre ſi ingrate, ſur une vigne qui ne porte que de méchans fruits. Il eſt aiſé d'entendre ce que ces expreſſions ſignifient, faiſons-en l'application. Les moyens les plus puiſſans pour nous ſanctifier nous ont été juſques icy inutiles; les graces les plus fortes ont été ſans effet, nous n'avons porté juſqu'à préſent que des feüilles & des fruits corrompus ou gâtez; Dieu nous privera de ces grands ſecours que nous rendons inutiles, & de ces graces ſingulieres dont nous abuſons; cette haye étant ôtée, cette crainte des jugemens de Dieu étant affoiblie, l'ame ſe répandra indifféremment ſur toutes ſortes d'objets, & ſera comme en proye à toutes les paſſions; mille ſoins tumultueux occuperont tout l'eſprit; Dieu ne ſe fera guére plus entendre que foiblement au fond du cœur; on n'aura plus que du dégoût pour la vertu; le joug du Sei-

gneur deviendra trop peſant ; la ſource des graces ſemblera tarie, & que deviendra une ame en un ſi pitoyable état ? C'eſt à quoi doivent s'attendre ces ames ſtériles, qui ne portent point de fruit. *Le même.*

La foi ne ſuffit pas pour être ſauvé ſans les bonnes œuvres.

Si pour être ſauvé il ne falloit que croire, le nombre des prédeſtinez ne ſeroit pas petit; qu'on nous laiſſe vivre comme nous voudrons, diroient bien des gens, nous croirons aiſément tout ce qu'on voudra; mais la foy eſt morte ſans les œuvres. Qu'on ſe flatte tant qu'on voudra de croire l'Evangile, il n'y a point de ſalut à eſperer ſans les bonnes œuvres, c'eſt-à-dire, ſi l'on ne vit conformément à ce que l'on croit. Seroit-il poſſible que toute la haute ſainteté du Chriſtianiſme, tous les fruits des exemples d'un homme Dieu, tout le prix de ſon ſang, tout l'effet de ſes ſacremens, & de ſa grace, ſe réduiſit à nous faire croire ce que nous ſçavons certainement que Dieu nous a revelé, ou à nous faire garder tout au plus quelques dehors ? Quoy donc ? le ciel ne nous eſt-il pas promis à titre de récompenſe, & la récompenſe ne ſuppoſe-t-elle pas les bonnes œuvres ! Les Saints qui ne l'ont eu qu'a ce prix, étoient-ils d'une autre condition que nous ? Les voyes du Ciel n'avoient-elles pas encore été trouvées? Prétendoient-ils à une autre récompenſe ? & nous prétendons-nous l'avoir à une autre condition ? *Le même.*

Les bonnes œuvres que Dieu attend d'un Chrétien.

Il faut bien remarquer, que par les fruits que Dieu demande de nous, on n'entend pas certaines pratiques ſtériles de devotion, ni certains dehors de vertu, qui ne ſervent le plus ſouvent qu'à entretenir les Chrétiens dans une vie tiede, où à la faveur de ces prétendües bonnes œuvres, elles vivent dans de groſſieres imperfections. Les vertus apparentes de ces ſortes de gens, ſont tout au plus des feüilles, c'eſt-à-dire, de beaux dehors qui impoſent aux yeux des hommes, & qui les trompent encore eux-mêmes, leur faiſant prendre pour vertu, ce qui n'eſt que l'effet d'une paſſion déguiſée. Par ces ſortes de bonnes œuvres que Dieu attend des Chrétiens, on entend les effets d'un amour réel & ſincere pour Dieu, & d'une charité parfaite envers le prochain. On entend les fruits que produit la ſolide pieté ; une horreur extréme des moindres pechez ; une faim inſatiable de la juſtice; une mortification généreuſe; une grande ponctualité à tous les devoirs de ſon état ; on entend la victoire de ſes paſſions, la réformation de ſes mœurs, une vie parfaitement Chrétienne. *Le même.*

La qualité de Chrétien ne nous ſauvera pas ſans les bonnes œuvres.

Nous nous flatons en qualité de Chrétiens d'être enfans de Dieu, honorez de ſon adoption, dans l'attente de ſon héritage ; éclairez de ſes lumiéres ; élevez dans ſes eſpérances ; unis à ſa nature par l'Incarnation ; à ſes mérites par la croix; à ſon eſprit par la grace ; à ſon Egliſe par le baptême ; à ſon corps par l'Euchariſtie ; enfans du Pere céleſte ; cohéritiers de JESUS-CHRIST ; membres du corps dont il eſt le chef. Flatons nous de tous ces avantages : mais j'oſe dire que tous ces glorieux titres ne nous rendront pas ſaints, & enſuite ne nous ſauveront pas ſeuls, ſans les bonnes œuvres. Oüi, ſans les œuvres, le nom de Chrétien eſt un titre qui nous deshonore ; l'Evangile, une leçon qui nous condamne ; Dieu, un pere qui nous deshérite, & la foi qui doit être nôtre vie, n'eſt pas ſeulement ſtérile, & infructueuſe, mais morte. Sans les bonnes œuvres, nous ne pouvons aſsûrer nôtre élection ; ſans elle nous n'avons aucun droit ni aucune eſpérance au bonheur de l'autre vie ; ſans elle nous ne ſommes que des branches ſtériles, & de mauvais arbres propres à être jettez au feu ; ſi

bien que la ſeule omiſſion des bonnes œuvres porte avec ſoi une excluſion du royaume céleſte : car il ne ſuffit pas pour le poſſeder de n'avoir pas commis de crimes, qui méritent châtiment, ſi on ne fait encore de bonnes œuvres qui méritent récompenſe. N'appuyons donc point nôtre ſalut ſur ce que nous ſommes Chrétiens ; ne nous vantons pas d'être appellez au royaume des cieux, ſi nôtre vie nous en rend indignes : ne nous glorifions pas de nôtre foi, ſi nôtre conduite la dement. *Pris du Recüeil des Sermons choiſis du Pere Champ:gni, ſermon des bonnes œuvres.*

Toutes les actions bonnes moralement ou materielement, ne ſont pas de bonnes œuvres, qui meritent le ciel.

Pluſieurs actions faites ſans un bon motif, ou avec un mauvais, ſont de nul mérite & de nulle valeur ; de plus, ſi nous n'avons pas la charité qui rapporte tout à Dieu, nous ſommes comme un airain ſonnant, dit l'Apôtre, & comme une cymbale retentiſſante ; ſemblables à des voyageurs, qui ſont hors du droit chemin ; nous courons inutilement, & à la fin de la courſe, nous nous trouvons épuiſez de forces, & bien éloignez de nôtre véritable terme. Ainſi les œuvres de miſéricorde peuvent être des tréſors éternels ; mais auſſi ſous de belles apparences, elles ne ſont que du fumier & de la boüe : parce qu'il ne ſuffit pas de faire de bonnes œuvres, il faut les bien faire, & ce ſont d'ordinaire les circonſtances qui les rendent bonnes. *Autheur anonyme.*

On ne peut faire de bonnes œuvres que pendant le temps de cette vie.

Au moment de la mort, on ne peut que ſouhaiter les vertus que l'on n'a pas acquiſes, & regreter d'avoir omis les bonnes œuvres que l'on pouvoit faire. A quelque point que les âges divers aboutiſſent, ils ne retiennent d'autre diſtinction qne celle que peut donner le nombre, ou des bonnes œuvres, ou des méchantes actions. Plus on vit, plus on peut faire de bien ou de mal ; il ne reſte quand on ne vit plus, que le bien, ou le mal que l'on a fait. Enviſageons de quelque biais que nous voudrons les mourans, nôtre foi ne les trouvera différens que par cet endroit. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

Nous n'acquerrons jamais le bonheur éternel que par les bonnes œuvres.

Il n'y a que les bonnes œuvres qui operent le ſalut, grandeur, opulence, eſprit, nobleſſe, inſtrumens inutiles ! Il n'y a que la vertu qui ſoit le moyen de mon ſalut, vous n'avez jamais fait un prédeſtiné par vous-mêmes, vous faites des Roys & des Grands ſur la terre ; mais il n'en va pas de même dans le ciel. On n'y a égard qu'au mérite, & ce mérite ſe prend des bonnes œuvres que l'on a faites : car ſur quoy Dieu appuyera-t-il ſon jugement à la fin des ſiécles ? Sera-ce ſur la nobleſſe ? non ; ſera-ce ſur les richeſſes, ſur la ſubtilité d'eſprit ? encore moins ; ce ſera les bonnes œuvres qui ſeront le ſeul prix de la gloire. *Sermon manuſcrit.*

La foy ſe perd peu à peu ſans les bonnes œuvres.

Demandons-nous à nous-mêmes d'où vient que nous avons ſi peu de foy ? d'où vient que nous la ſentons ralentir tous les jours dans nos cœurs ? & d'où vient qu'à la fin nous devenons tout-à-fait inſenſibles aux véritez qu'elle nous propoſe ? Il ſera bien facile de nous répondre à nous-mêmes, puiſque la foi nous en donne la raiſon. Qui eſt-ce qui fait vivre en nous la foi ? Qu'eſt-ce qui l'y fait demeurer ? Ecoutez l'oracle du Saint-Eſprit, prononcé par la bouche d'un grand Apôtre ; la foi, dit ſaint Jacques, doit être quelque choſe de vivant, & d'animé : or en quoy conſiſte cette vie ? quelle eſt l'ame qui vivifie, & qui entretient le corps de la foy ? Ce ſont les bonnes œuvres ; car dès le moment que l'exercice en ceſſera chez vous, dit ce grand Apôtre, vous

devez vous attendre qu'elle deviendra d'abord foible, & languiſſante, qu'elle s'éteindra en ſuite peu à peu, & qu'enfin elle mourra tout-à fait : *Fides enim ſine operibus mortua eſt.* Comme il arrive donc, continüe ce grand Saint, que le corps d'un animal, dès qu'il ceſſe d'être animé de ſon ame, commence à ſe corrompre, & ſe détruit à la fin entiérement ; ainſi la foy, ſans cette ame des bonnes œuvres, devient languiſſante, mourante, deſeſperée, & ſans forces : *Sicut enim corpus ſine ſpiritu mortuum eſt, ita & fides ſine operibus mortua eſt.* Concluſion terrible, dit ſaint Auguſtin ; mais concluſion auſſi veritable qu'elle eſt étonnante. *Le Pere Bourdaloüe, où il montre que la foy ſe perd ſans les bonnes œuvres.* *Jacob. 2.* *Ibidem.*

Continuation du même ſujet.

En matiére d'infidelité on ne ſe perd pas tout d'un coup ; il y a de certains dégrez à devenir infideles, auſſi-bien qu'à devenir méchant, & l'on ne paſſe pas tout d'un coup d'une extrémité à l'autre. La foi eſt gravée, & trop avant imprimée dans nos cœurs, & les impreſſions qu'elle y a fait ne s'effacent pas ſi facilement ; mais on perd la foi d'abord, faute d'exercice, on n'en fait pas ſi ſouvent des actes ; on ne ſe met plus tant en peine de faire ce qu'elle commande ; on ſe néglige en la plûpart de ſes conſeils ; on en perd enſuite l'eſtime ; on ne fait plus tant de cas de ce qu'elle dit ; on ſe perſuade qu'étant auſſi aveugle que l'on dit qu'elle l'eſt, il ne ſe peut faire qu'elle ſoit ſi exacte pour quantité de choſes, principalement ſi elles répugnent à l'inclination de nôtre nature corrompüe. Cette eſtime étant perdüe, on en perd le goût & l'affection, & après par une conſequence & une ſuite néceſſaire, on perd bien-tôt la ſoumiſſion qu'on lui doit, puis qu'il n'y a perſonne qui ne ſçache par ſa propre expérience, qu'il n'eſt quaſi pas poſſible de ſe ſoûmettre à une choſe, pour laquelle on n'a ni goût, ni affection, ni eſtime. *Le même.*

Des bonnes œuvres mal réglées.

Mille gens ſe perdent tous les jours en s'engageant ſans prudence & ſans ménagement dans des bonnes œuvres, en abandonnant le ſoin de leur famille, & celui-même de leur propre ſalut. Il faut que la charité régle toutes nos occupations extérieures, & l'ordre de la charité veut que vous travaillez plus pour vous que pour tout autre. L'homme, dit Tertullien, vit principalement pour ſoi, puis qu'il ne meurt que pour ſoi : *Nemo aliis vivit moriturus ſibi.* Helas ! ſi Dieu nous faiſoit voir maintenant ce livre fatal, dans lequel toutes nos actions ſont marquées, que verrions-nous parmi toutes ces occupations tumultueuſes, qui nous embarraſſent ſi fort ! Que verrions-nous, dis-je, qui fut véritablement pour Dieu, pour vôtre ame, pour vôtre ſalut. *Autheur anonyme.*

Souvent des actions bonnes dans leur principe deviennent mauvaiſes & ſe corrompent par les circonſtances.

Il arrive ſouvent que des actions bonnes dans leur principe, & dans leur fin, deviennent mauvaiſes & vicieuſes par des circonſtances qui s'y mêlent, par des conſidérations impures qui s'y joignent, & qui en corrompent toute la bonté. L'amour propre qui ſe cherche & qui ſe trouve par tout, repand une malignité ſecrete ſur toutes les choſes qu'elle produit, & ceux qui s'appliquent aux bonnes œuvres, doivent apporter de tres-grands ſoins à s'en préſerver & à s'en défendre. *L'Abbé de la Trappe, Conference pour le prémier Dimanche de l'Avent.*

* Des actiõs bonnes moralement, mais qui ne

* On me dira ſans doute, qu'il y a des actions qui ont une bonté morale ; pourquoi ne leur donneroit-on pas le nom de bonnes œuvres ? Il eſt vray qu'il y en a qui ont une rectitude apparente, par la conformité qu'elles ont avec quelques loix humaines, & quelques régles naturelles : mais ſi elles ſont miſes auprès des

ſont pas Chrétiennes.

vertus Chrétiennes, le bien que l'on voyoit en elles diſparoit. Ce ſont des ombres qui s'effacent à la lumiere, & je ne crains pas de dire qu'une vie qui ne ſeroit compoſée que de toutes ces actions que l'on appelle morales; ces vertus, dis je, qui ont fait les Heros de l'antiquité, & qui ont rendu les Sages du paganiſme ſi celebres, ſeroit de nul prix devant Dieu, non pas qu'elles ſoient mauvaiſes; mais c'eſt qu'elles n'ont pas les conditions néceſſaires pour être de bonnes œuvres; de ſorte qu'un Chrétien qui n'en auroit point d'autres à préſenter au jugement de Dieu, qui peſe nos actions à d'autres balances que les hommes, ſeroit certainement condamné & réprouvé. *Le même en partie.*

Il y a peu de perſonnes qui faſſent de bonnes œuvres, quoique l'obligation en ſoit indiſpenſable.

Quoique l'obligation de faire de bonnes œuvres ſoit d'une néceſſité abſoluë, & que le ſalut de tous les hommes y ſoit attaché, cependant elle eſt peu connüe, & il n'y a preſque perſonne qui ſe mette en peine d'y ſatisfaire. Elle eſt tranſgreſſée, elle eſt violée de la plûpart des gens qui vivent dans le monde; ils font une profeſſion toute publique de fermer les yeux à la lumiere, comme s'ils étoient dans l'impuiſſance d'en ſoutenir l'éclat. Les uns ſe laiſſent aller aux mouvemens de leurs paſſions; ils ne recherchent que le plaiſir & la volupté, & par tout où ils la trouvent, ils y vont avec un emportement qui ne connoît ni de limites ni de meſures; toutes leurs actions ſont pleines d'iniquité; ils triomphent de leurs excès, & ſe font un honneur de leurs crimes. Il y en a d'autres qui s'embarraſſent dans des affaires tumultueuſes, & dans une multitude de ſoins & de projets dont aucun n'a Dieu pour motif; & par conſequent leurs actions ne peuvent être appellées de bonnes œuvres. D'autres enfin qui ne s'occupent que des choſes de la terre, qui s'y attachent tellement, qu'ils n'ont plus ni vûë, ni goût, ni penſée pour celles du ciel; leur vie cependant laborieuſe, & toûjours occupée paroît innocente aux yeux des hommes, quoi qu'elle ſoit tres-criminelle aux yeux de Dieu. Les hommes l'approuvent & l'eſtiment; mais Dieu la rejette & la condamne; parce que toutes leurs œuvres ne ſont que des œuvres de ténébres, comme parle l'Evangile. *Le même en partie.*

La foi ſans les bonnes œuvres eſt inutile.

Il faut abſolument ou ne recevoir point l'Ecriture, ou confeſſer que la foi ſans les œuvres eſt inutile. Mes Freres, dit l'Apôtre ſaint Jacques: *De quoi ſervira la foi à un homme, qui ſe vantant d'avoir la foi, n'aura pas les œuvres; de quoi lui ſervira-t-elle? La foi le pourra-t-elle ſauver?* D'où il s'enſuit que le ſalut dépend entiérement de Dieu & de nous, de la foi & des œuvres. Ne ſéparons jamais ces deux choſes, la foi des œuvres, ni les œuvres de la foi; car c'eſt la foi qui doit animer nos œuvres, & ce ſont nos œuvres qui doivent nourrir nôtre foi. Malheur donc à ces Chrétiens vains & orgueilleux, qui croyent pouvoir par eux-mêmes mériter la grace de la juſtification, l'augmentation de la grace, la perſéverance dans la grace; mais malheur auſſi à ces lâches, qui tâchent de ſe perſuader que leur ſalut ne dépend que de Dieu, que c'eſt ſon ouvrage & non pas le leur, & que la foi eſt ſi excellente d'elle-même, qu'elle ſuffit ſeule pour les ſauver. *Monſieur l'Abbé de Monmorel, diſcours ſur l'Evangile du treiziéme Dimanche aprés la Pentecôte.*

Il y a des actions & des œuvres qui nous paroiſſent

Je parle ici de ceux d'entre les Chrétiens, dont la vie eſt aſſez innocente, qui s'abſtiennent des vices groſſiers, qui ont naturellement averſion du mal, & inclination au bien; qui ont en horreur l'injuſtice & les tromperies, & qui font pluſieurs bonnes œuvres; mais tout cela par des vûes & des conſidérations humaines.

maines. Tels ſont beaucoup de Juges qui rendent fidelement la juſtice ; pluſieurs Magiſtrats qui par leur probité ſont vénérables à tous les peuples : ceux que le Fils de Dieu appelle dans l'Evangile, les Sages & les Prudens du ſiécle, qui vivent, non tant en Chrétiens qu'en Philoſophes. Tant de perſonnes qui mettent toute la devotion à fréquenter les ſacremens, & paſſent néanmoins toute leur vie dans le jeu, dans le luxe, & dans la vanité... C'eſt pourquoi nous ſerons bien étonnez à ce grand jour auquel tout ſera révelé, lorſque nous ſerons convaincus, que pluſieurs actions que nous aurons faites, pour leſquelles nous attendions des récompenſes, ſeront jugées dignes de punition... Or Dieu fait dès maintenant la diſcuſſion & le diſcernement de toutes nos œuvres ; il ſépare celles qui ſont mauvaiſes de celles qui ſont bonnes, & entre celles qui ſont bonnes, il reconnoit celles qui ſont bien faites. Et comme entre celles qui ſont bonnes, il diſtingue divers dégrez de bonté pour leur attribuer les juſtes couronnes qu'elles méritent ; auſſi entre celles qui ſont mauvaiſes, il diſcerne les divers degrez de malice qu'elles peuvent avoir, afin d'y proportionner les châtimens. C'eſt pourquoi, nous devons toûjours nous défier de nos actions, quelques bonnes & ſaintes qu'elles nous paroiſſent. *Dans la Morale Chrêtienne, l.3.ſect.1. art.* 8.

bonnes qui ne le ſont pas.

Vivons en gens de bien, tant que nous voudrons comme les anciens Philoſophes ; faiſons des actions loüables & vertueuſes; pratiquons les bonnes œuvres, ſi Dieu n'en eſt l'objet & la fin, elles ne ſont de nulle valeur pour le ſalut éternel; c'eſt le grand Apôtre qui le dit en terme exprès : *Quand je parlerois le langage de tous les hommes & des Anges mêmes ; quand j'aurois diſtribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, & que j'aurois livré mon corps pour être brûlé ; quand toute ma vie ſeroit une ſuite continuelle de bonnes œuvres, ſi je n'ay la charité, & ſi mes œuvres & mes ſouffrances ne ſont animées de l'eſprit de cette même charité, elles me ſont inutiles.* Mais d'ailleurs ce qui eſt conſolant, c'eſt que nôtre conſcience nous rendant ce fidele témoignage devant Dieu, que nous l'aimons, & qu'il eſt la fin de toutes nos actions & de toutes nos œuvres, elles ſont toutes ſaintes, toutes divines, toutes méritoires de la vie éternelle. Quelle conſolation, pour les bonnes ames, & pour tous les vrais Chrétiens, lors qu'ils conſiderent qu'étant en état de grace ils ſont aſſûrez que toutes leurs actions juſqu'aux moindres, comme de donner à un pauvre un verre d'eau, valent le royaume du ciel ; ce qui eſt ſi véritable, que c'eſt un point de foi. *Le même.*

Tout ce qui n'eſt point fait pour Dieu, eſt de nulle valeur pour le Ciel. 1. *ad Corinth.* 13.

Il y a des perſonnes qui croyent faire aſſez de bonnes œuvres, en s'acquitant des devoirs communs à tous les Chrétiens ; mais qui ne rempliſſent pas ceux qui ſont de l'obligation de leur état. Ainſi ce n'eſt pas une véritable, mais une fauſſe vertu à un Paſteur, à un Magiſtrat, de vivre en homme de bien, & pratiquer les bonnes œuvres, s'il neglige le ſoin de ſa charge, & les obligations particulieres de ſon état : car qui ne ſçait qu'autres ſont les vertus d'un particulier, & autres celles d'une perſonne publique, & en chaque condition, il y a des obligations particulieres, & par conſéquent de bonnes œuvres qui ſont propres de ceux qui y ſont appellez, auſquelles on ne peut manquer, ſans manquer au plus eſſentiel de ſes devoirs ; de maniere qu'en pratiquer d'autres avant que d'avoir ſatisfait à celles-là, ce ſont des ſurerogations ſuperflües, & de bonnes œuvres ſans mérite. *Autheur anonyme.*

Il faut pratiquer les bonnes œuvres propres de nôtre état.

Ce n'eſt pas aſſez de faire de bonnes actions, il faut les bien faire.

Ce n'eſt pas aſſez de faire des œuvres ſaintes, il faut les faire ſaintement. Le mal ſe mêle aiſément avec le bien que nous faiſons ; & ſouvent même il arrive que le bien dégénere inſenſiblement en mal. Ainſi, dit ſaint Gregoire, ce que l'on avoit entrepris par charité ſe continuë par interêt ; & ce qui étoit bon au commencement, devient mauvais dans la ſuite ; du moins en ce que nous faiſons de meilleur, il y a danger que nous ne mettions quelque choſe qui en diminuë la bonté, comme lors que nous cherchons nôtre plaiſir dans nôtre devoir, & nôtre volonté dans une bonne œuvre : C'eſt un grand déſordre que de gâter ainſi une bonne action par quelque mauvais mélange. *Le Pere Dozennes, dans la Morale de* JESUS-CHRIST.

Les bonnes œuvres qui paroiſſent peu de choſes ſont quelque choſe de grand.

Les bonnes œuvres ne ſont rien dans leur commencement, ce ſont de petites ſemences ; un verre d'eau, un morceau de pain donné à un pauvre, un petit devoir de charité rendu à un miſerable dans une priſon, ou à un malade dans un hôpital ; celui même qui les opere, doit ſe regarder comme un ſerviteur inutile ; mais quand ces petites ſemences ſont jettées dans une bonne terre, & qu'elles ſont ſemées dans l'eſprit de la foi, avec le ſecours de la grace, & dans la vûë de Dieu, elles deviennent ſi grandes, qu'elles bâtiſſent infailliblement des demeures éternelles aux ames Chrétiennes qui les operent. Je dis dans l'eſprit de la foi, avec le ſecours de la grace, & dans la vûë de Dieu ; car ce ſont trois conditions ſi abſolument néceſſaires pour rendre nos bonnes œuvres agréables à Dieu, que quiconque aura ſemé ſans l'une des trois, ne recüeillira rien devant Dieu au dernier moment de ſa vie, quand même il auroit conſumé ſes jours en de continuels travaux. *Diſcours Chrétiens, diſcours pour le ſixiéme Dimanche d'après l'Epiphanie.*

On ne penſe guere dans le mõde à faire de bonnes œuvres.

Penſe-t'on dans le monde à faire de bonnes œuvres? dans le monde où la plûpart des hommes s'imaginent que le Chriſtianiſme ne conſiſte qu'en quelques cérémonies exterieures qu'on appelle religion ; & que toutes les obligations qu'il impoſe, ne ſont point du tout eſſentielles à la qualité de Chrétien. Dans le monde où l'on appelle religion certaines pratiques particulieres, dont on ſe fait une loi de s'acquiter tous les jours, pendant qu'on omet toutes les autres. Ce n'eſt point là une religion, c'eſt une illuſion. Le devoir d'un Chrétien, c'eſt de faire de bonnes œuvres, c'eſt-à-dire, d'exercer toutes les vertus, & celles principalement qui ſont neceſſaires à ſon état, & à la deſtruction de ſes vices & de ſes paſſions. Vous aſſiſtez régulierement au ſacrifice de la Meſſe ; vous communiez ſouvent ; vous faites tous les jours quelques aumônes, cela eſt bon ; mais ſi avec cela vous êtes vindicatif, ambitieux, médiſant, vous n'avez que le ſuperficiel de la religon. *Les mêmes, tome ſecond pour le ſecond Dimanche d'après Pâques.*

Il y a peu de perſonnes dans le monde, qui rempliſſent la meſure des bonnes œuvres néceſſaires au ſalut.

Où ſont les Chrétiens qui travaillent ſérieuſement aujourd'hui à remplir cette meſure de bonnes œuvres ſi néceſſaires au ſalut ? Il n'y en a preſque point ; les bonnes œuvres ſont rares ; la religion des peuples ne conſiſte plus à faire beaucoup de bien ; mais à faire moins de mal que les autres, & l'on ſe perſuade que pour être ſauvé, c'eſt aſſez de s'acquitter de certains devoirs exterieurs de la religion. On regarde même la pieté moins comme un aſſemblage de toutes les vertus Chrétiennes, que comme une bienſéance ou de la vieilleſſe ou de la mauvaiſe fortune. On veut faire un perſonnage dans le monde, & on choiſit

celui-là ; c'eſt la reſſource des gens que le monde fuit. L'on prend le parti de la pieté, quand on n'eſt plus propre pour le monde. C'eſt une vertu de néceſſité, on l'embraſſe moins pour ſe donner à Dieu, pour corriger ſes paſſions & ſes vices, que pour ſe faire un aſile honnête contre les mépris & les rebuts des hommes. *Les mêmes.*

Il faut joindre les bonnes œuvres à la foi.

Les bonnes œuvres ſont les témoins de la foi, dit Silvien, ſans la foi point de bonnes œuvres, & ſans les bonnes œuvres point de foi, qui ſoit juſtifiante ſans les bonnes œuvres, & ſans la foi point de ſalut. C'eſt par un défaut de foi que tant de belles actions des faux Sages de l'antiquité ont été infructueuſes ; c'eſt par un défaut de bonnes œuvres que la foi de tant de Chrêtiens, eſt ou éteinte ou inutile ; & c'eſt par un défaut de bonnes œuvres & de foi, qu'il eſt impoſſible d'être juſte, & d'arriver à la gloire. La foi ſans les œuvres eſt la foi des démons, & un corps ſans ame, dit l'Apôtre ſaint Jacques. Voulez-vous ſçavoir, continüe cet Apôtre, que la foi qui eſt ſans les œuvres eſt morte? Abraham ne fut-il pas juſtifié par ſes œuvres, lors qu'il offrit ſon fils Iſaac ſur l'autel? Ne voyez-vous pas que la foi étoit jointe à ſes œuvres, & quelle fut conſommée par ſes œuvres ; & qu'ainſi cette parole de l'Ecriture fut accomplie : Abraham crut ce que Dieu lui avoit dit, & la foi lui fut imputée à juſtice. *Les mêmes, tome 4.*

Suite du même ſujet.

Le Chrêtien qui a la foi ſans les œuvres, n'a pour parler avec ſaint Jean Climaque, que le viſage de la religion ; il n'en a ni les yeux, ni l'eſprit. L'on peut dire à la vérité, qu'il croit un Dieu, & qu'il croit à Dieu ; mais non pas qu'il croit en Dieu, d'où dépend néanmoins leur ſalut. Il croit un Dieu, c'eſt-à-dire, ſon exiſtence, ſes perfections, ſa bonté, ſa miſericorde, & ſa juſtice. Il croit à Dieu, c'eſt-à-dire, les véritez ſpéculatives qui nous ſont annoncées de ſa part, par la voye des Apôtres, de l'Egliſe, & des Conciles; mais ce n'eſt pas aſſez; car où eſt le démon qui ne croit pas un Dieu, qui le retient malgré lui, au milieu des ſupplices de l'enfer, par des chaînes de feu. Ainſi donc celui qui ſe contente de croire un Dieu, & à Dieu ; mais qui ne croit pas en Dieu, c'eſt-à-dire, qui ne lui obéit pas, qui n'obſerve pas ſes loix, & qui ne fait pas les bonnes œuvres auſquelles ſa foi l'oblige, n'a proprement qu'une foi de démon. *Les mêmes.*

Dieu ôte la foi à ceux qui ne font pas de bonnes œuvres.

Pourquoi JESUS-CHRIST a-t-il ôté aux Juifs la foi qu'il appelle le royaume de Dieu ? pourquoi les a-t-ils chaſſez de ſon Egliſe, pour y appeller les Gentils ? La ſeule raiſon qu'il en donne lui-même, c'eſt que les Juifs avoient ceſſé de faire fructifier leur foi, par des bonnes œuvres ; & que les Gentils étoient diſpoſez à profiter de leur malheur ; car quoi qu'il n'y ait que le ſeul peché d'infidelité qui ſoit formellement oppoſé à la foi, & qui nous la puiſſe faire perdre, il eſt cependant hors de doute qu'en négligeant les bonnes œuvres, on en vient enfin, ſinon, à cette infidélité ouverte & déclarée, que la bienſéance des mœurs ne permet pas, du moins à une infidelité ſecréte, qui nous fait vivre dans la véritable religion, comme ſi nous étions infideles. Aujourd'hui on omet une bonne action, demain une autre. L'on quitte peu-à-peu les exercices de pieté ; l'on perd l'eſtime qu'on en avoit ; le cœur ſuit l'eſprit, l'eſtime perduë, l'on en perd bientôt l'affection. L'affection perduë, l'on en vient au dégoût, du dégoût au mépris, du mépris à la raillerie, de la raillerie au libertinage déclaré, & du libertinage déclaré, à la perte de la foi, que Dieu ravit

juſtement, dit ſaint Proſper, à celui qui s'en eſt rendu indigne par ſa négligenee. *Les mêmes.*

C'eſt par les bonnes œuvres que la foi ſe conſerve.

Dans la naiſſance de l'Egliſe la foi ſe conſervoit, & ſe dilatoit par le martyre, & par la patience invincible des Chrétiens perſécutez, dont le ſang etoit un germe, qui produiſoit la foi dans l'ame de ceux qui étoient les ſpectateurs de ces ſanglantes tragedies. Mais maintenant, c'eſt par les bonnes mœurs, & par les bonnes œuvres que la foi ſe conſerve, & s'augmente parmi nous. Il en a coûté du ſang aux Apôtres & aux prémiers Chrétiens; mais maintenant il ne nous en coûte que de bonnes œuvres. C'eſt par là qu'elle ſe maintient, & deſlors qu'on ceſſera d'en faire, elle diminuera, & ſe perdra enfin dans le cœur des Chrétiens. *Les mêmes.*

Nous amaſſons par nos bonnes œuvres des tréſors pour le ciel.

Conc. 1. in Pſalm. 36.

Ad Roman. 2.

Ad Philipp. 3.

Nous amaſſons des tréſors dans le ciel par les bonnes œuvres, qui en vertu de la promeſſe que Dieu nous en a faite par les mérites de JESUS-CHRIST, nous méritent auſſi par eux la gloire à proportion de ſes bonnes œuvres: *Factus eſt theſaurus tuus meritum tuum*, dit ſaint Auguſtin. Nous faiſons tous les jours dans nous inſenſiblement un tréſor d'actions, & Dieu nous en prépare dans lui-même un autre, qui correſpond à celui-ci. En même temps qu'un méchant homme fait un crime, Dieu lui deſtine en ſa colere la peine qu'il merite. Il redouble, & il entre dans ce tréſor de la colere un redoublement de peine pour lui, il entaſſe péchez ſur péchez, qu'il commet avec une extrême facilité: *Theſaurizas tibi iram in die iræ.* Ainſi au moment qu'un homme de bien fait une action de vertu, Dieu lui prépare dans lui-même un degré de gloire proportionné à cette action. Il en ajoûte de nouvelles, oubliant le paſſé, ne ſongeant qu'à ce qu'il doit faire, & n'étant jamais ſatisfait de ſoy-même, comme l'Apôtre qui diſoit: *Quæ retro ſunt obliviſcens, ad ea quæ ſunt priora extendens me ipſum.* Et il ſera ſans doute agréablement ſurpris à la fin de ſa vie, de voir ce tréſor infini de gloire, de bonheur, & de plaiſir qu'il s'eſt amaſſé, & qu'il rencontre au point qu'il entre dans le ciel. *Monſieur Maimbourg, prémier ſermon du Carême.*

Il n'en eſt pas du tréſor de nos bonnes œuvres comme de ceux des biens de la terre.

Il n'en eſt pas des biens que nous pouvons acquerir dans le ciel par nos bonnes œuvres, comme de ceux de la terre; nous ſommes aſſurez de les avoir durant toute l'éternité, pourvû que nous perſévérions juſqu'à la fin de nôtre vie, parce que c'eſt au ciel qu'on les poſſede, où le temps ne les conſume pas, & qu'il n'y a point là d'autre meſure ni d'autre durée que l'éternité, où la roüille ne les détruit point, où la mort ne les peut ravir, parce qu'on y eſt immortel; où les voleurs n'ont point d'accès, puiſque cet empire n'eſt point ſujet à la violence ni aux ſurpriſes: *Indiſpotiabilis regio*, comme l'appelle ſaint Chryſoſtome; & ainſi ce tréſor y eſt en ſureté de toute part, au lieu que ceux qu'on amaſſe en cette vie, des biens de la terre, ne ſont nulle part en aſſûrance, & quand même on pourroit les garentir de tous les autres aceidens, la mort ſeule en eſt un, auquel on ne peut parer, & qui tôt ou tard nous ravira tout. *Le même.*

Les bonnes actions que nous faiſons en état de peché, ou ſans la foi ne ſeront

Conſidérez que toutes les actions que nous faiſons en état de péché mortel, ou ſans la foi, quelque bonté qu'elles puiſſent avoir dailleurs, n'entreront jamais dans nôtre couronne. Combien de vertus civiles & domeſtiques, les Payens ont-ils pratiquées, hors la véritable Religion? Pluſieurs d'entre eux ont été doux, chaſtes, temperans, zelez, obéiſſans, ſages, conſtans, charitables même, ſi l'on peut employer ce terme, pour exprimer la compaſſion qu'ils ont

euë pour les miſérables ; cependant toutes ces vertus ont été perduës. Tout le bien que nous pouvons faire, toutes nos bonnes œuvres ne nous ſerviront de rien, ſi nous ne les faiſons par un bon motif, en état de graces, & dans l'Egliſe Catholique. *Sermon manuſcrit.*

point recompenſez dans le ciel.

Le grand défaut qui ſe gliſſe dans nos meilleures actions, eſt de nous y rechercher ordinairement nous mêmes. Nous ne devons pas avoir d'autre but dans tout ce que nous faiſons, que de plaire à Dieu, que de le chercher ; mais ſi nous n'avons une attention continuelle à nous-mêmes, & à tous nos mouvemens, ſi nous ne ſommes toûjours en garde contre nôtre propre cœur, nous ſommes ſi près de nous-même, que nous ne pouvons nous perdre de vüe, que nous ne pouvons nous quitter ; nôtre amour propre eſt ſi ingenieux à nous donner le change, & nous ſommes ſi faciles à le prendre, que lors qu'il paroît ſortir de lui-même, il ſçait y rentrer par des voyes cachées, & qu'il n'eſt jamais ſi proche, que lors qu'il paroît plus éloigné. Pour nous garentir de ce défaut, demandons-nous donc ſouvent, mais de bonne foi, quand nous agiſſons, eſt-ce Dieu que je cherche uniquement dans cette action, dans ce deſſein, dans cette bonne œuvre ? Nous avons ſujet de le croire, quand nous choiſiſſons ce qui eſt le plus humiliant, & que nous ſommes contens pourvû que Dieu le ſoit. *Le Pere Nepveu, dans ſes Reflexions Chrêtiennes, tome 4.*

Le grand défaut que nous avons à craindre dans nos bonnes œuvres, c'eſt l'amour propre.

Un autre défaut qui ſe gliſſe dans nos bonnes œuvres, c'eſt d'agir par humeur, & avec empreſſement, & de ſe laiſſer aller à ſon activité naturelle ; les meilleures actions faites par humeur ne ſont plus bonnes, ou ſi ſeulement l'humeur s'y mêle, dès là elles ſont imparfaites. Un homme doit par raiſon, un Chrêtien par les mouvemens de la grace ; une perſonne qui agit par humeur, n'agit donc ni en homme, ni en Chrêtien. Le trop d'empreſſement & d'activité naturelle gâte les choſes ; on les fait à contre-temps, ou avec précipitation, & ſouvent l'on détruit d'un côté ce que l'on bâtit de l'autre. On prend pour charité ce qui n'eſt qu'humeur, pour zele ce qui n'eſt qu'impétuoſité ; le remede eſt de reprimer ſon activité naturelle quand on la ſent trop vive, de moderer ſon empreſſement, quelque bonne que ſoit la choſe qu'on va faire, & de ne point agir juſqu'à ce que nous ſentions que nôtre eſprit eſt dans une aſſiete plus tranquille. *Le même.*

Le trop d'empreſſement gâte & corrompt nos meilleures œuvres.

Il y a des perſonnes qui entreprennent tout ce qui a apparence de bien, & qui pour être de toutes les bonnes œuvres n'en font aucune ; de déſirer les bonnes œuvres, c'eſt la marque d'une grande ame, qui voudroit tout embraſſer ſi elle pouvoit ; il ne faut pas l'empêcher, ni reprimer tout-à fait ce zele ; mais il le faut régler, de peur qu'il n'agiſſe mal à propos & inutilement, & de peur qu'il ne ſe rende trop importun ; car ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on dit qu'un homme de bien, & qui n'a pas un zele bien réglé, eſt un grand fardeau. *Autheur anonyme.*

Il ne faut tout entreprendre, ni vouloir plus faire qu'on ne peut.

Dieu connoît mieux que nous le bien que nous faiſons ; quand nous ne donnerions qu'un verre d'eau, il ne le mépriſe pas. Il ſçait juſqu'à la plus petite aumône, juſqu'aux ſoûpirs même que nous pouſſons ; il reçoit tout, il ſe ſouvient de tout, & il nous en prépare une ample récompenſe. Pourquoi donc comptons-nous ſi exactement nous-mêmes nos bonnes œuvres ? pourquoi en parlons-nous ſi ſouvent ? ignorons-nous que nous nous loüons nous-mêmes ?

Dieu compte toutes nos bonnes œuvres & ſe ſouvient de ce que l'on fait pour lui.

Dieu ne veut point diminuer le fruit de nos travaux, que dis-je diminuer ? il fait tout, il menage tout, afin de nous couronner pour les moindres choſes faites pour ſon ſervice. . . Quand nous ne jetterions qu'un ſoûpir, & que nous ne répandrions qu'une larme, il la reçoit auſſi-tôt, & nous en tient compte pour l'éternité. *Pris de ſaint Chryſoſtome, ſermon troiſiéme ſur ſaint Matthieu, chapitre prémier de la verſion de Monſieur de Marſilli.*

Nous devons oublier nos bonnes œuvres pour conſerver plus ſuremét ce treſor.

L'oubli de nos bonnes œuvres en eſt la garde la plus aſſûrée. Lors qu'on porte publiquement de l'or, ou des vêtemens préeieux, on invite les voleurs à chercher les moyens de les voler ; mais lors qu'on les tient cachez dans le ſecret de ſa maiſon, on les y conſerve en ſûreté. Il en eſt de même des richeſſes, des vertus & des bonnes œuvres, ſi nous les tenons roûjours dans nôtre memoire, & comme expoſez en vente, nous armons nos ennemis contre nous, & nous les invitons à les dérober : Mais ſi elles ne ſont connuës que de celui qui les doit connoître, nous les poſſederons dans une pleine aſſûrance. N'expoſez donc pas les richeſſes de vos bonnes œuvres, de peur qu'on ne vous les raviſſe, & qu'il ne vous arrive comme au Phariſien, qui portant ſur ſes levres le tréſor de ſes bonnes œuvres, donna au démon le moyen de le dérober. Il n'en parloit qu'avec actions de graces, & il les rapportoit toutes à Dieu ; néanmoins cela ne les mit pas à couvert : car ce n'eſt pas rendre grace à Dieu, que de chercher à être honoré de pluſieurs, que d'inſulter aux autres, & de s'élever au-deſſus d'eux. Si vous rendez graces à Dieu, ne penſez qu'à plaire à lui ſeul; ne cherchez point à être connu des hommes, & ne jugez point vôtre prochain. *Le même.*

Chacun dans ſa condition peut faire de toutes ſes actions autant de bonnes œuvres.

Il n'eſt pas néceſſaire pour faire de bonnes œuvres d'être appliqué aux grandes actions qui regardent directement la pieté, comme la priere, l'aumône, le jeûne, & les autres ſemblables, puiſque de toutes les actions de la vie, même les plus baſſes & les plus communes, on peut faire de bonnes œuvres : De ſorte que chacun peut dire en lui-même ; je ſuis content de la condition où Dieu m'a mis, elle m'eſt auſſi avantageuſe pour mon ſalut, que toutes les autres de la vie, puiſque je puis faire de toutes mes actions autant de bonnes œuvres qui meriteront la vie éternelle. Je ſuis content de n'avoir pas de grands talens, ni une grande authorité, pour faire des actions fort conſidérables & fort éclatantes, puiſqu'on n'a point d'égard à cela, & que toute la valeur, & tout le mérite d'une action ſe meſurant à la grace & à l'amour de Dieu, j'en puis avoir autant & plus dans la moindre action, comme dans celle qui a le plus d'éclat; il m'eſt donc indifférent, quelques actions que je faſſe, grandes ou petites, ce n'eſt pas à quoi je dois m'appliquer ; mais ſeulement à les faire, toutes quelles quelles ſoient, avec beaucoup de pureté de cœur, beaucoup d'amour de Dieu; c'eſt aſſez pour mériter le ciel, & une gloire éternelle. O Dieu! quelle ſolide conſolation pour un Chrêtien! *Le Pere d'Argentan, livre intitulé les Grandeurs de* JESUS, *Conference* 23.

Il vaut mieux s'appliquer aux bonnes œuvres qui ont le moins d'éclat.

Pour bien faire, il ne faudroit penſer qu'à faire parfaitement toutes nos actions ſans avoir égard ſi elles ſont grandes ou petites ; mais ſuppoſé qu'il en fallut faire un diſcernement pour ſe porter plûtôt aux unes qu'aux autres, il vaudroit mieux choiſir les plus communes, & les plus abjectes, que celles qui ont plus d'éclat, parce que la grace & le pur eſprit de Dieu s'y conſervent mieux, & ſont moins en danger de ſe perdre ou d'être alterez par l'amour propre. Il eſt vrai que bien des gens ſe perſuadent que ne faire que des menües actions, ce n'eſt

rien faire, & croyent même perdre ce peu qu'ils font, parce qu'ils ne ſe ſouvienneut pas toûjours de l'offrir actuellement à Dieu, & de le faire par un acte préſent de charité,& ils penſent que tout eſt perdu, parce que tout ce qu'ils font de cette maniere n'eſt d'aucun mérite. C'eſt une illuſion, & encore une plus grande de s'imaginer que les plus grandes & les plus importantes actions ſont toûjours celles qui ſont les plus agréables à Dieu; on ne manque pas d'en apporter pour raiſon la plus grande gloire de Dieu; au lieu que dans la vérité ce n'eſt pas la plus grande gloire de Dieu qu'on y cherche;c'eſt nôtre amour propre qui nous aveugle; car la plus grande gloire de Dieu ſe trouve mieux dans la plus grande humiliation que nous exerçons pour ſon amour; & ſi l'on ſe perſuade que cette préférence que l'on fait des grandes actions qui font le plus de bruit aux petites, dont on ne parle point, eſt à cauſe qu'on y fait plus de bien & qu'on mérite d'avantage, on eſt dans l'erreur. *Le même.*

Le compte qu'on aura à rendre à Dieu, qui attend de nous de bonnes œuvres depuis ſi long-temps. *Matth.* 18. *Matth* 10. & *Luc.* 3.

Il y a long-temps que Dieu attend que nous nous acquitions de ce que nous lui devons rendre, par les bonnes œuvres qu'il nous ordonne de pratiquer, & que nous differons tous les jours de commencer; nous diſons comme le fermier de l'Evangile, redevable à ſon maître d'une ſomme conſidérable: *Patientiam habe in me.* Mais ne nous imaginons pas, que Dieu attendra toûjours; peut-être a-t-on déja mis la coignée à l'arbre: *Jam ſecuris ad radicem arboris poſita eſt.* Ah! il y a bien aſſez long-temps que Dieu attend; qu'avez-vous fait pour Dieu juſqu'à preſent? le peu de bonnes œuvres que vous avez faite, n'a-t-il point été corrompuë par de méchans motifs? êtes-vous riche en vertus & en mérites? & s'il falloit aller paroître devant Dieu dans quelques heures & dans quelques jours, n'auriez-vous rien à vous reprocher? ſeriez- vous en état de rendre compte? auriez-vous ſujet d'être content, ou plûtôt Dieu auroit-il ſujet d'être content de vous? Hélas! Seigneur n'entrez point en jugement avec vôtre ſerviteur: je ſuis pleinement convaincu, que j'ay été juſqu'à préſent un arbre non-ſeulement ſtérile & infructueux, mais encore gâté & corrompu, qui a inutilement occupé une place dans un champ tres-fertile qui eſt vôtre Egliſe, & qui par conſéquent n'eſt bon qu'à jetter au feu. Mais, Seigneur, ayez encore patience, je veux commencer maintenant. *Et dixi nunc cepi. Le Pere Croiſet, en ſes Retraites.*

La grandeur de la recompenſe nous doit exciter à faire de bonnes œuvres.

Quand je lis dans l'Evangile, qu'un verre d'eau froide donné à un pauvre, ne ſera pas privé de ſa recompenſe, je dis en moy-même, que ſera-ce donc d'une infinité d'autres bonnes œuvres plus importantes, qui me ſont faciles, ſi je les fais pour Dieu, qui me promet lui-même pour récompenſe, un bien infini, pour une éternité? Je peſe à loiſir ces trois choſes, un bien infini, une éternité, une action d'un moment, qui m'eſt ſi facile, & j'admire mon aveuglement; ne devrois je pas être appliqué ſans ceſſe à ménager ſoigneuſement tous les momens de ma vie, pour les remplir de bonnes œuvres. O Dieu! qu'une bonne œuvre coûte peu à faire! & que cela paroît peu de choſe! mais que les ſuites en ſont admirables? Un bien infini pour ſi peu de choſe; une éternité de bonheur pour un moment ſi court. Et comment ne ſommes-nous point animez à la vûë de tant de couronnes de juſtice que Dieu nous a préparées, & comment ne ſommes-nous pas ardens & infatigables dans la pratique des bonnes œuvres; nous devrions ſans ceſſe nous reprocher nôtre lâcheté. *Le Pere d'Argentan, livre de la Grandeur de Dieu, conference 19.*

L'union qui eſt entre la foi & les bonnes œuvres.

Il y a une liaiſon ſi étroite entre la perſuaſion de l'eſprit & l'action du cœur, que nôtre foi ne peut être ſolide, qu'elle ne ſoit en même temps agiſſante. Une foi agiſſante, eſt une foi animée de charité, & conſommée par les bonnes œuvres. Quelle eſt la vraye foi, dit ſaint Auguſtin, & qu'eſt-ce que croire en Dieu? C'eſt aimer ce que l'on croit, en un mot, dit ce Pere, c'eſt avoir cette foi qui opere par la charité. Ainſi deux choſes ſont néceſſaires pour rendre une foi agiſſante, la charité & les œuvres: *Affectus mentis & effectus corporis.* Sans cette charité qui fait vivre la foy, ſans ces œuvres qui la perfectionnent, elle ne ſera qu'un corps informe, & un ouvrage imparfait. L'Apôtre ſaint Jacques nous dit: que *comme le corps eſt mort, lors qu'il eſt ſans ame, ainſi la foi eſt morte lors qu'elle eſt ſans les œuvres.* Que c'eſt bien fait de croire qu'il n'y a qu'un Dieu, *mais que les demons le croyent auſſi,* & que le craignant au lieu de l'aimer, ils n'en ſont que plus mal-heureux. Voila les trois dégrez inſéparables de la perfection chrétienne, la foi, la charité & les œuvres. La foy ſans la charité & les œuvres, ſe trouve dans l'enfer; la charité ſans les œuvres & la foy, ſe trouve dans le ciel; mais l'heureuſe union de la foi, des œuvres & de la charité, eſt le partage du Chrêtien, qui avec le ſecours de la grace, combat ſur la terre pour ſe délivrer de l'enfer, & pour mériter le ciel. Et de-la nous voyons que nôtre bonne vie eſt l'effet de nôtre amour, & la preuve de nôtre foy. *Eſſais de Sermons pour le troiſiéme Dimanche de l'Epiphanie.*

Jacobi 2.

Nous nous contentons de la foy ſans les œuvres comme les héretiques pour être ſauvez.

Nous entendons dire tous les jours que la foi ſans les œuvres eſt morte, & vivant enſuite comme ces héretiques qui reduiſent à la ſeule foi tout le mérite du Chrétien, nous condamnons nos paroles par nos actions, ou pour me ſervir de l'expreſſion d'un Pere de l'Egliſe, nos actions font rougir nos paroles. Cependant comme ce ſeroit être d'un parti, & dans un état trop viſiblement condamnable, que de reconnoître la bonne vie comme une ſuite néceſſaire de la vraye foi, & de vivre malgré cet aveu, dans un relâchement ſi univerſel, que ſi l'on nous avoit ôté un peu de foi, qui nous reſte, on ne pourroit plus appercevoir en nous aucun veſtige du Chriſtianiſme; nous trouvous un tempérament qui nous met en repos: nous faiſons un accommodement entre Dieu & nous; nous embraſſons la foi, & nous rejettons les bonnes œuvres; ou ſi nous ne les rejettons pas pour toûjours, nous prenons le parti de les différer à un autre temps; nous croyons que la ſinceriré de nôtre foy arrêtera le bras de Dieu déja levé pour punir nos crimes; qu'elle méritera même les graces dont nous aurons beſoin, lorſque ſur le retour de l'âge, nous entreprendrons de ſervir Dieu, & de faire de bonnes œuvres, & nous nous applaudiſſons d'une illuſion ſi favorable. Tel eſt nôtre vrai caractere. Catholiques dans la ſpéculation, Hérétiques dans la pratique; nous ſommes toûjours prêts à tout croire, pourvû que la ſoûmiſſion de nôtre eſprit ne nous ôte pas la diſpoſition de nôtre cœur, du moins pour le préſent; car pour l'avenir nous formerons autant de réſolutions que l'on voudra. *Les mêmes.*

En matiére de bonnes œuvres, Dieu ne demande

Quand on eſt redevable aux hommes, ils exigent avec rigueur tout ce qui leur eſt dû; mais Dieu ne demande que ce que nous pouvons. La foibleſſe de vôtre temperament ne vous permet pas de faire de grandes auſtéritez: Hé bien, faites l'aumône; vôtre indigence vous en ôte le pouvoir; priez, vous ne pouvez

vez même faire de longues oraiſons ; élevez de temps en temps vôtre cœur a Dieu ; vous êtes pauvre & malade, ſouffrez avec patience cette pauvreté ; faites entrer dans vos ſouffrances le ſacrifice de la croix, & les uniſſez avec celles de Jesus Christ. Ainſi il eſt toûjours en nôtre pouvoir de faire de bonnes œuvres. *Les mêmes, pour l'Avent.*

La foy ſe perd ſans l'exercice des bonnes œuvres.

S'il y a quelque ſujet & quelque raiſon, qui puiſſe porter Dieu à nous priver de la foy, c'eſt le mépris des bonnes œuvres : car la foi, dit Saint Thomas, étant pour agir, Dieu a une eſpece d'engagement & d'obligation de nous en priver, dès lors que nous n'agiſſons pas, & que nous n'en faiſons pas l'uſage qu'il en attend. C'eſt un arbre ſec & ſtérile ; il a donc droit de commander qu'on le coupe. Or ce que l'Ecriture nous apprend à l'égard de cet arbre, c'eſt ce qui ſe paſſe tous les jours dans les perſonnes : car Dieu ſelon les idées admirables de ſa ſageſſe, ne nous a pas donné la foi ſimplement pour nous diſtinguer des Gentils, & pour admirer des miracles & les croire, ſans agir ſelon ce qu'ils nous enſeignent ; Non, le Fils de Dieu nous l'a donnée pour la faire profiter ; mais voyant que malgré toutes les roſées de la grâce, la bonne culture & tous ſes ſoins, cet arbre n'a profité de rien, il l'ôte de là, comme d'une terre ingrate & infructueuſe. *Le Pere Bourdaloüe dans les ſermons imprimez ſous ſon nom.*

La Foy & les bonnes œuvres s'entraident mutüellement.

C'eſt par la foi que nous pratiquons de bonnes œuvres, & néanmoins c'eſt par les bonnes œuvres que la foi s'établit ; Et ne croyez pas qu'il y ait en cecy de la contradiction, pourvû que vous diſtinguiez entre les prémiéres & les ſecondes graces, entre le commencement & la perfection, entre le prémier degré & la conſommation de la foy, vous en comprendrez néanmoins le myſtere ; c'eſt la foi au moins commencée qui eſt le principe de toutes nos bonnes œuvres, j'en conviens ; mais auſſi je prétends qu'on ne peut arriver à la perfection de la foi, que par les bonnes œuvres. Ainſi le Centurion, dont il eſt parlé dans les Actes des Apôtres, d'une foi confuſe, obſcure, & chancelante, en cût une claire & certaine. *Le même.*

Pluſieurs bonnes œuvres ſont inutiles pour n'être pas faites dans l'ordre.

Il y a bien des gens qui croyent avoir acquis bien des mérites, à qui Dieu dira peut-être un jour, comme à ces Juifs dont il rejetta les ſacrifices: *Quis quæſivit hæc de manibus veſtris* ? Qui vous a demandé ces choſes, & pourquoy les avez-vous faites ? il leur reprochera comme à d'autres, qu'ils ont fait leur volonté dans leurs bonnes œuvres : *Ecce in die jejunii veſtri reperitur voluntas veſtra.* Et peut-être qu'il leur arrivera comme à Saül, qu'il les reprouvera enfin pour des ſacrifices à contre temps, & pour des victimes offertes d'une main déſobéiſſante. Hélas ! combien de Chrétiens aujourd'hui, par une piété mal reglée, par de bonnes œuvres hors de temps, & qu'on ne doit point attendre d'eux, doivent craindre de pareils reproches, & peut-être un pareil châtiment ? Combien appliquent ailleurs un zele, qu'ils devroient uniquement appliquer à s'acquiter de leurs devoirs ? Nous devons être perſuadez que la perfection conſiſte à ſuivre l'ordre de Dieu dans les actions attachées à la condition où il nous a fait naître, à l'état où il nous a mis, aux emplois qu'il nous a marquez. *Le Pere d'Orleans, ſermon de l'Annonciation.* *Iſaïe 1.* *Iſaïe 58.*

Nous avons à craindre

Le ſaint homme Job, craignoit toutes ſes œuvres, tout juſte qu'il étoit ; parce qu'il ne croyoit pas que les meilleures & les plus ſaintes euſſent toute-

pour nos bonnes œuvres mêmes.

la perfection que Dieu y demandoit ; mais que devons-nous penſer des nôtres, en conſidérant les imperfections qui les accompagnent ? Hé ne pourroit-on point nous faire le même reproche qu'un Prophete faiſoit autrefois aux Juifs pour rabatre leur orgueil : que leur juſtice, étoit aux yeux de Dieu, ce qui eſt aux nôtres la choſe qui nous cauſe le plus d'horreur : *Omnes juſtitiæ veſtræ quaſi pannus menſtruatæ.* Car que de diſtractions dans ces priéres, que d'irrevérences dans ces ſacrifices ; que de tiédeur dans l'uſage des Sacremens, que d'abus de la parole de Dieu dans ces ſermons que fait entendre la complaiſance ou la curioſité ? Que de vanité dans ces jeûnes, & que de faſte dans ces aumônes ; que de recherches de ſoy-même dans ces œuvres de charité, que de ſingularité dans cette dévotion ; Ainſi également repris de la pratique & de l'omiſſion, peut-être nous trouverons-nous coupables de ce que nous avons fait, & de ce que nous n'avons pas fait. *Le même.*

Iſaïæ 64.

Que nous ne pouvons être parfaits que par la multitude de nos bonnes œuvres, & acquerir le ciel.

Pſalm. 118.

L'homme, dit ſaint Thomas, eſt en ce point, auſſi-bien qu'en pluſieurs autres, diſſemblable à l'Ange, que l'Ange eſt parvenu à la gloire par une ſeule action, au lieu que l'homme n'y peut parvenir, que par pluſieurs bonnes œuvres, & par les mérites multipliez de pluſieurs actions vertueuſes. C'eſt pourquoy l'Ecriture parlant de celui qui aſpire à la béatitude céleſte, le compare à un homme qui va par un chemin, qui avance pas à pas, & qui n'arrive au terme que las & fatigué de ſon travail : *Beati immaculati in viâ, qui ambulant in lege Domini.* De même, nous ne pouvons arriver au ciel que par le mouvement de pluſieurs ſaints déſirs, de pluſieurs travaux & de pluſieurs bonnes œuvres multipliées. *Pris de Molinier, tome 1. de ſa Dominicale.*

Nos bonnes œuvres demandent un certain degré de perfection qu'elles n'ont pas toûjours, & ce manquement oblige Dieu à faire ſouvent des reproches à ceux qui le ſervent, témoin celui qu'il fait dans l'Apocalypſe à cet Evêque, qui ſe croyoit bien plus homme de bien qu'il n'étoit : *Non invenio opera tua plena.* Je ne trouve pas vos œuvres pleines, je remarque dans vos œuvres beaucoup de vuide. Il s'en faut bien que vous rempliſſiez tous les devoirs de vôtre miniſtere. Ce reproche ne vous regarde-t-il point (Chrétienne compagnie) vous faites des aumônes ; mais vous n'en faites pas tant que vous devez à proportion de vos biens. Vous donnez aſſez de temps à la priere, mais vous n'y êtes guére recüeillis ; vous êtes de toutes les dévotions, mais vous ne prenez pas ſoin de vos domeſtiques ; vous êtes d'une droiture qui vous diſtingue des autres juges, mais vous êtes négligent dans vôtre charge : *Non invenio opera tua plena. Recuiel des pieces choiſies du P. Champigni.*

Nos bonnes œuvres demandent un certain degré de perfection, qu'elles n'ont pas ordinairement.

Apocalyp. 3.

Nous ne devons pas concevoir de la vanité pour quelques bonnes œuvres que nous ayons faites.

S. Aug. Conf. l. 9. c. 13.

S'il vous eſt arrivé de faire quelques bonnes œuvres, ſouvenez-vous que les mauvaiſes que vous avez faites excéderont de beaucoup les bonnes, & que le bien même que vous avez fait, ſera peut-être accompagné de tant de défauts & d'imperfections, que vous aurez plus de ſujet d'en demander pardon, que d'en prétendre des récompenſes. C'eſt pour cette raiſon que ſaint Auguſtin a dit : *Malheur à la vie la plus vertueuſe, ſi Dieu la juge ſans y mêler ſa miſericorde :* Car il ſe peut faire que les raiſons pour leſquelles nous croyons qu'elle pourroit plaire à Dieu, ſont celles pour leſquelles elle ſera condamnée, parce que les maux que nous faiſons ſont bien purement des maux ; mais les biens ne ſont pas purement

des biens ; puiſqu'ils ſont accompagnez de beaucoup d'imperfections. C'eſt pourquoi vous avez plus de ſujet de craindre pour vos bonnes œuvres, que de vous en glorifier. C'eſt ainſi qu'en uſoit le ſaint homme Job, qui diſoit : Seigneur, toutes mes actions me donnoient de la crainte, ſçachant que vous ne pardonnez pas à celui qui péche. *Autheur anonyme.* *Jobi 9.*

Le Fils de Dieu nous exhorte à acquerir le ciel par nos bonnes œuvres. *Matth. 6.*

Il me ſemble que le Sauveur du monde nous exhorte à amaſſer des tréſors pour le ciel, & qu'il nous dit : *Nolite theſaurizare vobis theſauros in terra.* Je vous ai tirez du néant, où vous avez été durant toute une éternité, pour vous mettre en état de gagner le ciel où je vous appelle ; je vous ai conſervé la vie que je vous ai donnée pour une fin ſi noble, afin que vous ayez le temps & le moyen d'y acquerir des tréſors infinis de gloire, par le mérite de vos bonnes œuvres. Hé ! ne l'employez pas inutilement à chercher les biens de la terre. Ayez une plus haute ambition ; exercez noblement une plus illuſtre avariee, plus digne de vous & de moi, en vous élevant juſqu'au ciel. Quoi que de vôtre nature, qui n'eſt que foibleſſe & fragilité, vous ne ſoyez nullement capable de faire la moindre bonne action qui mérite ce ſouverain bonheur, je vous en ai tellement donné la capacité, les moyens & la force, par ma grace, que rien ne vous manquant pour cet effet, il ne dépend plus que de vous. Tout le ciel eſt entre vos mains, & vôtre fortun eéternelle en vôtre diſpoſition; tout ce que vous aurez en ce lieu eſt pour vous, & l'unique bien qui vous appartient ; ce que vous croyez à vous ſur la terre, eſt pour un autre qui l'attend, & pour qui vous le gardez. Tous ces tréſors qui ſeront à vous dans le ciel, y ſeront toûjours, ceux que vous prétendez avoir ſur la terre vous ſeront ravis. *Monſieur Maimbourg, ſur la fin du prémier ſermon de Carême.*

Dieu attend de nous du fruit, ſçavoir des bonnes œuvres, comme des arbres qu'il a plantez.

Comme Dieu a rendu chacun de nous des arbres vivans & ſaints, qu'il a plantez dans le jardin de ſon Egliſe, il demande auſſi de ces arbres qu'ils portent du fruit. C'eſt pourquoi il eſt marqué dans l'Evangile, que le maître d'une vigne *vint chercher du fruit à un arbre & qu'il n'en trouva point.* C'eſt ce qui nous doit faire appréhender le jugement de Dieu, qui nous voit tels que nous ſommes, qui peut-être ne trouve aucun fruit ſolide & véritable dans nous, lorſque nous ne nous mettons point en peine de faire de bonnes œuvres, ou que nous prenons en nous des feüilles pour des fruits, c'eſt-à dire, des paroles ou des penſées ſtériles pour des actions de vertu, & pour des œuvres de charité... Comme c'eſt Dieu qui eſt l'autheur & le principe du fruit qui eſt en nous, c'eſt lui auſſi qui en eſt le juge, & il veut que ce fruit ſoit proportionné à la culture qu'il lui a donnée. Il ne demande pas ſeulement que ce fruit ſoit bon en général, mais qu'il ſoit bon, ſelon les graces & les faveurs qu'il a faites à l'ame qui les doit porter ; & c'eſt en ce ſens qu'on doit expliquer cette parole menaçante du Fils de Dieu : *Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit ſera coupé & jetté au feu...* Il paroît même qu'il compte les années qu'il y a que nous ſommes à ſon ſervice, & nous ſouvent nous ne les comptons pas ; nous ne nous en ſervons point comme d'un motif, pour réparer le temps perdu, & pour nous exciter à mieux faire à l'avenir. Nous ne craignons point qu'il diſe de nous : *Ut quid terram occupat* ! Pourquoi cet arbre ſans fruit, pourquoi cette ame ſtérile & ingrate, qui ne s'applique à aucune action de pieté interiéure, occu- *Matth. 7.* *Luc. 13.*

pe-t-elle encore inutilement la terre. *Livre intitulé, Inſtruction Chrétienne. Inſtruction pour les quatre-temps de Septembre.*

Il faut que nos bonnes œuvres ſoiét réglées & faites dans l'ordre.

Une grande régle, & une maxime, à laquelle les perſonnes mêmes de pieté manquent ſouvent & perdent le fruit de leur bonnes œuvres, c'eſt de pratiquer leurs bonnes œuvres dans l'ordre que demande la charité : *Ordinavit in me Charitatem.* En effet, on en voit pluſieurs qui font des actions de charité, & manquent aux actions de juſtice ; ils donnent aux uns ce qu'ils ne doivent pas, & ils ne rendent pas aux autres ce qu'ils leurs doivent, ſoit l'aſſiſtance, l'honneur, la complaiſance, qu'ils ſont obligez de leur rendre. On néglige quelquefois ſes propres enfans ; on abandonne le ſoin de ſa propre famille, & on ſe charge du ſoin de celle des autres ; on n'aſſiſte pas ſes propres parens qui ſont pauvres, & on leur préfere des étrangers contre le précepte de Dieu. On fait des préſens à l'Egliſe, & on néglige les pauvres ; on fait de grands legs, & on ne reſtitue pas ce qu'on a pris au public ou aux particuliers. Il faut qu'il y ait de l'ordre dans nos bonnes œuvres ; qu'on s'acquite de ce qui eſt de devoir & de juſtice, avant ce qui eſt de ſurérogation, &c. *Cantic.* 2. *Livre intitulé, Inſtructions Chrétiennes, &c. ſur le* 22. *Dimanche après la Pentecôte.*

Dieu recompenſe nos moindres bonnes œuvres d'une gloire éternelle,

Il eſt vrai que quoique nous puſſions faire, nous ne faiſons rien, & que nous ſommes des ſerviteurs inutiles. Mais c'eſt ce rien, Seigneur, que vous avez bien voulu accepter, & c'eſt à ces néants des actions humaines que vous avez promis vôtre paradis pour recompenſe. Si nous jeûnons, ce n'eſt que peu de choſe ; ſi nous pleurons, ſi nous nous humillons, ſi nous embraſſons la penitence, ſi nous vous aimons, ſi nous aimons nôtre prochain, ſi nous l'aſſiſtons, nous ne faiſons rien qui ſoit digne des eſpérances que vous nous avez données ; mais comme vous connoiſſez parfaitement nôtre indigence, c'eſt pour vous y conformer, que vous nous les avez faites à ces petites conditions. *Autheur anonyme.*

On ne mérite le ciel que par les bonnes œuvres.

On eſt indigne d'entrer dans le ciel ſi l'on fait mal ; on n'eſt pas plus digne ſi l'on ne fait pas le bien qu'on eſt obligé de faire dans ſa condition. Ce n'eſt pas aſſez de ne pas perdre le talent qu'on a reçû, le ſerviteur pareſſeux eſt condamné pour ne l'avoir pas fait valoir. La religion Chrétienne compte pour rien des titres vuides & infructueux ; rien ne nous accompagne juſqu'au tribunal du Juge ſouverain, que nos bonnes œuvres ; ces gens du monde dont les jours ſont vuides en auront-ils beaucoup à préſenter. Le figuier dont parle l'Evangile n'avoit point d'autre défaut que de n'avoir point porté de fruits. Le Sauveur du monde ayant vû de loin ſur le chemin qu'il avoit des feüilles, il s'arrêta pour voir s'il y trouveroit quelque fruit, il ne trouva que des feüilles ; car ce n'étoit pas la ſaiſon des figues. Cependant JESUS CHRIST ne laiſſa pas de maudire cet arbre, qui ſécha ſur l'heure même. Il eſt aiſé d'entendre ce myſtere, la vie d'un Chrétien ne doit jamais être ſtérile en bonnes œuvres, elle eſt criminelle dès qu'elle eſt ſans fruit. *Le Pere Croiſet, ſecond tome de ſes Reflexions Spirituelles.*

Nos bonnes œuvres doivent être faites ſelon la fin &

Quand on ne travaille pas ſelon la fin & l'eſprit de ſon état, on perd & ſon temps & ſa peine, & on ne mérite rien : *Viri divitiarum nihil invenerunt in manibus ſuis.* Ces gens qui paſſoient pour être ſi riches en bonnes œuvres, & en pratiques de vertu, étant peut-être dans un état propre à acquerir de grands méri-

tes, après avoir beaucoup agi, beaucoup couru, après bien des fatigues, qu'ont-ils gagné ? *Nihil invenerunt in manibus ſuis.* Dieu ne tient compte que de ce que nous faiſons pour lui. Les actions les plus éclatantes ſont des fruits gâtez, ſi elles ne ſont pas faites pour Dieu. Dès qu'on ſort des voyes de ſon état, on s'égare, & de quelle utilité ſont alors les pas qu'on a faits, & les fatigues qu'on a priſes en s'égarant? *Le même.*

l'eſprit de nôtre état. *Pſalm. 75.*

Il y a des perſonnes, qui s'appuyant ſur quelques bonnes œuvres, ſur quelques devoirs de religion, ſur quelques actions de pieté dont ils s'acquittent, s'imaginent qu'ils ſe ſanctifient, & qu'ils en font aſſez pour remplir les obligations dont ils ſe trouvent chargez en qualité de Chrêtiens, quoy qu'ils ne ſoient rien moins aux yeux de Dieu que ce qu'ils penſent être. Cet homme, par exemple, fait de longues prieres; il parle avec édification des choſes ſaintes, il paroît ſage & réſervé dans ſa conduite; il eſt ſobre, chaſte, modeſte; toutes ces diſpoſitions entrent à la verité dans la compoſition d'une vie ſainte; & néanmoins ce même homme eſt ſenſible aux injures. Il eſt ennemi de ſon ennemi, il rend le mal pour le mal, au lieu de faire du bien à celui qui le maltraite, ſelon le commandement exprès que le Fils de Dieu nous en a donné. La vie de cet homme, quelque réglée qu'elle lui ſemble, ſera réprouvée; toutes ces bonnes qualitez qui parent en lui l'homme extérieur le trompent: il ſe flatte d'une juſtice qu'il n'a point; la charité lui manque, toutes les vertus lui manquent; car ſans elles les autres ſont mortes, & ne lui produiſent aucun avantage. *L'Abbé de la Trappe, dans ſes Reflexions Morales ſur l'Evangile de ſaint Matthieu.*

Ce n'eſt pas aſſez de faire quelques bonnes œuvres, ſi l'on n'accomplit les préceptes.

Ce ſont deux choſes différentes d'avoir un attrait pour certaines devotions, & certains exercices de piété, & de le devoir ſuivre en pratique; l'un ne ſuit nullement de l'autre. Il ſuffit que les choſes ſoient bonnes pour les déſirer, pour les aimer, & comme ces mouvemens ſont bons, Dieu les peut former dans le cœur; mais les actions doivent être réglées ſur tous les devoirs, & ſur la volonté de Dieu, ce qu'il preſcrit à chacun, ce qu'il doit faire dans telle & telle circonſtance. Combien, par exemple, y a-t-il de perſonnes à qui Dieu donne un grand déſir de la retraite ou de la vie religieuſe, &, qu'il met néanmoins dans l'impuiſſance de l'embraſſer, & ſa volonté alors eſt qu'elles ayent ce déſir, & qu'elles ne le ſuivent pas. David avoit conçû par le mouvement de Dieu, le déſir de lui bâtir un temple, & néanmoins Dieu avoit une volonté expreſſe de ne pas permettre qui l'exécutât, & il lui en fit même défenſe; ainſi il lui inſpiroit un mouvement qu'il ne vouloit pas qu'il ſuivit. *Eſſais de Morale, tome 10.*

Nos bons déſirs & nos bonnes œuvres doivent être réglez dans l'execution ſelon la volonté de Dieu.

Il faut demeurer d'accord que l'occupation de Marthe étoit trés-ſainte; elle rendoit l'hoſpitalité qui étoit dûë au Sauveur; elle lui donnoit des marques de ce profond reſpect qu'elle avoit pour lui: ſon action étoit digne de loüange; elle s'acquitoit d'une obligation ſi recommandée, & particuliérement à l'égard du Sauveur. Cependant ce Sauveur trouve à reprendre dans ſa conduite; il lui dit: qu'elle s'empreſſe, qu'elle s'inquiéte, & qu'elle ſe trouble inutilement: *ſollicita es, & turbaris erga plurima.* La fin qu'elle ſe propoſe ne pouvoit être meilleure, ni plus digne de ſa piété, & néanmoins il s'y mêle, il y entre des circonſtances qui la rendent reprehenſible à ſes yeux. Cette viva-

Souvent une bonne œuvre en ſoi, eſt gâtée & corrompuë par les circonſtances qui l'accompagnent. *Luc. 10.*

cité, cette promptitude, la peine qu'elle avoit de ce que ſa ſœur ne partageoit pas ſes ſoins avec elle, faiſoit que ſon action étoit défectueuſe, & qu'elle n'avoit pas toute la perfection qu'elle devoit avoir. C'eſt un inconvenient dans lequel les gens tombent ſans y prendre garde; ils mêlent parmi le bien qu'ils font, des choſes qui ne ſont pas bonnes; ainſi ils en alterent la bonté, & en diminüent le mérite aux yeux de Dieu. Et il arrive ſouvent que cette œuvre, qui dans l'intention de celui qui l'entreprend, n'a rien que de loüable, devient dans la ſuite une production de la nature, & un effet de l'humeur qui obſcurcit, ou plûtôt qui détruit tout le bien qu'elle pouvoit avoir dans ſon origine. *L'Abbé de la Trappe, dans ſes Réflexions Morales ſur l'Evangile de ſaint Luc.*

Lors qu'une Dame chrétienne veut connoître ſi elle eſt vraiment pieuſe, qu'elle voye ſi les œuvres de charité y entrent. Elle entend bien le ménage, à faire valoir ſes terres, à bien placer ſon argent, à teſauriſer pour un fils unique: mais avec cela s'employe-t-elle dans les bonnes œuvres? Donne-t-elle quelques-uns de ſes ſoins au ſoulagement des pauvres, à procurer le ſalut des ames: Si cela n'entre point dans ſes occupations, elle a grand ſujet de craindre & de ſe défier de ſa piété. Quand cette Dame ſi ménagere, ſi habile, ſera ſur le point de mourir, on dira qu'elle a fait une bonne maiſon, qu'elle a amaſſé de grands biens, mais qu'elle ne s'eſt jamais mêlée de bonnes œuvres, & des affaires de piété, & cependant c'eſt ſur quoy Dieu la jugera comme ſur la prémiére & la principale de ſes obligations. *Le Pere Surin, dans ſes Dialogues ſpirituels tome 1. l. 2. ch. 5.*

Il y a une grande difference entre le merite des bonnes œuvres des Chrétiens; & d'où vient cette difference.

Dans l'exercice de la vertu & des bonnes œuvres, il y a diverſes maniéres de les pratiquer tres-differentes en perfection. Les ouvriers qui travaillent en or, en argent, en cuivre font ſouvent les mêmes ouvrages, & ſe ſervent des mêmes inſtrumens; cependant il y a bien de la difference du prix d'un ouvrage d'or à celui d'un ouvrage d'argent. Il en eſt de même des œuvres de la grace. Tous ceux qui font profeſſion de ſervir Dieu, font à peu prés les mêmes exercices: Ils prient, ils s'approchent des ſacremens, ils ſe mortifient, ils font des charitez; mais quelle différenee dans la maniére dont ſe fait tout cela? Le ciel n'eſt pas ſi élevé au-deſſus de la terre, que quelques-uns s'élevent au-deſſus des autres au jugement de Dieu. Ceux-là bâtiſſent tout d'or & de pierres précieuſes; ceux-cy ne font qu'un édifice de paille & de boüe. Or je dis que cette différence vient de ce que les uns font leurs actions avec beaucoup de recherche d'eux-mêmes, & par l'impétuoſité de leur propre eſprit, & que les autres le font par le mouvement de la grace & de l'eſprit de Dieu. Ce qui releve nos actions & nos bonnes œuvres, c'eſt lorſqu'il y entre plus de l'eſprit de Dieu que du nôtre; & ce qui les ravale, c'eſt lorſqu'il y a plus du principe humain que du divin. Nos actions ſont donc d'autant plus parfaites que nous regardons plus Dieu, & que le principe de la grace y influë davantage; & nôtre plus grande attention par conſequent doit être de voir le motif qui nous porte à les entreprendre, & de reveiller en nous cette vive ardeur de plaire à Dieu, que mille interêts naturels, ou moins parfaits peuvent partager. *Le même, tome troiſiéme.*

OISIVETE',
TRAVAIL, OCCUPATION.

FUITE DE L'OISIVETE'; OBLIGATION que tout Chrétien a de travailler, &c.

AVERTISSEMENT.

Il y a particuliérement trois ſujets, avec leſquels celui-ci a du rapport, & dont il fait, du moins ou peut faire une partie. Le prémier, eſt la vie molle, qui eſt en même temps oiſive, & que l'oiſiveté rend criminelle, quand elle ne feroit point d'autre mal. Le ſecond, eſt l'emploi du temps, puiſqu'il eſt évident que ceux qui en perdent le plus, ſont les perſonnes oiſives; & le troiſiéme enfin, eſt le ſoin qu'on doit prendre de ſon ſalut; puiſque c'eſt inutilement que nous ſommes ſur la terre, ſi nous n'avons en vûe cette grande & unique affaire, & ſi nous ne travaillons pour cela. Or comme nous avons reſervé à chacun de ces ſujets, leur titre & leur lieu propre; ce que nous prétendons en traitant de l'oiſiveté, c'eſt d'éviter de la confondre avec les autres ſujets: c'eſt pour cela que nous n'en parlons qu'en général, ſuppoſant toûjours que pour fuir l'oiſiveté, il faut non-ſeulement s'occuper, mais s'occuper utilement.

Nonobſtant toutes ces préciſions, nous ne pouvons ſéparer la fuite de l'oiſiveté de l'obligation que nous avons au travail, qui ne fait qu'un même ſujet, l'une étant une conſéquence néceſſaire & reciproque de l'autre: de ſorte que peu importe lequel de ces deux titres l'on donne à cette matiére. Il faut pourtant remarquer que comme les différens ſujets avec leſquels celui-ci eſt lié, entrent les uns dans les autres, tous ceux qui en ont traité les ont preſque tous confondus, pour remplir leurs diſcours, nous avons eu ſoin de ne recueillir que ce qui regarde l'oiſiveté & le travail en général, ſuppoſant toûjours qu'on ſçait aſſez à quoi s'occuper ſelon ſon état, ſon emploi, & ſa condition: & ſi l'on prend pour oiſiveté, l'inutilité de nos actions, ou le travail qui n'eſt point rapporté à Dieu, nous n'appuyons là-deſſus que comme ſur une condition que nous ſuppoſons.

Du reſte, comme la plûpart des hommes ſont intereſſez dans ce ſujet, il ne peut porter à faux, ni manquer d'être utile, pour tarir la ſource, & arrêter le cours des maux que l'oiſiveté enſeigne, & l'on ne peut douter qu'on remedieroit à bien des déſordres, ſi l'on pouvoit perſuader à tous les hommes de fuir l'oiſiveté, & de ſe bien occuper.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins & plans de Diſcours ſur ce ſujet.

I. LE prémier deſſein & le plus naturel qui s'offre d'abord à l'eſprit, eſt l'obligation indiſpenſable que nous avons de fuir l'oiſiveté, & d'embraſſer le travail. Je dis obligation indiſpenſable, en qualité d'hommes, en qualité de Chrétiens, & en qualité de pécheurs. Trois motifs qui nous fourniſſent autant de preuves évidentes & inconteſtables, & qui peuvent faire le partage d'un diſcours.

La prémiere qualité qui nous engage au travail, & par conſéquent à fuir l'oiſiveté, c'eſt la qualité d'homme. 1°. Si nous conſidérons l'homme en ſa nature, il eſt fait & né pour le travail, dit l'Ecriture, comme l'oiſeau pour voler. Il ne faut que conſiderer la diſpoſition de ſon corps, la mobilité de tous ſes organes, le mouvement continuel des eſprits vitaux qui ſe répandent par tous les membres; tout cela montre aſſez que la vie ne lui eſt donnée que pour l'action, & quand il n'agit plus, il eſt cenſé mort. Dans l'état même de l'innocence, il ne devoit pas être oiſif, comme témoigne l'Ecriture: *Poſuit Deus hominem in paradiſo voluptatis, ut operaretur illum, &c.* Ainſi en cette qualité perſonne ne doit prétendre être exempt de travail, les riches non plus que les pauvres, les grands non plus que les petits, &c. 2°. Si nous conſiderons l'homme non plus dans ſa nature, mais comme membre d'un corps politique, il eſt aſſujeti à quantité de devoirs qu'il ne peut remplir ſans peine, & ſans travail, il faut exercer une charge, un emploi, un metier: & un homme oiſif eſt un homme inutile, & incapable de tout. 3°. L'homme enfin conſideré entant que particulier, eſt obligé de pourvoir à ſes affaires, d'avoir ſoin de ſa famille, de veiller ſur ſes domeſtiques, &c. Tout cela ſuppoſe du travail, & quel déſordre quand il demeure oiſif, & qu'il ne ſonge qu'à ſe divertir?

Geneſ. 2.

La qualité de Chrétiens nous oblige encore plus étroitement au travail, & nous en fournit plus d'occaſion. Il faut ſatisfaire aux devoirs de ſa religion, pratiquer les bonnes œuvres, ſouffrir, vaincre ſes paſſions, exercer la charité; il n'y a point de devoirs, de préceptes, de conſeils, de maximes, de vertus, qui ne coûte de la peine, & l'oiſiveté dans la loi chrétienne eſt condamnée comme un état de damnation. Que devons-nous donc juger des gens du monde, des femmes mondaines qui paſſent toute leur vie dans l'oiſiveté? &c.

Enfin, nous ſommes obligez au travail en qualité de pecheurs, puiſque c'eſt à quoi nous avons été condamnez après le peché du prémier homme. Nous devons donc accepter le travail attaché à nôtre état, & à nôtre vacation en eſprit de pénitence, & comme le moyen le plus facile & le plus efficace, non-ſeulement de ſatisfaire à la juſtice divine pour les pechez paſſez, mais encore de nous empêcher d'en commettre à l'avenir, qui ſont les deux effets de la pénitence.

II. 1°. IL n'y a rien que nous devions éviter avec plus de ſoin que l'oiſiveté, pour

pour les maux dont elle eſt la cauſe & la ſource, & pour les biens dont elle nous prive.

2°. Il n'eſt rien de ſi facile que d'éviter l'oiſiveté, en s'occupant ut ilement dans les fonctions de ſon employ, en s'acquittant des devoirs de la religion & de ſon état.

3°. Il n'y a rien néanmoins à quoi l'on manque davantage, puiſque la plûpart ou menent une vie fainéante & oiſive, ou s'occupent à tout autre choſe qu'à ce qu'ils devroient, ou travaillent inutilement.

III. 1°. UN Chrétien ne doit pas mener une vie oiſive, qui eſt contraire à l'eſprit de JESUS-CHRIST, aux maximes de l'Evangile, & aux deſſeins que Dieu a eu ſur nous, en nous appellant au Chriſtianiſme.

2°. Toutes les occupations ne ſont pas propres d'un Chrétien; il y en a qu'il doit fuir & éviter comme dangereuſes à ſon ſalut, d'autres inutiles, & d'autres criminelles.

3°. Quelles ſont & quelles doivent être les occupations propres d'un Chrétien.

IV. SUR ces paroles du Sage: *Qui ſectatur otium replebitur egeſtate*; on peut former un diſcours, & faire voir trois ſortes de diſettes qui naiſſent de l'oiſiveté.

1°. Diſette des biens temporels qui la ſuivent ordinairement, comme nous aſſûre le même Sage: *Propter frigus piger arare noluit, mendicabit in æſtate, & non dabitur illi*; & il faut faire voir que les perſonnes oiſives bien loin d'acquerir, conſument leur bien en débauches, en bonne-chere, en jeu; ce qui donnera occaſion de faire la peinture d'une vie oiſive, qui ne cherche que ſes plaiſirs, qui employe ſon bien, ſon temps, & tous ſes ſoins à ſe divertir & à paſſer le temps. Prov. 20.

2°. Des biens ſurnaturels & de la grace, que Dieu refuſe à une perſonne qui n'en feroit nul uſage, qui n'acquiert aucune vertu, & qui ne travaille point à ſe ſanctifier en ce monde.

3°. Diſette des biens de gloire, puiſque n'acquerant aucun mérite en cette vie oiſive, il n'aura nulle récompenſe dans le ciel; & bien loin de cela, il ne trouvera après ſa mort qu'un tréſor de colere & de vengeance.

V. 1°. UNE perſonne qui mene une vie oiſive manque à ce qu'elle doit à Dieu, puiſque nous ne ſommes au monde que pour le ſervir & travailler pour ſa gloire, & ſi nous ne nous acquitons d'un devoir auſſi eſſentiel que l'eſt celui-là, nous avons, comme parle le Prophete, reçû nôtre ame en vain.

2°. Elle manque à ce qu'elle doit au prochain, puiſque les hommes doivent travailler les uns pour les autres, & que la charité que nous lui devons ne doit pas être oiſive.

3°. Elle manque à ce qu'elle ſe doit à elle-même, puiſqu'elle eſt obligée de travailler à ſon bonheur éternel.

VI. NOUS pouvons diſtinguer en Dieu ſelon les principes de la Théologie, trois ſortes de juſtices à nôtre égard, qui ſont autant d'attributs de ſon être divin; la prémiere, eſt une juſtice vindicative; la ſeconde, eſt une juſtice légale, & la troiſiéme, eſt une juſtice remunerative. La juſtice vindicative, eſt celle qui punit les crimes; la juſtice légale, eſt celle qui gouverne les états; & la juſtice remunerative, eſt celle qui diſtribüe les récompenſes: Or ces trois juſtices im-

poſent à l'homme une néceſſité indiſpenſable de travailler, & ſervent à condamner ſon oiſiveté, & à la rendre criminelle devant Dieu.

1°. La juſtice vindicative punit le pecheur par le travail; par conſéquent, s'il ne l'embraſſe comme la peine de ſon crime, ſon oiſiveté eſt blâmable.

2°. La juſtice légale gouverne tous les états du monde, par le different travail auquel elle les applique; par conſéquent elle condamne l'oiſiveté d'un déſordre qui trouble cette admirable œconomie.

3°. Enfin la juſtice rémunerative ne propoſe des recompenſes que pour le travail; par conſéquent elle juge l'oiſiveté digne de toutes ſortes de ſupplices *C'eſt le deſſein du Pere Bourdaloüe, dans les prémiers ſermons imprimez ſous ſon nom.*

VII. 1°. L'OISIVETE' étant la ſource de tous les maux, & la mere de tous les vices, nous devons l'éviter, pour éviter tous les pechez auſquels elle porte les hommes.

2°. L'oiſivété étant l'ennemie de toutes les vertus auſquelles elle eſt oppoſée, & qu'elle bannit de nôtre cœur, il faut la bannir elle-même, ſi nous voulons mener une vie vertueuſe & chrétienne.

3°. Comme l'oiſiveté nous empêche de nous acquiter des devoirs de nôtre état & de nôtre condition, il faut la fuir ſi l'on veut paſſer pour honnête-homme, qui remplit exactement ſes devoirs.

VIII. 1°. ON ſe perd & on ſe damne par l'oiſiveté, en menant une vie fainéante, inutile, vuide de bonnes œuvres; & le nombre des perſonnes qui vivent de la ſorte eſt grand.

2°. On ſe perd & on ſe damne par trop de travail, & d'occupation, laquelle doit être reglée, ſans empreſſement, conforme à nôtre état, & qui doit toûjours avoir une bonne fin.

IX. 1°. L'OISIVETE' eſt un mal en elle-même, contraire à la loi de Dieu, condamnée dans l'Evangile.

2°. Elle eſt la cauſe des plus grands maux, comme l'expérience le fait voir.

3°. Elle prive des plus grands biens, rend inutiles tous les talens, nous prive des graces du ciel, &c. *Pris des Eſſais de Sermon pour le Carême.*

X. SAINT Grégoire remarque qu'il y a dans cette vie trois ſortes d'occupations; il y en a de vaines & d'inutiles; il y en a de laborieuſes & de penibles; il y en a enfin de criminelles.

1°. Il faut éviter celles qui ſont vaines & inutiles; car c'eſt s'engager dans une vie oiſive & fainéante, telle qu'eſt celle de la plûpart des gens du monde.

2°. Il faut prendre en eſprit de pénitence celles qui ſont pénibles & laborieuſe, quand la néceſſité nous y engage, ou que la vocation de Dieu nous y appelle.

3°. Il faut abſolument renoncer à celles qui ſont criminelles & qui ſont des occaſions prochaines de peché.

XI. ON peut encore prendre cette autre diviſion de diſcours ſur les occaſions. Il y en a de bonnes, de mauvaiſes, & d'indifferentes.

1°. Il faut ménager les bonnes, & en tirer tout l'avantage que l'on peut pour faire les bonnes œuvres, dont elles nous fourniſſent les occaſions.

2°. Il faut abſolument renoncer aux mauvaiſes ſi on y eſt engagé, & prendre toutes ſortes de précautions pour ne s'y point engager.

3°. Il faut diriger à une bonne fin les indifférentes, & les rendre bonnes par ce moyen.

COMME tout Chrêtien doit avoir l'eſprit de JESUS-CHRIST. XII.

1°. Il n'y a rien de plus contraire à l'eſprit du Chriſtianiſme que l'oiſiveté, qui éteint en nous tous les ſentimens de pieté, & qui nous empêche de travailler pour Dieu.

2°. Il n'y a rien de plus néceſſaire pour ſoûtenir en nous l'eſprit de Chrêtien que le travail. *Pris de Monſieur de la Font.*

ON péche diſent les Théologiens en deux manieres; ſçavoir par omiſſion & par commiſſion: Or l'oiſiveté nous rend coupables en ces deux manieres. XIII.

1°. Elle nous fait omettre le bien à quoi nous ſommes obligez, & c'eſt ce qu'on appelle peché de pareſſe, & la négligence pour ce qui regarde les choſes du ſalut.

2°. Elle nous fait commettre les crimes défendus par la loi de Dieu; car comme dit l'Ecriture, elle les enſeigne, & nous y ſollicite, & en effet il n'y en a point dont un homme oiſif ne ſoit capable, & dans la diſpoſition de le commettre. *Pris du Pere Girouſt.*

1°. IL y a un travail de punition auquel nous avons tous été condamnez, & dont nul ne doit prétendre d'être exempt. XIV.

2°. Il y a un travail de vocation, qui eſt attaché à nôtre état.

3°. Il y en a un de néceſſité, tel qu'eſt celui des artiſans, & il faut les exhorter à faire de néceſſité vertu.

IL y a deux extrémitez contraires auſquelles on peut donner le nom d'oiſiveté, & qu'un Chrétien eſt également obligé d'éviter. XV.

1°. L'une eſt de mener une vie entiérement oiſive, ſans nulle occupation ſérieuſe & utile.

2°. L'autre eſt de travailler en vain, en s'engageant en mille affaires tumultueuſes, qui n'avancent de rien pour le ciel & pour l'éternité. L'une eſt une oiſiveté fainéante, qui porte d'ordinaire les hommes à mille deſordres; l'autre eſt une oiſiveté laborieuſe, qui s'occupe de choſe inutiles, & qui empêche de travailler à ce qu'on doit. *Pris de l'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale, ſermon pour la Septuageſime.*

1°. L'OISIVETE' ferme la porte, pour ainſi dire, à toutes les vertus; car elles demandent de la peine & du travail, dont une perſonne nourrie dans l'oiſiveté ne peut entendre parler. XVI.

2°. Elle ouvre la porte à tous les vices; car il n'y en a point qu'un homme ne ſoit prêt, ou du moins ne ſoit capable de commettre.

1°. Une vie oiſive n'eſt jamais innocente, puiſque de ſa nature elle eſt un état de peché. XVII.

2°. Elle eſt ordinairement coupable de pluſieurs pechez dont on ne peut ſe garentir: *Multam malitiam docuit otioſitas.* *Eccli. 33.*

3°. Elle porte & engage aux pechez les plus énormes & les plus ſcandaleux.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Les ſaints Peres.

SAint Auguſtin, ſermon 10. *de tempore*, fait une énumeration des déſordres que cauſe l'oiſiveté.

Le même a fait un traité *de oper. Monach.*

Le même, ſur le Pſeaume 127. ſur ces paroles du Prophete: *Labores manuum tuarum quia manducabis*, montre que nous devons travailler pendant que nous en avons le temps, & qu'un jour nous recüeillerons le fruit de nos travaux.

Le même, ou l'Autheur des Sermons *ad fratres in eremo.* ſermon 16. montre que toutes les créatures travaillent chacune en leur maniére, l'homme ſeul ne doit pas vivre dans l'oiſiveté; & dans le dix-ſeptiéme ſermon, il montre le mal que l'oiſiveté fait dans le monde.

Saint Jerôme, *in cap. 9. Amos*, montre que les perſonnes oiſives ſuccombent facilement aux tentations.

Saint Ambroiſe, *l. 3. Offic. c. 1.* montre par l'exemple de Moyſe, qu'il y a un travail qui paroît un repos, & qui fait beaucoup.

Saint Chryſoſtome, *homil. 18. in Epiſt. ad Epheſ.* montre par l'exemple d'un ſerviteur pareſſeux & inutile, que c'eſt faire mal que de ne rien faire.

Le même, *homil. 35. in Act. Apoſt.* montre par pluſieurs comparaiſons, les avantages qu'une perſonne occupée a ſur celle qui eſt oiſive.

Le même, ſur ces paroles de la Géneſe: *Poſuit Deus hominem in paradiſo, ut operaretur & cuſtodiret illum*, montre l'obligation que tous les hommes ont au travail, depuis qu'Adam y a été condamné.

Le même, *homil. 7. in 2. Epiſt. ad Corinth.* montre qu'une perſonne oiſive s'occupe ordinairement à mal-faire.

Le même, ou l'Autheur de l'Ouvrage imparfait ſur ſaint Matthieu, explique ce que c'eſt que l'oiſiveté, & quelle eſt la perſonne qu'on doit appeller oiſive, & inutile dans la vie civile.

Saint Baſile, *in conſtitut. monaſt.* parle fort au long des travaux des anciens Religieux.

Le même, *homil. 8. in exam.* montre que l'oiſiveté enſeigne tous les vices, & combien elle eſt dangereuſe.

Le même, *in regul. fuſius diſput. reſp. 37.* rapporte les déſordres qui naiſſent de la pareſſe & de l'oiſiveté.

Le même, *l. conſt. monaſt. c. 5.* montre la néceſſité du travail, par l'exemple du prémier homme qui y fut condamné.

Caſſien, l. 10. Inſtit. c. 6. montre que de l'oiſiveté on en vient aux plus grands déſordres.

Saint Bernard, *de triplici cuſt. &c.* rappporte pluſieurs exemples de perſonnes oiſives qui ſont tombez dans de grands pechez.

Drexellius *in Nicetâ.*

Marchantius in tuba ſacerdot. tract. 7. lect. 4.

Le Pedagogue Chrétien, part, 1. c. 7. §. 8.

Livres ſpirituels & autres.

Le Pere Suffren, tome 1. de l'Année Chrétienne, premiére partie, chapitre ſixiéme traite au long cette matiére.

La Sainte Famille, tome 2. ch. 10. parle amplement de l'oiſiveté & du travail.

Monſieur Pean, dans ſes entretiens ſpirituels, huitiéme entretien.

L'Abbé de la Trappe, ch. 19. du 2. tome des devoirs de la vie Monaſtique, traite du travail des mains.

Le Pere Nepveu dans ſes Réfléxions Chrétiennes pour tous les jours de l'année, le onziéme jour de Novembre, parle de l'oiſiveté.

Dans les Entretiens du Sage, par le R. Pere Sebaſtien de Senlis, Capucin, il y en a un ſur l'oiſiveté.

Monſieur Gobinet, livre intitulé, Inſtruction de la jeuneſſe, &c. partie cinquiéme, troiſiéme Avis.

Monſieur du Tremblai, dans le traité qu'il a fait du jeu.

Le Pere Dozennes, livre intitulé, le Monde condamné par lui-même.

Le livre intitulé, Inſtruction chrétienne pour l'éducation des filles, ch. 7. où il eſt parlé de l'oiſiveté qu'elles doivent éviter, & à quels exercices elles doivent s'employer.

Le Pere Croiſet, 2. tome de ſes Réfléxions ſpirituelles.

Les Prédicateurs modernes.

Matthias Faber, *conc. in Domin. Septuag.*

Le Pere Bourdaloüe dans les prémiers ſermons imprimez ſous ſon nom, ſermon pour le Vendredy de la ſeconde ſemaine de Carême.

Monſieur de la Volpilliere, ſermon ſur le travail & l'oiſiveté.

Monſieur de la Font, Prône pour le quatriéme Dimanche après la Pentecôte.

Monſieur Lambert, dans les Diſcours ſur la vie eccleſiaſtique, diſcours neuviéme, traite de la néceſſité de mener une vie occupée, contre l'oiſiveté.

L'Autheur des Diſcours chrétiens, tome 1. a un diſcours ſur le vice de la pareſſe & de l'oiſiveté.

Il y en a un ſur le même ſujet dans les Diſcours Moraux.

L'Autheur des Actions Chrétiennes, tome 1. a auſſi un diſcours ſur ce ſujet.

Le Pere de la Rüe, dans les deux ſermons ſur le bon uſage du temps, a bien des choſes qui peuvent être dites de l'oiſiveté.

Le Pere Girouſt dans ſon Avent, a un ſermon ſur la vie inutile du monde.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, ſermon pour la Septuageſime, traite du travail & de l'oiſiveté.

Le même, tome troiſiéme de la Dominicale, ſermon pour le quatriéme Dimanche après la Pentecôte, parle de l'inutilité de la plûpart des actions des hommes.

Le même, dans le troiſiéme tome du Carême, a un ſermon du temps, où pluſieurs choſes ſe peuvent appliquer à l'oiſiveté.

Dans les Eſſais de Sermons pour le Carême, tome 2. ſeconde ſemaine, ſixiéme deſſein pour le Lundy.

Les mêmes, dans la Dominicale, ſermon pour le Dimanche de la Septuageſime.

Les mêmes, pour le quatriéme après la Pentecôte.

Le Pere le Jeune, tome neuviéme, ſermon 24. pour le Lundy de la troiſiéme ſemaine de Carême, a un ſermon ſur l'oiſiveté, & les trop grandes occupations.

Ceux qui ont fait des recüeils ſur ce ſujet.

Grenade, *Loci communes. titul. Otioſitas.*
Summa Prædicantium, titul. Otium.
Buſée, *in pannario. Titul. Otium.*
Lohner, *titul. Otium.*
Stapletonus, *textu 3. in ſeptuag.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples, & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

TVlit Deus hominem, & poſuit eum in paradiſo voluptatis, ut operaretur & cuſtodiret illum. Geneſ. 2.

Dieu prit l'homme, & le mit dans le paradis de délices, afin qu'il le cultivât, & qu'il le gardât.

In ſudore vultus tui veſceris pane tuo. Geneſ. 3.

Vous mangerez vôtre pain à la ſueur de vôtre viſage.

Maledicta terra in opere tuo, in laboribus tuis comedes ex eâ, cunctis diebus vitæ tuæ. Ibidem.

La terre ſera maudite à cauſe de ce que vous avez fait, & vous n'en tirerez dequoy vous nourrir pendant toute vôtre vie qu'avec beaucoup de travail.

Homo naſcitur ad laborem, & avis ad volatum. Jobi 5.

L'homme eſt né pour le travail, comme l'oiſeau pour volet.

Anni noſtri ſicut aranea meditabuntur. Pſal. 89.

Les années ſe paſſent en de vaines inquiétudes comme celles de l'araignée.

Si impiger fueris veniet ut fons meſſis tua, & egeſtas longè fugiet à te. Prov. 6.

Si vous êtes diligent, vôtre moiſſon ſera comme une ſource abondante, & l'indigence fuïra loin de vous.

Deſideria occidunt pigrum, noluerunt enim quidquam manus, ejus operari. Prov. 21.

Les deſirs tuent le pareſſeux; car ſes mains ne veulent rien faire.

Exibit homo ad opus ſuum, & ad operationem ſuam uſque ad veſperam. Pſal. 103.

L'homme ſortira pour aller faire ſon ouvrage, & travailler juſqu'au ſoir.

Egeſtatem operata eſt manus remiſſa, manus autem fortium divitias parat. Proverb. 10.

La main lâche du pareſſeux produit l'indigence; la main des forts acquiert les richeſſes.

Vult & non vult piger, anima autem operantium impinguabitur. Prov. 13.

Le pareſſeux veut & ne veut pas; mais l'ame de ceux qui travaillent s'engraiſſera.

Qui ſectatur otium ſtultiſſimus eſt. Ibidem, cap. 12.

Celui qui aime à ne rien faire, eſt trés-inſenſé.

Qui ſectatur otium replebitur egeſtate. Prov. 28.

Celui qui aime l'oiſiveté ſera dans une profonde indigence.

In laboribus à juventute meâ. Pſal. 87.
J'ay été dans les travaux dés ma jeuneſſe.

Stulto labore conſumeris. Exod. 18.
Vous vous conſumez de travaux inutiles.

Quid habet amplius homo de univerſo labore ſuo. Eccleſ. 1.
Que retire l'homme de tout le travail qui l'occupe ?

Operata eſt conſilio manuum ſuarum. Proverb. 31.
La femme forte a travaillé avec des mains ſages & ingenieuſes.

Non oderis laborioſa opera, & ruſticationem creatam ab Altiſſimo. Eccli. 7.
Ne fuiez point les ouvrages laborieux ni le travail de la campagne, qui a été créé par le Trés-Haut.

Non defraudéris à die bono, & particula boni dici non te prætereat. Eccli. 14.
Ne vous privez pas des avantages du jour heureux, & ne laiſſez pas perdre aucune partie du bien que Dieu vous donne.

Multam malitiam docuit otioſitas. Eccle. 33.
L'oiſiveté a enſeigné beaucoup de mal.

Qui conatur multa agere, incidet in judicium. Eccli. 29.
Celui qui cherche à entreprendre beaucoup d'affaires, ſera expoſé à la rigueur des jugemens.

Telas aranearum texuerunt. Iſaiæ 59.
Ils ont tiſſu des toiles d'araignées.

Hæc fuit iniquitas Sodomæ, Superbia, ſaturitas panis, & otium ipſius. Ezech. 16.
Voicy quelle a été l'iniquité de Sodome, ç'a été l'orgueil, l'excès des viandes, l'abondance, & l'oiſiveté.

Cui laboro, fraudans animam meam bonis. Eccle. 4.
Pour qui eſt-ce que je travaille ? & pourquoy me priver moy-même de l'uſage de mes biens ?

In vacuum laboravi ſine causâ. Iſaiæ 49.
J'ay travaillé en vain, & j'ay conſumé inutilement & ſans fruit toute ma force.

Quid ſtatis totâ die otioſi ? Matth. 20.
Pourquoy demeurez vous oiſifs tout le long du jour ?

Voca operarios, & redde illis mercedem. Ibidem.
Appellez les ouvriers, & payez-les de leur journée.

Per totam noctem laborantes nihil cepimus. Luc 5.
Nous avons travaillé toute la nuit ſans rien prendre.

Martha, Martha, ſollicita es, & turbaris erga plurima. Luc. 10.
Marthe, Marthe, vous vous empreſſez, & vous vous troublez dans le ſoin de beaucoup de choſes.

Operamini dum dies eſt, venit nox quando jam nullus poterit operari. Joan. 9.
Travaillez pendant qu'il eſt jour, viendra une nuit, dans laquelle perſonne ne peut agir.

Ad omnia quæ mihi opus erant, & his qui mecum ſunt, miniſtraverunt manus iſtæ, (ait Paulus.) Act. 20.
Ces mains que vous voyez ont fourni à tout ce qui m'étoit néceſſaire, & à ceux qui étoient avec moy.

Laboramus operantes manibus noſtris. 1. Ad Corinth. 4.
Nous ſommes laſſez & fatiguez en travaillant de nos mains.

Unuſquiſque propriam mercedem accipiet ſecundum ſuum laborem. Ibidem. 3.
Chacun recevra ſa récompenſe ſelon ſon travail.

Qui parcè ſeminat parcè & metet, & qui ſeminat in benedictionibus, de benedictionibus & metet. 2. Ad Corinth. 9.
Celui qui ſeme peu moiſſonnera peu, & celui qui ſeme avec abondance, moiſſonnera auſſi avec abondance.

Memores eſtis fratres laboris noſtri, & fatigationis, nocte ac die operantes, ne quem veſtrum gravaremus. 1. Ad Theſſ. 2.
Vous vous ſouvenez de la peine & de la fatigue que nous avons ſoufferte en travaillant jour & nuit pour n'être à charge à perſonne.

Rogamus vos, ut negotium veſtrum agatis, & operemini manibus veſtris, ſicut præcipimus vobis. 1. ad Theſſal. 4.
Nous vous prions de vous appliquer chacun à ce que vous avez à faire, de travailler de vos propres mains, ainſi que nous l'avons ordonné.

Si quis non vult operari non manducet. 2. Ad Theſſal. 3.
Celui qui ne veut point travailler, ne doit point manger.

Exemples de l'Ancien Teſtament.

Le prémier homme fut condamné au travail ſitôt qu'il eût violé le commandement de Dieu.

Pendant que le prémier homme conſerva l'innocence dans le Paradis terreſtre, il fut l'objet de la bonté de Dieu, & le ſujet des ſoins de ſa providence : mais dès qu'il eût péché, Dieu en punition de ſon crime, le condamna au travail ; & ce travail qui n'eût été pour lui qu'un divertiſſement, devint ſon ſupplice. Vous mangerez vôtre pain à la ſueur de vôtre front. Voila le fruit de nôtre péché, de travailler toute nôtre vie ; & toute la poſtérité d'Adam ayant été condamnée à la même peine, perſonne ne doit être exempt de cette loy ; Perſonne n'a droit d'appeller d'un arrêt ſi juſte ; & c'eſt une illuſion de l'amour propre, que de ſe perſuader que le travail, & même le travail penible, n'eſt que pour les miſérables. Sur quoy quelques interpretes remarquent que dans l'arrêt de condamnation, que Dieu prononça contre ce prémier rebelle, Dieu ne dit pas vous mangerez des viandes ou des fruits, mais du pain, qui eſt la nourriture commune à tous les hommes, afin que perſonne ne préſume être exempt de ce commandement. Il ajoûte, vous mangerez ce pain à la ſueur de vôtre front, pour marquer que l'on doit travailler ſans honte, & porter ſur ſon front les marques de ſa condition : Dieu de plus ordonne à ce prémier homme de travailler juſqu'à ce qu'il retourne en terre : *Donec revertaris in terram de qua ſumptus es* ; pour lui apprendre qu'il ne doit jamais ceſſer de travailler.

Geneſ. 3.

La vigilance & l'aſſiduité du travail du Patriarche Jacob eſt loüée dans l'Ecriture.

On ne peut s'empêcher d'admirer dans le tableau que Jacob fait lui-même des vingt années de ſes ſervices, la fidelité dans l'employ qu'on lui avoit confié, & l'aſſiduité infatigable dans ſon travail ; mais voici la réfléxion que quelques ſaints Peres font ſur l'état laborieux qu'embraſſa ce ſaint Patriarche. Si Jacob eût tant de ſoin des troupeaux de Laban ; ſi ſa vigilance alla juſqu'à dire lui-même, qu'il ne ſçavoit ce que c'étoit que le ſommeil. Que doivent faire les Paſteurs évangeliques ; & comment, en conſiderant le prix & l'excellence du troupeau que Dieu a confié à leurs ſoins, peuvent-ils ſe donner quelque relâche, & s'abandonner au repos ? Quel travail y a-t-il qui leur doive faire peur, lorſqu'ils voyent Jacob ſouffrir le froid & le chaud le plus violent, & paſſer les jours & les nuits dans de continuelles fatigues. C'eſt pourquoy Saint Grégoire, qui étoit lui-même un infatigable paſteur, propoſoit ce Patriarche comme le modele de la vie laborieuſe des paſteurs, & dit que ce fut par cette force qu'il témoigna à ſurmonter tant de peines qui ſe rencontroient dans ſon employ, qu'il devint enſuite aſſez puiſſant pour être victorieux de Dieu même.

Pharaon accabloit les Iſraëlites de travail, & pourquoy ?

Pharaon diſoit du peuple Juif, lorſqu'il attribuoit à un eſprit de revolte le déſir que ce peuple témoignoit d'aller ſacrifier à ſon Dieu : *Vous êtes dans l'oiſiveté*, & c'eſt pour cela que vous ſongez à vous ſouſtraire à mon empire. Il faut pour diſſiper vos inquiétudes vous accabler de travail ; c'eſt ce que le démon fait à l'égard de la plûpart des Chrétiens ; pour les détourner des devoirs de leur religion, & même pour les empêcher de remplir ceux de leur état & de leur condition ; il leur ſuggere mille occupations qui les diſtrayent d'autres emplois, d'autres affaires qui ne leur laiſſent pas le loiſir de penſer

aux

aux choſes les plus eſſentielles de leur vacation ; de maniére que ſi l'oiſiveté porte les hommes au mal, l'accablement du travail dont ils ſe chargent, les empêche de faire le bien.

L'oiſiveté des habitans de Sodome fut la principale cauſe de leurs abominables deſordres, *Ezechiel. c. 16.*

Quelle a été à vôtre avis la ſource des infames proſtitutions des habitans de Sodome ? Le Prophete Ezechiel qui rapporte les crimes de cette infame ville, & toutes les voyes malheureuſes par leſquelles elle eſt arrivée à ce comble d'iniquité, qui a attiré ſur elle une ſi terrible vengeance. Ce Prophete, dis-je, en donne trois cauſes, dont la derniére, au ſentiment de pluſieurs ſaints Peres, eſt la plus conſidérable ; ſçavoir, leur orgüeil, leur gourmandiſe, & leur oiſiveté. *Hæc fuit iniquitas Sodomæ ſuperbia, ſaturitas panis, & otium.*

Les Iſraëlites devinrent Idolâtres dans l'oiſiveté. *Exod. 32.*

Tandis que les Iſraëlites ſe ſont adonnez au travail, ils ne ſont jamais tombez dans l'idolâtrie, dit ſaint Auguſtin ; mais dès le moment qu'ils ont été oiſifs, & qu'ils n'ont paſſé le temps que dans les jeux & dans les feſtins, ils ſont devenus idolâtres, & ils ont adoré un veau d'or, pendant que Moyſe ſur le haut de la montagne, s'entretenoit avec Dieu : *Sedit populus manducare & bibere, & ſurrexerunt ludere.*

Salomon ſe corrompit dans l'oiſiveté.

Tandis que Salomon fut occupé à la ſtructure de ce ſuperbe & magnifique temple, qu'il édifia à l'honneur du vrai Dieu, on ne vit jamais rien de ſi ſage, ni de ſi ſaint qu'il étoit alors ; mais quand l'ouvrage fut achevé, & qu'il ſe vit dans le repos, dans l'affluance de toutes ſortes de richeſſes, il ſe perdit miſérablement dans le luxe & dans l'oiſiveté, juſqu'à renoncer le vrai Dieu, & adorer des Idoles.

On ne rapporte point icy l'exemple de David dont il eſt aſſez parlé dans la ſuite.

Exemples tirez du Nouveau Teſtament.

L'exemple que JESUS-CHRIST nous a donné du travail auquel il s'eſt ſoumis.

On ne peut pas ignorer quels ont été les travaux du Fils de Dieu depuis le commencement de ſa prédication juſqu'à ſa mort, puiſque l'Ecriture nous le repréſente allant de païs en païs, de ville en ville, les jours & les nuits ; dans des miſſions, des voyages, & des courſes continuelles, & qu'elle nous dit qu'il s'eſt repoſé, accablé de fatigue & de laſſitude. Pour le temps qui a precedé les fonctions de ſon miniſtere, il y a grand ſujet de croire qu'il l'a paſſé dans l'exercice du métier de celui que l'on croyoit être ſon pere, vivant du travail de ſes mains, & dans la condition d'artiſan, dont il n'eſt ſorti que pour s'appliquer aux fonctions laborieuſes de la prédication de l'Evangile. Or comme la conformité avec JESUS-CHRIST eſt le ſceau de nôtre prédeſtination, il n'y a que ceux qui l'imitent dans ſes travaux, qui puiſſent eſpérer de le ſuivre dans la gloire.

L'exemple des Apôtres.

Dès que JESUS-CHRIST eût établi ſes Apôtres les prémiers Miniſtres de ſon Evangile, il leur marqua qu'il ne les élevoit à cette dignité, qu'afin qu'ils ſe conſacraſſent tous entiers aux exercices de leur ſaint miniſtere : *allez & prêchez.* Si les Apôtres fuſſent demeurez oiſifs, ils euſſent agi directement contre les ordres qu'ils avoient reçûs : mais bien loin de cela, ils ont même travaillé de leurs mains, & parmi cette ſollicitude, & cette application ſi continuelle & ſi étenduë qu'ils avoient pour le gouvernement de l'Egliſe, ils ont donné des

temps considérables aux ouvrages manuels, & extérieurs, puisque saint Paul le témoigne lui-même, lorsqu'il dit en écrivant aux Thessaloniciens, vous vous souvenez bien, mes freres, de la peine que nous avons prise, & de la fatigue que nous avons soufferte, & que vous prêchant l'Evangile, nous avons travaillé de nos mains les nuits & les jours pour n'être à charge à personne : *Memores estis fratres laboris nostri, & fatigationis, nocte ac die operantes, ne quem vestrum gravaremus, prædicavimus in vobis Evangelium Dei.*

Ad Thessal. c. 2.

L'exemple de saint Paul en particulier. 2. *Ad Corinth. 6.*

Montrons, dit saint Paul, *que nous sommes de dignes ministres* ; Et comment ce saint Apôtre prétend-il le faire voir ? La preuve principale qu'il en apporte, est ses travaux assidus. Donc ceux qui ne travaillent point, n'ont aucune preuve pour faire voir qu'ils sont ministres de JESUS-CHRIST, & ils ne satisfont point aux engagemens de leur état. Dans un autre endroit il fait voir qu'il est Apôtre à meilleur titre que ceux qui osoient lui contester cette qualité ; & quelle est sa preuve ? c'est, dit-il, que *j'ay plus travaillé qu'eux.* Il y a donc une liaison essentielle entre le ministere de JESUS-CHRIST & le travail.

2. *Ad Cor. c. 11.*

Le serviteur oisif & inutile, dont il est parlé dans l'Evangile.

Si nous écoutons ce que le Sauveur dit dans l'Evangile contre l'oisiveté, & sur quoi il fonde la rigueur de l'arrêt qu'il porte contre un serviteur qui avoit enfoüi le talent qu'on lui avoit mis entre les mains pour le faire profiter. Il commande qu'on lie les pieds & les mains à ce serviteur paresseux, & qu'on le jette dans les ténébres extérieures. Pourquoy ? parce qu'il est oisif. Il ne dit pas, c'est un libertin, c'est un impie, c'est un impudique ; non, mais c'est un homme oisif & inutile, c'en est assez pour le condamner aux plus grands supplices ; car ce n'est pas assez dans la loi de grace de s'abstenir du mal, il faut encore faire du bien ; & si un serviteur qui n'est qu'inutile, qui a même conservé son talent, est condamné à une prison obscure, où il n'a que trop de loisir de pleurer sa paresse : de quelle maniére Dieu traitera-t-il ces personnes qui passent toute leur vie dans une oisiveté criminelle ?

Applications de quelques passages.

L'inutilité du travail de la plûpart des hommes.

Quid habet amplius homo de universo labore suo, quo laborat sub sole ? Eccles. 1. Tout le travail qui n'a pour but & pour objet que les biens & les avantages de cette vie, est un travail vain & inutile, & toutes les poursuites des hommes, lors qu'ils s'occupent de ce qui est sous le soleil, sont des œuvres mortes, stériles, & absolument infructueuses. C'est ce qui a fait dire à l'Ecclesiaste : *Que retire l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil ?* Comme voulant dire que tout ce travail est vain, & qu'on n'en peut attendre aucun fruit solide ; c'est-à-dire, selon la remarque de saint Jerôme, qu'un homme après s'être donné mille peines pour reüssir en ses prétentions, s'il ne les rapporte à une fin plus noble, & plus relevée que toutes les choses visibles, ne trouvera en soy qu'un grand vuide, & qu'une profonde indigence, qui lui fera vivement sentir & déplorer avec regret l'inutilité de ses travaux & de ses poursuites.

Ecclesiast. 1.

Comme l'oisiveté enseigne beaucoup de maux.

Multam malitiam docuit otiositas. Eccli. 33. Ce ne sont pas des pechez de foiblesse & d'ignorance, où l'oisiveté nous porte, ce sont des pechez de malice : *Multam malitiam.* Une terre qui n'est point remüée & cultivée, dit saint Chrysostome, ne porte que des ronces & des herbes mauvaises ; ainsi l'homme qui n'agit point, & qui ne travaille pas, ne produit que des pechez. Une eau qui n'a point son

cours, & qui eſt ſans mouvement, n'engendre que de la pourriture, & des inſectes : ainſi le corps qui languit dans une oiſiveté tranquille, ne peut ſervir qu'à produire une infinité de crimes. David, Prince déplorable, ſi vous n'aviez pas été oiſif, vous n'auriez pas commis ce crime, ou plûtôt tous ces crimes, qui vous firent pleurer tout le reſte de vôtre vie ! Et vous à qui Dieu ſembloit avoir communiqué la force de ſon bras, victorieux Samſon, ſi une fatale oiſiveté ne vous avoit fait languir aux pieds d'une femme, vous ne fuſſiez pas tombé dans cet excès de miſére. Que chacun conſulte ici ſon cœur, & il connoîtra par ſon expérience, que s'il a commis quelques péchez, l'oiſiveté en a toûjours été la principale cauſe.

Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti. Ad Coloſſ. 1. Je ſupplée à ce qui manque aux ſouffrances de JESUS-CHRIST. Or ce ſupplément ſe fait par une vie laborieuſe, dont nous devons accepter les travaux & les peines, dans un eſprit de ſoumiſſion & de penitence; parce que c'eſt un arrêt que la juſtice de Dieu a prononcé contre le genre humain, pour lui faire reſſentir la peine de ſon peché, & en cela nous devons admirer la conduite de Dieu, qui veut que nous ſoyons nous-mêmes les miniſtres de la peine qu'il nous impoſe, & les inſtumens du ſupplice auquel il nous a condamnez, afin que par une vie pénible, accompagnée d'un eſprit de pénitence, nous accompliſſions les ordres rigoureux de ſa juſtice. Ah Chrétiens ! que nous ſommes aveugles ! nous ne pouvons pas nous diſpenſer du travail ; nous y ſommes obligez dans quelque état que nous ſoyons : cependant nous abuſons d'un moyen ſi ſalutaire pour effacer nos pechez & nous convertiſſons ſouvent en poiſon, ce qui eſt tout enſemble un remede pour nous guérir, & une peine pour nous punir.

C'eſt particulierement par le travail que nous accompliſſons ce qui manque aux ſouffrances de JESUS-CHRIST.

Nolite locum dare Diabolo. Ad Epheſ. 4. L'Apôtre nous recommande de ne point donner entrée au démon, parce que nous ne pouvons mieux lui fermer la porte que par le travail. Il en eſt, dit un ſaint Pere, de l'ame, comme d'un oiſeau, qui ſe ſauve aiſément des filets du chaſſeur, pendant qu'il vole dans les airs ; mais qui eſt en péril d'y tomber, lors qu'il s'arrête ſur la terre ou ſur les arbres. Un Chrétien occupé par le travail, échappe ſans peine aux pieges du tentateur; mais il s'y engage facilement lors qu'il demeure dans une molle oiſiveté. Vous ſçavez l'exemple de David, qui ſe laiſſa ſurprendre aux charmes de Berſabée, lors qu'au lieu d'aller à la tête des armées, il ſe promenoit agréablement dans les galeries de ſon Palais. Le demon prit ce moment pour le faire tomber dans l'adultere & l'homicide.

C'eſt par l'oiſiveté que l'on donne entrée au démon dans nôtre cœur.

Cum immundus ſpiritus exierit ab homine, ambulat per loca arida quærens requiem, &c. Matth. 12. Lors qu'on eſt occupé on n'eſt attaqué que par un demon ſans force, & ſans pouvoir : mais quand on eſt oiſif, on eſt obſedé par une infinité de démons, dont tous les coups portent immanquablement. Le Sauveur nous en avertit, lors qu'il nous dit que le démon ayant été chaſſé du corps d'un homme, cherchoit ailleurs du repos : *Quærens requiem & non invenit.* Qu'enfin étant retourné en la maiſon de cet homme, & l'ayant trouvée ornée à la verité, mais ſans qu'on s'y employât à aucune choſe, il y entra avec ſept autres démons plus méchans que lui : *Aſſumpſit ſeptem alios ſpiritus ſecum nequiores ſe, & intrantes habitant ibi.* Ce repos que cherche le démon c'eſt l'oiſiveté. Femmes mondaines ! il vous trouvera aſſez ſouvent ornées & ajuſtées, mais plongées dans une molle

Comme le démon attaque les perſonnes oiſives.

Matth. 12.

Ibidem.

oiſiveté ; en cet état vous êtes dans un continuel danger de vous perdre, & de donner dans les pieges qu'il vous tend.

Peinture du pareſſeux qui aime l'oiſiveté.

Sicut oſtium vertitur in cardine ſuo, ita piger in lectulo ſuo. Proverb. 26. Comme une porte roule ſur ſes gonds, ainſi un homme oiſif & pareſſeux ſe tourne ſans ceſſe dans ſon lit, c'eſt-à-dire, il ſe remplit l'eſprit de divers projets, il délibere, tantôt il avance, tantôt il recule ; tantôt ſon propre interêt le pouſſe, tantôt ſa lâcheté naturelle l'arrête ; il commence le bien, & auſſi-tôt il le quite ; il ſe tourne ſans ceſſe, & de tous côtez pour trouver le repos qu'il aime & qu'il cherche uniquement, & après un long circuit, dit ſaint Bernard, il tombe toûjours dans ſa propre volonté. Ce grand attachement à lui-même, qui le rend inflexible, lors qu'il faut ſe faire violence, eſt comme les gonds de fer entez dans la pierre, qui parmi tous les tours & les retours qu'elle peut faire, la tiennent toûjours fixe en un même lieu, ſans rien faire, ſans rien entreprendre, dans un continuel mouvement, ſans jamais avancer d'un pas.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet.

Nulla ſine labore virtus, quia labor proceſſus virtutis eſt. Ambroſ. l. 2. de Caïn.

IL n'y a point de vertu ſans travail, parceque c'eſt par le travail qu'on avance dans la vertu.

Tentant otia, quem bella non fregerant. Idem ſerm. 11.

L'oiſiveté eſt une tentation pour celui que la guerre n'a pû abattre.

Quid de ſe intrinſecus agatur, cor noſtrum obliviſcitur, dum extrinſecus occupatur. Greg. 25. Moral. c. 8.

Nôtre cœur oublie ce qui ſe paſſe au dedans de lui-même pendant qu'il eſt occupé à l'extérieur.

Amor non eſt otioſus, operatur, enim magna ſi eſt, aut ſi operari renuit amor non eſt. Idem, Homil. in Evang.

L'amour n'eſt pas oiſif : il opere de grandes choſes, par tout où il eſt ; & s'il refuſe d'agir, ce n'eſt pas un véritable amour.

Non dormientibus & otiantibus, ſed vigilantibus & laborantibus pollicetur Deus præmia ; labori merces parata eſt. Ambroſ. l. de Caïn & Abel.

Ce n'eſt pas aux lâches & aux pareſſeux, mais c'eſt à ceux qui veillent & qui travaillent que Dieu promet ſes récompenſes. La recompenſe eſt preparée pour le travail.

Non otioſis & dormientibus provenit regnum cœlorum, non otio & deſidiâ torpentibus æterna beatitudo ingeritur. S. Proſper.

Le royaume des cieux ne ſe donne pas à ceux qui ſont oiſifs, & qui s'endorment ; on n'acorde pas le bonheur éternel à ceux qui languiſſent dans la pareſſe, & l'oiſiveté.

Facito aliquid operis, ut te ſemper diabolus inveniat occupatum. Hieronymus Epiſt. 4.

Travaillez à quelque choſe, afin que le diable vous trouve toûjours occupé.

Nihil in ſancto propoſito deterius eſt otio, quod non ſolummodo non acquirit nova, ſed etiam peracta conſumit. Idem ad Demetriadem.

Dans une profeſſion de ſainteté, il n'y a rien de pire que l'oiſiveté, qui non-ſeulement n'acquiert rien de nouveau, mais qui ruine même ce qu'on avoit acquis.

Otium rubigo ſapientiæ & ingenii. Idem in c. 10. Eccle.

L'oiſiveté eſt la roüille de l'eſprit & de la ſageſſe.

Omnis concupiſcentiæ & immunditiæ atque peccati mater eſt otioſitas. Idem.

L'oiſiveté eſt la mere de toute convoitiſe, de toute impureté, & de tout peché.

Nunquam quis civis cœlorum erit, ſi otioſitatem amaverit. Auguſt. vel alius author. ſerm. 17. ad fratres in Eremo.

Jamais un homme ne ſera citoyen du ciel s'il aime l'oiſiveté.

Si vis perfectus eſſe, fuge otioſitatem, quia in ſervis Dei nihil pejus reperitur. Idem, ibidem.

Si vous voulez être parfait, fuyez l'oiſiveté, parce qu'il n'y a rien de pire dans les ſerviteurs de Dieu.

Erubeſce Chriſtiane, quoniam inſipientior jumentis & formicis comprobaris. Idem, ibidem.

Rougiſſez Chrétien, parce qu'on vous convaine d'être plus dépourvu de ſens, que les bêtes de charges, & les fourmis.

Nihil boni facere, nihil aliud eſt quàm facere aliquid mali. Chryſoſt. Homil. 18. in Epiſt. ad Epheſ.

Ne faire aucun bien, qu'eſt-ce autre choſe que faire du mal?

Deus poſuit hominem ad laborandum, artuſque ejus ad hoc effinxit, ideoque otioſus ab ordine ſuo, & creatione deficit. Idem, ad Theſſal. c. 3.

Dieu a créé l'homme afin qu'il travaillât: c'eſt pour cela qu'il a formé ſes membres; ainſi en demeurant oiſif, il s'éloigne de l'ordre de Dieu, & de la fin pour laquelle il a été créé.

Primum & maximè proprium humanæ conditionis ſtudium eſt, ut operetur, ita ut iners otium ſit propemodum præter naturam hominis. Idem, ibidem.

La prémiere inclination de l'homme, celle qui lui eſt la plus propre, le porte au travail; en ſorte qu'une lâche oiſiveté eſt preſque contre la nature de l'homme.

Otium malitiæ pars eſt, imo verò non pars, ſed cauſa, & mala radix, omnem quippe malitiam docuit otium. Idem, Homil. 16.

L'oiſiveté eſt une partie de la méchanceté, ou plûtôt, c'en eſt la cauſe & la ſource empoiſonnée: car l'oiſiveté enſeigne toute ſorte de mal.

Sicut terra non occupata ſemente aut cenſitione quamlibet herbam producit, ſic & anima, quoties non habet quod agat rerum neceſſariarum, cum omninò cupias aliquid agere, pravis actionibus ſemet tradit. Chryſoſt. Homil. 9. in 2. ad Corinth.

Comme une terre qui n'eſt pas occupée par de bonne ſemence produit toutes ſortes de méchantes herbes; ainſi l'ame d'abord qu'elle n'a pas dequoi s'occuper à des choſes utiles, elle s'abandonne à de mauvaiſes actions, parce que nous voulons abſolument faire quelque choſe.

Si dæmon viderit te deſidioſum, oſcitantem, otio mareeſſentem, compendio, ut diverſorium deſertum ingreditur: at ſi exeitatum, intentum, ſtudioſum, ne reſpicere quidem audebit. Idem, Homil. 4. de impenetr. nat. Dei.

Si le démon vous voit pareſſeux, lâche, languiſſant dans l'oiſiveté, il s'empare auſſi-tôt de vous, comme d'une demeure vuide: mais s'il vous trouve ſur vos gardes, attentif, appliqué, il n'oſera pas ſeulement vous regarder.

Qua otio & licentia vitiatur anima, facile vincitur. Idem, Homil. 5. de patient. Job.

L'ame qui vit dans l'oiſiveté & la licence, eſt aiſement vaincüe.

Otioſa juvenſus imprudenter educata, omni ferociſſimâ beſtiâ immanior eſt. Idem, Homil. 38. in Matth.

Une jeuneſſe oiſive, & mal élevée eſt plus furieuſe que les bêtes les plus féroces.

Nihil vacatione moleſtius, nihil otio, ideo neceſſitatem operandi indidit Deus. Idem Homil. 35. in act. Apoſt.

Rien n'eſt plus à charge que de n'avoir rien à faire, & d'être oiſif; c'eſt pour cela que Dieu nous a mis dans la néceſſité de travailler.

Omnia ab otio damnum accipiunt. Idem, Ibidem.

L'oiſiveté eſt préjudiciable à tout.

Sicut otium mala res eſt, ita & operatio quæ non congruit, igitur utrumque fugere ſtudeamus, & otium, & opus otio deterius. Idem, Ibidem.

Comme l'oiſiveté eſt une mauvaiſe choſe, auſſi une action qui ne convient pas eſt mauvaiſe; tâchons donc de fuir l'un & l'autre, & l'oiſiveté, & les actions qui ſont pires que l'oiſiveté.

Quomodo non odio proſequendum eſt otium, quod formicâ & ape pejorem efficit hominem. S. Baſil. in c. 1. Iſaiæ.

Peut-on ne pas hair l'oiſiveté qui met l'homme au-deſſous de l'abeille & de la fourmi.

Inter ea quæ odio habet Dominus, unum hoc eſt, ſegne & iners otium, nimirum ceſſatio ab his, quæ nos, ex officio attinet facere. Baſil. in c. 2. Iſaiæ.

Une des choſes que le Seigneur hait, eſt une lâche oiſiveté, qui nous fait omettre ce que nôtre devoir demande de nous.

Non eo conſilio Deus hominem finxit, ut ſegnis ac languens deſideret, ſed contra potius, ut eſſet qui ſe in laboribus honeſtis exerceret. Idem in Conſt. monaſt. c. 5.

Dieu a eréé l'homme, non afin qu'il demeurât oiſif & pareſſeux, mais au contraire afin qu'il s'exerçat à des travaux honnêtes.

Otium improbitatis magiſterium. Idem orat. de Jejunio.

L'oiſiveté eſt une école de vices, & de méchanceté.

Omnium vitiorum quaſi magiſtra quadam atque origo eſt otioſitas. Chryſoſt. homil. 36.

L'oiſiveté eſt comme la maîtreſſe & la ſource de tous les vices.

Fugienda otioſitas, mater nugarum, noverca virtutum. Bernardus de conſideratione.

Fuyons l'oiſiveté, qui eſt la mere de la bagatelle, & l'ennemie mortelle de toute vertu.

Omnium tentationum ac cogitationum malarum colluviet eſt otium, ſumma mentis malitia, malorum omnium ſentina, mors animæ. Bernardus ad Patr. de monte.

L'oiſiveté eſt l'amas de toutes les tentations, & de toutes les mauvaiſes penſées, le plus grand deſordre de l'eſprit, l'égoût de tous les vices, la mort de l'ame.

Otio velut januâ utitur dæmon, ut illicitas cogitationum illecebras, etiam in puriſſimas mentes inſtillet. Idem, l. 1. de conſiderat.

Le démon ſe ſert de l'oiſiveté comme d'une porte pour faire gliſſer les mauvaiſes penſées dans les ames les plus pures.

Sicut ex temperato labore carnis incendia cohibentur, ſic ex otio foventur & creſcunt. Idem, de lign. vit. c 5.

Comme un travail moderé appaiſe les revoltes de la chair, l'oiſiveté au contraire les entretient & les augmente.

Sicut aqua quæ caret decurſu, & jacet in foveis, putreſcit; ita & corpus otii tabe confectum, concupiſcentiarum & voluptatum carnalium parit & nutrit inſaniam. Idem, de grad. perfect.

Comme une eau qui ne coule point, & qui eſt renfermée dans des foſſez ſe corrompt, de même un corps corrompu par l'oiſiveté produit & nourrit la fougue des convoitiſes, & des voluptez charnelles.

In quo ſine exceptione peccavimus omnes, in eo ſententiam laboris accipimus. Idem, in illud. Ecce nos reliquimus omnia.

Nous avons tous reçû la ſentence qui nous condamne au travail, dans la perſonne de celui en qui nous avons tous peché.

Attende quid mereatur iniquitas, ſi ſola ſufficit inutilitas ad damnationem. Idem.

Penſez à ce que mérite l'iniquité, puiſque l'inutilité ſeule de la vie ſuffit pour être condamné.

Mens otioſa nihil aliud cogitare novit quam de eſcis atque de ventre. Caſſianus l. de ſpirit. Acediæ.

Un eſprit oiſif ne ſçait s'occuper d'autre choſe que du manger & de ce qui ſatisfait ſa gourmandiſe.

Torpemus otio, vanitatibus & ſcurrilitatibus indulgemus, ac ſi jam pax ſit; & non ſit militia vita hominis ſuper terram. Sanctus Bernardus, ſerm. 2. de ſancto Andrea.

Nous nous endormons dans l'oiſiveté, nous nous laiſſons aller aux vanitez & aux bonfonneries comme ſi nous poſſedions déja la paix, & que la vie de l'homme ſur la terre ne fut pas une guerre continuelle.

Qui otioſâ quiete perfruitur, niſi ſpiritualiter vixerit, more pecudum vivit. Sanctus Proſper, l. 2. de vit. contemp. c. 16.

Celui qui joüit d'un repos oiſif, vit à la maniere des bêtes, à moins qu'il ne ſe conduiſe autrement ſelon l'eſprit.

Non dormientibus divina beneficia, ſed obſervantibus deferuntur. Ambroſ. l. 4. in Lucam.

Les bienfaits de Dieu ſe donnent, non à ceux qui ſont endormis, mais à ceux qui ſont attentifs.

Majorum nuga, negotia vocantur, puerorum autem talia cum ſint, puniuntur à majoribus. Auguſtinus, l. 1. Confeſſ. c. 9.

Les amuſemens frivoles des perſonnes avancées en âge, s'appellent des affaires, pendant que les mêmes perſonnes puniſſent dans les enfans des amuſemens ſemblables.

Homo pellitus, orbi ut metallo damnatur. Tertull. de pallio.

Lorſque Dieu revêtit l'homme de peaux après ſon peché, il le condamna à travailler ſur la terre, comme on condamne aux mines.

Noſtrum otium magnum negotium eſt. Auguſtinus, Epiſt. 110.

Nôtre loiſir eſt une affaire importante.

Otium ſine litteris mors eſt, & vivi hominis ſepultura. Senec. Epiſt. 82.

L'oiſiveté ſans érude eſt une mort, & enſevelit un homme tout vivant.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

Ce que c'eſt qu'oiſiveté, pareſſe, & travail inutile.

ETre oiſif, c'eſt n'avoir nulle occupation honnête & utile, convenable à ſon âge & à ſon rang, & paſſer le temps dans une fainéantiſe habituelle : d'où il s'enſuit que ceſſer de travailler pour prendre le repos néceſſaire au corps, ou pour délaſſer ſon eſprit d'une trop grande contention, ce n'eſt point oiſiveté. Ainſi par l'oiſiveté, l'on entend proprement une vie fainéante qui ſe paſſe toute entiere, ou pour la plus grande partie en des amuſemens, & des divertiſſemens continuels.

Saint Bernard en diſtingue de deux ſortes ; l'une qui exclud toute occupation ſérieuſe & utile ; l'autre qu'il appelle oiſiveté de ſalut, qui n'eſt autre que la négligence de faire de bonnes œuvres ; parce qu'en effet, c'eſt paſſer ſa vie dans l'oiſiveté que de ne point travailler pour la fin pour laquelle nous ſommes uniquement au monde. Or nous ne parlons ici que de la prémiere, puiſque nous avons traité de la ſeconde au titre des bonnes œuvres, & du ſoin du ſalut.

Difference de l'oiſiveté & de la pareſſe.

L'oiſiveté eſt différente de la pareſſe, comme l'effet l'eſt de la cauſe : Quoi que dans la Morale Chrétienne la pareſſe, qui eſt un des péchez capitaux, ſoit une langueur & une peſanteur d'eſprit en ce qui regarde la vertu & la pratique des bonnes œuvres, & pour parler exactement, un ennui, un dégout, & une averſion des choſes ſpirituelles.

Le travail eſt de précepte, & Dieu en a fait à l'homme un commandement exprès. 2. *ad Theſſal. c.* 4.

Saint Thomas expliquant ces paroles de la Geneſe : *In ſudore vultus tui veſceris pane tuo.* Vous gagnerez vôtre pain à la ſueur de vôtre viſage, juſqu'à ce que vous retourniez en la terre dont vous avez été tiré. Ce grand Docteur dit que ces paroles renferment un commandement qui oblige tous les hommes à quelque travail de corps ou d'eſprit. Ce n'eſt pas un conſeil, dit ſaint Paul aux fideles de Theſſalonique ; c'eſt un conſeil qui vous exhorte à travailler ; c'eſt un commandement exprès : *Operamini manibus veſtris ſicut præcepimus vobis.* Et la grande raiſon de ceci, eſt que le travail eſt ordonné à l'homme comme une peine de ſon peché ; de ſorte que qui fuit le travail, ne veut pas ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & cette déſobeïſſance eſt un peché.

Cet arrêt qui nous condamne au travail, a été porté contre tous les hommes. *Eccli.* 40.

Quoi que cet arrêt de Dieu qui condamne les hommes au travail, ne paroiſſe executé qu'à l'égard des artiſans & des laboureurs, il s'étend néanmoins ſur tous les états : car comme tous les hommes ont eû part à la faute d'Adam, ils doivent tous participer à ſa punition ; auſſi n'eſt-il point d'état dans la vie qui n'ait ſes peines, ſes ſoins, ſon emploi & ſon travail, Dieu l'ayant ordonné de la ſorte, pour faire ſentir à tous les hommes le poids de ſa juſtice. C'eſt ce qui nous eſt marqué par ces paroles de l'Eccleſiaſtique : *Occupatio magna creata eſt omnibus hominibus, & jugum grave ſuper filios Adam, à reſidente ſuper ſedem gloriosam uſque ad humiliatos in terra & in cinere.* Ainſi les riches ne doivent pas prétendre d'être diſpenſez d'une obligation univerſelle, & ils ne peuvent demeurer oiſifs ſans deſobéïr à Dieu qui les a condamnez au travail auſſi-bien que les pauvres.

Il eſt vrai que le travail eſt différent ſelon la différence des états & des conditions ; mais c'eſt toûjours aller contre l'ordre de Dieu que d'être oiſif.

Différence du travail du pécheur, & de l'homme juſte.

Nous pouvons diſtinguer dans l'Ecriture deux ſortes de travail ; le travail de l'homme pécheur, & le travail de l'homme juſte : le prémier eſt un travail de punition : *Ejecit ut operaretur.* L'autre eſt un travail de vocation. *Poſuit ut operaretur.* L'un afflige & fatigue, & l'autre fait agir ſans inquietude ; celui-là exerce l'homme criminel, qui étant dans une terre malheureuſe que le Seigneur a maudit, & que les hommes ont partagée, travaillent à la ſueur de leur front ; celui-ci fait non-ſeulement le devoir du Chrêtien, mais encore ſon bonheur : car c'eſt le travail que Dieu commande, que Dieu favoriſe, qui produit la paix & la joye, parce qu'il opere le ſalut, & qu'il ſe termine enfin au ſouverain bien.

Nôtre travail en ce monde doit être conforme aux deſſeins de Dieu.

Pour accomplir l'ordre & le commandement de Dieu ſur ce point, il ne ſuffit pas de travailler, & même beaucoup en ce monde ; mais il faut que nôtre travail ſoit conforme aux deſſeins de Dieu ſur nous, & que nous l'embraſſions dans un eſprit de ſoûmiſſion aux ordres de la providence : car il n'y a que trop de miſerables qui ſe damnent dans les commiſſions les plus laborieuſes, parce qu'ils ne ſçavent pas prendre les peines qui y ſont attachées, dans un eſprit véritablement Chrétien, & qu'ils perdent tout le fruit de leurs travaux par leurs impatiences & par leurs murmures, au lieu d'en faire des occaſions de mérites, en faiſant un ſacrifice à Dieu de tout ce qu'ils trouvent de rebutant dans leur travail, & dans le cours de leurs occupations.

Le travail eſt une peine ſatisfactoire pour nos pechez, & un préſervatif pour nous empêcher d'en commettre.

Quoique par la grace de JESUS-CHRIST le péché avec lequel nous naiſſons par la déſobéiſſance de nôtre prémier pere, nous ſoit remis par le baptême, Dieu veut toutefois que nous en portions la peine ; & la pénitence à laquelle il nous condamne pour toute nôtre vie, eſt que nous travaillions ; c'eſt pourquoi la plus ſalutaire pénitence que nous puiſſions faire, c'eſt d'accepter en cette vûë & par ce motif, les peines, les chagrins, les travaux à quoi nôtre emploi, & les devoirs de nôtre vocation nous engagent. Mais ſi le travail eſt une peine ſatisfactoire pour expier les pechez paſſez, il n'eſt pas moins un remede medecinal pour prevenir ceux dans leſquels on pourroit tomber ; & c'eſt un des plus grands effets de la miſéricorde de Dieu de nous avoir fait trouver dans nôtre peine, le remede à nos pechez & dans le penchant avec lequel nôtre nature corrompüe ſe porte au vice, d'avoir voulu arrêter cette inclination maudite par le travail.

La vie d'un Chrétien n'eſt pas toûjours un travail du corps.

La vie Chrétienne eſt par elle-même une vie de travail & non d'oiſiveté, & de divertiſſement, & c'eſt aſſez pour être convaincu de ne mener pas une vie Chrétienne, que de ne mener pas une vie laborieuſe : non que le travail qui eſt preſcrit généralement à tous, doive être par néceſſité un travail du corps ; car pluſieurs n'en ſont pas capables ; mais il faut du moins que la vie d'un Chrétien ne ſoit pas une vie d'amuſement, de diſſipations, de jeux, & d'entretiens inutiles ; il faut qu'elle ſoit remplie de quelque occupation ſérieuſe, & conforme à l'état où l'on eſt, de ſorte qu'il n'importe que ce travail ſoit de corps ou d'eſprit, tel qu'eſt celui des gens d'étude.

C'eſt tenter Dieu que de ne vouloir point tra-

Celui qui ne voudroit point travailler, qui eſt le moyen par lequel Dieu veut que nous acquerions le pain & les autres choſes néceſſaires à nôtre nourriture & à nôtre entretien, mais demeureroit ſans rien faire, & attendroit que

Dieu

Dieu envoyât un Ange pour luy apporter dequoy le nourrir, celuy-là, dis-je, ſeroit blâmé de toutes les perſonnes ſages, & la confiance qu'il témoigneroit avoir en Dieu, ſeroit jugée indiſcrete & temeraire, parce que dans les moyens de cette vie, Dieu nous preſente des moyens humains, & nous fait connoître par la lumiere de la raiſon que nous devons nous en ſervir. C'eſt pourquoy ce ſeroit le tenter, que de l'obliger en les negligeant, à faire des miracles pour y ſubvenir, n'y ayant alors aucune neceſſité, mais auſſi il faut être bien perſuadez, que comme nous ſommes obligez de travailler pour conſerver nôtre vie, & avoir dequoy nous entretenir; d'un autre côté ſi Dieu ne benit nôtre travail, toutes nos peines ſeront inutiles ſelon cette parole du Prophete: *Si le Seigneur ne bâti lui-même la maiſon, c'eſt en vain que travaillent ceux qui s'efforcent de la bâtir & de la garder.*

vailler & prétendre que Dieu pourvoye à nos beſoins.

En paſſant ſa vie dans l'oiſiveté, on pervertit l'ordre des choſes, & on s'oppoſe aux deſſeins de la providence: car cet ordre demande que le repos ne ſoit que pour le travail, étant juſte que ceux qui ont travaillé ſe repoſent. Et ainſi, dit Caſſiodore, il ne faut pas chercher le repos pour vivre dans l'oiſiveté, mais pour travailler, & faire que la republique & l'Egliſe profitent du travail auquel on s'applique ſérieuſement. J'avoüe qu'il eſt permis de chercher le repos, mais ce ne doit être qu'afin de mieux travailler; cependant l'oiſiveté renverſe ce bel ordre, puiſqu'elle ne cherche le repos, que pour y demeurer, & pour éviter le travail.

Mener une vie oiſive, c'eſt pervertir l'ordre que Dieu a établi dans ce monde.

C'eſt le ſentiment des ſaints Peres que l'oiſiveté nous prive des plus grãds biens: car ſans parler des biens temporels que nous pourrions acquerir par nôtre travail, & du bien ſpirituel que nous pourrions faire ou procurer au prochain par nôtre zele; cette oiſiveté nous prive des graces particulieres de Dieu que nous rendons inutiles par nôtre oiſiveté, quand nous en avons reçû quelques-unes, & par là nous méritons que Dieu ne nous en donne point d'autres; un ſerviteur inutile & qui a abuſé des faveurs de ſon maître, peut-il en attendre d'autres. Elle nous prive des ſacremens, & de tous les ſecours de l'Egliſe, nous mettant dans une negligence qui nous donne du dégoût pour tout ce qui regarde la religion. Elle nous prive du temps, en nous le faiſant perdre, quoy que Dieu nous le donne uniquement pour travailler à nôtre ſalut; elle bannit enfin toutes les vertus, qu'on ne peut acquerir ſans travail.

L'oiſiveté nous prive des plus grands biens.

Ce vice différe des autres en ce point, que les autres ne ſont oppoſez qu'à une vertu particuliere, & que celui-cy les combat toutes; l'impureté n'eſt oppoſée qu'à la chaſteté, & il ſe peut faire qu'une perſonne impudique ſoit humble, miſéricordieuſe, charitable. L'orgueil n'eſt contraire qu'à l'humilité, & l'on voit aſſez ſouvent des perſonnes ſuperbes qui ſont liberales, tempérantes, &c. Mais la pareſſe & l'oiſiveté ſont en ce point oppoſées à toutes les vertus, qu'elles ſont une diſpoſition malheureuſe à n'en pratiquer aucune.

Ce vice eſt en quelque maniere oppoſé à toutes les vertus.

* Si le Fils de Dieu dans l'Evangile nous aſſûre qu'il fera rendre compte au jour du jugement d'une parole oiſeuſe, à plus forte raiſon nous demandera-t-il compte d'une action, ou d'une occupation oiſenſe, qui eſt bien plus qu'une parole. Or on appelle action ou occupation oiſeuſe, non pas quand on ne fait rien du tout; mais quand ce qu'on fait n'eſt pas rapporté à quelque fin honnête & raiſonnable.

* Il y a des occupations qu'on peut appeller oiſeuſes cõme les paroles, dont on rendra compte au jugement de Dieu.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Predicateurs recens ſur ce ſujet.

Dieu en nous obligeant au travail a uſé de miſericorde envers les hommes.

JE ne puis faire réflexion ſur la conduite admirable de la juſtice de Dieu qui nous engage au travail, que je n'admire en même temps ſa condeſcendance, en ce qu'il veut que nous ſoyons nous-mêmes les miniſtres de la peine qu'il nous impoſe. Lors qu'un criminel eſt condamné à mort par un arrêt de la juſtice humaine, on ne l'oblige jamais à executer lui-même ſon jugement; c'eſt aſſez qu'il le ſouffre par des mains étrangeres, & des miniſtres de la juſtice, ſans qu'il contribüe lui-même à ſon ſupplice; mais, ô Providence adorable de mon Dieu! que la conduite que vous gardez à nôtre égard eſt bien differente de celles des hommes! Vous voulez que nous ſoyons nous-mêmes les miniſtres & les inſtrumens de la peine à laquelle vous nous condamnez, afin que par une vie laborieuſe nous accompliſſions les ordres rigoureux de vôtre juſtice. Si cela eſt, ne ſommes-nous pas bien criminels de paſſer toute nôtre vie dans l'oiſiveté, & de ne pas profiter de la grace que vous nous accordez, de faire icy bas la penitence de nos fautes par nôtre travail? Cependant voilà le peché le plus ordinaire des gens du monde, d'être durant toute leur vie dans une oiſiveté damnable: Il ſemble qu'ils ne ſont ſur la terre que pour vivre du travail des autres; ils n'ont d'autre employ que de paſſer le temps; leur plus grande occupation eſt de ſe divertir autant qu'ils peuvent, & s'ils ne ſe divertiſſent pas, de ne rien faire du tout; & ainſi, on a bien raiſon de dire d'eux, qu'ils ne ſont pas châtiez avec le reſte des hommes, que leur oiſiveté les tire de cette peine commune, & que par une lâcheté odieuſe à Dieu & aux hommes, ils s'exemptent du travail qui leur devroit ſervir de penitence: *In laboribus hominum non ſunt, & cum peccatoribus non flagellabuntur. Le Pere Bourdaloüe, dans les ſermons imprimez ſous ſon nom, ſermon pour le Vendredy de la ſeconde ſemaine de Carême.*

Pſalm. 72.

La vie oiſive de la plûpart des gens du monde.

Un homme chrétien, tel que nous en voyons tous les jours, que fait-il? il n'a point d'autre occupation que le jeu; s'il fait de grandes affaires, ce n'eſt que pour avoir mieux le moyen de ſe bien divertir & de faire meilleure chere; s'il amaſſe de l'argent, ce n'eſt que pour paſſer les jours & les nuits au jeu, voir les compagnies, corrompre la chaſteté des femmes, entretenir un grand train, & une bonne table. Une femme chrétienne, que fait-elle? Ne vous offenſez pas Meſdames, ce que je dis n'eſt que pour corriger ce grand déſordre que l'oiſiveté produit parmi celles de vôtre ſexe. Que fait une femme chrétienne? elle n'a point d'autre occupation que de flater & orner ſon corps, de conſulter ſon miroir, de roder de viſite en viſite, ſans en rendre aucune à Dieu dans les Egliſes, ni aux priſonniers dans les cachots, ni aux malades dans les hôpitaux. Eſt-ce là, en bonne foy, ſe conformer aux ordres de Dieu, qui a condamné les hommes au travail? Et quand vous viendrez à la fin de vôtre vie, par quel moyen pourrez-vous rendre un bon compte à ce Juge ſevere, du temps que vous aurez employé

en cette oiſiveté, & à ces bagatelles ? Quand vous n'auriez aucun ſentiment du Chriſtianiſme, ni de religion, dites-moy en conſcience, pourriez-vous vous excuſer, & vous dire innocentes, après avoir paſſé toute vôtre vie dans une pareille oiſiveté. *Le même.*

Les perſonnes riches ne ſont pas exemptes de travailler.

J'avoüe, Meſſieurs, que je donne icy un grand ſujet de ſcrupule aux riches, & aux perſonnes commodes, & que je leur prêche une Morale, qu'ils n'ont peut-être jamais entenduë. He quoy ? me diront-ils ? qu'eſt-ce qui peut nous obliger à travailler, puiſque nous avons aſſez de bien pour vivre à nôtre aiſe ? Hé, pauvres aveugles ! ne voyez-vous pas que vous vous trompez vous-mêmes dans vôtre principe ? Car croyez vous que ce bien que vous poſſédez vous donne droit de vous ſouſtraire à la loy commune, portée contre tous les hommes ! & parce que vous êtes à vôtre aiſe, il faut que vous vous exempriez du travail, qu'il a généralement imposé à tous les hommes pour le châtiment de leurs crimes ? Ne voyez-vous pas que c'eſt tres-mal raiſonner que de dire, j'ai aſſez de bien pour ne pas travailler, & vivre en repos le reſte de mes jours : car c'eſt comme ſi vous diſiez : je n'ay rien à craindre ; quand Dieu me demandera compte du temps que j'ay mal employé, parce qu'il m'a donné le bien que je poſſede uniquement pour avoir le moyen de me divertir. *Le même.*

Les Grands ſont obligez au travail auſſi bien que les petits.

Il y a, dit le Saint-Eſprit une grande occupation impoſée, non à quelques-uns en particulier, mais à tous en général, & un joug fâcheux que tous les enfans d'Adam ſont indiſpenſablement obligez de porter. Mais quels ſont ces enfans ? cette loi générale n'a-t-elle pas quelque exception ? *A reſidente ſuper ſedem glorioſam uſque ad humiliatum in terra in cinere, &c.* Les enfans d'Adam ſont ceux que l'on conte depuis le faîte de la royauté juſqu'à l'humiliation de la cendre ; depuis ceux qui portent la couronne & la pourpre, juſqu'à ceux qui ne ſont couverts que de bure. Cet arrêt n'exclud perſonne ; les Princes & les Grands du monde, ſont auſſi-bien compris que les miſerables & les eſclaves.. En effet, mon cher Auditeur, qui que vous ſoyez, je vous demande, qu'eſt-ce qui vous diſpenſe de travailler ? eſt-ce à cauſe que vous êtes Grand dans le monde ? comme ſi vôtre grandeur pouvoit effacer la tache de vôtre origine, ou vous exempter de cette malédiction commune, dont Dieu a frappé tout le genre humain, à manger ſon pain à la ſueur de ſon front ! Mais, dites-moy, cette haute qualité, cette noble naiſſance, cette condition diſtinguée dont vous vous flatez, ſont-elles plus éminentes que celles des Rois, & des Souverains Pontifes ? Cependant écoutez ce que ſaint Bernard dit au Pape Eugene : Je vous prie, lui dit-il, avec tout le reſpect que je dois à vôtre Sainteté, de ne pas conſidérer que vous êtes élevé au-deſſus de tout le monde ; mais de prendre garde que vous êtes né pour travailler comme les autres, & même plus que les autres ; & ſi vous voulez vous exempter du travail, il faut auparavant que vous ôtiez cette tache de vôtre origine, que l'éclat de vôtre pourpre & de vôtre Thiarte ne pourra jamais cacher. Conſiderez donc, qu'un homme qui n'entre dans le monde que comme un eſclave, avec les honteuſes livrées du peché, ne doit ſonger qu'au travail, & ne regarder l'élevation de ſon poſte, que comme un motif qui l'engage à de nouvelles fatigues. *Eccli.* 40. *Le même.*

Les femmes ne ſont pas moins obligées au travail que les hommes.

Si nous venons à la différence du ſexe, nous verrons que les femmes ne ſont pas moins obligées au travail que les hommes, qu'elles doivent s'occuper aux affaires domeſtiques, & qu'encore que ces emplois paroiſſent peu de choſe, il ne faut pas cependant qu'elles les négligent. Salomon tout éclairé qu'il étoit, ne les mépriſoit pas ; car après avoir cherché une femme forte, & après l'avoir trouvée, il dit qu'elle met la main à l'œuvre, & qu'elle s'applique à des emplois laborieux : *Manum ſuam miſit ad fortia. Le même.*

Proverb. 31 Il n'y a point d'état où l'oiſiveté ne ſoit criminelle.

Il n'y a point de condition parmi les hommes, où l'oiſiveté ne ſoit un crime, & que là où la condition eſt la plus éminente, l'oiſiveté ne ſoit la plus criminelle. En effet, un jeune homme de qualité qui aura été oiſif pendant ſa jeuneſſe, ſans cultiver ſon eſprit par les ſciences qu'il devoit acquerir pour ſe préparer aux affaires, quand il viendra à avoir une charge, comment s'en aquittera-t-il? Dieu lui donnera-t-il une ſcience infuſe ? Ce ſeroit un miracle. Que fera-t-il donc ? Il ſera ignorant dans ſa profeſſion ; & s'il eſt juge, par exemple, il jugera mal. Je veux qu'il ait bonne intention de rendre la juſtice, mais faute de capacité, il ne le pourra pas ; il ſera reſponſable de toutes les pertes & dommages que ſouffriront les parties ; car du reſte il n'eſt pas juſte qu'il s'inſtruiſe des affaires, aux dépens des autres ; Et quelque bonne intention qu'il ait, un miſérable à qui il aura fait perdre un procez ſera dépoüillé de tous ſes biens. Je n'en dis pas aſſez : s'il eſt juge, il faut qu'il combatte une autre oiſiveté, qui fait qu'il n'eſt pas attaché comme il le doit être à examiner les affaires, & qu'il aime plus ſon divertiſſement, que l'examen ſcrupuleux du bon ou du mauvais droit des parties. Je ſerois infini, ſi je voulois parcourir toutes les conditions : je dirois que ſur l'oiſiveté, il arrive que les Prédicateurs & les Directeurs des ames, s'acquittent mal de leur devoir, & que leur pareſſe produit des déſordres épouventables dans les fonctions de leurs miniſteres. Je dirois que la négligence des femmes produit toute la confuſion que nous voyons dans les ménages ; car quand Madame va prendre ſes divertiſſemens, que font ſes domeſtiques? que font même ſes enfans ? au lieu que ſi elle ſe tenoit appliquée à ſon travail, tout iroit bien ; ſes ſerviteurs feroient leur devoir, ſes enfans s'inſtruiroient, & ne s'accoutumeroient pas comme ils font, à un eſprit de pareſſe & d'oiſiveté, *Le même.*

Les Eccleſiaſtiques ne ſont pas pour mener une vie commode & oiſive.

On ne peut guere ſe former une plus fauſſe idée de l'état eccleſiaſtique, que de le regarder comme un état commode, & que l'on peut embraſſer pour y goûter un repos innocent. C'eſt néanmoins une erreur tres-commune, & dans laquelle tombent un nombre infini d'Eccléſiaſtiques mêmes, qui n'ont point d'autre motif pour s'engager dans cet état, que d'obtenir un bénéfice, afin d'être exempt de toute peine, & de mener une vie oiſive. Mais au contraire, c'eſt un état pénible, & qui demande du travail : & ſi quelqu'un y entre dans cette vûë d'y vivre dans le repos, il n'en faut pas davantage pour ſe perdre éternellement : car il eſt eſſentiel aux Eccléſiaſtiques, de paſſer leurs jours dans la peine & dans le travail aſſidu. Si, ſelon vous, l'on peut être Eccleſiaſtique, & mener une vie molle, exempte de peine & de travail, les ſaints Peres ſe ſont donc bien trompez, quand ils nous ont expliqué ce que c'eſt que l'état Eccleſiaſtique, & quand ils nous en ont fait connoître les engagemens. Cet état, ſelon eux, eſt un joug & un fardeau, dont les Saints ont apprehendé de ſe charger,

parce qu'ils en connoiſſoient la péſanteur ; vos idées ſont donc entiérement différentes de celles des Saints ; oſerez-vous dire que vos idées ſont juſtes,& que ce ſont les Saints qui ſe ſont trompez. *Monſieur Lambert, tome 1. des diſcours ſur la vie eccleſiaſtique. Diſcours neuviéme ſur l'oiſiveté.*

Je vois les plus grands Saints dans des allarmes continuelles, après avoir travaillé pendant toute leur vie ; je les vois dans le trouble ; ils craignent de n'en avoir pas aſſez fait ; j'entens les reproches qu'ils ſe font à eux-mêmes ; Et vous au milieu de vôtre oiſiveté, vous êtes tranquilles, vous n'êtes agitez d'aucun remords, & vous ne vous faites aucun reproche ! Le nom de Paſteur, dit ſaint Grégoire, n'eſt point donné pour vivre dans le repos, mais en le recevant, Dieu nous impoſe l'obligation de travailler. Si nous ſçavons connoître ce que c'eſt que le Sacerdoce, nous ſerons convaincus que c'eſt un employ plein d'honneur pour ceux qui ſont exacts à en remplir les fonctions ; nous ſerons perſuadez que c'eſt un fardeau accablant pour ceux qui négligent les fonctions de leur miniſtere. Comme donc le nom de paſteur ſera une ſource de gloire pour ceux que le ſalut de leurs freres remplit d'une ſainte inquiétude, de même ce nom ſacré ſera une ſource de réprobation pour ceux qui ſont oiſifs, & qui abandonnent leurs devoirs. *Le même.* Continuation du même ſujet.

Le Chrêtien pareſſeux & oiſif, eſt comme en proye au démon : Car il eſt certain que ceux qui ſont oiſifs, ſont particuliérement expoſez aux tentations de cet ennemi cruel, qui n'a jamais plus de force, que quand il attaque ceux qui languiſſent dans l'oiſiveté. Le Sage dit que *l'oiſiveté enſeigne beaucoup de mal.* Comment cela ? c'eſt que le démon, l'autheur de tous les maux, choiſit le temps que nous ſommes oiſifs, pour ſe faire entendre, & pour nous inſpirer ſes fauſſes maximes. Il attaqueroit vainement celui qui eſt ſaintement occupé. L'eſprit qui eſt rempli de ſaintes véritez, n'eſt point ſuſceptible de vaines illuſions. Quand le corps eſt fatigué par un travail aſſidu, l'eſprit, qui a une étroite liaiſon avec le corps, ſe reſſent de ſes fatigues. Il n'y a pas lieu de craindre qu'il ſe laiſſe ſéduire par les ſuggeſtions de l'ennemi, mais quand le corps eſt à ſon aiſe, & qu'il n'eſt point fatigué par aucun travail ; quand l'eſprit n'eſt point nourri de ſaintes maximes, alors le démon trouve un champ libre, il peut dreſſer toutes ſes embuches ſans craindre aucun obſtacle ; un eſprit vuide de bonnes penſées, ne tarde guére à être infecté des fauſſes maximes du ſiécle. La corruption de l'eſprit ſe répand bien-tôt juſque ſur le cœur. Voilà donc l'homme oiſif qui devient, pour ainſi dire, le joüet du démon. Cet ennemi n'a qu'à propoſer, il eſt obéi ; on donne dans tous ſes piéges, on ne ſonge pas même à ſe défendre. Qui donc a rendu le demon ſi fort, & à qui eſt-il redevable d'une victoire ſi complete ? il la doit toute entiére à l'oiſiveté. C'eſt l'oiſiveté qui l'a introduit ; c'eſt l'oiſiveté qui a été cauſe, que ſes maximes ont été goûtées ; il a fait tous ſes progrez, & il eſt enfin devenu le maître par le moyen de l'oiſiveté. *Le même.* Une perſonne oiſive eſt en proye au démon, & pourquoy. *Eccli.* 33.

Il ne faut pas attendre qu'une perſonne accoûtumée à l'oiſiveté change de conduite ; rien n'eſt plus dangereux qu'une habitude de pareſſe, lorſqu'elle eſt inveterée ; on s'accoûtume inſenſiblement à mener une vie fainéante, & plus on perſevere dans la pareſſe plus on la goûte, toute autre vie paroît inſupportable, l'ombre même du travail épouvante. Les livres, par exemple, ſont une Quand on a pris une habitude à la pareſſe & à l'oiſiveté, on revient rare-

ment au travail.

compagnie très-agréable pour ceux qui par un travail aſſidu, ont acquis quelque goût pour les ſciences : mais les livres ſont inſupportables à ceux qui ont paſſé un temps conſidérable de leur vie ſans s'appliquer à l'étude ; & vous n'en voyez guere qui prennent la réſolution de captiver leur eſprit qui ne s'eſt jamais contraint. C'eſt à nous en déplorant cet extrême malheur, de prendre garde de n'y point tomber. Et puiſqu'il eſt ſi difficile de ſe vaincre, exerçons-nous de bonne heure au travail : formans une ſainte habitude, qui nous donne autant de facilité pour le bien que les méchans en ont pour le mal, & pour tout ce qui eſt contraire à leur profeſſion : Car ſi on n'a nul travail réglé, nul employ, nulle occupation, il faut ſe diſſiper, ſe répandre au dehors, fréquenter toutes ſortes de compagnies. Vous comprenez ſans peine tous les progrez que le démon fait, lorſque celui qu'il attaque eſt en de ſi mauvaiſes diſpoſitions. *Le même.*

Combien le travail eſt néceſſaire pour vaincre le vice d'impureté.

Qu'on examine de près tous ceux qui ſont aſſez malheureux pour s'être laiſſé vaincre par le démon de l'impureté ; comment ce démon les a-t-il ſurpris ? par l'oiſiveté ; ſi d'utiles occupations avoient partagé leur vie, le démon les eût inutilement attaquez ; mais parce que le démon les a trouvez oiſifs, il n'a eu aucune peine à s'en rendre le maître. Il a attaqué, on ne lui a fait aucune reſiſtance. Il n'y a donc rien de plus néceſſaire, & de plus excellent que le travail pour ſurmonter le démon de l'impureté. Etes-vous attaqué par ce cruel ennemi, ayez recours à ce rémede ſalutaire ; il arrivera rarement que celui-là ſuccombe, qui eſt exact à s'occuper. Suivez le conſeil plein de ſageſſe que ſaint Jérôme donne à Ruſtique, & vous verrez quelle ſera vôtre force pour vaincre toutes ſortes de tentations, & ſur tout celle de l'impureté. Faites toûjours quelque choſe, afin que le démon qui ne tâche qu'à vous ſuprendre, vous trouve continuellement occupé : *Facite aliquid operis, ut te ſemper diabolus inveniat occupatum. Le même.*

L'inutilité des travaux des gens du monde.

Comme il y a une oiſiveté criminelle, il y a auſſi un travail qui ne l'eſt pas moins, & outre cela tres-inutile; tel eſt le travail de ceux qui s'empreſſent ſi fort pour devenir riches, pour s'aggrandir, pour ſe procurer quelque établiſſement avantageux dans le monde. Tous leurs ſoins, toutes leurs pourſuites, tous leurs empreſſemens pour ce ſujet leur ſemblent des occupations de grande importance: mais lors que la mort vient à leur déſiller les yeux, ils voyent que ce n'ont été que de vains & d'inutiles amuſemens, qu'ils ont couru aprés une ombre qui s'eſt toûjours dérobée à leurs pourſuites, lors qu'ils croyent l'embraſſer ; que toutes ces richeſſes & ces grandeurs ſe ſont évanoüies & diſſipées, ſans qu'il leur en demeure aucun fruit. C'eſt alors, dit ſaint Grégoire, mais c'eſt trop tard qu'ils reconnoiſſent avec douleur, que tous ces biens qui leur avoient paru ſi grands & ſi conſiderables, ne ſont que vanité & que néant; leur perte les détrompe de l'opinion trop avantageuſe qu'ils avoient eûë de leur valeur, & leur fait voir l'inutilité de leurs travaux, & de leurs peines pour en acquerir la poſſeſſion. *Monſieur de la Font, dans la ſuite des Entretiens Eccleſiaſtiques. Entretien pour le quatriéme Dimanche après la Pentecôte.*

Tout ce qu'on fait qui n'a

Comme peut-on dire, me direz-vous, que cet homme, qui d'une baſſe condition s'eſt élevé par ſon adreſſe aux prémiers emplois de l'état, n'a rien acquis, & ne s'eſt tourmenté qu'en vain ? Comment peut-on dire que ce mar-

chand après s'être enrichi par ſon trafic, a fait bâtir de magnifiques maiſons, & aquis les plus belle terres de la Province, a pris en vain tant de peines & de fatigues ? Comment peut-on dire que ce ſçavant, qui par ſon étude, & par ſes veilles s'eſt rendu capable d'éclaircir & de débroüiller les affaires les plus embroüillées, & qui eſt conſulté de toute une Province comme un oracle, n'ait veillé & travaillé qu'en vain ? Je dis pourtant de tous ces gens-là, que quand le ſuccez de leurs travaux & de leurs fatigues auroit ſurpaſſé leurs eſpérances, s'ils ne rapportent tous ces ſoins au culte de Dieu, & à l'éternité bienheureuſe, ils ont travaillé en vain, & tout ce qu'ils ont fait doit être compté pour rien. *Tota die meditati ſunt inania. Le même.*

point de rapport à Dieu ni au ſalut, eſt compté pour rien, & eſt inutile.

Pſalm. 2.

Que direz-vous, dit ſaint Chryſoſtome, d'un Général d'armée qui prendroit de grands ſoins & de grandes peines pour ſe bien loger, & pour ne manquer de rien dans un camp qu'il doit quitter le lendemain ? Ne diriez-vous pas qu'il ſe tourmente, & qu'il ſe fatigue en vain : *Stulto labore conſumeris.* Que diſons-nous des enfans qui ſont trop adonnez au jeu, & qui employent tout leur temps à bâtir des maiſons de bouë, ou à faire des châteaux de carte ; nous traitons leurs jeux de puérilité ; nous rions de leur voir faire de leurs petits jeux leurs grandes affaires ; nous nous mocquons de leurs larmes & de leurs cris, quand quelqu'un renverſe du pied leurs maiſons de bouë, pour les retirer de ces vains amuſemens, & pour les obliger à s'appliquer à quelque choſe de ſolide. Voilà le jugement que Dieu & les Saints font de nos plus importans deſſeins, de nos plus grandes entrepriſes, de nos plus penibles occupations, lorſque nous ne les reférons qu'aux commoditez & aux aiſes de cette vie : *Totâ die*, diſent-ils de nous, *meditati ſunt inania.* Ils nous conſidérent comme des enfans qui paſſent leur vie à d'inutiles amuſemens ; ils traitent de puérilitez & de bagatelles, ce que nous appellons nos plus importantes affaires ; ils rient de nous voir travailler avec tant d'ardeur & d'application à des établiſſemens que la mort doit renverſer en ſi peu de temps. Travail inutile, ſoins ſuperflus, occupations vaines & ſans fruit ; c'eſt ce que font la plûpart des hommes. *Le même.*

Peines & travaux inutiles & ſans fruit.

Exod. 18.

C'eſt dans cette vûë que le Prophete Roy compare tous les deſſeins, tous les emplois, & toutes les occupations des hommes, qui ne tendent pas à ce but, à des filets, & à de toiles d'araignées : *Sicut aranea meditabuntur cogitationes eorum cogitationes inutiles.* Vous voyez que ce pauvre animal travaille ſans ceſſe, & s'éventre à faire de petits filets ; à quoi aboutit tout ſon travail, à quoi deſtine-t-il ſes rets ? ce n'eſt qu'à prendre quelques mouches. Voila que ce ſaint Roy Prophete animé de l'eſprit de Dieu fait des occupations qui ſemblent les plus importantes aux hommes, de l'établiſſement de leur maiſon, de l'heureux ſuccès de leurs entrepriſes. Tout cela n'eſt à ſes yeux, & à ceux de Dieu même, qu'une occupation d'araignée, ſi nous ne rapportons à la gloire du Seigneur, & à nôtre bonheur éternel, les travaux que nous prenons pour réüſſir en ces deſſeins. Comme l'araignée, dit ſaint Jerôme, travaille beaucoup & n'avance guére ; ainſi les hommes, qui ne travaillent que pour le monde, & pour des interêts temporels, & qui ne rapportent point leurs travaux à une fin plus relevée, ne font que des toiles d'araignées, dont ils ne doivent point attendre de fruit. *Le même.*

Continuation du même ſujet.

Pſalm. 89.

Le prétexte de la naiſſance & de la condition n'autoriſe point l'oiſiveté.

Ceux qui prétendent s'exempter du travail, parce qu'ils ſont d'une condition diſtinguée, & qui croyent par-là autoriſer leur oiſiveté, ſe tirer de la lie du peuple, & joüir en repos des commoditez de la vie, ſont rébelles au commandement de Dieu, & ne ſatisfont point à ſa juſtice; & parce qu'ils ne ſont pas dans le travail des hommes, comme dit l'Ecriture: *In laboribus hominum non ſunt.* D'où l'on ne peut conclure autre choſe, ſinon que n'ayant point de peine en ce monde, il faut néceſſairement qu'ils en ayent dans l'autre, & que ne travaillant point avec les enfans de Dieu, ils ne partagent point avec eux le repos de l'autre vie. Diſons plus, le travail ne nous eſt pas ſeulement néceſſaire comme une ſoumiſſion que nous devons à la loi de Dieu, & comme une amande honorable que nous faiſons à ſa juſtice; il n'eſt pas ſeulement néceſſaire pour expier le peché, mais pour nous précautionner contre le peché. *Pſalm.* 7. *Pris des Diſcours Chrétiens, ſermon ſur l'Oiſiveté.*

Le travail eſt un moyen efficace pour conſerver l'innocence.

De tous les moyens que Dieu nous a donnez pour conſerver l'innocence, le plus efficace ſans doute, c'eſt le travail, & une occupation utile. Sans cela, nôtre ame, loin de porter de bons fruits, ne produit que des épines & de mauvaiſes herbes; & je ne ſçai ſi ce n'eſt point là le ſens de ces paroles du Prophete: *Retribuebant mihi mala pro bonis ſterilitatem animæ meæ.* Ils me rendoient le mal pour le bien, & cauſoient la ſtérilité de mon ame. Comme s'il vouloit nous inſinuer par ces paroles, que ſi l'homme qui eſt la terre de Dieu, ſi ſoigneuſement cultivée par ſa providence, ſi régulierement arroſée des bénédictions de ſa grace, ſi doucement échauffée des rayons de ſa miſéricorde; ſi cette terre ainſi cultivée, arroſée, échauffée ne produit pas de bons fruits, il faut néceſſairement qu'elle en produiſe de mauvais, & que l'on trouve la ſtérilité où l'on ne trouve pas l'abondance. *Pſalm.* 34. *Le même.*

Comme l'oiſiveté eſt la ſource de tous les vices.

Il eſt certain que l'oiſiveté eſt la ſource de tous les vices, & l'école dans laquelle on apprend tous les crimes. C'eſt dans cette école que tous les libertins apprennent à faire la débauche, & à vivre dans le déſordre. Une eau qui n'a point ſon cours, & qui eſt ſans mouvement, n'engendre que de la pourriture, des inſectes & des ſerpens, & l'homme qui languit dans une oiſive tranquillité, n'enfante que des monſtres qui déſolent la Republique. C'eſt dans cette école, que le pere de famille apprend à diſſiper ſon bien, à negliger ſes enfans & ſes domeſtiques, à lier & à entretenir de méchans commerces. C'eſt dans cette école que la femme mondaine apprend à mener une vie ſenſuelle, à courir de ſpectacle en ſpectacle, & à donner tout ſon temps au divertiſſement & au jeu. C'eſt dans cette école que cette miſerable apprend à nourrir ſon luxe, & à chercher tous les vains ornemens que ſa curioſité invente tous les jours, pour attirer les yeux, & ſouvent les paſſions des hommes au grand préjudice du ſalut des uns & des autres. C'eſt dans cette école, en un mot, que tant de gens apprennent à commettre les plus grands crimes, les larcins, les meurtres, les adulteres. *Le même.*

L'oiſiveté eſt particulierement la mere de l'impureté.

Tenez pour une vérité conſtante, dit ſaint Jerôme, que l'oiſiveté eſt la mere de tout peché, & en particulier, de tout ce qui s'appelle cupidité & impureté. Pendant que Samſon fit la guerre aux Philiſtins, il fut toûjours victorieux; mais du moment qu'il ſe repoſa dans le ſein de Dalila, l'eſprit de Dieu ſe retira de lui, & le laiſſa vaincre & enchaîner par ſes ennemis. Pendant que David fut à la

tête

tête de ſes troupes, & occupé des affaires de ſon état, il ne fut touché d'aucune paſſion; auſſi-tôt qu'il eut ſuſpendu ſes exercices, & commencé à gouter les douceurs d'une vie oiſive, violant les droits de la nature, il enleva la femme de l'un de ſes ſujets, & fit tuer ſon mari. Son fils Salomon tout de même, conſerva ſa ſageſſe & ſon innocence, tandis qu'il fut occupé à bâtir le Temple; mais ce grand ouvrage achevé, & l'oiſiveté ſuccedant à cette grande occupation, il s'abandonna à l'amour des femmes, il tomba dans l'idolâtrie, & fit élever des Idoles ſur les autels du vrai Dieu. *Le même.*

Combien l'oiſiveté eſt commune dans le monde.

O oiſiveté que tu eſt funeſte, & cependant que tu es commune dans le monde! Car qui a-t-il de plus ordinaire, que d'y voir des gens qui n'ont point d'autre occupation que celle qu'ils donnent à leurs plaiſirs, à la bonne chere, au jeu, à des ſpectacles, ou à des viſites inutiles, & le plus ſouvent dangereuſes. Quoi de plus commun que d'y voir des gens qui n'ont point d'autre emploi que de courir tous les jours de quartier en quartier, de maiſon en maiſon, pour s'inſtruire des nouvelles du temps, ou de tout ce qui ſe paſſe dans les familles, pour avoir le plaiſir d'en faire le conte & l'hiſtoire? Quoi de plus commun que d'y paſſer toute la vie en des entretiens de curioſité, & des converſations prophanes? Et ce qui eſt plus étrange, c'eſt que l'on compte pour rien de paſſer ainſi la vie, l'on ne s'en accuſe point, comme ſi la choſe étoit innocente. L'on ſe confeſſe bien des pechez que l'oiſiveté fait commettre; mais l'on ne s'accuſe point de l'oiſiveté même, ni de la perte du temps, duquel on fait un ſi mauvais uſage, les riches ſur tout qui ne jugent du bonheur de leur condition que par l'avantage qu'ils ont de n'être point obligez au travail, & de goûter en paix les douceurs de la vie, ſi toutefois on doit nommer avantage ce qui eſt l'occaſion & la ſource des plus grands deſordres. *Le même.*

Le pitoyable état d'une perſonne oiſive.

Que peuvent répondre à tout ce que nous avons dit ſur ce ſujet les femmes mondaines, qui au lieu de donner leur temps à la priere, & à quelque honnête emploi conforme à leur condition, le donnent preſque tout au monde, & à leurs plaiſirs? Je ne ſçai pas ce qu'elles pourroient répondre; mais j'apprends du ſaint homme Job, qu'elles ſont dans le plus malheureux de tous les états, n'y ayant rien qui marque davantage qu'une ame eſt ſous la puiſſance du démon que l'oiſiveté. Il veille & rode avec inquiétude autour des ames laborieuſes & appliquées à leurs devoirs; mais il dort avec aſſûrance dans celles qui ſont oiſives & languiſſantes, il repoſe tranquillement à l'ombre de leur molleſſe. Un homme oiſif eſt un homme abruti, qui ne ſe ſoucie de rien, qui ne s'entretient que de ſon libertinage, & que le démon fera bientôt tomber dans l'endurciſſement de cœur, & dans l'impieté. Et peut-on donner une idée plus affreuſe de ſon état, que celle que l'Ecriture nous en fait concevoir par le portrait du Lazare dans ſon ſepulcre? Quoi de plus horrible que cet homme mort, les mains & les pieds liez, & que les vers commencent à ronger dans ſon tombeau? C'eſt l'image de l'oiſiveté & du ſommeil où eſt plongé le pecheur; c'eſt la figure de ce repos funeſte; un homme oiſif eſt comme lié & garoté de tous côtez, il n'agit non plus qu'un mort enſeveli. C'eſt l'expreſſion dont ſe ſert un Ancien: *Otium mors eſt, & viri hominis ſepultura.* Voulez-vous encore quelque choſe de plus? figurez-vous l'état déplorable de Siſara dont il eſt parlé au livre des Juges; *Seneca Epiſt. 82.*

quel horrible ſpectacle, que de voir cet homme étendu dans ſon ſang, & la tête percée d'un gros clou, dont Jahel ſe ſervit pour l'attacher à la terre. C'eſt le fruit de ſa lâcheté, qui ne peut vaincre la fatigue qui commençoit à l'épuiſer. C'eſt le fruit de ce ſommeil fatal, que lui cauſerent les vapeurs du lait qu'il venoit de boire, pour éteindre ſa ſoif ardente. C'eſt le fruit enfin de ce paiſible repos pris à contre-temps, & lors qu'il ne devoit ſonger qu'à la fuite pour mettre ſa vie en ſureté. Tel eſt l'état des perſonnes oiſives dans le monde. Je regarde les jeux, les entretiens, & tous ces amuſemens, & tout ce qui fait leur occupation comme un lait agréable, dont elles boivent & ſe rempliſſent avec avidité, & qui les endort; elles ſont comme cloüées; car la coûtume les y attache ſi fort, que rien n'eſt plus capable de les en ſeparer, & elle paſſe de leur oiſiveté à une mort éternelle. *Le même.*

On ne travaille que trop pour des choſes inutiles.

Ne nous plaignons point de ce qu'on ne travaille pas dans le monde; l'on n'y travaille que trop; mais d'un travail prophane, & par conſequent inutile. L'on y travaille, mais en portant le malheureux fardeau de l'Egypte; l'on y travaille pour la figure du monde qui paſſe, pour l'établiſſement de ſa fortune, pour l'entretien d'une vie purement animale, & on travaille tres-peu pour un bonheur éternel. *Le même.*

Ce n'eſt pas aſſez de travailler, il faut travailler pour le ciel.

Si les dangers où ſont expoſez ceux qui paſſent leur vie ſans rien faire, ſont ſi grands, & ſi redoutables; quel ſentiment aurons-nous des périls où ſont expoſez ceux qui étant obligez au travail par la loi de Dieu, paſſent toute leur vie ſans rien faire pour l'éternité, & pour leur ſalut? Ce n'eſt donc pas aſſez de travailler, il faut travailler pour le ciel, autrement la vie n'eſt qu'un ouvrage fondé ſur le ſable, la tempête de la mort emportera tout, & pour parler avec David, ce n'eſt qu'un ouvrage d'une araignée, que la moindre agitation diſſipe en un inſtant. Travailler beaucoup pour le monde, & ne rien faire pour Dieu, c'eſt un travail perdu, & qui ne nous avance pas plus que la plus fainéante oiſiveté. *Le même.*

De la pareſſe, & de l'oiſiveté.

De toutes les paſſions la pareſſe qui nous porte à chercher un continuel repos, eſt la moins connuë & la plus commune. C'eſt un vice caché, qui cependant deſole toute la terre; il eſt peu de perſonnes qui ne s'en trouvent infectées à l'examiner ſérieuſement; c'eſt une bonnace plus dangereuſe aux plus importantes affaires, que les écueils & les tempêtes; c'eſt un charme ſecret qui ſuſpend les plus ardentes pourſuites, & les plus opiniâtres reſolutions; & pour en donner une véritable idée, il faut dire que la pareſſe & l'oiſiveté ſont comme la béatitude de l'ame, qui lui tient lieu de tous les biens. Mais quelle béatitude qui nous fait perdre la véritable félicité! quelle béatitude qui nous mene à une damnation éternelle. Ce peché produit en nous une certaine malignité, qui nous inſpire de l'indignation & de l'amertume contre toutes les perſonnes qui nous portent à nôtre devoir, ou par leurs paroles, ou par leur exemple; il nous met dans un découragement pour toutes les choſes loüables où il ſe trouve la moindre difficulté; ce qui nous empêche de faire le moindre effort pour remplir nos devoirs les plus importans, & les plus néceſſaires. *L'Auteur des Actions Chrétiennes, diſcours ſur la pareſſe.*

L'oiſiveté

Si la charité nous anime, la pareſſe & l'amour de l'oiſiveté nous décourage;

Si la charité nous rend tous les devoirs de la Religion faciles, la pareſſe nous en groſſit les obſtacles; ſi la charité nous applanit les chemins de la vertu, la pareſſe nous les répreſente impratiquables; ſi la charité nous porte à courir dans la voye des commandemens, la pareſſe nous empêche d'y marcher; ſi la charité nous fait trouver de la douceur dans le ſervice de Dieu, la pareſſe nous en donne du dégoût. La charité enfin, eſt agiſſante, & la pareſſe aime l'oiſiveté & le repos. *Le même.*

& la pareſſe s'oppoſent en tout à la charité.

La foy nous apprend que nous avons été condamnez dans la perſonne du prémier homme à manger nôtre pain à la ſueur de nôtre front? Cependant les riches du ſiécle regardent l'oiſiveté, comme un titre de leur naiſſance, & croyent que les avantages de leur condition les doivent diſpenſer d'une obligation impoſée à toute la poſterité d'Adam. Mais le Prophete nous apprend que pour arriver au bonheur éternel, ce n'eſt pas aſſez d'éviter le mal, mais qu'il faut faire le bien; c'eſt-à-dire, travailler, faire de bonnes œuvres, vaincre les difficultez & les obſtacles qui ſe trouvent dans la pratique des vertus Chrétiennes. Ainſi un Chrétien qui ne s'applique point à faire le bien, & qui paſſe ſa vie dans une molle & oiſive indolence pour la vertu, ne peut légitimement prétendre à ce bonheur. *Eſſais de Sermons, pour le Dimanche de la Septuageſime.*

La vie Chrétienne eſt une vie laborieuſe, ennemie de l'oiſiveté.

Comme l'oiſiveté eſt la cauſe ordinaire de la perte de ceux qui s'y abandonnent, l'application au travail que la Providence exige de nous ſelon les états où elle nous a placez, nous conduit au ſalut. C'eſt pour cela que le pere de famille dans l'Evangile promet la récompenſe à ceux qu'il envoye travailler à ſa vigne: Car ce n'eſt pas ſeulement aux Miniſtres de JESUS-CHRIST & aux perſonnes conſacrées aux emplois apoſtoliques que ces paroles s'adreſſent: *Ite in vineam meam.* Mais on peut dire que tous les Chrétiens en général, de quelque condition qu'ils ſoient, travaillent à la vigne du Seigneur, lors qu'ils s'appliquent aux fonctions de leur état dans la vûë de leur ſanctification. C'eſt là le travail que Dieu exige de nous, & pour lequel nous ſommes nez, dit le ſaint homme Job, comme l'oiſeau pour voler. . . Il n'eſt pas neceſſaire de prouver à la plûpart des Chrétiens qu'il faut travailler; leur cupidité, leur ambition, & leur avarice le leur perſuade aſſez; mais combien peu y en a-t-il qui travaillent pour la fin que Dieu demande: Ils ſe donnent de grands ſoins, pour s'établir dans leur exil, & ils ne penſent point à ſe faire une maiſon permanente dans leur patrie. *Les mêmes.*

C'eſt par le travail qu'on ſe ſauve, comme c'eſt par l'oiſiveté qu'on ſe perd.

Matth. 20.

Les petites choſes ne ſont pas les ſoins des grands hommes; ce qui pourroit être l'affaire d'un particulier, ne peut être celle d'un Prince; ainſi la grace nous élevant au-deſſus de tout ce qu'il y a de plus noble dans la nature, & nous deſtinant pour des couronnes immortelles, ſi nous ne travaillons que pour des choſes temporelles, & ſi nos ſoins ne tendent pas à des fins plus ſublimes, nous ne faiſons rien qui ſoit digne de nôtre rang, ni proportionné à nôtre condition; nous ſommes oiſifs, au milieu de nos travaux, & lorſque nous ſommes les plus appliquez à ces choſes, nous pouvons dire avec les Diciples du Fils de Dieu, que nous travaillons ſans rien prendre. Ah! ne diſons point que nous avons exécuté de grandes entrepriſes, que nous avons été employez à des négotiations importantes, que nous avons eû des emplois illuſtres, dont nous nous ſommes

Il faut travailler à des choſes dignes de la grandeur de l'homme, & de la fin pour laquelle il eſt au monde.

glorieuſement acquitez; que nous avons compoſé de beaux ouvrages; que nous avons laiſſez à la poſterité comme le fruit de nos veilles & de nos travaux; les Payens ont fait encore de plus grandes choſes, & cependant ils n'ont rien fait dans l'eſtime de celui qui eſt l'arbitre de toutes les actions humaines. Que ſont devenus leurs projets ambitieux? Que leur reſte-t-il de leurs travaux, qu'un peu de fumée & de cendre? Ce n'eſt donc pas aſſez pour agir utilement, de faire des choſes qui ne peuvent nous être plus profitables que celles des infideles & des reprouvez. Il faut tendre à la fin qui nous eſt propoſée, & rapporter à ce but toutes nos entrepriſes & toutes nos veilles. Si nous manquons à ce devoir, nous perdons le fruit de nos travaux, & ſelon l'expreſſion d'un Prophete, nous ne ſemons que du vent, & ne moiſſonnons que la tempête: *Ventum ſeminabunt, turbinem metent. Les mêmes, pour le quatrième Dimanche après la Pentecôte.*

Oſée 8.

C'eſt pour nous ſervir de remede que Dieu a ordonné à l'homme le travail.

Au commencement, & avant que la terre eût été labourée, Dieu lui commanda de pouſſer & de porter toutes choſes. Que la terre, dit le Créateur, produiſe de l'herbe verte, & auſſi tôt on la vit toute couverte de verdure: mais après le peché, cela ne continuë pas de même, & il ne commanda à la terre de produire que par le moyen de nôtre travail: afin de nous apprendre que c'eſt pour nôtre propre utilité que le travail eſt établi. Il ſemble à la vérité que ç'a été comme une peine & un ſupplice, quand on lit ces paroles: *Vous mangerez vôtre pain à la ſueur de vôtre viſage.* Mais plûtôt c'eſt un avis & un châtiment qui doit ſervir de remede aux bleſſures que le peché nous a cauſées. *Pris d'un ſermon de ſaint Chryſoſtome.*

L'oiſiveté nous paroit un peché, mais il eſt la cauſe des plus grands déſordres.

Quoique l'oiſiveté paroiſſe un petit peché, il eſt pourtant la cauſe des plus grands déſordres. Celui qui s'y abandonne, eſt eſclave d'autant de maîtres qu'il a de paſſions; & c'eſt un ſi grand mal, que le Saint-Eſprit envoye le pareſſeux à l'école de la fourmi. Quelle proportion de grandeur d'un diſciple qui a pour maître un ſi petit inſecte! Quand nous omettons à faire le bien, nous ne manquons jamais à faire le mal. Tous les crimes que l'on voit dans le monde, n'ont point d'autre principe, l'extérieur en paroît innocent; mais le fond eſt une ſource d'iniquitez; elle enſevelit les ſens, entretient les mauvaiſes habitudes, enchaîne les puiſſances de l'ame, dépouille inſenſiblement l'homme de ce qu'il a de bon, & de vertueux, & ne lui laiſſe que ce qu'il a de naturel & d'imparfait. Si le démon eſt ſi vigilant & ſi actif, quelle victoire ne remportera-t-il point ſur celui qui eſt deſarmé, & qui languit dans l'oiſiveté? Si ceux qui travaillent jour & nuit à ſe rendre parfaits, ne peuvent qu'avec beaucoup de peine s'affranchir de ſa tyrannie; comment eſt-ce que l'homme oiſif & pareſſeux pourra ſe défendre d'un ennemi ſi importun? *L'Auteur des Actions chrétiennes, diſcours ſur la pareſſe.*

L'homme doit travailler en qualité d'eſclave qu'il eſt devenu par le peché.

L'homme, dit Tertullien, étoit un roy dans l'état de ſon innocence; mais après ſon peché, il a été réduit à la condition des eſclaves, & pour cet effet Dieu donna au prémier homme un habit de peaux, pour lui faire comprendre que toute ſa vie ne devoit être qu'un continuël travail, auquel la juſtice de Dieu l'avoit condamné: *Quaſi metallo damnatur pellitus homo.* Ce Pere fait alluſion aux miſérables eſclaves que l'on faiſoit travailler aux mines, & aux criminels que l'on y condamnoit pour toute leur vie, mais que l'on revêtoit de peaux, pour

les diſtinguer par cet habit du reſte des hommes. Or Dieu donna au prémier homme, un habit de peaux de la ſorte, pour lui faire comprendre que toute ſa vie ne devoit être qu'un continuël travail. Ainſi tout homme doit travailler en qualité d'eſclave, puiſqu'il eſt pécheur, non par caprice & par phantaiſie; mais par obligation & par un eſprit de pénitence. *Pris du ſermon du Pere Bourdaloüe, ſur l'oiſiveté.*

Il ſemble que plus une perſonne eſt élevé au-deſſus des autres, plus elle eſt obligée au travail.

Il en eſt de même dans l'état de la politique & de la Religion que dans celui de la nature; plus les cauſes ſont univerſelles, plus doivent-elles répandre d'influences, & travailler au bien des cauſes particuliéres qui leur ſont ſubordonnées. Ainſi nous voyons que le ſoleil & les aſtres ſont dans un mouvement infatigable, que le cœur, qui eſt le principe de la vie, eſt dans une agitation continüelle: Or la même choſe arrive dans la politique, & dans la Religion; & pour en voir la preuve dans la condition du monde la plus élevée qui eſt la royauté; je vous demande qu'eſt-ce que cette royauté, ſinon une ſervitude ſpécieuſe des Princes, qui les aſſujetit à travailler pour le bien de leurs ſujets, & répondre aux deſſeins de la Providence, qui ne les éleve à un poſte ſi éminent, que pour être perpetuellement appliquez à contribuer à la félicité de tous les états? .. De même dans l'Egliſe, & dans la Religion; êtes-vous Evêque, êtes-vous Paſteur? *Forma dignitatis indicitur miniſtratio.* Une application continüelle doit être la forme de la dignité, & l'ame qui faſſe agir tout ce vaſte corps. *Le même.*

L'oiſiveté nous expoſe aux tentations de l'ennemi.

Sçachez que vous ne pouvez être oiſif ſans être tentez de toutes parts, & expoſez aux occaſions du peché: C'eſt pourquoy, comme remarque ſaint Jerôme, dans les monaſteres de l'Egypte, & dans les déſerts de la Thébaïde, les Religieux & les Anachoretes s'occupoient ſans ceſſe à des œuvres manüelles, dans la ſeule vûë d'empêcher l'oiſiveté, & de ſe garentir par le travail extérieur des ſuggeſtions intérieures du demon. Hé quoy! voila tant de perſonnes qui ſe ſont detachées du monde, & qui, quoy qu'elles ſoient d'une vertu conſommée, ne laiſſent pas de travailler, parce que demeurant oiſives, elles apprehendent de tomber dans le crime; & vous qui êtes au milieu du monde, & qui n'êtes aſſiégez que de tentateurs; vous qui n'êtes que des pécheurs, vous voudriez être oiſifs, & vivre dans une aſsûrance tranquille de vôtre ſalut? Ah quelle erreur! Combien y en a-t-il, dit ſaint Ambroiſe, que le repos d'une fainéantiſe a abbatus, après avoir été inſurmontables aux travaux & aux fatigues de la guerre: *Domant otia quos bella non fregerunt.* Combien dans une vie penible ont ſurmonté les tentations du monde, qui ſe voyant en repos, ont lâchement ſuccombé? *Le même.*

Sur le même ſujet.

Un homme qui n'a rien à faire, eſt capable de tout faire; un homme occupé n'a qu'une tentation à craindre; un homme oiſif eſt ſuſceptible de toutes; le démon a mille endroits par où l'attaquer, & lui n'en a aucun par où ſe défendre: il eſt expoſé à tous les traits du démon; pas un ne porte à faux. L'oiſiveté bannit toutes les vertus; car peut-on les acquerir ſans travail? Elle donne entrée dans un cœur à tous les péchez: car un homme inutile, dit Job, eſt ſouvent un homme abominable: *Abominabilis & inutilis homo.* L'oiſiveté a été la cauſe ou l'occaſion d'une infinité de crimes, comme l'Ecriture nous aſsû- *Jobi. 15.*

ré ; & elle nous apprend que la ſource des abominations de Sodome, furent l'oiſiveté & l'intempérance. *Le Pere Nepveu, dans ſes Réflexions Chrétiennes, tome quatriéme.*

Il faut éviter l'oiſiveté pour faire le bien auquel on eſt obligé.

Nous avons tant de devoirs à remplir, que ceux qui en connoiſſent la multitude & l'importance, ne ſe plaignent que de manquer de temps ; & ceux qui en ont de reſte, ou ne connoiſſent pas leurs devoirs, ou ſont déterminez à les négliger. Si l'on veut remplir les devoirs attachez à ſon état, manquera-t-on d'occupation ? Quand un homme n'auroit aucune autre charge, quand une femme n'auroit aucune autre occupation que le ſoin de leur famille, l'éducation de leurs enfans, que la vigilance ſur leurs domeſtiques, auroient-ils le loiſir d'être oiſifs ; s'ils vouloient s'acquiter de leurs obligations ſur ce point ?. Ainſi je les renvoye à la femme forte, qui ne mérite proprement ce nom qu'en s'appliquant aux ſoins de la famille, & à la conduite de la maiſon : Il faut qu'elle ſçache manier le lin & la laine, & qu'elle roule le fuſeau comme l'ornement de ſes mains : *Digiti ejus apprehenderunt fuſum.* Il faut qu'elle ſçache dérober quelques heures au ſommeil : *Surrexit de nocte*, &c. Il faut qu'elle prepare en été les vêtemens de l'hyver. Voila, femmes mondaines, l'exemple que le Sage vous met devant les yeux ; vous qui donnez au ſommeil & au jeu le temps que vous ôtez au ſoin de vôtre famille, & qui croiriez vous ravaller, en vous occupant aux exercices, que le Saint-Eſprit a marquez comme le partage de vôtre ſexe. *Le même, en partie.*

Proverb. 3.

Pour fuïr l'oiſiveté, il faut s'occuper utilement & ſaintement.

Ce n'eſt pas aſſez de fuïr l'oiſiveté, & de s'occuper, il faut ſe bien occuper ; & pour cela, il faut que le travail ſoit réglé dans ſon principe ; beaucoup de gens fuïent l'oiſiveté, & s'occupent beaucoup, mais ils s'occupent mal ; ils ſont toûjours dans l'action, toûjours dans le mouvement ; mais c'eſt la paſſion qui les met en mouvement, & non pas la raiſon ou la vertu. A quels travaux l'ambition n'engage-t-elle pas tous le jours un homme qui veut s'élever à quelque prix que ce ſoit ? Quelles fatigues l'avarice ne fait-elle pas eſſuyer à un marchand ? à quelles courſes, & à quels dangers ne l'expoſe-t-elle pas ? Quelque inclination qu'ait un voluptueux pour le repos, quels mouvemens ne ſe donne-t-il pas pour contenter ſa paſſion ? Tous ces gens-là travaillent & fatiguent beaucoup, dit le Sage ; mais c'eſt dans la voye de l'iniquité : *Laſſati ſumus in viâ iniquitatis*, & leur travail eſt non ſeulement inutile, mais encore criminel. *Le même.*

Sapient. 5.

Le trop de travail n'eſt pas moins préjudiciable au ſalut que l'oiſiveté.

Ce n'eſt pas aſſez de s'occuper bien, il ne faut pas trop s'occuper ; ce n'eſt pas aſſez que les occupations ſoient bonnes, il faut y garder des meſures. Quelque réglées qu'elles ſoient en elles-mêmes, elles ne le ſont plus, dès qu'elles ſont exceſſives, & il n'y a guére moins d'inconvenient à trop faire qu'à ne rien faire. Les occupations trop grandes, quelque bonnes qu'elles ſoient, diſſipent l'eſprit, deſſechent le cœur, & ôtent à un homme, & la liberté & le temps dont il a beſoin pour s'occuper de ſa grande affaire, qui eſt celle de ſon ſalut. Peut-on voir ſans pitié, & même ſans indignation, des gens, qui ſe picquent d'avoir de la raiſon ; quand on les exhorte à prendre du temps pour penſer à leur conſcience, & à aſſûrer l'affaire de leur ſalut, apporter pour excuſe que leurs occupations ne leur en donnent pas le loiſir, comme s'ils avoient des affaires plus importantes que celle-là. *Le même.*

L'oiſiveté eſt la plus grande cauſe de la débauche des jeunes gens. Elle eſt mere des vices, & il eſt trés-difficile qu'ils l'évitent en cet âge là. La nature y eſt portée d'elle-même ; & encore plus dans la jeuneſſe, & ſur tout après le travail qu'ils n'ont fait qu'avec contrainte, tel qu'eſt celui des études ou des autres emplois. C'eſt pourquoy, quand ils commencent à joüir de la liberté, & être maîtres d'eux-mêmes, ils ſe laiſſent aller à l'oiſiveté, avec d'autant moins de retenuë, qu'ils ont ſoûpiré long-temps après elle, & qu'ils ne connoiſſent pas le beſoin qu'ils ont de travailler en ce temps-là, ni les grands dommages que l'oiſiveté leur cauſera. Dans cette oiſiveté, les vices & les mauvaiſes habitudes croiſſent en peu de temps, comme il arriva à ſaint Auguſtin ; on ne penſe qu'au jeu, à prendre ſes plaiſirs, à chercher les compagnies, & toutes les occaſions de ſe perdre. Pour éviter ces déſordres, il faut s'appliquer de bonne heure à un travail réglé, pour ſe rendre capable & habile dans la profeſſion qu'on doit embraſſer ; c'eſt à quoy on eſt obligé en conſcience. *Monſieur Gobinet, livre intitulé, Inſtruction de la jeuneſſe.*

L'oiſiveté eſt particuliérement pernicieuſe à la jeuneſſe.

Les uns ne s'occupent de rien, & paſſent toute leur vie dans l'oiſiveté, & les autres entreprennent tout, & s'appliquent tellement aux affaires temporelles, qu'il ne leur reſte pas un moment pour ſonger à celles de l'éternité : de ſorte que tout accablez qu'ils ſont de ſoins, & d'emplois, on peut dire qu'ils ne font rien, & qu'ils ne ſont pas moins oiſifs que les autres ; par ce qu'ils ne font rien de ce qu'ils doivent faire, & que quelque grande choſe qu'ils ayent faite devant le monde, qu'ils n'ont rien fait devant Dieu. Comme l'ambition & l'avarice ſont deux paſſions inſatiables, il n'eſt rien qu'on n'entreprenne, qu'on n'execute pour contenter l'une & l'autre ; on ajoûte employ ſur employ, charge ſur charge, embarras ſur embarras, accablement ſur accablement ; on ſe plonge entiérement dans les ſoins de la vie, & l'eſprit des hommes eſt tellement occupé des affaires du ſiécle, que de tout le temps qui compoſe les années, ils ne ſe réſervent preſque pas un moment pour travailler au grand ouvrage de leur ſalut. *Monſieur de la Volpilliere, ſermon de l'oiſiveté & du travail.*

Combien la multitude des occupations eſt nuiſible.

Une des raiſons qui fait que tous les Saints recommandement le travail, & qu'ils l'ont pratiqué eux-mêmes, a été le deſſein de remplir leur vie, de n'y laiſſer aucun vuide, & d'empêcher qu'ils ne ſe laiſſaſſent ſurprendre à l'oiſiveté, ſçachant bien que tous les momens qu'ils manqueroient d'occupations ſaintes, il étoit impoſſible qu'ils n'en euſſent de mauvaiſes. D'où vient que les anciens ſolitaires avoient coutume de dire, que celui qui travaille n'eſt attaqué que d'un ſeul démon ; mais que celui qui ne travaille point en a une infinité qui lui font la guerre, & communément on appelle l'oiſiveté la mere de tous les vices, & la ſource de tous les déréglemens ; c'eſt l'inventaire de toutes les malices, comme parle le Sage ; & ſaint Iſidore l'appelle la forteresſe de toutes les paſſions, parce qu'elles y ſont toutes en ſûreté contre les attaques des inſpirations divines. Rien même ne les y peut forcer, parce qu'un homme oiſif n'a d'autre but que de les contenter. *L'Abbé de la Trappe, ſecond tome des Devoirs de la vie monaſtique.*

Pourquoy on doit aimer le travail, & fuir l'oiſiveté.

Il n'y a qu'à regarder l'homme pour juger qu'il eſt fait pour le travail. Toute

L'homme eſt

Fait pour le travail.

la diſpoſition de ſon corps en eſt une preuve ſenſible ; la mobilité de tous ſes organes, le mouvement continuel du ſang dans ſes veines, & des eſprits dans les canaux qui les portent par tout le corps, prouvent manifeſtement qu'il eſt fait pour l'action ; & cela eſt ſi vrai, que lorſqu'il eſt ſans action, il languit & s'ennuye, parce que tout ce que nous venons de dire le ſollicite au travail. On ne peut douter que l'obligation au travail ne ſoit égale pour tous les hommes, puiſqu'étant tous criminels, ils ſont tous condamnez par la même ſentence : mais les travaux de tous les hommes ne ſont pas égaux ni ſemblables, les uns doivent executer leur ſentence d'une maniére, & ſes autres d'une autre ; les artiſans dans leurs boutiques, les laboureurs à la culture de la terre, les marchands dans leur commerce. Les juges & les miniſtres de la juſtice dans leur palais, les ſoldats à la guerre, & ainſi des autres. Les perſonnes riches n'en ſont pas exemptes ; au contraire plus un homme a de bien, plus il a de travail ; le ſoin de ſes affaires, & de ſa maiſon n'eſt-il pas un grand travail, quand on s'y applique comme on doit, une dame chrétienne qui veut s'appliquer au reglement de ſa maiſon, ne manque jamais d'occupation. Croyez-vous que les grands Seigneurs ayent été mis au monde pour être aſſis ſur des trônes & pour être adorez comme des Idoles ? Les Grands Princes ſçavent par eux-mêmes que leur vie eſt infiniment plus laborieuſe que celle des particuliers. Comme il n'y a point dans le corps naturel de membre inutile, & que tous contribuent à ſa ſanté & à ſa force, & que la tête travaille elle ſeule plus que tous les autres ; il en eſt de même du corps politique & de l'Egliſe. *Monſieur du Tremblay, Traité du Jeu.*

Sur l'oiſiveté & la pareſſe.

L'oiſiveté eſt proprement cette pareſſe, qui eſt un des pechez capitaux qui perdent les hommes. C'eſt une langueur oppoſée à cette vigilance que le Fils de Dieu nous a recommandée ſi fortement dans l'Evangile. Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire les actions qui ſont défendües, on eſt encore obligé de ne point omettre celles qui ſont commandées, & on eſt autant obligé d'employer le temps, afin de faire le bien, ſelon ſa condition dans le cours de la journée, qu'on eſt obligé à ne point faire de mal. Or il ſe trouve une infinité de gens qui n'ont preſque point d'autre occuparion, qui ſont enſevelis dans l'oiſiveté, qu'on peut bien appeller la ſépulture d'un homme vivant, & qui, comme parle le Prophete, ont reçû en vain une ame capable de glorifier Dieu ſur la terre, & de le poſſeder dans le ciel. *Autheur anonyme.*

Les perſonnes oiſives ſe croyent innocentes, mais elles ſe trompent lourdement.

En vain nous tâchons de convaincre les perſonnes qui menent une vie oiſive, par les ſeuls principes de la raiſon, qu'elles ne ſont pas ſi innocentes qu'elles s'imaginent l'être, en leur demandant ce qu'elles penſeroient d'un domeſtique, qui voudroit demeurer dans l'inaction, & dans une certaine indifférence, & qui borneroit là tout ſon mérite, n'entreprenant rien au deſavantage de ſon maître, mais auſſi ne faiſant rien pour ſon ſervice. En vain nous les preſſons par cette conſidération : elles ſe tiennent toûjours au même point, & toûjours elles nous demandent quel mal elles font ? s'ils raviſſent le bien d'autrui, & s'ils refuſent au prochain ce qui lui eſt dû ? s'ils ſont coleres, emportez, vindicatifs, médiſans, débauchez ? Toûjours elles nous diſent, qu'on n'eſt point damné quand on ne fait rien de ce que Dieu a défendu ; &

ſuivant

ſuivant cette ſpécieuſe maxime, qu'elles interpretent à leur mode, ils oſent s'aſſûrer qu'ils ſont dans la voye du ciel; & ils ne font pas réflexion que cette inutilité de vie, qu'ils couvrent d'un voile d'innocence, eſt par elle-même criminelle; qu'elle eſt directement opposée à la Morale de JESUS-CHRIST; que mille fois dans l'Evangile il l'a frappée d'anathême; & pour tout dire dans un ſeul mot, que ſelon les régles fondamentales de nôtre foy, c'eſt un tres-grand mal devant Dieu, que de ne point faire de bien. *Le P. Girouſt, ſermon ſur la Vie inutile du monde.*

La plus grande partie des hommes paſſe leur vie dans l'oiſiveté, & le compte qu'ils rendront à Dieu là-deſſus.

On laiſſe couler les jours, les mois, les années, toûjours également vuides & ſans mérites. La jeuneſſe paſſe: l'âge qui la ſuit, pour être plus meur, n'eſt pas plus appliqué: La vieilleſſe, dont le propre eſt d'agir par habitude, tient toûjours le même cours; & dans cet état l'on voit tranquillement finir la carriere, & le terme s'approcher. Mais quand enfin il eſt venu ce fatal moment, qui tranche le fil de la vie, & qui rompt tous les engagemens du ſiécle: diſons mieux, quand ce moment eſt paſſé, & que l'ame eſt préſentée au tribunal de Dieu, pour luy rendre compte; c'eſt alors, mais trop tard, qu'elle découvre l'illuſion qui la trompoit, & qu'elle commence à reconnoître ſon aveuglement. Quelle confuſion, quel regret de n'avoir rien dans les mains que l'on puiſſe offrir à Dieu, en préſence de ce maître exact & ſévere, qui veut que tout profite, & que rien ne ſoit perdu de ce qu'il confie à nos ſoins; à ce jugement où l'on ne reçoit qu'à proportion de ce que l'on apporte, & que l'on donne: Quel deſeſpoir de n'apporter rien avec ſoy, & de n'avoir pas mieux travaillé à ſe pourvoir. *Le même.*

Peinture d'une vie oiſive & fainéante.

Cette vie oiſive eſt un état de peché, & d'un peché habituel: Car dequoy eſt-elle compoſée, ſur tout parmi les gens du grand monde; parmi les perſonnes diſtinguées, ou par la fortune, ou par la qualité. Je l'ai dit, & je le redis; une certaine ſuite de parties & de divertiſſemens, menagez ſelon les temps, & differens ſelon les differentes ſaiſons. Voilà ſouvent toute leur vie; mais outre que preſque tous ces divertiſſemens pris en particulier, ſont criminels, une vie qui les renferme tous, ou qui paſſe de l'un à l'autre, afin que le changement en ôte le dégoût, ne doit-elle pas être regardée comme criminelle, & c'eſt ce que nous appellons vie oiſive, vie fainéante. *Le même.*

Fauſſe devotion des femmes qui negligent le ſoin de leur domeſtique pour paſſer le temps dans les Egliſes.

Nous voyons tous les jours des femmes qui ſe croyent fort dévotes, parce qu'elles employent beaucoup de temps auprès des autels, qu'elles entendent pluſieurs meſſes, qu'elles font de longues prieres à l'Egliſe, pendant qu'elles laiſſent leurs maiſons dans le deſordre, leurs biens dans la diſſipation, leurs domeſtiques ſans régle, & leurs enfans ſans éducation & ſans diſcipline, négligeant ainſi par une fauſſe pieté les devoirs les plus eſſentiels de leur état, & les ſoins les plus importans d'une femme vertueuſe ſolidement chrétienne. Ne voyons-nous pas dans les Proverbes, que la femme forte devançoit le jour, & qu'elle voyoit ſouvent lever l'aurore pour donner de l'ouvrage à ſes filles, & leur apprendre elle-même à tourner le fuſeau, & à travailler de leurs propres mains, & quoy qu'elle fut d'une qualité diſtinguée dans le monde, elle ne jugeoit pas cette application indigne de ſa naiſſance. *Livre intitulé, Inſtruction Chrétienne pour l'Education des filles, ch. 7.*

Vaines occupations des femmes, & à quoy elles devroient s'occuper.

Il faut avoüer que le penchant des femmes les portent naturellement à la bagatelle, elles s'occupent trop de petites choſes. Leurs parures, leurs viſites, leurs converſations, leurs intrigues, les amuſent; ces objets frivoles épuiſent toute l'activité de leur ame; le ſoin de leur corps l'emporte ſur les ſoins les plus importans & les plus néceſſaires, à moins que la ſituation de leurs affaires ne les reveille de cette indolence, & de cet aſſoupiſſement... Si vous me demandez de quelle maniere elles devroient s'occuper? je vous dirai qu'elles devroient ſe donner de bonne heure, à travailler pour les autels, ou s'occuper au ménage, ſi c'eſt leur condition, & non pas dormir tout le matin, paſſer du lit à la toilete, de la toilete à la table, de la table au jeu, & du jeu aux viſites & aux converſations inutiles. Cette vie oiſive, & remplie de molleſſe, n'étant propre que pour engraiſſer le corps, & lui donner de l'embon-point, à nourrir les paſſions, à les rendre plus vives & plus véhementes, & à entretenir le feu de l'amour deshonnête. *Pris d'un Auteur anonyme.*

Les travaux de la plûpart des hommes ſont inutiles, même pour leurs prétentions. *Sapient.* 3.

Je ne dis pas ſeulement que les travaux de la plûpart des hommes ſont ſtériles pour le ciel; perſonne n'en doute: mais je dis que ſouvent ils ſont infructueux même pour le temps, & par rapport à l'objet de leurs deſirs. L'ambition la plus empreſſée n'eſt pas toûjours ſuivie du ſuccès qu'elle attend, ſon empreſſement met ſouvent obſtacle au progrès de la fortune: *Vana eſt ſpes illorum, labores ſine fructu, & inutilia opera eorum*, dit le Sage en parlant des hommes du ſiecle que la cupidité met en mouvement. Les diſpenſateurs des graces ne font pas toûjours juſtice au mérite, mais ſouvent par juſtice, ils fruſtrent les prétenſions trop vives d'un ambitieux que nulle grandeur ne raſſaſie. L'avare ne vient pas toûjours à bout d'accumuler des richeſſes par ſes ſoins & par ſes travaux, il en eſt que l'avarice a ruinez, comme il en eſt d'autres que la profuſion enrichit. *Sermon manuſcrit du P. François Carrou.*

A quoy les femmes doivent s'occuper dans leur domeſtique.

Faut-il vous enſeigner, écrivoit ſaint Jerôme à une grande Dame Romaine, faut-il vous enſeigner à quoy vous devez vous occuper pendant la journée? Eſt-ce qu'une femme n'a pas aſſez d'affaires dans ſa famille? n'y a-t-il point de domeſtiques ſur leſquels il faille veiller, afin qu'ils s'acquitent des devoirs d'un bon Chrétien? n'y a-t-il point d'enfans à inſtruire? n'y a-t-il point de priere à dire, ou de lecture pieuſe dont on s'entretienne? Si après cela il vous reſte du temps, honorez Dieu par le travail de vos mains, & faites des ouvrages, qui en vous divertiſſant, vous occupent: car enfin, dit ce même ſaint Docteur, c'eſt une erreur de ſe perſuader que vôtre qualité vous diſpenſe de ces exercices, & que vôtre naiſſance vous exempte des devoirs auſquels tous les Chrétiens en général ſont obligez. N'eſt-ce que pour les pauvres & les miſérables que cet arrêt de la juſtice de Dieu a été prononcé: Tu mangeras ton pain à la ſueur de ton front! Comme les Grands & les petits, les riches & les pauvres ont tous généralement contracté le peché d'origine, ils ſont tous engagez au travail, & également engagez à fuïr l'oiſiveté. Mais dites-vous, nous ne faiſons point de mal, nous tâchons ſeulement de paſſer le temps. Vous ne faites point de mal, dit ſaint Chryſoſtome; & de bonne foy, n'eſt-ce pas faire du mal que de ne point faire du bien? Si vous aviez un ſerviteur, fidele, ſobre, modeſte, qui cependant reſtât tout le jour les bras croiſez, ſans s'acquitter de ce qui regarde vôtre ſervice, diriez-vous que ce ſeroit un bon ſerviteur? Ne

le chaſſeriez-vous pas au contraire de vôtre logis comme un faineant & un homme qui vous eſt inutile ? Mais il ne vous fait point de tort ? N'importe, diriez-vous, il ne fait pas de bien, & il ne s'acquitte point de ſon devoir, & il mérite d'être traité comme s'il me faiſoit tort ? *Le Pere de la Ruë, ſermon pour le Mardy de la ſemaine de la Paſſion.*

Nos occupations inutiles ſeront examinées au jugement de Dieu.

Ne penſez pas qu'il n'y ait que l'oiſiveté qui ſoit recherchée dans le compte terrible, que Dieu demandera à tous les hommes du temps qu'il leur a donné, la plus grande partie de nos occupations ne ſeront pas traitées moins rigoureuſement, que ces ſortes d'inutilitez. Je n'entend pas ſeulement icy parler des occupations qui ſont manifeſtement criminelles, je parle d'un Artiſan, d'un Marchand, d'un Avocat ; quoy qu'un Laboureur ait la ſueur ſur le front depuis le matin juſqu'au ſoir, quoy que le Marchand ſoit tout le jour à ſon comptoir. Hélas ! parmi ces différentes occupations qu'il y en a d'inutiles pour le ciel ? Les uns & les autres après avoir bien travaillé, en ſont-ils meilleurs & plus gens de bien ? Pendant leurs occupations, élevent-ils leur cœur à Dieu, & offrent-ils au Seigneur ces petites peines, afin qu'il les agrée, & qu'il leur en tienne compte ? mais ceux qui ſont d'une profeſſion plus rélevée, ont-ils des ſentimens plus équitables ? *Le même.*

La plus grãde partie de la vie des gens du monde ſe paſſe dans l'oiſiveté.

Que l'oiſiveté conſume la plus grande partie de la vie des gens du monde, c'eſt ce qu'on ne ſçauroit nier : En effet, à juger des choſes comme elles ſont, & pour commencer par la plus belle ſaiſon de la vie, à quoy l'employe-t-on ? l'occupation des jeunes gens eſt de n'en avoir aucune : ce qu'ils ne donnent pas aux néceſſitez corporelles, ils le donnent au jeu, à la galanterie, & à cent choſes qui font pitié. Ces ſortes de perſonnes commenceront à compter les vingt, les trente années ſans pouvoir compter autant de jours donnez à Dieu ; & comme dans ces âges les paſſions ſont vives, on donne tout au plaiſir, & par un étrange aveuglement, on ſe perſuade qu'il lui faut tout donner, &c. *Le même.*

Le moyen de ſe preſerver des mauvaiſes penſées, c'eſt de mener une vie occupée.

Fuir l'oiſiveté eſt un puiſſant moyen pour ſe garentir des penſées impures. La raiſon eſt que le demon, qui veille toûjours pour nous ſurprendre, ne manque point de nous attaquer dans les momens où il ſe perſuade que nous ſommes plus foibles, & moins en état de lui réſiſter ; c'eſt pourquoy, il dreſſe des embûches particulierement à ceux qui ſont oiſifs ; il laiſſe en repos les perſonnes laborieuſes ; il ſçait qu'un eſprit occupé n'eſt guere ſuſceptible de ces illuſions. Travaillez, dit ſaint Jérôme, de crainte que la main ceſſant de nettoyer le champ de vôtre cœur, il ne ſe rempliſſe de ronces, c'eſt-à dire, de penſées criminelles. *Monſieur Lambert, diſcours quatorziéme, de la Chaſteté.*

Ce que l'Ecriture entend proprement par oiſiveté.

Quand le Fils de Dieu dit dans la parabole de l'Evangile à ceux qu'il appelle pour travailler à ſa vigne, à la derniere heure : *Pourquoy demeurez-vous là oiſifs durant tout le jour ?* Le ſens de cette parabole n'eſt pas que ces gens-là étoient toûjours demeurez ſans rien faire, puiſqu'ils ſont la figure de tous ceux que Dieu appelle tard à ſon ſervice, leſquels il trouve ſouvent plus engagez dans les ſoins du monde, que ceux qu'il appelle dès la jeuneſſe, & dans un âge peu avancé : mais le Sauveur nous marque par-là, que toute occupation, qui eſt uniquement du monde, & pour le monde, eſt une oiſiveté devant Dieu ; au lieu que ſaint Auguſtin dit de ceux qui ont quitté tous les emplois du monde pour ne s'occuper qu'à penſer à Dieu : *Noſtrum otium, magnum negotium eſt.* Nôtre oiſi- *Auguſtinus Epiſt.* 110.

veté à l'égard des hommes eſt une grande occupation devant Dieu. Nous pourrions dire le même à ces perſonnes plongées dans les ſoins & les occupations du monde : *Veſtrum negotium magnum otium eſt.* Vos affaires ſont une grande oiſiveté, vous vous fatiguez à ne rien faire, parce que tout ce que vous faites eſt inutile pour vôtre ſalut. *Livre intitulé, Inſtructions chrétiennes, ſur l'Evangile de la Septuageſime.*

Travail inutile pour le ciel.

Per totam noctem laborantes nihil cepimus. C'eſt ce qu'on peut dire de ceux qui travaillent pour acquerir les biens de ce monde : car quelques richeſſes immenſes qu'un homme amaſſe par ſes fatigues, & par ſes courſes, à quelque fortune éclatante qu'un courtiſan s'éleve par ſon adreſſe, quelque grande réputation qu'un ſçavant acquiere par ſes veilles & ſon étude, tous ces gens-là travaillent en vain, s'ils ne rehauſſent tous leurs travaux par une fin plus noble que ne le ſont tous les avantages de cette vie : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.* Non pas qu'abſolument parlant, ils ne recueillent aucun fruit de tous leurs travaux ; mais parce que tout le fruit temporel qu'ils en retirent, ne doit point être conſideré, & doit être compté pour rien aux yeux de ceux, qui ne doivent ſe propoſer en toutes leurs œuvres & leurs deſſeins, que l'éternité bien-heureuſe. De quoy ſert en effet à l'homme d'avoir gagné tout l'univers, s'il vient à ſe perdre lui-même ? Quelque ſuccés avantageux qu'il ait retiré de ſes peines, il doit les regarder comme peines perdües & mal employées. *Monſieur de la Font, ſuite des Entretiens Eccleſiaſtiques, pour le quatriéme Dimanche après la Pentecôte.*

Luc. 5.

La plûpart des femmes du monde paſſent leur vie dans l'oiſiveté.

L'oiſiveté ſuffit pour condamner la vie de la plûpart des femmes du monde, qui ne s'occupent preſque jamais que de bagatelles, & de choſes inutiles, & dont la vie n'eſt qu'une viciſſitude continuelle de divertiſſemens : elles la paſſent toute dans les viſites, dans le jeu, dans le bal, dans les promenades, dans les feſtins, dans les comedies ; que ſi avec cela elles ne laiſſent pas de s'ennuyer, comme elles font ſouvent, c'eſt parce qu'elles ont trop de divertiſſemens, & trop peu d'occupations ſérieuſes. Leur ennui eſt un dégoût de ſatieté, pareil à celui de ceux qui ont trop mangé, & il doit être guéri par l'abſtinence, & non pas par le changement des plaiſirs. Elles ſe doivent divertir en s'occupant, puiſque la fainéantiſe & l'oiſiveté, ſont la principale cauſe de leur ennui. *Monſieur Nicole, dans le traité de la Comedie.*

Il y en a qui travaillent beaucoup, & qui ne font pas plus que les perſonnes les plus oiſives.

Que jugerons-nous d'une infinité de gens qui ſe livrent avec tant d'ardeur aux affaires temporelles, qu'ils oublient entiérement celles de leur ſalut ? Ils s'engagent dans un ſi grand nombre d'emplois, ou par le deſir du gain, ou par le mouvemens de leur ambition, ou par une humeur inquiéte & remuante, qui les rend incapables de demeurer en repos, qu'à peine leur reſte-t-il quelques momens pour prier Dieu, pour faire pénitence, pour exercer la charité, & enfin pour s'acquiter des obligations les plus importantes, & les plus indiſpenſables de la Religion. Ne peut-on pas dire que ces gens-là travaillent à la vérité ; mais qu'ils ne font pas davantage que ceux qui vivent dans l'oiſiveté. *Autheur anonyme.*

Fauſſe excuſe de l'oiſiveté de dire que l'on a rien à faire.

L'oiſiveté de la vie des femmes mondaines eſt la ſource de la coqueterie, & des aſſemblées du jeu, & des plaiſirs, elles ne ſçavent que faire de leur temps. L'aſſiduité au travail, qui a toûjours été une des plus belles qualitez des dames chrétiennes, eſt odieuſe aux dames mondaines ; toute leur étude eſt de s'occuper

de mille riens. On roule les cereles, on eſt de toutes les parties, on ſe divertit, parce, dit-on, qu'on ne ſçait que faire? On ne ſçait que faire? Quoy dans l'état où l'on eſt, n'y a-t-il plus de devoirs à remplir? L'éducation d'une famille ne demande-t-elle plus ni ſoins, ni aſſiduité? N'eſt-on plus obligé de veiller ſur ſon domeſtique? Et quand on ſeroit exempt par ſon état de ces laborieux & indiſpenſables devoirs, les ſeules obligations du Chrétien, permettent-elles de n'avoir rien à faire? Se fût-on jamais imaginé que des Chrétiens, qui ont tant de péchez à expier, une ſi grande multitude de devoirs à remplir, & un ſi terrible compte à rendre, ſe livraſſent à une oiſiveté ennuyante, & paſſaſſent leurs jours dans les plaiſirs du monde, faute de trouver dequoy s'occuper ailleurs. Cependant les jours & les années, toûjours également vuides, s'écoulent; la jeuneſſe paſſe; l'âge qui la ſuit, pour être plus mûr, n'en eſt pas plus appliqué à ſes devoirs. Le jeu, la compagnie, & tous les autres amuſemens ſuivent un homme de plaiſirs auſſi loin qu'ils peuvent. *Le Pere Croiſet dans ſes Réflexions chrétiennes.*

A voir ce qui fait aujourd'hui comme le fond des occupations ordinaires de la plûpart des gens du monde, n'auroit-on pas ſujet de demander, s'il ſuffit dans le monde d'être Chrétien pour n'avoir rien à faire, ou ſi l'inutilité de la vie ne paſſe pas pour un vice parmi les Chrétiens? Aſſemblée d'oiſiveté, viſites inutiles, entretiens vuides, amuſemens frivoles, parties de jeu, promenades, ſpectacles, plaiſirs, voila à quoy ſe paſſe preſque toute la vie: au moins juſqu'à un revers de fortune, où un âge uſé, condamne les gens à la retraite; & encore alors, c'eſt une oiſiveté chagrine qui prend la place d'une molle fainéantiſe. Les derniers jours de la vie ſont plus fâcheux, mais ils ne ſont pas moins vuides; on eſt oiſif par néceſſité après l'avoir été par humeur & par plaiſir. On diroit qu'il ſuffit d'être riche, d'avoir un rang, d'être de qualité, d'être en place, pour avoir droit d'être oiſif; l'inquiétude même où l'on eſt pour ſçavoir à quoy on perdra le temps, eſt d'ordinaire le ſeul ſoin qui occupe. Le repos de la nuit prolongé bien avant dans le jour, ne fut jamais en des gens oiſifs une diſpoſition au travail. On ſe fait une loi, & ſouvent même un mérite de ne ſçavoir rien faire; l'inutilité du repos nourrit la molleſſe, & l'oiſiveté, & l'oiſiveté le vice, dit le Saint-Eſprit. *Le même.*

Le plûpart des gens du monde paſſét leur vie dans l'oiſiveté.

Il eſt peu de perſonnes qui n'ayent une famille à élever, & un domeſtique dont elles doivent rendre compte; nul qui n'ait bien des devoirs à remplir; la grande affaire à ménager, des talens à faire valoir, des jours à ſanctifier, & un compte terrible à rendre à Dieu de tous les momens de ſes jours, & de toutes les actions de ſa vie; & quand on a de telles obligations, a-t-on ſujet de paſſer ſes jours ſans rien faire, a-t-on loiſir de perdre le temps! Certainement quand on penſe à ces obligations, & qu'on ſe repréſente l'oiſiveté dans laquelle vivent tant de Chrétiens; n'auroit-on pas envie de demander ſi tous les fideles dans la même Egliſe, ſont de la même Religion; ou ſi ayant tous le même Evangile, les perſonnes de qualité ſont diſpenſez par un privilege particulier, de la loy univerſelle, & des obligations qui ſont indiſpenſables à tous les Chrétiens? Mais auroit-on moins ſujet de demander ſi des gens qui croyent les veritez chrétiennes, & qui vivent dans l'oiſiveté, ſont raiſonnables? Que penſe-t-on d'un homme qui ayant un procès à inſtruire ou à ſollicier, une place à défendre, une négociation délicate à conduire, une affaire de la derniere conſéquence à trai-

Tout le monde auroit aſſez dequoy s'occuper, ſi on vouloit s'acquiter des obligations de ſon état.

ter, demeure oiſif, ſans rien faire, ou paſſe tout ſon temps à ſe divertir. *Le même.*

L'oiſiveté eſt elle ſeule un grand mal dans un Chrétien.

On demande quel crime il y a de mener une vie oiſive & inutile? Mais l'inutilité de cette vie n'eſt-elle pas un grand mal, puis qu'on eſt obligé de ne perdre pas un moment? Peut-on même trouver un plus grand mal que celui qui eſt la ſource, ou du moins l'occaſion de tous les autres? Et quel mal avoit fait le ſerviteur oiſif dont parle l'Evangile, qui ne fut condamné que pour n'avoir rien fait? Ignore-t-on que l'inutilité de la vie d'un Chrétien lui tient lieu de crime? On ne fait rien: mais eſt-on ſur la terre pour ne rien faire. Dans le Chriſtianiſme les conditions ſont differentes, il eſt vrai; mais les commandemens ſont les mêmes; les uns ont plus de loiſir que les autres; mais il n'eſt permis à perſonne d'être oiſif, & de perdre le temps.. L'oiſiveté, dit le Saint-Eſprit, enſeigne beaucoup de mal, & aujourd'hui les gens oiſifs, ſi on les en croit, ſont les plus innocens. Tout tend des pieges à l'innocence des gens de bien; Il n'y a que la prétendüe innocence des gens oiſifs, qui ſoit loin des écüils! Qu'on eſt à plaindre quand on vit dans cette erreur! *Le même.*

Eccli. 33.

La naiſſance & la qualité n'exempte pas les hommes du travail.

La naiſſance, dit-on, l'âge, l'opulence diſpenſent bien des gens du travail, & de certaines charges, qui ſont à d'autres des devoirs indiſpenſables. On fait alors par autruy, ce qu'on ne ſçauroit faire de ſa propre main. C'eſt même, ſelon le monde, une preuve qu'on eſt de qualité, & qu'on eſt à ſon aiſe quand on ne fait rien. C'eſt une preuve qu'on eſt de qualité, & qu'on eſt à ſon aiſe; mais en eſt-ce une qu'on eſt Chrétien? La naiſſance fut-elle jamais un titre d'oiſiveté, à qui eſt né pour le travail: *Homo naſcitur ad laborem.* L'éloge que le Saint-Eſprit fait de la femme forte, auſſi diſtinguée par ſa qualité que par ſa vertu, roule preſque tout ſur ce qu'elle ne fut jamais oiſive. On peut ſe faire ſervir, mais on ne ſert pas Dieu par autrui. Dans quelle condition l'oiſiveté ſera-t'elle un privilege? Plus on a de loiſir, plus les devoirs de ſon état, les loix de la charité, les préceptes de la loy obligent; & fût-on ſeul le maître de l'univers, on n'a pas droit de mener une vie inutile. Les talens ſont inegalement diſtribuez; mais le précepte de les faire valoir, oblige tous également. Si du moins ceux qui paſſent leurs jours à ne rien faire penſoient quelquefois à l'obligation qu'ils ont de n'être pas oiſifs; mais inutilement prétend-on que l'eſprit ſoit plus chrétien que le cœur; l'inutilité de leur vie eſt générale. Perſonne ne peut mieux s'acquiter des devoirs de ſon état que ces perſonnes de loiſir & deſoccupées, & nul qui s'en acquite moins. *Le même.*

Il y a des occupations & des travaux dont on ne tire pas plus d'avantage que de l'oiſiveté.

Tous les gens du monde ne ſont pas oiſifs, je l'avoüe; mais il faut auſſi que vous conveniez avec moy, qu'il y a bien des perſonnes qui paſſent leurs jours, & uſent leur ſanté dans une application d'eſprit, & dans une multiplicité d'occupations accablantes, qui par leur faute, ſont inutiles pour l'éternité. Officiers, Magiſtrats, Negotians, Gens d'affaires; quels jours plus pleins, me direz-vous? qu'elle plus laborieuſe condition? quelle vie moins oiſive que celle-là? Une étude qui deſſéche, des ſoins dévorans, une attention ſans relâche accompagnent juſqu'au repas & juſqu'au repos; nul loiſir pour ſe délaſſer; nul jour ſans embarras; inviſibles la plûpart du temps à tout autre qu'à des importuns, enſevelis dans un cahos d'affaires. Quel ſolitaire ſi occupé, & dans quel cloître trouve-t-on une ſi fatigante retraite? Non, ce n'eſt pas l'oiſiveté

qui eſt le vice de ces ſortes de gens ; on ne peut paſſer des jours moins tranquilles ; & ſi le Ciel ne ſe donnoit qu'à de pareilles conditions, peut-être ne pourroit-on le mettre à plus haut prix. Oſeroit-on, direz-vous, appeller ces gens-là oiſifs ? Les accuſera-t-on de pareſſe ? leur vie aura-t-elle été inutile ? Hélas ! peut-être pour le moins autant que celle des perſonnes qui ne font rien, puiſqu'elle ne doit pas leur ſervir davantage. Ils ne ſont pas oiſifs, mais Dieu doit-il leur ſçavoir gré de leurs travaux ? & des travaux éternellement infructueux, doivent-ils être comptez pour quelque choſe ? *Le même.*

On peut travailler pour Dieu en s'acquitant des devoirs de ſon état.

A Dieu ne plaiſe qu'en condamnant l'inutilité d'une vie oiſive, on prétende blâmer les ſoins qu'on ſe donne pour travailler chrêtiennement & avec ſuccès chacun en ſon état. On ſert Dieu en ſervant ſon Prince avec fidelité ; on ſert Dieu en faiſant valoir ſon bien ſelon toutes les régles de la probité & de la juſtice. Il y a des devoirs à remplir dans chaque condition, & c'eſt en s'acquitant de ces devoirs qu'on ſe ſanctifie. L'étude & l'application entrent dans les devoirs du Magiſtrat ; l'aſſiduité & l'action dans ceux des gens d'affaires. Ces occupations tirent leur mérite de leur motif ; & elles deviennent Chrétiennes dès qu'elles ſont ſelon les régles de l'Evangile. Dieu daigne nous tenir compte de ce que l'on fait même pour ſoi, quand c'eſt pour l'amour de lui qu'on le fait, & alors nulle incompatibilité de devoirs & d'affaires. On eſt homme d'épée, homme de robe, homme d'affaire ; mais on eſt Chrétien. On peut ſervir dans tous ces différens états le même maître, & on travaille utilement pour Dieu, pour les hommes & pour ſoy-même. *Le même.*

On travaille inutilement & on a bien de la peine quand on travaille pour le monde. *Sapient. 5.*

Quand on travaille pour le monde ; quand la paſſion eſt le principal reſſort de tous nos mouvemens ; quand l'ambition eſt le prémier mobile de toutes nos actions ; quand c'eſt elle qui abſorbe tout le loiſir ; quand c'eſt à la cupidité, à l'interêt, qu'on ſacrifie ſon repos, ſa ſanté, ſa Religion même : On n'eſt pas oiſif, il eſt vrai, mais tant de mouvemens, tant de fatigues, ſont-elles moins inutiles pour l'autre vie ? Tous les jours ſont penibles ; mais ſont-ils moins perdus ? *Laſſati ſumus in via iniquitatis*, diſent ces victimes de l'ambition & de la cupidité ; nous n'avons pas été oiſifs ; jamais perſonne ne fut plus occupé ; jamais moins de loiſir ; à force de travailler, nous nous ſommes même laſſez, épuiſez ; mais c'eſt dans la voye de l'iniquité & de perdition : *In via iniquitatis.* Nous avons marché en des chemins rudes & difficiles : mais que nous revient-il de nos travaux ? Quel fruit de l'oſtentation de nos richeſſes ? toutes ces choſes ſont paſſées comme l'ombre : *Quid nobis profuit* ? Quoi travailler, s'interdire juſqu'au ſommeil, uſer ſa ſanté, hâter même ſa mort pour trop travailler, sûr que durant toute une éternité ce travail doit être inutile : *Quid nobis profuit* ? Quel chagrin, quel deſeſpoir d'avoir peut-être tant travaillé pour les autres, & de n'avoir rien fait pour ſoi : *Quid nobis profuit* ? Il y a quarante ans, diſoit un courtiſan à la mort, que je travaille aux affaires de mon Prince, & je n'ay pas donné un quart d'heure à la mienne. *Le même.* *Ibidem.*

La vie des Eccleſiaſtiques ne doit pas être oiſive.

Si la vie inutile eſt un crime aux mondains, en ſera-t-elle un moindre à ces perſonnes que Dieu a ſeparées comme pour lui, & que l'Egliſe propoſe comme des modeles de perfection au reſte des hommes. Ces perſonnes ſacrées par leur caractere, dévoüez au miniſtere des autels par état, deſtinées à loüer jour & nuit le Seigneur par office, leurs jours ne ſont plus à eux, celui qui les a

pris à ſon ſervice, ſe les eſt tous réſervez ; toute occupation prophane leur eſt interdite ; motifs, actions, déſirs, leur loiſir même, tout doit être ſaint & ſacré ; mais quelle déſolation & quel ſcandale, quand ces Miniſtres du Seigneur qu'on ne devroit trouver que devant les autels, pleurant les pechez du peuple, & gémiſſant ſur l'inutilité de la vie de la plûpart des Chrétiens, paſſent leur vie dans une oiſiveté fainéante. Les obligations de cet état ſont terribles : mais à quoy ſe réduiſent-elles dans ces perſonnes qu'on ne diſtingue ſouvent des Laïques, que par une plus éclatante profeſſion d'oiſiveté ? Seuls à l'abri des miſeres du temps, ſeuls affranchis des travaux & des ſoins inſeparables de toutes les conditions, à quoi conſacrent-ils leur loiſir ? eſt-ce à l'étude de l'Ecriture Sainte & des Peres de l'Egliſe ? C'eſt la ſeule qui leur puiſſe convenir. Eſt-ce à inſtruire & à ſoulager les pauvres dans les hôpitaux ? nul emploi plus conforme à leur état. Eſt-ce du moins à une retraite édifiante, que le ſeul zele du ſalut des ames interrompt ? La ſainteté à laquelle les oblige leur profeſſion, ne trouve pas un meilleur aſile. Des gens devoüez au Seigneur ne doivent paroître en public que pour édifier & pour inſtruire. Etre oiſif dans cet état, c'eſt être indigne de ſon miniſtere, & attirer la vengeance de Dieu. *Le même.*

Il y a des gens oiſifs dans tous les états.

Il y a des gens oiſifs dans tous les états, & dans toutes les profeſſions, quoique dans chaque état & dans chaque profeſſion il y ait beaucoup à faire. Le travail ne manque pas : mais il y a peu d'ouvriers. De vains amuſemens prennent la place des occupations les plus ſerieuſes ; & l'on peut dire que l'inutilité de la vie eſt le vice le plus commun ; mais à la fin de la journée, quelle récompenſe pour celui qui n'aura rien fait ? Vous avez travaillé pour le monde, pour vôtre plaiſir, pour vos amis ; que ceux pour qui vous avez travaillé vous donnent le ſalaire... Qu'il eſt triſte de ſe voir encore éloigné de ſon terme, quand la nuit eſt venüe ; qu'il eſt horrible d'avoir perdu tout ſon temps ſans avoir encore rien fait ? s'il faut rendre un compte ſi terrible au jour du jugement de toutes les paroles oiſeuſes, que ſera-ce des actions inutiles ? Que ſera-ce d'une vie paſſée dans l'oiſiveté ? *Le même.*

L'inutilité de la plûpart des actions & des travaux des hommes.

Telas aranea texuerunt, dit le Prophete. Artiſans de vôtre propre fortune, quels fruits de vos empreſſemens & de vos travaux exceſſifs ? Vous avez formé des toiles d'araignées : *Opera inutilia* ; rien de plus vain, rien de moins ſolide que vos ouvrages, duſſent-ils perſeverer juſqu'à la mort ; de quelle utilité vous ſeront-ils pour l'autre vie, & quel avantage même pour celle-ci ? Quand eſt-ce qu'on ſe détrompera, quand découvrira-t-on l'illuſion & le preſtige ? Nulle fortune digne d'un homme ; nulle occupation digne d'un cœur chrétien que de travailler à ſa ſainteté ; elle ſeule remplit tous nos deſirs, fixe la legereté de nôtre eſprit, & nous rendant heureux durant la vie, nous aſſure un bonheur encore plus parfait après la mort. *Le Pere Croiſet, ſecond tome de ſes Reflexions Spirituelles.*

L'inutilité de la vie d'un Chrétien met ſon ſalut en danger.

L'oiſiveté eſt la ſource de tous les vices. Ces perſonnes qu'un gros & tranquille revenu nourrit dans une molle fainéantiſe ; ces perſonnes chargées de devoirs, & ennuyées de leurs propre loiſir & de leur négligence, ſont-elles en aſſurance de leur ſalut ? Quand un Chrétien n'auroit à ſe reprocher que l'inutilité de ſa vie, ſon ſalut ſeroit-il ſans danger ? des jours vuides ſont un crime à qui a bien des devoirs à remplir ; les jours de la plûpart des gens aiſez ne ſont

guére

guéres pleins. Quand on aura ôté le temps qu'on perd dans le monde en vains amuſemens, jeux, ſpectacles, viſites, repas, affaires même, toutes inutiles pour le ſalut, que reſte-t-il pour l'affaire de l'éternité, & quels ſoins en effet, quels temps employe-t-on à cette unique & importante affaire? Que cette conduite des gens du monde prouve bien le petit nombre des Elus: Cependant on vit, on dort même tranquilement au milieu de tant de dangers: quelle imprudence! quelle funeſte inſenſibilité! *Le même.*

Les perſonnes qui ſont dans l'abondance, ſont plus ſujetes que les autres à vivre dans l'oiſiveté.

Il y a des perſonnes qui voyant qu'ils ne manquent de rien, croyent que c'eſt pour eux une folie de ſe donner de la peine, de ſe faire des occupations, de s'engager dans des travaux ſoit de corps, ſoit d'eſprit, deſquels ils ne tireroient nulle utilité, & ce ſont ceux-là qui ſe diſent à eux-mêmes: *Anima habes multa bona, poſita in annos plurimos requieſce, &c.* Mon ame, tu as beaucoup de biens en reſerve pour beaucoup d'années, repoſe-toi, &c. c'eſt-à-dire, à prendre les choſes dans la verité: vivons dans la pareſſe, dans la négligence, dans l'oiſiveté, joüiſſons en paix des biens que nous tenons de nos peres, ne nous donnons point de fatigues qui ne ſerviroient qu'à laſſer nos eſprits, ou à abbatre nos corps. Affranchiſſons-nous de tous ces ſoins, de toutes ces peines, de toutes ces inquiétudes. On peut aſſurer que c'eſt ces gens-là que regarde cette condamnation: *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur & in ignem mittetur.* Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits ſera coupé & jetté au feu. C'eſt ſe tromper groſſierement, de croire qu'il ſuffiſe de s'abſtenir du mal. Dieu veut qu'on agiſſe, il nous commande de faire le bien, & veut que l'on précipite dans les flammes éternelles un ſerviteur inutile. *L'Abbé de la Trappe, tome prémier de ſes Reflexions Morales.*

Luc. 12.

Matth. 3.

Pluſieurs paſſent toute leur vie en penſées & projets inutiles.

Les penſées emportent le temps auſſi-bien que les actions, & on peut dire que le temps qu'elles nous ôtent, eſt un temps perdu, & celui qui penſe inutilement, agit inutilement. Quel moyen qu'un homme vuide, qui n'eſt plein que de la vanité de ſes imaginations, dont l'eſprit eſt affoibli, faute de ſe ſoûtenir par une application ſolide, qui n'a que des chimeres dans la tête, agiſſe avec deſſein, qu'il s'attache à des affaires ſérieuſes, qu'il ſe propoſe des choſes qui demandent une force d'eſprit qu'il n'a point, & dont il s'eſt volontairement privé par le malheur qu'il a eu de ſe faire un plaiſir & un état de ſon inutilité. *Le même.*

Vaines occupations de la plûpart des hommes.

Nous travaillons quelquefois toute nôtre vie pour un établiſſement, dont nous ne joüiſſons qu'avec incertitude, & tres-peu de temps, & à peine donnons-nous un inſtant pour penſer à l'éternité, route certaine & invariable qu'elle eſt. Ce qui nous occupe tout entier, n'eſt à le bien prendre qu'une lueur, qui n'a ni ſolidité ni durée; & dans ce moment auquel les choſes paroîtront dans leur véritable jour, nous aurons un regret mortel, qui alors ne nous ſervira de rien, d'avoir négligé ce qui ſeul méritoit d'avoir place dans nôtre cœur, pour ſuivre des illuſions & des phantômes; c'eſt juſtement ce que l'on doit croire du travail que nous employons pour nous établir en ce monde, pour y acquerir de grands biens, ou pour y paroître avec éclat, & avec dignité. *L'Abbé de la Trappe, tome ſecond de ſes Maximes Chrétiennes.*

Sur le même ſujet.

Quid hic ſtatis tota die otioſi? Que faites-vous? A quoi paſſez-vous vôtre vie? ou plongez dans les délices de la volupté, ou occupez à vous amaſſer un tréſor

de colere, pour le jour de la vengeance, avec ces richeſſes periſſables que vous cherchez avec tant d'avidité; ou courant après de vains & frivoles honneurs qui vous échapent, tournant toûjours autour d'un cercle de paſſions qui ſe ſuccedent les unes aux autres, vous avez conſumé preſque toute vôtre vie ſans rien faire pour vôtre ſalut: *Quid hic ſtatis tota die otioſi?* N'eſt-il pas temps de vous reveiller de l'aſſoupiſſement où vous êtes enſevelis? Le moment déciſif de vôtre éternité s'avance; la coignée eſt déja miſe à la racine de cet arbre, qui demeurera éternellement du côté où il tombera; de cet arbre infructueux où JESUS-CHRIST ne trouvera que des feüilles; de vaines apparences de Religion, au lieu des fruits de pénitence qu'il y cherche. J'entends déja la voix de ce juge redoutable, qui traitant le ſerviteur négligeant avec autant de ſeverité que le diſſipateur, lui demande un compte rigoureux de cette ame & du temps qu'il lui a accordé pour travailler à ſon ſalut. *L'abbé du Jarry, ſermon de la Penitence.*

Matth. 20.

Sur le même ſujet.

La plûpart des hommes paſſe une vie toute inutile; ils ont reçû leur ame en vain, comme parle le Prophete; ils en négligent le ſeul uſage pour lequel ils l'ont reçûë de leur Createur, qui eſt de penſer à lui & à leur ſalut; ils ſe livrent tous entiers au hazard qui préſide à leur unique occupation; & après avoir dormi leur ſommeil parmi l'illuſion des richeſſes, au reveil affreux de la mort ils ne trouvent rien dans leurs mains. Aveugles que vous êtes, vous avez peut-être blanchi dans cette inutilité de vie; vos mains défaillantes peuvent à peine vous ſervir à cette vaine occupation; le moment approche où le ſerviteur négligeant ſera jetté dans les ténébres extérieures, où l'on vous demandera un compte rigoureux de tous les inſtans d'une vie ſi frivole: le glaive de la vengeance divine ſuſpendu ſur vos têtes, ne tient plus qu'au foible filet de vos jours, prêt à ſe rompre; attendez-vous qu'une mort imprévûe vienne vous ſurprendre au milieu d'une ſi malheureuſe diſſipation? Vous n'avez qu'un pas à faire pour tomber dans un malheur éternel, & vous vous divertiſſez, lors qu'il n'y a qu'un moment entre vous & l'éternité? *Le même, ſermon pour le jour de la Viſitation.*

Fin du ſixiéme Tome.

TABLE
DES MATIERES
Contenües dans ce ſixiéme Tome.

A.

ABRAHAM, qui quitta ſon païs, parce qu'il étoit idolâtre, nous apprend à quitter le monde corrompu. *Page* 418. Le ſacrifice qu'il fut prêt de faire de ſon fils unique, montre ſa prompte obeïſſance. 588. 634. Il eſt un exemple & un modele de bonnes œuvres. 720

Abſalom, ſes intrigues & ſa perfidie. 194

Adam, & ſes enfans quoyque pecheurs, joüirent long temps d'une parfaite ſanté. 46. La miſericorde dont Dieu uſa envers lui aprés ſon peché. 237. Son peché eſt la ſource de tous les déſordres du monde. 417. Son mariage avec Eve, eſt le modéle de tous les autres mariages. 94. Son peché eſt la cauſe de la mort de tous les hommes. 458. Le précepte que Dieu lui impoſa, & le mal qu'a cauſé ſa deſobeïſſance. 634. 663. *& ſuiv.* Il fut condamné au travail ſitôt qu'il eut peché. 760

Amitié. Les amitiez peu ſinceres. 210

Ananias, & Saphira. Exemple de la punition du menſonge. 198

Anneau qu'on donne aux époux, eſt le ſimbole de l'affection qu'ils doivent avoir l'un pour l'autre. 114

Antiochus. Nous apprenons de ſon exemple, comme la maladie humilie les plus ſuperbes, & leur fait connoître ce qu'ils ſont. 48. Comme il fut troublé à la mort du ſouvenir de ſes crimes. 553

Artifice. Voyez le titre du menſonge. Les adreſſes & artifices dont uſent la plûpart des hommes. 226

Auſtérité. Voyez Mortification.

Authorité, & droit de ſe faire obeïr. Voyez Obeïſſance. Authorité des maîtres ſur leurs ſerviteurs. 18. 122

B.

BALTHASAR eſt un exemple de la mort funeſte des pecheurs ſurpris par la juſtice de Dieu. 517

Béliſaire. Exemple de l'inconſtance de la fortune, & des grandeurs de ce monde. 395

Saint Benoît. La maniere dont Dieu lui fit voir le néant de toutes les créatures. 391

C.

CALICE. Il faut conſiderer les maladies, & tous les maux qui nous arrivent, comme un calice que Dieu nous préſente à boire. 52

Cendres. L'intention de l'Egliſe dans la cérémonie des cendres. 459

Centénier de l'Evangile, modele du ſoin qu'un maître doit prendre de ſes ſerviteurs. 11. 13

Clémence, & douceur du Fils de Dieu envers la femme adultere. 239

Commandement. Si le pouvoir de commander, & l'obligation d'obeïr ſont naturels à l'homme. 17

Complimens. Les complimens frivoles ſont contre la ſincerité. 210

Confidences. Les fauſſes confidences. 214

Corneille le Centenier. Exemple de ſoûmiſſion & d'obeïſſance. 637

Corps. L'amour déréglé de nôtre corps eſt une eſpece d'idolâtrie. 592

Courage, & conſtance qu'un Chrétien doit témoigner dans les maladies. 64

D.

DAVID. Combien l'artifice dont il uſa pour perdre Urie lui fut funeſte. 194. *& ſuiv.* Il ſuccomba malheureuſement au peché pour ne s'être pas retiré de l'occaſion. 678. 687. Le même eſt un grand exemple de mortification. 88

Défiance de la miſéricorde de Dieu. Voyez le titre de Miſéricorde.

Déguiſement & duplicité. Voyez le titre du Menſonge.

Déluge. Combien le monde étoit corrom-

pu au temps du deluge. 417

Deſeſpoir. Voyez le titre de Miſericorde. 1

Domeſtiques. Voyez le titre de Maîtres & de Serviteurs. *ibid.*

Droiture de cœur & ſincerité. Voyez le titre du Menſonge. 1. Marques par leſquelles on reconnoit un eſprit droit. 221. Difference d'un eſprit droit d'avec un eſprit fourbe. *ibid. & ſuiv.* Un eſprit droit ne fait jamais rien de lâche. 222

Duplicité. Ce que c'eſt que duplicité, fraude & tromperie. 203. 212. Caractere d'un eſprit double & fourbe. 221. Duplicité dont on uſe pour tromper les ſimples. 217

E.

ECCLESIASTIQUES. Il faut les reſpecter, & ſur tout ſe donner de garde d'en médire. 162. Ils ne ſont pas appellez à cet état pour mener une vie commode & oiſive. 772

Eléazar. Le genereux refus qu'il fit d'uſer de diſſimulation pour ſauver ſa vie. 169

Elie & Enoc tranſportez dans un lieu inconnu, ſont un modele du détachement du monde. 396

Enfant prodigue. Cette parabole marque la grandeur de la miſericorde de Dieu. 241. 304

Eſechias. Son exemple montre que Dieu rend quelquefois la ſanté aux malades ayant égard à leurs prieres. 47. Dieu lui prolongea la vie en conſidération de ſes bonnes œuvres. 721. Le même, pour ôter au peuple Juif l'occaſion d'idolâtrer, fit briſer le ſerpent d'airain que Moyſe avoit fait élever à bonne fin. 680

Eve, au lieu de contribuer au bonheur de ſon mary, fut la cauſe de ſon malheur. 99. Pour n'avoir pas évité l'occaſion, elle ſuccomba à la tentation du ſerpent. 678

F.

FEMME. La femme a été donnée à l'homme pour être ſon aide & ſon ſecours. 99. En quel ſens la femme eſt la couronne de ſon mary. *ibid.* Le bonheur de celui qui a trouvé une femme vertueuſe. 94

Fidelité à garder ſa promeſſe. 290. Combien la fidelité eſt rare. 214

Foy. Bonne foy & ſincerité. Voyez le titre du Menſonge. Eloge de la bonne foy, & de la ſincerité. 184. Motifs qui obligent les hommes à agir de bonne foy, & à garder leur parole. 184. Le negoce & le commerce ſont permis, pourvû qu'on agiſſe de bonne foy. 216. Exhortation à la bonne foy, & à la ſincerité. 216. *& ſuiv.*

Fourberies, fineſſes, artifice, &c. Voyez le titre du menſonge. Les fourbes ne peuvent jamais paſſer pour honnêtes gens. 224. *& ſuiv.* Les fourberies qui ſe commettent dans le barreau. 217. Fourberies des artiſans. 219. Des fourberies en général. *ibid.* Il peut y avoir de la fourberie & du déguiſement par tout. 222. Un honnête-homme ne doit jamais ſe réſoudre à feindre, ni à tromper. 106. 208. Le cœur de l'homme eſt plein d'artifice, & de mille détours. 106. Il eſt plus aiſé d'être trompé par un ami que par un ennemi. *ibid.* Le déguiſement, l'artifice, & la mauvaiſe foy, ſont tres-pernicieux à la ſocieté humaine. 208. Les actions trompent auſſi-bien que les paroles. 215. De la fineſſe, & des artifices. 212. 224. 221. 215. *& ſuiv.* La jeuneſſe eſt moins ſujete au déguiſement, mais elle eſt plus facile à être trompée. 220.

G.

GLOIRE DU MONDE. Sa vanité, voyez le premier titre du monde, ou il eſt parlé de l'inconſtance & de la vanité des honneurs, des plaiſirs &c. La gloire du monde eſt odieuſe en ſon principe. 357. Elle eſt vaine d'elle-même, & de ſa nature. 737. Elle eſt paſſagere & de peu de durée. 358

I.

JACOB. La vigilance, & l'aſſiduité au travail de ce ſaint Patriarche. 700

Saint Jean-Baptiſte. L'auſtérité de ſa vie. 589.

Jéroboam. Son exemple nous apprend qu'on ne change pas toûjours de vie, par la maladie. 48

Job doit être regardé comme le modele d'un bon maître à l'égard de ſes ſerviteurs. 10. Sa patience dans ſes douleurs furent une marque de ſa fidelité. 47. Il a mérité le nom de martyr par ſa patience. 65. Combien la calomnie lui fut ſenſible. 144. Il eſt un modele de bonnes œuvres. 720

Joas. Quoy que bon Prince d'ailleurs, eſt mis au rang des Roys impies d'Iſrael, pour n'avoir pas ruiné les autels des Idoles. 316

Joſüé. Sa fidelité à garder ſa parole aux Gabaonites. 193. Comme il vainquit les Madianites avec peu de ſoldats. 593. Sa mort. 518

Joſeph, l'ancien Patriarche. Sa prudente conduite dans la maiſon de Putiphar, & ſa fidelité à ſon égard 19

Saint Joſeph. Son Mariage avec la ſainte Vierge, eſt le modele d'un ſaint mariage. 97

Indulgence, & douceur dont il faut uſer envers les pecheurs, à l'exemple du Sauveur. 288.

Iſraëlites furent quarante ans dans le déſert, ſans qu'il y eut dans leurs tribus aucun malade. 46. Les mêmes rebutez des difficultez qu'il falloit eſſuyer pour arriver à la terre promiſe. 325. Punition ſur ceux qui s'étoient plaints de ces difficultez. 316

Judas deſeſpera de la miſericorde de Dieu. C'eſt la cauſe de ſa damnation. 307

L.

LAZARE. Différence du pauvre Lazare, & du mauvais Riche dans leur mort. 519

Lazare. Frere de Marthe, & de Madelaine, quoy qu'aimé de JESUS CHRIST fut affligé d'une maladie, qui cauſa ſa mort. 50

Loth. Son exemple nous montre que les plus gens de bien ont toûjours quelque attache au monde. 361. C'eſt une choſe qui nous doit effrayer qu'il ait été le ſeul qui ſe ſoit préſervé de la corruption, dans toute une ville. 419. Dieu aima mieux le faire retirer de l'occaſion, que de le préſerver de l'incendie, en demeurant en Sodome. 678

M.

MAITRES. Les devoirs & les obligations reciproques des maîtres & des ſerviteurs, titre ſur ce ſujet, & avertiſſement de ce qui y eſt traité. 1. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 2. *& ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins & les Autheurs qui en traitent. 6. Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 8. *& ſuiv.* Exemples de l'ancien & du nouvau Teſtament ſur ce ſujet. 10. *& ſuiv.* Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 13. Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 15. *& ſuiv.* Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce ſujet. 17. *& ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 20. *& ſuiv.*

L'authorité des maîtres ſur leurs ſerviteurs... Cette authorité vient de Dieu. 18. Elle eſt toûjours juſte, quoyque la vie d'un Maître ne ſoit pas toûjours bien réglée. 22

Soin que les Maîtres doivent prendre de leurs ſerviteurs... Motifs qui obligent les maîtres de prendre ſoin de leurs ſervitenrs. 2. La religion, la juſtice, & la charité les obligent à ce ſoin. 4. Les ſervireurs ſont chrêtiens, & leurs maîtres les doivent regarder comme tels. 2. Les maîtres & les ſerviteurs ont un maître commun, qui eſt Dieu. 2. Il y a entre les maîtres & les ſerviteurs, obligation de juſtice, qui oblige ceux-cy, au ſoin de bien ſervir, & ceux-là au ſoin de bien régler ceux qui les ſervent. 25, 26

Quel doit être le ſoin que les Maîtres doivent avoir de leurs ſerviteurs. 18. Ils doivent prendre ſoin de leur ſalut. 2. Pour cela ils doivent prendre ſoin de les faire inſtruire, & les inſtructions qu'ils leur doivent donner. 32. C'eſt l'interêt des maîtres que leurs ſerviteurs ſoient gens de bien. 34. Ce qui arrive quand on néglige ce ſoin. *ibid.* Pourquoy ſaint Paul traite d'infideles ceux qui n'ont pas ſoin de leurs ſerviteurs. 13. Sentimens que les maîtres doivent avoir dans la conduite de leurs ſerviteurs. 23

A quoy les maîtres ſont obligez envers leurs ſervitenrs... Ils doivent avoir de la bonté pour eux, & la leur témoigner dans les occaſions. 29. Ils doivent les aimer. 30. *& ſuiv.* Ils doivent avoir de la compaſſion de leurs peines, & de leurs diſgraces. 31. Ils doivent leur payer exactement leurs gages & leur ſalaire. *ibid.* Ils doivent ſur tout leur donner bon exemple. 32

Avis aux maîtres pour bien régler & gouverner leurs ſerviteurs. 29. 31. Le bon ordre d'une famille dépend du bon réglement des ſerviteurs. 27. Les maîtres doivent faire choix de ceux qu'ils prennent à leur ſervice. 30. Ils ne doivent point ſouffrir dans leur maiſon de ſerviteurs vicieux. 23. Réfléxions chrêtiennes que doivent faire les maîtres en gouvernant leurs ſerviteurs. 26

Vertus, & qualitez que doit avoir un bon maiſtre... Bonnes qualitez que les maiſtres doivent avoir, par raport à celles qu'ils ſouhaitent dans leurs ſerviteurs. 4. Ils doivent agir envers Dieu, comme ils veulent que leurs ſerviteurs agiſſent envers eux. *ibid.* Ils doivent du moins ſervir Dieu, comme ils veulent que leurs domeſtiques les ſervent. 27. Il s'en faut bien que nous ſervions Dieu, comme nous voulons que nos domeſtiques nous ſervent. 28. Ils doivent gouverner leur familles comme Dieu gouverne ce monde, qui eſt ſa famille. 30.

Sainte Madelaine. La miſericorde de Dieu envers cette pécheresſe. 239. *& ſuiv.*

Maladies. Titre, & avertiſſement ſur ce qui y eſt traité. 36. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 37. *& ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 43. *& ſuiv.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 45. Exemples de l'ancien & du nouveau Teſtament

ſur ce ſujet. 46. *& ſuiv.* Applications de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 50. Paſſages & penſees des ſaints Peres ſur ce ſujet. 53. *& ſuiv.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 55. *& ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 59. *& ſuiv.*

Les maladies conſiderées en general. Elles ſont un effet du peché originel. 46. Divers rapports ſous leſquels on peut conſiderer les maladies. 55. Les infirmitez corporelles ont rapport aux infirmitez ſpirituelles. 56. Les maladies du corps ſont ſans nombre. 76. Les maladies ſont des bienfaits de Dieu. 41. Dieu conduit les hommes par des voyes differentes, les uns par la ſanté, les autres par la maladie. 60. La providence de Dieu ſe fait voir dans cette conduite. 59. Les maladies ſont une des grandes diſgraces de la vie, & pourquoy. 73. De tous les maux de cette vie les maladies ſont les plus ſenſibles. 83. Maladies publiques, & peinture des miſeres que l'on voit alors. 77

Deſſeins de Dieu lors qu'il nous envoye des maladies. 56. 69. Dieu ſçait tirer ſa gloire de nos infirmitez. 64. Dieu ſouvent afflige le corps pour guerir l'eſprit. 79. Dieu les permet afin que nous nous corrigions de nos vices. 61. C'eſt le plus puiſſant moyen dont Dieu ſe ſert pour convertir les pécheurs. 79. Dieu punit par les maladies les déreglemens commis par le corps. 81. Il les envoye quelquefois pour nous détacher du monde. 82

Utilitez & avantages en général, que nous pouvons retirer des maladies. 39. *& ſuiv.* 40. 41. 42. *& ſuiv.* 80. Elles nous font penſer aux véritez éternelles. 50. *& ſuiv.* La vertu ſe perfectionne dans les maladies. 51. La ſatisfaction que l'on fait à la juſtice de Dieu, en ſouffrant patiemment les maladies, lui eſt plus agréable, que celle qu'on lui fait dans le purgatoire. 58. *& ſuiv.* Elles ſupléent aux mortifications que l'on devroit pratiquer étant en ſanté. 61. Elles ſont un avertiſſement de penſer à la mort. 62. Elles nous ſervent de purgatoire en ce monde. *ibid. & ſuiv.* Nous avons dans la maladie une marque que Dieu fait état de nous. 63. *& ſuiv.* En ſe conformant à la volonté de Dieu dans la maladie, on ſuplée à tous les devoirs qu'on ne peut pas accomplir. 64. La maladie nous convainc qu'il ne faut point compter ſur ſes forces ni ſur ſa ſanté. 73. Elle nous deſabuſe des biens de cette vie. *ibid.* Elle eſt ſouvent la cauſe de la converſion des plus grands pecheurs, *ibid.* Elle nous préſerve des plus grands pechez. 74. Nous ſerions de grands ſaints ſi nous étions tels dans la ſanté que nous ſommes dans la maladie. 81. Elle eſt une occaſion de ſatisfaire à Dieu pour nos pechez. 78. *& ſuiv.* Alors on ſe ſouvient de la mort & de l'Eternité. 79. Alors on penſe plus ſouvent à Dieu. 80. On fait de ſon corps une hoſtie vivante qui eſt agreable à Dieu. 74. Elle humilie les perſonnes les plus ſuperbes. 80. Il faut tacher de tirer du fruit de nos maladies, & de ne les rendre pas inutiles. 81

Le mauvais uſage qu'on fait ordinairement des maladies. 41. 42. *& ſuiv.* Les vices & les défauts ou l'on tombe. 66. L'impatience dans les douleurs de la maladie. 67. Les grands biens dont on ſe prive par les murmures & les impatiences. 71. On tombe ſouvent dans le relachement, en donnant trop à la nature durant la maladie. 59. Le malheur d'une perſonne qui prend mal la maladie que Dieu lui envoye. 70. 77. Des reflexions facheuſes d'impatience & de murmure dans les maladies. 67

Comment un Chrétien doit recevoir les maladies, & le bon uſage qu'il en doit faire. 40. 57. *& ſuiv.* Il doit reconnoître qu'il a merité ce chatiment que Dieu lui envoye. 51. Il doit l'accepter avec reſignation. *ibid.* 52. La patience lui eſt neceſſaire en cet état, & il a l'occaſion de l'exercer. 65. La mortification chrétienne qu'il peut pratiquer alors. *ibid.* Il doit montrer du courage & de la conſtance. 64. Le ſoin qu'il doit avoir de ſa ſanté ne doit pas être trop empreſſé. 66. Diſpoſition où doit etre un Chrétien malade. 68. 69. Il doit unir ſes ſouffrances à celles du Sauveur, & les lui offrir avec les ſiennes. 67. 68. *& ſuiv.* 75. Il doit s'abandonner entre les mains de Dieu. 70. *& ſuiv.* Sentimens de réſignation qu'il doit s'efforcer d'avoir. 74. Réflexions ſalutaires qu'il doit faire durant ſa maladie. 76. C'eſt particulierement à Dieu qu'il doit s'adreſſer pour obtenir la ſanté. 52. 78. La providence a ordonné le temps que doit durer la maladie. 52. *& ſuiv.* Exhortation à ſouffrir patiemment les maladies. 67

Le mérite de la patience dans les maladies. 64. *& ſuiv.* C'eſt par là que Dieu exerce la patience des juſtes. 56. *& ſuiv.* Elle eſt alors d'un plus grand mérite que les autres vertus. 71. Comme il eſt difficile d'etre ſoumis à Dieu durant une longue maladie, c'eſt une patience heroïque. 82. La patience dans les violentes douleurs eſt une eſpece de martyre. 65. Quelle gloire & quelle recompenſe Dieu prépare à ceux qui ſouffrent patiemment les maladies. 72

Motifs & conſidérations qui nous doivent porter à recevoir les maladies avec reſignation, & à les ſouffrir patiemment. 37. *& ſuiv.* Les maladies ſont dans l'ordre de la providen-

ce. 42. 58. Dieu ſçait mieux que nous, ce qui nous eſt néceſſaire ; & ſouvent nous ne ſçavons ce que nous luy demandons, en lui demandant la ſanté. 52. Il y a des maladies que Dieu nous envoye pour en tirer ſa plus grande gloire. 59. C'eſt un calice que Dieu nous préſente, & dont il connoit la meſure qui nous convient. 60. Nous pouvons les conſiderer comme des punitions de Dieu pour nos pechez. 61. *& ſuiv.* 69. Il ne faut pas en juger de même de celles d'autrui. 70. La conſideration de nos pechez doit nous les rendre plus legeres. 62. La penſée des peines que ſouffrent les damnez nous doit porter à ſouffrir patiemment, afin d'éviter leurs tourmens. 63. Les douleurs qu'on ſouffre dans les maladies les plus aigües, ne ſont pas comparables aux peines du purgatoire, & de l'enfer que nous avons meritées. 72. Il eſt bien juſte que nous portions la peine de nos pechez en ſouffrant les maladies. 81

Autres choſes à remarquer ſur les maladies. Quand on eſt en ſanté, on penſe plus ordinairement aux plaiſirs de la vie, au contraire dans les maladies, on eſt plus porté à penſer à Dieu. 72. Dans les maladies, on pratique mieux les maximes de l'Evangile. 79. Les uns uſent bien, & les autres uſent mal de leurs maladies. 78. Les diſpoſitions qu'il faut apporter pour faire un bon uſage des maladies. 37. *& ſuiv.* Ce qu'il faut faire apres avoir recouvré la ſanté. 40. Dieu veut qu'on ſoit reconnoiſſant de ce bienfait. 50. Defauts qu'il faut éviter dans la maladie. 58. Remedes contre les murmures & les autres défauts. *ibid.*

Mariage. Titre ſur ce ſujet, & avertiſſement ſur ce qu'il contient. 84. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 85. *& ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 89. *& ſuiv.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 92. *& ſuiv.* Exemples de l'ancien & du nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 94. *& ſuiv.* Applications de quelques autres paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 98. *& ſuiv.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 100. *& ſuiv.* Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce ſujet. 103. *& ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 109. *& ſuiv.*

La ſainteté du mariage & la dignité de ce ſacrement... Le mariage eſt un veritable ſacrement. 108. 109. Il repréſente l'union de JESUS-CHRIST avec l'Egliſe. 99. Pourquoy l'Apôtre appelle le mariage un grand ſacrement. 106. *& ſuiv.* Il a été authoriſé par la préſence de JESUS-CHRIST même. 96. Le mariage eſt ſaint & honorable par quelque endroit qu'on le conſidere. 98. 104. *& ſuiv.* 118. 119

Du mariage en général. Definition du ſacrement de mariage. 103. Explication de cette definition. *ibid.* Du mariage purement civil, & de celui qui eſt ſacrement. *ibid.* La fin que Dieu s'eſt propoſée en inſtituant le mariage. 105. 106. 109. 118. C'eſt un des états de vie que Dieu a établi dans le monde. 105. La neceſſité du mariage pour la conſervation du monde. 109. *& ſuiv.* ſans cette inſtitution, il n'y auroit que deſordre & confuſion dans le monde. 110

Difference du mariage des Chrétiens de celui des infideles. 118. Quoi que l'inſtitution en ſoit ſainte, il s'eſt trouvé des héretiques qui l'ont blâmé & improuvé. 104. Il y a une providence naturelle & ſurnaturelle à l'égard du mariage des hommes. 105. Dieu n'a point impoſé aux hommes l'obligation de ſe marier. 104. Le mariage eſt indiſſoluble. 112. Eloge du mariage & l'eſtime qu'on en doit faire. 112. C'eſt néanmoins un joug facheux. 119. Les chagrins & les peines qui ſe trouvent dans les mariages. *ibid. & ſuiv.*

Ce qu'on doit faire avant que de s'engager dans l'etat du mariage. 85. Il eſt de la derniere importance de ne s'y point engager ſans vocation. 111. 122. pour cette affaire on a plus beſoin de recourir à Dieu, que pour toute autre. *ibid.* Punitions de Dieu ſur ceux qui embraſſent cet état ſans avoir conſulté Dieu. 132. Veritez auſquelles doivent faire reflexion ceux qui s'y engagent. 108. Diſpoſitions neceſſaires pour recevoir la grace de ce Sacrement. 86. La mauvaiſe préparation qu'on aporte d'ordinaire à ce Sacrement. 127. reflexions qu'on doit faire ſur la grace du Sacrement de mariage. 108

Sur le choix de la perſonne avec qui l'on veut s'allier ... Il faut attendre de la main de Dieu le party qui nous eſt convenable. 112. Sur quoy il faut faire fond dans le choix d'un party. 116. 11 ne faut pas tant avoir égard aux richeſſes qu'à la vertu de la perſonne à qui l'on s'allie. 120. Le bonheur de celui qui a trouvé une femme vertueuſe ſelon l'Ecriture. 99. Pourquoy Dieu defendit aux Iſraëlites d'epouſer des femmes étrangeres. 90. Le ſoin qu'on a d'examiner plûtot le bien de la femme qu'en épouſe que ſes bonnes qualitez. 100. Ceux qui ne ſe mariens que par interet ſe trompent ſouvent l'un l'autre. 126. Les mariages ne ſe font preſque aujourd'huy que par interêt. 123. 127. 130. *& ſuiv.*

Conditions qui ſont néceſſaires dans tous

les mariages . . Dieu fit entendre ces conditions à Adam lors qu'il établit le mariage. 111. Il doit y avoir égalité d'humeur & de vertu entre les deux parties. 114. Il doit y avoir de l'union, de la conformité & inclinations. 114. & *ſuiv.* 125. Les diſcordes & les déſordres qui arrivent du peu de reſſemblance qu'il y a entre eux. 115. De l'inégalité des conditions qui ſe trouve entre les perſonnes mariées, *ibid.* De ceux qui marient leurs enfans à des perſonnes d'un âge diſproportionné. 117. Des meres qui marient leurs filles par ambition ou par interêt.

Obligations mutuëlles des perſonnes mariées . . . Ils doivent travailler mutuëllement à leur ſalut. 120. On peut ſe ſanctifier, & acquerir une haute perfection dans le mariage. 127. Pourquoy ſaint Paul appelle une ſainte famille, une égliſe domeſtique. 128. L'union & la fidelité qui y doit regner. 112. Dieu attache des graces à cet état pour y conſerver cette union & cette fidelité. 107 Combien eſt énorme le peché qu'on commet contre cette fidelité. 113. 126. L'affection reciproque qui doit être entre les perſonnes mariées. 107. 120. Il doit y avoir une mutuëlle confiance 114. La patience & la condeſcendance reciproque eſt neceſſaire dans les mariages. 121. 124. & *ſuiv.* Il eſt raiſonnable & expédient pour le bien & le bonheur de la famille que le mari & la femme partagent les employs. 122. & *ſuiv.* L'un & l'autre doivent mutuellement s'aider & ſe ſecourir. 128. Dans la mort de l'un des deux ce que l'autre doit faire. 128

Les peines & les chagrins qu'il y a à eſſuyer dans le mariage. 119. & *ſuiv.* Les ſuites fâcheuſes du mariage détournent pluſieurs d'embraſſer cet état. 132. Peu de perſonnes font reflexion à quoy ils s'engagent. *ibid.* La jalouſie qui arrive dans les mariages eſt une cruëlle paſſion, & le plus ſouvent injuſte. 131. Avis aux femmes qui gémiſſent ſous ce joug, à cauſe de l'humeur fâcheuſe d'un mari. 129. & *ſuiv.*

Les cauſes des mauvais mariages. 123. Les déſordres qui y arrivent quand on n'a pas conſulté Dieu là deſſus. 117. La cauſe vient aſſez ordinairement du côté des enfans qui ſe marient par paſſion contre la volonté de leurs parens. 118. Les mariages qui ſe font par interêt ne ſont jamais heureux. 120. Les mauvais mariages ſont cauſe de grands déſordres dans le Chriſtianiſme. 121. Les perſonnes mariées au lieu de ſe ſanctifier l'un l'autre contribüent ſouvent à leur commune damnation. 100

Médiſance & calomnie. Titre & avertiſſement ſur ce ſujet. 134. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 135. Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 140. & *ſuiv.*

Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 141. & *ſuiv.* Exemples de l'ancien & du nouveau Teſtament. 144. & *ſuiv.* Applications de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 147. & *ſuiv.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 150. Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 152. & *ſuiv.* Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 157. & *ſuiv.*

La nature, la malice, & le caractere de la médiſance . . ſa définition. 152. Différence de la médiſance & de la calomnie. 153. La médiſance de ſa nature eſt peché mortel, & en quelle occaſion elle n'eſt que veniel. 154. Quoy que le mal qu'on dit de quelqu'un ſoit vrai, c'eſt toûjours médiſance. 135. Les différentes ſortes de médiſance. 154. 171. 172. Il y a une médiſance groſſiere & l'autre fine & artificieuſe. 155. 161. & *ſuiv.* Comme on medit en différentes matieres. 171. Le caractere de ce vice eſt exprimé dans la médiſance des Phariſiens à l'égard du Fils de Dieu. 146. C'eſt une eſpece d'homicide. 147. Elle prend en toutes choſes le contrepied de la charité. *ibid.* On prend un plaiſir malin à médire, & c'eſt un plaiſir malin qui nous y porte. 168. Il ne faut pas toûjours meſurer la grieveté de la médiſance par le mal qu'on dit du prochain, mais par le dommage qu'elle lui cauſe. 153. 154. C'eſt un vice odieux à Dieu & aux hommes. 166. & *ſuiv.* C'eſt néanmoins un peché tres-commun. 163. 171. C'eſt un peché honteux, & pourquoy. 136. 167. 168

Effets de la médiſance, & les maux qu'elle cauſe en général. 136. 137. 148. 160. 176. 178. Elle détruit l'union & la concorde & viole la charité. 135. C'eſt un peché tres-contagieux qui ſe communique, & par-là fait d'étranges maux. 136. La ſainteté & la vertu ne ſont point à couvert de la médiſance. 182. On doit juger du tort & du mal qu'on fait au prochain, par le ſoin qu'on a de conſerver ſa réputation. 148. 176. & *ſuiv.* Le ravage qu'elle fait eſt comparé à celui d'un incendie. 148. La langue du médiſant eſt cõparée à celle du ſerpent. 149. Comme la médiſance s'étend & devient publique. 163. Il n'y a point de playes plus ſenſibles que celles que fait la médiſance, ni de perſécution plus grande que celle de la calomnie. 145. Elle eſt comparée aux magiciens de Pharaon. *ibid.* & *ſuiv.* Comparaiſon de la médiſance avec le larcin. 175

Artifices & ruſes de la médiſance 172. 173. 174. 179. & *ſuiv.* Elle attaque les plus honnê-

te

tes gens & les plus gens de bien. 157. 159. Sa malignité paroit à chercher des raiſons pour décrier les perſonnes. 157. Rien n'eſt plus aiſé que de médire, & déguiſer les médiſances qu'on fait. 167. 170

Cauſes de la mediſance La haine en eſt la principale cauſe. 169. Elle vient auſſi ordinairement de la jalouſie & de l'envie. 168. C'eſt ſouvent un plaiſir malin qui nous y porte. *ibid.* On medit auſſi par vaine gloire. 170.

Faux prétextes pour excuſer la médiſance. 162. Le pretexte du zele n'eſt pas recevable. 169. 177. *& ſuiv.* Prétexte de la gloire Dieu. 147. Prerexte du bien public. *ibid.* La legereté & l'indiſcretion ne nous excuſent point. 169. 177 *& ſuiv.*

Médiſant. Caractere d'un médiſant & d'un calomniateur. 158. Portrait d'un médiſant agréable & bouffon. 164. Artifices dont uſe un médiſant 174. L'injuſtice des médiſans. 175. Il condamne celui dont il medit ſans l'entendre. 160. Ceux qui parlent mal des autres ne ſont pas exempts des maux qu'ils blâment & qu'ils cenſurent. 163. Il y a des perſonnes qui ſe croyent en droit de medire. 173. Les mediſans arrentifs aux defauts des autres ne prennent point garde aux leurs propres. 175. Ceux qui ont embraſſé des partis contraires, médiſent ſouvent les uns des autres. 180. Les femmes ſont ordinairement ſujettes à médire. 181. Les hypocrites ou faux dévots ſont toûjours médiſans, & cenſurent les autres. *ibid.*

La médiſance étant contre la juſtice oblige à réparation. 149. combien elle eſt difficile à réparer. 160. *& ſuiv.* 177. l'obligation étroite qu'il y a de la réparer 155. *& ſuiv.* 158. Dieu ne pardonne point le peché de la médiſance, à moins qu'on ne répare le tort qu'elle a fait. 164. *& ſuiv.* Deux manieres différentes de la reparer. 156. Quoy que la médiſance ſoit ſi commune, on voit peu de retractations. 165.

Le peché qu'on commet, d'écouter la médiſance. 170. On eſt expoſé dans le monde, à faire & à entendre la médiſance. 181. On ſe plait naturellement à écouter la médiſance. 172. Combien ceux qui l'écoutent ſont coupables. 176. ils ſont complices de la médiſance. 174. Ils ſont quelquefois plus coupables que ceux qui la font. 155. Ce qu'il faut faire quand on entend médire d'autrui. 156. De ceux qui n'oſent reprendre ceux qui médiſent du prochain. 147

Comme nous devons nous comporter dans les médiſances qu'on fait de nous. 158. Il faut ſouffrir la médiſance à l'exemple du Fils de Dieu. 165. Nous ſommes trop ſenſibles aux traits de la médiſance. 179. Bien des raiſons doivent adoucir la peine que nous en recevons. 140. Le bien & l'avantage que nous pouvons en retirer. 137. Il faut mépriſer les médiſances qu'on fait de nous. 166. Le meilleur moyen de faire taire la médiſance, c'eſt de la ſouffrir. *ibid.*

Le remede contre la médiſance, eſt le ſilences. 157. La réſolution de bien garder ſa langue. 147

Menſonge. Titre ſur ce ſujet & avertiſſement ſur ce qu'il contient. 183. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 184. *& ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 187. *& ſuiv.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 190. *& ſuiv.* Exemples de l'ancien & du nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 193. *& ſuiv.* Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 198. *& ſuiv.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 200. *& ſuiv.* Ce qu'on peut citer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 202. *& ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 206. *& ſuiv.*

Du menſonge en général. Ce que c'eſt & ſa définition. 203. Les differentes eſpeces de menſonge. *ibid.* Le menſonge ne peut jamais être permis pour quelque raiſon que ce ſoit. 204. Taire ou cacher la vérité n'eſt pas faire un menſonge. *ibid. & ſuiv.* Précautions qu'il faut prendre ſur cela. 205. Le faux témoignage eſt une eſpece de menſonge plus criminelle que le ſimple menſonge. *ibid.* Le menſonge eſt contre la loy naturelle. 215. De la vérité & du menſonge. *ibid.* 219. Des menſonges d'habitude. 217

Le menſonge eſt odieux à Dieu & aux hommes. 198. Rien de plus oppoſé à l'eſprit de Dieu & du Chriſtianiſme. 184. Rien de plus pernicieux à la ſocieté civile. *ibid. & ſuiv.* 208. *& ſuiv.* Les hommes ne peuvent ſouffrir le menſonge. 211. L'infamie qui ſuit ce peché. *ibid.* Le menſonge eſt découvert tôt ou tard. 607. Les raiſons qui nous en doivent détourner. 211

Les effets du menſonge. Le mal qu'il cauſe. 223. *& ſuiv.* Les menſonges & les fourberies ſont contraires à la charité chrêtienne. 224. Celuy qui employe le menſonge & la fourberie pour tromper les autres, s'aveugle & ſe trompe luy même. 194. Le menſonge & le déguiſement rendent le commerce & le trafic ſujets à de grands pechez. 218

Le menſonge eſt un peché indigne d'un homme qui a quelque ſentiment d'honneur. 223. Les ames nobles ne peuvent ſe reſoudre à parler contre la vérité. 215. Le menſonge &

la fourberie cherchent à ſe cacher. 199. La vérité & la ſincerité doivent ſe trouver dans toutes les paroles d'un Chrêtien. 198. Le menſonge eſt un crime & une iniquité que tout le monde doit fuïr. 199. Cependant la ſincerité eſt rare parmi les hommes. 208

Miſéricorde de Dieu. Titre, & avertiſſement ſur ce qui eſt traité dans ce ſujet. 227. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 228. & *ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver de quoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 232. Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 235. & *ſuiv.* Exemples de l'ancien & du nouveau Teſtament. 237. & *ſuiv.* Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 242. & *ſuiv.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 245. & *ſuiv.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 251. & *ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels & des Predicateurs modernes ſur ce ſujet. 256. & *ſuiv.*

Sur la miséricorde de Dieu en général. Définition de la miſéricorde divine envers les hommes. 251. Différence entre la bonté, l'amour, & la miſéricorde de Dieu. 251. 280. & *ſuiv.* Difference de la miſéricorde de Dieu, & de ſes autres attributs. 267. L'objet de la miſéricorde de Dieu eſt le peché. 252. Pourquoy les Anges n'ont pas obtenu miſéricorde après leur peché. 253. Dieu nous aime par une pure miſéricorde ſans avoir beſoin de nous. 272. Dieu eſt bon de ſon côté, & juſte du nôtre. 292. Il eſt ſurprenant que Dieu ſoit auſſi miſéricordieux qu'il l'eſt. 295. Dieu par une miſéricorde inconcevable n'oublie rien pour nous attirer. 296. Deſſeins de Dieu en uſant de miſéricorde envers les hommes. 304. Dieu eſt appellé le pere des miſéricordes & pourquoy. 297

La grandeur & les dimenſions de la miſéricorde de Dieu. 228. 276. 287. Parabole de l'Evangile qui marque la grandeur de cette miſéricorde. 240 & *ſuiv.* La tendreſſe de la bonté & de la miſéricorde de Dieu paroit dans la réception de l'enfant prodigue. 241. & *ſuiv.* Dieu ſe multiplie en quelque maniere par ſa miſéricorde. 243. La ſource des miséricordes de Dieu eſt inépuiſable. 244. Pourquoy Dieu eſt appellé riche en miſéricorde. 245. Pourquoi le Roy Prophete appelle Dieu, ſa miſéricorde. 245. En quel ſens la miſéricorde de Dieu ſurpaſſe tous ſes autres ouvrages. 251. & *ſuiv.* La miſéricorde divine eſt prompte à nous pardonner. 259. L'étenduë de cette miséricorde. 266. Elle eſt ſans interêt. 270. La miſéricorde & la douceur dont Dieu uſe envers les pecheurs. 284. La miſéricorde du Sauveur eſt plus grande que tous les pechez des hommes ne ſont énormes. 289. Elle s'eſt étenduë juſqu'à pardonner le crime de ſa mort. 299. La multitude de nos pechez & de nos miſeres fait voir la grandeur de la miſéricorde de Dieu. 301. La parabole du ſerviteur redevable à ſon Maître eſt un exemple de la grandeur de la miſéricorde de Dieu. 303

Effets de la miſéricorde de Dieu envers les hommes. 251. & *ſuiv.* Il avertit les pecheurs de ſe mettre à couvert de ſa juſtice. 242. Dieu nous recherche le prémier tout indignes que nous ſommes. 243. 257. 263. Il faut que Dieu nous vienne chercher après nôtre peché, ſans cela jamais nous ne retournerions à lui. 245. La miſéricorde plaide la cauſe du pecheur pénitent. 244. La grace de faire pénitence eſt un effet de la miſericorde de Dieu. 254. Pardonner le peché coûte plus à Dieu que de créer le monde. 254. & *ſuiv.* 289. Dieu par un effet de ſa miſéricorde ménage le pecheur qu'il veut attirer. 258. Il ne ſe rebute point pour la réſiſtance, & l'ingratitude du pecheur. 258. Dieu témoigne de la joye de recouvrer la brebis égarée. 259. Sa miſericorde paroit dans la puiſſance qu'il a laiſſée à ſes Miniſtres de remettre les pechez. 261. Dans la patience qu'il marque à ſouffrir les pechez & les pécheurs. 186. 261. 264. & *ſuiv.* Il ſemble que ſa miſéricorde s'oppoſe aux interêts de ſa juſtice. 262. 273. Il ſe réjouit de nôtre converſion, comme s'il y avoit interêt. 263. Les empreſſemens qu'il témoigne à rechercher les pecheurs. 263. 290. Dieu par un excés de ſa miſéricorde nous a attendu long-temps, & ſollicité pluſieurs fois. 266. Il ſemble qu'après avoir pardonné les pechez il les oublie entierement. 266. 283. Sa miſéricorde ſemble agir contre lui même en nôtre faveur. 276. Sa miſéricorde éclate dans la maniere dont il pardonne les pechez. 279. Elle a paru à trouver le remede à nos maux. 282. Ce qu'elle fait tous les jours en nôtre faveur. 279. Après avoir peché, chaque moment qu'il nous laiſſe vivre, eſt un effet de ſa miſéricorde. 282. & *ſuiv.* Il ſemble qu'il diſſimule nos pechez. 290. Il ſemble mettre ſa juſtice en nôtre diſpoſition, pour n'en uſer qu'autant que nous lui permettrons. 291. C'eſt un effet de ſa miſéricorde d'exciter en nous des remords de conſcience. 298. C'eſt un effet de cette même miſéricorde de ſe contenter d'un ſincere repentir de nos pechez. 302. C'en eſt un autre de rappeller le pecheur de ſes égaremens. *ibid.* L'accueïl qu'il fait à un pecheur qui retourne à lui, fait voir ſa bonté & ſa miſéricorde. 303. Il nous a attendu long temps avant que nous

nous ſoyons rendus à ſes ſollicitations. 307
L'impreſſion que doit faire ſur nous la penſée de cette miſéricorde. 260. La dureté du cœur qui n'eſt point touché de la miſéricorde de Dieu à ſon égard. *ibid.* Sentiment de reconnoiſſance pour la miſericorde dont Dieu a uſé envers nous. 264. *& ſuiv.* 289. Sentimens qu'en doivent avoir ceux qui en ont reſſenti les effets. 267. Motifs qui nous doivent exciter à la reconnoiſſance des miſéricordes de Dieu. 270. *& ſuiv.* Combien la penſée de la miſéricorde de Dieu eſt conſolante. 272. Sentimens de reconnoiſſance pour nous avoir délivrez de l'enfer. 285. Elle ſera éternellement loüée & admirée des Bienheureux dans le ciel. 285. Combien un pecheur doit être touché de la miſéricorde de Dieu à ſon égard. 29.. La conſidération de la miſéricorde de Dieu nous doit empêcher de l'offenſer. 296. La penſée de cette miſéricorde nous doit exciter à y avoir recours. 266. Elle nous doit exciter à la pénitence. 298

Confiance en la miſéricorde divine. Sans la confiance en la miſéricorde divine, un pecheur ne ſe convertiroit jamais. 255. Pour eſperer en la miſéricorde de Dieu, il faut travailler de nôtre côté. 273. Comme il faut penſer à la miſéricorde de Dieu quand on eſt tenté de deſeſpoir. 276. Comme il faut avoir recours à cette miſéricorde. 280. 300. Motifs que nous avons d'eſperer en la miſéricorde de Dieu. 282. Nous pouvons toûjours y eſperer pendant que nous ſommes en cette vie. 289. Nous y devons mettre nôtre confiance. 284. Il ne faut point craindre d'y avoir recours, quelque pecheurs que nous ſoyons. 260. Dieu a eu pitié de nous lors que nous étions indignes de ſa miſéricorde. 294. C'eſt l'eſpérance en la miſéricorde de Dieu, qui acheve de convertir le pecheur. 301. *& ſuiv.* Le pecheur tomberoit dans le deſeſpoir, ſi l'eſpérance en la miſéricorde de Dieu ne le ſoûtenoit. 304. *& ſuiv.* Exhortation à recourir à la miſéricorde de Dieu. 281. 293. 305. Acte d'eſpérance & de confiance en la miſéricorde de Dieu. 286. 301. Le penchant de Dieu à faire miſéricorde. 305. *& ſuiv.*

Défiance de la bonté & de la miſéricorde de Dieu. Il y a deux pechez oppoſez à la confiance qu'on doit avoir en la miſéricorde. 252. *& ſuiv.* Diverſes cauſes de cette criminelle défiance. 131. Il ne faut jamais deſeſperer de la bonté & de la miſéricorde de Dieu. 263. 271. 298. Le démon nous inſpire, tantôt de la défiance, & tantôt de la préſomption de la miſéricorde de Dieu. 267. *& ſuiv.* Comment on ſe défie de la miſéricorde de Dieu. 285. On s'éloigne également de Dieu par la défiance & par la preſomption de la miſéricorde. 294. De la meſure des pechez après laquelle quelques-uns prétendent qu'il n'y a plus de reſſource. 256. Le pecheur a tort de ſe défier de la miſéricorde. 292. Tentation de deſeſpoir de la miſericorde de Dieu. 269. La malheureuſe réſolution que fait prendre le deſeſpoir. 275. Le deſeſpoir de Judas. 140. Conſolation qu'on doit donner à un pecheur qui ſe défie de la miſéricorde de Dieu. 286

Abus & mépris de la confiance en Dieu. Différens uſages que les bons & les méchans font des marques & des effets de la miſéricorde de Dieu. 274. Il y a des pecheurs qui s'endurciſſent par la patience de Dieu. 277. Il faut prendre garde d'abuſer de la patience de Dieu. 288. Ce que c'eſt qu'abuſer de la miſéricorde de Dieu. 279. On en abuſe également par la défiance & par la préſomption. 294. Il eſt ſurprenant que les pecheurs abuſent de la miſericorde de Dieu pour l'offenſer. 300. Ingratitude des pécheurs qui offenſent un Dieu plein de bonté & de miſéricorde. *ibid.* Si nous mépriſons maintenant la miſéricorde de Dieu, nous éprouverons un jour la rigueur de ſa juſtice. 272. Châtimens de Dieu ſur ceux qui abuſent de la miſéricorde. 276. *& ſuiv.* Nous ne pouvons donner de bornes à la juſtice de Dieu, non plus qu'à ſa miſericorde. 292. Dieu tout miſéricordieux qu'il eſt, ne peut s'empêcher de haïr le peché. 296

Préſomption de la miſericorde de Dieu. 269. 274. 284. 288. 299. *& ſuiv.* Il ne faut point ſéparer la miſéricorde de Dieu d'avec ſa juſtice. 243. On peut griévement pécher par trop de confiance en la miſéricorde de Dieu, en continuant de l'offenſer. 253. La préſomption qu'on a de cette miſéricorde eſt un peché contre le Saint-Eſprit. 255. Elle eſt entierement oppoſée à la miſéricorde même. 252. *& ſuiv.* C'eſt préſumer de la miſéricorde de Dieu que de perſeverer dans ſes crimes ſur l'eſpérance du pardon. 256. Offenſer Dieu parce qu'il eſt bon, c'eſt une étrange impiété qui rend indigne de ſa miſéricorde. 244. 262. 306. Ce que produit une fauſſe confiance dans l'eſprit des libertins. 277. Quelle eſt la véritable & la fauſſe confiance. 273. La préſomption & fauſſe confiance des pecheurs dans la miſéricorde infinie de Dieu. 288

Moyens d'attirer la miſéricorde de Dieu. La meilleure maniére de l'obtenir c'eſt de la demander avec humilité. 254. La meilleure diſpoſition pour mériter le pardon de nos pechez, c'eſt d'avoir recours à la miſéricorde de Dieu. 282. Il faut y avoir recours pén-

dant que Dieu eſt diſpoſé à nous la faire. 275. Après cette vie il n'y a plus de miſéricorde à eſperer pour celui qui a négligé de l'obtenir. 245. Dieu ſe plait d'être forcé en quelque maniére à faire miſéricorde. 293. & *ſuiv.* Il a fallu que JESUS-CHRIST ait ſouffert & ait donné ſa vie, pour mériter le pardon des pechez des hommes. 254

Quelques autres choſes qui regardent la miſéricorde de Dieu. Fauſſe idée que quelques-uns ſe forment de la miſéricorde de Dieu. 274. 294. Ce ſont nos pechez qui arrêtent le cours de la miſéricorde de Dieu. 291. De l'oppoſition qui ſemble être entre la juſtice & la miſéricorde de Dieu. 307. Dieu veut que nous vivions toûjours dans la crainte, nonobſtant ſa miſéricorde infinie. 299. & *ſuiv.* Il faut être indulgent à l'égard des pecheurs, à l'exemple du Sauveur. 288. Il y a des perſonnes ſevéres, qui ne veulent pas qu'on parle aux pecheurs, de la miſéricorde de Dieu. 278. De quelle maniére il en faut parler. *ibid.*

Molleſſe, ou vie molle. Titre & avertiſſement ſur ce que ce ſujet contient. 308. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 309. & *ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 312. & *ſuiv.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 314. & *ſuiv.* Exemples de l'ancien & du nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 319. & *ſuiv.* Application de quelques autres paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 318. & *ſuiv.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 320. & *ſuiv.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 322. & *ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 327. & *ſuiv.*

De la vie molle en général. Ce que c'eſt, & l'idée qu'il s'en faut former. 322. 331. Cette maniére de vie eſt proprement un partage entre Dieu & le monde. 325. 335. & *ſuiv.* Il faut diſtinguer la vie molle qu'on méne dans le monde d'avec les déréglemens qui s'y commettent. 341. Ce qui fait la vie molle, n'eſt pas un divertiſſement particulier, mais une ſuite de divertiſſemens dans leſquels la vie ſe paſſe. 349. Peinture de cette vie molle. 318. 329. 331. 334. 350. & *ſuiv.* C'eſt proprement un milieu entre les maximes de l'Evangile, & les déréglemens d'une vie mondaine. 344. & *ſuiv.* D'où peut venir cette molleſſe dans des Chrétiens qui ont fait profeſſion d'y renoncer, au baptême. 326. & *ſuiv.*

Cette vie eſt criminelle, & l'on ne peut y faire ſon ſalut. 328. & *ſuiv.* 331. Cette vie molle & oiſive eſt proprement la voye large dont il eſt parlé dans l'Evangile. 324. 336. Ce n'eſt pas une vie chrétienne. 335. 345. & *ſuiv.* 352. Elle n'eſt nullement conforme aux loix de l'Evangile, d'où l'on conclud qu'on n'y peut faire ſon ſalut. 309. & *ſuiv.* Elle n'a nulle reſſemblance à celle du Sauveur qui eſt nôtre modele. 310. 330. 344. Elle n'a nul rapport au ciel, qui eſt la fin pour laquelle nous ſommes créez. 310. Cette vie molle eſt condamnée par le Fils de Dieu. 317. On prétend inutilement dans cette ſorte de vie ſervir à deux maîtres. 319. Cette voye paroit droite, mais elle conduit à la mort. *ibid.* Les perſonnes qui menent cette vie ſont des arbres infructueux. 318. On ſe trompe de croire qu'on vit innocemment, en menant cette ſorte de vie. 324. 334. 351. Il faut raiſonner de cette vie comme on fait des pechez véniels. 330. Elle eſt contraire à la vie pénitente que doit mener un Chrétien. *ibid.* On commet beaucoup de pechez dans cette ſorte de vie. 340. De cette vie molle & ſenſuelle on paſſe ſouvent aux derniers excès, des crimes les plus honteux. 320. C'eſt aimer le monde que d'en chercher les commoditez. *ibid.* Mener cette vie eſt une marque de reprobation. 326. Les gens du monde ne peuvent ſe ſauver dans cette ſorte de vie. 323. 340. On ne garde pas les commandemens de Dieu en cette ſorte de vie. 341. On ne peut même moralement les accomplir. 341. & *ſuiv.* 346. Témoignage de l'Ecriture contre cette vie molle. 343

Qui ſont ceux qui menent une vie molle. Le nombre de ceux qui menent cette ſorte de vie eſt grand. 332. Cette vie eſt particuliérement propre des grands, & des perſonnes riches. 332. Ces perſonnes là prétendent avoir droit de vivre de la ſorte. 351. Les femmes ſont plus ſujetes que les hommes à mener une vie molle. 330. Peinture de cette vie molle dans les femmes mondaines. 353. & *ſuiv.* Il y a quantité de perſonnes qui paſſent pour gens de bien & pour être reguliers qui vivent de cette maniére. 328. Preſque tout le monde veut applanir par ce moyen les voyes du ciel, & adoucir les rigueurs de la vie chrétienne. 355

L'erreur & l'illuſion où ſont ces ſortes de perſonnes. 324. 331. D'où vient cette erreur, & ce qui en eſt la cauſe. 337. Pluſieurs qui veulent mener une vie réguliere ou ſe retirer de leurs déſordres donnent dans cette erreur. 337. Cette erreur eſt cauſe de leur perte. 325. Il eſt important de ne pas ignorer quel eſt le

chemin étroit par où il faut aller au ciel. 338. Le moyen de connoiſtre ſi nous ſommes dans le chemin large, ou dans le chemin étroit. *ibid.* Fauſſes maximes de ces gens qui ne cherchent que les commoditez de la vie. 352. On ſe flatte en vain que cette vie commode eſt innocente. 344. Quand on n'y feroit point d'autre mal que de ne point faire de bien, on ſe trompe de s'y croire en aſſûrance. 323. On feint de ne pas voir les dangers de ſe perdre dans cette ſorte de vie. 325. 333. 343. *& ſuiv.* Erreur de ceux qui menent une vie molle & qui n'ont d'auſterité que pour les autres. 354

Obligation de mener une vie mortifiée, & contraire à la vie molle. 344. 345. 350. Tout Chrétien eſt obligé de mener une vie pénitente, & par conſequent de fuir cette vie molle & commode. 331. 339. La vie d'un Chrétien doit être conforme à celle du Sauveur, & conſequemment bien éloignée de cette molleſſe. 333. La voye étroite dont parle le Sauveur n'eſt pas pour les ſeuls religieux, mais pour tout le monde. 319. Le préecpte de la mortification oblige conſéquemment à renoncer à la vie molle. 326. Les perſonnes du monde ont plus de beſoin de mortification que les autres, bien loin d'avoir droit de vivre dans la molleſſe. 327. Peu de gens peuvent ſe réſoudre d'embraſſer la vie étroite & de renoncer à la vie molle. 328. Les ſuites & les effets de cette maniére de vie obligent à l'éviter. 323. Ce qui rend cette vie dangereuſe, oblige à y renoncer. 325. Il eſt aiſé de ſe faire une fauſſe conſcience dans une vie molle & oiſive. 314. La plûpart des plaiſirs & des divertiſſemens que l'on prend dans cette vie molle, ſont des occaſions de peché. 343. Le peu de bien que l'on fait dans cette ſorte de vie n'empêche point qu'on ne ſoit en évident danger de ſe perdre. 344. Combien il eſt difficile en menant cette vie, de ne pas paſſer de ce qui eſt permis à ce qui eſt illicite 326. En évitant la voye large du monde corrompu, on doit auſſi éviter la vie molle qui y conduit. 328. La vie molle fomente la convoitiſe, & empêche qu'on ne s'acquite de ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la loi de Dieu. 355. Menaces du Fils de Dieu ſur ceux qui vivent dans la molleſſe. 327. La vie molle eſt ſtétile en bonnes œuvres que le Sauveur commande de pratiques. 353. Les perſonnes qui menent cette vie molle ſont les ennemis de la croix, & d'un Dieu crucifié. 347

Vaines excuſes & faux prétexte qu'on allegue pour ne pas quitter cette vie molle & oiſive. 342. Aucun de ceux qui marchent dans cette voye ne prétend ſe damner, mais cela ne laiſſe pas d'arriver. 337. Réponſe à ceux qui alleguent le ſentiment des Docteurs qui permettent les divertiſſemens que nous condamnons. 349. *& ſuiv.* On prétend qu'on ne pourroit ſoûtenir les railleries du monde en changeant de conduite. 345. D'autres prétendent que Dieu n'appelle pas tout le monde à cette vie ſi réglée, & qu'il leur faudroit des graces particulieres pour vivre autrement qu'ils ne font. 324. Les perſonnes qui alleguent maintenant ces prétexres changeront un jour de ſentimens. 351. Les perſonnes qui ſont prévenus de leur fauſſe opinion ſur ce ſujet ne ſont pas capables de profiter des graces de Dieu. 332

Monde ; vanité des joyes, des plaiſirs, & de tous les biens de ce monde. Titre & avertiſſement. 356. Divers deſſeins, & plans de diſcours ſur ce ſujet. 357. *& ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 360. *& ſuiv.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 363. *& ſuiv.* Exemples de l'ancien & du nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 364. *& ſuiv.* Application de quelques paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 367. *& ſuiv.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 370. *& ſuiv.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 376. *& ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes. 380. *& ſuiv.*

La nature des choſes de ce monde, leur fragilité, inſtabilité, &c. en général. Ce que c'eſt que le monde, & dequoy il eſt compoſé. 402. L'idée que nous devons avoir des choſes de ce monde, & l'eſtime que nous en devons faire. 377. La vanité des choſes du monde. 389. Leur inſtabiliré & peu de durée. *ibid.* 392. 393. L'inconſtance des biens de ce monde ſont repréſentez par cet arbre que Nabuchodonoſor vit en ſonge. 363. *& ſuiv.* Les choſes de ce monde ſont comparées à un fleuve qui paſſe. 368. Un véritable Chrétien doit regarder le monde comme paſſé pour lui. 368. *& ſuiv.* Le peu de durée de la gloire & de tous les biens du monde. 378. *& ſuiv.* 368. Le néant, & la vanité des grandeurs du monde paroit dans la pouſſiere qui reſte ſeule aprés la mort des Grands. 385. Pour s'en former une juſte idée il faut les conſiderer au moment de la mort. 383. Vanité de toutes ces grandeurs. 403. Les biens de ce monde ne ſont pas de véritables biens. 377. 378. Pourquoy on les appelle vains. 379. Les promeſſes du monde nous trompent & nous abuſent. 383. *& ſuiv.* La nature de tous ces biens

c'eſt d'être périſſables. 390. Ils ne ſont que vanité & menſonge. 391. Ce que c'eſt que le plaiſir, & en quoy il conſiſte. 378. Combien les plaiſirs des ſens ſont de peu de durée. 359. Réflexions que nous devons faire ſur les joyes & les plaiſirs du monde. 381. 386. *& ſuiv.* Combien la joye des gens du monde eſt courte & vaine. 388. Vanité des plaiſirs du monde. 404. Ils tiennent de la nature des objets qui les produiſent. 396

Les biens de ce monde ne peuvent remplir nôtre cœur, ni nous ſatisfaire. 391. *& ſuiv.* 402. 450. *& ſuiv.* La maniere de les poſſeder ne permet pas que nous en ſoyons ſatisfaits. 378. Tous les biens de ce monde enſemble ne ſçauroient faire nôtre bonheur. 380. 391. Pour être heureux en ce monde il ne faut rien déſirer des choſes de ce monde. 383. *& ſuiv.* La véritable félicité ne ſe trouve pas en ce monde. 383. Les plus grandes fortunes de ce monde ont leurs chagrins. 384. 392. Le déſir naturel d'être heureux ne peut être ſatisfait des biens de ce monde. 387. *& ſuiv.* L'exemple de Salomon doit détromper ceux qui mettent leur bonheur dans les biens de cette vie. 392. Les biens de cette vie ne nous mettent pas à couvert des maux qui y arrivent. 394 On ne trouve qu'affliction d'eſprit dans les biens de ce monde. 398. *& ſuiv.* Les maux dont les biens de cette vie ſont ſuivis. 400. *& ſuiv.* Les gens du monde ne ſont pas ſi heureux qu'on ſe l'imagine. 403. On ne peut jouïr d'une paix conſtante dans le monde. 406. Il n'y a que chagrins & embarras dans le monde. *ibid. & ſuiv.* Les plaiſirs de ce monde ſont interrompus par de facheux accidens. 388. La joye du monde n'eſt que ſuperficielle. 389. Il n'y en a point de véritable. 390. Regrets à la mort d'avoir recherché les plaiſirs des ſens. 398. L'abus que les hommes font de l'inclination naturelle qu'ils ont au plaiſir. 379

Amour du monde & attachement qu'on y a. 436. 438. Ce que c'eſt que l'amour du monde & de l'attachement qu'on y a. 376. L'amour propre eſt cauſe de l'amour des choſes du monde. 369. Aimer le monde c'eſt aimer le menſonge. 367. Comment il faut entendre le précepte de ne point aimer le monde. 376. Raiſon du déſordre qu'il y a de s'attacher aux biens de ce monde. 377. Pour renoncer parfaitement aux choſes du monde; il faut renoncer à l'amour propre. 379. Celui qui aime les plaiſirs de ce monde ne peut aimer Dieu de tout ſon cœur. 381. La convoitiſe des biens de la terre eſt inſatiable. 382. L'amour & le déſir des biens du monde s'augmente par la poſſeſſion. 383. Le monde n'a preſque plus rien de ſa premiere beauté, & ne devroit plus nous charmer. 384. *& ſuiv.* On aime le monde quoy qu'on en ſoit maltraité. 385. Les attachemens indignes aux choſes paſſageres du ſiécle. 387. L'amour & l'eſtime qu'on a pour les choſes de ce monde nous fait perdre la penſée de celles du ciel. 394. Comme les mondains recherchent avec ardeur les plaiſirs de cette vie. 387. L'étrange attachement que nous avons au monde & à ſes plaiſirs. 397. On ne peut s'empêcher d'aimer le monde quoy qu'on en connoiſſe la vanité. 399. Qui ſont ceux qu'on appelle eſclaves du monde. *ibid. & ſuiv.*

Détachement du monde. 385. Les parfaits Chrétiens ſont parfaitemẽt détachez du monde. 368. Il faut être véritablement détachez des choſes du monde, & ne pas ſe contenter d'en témoigner du mépris extérieurement. 369. Il y a peu de Chrétiẽs qui ſoient exempts de tout attachement. 381. 386. Le monde tel qu'il eſt, a encore des charmes dont il eſt difficile de ſe deſabuſer. 389. L'heureux état où nous arrivons par le détachement de toutes les choſes du monde. 396. Tout Chrétien doit être ſéparé du monde & comment. 399 Les revolutions des choſes de ce monde nous en doivent détacher, & faire penſer aux choſes éternelles. 406

Le mépris qu'on doit faire du monde. 385. 401. 440. JESUS-CHRIST nous a enſeigné le mépris du monde par ſon exemple. 367. Quelque mépris qu'en ayent témoigné les anciens Philoſophes, ils n'en étoient pas deſabuſez. 394. Le mépris qu'on doit faire de la gloire du monde. 357. Mépris de l'eſtime & de la réputation du monde. 386. Mépris des biens & des plaiſirs du monde pour leur peu de valeur. 401. & pour leur peu de durée. *ibid. & ſuiv.*

Monde, déſordres du monde &c. Titre, & avertiſſement de ce qui eſt contenu dans ce ſujet. 408 Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 409. *& ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins & les Auteurs qui en traitent. 413. *& ſuiv.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 415. *& ſuiv.* Exemples de l'ancien & nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 417. *& ſuiv.* Applications de l'Ecriture à ce ſujet. 419. *& ſuiv.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 424. *& ſuiv.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 425. *& ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 428

Corruption qui regne dans le monde en

général. 435. 439. Combien le monde étoit corrompu du temps du déluge. 417. L'exemple d'Abraham qui quitta ſon pays, nous apprend à fuir ce monde corrompu. 418. Corruption du monde au temps de la loi écrite. *ibid.* Combien il eſt difficile de bien vivre dans ce monde corrompu. *ibid.* Ce monde eſt comparé à la Babylone, dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe. 421. Du petit nombre des gens de bien qui ſont dans le monde. 421. Il y a peu d'innocence dans le monde. 436. Comme tous les crimes y regnent. 432. 436. D'où viennent les déſordres qui ſont dans le monde. 445. *& ſuiv.* Invective contre les déſordres du monde. 445. Dans le grand monde, Dieu n'y eſt ni connu ni ſervi. 434

L'eſprit, le genie, & la peinture de ce monde reprouvé... Ce que c'eſt que le monde dont nous parlons icy, & ce qu'on doit entendre par là. 422. 425. Ce que c'eſt que cette concupiſcence qui regne dans le monde. 426. Peinture des déſordres qui ſe trouvent dans le monde. 428. *& ſuiv.* Vie de la plûpart des gens du monde. 440. Ce qu'on doit entendre par un homme du monde. 440. C'eſt à la cour où l'eſprit du monde regne davantage. 441. Des aſſemblées mondaines. 442. Comparaiſon du monde avec la mer. *ibid.* L'eſprit du monde regne par tout. 439

Maximes du monde reprouvé... Les loix du monde ſont oppoſées à celles de Dieu. 419. 421. Oppoſition entre l'eſprit du monde & le Saint-Eſprit 411. Pourquoy le démon eſt appellé le prince du monde. 420. Il faut prendre garde de ſe laiſſer corrompre par les maximes du monde. 420. Maximes du monde oppoſées à celles de Jesus-Christ. 437. Le plûpart des hommes ſuivent les maximes du monde. 434. La ſcience damnable du monde. 440. Il eſt ſurprenant que des Chrétiens loüent les maximes du monde & ceux qui les ſuivent. 443. On ne prend aucune précaution pour ſe garentir des maximes du monde 445. Maxime & entêtement qu'on a dans le monde de faire fortune. 443

Dangers qu'il y a de ſe perdre dans le monde. 420. 438. 442. 441. Dans le monde tout eſt rempli de pieges, & tout nous tente. 404. Il n'y a rien dans le monde qui ne mette un Chrétien en danger de ſon ſalut. 409. *& ſuiv.* Nous n'avons point d'ennemi de nôtre ſalut plus dangereux que le monde. 427. 432. Si l'on ſe peut ſauver dans le monde. 441. La difficulté qu'il y a de s'y ſauver. 439. Cette difficulté obligeoit autrefois les Chrétiens de ſe retirer dans les déſerts. 446. Les perſonnes mondaines ne peuvent s'y ſauver dans leur maniere de vie. 44. Etre de ce monde, au ſens que nous le prenons, c'eſt être du nombre des reprouvez. 425

Obligation de fuïr le monde. Tous les gens du monde ſont obligez de fuïr le monde, & comment. 426. Il y a un monde dans le Chriſtianiſme même, qu'on eſt obligé de fuïr, & quel il eſt. 415. 429. 435. Juſtes ſujets qu'on a de fuïr & de haïr le monde. Il n'y a point de milieu entre être à Dieu & être au monde. 430. Les états & les emplois qu'il faut fuïr dans le monde. 434. Il faut fuïr le monde pour ne point s'y corrompre. 441. Il n'y a point d'autre moyen de ſe garentir de la corruption du monde que de le fuïr. 444. Le monde reprouvé par le Fils de Dieu, & quel eſt ce monde. 431. Dans ce monde pervers & corrompu il n'y a point de voyes qui conduiſent à Dieu. 430

Quelques autres choſes qui regardent le monde... L'amour du monde eſt une eſpece d'idolatrie. 426. *& ſuiv.* Marques pour connoître ſi on aime le monde. 423. Le monde a de grands charmes pour la jeuneſſe. 437. Les genes & les maux des gens du monde. 440. Les gens du monde ſe plaignent ſouvent du monde, eux mêmes. *ibid. & ſuiv.* L'on ne trouve dans les voyes du monde que peine & que chagrin. 442. Le bonheur de ceux que Dieu a retirez des agitations du monde. 444. Pourquoy le Fils de Dieu n'a pas voulu prier pour le monde, & quel eſt ce monde. 427.

Mort. Titre de la mort en général, & avertiſſement ſur ce qu'il contient. 447. Divers deſſeins, & plans de diſcours ſur ce ſujet. 448. *& ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les autheurs qui en traitent. 453. *& ſuiv.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 456. *& ſuiv.* Exemple de l'ancien & du nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 458. *& ſuiv.* Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 459. *& ſuiv.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 469. *& ſuiv.* Ce qu'on peut tirer de la Theologie par raport à ce ſujet. 468. *& ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels, & des Predicateurs modernes ſur ce ſujet. 472. *& ſuiv.*

Mort, bonne & mauvaiſe. Autre titre, & avertiſſement ſur ce qui y eſt traité. 505. Differens deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 506. *& ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 511. *& ſuiv.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 515 *& ſuiv.* Exemples tirez de l'ancien & du nouveau Teſta-

ment. 517. *& ſuiv.* Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 520. *& ſuiv.* Penſees & paſſages des ſaints Peres ſur ce ſujet. 522. *& ſuiv.* Ce que l'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce ſujet. 523. *& ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 530. *& ſuiv.*

De la mort en général... Ce que c'eſt que la mort. 468. La mort eſt la peine du peché. 492. 520. Pourquoy Dieu a condamné l'homme à la mort. 469. Le Fils de Dieu qui nous a délivrez des peines dûës au peché, ne nous a point delivrez de la mort. 469. Pourquoy le Baptême qui efface le peché originel, ne nous delivre pas de la mort qui en eſt la peine. 470. Il ne faut pas enviſager la mort en Philoſophe, mais en Chrêtien. 470. 538. La La mort eſt une privation de toutes choſes. 450. 499. 538.

Certitude & neceſſité inévitable de la mort. 481. 485. 500. Réflexion ſur la certitude & la neceſſité de la mort. 449. L'exemple de ceux qui nous ont précedé nous convainc que nous pouvons mourir en tout temps & en tout âge. 463. La vie eſt fragile, & nous ſommes toûjours en danger de mourir. 478. Nous commençons à mourir ſitôt que nous naiſſons. 488. Toutes choſes paſſent, & nous paſſerons comme tout le reſte. 478. Quoy qu'on ſçache qu'on doive mourir un jour, on ne penſe point à bien vivre. 469

Nous ſommes plus proches de la mort, que nous ne penſons. 488. Quoy que nous ſoyons certains de mourir un jour, on la conſidere toûjours comme éloignée. 494. Combien nôtre vie eſt courte, & proche de la mort. 459. Nous croyons toûjours que nous ne mourrons pas ſi-tôt. 448. Il faut enviſager la mort comme prochaine, & non comme éloignée. 479. Il nous eſt avantageux d'ignorer le jour de nôtre mort. 515. Dieu par un effet de ſa providence ôte du monde ceux qu'il prévoit qui s'y corromproient. 526. Il eſt conſtant par le témoignage de l'Ecriture que ſouvent les pechez avancent la mort. 526. La plûpart des hommes ne peuvent ſe perſuader qu'ils ſont ſi proches de la mort. 476

Sur les ſurpriſes de la mort. Les ſurpriſes de la mort ſont fréquentes & ordinaires. 474. *& ſuiv.* Le trouble & la ſurpriſe d'un pecheur à la mort. 483. 500. Il faut veiller & craindre les ſurpriſes de la mort. 484. 487. Le Fils de Dieu a ſouvent averti qu'il falloit ſe tenir prêt de peur d'être ſurpris. 519. On eſt preſque toûjours ſurpris de la mort. 537. Des morts imprevûës. 553. Les heureux du ſiecle ſont aſſez ſouvent ſurpris. 521. Il n'y a perſonne qui ne craigne d'être ſurpris de la mort. 562. Il y en a pourtant qui ſe raſſûrent ſur la mort imprevûë des autres. 485

Sur la crainte de la mort... Ce qu'il faut craindre dans la mort. 489. La mort conſidérée naturellement eſt terrible. 504. 572. Ce qui la rend redoutable dans le Chriſtianiſme, ce ſont les ſuites. 526. 530. Le libertinage des athées n'eſt pas capable de bannir la crainte de la mort. 531. Ce qu'il faut craindre dans la mort. 489. A quoy la crainte de la mort nous doit être utile. 488. Il y a des hommes qui ſe font un point d'honneur de mépriſer la mort. 504

Difference des braves du monde & des mauvais Chrêtiens au ſujet du mépris de la mort. 473. Il n'y a que la grace de Jesus-Christ, & l'eſpérance du ciel qui puiſſe empêcher de craindre la mort. 525. Pourquoy les Saints ne craignent point ordinairement la mort. 529. 556. Dieu ſe rend terrible aux grands de la terre en les menaçant de la mort. 525. La mort doit paroître épouvantable au pecheur qui ne s'y eſt point préparé. 533. Les Chrêtiens ont moins de ſujet de la craindre que les infideles. 458. *& ſuiv.* Les juſtes & les véritables Chrêtiens ne doivent point l'apprehender. 551. *& ſuiv.* 570. Un Chrêtien généralement parlant ne doit point craindre la mort. 548. 570.

Sur le déſir de la mort.. On peut déſirer la mort licitement. 471. Ce qui empêche les gens de bien de ſouhaiter la mort. 534. Le ſujet qu'un homme même qui vit bien a de ſouhaiter la mort. 536. On devroit déſirer la mort en la conſiderant comme le commencement d'une éternité bienheureuſe. 539. Pour ſouhaiter de bien mourir, il en faut prendre le moyen. 573

Penſée de la mort, ſon utilité. 502. 503. 535. Il faut vivre & ſe conduire par la penſée de la mort. 460. Cette penſée nous doit humilier. 461. 504. 508. Elle nous détache des biens de cette vie. 461. 535. 495. Elle nous deſabuſe de l'idée que nous en avons, & de l'eſtime que nous en faiſions. 448. 460. Elle nous fait connoître ce que nous ſommes. 449. 476. Elle eſt un puiſſant remede contre le peché. 462. 472. Les hommes doivent penſer à la mort comme des criminels qui y ſont condamnez. 472. Tous ceux qui ont quelque ſentiment de Chriſtianiſme ſont touchez de la penſée de la mort. 473. Il ne faut pas ſe contenter d'une penſée ou d'une crainte ſtérile de la mort. 477. L'on craint de penſer à la mort

&

& pourquoy. 480. *& ſuiv.* On ne penſe preſque point à la mort, quoyque mille objets nous y duſſent faire penſer. 481. On en éloigne tant que l'on peut la penſée. 482. Lors principalement que nous en ſommes proches. 490. Cette penſée eſt un remede contre tous les vices. 497. Et contre toutes les paſſions. 475. 478. 558. Comment il faut penſer à la mort. 497. La penſée de la mort n'empêche point de penſer aux autres affaires, mais elle les faic régler. 494. La penſée de la mort a porté les Saints à mener une vie auſtére & pénitente. 498. La penſée de la mort généralement parlant, nous porte à bien vivre. *ibid. & ſuiv.* La penſée de la mort réprime l'orgüeil de l'homme. 501. 545. C'eſt un remede contre l'avarice. 502. La penſée de la mort n'effraye point les gens de bien. 530. On eſt plus frappé de la penſée de la mort quand elle eſt proche, que quand elle eſt éloignée. 536. *& ſuiv.* Il faut penſer à la mort, c'eſt le deſſein de l'Egliſe qui nous y excite de temps en temps. 538. Peu de perſonnes penſent ſérieuſement à la mort. 573. C'eſt une haute folie de n'y point penſer. 506. Il eſt étonnant que les hommes y penſent ſi peu. 536. 537. 545. On parle aſſez ſouvent de la mort, mais on y penſe rarement. 565. Effets de la penſée de la mort. 539. Le bien qu'elle produit. 557. 558. Elle nous doit faire penſer à Dieu & à l'éternité. 546. Rien de plus propre à humilier l'homme, & à le porter à la pénitence. 546. Elle arrête nôtre ambition. 568. Rien ne nous fait mieux rentrer en nous mêmes. 569. Elle nous doit faire penſer à Dieu, & à l'éternité. 546. Les bonnes reſolutions qu'elle nous fait prendre. 563

Du ſouvenir & de l'oubli de la mort. 496. Il faut que le ſouvenir de la mort ſoit continüel. 471. L'oubli de la mort fait qu'on s'attache aux biens de la terre. 474. Les hommes ne regardent la mort que comme un objet éloigné. 476. La mort eſt ce que nous avons le plus ſouvent devant les yeux, & ce que nous oublions le plus facilement. 479 *& ſuiv.* Quand quelque accident nous en rappelle le ſouvenir, on ne le conſerve pas longtemps. 470. Il faut ſouvent parler aux Chrétiens de la mort pour les en faire ſouvenir. 474. Ceux qui en perdent le ſouvenir ſont inexcuſables. 473. Le ſouvenir de la mort nous fait ſouvenir de ce que nous ſommes, & de ce que nous deviendrons un jour. 484. Les grands, & les perſonnes riches oublient ſouvent qu'ils ſont mortels. 482. Les gens du monde n'y ſont guere d'attention. 500. Il n'y a que nôtre infidelité, ou nôtre ſtupidité qui nous empêchent d'y penſer, & de nous en ſouvenir. 498. Les véritables Chrétiens ont la mort en vûë dans toutes leurs actions. 521. L'oubli de la mort fait qu'on s'attache au monde, & qu'on ne le quitte qu'à regret. 503. Les gens du monde ne veulent point entendre parler de la mort, pour en évirer le ſouvenir. 566. L'oubli de la mort eſt ordinairement la cauſe d'une mauvaiſe mort. 570. Ceux qui ont oublié de penſer à la mort durant leur vie, oublient ſouvent encore d'y penſer quand il faut mourir. 541

Ce que fait la mort, & les inſtructions que les vivans en doivent tirer. . . C'eſt une école, & une philoſophie, où l'on peut beaucoup apprendre. 527. Elle nous deſabuſe de l'eſtime des choſes de ce monde dont elle nous fait voir la vanité. 494 498. 520. On y reconnoit ſes erreurs & ſes faux préjugez. 546. Elle nous doit deſabuſer des vanitez & des plaiſirs de la vie. 475. 500. *& ſuiv.* Elle nous fait une belle leçon d'humilité. 483. Elle anéantit toutes les grandeurs. 495. *& ſuiv.* Elle finit les plus grandes & les plus conſtantes proſperitez. 481. Elle nous fait voir combien les biens & les travaux de la plûpart des hommes ſont inutiles. 487. Elle rend tous les hommes égaux. 491. Elle efface juſqu'au ſouvenir des plus grands hommes. *ibid. & ſuiv.* Elle nous apprend ce que nous ſommes, & confond nôtre orgüeil. 492. Elle nous apprend que tous les biens de ce monde ſont inutiles après la mort. 554. L'étrange conſéquence que les impies tirent de la certitude & de l'incertitude de la mort. 577

De la préparation à la mort. 547. 557. Toutes nos actions doivent avoir pour but une bonne mort. 486. 490. *& ſuiv.* La préparation à la mort n'eſt jamais inutile. 551. Pour ſe diſpoſer à la mort, il faut ſe ſéparer tant que l'on peut de toutes choſes. 554. C'eſt une grande prudence de ſe diſpoſer à la mort plûtôt que de penſer à prolonger ſa vie. 566. Il n'y a rien à quoy l'on ſe prepare moins *ibid. & ſuiv.* Négligence des ſages du monde ſur ce point. 547. Il faut apprendre à bien mourir. 549. Il faut ſe détacher durant la vie des choſes que nous aurons de la peine à quitter à la mort. 565. Nous devons être toûjours prêts de mourir. 541. Il faut commencer chaque jour à mourir au monde pour être prêt d'y mourir effectivement un jour. 530. On apporte plus de ſoin à éviter la mort qu'à ſe préparer à faire une bonne mort. 527. Il eſt néceſſaire, & important pour bien mourir de penſer ſouvent à la mort. 531. Ceux qui ont le plus d'interêt à ſe diſpoſer à la mort, ſont ſouvent ceux qui

ſont les moins prêts, quaod il faut mourir. 532. Celui qui n'a point voulu ſe préparer à la mort, en reſſentira toute l'amertume. 533. La mort doit paroître épouventable au pecheur qui oe s'y eſt point préparé. *ibid.*

De la bonne & mauvaiſe mott en géuéral... La mort eſt ordinairement telle qu'a été nôtre vie. 528. On ne peut juger sûrement d'une bonne mort ſur les apparenees de piété d'uo moribood. 564. Les douleurs qn'on ſouffre à la mort, peuveut teuir lieu de pénitence à celui qui en fait bon uſage. 531. On fait réfléxion à la mort ſur ee qu'on a été durant la vie. 554. Quoy que la mort ne nous ſoit pas libre, elle peut être méritoire par l'aeceptation volontaire qu'on eo fait. 468. Nôtre ſort éternel dépend de l'état où nous nous trouverons à la mort. 491. Comme l'on change de ſentiment & de penſées à la mort. 486. La mort eſt douce & agréable à quelqnes-uns, & bien terrible aux autres. 525. La mort eſt roûjours à etaindre pour l'incertitude ſi l'on mourra en état de gtace oo de peché. 526. Il faut ſouvent faire réfléxion ſi nous voudtions mourir en l'état où nous ſommes. 571. Il o'eſt pas ſi facile de bien mourir que l'on s'imagine. 574. *& ſuiv.* Réſignation à la mort & l'acceptation qu'on en doit faire. 540. 561. *& ſuiv.*

De la mort des juſtes, ou de la boone mort... Soo importance. 570. 574. Perſeverance finale, qui eſt de mourir en état de grace. 470. La mort des juſtes eſt appellée dans l'Eeriture un ſommeil, & poutquoy. 506. Les avantages de de cette mort. 306. 569. La joye & la conſolation d'un homme juſte à la mort. 537. 550. 571. 572. Les juſtes & les véritables Chrétiens meurent avec plaiſir. 529. Sentimens de confiance en Dieu dans un homme qui a bien vécu. 540. Actes de cette confiance. 541. 571. Les gens de bien quittent ſans douleut ee qu'ils ont poſſedé ſans attachement. 563. La mort ne peut être fâcheuſe à un homme de bien. 575. Tranquilité de eet homme de bien à la mort. 541. *& ſuiv.* Les prieres qu'il doit faire. 555. Il eſt diffieile, ou plûtôt impoſſible de bien mourir ſans avoir auparavant penſé à la mort, & s'y être diſpoſé. 481

Mort des impies ou mauvaiſe mort. On peut faire une mauvaiſe mort eo pluſieurs manieres. 528. La mort dans le peché eſt un terrible malheur. 470. Celui qui ne prend aucune préeaution pour bien mourir eſt en évident danger de mourir mal. 532. La peioe & le regret qu'ont les gens attachez au monde de tout quitter. 551. 543. 563. Teſtament d'un riche avare à la mort. 486. Les ſentimens de religion, la foy & la raiſon même qui ſembloient aſſoupis dans les grands pecheurs ſe réveillent au lit de la mort. 473. 559. Les vains ſouhaits que feroot à la mort ceux qui ont mal vécu. 524. 565. Ils ſeront affrayez à la mort de la penſée de leurs pechez. 543. 564. Les pechez qo'ils ont commis ſe préſeotent alors à leur eſprit. 553. La penſée de l'avenir les trouble étrangement, pour peu qu'il leur reſte de foy. 544. 565. L'inquietude cruelle où ſe trouve alors un homme qui a vécu ſans religioo. 544. Les craintes & les troubles de tous ceux qui ont mal véeo. 518. 560. *& ſuiv.* 564. Dieu refuſe ordinairement des graces à la mort quand on les a mépriſées durant la vie. 553. Ce que les impies laiſſent à la mort, & ce qu'ils emporteot. 563

Situation de l'eſprit d'un homme mourant qui n'a pas mené une vie chrérienne. 566. L'étar d'uo homme qui eſt à l'article de la mort. 474. C'eſt autre choſe de conſidérer la mort comme éloignée, & de l'enviſager de près. 477. [A la mort ou titeta peu de conſolation d'avoir poſſedé de grands biens. 556. Comme on change de penſées & de ſentimens à la mort. 486. Il faut joget des choſes de ce monde pat rapport au jugement qu'on en feta à la mort. 552. Si pendant la vie on jugeoit des choſes comme on en jugera à la mort, on vivroit tout autremeot qu'on ne fait. 520. Aveuglement d'un pecheur, lors même qu'il eſt près d'expirer. 557

Ce qui arrive à l'ame après la mort... Etrange ſurpriſe d'une ame criminelle ſortant de cette vie. 555. *& ſuiv.* On ne peut plus ſe convertir après la mort. 527 *& ſuiv.* On demeure éternellement dans le méme état, ſoit pour le bien, ou pour le mal, qu'on ſe trouve à la mort. 521. Il ſe fait un renverſement général de toutes choſes à nôtre égard à la mort. 484 *& ſuiv.* A l'inſtant de la mort on eſt deſabuſé des fauſſes idées qu'on avoit des choſes de ee monde. 528. Après la mort il n'y a plus de changement pour nous. 562

Ce que la mort fait à l'égard de nos corps. 488. Changement qui ſe fait dans le corps d'un homme à la mort. 499. *& ſuiv.* L'état où la mort réduit un homme riche & puiſſant, adonné à ſes plaiſirs. 461. *& ſuiv.* 560. L'état affreux d'un corps dans le tombeau. 475. La vûë des morts fait ſouvent grande impreſſion ſur nos eſprits. 540. Cette vûë nous fait en même temps une ſalutaire leçon. 549. Le triſte état d'un homme qui vient d'expirer. 559. *& ſuiv.* Réfléxions qu'on doit faire ſur cet état. 560. *& ſuiv.* Nous ſommes ioſenſez, d'idolâtrer un corps qui doit bien-tôt-être

DES MATIERES.

téduit en cendres. 464. Puiſque nos corps doivent être réduits en pouſſiere, il eſt inutile de les traiter avec tant de delicateſſe. 485

Autres choſes dont il eſt parlé ſur cette matiére. . . De quelle maniére nous devons pleurer la mort de nos proches. 501. Dieu pourroit punir juſtement de mort ſur le champ ceux qui l'offenſent. 529. Sur le crucifix qu'on preſente aux agoniſans. 561. Des priéres qu'on fait au moment qu'une perſonne expire. *ibid.* La mort eſt la cauſe & tout enſemble le remede du peché. 450. On ſe trompe d'eſperer une mort tranquille en menant une vie criminelle. 552. Comme on ne peut plus mériter aprés la mort, il faut travailler pour le ciel, durant la vie. 543. Nous devons offrir à Dieu nôtre mort avec celle du Sauveur. 555. On ne peut réparer les défauts d'une mauvaiſe mort. 568. La mort change tout, & rien ne change aprés la mort. 572. Le moyen de bien mourir, c'eſt de bien vivre. 573

Mortification. Titre ſur ce ſujet & avertiſſement ſur ce qui y eſt traité. 573. Différens deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 578. *& ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver de quoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 583. *& ſuiv.* Paſſages de l'Ecriture ſainte ſur ce ſujet. 586. *& ſuiv.* Exemples de l'ancien & du nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 588. *& ſuiv.* Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 590. *& ſuiv.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 593. *& ſuiv.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 596. *& ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 599

De la mortification en général... Définition de la mortification. 596. Ce que c'eſt que la mortification chrétienne. 603. Les noms différens qu'on lui donne. 596. Quel eſt l'objet de la mortification. *ibid.* La mortification extérieure doit toûjours être accompagnée de l'intérieure. 602. *& ſuiv.* C'eſt une eſpece de mort journaliere. 591. C'eſt faire de ſon corps une hoſtie vivante. *ibid. & ſuiv.* C'eſt un ſacrifice, & en quoy différent de ceux des anciens. 599. De la circonciſion du Chriſtianiſme. 601. C'eſt un glaive à deux tranchans. 591. Nous en avons un ſymbole, dans le grain de froment, qui tombe en terre pour mourir, & par ſa mort produire du fruit. *ibid.* C'eſt une eſpece de martyre. 602. L'ordre qu'on doit garder dans les mortifications exterieures. 598. Actes de mortification qu'on peut exercer. 601. 603. La trop grande liberté que nous donnons à nos ſens. 615

De la mortification du corps... Nous devons détruire ce corps de peché par la mortification. 578. Conditions de cette mortification & des auſteritez du corps. *ibid. & ſuiv.* L'horreur que les mondains ont de la mortification du corps. 599. La diſpoſition où doit être tout Chrétien de pratiquer la mortification. *ibid.* Quand il faut pratiquer cette mortification. 617. L'auſterité de vie & la mortification des Apôtres. 590

L'obligation de la mortification dans le Chriſtianiſme... Nôtre vie doit être une continuelle mortification. 597. 599. La mortification n'eſt pas ſeulement pour les Religieux, elle eſt pour tout le monde. 611. Elle n'eſt pas ſeulement de conſeil, mais de précepte. 614. *& ſuiv.* La mortification eſt pour tout le monde, & par conſéquent de précepte. 615. Elle eſt néceſſaire de crainte de tomber dans le peché. 620. *& ſuiv.* Le corps ayant été complice du peché doit auſſi en porter la peine. 600. La grace nous eſt donnée dans le Chriſtianiſme pour pratiquer la mortification. 607. On a toûjours été perſuadé dans le Chriſtianiſme qu'il falloit de la mortification. 608. La prémiere obligation qu'on a de la pratiquer ſe prend du baptême. 609. Nous y ſommes obligez en qualité de pécheurs. *ibid.* On ne peut être Chrétien ſans mortification. 610. 619. On ne peut vivre en Chrétien en menant une vie immortifiée. 613. De la modération & de la diſcrétion dans les mortifications du corps. 598. Ce que doivent faire les perſonnes qui ne peuvent pratiquer de grandes mortifications. 597

Motifs qui nous doivent porter à la pratique de la mortification... Mortifier ſon corps, ce n'eſt pas le haïr, c'eſt plûtôt l'aimer charitablement. 590. Il faut s'animer à ſouffrir tout ce qu'il y a de plus rude dans la religion Chrétienne. 600. Le nom & la qualité de Chrétiens nous obligent à la mortification. 602. L'exemple du Fils de Dieu nous y doit porter. 608. Ce qui animoit les anciens ſolitaires à la mortification. 614. Le vieil hôme & nôtre corps, nôtre plus grand ennemi, doivent être domptez par la mortification. 627. C'eſt par la mortification, & les peines ſouffertes pour Dieu, que nous lui temoignons nôtre amour. 615. Un véritable Chrétien doit mourir tous les jours à lui-même, par la mortification. 591.

Le bien & l'utilité que nous retirons de la mortification... La mortification du corps produit la mortification des paſſions. 618. *& ſuiv.* Les mortifications de la chair ſont néceſſaires pour vaincre les tentations. 598. En quelque état qu'on ſoit, pecheur ou innocent, on a beſoin de mortification. 616. Le ciel ne

s'emporte que par violence,& conſequemment par la mortification. 616. On a beſoin de mortification pour toutes choſes. *ibid.* On ne peut guere devenir ſpirituel ſans la mortification du corps. 622. Dieu nous envoye des mortifications pour nous éprouver. 623. Il veut détruire en nous le vieil homme par la mortification. 607

Les avantages dont on ſe prive en fuyant la mortification du corps. 622. *& ſuiv.* Il ne peut y avoir de pénitence ſans mortification. 609. L'oraiſon eſt ſuſpecte ſans la mortification. 607. Déſordres qui arrivent par le défaut de mortification. 611. Le bonheur de mourir à la vie ſenſuelle par la mortification des ſens. 600. L'eſprit de JESUS CHRIST eſt un eſprit de mortification. 612. L'excellence de la mortification Chrétienne. 606

En quoy conſiſte la mortification chrétienne. 601. *& ſuiv.* Cette mortification ſe peut pratiquer en toutes choſes. 622. On s'abſtient ſouvent des choſes permiſes, pour n'en pas commettre d'illicites. 609. Mortification de l'amour propre. 618. La pratique de la mortification. *ibid.* Il faut modérer les divertiſſemens même innocens. 605. Juſques où les Saints ont porté la mortification. 621. Les ames ſaintes embraſſent volontiers la mortification. 623. Les plus grands Saints ſont ceux qui pratiquent les plus grandes mortifications. 619. L'auſterité des Religieux. 610. La mortification au milieu des délices. 614. 616. Elle eſt plus admirable dans les grands. 612

Difficulté qu'on trouve à pratiquer la mortification. 600. *& ſuiv.* Combien la pratique en eſt rare. 604. Combien peu nous ſommes ſemblables en ce point à JESUS CHRIST. 610. Nous ne devons point avoir horreur de la mortification. 612. La peine & la difficulté qu'on reſſent à traiter mal ſon corps. 613. Elle n'eſt pas difficile à celui qui aime Dieu. 614. Sentiment de ſaint Paul touchant la mortification. 613. Combien peu nous ſommes conformes à JESUS-CHRIST en ce point. 610. Ceux qui fuyent la mortification ſont ennemis de JESUS-CHRIST. 620

Excuſes & prétextes pour ſe diſpenſer de la mortification chrétienne. . . Les uns s'en diſpenſent par la crainte d'abreger leurs jours. 604. Les autres ſur leur delicateſſe. 613. C'eſt en vain que les grands & les riches prétendent s'en diſpenſer. 622. *& ſuiv.* Les gens qui vivent dans la molleſſe ſont bien éloignez de donner leur vie pour Dieu. 618. L'état des perſonnes immortifiées eſt digne de larmes. 620.

Moyſe. Loüanges qu'il donne à la miſericorde de Dieu. 238. Sa mort. 158

Murmure. Les murmures contre les ſupérieurs s'adreſſent à Dieu. 636. Marie ſœur de Moyſe, punie de Dieu pour avoir mal parlé de ſon frere. 144

N.

NAZARÉENS. L'auſtérité de leur vie. 589

Ninivites. Miſéricorde de Dieu envers ce peuple. 238

Nôces. Le Fils de Dieu aſſiſta à un feſtin de nôces, & pourquoy. 96

Noé appellé juſte dans l'Ecriture. 719

O.

OBÉISSANCE. Titre ſur ce ſujet, & avertiſſement ſur ce qu'il contient. 624

Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 625. *& ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Auteurs qui en traitent. 629. *& ſuiv.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 632. *& ſuiv.* Exemples de l'ancien & du nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 634. *& ſuiv.* Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 637. *& ſuiv.* Paſſages des ſaints Peres ſur ce ſujet. 639. *& ſuiv.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 642. *& ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 646. *& ſuiv.*

De l'obéiſſance en général. . . Définition de l'obéiſſance. 641. L'obéiſſance eſt différente ſelon la différence de ceux qui ont authorité, & droit de commander. 644. Qui ſont ceux qui ont ce droit. 643. Deux ſortes d'obeiſſances, l'une parfaite, & l'autre imparfaite. 647. L'excellence de cette vertu. 625. 651. Combien elle eſt agreable à Dieu. 651. Le Fils de Dieu en a été un parfait modele. 647

Le beſoin & la néceſſité de cette vertu. 625. 654. L'obligation des inférieurs d'obeïr à leurs ſupérieurs. 642. Le Fils de Dieu a voulu qu'on obéït aux Docteurs de la loy, quoy qu'il condamnât leur conduite. 637. Il eſt néceſſaire qu'il y ait dans le monde de la ſubordination & de la dépendance. 648. 654. *& ſuiv.* Combien l'obéiſſance eſt neceſſaire dans le monde, & dans toutes les ſocietez. 649. L'obligation que tout ſujet a d'obéir. *ibid.* L'obéiſſance eſt néceſſaire pour joüir de la paix. 646

Motifs qui nous doivent porter à l'obéiſſance. . Il faut obéir aux puiſſances, parce qu'elles viennent de Dieu. 648. On doit conſiderer

JESUS-CHRIST en la perſonne de ceux à qui l'on obéït. 647. 661. Un Supérieut a ordinairement plus de lumiétes que l'inférieur. 667. Nous ne devons pas conſidéter la qualité des perſonnes à qui nous obeiſſons, mais l'authorité qu'ils ont reçûë de Dieu. 648. *& ſuiv.* Conditions de la véritable obéïſſance. . Pour agir chrétiennement on ne doit pas ſe contenter d'une obéïſſance pntement motale. 643. Il faur obéïr de cœut & de bonne volouté. 651. L'obéïſſance doit être prompte. 659. L'obéïſſanee eſt aveugle & éclaitée tout à la fois. 652. Il en eſt de l'obéïſſance comme de la foy, & en quoy. 656. On ne doit pnint obéït dans les choſes qui ſont contre la loy de Dieu. 653.

Les biens & les avantages que nous tetirons de l'obéïſſance. 626. 627. 646. 658. La paix & le repos de conſeience de celui qui obéït. 638. L'obéïſſance tenferme toutes les auttes vertus. 657. La condition de celui qui obéït, eſt plus avantageuſe que n'eſt celle de celui qui commande. 644. 650. En obéïſſant on execute la volonté de Dieu. 644. *& ſuiv.* Le malheur de ceux qui ne ſuivent que leur volonté. 649. C'eſt obéïr à Dieu que d'obéït aux hommes. 653. La penſée qu'on obéit à Dieu fait eſpérer que nos entteptiſes téüſſiront. 638. On n'eſt point ſujet à l'erreur en ſuivant l'obéïſſance 653. Vivte dans un érat d'obéiſſance, c'eſt vivte ſelon Dieu. 657. On eſt toûjours sûr de bien faire en obéïſſant, pourvû qu'on ne nous commande tien eontre Dieu. 659. L'obéïſſance met à couvert eclui qui obéït, du danger de ſa damnation. 660. Ce ſera à la morr une grande conſolation d'avoir obéï. 662. Un inférieut en obéïſſant, ne peut manquer de raiſon, quoy que le Supérieut ordonne des choſes déraiſonnables. 664. *& ſuiv.* Ceux qui ſe conduiſent par l'obéïſſance, ſuivent une lumiéresûte. 665. L'obéïſſance eſt un guide sûr dans la vnye du ſalut. *ibid.* Elle eſt une ſoutce de mêtites. 666. En pratiquant l'obéïſſance, on ptatique les principales vertus. *ibid.* On ptatique l'humilité & la mottification. 667. Celui qui ſe laiſſe conduire par l'obéïſſance, poſſede la véritable ſageſſe. *ibid.* C'eſt une douce conſolarion que de vivre dans la dépendanee & dans l'obéïſſance. 667. Il vaut mieux ſe ptiver des biens par obéïſſance, que de le faire par ſa volonté. 668.

De l'obéïſſanee réligieuſe. 615. En quoy elle conſiſte. 628. Le vœu d'obéïſſanee que font les Religieux. 645. L'érat d'obéïſſanee eſt nne grande conſolarion pour les Religienx. 618. La narure de l'obéïſſance religieuſe. *ibid & ſuiv.* Ce que fait un Religieux par le vœu d'obéïſſanee qu'il fait. 662. A quoy engage le vœu d'obéïſſance dans un Religieux. 663. L'avantage & la conſolation d'nne perſonne religieuſe eſt de faire la volonté de Dieu, par l'obéïſſance. 664. Dieu prend la conduite de ceux qui après le vœu d'obéïſſanee ſe laiſſent gouvernet. 668. La parfaite obéïſſance eſt rare même dans les maiſons religieuſes. 663. Le malheur du Religieux qui n'a pas renoncé à ſa volonté. 662. *& ſuiv* En offrant à Dieu ſa volonté par l'obéïſſance, on lui offre un tréſor inepuiſable. 666.

Pratique de l'obéïſſance. . . Il faut tâcher de faire ſes actions par le motif d'obéïſſance. 637. 652. *& ſuiv.* La maniéte dont il faut obéït. 638. Le modele de l'obéïſſance ſe doit ptendre ſur le Fils de Dieu. 639. De l'obéïſſance dans les petites choſes. 644. C'eſt proptement dans les petites choſes que patoît l'obéïſſance. 655. L'obéïſſance doit étre entiére, & en toutes choſes. 650. Il faut obéït en eſprit d'amour & de charité. 656. Il faut aimer ce qu'on nous commande. *ibid.* Faux prétexte pour ſe diſpenſer d'obéïr. 650. De l'obéïſſance aveugle. 657. C'eſt obéït plus parfaitement que d'obéïr malgré la reſiſtance que l'on teſſent. 659. Un Supétieur doit adoucir tant qu'il peut le joug de l'obéïſſance. 658. Il faut obéïr avec joye. 660. Ce n'eſt pas obéïr que de faire joindre la volonté du Supérieut à la ſienne. 660

De la deſobéïſſanre. . . Combien la deſobéïſſance, & la ptopre volonté ſont préjudiciables au ſalut. 654. La deſobéïſſance du prémier homme. 663. *& ſuiv.* Tout ce qui eſt eontre l'obéïſſance düë au Supérieut, eſt une deſobéïſſance faite à Dieu. 662. Dangers de ceux qui ſe tetitent de l'obéïſſance pour ſe conduire eux-mêmes. 665. Combien les murmures qu'on fait eontre ceux qui nous gouvernent déplaiſent à Dieu. 664. *& ſuiv.* Les punitions que Dieu exeice ſur les perſonnes deſobéïſſantes. 660

Occaſion. Titre & avertiſſement ſur ce ſujet. 669. Divers ſujets & plans de diſcours ſur ee ſujet. 670. *& ſuiv.* Les ſourres où l'on peut trouver dequoy templir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 675. *& ſuiv.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 676. *& ſuiv.* Exemples tirez de l'ancien & du nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 678. *& ſuiv.* Application de quelques paſſages à ce ſujet. 681. *& ſuiv.* Penſées & paſſages des ſaints Peres ſur ce ſujet. 682. *& ſuiv.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 683. *& ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes. 686. *& ſuiv.*

De l'occaſioo du peché en géoéral. Ce que c'eſt que l'occaſion du peché. 683. 688. Differentes ſortes d'occaſions du peché. 683. Il y a une occaſion qui eſt peché parce qu'on peche en s'y expoſant. 670. Occaſion qui n'eſt pas peché en ſoy, mais qui eſt pourtant occaſioo de peché. 671. Il y a deux ſortes d'occaſions l'une prochaine, & l'autre éloignée. *ibid.* Illuſions ordinaires en matiére d'occaſions de peché. 670. Explication des occaſions volootaires & iovolontaires. 684. L'occaſion à laquelle on s'expoſe, doit être volouraire & prochaine pour être peché. *ibid.*

Combien l'occaſioo du peché eſt dangereuſe. L'occaſion conduit au peché, & eſt en quelque maniére plus à craindre que le peché même. 681. Comparaiſon de l'occaſion du peché avec la vûë du ſerpent. *ibid.* L'occaſion eſt cauſe du peché en deux maniéres. 684. Le ſecours qne Dieu a promis pour éviter le peché, ne s'étend point à ceux qui s'engagent ſans néceſſité dans l'occaſion. *ibid.* Dieu ordinairement refuſe ſes graces dans les occaſions recherchées. 685. Souvent on n'a point d'autres graces pour ſe préſerver du peché, que celle d'éviter l'occaſion. *ibid.* A quoy Dieu par ſa fidelité s'eſt engagé de nous defendre, & dans quelles occaſions. *ibid.* & *ſuiv.* Le danger où ſont ceux qui recherchent les occaſions. 686. Jamais nous ne ſommes plus diſpoſez au peché que dans l'occaſion. 690. & *ſuiv.* On eſt toûjours foible dans l'occaſiou. 695. L'occaſion fait renaître l'affectioo au peché que nous avions quitté. *ibid.* Combieo il eſt difficile dans l'occaſioo de ne pas ſuccomber au peché. 697. L'occaſion excite les paſſions. 700. La paſſion du plaiſir nous fait expoſer aux occaſions du peché. 703

Quelles ſont les occaſions dangereuſes... Les compagnies libres, & trop enjoüées de different ſexe. 706. Les bals, les danſes, & les comedies. *ibid.* & *ſuiv.* Les peintures & repreſentations malhonnêtes, que l'on recherche ou que l'oo conſerve. 707. Le démon fait naître les occaſions des pechez auſquels il ſçait que nous ſommes portez. 708

Préſomptioo de ceux qui s'expoſent à l'occaſion. 680. C'eſt préſomptiou de s'attendre au ſecours de Dieu quand on recherche l'occaſion. 687. On ſe tend dès là indigne de ce ſecours. 692. L'imprudence de ceux qui s'y expoſent témérairement. 693. 700. Oo doit toûjours ſe défier de ſa foibleſſe dans l'occaſion. 694. La confiance en ſes propres forces dans l'occaſion, eſt cauſe qu'on ſucombe. 695. On ſe confie témérairement ſur la grace, quand on ſe jette témérairement dans l'occaſion. 700.

La néceſſité, & l'obligation de fuïr l'occaſion du peché. 692. & *ſuiv.* De quelle importance il eſt d'éviter l'occaſion du peché. 701. Les plus grands Saints ont reconnu cette néceſſité en ſe retirant dans les ſolitudes. 704. Il eſt bieo étrange que ceux qui reconnoiſſent leur foibleſſe, recherchent l'occaſion du peché, au lieu de la fuïr. 698. Obligation de fuïr les lieux où il y a danger de peché. 681. C'eſt une occaſioo aſſez ordinaire d'aſſiſter aux ſpectacles, & c'eſt une néceſſité pour quelques-uns de les fuïr. 686. Il faut fuïr les occaſions afin d'evitet les teotations. 691. La fuite des occaſions eſt un effet de la prudence chrétienne. 693. Ne pas fuïr l'occaſion c'eſt ſigne qu'on o'a pas horreur du peché. 694. Si un homme n'a pas la force de fuir l'occaſion, comment aura-t-il la force de réſiſter au peché dans l'occaſioo même. 697. Quelques occaſions de peché, qu'on n'évite point aſſez. 705

Dieu nous aſſiſte dans les occaſions où lui même nous engage, mais ooo pas dans celles que nous recherchoos. 697. Aprés avoir quitté le peché, il y a obligation d'en fuir l'occaſion. 681. Juſqu'à ce qu'on ait quitté l'occaſion du péché on n'eſt point véritablement converti. 682. 707. On péche en s'expoſaot à l'occaſion du peché, quoy qu'on ne ſuccombe pas au peché auquel elle nous porte. 689. Pour quitter véritablement le peché, il faut quitter l'occaſion. 689. Sur tout, ceux qui ſe ſoot retirez de leurs deſordres, doivent prendre garde de ſe mettre en l'occaſioo d'y retombet. 696. Dans oôtre état & daus nôtre vie, il y a aſſez d'occaſions de nous perdre ſans les aller chercher. 702. Il faut non-ſeulement hair le peché, mais encore tout ce qui en a été la cauſe & l'occaſioo. 704. Jamais on ne doit s'engager dans un état ou dans un employ qui nous mette en l'occaſion du peché. 705. Pour fuir l'occaſion du peché, il n'eſt pas abſolumeot neceſſaire de ſe retirer dans une ſolitude. 691

Excuſes & prétextes qu'oo apporte pour demeurer dans l'occaſioo. 692. & *ſuiv.* 696. 708. On ſe perſuade ſouvent que c'eſt néceſſité de ne pas quitter l'occaſion où l'on s'eſt volootairement engagé. 689. Souvent on s'imagine que l'occaſion n'eſt qu'éloignée lors qu'elle eſt prochaine. 690. Ou que ce qui eſt occaſion prochaine pour d'autres, n'eſt qu'éloignée pour oous. *ibid.* La difficulté qu'oo trouve à quitter l'occaſion, n'eſt pas une excuſe légitime. 698. 699. On ſe flate que dans les occaſions on s'en tiendra à ce qui eſt permis. *ibid.* & *ſuiv.* C'eſt inutilement qu'on

allegue qu'il n'y a rien à craindre pour de certaines perſonnes dans les occaſions dangereuſes. 701

Exemple ſurprenant de la foibleſſe de l'homme dans l'occaſion. 702. C'eſt une mauvaiſe excuſe de rejetter la cauſe de ſa chute ſur la foibleſſe, quand on a recherché l'occaſion. 688. Réponſe à ceux qui ne ſe ſentent point émûs, ni portez au peché dans l'occaſion. 698. *& ſuiv.* Réfléxions que nous devons faire ſur le malheur où l'occaſion nous a engagez. 702. Il faut que ceux qui ſe ſont imprudemmẽt engagez dans un état dangereux, ouvrent les yeux pour voir le danger où ils ſont. 705. Il ne faut pas donner l'abſolution à ceux qui ne veulent pas quitter l'occaſion. 709. Régrer de s'être expoſé aux occaſions du peché & la réſolution qu'il faut faire de ne s'y pas rengager une autrefois. 703

Œuvres, bonnes œuvres. Titre & avertiſſement ſur ce ſujet. 710. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 711. *& ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins & les Auteurs qui en traitent. 715. *& ſuiv.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 717. *& ſuiv.* Exemples & figures de l'ancien & du nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 719. *& ſuiv.* Application de quelques paſſages à ce ſujet. 723. *& ſuiv.* Paſſages & penſées des Saints Peres ſur ce ſujet. 725. *& ſuiv.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 727. *& ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 730. *& ſuiv.*

Des bonnes œuvres en general... Définition des bonnes œuvres. 726. Les différentes eſpeces de bonnes œuvres. *ibid. & ſuiv.* Les vertus morales des payens ne ſont pas des pechez, ni auſſi de bonnes œuvres qui méritent le ciel. 734

La neceſſité des bonnes œuvres... C'eſt une néceſſité de précepte & de moyen. 711. L'obligation que nous en avons dans le Chriſtianiſme. 730. *& ſuiv.* Il y a peu de perſonnes qui en faſſent, quoy que l'obligation en ſoit indiſpenſable. 736. 738. Il y en a encore très peu qui en faſſent aſſez pour aſſûrer leur ſalut. 738. Nous n'acquererons jamais le ciel ſans les bonnes œuvres. 734. 748. Ce n'eſt pas aſſez de faire de bonnes œuvres ſi l'on n'accomplit les preceptes. 479. La foy ſans es bonnes œuvres ne ſuffit pas aux perſonnes adultes. 733. 739. Le danger de ſe perdre où ſont ceux qui ne font point de bonnes œuvres. 716. *& ſuiv.* 732. La qualité de Chrêtien ne nous ſauvera pas ſans les bonnes œuvres. 733. Nous n'emporterons avec nous dans l'autre vie que nos bonnes œuvres. 731. Le compte qu'on aura à rendre à Dieu ſur l'omiſſion des bonnes œuvres. 743. En matiere de bonnes œuvres Dieu ne demande de nous que ce que nous pouvons. 744. *& ſuiv.* Quelles ſont les bonnes œuvres que Dieu demande d'un Chrêtien. 733. 747

Conditions que doivent avoir nos bonnes œuvres. 729. *& ſuiv.* Ce n'eſt pas aſſez de faire de bonnes œuvres il faut les bien faire. 738. Il faut pratiquer les bonnes œuvres propres de nôtre état. 737. 748. Il vaut mieux s'appliquer aux bonnes œuvres qui ont le moins d'éclat. 742. *& ſuiv* Pluſieurs bonnes œuvres ſont inutiles pour n'être pas faites dans l'ordre. 745. 748. Nos bonnes œuvres demandent un certain degré de perfection qu'elles n'ont pas ordinairement. 746. Il ne faut ni tout entreprendre, ni vouloir faire plus qu'on ne peut. 741. Nos bonnes œuvres doivent être reglées ſelon la volonté de Dieu. 749. On ne peut faire de bonnes actions ni de bonnes œuvres que durant cette vie. 734. Nous devons oublier nos bonnes œuvres pour conſerver plus ſûrement l'humilité. 472

Défauts qu'on doit éviter dans les bonnes œuvres. 712. Les bonnes œuvres mal reglées. 735. Souvent des actions bonnes en elles mêmes deviennent mauvaiſes par leurs circonſtances. *ibid.* Il y en a qui paroiſſent bonnes & qui ne le ſont pas. 736. *& ſuiv.* Des actions ſeulement bonnes moralement. 735. Tout ce qui n'eſt point fait pour Dieu eſt de nulle valeur pour le Ciel. 737. Le trop d'empreſſement gâte ſouvent les meilleures actions. 741. 749. Le grand défaut que nous avons à craindre dans nos bonnes œuvres eſt l'amour propre. 741

Le mérite des bonnes œuvres. 723. 727. 731. Il y a de grandes différences entre le mérite des bonnes œuvres, & d'où vient cette différence. 750. Combien les bonnes œuvres ſont agréables à Dieu. 722. Celles qui paroiſſent peu de choſe, ſont ſouvent grandes devant Dieu. 738. Nous amaſſons des tréſors de mérites pour le Ciel par nos bonnes œuvres. 740. On mérite le Ciel & la recompenſe éternelle par les moindres bonnes œuvres faites avec les conditions néceſſaires. 728. Nous méritons le Ciel par celles qui ſont de préceptes comme par celles qui ſont de ſurérogation. *ibid.* Dieu récompenſe nos bonnes actions au-deſſus de nos mérites. *ibid.* 748. Pour faire une bonne œuvre qui mérite le Ciel il faut une grace

actuelle qui nous prévienne. 729. La recompenſe des bonnes œuvres nous doit animer à les pratiquer. 732. 743. Les Chrétiens ſont négligens d'amaſſer des richeſſes pour le Ciel par le moyen des bonnes œuvres. 735. Les actions qui ne ſont que moralement ou materiellement bonnes, ne méritent rien pour le Ciel. 743. Le Fils de Dieu nous exhorte à acquerir le Ciel par nos bonnes œuvres. 747. Dieu compte toutes nos bonnes œuvres, & ſe ſouvient de tout ce que l'on fait pour lui. 741.

Les biens que nous procurent les bonnes œuvres en cette vie.... C'eſt par les bonnes œuvres qu'on trouve Dieu, & qu'on attire ſes graces. 723. Dieu pardonne des fautes conſidérables à ſes ſerviteurs en conſideration de leurs bonnes œuvres. 721. Elles ſont voir que nous ſommes enfans de Dieu. 724. C'eſt par là que l'on connoit les veritables Chrétiens. *ibid.* C'eſt par les bonnes œuvres que l'on confeſſe JESUS-CHRIST. *ibid.*

Autres choſes à conſidérer dans les bonnes œuvres... Nos bonnes œuvres faites en bon état, tendent d'elles-mêmes à Dieu ſans qu'il ſoit abſolument néceſſaire de les lui rapporter par un acte formel de charité. 730. La parabole du figuier ſtérile fait voir qu'on eſt reprouvé pour n'avoir pas fait de bonnes œuvres. 722. La foy & les bonnes œuvres s'entraident mutuellement. 745. C'eſt par les bonnes œuvres que la foy ſe conſerve. 740. On ſe contente ſouvent de la foy ſans les bonnes œuvres. 744. La foy ſe perd ſans l'exercice des bonnes œuvres. 743. Les bonnes œuvres ſans la foy ne ſont point comptées pour le Ciel. 740. Dieu ôte la foy à ceux qui ne font pas de bonnes œuvres. 739

Oiſiveté & travail. Titre, & avertiſſement ſur ce ſujet. 751. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 752. *& ſuiv.* Les ſources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins & les Autheurs qui en traitent. 756. *& ſuiv.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 758. *& ſuiv.* Exemples de l'ancien & du nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 760. *& ſuiv.* Applications de quelques autres paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 762. *& ſuiv.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 764. *& ſuiv.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 767. *& ſuiv.* Les endroits choiſis des livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 770. *& ſuiv.*

Oiſiveté en general... Ce que c'eſt que l'oiſiveté. 767. Ce que l'Ecriture entend proprement par l'oiſiveté. 787. Difference de l'oiſiveté & de la pareſſe. 767. 784. Deux ſortes d'oiſiveté. 767. Peinture d'une vie oiſive & faineante. 785. Le caractere d'un pareſſeux qui aime l'oiſiveté. 764. La vie oiſive de la plûpart des gens du monde. 770. Le pitoyable état d'une perſonne oiſive. 777. La plus grande partie du monde paſſe ſa vie dans l'oiſiveté. 785. Les femmes mondaines plus particuliérement. 788. Il y a des gens oiſifs dans tous les états. 792. Les perſonnes qui ſont dans l'abondance ſont plus ſujetes que les autres à l'oiſiveté. 793

Obligation de fuïr l'oiſiveté, & de travailler... Nous y ſommes obligez en tant qu'hommes. 752. En qualité de Chrétiens. *ibid.* En qualité de pécheurs. *ibid.* & 780. L'arrêt de Dieu qui a été porté contre tous les hommes, les condamne tous au travail. 767. Dieu en condamnant l'homme au travail a uſé de miſericorde envers lui. 770. Les grands auſſi bien que les petits, ſont obligez au travail. 771. 791. *& ſuiv.* Les riches n'en ſont pas exempts. 771. Les femmes y ſont obligées auſſi bien que les hommes. 772. Les Eccleſiaſtiques ne doivent pas embraſſer cet état pour mener une vie oiſive. *ibid & ſuiv.* 791. *& ſuiv.* Le prétexte de la naiſſance & de la condition n'autoriſe point l'oiſiveté. 776. Fauſſe excuſe de dire que l'on n'a rien à faire. 788. *& ſuiv.* Pour fuïr l'oiſiveté, il faut s'occuper utilement. 782. & à quoy particulierement. *ibid.*

Les maux que cauſe l'oiſiveté. 762. 773. 781. C'eſt par l'oiſiveté que l'on donne entrée au demon. 764. Mener une vie oiſive, c'eſt pervertir l'ordre que Dieu a établi dans le monde. 769. C'eſt tenter Dieu que de ne vouloir point travailler. 768. L'oiſiveté nous prive des plus grands biens. 769. L'oiſiveté eſt en quelque maniére oppoſée à toutes les vertus. 769. Il n'y a point d'état ou l'oiſiveté ne ſoit criminelle. 772. Elle eſt la ſource de tous les vices. 776. Elle eſt la mere de l'impureté. *ibid. & ſuiv.* L'oiſiveté & la pareſſe s'oppoſent en tout à la charité. 779. Elle paroit un petit peché, mais elle eſt la ſource des plus grands déſordres. 780. Elle eſt particuliérement pernicieuſe à la jeuneſſe. 783. Les perſonnes oiſives ſe trompent ſi elles ſe croyent innocentes. 784. *& ſuiv.* L'oiſiveté eſt ſeule un grand mal dans un Chrétien. 790

Le travail inutile doit paſſer pour oiſiveté... Il y a des perſonnes qui travaillent beaucoup, & qui ne font pas plus que les plus oiſives. 788. 790. *& ſuiv.* 792. Tout ce que l'on fait qui n'a point de rapport à Dieu eſt inutile. 775. Travail inutile pour le Ciel. 788. 793. *& ſuiv.* Il y a des peines & des travaux abſolument inutiles & ſans fruit. 775. Les travaux

vaux de la plûpart des hommes ſont inutiles même pour leurs prétentions. 786. 787. Nos occupations inutiles ſeront un jour examinées au jugement de Dieu. *ibid.* & 709. L'inutilité des travaux des gens du monde. 774. On ne travaille que trop pour des choſes inutiles. 778. Le trop de travail n'eſt pas moins préjudiciable au ſalut que l'oiſiveté. 782. Combien la multitude des occupations eſt ouïſible. 783. Tout le monde auroit aſſez dequoy s'occuper ſi l'on vouloit s'acquirer des obligations de ſon état. 789. L'inutilité de la vie d'un Chrétien met ſon ſalut en danger. 792. *& ſuiv.* Vaines occupations des femmes du monde. 786

Le bien & l'utilité que l'ame retire du travail... L'homme eſt fait pour le travail. 784. On peut travailler pour Dieu en s'acquittant des devoirs de ſon état. 791

L'utilité qu'on tire du travail pour le ſalut... C'eſt une peine ſatisfactoire pour nos pechez. 768. C'eſt un moyen de conſerver l'innocence. 776. On ſe ſauve par le travail, comme on ſe perd par l'oiſiveté. 779. C'eſt pour nous ſervir de remede que Dieu a ordonné le travail. 780. Pourquoy on doit aimer le travail, & fuïr l'oiſiveté. 783. Le moyen de ſe preſerver des mauvaiſes penſées, c'eſt de mener une vie occupée. 787. C'eſt par là qu'on peut accomplir ce qui manque aux ſouffrances de Jesus Christ. 763. Le travail eſt néceſſaire pour vaincre le vice d'impureté. 774. La vie Chrétienne eſt une vie laborieuſe, ennemie de l'oiſiveté. 779. Il faut travailler pour la fin pour laquelle nous ſommes créés. *ibid. & ſuiv.* Combien l'oiſiveté eſt commune dans le monde. 779. Quand on a pris une habitude d'oiſiveté on ne peut ſe mettre au travail. 773. *& ſuiv.* Nôtre travail doit être conforme au deſſein de Dieu ſur nous. 768. Le travail d'un Chrétien n'eſt pas toûjours un travail du corps. 768. A quoy les femmes doivent s'occuper dans leur domeſtique. 786. L'illuſion de celles qui négligent le ſoin de leurs familles, pour demeurer la meilleure partie du temps dans les Egliſes. 785

P.

Patience. Sujets de patience qu'on a dans les maladies. 65

Saint Paul. La miſéricorde dont Dieu uſa envers lui, lors qu'il étoit un perſécuteur. 240. Sa ſoumiſſion & ſon obéïſſance. 637. Ses grands travaux. 762

Saint Pierre. La miſéricorde de Dieu envers cet Apôtre. 259. Sa chûte arriva pour s'être expoſé à l'occaſion. 686

Pharaon accabloit les Iſraëlites de travail, & pourquoy ? 700

Piege. Celui qui tend des pieges aux autres y eſt ordinairement pris le premier. 200

Plaiſirs du Monde. Voyez *Monde*, ſon inconſtance, &c. 356

Politique mondaine. Ses maximes. 213. 222.

Prophetes. Les grandes auſteritez que pratiquoient les anciens Prophetes. 389

R.

Raison. C'eſt la marque d'un eſprit droit de ſe rendre à la raiſon. 210

Rétractation. Voyez Médiſance. 134

Riche. Le mauvais riche, particuliérement éprouvé pour avoir mené une vie ſenſuelle, dans le luxe & la bonne chere. 317

Ruſe. Fourberie. Voyez le titre du Menſonge. 183. *& ſuiv.*

S.

Salaire, qui eſt dû aux ſerviteurs. 31

Salomon. L'exemple de Salomon doit détromper ceux qui mettent leur bonheur dans les choſes de cette vie. 304. 392. Le même perverti par l'alliance qu'il fit avec des femmes étrangeres. 96. Comme il tomba dans l'idolâtrie. 320

Santé. Les hommes communément ſe ſervent mal de la ſanté. 60. *& ſuiv.* Le ſoin raiſonnable qu'il faut prendre de ſa ſanté. 66. 75.

Sara. Femme du jeune Tobie, par le recit que l'Ecriture fait de ſon mariage, nous apprenons que Dieu punit ceux qui abuſent de la ſainteté de ce ſacrement. 95

Samuël. La promptitude de ſon obéïſſance. 635

Samſon. Réflexions ſur l'hiſtoire de Samſon. 679

Saül. Sa deſobéïſſance deſaprouvée & punie de Dieu. 635

Sédecias. Pour n'avoir pas gardé ſa parole, fut ſéverement puni de Dieu. 195

Serviteurs. Ce qu'ils doivent à leurs maîtres, & à quoy ils ſont obligez à leur égard. 19. *& ſuiv.* Soumiſſion qu'ils doivent à leurs maîtres. 12. Pourquoy ſaint Paul leur recommande tant la fidelité. *ibid.* L'honneur qu'ils leur doivent porter. 14. Dieu qui commande aux maîtres d'avoir ſoin de leurs ſerviteurs, commande aux ſerviteurs d'obéïr à leurs maîtres. 21. *& ſuiv.* Les ſerviteurs leur doivent obéïr

quoy qu'ils ſoient fâcheux. 22. Mais ils ne doivent point leur obéir quand ils commandent quelque choſe qui eſt contre Dieu. 28

L'état & la condition de ſerviteur. Cette condition eſt néceſſaire pour maintenir l'ordre que Dieu a établi dans le monde. 3. La Providence a ordonné l'inégalité, & la ſubordination des conditions. 10. *& ſuiv.* Différence des eſclaves & des ſerviteurs. 17. Cet état eſt plus conforme à celui du Fils de Dieu. 3. Il eſt le plus avantageux pour le ſalut. *ibid.* Le Fils de Dieu peut ſervir aux enfans de Dieu d'un excellent modele. 11. Cette condition eſt relevée & adoucie par l'exemple de JESUS-CHRIST. 13. 22. Avantages de la condition des ſerviteurs. 14. Un ſerviteur a ſouvent plus de moyens de ſervir Dieu que ſon maître. 28. 355.

Autres choſes à remarquer ſur ce ſujet. Le bon réglement d'une famille, dépend du bon réglement des ſerviteurs. 27. La piété d'un domeſtique eſt la cauſe du bonheur de toute une famille 11. Serviteur oiſif & inutile. 761.

Simplicité Chrétienne. Voyez le titre du menſonge. 183. *& ſuiv.* La ſimplicité doit toûjours être accompagnée de prudence. 222. Caractere de la ſimplicité Chrêtienne. 107. 203. 223. Maintenant, on ne ſçait plus ce que c'eſt que cette ſimplicité recommandée dans l'Evangile. 197. 200. 225

Sincerité. Voyez le titre du Menſonge. 183. 203. Il y a peu aujourd'hui de ſincerité parmi les hommes. 208. 220. Un homme d'honneur doit être ſincere. 223. La ſincérité, & la probité des premiers temps. *ibid.*

Sodome. Son oiſiveté fut la cauſe de ſes abominations. 761

T.

THABITA eſt reſſuſcitée par ſaint Pierre, en conſideration de ſes bonnes œuvres. 721

Sainte Théreſe. Son ſentiment touchant la mortification. 619

Témoignage. Le faux témoignage eſt plus criminel que le ſimple menſonge. 205

Tobie le pere. C'eſt un modele de toutes les bonnes œuvres. 720. Son exemple nous montre comme il faut fuir l'occaſion du peché. 679. Ce fut un exemple de patience. 47. Sa ſainte mort. 718

Tobie le fils. Son mariage avec Sara eſt un modele d'un ſaint mariage. 95

Tromperie. Voyez le titre du Menſonge. 183 La tromperie & le déguiſement ſont du genie du ſiécle. 220. Duplicité dont on uſe pour tromper les ſimples. 215

V.

VANITE' de la gloire du monde. Voyez le titre de *Monde.* Son inconſtance & ſa fragilité. 356

Vérité & ſincerité. Voyez le titre du Menſonge, qui lui eſt oppoſé. 183. Pourquoy Dieu s'appelle le Dieu de vérité. 199. Les hommes ne veulent point écouter la vérité quand il s'agit de leurs défauts. 207. Pourquoy on n'oſe dire la vérité à bien des gens. *ibid.* La vérité, ſe découvre enfin tôt ou tard. *ibid.* Les ames nobles ne peuvent ſe reſoudre à parler contre la vérité. 215. Il faut recevoir en bonne part la vérité qu'on nous dit. 207

Vie molle. Voyez Molleſſe. 308

Fin de la Table des Matieres du ſixiéme Tome.

Digitized by Google

Fautes ſurvenuës dans l'impreſſion de ce ſixiéme Tome.

Pages.	Lignes.	Fautes.	Corrections.
54	12. Colomne Lat.	*numeris.*	*liſez numeris.*
La même	22.	*conſenta.*	*liſez contenta.*
La même	40. Colomne Lat.	*Praſcioni.*	*liſez praſcions.*
92	27. Colomne Lat.	*ſuum.*	*liſez ſunt.*
La même	16. Colomne Fran.	ſencée.	*liſez* ſenſée.
93	9. Colomne Fran.	lié.	*liſez* liée.
94	7.	*ſunt.*	*liſez ſint.*
La même	13.	*duo.*	*liſez dico.*
97	Derniere ligne.	plus de moyen.	*ajoûtez* d'autant plus.
99	à la mar. du milieu	en quoy.	*liſez* pourquoy.
142	31.	De Fromentiere.	*effacez* de.
152	21. Colomne Lat.	*Sinodius.*	*liſez Sidonius.*
155	8.	vient.	*liſez* uſent.
202	17. Colomne Lat.	*Baſel.*	*liſez Baſil.*
219	23.	pare.	*liſez* parer.
237	4. Colomne Lat.	*faceres.*	*liſez faceret.*
La même	1. Colomne Fran.	attirez.	*liſez* attiré.
238	30.	lievre.	*liſez* lierre.
246	6. Colomne Lat.	*ambulamur.*	*liſez abutamur.*
249	23. Colomne Fran.	danger.	*liſez* dangers.
273	6.	*miſeris.*	*liſez miſereris.*
314	1. Colomne Lat.	*hominis.*	*liſez humani.*
359	29.	à un point.	*liſez* comparée à un point.
364	15.	flotans.	*liſez* flocons.
374	40. Colomne Fran.	obſcurcit.	*liſez* obſcurcie.
382	32.	regargez.	*liſez* regorgez.
447	10. Dans l'avertiſſ.	livre,	*liſez* titre.
456	31. Colomne Fran.	l'homme,	*liſez* l'ame.
La même	33.	penſer.	*liſez* penſée.
500	5. Avant la fin.	*vves,*	*liſez vides.*
524	Derniere Col. Lat.	*Euſebeus,*	*liſez Euſebius.*
529	6.	*comederes,*	*liſez comederis.*
538	20.	proeuter,	*liſez* prouver.
584	30.	*carnis,*	*liſez carni.*
622	12. Avant la fin.	maniere,	*liſez* miniere.

Permiſſion du Reverend Pere Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS dans la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ay reçû de nôtre Reverend Pere Général, permets au Pere *** de la même Compagnie de faire imprimer le ſixiéme Tome de l'Ouvrage qu'il a compoſé, qui a pour titre, *La Bibliotheque des Predicateurs*, lequel a été revû par trois Theologiens de nôtre Compagnie, en foy de quoy j'ay ſigné la preſente Permiſſion. A Paris le 22. Janvier 1723. CHARLES D'AUCHEZ.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un manuſcrit qui a pour titre *la Bibliotheque des Prédicateurs*, par le ***. Les perſonnes qui s'appliquent au ſacré Miniſtere de la parole, y trouveront ce tréſor du Pere de famille, dont il eſt parlé dans l'Evangile, d'où ils pourront tirer des richeſſes anciennes & nouvelles pour les répandre avec abondance & avec fruit ſur les Fidelles, en les inſtruiſant pleinement des véritez du ſalut, & en les portant efficacement à la pratique des vertus néceſſaires pour acquerir les véritables biens de l'éternité. A Paris le 29. May 1713. REGERY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre ; à nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitre des Requeſtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Nôtre amé le R. P. * * *. nous ayant fait remontrer qu'il deſireroit donner au Public *la Bibliotheque des Prédicateurs*, s'il nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires ; Nous luy avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit livre en telle forme, marge, caractere, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon luy ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de ſeize années conſecutives, à compter du jour de la date des Preſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéiſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ny contrefaire ledit livre, en tout ny en partie, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impreſſion dudit livre ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelyppeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'origioal : Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le huitiéme jour de Fevrier, l'an de grace mil ſept cent onze, & de nôtre regne le ſoixante-huitiéme : Par le Roy en ſon Conſeil, DELAMET, & Scellé du grand Sceau de cire de jaune.

Regiſtré ſur le Regiſtre N° 3. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 140. numero 148. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du 13. Août 1703. A Paris le 22. Fevrier 1711. DELAUNAY, Syndic.

Ledit P. * * * a cedé & tranſporté le preſent Privilege à ANTOINE BOUDET, Libraire à Lyon, ſuivant les conventions faites entre eux.

Regiſtré ſur le Regiſtre numero 3. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 224. conformément aux Reglemens. A Paris le 28. Août 1711.

DELAUNAY, Syndic.

2. T. 246

2

821

Digitized by Google

2.7.246.

00567581

Digitized by Google